LA REVUE DE PARIS

PLF
R

3

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1917

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1917

L'ODYSSÉE

D'UN TRANSPORT TORPILLÉ[1]

Algérie, 30 janvier 1916.

Mon cher ami,

Devine qui j'ai rencontré hier. Je te le donne en mille. C'est Blangy ! Tu te demandais comme moi ce qu'était devenu ce farceur-là, qui ne nous avait pas donné signe de vie. Je suis tombé sur lui sous les arcades et j'ai commencé à l'attraper salement. Il m'a répondu que c'était toi et moi qui étions de grandes flemmes, attendu que nous avions des loisirs et que lui n'en avait pas eu. Enfin j'ai vu qu'il n'a pas changé, et qu'il a toujours son poil dans la main pour écrire. Comme il avait sa soirée libre, on a pris l'apéritif ensemble et il a invité Fourgues à dîner ; il n'a pas plus peur Blangy, depuis qu'il commande un chalutier ; il traite Fourgues d'égal à égal. Pendant le dîner il nous a raconté ses aventures, et il y a de quoi remplir un almanach.

Il commande depuis six semaines un chalutier grand comme un piano, à moitié . . avec un canon gros comme une sarbacane, et qui ne serait pas capable . . . . . .
. . . . Ils sont pas mal comme cela en Médi-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars et du 1er avril 1917.

terranée, dit Blangy, surtout ceux qu'on a mis sur les côtes d'Afrique et de Tunisie. La moitié du temps, il y a quelque chose qui ne va pas : gouvernail, drosses, servo-moteur, condenseur, pistons ou chaudières, et on répare tout ça comme on peut. Le reste du temps on rencontre des tempêtes dont les sous-marins se contrefichent mais qui empêchent de naviguer ces pauvres mouilleculs de chalutiers. Alors tu vois ce que ça peut être la surveillance contre les sous-marins. Heureusement que les journaux disent que dans trois mois il ne restera plus un sous-marin boche, tellement on leur en a coulé. Blangy n'est pas de cet avis. Fourgues non plus, moi non plus. Nous pouvons bien t'écrire ça, mon vieux de l'*Auvergne*, car j'ai comme une idée que tu en penses autant. Nous ne sommes pas des officiers nous quatre. Blangy m'a dit de t'envoyer bien le bonjour, et il a bien ri quand je lui ai dit qu'à toi, le navigateur, on avait joué le même tour qu'à lui, de te mettre derrière un canon au lieu de t'envoyer sur la passerelle. Il te souhaite d'avoir aussi un chalutier ou autre chose qui te fasse naviguer. Il est très content malgré ses avatars sur son rafiot . . . Il se sent vivre. La fièvre et les rhumatismes sont partis; et il n'attend que l'occasion de seringuer un sous-marin, à moins que ce ne soit lui qui le soit.

Je t'ai assez rasé avec Blangy, et je reviens aux aventures du *Pamir*, depuis Moudros jusqu'à Alger, c'est-à-dire depuis un mois et demi. Tu dois être étonné de me voir t'écrire si vite : je vais te dire pourquoi tout de suite. On a cueilli en mer des embarcations du cargo *Mer-Morte*, de la même compagnie que nous, qui avait été torpillé la veille. Dans cette embarcation il y avait Villiers, le mécanicien de la *Mer-Morte*, et le patron a autorisé Fourgues à le garder à bord. Comme ça je lui ai passé la moitié de mon travail, c'est-à-dire la machine, et j'ai un peu plus de temps devant moi. Je pourrais t'écrire davantage à moins que cela ne t'ennuie, auquel cas tu n'as qu'à me prévenir.

Tu te souviens que quand je t'ai écrit, le *Pamir* était en carafe à Moudros avec du chargement pour un lot d'unités militaires variées. Je te garantis que le chargement n'est pas arrivé à destination parce que nous sommes tombés en plein remue-ménage. Tout le monde fichait le camp de là où il était,

Gallipoli ou Asie. Les uns rentraient en France, d'autres en Égypte, la plupart à Salonique pour l'armée d'Orient, et personne ne pouvait nous dire quoi faire de nos trois mille tonnes et de nos six caisses d'avions. Fourgues est allé voir l'amiral français, puis l'amiral anglais, puis le chef de base française et puis le chef de base anglaise, et toutes les autorités. . .

. . . .

. . . .

. . . . (35 *lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . .

Le *Pamir* est entré le lendemain matin à Salonique, parce qu'on a poireauté la moitié de la nuit devant le barrage de la rade. Ce n'est pas trop tôt que les amiraux français . . .

. . . .

. . . .

. . . . (30 *lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . .

Il s'est trouvé que notre camelote a été rudement la bienvenue à Salonique. Les bonshommes de la guerre nous ont sauté dessus comme si on avait été des sauveurs. Des canons, des affûts, et des pioches et des pelles et de tout ce que le *Pamir* avait dans le ventre, il paraît qu'on n'en a pas de trop en Macédoine, d'autant plus que c'est la même chose pour tous les bateaux que pour le *Pamir*. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . (10 *lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . .

On n'a pas mis longtemps à nous vider. Mais c'est surtout les six avions qui ont été les bienvenus. Personne ne savait où ils avaient bien pu passer. Les six autres que le *Pamir* avait laissés à Marseille avaient été renvoyés d'urgence sur le front français, où il y a de la casse, et où il paraît qu'on a plus besoin d'avions qu'en armée d'Orient qui n'est qu'un à côté de la guerre. Mais les six que nous trimballions, personne n'avait l'air de savoir ce qu'ils étaient devenus et pourtant on en avait

plutôt besoin à Salonique, où les fokkers et les taubes viennent quasiment tous les jours et on n'a pas trop d'avions de chasse : les nôtres en étaient. Nous sommes restés cinq jours à Salonique, mais au bout de trois jours les avions que nous portions étaient déjà montés et avaient sucré les Bulgares. Du coup Fourgues a été content, et il me l'a dit :

— Tu vois, petit, je comprends maintenant cette guerre. Il y a deux sortes de gens . . . .

. . . .

. . . . (5 *lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . . Et puis il y a les autres : des gens comme toi et moi et quelques millions de pauvres bougres ; on turbine et on se fait crever la peau sans avoir besoin d'écrire des papiers ; c'est nous qui faisons marcher la boutique et gagnerons la guerre ; personne ne nous remerciera ; si la France tient le bon bout, c'est grâce à nous des bateaux et des tranchées. Sur terre ils n'ont pas encore trouvé moyen d'avoir de l'artillerie lourde autant que les Allemands, et là où les Boches lancent un obus de gros calibre, nous mettons un poilu, et le sang de nos poilus compense notre infériorité d'artillerie. Sur mer c'est la même chose, sauf que les sous-marins remplacent la grosse artillerie, et les bateaux qui vont au fond remplacent les poilus qui se font marmiter. Tout ça n'est pas bon à mettre dans les journaux, mais c'est la vérité tout de même. Ça durera ce que ça durera, et on sera bien obligé à la fin d'imiter les Allemands, au lieu de se moquer d'eux.

En général, Fourgues a toujours raison, et les choses qu'il dit arrivent six ou huit mois plus tard, de sorte que quand on lui dit qu'il est pessimiste, il ne peut répondre que ceci : « attendez et vous verrez ». Alors quand ce qu'il a prédit se réalise, les gens qui lui avaient dit que ça ne se réaliserait pas ne se rappellent plus que Fourgues l'avait dit le premier, et ils lui chantent qu'ils l'avaient dit depuis longtemps. Alors Fourgues se fiche en colère et il annonce d'autres choses qui étonnent les contradicteurs, et ils lui redisent que ça n'arrivera pas parce que les journaux disent le contraire, et trois ou six mois après, c'est encore Fourgues qui a raison. Est-ce que tu

as remarqué la chose suivante, toi, sur ton *Auvergne*? Il arrive des fois qu'on a le vrai, le bon, le fin tuyau. Par exemple quand Fourgues ou moi racontons des choses qu'on a vues avec les yeux et entendues avec les oreilles sur le *Pamir*, soit à Arkhangel, soit en Norvège, soit en Angleterre ou ailleurs. Ce ne sont pas des blagues, c'est comme qui dirait deux et deux font quatre, ou bien les deux mains font dix doigts. Alors Fourgues et moi nous racontons ces histoires quand on nous les demande, comme si ça pouvait intéresser les gens et comme s'ils cherchaient à savoir la vérité. Eh bien ! pas du tout. Plus les gens sont haut placés et moins ils cherchent à savoir la vérité. Quand on leur dit quelque chose qu'ils connaissent pour être vrai, ils répondent : « Surtout ne le répétez pas ! Il faut éviter de troubler l'opinion publique . . . .

. . . .

. . . .

. . . . (36 *lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . .

. . . . Il dit que les dirigeants anglais et français, ceux de la mer, ont de la veine que le public n'y entende goutte aux choses maritimes, sans quoi on leur aurait secoué les puces au Parlement comme on l'a fait pour l'armée, et qu'on aurait pris des précautions au lieu d'aller aux catastrophes.

Mais je m'écarte du *Pamir*. Quand on a vidé notre camelote, les autorités militaires ont eu besoin de rapatrier en Algérie des tas de coloniaux, Arbis et Soudanais qui étaient en Orient depuis près d'une année et claquaient de froid. Il n'y avait guère à Salonique que le *Pamir* qui fût paré pour le voyage, parce que les autres bateaux attendaient leur déchargement. Alors nous avons embarqué trois cents Africains pour l'Algérie. Ils n'ont pas fait beaucoup de bruit, ces pauvres gens, entre leur tremblement de froid et leur mal de cœur. Ils ne demandaient qu'une chose, c'est qu'on leur fiche la paix. Il n'y a eu qu'à leur passer, deux fois par jour, de l'eau et du pain, et ils en avalaient un peu pour vomir le reste du temps. Nous avons suivi, depuis Salonique jusqu'en Algérie, la route. . . . . . . pour les bateaux par l'amirauté française et anglaise.

Fourgues l'a suivie non pas pour sa sécurité mais pour rigoler.

. . . .

. . . .

. . . . (25 *lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . .

. . . . Mais cet animal-là avait raison. Entre Malte et l'Algérie on est tombé sur les embarcations de la *Mer-Morte* qui avait été torpillée quinze heures avant notre passage.

On les a trouvées au petit jour, vers six heures et demie du matin. C'est moi qui étais de quart . . . .

. . . .

. . . . (8 *lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . . Il faisait une jolie brise d'est qui nous poussait dans le dos et nous donnait un bon roulis, car on était vide. Les Africains rendaient dans les coins tripes et boyaux et on n'y voyait pas à cent mètres.

J'étais venu route à l'ouest depuis environ une heure et quart, et j'allumais une pipe pour me réveiller, quand la vigie du haut du mât se met à hurler :

— Épave à deux quarts par tribord.

Moi, je regarde et ne vois rien, mais je mets quand même la barre à droite pour me diriger où m'avait dit la vigie. Et la voilà qui chante encore :

— Deuxième épave, droit devant vous, à trois cents mètres.

Il n'y a pas eu besoin de réveiller Fourgues. Il a sauté de sa chambre sur la passerelle, avec la jumelle et il a déniché les deux canots en un clin d'œil.

— Ça va bien, petit ! ils sont deux canots, bien pleins. Nous allons les ramasser. Je prends le quart. Va derrière pour cueillir ces pauvres bougres, puis chauffer du vin et du café et des couvertures. Ils doivent être là depuis hier soir et qu'est-ce qu'ils doivent être trempés, avec un clapotis d'un mètre de haut.

Fourgues a bien manœuvré et en cinq minutes de temps on a pu rentrer à bord les bonshommes des deux canots qui avaient dérivé à cinq cents mètres l'un de l'autre. Fourgues

les a bien accostés au vent en sorte qu'ils se sont trouvés en eau calme, et comme il n'y avait que des marins, et pas d'éléphants dans le tas, ils ont grimpé à notre échelle sans se faire prier. Ils étaient plutôt humides. Je les ai envoyés se sécher dans la chaufferie, et après ils ont bu leur café et leur vin chaud ; ils ont roupillé une bonne journée, et le soir ils étaient frais comme l'œil.

Comme officier, il n'y avait que le mécanicien Villiers dont je t'ai déjà parlé. On l'a couché tout de suite dans la chambre de Muriac et nous avons eu un peu peur parce qu'il a eu le délire jusqu'à l'arrivée en Algérie. Il y avait un obus qui avait éclaté dans la machine de la *Mer-Morte*, avait crevé un cylindre et tué deux hommes, et il ne sait pas encore comment il s'en est tiré. Enfin il s'est remis depuis avant-hier et voilà l'histoire qu'il nous a racontée.

La *Mer-Morte* était partie de Toulon avec un chargement d'obus, gargousses, explosifs, et tout le fourbi pour l'armée d'Orient. Comme de juste, pas de T. S. F., pas de canons, rien. C'est la même chose que nous. La compagnie ne veut pas casquer . . . .

. . . .

. . . .

. . . . (35 *lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . .

Bref la *Mer-Morte* est arrivée vers le soir à l'endroit du changement de route. Là un sous-marin a émergé à cinq ou six cents mètres derrière elle, et a tiré un coup de canon à blanc, pour la faire s'arrêter. Le commandant de la *Mer-Morte* était un type qui n'avait pas la trouille. Comme il avait cinq mille tonnes de munitions, il a pensé qu'il ne fallait pas se faire envoyer par le fond, parce qu'on en avait besoin en armée d'Orient, et il a envoyé l'ordre à Villiers dans la machine de pousser les feux à tout casser, et qu'il fallait tenir à toute vitesse pendant une demi-heure parce que la nuit allait tomber et qu'alors on sèmerait le sous-marin. Villiers a fait ce qu'il a pu, et la *Mer-Morte* a pu monter jusqu'à onze nœuds et demi. Mais le sous-marin allait plus vite que ça. Il a gagné la *Mer-Morte* et a commencé à lui tirer dedans. La *Mer-Morte*

n'avait pas plus de canons que le *Pamir*, et ne pouvait pas répondre. Le commandant voyant qu'il allait être coulé a voulu tout de même essayer de couler le sous-marin, a changé de route, cap pour cap, et a mis le cap vers lui. Tu sais ce que c'est ça, c'est le fantassin vers une mitrailleuse. Le sous-marin l'a attendu un peu, puis lui a envoyé sur la passerelle deux obus qui ont tué le commandant et son second avec les autres, et deux autres en pleine coque, près de la flottaison, qui ont éclaboussé machine et chaufferie, et failli tuer Villiers.

La *Mer-Morte* a bien été obligée de s'arrêter : plus de commandant, plus de vapeur, une épave. Alors le sous-marin est venu tout près et il a envoyé un officier dans son youyou, qui est venu à bord de la *Mer-Morte*, Villiers était monté sur le pont avec tout l'équipage qui n'était pas tué. Il n'avait pas encore le délire, l'officier du sous-marin savait très bien le français, ...

— Vous allez faire débarquer vos embarcations et embarquer dedans votre équipage. Vous, monsieur l'officier, veuillez me suivre sur la passerelle. Oh ! nous avons vu. Nous avons tué le commandant et un officier de quart. Notre canonnier est très bon. Mais j'ai quelque chose à voir sur la passerelle.

Villiers l'a suivi. L'autre était accompagné de deux matelots armés de revolvers et le sous-marin était tout contre avec son canon braqué. L'officier du sous-marin est allé dans la chambre de navigation, et il a regardé la carte de la Méditerranée, ...
. . . . , il a comparé cette . . . . . avec une carte qu'il avait apportée avec lui du sous-marin. Quand il a vu que ça allait, il a dit à Villiers :

. . . .
. . . .
. . . . (19 *lignes censurées*) . . . .
. . . .
. . . .

Villiers est parti dans le canot, et ils ont fait force rame sous le vent tant qu'ils ont pu. La *Mer-Morte* a sauté, vingt minutes après. Villiers avait eu le temps de faire mettre dans

les embarcations tous les types tués qu'on a ensevelis en Algérie. Mais lui a tenu le coup tant qu'il a pu. Vers le milieu de la nuit, le froid, l'humidité, la soif, et toute cette histoire lui ont donné le délire et quand nous sommes arrivés, il a fallu lui amarrer une ficelle sous les bras pour le hisser à bord du *Pamir*, il était en loques.

Il est à peu près remis. On est arrivé en Algérie avant-hier et on a débarqué les Arbis de l'armée d'Orient, qui vont raconter cette histoire-là dans leurs gourbis. Fourgues est moi allons demain avec Villiers voir les autorités militaires pour remettre notre rapport écrit et faire notre rapport verbal sur l'affaire du *Pamir* et de la *Mer-Morte*. Je t'écrirai ça plus tard. Le courrier de France part tout à l'heure, et on ne sait pas ce que va faire le *Pamir*. Au revoir, vieux, j'espère que Villiers va rester sur le *Pamir* ; comme ça je t'écrirai un peu plus.

Salonique, 13 mars 1916.

Mon cher vieux,

Chiche que tu ne devines pas ce que le *Pamir* a trimballé ici? Du bois à brûler tout simplement. Il y a bien d'autres choses par-dessus, mais c'est surtout du bois à brûler. Il paraît que cette denrée-là se fait rare en France et dans tous pays, et comme en armée d'Orient ils en ont autant que dans le milieu de mon œil, nous en avons apporté deux mille tonnes. Mais voilà que j'anticipe. Je reviens à l'Algérie, où je t'ai laissé après que nous avons ramassé les sinistrés de la *Mer-Morte*.

Les autorités du port nous ont reçus assez fraîchement. Villiers, Fourgues et moi, nous avons raconté notre petite histoire et remis nos rapports écrits pour le ministère . . .

. . . .

. . . .

. . . . (39 *lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . .

Il a alors dit que la T. S. F. ne ferait de mal à personne, ne coûtait guère à installer, et permettrait au moins aux bateaux dont les dynamos n'étaient pas arrêtées au premier coup de canon, ou par la torpille, d'appeler au secours. On lui a répondu

que les questions étaient à l'étude, mais que ce n'était pas aussi simple qu'il avait l'air de le prétendre. Après il a demandé qu'on lui mette des canons : un à l'avant, un à l'arrière, pour qu'au moins si le *Pamir* était attaqué par un sous-marin, nous n'ayons pas pour tout potage, qu'à faire notre prière et dire *Amen*. Là, il s'est fait amarrer numéro un. On lui a retorqué que s'il ne voulait plus naviguer, il n'avait qu'à le dire ; qu'on avait autre chose à faire que de mettre des canons sur de vieilles barques comme le *Pamir* et que les autorités donnaient à tous ces problèmes une attention qui n'avait pas besoin d'être sollicitée par les capitaines de la marine marchande.

J'aurais voulu que tu voies la tête de Fourgues pendant ce savonnage. Il passait du blanc au rouge brique.

. . . .
. . . . (18 *lignes censurées*) . . . .
. . . .
. . . . Bref, on a été invités tous les trois à un banquet à la municipalité. Le grand chef maritime est venu avec un aide de camp, et il y avait là, tout le dessus du panier. Nous avons reçu un chouette gueuleton. Aux toasts, le maire, le capitaine de port, le président de la Chambre de commerce ont raconté des tas de blagues qu'ils avaient apprises dans le journal le matin. Ils s'y connaissent en marine comme moi en peinture à l'huile. Mais le bouquet ça été le gros légume maritime, qui a parlé l'avant-dernier. Pendant l'après-midi il avait saboulé Fourgues comme un mousse, et avait refusé de rien transmettre de ce que demandait Fourgues. Le même soir, au champagne, il lui a versé sur la tête un tonneau de vaseline.

. . . .
. . . . (7 *lignes censurées*) . . . .
. . . .

J'étais baba. Fourgues a répondu. Tu sais que quand il veut, il parle mieux que je ne crache. Mais sa barbe remuait ferme et il tricotait des ongles sur la nappe. Je me demandais ce qu'il allait servir à l'assemblée. J'avais tort d'avoir peur.

— Merci ! — a-t-il dit. — Je suis marin et ne parle bien qu'à bord de mon bateau. Merci.

Il s'est rassis tel quel. Eh bien ! mon vieux, ce n'est pas

malin d'être orateur, car on a applaudi à tout rompre, le grand chef en tête. Après cette fanfare on a levé la séance. Les indigènes avaient préparé un concert vocal et instrumental avec le concours des artistes du cru, et moi j'ai allumé un cigare pendant qu'on me faisait répéter pour la cinquantième fois l'aventure du *Pamir* et de la *Mer-Morte.* Il faut croire que les journaux ne leur suffisent pas, aux colons de ce pays, mais il fallait être poli. et j'y allais de ma nèfle, tout en guignant Fourgues qui causait dans un coin à l'aide de camp du patron maritime, lequel aide de camp lui tapait sur l'épaule en ayant l'air de lui raconter de bonnes blagues. Mais je voyais bien que Fourgues la trouvait plutôt verdâtre. Il mâchonnait son bout de cigare sans l'avoir allumé, et il gardait ses mains dans ses poches, ce qui est le truc qu'il a trouvé pour ne pas faire trop de gestes quand il est en colère. Quand l'aide de camp l'a eu lâché il est venu à moi tout droit et il m'a dit :

— Filons, petit, sans quoi j'explose.

Moi j'aurais préféré rester là, parce que ça flatte tout de même d'être considéré comme un héros ; mais Fourgues m'a tiré par la manche et nous avons plaqué tout le beau monde.

En faisant route vers le *Pamir*, Fourgues a ruminé un bon bout de temps. Il s'arrêtait et puis il repartait. Moi je suivais et je ne disais pas ouf. Enfin il a lâché son boniment :

— Sais-tu ce qu'il m'a raconté, ... ? Il m'a dit que puisque je n'avais pas confiance dans la surveillance des mers et que j'avais peur des sous-marins, on allait charger le *Pamir* avec du bois à brûler pour l'armée d'Orient. « Comme ça, a-t-il dit, si un sous-marin vous seringue ou vous torpille, ce qui est improbable, vous flotterez, mon cher Fourgues, vous flotterez parce que le bois est plus léger que l'eau... » Parce que le bois est plus léger que l'eau, parce que le bois...

Je crois que Fourgues a répété ça cinquante et une fois les bras croisés et le nez au vent, tellement il était en rogne. Arrivé à bord il m'a offert un verre de vieux marc de son pays pour remplacer les liqueurs qu'il m'avait fait manquer et un cigare « déchet de Havane », qui n'était pas mauvais d'ailleurs. Et puis il n'a plus desserré les dents et s'est mis à faire des réussites pour savoir si le *Pamir* serait coulé ou non avant la fin de

l'année. Toutes les réussites rataient et Fourgues n'était pas content. A la fin il a compté ses cartes et a vu qu'il lui en manquait une, le neuf de trèfle qu'il a retrouvé dans la boîte de jeux. Alors il a tout envoyé en l'air et il m'a envoyé me coucher.

— Seulement, petit, — qu'il m'a dit, — puisqu'ils nous donnent à transporter deux mille mètres cubes de bois, histoire de nous empêcher de couler, tu me feras le plaisir d'en chiper deux ou trois stères. Nous en ferons des radeaux. Qu'on ne me donne ni la T. S. F. ni des canons, ça va bien ; je ne peux pas en acheter au bazar. Mais si un sous-marin nous flanque une torpille dans les tibias, je ne veux pas que nous allions tous donner à manger aux crabes. C'est compris.

J'ai répondu que c'était compris, et je suis rentré dans notre carré où Villiers arrivait juste de la ribote à terre. Il était un peu dans les brindzingues, parce que tout le monde avait voulu trinquer avec lui. Mais au fond c'est un chic type, car il est resté à bord du *Pamir* et comme ça je ne m'occupe plus des chignolles. S'il avait voulu, la boîte lui aurait bien donné un peu de congé après l'affaire de la *Mer-Morte*, mais il a dit que quand on en a réchappé comme ça il n'y a plus rien à craindre ; et qu'il servira de mascotte au *Pamir*. La boîte lui a payé toutes ses fringues, recta, — ce qui m'a plutôt épaté, — mais n'a pas augmenté sa solde d'un sou. Villiers est plus technique que Muriac, qui avait commencé par être soutier à seize ans sur un caboteur et connaissait sa machine comme sa poche, sans savoir un mot de théorie. Villiers a passé par les Arts et Métiers, et il nous barbe à table avec des histoires de cycles de Carnot, d'entropie et de rendement thermodynamique. Il y a des jours où Fourgues le regarde de travers, parce que Fourgues n'aime pas que sur son bateau il y ait des gens qui en sachent plus que lui sur quoi que ce soit. Mais il ne peut rien dire. Avec son air un peu pincé, Villiers fait marcher sa boutique au doigt et à l'œil. Il m'a dit que c'était juste temps qu'il arrive, sans quoi le servo-moteur, le condenseur et la chaudière allaient être dans le sac. Je l'en crois facilement. Tant que la mécanique tourne, je suis encore capable de la commander. Mais si elle s'était mise à dire non, ce n'est fichtre pas moi qui aurais dit le contraire.

On a embarqué en Algérie deux mille stères de bois à brûler.

C'est facile à arrimer. Tu jettes ça dans la cale, ça s'arrange tout seul. Ça ne salit pas. On est bien sûr que ça ne cassera pas. Fourgues lui-même trouvait qu'à tout prendre, ça vaut bien le charbon. C'était pour aller chauffer les poilus de l'armée d'Orient, et on était prêt à partir; mais au dernier moment, on nous a dit d'aller compléter notre chargement en France, et nous avons reçu l'ordre d'aller à Cette. Fourgues a essayé de dire qu'on ne lui ferait pas prendre grand'chose, que le *Pamir* perdrait huit jours, que pendant ce temps les soldats souffleraient dans leurs doigts à Salonique. Mais déjà il n'était pas au mieux avec les autorités maritimes après ses histoires de canons, de T. S. F. et autres ; on lui dit qu'on l'avait assez vu, qu'il aille à Cette sans faire davantage le malin.

A Cette, les types ont fait la tête quand ils ont vu que nous étions plus d'aux trois quarts remplis... On nous a collé des barriques de vin par-dessus notre bois à brûler. Ça a pris une journée pour aplanir les rondins et tortillards, nous n'avons pu embarquer que deux rangées par cale, de quoi soûler l'armée d'Orient pendant trois jours. Bref, ça s'est terminé sans trop de casse, trois ou quatre vieilles futailles seulement qui ont crevé dans l'élinguage, et tu parles si l'équipage a putoyé quand il a vu la vinasse tomber à l'eau pour faire profiter les poissons. On allait partir pour de bon quand il arrive à Cette un corps d'armée de mulets qui venait des Pyrénées pour l'armée d'Orient. Ils devaient embarquer sur un bateau spécialement aménagé pour ça. Seulement, ce bateau avait été coulé deux jours avant, et c'était le grand affolement, parce que le général Sarrail réclamait des mulets à cor et à cri. Juste au moment où on allait lever l'ancre, voilà qu'un type du port rapplique en faisant des grands bras pour nous dire d'arrêter. Fourgues fait descendre l'échelle et le bonhomme monte à bord. Il nous demande combien on pourrait prendre de mulets. Mon vieux, c'était à payer sa place de voir la tête de Fourgues.

— Des mulets, monsieur, des mulets ! Alors le *Pamir* est une écurie maintenant? Je suis plein à vomir, monsieur ! J'ai des billettes, du bois mort, du tortillard et du canard, monsieur ! Et puis j'ai deux cents barriques de vin, monsieur ! qui seront du vinaigre, avant que j'arrive au train où vont

les choses ! Et puis j'ai l'ordre ferme d'appareiller à quatre heures pour Salonique, monsieur, et vous voulez savoir combien je peux prendre de mulets? Tant que vous voudrez, monsieur, mettez-les sur le pont, dans les cheminées, dans le puits aux chaînes, le long des mâts et dans ma chambre, monsieur ! Coupez-les en morceaux dans la cale et nous les recollerons à Salonique, monsieur. Moi je m'en f... ! La mer est profonde et je n'en raclerai pas le fond même si vous me chargez de mulets à couler bas ! On les mettra en deux ou trois étages vos mulets, monsieur, et s'ils peuvent boulotter du charbon ou du bois à brûler, peut-être qu'à Salonique ce ne seront plus des momies de mulets, monsieur !

J'aurais voulu que tu voies la margoulette du citoyen aux mulets ! il serait rentré dans le compas s'il avait pu. Il a bafouillé des explications : urgence, extrême urgence, bateau prévu coulé, nécessité de la défense nationale, ordre impératif de ne revenir à terre que quand il aurait pu embarquer des mulets sur le *Pamir*... Quand Fourgues a vu qu'il l'avait abruti suffisamment, il a fait suspendre l'ordre d'appareillage... Au fond il rigolait :

— J'en prendrai cent de vos mulets, monsieur, seulement apportez-moi aussi du foin pour huit jours, parce que je ne les nourrirai pas avec le pain de l'équipage. Je leur donnerai de l'eau des chaudières, monsieur ! Et ça guérira ceux qui sont constipés ! Seulement grouillez-vous ! Je ne veux pas moisir à Cette et je pars demain à cinq heures. Et puis, est-ce qu'ils savent nager vos mulets, monsieur? Parce que si le *Pamir* est torpillé, il n'y aura pas de place pour eux dans mes deux embarcations ! Et puis s'ils ont le mal de mer, je n'ai pas d'infirmières pour leur tenir la cuvette !...

Le bonhomme s'est cavalé dès qu'il a pu, et je crois qu'il se demande encore sur quel phénomène il est tombé. Villiers qui remontait de la machine après que Fourgues avait envoyé l'ordre qu'on n'appareillait plus, a entendu la dernière rincée. Mais dès que le muletier a eu tourné le dos, Fourgues a éclaté de rire et nous a offert à chacun un cigare d'Algérie.

— Voilà comme nous sommes sur le *Pamir*, Villiers ! Bien sûr que je leur prendrai des mulets, tant qu'il y aura de la place sur le pont, ils en ont besoin à Salonique. Mais tout de

même ils se fichent un peu trop de la République, de nous envoyer ce poulet au dernier moment... Quant à toi, petit, tu vas me faire faire cette nuit, un plancher de bois sur le pont, pour tous ces quadrupèdes. Je ne tiens pas à ce qu'ils se cassent les pattes sur l'acier du pont, il faut que ce soit prêt pour demain matin, six heures.

Voilà comment il est, ce Fourgues. Il est resté toute la nuit debout pendant que l'équipage clouait les vieilles planches qui nous restaient des Boches du Maroc. A six heures, tout était prêt. On avait fait un beau plancher avec des traverses en dessous et des mangeoires sur les bastingages. Personne n'a dormi. Villiers a été très bien. Il a tout de suite calculé la longueur des planches, des traverses, le nombre des clous, la surface, tout enfin. Sans lui, on aurait plutôt chéré. Si encore on avait pu dormir le lendemain ! Mais les mulets sont arrivés au jour avec le foin, et on a turbiné sans arrêter. Fourgues avait donné l'ordre de débiter du vin à discrétion, parce qu'il dit qu'avec du vin on ferait monter sur une corde à nœuds des Français au paradis.

Eh bien ! mon vieux, j'ai jadis embarqué sur le *Pamir* des chevaux, des bœufs, des cochons et des ânes, mais je te recommande les mulets si tu veux de la distraction. Ils n'ont que quatre pattes, mais on dirait bien qu'ils en ont vingt-cinq. Quand on leur passe les sangles sous le ventre ils commencent à renifler et à ruer ; quand on met en marche les treuils et qu'ils sont hissés en l'air, ils sont tellement ahuris qu'ils ne disent rien, ils se contentent de lâcher tout leur crottin à cause de la pression du ventre, mais on voit qu'ils se réservent pour tout à l'heure, rien qu'à l'astuce de leur regard et à leur souffle haletant, et quand ils arrivent sur le pont et que la sangle ne les serre plus, ils se mettent à danser, à courir et à lancer leurs sabots partout où ils voient un visage humain, et ce n'est pas rigolo. Nous avons failli être éborgnés cent fois, parce qu'il y avait cent mulets. L'un a tant gigoté qu'il a sauté par-dessus bord ; il savait nager, il a fichu le camp à terre et quelles que soient ses aventures, le *Pamir* ne l'a pas trimballé à Salonique.

Le foin est arrivé aussi. Fourgues l'a fait mettre sur le rouf près de la cheminée; il était dur comme du bois et sec comme

de l'amiante. Nous avons dû le mouiller pour que le mulet puisse le manger. Il a fallu désigner dans l'équipage deux hommes pour s'occuper des mulets, parce que personne à Cette n'était prévu pour les convoyer. J'aime mieux que ça ait été eux que moi. Pendant vingt-quatre heures, ils n'ont pu approcher les mulets qui leur montraient le derrière et faisaient de petits sauts de cabris, en sorte que les deux réservoirs se trottaient dare-dare avec leur foin. Mais quand les mulets ont commencé à claquer du bec, ils ont tous tendu le museau vers le foin quand il arrivait, et après quelques jours, le cinéma et le croupier étaient copains avec eux. Comme les autres de l'équipage, moi et Villiers compris, ne pouvaient approcher des mulets sans les voir frétiller de la croupe, le cinéma et le croupier ont fait les malins et prétendu qu'eux seuls savaient prendre les bêtes.

Fourgues a voulu s'approcher des mulets tribord arrière, un soir en descendant de la passerelle, en leur disant de jolis mots du Midi : « Là, là, mon petit bichon, etc. » Ça n'a pas collé du tout. Il y en a trois qui lui ont envoyé les pattes ensemble à deux doigts de sa pipe et Fourgues s'est cavalé plus vite qu'il n'avait dit qu'il ferait. Tu ne peux pas t'imaginer le chahut que ça peut faire, cent mulets, même avec un plancher de bois, sur un pont en acier... Tu as quatre cents sabots qui font toute la nuit un pétard du diable et il n'y a pas moyen de roupiller. Ça a encore été à peu près bien jusqu'à la Sardaigne, parce qu'on a eu presque calme avec petite brise; mais de Malte à Matapan, nous avons écopé un coup de nord-ouest avec clapotis de houle en conséquence. Les cent mulets brinqueballaient tous ensemble au roulis et au tangage et leur piétinement couvrait le bruit du vent. Ils gueulaient tant qu'ils pouvaient. Les embruns leur piquaient les yeux et leur entraient dans le bec, et ils éternuaient comme des perdus. Ajoute là-dessus les cinq cents barriques non arrimées qui faisaient : « baloum! baloum! » dans les cales sur les rondins et le tortillard, et tu vois d'ici ce qu'on a pu s'amuser de Cette à Salonique. Ça m'était égal : depuis que Villiers est là, je ne m'occupe plus des machines; ça me fait gagner six bonnes heures par jour que je passe dans ma cabine à m'allonger, à jouer de la mandoline ou à lire tes bouquins.

J'en suis arrivé à Suffren, et Nelson, et Villeneuve, et Trafalgar dans l'histoire maritime. Voilà ma conclusion : plus ça change, plus c'est la même chose.

. . . . (12 *lignes censurées*) . . . . J'ai fait faire des radeaux avec le bois que j'ai rabioté, et si le *Pamir* boit un bock, nous pouvons espérer de flotter. Mais je comprends très bien qu'on ne s'occupe pas des patouillards qui n'ont à bord que trente-cinq hommes d'équipage, et si tu me dis que les autres sont gardés, ça va bien !

A Salonique, naturellement, Fourgues s'est fait attraper. Il était en retard pour le vin, il était en retard pour le bois à brûler et aussi pour les mulets. . . . .

. . . . (7 *lignes censurées*) . . . .

Il faut croire que l'on a besoin, ici, de vin, de mulets et de bois, car on nous a fait accoster le soir même de notre arrivée le long du quai de la direction du port, et nous avons restitué toute notre cargaison en trois jours. Nous avons été renvoyés sur rade en attendant des ordres et nous battons tous la flemme. Ça nous fait du bien d'ailleurs, car depuis l'Algérie, tout le monde avait son compte.

J'ai bien dormi vingt-quatre heures de suite après le déchargement du *Pamir*, et maintenant avec Fourgues et Villiers nous allons à terre vers trois quatre heures pour rentrer quand tout est éteint. Quel sale patelin que Salonique. Il y a deux ou trois cafés qui sont tous pleins. Dans la rue la police est faite par des Grecs, des Français et des Anglais, et ils sont aussi aimables les uns que les autres. Et puis il y a un change de dix-huit à vingt pour cent, et Fourgues dit que c'est honteux que le gouvernement français permette que le papier français perde le cinquième sur celui des Hellènes. . . .

. . . . (12 *lignes censurées*) . . . .

En attendant, mon vieux, je suis toujours bien loin de la

Rochelle, et je m'embête. Tu as beau me dire que ça va, que ça marche, que ça va être bientôt fini, tout ça n'arrange pas mes affaires. Tu es sur ton *Auvergne* bien amarré au fond d'une rade, et je trouve que tu as bien raison, parce que ce n'est pas la peine d'exposer inutilement des cuirassés qui coûtent quatre-vingts millions et contiennent douze cents hommes. Ils ne servent pas à grand'chose d'ailleurs, tes cuirassés, et je te dirai plus tard ce que Fourgues pense là-dessus. Actuellement, il n'y a que deux choses qui comptent à mon avis, les sous-marins boches et les navires de commerce qui ravitaillent les Alliés. Tout le reste, c'est kif-kif bourriquot.

. . . .

. . . . (4 *lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . . Mais les réussites de Fourgues disent que le *Pamir* ne sera pas torpillé cette année-ci. Comme la guerre doit être finie avant 1917, le reste est sans importance.

Au revoir, mon vieux. Envoie-moi ta photographie en enseigne de vaisseau, et ne prends pas dessus un air dédaigneux. On en met, sur le *Pamir*, au moins autant que sur ton *Auvergne* où je t'envoie la forte poignée de main.

Bilbao, 27 avril 1916.

Mon vieux,

Nous sommes ici pour prendre du fer. Tu sais qu'il est bon dans ce pays et que nous n'en avons pas de reste en France. Mais je reprends où je t'ai laissé, à Salonique.

On ne savait pas trop quoi faire du *Pamir* là-bas. Nous y serions encore si Fourgues n'avait bassiné tous les gros pontes de la marine qui lui ont dit, en fin de compte, de passer à tout hasard à Malte où on nous trouverait peut-être une occupation.

Nous sommes partis sur lest avec rien dans le ventre, et quelques passagers, jeunes gens de dix-neuf à vingt-cinq ans qui partaient de Salonique pour aller finir leurs études supérieures en Espagne, ou en Suisse, ou en Hollande.

Tous ces jeunes gens étaient très francophiles et venizélistes. Fourgues était étonné qu'ils s'en aillent de Grèce pour achever

leurs études ailleurs qu'en France, d'autant qu'ils disaient avec de grands gestes que l'heure de Venizelos allait sonner et qu'il prendrait enfin le parti avec la grande nation généreuse qui... que... dont..., et patati et patata, qu'ils formeraient une armée en Grèce pour combattre à nos côtés, que la Grèce serait rendue à ses destinées.

Fourgues leur a causé pour leur tirer les vers du nez ; à la fin il a très bien compris :

— Tu vois, petit, ces jolis cœurs, ils fichent le camp de Salonique parce qu'ils ont peur d'être obligés de s'enrôler si Venizelos fait son armée. Ils sont, comme on dit chez nous, braves mais pas téméraires; ils ne vont pas en pays français parce qu'ils craignent qu'on ne les rappelle. Tandis qu'en pays neutre ils seront bien tranquilles. Je ne sais pas si les Grecs du passé avaient autant de poil que les historiens le disent, mais ceux d'aujourd'hui m'ont l'air d'être des héros, en ce sens qu'ils aiment bien regarder les coups.

. . . .
. . . . *(3 lignes censurées)* . . . .
. . . .
. . . . Je me demande pourquoi il y a des gens qui se demandent à quoi ça sert que nous soyons à Salonique. Ils n'ont qu'à aller un peu là-bas ces gourdes-là. Ils verraient que si nous n'avions pas du monde pour fermer la bouche à Constantin, il y a belle lurette que le mari de Sophie aurait livré son pays aux Boches et tous ses ports à leurs sous-marins.

Alors ce serait un beau pétrin. Déjà que les sous-marins travaillent dur, quoi qu'on dise ou qu'on ne dise pas, tu vois ce que ça serait s'ils pouvaient se servir des ports et des îles grecques. Il n'y aurait plus moyen de circuler là-bas. La route d'Égypte et des Indes serait coupée et autant dire qu'on laisserait libre aux Boches tout ce côté-là de la carte.

A Malte nous sommes arrivés comme marée en carême. Mais comme les Anglais n'aiment pas qu'on encombre leur port, ils ont demandé à la mission française de faire dégager le *Pamir* dare-dare. Comme on ne savait pas que faire de nous, on nous a expédiés à Bizerte, où on nous a dit que, peut-être, nous recevrions une destination. Nous sommes partis, après une

nuit d'escale, toujours vides, mais c'est la princesse qui casque. Il y a eu une passagère qui est arrivée au dernier moment avec une valise et nous a suppliés de la prendre avec nous. C'était la femme d'un enseigne de vaisseau qui n'avait pas vu son mari depuis août 1914, qu'il était sur un croiseur. Tu parles d'une aventure, je vais te raconter ça.

Depuis le début de la guerre le croiseur du mari de la petite dame avait roulé un peu partout en Syrie, dans l'Océan indien, en Égypte et autres lieux, et elle restait dans sa famille dans un patelin du Jura, où elle souffrait mort et passion de savoir son mari partout par là. C'est la fille d'un inspecteur des navires qui s'y connaît en marine comme moi en théologie et elle est sur les bateaux comme une poule qui a trouvé un couteau. Son mari lui écrivait à chaque courrier d'attendre et que son croiseur finirait par se rapprocher en France, qu'alors il lui ferait signe. Au début de mars elle reçoit de Port-Saïd un télégramme : « Allons dix jours Malte réparations. Viens immédiatement. »

Elle reçoit ça dans son Jura, une heure avant le départ du train pour la correspondance avec le rapide pour Marseille. Elle prend juste le temps de faire une valise et part. Elle arrive à Marseille le lendemain, croyant qu'il suffisait d'arriver sur le quai pour prendre le premier bateau, comme dans Jules Verne. Elle s'est baladée toute la journée depuis la Cannebière jusqu'au port national, demandant à tout le monde, douaniers, agents de police, marins, etc., où on prenait le bateau pour Malte. Elle n'y connaît rien aux compagnies, aux départs. Enfin son cocher a compris qu'elle n'en sortirait pas et l'a conduite à la marine. Elle dit qu'elle ne reconnaîtrait pas un amiral d'un chef de gare parce que leurs tenues se ressemblent; alors tu vois ce qu'ils ont pu rire à la marine, quand elle disait qu'elle voulait voir son mari à Malte, un point c'est tout. Bref on lui a expliqué que le paquebot était parti la veille et qu'il y en avait un autre dans huit jours, de sorte qu'elle ne pourrait pas être à Malte avant dix ou onze jours. La petite dame était aux cent coups. Un homme, toi ou moi, aurait dit zut. Mais je crois que quand les femmes se sont fourré dans la tête de voir leur mari, elles feraient le chemin sur les coudes plutôt que de s'arrêter. Elle a pris le train pour l'Italie, mon vieux,

elle s'est appuyé tout le circuit, Nice, Gênes, Rome, Naples, Reggio, le canal, Messine et Syracuse, pendant trois jours et demi, sans s'arrêter, et en troisième classe, car elle avait peur de manquer d'argent. Elle ne se rappelait même pas comment elle avait pu se débrouiller pour avoir ses passeports et le reste. Tout ce qu'elle se souvenait, c'est qu'elle montrait à toutes les autorités, dans les gares où elle passait, son livret de mariage et le télégramme de son mari. On voulait l'arrêter partout. Elle se mettait à expliquer et à pleurer et on finissait par la laisser partir. Ajoute qu'elle ne sait pas dire pain en italien. Elle a mangé comme elle a pu, parce qu'elle n'osait pas descendre des trains dans les gares de peur qu'ils ne fichent le camp sans elle. Ça ne fait rien, elle n'a pas molli et elle est arrivée à Syracuse. Le paquebot ne partait que dans deux jours. Il ne lui restait plus d'argent pour payer le paquebot ; au consulat français on l'a envoyée promener, vu qu'elle n'est ni indigente ni rien et qu'elle n'était pas en service commandé. Ils lui ont dit d'écrire chez elle pour avoir de l'argent, vu que les mandats télégraphiques n'existaient plus, que ça prendrait une semaine au moins.

Il n'y a qu'une femme pour se tirer de là. Être au sec en Sicile, sans le sou, sans pouvoir rien recevoir de son mari ni de chez elle et arriver tout de même à Malte, c'est des mystères pour toi et moi qui pourtant sommes de vieux renards en fait de voyage. Elle a engagé sa montre en or et une bague avec pierre, puis elle a trouvé moyen de savoir qu'il y avait un voilier avec du liège ou du soufre qui partait le lendemain pour Malte. Ça lui faisait gagner un jour sur l'arrivée à cause que le paquebot s'arrête à tous les ports et que le voilier filait tout droit sans escales.

Je voudrais savoir comment elle a pu faire pour se faire prendre par le vieux Sicilien patron du voilier ; elle a trouvé le truc. D'ailleurs elle est jolie la mâtine, quoiqu'elle soit grosse comme deux liards de beurre, et puis elle n'a pas les yeux dans sa poche. Elle ne pense et ne parle que de son mari, mais pour le rejoindre elle sait bien faire des sourires et des micmacs. Elle a dit qu'avec le patron syracusain elle s'est contentée de montrer son cœur et le mot Malte sur le télégramme, et que ça a collé : moi j'aurais voulu voir ça.

A Malte elle a pris un canot pour faire le tour du port. Tout ce qu'elle savait du croiseur de son mari, qu'elle n'avait jamais vu, c'est qu'il avait trois cheminées, et deux mâts et une étrave en éperon. Elle avait vu ça sur une mauvaise photo qu'elle portait avec elle. Elle montrait au batelier les bateaux à trois cheminées et il allait dessus ; comme les noms sont effacés depuis la guerre, elle demandait partout : « C'est ici le croiseur *Bayard* ? » Tout de suite on lui a dit qu'il n'était pas à Malte, elle croyait que c'était une blague et cherchait ailleurs...; enfin elle a bien vu que son *Bayard* n'était pas là. Partout on lui répondait qu'il était parti depuis trois jours, mais qu'en temps de guerre personne ne sait où vont les bateaux et que tout juste l'amiral pourrait le lui dire, s'il était de bonne humeur ce jour-là, ce qui lui arrivait moins souvent que d'engueuler son monde. Ça ne fait rien, elle demande où elle peut voir l'amiral. Tout le monde lui riait au nez, et lui disait que cet amiral était célibataire et que rien ne le mettait plus en rogne que de voir des officiers voir leurs femmes, parce qu'il dit qu'en temps de guerre ce n'est pas comme en temps de paix. Enfin elle a eu le nom du bateau amiral. Moi, j'aurais voulu voir la collision entre la dame et l'amiral.

Elle raconte seulement qu'il lui a demandé si elle était maboule, que son mari avait eu les plus grands torts de lui télégraphier où il était, qu'il allait faire des ordres très stricts pour empêcher que ça se renouvelle ; qu'elle n'avait qu'à filer en France dare-dare, que c'était inutile de courir après son mari sur la vaste mer, vu que la guerre serait peut-être finie avant qu'elle mette la main dessus.

Heureusement en quittant le bateau, la mort dans l'âme, elle a trouvé à la coupée un officier à qui elle a dit : « Et vous, monsieur, vous ne me direz pas où est le *Bayard* ? » L'autre, traducteur de dépêches, le savait, et était camarade du mari. Il l'a vite menée dans sa chambre pour qu'on ne les entende pas, et il lui a dit, sous le sceau du secret, que le *Bayard* était à Bizerte pour réparations, qu'il y resterait huit à dix jours et qu'elle pouvait le rejoindre s'il y avait un bateau. Tous les services réguliers sont coupés. Il n'y a plus que des navires militaires ou militarisés qui ne doivent prendre aucun passager, elle ne pouvait passer qu'en fraude en risquant un paquet

de première classe, si quelqu'un voulait la prendre. Alors elle a dit qu'on ne pouvait pas la fusiller pour ça et que si on fichait dedans son mari parce qu'elle était allée le chercher, elle lui ferait donner sa démission après la guerre et voilà tout. Elle ne perd pas le nord, celle-là. Elle n'avait jamais vu le jeune officier . . . . mais elle se l'est tout simplement annexé. D'abord elle lui a emprunté cent francs de la part de son mari. Ensuite elle lui a dit de la renseigner immédiatement sur n'importe quel bateau qui partirait pour la Tunisie. L'autre était tout de même sec; il a dit que si l'amiral apprenait ça, il le mettrait aux arrêts de pied ferme. La petite dame a dû lui envoyer un de ses petits airs câlins et il a accepté. Alors elle lui a dit qu'elle allait s'installer sur un banc de la douane avec sa valise pour toute la nuit, afin que l'enseigne n'ait pas besoin de courir à l'hôtel et pour qu'elle soit tout de suite parée à sauter dans le premier bateau qu'il lui indiquerait. Malgré les représentations de l'enseigne, elle a fait comme elle a dit et s'est incrustée à la douane. Les gabelous ont voulu l'évacuer, mais elle s'est vissée avec sa valise sur un banc, et comme elle n'a pas l'air d'une conspiratrice, on l'a laissée là où elle a dormi la tête sur le mur. Le matin, un des sergents est allé lui chercher du thé et des toasts, et elle a fait sa toilette dans le poste des douaniers, comme si elle était chez elle. C'est à ce moment que l'enseigne du bateau amiral est venu lui dire que le *Pamir* arrivé la veille au soir, partait à huit heures du matin pour Bizerte, mais que le commandant du *Pamir* était connu pour son sale caractère, et qu'il l'enverrait promener. Ah ouiche ! dix minutes après, pendant qu'on levait l'ancre, elle a grimpé l'échelle qui était encore amarrée, elle a bondi sur la passerelle comme si elle n'avait fait que ça de sa vie, et est allée droit à Fourgues comme Jeanne d'Arc devant le Dauphin. Fourgues a fait une bobine, et il a pris sa tête de vent debout pendant qu'elle expliquait son boniment. Moi ça m'aurait coupé la chique. Mais elle allait, elle allait ! Elle priait, elle souriait et puis comme Fourgues continuait à ne rien dire en la regardant du haut en bas (mais moi je voyais ses mains qui fignolaient derrière son dos comme quand il jubilait), elle a éclaté en sanglots, s'est assise sur sa valise en tamponnant ses yeux avec un mouchoir gros comme une noix en répétant :

— Que je suis malheureuse, que je suis malheureuse.

Alors Fourgues a enlevé sa casquette et s'est approché d'elle en la soulevant par le menton, comme un bon papa; il a dit :

— Alors, c'est bien vrai, petite fille, toutes ces blagues que vous me racontez? Eh bien ! il reste une chambre vide. Vous avez de la chance, allez vous mouiller le museau ! Je ne veux pas que votre sacré veinard de mari vous trouve malade !

Mon vieux ! elle lui a sauté au cou et l'a embrassé comme du pain. Fourgues s'est laissé faire et il le lui a rendu, et puis il lui a tapoté la joue :

— Ça va bien, ma belle petite. J'ai une fille qui a votre âge et je voudrais bien qu'elle en fasse la moitié autant quand elle sera mariée... Sur ce, allez vous faire jolie et vous nous raconterez tout ça à déjeuner, midi tapant.

Ça, mon vieux, ç'a été la plus chouette traversée. Un temps de demoiselle, du soleil plein les yeux, et cette femmelette qui jetait du bonheur depuis les cheveux jusqu'aux talons. C'était un sac à malice, sa petite valise ; elle en a sorti du ruban, des bouts de dentelles et des tas de grigris, et quand elle est sortie à midi de la cabine de Blangy, tu n'aurais pas cru que c'était la même qui était arrivée le matin avec les cheveux en pagaye et dans un cache-poussière fripé. Qu'est-ce qu'on a pu rire, à table quand on a raconté tous ses avaros. Fourgues ne tenait plus de joie ! Elle est restée toute l'après-midi sur la passerelle, et je lui ai tout expliqué : le compas, les cartes, les feux, la navigation, tout le fourbi, quoi. Elle ne devait pas y piger goutte, mais elle souriait et inclinait la tête. J'aurais pu lui parler chinois, elle aurait souri encore, elle dansait sur place. Le soir à dîner, Fourgues a profité pour faire à Villiers et à moi le laïus du cœur pour nous encourager à nous marier vite. Tu l'entends d'ici ; toute la lyre, quoi...; moi, je n'avais pas besoin qu'il m'en dise tant. Je n'attends que l'occasion. Mais Villiers a voulu faire le malin en faisant des mais, des si et des car. Alors la petite dame l'a attrapé numéro un et lui a rivé son clou en cinq sec, et Villiers a fini par s'avouer battu et en lui demandant de lui en chercher une qui lui ressemble le plus possible. Enfin on était confortables et contents. Elle est allée au dodo et a dormi ses quatorze heures bien pesées. Quand le

Pamir est arrivé à Bizerte, vers les dix heures du matin, elle est sortie de la cabine fraîche comme la rose, et, bon Dieu de bois, son enseigne de mari aura trouvé que c'est plus agréable la nuit que de recevoir sur la figure un bon coup de tabac. Justement le *Pamir* a été envoyé à Sidi-Abdallah où le *Bayard* était au bassin et on a mouillé tout près de terre.

— Tenez, le voilà votre bateau, ma petite ! — a dit Fourgues, — et il est dedans votre mari. Embrassez-le de ma part, si vous y pensez ! et puis rassurez-vous, il ne lui arrivera rien, à celui-là ! Avec une petite femme comme vous, on est verni.

Elle s'est trottée sans demander son reste. Elle frétillait. Tout juste un bonsoir du bout des doigts, sauf qu'elle a rembrassé Fourgues.

Pardonne-moi de t'avoir raconté ça. Mais sur le *Pamir* on n'a pas tant de distractions et ça va mieux que tous les embêtements des ports et des vadrouilles sur mer. Il n'y a pas à dire, cette petite femme avait du cran, et si tout le monde en avait de même, la guerre durerait bien six mois de moins.

Nous n'avons d'ailleurs pas eu le temps de savoir ce qui lui était arrivé, parce que le *Pamir* a été emballé aussitôt pour Bilbao, à vide toujours, ce qui fait que l'État aura payé un voyage de Salonique à Bilbao, aux armateurs, gratis. Mais tout ça ne nous regarde pas, n'est-ce pas? On marche et on exécute les ordres, même quand il n'y en a pas.

Nous sommes donc restés à Sidi-Abdallah deux jours, juste, le temps de faire des vivres, et nous avons fait route pour Bilbao, où le *Pamir* doit prendre du minerai de fer. La traversée nous a plutôt paru moche, après la passagère de Malte, et nous avons passé notre temps à épiloguer sur ce qu'elle nous avait raconté. . . . .

. . . .

. . . . (*30 lignes censurées*) . . . .

. . . .

A propos des sous-marins nous voudrions bien que tu nous dises combien de temps ça va durer, cette petite cérémonie

de faire naviguer de gros navires en plein jour. . . . . . .
. . . .
. . . . (6 *lignes censurées*) . . . .
. . . .
. . . . . Fourgues trouve cela un peu vert ; je lui passe la parole :

— C'est très joli, — qu'il dit, — de prétendre que les sous-marins allemands c'est de la blague. Mais on ferait un peu mieux de prendre les précautions de bon sens. Je ne suis pas un officier de sous-marins, mais j'en ai vu quelques-uns, et ils disent que la nuit les sous-marins n'y voient rien dans le périscope et qu'ils sont obligés de naviguer en surface. Par conséquent la nuit ils sont beaucoup plus inoffensifs. Eh bien ! il n'y a qu'à faire naviguer la nuit les gros bateaux de guerre et le reste du temps leur faire longer les côtes, ou bien mouiller dans les ports, surtout dans la Méditerranée. Il ne manque pas de côtes ni de ports. Les traversées dureraient un peu plus, mais ça vaut bien cinquante millions et mille hommes envoyés au fond. C'est comme les transports de troupes et de matériel. D'abord je ne comprends pas qu'on les fasse partir de Marseille pour Salonique, alors qu'il y a Tarente ou Brindisi et que les Italiens sont nos alliés, ça ferait trois ou quatre jours de moins sur l'eau, et autant de risques de moins, et pas mal de millions sauvés. Et puis, même si on veut à tout prix faire tout le circuit sur l'eau, je me casse la tête à comprendre pourquoi, le jour, on ne fait pas naviguer les bateaux tout près des côtes italiennes, ou africaines, ou grecques. D'abord il y aurait beaucoup moins de danger de torpillages, parce que les côtes sont plus faciles à surveiller que la haute mer et puis si un navire est torpillé par hasard près des côtes, il aurait souvent le temps d'aller s'y jeter et on pourrait le tirer d'affaire, et puis les embarcations ne seraient pas perdues ; elles iraient à la côte et les gens seraient sauvés. . . . .
. . . .
. . . .
. . . . (27 *lignes censurées*) . . . .
. . . .
. . . .

On est arrivé à Bilbao assez secoués, parce que nous étions

vides, et que sur la remontée du Portugal nous avons eu un sacré temps. Je passe tous les empoisonnements qu'a eus Fourgues pour savoir où et comment prendre son minerai. C'est à croire que les émissaires qu'a la France ici passent leur temps à jouer au bridge au lieu de s'occuper de leur affaire.

. . . .

. . . . (*4 lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . . Et puis il faut voir comme on se préoccupe des Allemands et de tout ce qu'ils font ici. Autant dire que les Boches sont les maîtres. Ils savent tout, voient tout ce qui part et renseignent leur ambassadeur à Madrid qui doit bien diriger au moins cinquante mille Boches au doigt et à l'œil. Il y a des espions partout et nous n'en avons nulle part. Bon Dieu, nous avons une sacrée veine que la position maritime de l'Allemagne soit comme qui dirait dans un cul-de-sac. Rien qu'à voir ce qu'elle réussit à nous embêter sur mer à bout de bras quasiment, on peut être certains que si nous étions à sa place et elle à la nôtre, nous serions raclés depuis longtemps et ne recevrions pas un gramme de marchandise. Il y a un peu partout par ici des postes de T. S. F. et des stations d'espions, sur la côte, qui renseignent les sous-marins boches. Ceux-ci n'ont qu'à écouter et à travailler à coup sûr. D'ailleurs Fourgues ni personne à bord ne comprend ces histoires de ravitaillement d'essence, que les journaux français disent que les Allemands emploient dans les pays neutres. Ils disent que les Boches ont des bases de ravitaillement en Grèce, en Espagne et ailleurs, et que, sans ça, ils ne pourraient pas travailler comme ils font. C'est une belle fumisterie. Toutes les fois qu'on cherche les bases de pétrole, on n'en trouve pas. . . . . Les Boches ont bien quinze ou vingt jours d'essence dans leurs sous-marins. C'est les gens de Bilbao qui nous l'ont dit, après ceux de Norvège de l'an dernier. Alors veux-tu me dire où est-ce qu'ils ont besoin de se ravitailler? De Zeebrugge en Méditerranée, il ne faut pas vingt jours. Et en Méditerranée ils ont Pola et Cattaro, ils ont les côtes bulgares et Constantinople, ils ont la Syrie, ils ont les points de Tripolitaine qu'ont repris les Turcs, et ils ont encore les points du Maroc où nous ne sommes

pas. . . . .
. . . . (*8 lignes censurées*) . . . .
. . . .
. . . . Enfin, cette fois-ci, le *Pamir* ne partira pas à vide, mais avec trois mille tonnes de bon minerai que les Boches n'auront pas. Nous ne savons pas encore où nous irons, mais je ne crois pas qu'on parte d'ici avant huit jours, parce que le chargement ne va pas vite.

Sur ce, mon vieux, je te la serre. Je voudrais bien qu'on aille à Bordeaux, parce qu'à Bordeaux il y a un train pour la Rochelle. *Good bye.*

(*La fin prochainement.*)

Y.

MA VIE D'ENFANT[1]

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

IV

Je suis couché dans un large lit, enroulé tout entier dans la lourde couverture et j'écoute grand'mère qui prie ; elle est à genoux, une main sur la poitrine tandis que l'autre, lentement, dessine le signe de la croix.

Il gèle dehors, à pierre fendre. La clarté de la lune rayonne derrière les vitres fleuries par le froid d'arborescences bizarres et cette clarté illuminant le bon visage au gros nez, allume comme un reflet phosphorescent dans les yeux de mon aïeule. Le fichu de soie qui couvre ses cheveux brille comme du métal forgé et sa robe ondule largement autour d'elle.

Ses dévotions terminées, grand'mère se déshabille en silence, plie avec soin ses vêtements, les pose sur un coffre dans un coin, puis se dirige vers le lit où je feins d'être plongé dans un profond sommeil.

— Ah ! le petit coquin, qui ne dort pas ! — s'écrie-t-elle à mi-voix. — Tu ne dors pas, mon chéri ? Donne-moi un peu de la couverture...

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1917.

Je me réjouis par avance de ce qui va se passer et ne puis retenir un sourire ; alors, elle s'exclame :

— Ah ! c'est ainsi que tu te moques de ta vieille grand'mère !

Prenant la couverture par un bout, elle la tire à elle avec tant de force et d'adresse que je saute en l'air et tourne plusieurs fois sur moi-même, avant de retomber sur le duvet moelleux. Grand'mère éclate de rire :

— Ah ! Farceur ! Tu fais la chasse aux mouches?

Mais parfois, elle prie très longtemps, et je dors réellement, quand elle se met au lit.

C'est toujours par d'interminables oraisons que s'achèvent les journées de querelles, de chagrins, de disputes. Je les écoute avec attention, car grand'mère raconte en détail au bon Dieu tout ce qui se passe dans la maison.

— Tu le sais Toi-même, mon Dieu, chacun recherche son propre avantage. Mikhaïl étant l'aîné, c'est lui qui devrait rester en ville ; il serait vexant pour lui d'aller s'établir au faubourg, dans un quartier inconnu où les affaires iront on ne sait comment. Le père, lui, préfère Jacob. Est-ce bien, cela, de ne pas aimer également ses enfants ? Il est têtu, le vieux. Tu devrais bien lui faire entendre raison, ô mon Dieu !

Elle fixe ses yeux rayonnants sur les saintes images et donne un conseil à l'Éternel :

— Inspire-lui un beau rêve, Seigneur, qu'il partage équitablement son bien entre ses enfants !

Elle se signe, se prosterne ; son grand front vient heurter le plancher, puis se redressant, elle reprend d'un ton véhément :

— Ah ! si Varioucha voyait le bonheur lui sourire de nouveau ! Qu'a-t-elle fait pour t'irriter? En quoi est-elle plus coupable que les autres? Voilà une jeune femme et bien portante, et elle vit dans l'affliction... Aie aussi pitié de Grigory, mon Dieu, sa vue baisse chaque jour davantage ! S'il devenait aveugle, il faudrait qu'il mendie et ce serait affreux ! Il a usé ses forces à travailler chez nous, et qu'est-ce que grand-père fera pour lui? Ah ! Seigneur ! Seigneur !...

Longtemps, elle garde le silence, baissant la tête avec résignation.

— Et quoi encore? — se demande-t-elle tout haut, en fronçant le sourcil.

Et elle continue :

— Aie pitié de tous les orthodoxes, sauve-les. Et pardonne à la maudite bête que je suis. Tu sais que si je pèche, ce n'est point par méchanceté, mais par sottise.

Après avoir poussé un profond soupir, elle reprend d'une voix caressante et satisfaite :

— Tu sais tout, Père, tu connais tout !

Le Dieu de grand'mère, qui lui était si proche, si familier, me plaisait beaucoup et je demandais souvent à mon aïeule :

— Raconte-moi quelque chose sur Dieu...

Elle parlait de Lui les yeux mi-clos, traînant sur les mots, d'une voix très basse ; en outre, quand elle entamait le sujet, elle s'asseyait sur le lit, jetait un fichu sur ses cheveux et jusqu'à ce que je fusse endormi, dévidait son histoire :

— Le Seigneur est assis sur une colline, au milieu des champs du paradis, sur un trône de saphir, sous des tilleuls d'argent. Ces tilleuls sont fleuris toute l'année, car il n'y a au paradis ni automne ni hiver et les fleurs ne se fanent jamais. Autour du Seigneur, les anges volent et tourbillonnent comme des flocons de neige ou des essaims d'abeilles ; on dirait des colombes blanches qui descendent du ciel sur la terre pour remonter encore raconter à Dieu tout ce qui se passe dans ce monde. Chacun a son ange, tu as le tien, j'ai le mien et grand-père a le sien lui aussi, car tous les hommes sont égaux devant Dieu. Et ton ange raconte au bon Dieu : « Alexis a tiré la langue à son grand-père ! » Alors Dieu commande : « Il faut que le grand-père le fouette ! » Et il en est de même pour tout le monde. Dieu donne à chacun selon ses mérites ; aux uns Il accorde de la joie, aux autres Il envoie du chagrin. Et tout est si bien arrangé que les anges, comblés d'allégresse, battent des ailes et chantent perpétuellement : « Gloire à Toi, Seigneur, gloire à Toi ! » Le bon Dieu, Lui, se contente de sourire, comme s'Il leur disait : « C'est bon, c'est bon ! »

Et grand'mère souriait aussi en secouant la tête.

— Tu as vu tout cela?

— Non, mais je le sais ! — affirmait-elle d'un ton pensif.

Quand elle parlait de Dieu, du paradis et des anges, elle

devenait toute petite ; son visage rajeunissait ; ses yeux humides rayonnaient. Je m'emparais de ses longues nattes satinées que j'enroulais autour de mon cou et sans bouger, j'écoutais avec ravissement ses interminables histoires qui jamais ne m'ennuyaient.

— Il n'est pas donné aux hommes de voir Dieu ; ils seraient frappés de cécité. Les saints, eux, peuvent le contempler face à face. Par contre les anges se montrent aux gens qui ont l'âme pure. J'étais à l'église, à la première messe ; et j'en ai vu deux un certain jour : ils étaient lumineux, lumineux et transparents comme des nuages, leurs ailes touchaient terre ; on eût dit qu'elles étaient en mousseline, ou en dentelle. Ils tournaient autour de l'autel et venaient en aide au vieux père Ilye, levant ses faibles bras, lui soutenant le coude. Peu après ce digne homme est mort, car il était très âgé et aveugle. Le jour où j'ai aperçu les anges, j'en ai été toute saisie ; j'étais si heureuse, que c'était beau ! Oui, Alexis, tout est bien, sur la terre et au ciel...

— Est-ce que vraiment tout est bien, chez nous?

Et grand'mère répondait en se signant :

— Tout est bien, gloire à la Sainte Vierge !

Cette réponse me troublait : il m'était difficile de reconnaître que chez nous tout allait bien ; il me semblait, au contraire que la vie devenait de plus en plus pénible dans notre maison. Une fois, en passant devant la porte de la chambre habitée par l'oncle Mikhaïl, j'avais entrevu ; tout en blanc, la tante Nathalie qui tournait dans la pièce sans s'arrêter. Les mains jointes sur la poitrine, elle s'exclamait sur un ton terrifiant et d'une voix continue :

— Seigneur, prends-moi, enlève-moi d'ici !

Je comprenais fort bien cette demande, de même que je comprenais Grigory, lorsqu'il grommelait :

— Quand je serai aveugle, j'irai mendier et je serai plus heureux...

Je souhaitais qu'il perdît la vue au plus vite ; j'aurais demandé la permission de lui servir de guide et ensemble nous aurions parcouru le monde. Je lui en avais déjà parlé, et, souriant dans sa barbe, il m'avait répondu :

— C'est entendu, nous irons mendier tous les deux ! J'an-

noncerai par toute la ville : « Voilà Alexis Péchkof, le petit-fils de Vassili Kachirine, président de la corporation des teinturiers ; voilà le fils de sa fille ! » Et ce sera très drôle...

A plusieurs reprises, j'avais vu sous les yeux vides de la tante Nathalie de grosses poches bleues et souvent ses lèvres étaient boursouflées. Je demandai à grand'mère :

— Est-ce que l'oncle lui donne des coups?

Elle avoua avec un soupir :

— Oui, il la bat en cachette, le grand vaurien. Grand'père lui a interdit de la toucher, mais c'est la nuit qu'il la roue de coups, et elle ne sait pas se défendre !

Et, s'animant peu à peu, elle racontait :

— Tout de même, on est moins féroce que jadis, sous ce rapport-là. Maintenant, on vous flanque un coup de poing sur la bouche, sur l'oreille ; on vous tire les cheveux ; cela ne dure qu'un instant ; mais autrefois, c'était pendant des heures entières qu'on vous maltraitait ! Le grand-père une fois, le jour de Pâques, m'a battue de la messe jusqu'au soir. Quand il était fatigué, il se reposait et recommençait ensuite. Il m'a frappée avec des rênes, des cordes, et tout ce qui lui est tombé sous la main.

— Qu'avais-tu fait?

— Je ne me rappelle pas. A la suite d'une autre correction, je suis restée à moitié morte et pendant cinq jours et cinq nuits, il ne m'a rien donné à manger. Je ne sais pas comment j'ai pu en réchapper. Et une autre fois...

J'étais si étonné que j'en perdis la parole : grand'mère était beaucoup plus grande et plus grosse que grand-père ; comment croire qu'il avait pu la terrasser?

— Est-il donc plus fort que toi?

— Non, mais il est plus âgé. Et puis, c'est lui qui est le mari. C'est lui qui doit répondre de moi devant Dieu ; mon devoir est de tout supporter...

J'aimais beaucoup voir mon aïeule époussetant les images saintes et nettoyant les garnitures de métal. Les images étaient somptueuses, ornées de perles et de plaques d'argent ; les couronnes des saints étincelaient, toutes incrustées de pierres chatoyantes. Grand'mère prenait une icone entre ses mains adroites, souriait et disait avec attendrissement :

— Quelle gentille figure !...

Et elle baisait l'image en se signant.

Il me semblait parfois que grand'mère jouait avec les icones tout aussi sérieusement et sincèrement que ma cousine Catherine avec ses poupées.

Très souvent, elle voyait le diable, seul ou en compagnie.

— Une fois, — racontait-elle, — pendant le carême, je passais de nuit devant la maison des Roudolf, la lune brillait ; tout à coup, à cheval sur le toit, je vis un grand diable tout noir et velu qui penchait sa tête cornue sur le tuyau de la cheminée et qui reniflait de toutes ses forces en remuant la queue. Je fis bien vite un signe de croix, en disant : « Que le Seigneur ressuscite et que ses ennemis se dispersent ! » Alors, il a poussé un petit gémissement et a glissé, roulant du toit jusque dans la cour où il s'est anéanti. Les Roudolf n'avaient probablement pas fait maigre ce jour-là ; c'est pour cette raison que le diable reniflait et se réjouissait...

Je riais en me représentant la culbute du démon ; grand'mère riait aussi et continuait :

— Comme les petits enfants, ils sont très espiègles. Certain soir, que je lavais du linge à la buanderie, voilà sur le coup de minuit que s'ouvre brusquement le portillon du fourneau et une quantité incroyable de diablotins en sortent ; tous étaient de très petite taille et il y en avait qui étaient rouges, d'autres verts, d'autres encore noirs comme des blattes. Immédiatement, je veux me précipiter vers la porte, mais impossible d'y parvenir ; j'étais entourée de démons ; la chambre à lessive en était pleine ; je ne pouvais plus me retourner : ils se mettaient sous mes pieds, me tiraillaient, me houspillaient, si bien que je ne pouvais même plus souffler ! Ils étaient velus, chauds, et leur pelage au toucher était doux comme la fourrure d'un chat ; seulement, tous marchaient sur leurs pattes de derrière. Ils s'amusaient, ils couraient, ils montaient leurs dents de souris, leurs petits yeux verts scintillaient, de toutes petites cornes, à peine plus grosses que des bosses se dressaient sur leur front et derrière eux pendaient de courtes queues tirebouchonnées pareilles à celles des cochons de lait. Ah ! mon Dieu ! J'ai perdu la tête. Quand je suis revenue à moi, la chandelle était presque consumée, l'eau du cuivre toute froide

et le linge blanchi jonchait le sol... Alors je ferme les yeux et de la gueule du fourneau je vois s'écouler un torrent épais de créatures bigarrées et velues ; elles remplissent la buanderie exiguë, soufflent sur la chandelle et tirent leur langue rose d'un air malicieux. C'était à la fois amusant et un peu effrayant.

Grand'mère hoche la tête, garde un instant le silence et soudain, se ranime tout entière :

— Je les ai vus à une autre occasion encore, les maudits, c'était en hiver, par une nuit d'orage. Je traversais le ravin des Dioukof, et je passais à l'endroit où Jacob et Mikhaïl ont essayé de noyer ton père, vers la percée de l'étang, tu te rappelles bien, je t'ai raconté l'histoire? Eh bien, à peine m'étais-je engagée dans le sentier qui descend au fond du ravin que j'entendis des sifflements et des hurlements ! Je lève les yeux et que vois-je? un attelage de trois chevaux noirs conduits par un énorme diable en bonnet rouge et raide comme un pieu qui se précipite sur moi ; il se tenait hors du traîneau et tirait à bras tendus sur les rênes qui étaient des chaînes de fer forgé. Il n'y avait point de route dans le ravin et le traîneau, enveloppé d'un manteau de neige allait tout droit à l'étang. Dans le traîneau, se trouvaient également des diables qui criaient, sifflaient et agitaient leur bonnet ; il passa ainsi sept équipages, comme des chars de pompiers et les chevaux étaient tous moreaux et c'étaient tous des êtres humains que leurs parents avaient maudits ; les démons se servent de ces gens-là comme de jouets et les emploient comme montures, pour se rendre la nuit à leur sabbat. C'était probablement à une noce de démons que j'avais assisté !

Impossible de ne pas croire grand'mère : elle parle avec tant de simplicité et de conviction. Mais où elle excellait, c'était quand elle récitait certains poèmes exposant l'histoire de la Vierge, qui, parcourant la terre, pour se rendre compte des misères humaines, exhorta la princesse Engualitchef, chef d'une bande de brigands, à ne plus massacrer et dépouiller le peuple russe. Elle débitait aussi des légendes en vers sur Alexis le saint homme de Dieu, sur Ivan le guerrier ; elle connaissait également l'histoire de la sage Vassilissa, du Prêtre-Bouc et du Filleul de Dieu, des récits terrifiants sur Martha la Mairesse et sur la Baba Ousta, une autre femme chef de pillards.

enfin elle pouvait narrer encore les aventures de Marie la pécheresse égyptienne et quantité d'autres contes, récits et poésies populaires.

Une chose pourtant m'étonnait plus que tout cela. Bien que ne craignant ni les gens, ni grand-père, ni les démons, ni les forces impures, grand'mère était bouleversée et terrifiée par les blattes noires dont elle devinait toujours la présence, même lointaine. Parfois, la nuit, elle me réveillait et chuchotait :

— Alexis, entends-tu, mon petit, il y a une blatte, écrase-la pour l'amour de Dieu !

Tout endormi, j'allumais la chandelle et je rampais sur le plancher, à la recherche de l'ennemi ; il me fallait parfois beaucoup de temps et je ne réussissais pas toujours.

— Je n'en trouve point ! — disais-je; grand'mère qui restait immobile, la tête cachée sous la couverture, suppliait d'une voix à peine perceptible :

— Mais si, cherche-la, je t'en prie ! Il y en a une, j'en suis certaine.

Elle ne se trompait jamais et je découvrais un insecte, très loin du lit :

— L'as-tu tuée? Oui, Dieu merci ! Et merci à toi...

Et, rejetant la couverture, elle poussait un soupir de soulagement et souriait.

Si je ne découvrais pas la bête, mon aïeule ne pouvait se rendormir ; je sentais son corps tressaillir au moindre bruit qui s'élevait dans le silence absolu de la nuit, et je l'entendais retenir son souffle et murmurer :

— Elle est près de la porte... elle s'est glissée sous le coffre...

— Pourquoi as-tu peur des blattes?

Grand'mère répondait gravement :

— Parce que je ne comprends pas à quoi elles peuvent servir. Elles sont noires et elles bougent et voilà tout. Dieu a donné un rôle à chacune de ses créatures : le cloporte montre que la maison est humide, la punaise, que les murs sont sales ; les poux signifient qu'on va tomber malade ! Tout cela est naturel. Mais les blattes, nul ne sait pourquoi elles viennent ni ce qui les pousse, ni ce qui les fait vivre.

***

Une nuit, comme grand'mère, agenouillée, conversait à cœur ouvert avec Dieu, grand-père entra en coup de vent dans la pièce et annonça d'une voix bouleversée :

— Le Seigneur nous éprouve, mère, la maison brûle !

— Que dis-tu là ! — s'exclama-t-elle en se levant brusquement et tous deux se précipitèrent en piétinant avec lourdeur dans les ténèbres de la grande pièce de réception.

— Evguénia, descends les saintes images ! Nathalie, habille les enfants ! — commanda grand'mère d'une voix ferme et sonore, tandis que son mari larmoyait tout bas :

— Hi, hi, hi...

Je courus à la cuisine ; la fenêtre qui donnait sur la cour étincelait comme de l'or ; sur le plancher, des taches jaunes coulaient et dansaient ; l'oncle Jacob, tout en s'habillant sautait sur ces taches qui semblaient brûler ses pieds nus, et il criait :

— C'est Mikhaïl qui a mis le feu ; il a mis le feu et il s'est sauvé !

— Silence, vaurien ! — ordonna grand'mère en le poussant vers la porte avec une telle violence qu'il faillit tomber.

A travers les vitres couvertes de givre on voyait flamber le toit de l'atelier et par la porte ouverte de l'appentis, on apercevait le feu ondoyant qui tourbillonnait à l'intérieur. Dans la nuit paisible, ses fleurs rouges s'épanouissaient sans dégager de fumée.

Très haut seulement au-dessus d'elles vacillait un nuage blanchâtre qui néanmoins, laissait transparaître le torrent argenté de la voie lactée. La neige scintillait avec des reflets pourprés ; les murs des bâtisses tremblaient, chancelaient, comme pour se diriger vers le coin de la cour où le feu jouait gaîment, enluminant de rouge les larges fissures qui s'ouvraient dans les cloisons de l'atelier. Sur les planches sèches et noires du toit, des rubans d'or et de pourpre s'enroulaient et se tordaient ; isolée au milieu de leurs volutes, une mince cheminée d'argile se dressait, criarde ; de légers craquements, comme des frou-frous de soie venaient battre les vitres ; le feu s'étendait

toujours ; l'atelier, qu'il dévorait complètement, me semblait pareil à l'iconostase de l'église et m'attirait sans que je pusse résister à son appel.

Jetant sur mes épaules une lourde pelisse, j'enfilai des bottes appartenant à je ne sais qui ; puis je me traînai du corridor jusqu'au perron où je restai stupéfait ; la clarté du feu m'aveuglait, j'étais assourdi par les craquements et par les cris de grand-père, de Grigory et des oncles, effrayé de la conduite de grand'mère : coiffée d'un sac vide, enveloppée dans une housse, la bonne aïeule courait vers l'atelier en flammes et y pénétrait en clamant :

— L'acide, imbéciles ! L'acide qui va faire explosion !

— Grigory, — pleurnichait grand-père, — retiens-la, sinon elle est perdue !

Mais grand'mère revenait déjà, toute fumante ; elle hochait la tête, courbait le dos et portait à bras tendus une énorme bonbonne pleine d'acide.

— Père, fais sortir les chevaux ! — ordonna-t-elle en toussant et en râlant. Enlevez-moi cette housse, vous ne voyez donc pas qu'elle flambe ?

Grigory lui arracha des épaules la housse qui brûlait en effet ; et se courbant en deux, il se mit à lancer à l'intérieur de l'atelier de grandes pelletées de neige. L'oncle sautillait autour de lui, une hache à la main ; grand-père jetait de la neige sur sa femme qui, après avoir mis la bonbonne en sûreté se précipita sur le portail. Elle l'ouvrit et, saluant les gens qui accouraient de toutes parts, elle leur dit :

— C'est le hangar qu'il faut protéger, voisins ! Si le feu atteint le hangar et le fenil, toute la maison grillera et celles du voisinage aussi ! Abattez le toit et jetez le foin dans le jardin. Grigory, lance plus haut ; inutile d'entasser la neige par terre ! Jacob, ne perds pas de temps, donne des haches et des pelles à tout le monde ! Voisins, venez à notre aide, que Dieu soit avec nous !

Grand'mère était aussi intéressante que l'incendie ; toute noire et éclairée par la flamme qui semblait la pourchasser, elle allait et venait dans la cour ; elle était partout, elle voyait tout, elle dirigeait tout.

Charap, le cheval, survint au galop ; il se redressa sur ses

pieds de derrière et le feu donna dans ces grands yeux qui lancèrent un éclair rouge. Alors l'animal reposant les sabots à terre se mit à hennir et grand-père affolé, lâchant la bride, fit un bond de côté et cria :

— Mère, retiens-le !

Elle se jeta sous les pieds de la bête cabrée et se plaça les bras en croix devant elle. Charap poussa un gémissement plaintif et tendit le cou en louchant vers la flamme.

— N'aie donc pas peur ! — proféra grand'mère d'une voix mâle.

Et tout en lui tapotant le cou, elle saisit la bride et continua :

— Crois-tu que je te laisserai ici ! Ah ! gros nigaud... petite souris...

Et la « petite souris », trois fois plus grosse qu'elle, la suivit docilement jusqu'au portail.

Evguénia sortit de la maison avec les enfants emmitouflés et glapissants :

— Je n'ai pas trouvé Alexis ! — déclara-t-elle.

— Va-t'en, va-t'en ! — répondit grand-père en agitant la main.

Je me cachai sous les marches du perron, afin de n'être pas emmené par la bonne.

Déjà, le toit de l'atelier s'effondrait, et les minces chevrons se dressaient vers le ciel ; à l'intérieur de la bâtisse, des tourbillons verts, bleus, rouges fusaient avec des crépitements ; les flammes en gerbes tombaient dans la cour, sur les gens assemblés devant l'immense foyer qu'ils essayaient d'étouffer sous des pelletées de neige. Les marmites bouillonnaient avec furie ; la fumée et la vapeur s'élevaient en nuages épais ; des odeurs bizarres se répandaient et picotaient les yeux ; je sortis de mon refuge et roulai dans les jambes de ma grand mère.

— Ote-toi de là ! — m'ordonna-t-elle, — ôte-toi de là ou tu seras écrasé.

Un cavalier en casque de cuivre orné d'une crinière se présenta sur le seuil. Son cheval était couvert d'écume et l'homme hurla, en levant très haut son bras armé d'un petit fouet :

— Laissez passer !

Des clochettes résonnèrent. Tout était beau et amusant comme en un jour de fête. Grand'mère me poussa sur le perron.

— N'as-tu pas compris ce que je t'ai dit? Va-t'en !

Impossible de désobéir. Je me rendis à la cuisine, où je me collai le nez à la fenêtre; mais je n'apercevais plus le feu que des groupes noirs assemblés me cachaient; seuls les casques de cuivre étincelaient parmi les têtes coiffées de casquettes de drap ou de bonnets de fourrure.

On étouffa rapidement l'incendie, en inondant les foyers qu'on piétina ensuite; puis la police dispersa la foule et grand'mère revint à la cuisine.

— Qui est là? Ah ! c'est toi? Tu ne dors pas, tu as peur? Ne crains rien, tout est fini...

S'asseyant à côté de moi, elle garda le silence. J'étais content que la nuit paisible et l'obscurité fussent revenues et pourtant, je regrettais le feu.

Grand-père qui entrait, s'arrêta sur le seuil et appela :

— Mère?

— Quoi?

— T'es-tu brûlée?

— Ce n'est pas grave !

Il frotta une allumette qui éclaira son vieux visage de putois tout maculé de suie, puis sans se hâter, il s'assit à côté de sa femme :

— Tu devrais te débarbouiller ! — conseilla-t-elle; elle-même était couverte de suie et une odeur âcre émanait de sa robe.

Grand-père soupira :

— Le Seigneur est miséricordieux ; quelle intelligence il t'a donnée !...

Et, après lui avoir caressé l'épaule, il reprit :

— Par moments, veux-je dire, pendant une heure ou deux ; mais enfin, oui, tu as parfois de la raison !

Grand'mère sourit à son tour ; elle allait répliquer lorsqu'il continua, le front rembruni :

— Il faut renvoyer Grigory ; c'est par sa négligence que le feu a éclaté. Il est à bout de forces, cet homme, il est vidé. Jacob larmoie sur le perron, comme un nigaud... Si tu allais voir...

Elle se leva et sortit en soufflant sur ses doigts. Sans me regarder, grand-père à mi-voix m'interrogea :

— Tu as vu l'incendie, depuis le commencement? Eh bien, que dis-tu de grand'mère? C'est pourtant une vieille femme... Elle, cassée, usée? Allons donc ! Ah !

Il courba le dos, garda longtemps le silence ; puis se leva, moucha la chandelle avec ses doigts et s'adressant de nouveau à moi :

— As-tu eu peur?

— Non.

— Il n'y avait en effet pas de quoi.

Arrachant brusquement sa blouse, il se dirigea vers un coin où se trouvait un lavabo et là, dans l'ombre, tapant du pied il déclara à haute voix :

— L'incendie, c'est une sottise ! Celui dont la maison brûle devrait être fouetté en public, car c'est un imbécile, ou un voleur ! Si l'on agissait de la sorte, il n'y aurait plus d'incendies... Va-t'en te coucher... Que fais-tu là?

J'obéis, mais je ne pus dormir ; à peine m'étais-je mis au lit qu'un hurlement qui n'avait rien d'humain m'en fit sortir en sursaut. Je me précipitai derechef à la cuisine ; grand-père, le torse nu, une chandelle à la main, se tenait au milieu de la pièce ; sa chandelle tremblait et lui, traînant les pieds sur le plancher, râlait sans pouvoir avancer :

— Mère, Jacob, qu'est-ce qui se passe?

Je bondis sur le poêle où je me pelotonnai et l'agitation régna de nouveau dans la maison ; comme pendant l'incendie, une plainte douloureuse et cadencée retentissait et reprenait avec une force croissante. Grand-père et l'oncle allaient et venaient, l'air effaré ; grand'mère grondait et les expédiait je ne savais où. Grigory entassant des bûches dans le fourneau, remplissant d'eau les marmites, faisait un vacarme incroyable tout en dodelinant de la tête comme un chameau d'Astrakhan.

— Mais allume donc ! — commanda grand'mère.

Il se hâta de prendre un tison et rencontrant mon pied, il poussa un cri d'alarme.

— Qui est là? Ah ! que j'ai eu peur... Tu es partout où l'on n'a pas besoin de toi...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est la tante Nathalia qui accouche, — répondit-il avec indifférence.

Je me rappelai alors que ma mère n'avait pas crié ainsi, quand elle avait accouché...

Les marmites placées sur le feu, Grigory grimpa sur le poêle, à côté de moi et tirant de sa poche une pipe de terre, il me la montra :

— Je me suis mis à fumer à cause de mes yeux... La grand'mère me conseille de priser, mais moi, je crois qu'il vaut mieux que je fume...

Il s'assit tout au bord du poêle, les jambes pendantes et il baissait les yeux pour regarder la faible clarté de la chandelle. Son oreille et sa joue étaient maculées de suie ; sa blouse déchirée sur le côté liassait voir ses côtes larges comme des cercles de tonneau. L'un des verres de ses lunettes s'était brisé et la moitié du verre étant sorti de la monture, l'œil rouge et humide tel une plaie, apparaissait dans l'ouverture. Grigory bourra sa pipe de tabac en feuille et tout en prêtant l'oreille aux gémissements de la femme en travail, il marmottait des phrases incohérentes :

— Tout de même, elle s'est brûlée, la grand'mère ! Comment fera-t-elle pour délivrer la tante ! Comme elle geint ! On l'avait oubliée et il paraît qu'elle a ressenti les premières douleurs quand l'incendie commençait... Elle a eu peur... Que c'est pénible, de mettre un enfant au monde et pourtant, on ne respecte pas les femmes ! Rappelle-toi cela : il faut respecter les femmes, c'est-à-dire celles qui sont mères...

Je sommeillais ; un bruit de pas, de portes qui claquaient, les grognements furieux de l'oncle Mikhaïl me réveillèrent ; des paroles bizarres arrivèrent à mes oreilles :

— Il faut ouvrir la porte sacrée...

— Donnez-lui de l'huile de la lampe éternelle, avec du rhum et de la suie : un demi-verre de rhum, un demi-verre d'huile et une cuillerée à soupe de suie...

L'oncle Mikhaïl suppliait obstinément :

— Laissez-moi voir...

Il était assis par terre, les jambes écartées, les mains traînant sur le plancher. La chaleur devenant insupportable, je

descendis du poêle ; mais lorsque j'arrivai à sa hauteur, il me tira par la jambe et je tombai sur la nuque.

— Imbécile ! — m'écriai-je.

Instantanément il sauta sur ses pieds, me saisit de nouveau et se mit à rugir en me secouant :

— Je vais te casser la tête contre le poêle.

Quand je revins à moi, j'étais au salon, dans le coin des images saintes, sur les genoux de grand-père ; les yeux levés au plafond, il me berçait et murmurait :

— Nous n'avons point d'excuses, ni les uns, ni les autres...

Au-dessus de sa tête, la lampe éternelle brillait ; sur la table, au milieu de la pièce, une chandelle était allumée ; le trouble matin d'automne apparaissait déjà derrière la fenêtre.

Grand-père demanda en se penchant vers moi :

— Où as-tu mal?

J'avais mal partout ; ma tête était mouillée, mon corps pesant, mais je ne voulais rien dire ; tout me semblait si bizarre : les chaises étaient presque toutes occupées par des gens inconnus ; le prêtre en robe violette était là, avec un petit vieux à cheveux et en lunettes, vêtu d'un uniforme et beaucoup d'autres encore ; tous restaient immobiles, comme des statues de bois ; ils attendaient et écoutaient l'eau qui clapotait tout près de nous. Appuyé au montant de la porte, l'oncle Jacob debout cachait ses mains dans ses poches. Grand-père l'appela :

— Conduis ce gamin à son lit !

L'oncle me fit signe du doigt et s'en alla sur la pointe du pied jusqu'à la porte de la chambre de grand-père ; lorsque j'eus grimpé sur le lit, il chuchota :

— La tante Nathalia est morte !

Je n'en fus pas surpris ; depuis longtemps, elle menait dans la maison une vie tellement à part, ne paraissant plus à la cuisine, ni à table.

— Où est grand'mère?

— Là-bas, — répondit l'oncle, avec un petit geste vague, et il sortit toujours sur la pointe des pieds.

Je demeurai couché à regarder tout ce qui m'entourait. Aux vitres s'étaient collés je ne sais quels visages velus, gris et aveugles. Dans un coin, au-dessus d'une malle, à l'endroit où

grand'mère suspendait ses robes, il me semblait que quelqu'un guettait. Le visage enfoui dans l'oreiller, je louchai d'un œil vers la porte ; j'avais grande envie de repousser mon édredon et de fuir. Il faisait chaud ; une odeur épaisse et suffocante emplissait l'appartement et je me remémorais le jour où Tziganok était mort ; des filets de sang coulèrent sur le sol, quelque chose se gonfla dans ma tête ou dans mon cœur ; tout ce que j'avais vu dans cette maison défilait sous mon crâne, comme un cortège de chars dans la rue, en hiver, et j'étais terriblement oppressé...

La porte très lentement s'ouvrit, grand'mère pénétra dans la chambre et referma la porte contre laquelle elle s'appuya. Puis, tendant les mains vers la flamme bleue de la lampe éternelle, elle se mit à gémir tout bas, comme une enfant :

— J'ai mal aux doigts, j'ai mal aux doigts...

V

Ici encore quelque chose surgit dans mon souvenir ainsi qu'un cauchemar. Un soir, après le thé, comme je lisais avec grand-père et que grand'mère lavait la vaisselle, l'oncle Jacob débraillé comme toujours, entre en coup de vent dans la pièce. Sans saluer, il lança sa casquette dans un coin ; puis tout gesticulant et agité, il parla avec précipitation :

— Père, Mikhaïl fait le fou. Il a dîné chez moi, a bu et s'est mis à tout chambarder : il a brisé les assiettes et les verres, déchiré une robe de laine qui appartient à un client, a cassé les vitres, il m'a injurié et a insulté Grigory... Et maintenant, le voici qui arrive en vociférant : « Je vais chez le père pour lui arracher la barbe, je veux le tuer !... » Prenez garde !...

Grand-père se leva lentement. Son visage ridé sembla se contracter, s'affiler et devint étroit et menaçant comme une hache.

— Entends-tu, mère? — glapit-il, — et que penses-tu de cela? Notre propre fils vient tuer son père !

Il allait et venait par la cuisine, redressait les épaules ; puis

se dirigeant vers la porte, il poussa brusquement le verrou massif et cria à Jacob :

— Ainsi, c'est toujours la dot de Varioucha que vous voudriez rafler? Eh bien ! voilà pour vous !

Et il lui fit la nique ; l'oncle recula et d'un ton vexé protesta :

— Père, je ne suis pour rien dans l'affaire.

— Toi ! Ah ! je te connais !

Grand'mère gardait un silence obstiné et rangeait en hâte les tasses dans l'armoire.

— Moi qui suis venu pour vous défendre ! — continuait Jacob.

— Vraiment? — ricana grand-père. — C'est très bien ! et je te remercie, mon garçon... Mère, donne donc quelque chose à ce renard ; un fer à repasser ou un tisonnier ! Et toi, mon petit Jacob, quand ton frère entrera, tu le frapperas... sur la tête !

Grand-père plongea les mains dans ses poches et s'en alla dans un coin.

— Si vous ne me croyez pas... — balbutiait mon oncle.

— Si je te crois ! — interrompit grand-père en frappant du pied ! — Non, je croirais plutôt n'importe quel animal, un chien, un hérisson, mais toi, jamais ! Comme si je ne savais pas que c'est toi qui as fait boire ton frère et qui l'as poussé ! Et maintenant, frappe ! Frappe qui tu voudras, lui ou moi...

Grand'mère me chuchota :

— Monte vite, regarde par la fenêtre et quand tu verras l'oncle Mikhaïl, viens nous prévenir tout de suite. Va, va...

Un peu effrayé à l'idée de l'irruption imminente de la brute surexcitée, et fier en même temps de la mission dont on m'a chargé, je me penche à la fenêtre et j'examine la rue : elle est large, couverte d'une couche épaisse de poussière dans laquelle les gros cailloux font des bosses. A gauche, très loin, après avoir franchi le ravin, elle aboutit à la place de la *Maison de force*, où s'érige la vieille prison, édifice grisâtre flanqué d'une tour à chacun de ses quatre angles. Elle a quelque chose de mélancolique et de beau. A droite, trois maisons seulement nous séparent de la vaste *Place au Foin*, barrée par la caserne des bataillons disciplinaires et le beffroi couleur

de plomb du bâtiment des pompiers. Autour de la guérite, percée d'ouvertures, le veilleur tourne comme un chien attaché à sa chaîne. Plus loin, je distingue l'étang croupissant de Dioukof, dans lequel, ainsi que me le raconta grand'-mère, mes oncles naguère firent un trou dans la glace pour y jeter mon père. Presque en face de la fenêtre s'ouvre une ruelle bordée de petites maisonnettes bariolées ; elle s'appuie à l'*église des Trois-Evêques*, qui est large et basse. Quand on regarde droit devant soi, on aperçoit les toits qui ressemblent à des barques renversées flottant sur les vagues vertes des jardins.

Les maisons de notre rue, effritées par les tempêtes des longs hivers et délavées par les interminables pluies d'automne, sont poudrées de poussière ; serrées les unes contre les autres comme les mendiants sur le parvis de l'église, elles aussi, elles semblent attendre quelqu'un. Les rares passants vont sans se presser, pareils à des blattes somnolentes dans l'ombre tiède du poêle. Une chaleur accablante s'élève jusqu'à moi et je sens l'odeur insinuante et fade des pâtés à l'oignon vert et à la carotte, que je n'aime pas et qui me rend toujours mélancolique.

Je m'ennuie, je m'ennuie terriblement, j'étouffe aussi : quelque chose comme une coulée de plomb liquide et chaud emplit ma poitrine et comprime mes côtes, dans cette petite pièce dont le plafond, pareil à un couvercle de cercueil, pèse sur ma tête.

Voici l'oncle Mikhaïl : il apparaît au coin de la maison grise qui fait l'angle de la ruelle : la casquette si enfoncée sur la nuque que ses oreilles en sont écarquillées, il est chaussé de bottes poussiéreuses qui lui montent jusqu'aux genoux, et vêtu d'un veston roussâtre ; une de ses mains plonge dans la poche de son pantalon à carreaux, l'autre tiraille fiévreusement sa barbe. Je ne distingue pas son visage, mais à son attitude je devine qu'il va bondir et s'agripper de ses mains noires et velues à la porte de notre maison. Il faudrait descendre au plus vite, prévenir les autres, mais je ne puis me détacher de la fenêtre. Je vois l'oncle qui traverse la chaussée avec précaution, comme un chat craignant de se salir les pattes et je l'entends qui ouvre la porte du cabaret.

A toutes jambes je descends pour rendre compte de ce que j'ai vu :

— Qui est là? — demande grand-père d'une voix brutale. — C'est toi?... Il est entré au cabaret? C'est bien, va-t'en ! Retourne là-haut !

— J'ai peur.

— Ça ne fait rien...

De nouveau, je me penche à la fenêtre. Le jour est à son déclin. La rue est devenue plus profonde, plus noire ; aux fenêtres des maisons, des feux jaunes apparaissent et s'étendent comme des taches graisseuses ; en face, on fait de la musique ; les cordes chantent avec une harmonieuse tristesse. Au cabaret, on chante aussi, et quand la porte s'ouvre, une voix lasse et brisée arrive jusqu'à mes oreilles ; je sais que c'est celle de Nikitouchka, un vieux mendiant borgne et barbu qui a un charbon ardent en guise d'œil droit et dont l'œil gauche est complètement fermé. La porte claque et la chanson se tait, tranchée comme par un coup de hache.

Grand'mère envie Nikitouchka :

— Il a bien de la chance, — soupire-t-elle. — Il sait de beaux poèmes !

Une lassitude invincible et qui vous serre le cœur émane de cette rue somnolente. Je voudrais tant entendre monter grand'mère, ou même grand-père. Quelle espèce d'homme était-ce donc que mon père? Pourquoi ni mes oncles, ni mon aïeul ne l'ont-ils aimé, alors que grand'mère, Grigory et Evguénia ne tarissent pas d'éloges sur son compte ? Où est ma mère ?

Je pense à elle de plus en plus ; je la place au centre de toutes les histoires et des légendes que me raconte mon aïeule. Le fait que ma mère ne veut pas vivre dans sa famille l'élève encore à mes yeux. Je m'imagine qu'elle habite quelque part au loin, dans une hôtellerie sur la grand'route, chez des bandits qui pillent les riches voyageurs pour partager ensuite leur butin avec les pauvres. Peut-être a-t-elle trouvé asile dans une caverne de la forêt, chez de bons brigands, naturellement, pour qui elle fait la cuisine et dont elle garde les trésors. Peut-être aussi, comme la princesse Engalitchef, en compagnie de la Sainte Vierge, parcourt-elle le monde pour en voir les splendeurs et les misères.

Je me remémore ces légendes et je rêve.

Des piétinements, des hurlements venus du corridor et de la cour, me réveillent en sursaut. Penché à la fenêtre j'aperçois grand-père, l'oncle Jacob et Mélian, un Tchérémisse, cocasse, employé du cabaretier, en train d'expulser l'oncle Mikhaïl qui résiste de toutes ses forces. Les coups, de tous côtés, pleuvent sur ses bras, sur son dos et sur sa nuque, et il est enfin projeté, la tête la première, dans la poussière de la rue. La porte basse claque, le loquet et le verrou cliquettent, la casquette fripée vient tomber à côté de l'ivrogne et tout redevient silencieux.

Un instant l'oncle reste ainsi sans mouvement, puis il se met sur son séant, ramasse une pierre et la lance contre le portail qu'elle heurte avec un bruit sonore. Des gens vagues sortent du cabaret, bâillent, reniflent, gesticulent ; des têtes apparaissent aux fenêtres des maisons voisines, la rue s'anime, crie et rit. Et tout cela aussi est pareil à un rêve, à un cauchemar.

Soudain, tout s'efface, tout se tait, tout disparaît.

... Je revois grand'mère assise sur un coffre, le dos courbé, immobile et sans souffle ; debout devant elle, je caresse ses joues tièdes, douces et mouillées ; mais elle ne s'aperçoit de rien et, d'un air morne, murmure :

— Seigneur, n'avais-tu donc pas assez de bon sens pour m'en donner, à moi et à mes enfants? Seigneur, aie pitié de nous.

***

Il me semble que grand-père n'a pas habité plus d'une année la rue des Champs ; pourtant, dans ce court laps de temps, la maison acquit aux alentours une bruyante et mauvaise renommée ; presque tous les dimanches, les gamins rassemblés devant notre portail s'exclamaient gaîment :

— Voilà qu'on se bat encore chez les Kachirine !...

Vers le soir généralement, l'oncle Mikhaïl arrivait et la nuit entière assiégeait la maison, dont les habitants étaient en émoi. Parfois, il se faisait accompagner par deux ou trois acolytes, la crème du faubourg Kounavine. Par le ravin, les sauvages pénétraient dans le jardin où ils se livraient aux

fantaisies les plus échevelées que l'ivresse leur dictait, saccageant les plates-bandes, arrachant les framboisiers et les groseillers ; certain soir même, ils démolirent la buanderie qui servait aussi de salle de bains, brisant tout ce qui s'y trouvait : plancher, banc, marmites, portes et cadres de fenêtres.

Sombre et muet, grand-père demeurait à la croisée, prêtant l'oreille, tandis que grand'mère, invisible dans l'obscurité, courait par la cour et criait d'une voix suppliante :

— Mikhaïl ! Que fais-tu, Mikhaïl?

En réponse arrivait du jardin un juron idiot et obscène.

J'étais alors extrêmement malheureux, car il m'était impossible de rester à côté de grand'mère, et loin d'elle la peur m'étreignait ; mais si je m'avisais de descendre dans la chambre de grand-père, il grognait aussitôt en m'apercevant :

— Hors d'ici, anathème...

Je me réfugiais au grenier, cherchant par la lucarne à me rendre compte de ce qui se passait dans les ténèbres du jardin. Certaine nuit, n'apercevant plus l'aïeule et craignant qu'on ne la tuât, j'appelai de toutes mes forces. Mon oncle, ivre comme de coutume, entendit ma voix et se répandit en invectives furieuses et malpropres contre ma mère.

Un soir qu'une de ces scènes se déroulait, grand-père malade et alité, agitait sur l'oreiller sa tête enveloppée d'un linge et glapissait d'une voix geignarde :

— Dire que c'est pour en arriver là que nous avons vécu, péché et amassé du bien ! Si ce n'était pas scandaleux, je ferais venir la police et j'irais demain chez le gouverneur... Quelle infamie ! Les parents ne pourraient pas faire arrêter leurs enfants ! Ce serait honteux ! Alors, il faudrait tout supporter ! Allons donc !

Soudain, il mit les pieds hors du lit et d'un pas chancelant se dirigea vers la fenêtre ; grand'mère le retint par le bras :

— Où vas-tu? Où vas-tu?

— Allume la chandelle? — ordonna-t-il en haletant.

Lorsque l'aïeule eut obéi, grand-père saisissant le chandelier et le tenant devant lui, comme un soldat son fusil, se mit à crier d'une voix ironique :

— Eh ! Mikhaïl, voleur nocturne, chien enragé, galeux !

Un carreau du haut de la fenêtre vola aussitôt en mille

éclats et un fragment de brique tomba sur la table près de grand'mère.

— Coup manqué ! — hurla grand-père, et il eut un rire qui ressemblait à un sanglot.

Grand'mère le prit dans ses bras, comme un enfant, et elle le porta sur le lit, en murmurant avec effroi :

— Que fais-tu? Que fais-tu? Que Dieu soit avec toi ! Ne le tente pas. Est-ce que dans sa rage, il comprend ce qu'il fait, et que c'est la Sibérie qui l'attend ?...

Les jambes vacillantes, grand-père râla :

— Qu'importe, qu'il me tue !

Au dehors, on meuglait, on piétinait, on égratignait le mur. Je pris la brique qui était sur la table et je courus à la fenêtre ; grand'mère parvint à m'arrêter, et, me repoussant dans un coin, elle siffla entre ses dents :

— Ah ! maudit !...

Une autre fois, l'oncle Mikhaïl armé d'un gros pieu tenta de pénétrer dans le corridor ; debout sur les marches du perron accédant à la cuisine, il essayait d'enfoncer la porte. Grand-père armé d'un bâton, deux locataires avec une massue, et la femme du cabaretier, le suivaient, tandis que grand'mère piétinant sur place, suppliait :

— Laissez-moi aller vers lui... Laissez-moi lui parler, lui dire un mot...

Grand-père la repoussait et ces quatre personnes prêtes à tout, qu'éclairait d'en haut une lanterne tremblotante, composaient un groupe étrange. De l'échelle du grenier, je regardais ce spectacle et j'aurais voulu décider grand'mère à venir me rejoindre.

L'oncle s'acharnait avec succès sur la porte branlante et prête à sauter. Le dernier gond tenait à peine, le premier avait déjà cédé et elle grinçait avec un bruit désagréable.

— Tapez-lui sur les bras et sur les jambes, s'il vous plaît, mais pas sur la caboche... — recommanda d'une voix altérée grand-père à ceux qui lui prêtaient main forte.

A côté de la porte, s'ouvrait un petit guichet au travers duquel on pouvait passer la tête ; l'oncle en avait déjà brisé la vitre, et le cadre, tout hérissé d'éclats, devenait noir comme un œil crevé.

Grand'mère passa la main par l'ouverture et elle cria en gesticulant :

— Mikhaïl, pour l'amour de Dieu, va-t'en, sinon tu seras massacré, va-t'en !

Pour toute réponse, il la frappa ; on vit quelque chose de large glisser devant le guichet et tomber sur les doigts de grand'mère qui s'affaissa et tomba à la renverse en criant encore :

— Sauve-toi, Mikhaïl !

— Femme, — rugit grand-père, d'une voix terrible.

La porte s'ouvrit toute grande : l'oncle bondit dans l'ouverture béante et aussitôt fut lancé à bas du perron, comme une pelletée de boue.

La cabaretière emmena mon aïeule dans la chambre de grand-père : bientôt, il suivit les deux femmes et s'approcha d'elles, d'un air sombre.

— L'os n'est pas cassé?

— Je crois que si ! — répondit grand'mère sans ouvrir les yeux. — Qu'avez-vous fait de lui?

— Voyons, pas de sottises ! — s'exclama-t-il sévèrement. — Suis-je un fauve? On l'a ligoté et il est sous le hangar. Je l'ai aspergé d'eau... Mais Dieu ! qu'il est méchant ! Comment avons-nous pu donner le jour à une pareille engeance !

Grand'mère se mit à gémir.

— J'ai fait chercher la rebouteuse : prends patience, — exhorta grand-père en s'asseyant à côté d'elle sur le lit. — Ils nous feront mourir. Ils nous feront mourir avant l'heure.

— Donne-leur tout.

— Et Varioucha?

Longtemps, ils parlèrent, l'une tout bas et suppliante, l'autre d'une voix criarde et irritée.

Enfin arriva une petite vieille bossue dont l'immense bouche allait jusqu'aux oreilles, et dans cette bouche s'ouvrant comme une gueule de poisson, le nez crochu semblait vouloir pénétrer. La mâchoire inférieure tremblait ; on ne voyait pas ses yeux ; elle ne marchait pas, elle se traînait en s'aidant d'une béquille et portait à la main une sorte de paquet.

Il me sembla que c'était la mort qui entrait ; je m'élançai vers elle en hurlant de toutes mes forces :

— File d'ici !

Grand-père se saisit de moi et sans façon aucune, il m'emporta au grenier.

VI

Ce fut vers le printemps, que le partage eut lieu. Jacob resta en ville et Mikhaïl s'installa sur l'autre rive. Grand-père s'acheta, dans la *rue des Champs*, une maison assez vaste et qui me parut charmante. Le rez-de-chaussée était occupé par un cabaret et le jardin descendait jusqu'à un ravin hérissé de branches d'osiers nues.

— Que de verges ! — me dit grand-père en clignant gaîment de l'œil, comme nous inspections le jardin en parcourant les allées détrempées et molles. — Bientôt je vais t'apprendre à lire et à écrire, et j'aurai probablement besoin de recourir à leurs bons offices...

La maison était bondée de locataires ; grand'mère et moi, nous nous installâmes au grenier où une chambre avait été aménagée, tandis que grand-père se réserva, à l'étage au-dessous, une grande pièce qui servait en même temps de salon de réception. Notre fenêtre donnait sur la rue ; en se penchant, on pouvait voir chaque soir et chaque dimanche les ivrognes qui sortaient du cabaret, chancelaient, tombaient puis s'en allaient enfin en hurlant. Parfois, on les jetait à la rue comme des sacs, mais ils revenaient à l'assaut et la porte du cabaret claquait ; le contre-poids grinçait, des altercations éclataient. Tout cela était fort intéressant. Dès le matin, grand-père s'en allait aux ateliers de ses fils pour les aider à s'organiser et le soir en revenait fatigué, accablé, irrité.

Grand'mère faisait la cuisine, cousait, bêchait le jardin et le potager ; toute la journée elle virait comme une énorme toupie poussée par un invisible fouet. Elle prisait, éternuait avec volupté et disait, essuyant son visage en sueur :

— Salut, braves gens, dès maintenant et à jamais ! Eh bien, Alexi., nous voilà enfin tranquilles ! Grâce à Toi, Sainte Vierge !

A mon avis, notre existence n'était guère paisible ; de l'aube

à la grande nuit, les locataires ne faisaient qu'aller et venir par la cour et dans la maison; des voisines entraient à chaque instant ; chacun était pressé et comme on était toujours en retard, des gémissements s'élevaient de partout : ces gens-là semblaient attendre quelque chose et appelaient grand'mère :

— Akoulina Ivanovna !

Après avoir humé sa prise de tabac et s'être essuyé soigneusement le nez avec son mouchoir à carreaux rouges, souriante, elle répondait à tous avec la même affabilité :

— Contre les poux, madame, il faut se laver souvent et prendre des bains de vapeur de menthe. Si les poux sont sous la peau, mélanger une cuiller à soupe de graisse d'oie tout à fait pure, une cuiller à thé de sublimé et trois grosses gouttes de mercure, brassez-le sept fois dans une soucoupe avec un tesson de faïence et frottez-vous avec cette pommade. Surtout n'allez pas employer une cuiller de bois ou d'ivoire, car le mercure serait perdu et ne prenez ni cuivre ni argent : c'est dangereux !...

Parfois, elle conseillait d'un air pensif :

— Vous, ma chère, vous feriez mieux d'aller au couvent trouver Azafe, le moine austère ; je ne puis pas vous répondre !

Elle servait de sage-femme, débrouillait les histoires de famille, résolvait les conflits, soignait les enfants; récitait par cœur *le Rêve de la Vierge* qui porte bonheur afin que les femmes l'apprissent, et donnait des conseils culinaires.

Toute la journée, je restais près d'elle, au jardin ou dans la cour ; d'autres fois nous allions chez les voisines où, pendant des heures entières, elle prenait le thé en racontant d'interminables histoires, et de cette époque de ma vie je ne revois que cette vieille femme toujours bonne et si remuante.

Parfois, ma mère, venant je ne sais d'où, faisait une apparition ; mais elle ne restait pas longtemps. Fière et sévère, elle regardait choses et gens avec des yeux froids comme un soleil d'hiver et disparaissait bientôt sans laisser derrière elle le moindre souvenir.

Un beau jour, je demandai à grand'mère :

— Es-tu sorcière?

— Eh bien, vrai, en voilà une idée, — s'exclama-t-elle en souriant ; puis, elle ajouta aussitôt d'une voix pensive :

— La sorcellerie c'est une science trop difficile pour moi qui ne sais ni lire ni écrire, ton grand-père, lui, est un homme instruit, mais la Sainte Vierge ne m'a pas donné beaucoup d'intelligence ni de savoir...

Et elle me découvrit un autre fragment de sa vie :

— Moi aussi, j'étais orpheline ; ma mère était une pauvre paysanne estropiée et sans feu ni lieu. Encore jeune fille, s'étant un jour de frayeur, jetée par la fenêtre, elle s'était cassé les côtes et meurtri l'épaule. Son bras droit, le plus nécessaire, avait dépéri. Et comme ma mère, très habile dentellière, ne rapportait plus rien à ses maîtres, ils lui donnèrent la liberté. « Vis comme tu pourras ! » lui dit-on. Comment vivre quand on n'a plus de bras ! Il ne lui restait qu'à mendier, mais à cette époque-là, les gens vivaient mieux et étaient meilleurs qu'aujourd'hui. Ah ! les charpentiers de Balakhane et les dentellières, quels cœurs d'or ! Pendant l'automne et l'hiver, nous restions en ville pour demander la charité, ma mère et moi, mais dès que l'archange Gabriel agitait sa lance et chassait le froid, dès que le printemps étreignait la terre, nous partions au loin, droit devant nous. Nous avons été à Mourome et à Jourevetz et nous avons remonté le Volga ainsi que la tranquille Oka. Il est agréable de courir le monde durant la belle saison : la terre est caressante, l'herbe comme du velours et il y a des fleurs partout. Une joie indicible nous envahit, les membres sont dispos et le cœur à l'aise. Parfois, maman fermait ses yeux bleus et entonnait une chanson : sa voix n'était pas très forte mais très sonore, et tout semblait s'apaiser et se taire pour mieux écouter. Que cette vie de mendiantes était agréable ! Mais quand j'eus neuf ans, ma mère trouva honteux de me laisser mener cette existence oisive. Elle se fixa à Balakhan : pendant la semaine elle quémandait notre pain de maison en maison, et le dimanche ; mendiait sur le parvis des églises. Durant ce temps à la maison, j'essayais de faire de la dentelle ; je tenais à apprendre le plus vite possible afin d'aider maman et quand j'échouais dans mes tentatives, je versais des larmes. En deux ans et quelques mois, j'appris à fond le métier et bientôt je fus très connue en ville : si quelqu'un avait besoin d'un ouvrage bien fait, c'était à moi qu'on s'adressait : « Tiens, Akoulina, fais danser tes

fuseaux ! Et j'étais heureuse ! Mon travail bien sûr n'avait de valeur que parce qu'il était inspiré et dirigé par ma mère qui, n'ayant qu'une main, se bornait à me guider, mais un maître comme elle valait dix ouvrières. Alors, je suis devenue ambitieuse et je lui ai dit : « Ne va plus mendier, maman ; c'est moi seule maintenant qui vais te nourrir ! » Elle m'a répondu : « Tais-toi, ma fille, garde ton argent pour ta dot ! » Et bientôt ton grand-père est arrivé ; c'était un garçon remarquable : à vingt-deux ans, il était déjà puiseur d'eau. Sa mère m'a examinée : elle a reconnu que j'étais travailleuse et parce que j'étais fille de mendiante a conclu que je serais très soumise et obéissante... Elle vendait des brioches et c'était une bien méchante créature, que Dieu me pardonne de le dire... A quoi bon se rappeler les méchantes gens ? Le Seigneur les voit bien lui-même ; il les voit et les diables les aiment !

Et elle riait d'un petit rire cordial ; son nez tremblotait d'une manière un peu ridicule, mais les yeux rayonnants et pensifs semblaient me caresser plus encore que ses paroles.

***

Je me souviens comme si c'était hier de ce grand événement. Grand'mère et moi nous prenions le thé dans la chambre de grand-père ; le vieillard n'était pas très bien ; il avait enlevé sa blouse et assis sur son lit, les épaules nues couvertes d'une longue serviette de toilette, il essuyait à chaque instant la sueur qui perlait sur son visage ; il avait le souffle court et rauque. Dans son visage devenu violet, ses yeux verts s'étaient troublés, les petites oreilles pointues surtout étaient écarlates. Quand grand-père tendait la main pour prendre sa tasse, cette main tremblait lamentablement. Il était doux et il ne se ressemblait plus.

— Pourquoi ne me donnes-tu point de sucre, — demanda-t-il à grand'mère, du ton capricieux d'un enfant gâté.

Elle répondit gentiment, mais avec fermeté :

— Prends du miel en guise de sucre, cela vaut mieux...

Il avala rapidement la boisson chaude ; puis tout haletant et soufflant, il recommanda :

— Fais attention, que je ne meure pas !

— N'aie pas peur, je veillerai.

— Bon ! Si je mourais maintenant, ce serait comme si je n'avais pas vécu ! Tout serait perdu...

— Ne parle pas tant et reste tranquille...

Pendant un instant, il garda le silence ; les yeux fermés, il tortillait les poils de sa barbe et faisait claquer ses lèvres noires ; tout à coup, il se secoua comme si on l'avait piqué et il se mit à penser tout haut :

— Il faut remarier Jacob et Mikhaïl le plus vite possible ; peut-être qu'une femme et de nouveaux enfants les retiendront.

Et il chercha dans sa mémoire les filles qui lui conviendraient comme brus. Grand'mère se taisait et vidait tasse sur tasse ; quant à moi, assis à la fenêtre, je regardais le crépuscule s'enflammer au dessus de la ville et les vitres rouges qu'embrasait le soleil couchant, grand-père, pour me punir de je ne sais quelle faute, m'ayant interdit de descendre dans la cour et au jardin.

Là-bas pourtant, les scarabées voletaient et bourdonnaient alentour des bouleaux. Un tonnelier travaillait dans la cour voisine ; tout près, on aiguisait des couteaux ; au bas du jardin, dans le ravin, les enfants jouaient. J'aurais bien voulu les rejoindre. La tristesse vespérale me remplissait le cœur.

Tout à coup, grand-père sortit je ne sais d'où un livre neuf dont il frappa bruyamment la paume de sa main et m'appela d'une voix alerte :

— Eh ! gamin, arrive ici ! Oreilles salées, pommettes de Kalmouck, vois-tu ce dessin? C'est un a. Dis : a ! b ! c ! Qu'est-ce que cela?

— B.

— C'est juste. Et ça?

— C.

— Non, c'est a ! Regarde : d, e, f ; qu'est-ce que cela?

— E.

— C'est juste. Et ça?

— F.

— C'est juste. Et ça?

— A.

Grand'mère intervint.

— Tu devrais rester tranquille, père...

— Tais-toi ! Cela me distrait. Continue, Alexis !

Il avait posé sur mon cou son bras moite et par-dessus mon épaule, tenant le livre sous mon nez il désignait du doigt les lettres. Il sentait très fort le vinaigre, la sueur et l'oignon frit et j'étouffais presque. La colère l'envahissait peu à peu, il vociférait d'une voix rauque :

— L ! M !

Le son des lettres m'était connu, mais non les signes : L'L ressemblait à un ver ; G à Grigory, M à grand'mère et à moi réunis, tandis que grand-père avait quelque chose de commun avec toutes les lettres à la fois. Longtemps, il me promena sur l'alphabet, me questionnant et reprenant tous les caractères par série ou au hasard. Son emportement m'avait gagné : je transpirais moi aussi et je criais de toutes mes forces. Il s'en amusait, se frottait la poitrine, toussait, pétrissait le livre entre ses doigts et râlait :

— Regarde donc comme il s'échauffe, mère ! Ah ! peste d'Astrakhan, pourquoi hurles-tu ainsi?

— C'est vous qui hurlez...

Je riais en regardant mes grands-parents : grand'mère, accoudée, les poings aux pommettes, nous surveillait en souriant ; elle remarqua :

— Vous êtes assez éreintés, tous les deux !

Grand-père amicalement s'excusait :

— Je crie parce que je suis malade ; mais toi, pantin, pourquoi brailles-tu?

Et, secouant sa tête ruisselante, il déclara à grand'mère :

— Elle s'est trompée, la pauvre Nathalia. Cet enfant a une mémoire de cheval, Dieu merci ! Continue, clampin !

Enfin, il me poussa gaîment en bas du lit :

— C'est assez ! Garde le livre. Demain, tu me réciteras tout l'alphabet sans te tromper et je te donnerai cinq copecks.

Lorsque je tendis la main pour prendre le livre, il m'attira de nouveau à lui et d'une voix attristée me confia :

— Ta mère t'a jeté à l'abandon par le monde, mon petit.

Grand'mère s'effara :

— Ah ! père, pourquoi parles-tu de la sorte ?

— Je ne l'aurais pas fait si le chagrin ne m'y avait forcé... Ah ! cette fille-là, se perdre ainsi !

Il me repoussa brusquement.

— Va te promener ! Je te défends d'aller dans la rue ; reste au jardin ou dans la cour.

C'était justement au jardin que j'avais affaire : dès que j'y parus, les gamins massés dans le ravin commencèrent à me lancer des pierres et je leur rendis la pareille avec le plus vif plaisir.

— Voilà le voisin ! — criaient-ils en m'apercevant et ils s'armaient à la hâte.

Leurs clameurs ne m'effrayaient pas. Il m'était agréable de me défendre seul contre beaucoup ; de voir l'ennemi fuir et se cacher dans les buissons, pour éviter mes projectiles. Ces combats, d'ailleurs, étaient dépourvus de malveillance et se terminaient presque toujours bien.

J'apprenais à lire avec facilité ; grand-père me considérait avec une attention croissante, me corrigeant moins souvent qu'auparavant alors qu'à mon avis, j'aurais dû l'être davantage. Car en grandissant je devenais audacieux et j'enfreignais beaucoup plus fréquemment les ordres et règlements de mon aïeul, qui se contentait de gronder et de me menacer.

Je pensais alors qu'il me fouettait inutilement quand j'étais plus petit et je le lui fis remarquer :

D'une légère chiquenaude au menton, il m'obligea à lever la tête :

— Hein? — s'écria-t-il en clignant de l'œil malicieusement.

Puis avec un rire saccadé, il reprit :

— Ah ! petit hérétique ! Comment peux-tu calculer combien de fois tu as mérité les verges et qui peut le savoir, sinon moi? Va-t'en, polisson !

Mais aussitôt, il me prit à l'épaule et me regardant droit dans les yeux me demanda :

— Es-tu rusé ou bien naïf?

— Je ne sais pas...

— Tu ne sais pas? Eh bien, écoute, mon ami, sois rusé, c'est préférable, car la naïveté et la bêtise, c'est la même chose, as-tu saisi? Les moutons sont naïfs. Souviens-toi de cela! Et maintenant, va t'amuser...

*
* *

Bientôt, je sus épeler le livre des Psaumes : on consacrait généralement à l'étude l'heure qui suivait le thé du soir et chaque jour je devais en lire un passage.

— H-e-u-, heu, r-e-u-x, heureux, l'-h-o-m, l'homm-e, heureux l'homme, — épelais-je, en promenant mon crayon sur la page ; et je demandais pour égayer la leçon :

— L'homme heureux, c'est l'oncle Jacob?

— Je vais te calotter et alors, tu sauras qui est l'homme heureux, — répliquait grand-père en reniflant furieusement ; mais je sentais bien qu'il ne se fâchait que par habitude, et pour le maintien de la discipline.

Et je ne me trompais presque jamais : au bout d'un instant, mon aïeul semblait m'avoir oublié et il grommelait :

— Oui, pour ce qui est de s'amuser et de chanter, il ressemble au roi David ; mais il agit comme Absalon ; il est plein de fiel, ce chansonnier, ce bouffon, cet histrion... Ah ! vous...

J'interrompais ma lecture, et j'écoutais en jetant de temps à autre un coup d'œil sur le visage rembruni et soucieux du vieillard ; ses yeux à demi fermés semblaient me transpercer ; un sentiment de tristesse et d'affection y étincelait et je savais qu'alors sa sévérité coutumière s'amollissait. Il tambourinait sur la table, ses ongles teints brillaient et ses sourcils dorés tremblaient.

— Grand-père...

— Quoi?

— Raconte-moi quelque chose...

— Tu ferais mieux de lire, petit paresseux, — bougonnait-il, et, comme s'il venait de se réveiller, il se frottait les yeux. — Tu aimes les histoires, et tu n'aimes pas le livre des Psaumes.

Mais je le soupçonnais de préférer, lui aussi, les histoires aux Psaumes qu'il savait presque par cœur, car il avait fait vœu de lire à haute voix chaque soir avant de s'endormir un des vingt chapitres de ce recueil.

Je revenais à la charge et le vieillard, gagné par l'attendrissement, finissait par céder.

— Eh bien, c'est entendu !

Affalé contre le dossier du vieux fauteuil de tapisserie, dans lequel il s'enfonçait toujours davantage, la tête rejetée en arrière en une attitude pensive et les yeux au plafond, il se mettait à parler d'une voix basse de son père et de l'ancien temps. Certain jour, des brigands étaient venus à Balakhan pour piller la maison du marchand Zaitzef, le père de mon aïeul monta au clocher pour sonner le tocsin ; mais les brigands s'emparant de lui, le tuèrent à coups de sabre et le précipitèrent en bas.

— Je n'étais alors qu'un tout petit enfant et je n'ai pas été témoin de cet événement, je ne me le rappelle même pas ; mes premiers souvenirs remontent seulement à l'arrivée des Français ; je venais alors d'atteindre mes douze ans. On avait envoyé chez nous, à Balakhan, une trentaine de prisonniers, tous petits et maigres, plus déguenillés que nos mendiants. Ils étaient transis et quelques-uns qui avaient les pieds gelés ne pouvaient même plus se tenir debout. Les paysans voulaient d'abord les massacrer, mais l'escorte et la garnison s'y opposèrent et on obligea les exaltés à rentrer chez eux. Ensuite tout a bien marché, on s'est habitué aux Français qui sont des gens adroits, débrouillards et gais. Parfois ils chantaient des chansons qu'on venait écouter avec intérêt. La noblesse de Nijni-Novgorod, en troïkas, leur faisait assez souvent des visites ; parmi les nobles les uns les menaçaient du poing, et même les frappaient, mais d'autres conversaient gentiment avec eux dans leur langue, leur donnaient de l'argent et toutes sortes de hardes. Je me souviens plus particulièrement d'un petit vieux, qui, en les voyant, s'est caché le visage dans les mains et s'est mis à pleurer : « Ah! a-t-il déclaré, ce malfaiteur de Bonaparte a mené la France à la ruine ! » Tu vois, c'était un Russe et même un noble ; pourtant, il était bon et il a eu pitié d'un peuple étranger...

Grand-père se taisait un instant, fermait les yeux, lissait ses cheveux et puis il continuait, réveillant le passé avec précaution :

— En hiver, la neige tourbillonnait dans les rues ; le gel semblait ratatiner les chaumières et parfois nous voyions les Français accourir sous nos fenêtres, car ma mère vendait

des petits pains. Les prisonniers frappaient au carreau, criaient, sautaient et demandaient des pains chauds. Ma mère ne les laissait pas pénétrer dans la chaumière et leur passait les pains par la fenêtre ; ils s'en emparaient et les enfilaient sous leurs blouses, tout contre la peau. Nous ne comprenions pas comment ils pouvaient résister à cette chaleur ! Beaucoup d'entre eux moururent de froid ; cela se comprend : ils venaient d'un pays chaud et n'étaient pas habitués à de telles températures. Nous avions chez nous deux de ces malheureux : un officier et son ordonnance qui s'appelait Miron ; on les avait logés à la chambre à lessive, au fond du jardin. L'officier, grand et mince, n'avait que la peau et les os. Il était vêtu d'un manteau de femme qui lui allait aux genoux. C'était un homme très sympathique, mais qui aimait boire ; comme ma mère fabriquait et vendait de la bière en cachette, il en achetait, et quand il était ivre, se mettait à chanter. Il apprit un peu le russe ; parfois, il baragouinait : « Votre pays pas blanc ; il est noir, méchant ! » Il parlait mal et pourtant parvenait très bien à se faire comprendre. Ce qu'il disait d'ailleurs est juste, le pays du Nord n'a rien de plaisant ; quand on descend la Volga, il fait plus chaud, on dit même qu'au delà de la Caspienne, on ne voit jamais de neige. Cette assertion est fort plausible : nulle part, dans les Évangiles, ni dans les Actes des Apôtres et encore moins dans les Psaumes, il n'est fait mention de la neige et de l'hiver ; et Jésus a vécu dans ces pays-là... Quand nous aurons terminé la lecture des Psaumes, je commencerai l'Évangile avec toi...

Grand-père se tait de nouveau, comme s'il sommeillait, puis il regarde en louchant par la fenêtre, et toute sa physionomie prend un air étriqué et pointu...

— Raconte encore, — lui dis-je tout bas.

— Nous en étions donc aux Français, — reprend-il en tressaillant. — Ce sont aussi des êtres humains, tout comme nous. Parfois, je les entendais interpeller la femme de notre maître : « Madame ! Madame ! » c'est ainsi qu'on appelle les femmes nobles ; mais cette madame-là pouvait s'en venir de la meunerie avec un sac de farine de cent kilos sur son dos. Elle était d'une force incroyable. Jusqu'à ma vingtième année, elle me secouait comme un galopin et pourtant, à vingt ans,

je n'étais certes pas un avorton ! Miron, l'ordonnance, aimait beaucoup les chevaux ; il rôdait dans les cours et par gestes demandait la permission de panser les bêtes. D'abord, on eut peur qu'il les estropiât, puisqu'il était un ennemi ; mais quand ils l'eurent vu à l'œuvre, les paysans vinrent eux-mêmes l'appeler : « Viens donc, Miron ! » Il souriait, secouait la tête et obéissait docilement. Il savait très bien soigner les chevaux et les guérissait comme par miracle ; il est resté à Nijni-Novgorod où il s'était établi vétérinaire ; mais il a perdu la raison et les pompiers un certain jour l'ont tellement rossé qu'il en est mort. L'officier est tombé malade au printemps, et, vers la fin mars, il s'est éteint tout doucement ; il était assis dans sa chambre à la fenêtre ; il réfléchissait et il est mort ainsi. Je l'ai bien regretté ; je l'ai même pleuré mais en cachette ; il était si affectueux. Souvent il me prenait par l'oreille et me disait des choses que je ne comprenais guère sans doute, mais qui étaient bien agréables à entendre ! Des amitiés pareilles, on n'en trouve pas souvent, et cela ne s'achète pas au marché. L'excellent homme avait commencé à m'apprendre sa langue, mais ma mère me défendit de poursuivre cette étude et me conduisit même chez le prêtre qui lui ordonna de me fouetter et porta plainte contre mon professeur. A cette époque-là, mon petit, on ne plaisantait pas ; tu ne passeras pas par là, sans doute ; ce sont les autres qui ont supporté pour toi ces épreuves, souviens-t'en !

Le soir tombait. Dans la pénombre, grand-père grandissait étrangement ; ses yeux luisaient comme ceux d'un chat. En général, il s'exprimait avec prudence, d'un ton contenu et pensif ; mais dès qu'il était question de lui-même, il parlait avec une vivacité et une ardeur pleines de suffisance. Cela m'était antipathique et j'exécrais ses sempiternelles recommandations :

— Souviens-t'en ! Rappelle-toi !

Non, certes, je n'avais nulle envie de me rappeler certaines choses qu'il racontait ; et cependant, quoi que je fisse, elles s'implantaient dans ma mémoire comme des échardes douloureuses. Ses récits n'étaient pas des contes de fées, mais se rapportaient toujours au passé. J'avais remarqué qu'il n'aimait pas les questions, c'est pourquoi je l'interrogeais sans me lasser.

— Qui est-ce qui vaut le mieux, du Russe ou du Français?

— Eh, comment le savoir? J'ignore tout à fait comment les Français se conduisent chez eux. — marmotte-t-il d'un air bourru.

Et il ajoute :

— Le putois lui-même est supportable quand il est dans son trou.

— Et les Russes, sont-ils bons?

— Il y en a de bons et de mauvais. Au temps du servage, les gens étaient meilleurs qu'aujourd'hui : ils portaient des chaînes. Maintenant que tout le monde est libre, nul n'observe plus les vieilles coutumes. Les seigneurs ne sont pas très tendres, sans doute, mais au moins, ils ont un brin de raison ; et puis, il y a des exceptions, et quand un seigneur est bon, il l'est vraiment, et on ne se lasse pas de l'admirer ! Il y a aussi des nobles qui sont bêtes comme des sacs et gardent en eux tout ce qu'on y met. En Russie, il y a beaucoup d'écorces, de coquilles ; on croit voir un homme et quand on regarde de près, on s'aperçoit qu'il n'en a plus que le dehors, le noyau manque, on l'a rongé. Il faudrait qu'on nous instruise, qu'on aiguise notre intelligence, mais la véritable pierre à aiguiser, celle qui serait nécessaire, nous fait défaut aussi...

— Les Russes sont-ils forts?

— Il y en a qui sont des hercules ; mais ce n'est pas la force qui importe, c'est l'adresse ; tu peux être aussi fort que tu voudras, un cheval sera toujours plus fort que toi.

— Pourquoi les Français nous ont-ils fait la guerre?

— Ah ! la guerre, c'est l'affaire des gouvernements, des empereurs ; nous ne pouvons pas comprendre ces choses-là...

Mais lorsque je demandai qui était Bonaparte, grand-père me répondit en me donnant beaucoup de détails qui se gravèrent dans ma mémoire :

— C'était un malin qui voulait conquérir l'univers pour qu'ensuite tout le monde vive de la même manière, sans maîtres ni fonctionnaires, sans distinction de classes, tout bonnement. Les noms également auraient été les mêmes pour tous. Et il n'y aurait eu qu'une seule religion. Évidemment, c'était une idée stupide ; il n'y a que les écrevisses qu'on ne peut distinguer entre elles. Les poissons eux, sont tous diffé-

rents et le silure et l'esturgeon ne sont pas plus camarades que le hareng et le sterlet ne s'aiment. En Russie aussi, il y a eu des Bonaparte, Stenka Razine, Emelian Pougatchef, par exemple ; je te raconterai leur histoire plus tard...

Parfois, il m'examinait longuement, sans mot dire, les yeux arrondis comme s'il me voyait pour la première fois. Cette attitude m'était désagréable.

Et il ne me parlait jamais de mon père ni de ma mère.

(A suivre.)

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKI)

LA BATAILLE DE L'AISNE ET DE CHAMPAGNE

(16 AVRIL-16 MAI 1917)

I

LA SITUATION MILITAIRE APRÈS LE REPLI ALLEMAND

La manœuvre d'Hindenburg autour de laquelle la presse allemande a fait tant de bruit apparaît aujourd'hui avec son vrai caractère. Elle n'a été en réalité que la conclusion forcée de la campagne menée en 1916 par les troupes franco-britanniques sur le front de la Somme.

L'opinion publique n'a d'abord considéré la bataille de la Somme que comme une suite de brillants succès locaux sans en apercevoir les conséquences lointaines et décisives. Les résultats immédiats avaient été certes considérables : un gain de terrain de 180 kilomètres carrés ; — 40 000 prisonniers et 180 canons enlevés à l'ennemi (sur le total de 70 000 prisonniers et de 304 canons pris par l'ensemble des troupes franco-britanniques pendant l'offensive de la Somme) ; — le dégagement de Verdun ; — l'initiative des opérations arrachée à l'ennemi ; — la supériorité des troupes françaises affirmée sur tout le front. Prise en elle-même la bataille de la Somme avait constitué un succès incontestable et important.

Mais la répercussion qu'elle devait avoir s'étendait au delà du temps même où avaient lieu les combats. Pour faire face au danger qui la menaçait sur tous les fronts, sur l'immense front de l'unique champ de bataille, de la mer du Nord jusqu'à Riga, jusqu'aux Balkans, l'Allemagne était obligée de subir une usure continue. Elle s'était préoccupée, pour suffire à sa tâche, de créer des divisions nouvelles, et elle y était arrivée. Mais ces créations ne répondaient pas à la découverte de forces insoupçonnées. Elles n'étaient obtenues que par une mise en valeur poussée à l'extrême de toutes les réserves d'hommes. Quand elle faisait passer le nombre de ses divisions de 180 à 200, puis à un chiffre plus élevé encore, elle n'arrivait à ce résultat que par des prélèvements sur les divisions existantes, par la diminution du nombre des bataillons dans les régiments, et du nombre de régiments dans les divisions, par l'appel des récupérés et des jeunes classes. Cette compression devait avoir des limites. Et bien que l'Allemagne suppléât au capital humain par un matériel très abondant, la fabrication de ce matériel, qui ne se fait pas sans hommes, devait aussi rencontrer des difficultés.

Le commandement allemand savait par une pénible expérience ce que lui avait coûté la bataille de la Somme. On trouve un témoignage de ce qu'avaient été ces combats dans un ordre du jour du Q. G. de la VII[e] armée allemande daté du 16 novembre 1916 :

Le *Critérium* d'après lequel on doit à l'heure actuelle juger une troupe est le suivant : *est-elle susceptible d'être engagée sur le front de la Somme ?* Pour les formations de Landwehr qui ne peuvent entrer ici en considération, la question est de savoir si la troupe est largement à la hauteur des exigences de la guerre de position et si, au besoin, elle est susceptible d'être employée même dans des secteurs moins tranquilles que celui qu'elle occupe présentement.

Comme, abstraction faite des formations de Landwehr, l'armée ne comprend actuellement que des divisions antérieurement engagées sur la Somme (prière d'éviter l'expression de « division épuisée » — *abgekämpfte Division*), il faut en premier lieu se demander :

Si et dans quelle mesure les pertes subies en officiers, sous-officiers et hommes de troupe ont été comblées.

Quelle est la valeur des renforts reçus : âge, aptitude physique et degré d'instruction.

Jusqu'à quel point ont disparu les impressions rapportées des combats livrés sur la Somme et l'épuisement consécutif à ces combats.

Malgré tout il faudra se faire une opinion s'appuyant sur le critérium indiqué plus haut : possibilité d'utilisation dans la bataille de la Somme. La valeur combative de la troupe peut-elle être déclarée suffisante, ou bien un délai déterminé est-il encore nécessaire? Une pierre de touche à cet égard : le fait que la troupe exécute à nouveau et spontanément de petits coups de main et manifeste, en cette occasion, son caractère entreprenant et son mordant.

Les graves paroles par lesquelles Sa Majesté et le Commandement suprême nous ont exhortés à restaurer et à entretenir par tous les moyens la valeur combative des troupes seront pour tous les chefs le plus efficace des stimulants. Dans l'appréciation du degré d'instruction atteint par les troupes, on doit être guidé par le sentiment de la grande responsabilité que cette appréciation comporte, mais on *évitera aussi les exigences excessives auxquelles il ne serait pas possible de satisfaire dans les circonstances présentes.*

LE COMMANDANT DE L'ARMÉE

L'usure de l'armée allemande avait été telle que le commandement a voulu à tout prix éviter une nouvelle attaque française menée avec des moyens encore plus puissants : c'est donc avant tout pour refuser une bataille que la fameuse retraite a été ordonnée. Le repli, en dépit de toutes les interprétations tendancieuses, a été l'aveu de la supériorité de l'adversaire. Tel est le fait. Mais comment l'opinion allemande allait-elle l'accepter? Si prompte qu'elle soit à croire les explications officielles, elle n'a pas accueilli sans nervosité la nouvelle que l'armée se repliait. Un recul, de quelque commentaire qu'on l'environne, n'a jamais été un signe de force. Le fait d'abandonner des positions occupées et fortifiées depuis deux ans et demi a provoqué outre-Rhin une émotion considérable.

Le critique militaire de la *Vossische Zeitung*, Salzmann, écrivait à ce sujet :

Les lecteurs des journaux, ceux qui surtout se trouvent à l'arrière, qui n'ont jamais connu les minutes angoissantes de la marche au combat, qui n'ont jamais entendu un obus siffler, manifestent depuis quelques jours une émotion injustifiée. Il est nécessaire de demeurer calme, de considérer objectivement les événements, non dans leurs détails, mais dans leur ensemble, comme l'a si justement demandé Hindenburg au cours d'une récente interview.

Salzmann demandait ensuite au public « de ne pas perdre tout sang-froid parce que le résultat de quelques opérations ne correspond pas entièrement aux vœux de tel ou tel ». Il ajoutait :

> Les lettres que je reçois de mes lecteurs prouvent que chez beaucoup les nerfs commencent à défaillir et que cette défaillance fait disparaître la notion claire de ce que doit être un journal. Les journaux allemands sont des organes indépendants : mais ils remplissent un devoir patriotique, lorsqu'ils se conforment, en toute circonstance, aux désirs et aux conseils du haut commandement ; ils le font d'autant plus facilement qu'en dépit du recul tactique actuel devant Arras, rien dans la situation ne justifie la moindre émotion.

Salzmann laissait deviner sa propre inquiétude en parlant de « guerre de défense contre un ennemi infiniment plus nombreux », de « lutte pour la vie ou la mort ». Il voulait croire que la majorité du peuple allemand a encore les nerfs solides : « Tout Allemand en arrière du front devrait s'efforcer de ne pas ébranler cette solidité, même si les opérations ne paraissent pas se dérouler comme on pouvait le souhaiter. » Enfin le critique militaire de la *Vossische Zeitung* déclarait que la seule manière d'avoir les nerfs solides « c'est de placer et de conserver dans le haut commandement une confiance inébranlable ».

Alors on a vu paraître dans la presse allemande l'idée que le repli était une manœuvre. Ce recul n'était pas une action se suffisant à elle-même. C'était le commencement d'une autre action ; c'était le prélude d'une affaire considérable. Il s'agissait : 1° de mettre les troupes franco-britanniques hors d'état de prendre une offensive ; 2° de donner aux troupes allemandes la liberté de leurs mouvements et l'initiative des opérations. Les raisons de l'évacuation étaient stratégiques : tel était le thème. Les commentateurs allemands ont laissé dans l'ombre la question de savoir si cette évacuation n'était pas imposée à l'ennemi, si elle ne le menait pas plus loin qu'il n'avait pensé. Ils ont tous parlé de l'impossibilité de futures offensives ennemies et des facilités données au contraire à l'armée allemande. La *Frankfurter Zeitung* du 19 mars écrivait : « Derrière la ligne de bataille, entièrement détruite et réduite en miettes, des lignes nouvelles d'une grande résistance ont été

construites, positions qui nous permettront d'exécuter nos nouveaux plans si l'occasion d'une guerre de mouvement se présente ». Endres, dans son article du 13 mars, parlait aussi d'une « guerre de mouvement » et, le 16, la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* disait : « Nous rendons notre front plus mobile pour l'attaque. » Rosner dans le *Lokal Anzeiger* du 20 écrit que l'Allemagne a enfin gagné la liberté de mouvement. Gaekde écrivait : « L'évacuation de nos mauvaises positions et l'occupation de nouvelles, organisées depuis longtemps pour le plein succès de la défense nous ont donné de nombreux avantages. » Moraht soutenait que l'objet de ce mouvement était de renouveler l'offensive en de meilleures conditions. Rosner annonçait de terribles surprises pour l'ennemi ; le 25, Endres disait que les Allemands « se retirent de quelques pas, afin de pouvoir prendre leur élan pour le grand saut en avant ».

II

LES OFFENSIVES FRANÇAISES DE L'AISNE ET DE LA CHAMPAGNE

Le 16 avril, ce sont les troupes françaises qui se sont portées en avant, et les troupes britanniques les avaient devancées de quelques jours. Ce seul fait suffisait à ruiner toute la première série des affirmations allemandes. Le commandement avait répandu l'idée que les troupes franco-britanniques étaient mises par la manœuvre d'Hindenburg dans l'impossibilité d'attaquer. Les troupes franco-britanniques répondaient en attaquant.

Il y avait une seconde affirmation à laquelle le commandement allemand tenait beaucoup. Il considérait sa nouvelle ligne comme imprenable : elle marquait l'extrême limite du recul et il ordonnait de la défendre à tout prix. Un document allemand du 3 février 1917 est à ce sujet significatif ; il traite de la défense et de la construction des positions :

> Il n'est pas possible de paralyser la masse de l'artillerie d'attaque ennemie dans le combat défensif, ni d'empêcher une grande partie de nos positions de subir la préparation d'attaque de l'ennemi.

Les Français ont, en octobre et en décembre, lancé en avant, comme à l'exercice, des divisions d'assaut soigneusement instruites. Ils emploieront désormais le même procédé d'une manière plus perfectionnée encore, même dans des attaques de plus grande envergure. Il faut que la défense et la construction des positions s'orientent d'après ces méthodes.

Franchir le barrage de l'artillerie fut un des buts principaux des attaques de l'infanterie française. Elle y a chaque fois réussi ; les diverses causes de ce succès sont connues. Il s'agit que cela ne soit plus possible à l'avenir.

Pour le Commandant du groupe d'Armées,
Le Chef de l'État-Major,
COMTE DE SCULENBURG

Un autre document est plus caractéristique encore. C'est un ordre du 18 mars 1917 relatif à la première position au nord de l'Aisne :

183e D. I.
I a N° 638. Personnel. 18 mars 1917.

A Monsieur le Commandant de la 33e brigade de réserve.

Lors de son passage dans les positions d'infanterie de la division, le Général Commandant a reçu de quelques officiers des réponses qui lui ont laissé l'impression que tous les chefs ne sont pas persuadés de la nécessité absolue de tenir la première position (*die vorderste Stellung*).

Je ne m'explique pas comment cette pensée à pu venir à des officiers de la division, car tous les ordres prescrivent que la *première ligne doit être défendue coûte que coûte* et que, *si elle était perdue, il faudrait lutter jusqu'à ce qu'elle soit reconquise.*

Notre principale ligne de combat est la première ligne, voilà à l'exclusion de toutes autres, la seule pensée à s'ancrer dans la tête, et me rendre compte pour le 23 mars au soir.

VON SCHUSSLER

L'ennemi avait tout fait pour fortifier ses positions. Il n'avait pas seulement accumulé les ouvrages, l'artillerie et les mitrailleuses. Le terrain était favorable à de puissantes organisations. Les coteaux de l'Aisne que les troupes françaises allaient conquérir sont en réalité de véritables falaises dominant de cent mètres la rivière. En dehors des vues plongeantes sur les tranchées françaises, les Allemands avaient

trouvé dans le terrain qu'ils occupaient depuis si longtemps d'autres avantages non moins précieux : les pentes crayeuses de nos collines sont en effet percées de tous côtés de grottes ou *creutes* qui constituaient d'admirables abris.

La valeur défensive de ces positions est mise en lumière par la préparation de l'artillerie qui a été nécessaire dès le début d'avril. On peut s'en rendre compte par quelques extraits du carnet d'un *Gefreiter* :

Le 11 avril 1917.

Aujourd'hui c'est le quatrième jour que notre secteur est bombardé sans trêve et avec acharnement par les Français, à l'aide de projectiles d'artillerie de tous calibres et de bombes, qui tombent lentement mais continuellement.

On ne distingue presque plus les tranchées : un entonnoir touche l'autre.

Nous nous réfugions de notre cabane dans l'abri bétonné des pièces : là du moins on est jusqu'à un certain point en sûreté. A peine y sommes-nous que quelques obus arrivent l'un derrière l'autre. L'un d'eux traverse la cuisine à 3 mètres de notre cabane, et enlève une partie de l'abri voisin. Un autre détruit complètement l'abri le plus proche, qui forme à présent un énorme cratère. Le coup suivant transperce le mur du cimetière et vient mourir sur notre abri bétonné épais de 30 centimètres, qui résiste parfaitement. Mais, sous l'effroyable choc, l'intérieur est bouleversé : tous les objets sont dispersés : une pesante table est jetée de côté et un banc est lancé dessus à l'envers. On ne reconnait plus rien de ce qui était autour de l'abri.

On est tout à fait ahuri, le crâne ébranlé.

Ajoutez que depuis hier soir nous sommes sans aucun ravitaillement et sans liaison avec les autres.

Il est presque impossible, à cause de la violence du feu, de se risquer seulement au dehors.

Il est absolument incompréhensible que notre artillerie ne tire pas, alors que l'infanterie a demandé son appui instamment, depuis le 10 à midi. Les quelques places qui subsistent dans les lignes sont tellement encombrées d'hommes qu'une seule bombe, défonçant un abri-caverne (*Stollen*) sous 5 mètres de terre, a tué 10 hommes, sans compter les blessés. A cela, s'ajoute le sentiment déprimant de notre propre impuissance, tandis que l'ennemi monte sur le talus de ses tranchées pour observer l'effet de ses bombes.

C'est après un tel bombardement de plusieurs jours dirigé sur les lignes allemandes, depuis Saint-Quentin jusqu'à l'est

de Reims, que les troupes françaises ont attaqué, le 16 au matin, les positions de l'ennemi entre Soupir et la région du sud de Courcy.

1° *Opérations de la région de l'Aisne.*

Les falaises de l'Aisne, entre Vailly et le canal de l'Aisne forment trois sortes de caps, trois éperons boisés : les Grinons, qui commandent la cuvette où se trouve Chavonne, le mont Sapin et le bois des Gouttes-d'Or qui ferment d'une part le ravin de Soupir et de Cour-Soupir, et commandent en outre le cirque marécageux dont Braye-en-Laonnois occupe le centre. Le plateau s'étendant au sommet a pour point culminant la Croix-sans-Tête.

Dans les journées des 16 et 17 avril, les troupes françaises après des combats acharnés s'emparèrent au milieu de rafales de neige des Grinons, puis de Chavonne ; il fallut conquérir rue par rue le village dévasté, chaque pan de mur encore debout abritant des mitrailleuses. Au cours de la journée du 16, les Allemands profitant de leur connaissance des boyaux où ils avaient si longtemps vécu reprirent pied un moment dans la partie nord de Chavonne ; ils en furent définitivement chassés le 17.

Dès ces premières journées d'attaque, le mont Sapin dont la pente presque à pic et glissante semblait défier tous les assauts était enlevé et conservé en dépit de furieuses contre-attaques menées avec des troupes fraîches, tandis que dans le bois des Gouttes-d'Or, la position du « Balcon » — ainsi nommée parce qu'elle dominait les lignes françaises — était prise malgré les moyens de défense accumulés et cachés dans les sous-bois.

Un nouvel élan porta les troupes françaises sur le plateau, et à la fin de la journée du 17. — quarante-huit heures après l'ordre d'attaque — le système de défense de la Croix-sans-Tête échappait aux Allemands, obligés désormais à la retraite.

Loin de s'arrêter sur ce succès, l'armée française profitant de la désorganisation de la défensive s'emparait d'Ostel, de Braye-en-Laonnois, de Vailly, d'Aizy, de Jouy, et étendait son action à l'ouest et à l'est du front d'attaque primitif. —

conquérant d'une part Sancy, Nanteuil-la-Fosse, Laffaux, d'autre part la Ville-aux-Bois et le réduit formidablement organisé dit le Bois-des-Boches, où les troupes françaises prenaient 1 300 prisonniers et 180 mitrailleuses, — tandis que plus à l'est encore, la brigade russe, qui dès le 16 (lendemain de la Pâque russe) s'était emparée de Courcy, élargissait encore ses gains.

Les troupes françaises avaient pris pied sur le plateau dans toute sa longueur et atteint dans la région d'Ailles le bord opposé qui domine la vallée de l'Ailette.

L'ennemi multipliait ses contre-attaques pour reprendre le terrain perdu. Des combats particulièrement acharnés se livrèrent dans la région d'Hurtebise.

Presque au carrefour formé par le fameux Chemin des Dames, la route de Craonne, la route montant du moulin de Vauclerc au nord, celle qui vient de la vallée Foulon au sud, se trouve la célèbre ferme d'Hurtebise dont l'enlèvement par Ney, le 7 mars 1814, décida de la victoire sur Blücher.

Les Allemands voulaient garder à tout prix cette position dont l'importance n'était pas moindre qu'il y a un siècle et ils avaient transformé les *creutes* en pièges variés, en lieux de rassemblement et de départ pour les contre-attaques.

Cependant, dès le 16 avril, les troupes françaises enlevèrent Hurtebise ; pendant sept jours elles progressèrent pied à pied, combattant à la grenade.

Le 25 encore l'ennemi essaya par une attaque ardente et massive de reprendre Hurtebise : à 5 heures du matin, le 1er régiment de la garde entrait en action ; à 9 heures la ligne française qui avait fléchi un moment sur un point était définitivement rétablie, et l'intervention de la garde allemande n'avait d'autre résultat que de laisser des prisonniers entre les mains des Français.

La prise du Chemin des Dames nécessita d'aussi durs combats. Toute la nuit du 15 au 16, l'artillerie avait achevé de ruiner les travaux allemands de première ligne, mais, à la vérité, impuissante à détruire les abris des contrepentes, *creutes* naturelles ou travaux militaires. Dès 5 heures 1/2

le *barrage* allemand se déclenchait, les avions ennemis faisaient pleuvoir des bombes sur les parallèles de départ, et des fusées de toutes les couleurs jaillissent des lignes ennemies.

A 6 heures, les bataillons de première ligne de la division faisaient un bond sur un front de 1 500 mètres. Les Marocains s'élançaient, étonnants déjà par leur science du combat moderne. Ils dégringolaient dans le ravin de Chivy, attaquaient le bois du Paradis, s'emparaient du bois, ayant fait un carnage d'Allemands et pouvant cependant en expédier à l'arrière 500 faits prisonniers, parmi lesquels un chef de bataillon. A 9 heures, le Chemin des Dames était atteint.

Mais les Allemands avaient travaillé le plateau. Les pentes étaient percées de part en part de tunnels, faisant communiquer les pentes prises avec les contrepentes à prendre. Les Allemands débusquaient derrière les vagues d'assaut, fusillaient les assaillants dans le dos ; ce fut alors une mêlée, des corps à corps sanglants à la sortie même d'un de ces tunnels. En même temps, Chivy qui tenait encore venait d'être enlevé par la division voisine. Les Marocains, délivrés de ce souci, s'établissaient sur le Chemin des Dames et au delà.

Au centre, le bataillon mixte avait également tout renversé sur son passage, franchi le Chemin des Dames, sauté dans la tranchée de Fiume où il s'était consolidé en dépit de feux violents de mitrailleuses.

A droite, l'infanterie se heurtait tout de suite à une résistance plus acharnée encore. Son principal objectif était la sucrerie de Cerny que l'ennemi défendit avec âpreté, car c'est là que la fameuse ligne Hindeburg se liait à l'ancienne ligne, et il entendait que cette charnière ne fût pas brisée. Un bataillon jeté en avant, franchit la première ligne d'un tel élan que, le Chemin des Dames enjambé, le régiment le dépassa de près de 500 mètres au nord, jusqu'à un chemin creux où un bataillon prit position. La sucrerie était occupée.

Le corps de gauche voisin n'avait pu qu'avancer lentement; Cerny restait aux Allemands. Il fallut étendre le front à droite. Trois bataillons étaient en ligne.

Toute la division franchit le Chemin des Dames. Mais les 17 et 18, tandis que l'artillerie française s'était remise à l'œuvre, les Allemands faisaient un effort énorme pour

reprendre la sucrerie. Par des boyaux fort larges, où quatre hommes pouvaient passer de front, ils faisaient déboucher des colonnes massives de grenadiers ; ceux-ci n'avaient aucune arme ; en bras de chemise pour être moins gênés, ils lançaient des milliers de grenades.

Dix de ces attaques ont été brisées. Le 19, le bataillon qui tenait la sucrerie se trouva, après ces trois jours de bataille acharnée, en face de troupes fraîches, qui s'avançant en masse de toutes parts par les boyaux, étaient soutenues par de nombreuses mitrailleuses qui se révélaient de toutes parts ; les mitrailleuses françaises ripostaient. Finalement, le Chemin des Dames resta à la division française qui, l'ayant enlevé, en remit la défense à une division de relève.

Ne s'arrêtant que le temps indispensable pour organiser le terrain conquis, les troupes françaises s'élançaient le 4 mai à l'attaque de nouvelles positions allemandes et s'emparaient du village de Craonne : ce fut un des épisodes les plus glorieux de cette offensive.

Le village de Craonne, comme il arrive souvent dans cette région de l'Aisne, est accroché à flanc de falaise, sur une sorte de socle ou de palier, au pied d'une terrasse que forme le plateau. Quand on est au village, il reste un étage à gravir pour arriver sur le sommet. Cette extrémité orientale de la hauteur de Craonne s'appelle, dans la géographie spéciale de l'armée, pour les Allemands, le Winterberg, pour nous le plateau de Californie. L'ensemble de la position est d'une force extraordinaire, qui répond à son importance : c'est un éperon qui commande à l'est tous les débouchés sur la plaine de Champagne. L'ennemi qui tenait cette forteresse naturelle en avait soigné la défense. C'était donc une opération difficile et délicate ; elle fut conçue et exécutée en deux temps. Avant de conquérir le plateau, il s'agissait de gagner la crête et de s'y établir. C'est le sens de l'affaire de la soirée du 4 mai. Comme pour faire franchir le mur à une troupe, les plus lestes sautent sur le faîte et tendent la main aux camarades, l'assaut du 4 mai était destiné à servir de préface à la journée du lendemain.

Ce ne fut d'ailleurs qu'une simple affaire d'avant-garde, un

coup de main où n'étaient engagées que trois compagnies. Mais ce coup de main faisait partie d'une opération de grand style, et fut précédé d'une préparation importante que nécessitait le luxe de la défense. Dans ce roc perforé de souterrains et de cavernes, qui peuvent servir d'abri à une armée, ce n'était pas trop du secours des plus puissants calibres.

L'assaut eut lieu à 6 heures. En moins de dix minutes, l'escalade de la formidable position se trouvait accomplie. On vit alors les hommes, paisiblement, tout debout sur la crête, le pied sur le fer de la bêche, creuser, installer leur tranchée. Il y a comme un instant de saisissement et de silence.

Dans la région nord-ouest de Reims, des succès aussi brillants mettaient aux mains des Français d'importants centres de résistance.

La perte de Craonne fut un coup très dur pour les Allemands ; dans la nuit du 4 au 5 mai ils tentèrent vainement de reprendre le village, lançant à la charge avec un acharnement inouï de nouvelles masses, brisées chaque fois par les tirs de barrage des canons et des mitrailleuses françaises.

Non seulement l'armée française n'avait pas cédé une parcelle de terrain conquis, mais dès le 5 mai au matin elle attaquait avec une nouvelle violence dans trois secteurs, différents : elle conquérait à l'ouest, le moulin de Laffaux, pivot de résistance d'un saillant de la ligne Hindenburg ; au centre, sur un front de 20 kilomètres, la crête du Chemin des Dames ; enfin à l'ouest de Cerny, le plateau de Vauclerc et le plateau de Californie.

L'enlèvement du plateau de Craonne restera l'un des beaux faits d'armes de la guerre. L'ennemi n'a pas osé avouer sa défaite sur ce point. On sait comment il a prétendu avoir évacué Chevreux, que nous n'avons jamais attaqué, ce qui le mettait à l'aise pour le reprendre le lendemain. Il a parlé de combats engagés sur le Winterberg, nom qui n'évoque pour les profanes aucun endroit précis et qu'on ne risque pas de trouver sur la carte. Mais pas un mot de Craonne, qui est un endroit fameux et bien déterminé.

Aucune perte, depuis Douaumont, ne lui a infligé un coup plus rigoureux. C'était une position de premier ordre, où l'on

devait résister à tout prix. A cent mètres au-dessus de la plaine, un massif calcaire dont les parois, hautes de trente mètres, tombent verticalement sur un éboulis de décombres qui sont les ruines du village : tel était l'obstacle à franchir. Le rocher de Craonne était comme le mur d'enceinte de quelque prodigieuse place forte. Du haut de cet escarpement auquel ils accédaient par les couverts boisés de la vallée de l'Ailette, les Allemands commandaient un horizon immense et dominaient nos lignes à dix lieues à la ronde. Une voiture, un piéton, rien ne leur échappait. Pour Hindenburg, cette falaise et la crête de Vimy devaient être les pivots immuables de toute sa manœuvre.

Depuis deux ans qu'ils occupaient ce plateau, les Allemands avaient eu le temps de s'y organiser, d'y créer des caves, des abris, quand ils ne les trouvaient pas tout faits dans les creutes du pays, sous ces voûtes de rocher qui valent tous les bétons du monde, et où ils se croyaient invulnérables. Tout cela, qui était défendu par une division de la Garde, ne tint pas un quart d'heure.

La falaise, le plateau, la Garde, rien ne résista à l'emportement des Gascons et des Béarnais.

L'opération se fit rapidement : une avant-garde légère s'élançant sur la crête, s'y établit d'un bond, comme on s'accroche au bord d'un toit à la force des poignets ; quelques heures plus tard, le reste de la troupe s'empara de l'ensemble du plateau en le déblayant d'un bord à l'autre.

Les premières heures, comme toujours, furent les plus faciles. C'était chez l'ennemi le désarroi complet. Les patrouilles d'éclaireurs poussèrent jusqu'à l'Ailette sans rencontrer de résistance. Derrière ces voltigeurs, suivaient les équipes chargées d'explorer les abris et d'en extraire les occupants. On tira de là plusieurs centaines de prisonniers.

Mais l'ennemi. après être revenu de sa surprise, envoya cinq et six fois par jour, après une violente préparation d'artillerie, des bataillons frais de la garde à la contre-attaque. Chaque fois repoussé, il changea de tactique. Renonçant à expulser les troupes françaises par une attaque en règle, et comprenant que d'homme à homme, il n'aurait jamais l'avantage, il se vengea de ses échecs en essayant d'écraser son

adversaire sous le canon. Il déchaîna sur le plateau un effroyable ouragan d'artillerie. La constance du soldat, au cours de cette épreuve, fut merveilleuse. Sans abris, au milieu de ce désert de pierres, nichés dans de vagues trous d'obus, parmi cette atmosphère de fournaise et de mort, pas un ne lâcha pied, ne regarda en arrière; tous attendirent stoïquement la fin de la tourmente.

L'ennemi depuis ce temps a multiplié les contre-attaques. Dans les journées du 6 et du 7 mai, dans celles du 8 et du 9, il a essayé de reprendre pied sur le Chemin des Dames et sur le plateau de Californie; il a toujours échoué. Il n'a pas été moins acharné le 11 dans la région de Cerny-en-Laonnois et le 16 dans la région du moulin de Laffaux. Les troupes françaises ont partout maintenu les positions conquises.

2° *Opérations de Champagne.*

Le 17, notre action s'élargissait à l'est de Reims ; sur un front de 15 kilomètres, entre Prunay et Aubérive, les troupes françaises enlevaient, sous des rafales de pluie et de neige, plusieurs lignes de tranchées allemandes, pénétraient dans la deuxième position, et arrachaient à l'ennemi le massif situé au sud de Moronvilliers, qui domine toute la région. A l'extrême droite, le saillant puissamment fortifié d'Auberive tombait également entre nos mains. Par ailleurs, des actions de détail, menées sur le front Soissons-Reims, réduisaient les noyaux de résistance encore englobés dans nos lignes. Les jours suivants, le Mont Haut, la cote 227 et d'autres hauteurs du massif de Moronvilliers étaient enlevés après des combats acharnés au cours desquels les Allemands reculaient jusqu'aux lisières de Vaudesincourt.

Entre ces opérations, l'une des plus vives et des plus heureuses a été la prise, au matin du premier jour d'attaque, de la crête du Mont Sans-Nom.

Il s'agissait entre Reims et la Suippe, les communiqués l'ont dit, d'aborder une ligne de sommets, dont le point culmi-

nant se trouve au massif de Moronvilliers. Magnifique objectif, mais rude. Les Allemands l'ont disputé avec âpreté.

Le Mont Sans-Nom est situé au nord-ouest d'Auberive. Le régiment de zouaves qui avait la mission de s'en emparer, quitta les tranchées le matin du 17 à 4 h. 45. A 6 heures, il avait vaincu. De ce sommet, depuis deux ans et demi, les Allemands possédaient des vues étendues. A leur tour, les zouaves découvraient la plaine immense vers le nord.

Quand les premières lignes françaises furent fixées bien en avant de la crête, que toutes les autres vagues eurent gagné leurs objectifs, on s'avisa de visiter, dans de vieilles tranchées, une cave épargnée par les obus, et l'on y découvrit un officier et trente soldats qui se rendirent.

L'ennemi faisait bientôt de grands efforts pour riposter. Le 23, une puissante attaque, ayant pour objectif le saillant nord-est du Mont Haut, a subi un sanglant échec. En aucun point les vagues d'assaut n'ont pu aborder les lignes. D'autres attaques dirigées en même temps sur plusieurs crêtes de cette région ont été repoussées par l'artillerie ou après de vifs combats corps à corps. De très lourdes pertes ont été infligées aux assaillants qui n'ont plus renouvelé leurs tentatives dans cette région.

Les 25 et 27, les troupes françaises poursuivirent leurs progrès dans le secteur du Mont Sans-Nom, enlevant des éléments de tranchée et divers points d'appui tout en faisant des prisonniers.

Les jours suivants furent consacrés à améliorer les positions. Le 30 avril, l'infanterie française a attaqué de part et d'autre du Mont Cornillet. A l'ouest, elle réussit à enlever les premières lignes ennemies depuis le Mont Cornillet jusqu'au sud de Beine, tandis qu'à l'est elle poussait ses lignes sur les pentes nord et nord-est du Mont Haut, 520 prisonniers et 6 canons de 77 restaient entre nos mains. L'ennemi a réagi avec violence sur cette dernière région. Le lendemain, ses contre-attaques ont été vaines et ne lui ont valu que des pertes. Poursuivant leurs progrès, les Français élargissaient, ce même jour, le terrain conquis dans les bois à l'ouest du Mont Cornillet, et réduisaient le 3, un centre de résistance dont la garnison, comprenant 210 soldats et 9 officiers mettait bas les armes.

Dans la journée du 8, de nouveaux progrès étaient réalisés au nord-ouest de Prosnes et le lendemain au nord-ouest de Reims. De violentes contre-attaques ennemies, notamment au nord-est du Mont Haut, étaient toutes repoussées.

III

LES RÉSULTATS

Non seulement l'offensive du mois d'avril a permis la conquête de positions dont l'importance est révélée sans discussion possible par l'acharnement des combats et les contre-attaques furieuses menées par les Allemands pour essayer en vain de les reprendre, mais elles ont eu au point de vue de la situation militaire générale des répercussions considérables.

Des 43 divisions fraîches amenées par les Allemands sur le front français, dès le début d'avril, et qui constituaient la masse stratégique suprême — sans doute destinée à permettre à Hindenburg de lancer sa fameuse surprise — il ne reste plus à l'heure actuelle que 10 divisions intactes. Les quatre cinquièmes des réserves allemandes ont été jetées dans la fournaise et devront y rester ou y revenir pour résister à de nouvelles batailles jusqu'à ce qu'elles soient réduites à néant. Quelques jours ont suffi pour ruiner les ambitieux projets allemands annoncés pendant tout l'hiver à grand fracas : l'Italie envahie ; Pétrograd et Odessa prises ; Dunkerque, Calais, Boulogne et toute la côte française conquises; Sarrail jeté à la mer. De tout cela il ne reste plus rien que des cadavres sur cent kilomètres et des milliers de blessés et de prisonniers. Bien plus, l'ennemi accroché sur tout son front occidental ne peut plus se dérober à la bataille. Non seulement ses divisions ne pourront se transporter ailleurs, mais encore il sera contraint d'en amener d'autres s'il en trouve.

Si l'Allemagne avait remporté un succès équivalent, elle eût poussé des cris de triomphe. Qu'on se souvienne des dithyrambes parus dans la presse ennemie à propos de l'attaque sur Maisons-de-Champagne en février dernier où la prise de

quelques observatoires, repris par les Français peu de jours après, était transformée en grande victoire. Qu'on se souvienne des communiqués en style d'apothéose au moment de l'offensive allemande sur Verdun en 1916, alors que l'ennemi avançait pas à pas en laissant derrière lui des montagnes de cadavres. Cependant Verdun, pour le monde entier, représente une grande victoire française.

Et la comparaison avec la récente offensive de l'Aisne et de Champagne est d'autant plus frappante, car Verdun lui-même, qui reste le cauchemar de la population allemande, Verdun qui fut surnommé par les soldats ennemis « le charnier de l'Allemagne », n'a pas coûté de plus lourds sacrifices aux troupes du kaiser. En effet, sur le front de Verdun, de février 1916 à février 1917, c'est-à-dire pendant un an, l'Allemagne a engagé 56 divisions et demie dont 14 ont passé deux fois sur le front et 6 ont passé trois fois. Or, du 9 avril au 11 mai, c'est-à-dire pendant un mois, les Allemands ont engagé sur le front franco-anglais 84 divisions dont 7 ont dû être ramenées deux fois.

Les Allemands arguent d'ordres saisis que les troupes françaises comptaient arriver à Laon et à Rethel le deuxième ou le troisième jour et prétendent maintenant au succès puisqu'ils les ont empêchés de percer. Or, ces prétendues dates fixées par le commandement sont des périodes évidemment indéterminables d'avance, et il est naturel pour le haut commandement de prévoir certains résultats mêmes hypothétiques et lointains.

Les indications données plus haut en ce qui concerne l'usure allemande sont la meilleure réponse aux arguments un peu tardifs du haut commandement allemand. Quelques précisios concernant les prisonniers faits par l'armée française achèveront de montrer quelle valeur on peut leur accorder.

On sait que du 16 au 20 avril les armées françaises ont fait à l'ennemi 19 000 prisonniers. Ce chiffre suffit à prouver la victoire. Les Allemands ont laissé passer plus de dix jours avant de se décider à en nier l'exactitude. Il ne leur a pas fallu moins que ce délai pour édifier une nouvelle « erreur ». Il est vrai que celle-ci est considérable. Une dépêche de

l'agence Wolff, en date du 2 mai, annonçait que « le nombre des officiers et soldats allemands disparus sur l'Aisne, du 8 au 20 avril, s'élevait en tout à 7 500 ». En réponse à cette affirmation grossièrement inexacte et qui avait pour objet de rassurer l'opinion allemande, il suffit de compter les prisonniers faits par les Français du 16 au 20 avril, en soulignant les unités qui ont été le plus atteintes.

Sur une partie du front de l'Aisne, une seule armée française pendant la bataille engagée le 16 avril a fait 11 065 prisonniers. Ces prisonniers appartiennent à 19 divisions différentes.

Quatre de ces divisions ont particulièrement souffert :

La 9e div. de rés. bavaroise a perdu..	2 383	prisonniers
La 21e div. de rés. bavaroise — ..	2 319	—
La 5e div. de rés. bavaroise — ..	1 929	—
La 43e div. de rés. bavaroise — ..	1 374	—
Total............	8 005	prisonniers

Parmi les régiments citons :

Le 14e rés. bav. (9e div. rés. bav.)..........	985	prisonniers
Le 3e rés. bav. (9e div. rés. bav.)..........	979	—
Le 80e (21e div.)...................	972	—
Le 10e rés. bav. (5e div. rés. bav.)..........	831	—

Une autre armée, opérant à gauche du front d'attaque, a capturé, du 8 au 20 avril, 5 430 prisonniers, dont 94 officiers.

Dans ce total :

		hommes	officiers
La 19e div. de rés.	allemande a fourni	925	13
La 16e div. de rés.	—	1 111	23
La 183e division	—	2 100	39
La 25e div. de Landw.	—	516	8
La 222e division	—	339	4
La 45e div. de rés.	—	187	1
La 211e division	—	10	
La 3e div. de la garde	—	10	
La 1re div. de la garde	—	32	
Divers..............................		106	6
		5 336	94

Les prisonniers de la 16e division de réserve se décomposent comme suit :

68e régiment..........	358 hommes	6 officiers
30e —	31 —	
29e —	722 —	17 —
	1 111 hommes	23 officiers

Les prisonniers de la 183e division se décomposent ainsi :

184e régiment..........	967 hommes	20 officiers
440e —	512 —	6 —
418e —	621 —	13 —
	2 100 hommes	39 officiers

Ce n'est pas tout. Une autre armée encore a capturé pour sa part 3 197 prisonniers :

	prisonniers
Le 113e d'infanterie allemande a laissé pour sa part	202
Le 105e — — —	481
Le 106e — — —	205
Le 50e de rés. — —	361
Le 358e — —	352
Le 363e — — —	211
Le 8e — — —	174
Les 112e, 24e, 144e d'infanterie, les 103e de réserve, 236e de réserve, et 16e de réserve environ.......	1 000

Or, au soir du 20 avril, le communiqué français annonçait 19 000 prisonniers. Il aurait pu ce jour-là en annoncer 20 000 sans erreur notable. L'état-major allemand doit en prendre son parti : il a laissé 20 000 prisonniers, non entre le 8 et le 20 comme il dit, mais entre le 16 avril et le 20. Ce que représente un tel chiffre comme usure des effectifs, morts et blessés, c'est ce qu'il est aisé de conjecturer.

Le total, pour ces trois armées est donc :

11 065
5 430
3 197
19 692

On peut affirmer que, lorsqu'une division comme la 9e division de réserve bavaroise, laisse, après un furieux combat, 2 383 prisonniers aux mains de l'ennemi, elle a dû subir des pertes cruelles. L'estimation la plus basse à cet égard conduit, dans de telles conditions, à lui attribuer au moins 3 000 morts et blessés. Or, les divisions allemandes étant de 7 000 hommes d'infanterie en moyenne, une division éprouvée dans les proportions ci-dessus indiquées a perdu les trois quart de son effectif d'infanterie.

Que l'on applique le même calcul pour la 21e division d'infanterie qui a perdu 2 319 prisonniers, pour la 183e division d'infanterie 2 100 prisonniers, pour la 5e division de réserve bavaroise 1 929 prisonniers, pour la 43e division de réserve 1 374 prisonniers, pour la 16e division de réserve 1 111 prisonniers, etc., et l'on aura une idée du régime auquel ont été soumises les meilleures divisions allemandes pendant la bataille.

Au reste, voici quelques exemples qui montrent que, si les chefs allemands ont le désir, tant de fois proclamé par eux, de ménager, suivant leur expression, leur « matériel humain », ils y réussissent mal :

La 44e division de réserve est entrée en secteur le 18 avril, sur la crête du Chemin des Dames. Elle n'avait que 160 hommes en moyenne par compagnie. En effet, cette division avait participé à la « triomphale » retraite Hindenburg. Se repliant sur Massigny, la Fère et Moy, elle avait laissé tellement d'hommes parmi la zone dévastée et à travers les vergers mutilés qu'une refonte hâtive n'était pas parvenue à lui donner un effectif plus fort. Du 18 avril au 5 mai, le feu de l'artillerie réduisait l'effectif de 20 à 30 p. 100 en moyenne selon les unités. Le 1er bataillon du 206e de réserve pour sa part perdit 50 p. 100 de son effectif. Le 5 mai, la 44e division de réserve, en outre, plus de 1 600 prisonniers. Si l'on ajoute à ces pertes les morts et les blessés, il est permis de dire que la 44e division de réserve n'existe plus que sur le papier.

Autres exemples :

La 29e division d'infanterie, entrée en ligne le 15 avril, doit être relevée le 30, ayant subi des pertes très importantes. Un de ses régiments, le 113e a été presque réduit à néant...

La 214e division a dû être relevée le 18 après un seul jour de bataille, ses effectifs ayant été aux deux tiers détruits... La 58e division d'infanterie n'a duré également qu'un jour ; la 39e division d'infanterie, entrée en ligne le 17 au soir, est entièrement relevée le 19. La 30e division d'infanterie a vu un de ses régiments, le 105e, tellement éprouvé qu'il a dû être recomplété par prélèvements sur les deux autres régiments, les 99e et 143e... La 5e et la 6e division d'infanterie ont eu leurs compagnies réduites à 80 hommes au plus : engagées le 19, elles étaient relevées le 4 mai... La 213e division est retirée de la région de Corbény le 22 avril avec une compagnie réduite à 115 hommes en moyenne. Elle reçoit un renfort de 67 hommes par compagnie et est engagée à nouveau dès le 3 du mois pour supporter encore des pertes considérables le 8 mai.

Ce bref exposé donne une idée de l'usure des forces allemandes sur une partie du front seulement. Il serait facile de prouver que partout ailleurs des hécatombes semblables ont eu lieu.

Pour conclure, il suffit de récapituler le butin des armées franco-anglaises du 9 avril au 12 mai : il se décompose ainsi :

49 579 prisonniers dont 976 officiers.
444 canons lourds et de campagne.
943 mitrailleuses.
386 canons de tranchées.

***

Tous ces faits et tous ces chiffres imposent une évidente conclusion : l'ennemi a été battu. Il a perdu des deux côtés de Craonne des positions importantes, toute la crête du plateau qui porte le Chemin des Dames; il a perdu en Champagne tout le célèbre massif qui barre la région sur un front de six kilomètres. Il n'est jamais parvenu malgré de violentes contre-offensives à reprendre ce que les troupes françaises ont conquis. Bien plus : il avait anoncé une tactique nouvelle, la formation d'un front élastique qui devait être une innovation précieuse, économiser les hommes et opposer une barrière infranchissable. Or l'imprenable ligne a craqué sur plusieurs points,

et les contre-attaques pour essayer de la rétablir n'ont donné aucun résultat tout en coûtant à l'ennemi de très lourdes pertes.

Des affirmations allemandes répétées sous toutes les formes depuis trois mois, des projets ambitieux, des offensives annoncées, des manœuvres géniales prophétisées comme des miracles, il ne reste rien. L'ennemi a reculé et a subi une usure grave. Ce résultat obtenu par les troupes françaises, c'est ce qui dans tout pays s'appelle un incontestable et important succès.

XXX

HILDA LESSWAYS[1]

II

UN PEU D'HISTOIRE SECRÈTE

Sarah avait quitté la chambre sans mot dire. Hilda attendait, assise sur le lit, que George fût revenu de ses courses en ville. Elle éprouvait à la fois un intense désir et une intense frayeur de ce retour. Une ou deux phrases d'une domestique irritée et mauvaise avaient presque détruit sa foi en son mari. Même à elle il semblait étrange qu'il en fût ainsi. Et elle se demandait si elle avait jamais eu foi en lui vraiment, si — en mettant à part l'entraînement de la passion — ses sentiments pour lui avaient jamais consisté en autre chose qu'admiration de son impressionnant savoir-faire. Était-il possible qu'il eût une autre femme vivante? Non, ce n'était pas possible. C'est-à-dire il n'était pas possible qu'une pareille catastrophe fût survenue justement à elle, à Hilda Lessways, assise là sur le lit avec ses mains appuyées sur la surface rugueuse du couvre-pieds de damas. Et cependant, comment Louisa ou Florrie auraient-elles pu inventer cette histoire?... C'était une chose vilaine, répugnante, incroyable que Florrie avec sa douce voix, ses manières timides et affectueuses, eût bavardé secrètement et de façon si scandaleuse pendant toutes ces semaines-là.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril, du 1er et du 15 mai, du 1er et du 15 juin 1917.

Hilda se rappelait l'expression de son visage rougissant lorsque la petite avait reçu une lettre le matin de leur départ de la maison de Lessways Street. Même alors cette Florrie à l'attirance innocente, cette Florrie si entendue à la besogne devait avoir ses vilains secrets !... C'était un monde odieux ! Et Hilda une fois mariée s'était sérieusement imaginé qu'elle le connaissait à fond ! Elle dut reconnaître, toute décontenancée : « Je ne suis qu'une jeune fille en somme et encore très naïve. » Elle comparait son propre cœur si simple à celui de Louisa. Cette Louisa l'horrifiait, l'épouvantait. Elle et Florrie étaient de dangereuses menteuses. Florrie s'était emparée d'un fragment d'absurdes racontars — Turnhill était connu pour ses racontars — et toutes les deux avaient brodé là-dessus de toute la noirceur de leur âme. Elle eut un rire bref, dédaigneux, pour flétrir ces calomnies absurdes... C'était ridicule !

Et pourtant, lorsque George lui avait montré leur certificat de mariage au nom de Cannon et qu'elle s'était hasardée à dire d'une voix timide et caressante : « J'ai toujours compris que votre vrai nom était Canonge », avec quel drôle d'air il l'avait regardée en répondant : « Je l'ai changé il y a longtemps, légalement. » Oui, et elle s'était persuadée que l'étrangeté de ce regard n'avait existé que dans son imagination ! Mais il n'existait pas que là ! Des soupçons, des souvenirs infimes et pourtant sinistres envahirent son esprit. N'avait-elle pas toujours douté de lui? Ne s'était-elle pas toujours dit qu'elle avait tort de l'épouser et qu'elle en souffrirait? N'avait-elle pas abandonné la recherche de la vérité religieuse pour rechercher des jouissances frivoles?... C'était absurde évidemment, c'était agir en vieille femme que tout scruter ainsi ! Mais elle ne pouvait s'en empêcher.

— Je suis perdue, — décida-t-elle avec terreur.

Et, l'instant d'après, elle disait :

— Comme c'est absurde d'être ainsi, simplement parce que Louisa !...

Hilda continua à demeurer ainsi à la porte de sa chambre, pendant une éternité, tandis que l'ombre se faisait de plus en plus épaisse. A la fin la porte de la rue s'ouvrit et le pas de George se fit entendre dans le hall. Hilda le reconnut avec un frisson de terreur et pâlit.

***

— Qu'est-ce qui se passe? — demanda-t-il, envahissant la chambre avec quelque impétuosité, son chapeau sur la tête. — C'est ainsi qu'on reçoit un mari qui vient prendre son thé? Pas de thé ! Pas de lumière ! J'ai failli me casser le cou dans l'escalier du sous-sol.

Il posa les mains sur les épaules de sa femme et l'embrassa un peu gauchement, dans l'obscurité, entre le nez et le menton. Elle n'évita pas son baiser mais l'accepta avec une complète insensibilité. Le contact de sa moustache et de ses lèvres et sa légère et agréable odeur masculine ne produisirent aucun effet sur elle.

— Pourquoi restez-vous ainsi? Dites-donc, j'ai signé le transfert de ces actions du Continental et payé le chèque ! L'affaire est dans le sac, maintenant !

Entre les fiançailles et le mariage s'était présentée une occasion d'acheter pour trois mille livres d'actions privilégiées du Continental Hotel Limited de Brighton.

Hilda gardait le silence pour l'unique raison qu'elle ne trouvait rien à dire. En ce qui concernait le placement de son argent, cette affaire manquait pour elle d'intérêt à un degré inexprimable. A travers les cils de ses paupières baissées elle voyait devant elle la vague silhouette de son mari.

— Vous n'allez pas me raconter que Sarah s'est déjà rendue désagréable ! — dit-il.

Il s'exprimait sur un ton affectueux et diplomatique, légèrement ironique pourtant. Il s'était aperçu que quelque chose d'inaccoutumé s'était produit, peut-être quelque chose de sérieux, et il était préoccupé de calmer sa femme et de lui donner raison. Hilda comprenait parfaitement son état d'esprit et son intention et se sentit rassurée.

— Sarah ne vous a rien raconté? — demanda-t-elle d'une voix âpre et dont elle n'était pas maîtresse. Elle savait cependant qu'il n'avait pas vu Sarah.

— Non. Où est-elle? — s'informa-t-il avec patience.

— C'est Louisa, — continua Hilda avec la frayeur angoissée d'un enfant intimidé qui affronte un danger, parce qu'il n'ose pas s'y soustraire. Sa bouche était très sèche.

— Oh !

— Elle s'est emportée et a fait une terrible scène à Sarah sur l'escalier. Elle a dit des choses épouvantables.

— Par exemple? — demanda-t-il avec un air encourageant. Il devinait au ton singulier d'Hilda qu'il fallait du tact.

— Eh bien, elle a dit que vous aviez une femme dans le Devonshire.

Il y eut un silence.

— Et qui le lui a dit?

— Florrie.

— Vraiment ! — murmura-t-il.

Hilda ne put décider si sa voix était naturelle ou non.

Puis il alla vers la porte et l'ouvrit.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire? — demanda-t-elle, presque désespérée.

Il sortit en faisant claquer la porte.

« Ce n'est pas vrai », commençait à se dire Hilda. Mais il lui semblait qu'elle ne trouvait aucun plaisir dans cet espoir naissant.

Puis il rentra, hésita et ferma soigneusement la porte.

— Je pense qu'il vaut mieux ne pas y aller par quatre chemins, — dit-il sur le ton qu'il eût employé s'il avait été mécontent ou choqué des paroles d'Hilda. — J'ai une femme qui est en vie et qui habite dans le Devonshire ! Je suppose qu'elle aura été s'enquérir à Turnhill si je suis encore de ce monde. Elle veut probablement se remarier elle-même.

Hilda regarda la silhouette de l'homme qui était devant elle et cette silhouette devint subitement celle d'un étranger, mais d'un étranger qui l'avait aimée. Et elle se dit : « Pourquoi ai-je laissé cet étranger m'aimer? »

Il était à peine croyable qu'elle l'eût jamais sérieusement regardé comme un mari. Et elle s'aperçut que des larmes coulaient le long de ses joues et elle sentit à quel point elle était jeune fille et fragile : « N'ai-je pas su tout le temps, se demanda-t-elle avec la résignation de sa faiblesse, que tout cela était irréel? Qu'est-ce que je vais faire à présent? » C'était bien sur elle que la catastrophe s'était abattue et elle n'avait pas la force de lutter. Elle ne se sentait même pas d'humeur tragique. Elle n'en voulait pas extrêmement à George. Elle

avait lu le récit de semblables malheurs dans les journaux, mais la réalité de son expérience la dépassait. « Je devrais faire quelque chose, réfléchissait-elle. Mais quoi? »

— A quoi bon parler de mon repentir? — dit-il farouchement. — J'ai agi pour le mieux. J'avais quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de ne pas être pris. Mais voilà. Il faut toujours compter avec la déveine!

Il s'exprimait d'un air méditatif et sa voix était légèrement voilée et indistincte :

— Tout ça à cause de Florrie, bien entendu! Quand il a été question de faire venir cette fille j'ai vu qu'il y avait du danger. Mais j'en ai fait fi! Je me suis dit qu'il était impossible que rien arrivât... Et voyez pourtant!... Je voulais couper les ponts entre moi et les Cinq Villes, absolument! Et puis voilà que comme le dernier des imbéciles je laisse Florrie venir ici. Si elle n'était pas venue, cette femme aurait pu s'informer à mon sujet à Turnhill tant qu'elle aurait voulu sans que vous en entendiez parler! Mais voilà bien! — Il fit claquer ses doigts. — C'est ma faute si je suis pincé. Voila la seule faute que j'ai commise...

— Mais il doit sûrement y avoir très longtemps que vous êtes marié, — dit-elle sur un ton très ordinaire.

— Oui, étant donné que j'avais vingt-deux ans.

— Pourquoi l'avez-vous abandonnée?

— Pourquoi? Parce qu'il le fallait! J'étais clerc dans une étude de sollicitor à Torquay dont elle était cliente. Elle se toqua de moi. C'était une vieille fille. Elle possédait une de ces grandes maisons sur la colline, derrière la ville. Elle me voulait et elle m'a eu. Et elle se préoccupait peu qu'on le sût! Le mariage fut mentionné dans le *Torquay Directory*. Je lui dis que je n'avais pas de parents et elle en était rudement contente.

— Mais quel âge avait-elle? Jeune?

George sourit avec mépris :

— Le jour de son mariage elle ne devait jamais revoir ses trente-six ans. Elle était bien physiquement. Bien habillée. Très élégante et tout le reste. Elle fit ma conquête en un tour de main. Bien entendu il y avait la question d'argent... Autant vous raconter tout, pendant que j'y suis! Elle me fit cadeau de

quatre mille livres. Elle y tenait absolument. Je ne le lui demandais pas. Bien sûr, je sais que j'ai fait un mariage d'argent. Cela arrive quelquefois aux jeunes gens, absolument comme aux jeunes filles. Ça peut être dégoûtant mais pas plus pour les uns que pour les autres. D'ailleurs, je ne me rendais pas compte alors que ce n'était qu'une question de vente et d'achat !... Oh ! Et ça a duré environ dix jours. Je ne pouvais pas m'y faire, je le lui dis et envoyai tout promener. Elle commença un procès en restitution de droits conjugaux mais s'en fatigua bientôt. Elle ne voulut pas ravoir ses quatre mille livres. Elle refusa absolument. Je l'abominais, mais je dois bien lui reconnaître cela. Je les ai donc gardées. Quatre mille livres, ça représente de la galette. Voila comment je me suis lancé à Turnhill, si vous voulez le savoir ! — Il s'exprimait sur un ton de défi. — Vous pouvez être sûre que je n'ai jamais soufflé mot à Turnhill de mon beau mariage... Voilà l'histoire. Il faut vous rappeler que j'avais vingt-deux ans.

Elle songea à Edwin Clayhanger et à Charlie Orgreave, en fait de jeunes gens de vingt-deux ans, et essaya par un effort d'imagination de donner à l'homme mûr qu'était George Cannon leur jeunesse, leur ingénuité et leur fraîcheur. Elle se sentait attristée et toute intimidée. Elle n'éprouvait point de colère mais elle était pleine du sentiment du mal qui lui avait été fait.

Puis elle entendit un sanglot dans le coin près d'elle et puis un autre. Ce fut pour elle un horrible moment. Elle ne pouvait distinguer qu'une forme vague se détachant sur la teinte claire de la tapisserie. Elle se laissa glisser du lit et alla allumer le gaz. Toute éblouie par cet éclat soudain, elle se tourna vers le coin où se trouvait George Cannon.

***

Elle redressa ses épaules comme pour dire : « C'est moi qui ai le courage d'allumer le gaz et de regarder la situation en face ! » Mais en le voyant, elle perdit peu à peu son attitude d'orgueilleux défi. Bien qu'il n'y eût pas trace de larmes sur ses traits et qu'il fût difficile de croire que c'était lui qui venait

de sangloter, son aspect exprimait néanmoins une détresse tragique. Son visage était contracté. Il était absorbé dans son angoisse, oublieux de tout amour-propre et de sauver les apparences. Il ne s'occupait pas plus de sa façade et de sa fierté d'homme qu'un supplicié en train de mourir dans les tortures. Il n'en était plus là. C'était en vérité un nouveau George Cannon ! Il quitta son coin, et s'assit sur le lit dans le creux qu'avait formé Hilda. Il fixait les yeux sur le mur, les mains dans les poches de son élégant complet. Ses gestes, quand il remuait, et son attitude, une fois assis, n'étaient, par leur affaissement même, qu'une inconsciente supplication. Il était pris, il était vaincu ; il désespérait. Et pourtant il conservait sa dignité instinctivement, sans la moindre intention de le faire. C'était encore, dans cet effondrement absolu, l'homme du monde et mûri par lui ; l'homme auquel il était impossible d'être ridicule.

Hilda devint curieusement fière de lui. Dans sa pensée étrangement décousue, persistait le souvenir du fait que, toujours magnifique, même dans son rôle d'hôtelier, il avait fait imprimer aux bas des menus de sa façon l'avis suivant : « Les plats ci-dessus pourront toujours être offerts une seconde fois à toute personne en exprimant le désir. » Et, dans le désarroi général, elle commença à être fière d'elle-même aussi parce que c'était la force mystérieuse de sa propre individualité qui avait provoqué la catastrophe. Ainsi enfermée avec lui dans la close intimité de la chambre où son arrivée avait mis du désordre et où elle était toute seule avec la flamme vivante du gaz pour unique compagnie, le sentiment de tragédie qu'elle éprouvait et de responsabilité attachée à cette tragédie, surtout de sa propre responsabilité, le sentiment aussi du fardeau imposé qu'il faudrait porter avec une résignation farouche, de la destinée inconnue jusqu'au bout de laquelle il faudrait aller et de la pitié, de la jeunesse, de la force qui se trouvaient en elle, tout cela l'exalta peu à peu et donna à son âme ennoblie la force de surmonter sa désolation.

— Pourquoi me l'avoir caché ? — demanda-t-elle d'une voix claire et précise qui n'exprimait point de chagrin, mais un mélancolique fatalisme.

— Pourquoi ? — répéta-t-il âprement.

Puis, abandonnant son ton de défi il ajouta doucement, avec une expression de repentir :

— Je m'en vais vous le dire pourquoi je vous l'ai caché ! Parce que je savais que si je vous avais tout dit je ne serais arrivé à rien avec une jeune fille comme vous. Je savais que tout serait perdu, si seulement j'en soufflais mot. Je ne crois pas que vous ayez la moindre idée à quel point vous savez tenir les gens à distance.

— Moi? — protesta-t-elle.

— Écoutez-moi, — continua-t-il d'une voix persuasive. — Supposez que je vous aie dit d'abord que je vous voulais et ensuite que j'avais une femme en vie, qu'est-ce que vous auriez dit?

— Je n'en sais rien.

— Non, mais moi je le sais ! Et supposez que je vous aie dit que j'avais une femme en vie et après cela que je vous voulais, quoi alors? Non, Hilda ! Personne ne pourrait vous en conter à vous !

Elle était flattée mais se disait en secret : « Il aurait pu m'avoir aux conditions qu'il aurait voulu !... Je me demande s'il l'aurait pu !... » Mais la sévérité de son air constituait un masque parfait pour des idées aussi vagues et incertaines, et il en fut confirmé dans l'opinion qu'il avait d'elle.

— Évidemment, tout cela c'est de ma faute ! — dit-il. — Je ne veux pas m'excuser. Je n'ai rien à dire pour ma défense.

Au fond du cœur elle l'interrompit : « Si, pensait-elle, vous avez une excuse. Vous ne pouviez pas vous passer de moi, n'est-ce pas suffisant? »

— J'ai honte, — dit-il, s'abandonnant, s'humiliant. — J'ai affreusement honte. Je donnerai n'importe quoi pour pouvoir réparer le mal que j'ai fait.

Elle fut stupéfaite et froissée. Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il s'abaissât ainsi. Elle avait horreur de le voir dans ces dispositions. Elle se dit : « Ce n'est pas entièrement votre faute. C'est autant la mienne que la vôtre. Mais même si j'avais honte je ne l'avouerais pas. Je ne me mettrais pas aux pieds des gens. Et je ne souhaiterais jamais de défaire ce que j'ai fait. Après tout vous saviez ce que vous risquiez. Vous avez agi pour le mieux. Pourquoi avoir honte quand les choses

tournent mal? Vous n'auriez pas eu honte si elles avaient bien marché. »

— Bien entendu. — dit-il après un silence, — je suis un homme absolument fini !

Il s'exprimait d'une façon si solennelle et avec une si intense conviction qu'elle fut intimidée et stupéfaite. Elle éprouvait les sensations de quelqu'un qui, ayant seul échappé à la destruction d'un tremblement de terre, contemple d'un point éloigné les ruines silencieuses et parsemées de cadavres d'une vaste cité.

* * *

Ils entendirent tous les deux un pas lourd montant l'escalier. C'était Louisa. Elle s'arrêta pour frotter une allumette et allumer le gaz sur le palier, puis continua sa route. Mais Sarah Gailey n'avait pas donné signe de vie, et les Watchett étaient toujours enfermées dans la salle à manger. Toutes ces personnes mûres étaient préoccupées par l'histoire de George Cannon. Toutes se rendaient compte maintenant que l'accusation de Louisa n'était pas sans fondement, autrement pourquoi ce conciliabule mystérieux et interminable entre George Cannon et Hilda?

Hilda se les figurait toutes. Et elle se dit : « Mais c'est moi qui suis dans la chambre avec lui ! C'est moi qui traverse cette épreuve et qui fais face au danger ! Elles sont bien plus âgées que moi, mais ce sont des spectatrices. Elles ne connaissent pas la vie. »

George se leva, prit une valise et la jeta, ouverte, sur le lit.

— Et qu'est-ce qu'il faut faire? — demanda Hilda, tremblante.

Il se tourna et la regarda.

— Je ne pense pas que je doive rester ici.

Elle secoua la tête, serrant fort les lèvres.

La voix de George Cannon se fit embarrassée et obscure pour demander :

— Vous ne voulez pas partir avec moi?

Elle secoua de nouveau la tête. Elle ne pouvait pas parler. Elle éprouvait d'affreuses tortures.

— Bien, — dit-il. — Mais j'espère pouvoir compter que vous ne me dénoncerez pas à la police?

— La police? — s'écria-t-elle. — Pourquoi.

— Mais, vous savez, c'est une histoire qui peut me rapporter trois ans de prison, au moins. Avez-vous jamais entendu prononcer le mot « bigamie »?

Il y avait dans sa voix une touche d'ironie.

— Oh, mon Dieu ! — dit-elle dans un souffle, déjà décontenancée.

Il ne lui était réellement pas venu à l'esprit d'examiner le cas de George sous son aspect légal.

— Mais que pouvez-vous faire? — demanda-t-elle avec l'innocent désarroi d'une jeune fille ignorante.

— Je peux disparaître, — répondit-il. — C'est tout ce que je peux faire. Je ne me vois pas en prison. J'ai visité une fois celle de Stafford. Le gouverneur nous l'a fait visiter à plusieurs. Et je ne me vois pas là-dedans.

Il commença à bourrer sa valise, puis sans interrompre ses préparatifs continua à s'adresser à Hilda.

— Vous aurez ce qu'il vous faut sous le rapport de l'argent et du reste. Mais je vous engagerais à vous en aller d'ici et à ne revenir que quand il le faudra absolument. C'est ce que vous avez de mieux à faire. Et redevenez Hilda Lessways !... Sarah aura à faire aller le boarding comme elle le pourra. Heureusement sa santé s'est améliorée. Elle peut faire de jolis bénéfices si elle le veut. C'est un bon gagne-pain pour elle. Mon versement sur le Chichester et le reste sera perdu.

— Et vous? — murmura-t-elle.

Il lui tournait le dos. Il lui fit face, la regarda un instant d'un air énigmatique et se remit à ses paquets.

Elle aurait voulu l'aider, lui montrer quelque tendresse. Son cœur était déchiré de compassion. Mais elle ne pouvait bouger. Elle était maintenue immobile par une dureté qui venait de son orgueil ou de sa vanité.

Lorsqu'il eut fini sa valise avec une hâte négligente, il alla à la porte, l'ouvrit en grand et appela d'une voix forte et assurée :

— Louisa !

Une faible réponse arriva d'en haut :

— Oui, monsieur.

— J'ai besoin de vous. — Il savait lui parler sec.

Au bout d'un instant elle arriva à la porte de la chambre.

— Allez vite à King's Road me chercher un cab. — lui dit-il comme s'il lui faisait une confidence.

— Oui, monsieur.

Cette femme était une véritable esclave chrétienne.

— Tenez. Descendez la valise jusqu'à la porte.

Il la lui tendit.

— Oui, monsieur.

Elle disparut. Et l'on entendit s'ouvrir la porte de la rue.

George prit son chapeau et sortit brusquement. Hilda allait nerveusement de long en large, toute raide d'être demeurée si longtemps immobile. Elle se demandait comment lui et elle se comporteraient pendant l'épreuve des adieux. Au bout de quelques instants un cab s'arrêta devant la maison. Louisa en avait probablement rencontré un en route. Hilda attendait avec une tension de tout son être. Puis elle entendit le cab s'éloigner. Elle s'élança, stupéfaite, à la fenêtre. Elle vit le toit du cab qui disparaissait et la grosse valise... Il était parti ! Il était parti sans dire adieu. Voilà de quoi il s'était avisé pour simplifier la situation. C'était radical mais magnifique. Il était parti de la maison et de sa vie. Comme elle regardait le toit du cab se balancer vaguement dans le lointain, il lui semblait qu'il se soulevait par quelque opération magique et qu'elle pouvait apercevoir la forme humaine qui se trouvait à l'intérieur ; cet être ravagé, flétri, à l'expression farouche, assis dans le noir entre ces roues qui l'entraînaient loin d'elle. Cette vision était intolérable. Elle se retira de la fenêtre et se mit à pleurer passionnément. Comment aurait-il pu agir autrement qu'il n'avait fait? Elle l'avait possédé — le souvenir qu'elle avait conservé de leurs étreintes le lui prouvait, et à quel point ! Tout ce qu'il avait dit était vrai et, cela étant admis, qui pouvait blâmer sa conduite? Il avait risqué et perdu, tout simplement.

Sarah Gailey apparut soudain et ferma la porte avec un air de conspiratrice.

— Eh bien?... — commença-t-elle avec un air terrifié.

Et Hilda, s'arrêtant de pleurer, fit signe que oui.

— Oh, ma pauvre chérie !

Sarah Gailey poussa un faible gémissement. Sa tête conservait ce balancement nerveux dont elle n'avait pas conscience. A la voir, avec ses pauvres traits usés et douloureux, Hilda sentit avec plus d'acuité combien elle-même était jeune et inexpérimentée.

Mais en dépit du choc éprouvé, en dépit de son extrême détresse, en dépit de l'angoisse et de la peur qui habitaient son âme, en dépit de l'immense difficulté de la situation où elle se trouvait ainsi violemment jetée, Hilda n'était pas sans consolation. Elle n'éprouvait à aucun degré la honte conventionnelle de la jeune fille abusée. Au contraire, au fond d'elle-même elle se rendait compte que cette catastrophe était une délivrance. Elle savait que le destin l'avait favorisée en la sauvant des conséquences d'une erreur tragique imputable à sa faiblesse. Ces pensées l'enflammaient et communiquaient plus de beauté encore à sa pitié remplie d'appréhensions envers la véritable victime que confrontait maintenant un nouveau danger : la menace des lois.

LIVRE VI

I

UNE SOIRÉE A BLEAKRIDGE

Lorsque le cab d'Hilda tourna avec une dangereuse embardée dans le sombre jardin des Orgreave, elle aperçut un autre cab déjà arrêté devant la porte ouverte de la maison. Sous le porche éclairé se tenaient des formes humaines qu'elle reconnut être Janet et Alicia, toutes emmitouflées comme pour un départ, et Martha avec d'autres manteaux à la main. L'arrivée du second cab produisit de l'agitation sous le porche et Hilda, se penchant à la portière dans le brouillard de novembre, eut un frisson d'appréhension au moment où sa

voiture fit halte derrière la première. Elle allait rencontrer des amis pour la première fois depuis sa secrète et malheureuse aventure. Elle avait peur que Janet, grâce à cette pénétration magique que donne l'affection, ne lût tout de suite sur son visage toute l'histoire de l'année passée. Janet lui avait écrit, lui donnant de ses nouvelles, lui demandant des siennes et la pressant de venir la voir, le lendemain même du dramatique entretien au cours duquel George Cannon avait avoué son infamie. Si la lettre était partie un jour ou deux plus tôt et avait trouvé Hilda en pleine lune de miel elle aurait certainement répondu en informant Janet de l'énorme événement de son mariage. Et son mariage devenant connu de tout le monde à Turnhill, sa honte aurait partagé cette notoriété. Mais le hasard lui avait épargné cette humiliation. Personne dans le pays n'avait entendu parler de son mariage. Poussée par un instinct bien caractéristique de sa nature, elle s'était décidée à ne l'annoncer que lorsque sa lune de miel serait finie. En répondant à Janet elle avait écrit très brièvement suivant son habitude et dit qu'elle viendrait à Lane End House dès qu'elle pourrait. « Vais-je lui dire, ou non?... » avait-elle agité dans son esprit et elle s'était résolue à temporiser. Mais elle avait pourtant un grand désir d'aller chez son amie. Elle en avait plus qu'assez de Preston Street et de Brighton et aspirait à les quitter à quelque prix que ce fût.

Et à la fin, par une matinée sans soleil, après le départ de George Cannon pour l'Amérique et alors que toutes les affaires avaient été arrangées ou s'étaient arrangées d'elles-mêmes, que Sarah Gailey allait mieux et que la saison d'automne allait son train avec de nouvelles domestiques elle avait soudainement déclaré :

— Il faut que j'aille à Bursley aujourd'hui, pour quelques jours.

Et elle était partie brusquement, sans avoir averti Janet.

Et maintenant, elle se trouvait dans le jardin.

Martha vint jeter un coup d'œil pour obtenir une explication de ce singulier rassemblement de cabs dans le jardin et s'écria joyeusement :

— Oh, miss Janet, c'est miss Hilda, miss Lessways, plutôt !

Alice poussa un cri perçant. Le premier cab s'avança pour

faire de la place à celui d'Hilda et celle-ci descendant dans l'illumination du porche, se révéla aux trois jeunes filles.

« Est-ce qu'elles vont s'apercevoir de quelque chose? » se demanda-t-elle toute gênée et presque tremblante à la pensée des terribles changements qui s'étaient opérés en elle depuis sa dernière visite.

Mais personne ne remarqua quoi que ce soit. Personne ne vit que ce n'était pas là la même Hilda. Même dans l'intimité de ce baiser affectueux pour lequel elle dut lever son voile, Janet ne parut avoir aucun soupçon.

— Nous allions partir pour Hillport, — dit celle-ci. — Quelle magnifique idée d'arriver ainsi !

— N'allons pas à Hillport ! — dit Alicia.

Janet hésita, laissant retomber son voile.

— Il faut y aller bien évidemment, — dit Hilda sur un ton positif.

— Je crois que oui ! — dit Janet à regret. — Vous comprenez, ce sont les Marrion, les cousins d'Edie et Edie elle-même y sera.

— Qui est Edie?

— Mais la fiancée de Tom ! Je suis sûre de vous l'avoir dit.

— Oui, — dit Hilda, — seulement je ne me rappelle pas bien le nom.

— Oh, il n'est question que d'Edie, maintenant ! — répliqua la voix légère d'Alicia. — Il faut que nous fassions bien attention ou autrement Tom nous avalerait. Voilà pourquoi nous prenons un cab. Nous y serions allées à pied, n'est-ce pas, Janet? seulement ce ne serait pas chic d'aller à pied chez les Marrion le soir ! La voiture des misses Orgreave ! — ajouta-t-elle, imitant l'intonation d'un domestique et avec une pirouette.

Janet était absolument la même qu'autrefois, mais Alicia, la petite fille à la tresse, s'était développée. L'enfant qu'elle était se mélangeait maintenant de jeune fille dans ses gestes et sa façon de parler. Elle rougissait et pâlissait continuellement, souffrait d'une timidité aiguë et avait quelque vanité, mais pas au point de se rendre désagréable.

— Dites-donc, Jan, — s'écria-t-elle, — pourquoi Hilda ne viendrait-elle pas avec nous?

— Chez les Marrion? Oh non, je vous remercie ! — dit Hilda.

— Mais oui ; Hilda, venez ! Je suis sûre qu'ils seront ravis ! — insista Janet. — Je n'y pensais pas.

Bien que flattée et même un peu surprise du sérieux extraordinaire avec lequel Janet la pressait d'accepter, Hilda secoua la tête.

— Où est Tom? — demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Oh ! — s'écria Alicia. — Il y a des heures qu'il est parti pour escorter la dame de ses pensées de Hanbridge à Hillport.

— Attendez que vous soyez fiancée vous-même, Alicia ! — dit Janet. Mais la façon dont pétillait son regard indiquait bien que Tom fournissait en ce moment d'innocentes occasions de s'amuser à sa famille.

— Dans tous les cas, vous dormirez dans ma chambre ce soir, ma chérie, — ajouta-t-elle lorsque Martha et le cocher eurent porté la malle d'Hilda dans le hall.

Puis Martha fit claquer la porte d'entrée et une autre bonne apparut dans le hall pour aider à monter la malle.

« Non. Je ne pourrai jamais le leur dire », pensa Hilda en la suivant.

Alice avait gambadé en avant pour informer ses parents de l'arrivée d'Hilda. Celle-ci apprit que Mrs Orgreave était au lit avec une crise d'asthme et qu'Osmond Orgreave travaillait dans leur chambre à tous deux.

* * *

Plus tard, ayant pris son repas ainsi qu'en avait décidé la malade, Hilda s'assit près du feu dans la grande chambre paisible de Mr et de Mrs Orgreave. Celle-ci jouissait de quelque répit et restait étendue la tête très haute sur des oreillers, dans la moitié du large lit qui lui appartenait. Le couvre-pieds s'étendait sur elle sans un pli ; le drap retourné avec précision faisait au couvre-pieds une bordure blanche et bien unie. Mrs Orgreave ne bougeait pas. Pas une de ses boucles grises ne remuait. Elle parlait de temps en temps à voix basse. Sur

la table de nuit se trouvait un inhalateur Godfrey pour le chlorite d'ammoniaque, avec son cylindre de verre et ses trois tubes. Il n'y avait que cet instrument et l'aspect noirâtre des lèvres de la malade ainsi que la pâleur de ses joues qui pussent rappeler que, un moment auparavant, ce lit avait été témoin d'une scène de torture. Mr Orgreave, en escarpins brillants et des manchettes élégantes jaillissant des manches de son veston noir d'appartement, était penché sur une grande planche horizontale que supportaient des tréteaux à gauche de la cheminée. Cette planche était couverte sur toute sa longueur par un grand papier bleu transparent que l'architecte tirait de temps en temps vers lui, faisant de grandes vagues de papier à ses pieds et réduisant peu à peu un rouleau qui se trouvait par terre de l'autre côté de la table. Un bec de gaz arrangé spécialement et muni d'un abat-jour vert, qui projetait une forte lumière sur le palier, semblait indiquer qu'Osmond Orgreave avait l'habitude de travailler là le soir.

— C'est étonnant que je sois obligé de faire ça moi-même, n'est-ce pas? — remarqua-t-il en s'arrêtant pour rouler la masse de papier accumulée à ses pieds.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda Hilda.

— C'est un dessin grandeur nature de détail d'architecture. C'est simple !... Mais croyez-vous que je pourrais m'en remettre à aucun de mes malins de fils pour attraper comme il faut la courbe de cette moulure?

Il y eut un coup sec à la porte, et la vigilante Martha entra.

— Voici le *Signal*, monsieur. Le petit vient juste de l'apporter.

— Donnez-le à miss Hilda, — dit-il sans lever les yeux.

— Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse du *Signal* ? — demanda Hilda tenant à la main le journal à l'encre encore fraîche.

— Je voudrais que vous nous lisiez ce qu'il y a sur la grève, — dit Mrs Orgreave. — C'est terrible !

— Ah, je vous crois, — approuva Hilda avec conviction. — Oh, figurez-vous qu'en venant de Shawport j'ai vu une procession d'ouvriers et rien d'aussi terrible ne...

— C'est aux enfants que je pense, — dit doucement Mrs Orgreave.

— Dommage que les ouvriers ne fassent pas comme vous ! — murmura Mr Orgreave.

— Ne fassent pas quoi? — demanda Hilda sur un ton de défi.

— Penser aux enfants?

Malgré son envie de protester, Hilda ouvrit le *Signal* en silence et chercha dans les colonnes avec la maladresse de quelqu'un de novice dans la lecture des journaux.

— La grève des ouvriers en porcelaine. Les meneurs. »

Elle lut les manchettes.

— Il n'y a pas grand'chose.

— Est-ce que c'est tout ce qu'il y a?

— Oui. Ils ne paraissent pas concevoir l'importance du fait que la moitié de la population meurt de faim, — répondit Hilda avec un sourire de mépris.

— A qui la faute, s'ils meurent de faim? — demanda Osmond Orgreave, lui jetant un coup d'œil, la tête toujours penchée.

— Je trouve cela honteux ! — s'écria-t-elle.

— Savez-vous que ces gens-là ont violé les conventions qu'ils avaient acceptées il n'y a pas si longtemps? Que peut-on faire avec eux?

— Violé leurs conventions?

Elle était toute attrapée.

— Violé leurs conventions. Ils n'ont pas voulu respecter leur propre signature, leur propre parole. Croyez-moi. Une jeune fille raisonnable comme vous ne devrait pas se laisser impressionner par le spectacle d'une procession par une nuit froide.

Il sourit et elle sourit aussi, mais gauchement. Puis il fit valoir quelques-uns des arguments des patrons.

— Comme vous êtes dur pour les hommes, — protesta-t-elle, quand il eut fini,

— Pas du tout ! pas du tout ! — Il s'étira, puis fit le tour de ses tréteaux pour aller tisonner. — Écoutez plutôt Mr Clayhanger parler des ouvriers si vous voulez savoir ce que c'est qu'être dur.

— Mr Clayhanger? Vous voulez dire le vieux Mr Clayhanger?

— Oui.

— Mais il n'a pas de fabrique?

— Non, mais il emploie des ouvriers.

Hilda se leva, gênée, et s'avança vers la table de toilette à l'autre bout de la chambre et dans l'ombre.

— J'aimerais à visiter une imprimerie, — dit-elle brusquement.

— Très facile, — dit Mr Orgreave, se remettant au travail avec un long soupir.

Hilda songea : « Pourquoi ai-je dit cela? » Et elle se tourna vers la table de toilette. Et dans un regard brouillé elle aperçut les objets qui formaient une longue rangée sur le linge blanc recouvrant le bois de rose et elle se dit : « Tout ceci est beau. » Et elle vit les stores pâles baissés derrière la table, la garniture à frange du haut, les rideaux drapés et l'obscure image d'elle-même que lui renvoyait la glace. Et elle sentait derrière elle la longue perspective de cette grande chambre calme et confortable ; elle entendait le bruit du charbon écroulé dans la cheminée, celui du papier froissé et la toux légère de Mrs Orgreave. Et elle imaginait toutes les autres pièces de cette vaste maison et le jardin derrière tout rempli d'une brume incertaine. Et elle se dit encore : « Toute cette maison est belle. C'est ce que j'ai jamais vu de plus beau ou verrai jamais. Je suis heureuse ici. »

La porte s'ouvrit et Martha réapparut.

— Pardon, monsieur, Mr Edwin Clayhanger est en bas.

— Bon, j'ai presque fini. Où est-il?

— Dans le petit salon, monsieur.

— Eh bien, dites-lui que je descends dans une minute.

— Hilda, — dit Mrs Orgreave, — auriez-vous le bonté d'aller lui dire?

L'entrée de la bonne annonçant Edwin Clayhanger avait paru à celle-ci d'un effet dramatique et saisissant. « Voilà des siècles, se dit-elle, qu'il n'est pas venu et le voilà le soir-même de mon arrivée. »

— Certainement, — répondit-elle.

Elle songea : « Voici la deuxième fois qu'elle m'envoie dire quelque chose à Edwin Clayhanger. »

Brusquement elle rougit de confusion devant la maîtresse

de la maison. « Est-il possible, se demanda-t-elle, est-il possible que Mrs Orgreave ne se doute pas de ce qui m'est arrivé? Est-il possible qu'elle ne puisse pas voir que je suis différente de ce que j'étais? Si elle savait... s'ils savaient... ici ! »

II

UN RENDEZ-VOUS

— J'imagine que vous n'avez pas pensé une fois à moi depuis mon départ !

Elle était assise sur le canapé dans le petit salon rempli de rayons chargés de livres et elle lança ces paroles à Edwin Clayhanger qui était debout près d'elle. Elles étaient singulières et constituaient certainement une bravade, un appel plein de défi aux aventures. Elle se dit : « C'est fou à moi de dire une chose pareille », mais cette chose-là était néanmoins sortie tout naturelllement de ses lèvres et elle ne savait pas pourquoi. Si Edwin Clayhanger en fut saisi, elle le fut également.

— Oh ! si ! — balbutia-t-il.

Bien entendu elle lui avait fait perdre contenance.

Elle sourit et ajouta l'air persuasif :

— Mais vous n'avez pas demandé de mes nouvelles?

— Si, — répondit-il après un silence et avec quelque chose d'un peu provocant dans la voix.

— Une fois. — Elle continuait de sourire.

— Comment le savez-vous? — demanda-t-il.

Elle lui dit avec beaucoup de calme, et interrompant son sourire, que Janet était la source de son renseignement.

— Qu'est-ce que ça prouve? — s'écria-t-il avec une rudesse soudaine. — Qu'est-ce que ça prouve le nombre de fois que j'ai demandé de vos nouvelles !

Elle resta muette. Elle se disait : « Si je suis aussi intime avec lui, ce doit être à cause de la conversation que nous avons eue dans le jardin ce soir-là. » Et il lui semblait que cette scène les avait en quelque sorte unis pour toujours, avait

scellé leur intimité et que, même s'ils faisaient semblant de n'avoir l'un avec l'autre que des relations ordinaires, cette mince protection de correction mondaine céderait constamment sous la poussée d'un besoin d'intimité aux profondeurs insoupçonnées. Elle regardait à la dérobée sa figure avec un vif sentiment de plaisir.

Ils se mirent à causer de la grève. C'était un sujet qui pendant ces semaines-là ne pouvait être évité, ni par les riches, ni par les pauvres.

— Je pense bien que vous êtes comme les autres, contre les ouvriers? — lui dit-elle sur un ton de défi, invitant à la bataille.

Il répondit sans façons :

— Quel droit avez-vous de supposer que je suis comme tout le monde?

Elle pencha la tête d'avantage de manière à ne l'apercevoir qu'à travers le voile de ses cils.

— Je vous demande bien pardon, — dit-elle d'une voix basse où il y avait comme une sorte de méditation souriante. — Je n'ai jamais douté que vous n'étiez pas comme eux.

La pensée suivante traversa son esprit comme un coup de lance : « Il est incroyable et horriblement dangereux que je sois assise ici avec lui après tout ce qui m'est arrivé. Et lui qui n'a pas le moindre soupçon... Et pourtant qu'est-ce qui peut empêcher d'arriver ce qui doit arriver? Rien. »

Edwin Clayhanger continua de parler de la grève et elle l'entendit dire :

— Si vous voulez le savoir je vais vous dire ma pensée. Les grévistes ont toujours raison... Vous n'avez qu'à les regarder quand ils sont ensemble. Ils ne se condamnent pas à la faim pour le plaisir.

Ses paroles la firent tressaillir. Elles paraissaient tout ordinaires et renfermaient pourtant une signification immense. Sa générosité envers les opprimés prenait pour elle une importance magnifique. Son attitude envers toutes choses était radicalement et mystérieusement différente de celle des autres hommes qu'elle avait connus... Et puis il y avait l'expression de son regard si simple, si pensive !

Ils continuèrent à causer puis, suivant la direction de ses pensées intimes, elle déclara brusquement :

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous. — Puis un silence. — Non, jamais, — ajouta-t-elle avec une conviction intense.

— Je pourrais dire la même chose de vous, — répondit-il avec émotion.

— Oh, non ! Moi je ne compte pas, — murmura-t-elle dans un souffle.

Elle leva les yeux, délicieusement flattée. Le visage d'Edwin Clayhanger était cramoisi. Moment exquis, dans le cadre familier du petit salon et près du feu, elle sur le canapé et lui debout près d'elle, donnant l'impression d'un délicieux péril ! Peu à peu il reprit sa couleur naturelle.

*
* *

Osmond Orgreave entra avec son air ironique et, tout de suite, se mit à taquiner le jeune homme au sujet de la rareté de ses visites.

Se tournant vers Hilda il dit :

— Il ne vient guère nous voir que quand vous êtes ici.

C'était absolument comme s'il eût dit : « J'ai entendu chaque mot de ce que vous avez dit avant d'entrer et j'ai lu dans vos cœurs. » Tous les deux furent décontenancés, lui extrêmement.

— Allons, allons, Mr Orgreave ! — protesta-t-il gauchement. — Puis, avec la plus naïve des ingénuités : — Mrs Orgreave va mieux? — demanda-t-il.

Mais Osmond Orgreave n'était pas d'humeur à l'épargner. Un instant plus tard il disait :

— Est-ce qu'elle vous a dit qu'elle voulait visiter une imprimerie?

— Non, — répondit-il, intéressé. — Mais je serai très heureux de lui montrer la nôtre, quand il lui plaira.

Hilda, frappée de mutisme ne répondit rien et Clayhanger conclut aussitôt, changeant de ton :

— Voyons, il faut que je m'en aille. Je ne voulais qu'entrer et sortir...

Et il partit, sans vouloir répondre à la demande que lui

faisait Mr Orgreave de fixer la date de sa prochaine visite. Le claquement de la porte d'entrée fit résonner la maison.

Mr Orgreave ayant reconduit Clayhanger jusqu'à la rue ne revint pas immédiatement dans le petit salon. Hilda se leva d'un bond et hésita. Elle était désappointée, éprouvait même du ressentiment et assurément de l'humiliation. « Oh, non, se dit-elle. Il est timide et craintif... Je suis sûre qu'il est parti parce que Janet n'était pas ici. » Elle entendit, par la porte entr'ouverte, les escarpins de Mr Orgreave sur les carreaux du couloir qui conduisait à l'escalier.

Martha entra avec un sourire ravi qui était curieux.

— Pardon, miss, voulez-vous passer dans le vestibule un instant?... Quelqu'un désire vous parler.

Hilda rougit sans rien dire et obéit à cette invitation. Clayhanger se trouvait dans le froid vestibule, son chapeau à la main. Le cœur d'Hilda bondit.

— Quand voulez-vous venir voir notre imprimerie? — murmura-t-il rapidement, très gêné et s'exprimant pourtant avec une rudesse autoritaire. — Demain? Je serais heureux que vous vinssiez.

Il avait jeté sur elle un enchantement par ce retour merveilleux. Et afin de le lui cacher, elle fronça les sourcils et ne dit rien.

— A quelle heure? — demanda-t-elle brusquement.

— N'importe quelle heure.

Son ardeur faisait délicieusement frémir Hilda.

— Oh, non ! Il faut choisir une heure.

— Mettons entre six heures et demie et sept heures moins le quart. Ça vous va?

Elle fit un signe de tête affirmatif. Leurs mains se rencontrèrent. Il dit adieu. Il ouvrit la lourde porte. Elle aperçut son dos un instant, se détachant sur les pâles ténèbres du jardin où la brume se rassemblait en volutes. Et puis elle avait refermé la porte et se trouvait toute seule dans le hall clos. Le miracle s'était produit et elle en était toute intimidée. Et au milieu de ses appréhensions merveilleuses elle était toute pénétrée d'une sensation unique d'aventure et d'inconnu. « Ce matin j'étais à Brighton, pensa-t-elle. Il y a une demi-heure je n'avais aucune idée de le voir. Et mainte-

nant !... Et demain? » La conséquence tragique de sa première aventure avait laissé intact son goût pour les expériences nouvelles. Au contraire elle l'avait fortifiée. Le caractère désastreux de l'une l'excitait à courir l'autre. Le goût de vivre lui était revenu. Demain l'appelait, miraculeux et doré. La faculté qu'ont les hommes et les femmes de créer leur propre existence lui semblait divine, et rien qu'à la concevoir, elle sentait une fièvre l'envahir.

III

A L'IMPRIMERIE

Ce soir-là à une heure avancée, Hilda et Janet s'enfermèrent dans leur chambre. Hilda éprouvait là un sentiment de sécurité absolue comme elle n'en avait pas connu depuis son départ de Lessways Street à Turnhill, un matin avec Florrie Bagster près d'elle dans la voiture. Ce n'est point qu'elle eût jamais eu réellement peur d'être attaquée dans aucune de ses chambres, mais celle-ci lui paraissait avoir revêtu un caractère d'inviolabilité mystique du fait que Janet l'eût occupée pendant de longues années. « La chambre de Janet ! » il y avait dans ces mots une vertu qui n'aurait pu appartenir à par exemple : « la chambre d'Hilda ! » ni même à « la chambre de maman », celle-ci étant à la merci de n'importe quel maraudeur profane et familial et servant en quelque sorte de place publique où se traitaient toutes les affaires.

Hilda, regardant de son lit le complexe déshabillage de Janet, s'instruisait. Et une fois de plus elle se surprit à désirer être comme elle, non pas seulement en apparence extérieure. mais aussi par la douceur des manières et du ton.

« Comment vais-je m'habiller demain après-midi? » Toute l'activité de son cerveau se rapportait plus ou moins à cet après-midi du lendemain. La perspective de cette visite à l'imprimerie avait allumé dans son cœur une sorte de lampe immobile qui brillait à travers le bref et brumeux intérêt du moment présent. Et Edwin Clayhanger semblait être précisé-

ment le sujet de conversation que Janet cherchait expressément à éviter. Elle posait des questions sur la vie d'Hilda à Brighton et la santé de Sarah Gailey. Elle prononça même le nom de George Cannon. Hilda affermit sa voix pour répondre, bien qu'elle ne redoutât pas sérieusement les questions de Janet qui étaient comme celles du reste de la famille, invariablement discrètes et respectueuses de la réserve de l'interlocuteur. Mais d'Edwin Clayhanger, dont la visite lui avait pourtant été racontée au salon, à son retour, elle ne souffla pas mot.

Puis, lorsque Janet eut éteint le gaz et que la manche à l'orientale de sa chemise de nuit en soie eut délicatement effleurée le visage d'Hilda, au moment d'entrer au lit, elle remarqua :

— C'est curieux qu'Edwin Clayhanger soit venu justement ce soir !

La joue d'Hilda devint chaude.

— Il m'a demandé de venir voir leur imprimerie demain, — dit-elle vivement.

Janet fut saisie à l'improviste.

— Vraiment ! — s'écria-t-elle, évidemment stupéfaite.

Elle parla une seconde trop tôt. Si elle avait attendu une seconde seulement elle aurait pu cacher à Hilda ce dont celle-ci s'aperçut fort aisément, c'est-à-dire son anxiété et sa jalousie. Oui, il y avait de la jalousie dans le ton de cette créature à l'adorable bonté. L'intérêt qu'Hilda prenait à l'après-midi du lendemain s'en trouva intensifié.

— Pourrez-vous venir? — demanda-t-elle.

— A quelle heure?

— Il a dit six heures et demie ou sept heures moins le quart.

— Je ne peux pas, — dit Janet, l'air vague, — à cause de la réunion de cette société musicale, vous savez bien. Je vous en ai parlé, n'est-ce pas?

A la lueur incertaine du feu mourant Hilda distinguait peu à peu l'entassement pâle et mystérieux des vêtements et tous les détails de la chambre que l'arrivée d'une nouvelle occupante avait parsemée d'objets en désordre. Son aventure atteignait maintenant une complexité infinie et cette complexité semblait se symboliser dans le mystère féminin et

suggestif de ce qu'elle voyait et devinait dans l'obscurité. Elle se dit : « J'usurpe ici une qualité qui n'est pas la mienne. Je devrais révéler mon secret. Ce ne serait que juste. Je n'ai aucun droit de me mettre entre elle et lui. » Mais un instinct puissant la faisait repousser de telles idées. Elle les chassa résolument et s'abandonna avec une appréhension plus délicieuse à l'attente du lendemain.

*
* *

Hilda entrant dans le magasin Clayhanger toute agitée et se rendant à peine compte de ce qu'elle faisait, put néanmoins entendre sa propre voix souhaitant le bonjour à Edwin Clayhanger d'un accent clair et ferme. Et elle s'aperçut bientôt très clairement qu'il était encore plus gêné qu'elle-même, ce qui contribua à lui rendre son assurance tout en la remplissant de délices. Ce blond jeune homme aux mouvements gauches et contraints s'empara de son parapluie et l'engagea à enlever son caoutchouc. Elle obéit avec une timidité enchantée. Elle se débarrassa donc de son vêtement avec l'impression de dépouiller toute pudeur et de se montrer à lui sans mystère. Pour compléter son sacrifice elle leva sa voilette et lui sourit comme pour dire : « Et puis quoi encore? » Un gros homme âgé à la tenue négligée apparut à la porte d'une petite cabine située à l'intérieur même du magasin, et Edwin Clayhanger rougit.

— Papa, voici miss Lessways. Miss Lessways, mon père... Elle est... elle est venue visiter l'imprimerie.

— Comment allez-vous, miss?

Elle serra la main de ce père tyrannique qui était néanmoins, en dépit de sa réputation, aussi intimidé apparemment que son fils. Puis la porte du magasin s'ouvrit et il se tourna pour aller recevoir un client. Hilda se dit : « Si ce gros vieux devenait un jour mon beau-père? Est-il possible de l'imaginer comme étant mon beau-père? » Et elle eut un élan passager de curiosité à l'égard des deux sœurs Clayhanger, se rappelant avec satisfaction que Janet aimait l'aînée.

Edwin Clayhanger, marmottant quelque chose, lui montra une ouverture au comptoir. Elle y passa immédiatement avec

lui, puis franchit une porte à l'arrière boutique. Ils se trouvaient seuls devant une cour inondée de pluie. Edwin Clayhanger éternua violemment.

— Il ne fait que pleuvoir, — murmura-t-il. — Il aurait mieux valu garder le parapluie ! Néanmoins...

Il lui jeta un coup d'œil pour la consulter et l'inviter à continuer. Ils traversèrent côte à côte en courant et atteignirent un escalier couvert qui conduisait aux bureaux. Il semblait à Hilda qu'ils s'étaient échappés du magasin comme des fox-terriers, comme deux chiens amis fuyant la surveillance d'un vieillard impénétrable et dangereux ! Elle éprouvait à l'égard d'Edwin Clayhanger une confiance amicale et pleine de bien-être, un sentiment tranquille tel que George Cannon ne lui en avait jamais inspiré. Après plus d'un an — et quelle période d'événements imprévus ! — elle se disait de nouveau : « Il me plaît ! » Il ne s'agissait pas d'amour, croyait-elle, mais de sympathie ! Il lui était agréable d'être avec lui. Elle aimait la sensation de lui faire confiance. Elle aimait sa jeunesse et la sienne propre. Elle était peinée qu'il eût un rhume et ne voulût pas le soigner !... Maintenant ils grimpaient par un étroit escalier plein de craquements vers un monde nouveau et lointain, séparé du monde commun qu'ils venaient de quitter par l'aventureuse traversée de la cour humide... Voici qu'ils se trouvaient dans une odeur d'huile au milieu d'un grand atelier avec des poutres au plafond et plein de machines... L'imprimerie !... Un homme énorme, mais plein de déférence, les salua avec une solennité majestueuse. C'était le contremaître et son tablier blanc le faisait reconnaître comme appartenant à la classe des ouvriers, mais sa carrure gigantesque — à lui seul il pesait plus qu'eux deux mis ensemble — et son âge le plaçaient en quelque sorte au-dessus d'eux de sorte qu'ils paraissaient comme deux gosses devant cette vaste présence. Lorsqu'Edwin Clayhanger, avec une sorte d'audace, parla à ce gaillard intimidant sur le ton d'un maître, Hilda tressaillit de plaisir à ce spectacle piquant et l'admira, devint fière de lui. La voix immense du contremaître qui expliquait les machines et les outils, provoquait en elle des vibrations physiques. Mais elle ne comprenait rien à ce qu'il disait, absolument rien. Elle marchait dans un

rêve plein d'odeur d'huile et de constructions en fer monstrueuses que dominait le grand contremaître, et Edwin aussi se trouvait dans ce rêve. Elle se mit à parler à tort et à travers du quatre centième anniversaire de l'inventeur de l'imprimerie à propos de ce qu'elle avait lu s'y rapportant dans l'histoire de Cranwick... à Brighton. Brighton avait disparu derrière l'horizon de sa mémoire. Même Lane End House était perdu quelque part dans un vague passé. Toute sa vie précédente s'était évanouie comme un rêve. Elle se dit, avec remords : « Il va sûrement croire que j'ai lu un livre sur l'imprimerie parce que je m'intéressais à lui ! Ça m'est égal ! J'espère qu'il le croit ! » Elle l'entendit proposer que, comme il était trop tard ce jour-là pour voir fonctionner la plus grosse machine, elle revînt le lendemain. Elle promit aussitôt... Elle désirait impatiemment à présent quitter la salle où ils se trouvaient et voir quelque chose d'autre. Puis elle eut peur que ce fût là tout ce qu'il y avait à voir... Edwin Clayhanger se dirigeait vers la porte... Ils se trouvaient de nouveau seuls, sur l'escalier... Le contremaître s'était incliné sur le palier comme un chambellan... Elle comprit qu'il y avait encore, délicieuse perspective, d'autres intérieurs plus secrets encore, qui attendaient leur visite.

*
* *

Ils se trouvaient dans un grenier, employé comme magasin, où s'entassaient des mains et des mains de papier. A la lumière d'une bougie dans un chandelier d'étain ils étaient passés ensemble et seuls dans des corridors et des escaliers derrière le magasin. Elle avait vu tout ce qui se rapportait au fonctionnement de l'imprimerie et maintenant ils se trouvaient en haut de la vieille maison et au bout de leur excursion.

— C'était ici que je travaillais, — dit Edwin Clayhanger.

Elle s'informa de la nature de son travail.

— Oh ! — dit-il à sa façon traînante, — je lisais, j'écrivais, à cette table même.

Dans l'ouverture de la fenêtre, au milieu des piles de papier, se trouvait une vieille table dilapidée et couverte de poussière.

— Mais il n'y a pas de cheminée, — remarqua-t-elle, pro-

menant autour d'elle un regard circulaire qui vint se fixer sur lui.

— Je le sais.

— Mais comment faisiez-vous en hiver? — demanda-t-elle avec une curiosité passionnée.

Et il répondit brièvement avec un brin d'orgueilleuse affectation qui était charmante :

— Je m'en passais.

Hilda sentit sa gorge se serrer et les larmes lui monter brusquement aux yeux. Ce n'était pas la vision de ce qu'il avait eu à souffrir qui la touchait. C'était celle de toute sa jeunesse qui lui procurait une tristesse exquise — de toutes ces années qui lui étaient et lui seraient toujours cachées. Elle savait que, seule de tous les êtres humains, elle avait le pouvoir de le comprendre et de sympathiser pleinement avec lui. Et elle s'affligeait en songeant à cette longue et ingrate période pendant laquelle il était resté incompris. Elle voulait par quelqu'immense effort de tendresse le récompenser de tout ce qu'il avait souffert. Et elle éprouvait une curiosité divine à l'égard de toute sa vie passée. Elle n'en avait jamais éprouvé de semblable avec George Cannon ; elle s'était seulement demandé quelles avaient pu être ses histoires de femmes. Il n'avait pas non plus provoqué cette tendresse qui jaillissait en elle de quelque source secrète et inépuisable rien qu'à la vue du sourire pensif d'Edwin Clayhanger. Et pourtant, en ce moment, alors qu'elle se tenait tout contre Edwin dans la solitude impressionnante du grenier rempli d'ombres, le souvenir de George Cannon étreignait douloureusement son cœur. Elle se disait : « Il m'aime et il est perdu et ne me reverra jamais ! Et je suis ici, toute épanouie, toute pleine d'espoir nouveau, toute étourdie de joie ! »

Et elle se représentait Janet, en train de s'assommer à la réunion de son comité. Et elle songeait : « Et moi je suis ici... » Sa félicité avait un caractère tragique.

— Je crois que je devrais m'en aller, — dit-elle doucement.

Ils repassèrent par les mêmes corridors. Et comme ils traversaient chacune des pièces du dessous, Edwin Clayhanger éteignait le gaz qu'il avait allumé en montant et Hilda l'attendait. Puis ils retrouvèrent la lumière crue du magasin. Le gros

vieux monsieur à la tenue négligée n'était pas visible. Edwin l'aida à mettre son caoutchouc et elle aima la gaucherie de ses efforts.

A la porte elle l'engagea à ne pas sortir et fit allusion à son rhume.

— Ce n'est pas la fin de l'hiver mais le commencement, — dit-elle. Personne, elle le savait, excepté elle, ne prenait soin de lui.

Mais il insista pour sortir.

Ils convinrent d'un rendez-vous à trois heures le lendemain et se serrèrent la main.

— Rentrez maintenant, — implora-t-elle en s'en allant vite.

La pluie avait cessé. Elle s'enfuit triomphalement le long de Trafalgar Road, emportant précieusement son secret avec elle. « Il m'aime ! » Si une vérité scientifique est une affirmation dont le contraire soit inconcevable, alors c'était pour elle une vérité scientifique qu'elle et Edwin dussent se rapprocher. Elle ne voulait absolument pas et ne pouvait pas concevoir l'avenir sans lui... Et tout cela venu si tôt, si précipitamment après son malheur ! Mais c'était son malheur même qui la poussait en avant avec tant de violence. Sa vie avait été convulsée, bouleversée par le hasard de la destinée et elle ne pouvait plus avoir de repos avant de l'avoir réparée et rétablie. A n'importe quel risque il fallait accomplir rapidement cette tâche... oui rapidement.

IV

UN APPEL DE BRIGHTON

L'après-midi suivant à deux heures et quart Hilda et Janet étaient ensemble dans le petit salon. La maison était calme.

Janet, agenouillée, arrangeait des livres sur un des rayons inférieurs. Hilda aussi s'agenouilla par pure nervosité sur le tapis devant la cheminée et se mit à tourmenter le feu avec le tisonnier.

— Dites donc, Janet, — commença-t-elle.

— Oui?

Celle-ci ne leva pas les yeux.

Hilda, le cœur battant, songea avec une rapidité qu'augmentait sa frayeur : « Pourquoi lui parlerais-je? Ça ne regarde personne excepté lui. Je le lui dirai et à lui seul et agirai ensuite comme il l'entendra. Après tout, je ne suis pas à blâmer. Je suis absolument innocente. Mais je ne lui dirai rien aujourd'hui ! Il faut que je sois plus sûre. Ce serait ridicule. Ce serait presque comme si je l'invitais à me faire une déclaration. Mais quand le moment sera venu, alors je lui raconterai tout et il comprendra ! Il ne peut pas ne pas comprendre parfaitement. Il m'aime. »

Elle n'osait pas se confier à Janet. Dans cet asile de vie honorable, joyeuse et prospère les mots n'arrivaient pas à se former. Et l'argument qu'elle n'était pas à blâmer semblait n'avoir aucun poids. Elle... elle, Hilda manquait de courage pour être franche... Cela déconcertait extrêmement son amour-propre... Et même avec Edwin Clayhanger elle désirait temporiser. Elle ne souhaitait rien tant que de le voir ; et cependant elle craignait de le rencontrer.

— Oui? — répéta Janet.

On entendit sonner faiblement dans le lointain de la maison.

Hilda adoptant soudain une ligne à suivre, dit :

— J'ai oublié de vous dire que je vais à trois heures chez Clayhanger pour voir fonctionner une machine. Il était trop tard hier soir. Venez avec moi, je vous en prie. Ça m'ennuie d'y aller seule.

C'était vrai. A cet instant cela l'ennuyait d'y aller toute seule. Elle se disait, sachant que Janet était libre et n'imaginant pas qu'elle pût refuser : « Je suis sauvée pour le moment. »

Mais Janet répondit avec gêne :

— Je ne crois pas que je puisse laisser maman. Vous serez très bien là-bas toute seule.

Hilda tourna impétueusement la tête. Leurs regards se rencontrèrent un instant, chargés de soupçons, de défi, d'animosité. Elles éprouvaient l'une pour l'autre une immense admiration et pourtant à présent elles se sentaient réciproque-

ment hostiles. L'instinct en elles était plus fort que l'estime. Hilda se dit avec une réelle férocité : « Quelle histoire que cette mère qu'elle ne veut pas abandonner! Elle fait la tête, voilà tout ! »

La couleur tout entière de l'existence était changée pour elle.

***

Martha entra. Aucune des jeunes filles ne bougea.

— Une lettre pour vous, miss, — dit-elle, s'approchant d'Hilda.

Celle-ci prit la lettre avec appréhension et reconnut la calligraphie penchée de Sarah Gailey.

— C'est de cette pauvre Sarah ! — murmura-t-elle avec une fausse bonne humeur tranquille. — Je me demande quels ennuis elle peut s'être encore attirés.

Elle songea : « Si seulement j'étais mariée je serais dégagée de toute responsabilité à l'égard de Sarah. Il faudrait que je pense d'abord à mon mari, mais rien d'autre ne peut me libérer. A moins de me marier, je suis enchaînée à Sarah Gailey tant qu'elle vivra. Et pourquoi?... J'aimerais le savoir ! » La réponse était simple. C'était l'habitude qui l'avait ainsi rivée.

La lettre était ainsi conçue :

« Ma chère Hilda. Je vous écris tout de suite pour vous informer qu'un homme de loi s'est présenté ici cet après-midi pour demander des renseignements au sujet de vos actions du Continental. Il m'a dit qu'il allait y avoir des difficultés avec la Compagnie et que si les actionnaires indépendants ne formaient un comité local énergique pour s'occuper de leurs inté-intérêts, ils pourraient avoir des ennuis sérieux. Il voulait savoir si vous adopteriez cette mesure à la réunion. Je lui ai donné votre adresse et il va vous écrire. Mais j'ai jugé bon de vous écrire aussi. Il s'appelle Eustache Broughton, 124, East Street, au cas où vous auriez besoin de le savoir. J'espère bien que rien de fâcheux n'arrivera. Il m'a été impossible de garder cette femme de journée. Aussi l'ai-je renvoyée ce matin. Pouvez-vous vous rappeler l'adresse de cette Mrs Catkin?... »

Elle continuait à parler des affaires du boarding, jusqu'à

la fin de la quatrième page et là en quelques mots griffonnés elle s'arrêtait sur des assurances d'affection.

— Oh mon Dieu ! — s'écria Hilda en se levant. — il faut que j'écrive des lettres tout de suite.

Elle soupira, en personne excédée. Le fait que sa fortune fût vaguement menacée ne lui causait pas d'inquiétudes : c'est à peine si elle s'en rendait compte. Ce qu'elle voyait c'était une occasion d'éviter pour le moment une entrevue avec Edwin — cette entrevue que, quelques minutes auparavant, elle avait désirée par-dessus tout.

— Quand? A présent?

Elle fit signe que oui.

— Mais qu'allez-vous faire de master Edwin? — demanda Janet, s'efforçant d'être enjouée.

— Je ne pourrai pas y aller, — répondit négligemment Hilda arrivée à la porte. — Cela n'a pas d'importance.

— Il faut que Martha aille en ville. Si vous voulez, elle peut aller le prévenir.

Il y avait là un reproche de la part de cette jeune personne qui faisait toujours si attention à ne jamais froisser personne.

— Alors, je vais écrire un mot, merci,— dit Hilda tranquillement.

Elle triomphait en somme de la supériorité de Janet et songeait : « Elle peut se permettre de faire attention à tout cela, elle. »

* * *

Pendant plus de vingt heures Hilda demeura dans une détresse profonde. Vers le soir du même jour elle était persuadée qu'Edwin Clayhanger allait venir. Son espoir persista jusqu'à neuf heures et demie; puis il commença à décliner et à dix heures était éteint. Personne n'avait prononcé son nom. Elle alla se coucher. Comme elle avait maintenant une chambre à elle qui donnait sur le jardin de la maison des Clayhanger, elle regarda dehors et, dans l'obscurité, contempla avec les plus vives appréhensions le toit sous lequel Edwin vivait et restait caché. « Il est là, se dit-elle. Il s'occupe de quelque chose en cet instant même, peut-être est-il en train de lire. Il est tout près. Si je criais, il pourrait entendre...

Et pourtant elle était absolument séparée de lui. Lorsque l'aube tirait à sa fin elle revit la même maison, pâle et nette, mais aussi mystérieuse et énigmatique que pendant la nuit. « Il dort encore, se dit-elle. Pourquoi n'est-il pas venu? Est-ce qu'il est froissé? Est-ce qu'il est orgueilleux? »

Elle se désespérait de ne pas trouver de moyens de reprendre contact avec lui.

Aussitôt après dîner, le jour suivant, elle alla avec Janet dans la chambre de cette dernière pour examiner un nouveau manteau d'hiver qui venait d'être livré. Et, tandis que Janet l'essayait et prenait des poses coquettes mais sans prétentions néanmoins, devant la glace, et qu'Hilda se disait avec jalousie : « Pourquoi ne suis-je pas comme elle? J'en sais infiniment plus qu'elle. Je suis femme et elle est jeune fille, et pourtant elle paraît bien plus femme que moi... »

Alicia, au mépris de toute règle, entra en coup de vent. Son excuse et son immunité étaient représentées par un télégramme qu'elle avait à la main.

— Pour vous, Hilda ! — s'écria-t-elle toute agitée. — Je pars pour la pension.

Hilda ouvrit l'enveloppe avec calme et lut :

« Prière venir immédiatement. — Gailey. »

Elle tendit le télégramme à Janet en silence.

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir? — demanda Janet avec toute sa sollicitude, affectueuse et spontanée.

Le nuage qui avait obscurci les rapports des deux amies se dissipa à l'instant.

— Je n'en ai aucune idée, — dit Hilda, touchée. — A moins qu'il ne s'agisse de ces actions.

Elle avait brièvement mis Janet au courant.

— Allez-vous y aller?

Hilda fit un signe affirmatif. Jamais plus elle ne resterait sourde à l'appel d'un télégramme urgent bien qu'elle ne crût pas que celui-ci eût une importance réelle. Elle l'attribuait à l'incompétence grandissante de Sarah Gailey et aux extravagances dues à son état nerveux.

— Je me demande si je peux être à Brighton ce soir en prenant le train de six heures? — demanda-t-elle.

Puis elle se demanda : « S'agirait-il de George? »

Alicia, pourvue de l'autorité nécessaire, partit à la recherche d'un Bradshaw. Mais en vain. Dans les Cinq Villes, l'indicateur local qui donne la correspondance de Londres suffit pour tout le monde et la poche de côté de tout bon citoyen serait incomplète sans lui.

— Les Clayhanger ont sûrement un Bradshaw, — s'écria Alicia toute essoufflée d'avoir couru dans la maison.

— Mais bien sûr, — approuva Janet.

— Je vais y aller, alors, — dit Hilda avec un extraordinaire empressement. — Ça ne me prendra pas cinq minutes.

— Il faut vous dépêcher, — dit Alicia, de son petit ton impertinent. — N'oubliez pas que c'est jeudi. Les magasins ferment à deux heures et nous n'en sommes pas loin.

Au bout de deux secondes elle traversait le jardin, ayant posé son chapeau, enfilé sa jaquette et mis en partie ses gants. Elle se sentait heureuse et confiante à un degré tout à fait miraculeux et était toute pleine d'instinctive gratitude à l'égard d'Alicia comme si celle-ci eût été sa bienfaitrice. Le changement de son humeur tenait de la magie tant il avait été rapide. Si Janet avec son visage calme, impénétrable, ne l'eût regardée de la porte d'entrée elle aurait dansé sur le gravier.

V

JEUDI APRÈS-MIDI

Elle montait, en compagnie d'Edwin Clayhanger, la pente de Duck Bank vers la gare de Bursley. C'était là une course bien ordinaire et pourtant elle se sentait en plein merveilleux, en pleine aventure! Cette aventure était la conséquence surprenante de la découverte qu'Alicia s'était absolument trompée. « Les Clayhanger en ont sûrement un », avait-elle dit avec confiance. Mais il se trouvait que la maison Clayhanger n'avait pas de Bradshaw. Edwin se trouvait seul avec l'employée au rayon de papeterie. Il dit que son père était indisposé. Et, tandis que la nouvelle que le magasin n'avait pas de

Bradshaw laissa Hilda parfaitement indifférente, celle que le vieux Darius Clayhanger était indisposé lui procura un sentiment distinct de plaisir. Edwin avait décidé que le meilleur endroit pour trouver un Bradshaw était la gare et lui avait offert de l'y accompagner. Rien ne pouvait être plus naturel ni, en même temps, plus miraculeux.

A la gare, ils trouvèrent en effet un Bradshaw. Hilda le prit précipitamment et l'ouvrit sur la table du chef de gare. Elle se mit à y chercher Brighton comme elle aurait cherché un individu dans une ville. Puis Edwin se pencha au-dessus d'elle, son oreille tout près de la sienne et la manche de son pardessus touchant sa manche. Elle eut, pour la première fois, la sensation physique de sa présence. Elle se dit, déconcertée : « Mais c'est un étranger, absolument, pour moi ! Que sais-je de lui? » Puis : « Il y a plus d'un an qu'il doit porter mon image dans son cœur ! »

— Voyons, — dit-il brusquement et sur un certain ton de supériorité. — Voulez-vous me laisser regarder moi-même.

Elle le laissa faire, admettant tacitement qu'une femme n'était pas de force à lutter avec Bradshaw.

Après avoir froncé les sourcils quelques instants Edwin dit :

— Oui, il y a un train pour Brighton à onze heures trente, ce soir !

— Puis-je regarder?

— Certainement. — dit-il avec une nuance de condescendance.

Elle examina la page avec un grand sérieux.

— Mais que veut dire cet « f »? — demanda-t-elle. — Avez-vous remarqué cet « f »?

— Oui. Ça veut dire le jeudi, et le samedi seulement. — dit Edwin, les yeux pétillants.

C'était comme s'il eût dit : « Vous vous croyez très maligne, mais allez-vous vous imaginer que je ne sais pas lire les notes d'un indicateur? »

— Mais... — Elle hésitait.

— Aujourd'hui est jeudi, comprenez-vous? — observa-t-il brusquement.

Elle fut ravie de son ton et de sa manière. Et elle devint humble devant lui, car en quelques secondes il avait pris à

ses yeux un caractère masculin mystérieux et puissant. Mais malgré cela il y avait toujours dans ses yeux le même regard pensif, honnête, enfantin. Et elle se dit : « Si je l'épouse ce sera à cause de ce regard. »

— Ça va bien, — dit-elle à haute voix. Et elle sourit.

Comme elle faisait nerveusement remuer ses mains dans son manchon elle découvrit soudainement que le mouchoir qu'elle y avait placé n'y était plus.

« Je crois que j'ai laissé tomber mon mouchoir dans votre magasin ! » allait-elle dire. Elle avait cette phrase sur le bout de la langue, mais une étrange discrétion qui n'était peut-être qu'un instinctif mouvement de défense tint sa bouche fermée. Elle se dit : « Peut-être ferais-je bien de ne pas revenir à son magasin aujourd'hui. »

*
* *

Ils sortirent de la gare et descendirent la colline. Elle était très mal à l'aise et se répétait : « Cette aventure est finie à présent. Je ne peux pas la prolonger. Je n'ai plus rien à faire qu'à rentrer chez les Orgreave boucler ma malle, partir pour Brighton et affronter les ennuis qui m'attendent là-bas, quels qu'ils soient. » Cette perspective la désolait. Elle ne pouvait supporter l'idée de laisser Edwin Clayhanger sans être arrivée à quelque définition de leurs rapports réciproques et cependant elle savait qu'il était inutile et absurde de s'attendre à obtenir immédiatement une telle définition. Elle savait qu'elle ne pouvait justifier l'impétuosité de son tempérament. Elle avait aussi une peur horrible de risquer d'être prise de nouveau dans le filet de Brighton. Comme ils s'avançaient, sa détresse et son anxiété prirent un caractère aigu et devinrent un désespoir violent.

Elle se dit : « Non ! Dans cet état il m'est impossible de le laisser ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! » Le danger qu'il y avait à rentrer dans ce magasin fermé à présent, la fascinait complètement. A supposer qu'elle y revînt en sa compagnie, aurait-elle le courage de lui dire qu'elle usurpait sa place dans la société? Pourrait-elle s'obliger à raconter son malheur? Elle reculait devant l'idée même de lui en parler. Et cepen-

dant le danger que présentait le magasin brillait devant elle comme un appât.

Son avenir dépendait peut-être entièrement de ce qu'elle allait faire de son propre mouvement. Si elle mentionnait la perte de son mouchoir il pouvait être ceci ; sinon il pouvait être cela.

Elle fut envahie par la peur de choisir et trembla d'appréhension. Puis, mécaniquement pour ainsi dire, elle murmura (mais très distinctement) continuant à parler sans s'arrêter après une réflexion sur la grève :

— Oh, j'ai perdu mon mouchoir, à moins que je ne l'aie laissé dans votre magasin ! Il a dû tomber de mon manchon.

Elle soupira de soulagement parce qu'elle avait choisi. Mais son agitation en fut intensifiée.

*
* *

En quête de ce mouchoir, ils regagnèrent la maison Clayhanger par une porte latérale nouvelle pour Hilda. Elle le précéda le long d'un corridor puis, tournant à gauche, se trouva avec une soudaineté surprenante dans le magasin, derrière un comptoir. La pièce n'était éclairée que par quelques ouvertures en losange pratiquées dans les volets du milieu et elle avait un aspect troublant de mauvais présage avec ses marchandises mystérieusement enveloppées dans leurs housses pâles, ses chaises retournées et ses coins aux ombres épaisses. Le destin se cachait peut-être dans un de ces coins impénétrables. D'en haut, à travers le plafond, venait la vibration d'une machine et cette machine pouvait être le métier où se tissent les jours. Hilda éprouvait une appréhension aiguë. Elle se dit : « Je suis ici. Le moment de mon départ arrivera. Lui aurai-je alors raconté mon malheur? Que sera-t-il arrivé? » Elle attendait, nerveuse impatiente, tremblante comme une victime qui n'a en effet qu'à attendre.

— Voici mon mouchoir ! — s'écria-t-elle, sur un ton de joie enfantine qui n'était pas naturel et résultait de sa frayeur secrète.

Le mouchoir mettait sur le comptoir une blancheur qui éclipsait tout le reste dans la grisaille crépusculaire. Elle com-

prit que la demoiselle de magasin avait dû le trouver et le placer là bien en évidence.

Ils étaient seuls ; prisonniers volontaires, à l'abri de la rue et de toute interruption. Une fois de plus et à un degré supérieur Hilda apprécia le pouvoir miraculeux que nous avons de nous procurer avec rien de quoi vivre et sentir. Ils n'avaient rien qu'eux-mêmes et ils pouvaient s'ils le désiraient créer tout l'avenir d'un seul geste.

Soudain une grande clameur arriva de Duck Square, en face du magasin. Les grévistes se déversaient de Moorthorne Road dans Duck Bank et Duck Square. Edwin, qui se trouvait au milieu du magasin, alla à la porte vitrée à deux battants qui donnait accès à l'intérieur du magasin. Il la franchit, s'avança jusqu'à l'entrée et souleva le battant de la boîte aux lettres pratiquée dans un volet, puis, se baissant, il regarda au dehors. Il cria à Hilda sans quitter l'ouverture de la boîte, qu'il y avait une bataille Celle-ci regarda son dos à travers la porte vitrée, puis, faisant le tour du comptoir, s'approcha doucement et se mit juste derrière lui, entre la porte et les volets. Ils se trouvaient tous les deux dans un espace si restreint qu'ils auraient pu difficilement remuer sans se toucher.

— Laissez-moi regarder, — balbutia-t-elle, incapable de supporter plus longtemps son inaction.

Edwin Clayhanger s'écarta et souleva pour elle le battant de la boîte avec un doigt. Elle baissa la tête de façon à apercevoir la rue dans l'ouverture oblongue et vit les grévistes se livrant aux folies fratricides qui marquent ordinairement la fin d'une grève. Ils avaient tourné les uns contre les autres leur colère exaspérée. Dans un cabaret au bout du petit square d'autres grévistes étaient en train de boire. Un policeman les regardait.

— Quelle honte ! — s'écria-t-elle d'une voix irritée, laissant retomber le battant.

Et elle se retira vivement dans le magasin où Edwin était revenu. En se rapprochant de lui, son humeur changea. Elle sourit doucement. Elle fit appel à tout son charme ; et elle savait qu'elle le charmait.

Elle ajouta, non sans quelque enjouement :

— Voici donc votre petit bureau.

Sa main était posée sur le bouton de la porte ouverte du réduit, noir édifice dressé au milieu du magasin, où Edwin et son père faisaient leurs comptes et écrivaient leurs lettres.

— Oui, jetez-y un coup d'œil.

Elle murmura d'une voix aimable et douce : « Vraiment? » et entra. Il la suivit. Pendant un instant elle eut extrêmement peur et murmura, toute saisie :

— Il faut que je me sauve.

Il fit semblant de ne pas entendre.

— Est-ce que vous resterez longtemps à Brighton? — demanda-t-il.

Et il paraissait si amical, si simple, si timide, si plein d'honnêteté dans sa façon de regarder et ses traits avaient une expression si pleine d'extraordinaire anxiété qu'elle sentit sa peur l'abandonner. Elle se dit, comme si une telle découverte l'eut surprise : « C'est un bon ami. »

— Oh ! je n'en sais rien, — répondit-elle. — Ça dépend.

— Quand reviendrez-vous nous voir?

Sa voix se troublait. Elle secoua la tête, incapable de parler. Elle avait peur de nouveau. Le visage d'Edwin Clayhanger changea d'expression. Il se tenait presque contre elle. Elle pensa : « Je suis perdue ! J'ai laissé les choses en venir là ! » Ce n'était plus un bon ami.

Il se mit à parler, par lambeaux de phrases hachées :

— Écoutez-moi... je vous assure...

— Adieu, adieu, — murmura-t-elle, inquiète. — Il faut que je parte. Merci beaucoup.

Et elle lui tendit imprudemment sa main qu'il saisit. Il se pencha passionnément et l'embrassa en novice, en collégien. Elle lui rendit son baiser vigoureusement avec toute la sincérité profonde de sa nature. L'agitation du jeune homme semblait extrême, mais elle restait calme, divinement calme. Elle savourait ce moment comme si elle eût été spectatrice de cette scène, au lieu d'y participer. Elle se dit avec un soupir secret de félicité : « Oui, il est réel, ce moment ! Et je l'ai eu. Est-ce que je suis étonnée qu'il soit venu si tôt ou savais-je qu'il arrivait? » Ses yeux buvaient le visage, les mains, les gestes de son amant. Elle se sentit lasse et s'assit sur la

chaise et il s'appuya sur le bureau et les parois du réduit les abritaient même de la curiosité inanimée du magasin.

***

Ils causaient, non sans quelque frayeur et pourtant avec la hardiesse que donne une confiance mutuelle profonde, dans le réduit que l'obscurité envahissait rapidement. Et pendant tout le temps qu'ils causaient Hilda composait dans sa tête une lettre fervente à lui écrire :

« ... Vous comprenez, ça a été si brusque. Je n'ai pas eu l'occasion de vous le dire. Je voulais pourtant bien le faire, mais comment? Et je n'en avais parlé à personne ! Je suis sûre que vous conviendrez avec moi qu'il vaut mieux parler de certaines choses le moins possible. Et lorsque vous m'avez embrassée comment pouvais-je parler alors, tout de suite? C'était impossible. J'aurais tout gâté. Vous me comprenez sûrement. Je sais que vous me comprendrez parce que vous comprenez tout. Si j'ai eu tort, dites-moi en quoi. Vous ne soupçonnez pas à quel point je suis humble ! Lorsque je pense à vous, je suis la jeune fille la plus humble que vous puissiez vous figurer. Pardonnez-moi s'il y a quelque chose à pardonner. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai souffert. »

Et elle ne s'arrêtait pas d'écrire et de recommencer cette lettre, faisant aux phrases des retouches légères pour les améliorer, pour mieux s'exprimer, avec plus de sincérité et plus d'accent.

— Je vous enverrai l'adresse demain, — lui dit-elle. — Je vous écrirai avant de me coucher, que ce soit ce soir ou demain matin.

Elle mit dans cette assurance tout le feu de son amour. Elle sourit pour le captiver et vit sur son visage que le bonheur qu'il goûtait en elle l'affolait. Elle était reine et de par ses prérogatives dominait mille élégantes Janets. Elle sourit ; redressa fièrement ses épaules (elle, si humble !) et fit de son amoureux un esclave.

— Je me demande ce qu'on va dire, — murmura-t-il.

Elle dit avec un pressentiment douloureux de la façon dont il recevrait sa lettre.

— Je vous en prie, n'en parlez à personne ! — Elle le pressa de n'en parler à personne pour le moment. — Plus tard, ça n'aura pas l'air si précipité. — ajouta-t-elle donnant à sa recommandation un caractère plausible. — Les gens sont si bêtes.

Le bruit d'une autre bataille dans Duck Street les rappela à la réalité. Il faisait très froid et très sombre dans le magasin. Leurs visages n'étaient que de pâles formes ovales dans l'obscurité. Elle frissonna.

— Il faut que je parte. J'ai ma malle à faire.

Il l'étreignit et elle en éprouva un plaisir innocent. Elle redevenait jeune fille.

— Je vais vous accompagner, — dit-il, protecteur.

Mais elle ne voulut pas le lui permettre et il céda. Il frotta une allumette. Ils sortirent en trébuchant et dans la nuit du couloir il prit congé d'elle.

Comme elle remontait Trafalgar Road elle se sentait si heureuse, si stupéfaite, si soulagée, si sûre de lui et de sa délicatesse et de l'avenir que c'est à peine si elle pouvait supporter le poids de sa félicité. C'était trop intense... A la fin, sa vie était fixée et toute tracée. Le destin avait été bon pour elle et elle était résolue à se rendre digne de sa bonté. Elle se serait évanouie tant son émerveillement la grisait ainsi que sa joie solennelle et son désir d'aimer en toute droiture et pureté.

VI

MALECHANCE

Douze jours plus tard, Hilda se tenait debout, le soir, près du lit de Sarah Gailey dans la chambre du sous-sol, au nº 59 de Preston Street. Il y avait un bon feu dans la grille et devant le feu un médecin d'un certain âge était en train de nettoyer l'instrument dont il venait de se servir pour faire une injection de morphine dans le corps épuisé de Sarah. La suppo-

sition, faite par Hilda, que la vieille demoiselle lui avait télégraphié sans motifs sérieux avait été complètement démentie par l'événement.

En entrant dans la maison ce jeudi soir et en dépit de l'inquiétude et de la pâleur du visage de la nouvelle bonne qui l'avait attendue et la priait d'aller voir Sarah Gailey immédiatement, Hilda était d'abord montée dans sa chambre et avait passionnément griffonné une lettre à Edwin Clayhanger ainsi conçue :

« Mon chéri. Voici mon adresse. Je vous aime. Tout de moi est à vous absolument. Écrivez-moi. — H. L. »

Elle donna cette lettre à la bonne pour la mettre tout de suite à la poste.

Puis, l'esprit en repos elle avait ouvert la porte de la chambre de Sarah. Celle-ci était évidemment très malade. Elle avait eu parfaitement raison d'envoyer une dépêche aussi péremptoire et elle aurait eu grand tort de ne pas le faire. La veille elle s'était assise sur la froide toile cirée neuve du dernier escalier pour donner à la bonne des instructions détaillées sur la façon de faire reluire les barreaux. Le lendemain matin une attaque de sciatique aiguë s'était déclarée. Une imprudence insignifiante avait ainsi condamné Sarah à endurer d'horribles tortures physiques. Hilda l'avait trouvée rigide dans son lit. Elle éprouvait une souffrance intense dans la région lombaire et tout le long de la jambe gauche. Son genou gauche reposait sur des oreillers et les draps étaient surélevés, car il ne pouvait supporter aucun poids. Le médecin, qui était venu et reparti, avait arrangé un système de chauffage par bouillottes qui surpassait tout ce que Sarah avait déjà expérimenté. Elle restait étendue, sans fièvre mais suante d'angoisse, terrifiée à la pensée de faire un mouvement ou de respirer trop fort, car la moindre activité musculaire pouvait avoir des conséquences qu'elle n'avait pas la force d'endurer. Elle n'était nullement en danger de mort. Elle pouvait parler. Elle pouvait manger et boire. Son pouls était à peine agité. Mais cette angoisse physique à elle seule la dégradait, la réduisait à la condition d'un pauvre animal. Voilà ce qu'était devenu l'existence pour elle. Pendant toute cette première nuit Hilda resta avec elle, s'efforçant d'agir comme si Sarah était encore

une femme et le lendemain elle avait pris la direction de la maison.

Elle avait son secret pour la consoler. Ce secret restait un secret parce qu'elle n'avait personne à qui elle pût le confier. Sarah fermait l'oreille aux nouvelles qui n'avaient pas de rapport avec sa maladie. Et, assurément lui faire cette révélation dans la condition où elle se trouvait, c'eût été pousser la dureté de cœur jusqu'à l'insulte. Hilda, au milieu de ses lourds travaux et de ses fatigues, avait donc vécu avec ce secret qui, après avoir été d'abord comme un délice parfumé prit en deux jours un aspect horrible et raffiné dans son horreur. Et cette horreur était telle qu'elle ne put écrire à Edwin que des bouts de lettres. Elle avait vécu d'heure à heure, de minute à minute, dans une appréhension perpétuelle qui ne cessait ni jour, ni nuit, car elle ne dormait guère, dévorée qu'elle était par une terreur à la fois monstrueuse et simple, convaincante et incroyable. Quant à la lettre qu'elle avait en elle-même cent fois composée à l'adresse d'Edwin, elle était devenue pour elle fantastique et inconcevable.

***

Une des nouvelles bonnes entra, lui tendit une lettre et sortit. L'enveloppe portait l'adresse : « Miss Lessways, 59, Preston Street, Brighton », où se reconnaissait la belle écriture d'Edwin Clayhanger. Tous les soirs ainsi une lettre arrivait qu'il avait mise la veille à la poste à Bursley. Hilda se dit : « Est-ce que celle-ci va encore me reprocher mon irrégularité? Si oui, je ne peux pas le supporter. » Et elle considéra l'écriture et son propre nom en particulier qui semblait être le nom de quelqu'un d'autre, d'une étrange jeune femme. Elle se sentit étourdie... La porte de la garde-robe de Sarah était entr'ouverte et, dans la glace, elle pouvait obscurément s'apercevoir. Elle s'apparaissait comme une étrange jeune femme en effet, avec sa robe noire, ses cheveux en désordre, ses joues pâles et ses grands yeux noirs au regard fixe, avec un creux sous chacun. Cette image chancela. « Voilà encore cette terrible sensation, se dit-elle. Je ne vais sûrement pas m'évanouir! » Elle pouvait entendre la respiration de Sarah

coupée de soupirs et le chantonnement du gaz sous son abat-jour. Elle détourna son regard de la glace et aperçut la tête grise de Sarah qui se balançait selon son habitude, sans qu'elle en eût conscience. Puis la lettre lui tomba de la main. Elle jeta un coup d'œil au parquet pour la rattraper, mais le parquet tournait vaguement. Elle se demanda : « Est-ce que je vais m'évanouir pour tout de bon, cette fois-ci. Il ne faut pas m'évanouir. Il faut que je m'occupe de ce jambon ce soir et... oh! d'un tas de choses! Sarah ne va pas du tout mieux. Et il faut que je reste près d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme. » Ses jambes tremblaient et elle fut terrifiée par une sensation nouvelle et extraordinaire d'insécurité. « Oh ! » murmura-t-elle faiblement.

***

— Vous vous êtes simplement évanouie, — dit le médecin à voix basse.

Elle s'aperçut, peu à peu qu'elle était étendue de tout son long sur le parquet au pied du lit de Sarah et qu'il était à genoux à côté d'elle. Le lit jetait une ombre sur eux, mais elle pouvait apercevoir assez distinctement sa figure bienveillante, anxieuse mais rassurante aussi.

— Quoi? — murmura-t-elle, avec un faible désespoir.

Elle sentait que sa résistance était définitivement brisée.

De là-haut, du niveau du lit caché à sa vue, arrivait la respiration plaintive et régulière de Sarah Gailey.

— Il faut prendre davantage soin de vous-même, — dit le médecin. — Voici peut-être un jour où vous feriez bien de vous reposer.

Elle répondit résignée :

— Non, ce n'est pas cela. Je crois que je vais avoir un enfant. Il faut...

Elle s'arrêta.

— Oh ! — dit-il discrètement. — C'est de cela qu'il s'agit?

Chose étrange que des mots clairs et nets puissent à ce point créer une nouvelle situation ! Elle n'avait pas dit au médecin qu'elle était passée par la cérémonie du mariage et avait été la victime d'un bigame. Elle ne lui avait rien dit que la pensée qui était au centre de son esprit et à laquelle toutes

les autres se ramenaient. Et voyez cependant ! Cette situation nouvelle devenait un fait et le médecin l'acceptait ! Il ne prononçait pas de « mais » étonnés ! La façon dont elle avait abordé la chose carrément avait rendu tous les « mais » qu'il aurait pu articuler ridicules et futiles, et donné un caractère offensant à l'expression de sa curiosité.

Elle demeurait sur le parquet, impassible. Elle n'était plus terrifiée par l'attente de ce qui allait se passer.

— Eh bien, — dit le médecin, — il faut voir. Je crois que vous pouvez vous lever maintenant, n'est-ce pas?

Trois quarts d'heure après elle entra seule dans la chambre de Sarah. Elle ne se sentait aucune espèce d'émotion. Elle désirait simplement, comme une infirmière professionnelle aurait pu le désirer, voir si Sarah dormait. Elle ne dormait pas. Elle gémissait, comme elle le faisait tout le temps quand elle était réveillée. Hilda se pencha sur sa tête tremblante dont le côté droit reposait sur l'oreiller.

« Comme c'est curieux, pensa-t-elle, comme c'est terrible qu'elle n'ait même pas entendu ce que j'ai dit au médecin ! Ça risque de la tuer quand elle l'apprendra ! »

Les paupières de Sarah clignotèrent. Sans remuer, sans cesser de diriger vers le mur son regard horizontal et préoccupé elle murmura sur un ton maussade :

— Qu'est-ce que vous racontiez, que vous allez avoir un enfant?

Toute saisie Hilda s'écarta un peu du lit.

— Le médecin dit qu'il n'y a pas de doute à avoir, — répondit-elle froidement.

— Comme c'est étrange, — répondit Sarah. — Je le croyais bien, mais naturellement une jeune fille comme vous ne pouvait pas être sûre. Je voudrais un autre biscuit. Mais pas les Osborne, les autres.

Elle se remit à gémir.

***

Le matin du samedi suivant, un peu plus de quinze jours après ses fiançailles avec Edwin Clayhanger, Hilda sortit de la cuisine du nº 59, Preston Street et ferma la porte sur un

entassement mal odorant et qui donnait la nausée de restes de mangeaille et de vaisselle graisseuse, au milieu duquel deux bonnes engouffraient bruyamment leur breakfast et se disputaient. Avec un froncement de sourcils qui indiquait son dégoût, elle jeta un coup d'œil dans la chambre de Sarah Gailey. Celle-ci, quoique son état se fût vaguement amélioré, éprouvait toujours des souffrances incessantes et aiguës. Son genou reposait toujours sur un oreiller, protégé du drap du dessus et elle restait encore immobile. Hilda arbora un sourire à l'intention de la malade qui fit un signe de tête morose. Puis, arrêtant son sourire comme elle eut fermé un bec de gaz coûteux qui aurait brûlé pour rien elle passa dans le petit salon du sous-sol et éteignit le feu. D'un geste irrésolu elle souleva le couvercle du bureau dans le coin et considéra d'abord la petite pile que formaient quatre lettres non décachetées qui lui étaient adressées dans l'écriture d'Edwin. Elle laissa brusquement retomber le couvercle et monta dans sa chambre, échangeant quelques mots doucereux en chemin avec la seconde miss Watchett. Dans sa chambre elle s'habilla pour sortir et descendit. Elle avait besoin d'aller au bureau de placement de North Street pour se procurer une nouvelle cuisinière. Elle s'arrêta à la porte de la rue, puis, chose surprenante, redescendit dans le petit salon du sous-sol. Debout devant le bureau elle écrivit cette lettre :

« Ma chère Janet. Je suis maintenant mariée avec George Cannon. Notre mariage n'est pas encore tout à fait officiel mais je vous en informe avant tout le monde et vous pourriez en informer aussi Edwin Clayhanger. Affectueusement à vous. — H. L. »

A quoi bon des mots inutiles ! Et cette concision empêcherait les questions indiscrètes. Elle s'enfuit de la maison avec sa lettre qui au bout de deux minutes se trouva dans une boîte et elle s'avança lentement le long de King's Road, au delà des magasins.

Cette lettre était une conséquence rapide et désespérée de plusieurs jours de réflexions absolument stériles. Elle en disait assez pour l'instant. Plus tard elle pourrait expliquer que son mari l'avait abandonnée. Elle ne pouvait pas écrire à Edwin.

Elle ne pouvait se contraindre à lui écrire quoi que ce fût. Elle ne pouvait se confesser ni demander son pardon, ni même une sympathique compréhension. Elle ne pouvait admettre la témérité ignorante qui l'avait conduite à admettre sur des preuves insuffisantes que son union avec George Cannon était restée stérile. Il fallait qu'elle souffrît et lui aussi. Plutôt que de lui apprendre, de quelque manière que ce fût, qu'au moment où elle se fiançait avec lui elle était, à son insu, enceinte d'un autre, elle aimait mieux passer pour une coquette de la pire espèce. Il était étrange qu'elle choisît le rôle de la femme perfide plutôt que celui de la victime ! Étrange encore qu'elle préférât être haïe et méprisée à être prise en pitié, et étrange aussi qu'elle ne voulût même pas donner à Edwin la possibilité de la traiter en veuve ! Mais c'était ainsi ! Pour elle, la seule attitude possible à l'égard d'Edwin était le silence. Dans le silence du tombeau son amour pour lui existait toujours.

Comme elle s'avançait le long de la promenade où il faisait froid elle regardait avec une curiosité discrète toutes les femmes qu'elle rencontrait pour s'assurer de leur état. Cette question de grossesse à laquelle elle n'avait jamais songé auparavant l'obsédait maintenant et toutes les femmes se partageaient pour elle en deux classes : celles qui avaient des espérances et les autres. Sa gène aussi était extrême, plus qu'elle ne l'avait jamais été depuis la mort de sa mère. Elle n'avait pas peur, pas encore. Elle n'éprouvait assurément aucune panique. Son état d'âme était plutôt farouche, dur, tranquillement amer. Elle se dit : « Je crois qu'il faut que George en soit informé. » Cela lui faisait un drôle d'effet de se dire que, s'il lui en prenait fantaisie elle pouvait ne jamais revenir à Preston Street. Elle était libre. Elle ne devait rien à personne. Et cependant elle y reviendrait. Il lui faudrait bientôt un abri. Et elle aurait besoin de gagner sa vie, car les actions du Brighton Hotel Continental Limited s'annonçaient comme ne devant rien rapporter et étaient déjà invendables. Mais, en dehors de ces considérations, elle serait de toutes façons revenue auprès de Sarah Gailey, parce que celle-ci était entièrement sur ses bras. Elle la détestait, en dépit de ses souffrances, et pourtant elle était en conscience enchaînée pour toujours à elle.

L'avenir s'annonçait terrifiant. La carrière de Sarah était terminée. Elle ne pouvait plus être qu'un fardeau et qu'un tourment ; ses dernières années seraient probablement terribles pour elle-même et pour les autres. Les perspectives qu'offraient le boarding-house n'étaient pas riantes. Hilda pouvait diriger l'affaire mais pas bien. Elle savait travailler mais ne possédait pas l'art de faire travailler les autres. Déjà l'établissement ne battait que d'une aile. Et elle avait horreur de ce genre de travail. Elle avait horreur de tout ce qui se rapportait à l'industrie hôtelière. Sur toute la longueur de King's Road l'odeur de cuisine montant des sous-sols était désagréable à l'odorat. Et elle voyait Brighton comme une sorte de développement colossal et répugnant du nº 59. Elle voyait le second plan et les dessous de Brighton, tout ce qui se dissimule et qu'on ne voit pas. La majesté de King's Road n'avait pas de valeur pour elle. Son regard la perçait et elle s'évanouissait comme une hallucination. Elle apercevait derrière elle les années à venir, la lutte sans trêve dans la médiocrité répugnante, l'avarice rendue nécessaire et les petites ruses qu'elle entraîne, et peut-être au bout la défaite. Elle ne gagnerait jamais d'argent, elle le sentait. Elle n'en avait pas la vocation. Elle était surtout incapable des petits manigances et de la fausse politesse par lesquelles on le soutire aux clients oisifs et stupides. Elle ne cesserait d'en perdre. Et elle se représentait ce qu'elle serait dans dix ans : une patronne d'hôtel aux abois, réduite à tous les subterfuges, avec un enfant à nourrir et à élever et peut-être une invalide clouée au lit et hargneuse, aux besoins de laquelle il faudrait subvenir. Et il n'y avait pas d'alternative à un pareil tableau.

Elle passa devant le Chichester qui la dominait de tous ses étages. Qui allait le prendre à présent? George Cannon lui aurait fait rapporter de l'argent. Il aurait fait rapporter de l'argent à n'importe quoi. Comment?... Elle était définitivement écartée de la magnificence de King's Road. La rue latérale, telle était sa destinée, la rue latérale avec sa pauvre médiocrité. Et tout cela était la faute de George et non la sienne! La pauvreté, si elle venait, serait la faute de George seul. Car il avait gaspillé son argent, à elle, dans ses spéculations. Elle était stupéfaite de ce que lui, si malin, si pondéré, eût fait

un placement aussi imprudent. Elle ne se rendait pas compte que la passion des affaires, comme la passion que l'on a pour une femme, peut détruire l'équilibre de n'importe quel homme. Et George Cannon avait éprouvé ces deux passions.

Puis elle aperçut Florrie Bagster de l'autre côté de la rue, allant nonchalamment toute seule, le long du parapet. Si Mr Boutwood avait été d'une nature plus généreuse et plus ardente il aurait laissé Florrie le ruiner au bout de six mois en fourrures, en équipage et en champagne. Mais Mr Boutwood, bien que noceur, était un noceur prudent, surtout à ces moments où le noceur conventionnel ne sait rien refuser. Florrie était bien et chaudement vêtue, rien de plus. Et elle allait à pied. Le regard d'Hilda se fixa sur elle et elle devina immédiatement à la coupe et au dessin de sa robe qu'elle avait à cacher quelque chose à tout le monde, sauf à Mr Bourtwood. Et tandis que Florrie foulait le pavé avec un charmant petit air qui hésitait entre l'impudence et la modestie, entre une douce timidité et la simple vanité, Hilda rougit de honte et de pitié. Elle sur un trottoir et Florrie sur l'autre !

« Bientôt, se dit-elle, je ne pourrai plus me promener sur cette route. »

Elle avait péché. Elle admettait qu'elle avait péché contre quelque qualité essentielle de sa nature. Mais avec quelle innocence et quelle ignorance ! Et quel terrible châtiment pour une faiblesse aussi éphémère ! Et de nouvelles conséquences, encore plus désastreuses qu'aucune de celles qu'elle avait jusque-là prévues se présentaient l'une après l'autre à son esprit. George s'était enfui, mais un mot de médisance, un simple murmure à l'oreille de la vieille de Torquay pouvait mettre en mouvement un mécanisme qui l'atteindrait, le ramènerait de force et le planterait en prison. George, le père de son enfant, en prison ! Ce n'était qu'une question de hasard, de pur hasard ! Elle commença à se rendre compte de ce qu'est vraiment la vie et de l'immense importance qui y est donnée au hasard. Néanmoins, sans fragilité de sa part, sans lâcheté, qu'est-ce que le hasard aurait pu faire? Oui, elle commençait à se rendre compte que ce qu'elle traversait en ce moment était la vie. Elle se mordit les lèvres. Douleur ! Honte ! Désillusion ! Difficultés ! Péril ! Catastrophe ! Exil ! Surtout exil !

Voilà à quoi il fallait faire face et elle y ferait face. Il y avait en elle l'étoffe d'une femme... Il y avait seulement quelques jours elle avait vu devant elle un jeune homme qu'elle chérissait se laisser captiver par son charme. Elle n'avait plus de charme. Où était maintenant la vierge tendre?... Et pourtant, magiquement, miraculeusement, elle était toujours là ! Et l'espoir de la jeunesse, vague et invincible, et la conscience de sa force que rien ne peut détruire étaient bien près de jaillir encore, contre toute raison et d'irradier son âme sans étoiles.

ARNOLD BENNETT

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAURICE LANOIRE)

L'histoire ultérieure d'Hilda Lessways et d'Edwin Clayhanger forme le sujet d'un autre roman. *(Note de l'auteur.)*

SOUVENIRS DE NOYON

(1914-1915)

Le dimanche 30 août 1914, m'étant rendue à l'église de Larbroye[1] à l'heure ordinaire de la messe, j'appris que notre curé l'avait dite à huit heures du matin, inquiet des bruits qui circulaient relativement à la marche de l'ennemi qui semblait menacer Noyon. Je me disposais à remonter au château quand je vis mon mari qui descendait de la montagne dans sa charrette anglaise pour que nous pussions aller entendre la messe à Noyon ; il me dit de monter prestement à son côté, ce que je fis un peu en tremblant, partagée entre le désir de remplir mon devoir religieux et la crainte de courir au-devant d'un danger; l'alternative ne fut pas longue, d'ailleurs ; nous n'avions pas parcouru un kilomètre quand nous vîmes arriver une voiture à bâche conduite par un paysan qui étendit ses bras en nous apercevant pour nous empêcher d'avancer :

— Ne vous mettez pas dans la zone de tir, — nous dit-il, — ils viennent de tuer vingt hommes à la Maison Bleue.

Nous fîmes immédiatement volte-face ; j'étais dans une stupeur terrible. A peine remontés au château, et comme je me

1. Larbroye est un village situé à trois kilomètres de Noyon. Il est dominé par une haute colline, qu'on appelle dans le pays la montagne, et sur laquelle est situé le château que les Allemands ont détruit.

débarrassais de mon chapeau, mon mari, qui venait de dételer, s'approcha d'une fenêtre au rez-de-chaussée et me dit :

— Il y a des soldats qui gardent les abords de la terrasse, mais ne craignez rien, ce sont des Anglais.

Je me précipitai dans la direction indiquée et je vis en effet des hommes postés contre la muraille qui soutient notre terrasse, le fusil au poing, dans une attitude défensive. Je leur adressai la parole en anglais sans avoir regardé leur uniforme ; devant leur silence, je compris ma méprise confirmée par la vue de leur uniforme gris et de leur casque à pointe.

Je retournai au château pour informer mon mari de ma triste découverte ; nous ne pouvions croire à la soudaineté de cet envahissement. Tout à coup, la clochette de la porte d'entrée, qui se trouve près de la grille au nord de la maison, retentit et un jeune officier, suivi de ses hommes, s'avança vers nous :

— Monsieur le propriétaire du château? — demanda-t-il.

Mon mari s'avança et fut bien forcé de prendre la main que lui tendit ce lieutenant, qui déclina son nom en ces termes :

— Monsieur, je me présente moi-même, le baron von G... Je viens vous demander du vin pour mon colonel. Auriez-vous quelques bonnes bouteilles de sauternes?

— Non, monsieur, j'ai du bordeaux blanc ou rouge.

— Du champagne?

— Non, monsieur ; du cidre si vous voulez.

— Qu'est-ce que cela?

— Vin de pommes, — hasardai-je, tandis que nous le conduisions vers la cuisine.

Il y goûta et s'en contenta avec bonne grâce ; je commençais à me rassurer un peu devant sa parfaite courtoisie, accompagnée d'une petite pose aristocratique, presque amusante, car il ne cessait de me répéter :

— Ne craignez rien, baronne, je suis gentilhomme !

Il me parla de sa mère dont il était l'unique fils et demanda en nous quittant une carte postale du château ; mon mari ne crut pas devoir la lui refuser. Il demanda aussi la permission de me baiser la main et je lui dis :

— Je le veux bien en souvenir de votre mère.

Il disparut avec ses hommes et je me sentis presque tran-

quillisée, me figurant que ses camarades lui ressembleraient. Hélas! combien fut courte mon illusion!

Aussitôt après son départ un groupe de uhlans à cheval entoura la maison ; l'un d'eux installa la télégraphie sans fil au montant de pierre de la grille du nord, et il se tenait là, interrogeant sans cesse la vibration du fil aérien... D'autres hommes demandaient à boire, ruisselants de sueur; l'un d'eux but à même du broc que je lui tendais pour remplir son verre... Puis ce fut une allée et venue perpétuelle de sous-officiers réclamant des vivres, des fruits, de l'eau minérale, que je n'avais pas. Dans les moments de répit, nous retournions nous asseoir à notre place favorite au bord de la terrasse, devant cette riante vallée de l'Oise étendue à nos pieds, irradiée de soleil...; des batteries d'artillerie allemande envahissaient les champs cultivés avec tant de soin par nos paysans, foulant au pied les moissons. La vue de ce désastre me saignait le cœur!

Nos chevaux paissaient tranquillement dans la prairie qui est au versant de notre montagne; l'invasion avait été trop subite pour nous laisser le loisir de les rentrer dans leur écurie. Je vis deux soldats s'avancer et monter lentement jusqu'à ces pauvres bêtes; l'un d'eux tenait une corde à la main; il voulut s'approcher de notre belle jument « Nina », qui, flairant le danger, prit de suite le galop, et ce fut une course désespérée de plusieurs hommes à la poursuite de ce bel animal qui, au bout d'une dizaine de minutes, fut blanc d'écume ; mon mari en prit pitié et, sachant bien que sa perte était irrémédiable, il descendit jusqu'à la barrière qui clôt la prairie et appela la pauvre bête qui reconnaissant son maître, s'approcha immédiatement de lui ; l'homme lui mit un licol et l'emmena... Je conseillai à mon mari de le suivre pour obtenir d'un officier une constatation de cet enlèvement; il descendit avec les soldats et je restai seule sur ma belle terrasse. Le soleil inondait tout le paysage d'une lumière à la fois si brillante et si douce que je ne pouvais encore me figurer que nous allions vivre des jours cruels ; il me semblait que ce passage de l'ennemi n'était qu'un épisode sans lendemain, du moins pour notre région... Le temps me sembla long toutefois jusqu'au retour de mon mari, d'autant plus que deux soldats

vinrent, toujours le fusil au poing, me demander si nous n'avions pas dans le château des soldats français ; ils regardaient avec inquiétude une guérite d'osier qui me servait quelquefois pour me garantir du soleil.

Mon mari rentra enfin, et nous préparâmes notre modeste dîner; nos domestiques étaient partis pour la guerre; la jeune cuisinière, qui seule m'était restée, prise de peur, m'avait quittée la veille pour retourner chez sa mère et je n'avais pas insisté pour la garder. Dieu sait combien je m'en suis applaudie par la suite !

Après le dîner nous observions le déclin du jour, quand le bruit d'une automobile nous fit tourner la tête ; nous n'eûmes que le temps de nous avancer jusqu'à la porte de la cuisine restée ouverte et déjà envahie par un officier de taille colossale suivi de deux soldats ; comme le jour se mourait, chacun d'eux tira de sa poche une lampe électrique et se mit à explorer la batterie de cuisine en cuivre; l'officier me dit :

— J'ai besoin d'une grande casserole pour la cuisine des officiers, en avez-vous une?

— Vous les voyez toutes, — lui dis-je.

Soit que mes casseroles ne lui parussent pas de dimension suffisante, soit que cette entrée en matière ne fût qu'un prétexte à perquisition, il poursuivit :

— Vous avez des officiers anglais ici, n'est-ce pas?

— Pas le moindre officier anglais, — lui dit mon mari. — Au nom de qui venez-vous et quel est votre grade?

— Ah ! je suis général, — fit-il, avec un geste emphatique que je trouvai bizarre.

— Eh bien, général, — reprit mon mari, — que désirez-vous voir?

— Laissez-moi visiter le château.

Nous parcourûmes le rez-de-chaussée, toujours à la lueur de leurs lampes électriques. Ma guérite d'osier que nous avions rentrée dans le vestibule provoqua un geste de l'officier d'ordonnance qui la signala au prétendu général, et je ne pus m'empêcher de leur rire au nez... On s'arrêta aussi devant une panoplie d'armes anciennes qui décorait le premier salon ; mon mari obtint la permission de garder ces souvenirs de sa vie militaire; l'air de mépris et le haussement d'épaules avec

lesquels on lui concéda cette autorisation me frappèrent... En parcourant nos salons en enfilade, le général faisait retentir ses bottes sur nos beaux parquets de chêne comme s'il en prenait possession, et toute ma crainte était qu'il ne nous prévînt que nous aurions le lendemain à loger son état-major... Il renonça à visiter les étages supérieurs, mais voulut explorer la cave, puis subitement remonta dans son auto en nous saluant à peine. Comme nous lui disions :

— Bonsoir, général.

Il s'écria dans un éclat de rire :

— Ah, je ne suis qu'un capitaine !...

Ce fut notre première surprise sur la discipline de cette armée. Combien d'autres nous attendaient encore !

Nous remontâmes dans nos appartements. La nuit était venue ; des feux de bivouac s'allumaient dans la plaine, projetant de fantastiques lueurs sur les arbres et les maisons du village. On entendait la marche d'un régiment d'infanterie scandée par une cantate d'un mode triste qui me fit monter des larmes aux yeux... Je m'endormis dans l'espoir que le lendemain dissiperait ces visions lugubres, et je ne songeai pas plus que les autres nuits à supprimer la veilleuse qui brûlait auprès de mon lit, ne me doutant guère que sa faible lueur dût nous attirer les pires malheurs !

La matinée du lendemain fut assez calme ; l'armée allemande dispersée n'avait laissé que quelques patrouilles postées sur la route de Paris, bordant le mont Renaud, et plus près de nous, à l'embranchement de la route de Cuits et de Miescourt ; elle poursuivait sa marche sur Paris sans douter un instant qu'elle ne dût en quelques jours entrer en triomphe dans notre capitale... Vers midi et demi je vis une automobile gravir notre côte ; un chauffeur qui la conduisait savait seul quelques mots de français et réclamait du beurre, des œufs et du champagne pour deux officiers assis dans le fond de la voiture. Nous dûmes subir une nouvelle visite domiciliaire, beaucoup plus complète que celle de la veille. Le soleil resplendissant se jouait à travers les volets fermés de mes chambres, et leur donnait un aspect à la fois riant et reposant. Après cette visite, je dis à mon mari que jamais ces

chambres ne m'avaient semblé plus jolies. Dans celle de mon fils on trouva des cartes et un atlas dont le chauffeur s'empara immédiatement. Quand ils furent descendus, un officier frappa les dalles du vestibule de la crosse de son fusil en criant « *K l er* », nous fûmes quelque temps à comprendre qu'il demandait la cave ; il y chercha du champagne malgré notre affirmation que nous n'en possédions pas. Ils se jetèrent sur des bouteilles de saumur dont le bouchon recouvert de papier argenté suffit à leur persuader que nous les trompions ; le chauffeur me les montra triomphant en s'écriant :

— Champagne pour officier allemand.

Les jours suivants, notre pauvre cave commença à être dévalisée ; des hommes arrivaient par petites bandes de cinq ou six n'ayant à la bouche que le même mot invariable « *Wein* » ; quelques-uns venaient au nom de leurs officiers avec des bons pour dix ou vingt bouteilles ; nous trouvions cela dur, mais il fallait s'exécuter. Les réquisitions de fourrage commencèrent aussi ; puis notre ferme vit disparaître tour à tour chacun des animaux qui occupaient les étables ; les hommes arrivaient avec une corde ; ils criaient un nom et semblaient furieux que nous ne devinions pas de suite ce qu'ils venaient chercher. Nous avions réussi à conserver une belle vache laitière et deux superbes génisses que l'on relâchait la nuit pour qu'elles puissent paître dans un pré que nous pensions très à l'abri des entreprises de ces misérables ; mais un matin la fille de cour accourut au château toute pâle et hors d'haleine pour nous annoncer que les trois pauvres bêtes avaient disparu ; on était venu les voler la nuit, en brisant les barrières qui entouraient le pré. Tandis que nous étions dans la consternation de cette découverte, un roulement de voiture nous fit tourner la tête du côté des remises ; c'était notre charrette anglaise qui disparaissait traînée par quatre hommes qui n'avaient pas négligé d'y entasser tout le harnachement contenu dans la sellerie ! Il fallait assister à tout cela sans mot dire ; la moindre protestation attirait des injures et des menaces. Le lendemain, notre pauvre charrette remonta la côte conduite par un très jeune officier qui venait aussi demander du vin ; il avait une physionomie ouverte et un regard dont la limpi-

dité me frappa ; je lui expliquai que notre cave était déjà bien diminuée et que mon mari, à son âge, avait besoin de garder pour se soutenir un peu de bon vin ; il céda à mes instances avec une parfaite bonne grâce à laquelle je suis heureuse de rendre justice pour la rareté du fait. Je sus depuis que c'était un jeune Bavarois catholique, qui logeait chez notre voisine de la vallée, madame L..., âgée de quatre-vingt-quatre ans, qu'il entoura d'égards et à laquelle il procura des provisions aussi longtemps qu'elle l'abrita sous son toit. J'allais souvent voir cette aimable et vénérable femme qui vivait entourée d'une sœur garde-malade, d'un distingué chapelain et d'un personnel dévoué ; mais je prenais les chemins les moins fréquentés, car les circulations commençaient à devenir dangereuses au milieu des Prussiens qui encombraient le village. Je n'ai jamais été peureuse et leurs regards investigateurs me laissaient assez calme ; mais un jour, en entrant chez ma vieille voisine, un groupe de sous-officiers me salua après m'avoir fixée avec persistance, et la cuisinière apeurée vint prévenir madame L... qu'ils avaient dit :

— Qu'est-ce que cette dame vient faire ici? Nous la connaissons ; elle n'a rien à faire dans cette maison.

Comme je vis tout le monde inquiet de ce propos, je me retirai assez promptement. Dom B..., le chapelain de madame L..., me reconduisit jusqu'à l'entrée de la propriété et m'apprit que notre voisin du mont Renaud, le marquis d'Escayrac, accusé d'espionnage, était prisonnier dans la bibliothèque de son château avec un factionnaire à sa porte et que des soupçons analogues pesaient sur nous. J'en tombai de mon haut, mais je ne crus encore qu'à un racontar de village comme il s'en faisait tant et je remontai ma montagne assez paisiblement ! Mon mari ne s'inquiéta pas davantage. Il passait beaucoup de temps sur la terrasse avec sa lorgnette d'approche qui lui permettait de distinguer les allées et venues des voitures de ravitaillement qui encombraient la route de Paris.

Jamais nous n'eussions cru que ce passe-temps pût donner lieu à un soupçon d'espionnage ; mais un jour je vis deux officiers surgir sur la terrasse et arracher la lorgnette des

mains de mon mari ; l'un d'eux s'écria : « Vous surveillez le mouvement des troupes, vous allez être fusillé. » Combien de fois depuis, cette menace a-t-elle retenti à nos oreilles! Mon mari essaya de leur expliquer qu'à la distance où nous étions il lui était impossible de suivre les opérations de la guerre ; ce fut peine perdue... Je descendis avec son brassard de la Croix-Rouge française, dont il était le vice-président, pensant que cet insigne nous vaudrait des égards. Ils me toisèrent brutalement et disparurent sans nous saluer. A partir de ce jour-là nous dûmes renoncer à notre poste favori sur la terrasse ; nous nous tenions à l'angle de droite du château, souvent en compagnie d'un de nos voisins, le comte Léon de B..., qui habitait la commune de Vauchelles et venait chaque matin nous demander nos commissions pour Noyon. Comme nous étions sans personnel, nous acceptions volontiers ses offres de service et le gardions à déjeuner à son retour. Il finissait souvent la journée avec nous sans se douter que sa présence éveillait aussi le soupçon de nos ennemis. Petit à petit, nous devenions victimes de notre bonne foi qui se trouvait enlacée dans un réseau de circonstances prêtant ombrage à ceux qui commençaient à méditer notre perte.

J'avais gardé mon sang-froid et ma force pour tenir tête aux perpétuelles réquisitions dont nous étions harcelés ; mais je perdis tout empire sur moi-même le jour où l'on vint nous enlever notre dernière bouteille de vin : un épicier de Hambourg arriva suivi de trois voitures et d'une dizaine de soldats ; il était d'une vulgarité révoltante sous son uniforme de la landwehr et d'une insolence encore plus odieuse. Il m'aborda en me disant :

— Je viens proposer au propriétaire de ce château une excellente affaire. Je lui achèterai son vin et vous en toucherez le montant après la guerre.

— Notre vin n'est pas à vendre, — lui dis-je, — notre cave est déjà très entamée par vos soldats et...

Il ne me laissa pas achever, car il venait d'apercevoir mon mari et lui dit brusquement :

— Monsieur, donnez-moi les clefs de votre cave, tout ce qui est ici est à moi !

Ils passèrent plus d'une heure dans cette cave d'où remon-

taient les paniers remplis de bouteilles cachetées; il fallait que mon mari lui désignât chaque cru par son nom et les trois voitures furent remplies ; quand je vis que le pillage n'épargnait rien, je le conjurai de nous laisser quelques bouteilles de vin rouge, l'assurant qu'elles étaient indispensables au soutien de mon mari. Il me dit ironiquement :

— Il boira du lait.

— On nous a pris toutes nos vaches.

— Eh bien ! il boira de l'eau !

Je fus prise d'un tremblement nerveux impossible à maîtriser; les sanglots que je cherchais à réprimer s'étranglaient dans mon gosier : je m'enfuis du côté de la cuisine pour ne pas leur laisser jouir du spectacle de ma souffrance. Mais le sous-officier qui avait présidé au pillage sous la direction de l'épicier de la landwehr, vint me demander de l'eau pour se laver les mains et haussa les épaules en voyant mes larmes; il avait un œil d'acier au reflet cruel que je n'oublierai de ma vie ; c'est parmi nos persécuteurs un de ceux dont la physionomie m'est restée la plus présente à la mémoire.

Le temps était toujours admirable. On a souvent parlé de la nature implacable dans sa sérénité au milieu de nos maux; bien des personnes en souffrent comme d'une ironie, moi pas; le soleil m'a toujours semblé réconfortant en dépit des mauvais jours qu'il éclaira. Les nuits étaient splendides aussi; combien de fois ai-je soulevé le rideau de la fenêtre de ma chambre pour admirer l'idéal panorama auquel le clair de lune prêtait tant de charme et de poésie... A l'horizon, on voyait chaque nuit de grandes lueurs dispersées à intervalles réguliers. Nous nous demandions si ce n'étaient point les Allemands qui brûlaient leurs morts, et nous nous attardions dans une contemplation dont nous ne soupçonnions point le danger. Que n'avons-nous connu plus tôt la suspicion qui nous environnait et dont la trame se resserrait chaque jour !

Le 15 septembre, dans la matinée, une patrouille de uhlans vint rôder autour du château, explorant aussi la ferme et les alentours du parc ; elle se retira sans bruit comme elle était venue; car une des qualités stratégiques de ce peuple est d'opérer en silence ; un quart d'heure après, on entendit des

chevaux dans la montée ; ma fille de cour vint toute haletante me dire :

— Madame, en voilà encore !

A peine eut-elle dit ces mots qu'une patrouille de cuirassiers français parut à nos yeux ! Mon mari, dans sa joie de revoir l'uniforme des nôtres, s'élança vers eux, les bras tendus :

— Bonjour, mes enfants, je suis content de vous voir, la maison est à vous !

— Merci, monsieur.

Et voilà nos cavaliers à l'aise, laissant leurs chevaux s'avancer à l'abandon; un d'eux dévora une touffe de groseilliers, l'autre toutes les branches d'un poirier. C'était chez ces hommes une joie débordante et bruyante qui ne laissait pas que de m'inquiéter...

— Chut, — leur dis-je, — il n'y a pas un quart d'heure que les Prussiens étaient ici.

— Où sont-ils? — cria un des hommes, — j'arrive à point pour les pourfendre !

Ah ! vaillance française, je te rends justice; mais quel contraste entre cette insouciante gaieté et la marche prudente de nos ennemis ; les sabots de leurs chevaux semblent garnis de feutre, assourdissant jusqu'au bruit de leurs pas. Le lieutenant L... qui conduisait cette patrouille nous demanda des nouvelles de quelques familles de Noyon...

Ils partirent par la grille du nord et prirent à travers bois le chemin de la Cavée. Ce même jour vers deux heures nous vîmes monter un état-major français à cheval ; mon mari courut à sa rencontre : c'était le général de Lastour en quête d'une position pour ses batteries restées sur la route ; de nos hauteurs il aperçut une colonne ennemie s'avançant dans la direction de Pont-l'Évêque; il fit immédiatement monter ses batteries qu'il installa l'une sur notre terrasse, l'autre un peu plus bas; son état-major entourait le château et mon mari me cria d'ouvrir toutes les fenêtres de la maison. Je ne puis dire l'émotion que j'en ressentis, me figurant que tout devait voler en éclats...

Je courus m'abriter dans la cave de la ferme, qui a une double voûte, conjurant mon mari de m'accompagner; mais il resta comme électrisé près du canon; j'entendis quelques

fortes détonations, puis la voix de mon mari; il me criait que je pouvais remonter, tout étant fini... Je fus presque surprise de trouver ma maison toujours debout et je courus à ma chambre où rien n'avait été ébranlé; une statue de la Vierge tenant son enfant Jésus occupait le panneau du milieu entourée de divers souvenirs religieux auxquels j'attachais le plus grand prix, rien n'était dérangé et j'y entrevis comme une protection qui ne nous ferait jamais défaut, hélas !...

L'état-major du général de Lastour venait à peine de disparaître, que plusieurs coups de feu retentirent dans la direction du parc et de la cave. Peu après, des hommes du village arrivèrent tenant en laisse sept chevaux qui avaient perdu leurs cavaliers. On les conduisit dans la pâture des friches. Plusieurs étaient blessés et quelques-uns avaient des vers dans leurs plaies. Mon mari les soigna pendant quelques jours; mais un beau matin les Prussiens s'en emparèrent.

La journée dont je viens de parler est une de celles qui nous perdirent. Les Allemands nous inscrivirent comme point stratégique à détruire; ils ont toujours prétendu n'avoir jamais passé devant notre montagne sans recevoir des balles, ce qui est bien possible, puisque les troupes françaises pouvaient s'abriter derrière nos bois; mais nous étions dans une ignorance de leurs positions et de leurs agissements qui ne nous eût pas permis de leur prêter le secours d'espionnage dont nous accusaient nos ennemis.

A partir du 15 septembre notre vie devint un supplice de tous les instants; les visites domiciliaires devinrent incessantes; un officier de hussards vint un jour accompagné d'une quinzaine d'hommes pour une perquisition générale de la maison, à la recherche d'un téléphone que nous n'avions pas; on les conduisit partout; dans le grand salon, ils tapèrent contre les boiseries, collant leurs oreilles aux panneaux sculptés; mon mari dit à cet officier :

— Je suis un ancien officier français. Je vous ai dit que nous n'avons pas de téléphone et que nous ne cachons aucun soldat français. Quand un militaire français donne sa parole d'honneur...

Il ne put achever. Sa voix s'éteignit dans un sanglot qui me déchira le cœur. Je m'approchai de lui, appuyant ma tête sur son épaule; mais sur toutes ces physionomies ennemies je ne perçus pas un signe d'émotion. La perquisition se poursuivit jusque dans les moindres recoins ; ils explorèrent jusqu'aux mansardes du grenier et quand tout fut terminé, le commandant de hussards me dit :

— Je vous demanderais de donner à boire à tous ces hommes qui se sont beaucoup fatigués ; de l'eau suffira...

J'allai chercher une bouteille de vin et une carafe d'eau ; j'offris du vin à l'officier qui refusa, et je tendis un verre plein à l'un des hommes qui me fit signe de boire la première ! Telle était leur mentalité, ils jugeaient de notre bonne foi par la leur. Mon mari eut un geste indigné ; pourtant ce n'était pas la première fois que ce genre de méfiance nous était témoigné ; un des hommes qui accompagnait cette escouade s'étant montré particulièrement inquisiteur, mon mari lui dit :

— Êtes-vous maintenant bien convaincu que nous ne cachons personne?

— Je suis convaincu que je n'ai vu personne, — répondit-il avec un mauvais sourire.

— Quelle réponse ! — fis-je en me tournant vers l'officier.

— C'est une réponse très adroite — dit-il. — Vous savez que ce pays abrite des soldats qui se cachent. Si vous leur donnez asile, votre maison sera brûlée.

Cette bande n'avait point atteint le bas de la montagne qu'une autre, arrivant par l'entrée opposée, demanda de nouveau à visiter le château.

Je voulus leur expliquer qu'une perquisition se terminait à la minute même, peu leur importait ; ceux-là ne savaient pas un mot de français et commandaient par gestes. Il fallut tout recommencer ; nous étions exténués. L'officier, qui était aussi un hussard, me poussait devant lui en appuyant ses deux mains sur mes épaules; jamais il n'entra le premier dans une pièce, craignant sans doute que nous ne le frappions dans le dos... Il était accompagné d'une dizaine d'hommes, dont un sergent à l'air féroce qui voulut visiter la ferme après le château. Il trouva dans la pièce habitée par l'homme de cour, parti au feu, un portrait de M. Poincaré qu'il déchiqueta

avec rage. Il vint à nous avec des gestes menaçants et des discours incompréhensibles dans lesquels revenait sans cesse le nom du président... Je crois pouvoir affirmer sans exagération, qu'entre le 15 et le 24 septembre, nos journées furent toutes consacrées à subir ces perpétuelles visites domiciliaires: c'est la preuve d'un certain désordre dans cette armée, il en ressort qu'aucune solidarité n'existe entre les chefs, puisque personne ne tient compte des rapports qui devraient renseigner les officiers supérieurs sur les résultats obtenus par l'exécution des enquêtes qu'ils sont censés avoir ordonné.

La journée du 24 avait été assez calme quand, vers quatre heures, un léger aboiement de notre fidèle chien « Pa » nous annonça une nouvelle bande de perquisiteurs ; l'officier qui la dirigeait, avec le ton brutal qui leur est propre, recommença la menace de fusiller mon mari, s'il dissimulait plus longtemps son téléphone :

— Nous n'en avons pas.

— Je suis sûr que vous en avez un.

— Cherchez-le.

Et de nouveau nous les conduisons de la cave au grenier. Ils bousculaient tous les meubles et jusqu'aux matelas de mon lit. Imagine-t-on un téléphone entre deux matelas ! Enfin on nous dit que notre voisin du mont Renaud possède un téléphone et qu'il est impossible que nous ne communiquions pas avec lui ; d'ailleurs le soir on voit de la lumière à ses fenêtres et aux nôtres; donc nous nous faisons des signaux.

Nous ne savions plus comment nous y prendre pour dissimuler la lumière ; nous imaginâmes de doubler nos rideaux avec une épaisse couverture qui bouchait tout le vitrage, déjà garanti par les volets.

Comme nous commencions à nous reposer dans cette soirée du 24, je fus réveillée dans mon premier sommeil par un bruit de pas autour de la maison; puis des coups retentirent sur la porte du vestibule du nord. J'appelai vite mon mari, qui n'eut que le temps d'enfiler un veston ; des voix criaient :

— Ouvrez, ouvrez de suite !

Je passai un peignoir et mis des pantoufles sans mes bas, tant j'étais angoissée et affolée de frayeur ; mon mari m'avait devancée et j'entendis qu'on lui demandait à voir Léon de B...

— Il n'est pas ici.

— C'est ce que nous allons voir !

Le malheur voulait que ce pauvre garçon eût passé la nuit précédente au château ; comme il avait aidé mon mari à un petit travail qui s'était prolongé un peu tard, je lui avais offert l'hospitalité ; mais ce jour-là 24, il était retourné comme d'habitude à son domicile de Vauchelles. Quand je parus au haut de l'escalier, tous étaient déjà munis de bougies ou de lampes à pétrole trouvées dans le vestibule de service ; à la lueur de ces luminaires leurs figures prenaient des expressions sinistres ; ils étaient bien une quinzaine, précédés d'un chef à la voix tonitruante ; ils se mirent à parcourir toutes les chambres en commençant par la mienne ; tout fut de nouveau bousculé de fond en comble ; la bougie coulait sur les parquets dont j'avais encore la naïveté de me préoccuper... Nous arrivâmes dans la chambre occupée la veille par de B..., et je vis avec consternation qu'il avait laissé sur son lit un veston, un gilet et une paire de bretelles ! Rien ne peut rendre l'expression furieuse et triomphante à la fois qui se peignit sur la physionomie du chef de cette bande :

— Comment, vous m'affirmez que votre ami n'est pas ici et je trouve ceci sur le lit qu'il vient de quitter ?

— Il y était hier, — dit mon mari.

— Hier, hier, et il aurait laissé ceci, — fit le Prussien en agitant les bretelles. — Monsieur, vous mentez, vous allez être fusillé !

Cette scène eût été burlesque sans la menace qui l'accompagnait ; le ridicule m'en sautait aux yeux, et cependant la terreur m'arracha un des serments les plus solennels que j'aie prononcés de ma vie :

— Monsieur, — dis-je en étendant la main devant un crucifix d'ivoire suspendu à la muraille, — je jure devant le Christ que monsieur de B... n'est pas ici !

Je me disais : les Prussiens sont des protestants, sans doute ; mais ils croient au Christ après tout ; le serment d'une catholique peut avoir pour eux quelque valeur... Il y fut répondu par un haussement d'épaules. Le policier agitait toujours les bretelles en criant :

— Ah ! nous le trouverons, nous allons le trouver, monsieur le comte !

Il n'y avait plus qu'à leur laisser poursuivre leur besogne, ce qu'ils firent consciencieusement... Du grenier ils nous traînèrent à la cave de la ferme: la fraîcheur de la nuit nous faisait grelotter puisque nous étions à peine vêtus ; je me sentais si tremblante que je m'appuyai au bras de mon mari; mais chaque fois que je lui adressais la parole, un de ces hommes me faisait taire en me menaçant de son fusil ! Après la cave ils gagnèrent les granges, montèrent avec leurs bougies dans les greniers remplis de fourrage: je m'attendais à voir tout flamber ! Enfin, convaincus de l'inutilité de leurs recherches, ils nous ramenèrent devant le château.

— Monsieur, — dit le chef, en grimaçant un sourire, — je regrette, mais j'avais l'ordre.

— Il y a encore une cave que vous n'avez pas visitée, — lui dit mon mari en lui indiquant la cave au vin située près du château.

Je regrettai bien cette proposition qui prolongeait notre supplice ; toute la bande, sauf quelques hommes restés dans la cuisine, se précipita dans cette grande cave, flairant peut-être l'aubaine de quelques bouteilles oubliées ; il fallut descendre et subir l'humidité de ce nouveau et très profond souterrain. On avait remué du sable quelques jours auparavant sur l'un des côtés en retrait ; dès que l'on s'en aperçut, deux hommes tirant de leurs sacs des pelles assez courtes, se jetèrent sur cet endroit et fouillèrent le sol avec acharnement : rien ne pouvait les arrêter, pas même les ordres de leur chef, qui finit par les menacer en allemand sur un ton rappelant l'aboiement d'un chien féroce ! Ils partirent enfin, mais en rentrant j'aperçus un désordre étrange du côté de la cuisine. Toutes nos provisions avaient disparu, elles étaient renouvelées du matin même ! Les hommes qui ne nous avaient pas suivis dans la cave avaient dévoré un pain de trois livres et deux kilos de saindoux ! plus un bœuf mode à peine entamé ; de la cuisine passant à l'office, ils avaient ouvert chaque pot de confitures, jetant à terre celles qui n'étaient point de leur goût.

Après un nettoyage sommaire, je regagnai ma chambre et mon lit. J'étais broyée, mais j'espérais qu'enfin cette enquête nocturne aurait plus de résultat que les autres : quelle erreur ! Le lendemain 25, à six heures du matin, nouvelle invasion, nou-

velle perquisition ! Je dus encore réveiller mon mari qui avait pu s'endormir profondément, tandis que je sommeillais à peine. Ces alertes perpétuelles m'avaient rendue si nerveuse, que je sursautais au moindre bruit ; il fallut de nouveau subir les questions habituelles, les accusations d'espionnage et de signaux et enfin l'interminable visite domiciliaire. A peine était-elle terminée, que deux sous-officiers de gendarmerie apparurent à pied suivis d'un officier à cheval, qui intima à mon mari l'ordre de suivre les gendarmes. Il était en veston du matin et en jambières de cuir ; on ne lui permit pas de modifier son costume. Je voulus m'élancer vers lui, mais je n'en eus pas le temps et je restai pétrifiée... La terrasse de plus en plus était envahie de cavaliers; je courus vers l'un d'eux, lui demandant qui était l'officier qui venait d'arrêter mon mari. Il me répondit :

— Un officier de forteresse.

— Pourquoi mon mari est-il arrêté?

— Je ne sais.

— Reviendra-t-il?

— Je ne sais.

— Dites-moi, par pitié, pourquoi l'on nous traite ainsi? on nous accuse faussement...

— Mais, madame, regardez la situation de votre château !

— Est-ce une raison pour nous maltraiter?

— En temps de guerre vous courez des risques ici ; ne pourriez-vous faire transporter votre mobilier à Noyon?

Je ne compris pas à cet instant l'importance de cet avertissement ; l'eussè-je compris qu'il ne m'eût pas été possible d'en profiter, ne pouvant disposer ni d'un cheval ni d'une voiture, et pour transporter notre mobilier, il eût fallu des wagons !

Tandis que je m'effarai de mon isolement au milieu de ces barbares, je vis arriver Léon de B... avec sa tranquillité habituelle.

— A quoi pensez-vous, — lui dis-je, — vous êtes suspecté comme nous, on vous a cherché ici cette nuit !

— Tiens ! ils sont venus aussi chez moi et m'ayant trouvé dans mon lit, après avoir constaté mon identité, ils m'ont laissé tranquille.

Dans sa parfaite inconscience du danger, il prenait cette aventure en riant. Je lui racontai l'arrestation de mon mari. Il me dit qu'il allait rester pour garder la maison avec moi; dans mon désarroi je n'eus pas le courage de le renvoyer et lui offris à déjeuner sans pouvoir partager avec lui ce frugal repas : tant de secousses et d'inquiétudes commençaient à dépasser mes forces...

Comme je ramassais les restes de ce déjeuner, une nouvelle bande d'inquisiteurs fit irruption dans la cuisine ayant à sa tête un hussard pourvu d'énormes moustaches; ses yeux noirs avaient une expression féroce qu'il accentuait encore dans l'intention de m'effrayer. Ils parcoururent le château, s'emparèrent des lampes et des bougies qui tombèrent sous leur main et me traînèrent de nouveau à la cave de la ferme me séparant du comte de B... qui fut emmené par un autre officier; je ne doutais pas un instant qu'il ne fût fait prisonnier à son tour... Ces monstres trouvant que je ne descendais pas assez vite dans cette cave dont ils voulaient que je leur montrasse le chemin, me poussèrent si rudement dans l'escalier humide et glissant, que j'allai tomber sur un tas de betteraves pourries oubliées dans un coin. Je fus prise d'un tremblement nerveux et ma voix s'enroua tellement dans mon gosier que je n'en tirai plus que des sons rauques et inintelligibles pour répondre à leurs questions. Ils m'entouraient comme une troupe de démons, demandant le téléphone, brandissant leurs lumières; ils s'engagèrent sous la seconde voûte dont ils ressortaient furieux de n'avoir rien trouvé. Ils me faisaient tellement peur que je m'accrochai des deux mains aux brandebourgs du dolman de leur horrible chef, à qui je demandai de me protéger contre ces forcenés. Il roulait ses yeux terribles et me dit :

— Je ne puis rien pour vous, madame, votre place n'est plus ici !

— Comment ma place n'est pas chez moi?

— Non, madame.

— Qui gardera ma maison, alors, puisque l'on a emmené mon mari?

— Et pourquoi l'a-t-on emmené? Votre mari est prisonnier, madame, pour avoir fait des signaux, et l'autre homme qui demeure chez vous...

— Il n'y demeure pas.

— Taisez-vous, madame. Nous savons très bien qu'il vous aide dans vos espionnages.

— Non, monsieur.

— Si, madame. Nous allons remonter au château, vous nous montrerez le téléphone.

— Je n'en ai pas.

— On le cherchera.

— En vain et pour la cinquantième fois !

Il me poussa jusque dans le bureau de mon mari où il s'assit, me demandant des cigares.

— Je n'en ai pas.

— Nous savons qu'il y a de très bons cigares dans tous les châteaux en France.

— Pas ici, mon mari ne fume que des cigarettes.

— Alors donnez des cigarettes.

— Il les fait lui-même.

— Alors donnez le tabac.

— Il a sur lui les clefs de l'armoire où il le serre.

Sa physionomie devenait tellement furieuse que je me sentais défaillir ; tout à coup il me traîna vers la grille du nord où restaient toujours suspendus les fils télégraphiques installés par les uhlans le premier jour de l'invasion.

— Qu'est-ce que cela?

— Les fils installés par les Allemands.

— Ça n'est pas vrai, ce ne sont pas nos fils, je reconnais les fils anglais.

— Pas un Anglais n'est monté ici !

— Vous mentez, madame.

A ce moment parut à la grille un sous-officier de gendarmerie suivi d'une nouvelle bande de soldats. Le hussard parla en allemand au gendarme et disparut subitement...

J'étais aux mains d'un nouveau perquisiteur qui procéda en silence à l'éternelle besogne... Je ne pouvais plus contenir mon effroi. Quand le gendarme se retira, la maison était tellement entourée de soldats que je ne savais où me réfugier pour leur échapper... Ils ricanaient en me regardant tourner sur moi-même, les deux mains sur les tempes qui me semblaient prêtes à éclater. Au milieu de ces visages mauvais, j'aperçus

tout à coup une physionomie sympathique, c'était celle d'un officier très chargé de décorations de plusieurs nuances sans croix je le pris pour un officier supérieur et lui demandai de me protéger; il me tapa paternellement sur les épaules en me disant :

— Tranquille, tranquille !...

— Ne me laissez pas seule au milieu de ces hommes qui se jouent de ma terreur, — lui dis-je, — on a emmené mon mari...

— Je sais, je sais, — fit-il, — monsieur de *Brounier* reviendra dans trois jours.

— Que lui veut-on? Lui fera-t-on du mal?

— Non, non, trois jours, — répétait-il.

— Ne me laissez pas seule ici, — lui répétai-je, — au milieu de ces hommes, acceptez mon hospitalité

Il faisait signe que oui ; puis il essaya de m'expliquer que, logeant au village, il lui fallait une autorisation.

— Mais de qui donc? quel est votre grade?

— Chef de *mousique*, — répondit-il en souriant.

Je compris alors que sa protection devenait moins puissante... Toutefois l'idée que ce brave homme serait sous mon toit était un apaisement à ma terreur. Nous descendîmes au village pour parler au lieutenant chargé de veiller au logement des officiers; c'était un très jeune homme au parler bref et saccadé; il rejeta de suite ma requête, prétendant ne pouvoir y acquiescer sans manquer aux ordres qu'il avait reçus. J'essayai de l'attendrir en lui racontant les tortures que je venais de subir : pas un muscle de son visage n'en fut remué; il répondait simplement :

— Vous m'étonnez.

Ou bien :

— C'est la guerre !

Je remontai la côte entre lui et ce brave chef de musique que je ne pus remercier que d'un regard, car un nouveau personnage venait de surgir à cheval, avec un casque à pointe et une lance au poing, me sembla-t-il. Il était très jeune lui aussi et m'interpella brusquement :

— Madame, rentrez dans votre château. Vous n'avez rien à craindre de nos hommes; vous êtes sous la protection alle-

mande (quelle protection !), mais nous n'aimons pas le bruit. Rentrez chez vous et n'en sortez plus, est-ce compris?

— Mais, monsieur, je ne puis rester seule...

— Ce soir vous aurez sans doute un colonel à loger, je pense que cela vous suffira?

— Est-ce certain? dois-je préparer une chambre?

— Une ou plusieurs, on vous le dira plus tard.

D'un geste impérieux il me montrait l'entrée de la cuisine; je la traversai et gagnai l'escalier, puis ma chambre qui m'apparut comme le dernier refuge où je pouvais dévorer mon inquiète douleur. Je tombai anéantie auprès de mon foyer que j'essayai de ranimer, tremblant de la tête aux pieds; mes dents claquaient. Je croyais avoir froid, j'avais surtout une angoisse sans nom, pensant à mon malheureux mari et aux souffrances qu'il devait endurer de son côté...

(*La fin prochainement.*)

L. DE BRUNIER

ALFRED CAPUS

Élu avant la guerre, Alfred Capus vient enfin de prendre séance à l'Académie française où il a prononcé l'éloge d'Henri Poincaré et a été accueilli par Maurice Donnay : une belle séance, une séance historique.

C'est une rencontre heureuse, en effet, pour l'Académie qu'ayant décidé de reprendre le cours de ses cérémonies, elle se trouve avoir à recevoir un historien, un auteur dramatique, un philosophe et un général, et que, parmi ces quatre représentants de notre prestige national, l'auteur dramatique, par son œuvre, sa carrière, son tour d'esprit et de fortune, offre précisément l'un des exemplaires les plus accomplis de cette brillante solidité, de cet ensemble de qualités légères et fortes dont se compose toujours, pendant la paix ou la guerre, le génie français.

L'Académicien d'aujourd'hui est assurément un des plus anciens journalistes de Paris : il a écrit sa première chronique dans *le Clairon*, de Cornely, à propos de la mort de Darwin. Aussi bien venait-il de quitter les bancs d'une école scientifique : l'École des Mines. Si Darwin n'était pas mort, si l'École des Mines n'avait pas assuré à Alfred Capus une formation scientifique, peut-être Alfred Capus ne fût-il pas

devenu chroniqueur. Du moins, s'il n'avait pas débuté par un article nécrologique sur un naturaliste illustre, il eût semblé moins naturel qu'il célébrât, sous la coupole, un mathématicien fameux. Évidemment, ce n'est pas comme journaliste que l'Académie l'a choisi et elle n'a guère songé à honorer en lui « cette profession inutile et indispensable, dont on n'a encore découvert ni le but ni les règles, si hasardeuse et si indéfinie, si grouillante de combats, de dévouements et de haines, qu'elle peut faire du même être un grand homme, un martyr et un malfaiteur ». Par bonheur, c'est un « grand homme » que le journalisme a fait de Capus et le premier devoir de la juste critique est de rendre à ces hasards professionnels tout ce qui leur est dû. Jadis, dans les brèves *Grimaces* d'Octave Mirbeau, aujourd'hui dans son cabinet directorial du *Figaro*, Capus n'a jamais suivi que son instinct le plus naturel et son goût le plus vif. C'est par le journalisme qu'il s'est formé, exercé, documenté, c'est au journalisme qu'il a emprunté ses personnages, son expérience, sa morale (si l'on peut dire), sa manière fringante et sobre, et surtout ce besoin d'agir sur l'opinion qui, du roman qu'il trouvait trop lent, l'a conduit au théâtre où il n'a guère vu que du journalisme en action. N'est-ce pas enfin à cette première pratique qu'il est redevable de ce sens si fin et si sûr du public qui lui a valu, aux alentours de 1900, un succès sans précédent?

C'était une entreprise hasardeuse que de relire, dans le moment où nous sommes, l'œuvre entière d'Alfred Capus. Les temps heureux dont elle avait été l'image éblouissante semblaient si loin, que le lecteur pouvait se prendre soi-même pour la postérité. Quelle allait-être la sentence définitive d'un critique vêtu en militaire?... Heures charmantes, pleines d'imprévu et de nouveauté. On avait vu les pièces de Capus, on les avait applaudies, on avait applaudi leurs interprètes, on s'était grisé de leur succès. En quelques années, coup sur coup, sur dix théâtres de Paris, Alfred Capus avait fait jouer une vingtaine de pièces dont la moitié avait dépassé deux cents représentations. On avait vu, à de certains moments, son nom sur quatre affiches différentes : mais on n'avait pas le temps de fixer les yeux sur un tel étincellement ni de prendre au sérieux tant d'esprit, de verve, de gaîté, d'ironie.

Les qualités profondes avaient été éclipsées par le triomphe même de l'actualité. A présent, au contraire, par l'éloignement de la lecture, le succès s'efface, l'œuvre reste et l'on s'étonne presque qu'elle ait été à ce point méconnue. La qualité de la langue, la vigueur et la netteté d'une véritable philosophie sociale, la sympathie d'une intelligence qui a su garder dans l'art une lucidité scientifique, l'intérêt documentaire d'une observation que retiendra l'histoire des mœurs, apparaissent comme on découvre les traits véritables d'un visage qui ne sourit plus. On aperçoit dans Alfred Capus un incompris, et cet auteur si choyé, ce théâtre à recettes quasi-légendaires, on éprouve le besoin de les réhabiliter, de réparer envers eux une injustice : s'ils ont mérité leur fortune, ils valent pourtant mieux qu'elle.

***

Alfred Capus n'est pas un improvisateur, ni même un fantaisiste. Il ne travaille point d'imagination, mais d'expérience, tire son œuvre de sa vie. Le don ne prédomine point chez lui, — comme d'ailleurs chez la plupart des écrivains d'aujourd'hui, depuis Guy de Maupassant, — mais l'intelligence, la réflexion, l'esprit d'ordre, et une certaine sorte de volonté, qu'on n'a guère discernée dans son œuvre apparente ni dans son « sourire », parce qu'elle est beaucoup moins de l'effort et de la fatigue, qu'une attention perpétuelle, une souplesse continue, l'art concerté de s'adapter.

Comme on a calomnié Capus en le traitant d'optimiste, et quelle erreur que le « tout s'arrange », qui n'était qu'une fin d'acte, dont on a cru faire un système !... Parlant de lui-même, Capus dit seulement : « Je me suis toujours arrangé !... » C'est tout autre chose. De bonne bourgeoisie, Alfred Capus porta d'abord dans ses études les habituelles ambitions bourgeoises, prépara les grandes écoles scientifiques, Navale, Polytechnique. Quel genre de déception lui valurent de tels essais, sans doute pouvons-nous nous en faire une idée par l'importance qu'il devait donner plus tard dans son œuvre à cette sensation de « faux-départ », de déclassement, de ratage

social qui caractérisera tant de ses personnages. Les débuts de la vie dépendent très peu de nous : nous sommes trop jeunes, trop inexpérimentés : ce n'est pas nous qui nous mettons en route nous-mêmes et nous ne nous apercevons qu'en marchant que le chemin n'est pas le bon. Il faut revenir sur ses pas, quand on en est capable. Alfred Capus, mal parti, revint dans sa Provence natale, à la campagne, qu'il aimera toujours autant que le boulevard, et, pendant près de deux ans (1879-1881), ayant négligé d'abord les lettres pour les sciences, se mit à étudier les lettres. Il y a de l'autodidacte en lui, ce qui est le plus grand triomphe de la volonté. De retour à Paris, Capus devient dessinateur chez un constructeur mécanicien, puis se rend au Havre pour s'embarquer dans une expédition lointaine ; la nouvelle d'un petit héritage qu'il vient de faire le retient : il échappe ainsi à la mort, car le bateau qu'il devait prendre fut perdu : c'était de quoi, assurément, lui donner le respect de ce hasard dont il fera l'un de ses principaux personnages dramatiques. C'était aussi de quoi l'attacher définitivement au boulevard, au journalisme, à la littérature. Au *Clairon*, aux *Grimaces*, puis au *Figaro*, le journalisme lui est accueillant. Mais la littérature l'est moins. En 1890, *Qui perd gagne*, trouve à grand'peine, avec les confrères, un millier de lecteurs. Sa première pièce, *Brignol et sa Fille*, en 1894, est jouée huit fois. *Rosine*, en 1897, n'a guère qu'un succès d'estime. *Les Maris de Léontine* ont une fortune plus heureuse. Et puis, inopinément, voici dans la même saison, *la Veine*, *la Petite Fonctionnaire*, *les Deux Écoles* : la fortune est vaincue, la « bataille de Paris » est terminée. Capus a quarante-trois ans.

***

Lorsque Alfred Capus commença à écrire des nouvelles et son premier roman, le réalisme achevait de mourir.

Par un contraste singulier, les écrivains d'alors, qui avaient entrepris de modeler sur la science la littérature, avaient surtout manqué de culture scientifique. Ils ne savaient au juste ce qu'ils voulaient imiter, et, en effet, ils imitaient au hasard.

De là tant de présomption, de lourdeur et d'encombrement, de pessimisme, de vulgarité. Ceux qui réussirent, n'y parvinrent que par le talent, par le tempérament, et malgré leurs théories, qui n'étaient, au fond, que celles de Bouvard et de Pécuchet.

Ce fut le contraire pour des hommes comme Alfred Capus, à qui l'on n'avait justement rien appris qu'un peu de science. A la vérité, il ne cessera de se plaindre de l'éducation qu'il a reçue, ses personnages ne cesseront d'en faire autant et ce sera justement signaler l'un des vices profonds de la culture française. Pourtant, en ce qui concerne l'écrivain, il ne semble point que Capus ait rien à regretter. L'un des premiers de sa génération positive, il arriva à la littérature avec un esprit clair, l'habitude et le sens de l'observation, une méthode et non une doctrine. Le talent, le tempérament, qui seuls avaient pu sauver leurs ambitieux prédécesseurs, deviennent une sorte de luxe, de surcroît : on peut presque s'en passer. Ce qui fera le mérite d'une œuvre, ce n'est plus le hasard d'une originalité native, d'un don personnel, mais son fond intellectuel, d'une part, sa réalisation technique, d'autre part, c'est-à-dire tout ce que donnent l'observation bien faite, le travail bien conduit. C'est la génération d'Alfred Capus qui, sans le formuler, s'est approchée le plus près de l'idéal littéraire dont s'étaient émerveillés les écrivains réalistes, restés, dans le fond, romantiques.

De là la nouveauté, en 1890, d'un roman comme *Qui perd gagne*.

Ce que l'auteur de cette œuvre qu'on a crue si légère, en effet, a voulu composer, c'est un témoignage authentique, sans doctrine ni convention, libre et direct, un document vif et précis. Comme les réalistes, il se soucie peu du sujet, encore moins de la morale, et pas du tout de la vertu. Mais il n'a plus comme eux l'esprit encombré d'illusions : il simplifie, dégage, allège, tenant seulement pour l'essentiel la notation présente, la nuance exacte du temps et l'harmonie du ton avec les modèles. Il a vécu dans les journaux, les cercles, sur le boulevard, parmi des hommes d'affaires, des boursiers. Il a observé le caractère nouveau de la vie dans ces milieux que domine une sorte de loi sportive, la course à l'argent. Il a vu l'affaiblissement moral qui en résultait, avec une compensation appa-

rente dans l'adoucissement des mœurs, par la joviale humeur et la cordialité, — singulier mélange de lucidité et d'inconscience qui compose le bon garçonnisme. Farjolle, qui résume cette observation d'un milieu propre à notre époque, est donc un personnage inédit dans l'histoire littéraire et sociale.

Son éducation, à lui, n'a pas été manquée : il n'en a pas eu du tout. Il n'a pas d'ambition, mais seulement le désir de gagner sa vie, avec le moins de peine possible. Il se décide à épouser sa blanchisseuse, qui est charmante, principalement par besoin de confort et de tranquillité. Ce sont les circonstances qui le mènent, sans qu'il y oppose d'inutiles principes ni les précipite par vanité ou convoitise. Il est bien outillé pour en profiter, parce qu'il est sympathique. C'est parce que l'ancienne ouvrière de sa femme, Joséphine, maintenant cocotte, est devenue la maîtresse du directeur de *l'Informé* qu'il se trouve recommandé à la bienveillance du tout-puissant et jovial Verugna, mais il plaît par lui-même à Verugna, à l'ami de Verugna, au Cercle entier, à Velard, qui deviendra l'amant de sa femme, à Letourneur, qui fera sa fortune, à tout le monde dont il a besoin. Il plaît parce qu'il est simple, ne recherche que son plaisir, mais le plus naturel. Il voudrait, sa femme voudrait avec lui gagner seulement de quoi aller vivre bien tranquillement dans une ferme, à la campagne. Tous les boulevardiers d'Alfred Capus, comme lui-même, ont le sens de la nature et le goût rustique : quelle meilleure preuve qu'ils ne sont pas tout à fait corrompus? Farjolle n'est pas soupçonneux : le soupçon est trop compliqué, trop fatigant, et il n'aurait jamais soupçonné sa femme de lui-même. Lorsqu'il se décide à emmener le commissaire de police avec lui pour la constatation du flagrant délit, il ne sait trop à quel mobile il obéit : ce n'est ni la passion, ni la jalousie : il est très calme, il est venu là un peu par tradition, parce que c'est l'usage. Il en est d'ailleurs à peu près de même pour sa femme : elle n'est pas là par amour. Emma est bien trop sérieuse pour aimer un autre homme que son mari. « C'est une bêtise que tu viens de faire », lui dit-elle simplement. Elle lui parle des champs, de l'oubli à deux et, à la grande stupéfaction du commissaire de police, d'ailleurs fort bien élevé, Farjolle refuse de signer le procès-verbal de flagrant délit : il ne s'est

rien passé, au fond, du moins rien d'important, quand on réfléchit. Le mariage est une chose sérieuse. C'est ce même goût de paix et de simplicité que Farjolle porte dans les affaires. Un de ses amis de cercle, un vieux joueur enragé, lui a confié quatre-vingt mille francs. Un jour de déveine à la Bourse, il a besoin de quarante mille francs : ce n'est que la moitié du dépôt, il ne fait de tort à personne en se tirant lui-même d'embarras par un emprunt tacite, mais momentané. Malheureusement le propriétaire redemande son argent à l'improviste : c'est idiot, voilà tout. Idiot aussi, d'être arrêté, mis en prison : s'il était un malhonnête homme, n'aurait-il pas pris toute la somme? Farjolle a sa conscience pour lui, il a principalement sa femme qui a trouvé le moyen de restituer les quarante mille francs. Emma a même fait beaucoup mieux, dans son ingénieux dévouement. Le banquier Letourneur, dont elle est devenue héroïquement la maîtresse à cette occasion, a été très gentil, et lui a donné un chèque de deux cent mille francs. C'est, enfin réalisé, le rêve de leur ménage. Emma attend que Farjolle soit sorti de prison pour lui faire part d'une telle aubaine. Elle l'emmène à la campagne, lui fait visiter la ferme dont ils ont toujours eu envie, cherchant un moyen simple, naturel de le mettre au courant : l'innocence des choses, autour d'elle, témoigne de la pureté de ses intentions. La poésie du cadre agit aussi sur Farjolle : « Ce que Paris me dégoûte », s'écrie-t-il en un accès de justice supérieure et d'indulgence plénière, sentant bien qu'à l'avenir, avec deux cent mille francs et du bon air, il ne commettra plus d'escroquerie ni sa femme d'adultère. Il ne faut qu'une position pour être honnête.

La manière dont le héros de Capus envisage le problème de l'existence n'est pas, comme on le voit, sans offrir quelque analogie avec la manière d'Étienne Duroy, dans *Bel-Ami*. Même milieu aussi, même besoin de parvenir, même assemblage de personnages portant en commun ce caractère d'être des déclassés, des irréguliers. Même indifférence enfin des deux écrivains devant la conduite de leurs personnages. Que les deux types, pourtant, se ressemblent peu ! Bel-Ami a du tempérament, du feu amoureux, quelque chose du muscle normand dont son auteur était si fier ; tout de suite il nous est présenté comme un vigoureux animal. Il ne plaît que par

l'amour. Il est l'homme à femmes. Farjolle, au contraire, n'a que peu de désir ; il n'y a qu'Emma qui l'aime, et qui le trompe : il ne séduit aucune autre femme qui puisse lui servir. Il n'est pas l'amant, lui, il est le mari. Où il est le plus beau, c'est quand il comprend le peu d'importance de l'amour, car celui qu'il inspire à Emma n'est pas celui d'un beau garçon, mais d'un bon garçon. Il représente l'ordre, la fixité du foyer, de l'association conjugale. Il n'est pas l'homme à femmes, mais l'homme de sa femme. Il ne lui en a fallu qu'une pour arriver : c'était toute sa mesure.

Si donc le roman de Maupassant, comme il est à croire, n'a pas été sans exercer une influence sur celui de Capus, c'est plutôt dans l'exécution même et la technique qu'on en pourrait relever l'effet. Comme Maupassant dans son chef-d'œuvre, Capus s'est imposé la règle de ne jamais intervenir en auteur, ni en juge, de ne jamais fournir au lecteur d'explication ou d'appréciation, de ne traduire, et le plus souvent par leurs paroles ou leurs actes, que la pensée de ses personnages, non la sienne. C'est déjà là, remarquons-le, une technique de théâtre, puisque l'auteur met au premier plan l'anecdote (l'anecdote, dira-t-il plus tard, c'est la pièce), et qu'il use principalement pour exprimer ses personnages du dialogue. Ainsi s'expliquera la facilité avec laquelle le dernier roman de la jeunesse de Capus, *la Veine*, est devenu, au théâtre, son premier grand succès. Ce n'est pas une pièce qui a été tirée d'un roman. C'est un roman qui était une pièce.

Frappé par la technique du récit dans Maupassant, il ne l'a pas moins été par celle de la composition dans Balzac, dont il admire surtout le génie dramatique et le sens social. L'équilibre des deux influences a été l'accomplissement du talent de Capus comme romancier dans son chef-d'œuvre, qui eût été trop sec sans Balzac et trop dispersé sans Maupassant. Sans doute à ces deux noms faut-il en ajouter un troisième, celui de Stendhal, à qui, plus tard, Capus n'a pas rendu un moins vif hommage qu'à Balzac lui-même. Je ne serais pas étonné, en tout cas, que l'exemple de Stendhal n'ait excité l'orgueil du jeune écrivain et ne l'ait aidé à supporter le déboire de l'insuccès : il est mélancolique, en effet, de voir qu'un roman de ce mérite, comme au temps du *Rouge et le*

Noir, n'a pu faire son chemin tout seul : *Qui perd gagne* a suivi la fortune de son auteur, au lieu de la commencer : faute du genre, du goût public, ou malechance personnelle?... La vérité, c'est qu'il est peu d'écrivains à qui le succès ait davantage résisté qu'à ce triomphateur.

***

De même, au théâtre.

C'est que la première pièce de Capus, celle qui n'eut que huit représentations, l'année où il entrait au *Figaro* et attrapait la fièvre typhoïde (une année bien remplie, que cette année 1894), *Brignol et sa Fille*, n'était pas moins originale, à la scène, que *Qui perd gagne* en librairie, ni moins documentaire.

Brignol est un avocat de Paris, qui ne plaide pas, a des dettes et une fille. C'est en mariant sa fille qu'il paie ses dettes. C'est pourtant un mariage d'amour qu'il fait faire à sa fille pour se tirer d'affaire. L'intérêt de Brignol, d'ailleurs, n'est point ce qui lui arrive, mais ce qu'il est. Son caractère est net : il n'en a pas. Il est vague, équivoque, flottant, on ne sait pas plus ce qui se passe dans sa conscience que dans sa maison et dans ses affaires. Il n'est pas malhonnête, mais il est tellement optimiste, qu'il n'hésite pas à recommencer — avec le même personnage d'ailleurs — la légère escroquerie de Farjolle. Sa morale est celle de Paris, qui s'oppose à celle de Poitiers, représentée par son beau-frère, magistrat sévère aux tripotages. Il lui est égal d'être traité d'escroc. « Le mot escroc n'a pas le même sens ici qu'en province. » La force de Brignol, son excuse aussi, c'est qu'il est jovial. Sa confiance ne l'abandonne jamais : « N'aie donc pas peur, dit-il à sa femme, j'ai deux ou trois affaires en train, qui vont aboutir infailliblement. » Il a d'autant plus de cette belle confiance qu'il a dans l'esprit autant de vague que dans la conscience, et qu'il lui est impossible de s'appliquer à une besogne précise : il ne peut pas travailler comme tout le monde : « Il ne faut pas que je sache ce que j'ai à faire. » C'est pourquoi il ne sait pas davantage ce qu'il a à craindre. Il est optimiste par défaut de sérieux, d'expérience, c'est sa grande supériorité : « Le jour où l'on s'inquiète de l'avenir, on est perdu. » Il a donc bien fait

d'attendre que le neveu de l'homme qu'il avait escroqué, jeune millionnaire comme on en rencontrera désormais dans tout le théâtre de Capus sous les traits de M. Brasseur, devînt amoureux de sa fille. Et voilà lancé le mot fameux, le mot de la fin : « Tout s'arrange. »

Trois ans après *Brignol*, Alfred Capus, à qui l'on avait un peu reproché la légèreté de son premier essai, s'essaya à poser un problème plus sévère dans un cadre moins parisien : il avait déjà formulé ses idées sur la mauvaise éducation des garçons dans *Années d'Aventures*, principalement. Il ne lui semblait pas que celle des filles fût plus appropriée et, avec *Rosine*, il entreprend de nous montrer, dans une petite ville de province, l'impossibilité, pour une jeune fille jolie et malheureuse, de vivre de son travail. Là, dans un milieu bourgeois, un décor paisible, on voit donc apparaître comme une manière de thèse sociale : c'était peut-être beaucoup et des tentatives aussi honorables pour exprimer la vie telle qu'elle est ne sauraient jamais, au théâtre, provoquer que de l'estime. Cette leçon de *Rosine*, où il avait mis ses qualités les plus naturelles et les meilleures, Alfred Capus ne l'oubliera jamais et ne se laissera plus reprendre au seul attrait de la vérité toute nue et le voilà conduit par l'expérience à examiner méthodiquement, scientifiquement, la question du « métier » théatral, dont nul ne parle avec plus de précision que lui. Ce métier, comme tous les autres, s'apprend ; pour l'apprendre, il suffit, comme en mathématiques, de ne pas être spécialement rebelle à la matière, de ne pas posséder une incapacité spéciale. Tel semble avoir été le cas de Capus, sans plus. Il a travaillé le théâtre avec intelligence et lucidité : il a résolu, par réflexion non par miracle, cette équation dont l'inconnue est deux cents représentations. Déjà les *Maris de Léontine* sont d'une parfaite technique, et les complications du divorce y sont mises en scène avec une grâce et une adresse toutes fraîches. Capus travaille avec le feu sacré de la nouveauté, compose ses actes, ses scènes, soigne ses fins d'actes et ses fins de scènes, règle ses répétitions : *la Bourse ou la Vie* est une de ses comédies les plus ingénieuses, du ton le plus aimable ; enfin, le 2 avril 1901, il donne *la Veine* aux Variétés ; le 21 avril, — dix-neuf jours après, — *la Petite Fonctionnaire*, aux Nouveautés, et le

2 février 1902, *les Deux Écoles*. C'est la maîtrise. C'est aussi le triomphe.

Qu'y avait-il donc de plus — ou de moins — dans ces comédies que dans les précédentes?

***

Mathématicien et bridgeur, Alfred Capus s'est trouvé naturellement conduit à une philosophie du jeu. Le cours de sa propre existence, qui ne fut point sans hasards ni aventures, lui confirma la vérité particulière de cette philosophie dans la société contemporaine. « Croyez-vous, dira-t-il un jour aux étudiants, que le combat de la volonté humaine contre le hasard, qui est le drame même de la vie, ait jamais été aussi furieux et aussi émouvant qu'aujourd'hui? » La suppression des classes sociales, l'avènement et le pouvoir absolu de l'argent, le déclin des morales traditionnelles, l'exaspération des besoins de jouissance et de luxe, l'instabilité des mœurs et des situations, autant de causes qui ont multiplié pour chacun de nous l'imprévu, le risque, étendu le domaine de la chance. Presque plus de métiers fixes, de positions régulières, de fortunes assises. Une démocratie est une machine à déclasser, dont le ressort est l'argent. La conséquence devrait en être un plus grand développement de la volonté humaine : c'est ce qui se produit, en effet, dans les cas exceptionnels, avec ces rudes aventuriers d'aujourd'hui, dont l'énergie a vaincu la chance et qui font, parfois même honnêtement, fortune. Mais sur la moyenne des hommes, l'effet contraire se produit : l'égoïsme, dans « une société devenue pareille à une maison de jeu », ne provoque qu'une sorte de morne fatalisme de croupier, la veulerie et l'inconscience. La force du caractère est en raison inverse de la force des appétits chez l'individu, et la force des individus est en raison inverse de la fatalité sociale. Ce n'est pas là, d'ailleurs, de quoi désespérer ni de l'humanité, ni de notre époque. Des moyennes s'établissent naturellement : le bon garçonnisme en est une, très empirique, entre l'égoïsme, qui est un défaut de l'homme, et les risques de la fortune, qui sont une imper-

fection des choses. Il n'aurait manqué à la vie, pour être très mauvaise, qu'un peu plus d'ordre, et aux hommes, pour être très méprisables, qu'un peu plus de force. Par bonheur, nous sommes à mi-chemin du mal comme du bien : tel est l'optimisme mesuré auquel conduit une bonne philosophie du hasard ; il n'y en a pas de plus sympathique ni de plus accessible.

Ainsi pensait Capus aux environs de 1900. Mais il n'avait pas seulement observé la vie ; il avait aussi étudié son métier. C'est en dramaturge qu'il examina sa doctrine du hasard et la trouvaille de sa carrière fut d'en apercevoir aussitôt la valeur dramatique. Le théâtre, le coup de théâtre, c'est l'imprévu, la rencontre, la surprise, la théorie même du hasard. Ainsi, par cette théorie, ce qu'il y avait de factice, de voulu dans le métier, devenait l'image de la vie : le fortuit tournait au nécessaire et il n'y avait plus de combinaison d'événements qui ne devînt d'autant plus naturelle qu'elle était plus inattendue. On retrouvait ainsi la loi primitive, originelle du théâtre : on retournait à Eschyle, à la fatalité, et, sur le boulevard, « la veine » rétablissait, à l'usage des joueurs de baccarat, la vieille « Némésis ». « L'Ananke » des anciens Grecs souriait aux nouveaux, elle encourageait, elle excusait, elle devait plaire à tout le monde. Elle plut, en effet.

Julien Bréard, avocat qui n'avance pas, est amoureux de Charlotte, qui est fleuriste et sa voisine. Mais il n'a pas que cet amour au cœur, il a aussi, dans la tête, la théorie de la chance : « Je ne suis pas superstitieux, déclare-t-il dans le couplet fameux... Je crois que tout homme un peu bien doué, pas trop sot, pas trop timide, a dans la vie son heure de veine, un moment où les autres hommes semblent travailler pour lui, où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille. » Tous les fruits qui vont tomber d'eux-mêmes dans la main de Julien Bréard, c'est d'abord Charlotte, et, avec Charlotte, la fortune, car une de ses anciennes ouvrières (épisode renouvelé de *Qui perd gagne*) est devenue la maîtresse du jeune Tourneur, à la bonne figure et au gros sac. Il tutoie Bréard à la première entrevue et le chargeant de ses affaires, fait la carrière de son nouvel ami. Malheureusement tout hasard a ses traverses et, dans sa situation nou-

velle, Bréard n'est pas insensible aux séductions de l'amour luxueux. Il est sur le point de quitter Charlotte pour une intrigante. Pourtant, c'est Charlotte qui lui a apporté la veine, la veine s'en irait peut-être avec elle. Il lui reste, finalement, fidèle. La chance, qui mène à la fortune, mène aussi à la loyauté. Tout est bien qui commence et finit bien. Le public des Variétés rentre chez lui raccommodé avec la vie.

Avec *la Petite Fonctionnaire*, Capus, dégageant encore sa manière et sa fantasie, a donné l'un de ses chefs-d'œuvre et l'une des plus jolies comédies légères du répertoire contempotain. C'est en province, dans une de ces petites villes de poésie et d'ennui où la venue d'une nouvelle receveuse des postes, jolie et instruite, n'est pas seulement un événement, mais un danger. Lebardin, — le Chérubin de quarante-cinq ans, — s'aperçoit soudain qu'il est fidèle à sa femme depuis vingt ans. Il a un ami qui n'a été fidèle à la sienne que six mois : chacun a sa mesure. La mesure de Lebardin est comble et, à Pressigny-sur-Loire, il ne songe plus qu'à aller installer un appartement à Paris pour la petite fonctionnaire. Malheureusement, la petite fonctionnaire est amoureuse d'un vicomte, aussi séduisant que gaffeur, car il y a beaucoup de gaffes qui ont des conséquences très heureuses : le vicomte commence par offusquer la petite fonctionnaire en lui tapotant les joues, fait une seconde gaffe en épousant une femme qui le trompait d'avance avec le médecin de l'endroit et découvre enfin, dans la garçonnière meublée par Lebardin à Paris, que tant de sottises lui ont ouvert le cœur de la charmante receveuse. Il suffira que Lebardin passe au vicomte la facture des dix-sept mille francs qu'a coûté l'installation et reprenne avec sa femme et sa fidélité le train pour Pressigny-sur-Loire.

Avec *les Deux Écoles*, nous repassons de l'ancien théâtre des Nouveautés aux Variétés : le ton s'élève.

Le problème, en effet, est d'importance : quelle attitude doit adopter l'épouse devant l'infidélité de l'époux? C'est aborder de front la question même du divorce, mais avec un peu plus de sérieux que dans *les Maris de Léontine*. Notre auteur pourtant, averti du goût frivole du public, se gardera bien de parler d'enfants, de famille, de complications ambi-

tieuses de morale ou de religion : il faut que le divorce reste de tout repos, et il n'y a que la cordialité d'amusante. Édouard Maubrun est un charmant garçon, adoré de son beau-père, qui trompe sa femme aujourd'hui comme son beau-père la sienne autrefois. Par malheur, Henriette Maubrun n'est pas de l'école de sa mère, qui estime que les hommes ne méritent pas qu'on attache tant d'importance à leurs fautes. Il y a divorce. Mais le divorce, à le bien prendre, n'exige pas que les époux divorcés se détestent après, se tournent le dos dans un lieu public, s'ils s'y rencontrent, ne se serrent pas la main à l'occasion. Ils ont fait ensemble, quand ils étaient mariés, une traversée, quelquefois agréable. Tous les souvenirs de cette traversée ne sont pas morts du coup. Alors?... Au restaurant se rencontrent Henriette et Édouard : ils ne sont pas des ennemis. Un jour, Édouard est en train de prendre une douche dans la salle d'armes de son beau-père indulgent, c'est le bruit de l'eau qui révèle à Henriette l'intime présence de son mari et qui lui fait enfin comprendre la sagesse de sa mère, parce qu'une légèreté, tout de même, ça ne tue pas l'amour. Ainsi, au dénouement, les femmes sont satisfaites, parce que Juliette a divorcé pour le principe, et les hommes aussi, puisque Édouard n'est pas puni, et enfin la société tout entière, puisque le divorce, dans le cas le plus simple, n'apparaît pas une chose bien pratique.

Ainsi, dans ses trois comédies auxquelles il accorda une égale faveur, le public avait eu brusquement la révélation du talent d'un écrivain, encore peu connu, sous tous ses aspects. Il avait surtout la révélation d'un genre, exactement approprié à ses besoins et à ses moyens par un ouvrier supérieur, assez nouveau pour l'éblouir, pas assez original pour l'étonner. Un sentiment simple de la vie, de l'ingéniosité et du détail, une langue rapide, un dialogue clair, un ton de fatalité boulevardière et de loyauté sentimentale, de la fantaisie, de l'esprit, de la bonne humeur surtout qui plaît davantage que l'esprit, de la désinvolture morale et des principes sociaux, de l'ironie et de l'indulgence, de l'argent et de la sympathie, de la tradition et de l'actualité, une rencontre heureuse d'acteurs : Guitry, Granier, Brasseur, Torin, et, par-dessus tout, une connaissance quasi-scientifique de la convention théâtrale, —

telle fut, à son point de perfection, la dramaturgie de la veine et la morale du bon garçonnisme.

***

Nous voilà donc installés, en 1902, au centre rayonnant de l'œuvre et de la fortune d'un écrivain d'autant plus heureux qu'il a été plus lent à s'imposer. Désormais Alfred Capus domine. Il domine son art, son public, sa pensée. Il a réalisé, pour son propre compte, la définition la plus précise qu'il ait donnée, en dernière analyse, de la chance : la faculté de s'adapter immédiatement aux circonstances. Il ne lui reste plus qu'à mettre en jeu, librement, au gré de sa fantaisie et de sa philosophie, bien plus à présent que par volonté et par diligence, toutes les ressources qu'il s'est acquises avec l'expérience et le travail. Il jette sur l'ensemble de son temps un regard plus étendu, déjà moins soucieux de seulement peindre, que de juger et de restaurer. Il se reprend de goût pour sa vocation première, et, sans doute même, dans le théâtre qui l'a comblé, n'a-t-il vu qu'une sorte de sport momentanément amusant et qui ne l'intéressait pas à fond. Il n'a aimé que la victoire. Peu à peu, on le verra abandonner ses pièces aux acteurs, déserter les répétitions, revenir à sa seule nature de romancier, de chroniqueur, se détacher de cette technique qu'il avait élevée à la perfection. Soit qu'il fasse des articles sur « les Mœurs du Temps », soit qu'il compose de nouvelles pièces, il est seulement un témoin de plus en plus attentif et grave de ce qui se passe. Il devient l'image même d'une époque dont il a écrit avec tant de clairvoyance : « Ne vous y trompez pas, ce milieu n'est pas sensible qu'à la frivolité et au plaisir. » On l'a bien vu depuis !... Les problèmes du moment, il les abordera successivement, parfois avec des collaborateurs (*l'Adversaire*, avec Emmanuel Arène, *l'Attentat*, avec Lucien Descaves), parfois en reprenant les données mêmes de ses anciens essais (*Notre Jeunesse* est l'agrandissement scénique d'une nouvelle, *Lonlon*), tantôt dans le genre sentimental, comme *la Châtelaine*, *l'Oiseau blessé*, entreprenant même une fois, avec *les Deux Hommes*, de résumer en un vigoureux

diptyque l'opposition des deux morales d'hier et d'aujourd'hui, celle de l'homme qui ne sait pas s'adapter aux conditions de la vie moderne et celle de l'homme qui s'y adapte trop. Mais surtout Capus, dans la plénitude de son talent et de son expérience, s'est plu à préciser, à achever ce type dont il restera le créateur, en qui il a mis le meilleur de son observation et de sa secrète sympathie, le fond même de son tempérament et de sa philosophie, le grand irrégulier, que l'éducation a trahi, que la société a repoussé d'abord, l'aventurier des affaires, chanceux parce qu'il est actif, le beau joueur qui a su gagner la partie du destin et dont la réalisation la plus vigoureuse est *Monsieur Piégois*.

M. Piégois est directeur du casino de Bagnères-d'Oron. Il dirige scrupuleusement son casino, tient à l'honorabilité de son établissement de jeu. Personnellement, il a plus d'argent que de considération. Il a fait fortune en marge de la société, à l'aventure, honnêtement pourtant, loyalement, non sans philosophie ni franchise envers soi, car il reconnaît qu'il a eu de la chance et que la chance dans les affaires est, au fond, une sorte de vol secret. Il sait aussi qu'à l'origine de toute destinée, il y a des forces obscures qui agissent sur elle et la dominent, la poussent dans telle ou telle voie. Il a beaucoup peiné, s'est élevé par lui-même, moralement autant que socialement, croyant à la force de la vérité, et capable de mouvements généreux. Il garde comme amie une bonne fille ignorante et dévouée à laquelle il demeure fidèle par loyauté, qu'il compte épouser un jour et qui reste comme l'image de son passé tout à la fois honorable et équivoque. Seulement voilà l'heure des « forces obscures », de l'amour. Piégois a fait la connaissance d'une femme du monde le meilleur, le plus traditionaliste. Madame Henriette Audry, veuve, sœur du financier Jantel, n'est pas incapable d'apprécier l'esprit ni même de sentir le charme d'un homme comme Piégois. Elle ne saurait en admettre ni la vie ni la situation. La morale de cette honnête femme n'est point celle de l'adaptation. Malheureusement les affaires du financier Jantel sont en fort mauvaise posture. Il ne lui faut pas moins d'un million : pourquoi ne pas se le procurer en mettant Piégois dedans : une association flatterait le parvenu ! Mais on ne trompe point

Piégois : il en a trop connu, des hommes qui ont besoin d'argent, que ce soit d'un louis ou d'un million. Il découvre la manœuvre piteuse du pauvre financier. Madame Jantel ne tarde pas à la découvrir aussi et, avec elle, la vérité humaine sous les apparences sociales : ce n'est plus l'aventurier de casino qu'elle condamne ; et, pour la mériter, Piégois n'aura même pas à trahir Emma, qui, par bonheur vient de se découvrir un amoureux dans la personne d'un ancien camarade de Piégois, un peu jaloux de lui, et resté dans l'administration.

La psychologie de ce puissant et loyal déclassé, dont les frères se retrouvent dans le joueur converti de *la Châtelaine* et surtout dans le Ranson de *l'Aventurier*, n'est pas seulement intéressante comme peinture d'un type social qui prendra sa place dans l'histoire des mœurs, mais comme document sentimental, elle ne pénètre pas moins profondément dans l'analyse de l'amour contemporain.

Même en y comptant l'inoubliable vicomte de *la Petite Fonctionnaire*, on trouverait peu de jeunes premiers dans le théâtre de Capus. Ses amoureux sont Guitry, de Féraudy. Il étudie la passion chez l'homme dont la vie est faite, qui a couru sa chance, et où l'amour apparaît justement comme le premier hasard contraire, qui remet tout en question, jette à bas l'arrangement si dur à combiner ou le déprécie. L'aventure, par excellence, c'est l'amour. Pour Piégois, dès qu'il a vu madame Jantel, qu'est-ce que le casino de Bagnères-d'Oron?... Celui-là, qui vient des hasards, ne peut être séduit que par une femme harmonieuse et paisible. Mais, dans *les Deux Hommes*, cet avocat de Dijon, parvenu à la première place dans sa ville, comment, de passage à Paris, une fois lancé dans le monde des affaires et de la galanterie, résisterait-il à l'attrait d'un luxueux amour qu'il n'a pas connu?... Parfois, heureusement, ce n'est qu'une crise : il y a les « Passagères » et la femme qui connaît bien son mari, qui ne se décourage pas, peut l'assister fort utilement dans ces heures dangereuses où, pour les hommes arrivés, toutes les bonnes fortunes s'abattent à la fois.

Mais si l'amour, lorsqu'il le rencontre, est pour l'homme la pire menace du hasard, il est pour la femme le hasard perpé-

tuel. Il n'y a pas que les jeunes filles qui en pâtissent (*Rosine*, *l'Oiseau blessé*) ni les femmes honnêtes (*l'Adversaire*), il y a principalement celles dont il est devenu l'existence même. Alfred Capus a fait une psychologie charmante de la « cocotte ». Il y en a naturellement beaucoup dans son œuvre, puisqu'elle est l'image de la vie et qu'il disposait pour cet emploi d'une interprète incomparable, mademoiselle Ève Lavallière. Ce qui les caractérise, ces « Lavallière », c'est leur honnêteté, leur désir d'ordre, leur besoin de stabilité familiale. Elles ont une idée fixe : le mariage, c'est le plus souvent ce qui les a perdues. La plus humble et la première en date, la pauvre « Lonlon », ne s'est jamais « mise avec quelqu'un » sans avoir l'espérance et la volonté d'être épousée ; la dernière venue et la plus brillante dans cette galerie éclatante, la fine Jacqueline des *Deux Hommes*, n'a-t-elle pas formulé le principe définitif de l'arrivisme féminin, qui est de se faire des amis avec des amants, en attendant de se faire un mari, ne fût-ce qu'un avocat de Dijon?... Ainsi chaque sexe a une loi qui l'emporte comme un entraînement de sport : les hommes courent à la fortune et les femmes à l'amour, mais les unes et les autres par nécessité, en pensant à autre chose. C'est pourquoi les cocottes de Capus sont aussi honnêtes que ses aventuriers sont sympathiques.

Sans doute semblera-t-il, à la voir ainsi d'ensemble, que l'œuvre de Capus est la peinture d'une époque déjà bien éloignée de nous aujourd'hui.

Ce qui caractérise, en effet, le nouvel Académicien, c'est son intelligence de l'actualité. Nous l'avons vu venir à la vie de Paris avec une méthode d'observation, à la littérature, avec une méthode de travail. La lutte de la volonté contre le hasard, voilà le drame éternel dont il a voulu fixer les péripéties propres aux milieux qu'il avait connus, à une époque dont nous séparent quelques années à peine. Pour la France d'à présent, pour celle de l'avenir surtout, beaucoup de ces peintures ne gardent plus qu'une valeur documentaire, nous rappelant à nous-mêmes ce que nous voulons ne plus être. Alfred Capus lui-même, s'il se remet au théâtre, ce sera pour lui demander

une fois de plus, avec l'expérience qu'il en a, l'expression la plus puissante d'une époque nouvelle. En attendant, dans le journal même où il s'était formé au dialogue léger, n'apparaît-il pas un peu comme l'image même de ce pays et de ce temps qui, sous des apparences parfois frivoles, dissimulaient un fonds si solide? Qu'on ne s'y trompe donc point : tandis que d'autres, pas plus toniques pour la nation, se plaisaient davantage aux complications psychologiques ou morales, Capus a voulu s'en tenir à des êtres actifs et simples, plus faibles que corrompus, spécimens d'une humanité à la fois incertaine et lucide, pour laquelle la vie est principalement affaire de sens commun. Il faut comprendre et s'adapter : il n'y a pas d'autre recette d'activité ni de réussiste, ni pour les individus, ni pour les peuples. La leçon était-elle donc si mauvaise et n'y retrouvons-nous pas, justement, sous l'apparence du paradoxe et de l'esprit, à une heure où tant de forces troubles se trouvent libérées par la catastrophe du monde, la vivante doctrine de l'intellectualisme français? Il y a dans le théâtre de Capus des êtres faibles et équivoques : il y en a de forts et de généreux. Il n'y en a pas un, — pas même une femme, — qui ait jamais versé dans les chimères du sentiment ni réclamé de droits mystiques : la clarté d'esprit, l'ironie, l'optimisme indulgent, pourquoi les confondre avec le scepticisme? Cet écrivain, au dialogue si limpide, à la fantaisie si sobre, n'est pas seulement dans la tradition de la littérature, mais de la pensée françaises : Alfred Capus est un cartésien.

***

Pascal, parlant de la vie de l'esprit, se servait de l'image du cercle ; Alfred Capus emploie volontiers l'image plus sportive de la « boucle ». C'est avec la guerre qu'il aura « bouclé » sa carrière et, de même que, chez lui, le romancier et l'auteur dramatique avaient eu leur heure éblouissante, le journaliste devait avoir la sienne.

Redevenu, depuis le mois de juillet 1914, ce qu'il était à vingt-trois ans, le directeur du *Figaro* n'a quitté un jour

son fauteuil de rédacteur en chef. Il a voulu être, dans le sens traditionnel de ce beau mot, un chroniqueur, un témoin des temps. Nul n'aura fourni de la guerre un témoignage plus fidèle et plus assidu, et beaucoup de ses anciens admirateurs n'ont pas été sans étonnement de trouver dans le souriant optimiste qu'ils avaient adoré le patriote si lucide et si ferme, qui les malmenait bien souvent.

Le rôle de la presse française dans la guerre, il sera difficile sans doute de le déterminer avec exactitude et de l'apprécier équitablement au milieu des conditions matérielles où elle s'est débattue. Un trait, pourtant, qui apparaît dès maintenant, c'est qu'elle aura été dominée par trois ou quatre grands écrivains qui auront dû justement à leur talent d'écrire leur influence sur l'opinion. Alfred Capus aura été de ceux-là. Il avait, en effet, trop bien connu le temps de l'avant-guerre pour n'avoir pas la vue la plus juste et la plus précise des temps nouveaux ; c'est pourquoi son effort de militant n'a cessé depuis juillet 1914 de s'exercer dans un sens exactement opposé à celui où s'était déployée son observation de peintre. Commentateur clairvoyant, sensible au frémissement de la Patrie, incapable pourtant de suivre jamais d'autre guide que la raison et l'expérience, il a cru ne trouver de réconfort populaire, aux heures d'épreuve, que dans la vérité, et de garantie pour l'avenir, aux jours d'espérance, que dans la restauration des forces réelles de la nation et la défiance des chimères. Quotidiennement, sans que sa lucidité et sa méthode hésitassent jamais, il aura su mettre au point, en trente lignes, la péripétie militaire, diplomatique, extérieure ou intérieure, dont aura dépendu, un instant, le sort de la France ; chaque soir, aux heures les plus graves, il arrivait à son journal, ferme et sage, maître de lui, et capable, quel que fût l'événement, d'en dessiner aussitôt le contour, d'en mesurer la portée, menace ou espérance.

Cependant Alfred Capus est resté, dans la chronique de la guerre, l'écrivain qu'il était. Ce n'est pas seulement la tenue morale de la nation qu'il aura ainsi favorisée, mais aussi la tenue intellectuelle. Il a parlé du temps présent dans le même style, avec les mêmes habitudes d'esprit, que du temps passé. En changeant de ton, il n'a pas changé de syntaxe ni de

vocabulaire : on dirait seulement qu'il s'est appliqué, par déférence pour une telle époque, à la commenter avec plus de précision encore, de simplicité vraie, avec un respect plus tendre, plus vigilant de l'un des trésors pour lesquels nous nous battons, notre langue.

GASTON RAGEOT

MARIE-LOUISE ET LE ROI DE ROME

SCHŒNBRUNN-VIENNE (1814-1815)

Des différentes périodes de la vie de Marie-Louise une des plus curieuses et des moins connues commence lors de son retour auprès de l'empereur François, son père, embrasse toute la durée du Congrès de Vienne et se termine en mars 1816, date à laquelle l'archiduchesse se met en route pour aller prendre possession des États que lui avait attribués l'acte final du 9 juin 1815. A l'aide des documents inédits que j'ai rapportés de Vienne en 1912 et 1913, des rapports des agents du baron Hager [1] et de quelques lettres interceptées par la « Manipulation [2] », on peut reconstituer presque jour par jour son existence et celle de l'infortuné roi de Rome pendant les mois qu'ils passèrent, soit à Schœnbrunn, soit à Baden. Je m'abstiendrai de commentaires; les pièces qu'on va lire n'ont nullement besoin d'être paraphrasées. Je me bornerai à rappeler que, pendant ces quelques mois, on voit naître et se déve-

1. Fils d'un feld-maréchal-lieutenant, le baron François Hager von Altensteig entra dans l'administration à la suite d'un accident qui l'obligea à quitter l'armée. Devenu en 1807 vice-président et en 1812 président de l'*Oberste-Polizei-Hofstelle*, il en avait si bien organisé tous les services, que la *Polizei Hofstelle* put répondre à toutes les exigences pendant le Congrès de Vienne.

2. Nom sous lequel on désignait le *Cabinet noir*.

lopper l'influence de Neipperg[1], et cette intimité qui aboutira quelques années plus tard à un mariage, véritable défi à l'opinion publique et à la morale. On suit d'autre part « Madame l'archiduchesse » au milieu des négociations, des intrigues qui finiront par lui reconnaître la possession du duché de Parme, que Napoléon, par l'article V du traité de Fontainebleau, *avait fait donner en toute propriété à elle et à son fils*. Enfin, pendant la durée de son séjour à Schœnbrunn, on voit, à l'aide des rapports de la *Polizei Hofstelle*, comment elle remplissait ses devoirs envers le pauvre enfant qui n'était plus le roi de Rome que pour son entourage français, et que l'informateur Nota appelait, dans un rapport à Hager, « *le petit de Madame l'Archiduchesse Louise* ».

*
* *

Quinze jours à peine se sont écoulés depuis l'arrivée de Marie-Louise à Schœnbrunn (23 mai 1814), et déjà la curiosité prussienne, toujours méfiante et toujours aux aguets, s'est attachée à sa personne. Les ministres de Frédéric-Guillaume III posent à Piquot, à ce moment Chargé d'Affaires de Prusse à Vienne, la question suivante :

Est-il vrai que Marie-Louise a annoncé qu'elle quitterait Vienne à l'arrivée des souverains[2] ?

1. « Comme on prétendait avoir remarqué, écrit le Professeur Auguste Fournier (*Marie-Louise et la chute de Napoléon*, page 9) à propos du voyage de Marie-Louise à Aix, qu'elle gardait toujours « un attachement pour Napoléon, dont elle ne faisait aucun mystère », on résolut de placer à ses côtés, pendant la durée de son séjour aux eaux, une personne familière qui tiendrait la cour de Vienne au courant de tout ce qui se passerait là-bas. Le choix tomba sur le général et diplomate comte Adam de Neipperg, qui, déjà en 1810, chargé de rapatrier de France des prisonniers autrichiens, avait été présenté au couple impérial et plus tard, en 1812, avait rempli près de Marie-Louise, à Prague, les fonctions de chevalier d'honneur : ce n'était point pour elle un personnage inconnu, ce qui était important à cause de son aversion pour les hommes nouveaux. »

Telle a été, ajoute le Professeur Auguste Fournier, « la raison du choix, fort explicable, de l'homme qui devait gagner le cœur et la main de la femme qu'il n'avait maintenant qu'à surveiller ». Il ne la quitta plus que pendant les quelques mois que dura la campagne contre Murat.

2. Cette pièce, ainsi que toutes celles qui suivent, sont tirées de deux volumes, *les Dessous du Congrès de Vienne*, qui paraîtront dans quelques jours chez l'éditeur Payot.

Quelques semaines plus tard, le représentant de Hesse-Darmstadt et celui du Danemark s'occupent des projets et de l'attitude de l'ex-impératrice.

La duchesse de Parme va partir pour visiter un bain en Savoie. L'empereur (d'Autriche) insiste pour que le prince reste ici. On trouve ici, à la duchesse, trop de fierté, de l'humeur même. Elle ne pourra pas oublier le trône de France. Elle a conservé de l'affection pour Napoléon et elle a passé en dernier lieu une heure sur un banc que l'empereur Napoléon avait occupé en 1809[1].

Marie-Louise aurait marqué à l'empereur, son père, son désir de se rendre à Parme avec son fils. L'empereur s'y est refusé et Metternich lui a écrit pour lui faire savoir qu'elle ne pourrait s'y transporter qu'après la décision finale du Congrès[2].

Dès que Marie-Louise est revenue d'Aix en Savoie, les différents agents de la *Polizei Hofstelle* commencent leur surveillance et leurs rapports.

On a raconté hier soir chez Arnstein[3] que le roi de Wurtemberg a été vendredi soir voir Marie-Louise à Schœnbrunn. On trouverait fort déplacé si l'impératrice paraissait mardi[4] à la fête qu'on donnera dans ce palais. Elle le voudra certainement et on espère que l'Empereur le lui interdira. Marie-Louise n'est ni aimée, ni estimée dans le monde à Vienne, et la population lui est même presque hostile[5].

Un autre agent, d'un ordre évidemment plus élevé, puisqu'il a été reçu par Marie-Louise, fournit à Hager des renseignements sur ses visées et sur certaines personnes de son entourage :

Je sors de chez l'impératrice Marie-Louise qui m'a reçu très gracieusement. La Brignole[6], lorsque j'ai été seul avec elle, m'a parlé du

1. Vienne, 26 juin 1814.

2. Vienne, 6 août 1814.

3. Un des principaux banquiers de Vienne, dont le salon était surtout fréquenté par les diplomates prussiens et les partisans de la Prusse.

4. Il s'agit d'une grande représentation qui fut donnée à Schœnbrunn le 11 octobre.

5. Vienne, 9 octobre 1814. Sicart à Hager.

6. Ange-Marie-Gasparde-Vincente Fieri, comtesse de Brignole-Sale et de l'Empire, belle-mère du duc de Dalberg, une des dames du Palais, accompagna Marie-Louise à Vienne. Morte à Schœnbrunn le 2 avril 1815.

désir de l'impératrice d'avoir au moins Parme. Bausset[1] a l'air très mécontent. Méneval[2] est très lié avec la Brignole[3].

Les rapports qui suivent n'ont trait qu'à l'état moral de Marie-Louise, à Neipperg, aux bruits, — assez sérieux pour que la reine de Wurtemberg en écrive au roi —, qu'on fait courir de l'annulation du mariage de l'ex-impératrice.

Vienne, 24 octobre 1814.

La comtesse Colloredo-Crenneville[4] trouve que Marie-Louise est devenue bien plus raisonnable qu'avant son voyage à Aix. Il y a déjà assez longtemps qu'elle n'a pas reçu de lettres de Napoléon. Elle s'en console, et ne parle presque plus jamais de lui. Elle est entièrement revenue à son père et à ses frères et sœurs. « J'ai été, a dit la comtesse, samedi chez elle, avec ma fille et le général Neipperg ; nous avons passé d'excellents moments. »

On peut maintenant constater qu'elle est tout à fait en confiance et en grande intimité avec Neipperg, dont le choix a été excellent.

Vienne, 26 octobre 1814.

Le 24, Marie-Louise a reçu à déjeuner deux lettres du prince Eugène et a dit à table que le roi de Prusse était un bel homme.

« Physiquement, peut-être, a répondu madame de Brignole, mais pas moralement, car sans cela Votre Majesté ne serait pas ici. »

Stuttgart, 6 novembre 1814.
La reine de Wurtemberg au Roi (à Vienne)
(*Intercepta*) (en français).

On assure qu'avant peu il y aura des changements inattendus, que l'impératrice Marie-Louise sera séparée et remariée. Mais à qui? C'est le secret de la comédie.

1. Préfet du Palais impérial. Il avait suivi Marie-Louise à Vienne.

2. Méneval (François-Claude baron de), entré au Cabinet de Napoléon en 1802, secrétaire du portefeuille de l'Intérieur, maître des requêtes au Conseil d'État en 1812, secrétaire des commandements de l'impératrice-régente en 1813. Il fit en cette qualité partie de sa maison à Vienne, jusqu'au moment où, dans les premiers jours de mai 1815, on le renvoya en France.

3. Vienne, 16 octobre 1814.

4. La comtesse Colloredo, *Aja* de l'archiduchesse Marie-Louise, avait pendant dix ans dirigé seule son éducation. Comme le prouve la correspondance publiée à Vienne en 1887, elle resta une de ses meilleures amies, ainsi que sa fille du premier lit, mademoiselle de Pontet, qui devint par son mariage en 1810 la comtesse de Crenneville.

Toute l'Europe veut donner une épouse au roi de Prusse. Mais il ressemble à la grande-duchesse Catherine, à qui on ne manque pas de donner tous les jours un mari.

Vienne, 15 novembre 1814.

On prétend que le pape va prononcer la nullité du mariage de Marie-Louise et de Napoléon.

Vienne, 21 novembre 1814.

On ne révoque plus en doute que le pape ait frappé de nullité le mariage de Bonaparte avec l'archiduchesse Marie-Louise. On donnait pour certain que la cour de Vienne avait déjà pris des dispositions pour éluder les anathèmes du Vatican et qu'elle venait de faire partir les deux généraux Koller et Neipperg pour l'île d'Elbe et pour Rome [1].

Vienne, 27 novembre 1814.

On dit et on affirme que le général Koller va aller ces jours-ci à l'île d'Elbe, afin de décider Napoléon à consentir à l'annulation de son mariage avec Marie-Louise, que le pape est tout disposé à prononcer [2].

Cela fait, le roi de Prusse épouserait Marie-Louise à laquelle il fait de fréquentes visites.

Vienne, 29 novembre 1814.

Le 25, à dîner, Marie-Louise a vidé son verre à la santé du roi de Prusse. Madame de Brignole et Bausset se sont regardés et sont restés muets et stupéfaits.

On ne perdait pas de vue la question de Parme : Marie-Louise ne pouvait se faire à la pensée de ne plus être souveraine; il lui fallait un trône quelque insignifiant qu'il fût.

Vienne, 19 novembre 1814.

Le comte de San Vitale n'est pas encore en activité de service auprès de Marie-Louise [3], qui lui a manifesté ses craintes sur son sort et les doutes qu'elle a sur la décision du Congrès, qui ne lui a pas encore attribué Parme, quoique ce duché lui ait été reconnu par traité.

1. Aucun de ces deux généraux ne reçut semblable commission.

2. Dans un autre rapport en date du 1er décembre, un des meilleurs agents de Hager, lui disait : « On dit que... Napoléon va être déporté ailleurs, que le mariage de Marie-Louise va être annulé... »

3. San Vitale (comte Étienne) venait d'être nommé grand-chambellan de Marie-Louise par l'empereur François Ier, qui avait jugé inutile de consulter sa fille à ce propos.

San Vitale a ajouté que, malgré les rapports optimistes du ministre Magawly Cerati [1], les Parmesans désirent en réalité voir revenir dans le duché le petit-fils du feu duc [2].

Vienne, 22 novembre 1814.

Cornacchia, l'envoyé de Parme [3], tremble pour la destinée de Parme et de Plaisance qu'il craint de voir attribuer au petit roi d'Étrurie, pendant que Marie-Louise aurait les Légations.

« Les conseils des rois, a dit à ce propos Guicciardi, sont un sanctuaire dont le temps seul ôte les voiles. Nous verrons alors les fautes que le cabinet autrichien a commises dans les négociations qui ont préparé et accompagné le Congrès. *La guerre en sera le résultat, et vous verrez alors Bonaparte reparaître sur la scène du monde.* »

Vienne, 3 décembre 1814.

D'après le dire d'Arnay [4], Marie-Louise, encore attachée à Napoléon lors de son arrivée ici, a complètement changé depuis lors. Elle est bonne, mais n'a ni caractère, ni énergie. Elle est très insouciante, même en ce qui a trait à son avenir, et c'est seulement ces jours-ci qu'elle a écrit à Alexandre pour le prier de défendre ses intérêts.

Vienne, 4 décembre 1814.

Le comte de San Vitale, chambellan de Marie-Louise, était à Schœnbrunn, lorsqu'il y a peu de jours Alexandre vint rendre visite à l'impératrice. Il resta une heure et demie avec elle et, en partant, il lui dit : « Soyez tranquille, Madame, et laissez-moi faire. »

Vienne, 4 décembre 1814.

On parla aussi de l'impératrice Marie-Louise et du départ du général Koller pour l'île d'Elbe. On dit que depuis son retour Marie-Louise n'avait plus prononcé le nom de Napoléon, et que pour le moment elle ne voulait pas consentir à un autre mariage.

Suspendue pendant quelques jours, « parce que coûteuse et délicate et n'ayant donné que de maigres résultats », la surveillance de Marie-Louise ne tarda pas à être rétablie.

1. Magawli Cerati (Henri comte de) d'origine irlandaise, était depuis le 6 août 1814 ministre d'État des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla.

2. Le fils de l'infante Marie-Louise, qui devint d'abord duc de Lucques, puis duc de Parme à la mort de Marie-Louise, en décembre 1847.

3. Cornacchia (Ferdinand baron) gouverneur de Plaisance.

4. Le secrétaire du prince Eugène.

Vienne, 23 décembre 1814.

Avant d'aller le 22 au palais à Vienne, Marie-Louise a tiré de son armoire deux portraits de Napoléon, dont elle a fait cadeau à madame de Brignole qui les a emportés chez elle, les a embrassés en pleurant et en sanglotant même si fort que tout le monde l'a entendue. Puis elle a raconté la chose à Bausset, qui s'est mis dans une rage telle qu'aucun domestique n'a osé entrer chez lui, bien qu'il ait sonné plusieurs fois.

La gaieté et la bonne humeur de Marie-Louise ont été remarquées par tout le monde. Elle a donné l'ordre de changer les armoiries de ses voitures.

Vienne, 24 décembre 1814.

Le docteur Franck [1], qui soigne la princesse Fürstenberg, y a raconté que Neipperg faisait une cour assidue à Marie-Louise, qui le trouve très à son goût, ce qui désole son entourage français.

Le docteur a dit aussi que le petit Napoléon est un enfant méchant et surtout très entêté.

Vienne, 3 janvier 1815.

Dans le courrier d'Elbe arrivé par Livourne et Parme à Marie-Louise, Napoléon lui reprochait vivement son inconstance et son attitude à son égard et était très jaloux de Neipperg. Elle a depuis reçu le 1er janvier, à 11 heures, un autre courrier de Parme; mais on ignore encore, et on tâchera de savoir ce soir ou demain, s'il contenait les lettres de Napoléon.

Madame de Montesquiou a dit à un de ses intimes en parlant du roi de Rome : « Je crains pour cet enfant qu'on le détourne de son père. Pour la mère, on y a déjà réussi. On l'a déjà ravie à ce pauvre homme. »

L'empereur François et Metternich, grâce aux rapports qu'ils recevaient, purent suivre pas à pas les progrès ininterrompus de l'influence que Neipperg prit au cours des trois premiers mois de 1815 sur l'esprit de Marie-Louise.

Vienne, 5 janvier 1815.

Neipperg est resté le 2 à dîner chez Marie-Louise à Schœnbrunn. On a remarqué que, toutes les fois qu'il dîne là, tout l'entourage de Marie-Louise garde le silence et s'abstient, surtout madame de Brignole, de parler politique. Madame de Brignole se défie de Neipperg qu'elle croit être chargé de tout rapporter.

On a encore remarqué que l'on y reçoit assez souvent des étrangers qui pénètrent sans être vus, non pas par le grand portail, mais par

1. L'un des grands médecins de Vienne.

la porte de Meidling, prennent à gauche dans le jardin et entrent par derrière dans le château. C'est ce qui a été le cas, le 2 janvier, pour le prince Auguste de Prusse qui est resté là une heure, et on a tout lieu de croire que le même jour, à 5 heures, le prince Eugène est entré de la même façon.

Vienne, 6 janvier 1815.

Neipperg, après avoir été le 5 avec madame de Montesquiou et Marie-Louise au manège impérial, a dîné à Schœnbrunn où on n'a parlé à table que de choses indifférentes.

Vienne, 11 janvier 1815.

Neipperg a dîné le 8 et le 9 à Schœnbrunn et est chaque fois resté avec Marie-Louise jusqu'à 11 heures du soir.

Vienne, 11 janvier 1815.

On dit que les deux domestiques, que Marie-Louise a renvoyés, sont au contraire destinés à aller en courrier la semaine prochaine à Elbe avec des lettres et paquets de Bausset, Méneval et madame de Brignole. On cherchera à savoir sous quels noms et avec quels passeports.

Marie-Louise enferme tous ses papiers et toutes ses lettres dans un meuble et, bien que la clef en soit grande et lourde, l'impératrice la porte toujours sur elle.

Vienne, 14 janvier 1815.

Neipperg, venu dans la matinée du 13 en visite chez Marie-Louise, l'accompagne avec Bausset et Madame de Brignole au Manège impérial, où elle reste jusqu'à 2 heures.

Vienne, 15 janvier 1815.

Neipperg est venu dîner à Schœnbrunn chez Marie-Louise, mais il est arrivé cette fois assez tard.

Vienne, 23 janvier 1815.

San Vitale m'a dit que Marie-Louise est depuis quelques jours triste et préoccupée.

Vienne, 23 janvier 1815.

Neipperg affirme que depuis Aix Marie-Louise n'a ni reçu de lettres de l'île d'Elbe, ni écrit à Napoléon et qu'elle n'a même pas répondu à la dernière lettre qui lui est parvenue à Aix.

Vienne, 24 janvier 1815.

Neipperg est venu à Schœnbrunn pour dîner. Arrivé à 6 heures, il n'a quitté le salon qu'à 11 h. 1/2.

A force de louvoyer, j'ai su par madame Édouard que Marie-Louise a rompu toute correspondance avec Napoléon, qu'on ne recevait plus de nouvelles de lui et que Marie-Louise n'en parlait plus jamais.

Vienne, 30 janvier 1815.

On attendait Neipperg à dîner à Schœnbrunn et comme son retard se prolongeait, Marie-Louise inquiète a envoyé un homme à cheval chercher de ses nouvelles. Pendant ce temps, elle a fait à son entourage un éloge pompeux de Neipperg et a insisté sur le plaisir qu'elle éprouve lorsqu'elle est dans sa société.

Vienne, 2 février 1815.

Marie-Louise s'occupe fort peu de son fils qu'elle ne voit même pas tous les jours.

Neipperg a dîné à Schœnbrunn hier au soir et est rentré en ville à 11 heures.

Pendant la première quinzaine de février, Neipperg vient passer de longues heures à Schœnbrunn ; il prend en main les affaires qui tiennent à cœur à Marie-Louise, trop indolente pour s'y consacrer, en particulier celle de l'attribution des Duchés ; peu à peu il arrive à se rendre indispensable. Pour ce qui est de son fils, Marie-Louise s'en occupe lorsqu'elle n'a rien de mieux à faire. Elle ne l'entrevoit guère qu'une heure ou deux au plus chaque jour.

Cependant, de temps à autre, reparaît le nom de Napoléon.

Malgré l'article de la *Wiener Zeitung* relatif aux précautions prises à l'île d'Elbe, on dit à Schœnbrunn dans l'entourage de Marie-Louise et jusque dans le personnel français à son service, que « *l'oiseau ne tardera pas à s'envoler et que les Anglais auront beau faire. Napoléon ne tardera pas à leur brûler la politesse* ».

Voici une nouvelle sensationnelle :

Vienne, 16 février 1815, 7 heures du soir.

Arrivée à Schœnbrunn du courrier si longtemps attendu de l'île d'Elbe. C'est le fils de madame de Montesquiou [1]. Marie-Louise a été avec madame de Montesquiou au-devant de lui jusqu'à Penzing.

1. Les lettres apportées par Montesquiou venaient, non pas de l'île d'Elbe, mais de Paris, comme il résulte du reste d'un autre rapport de Weyland à Hager, du 17 février.

La voiture, à côté de laquelle se tenaient Marie-Louise et madame de Montesquiou, a été au pas jusqu'à Schœnbrunn. Le courrier a apporté quantité de lettres qui étaient cousues et dissimulées dans une foule de coins et recoins de la voiture.

Tout le monde au château était dans la joie. Marie-Louise a fait venir son fils et l'a embrassé à plusieurs reprises.

Un courrier de l'île d'Elbe? Mais de quoi donc s'agit-il? Des lettres de Napoléon? Non. L'informateur s'est trompé. Le courrier vient de Paris, et il ne s'agit que d'affaires d'argent.

Vienne, 17 février 1815.

Marie-Louise s'est promenée dans le jardin à 2 heures. A 4 heures, Dalberg est revenu avec deux secrétaires et on a dépouillé les papiers apportés de Paris par Montesquiou et qui ont surtout trait à des comptes relevant les sommes que Marie-Louise a déjà reçues et celles qui lui restent à recevoir. Ce travail dura jusqu'à 6 heures, heure à laquelle Dalberg repartit avec ses secrétaires.

Décidément, Napoléon est tout à fait oublié :

Vienne, 28 février 1815.

Marie-Louise (je le sais par Madame Édouard, sa femme de chambre) a depuis longtemps cessé toute correspondance avec Napoléon. Toutes les lettres, qu'elle écrit ou qu'elle reçoit, partent ou lui parviennent par l'ambassade de France ou par le prince Eugène. Elle correspond surtout avec la duchesse de Montebello. Elle s'occupe en somme fort peu, surtout depuis la maladie de Madame de Brignole.

La venue du jeune Montesquiou n'a aucune importance politique.

Marie-Louise passe ses matinées avec ses femmes, son après-midi, ou à monter à cheval ou à se promener à pied, ou à aller en ville, presque toujours en compagnie de Neipperg. Le général a toute la confiance de Marie-Louise et c'est lui qui connaît ou tout au moins qui pourrait connaître ses secrets.

Mais voici que, tout à coup, Napoléon se rappelle à la mémoire oublieuse de Marie-Louise. Le 8 mars, à neuf heures du matin, Anatole de Montesquiou accourt à Schœnbrunn. Il y apporte à sa mère, qui la transmet aussitôt à l'impératrice, la nouvelle de l'évasion de l'empereur. La consternation, que Marie-Louise s'efforce de cacher, n'a d'égale que la joie que son entourage, ses gens et ceux même de Talleyrand laissent

éclater bruyamment [1]. « Madame de Montesquiou, mande l'un des meilleurs agents de la *Polizei Hofstelle,* ne se gêne plus dans ses propos. Elle... critique amèrement la conduite de Marie-Louise, à laquelle elle reproche d'avoir trahi Napoléon. » Et l'agent finit son rapport par cette remarque perspicace : « Pour elle (Marie-Louise) il n'y a rien à craindre. Elle est fille, dans tout le sens de ce terme, mais pour son fils ? »

Le parti de Marie-Louise fut pris tout de suite ; elle écrit à Metternich pour lui dire « qu'elle n'a jamais pris et ne prendra jamais la moindre part aux plans, projets et entreprises de Napoléon ». Elle s'incline sans mot dire devant la décision que vient de lui signifier son père.

Par ordre de l'empereur, en date du 14 mars, les gens du service de Marie-Louise cessent de porter la livrée aux couleurs de Napoléon et l'ont remplacée par celle de la cour impériale.

Ordre également de faire disparaître des voitures de Marie-Louise les aigles et les armoiries de l'Empire français.

Mais voici qui est plus grave ; la police autrichienne fait courir le bruit d'un enlèvement du roi de Rome par Anatole de Montesquiou. Il faut prendre ses précautions ; on les prend. En même temps qu'on transporte à la *Burg* tous les effets du jeune prince, on intimait à madame de Montesquiou et à son fils l'ordre de quitter Schœnbrunn. On se décide pourtant à laisser le roi de Rome venir se promener à Schœnbrunn, mais c'est pour signaler aussitôt l'insuffisance de la surveillance dont il est l'objet. On s'inquiète de tout, on a remarqué des allées et venues à Schœnbrunn. Le jeune Montesquiou ayant disparu de son domicile à Vienne pourrait bien rôder par là, et comme Méneval malade est également invisible, on craint qu'il ne soit parti avec Montesquiou.

Pendant ces semaines se marque de plus en plus l'influence de Neipperg. Les agents disent que Marie-Louise « ne fait plus rien sans le consulter ». Neipperg, auquel on a donné un commandement dans l'armée destinée à opérer contre Murat, a quitté Vienne le 1er avril. Entre lui et Marie-Louise s'est organisée une correspondance secrète.

1. Vienne, 9 mars 1815.

Que devenait cependant le roi de Rome. C'est grâce à la *Manipulation* qu'on arrive à savoir aujourd'hui quelle a été pendant près de deux mois son existence.

Vienne, 17 avril 1815.
Madame Soufflot à la comtesse de Montesquiou (*Intercepta*) [1].

Madame,

Je vous demande pardon de n'avoir pas eu l'honneur de vous donner de meilleures nouvelles du prince.

Je vous assure qu'il n'y a pas de ma faute. Ce matin, sa première pensée a été de vous appeler, et son chagrin de ne pas vous voir revenir a été plus vif qu'hier. Il veut qu'on écrive à sa chère maman Montesquiou qu'il s'ennuie de ne pas la voir et qu'il vous attend avec la plus grande impatience. Il a très bien appris ses leçons pour vous faire plaisir. Il se porte très bien. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour le distraire et souvent cela perce nos cœurs ; car nous sommes toutes fort souffrantes de cœur et de corps ; mais il nous est impossible de nous occuper de nous.

Vous remplissez, Madame, toutes nos pensées, et nous errons dans ces chambres comme des corps sans âme. Votre fauteuil, votre table, sont rangés comme si vous étiez près de nous. Personne de nous n'oserait s'asseoir à cette place que nous respecterons toujours jusqu'au moment que nous appelons de tous nos vœux.

Agréez, Madame, l'hommage de tous les sentiments de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre très humble et très obéissante servante.

SOUFFLOT

Mais voici les billets du roi de Rome.

Vienne, 21 avril 1815 [2].

Chère maman Montesquiou, je suis bien content que vous ayez votre hôtel près de nous [3], mais je le serai davantage quand je pourrai vous embrasser tous les deux comme je vous aime.

1. On envoyait tous les jours au prince de Metternich copie du bulletin relatif au roi de Rome, ainsi que des *Intercepta* des personnes qui l'entouraient.

2. Billet du roi de Rome trouvé chez madame de Montesquiou, le 21 avril. — La main du roi de Rome est naturellement guidée par madame Soufflot.

3. Depuis son expulsion de Schœnbrunn, madame de Montesquiou était venue habiter Plankengasse, à deux pas de la *Burg*.

Vienne, 27 avril.

Chère maman Montesquiou,

Je pense à vous toute la journée et vous aime de tout mon cœur.

Vienne, 16 mai 1815.

Ma chère maman Montesquiou, je me porte bien[1].

Votre petit rosier me fait bien plaisir. Je n'en avais pas besoin pour penser toujours à vous que j'aimerai toute ma vie. Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que votre Totole.

Dans ces jours mélancoliques, le prisonnier de la *Burg* eut-il un sourire en s'entendant saluer du nom de son père?

Vienne, 5 mai 1815.

On a remarqué l'enthousiasme que manifestent à tout propos au petit Napoléon les régiments italiens en garnison ici. Quand ils le voient passer dans sa voiture ou quand ils l'aperçoivent à sa fenêtre, ils poussent le cri de : *Evviva il nostro Napoleone !*

Au mois de mai, l'empereur François étant sur le point de partir pour le quartier général des souverains, toute crainte d'enlèvement ayant d'ailleurs disparu, le roi de Rome fut renvoyé à Schœnbrunn auprès de sa mère Marie-Louise qui, précisément, avait si grand besoin de consolation. Elle était bien triste, non qu'elle eût souffert d'avoir été pendant deux mois séparée de son fils, abandonné par elle à des mains étrangères, bien moins encore à cause des dangers qui menaçaient celui dont elle avait été la femme, dont elle avait partagé la grandeur, et à qui elle devait ce titre de *Majesté*, auquel elle attachait tant de prix. Non. Elle souhaitait à Napoléon la pire destinée. Ses pensées étaient ailleurs. Elles allaient toutes à Neipperg.

Que penser de cette femme au cœur sensible, si l'on se rappelle que, quelques semaines auparavant, elle avait dit à la comtesse Mittrowski qu' « elle était à présent si indignée contre Napoléon qu'elle avait fait vœu d'aller à pied à Maria Zell, si on parvenait à s'emparer de lui[2] ».

1. Le prince avait été souffrant pendant quelques jours, mais il était rétabli. Le docteur Franck lui permettait de sortir le lendemain et d'aller déjeuner à Schœnbrunn.

2. Neipperg, comme je l'ai exposé tout au long au tome V, pages 285-292, de *la Dernière année du règne de Joachim Murat*, n'avait pu arriver à temps avec sa colonne à Tolentino. Blâmé et mis sérieusement en cause par Frimont, il avait essayé de réfuter les critiques du général en chef, auquel Schwarzenberg et le Conseil aulique de la guerre avaient donné raison.

Vienne, 29 mai 1815.

L'impératrice Marie-Louise a passé dans les larmes une bonne partie de ces derniers jours parce que *son général Neipperg* étant arrivé trop tard avec ses troupes, Frimont a signalé sa conduite en termes des plus vifs et lui a fait infliger un blâme des plus sévères.

Dans une si cruelle épreuve, Marie-Louise fait appel à la tendresse de son père; elle prend chaudement la défense de son *chevalier d'honneur*. « Je serai heureuse, écrit-elle à l'empereur François, que l'honneur de cet honnête homme, à qui je dois beaucoup de remerciements pour mes affaires, fût lavé[1]... »

Mais Neipperg jouait de malheur; ni l'archiduc Ferdinand d'Este, ni le témoignage de Bianchi ne purent arriver à faire rendre au général la faveur qu'il avait perdue. Et une négociation malheureuse lui vaut la disgrâce de Metternich. Découragé, il confie à Marie-Louise son désir de quitter l'armée autrichienne et la diplomatie et d'aller à Parme se consacrer à son service. Sans ces mésaventures, il est bien probable que le négociateur malheureux et presque désavoué de Casalanza ne serait pas devenu le premier des maris morganatiques de la veuve de Napoléon Ier.

A partir de ce moment, du reste, Marie-Louise ne pense plus qu'à Parme, qu'aux moyens de satisfaire son ambition grâce à l'appui chaleureux de l'empereur de Russie.

Malgré les promesses formelles d'Alexandre, les assurances que n'ont cessé de lui donner et son père et Metternich, elle redoute tellement les compromissions, les marchandages, les manœuvres de la dernière heure qu'elle ne se décide à quitter Schœnbrunn, cette fois avec son fils, et ne donne l'ordre de tout préparer pour aller suivre à Baden, à partir du 27 juin, une cure qui la remettra de ses émotions, que quelques jours après la signature de l'acte final du Congrès. Parme n'en demeure pas moins l'unique objet de ses préoccupations. La question l'absorbe à un tel point qu'elle se désintéresse de plus en plus du sort et de l'éducation de son fils. Elle n'essaye même pas de protester lorsque, pour éloigner de l'enfant les

1. A. Fournier, *Marie-Louise et la chute de Napoléon*, p. 34, et Commandant Weil, *Joachim Murat. La dernière année du règne*, t. V, p. 290.

dernières personnes qui peuvent encore lui parler de son père[1], et de la France, on décide « de le mettre aux mains des hommes[2] ». Et ce sera l'empereur d'Autriche qui, le 30 juin, s'arrêtera à un choix, du reste assez heureux, et fera du comte Maurice Dietrichstein[3] le gouverneur du Fils de l'Homme.

A Metternich, Marie-Louise témoigne sa reconnaissance :

Marie-Louise a envoyé en présent au prince de Metternich une tabatière couverte de brillants estimée 36 000 francs. C'est un témoignage de sa reconnaissance au sujet des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla.

Au reste, Marie-Louise sent qu'elle aura encore besoin de Metternich. Redevenir souveraine avec le titre de duchesse ne lui suffit pas. Il lui importe peu que celui qui a été pendant quelques jours Napoléon II s'appelle maintenant à la Cour de Vienne le prince François-Charles[4]; elle veut qu'on lui reconnaisse à elle-même le titre de *Majesté*, bien qu'elle le doive pourtant à celui dont on n'ose plus prononcer le nom devant elle, à Napoléon.

On m'assure que madame la duchesse de Parme, qui compte bientôt se rendre dans ses nouveaux États, où il ne paraît pas qu'elle doive être accompagnée par le prince, son fils, renoncera à son titre de Majesté Impériale dès son arrivée à Parme.

Mais Marie-Louise s'entête. Vers le milieu du mois de mars 1816, accompagnée de son inséparable Neipperg et de

1. Le roi de Rome avait si peu oublié son père que, comme j'ai eu soin de le faire remarquer dans les *Cent Jours* (article publié par la *Revue de Paris* dans son numéro du 8 juillet 1915), lors du départ de l'empereur d'Autriche, l'infant lui aurait dit : « Mon grand-papa, n'est-ce pas, tu ne feras pas de mal à papa ! » XX... à Hager. Vienne, 2 juillet 1815 (F. 2. 506. 1697 ad 2).

2. Cf. Lettre de Marie-Louise à madame Soufflot, 19 octobre 1815, citée par H. WELSCHINGER : *Le Roi de Rome*, note, p. 196.

3. Dietrichstein (Maurice-Joseph comte) (1775-1864), entré au service en 1791, aide de camp de Mack, à Naples (1798), précepteur du roi de Rome (1815), plus tard directeur des théâtres et de la bibliothèque de la Cour, grand-chambellan en 1845, il rentra dans la vie privée en 1848 (Cf. H. WELSCHINGER : *Le Roi de Rome*, p. 196 et note 204).

4. Le 20 juillet 1815, écrivant de Baden à son père, lui parlant de son fils qui fait, dit-elle, tout son possible pour devenir très raisonnable, elle ajoute en demandant pour lui un régiment autrichien : « Si vous voulez bien lui accorder cette grâce, j'espère que mon petit *François* s'en rendra tout à fait digne avec le temps. » (A. FOURNIER, *Marie-Louise et la chute de Napoléon*, p. 31.)

sa dame d'honneur, la comtesse Scarampi, elle quitte Vienne sur l'ordre de son père qu'elle rejoint le 20 à Vérone ; quand elle se sépare de lui à Venise, elle a enfin obtenu gain de cause. Le 15 avril, elle fait publier l'édit qui lui reconnaît la possession incontestée du titre auquel elle tenait tant et le 20 avril, *Sa Majesté* la princesse impériale et archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla, faisait son entrée triomphale dans la capitale des États sur lesquels elle allait régner pendant plus de trente et un ans.

Profondément égoïste, ne songeant qu'à satisfaire son orgueil et sa vanité, elle accepte, sans même essayer de défendre une dernière fois les droits de son fils, la convention du 10 juin 1817 ; elle consent à ce que les duchés passent après elle au duc de Lucques ou à sa descendance mâle. Elle ne tient qu'aux honneurs princiers, au titre de Majesté. Comme l'écrira près de vingt ans plus tard, le 3 novembre 1835, le duc de Broglie dans les remarquables instructions qu'il fait tenir au marquis de Rumigny, au moment où ce diplomate allait prendre possession de son poste à Turin : « L'archiduchesse a paru mettre peu de prix à la possession d'une souveraineté provisoire dont les devoirs, quelque légers qu'elle les ait faits, contrarient son goût pour les douceurs et la quiétude de la vie privée. »

COMMANDANT WEIL

LA QUESTION GRECQUE[1]

II

Aussitôt M. Venizélos renvoyé par le roi, les conséquences de la passivité des trois puissances protectrices devant le coup d'État de Constantin Ier se dressèrent devant elles. Ce ne fut plus la participation de la Grèce aux hostilités contre les empires centraux qui fut en question, ce fut l'exécution du traité d'alliance gréco-serbe. Le monarque avait demandé à M. Venizélos sa démission sous le prétexte que le président du Conseil avait mis en cause, sans y être autorisé, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Mais le traité gréco-serbe subsistait intégralement, la Chambre avait réclamé son application, et le nouveau gouvernement aurait dû se conformer à la fois aux obligations contractées envers l'alliée de la Grèce et aux injonctions de la Chambre. C'était si clair que M. Zaïmis, le nouveau président du Conseil, n'osa pas tout de suite prendre position en sens contraire. En se présentant devant la Boulè, le 11 octobre, il ne répudia pas les engagements envers la Serbie. Il se réserva seulement la faculté d'adapter la politique de la Grèce aux événements « afin de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1917.

mieux assurer les intérêts vitaux de la nation ». Il déclara même que sa politique « s'appuyait sur les mêmes bases que la politique suivie par la Grèce depuis le début de la guerre européenne ». Il ne dit rien de ce qu'il ferait si la Serbie était attaquée par les Bulgares. En fait, il permit que les alliés de la Serbie fissent passer leurs troupes sur le territoire grec pour aller secourir les armées du roi Pierre. Aussi M. Venizélos ne crut-il pas devoir rompre immédiatement avec son successeur. Il se défendit de vouloir jeter le pays dans des troubles intérieurs et promit de donner son appui au gouvernement « aussi longtemps que celui-ci ne renverserait pas les bases de la politique venizéliste ».

De cette manière le ministère « œcuménique[1] » put s'installer sans opposition et s'emparer sans troubles de tous les instruments du pouvoir. De son côté, le roi eut le champ libre pour ses négociations. Grâce à l'excès de scrupules de M. Venizélos et à l'inertie de la Triple Entente, il franchit sans accident le passage dangereux du chemin qui le menait à la dictature. Dès lors il n'eut plus besoin de se gêner. Maître de l'état-major et de l'armée, débarrassé de tout contrôle, il se sentit en mesure de résister à toutes les pressions parlementaires ou constitutionnelles. D'ailleurs, son prestige s'accroissait en raison du succès de ses actes d'autorité. Ses louanges étaient chantées sur le ton de l'adoration par un chœur de journalistes richement rétribués par la propagande du baron Schenk. M. Zaïmis put donc, sans provoquer de nouvelle crise, rejeter purement et simplement l'obligation de secourir la Serbie. Dès le surlendemain de la séance où M. Venizélos lui avait accordé une confiance parlementaire provisoire, le 13 octobre, il notifia à M. Pachitch que le traité gréco-serbe visait exclusivement l'hypothèse d'une attaque par la Bulgarie seule et que, par suite de l'entrée en ligne de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie contre la Serbie, il devenait inapplicable.

Cette interprétation, contraire à la lettre même du traité, qui n'établissait aucune distinction, était blessante à la fois pour la Chambre qui s'était prononcée dans le sens opposé,

1. Le ministère fut ainsi baptisé par l'opinion publique parce qu'il comprenait cinq anciens présidents du Conseil : MM. Zaïmis, Théotokis, Dragoumis, Rhallys et Gounaris.

pour la Serbie, et pour les puissances protectrices ses alliées. Le Cabinet Pachitch but la lie du calice sans récriminations. Probablement dans l'espoir que les relations amicales avec la Grèce reprendraient plus tard et dans le désir de ménager un État dont le voisinage lui était précieux, il ne rompit pas avec le gouvernement parjure. Il ne publia même pas le texte des articles dont la divulgation aurait fait éclater la mauvaise foi du Cabinet d'Athènes. Quant aux puissances protectrices, elles se flattèrent de regagner Constantin moyennant de nouveaux avantages. L'Angleterre lui offrit, pour prix du secours à la Serbie, la cession de l'île de Chypre qu'elle possédait depuis 1878 en vertu du traité conclu le 4 juin de cette année avec la Turquie. En d'autres temps, la perspective de l'acquisition de Chypre, cette grande île comptant 285 000 habitants dont 235 000 Hellènes, eût soulevé l'enthousiasme de la Grèce. Sir Edward Grey s'imaginait vraisemblablement qu'elle suffirait soit à retourner le roi, soit à permettre à l'opinion d'exercer sur lui une pression décisive. Il n'avait pas mesuré toute l'étendue des ravages de la mauvaise politique antérieure et de l'influence germanique. M. Zaïmis refusa d'un geste dédaigneux ce cadeau inespéré, subordonné à la seule condition que la Grèce donnerait son concours militaire à la Serbie, quelle que fût l'issue de la guerre. Dans une note du 22 octobre au Cabinet de Londres, il déclara que l'attaque austro-allemande dégageait la Grèce de l'obligation d'intervenir par les armes, le traité de 1913 ayant exclusivement en vue une guerre balkanique. Ce refus valait une preuve écrite de la connivence de Constantin Ier avec l'Allemagne. Pour que le gouvernement grec ne sautât pas avec empressement sur l'occasion d'incorporer au royaume une si belle province, il fallait qu'il eût d'autres promesses plus alléchantes. D'après les confidents de M. Venizélos [1], ces promesses consistaient dans un agrandissement en Albanie et dans l'annexion du Dodécanèse et de l'île de Chypre. Or, si le sort de l'Albanie dépendait dans une certaine mesure de l'Austro-Allemagne, celui du Dodécanèse et de Chypre dépendait des grandes puissances maritimes. Il eût donc fallu que celles-ci fussent

1. Interview de M. Diomède, ancien ministre, dans la *Gazette de Lausanne* du 6 juin 1917.

anéanties pour que la promesse de Guillaume II fût réalisée. Pourtant la foi de Constantin I[er] dans la victoire germanique était si forte qu'il préféra ce « tu l'auras » au « tiens » de l'Angleterre. Sans se préoccuper davantage des conséquences de cette situation, la France et l'Angleterre poursuivirent en Macédoine l'œuvre que leur imposaient les circonstances.

Avec la Boulè, par contre, la rupture ne tarda pas à être consommée. Le nouveau ministre de la guerre, le général Yannakitsas, se comporta de façon si irrespectueuse devant la Chambre que M. Venizélos provoqua un débat politique au cours duquel il prononça deux grands discours (séance du 3 novembre continuée le 4 jusqu'à 4 heures du matin). Le général Yannakitsas ayant refusé d'exprimer des regrets et le Cabinet s'étant rallié à ce refus malgré l'avis contraire de trois de ses membres, M. Venizélos posa la question de confiance. Démasquant le ministère, il dénonça le caractère inconstitutionnel de son pouvoir. Il soutint que la monarchie constitutionnelle grecque était une république ayant à sa tête un roi. Comme le nom du roi fut alors prononcé, il s'expliqua sur l'intervention du souverain dans les termes suivants :

J'admets le désaccord entre la Couronne et le gouvernement responsable tant que la Couronne croit que celui-ci ne se trouve point en harmonie avec l'opinion du peuple. C'est dans ces conditions qu'à eu lieu le changement de politique en février 1915. C'est dans cet esprit qu'a eu lieu en février le désaccord entre la Couronne et le gouvernement. Mais ce désaccord a été supprimé par le vote du peuple. Si vous croyez que la Couronne est excusable, suivant le sens de notre régime parlementaire, de ne point prendre en considération la volonté accomplie par de libres élections, libres du moins dans le sens de la lutte de l'opposition, non pas libres par l'exercice des moyens employés par le gouvernement, si vous croyez que la Couronne a le droit, après que l'appel a été fait au peuple et que ce dernier s'est prononcé, de ne pas suivre la volonté manifestée par le peuple, mais de procéder à une nouvelle dissolution pour demander le soi-disant verdict du peuple et de nouveau un autre verdict de ce dernier, alors cela signifie que vous admettez que le régime libéral grec sous lequel nous avons vécu pendant un demi-siècle est devenu pire qu'un chiffon de papier, comme d'aucuns ont qualifié les traités internationaux.

MM. Gounaris et Théotokis s'efforcèrent alors de démontrer que les combinaisons de M. Venizélos conduisaient la Grèce à la ruine et que le *casus fœderis* avec la Serbie n'était pas applicable. Comme cette séance fut la dernière de la Chambre et que ce fut pour M. Venizélos la dernière occasion de défendre sa politique devant les représentants légaux du pays, il est intéressant de reproduire plusieurs passages de son discours qui ont une importance historique et dont les dépêches d'Athènes donnèrent alors une analyse incomplète et obscure. En réponse au reproche d'avoir voulu céder à la Bulgarie, au commencement de 1915, les districts de Drama, Cavalla et Sérès, il fournit les éclaircissements suivants :

Il s'agissait seulement des trois cazas de Cavalla, Drama et Sari-Chaban, c'est-à-dire d'une étendue d'environ deux mille kilomètres carrés. J'ai proposé la cession de ces trois cazas dans les conditions et présuppositions suivantes :

Premièrement : nous recevrions les cazas de Doïran et de Guevghéli d'une étendue de 1 000 à 1 200 kilomètres carrés, soit une étendue égale à la moitié environ du territoire cédé en Macédoine orientale. Au point de vue de la richesse, ils étaient certes d'une valeur très inférieure ; mais au point de vue stratégique ils sont beaucoup plus précieux. De plus nos concessions à la Bulgarie étaient faites pour acheter non pas la neutralité de la Bulgarie, mais sa coopération contre la Turquie afin que la Bulgarie attaquât cette dernière du côté de la Thrace, pendant que nous l'attaquerions du côté de l'Asie Mineure, rendant ainsi plus rapide la destruction de l'empire ottoman.

En outre, nous cédions les 2000 kilomètres carrés à la condition que les puissances de l'Entente reconnaîtraient que les concessions qu'elles nous avaient promises, de vastes concessions territoriales, auraient l'étendue que je traçais dans mon second mémoire au roi... Si vous voulez trouver quelle étendue probable pouvait avoir la concession de Smyrne avec la principale partie de son hinterland, il faut prendre en considération que l'Hermos et le Méandre appartiennent naturellement à cet hinterland, et que leurs thalwegs arrivent à une étendue de 275 kilomètres à l'intérieur de l'Asie Mineure.

De plus, je demandais la nomination d'une commission internationale qui aurait procédé à l'échange des populations après que les limites définitives de la Grèce et de la Bulgarie auraient été tracées. La Bulgarie aurait en outre racheté les biens des habitants des pays cédés qui auraient voulu émigrer dans la nouvelle Grèce, la grande Grèce qu'aurait créée ma politique, cette politique que vous n'avez pas suivie...

Il n'est pas permis à M. Théotokis de dire que, puisque nous étions

disposés à céder Cavalla et Sari-Chaban, il fallait être aveugle pour ne pas comprendre que la Bulgarie, en recevant ces pays ainsi que toutes les possessions serbes de la Macédoine, serait devenue colossalement puissante et dangereuse pour nous. Car la Bulgarie n'aurait reçu de la Serbie que la zone non contestée qui revenait à la Bulgarie par le traité bulgaro-serbe conclu avant la guerre.

Cette zone non contestée avait une étendue d'environ 10 000 kilomètres carrés. Si vous y ajoutez les 2 000 kilomètres carrés que nous aurions cédés en Macédoine orientale, si vous y ajoutez encore 11 000 kilomètres carrés que la Bulgarie aurait reçus en Thrace avec la ligne Enos-Midia, vous trouverez que la Bulgarie se serait accrue de 25 000 kilomètres carrés environ ; elle aurait donc eu, dans l'ensemble, une étendue de 140 000 kilomètres carrés. Comment pourrez-vous donc soutenir que cette Bulgarie aurait été dangereuse en face de la Grèce qui, par son extension en Asie Mineure, aurait mesuré 250 000 kilomètres carrés?

Quant au traité gréco-serbe, M. Venizélos déclara que, loin de n'avoir pas voulu l'appliquer au commencement de la guerre, comme ses adversaires le prétendaient, il s'était mis d'accord à ce sujet avec le Cabinet de Belgrade dès le mois d'août 1914. Il constata qu'il était également inexact que la Serbie, en des circonstances analogues (en mai 1914), eût refusé son concours à la Grèce [1]. Passant ensuite à la question du contingent de 150 000 hommes que la Serbie devait, aux termes du traité, mettre en ligne contre la Bulgarie pour que jouât le *casus fœderis*, il fixa ces deux points : 1° la France et l'Angleterre avaient promis d'envoyer 150 000 hommes pour remplacer le contingent serbe ; 2° la Serbie avait mis en ligne 120 000 hommes contre la Bulgarie, de sorte qu'il manquait seulement 30 000 hommes pour que, du fait seul de la Serbie, la stipulation du traité fût remplie. Puis, laissant de côté l'interprétation du traité, M. Venizélos s'efforça de prouver que, avec ou sans traité, la Grèce devait se porter au secours de la Serbie :

M. Théotokis attend le salut des puissances centrales. Je lui dis, moi, que la Grèce ne peut pas non seulement s'agrandir, mais même subsister dans ses limites actuelles, si elle se trouve en opposition avec les

1. Plus tard, dans son journal hebdomadaire le *Kiryx*, M. Venizélos relata qu'en mai 1914 M. Pachitch avait fait savoir à la Porte que, si la guerre éclatait entre elle et la Grèce, la Serbie ne resterait pas indifférente.

puissances maîtresses de la mer... J'ai le droit de vous dire aujourd'hui que vous ne voyez pas clair si vous admettez que, dans le cas où la Serbie serait écrasée, et où la Bulgarie occuperait une grande partie des territoires de ce royaume, il sera facile, quelle que soit l'issue finale de la guerre, de la déloger des territoires qu'elle aura occupés. Croyez-vous qu'après la fin de la guerre européenne, les peuples ayant pris part à cette lutte épuisante permettront jamais à leurs gouvernants de marquer la signature de la paix par le commencement d'une nouvelle guerre, d'une guerre contre la Bulgarie, pour l'obliger à retirer ses armées des lieux qu'elle revendique? Je vous répète encore une fois qu'en poursuivant votre politique, vous n'assurez qu'une seule chose : la création d'une grande Bulgarie qui, avant que nous arrivions à fêter le centenaire de notre indépendance, se ruera contre nous, plus faibles militairement, sans amis et sans alliés.

Ensuite, M. Venizélos mit en face l'une de l'autre les deux Grèce aux prises :

Nous avons l'ancien monde de la Grèce représenté par le nouveau Cabinet ; nous avons le nouveau monde, le monde d'après la révolution, représenté par le parti libéral. La vieille idéologie que représente le Cabinet actuel est celle qui croyait que la Grèce ne pouvait produire une armée de plus de 60 000 hommes ; celle qui croyait que la Grèce ne devait contracter aucune alliance pour la réalisation de ses revendications nationales ; c'est la Grèce dont les vues pour nos revendications nationales étaient nébuleuses, étaient indécises autant qu'indéfinies, c'est la Grèce dont la préparation était diamétralement contraire à la grandeur de ses revendications. Nous ne nous rendions pas compte alors du point jusqu'où pouvaient s'étendre nos justes revendications légitimes. Nous les étendions souvent si loin que ceux des hommes politiques, qui se contentaient de n'étendre nos frontières du nord que jusqu'à Kroussovo étaient accusés par nous de trahir les droits de l'hellénisme.

Il est donc naturel qu'aujourd'hui encore, quand se présentent de nouveau devant la Grèce des faits analogues à ceux de 1912, il est naturel que nos conceptions politiques soient aussi distantes les unes des autres que les deux pôles. A l'heure actuelle comme au temps jadis, vous ne voulez pas la guerre avec des alliés. Et quand je vous dis que le calice n'est pas définitivement éloigné, qu'il ne l'est que provisoirement pour revenir de nouveau à vos lèvres afin que vous le vidiez jusqu'à la lie, vous nous dites : « Eh bien, c'est à vous la faute, à vous qui nous avez conduits jusqu'aux bords du Nestos [1]. » (*Applaudissements.*)

1. La rivière Mesta, qui se jette à la mer dans le district de Cavalla.

Ne croyez-vous pas, messieurs, qu'alors la Grèce nouvelle a le droit de dire à l'ancienne : « Devant les grandes difficultés qui se présentent, vous avez, de nouveau, le devoir de vous écarter et de faire place à la Grèce nouvelle qui possède la force d'âme nécessaire pour faire face à la nouvelle situation? (*Bravos et applaudissements prolongés.*)

Par 147 voix contre 114 et trois bulletins blancs, la Chambre vota l'ordre du jour du parti libéral jugeant insuffisantes les déclarations du gouvernement et blâmant la conduite du ministre de la guerre.

Le premier geste du roi fut de nommer le général Yannakitsas son aide de camp général. Puis il accepta la démission de M. Zaïmis et chargea de la formation du nouveau Cabinet M. St. Scouloudis, un octogénaire, qui n'avait été qu'une seule fois ministre et pendant cinq mois seulement, en 1897, dans le Cabinet Rhallys où il détenait le portefeuille des Affaires étrangères. M. Scouloudis reprit ce portefeuille et garda presque tous les membres du Cabinet Zaïmis, y compris M. Gounaris et le général Yannakitsas. Le seul nouveau collègue dont il s'assura la collaboration fut M. Michelidakis, un Crétois, rival obstiné de M. Venizélos. Cet ensemble d'actes constituait une déclaration de guerre à la Chambre, au parti libéral et à M. Venizélos. Aussi fut-il suivi d'un décret de dissolution. En un mois la Grèce avait atteint la dernière étape vers l'absolutisme.

Cette évolution fut présentée sous l'aspect le plus anodin par les royalistes. Suivant eux, la Constitution conférait au roi, sans aucune limitation, le pouvoir de révoquer ses ministres et de dissoudre la Chambre; en conséquence Constantin Ier restait dans les limites de la Constitution en changeant ses ministres et en dissolvant la Chambre autant de fois qu'il le jugeait utile. En effet la Constitution grecque ne contenait pas de réserve sur l'usage de la faculté de révoquer les ministres et de dissoudre la Chambre. Mais il en est généralement de même dans les autres pays parlementaires. L'usage corrige les lacunes des textes. Aucun texte ne peut résoudre d'avance tous les conflits susceptibles de s'élever entre les pouvoirs publics. Si la faculté de changer les membres du gouvernement et de dissoudre le Parlement était illimitée en fait, le régime constitutionnel équivaudrait à celui du bon plaisir. En dernier

ressort, c'est le pays qui décide, c'est-à-dire que, lorsque le souverain fait de ses prérogatives un usage évidemment contraire à l'essence du régime, le pays signifie sa volonté au souverain par des actes décisifs. Cela s'était ainsi passé en Grèce en 1863, comme en France en 1830. Il ne se produisit rien de pareil à Athènes en novembre 1915 parce que le chef de la majorité ne le voulut pas et que les puissances protectrices ne l'encouragèrent pas. En novembre, les difficultés pour triompher du roi étaient sensiblement plus grandes qu'en octobre. Le chef du dernier gouvernement légal ne disposait plus d'aucun des éléments de la force publique ; ils étaient tous entre les mains de ses adversaires. Il était donc logique qu'après s'être incliné en octobre, il s'inclinât encore en novembre. En politique les événements s'enchaînent irrésistiblement.

La même logique engageait les trois puissances protectrices à se fier aux protestations protocolaires d'amitié du roi et de ses nouveaux ministres. Sous ce rapport M. Scouloudis fit bonne mesure. Dans une note du 9 novembre adressée aux puissances de l'Entente, il leur donna « l'assurance la plus formelle de sa ferme résolution de continuer la neutralité avec le caractère de la plus sincère bienveillance » à leur égard. « Le nouveau Cabinet, ajouta-t-il, fait siennes les déclarations de M. Zaïmis au sujet de l'attitude du gouvernement royal vis-à-vis des troupes alliées à Salonique. Il a trop conscience des vrais intérêts du pays et de ce qu'il doit aux puissances protectrices de la Grèce, pour s'écarter le moins du monde de cette ligne de conduite. » En même temps les confidents de Constantin Ier dans les capitales de l'Entente disaient à qui voulait les entendre qu'on avait mal pris le roi jusque-là et qu'il suffirait désormais de le débarrasser de M. Venizélos pour que la plus heureuse harmonie s'établît entre la Cour d'Athènes et l'Entente. C'est sur ces bonnes paroles que le corps expéditionnaire franco-anglais débarqué à Salonique depuis un mois s'engagea en Macédoine.

***

Tristes furent les mois qui suivirent. Tandis que notre corps expéditionnaire s'épuisait en vains efforts pour tendre la

main aux Serbes refoulés par des forces très supérieures, la dictature royale s'étendit sur toute la Grèce. Les puissances protectrices n'élevèrent aucune protestation. Elles affectaient de déclarer qu'elles entendaient éviter de s'immiscer dans les affaires intérieures grecques. Constantin Ier combla de compliments et de marques de bienveillance les membres des gouvernements français et anglais qui passèrent à Athènes. Successivement M. Denys Cochin et Lord Kitchener furent l'objet de témoignages d'amitié. Cependant, moins de quinze jours après son arrivée au pouvoir, M. Scouloudis annonçait l'intention de faire désarmer et interner les troupes alliées, soit serbes, soit franco-anglaises, qui viendraient à être repoussées sur le territoire grec. Enhardi par des complaisances inattendues et des confidences encourageantes de personnages de l'Entente hostiles à l'entreprise macédonienne, il prétendit appliquer strictement en l'espèce les règles ordinaires de la neutralité. Il fallut des « restrictions commerciales » et une note comminatoire pour le rappeler au respect des engagements de la Grèce, et de ses propres déclarations du 9 novembre. Le 24 novembre, après une discussion pénible, il accepta de laisser aux troupes alliées la liberté de leurs mouvements et l'usage des voies et moyens de transport nécessaires. Mais l'un des membres de son Cabinet caractérisait exactement cet accord en disant : « Les choses se sont heureusement arrangées grâce à la profondeur de vues de l'Allemagne, qui a bien voulu ne pas mettre d'obstacles à notre neutralité bienveillante en faveur de l'Entente. » En Grèce, les Alliés bénéficiaient non plus de la bienveillance de la Grèce, mais de celle de l'Allemagne. Guillaume II conseillait la patience à Constantin, jusqu'au moment où les armées des deux beaux-frères pourraient tomber ensemble sur les nôtres.

Il n'y eut pas de campagne électorale. M. Venizélos invita ses amis à ne pas poser leur candidature et les électeurs à s'abstenir. D'après lui, l'abstention restait le seul moyen pour le parti libéral de manifester sa force. En effet, la moitié des votants se trouvait sous les armes, y compris cinquante-trois députés venizélistes. Le gouvernement se montrait prêt à donner des permissions à ses partisans et à les refuser à ses adversaires. La consultation électorale se pré-

sentait comme une comédie, et les élus n'étaient même pas sûrs de pouvoir siéger puisque cela dépendait de l'autorisation des autorités militaires. Si les libéraux participaient au scrutin, le gouvernement ne manquerait pas de soutenir que le peuple avait ratifié sa politique. Il valait mieux laisser aux anciens partis, revenus illégalement au pouvoir, la responsabilité des événements. Dans une réunion du parti libéral tenue chez lui le 21 novembre, M. Venizélos fit approuver cette tactique. Puis, le même jour il publia un manifeste explicatif dont voici la conclusion :

Le gouvernement veut jouer une comédie politique indigne d'un peuple libre. C'est par dérision qu'il donne à cette comédie le nom de manifestation de la volonté nationale.

A cette comédie politique qui a précisément pour objet de ne pas laisser se manifester la volonté nationale et de donner à croire par un scrutin faussé que le peuple approuverait non seulement la honte de la non-exécution d'un traité d'alliance qui a permis à la Grèce d'étendre ses frontières jusqu'au Nestos, mais aussi l'avilissement de notre régime politique et l'éloignement des amis naturels de la Grèce ; — à cette comédie politique, dis-je, le parti libéral a le devoir de ne pas prendre part, afin de ne pas donner une apparence de légalité à ce qui doit être dénoncé, conformément à la réalité des choses, comme la violation de la loi constitutionnelle et de la morale.

Le parti libéral, en ne participant pas aux élections, n'abandonne pas la politique et ne se dérobe pas à la lutte. Au contraire, par cette abstention, il continue à participer à la politique.

Il laisse au gouvernement, auteur de cette situation, la responsabilité pleine et entière et de la déviatoin de notre régime politique et des désastres auxquels cette politique conduit la nation. En même temps, notre parti essaye aussi de prévenir d'autres dangers, ceux qui pourraient résulter d'une lutte intestine, susceptible de devenir rapidement aiguë, au milieu d'une crise extérieure.

Quand la crise extérieure sera terminée, et si les désastres que nous prépare la politique du gouvernement ne prennent pas des proportions telles qu'en soit ébranlée notre foi dans l'avenir de l'hellénisme, le parti libéral sera prêt à entreprendre la lutte où le pays est poussé pour la défense de ses libertés constitutionnelles.

Quelle que puisse être l'acuité de cette lutte future, elle sera conduite alors dans des conditions moins dangereuses que si elle se produisait aujourd'hui, au milieu de la crise nationale la plus terrible que nous ayons traversée.

La restauration des libertés du peuple hellène sera la condition indispensable du salut de l'État. Seule elle pourra le préserver du

marasme et d'une fin sans gloire, auxquels le conduirait l'établissement définitif du despotisme dans notre pays.

Le 19 décembre, jour du scrutin, 200 000 citoyens seulement votèrent, tandis qu'on avait compté 750 000 votants le 13 juin. Cela faisait un peu moins du cinquième des électeurs inscrits. Et pourtant le gouvernement avait déployé un vrai luxe de moyens de pression : suspension de l'inamovibilité de certains employés, déplacement de fonctionnaires, distribution de terres aux musulmans macédoniens, menaces aux directeurs et rédacteurs de journaux de l'opposition, espionnage, attentats à la liberté de réunion, etc. C'est cette Chambre ainsi élue qui servit de paravent au despotisme.

En fait, le roi délégua tous ses pouvoirs à son Cabinet militaire, présidé par le général Dousmanis, dont les ministres en titre devinrent les simples instruments. Avec la collaboration de l'attaché militaire d'Allemagne, l'état-major prépara la coopération éventuelle de l'armée hellénique avec les Germano-Bulgares venant du nord. Les brochures germaniques furent distribuées gratuitement à profusion dans les casernes où, par contre, la lecture des journaux libéraux fut interdite sous les peines les plus sévères. Des volontaires recrutés dans le 1er régiment du corps d'armée d'Athènes, dont le diadoque était colonel, formèrent une sorte de garde du corps du roi et d'agence de propagande. L'armée fut soustraite à ses devoirs militaires pour être employée à des besognes politiques. En 1909, M. Venizélos avait adopté la méthode précisément contraire. Quoique appelé en Grèce par la Ligue militaire, il avait procédé peu de temps après à sa dissolution et rendu l'armée à son travail professionnel. Il avait mis fin à l'anarchie et prévenu la guerre civile en remettant chacun à sa place et en substituant la démocratie ordonnée à l'oligarchie démagogique. Constantin Ier rétablit le désordre, prépara la guerre civile, coupa le pays en deux à l'intérieur et livra ses frontières à l'ennemi extérieur. Le révolutionnaire crétois s'était conduit en homme d'État ; le roi se comporta en révolutionnaire [1].

1. Le *Kiryx*, après la crise, au mois de juin, décrivit ainsi la situation d'alors : « On essayait d'étrangler l'âme nationale et de terroriser par la plus abjecte des terreurs, afin que ce peuple pliât devant les résultats funestes de la poli-

*
* *

Le caractère de « la plus sincère bienveillance » de la neutralité promise par le Cabinet Scouloudis se manifesta tout d'abord par de mauvais procédés à l'égard des Serbes vaincus, s'efforçant d'échapper à l'étreinte germano-bulgare. Afin de prévenir les effets de cette mauvaise volonté, des navires de guerre de la flotte alliée débarquèrent, le 10 janvier 1916, quelques détachements à Corfou et y préparèrent l'arrivée des débris de l'armée serbe réfugiés sur les côtes d'Albanie. Par une note du même jour, les représentants des puissances alliées à Athènes informèrent M. Scouloudis de cette mesure dictée par un « devoir de stricte humanité ». A contre-cœur, M. Scouloudis s'inclina devant le fait accompli. Mais il prit sa revanche en concluant avec la Bulgarie un

---

tique qu'on appliquait. Des armées entières d'espions et d'intrigants étaient constituées avec tous les éléments empressés à vendre toute conscience. Des citoyens, qui ne jouaient pas même un rôle dans la politique, étaient filés par des agents à la fois apparents et secrets, sans même pouvoir s'imaginer quelle calomnie politique était ourdie contre eux. Ceux qui se rencontraient dans les centres publics des deux villes n'osaient même pas s'interroger sur les nouvelles du jour, dans la certitude que les inconnus qui se tenaient auprès d'eux étaient d'ignobles mouchards chargés d'ourdir des calomnies. Ceux qui s'attablaient aux cafés et aux pâtisseries tournaient avec effroi leurs regards autour d'eux, pour voir l'honnête individu qui allait s'asseoir à côté d'eux, suivre leur conversation, et leur adresser la parole avec une ingénuité insolente dans l'intention de provoquer une discussion et de crier à ces innocents qu'ils insultaient le roi !

« Des citoyens très honorables étaient traînés devant l'autorité judiciaire sur des plaintes calomnieuses ; ceux qui osaient blâmer la conduite du gouvernement recevaient des lettres menaçantes où on leur déclarait de prendre garde à leur tête. Des automobiles et des voitures étaient arrêtées, et l'on demandait aux passagers qui ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient. Devant maintes maisons se tenaient des surveillants secrets, tenant une liste de ceux qui entraient et qui sortaient, suivant, comme des chiens « fidèles », tout mouvement des habitants. Des hommes de toute condition et du caractère le plus pacifique étaient fouillés pour port d'armes, tandis que près d'eux passaient ostensiblement les séides du gouvernement. Tout gibier de potence était armé, tout individu à vendre était acheté, et tout homme sans conscience était recruté pour le service de l'espionnage, de la calomnie et de la perfidie. Les temps du despotisme turc ne connurent pas d'organisations plus dangereuses. Le Jannissarisme revivait sous une autre forme. »

arrangement dont le journal hongrois *Az Est* révéla plus tard l'existence en publiant la note bulgare suivante :

Depuis la prise de Bitolia (Monastir) et de Resna, l'armée bulgare est arrivée tout près de la frontière grecque. Par suite de ce mouvement, l'état-major général de Bulgarie redoute qu'à la frontière, entre les avant-postes de l'armée bulgare et les postes de garde grecs, il se produise facilement des collisions.

Désireux d'éviter la possibilité de pareils incidents, le gouvernement bulgare invite le gouvernement grec à donner son acquiescement à la création d'une zone neutre sur la frontière serbo-grecque, *comme on l'a fait précédemment sur la frontière gréco-bulgare*, et à accepter que le long de la frontière grecque les troupes soient retirées des deux côtés à la distance d'une portée de fusil.

Quelques semaines plus tard, en avril, le gouvernement d'Athènes refusa nettement de laisser les troupes serbes recueillies à Corfou, remises de leurs épreuves et équipées à neuf, rejoindre par le territoire grec ou le canal de Corinthe le corps expéditionnaire franco-britannique de Macédoine. Il allégua que le passage des soldats serbes mettrait en danger la santé publique, arrêterait la circulation des trains de voyageurs et de marchandises, violerait la neutralité de la Grèce et menacerait son indépendance. Les deux premières objections étaient mal fondées en fait. La troisième n'avait qu'une valeur apparente. En effet, si la Grèce était neutre dans le conflit européen, elle était l'alliée de la Serbie en vertu du traité de 1913. L'alliance n'était pas détruite par le refus de porter le secours prévu. Le Cabinet de Belgrade avait soigneusement évité de considérer ce refus comme une rupture. Il ne désespérait point de ramener la Grèce au sentiment de la défense des intérêts communs aux deux pays. Or, outre le secours des 150 000 hommes, le traité de juin 1913 prévoyait les facilités de passage des troupes de chacun des deux États signataires par le territoire de l'autre. Si les ministres de Constantin Ier avaient été réellement animés à l'égard des Alliés des sentiments exprimés dans la note du 9 novembre, ils se seraient empressés de leur donner, à eux et à la Serbie, une autorisation qui ne coûtait rien à la Grèce et constituait une faible compensation pour l'inexécution de la clause de

secours. Quant à la menace de l'indépendance nationale, elle était chimérique. Il était évident que les troupes serbes se hâteraient d'aller en Macédoine sans s'attarder dans la vieille Grèce. D'ailleurs, le passage par le canal de Corinthe excluait ce prétendu danger.

La mauvaise volonté de M. Scouloudis se doublait de mauvaise foi. Celle-ci éclata au mois de mai. Le 23 de ce mois, une colonne germano-bulgare se présenta devant le fort de Rupel à l'entrée du défilé de Démir-Hissar, et somma la garnison grecque de se rendre en l'avertissant qu'elle avait ordre de pénétrer en territoire hellénique « afin d'occuper des positions avantageuses ». Les occupants du fort commencèrent par refuser. Ils tirèrent même vingt-quatre coups de canon contre les envahisseurs. Mais ils reçurent dans la nuit l'ordre de se retirer. A la Chambre, le 5 juin, M. Scouloudis expliqua ainsi cet ordre : « Constatant d'une part la décision des envahisseurs d'occuper le fort, voyant, d'autre part, que la continuation d'une résistance armée pourrait d'un moment à l'autre se transformer en conflit général, ce qui mènerait à une sortie de la neutralité qu'il n'entend pas abandonner, le gouvernement donna l'ordre suivant par l'intermédiaire du ministère de la guerre : « Premièrement cesser toute résis-
« tance, et ensuite déclarer au commandant allemand que,
« devant l'invasion générale de l'armée allemande dans le défilé
« de Démir-Hissar, où se trouve le fort, la garnison du fort est
« obligée de se retirer en emportant tout le matériel du
« fort. »

L'explication était plaisante. Pour ne pas sortir de la neutralité — toujours la même excuse — le gouvernement grec laissait les Bulgares, ses ennemis irréconciliables, envahir son territoire et occuper un groupe d'ouvrages fortifiés tout neufs dont la construction avait coûté des sommes relativement considérables. M. Scouloudis déclara devant la Chambre qu'il avait protesté « de la façon la plus énergique » auprès de l'Allemagne et de ses alliés. Il se répandit encore en dénégations pompeuses contre le soupçon d'une entente avec les Germano-Bulgares. Pourtant cette entente existait. Elle fut prouvée par des documents trouvés plus tard dans les bureaux militaires du IVe corps d'armée et publiés en fac-similé. Quoique

ce ne fût alors qu'un soupçon, plusieurs députés de cette Chambre introuvable murmurèrent. Pour procurer un dérivatif à leur irritation, M. Scouloudis annonça que, le samedi précédent, 3 juin, jour de la fête du roi, le général Sarrail avait proclamé la loi martiale à Salonique, et que le gouvernement grec avait aussitôt protesté. Là-dessus M. Stratos opina que le bruit mené autour de l'occupation du défilé de Rupel était injustifié et que la proclamation de la loi martiale à Salonique était autrement grave. Il conclut que M. Venizélos n'avait eu en vue que d'agrandir la Bulgarie. Un M. Mitropoulos s'écria : « Celui qui commet tant de crimes ne peut-il être poursuivi? » M. Stratos demanda qu'on mît un procureur en action. Voilà comment la Chambre-croupion rendit M. Venizélos responsable de l'occupation des forts de Rupel.

L'opinion publique ne prit pas la chose avec autant de désinvolture. Les Macédoniens s'inquiétèrent. Les patriotes non aveuglés par la haine de Venizélos et le culte du roi sursautèrent au spectacle des ennemis de 1912-1913 installés dans les conquêtes de ces deux glorieuses années. Ils rappelèrent à Constantin Ier qu'il avait alors mérité le nom de Bulgaroctone, et reproduisirent sa dépêche du 25 juin 1913 à son ministre des Affaires étrangères :

Dépêche urgente de S. M. le Roi au Ministère des Affaires étrangères.

Le 25 juin.

La 6e division rapporte que des soldats bulgares, sur l'ordre d'un officier de gendarmerie, ont amené dans le préau de l'école bulgare le métropolite de Démir-Hissar, deux prêtres et plus de cent notables qu'ils ont massacrés. Le commandement de la division a ordonné l'exhumation des cadavres et a constaté le crime. Les Bulgares ont en outre violé des vierges et tué une jeune fille qui résistait.

Protestez, sur mon ordre, auprès des représentants des puissances civilisées contre ces monstres à face humaine. Protestez devant tous le monde civilisé et déclarez que je me trouverai, à regret, contraint de procéder à des représailles pour inspirer quelque crainte ou quelque réflexion avant la perpétration de pareils crimes.

Les actes des Bulgares font pâlir toutes les atrocités des invasions barbares dans le passé. Ils prouvent que les Bulgares n'ont plus le droit d'être compris parmi les peuples civilisés.

CONSTANTIN B.

Si Constantin Ier se montrait entièrement rassuré du côté des gens qu'il avait bannis trois ans auparavant du monde civilisé, les Alliés n'éprouvaient pas les mêmes sentiments. L'aile droite de leur corps expéditionnaire se trouvait menacée ; le gros de l'armée pouvait être attaqué de flanc à un moment où il serait engagé dans une opération sérieuse dans le nord-ouest. De plus, les Bulgares n'étaient pas seuls à inspirer des appréhensions. La connivence du Cabinet Scouloudis avec eux donnait à réfléchir. Vers la fin de mai, le général Yannakitsas prévenait ses troupes qu'elles pourraient être appelées prochainement à combattre. Contre qui, puisque la Grèce s'enfermait dans une stricte neutralité? Quelques jours plus tard, à l'issue de la revue des troupes ayant pris part aux grandes manœuvres, le roi prononçait une allocution où il disait : « Les soldats doivent obéir aux ordres, non aux sentiments. » En outre, Constantin Ier faisait, sous prétexte de chasse, une excursion de six jours dans la haute Thessalie, dans le voisinage de la région albano-épirote où opéraient les troupes autrichiennes. Le ton des discours, la nature des gestes et les actes eux-mêmes nous invitaient à nous mettre en garde. Le 12 juin, des manifestations « populaires » contre la France et l'Angleterre se déroulaient dans la capitale. Après avoir négligé l'occasion d'agir au moment où un résultat décisif pouvait être obtenu, la nécessité s'imposait de prendre des précautions efficaces contre un danger imminent. La France et l'Angleterre organisèrent un corps de débarquement et le transportèrent, sous les ordres de l'amiral Moreau, dans les eaux de Salamine. Quoiqu'on n'ait pas encore divulgué les instructions adressées à l'amiral et aux représentants de l'Entente à Athènes, il y a lieu de croire que l'intention des puissances protectrices était de liquider d'un coup l'affaire grecque et de rétablir dans son intégralité le régime constitutionnel avec des garanties matérielles appropriées. Malheureusement, au dernier moment, ces intentions se modifièrent. Soit à la suite d'une intervention diplomatique, soit parce que Constantin Ier, averti du coup qui le menaçait, alla au-devant de la soumission, les ministres des trois puissances protectrices se bornèrent à remettre, le 21 juin, un ultimatum à M. Scouloudis. A la vérité, ce document était d'une raideur

inusitée. Après avoir signalé « les motifs nombreux et légitimes de suspicion contre le gouvernement grec », les agissements des étrangers travaillant à créer sur le territoire hellénique des organisations hostiles contraires à la neutralité du pays et tendant à compromettre la sécurité des forces militaires et navales des Alliés », la connivence du Cabinet hellénique avec les Germano-Bulgares dans l'affaire de Rupel, la violation de la constitution grecque et « la collusion évidente du Cabinet actuel avec leurs ennemis », les puissances protectrices exigeaient l'application immédiate, sans discussion ni délai, des mesures suivantes :

1° Démobilisation réelle et totale de l'armée grecque, qui devra être mise, dans le plus bref délai, sur le pied de paix.

2° Remplacement immédiat du ministère actuel par un Cabinet d'affaires, sans nuance politique, et offrant toutes les garanties nécessaires pour l'application loyale de la neutralité bienveillante que la Grèce s'est engagée à observer à l'égard des puissances alliées, ainsi que pour la sincérité d'une nouvelle consultation nationale.

3° Dissolution immédiate de la Chambre des députés suivie de nouvelles élections, dès l'expiration des délais prévus par la Constitution et après que la démobilisation générale aura replacé le corps électoral dans des conditions normales.

4° Remplacement, d'accord avec les puissances, de certains fonctionnaires de la police, dont l'attitude, inspirée par des directions étrangères, a facilité les attentats commis contre de paisibles citoyens ainsi que les insultes faites aux Légations alliées et à leurs ressortissants.

Le roi se soumit. Plusieurs personnes initiées à ces négociations supposaient, espéraient, qu'il préférerait l'abdication à l'acceptation de conditions aussi mortifiantes. S'il n'eût suivi que les inspirations de son amour-propre, il eût en effet probablement quitté la partie dès ce moment. Mais, sans nul doute, il reçut de Guillaume II le conseil de courber la tête et de conserver son trône en attendant des temps meilleurs. En conséquence il renvoya le docile M. Scouloudis et chargea

M. Zaïmis de constituer un nouveau ministère. Ce fut M. Zaïmis qui signa, le 23 juin, l'engagement d'exécuter intégralement les demandes formulées dans l'ultimatum du 21. Le 29 juin, la démobilisation générale fut décrétée. Le 31 juillet, l'armée fut remise sur le pied de paix. De nombreux fonctionnaires furent remplacés ou déplacés. Mais la Chambre ne fut pas dissoute sous prétexte qu'il était impossible, en raison des circonstances, de fixer en même temps, comme la Constitution l'exigeait, la date des élections ; elle fut simplement ajournée. Le général Dousmanis et M. Streit, les deux conseillers occultes du roi, restèrent en fonctions. Les journaux ententophiles devinrent l'objet de poursuites judiciaires pour avoir « diffamé et insulté le gouvernement et l'armée » alors qu'ils s'étaient livrés à d'anodines critiques. La personne même de M. Venizélos fut menacée ; il fut obligé de se faire garder par de fidèles Crétois. Mais cela ne l'empêcha point de conduire avec énergie sa campagne électorale en vue de la prochaine grande consultation nationale. La belle résistance de Verdun, les succès franco-anglais sur la Somme, l'offensive victorieuse du général Broussilof en Galicie et en Bukovine donnèrent à sa propagande une allure inquiétante pour les royalistes.

***

Constantin Ier se résolut alors à un acte qui pèsera éternellement sur sa mémoire. Craignant, malgré une propagande antivenizéliste effrénée et la formation de ligues de réservistes qui mettaient la force au service des agents électoraux du gouvernement, que les venizélistes revinssent en majorité à la nouvelle Chambre, il voulut à tout prix ajourner les élections à une date indéterminée. A cet effet il combina l'envahissement par les Germano-Bulgares de la Macédoine orientale et occidentale. Descendant le cours de la Strouma, les Bulgares occupèrent tous les ports de la vallée et les villes de Drama, Sérès et Cavalla. Ils enlevèrent les garnisons qu'ils firent transporter en Allemagne et s'emparèrent d'un matériel de guerre comprenant 200 canons des derniers modèles, 50 000 fusils, de grands approvisionnements de projectiles, des équi-

pements variés, etc. Les troupes grecques avaient reçu l'ordre formel de ne pas résister aux Bulgares et de n'engager aucune action commune avec les Français. Celles qui ne voulurent point subir l'humiliation de l'internement durent se réfugier par des moyens de fortune dans le rayon d'action du corps expéditionnaire des Alliés. Sur les 4 500 hommes et les 200 officiers de la garnison de Cavalla, 2 200 soldats et 120 officiers environ, avec les colonels Christodoulou et Lélakis, passèrent dans l'île de Thasos ; 700 hommes avec 40 officiers s'embarquèrent pour le Pirée; le reste, avec le colonel Hadjopoulos commandant la 6e division, fut dirigé par les Bulgares sur Drama. Dans les localités qu'ils occupèrent, les Bulgares se livrèrent à des violences sauvages sur les habitants qui, depuis leur départ précipité de 1913, leur avaient été signalés comme hostiles [1].

Cette fois la mesure était comble. Il s'agissait non plus d'un différend sur la Constitution, mais d'une trahison caractérisée. Constantin Ier s'était contenté, comme garantie des envahisseurs, de l'assurance des ministres d'Allemagne et de Bulgarie à Athènes que la souveraineté grecque serait respectée, que les troupes allemandes et bulgares évacueraient le territoire hellène dès que les raisons militaires le permettraient, et que les habitants seraient indemnisés pour tous les dommages causés. Un vigoureux mouvement de protestation se produisit aussitôt. Le dimanche 27 août, une foule immense se rendit devant la maison de M. Venizélos pour acclamer le chef du parti libéral. M. Venizélos harangua ces soixante mille citoyens et leur proposa d'élire une délégation qui remettrait au roi une adresse pathétique dont il lut le texte. Il ne rompait pas avec le monarque ; il le suppliait seulement de revenir au sentiment de ses devoirs. A cet égard, la péroraison de cette adresse était significative : « Tu verras, Basileu, par le meeting d'aujourd'hui que le parti des libéraux n'est pas l'ennemi de la Couronne, pas plus que de la Maison régnante, ni de Ta personne. Il n'est que le gardien respectueux du régime libre, et n'entend tolérer aucune déviation sur ce point. Mais c'est là aussi le véritable intérêt de la Couronne. Seuls ceux qui

1. Ces événements se déroulèrent depuis le 20 août jusqu'aux premiers jours de septembre.

exploitent cette dernière peuvent chercher à Te persuader du contraire, alors qu'ils sont réellement Tes pires ennemis. » Mais Constantin Ier ne se souciait guère de recevoir une délégation de libéraux ni de répondre à leur appel. Il fit annoncer qu'il était malade et que la publication du décret portant dissolution de la Chambre et convocation des électeurs devait être ajournée quelque temps encore. Pendant cette maladie vraie ou simulée, les incidents se multiplièrent. Les intrigues des agents germaniques prirent de telles proportions et les procédés des fonctionnaires gouvernementaux furent si hostiles à l'Entente que, le 1er septembre, une forte escadre franco-britannique, sous les ordres de l'amiral Dartige du Fournet, commandant en chef les forces alliées en Méditerranée, vint mouiller dans les eaux de Salamine. Le 2, les ministres de France et d'Angleterre réclamèrent le contrôle des postes et télégraphes (avec et sans fil), l'expulsion des agents ennemis de corruption et d'espionnage et des sanctions contre les sujets hellènes complices des faits de corruption et d'espionnage signalés. M. Zaïmis accepta purement et simplement. Les désordres n'en allèrent pas moins en augmentant. Les ligues de réservistes organisèrent des protestations contre les exigences de l'Entente. Le 10 septembre, une bande de vingt-cinq individus environ pénétra dans le jardin de la légation de France et tira des coups de pistolet en l'air en criant : « Vive le roi! A bas la France! » M. Zaïmis dut présenter des regrets à M. Guillemin, en faire présenter au quai d'Orsay par M. Romanos, promettre des sanctions contre les coupables et s'engager à fermer immédiatement les différentes sections de la Ligue des réservistes tant à Athènes qu'en province.

Cependant l'invasion bulgare coupait en deux, matériellement et moralement, l'armée grecque. Les soldats échappés de la Macédoine orientale et presque toute la garnison de Salonique se constituaient en armée de la défense nationale et se mettaient à la disposition du général Sarrail pour combattre les Bulgares. Un comité de défense nationale, à la tête duquel se plaçait le colonel Zymbracakis, adressait une proclamation au peuple pour l'inciter « à cesser d'obéir aux autorités qui avaient trahi l'honneur national », et une autre à l'armée pour l'inciter à se ranger sous les ordres du comité,

en vue de la libération de la patrie. Ces appels trouvaient de nombreux échos. Furieux de ce qu'il appelait une défection, le roi reçut en audience solennelle les officiers de la 5e division (Salonique) qui avaient refusé de se solidariser avec leurs camarades de la défense nationale, et leur adressa des félicitations emphatiques : « Vous avez inscrit d'une plume de fer votre nom dans les annales de l'histoire... Vous avez fait montre d'une discipline de fer, d'une foi et d'un dévouement à toute épreuve à l'égard de votre roi et de votre chef. Par votre attitude vous avez stigmatisé ceux qui ont trahi leur serment et parmi lesquels, malheureusement, on compte le commandant de votre division... Avec une telle armée et à la tête d'hommes tels que vous, possédant votre moral, vos sentiments et votre foi, je suis prêt à faire face à n'importe quel ennemi. » Comme les officiers félicités n'avaient pas voulu combattre les Germano-Bulgares, ce « n'importe quel ennemi » visé par le roi ne pouvait être que le corps expéditionnaire des Alliés.

Malgré tant de fâcheux indices, M. Venizélos ne désespérait toujours pas de regagner le roi à la cause nationale. La Roumanie avait déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie le 28 août. C'était un gros événement en Europe. Mais c'en était un particulièrement important pour la Grèce. Depuis plus d'un an, le général Dousmanis lui-même disait que, lorsque la Roumanie entrerait en guerre, le moment serait venu pour la Grèce d'en faire autant. Sans doute il ne croyait pas que le roi Ferdinand, un Hohenzollern, se tournerait contre la Germanie. Néanmoins l'opinion qu'il exprimait correspondait à une nécessité politique si évidente que M. Venizélos crut devoir tenter un suprême effort. Il a raconté ses démarches dans les termes suivants [1] :

« Je fis savoir à M. Zaïmis que si le roi, contrairement à ce qu'avait déclaré son entourage, se refusait encore à marcher avec l'Entente, il prouverait par cela même, aux yeux du monde entier, qu'il suivait une politique allemande et non une

1. Interview du 13 mars 1917 avec l'envoyé spécial de l'agence Havas à Salonique.

politique grecque, et j'ajoutais que je considérerais alors comme mon devoir de me révolter.

« M. Zaïmis, se basant sur cette déclaration et en invoquant le mouvement d'impatience et même d'effervescence qui commençait à se manifester dans l'armée, obtint du roi d'engager des pourparlers avec les nations de l'Entente, en vue de la sortie de la neutralité de la Grèce. Le roi l'autorisa même à se mettre en contact avec moi, pour me tenir au courant de toutes les négociations en cours.

« Mais, sur ces entrefaites, le kaiser télégraphia au roi pour lui affirmer qu'avant un mois il aurait sûrement envahi toute la Roumanie et jeté l'armée de Sarrail à la mer. Il lui demanda, en conséquence, de résister pendant quatre semaines encore à la politique venizéliste. Docilement le roi obéit, s'inclinant devant les injonctions de son beau-frère, et, dix jours après avoir semblé prendre le parti de marcher avec les puissances de l'Entente, il jetait bas le masque et revenait à sa politique personnelle.

« M. Zaïmis, comprenant qu'on le bernait, refusa de faire le jeu du roi et démissionna. Le moment d'agir avait alors sonné. Le pays avait vu clair. Le roi ne marcherait jamais.

« L'amiral Coundouriotis, écœuré d'une telle félonie, se joignit à moi avec le général Danglis, et nous décidâmes aussitôt de lever l'étendard de la révolte. »

***

M. Zaïmis donna sa démission le 11 septembre. Malgré les instances de MM. Gounaris et Rhallys, il la maintint, et le roi se trouva fort embarrassé pour lui trouver un successeur. Il n'osait pas rappeler M. Gounaris, son homme de confiance, dont la nomination eût constitué une violation de l'article 2 de l'ultimatum du 21 juin. Pourtant il lui fallait quelqu'un qui, sous le voile de la neutralité, ruinât la politique venizéliste au dedans et au dehors. Par l'intermédiaire de M. Streit, son ministre occulte des Affaires étrangères, il proposa tout d'abord le pouvoir ainsi compris à M. Dimitracopoulos. Après avoir constaté qu'il se trouverait dans l'impossibilité de vivre,

par suite du refus des ministres de l'Entente de renoncer à l'exécution des conditions de l'ultimatum du 21 juin, M. Dimitracopoulos résigna son mandat. Plusieurs jours se passèrent en nouvelles démarches. Enfin, le 16 septembre, M. Nicolas Calogéropoulos, ancien collaborateur de M. Georges Théotokis, et membre en vue de la coterie aristocratique germanophile, forma un ministère composé d'hommes de second plan, antivenizélistes notoires. Ses sentiments personnels étaient bien connus. En juin 1915, on lui avait entendu dire publiquement, en parlant du chef du parti libéral : « Il faut saigner ce traître. »

Ce Cabinet constituait une provocation à l'Entente. Les ministres des puissances protectrices s'abstinrent d'entrer en relations avec lui. Interrogé à ce sujet, M. Calogéropoulos répondit : « Suivant les usages protocolaires, aussitôt après la constitution du Cabinet, les représentants étrangers rendent visite au président du Conseil. Si cela se fait, en gens bien élevés, nous rendrons immédiatement cette visite. » La visite attendue ne vint pas. Alors le président du Conseil publia le communiqué suivant : « Les déclarations faites par le président du Conseil et suivant lesquelles le gouvernement actuel n'est pas un Cabinet de service, mais a un caractère politique, doivent être entendues dans le sens suivant : le ministère, constitué par des personnes appartenant au Parlement, assume vis-à-vis du pays toute la responsabilité de ses actes, en acceptant bien entendu la note des puissances du 8-21 juin dans le même esprit que le Cabinet Zaïmis. » Malgré cette confirmation expresse de l'ultimatum du 21 juin, les ministres de l'Entente persistèrent dans leur abstention. La tension des esprits parvint à son comble. De toutes les grandes îles de l'archipel arrivèrent des manifestes, votés par de grandes assemblées, invitant Constantin Ier à rappeler sans retard M. Venizélos et le menaçant, en cas de refus, d'instituer un gouvernement révolutionnaire. Ces démonstrations n'ébranlèrent pas le monarque. Elles le rendirent seulement plus insolent.

Le 20 septembre, devant les casernes d'infanterie d'Athènes, en présence de 5 000 soldats réunis pour la cérémonie de la prestation du serment des recrues, il prononça une allocution

inspirée du plus pur absolutisme. Il déclara aux jeunes soldats qu'ils étaient désormais « soldats du roi », qu'ils devaient un dévouement aveugle « à la volonté du roi », et il leur défendit de répondre aux suggestions destinées à les égarer : « N'écoutez pas, s'écria-t-il, les conseils des marchands de patriotisme, car, pour eux, le patriotisme n'est plus qu'un écran derrière lequel ils s'abritent pour commettre des crimes. » C'était le langage même de Guillaume II : « *Voluntas regis suprema lex esto.* »

Le lendemain, la *Patris*, organe de M. Venizélos, qualifia cette allocution de contraire aux principes fondamentaux de la Constitution, dépassant les pires conceptions absolutistes. M. Venizélos lui-même déclara publiquement que la nation devait prendre immédiatement en mains la défense de ses propres intérêts. Le 22, le colonel Zymbracakis passa en revue, sur le Champ de Mars de Salonique, les contingents de volontaires macédoniens prêts à rejoindre l'armée Sarrail. Le même jour, M. Calogéropoulos décida d'intenter des poursuites judiciaires contre tous les officiers, sous-officiers et soldats « ayant adhéré au mouvement révolutionnaire ». Le 24, le congrès des colonies helléniques réuni à Paris prononça la déchéance du roi Constantin. Le 25, à quatre heures et demie du matin, M. Venizélos, accompagné de l'amiral Coundouriotis, commandant en chef de la marine grecque, et d'un groupe d'amis, s'embarqua à Phalère pour la Crète. Reçu avec enthousiasme à la Canée par la population et les troupes, il lança, le 27, une proclamation au peuple grec. Après avoir décrit les désordres résultant de la funeste politique du roi depuis un an et demi, il concluait :

Ce n'est pas le moment maintenant de chercher les responsables pour les malheurs accumulés. Ce qui s'impose, c'est de tâcher, tandis qu'il en est encore temps, de sauver ce qui peut être sauvé. Le moyen le plus sûr de chercher le salut serait certes de rétablir l'unité nationale rompue, afin que cette œuvre soit entreprise avec la coopération de toutes les forces nationales.

Mais il n'y a qu'un seul moyen susceptible de refaire cette unité nationale brisée. C'est de revenir sans retard à la politique que dicte la conscience nationale ; c'est de chercher, aux côtés de nos alliés serbes et des grandes puissances qui luttent avec eux, dont trois sont

les puissances garantes de notre indépendance, à débarrasser notre territoire de l'invasion de l'ennemi abhorré ; c'est de coopérer avec ces puissances afin que, non seulement l'Europe soit définitivement délivrée du danger de l'hégémonie allemande, mais aussi les Balkans des prétentions bulgares à la suprématie.

Nous nous estimerons heureux si le roi se décide, fût-ce en ce moment suprême, à se mettre à la tête des forces nationales afin que, dans une union inébranlable, nous poursuivions l'application de cette politique nationale. Mais si cela ne peut être obtenu, il ne reste plus qu'une seule voie de salut : l'action isolée de cette partie de la nation qui croit que si nous ne coopérons pas avec nos alliés naturels à l'œuvre de la recréation de l'Orient, qui résultera de la grande guerre européenne, le gouvernement et la nation hellénique s'achemineront vers la ruine.

Pour cette raison, assumant par devoir, mais aussi avec enthousiasme, le mandat que le peuple nous a confié, nous adressons un appel à l'hellénisme entier et lui demandons son concours dans l'œuvre que nous entreprenons. Puisque le gouvernement a trahi ses devoirs, c'est à la nation qu'incombe de tenter la réalisation de l'œuvre qui s'impose à lui. Nous invoquons le concours de toute force nationale qui sent qu'une tolérance plus longue des désastres et des humiliations qu'a suscités la politique appliquée, équivaudrait à la mort nationale.

Nous entreprenons cette lutte dans la pleine conviction que la nation, appelée en l'absence de l'État à une levée en masse, réalisera de nouveau le miracle qui est nécessaire pour ramener la nation dans la voie dont elle s'est écartée depuis un an et demi.

Immédiatement les adhésions affluèrent. Dans toutes les grandes îles de l'Archipel, les autorités royalistes furent déposées et remplacées par des venizélistes. D'Athènes même, quantité d'officiers, suivis de sous-officiers et de soldats, s'embarquèrent pour Salonique. Le comité de défense nationale se mit à l'entière disposition du gouvernement provisoire en voie de formation. Le bureau permanent (de Paris) du Congrès des colonies helléniques adressa un télégramme d'adhésion à M. Venizélos en promettant de le suivre « dans la voie de l'honneur et de la gloire » où il engageait la race hellène. De la Canée, MM. Venizélos et Coundouriotis envoyèrent à M. Briand, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères de France, une dépêche le félicitant des récents succès des troupes françaises sur la Somme et contenant des souhaits chaleureux pour le succès final des Alliés. C'était le premier contact du gouvernement provisoire avec

un gouvernement étranger. M. Briand fit remercier les deux signataires par le consul de France à la Canée.

Le miracle dont la vision guidait M. Venizélos sur les eaux de l'Archipel s'accomplit en ce moment. La nouvelle Grèce, devenue la gardienne du feu sacré de la Patrie, reconquiert pacifiquement l'ancienne, et l'Hellade se reprend à croire en ses destinées.

(*La fin prochainement.*)

AUGUSTE GAUVAIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

MA VIE D'ENFANT[1]

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

VI *(Suite)*

Souvent, grand'mère survenait au cours de ces entretiens ; elle s'asseyait dans un coin où elle demeurait silencieuse, invisible et tout à coup, demandait d'une voix qui m'étreignait doucement :

— Te rappelles-tu, père, le beau pèlerinage que nous avons fait ensemble à Mourome? En quelle année était-ce?

Après un instant de réflexion, grand-père répondait avec beaucoup de détails :

— Je ne sais plus au juste la date, mais c'était avant le choléra, l'année où l'on traquait les « olontchane » dans la forêt...

— C'est vrai ! Nous en avions encore peur !

— Tu vois !

Je demandais qui étaient ces « olontchane » et pourquoi ils erraient dans la forêt ; grand-père sans enthousiasme me donnait l'explication :

— C'étaient tout simplement des paysans qui s'étaient enfuis des usines et des champs, des paysans appartenant à la couronne.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin et du 1er juillet 1917.

— Et comment est-ce qu'on les traquait?

— Comment? Mais on faisait comme les enfants quand ils jouent : les uns se sauvent et se cachent ; les autres pourchassent et cherchent les premiers. Quand on attrapait un de ces malheureux, on le fustigeait, on lui donnait des coups de bâton, on lui déchirait les narines et on le marquait au front, pour bien montrer qu'il avait été châtié.

— Pourquoi?

— Qui sait ! Ces affaires-là sont très compliquées et on n'a jamais pu comprendre qui était le coupable : de celui qui se sauvait ou de celui qui lui donnait la chasse.

— Te rappelles-tu, père, — reprenait grand'mère, — qu'après le grand incendie...

Mon aïeul qui aimait la précision, l'interrompit sévèrement :

— Quel grand incendie?

Mes grands-parents m'oubliaient en retournant dans le passé. Ils parlaient à mi-voix, leurs phrases se succédaient avec une telle harmonie qu'ils semblaient chanter une chanson, la mélancolique chanson des maladies, des incendies, des rixes, des morts subites et des adroites friponneries, des seigneurs méchants et des mendiants estropiés.

— Que de choses nous avons vues ! — murmurait tout bas grand-père.

— Avons-nous mal vécu? — disait sa femme. — Rappelle-toi le beau printemps qui a suivi la naissance de Varioucha !

— C'était en 1848, en pleine campagne de Hongrie ; le lendemain du baptême, le parrain Tikhon a dû partir pour la guerre...

— Et il n'est jamais revenu, — soupirait grand'mère.

— Non, il n'est jamais revenu ! Et c'est à dater de ce temps que la bénédiction de Dieu s'est étendue sur notre maison comme l'eau sur un désert. Ah ! Varioucha...

— Tais-toi donc, père !

Il se fâchait et fronçait les sourcils.

— Pourquoi me tairais-je? Nos enfants ont mal tourné, de quelque côté qu'on les regarde. Où donc a été notre force, notre sève?

Il glapissait et courait dans la pièce comme un chat échaudé,

invectivant contre ses fils et menaçant grand'mère de son petit poing décharné.

— Et tu as toujours soutenu ces voleurs et tu les as gâtés. Oui, toi, sorcière que tu es !

Son émotion et son amertume le faisaient larmoyer ; en arrêt devant le coin où les images saintes brillaient, il frappait à grands coups de poing sa poitrine maigre et sonore en invoquant :

— Seigneur ! Suis-je plus criminel que les autres? Pourquoi me châties-Tu pareillement?

Il était alors tout tremblant et ses yeux mouillés de larmes luisaient de colère et d'humiliation.

Assise dans l'obscurité, grand'mère se signait sans mot dire ; ensuite, elle s'approchait de lui avec précaution et le consolait :

— Voyons, à quoi bon t'affliger ainsi ? Dieu sait ce qu'Il fait. Les autres gens ont-ils des enfants meilleurs que les nôtres? C'est partout la même chose, père : des querelles, de la discorde, des coups. Tous les péchés des parents s'effacent dans leurs larmes : tu n'es pas le seul...

Parfois, il se tranquillisait et sans répondre s'étendait sur son lit, tandis que grand'mère et moi, nous montions sur la pointe du pied jusqu'à notre galetas.

Mais une fois, comme elle s'approchait de lui avec une parole amicale sur les lèvres, il fit brusquement un demi-tour, et, de toutes ses forces, lui asséna en plein visage un formidable coup de poing. Grand'mère recula, chancela, porta la main à sa bouche, puis, se redressant, elle dit simplement d'une voix paisible :

— Que tu es bête !...

Et elle cracha du sang aux pieds de grand-père qui, par deux fois, encore glapit, en levant les deux bras :

— File ! File ! ou je te tue !

— Que tu es bète ! — répéta-t-elle de nouveau en tirant le loquet ; grand-père s'élança à sa poursuite, mais, sans se hâter, elle franchit le seuil et lui ferma la porte au nez.

— Vieille coquine ! — siffla le vieillard, pourpre comme un charbon incandescent, et il se retenait au montant de la porte qu'il égratignait de l'ongle.

J'étais assis sur le poêle, plus mort que vif, n'en pouvant

croire mes yeux. Pour la première fois grand-père avait battu sa femme devant moi ; c'était horrible, c'était infâme et cette constatation me bouleversa. Je ne pouvais me résigner à accepter ce fait qui m'accablait. L'aïeul était toujours là, agrippé au montant de la porte ; mais il se recroquevillait et devenait grisâtre, comme si une invisible main l'eût recouvert de cendres. Tout à coup il revint au milieu de la pièce et se mit à genoux, mais il faiblit et tomba en avant ; sa main toucha le plancher. Il se redressa immédiatement, et tout en se frappant la poitrine, il murmura :

— Seigneur...

Je glissai sur les tièdes carreaux de faïence comme sur de la glace et m'enfuis à toutes jambes. En haut, grand'mère allait et venait dans notre chambre et se gargarisait.

— As-tu mal?

Elle alla cracher dans un seau de toilette et répondit tranquillement :

— Non, pas trop ; il ne m'a pas cassé de dents ; la lèvre seule est fendue...

— Pourquoi a-t-il fait cela?

Après avoir regardé dans la rue, elle expliqua :

— Il s'ennuie, il est vieux, il n'a que des désagréments... Va te coucher, mon petit, et ne pense plus à ces choses.

Je lui posai encore une question ; mais elle cria avec une sévérité inaccoutumée :

— Je t'ai dit de te coucher ! Que tu es désobéissant !...

Elle s'assit à la fenêtre, se suçant la lèvre et crachant de temps à autre dans son mouchoir. Je la contemplai tout en me déshabillant : au-dessus de sa tête noire, dans le bleu rectangle de la fenêtre, les étoiles scintillaient. La rue était paisible et notre chambre plongée dans l'obscurité.

Lorsque je fus au lit, grand'mère s'approcha de moi et après m'avoir caressé doucement elle m'exhorta :

— Dors, je vais redescendre près de lui... Ne t'inquiète pas à mon sujet ; j'ai eu tort, moi aussi... Dors bien !

Elle m'embrassa et sortit. Une indicible tristesse m'envahit ; je sautai à bas du large lit moelleux et chaud et m'en allai à la fenêtre d'où je contemplai la rue déserte. J'étais comme pétrifié par une angoisse insupportable.

VII

Je compris très vite que le Dieu de grand-père n'était pas le même que celui de grand'mère ; impossible de s'y tromper : la différence était flagrante.

Le matin, quand grand'mère se réveillait, elle s'asseyait sur son lit et commençait par peigner, en maugréant, ses étonnants cheveux.

La chose faite, tant bien que mal, elle les nattait en grosses tresses, se débarbouillait à la hâte, en s'ébrouant avec rage ; et sans avoir effacé de son grand visage fripé par le sommeil l'irritation qui y était peinte, se tournait vers les icones. C'est alors que commençait la véritable ablution matinale qui la rafraîchissait tout à coup et tout entière.

Grand'mère redressait son dos voûté, rejetait sa tête en arrière, regardait avec affection la figure ronde de Notre Dame de Kazann, puis, se signait à grands gestes, murmurait avec ardeur :

— Glorieuse Vierge, Sainte Mère, accorde-nous Ta grâce pour le jour qui vient !

Elle se prosternait jusqu'à terre et se relevait lentement ; ensuite elle reprenait avec un attendrissement toujours croissant :

— Source de joie, Beauté si pure, pommier en fleur...

Presque chaque jour, elle trouvait de nouveaux termes de louange, aussi j'écoutais sa prière avec une attention soutenue :

— Mon petit cœur céleste et pur ! Ma défense et mon soutien ! petit soleil d'or, Mère de Dieu, préserve-nous de la tentation mauvaise, ne me laisse offenser personne et ne permets à personne de m'offenser inutilement !

Ses yeux noirs souriaient ; elle semblait rajeunie ; d'une main pesante, elle se signait encore, mais plus lentement :

— Seigneur Jésus, Fils de Dieu, sois miséricordieux envers la pécheresse que je suis ; je T'en supplie au nom de ta mère...

Sa prière était toujours une action de grâces, un dithyrambe sincère.

Le matin, mon aïeule ne priait pas longtemps : il fallait chauffer le samovar, car nous n'avions plus de servante ; et si le thé n'était pas prêt à l'heure fixée, grand-père récriminait rageusement.

Parfois, il se réveillait avant sa femme, et montant au grenier, il la trouvait en train de prier. Il écoutait un moment les oraisons, ses lèvres minces grimaçaient dédaigneusement, et au cours du déjeuner, il l'attrapait :

— Combien de fois t'ai-je appris à prier, vieille sotte ! Et tu continues quand même à réciter des âneries de ton invention ! Je ne sais vraiment comment le Seigneur peut encore te supporter !

— Il comprendra ! — répliquait grand'mère avec assurance. — On peut dire à Dieu tout ce qu'on veut. Il comprend toujours...

— Ah ! maudite bourrique !

Le Dieu de grand'mère était toute la journée avec elle ; même aux animaux elle parlait de Lui. Je sentais que les gens, les chiens, les oiseaux, les abeilles, les plantes, tout obéissait avec soumission et sans effort à ce souverain omnipotent qui était également bon pour n'importe laquelle de ses créatures.

Un jour, le chat de la cabaretière, une bête rusée, gourmande, sournoise et fort populaire parmi les habitants de la cour, apporta du jardin un petit étourneau. Grand'mère prit l'oiseau et se mit à gourmander le matou aux prunelles dorées :

— Tu n'as donc pas peur de Dieu, vilain malfaiteur?

La cabaretière et le portier en entendant ces paroles, se mirent à rire, mais grand'mère les apostropha avec colère :

— Vous croyez peut-être que les animaux ne savent pas ce que c'est que Dieu? Toutes les créatures Le connaissent et Le comprennent, aussi bien que vous, gens sans cœur...

Quand elle attelait Charap qui engraissait et s'ennuyait, elle ne manquait pas de converser avec lui.

— Pourquoi as-tu l'air si triste, serviteur de Dieu? Tu vieillis, n'est-ce pas?

Le cheval soupirait et hochait la tête.

Et pourtant grand'mère ne prononçait pas aussi souvent que grand-père le nom du Seigneur. Son Dieu à elle m'était

accessible et ne m'effrayait pas, mais on ne pouvait Lui mentir, car c'était une honte. Il m'inspirait une sorte de pudeur invincible et je ne mentais jamais à grand'mère. Pas plus à elle qu'à ce bon Dieu d'ailleurs, je n'avais envie de rien cacher.

Certain jour, la cabaretière s'étant querellée avec grand-père, injuria du même coup grand'mère qui n'avait pas pris part à la dispute, la couvrit d'invectives et lui lança même une carotte.

— Ma chère, vous êtes une sotte ! — lui répliqua fort tranquillement mon aïeule.

Mais j'étais très vexé de l'attitude de la cabaretière et je résolus de tirer vengeance de cette détestable commère.

Longtemps, je me creusai la tête pour découvrir ce qui blesserait le plus douloureusement cette grosse femme aux cheveux roux, au double menton et dont on ne voyait pas les yeux.

Ayant observé toutes les phases des querelles intestines qui éclataient entre nos locataires, je savais que lorsqu'ils voulaient se livrer à des représailles, ils coupaient la queue des chats, empoisonnaient les chiens, tuaient les poules et les coqs ; ou bien se glissaient la nuit dans la cave de l'ennemi, versaient du pétrole dans les cuves où l'on conservait la choucroute et les concombres, ou bien encore ouvraient les robinets des tonnelets de kwass. Mais rien de tout cela ne me convenait ; je voulais quelque chose de plus saisissant, de plus terrible.

Et voici ce que j'inventai : je guettai le moment où la cabaretière descendit dans sa cave ; j'abaissai la trappe sur elle, la fermai à double tour, et après avoir dansé sur la porte horizontale la danse du scalp, je lançai la clef sur le toit ; puis je m'enfuis à toutes jambes à la cuisine, où grand'mère préparait le repas. Elle ne comprit pas immédiatement la cause de mon enthousiasme ; mais, quand je lui eus tout expliqué, elle me gratifia de quelques claques vigoureuses et me traînant vers le lieu de mon forfait, m'envoya sur le toit à la recherche de la clef. Étonné d'un tel dénouement, je lui tendis la clef sans mot dire, et me sauvai dans un coin d'où je pus la voir remettre en liberté la captive. Les deux femmes traversèrent ensuite la cour en riant ensemble comme de bonnes amies :

— Tu verras !

La cabaretière brandit son poing bouffi ; mais son visage

aux yeux noyés souriait. Grand'mère m'ayant saisi au collet me fit rentrer à la cuisine où elle m'interrogea :

— Pourquoi as-tu tourné la clef?

— Elle t'avait lancé une carotte...

— Ah ! Et c'est à cause de moi que tu l'as enfermée ! Vraiment? Ah ! petit dogue, je vais te jeter sous le poêle, en compagnie des souris et tu reviendras à la raison. Le beau défenseur que j'ai là ! Voyez-vous cet enflé ! Je raconterai la chose à grand-père qui te corrigera comme tu le mérites ! Allez, file au grenier ; va apprendre tes leçons !

De toute la journée, elle ne me parla pas ; mais, le soir, avant de se mettre à prier, elle s'assit sur le lit et prononça des paroles que je n'ai jamais oubliées depuis :

— Écoute, mon petit : rappelle-toi que tu ne dois pas te mêler des affaires des grandes personnes ! Les grandes personnes sont méchantes. Agis donc selon ton cœur d'enfant. Attends que le Seigneur t'indique ta mission et te montre ton sentier. As-tu compris? Quant aux fautes des autres, ce n'est pas ton affaire. C'est à Dieu à juger et à punir. C'est à lui et non à nous !

Elle se tut ; puis, après avoir prisé, elle ajouta, clignant de l'œil :

— Et je t'assure que souvent Dieu lui-même n'est pas capable de distinguer l'innocent du coupable !

— Est-ce que Dieu ne sait pas tout? — demandai-je avec étonnement ; elle me répondit, d'une voix basse et mélancolique :

— S'il savait tout, il y a bien des choses que les gens ne feraient pas. Dieu nous regarde du haut du ciel, il nous voit tous et souvent il doit s'écrier en sanglotant : « Ah ! mes enfants, mes pauvres enfants ! Que vous me faites pitié ! »

Grand'mère éclata elle-même en sanglots, et, sans essuyer ses larmes, se mit en devoir de prier.

A dater de cette heure, son Dieu me devint plus proche encore et plus accessible.

Grand-père m'enseignait que Dieu est un être tout-puissant, omniscient, omniprésent, toujours prêt à venir en aide aux hommes, mais grand-père ne priait pas comme sa femme.

Le matin, avant de réciter ses oraisons devant les icones,

il se lavait longuement, puis s'habillait avec soin, peignait ses cheveux roux, lissait sa barbe et se regardait dans le miroir. C'était seulement après avoir tiré sa blouse et arrangé son foulard noir sur son gilet, qu'il s'en allait vers les images saintes et furtivement, semblait-il. Il s'arrêtait toujours au même nœud du plancher, restait silencieux un instant, baissait la tête et laissait pendre les bras le long de son corps, comme un soldat. Puis, mince et droit, pareil à un grand clou, il articulait d'un nom posé :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Il me semblait qu'après ces paroles, un silence spécial régnait dans la pièce et que les mouches elles-mêmes bourdonnaient plus doucement.

Grand-père est debout : la tête rejetée en arrière, les sourcils haussés et la barbe d'or horizontale, il récite ses prières avec assurance et comme s'il répondait à un professeur. Sa voix est nette et impérieuse.

— Le Juge viendra et les œuvres de chacun seront dévoilées...

Il se frappe la poitrine, sans ardeur et affirme avec insistance :

— J'ai péché envers Toi seul ; détourne Ton visage de mes crimes...

Il récite le *Credo*, en martelant les mots et sa jambe gauche frémit, comme si elle se mouvait au rythme de la prière. Tout son corps se tend vers les icones, s'allonge, devient toujours plus mince, plus sec, tandis qu'il achève d'une voix exigeante :

— Guéris mon âme de ses passions séculaires ! Je t'apporte sans cesse les gémissements de mon cœur ; sois miséricordieux, ô Seigneur !

Et il implore à haute voix la miséricorde divine, tandis que ses yeux se remplissent de larmes :

— Que la foi me tienne lieu d'œuvres, ô mon Dieu ; et ne recherche pas celles de mes actions qui ne me justifient pas.

Pour terminer, il se signe d'une manière convulsive et secoue la tête comme s'il voulait donner des coups de corne ; sa voix devient glapissante et larmoyante. Plus tard, quand je fréquentai les synagogues, je compris que grand-père priait comme un Israélite.

Depuis longtemps, le samovar chante sur la table ; l'odeur

tiède des galettes de seigle et de la caillebotte flotte dans la pièce. J'ai faim. Grand'mère s'appuie d'un air maussade au montant de la porte et soupire longuement. A la fenêtre qui donne sur le jardin, le soleil brille gaîment et les gouttes de rosée étincellent comme des perles aux branches de nos arbres. L'air matinal est imprégné de la bonne senteur du fenouil, des groseillers et des pommes mûrissantes. Grand-père qui prie toujours se balance, et glapit :

— Éteins la flamme de mes passions, car je suis misérable et maudit !

Je sais par cœur toutes les prières du matin et toutes celles du soir ; aussi j'écoute avec attention pour reconnaître si d'aventure grand-père ne se trompera pas? N'oubliera-t-il point quelque chose, ne fût-ce qu'un mot?

Le fait se produisait très rarement d'ailleurs, mais chaque fois cette omission me remplissait le cœur d'une joie malveillante.

Ses oraisons achevées, grand-père nous souhaitait le bonjour. Nous lui répondions, et nous nous mettions enfin à table. Alors, j'annonçais gravement :

— Tu sais, aujourd'hui, tu as oublié de dire : « suffit ».

— Vraiment? s'inquiétait-il d'un accent incrédule.

— Oui, j'en suis sûr. Il faut dire : « Mais ma foi me suffit et me tient lieu de toutes les autres. » Tu as oublié « me suffit ».

— Eh bien, c'est du joli ! — s'exclamait-il tout troublé.

Il me faisait payer très cher mes observations ; mais tant que je le voyais confus et gêné, je triomphais.

Un jour, grand'mère, en plaisantant, lui dit :

— Ta prière doit ennuyer le bon Dieu, tu lui répètes toujours la même chose...

— Hein? — répliqua-t-il d'une voix traînante et irritée. — Qu'est-ce que tu jacasses?

— Je dis que, depuis le temps que je t'écoute, tu n'as jamais adressé au Seigneur un mot qui te sorte du cœur.

La figure du grand-père s'empourpra ; il se mit à trembler et à danser sur sa chaise ; puis il lança une soucoupe à la tête de sa femme, et sa voix grinça comme une scie qui rencontre un nœud :

— Va-t'en, vieille sorcière !

Quand il me parlait de la force invincible de Dieu, avant toute chose et toujours, il en soulignait la cruauté : les hommes se sont livrés au péché et Dieu a provoqué le déluge ; ils pèchent de nouveau, Dieu les réduit en cendres et leurs villes aussi sont détruites ; Dieu châtie les hommes par le froid et par la famine. C'est le glaive toujours suspendu au-dessus de la terre ; c'est le fléau des pécheurs.

— Tous ceux qui, par désobéissance, violent les commandements de Dieu, seront punis, les malheurs et la ruine s'acharneront sur leur maison, — pontifiait grand-père cependant que les os de ses doigts décharnés tambourinaient sur la table.

J'avais peine à croire à la cruauté de Dieu. Je soupçonnais mon aïeul d'inventer toutes ces horreurs pour m'inspirer non pas la crainte de l'Éternel, mais la sienne propre ; je l'interrogeais avec franchise :

— Est-ce que tu me dis ça pour que je t'obéisse?

Et il me répondait, tout aussi ouvertment :

— Mais bien sûr ! Il ferait beau voir que tu ne m'obéisses pas!

— Mais alors, grand'mère...

— Ne va pas croire cette vieille sotte ! — ordonnait-il avec sévérité. — Elle a toujours été stupide ; elle n'a pas le sens commun et ne sait ni lire ni écrire. Je vais lui défendre de te parler de ces choses-là. Réponds-moi : combien y a-t-il de catégories d'anges et quelles sont leurs attributions?

Je répondais et j'interrogeais à mon tour :

— Qu'est-ce que c'est qu'un fonctionnaire?

— Ah ! quelle cervelle de linotte ! — s'écriait-il avec un sourire et en se mordillant les lèvres, et il expliquait ensuite à contre-cœur :

— Cela n'a rien à voir avec l'histoire sainte, c'est quelque chose d'humain ! Le fonctionnaire est un homme qui vit des lois et qui les dévore !

— Quelles lois? Qu'est-ce que c'est qu'une loi?

— Les lois, ce sont les coutumes, — expliquait le vieillard, d'une voix gaie et avenante ; en même temps son regard perçant devenait plus aigu. — Les gens vivent en commun et ils se mettent d'accord pour reconnaître que telle ou telle manière d'agir les uns envers les autres est la meilleure, qu'elle devien-

dra une coutume, une règle, une loi ! Ainsi, par exemple, les enfants qui se réunissent pour jouer se concertent d'abord pour mener le jeu de telle ou telle façon ! Eh bien, la loi, c'est un accord entre grandes personnes !

— Et les fonctionnaires ?

— Le fonctionnaire, c'est le méchant polisson qui tient et qui détruit toutes les lois.

— Pourquoi?

— Tu es trop jeune pour comprendre ! — affirmait grand-père d'un ton sévère en fronçant le sourcil.

Puis il reprenait la leçon :

— Le Seigneur est au-dessus de tout. Si les hommes désirent une chose, Dieu, lui, en veut une autre. Ce qui est humain est instable et fragile. Le Seigneur souffle dessus et aussitôt tout se réduit en poussière ou en cendres.

J'avais beaucoup de raisons de m'intéresser aux fonctionnaires, c'est pourquoi je revins à la charge :

— L'oncle Jacob chante : « Les anges lumineux sont les serviteurs de Dieu, et les fonctionnaires sont les valets de Satan ! »

De la main, grand-père relève sa barbiche, la fourre dans sa bouche et ferme les yeux. Ses joues tremblent et je sens qu'il rit intérieurement.

— On ne ferait pas mal de vous attacher ensemble par la jambe, Jacob et toi, et de vous jeter à l'eau. Il ne devrait pas chanter ces chansons-là et toi tu ne devrais pas les écouter. Ce sont des plaisanteries inventées par les schismatiques, par les hérétiques.

Il se mettait à réfléchir, les yeux fixés au loin et soupirait tout bas.

Mais, bien que plaçant son Dieu menaçant très haut au-dessus des hommes, il le faisait néanmoins participer à toutes ses affaires, ainsi qu'une innombrable quantité de saints. Grand'mère agissait de même pour le sien à elle, cependant elle semblait ignorer les saints, sauf saint Nicolas, saint Georges, saint Frola et saint Labre, bonnes gens, très familiers qui parcourent les villages et interviennent dans la vie des hommes dont ils ne différencient pas beaucoup. Les saints de grand-père, eux, étaient presque tous des martyrs : ils avaient brisé

des idoles ou résisté aux empereurs de Rome; aussi les avait-on mis à la torture, brûlés ou écorchés vifs.

Parfois, mon aïeul rêvait tout haut :

— Ah ! si lé Seigneur m'aidait à vendre cette boutique, ne serait-ce qu'avec cinq cents roubles de bénéfice, je ferais célébrer une messe en l'honneur de saint Nicolas...

Et grand'mère en riant me confiait :

— Le vieux nigaud ! Il s'imagine que saint Nicolas va aider à vendre la maison ; comme si ce brave saint n'avait rien de mieux à faire !

Longtemps, je conservai le calendrier ecclésiastique de grand-père enrichi de nombreuses annotations de sa main. Ainsi, en face du jour consacré à Anne et à Joachim, il avait écrit en lettres droites, à l'encre brune : « Les saints miséricordieux nous ont préservés d'un malheur. »

Je me souviens de ce « malheur » : pour aider ses enfants dont les affaires tournaient mal, grand-père s'était mis, en cachette, à pratiquer l'usure ; il prêtait sur gages. Mais on l'avait dénoncé et la police, une belle nuit, était tombée chez nous pour perquisitionner. Il y eut dans l'appartement un tohu-bohu formidable, mais tout se termina bien heureusement : grand-père pria jusqu'au lever du soleil et ce fut le matin, avant le déjeuner, en ma présence, qu'il traça ces mots dans son calendrier.

Avant le souper il lisait avec moi les psaumes, le bréviaire ou le gros bouquin d'Efrène Sirine ; sitôt le repas terminé, il recommençait à prier ; dans le silence du soir, les paroles de désolation et de pénitence s'égrenaient longtemps, longtemps :

— Que pourrais-je T'apporter ou que pourrais-je Te rendre, ô Roi immortel et magnanime... Et préserve-nous de toute illusion... Et défends-moi contre certaines personnes... Vois mes larmes et mes remords !

Mon aïeul me menait à l'église, aux prmières vêpres le samedi et à la grand'messe le dimanche. Même au temple je savais distinguer à quel Dieu j'avais affaire ; tout ce que le prêtre et le diacre récitaient s'adressait au Dieu de grand-père, tandis que les chantres célébraient les louanges de celui de grand'mère.

J'exprime évidemment d'une façon très rudimentaire cette distinction enfantine établie par moi entre les Dieux, distinction qui partageait et alarmait alors mon âme. Le Seigneur de grand-père m'inspirait de l'effroi et de la haine. Il n'aimait personne, surveillait toutes les créatures d'un œil sévère ; et ce qu'Il voyait et cherchait avant tout en nous, c'était le mal, le péché, la méchanceté. J'avais le sentiment très net qu'Il ne croyait pas en l'homme, qu'Il attendait sans cesse les confessions de ses fautes et qu'Il se plaisait à punir.

A cette époque, la pensée de Dieu composait la principale nourriture de mon âme ; c'était ce que j'avais de plus beau dans ma vie. Toutes les autres impressions m'offusquaient par leur cruauté, leur vilenie, et ne réussissaient qu'à m'inspirer du dégoût et de l'irritation. Dans mon entourage, Dieu était ce qu'il y avait de plus lumineux et de meilleur, je veux dire le Dieu de grand'mère, l'ami de la création. Et, naturellement, je me demandais comment il pouvait se faire que mon aïeul ne vît pas ce bon Dieu-là?

On m'interdisait la rue, qui m'excitait trop, qui me grisait à la lettre et où presque toujours, je provoquais des scandales par mon attitude batailleuse. Je n'avais point de camarades et les enfants du voisinage me traitaient avec hostilité ; comme ils avaient remarqué qu'il m'était désagréable d'être appelé Kachirine, ils prenaient une joie méchante à me désigner par ce nom.

— Voyez, voyez ! Voilà le petit-fils du vieux grigou Kachirine !

— Tombons-lui dessus !

Et la bataille commençait.

J'étais adroit et plus fort que mon âge ne permettait de le supposer ; mes ennemis eux-mêmes le reconnaissaient : ils ne m'attaquaient jamais qu'en masse. Je me défendais vigoureusment, cependant la bande ennemie finissait toujours par avoir le dessus et je rentrais en général le nez en sang, les lèvres fendues, le visage couvert d'ecchymoses, les vêtements déchirés et poussiéreux.

Grand'mère, effrayée, prenait part à ma défaite :

— Tu t'es encore battu, petit pandour ! Qu'est-ce que cela signifie? Tu verras, si je m'en mêle, moi aussi...

Elle me débarbouillait, appliquait sur mes meurtrissures une pièce de monnaie ou une compresse et me morigénait :

— Pourquoi vas-tu toujours te battre? A la maison, tu es tranquille et dès que tu sors, on ne te reconnaît plus ! C'est honteux ! Je dirai à grand-père de ne plus te laisser descendre dans la rue...

Quand mon aïeul découvrait mes contusions, il ne me grondait pas sévèrement, mais se contentait de crier :

— Ah ! encore des bleus ! Je te défends d'aller t'amuser avec les autres, entends-tu, pendard?

La rue ne m'attirait guère lorsque la paix y régnait ; en revanche, dès que le joyeux vacarme des gamins s'élevait, je m'évadais de la cour coûte que coûte, malgré les défenses familiales. Les meurtrissures et les écorchures ne comptaient guère à mes yeux ; mais je m'indignais régulièrement de la cruauté imbécile qui présidait aux jeux, cruauté que je ne reconnaissais que trop et qui me rendait furieux. Je me révoltais en voyant les enfants houspiller les chiens et les poules, tourmenter les chats et les chèvres des Juifs et se moquer des ivrognes, des mendiants et surtout d'Iguocha-la-Mort-dans-la-poche.

Celui-là était un homme de haute taille, sec et enfumé, vêtu en tout temps d'un lourd habit de peau de mouton ; des poils raides se hérissaient sur son visage osseux, comme rongé par la rouille. Le dos voûté, il s'en allait en chancelant, les yeux obstinément fixés à terre, devant lui. Son air fermé, ses petits yeux tristes m'inspiraient un respect infini ; il me semblait qu'une grave préoccupation dominait cet homme tout entier, qu'il cherchait quelque chose et qu'il ne fallait pas le déranger.

Les gamins couraient sur ses traces et lui lançaient des pierres. Longtemps, il paraissait ne pas les remarquer ni sentir les coups ; mais quand sa patience était à bout, il s'arrêtait soudain ; la tête redressée ; d'un geste convulsif, il enfonçait sur son front sa casquette poilue et regardait tout autour de lui comme s'il venait de se réveiller.

— Iguocha, la mort est dans ta poche. Igoche, où vas-tu? Regarde : tu as la mort dans ta poche ! — criaient les polissons.

Il appliquait la main sur sa poche ; puis se baissant vive-

ment, il ramassait une pierre, un petit bout de bois, ou une motte de boue sèche, et, son long bras brandi, grommelait un juron. Son répertoire se réduisait à trois mots obscènes, toujours les mêmes ; sous ce rapport, je dois le dire, ses antagonistes étaient infiniment plus riches. Quelquefois, en boitillant, il se jetait à leur poursuite, mais sa longue pelisse l'empêchait de courir et il tombait bientôt sur les genoux, ses mains noires pareilles à du bois mort, appuyées au sol. Les gamins en profitaient pour lui lancer des pierres dans le dos et dans les côtes ; les plus hardis s'approchaient même très près et après lui avoir versé sur la tête une poignée de poussière, s'enfuyaient au galop.

J'éprouvais une impression plus pénible peut-être encore que celle-ci quand je voyais notre ancien ouvrier Grigory, devenu complètement aveugle, qui s'en allait mendier par les rues. Grand, beau et taciturne, il était conduit par une petite vieille qui s'arrêtait sous les fenêtres et psalmodiait d'une voix glapissante en regardant toujours ailleurs :

— Au nom de Jésus, donnez à un pauvre aveugle.

Grigory ne disait rien. Ses lunettes noires regardaient fixement les murs des maisons, les fenêtres et les visages des passants. Sa main toute rongée par les acides, caressait doucement sa large barbe, ses lèvres restaient obstinément serrées. Je le voyais fréquemment, mais je n'entendais jamais sortir un son de sa gorge, et le silence du vieillard m'oppressait et m'accablait. Je ne pouvais pas m'approcher de lui ; bien au contraire, dès que je l'apercevais je rentrais chez nous en courant et je prévenais grand'mère :

— Grigory est en bas !

— Vraiment ! — s'exclamait-elle d'une voix inquiète et pleine de pitié. Tiens, va vite lui porter ceci !

Je refusais d'un ton bourru. Grand'mère alors allait elle-même au portail et conversait longuement avec l'aveugle, debout sur le trottoir. Il riait et sa barbe s'agitait ; mais il parlait peu et toujours par monosyllabes.

Parfois grand'mère l'invitait à entrer dans la cuisine, lui donnait à manger et lui offrait le thé. Un jour, il demanda où j'étais et grand'mère m'appela, mais je m'enfuis pour me cacher dans le bûcher. Il m'était impossible de m'approcher

de Grigory, j'étais saisi en le voyant, d'une honte insupportable et je savais que grand'mère partageait, elle aussi, le même sentiment. Nous n'avons parlé de Grigory qu'à une seule occasion : elle revenait de l'accompagner au portail et pleurait tout bas, la tête baissée. Je m'approchai d'elle et lui pris la main.

— Pourquoi te sauves-tu quand il vient? — murmura-t-elle. — Il t'aime et c'est un brave homme...

— Pourquoi grand-père ne lui donne-t-il pas à manger? — répliquai-je.

— Grand-père?

Elle s'arrêta, me serra contre sa poitrine et chuchota d'une voix prophétique :

— Rappelle-toi mes paroles : le Seigneur nous punira durement de notre conduite envers cet homme ! Nous serons châtiés...

Elle ne se trompait pas : dix ans plus tard, alors qu'elle-même reposait à jamais, grand-père, misérable et fou, mendiait lui aussi dans les rues de la ville et geignait lamentablement sous les fenêtres :

— Mes bons cuisiniers, s'il vous plaît, un petit morceau de pâté, un tout petit morceau ! Ah ! vous...

Tout ce qui lui restait d'autrefois, c'était cette semi-exclamation bizarre, amère et émouvante :

— Ah ! vous...

Ce qui me chassait aussi de la rue, sans compter Iguocha et Grigory, c'était la Voronikha. La Voronikha était une femme de mauvaise vie qui apparaissait le dimanche, horriblement échevelée, énorme et entièrement soûle. Elle avait une façon extraordinaire d'avancer, non point en remuant les pieds, ni en martelant la terre, mais à la manière d'un tourbillon brumeux qui aurait hurlé des chansons obscènes. Tout le monde se cachait quand elle se montrait ; les passants se dissimulaient sous les portes des maisons, dans les boutiques ou au tournant des ruelles. On eût dit qu'elle balayait la chaussée. Son visage était presque bleu foncé, gonflé comme une outre, et ses grands yeux gris, tout écarquillés, avaient une expression à la fois ironique et terrifiante. Il lui arrivait à certains moments de crier en pleurant :

— Où êtes-vous, mes petits?

Je demandais à grand'mère pourquoi la Voronikha agissait de la sorte.

— Je ne peux pas te le dire ! — grommela-t-elle.

Pourtant, elle me raconta brièvement son histoire. Cette femme avait épousé jadis un certain fonctionnaire nommé Voronof. Celui-ci, souhaitant de l'avancement, avait tout simplement vendu sa femme à un de ses chefs qui l'avait emmenée, et pendant deux ans, elle n'avait pas reparu chez elle. A son retour, ses deux enfants, une fillette et un garçon, étaient morts. Quant au mari, il avait perdu au jeu de l'argent qui appartenait à la caisse de l'État et on l'avait mis en prison. De chagrin la femme s'était mise à boire. Elle menait une vie de débauche et de scandale. Chaque fois qu'elle sortait, la police l'arrêtait...

Décidément, je préférais rester à la maison ; c'était plus agréable que la rue. J'aimais surtout les heures qui suivaient le dîner ; grand-père se rendait à l'atelier de l'oncle Jacob ; grand'mère, assise à la fenêtre, me racontait des légendes ou des histoires intéressantes, et me parlait de mon père.

Elle avait coupé avec beaucoup d'adresse, l'aile de l'étourneau rapporté par le chat ; et substitué à la patte brisée une petite béquille de bois. Et maintenant que l'oiseau était guéri, elle lui apprenait à parler. Semblable à une bonne grande bête, elle restait des heures entières debout devant la cage accrochée au montant de la fenêtre ; et de sa voix profonde répétait à l'oiseau intelligent :

— Voyons, dis : « Donne-moi du gruau ! »

L'étourneau, posant sur elle son œil rond et vif d'humoriste, sautillait avec sa béquille sur le mince plancher de la cage et là tendait le cou, sifflait comme un loriot, imitait le coucou, essayait de miauler et d'aboyer, mais ne parvenait pas à articuler les mots voulus.

— Ne fais pas l'espiègle ! — exhortait gaîment grand'mère. — Dis : « Donne-moi du gruau ! »

Et le petit singe emplumé criait d'une manière assourdissante quelque chose qui ressemblait vaguement aux paroles de la bonne femme ; du bout du doigt, elle offrait à l'oiseau du gruau de millet et protestait :

— Ah ! coquin, je te connais : tu sais tout, tu peux dire tout ce que tu veux, seulement, tu fais l'hypocrite !

Ses efforts furent couronnés de succès ; au bout de quelque temps, l'oiseau savait assez distinctement demander du gruau et siffler en apercevant grand'mère :

— Sa-lut, da-me !

Les premiers temps, on l'avait mis dans la chambre de grand-père ; mais mon aïeul l'expulsa bientôt car l'étourneau s'était mis à l'imiter. Grand-père prononçait nettement les paroles des prières et l'oiseau, passant entre les barreaux de la cage son bec jaune comme de la cire, de siffloter en l'entendant:

— Ti i, tiou, tiou irre, tou-irre, ti-irre, tiou-ou, ou !

Grand-père en était extrêmement vexé, un jour même, il s'interrompit tout à fait, tapa du pied et cria d'une voix féroce :

— Enlevez ce diable, sinon je le tue !

Dès lors l'étourneau partagea notre chambre du grenier.

La maison, somme toute, était amusante ; et pourtant, j'étais accablé parfois d'une invincible tristesse, il me semblait que j'étais comme saturé de quelque chose de pesant, ou que durant de longues périodes je m'engloutissais dans un trou profond et sombre, ou encore que mes sens s'abolissaient, que je devenais aveugle et sourd, comparable à un demi-mort...

VIII

Grand-père, du jour au lendemain, vendit sa maison au cabaretier et en acheta une autre à la rue des Cordiers. Cette rue-là, propre, paisible, toute envahie par les herbes, n'était point pavée et aboutissait aux champs ; de petites maisonnettes peintes de couleurs vives la bordaient des deux côtés.

Notre nouvelle demeure était plus belle et plus agréable que l'ancienne. Sur la façade au ton framboise, tiède et reposant, se détachaient nettement les volets bleus des trois croisées et le contrevent grillé de la fenêtre du grenier ; à gauche,

l'épaisse frondaison d'un orme et d'un peuplier couvrait en partie le toit. Dans le jardin et dans la cour, il y avait une quantité de recoins confortables qui semblaient faits exprès pour jouer à cache-cache. Le jardin surtout me plaisait ; assez exigu, il était très touffu et agréablement compliqué : dans un coin se trouvait une petite chambre à lessive, minuscule comme un appartement de poupée ; dans un autre, une sorte d'excavation assez profonde, où, parmi les herbes folles, émergeaient des poutres noircies, débris de l'ancienne chambre à lessive consumée par un incendie. A gauche, le jardin était borné par le mur de l'écurie du capitaine Orsiamnikof, à droite, par la bâtisse de notre voisin Betleng ; tout au fond, il touchait à la ferme de la laitière Pétrovna, grosse femme rubiconde et bruyante qui ressemblait à une cloche ; sa maisonnette, noire, délabrée, enfoncée dans le sol mais bien couverte de mousse, avait un air placide et regardait de ses deux fenêtres la campagne toute sillonnée de ravins profonds ; au loin se profilait la pesante masse bleu sombre des forêts. Toute la journée, des soldats manœuvraient dans les champs et sous les rayons obliques du soleil d'automne, les baïonnettes lançaient des éclairs blancs.

La maison était entièrement habitée par des gens que je n'avais jamais vus. Sur le devant logeaient un militaire ainsi qu'un Tatare avec sa femme. Du matin au soir cette petite créature rondelette riait et jouait d'une guitare enrichie d'ornements bizarres. Elle chantait d'une voix aiguë et sonore, et affectionnait tout particulièrement un air fougueux et entraînant dont voici quelques paroles :

> Tu aimes une femme, elle ne veut pas de toi !
> Il faut en chercher une autre, sache la trouver.
> Et la récompense t'attend dans cette voie sûre,
> Une douce récompense !

Quant au militaire, rond lui aussi comme une boule, il passait une grande partie de son temps assis à la fenêtre, gonflant ses joues bleues et roulant gaîment ses yeux roux. Sans arrêt, il fumait la pipe ce qui le faisait souvent tousser. De temps à autre aussi, on l'entendait rire avec un bruit étrange, pareil à un aboiement :

— Voukh, voukh, voukh...

Dans un petit appartement au-dessus du cellier et de l'écurie, logeaient deux charretiers : l'oncle Piotre, petit bonhomme grisonnant, et son neveu Stépa, garçon très fruste et muet, dont le visage prenait par instants la teinte chaude d'un plateau de cuivre rouge. Un Tatare, nommé Valéy, individu long et maussade qui exerçait la fonction d'ordonnance, habitait avec eux. C'étaient pour moi des gens nouveaux et le mystère d'inconnu qui planait sur eux me captiva tout de suite.

Mais, parmi ces locataires, celui qui me saisit et m'attira le plus, ce fut notre pensionnaire « Bonne-Affaire ». Il avait loué à l'arrière de la maison une longue chambre à deux fenêtres dont l'une donnait sur le jardin et l'autre sur la cour — et qui était contiguë à la cuisine.

C'était un homme maigre et voûté, au teint blanc ; sa barbiche noire se partageait en deux et ses bons yeux étaient protégés par des lunettes. Il était silencieux et discret et quand on l'appelait pour dîner ou pour prendre le thé, il répondait invariablement :

— Bonne affaire !

Grand'mère, qu'il fût présent ou absent, se mit à l'appeler ainsi.

— Alexis, va dire à « Bonne-Affaire » de venir prendre le thé ! Bonne-Affaire, pourquoi ne vous servez-vous pas?

Sa chambre était encombrée de caisses et tapissée de gros livres imprimés en caractères ordinaires que je ne pouvais déchiffrer, car je ne savais lire encore que le vieux russe des livres sacrés. Il y avait aussi dans tous les coins des fioles remplies de liquides multicolores, des morceaux de cuivre, de fer et des lingots de plomb. Du matin au soir, vêtu d'un veston de cuir roux et d'un pantalon à carreaux noirs, le visage tout barbouillé, échevelé, gauche et malodorant, il fondait du plomb et coulait de petits morceaux de métal qu'il pesait sur une balance de précision. De temps en temps, il poussait un mugissement parce qu'il se brûlait les doigts, et il soufflait à pleins poumons sur ses mains, puis il allait en trébuchant vers les dessins pendus au mur et après avoir frotté les verres de ses lunettes, il semblait flairer les graphiques, son nez droit et mince, d'une blancheur bizarre touchant presque le papier.

Parfois, il s'arrêtait brusquement au milieu de la pièce ou près de la fenêtre, et restait longtemps ainsi immobile, muet, les yeux fermés, le menton levé.

Pour l'observer à mon aise, je grimpais sur le toit du hangar et, à travers la cour, par la fenêtre ouverte, je scrutais la pièce : je voyais devant la flamme de la lampe à esprit-de-vin sa sombre silhouette ; il écrivait quelque chose sur un cahier chiffonné et ses lunettes, avec un reflet bleu et froid, étincelaient comme des glaçons ; pendant des heures entières, le labeur magique de cet homme enflammait ma curiosité et me retenait immobile à mon poste.

Parfois, les mains cachées derrière le dos, encadré par la fenêtre, il avait l'air de me fixer mais sans me reconnaître ni me voir, ce qui m'humiliait profondément. Soudain, il bondissait vers la table, se courbait en deux et fouillait dans ses papiers entassés.

Je crois que j'aurais eu peur de lui s'il avait été plus riche et mieux vêtu. Mais il était pauvre : le col de son veston laissait passer le haut d'une chemise sale et chiffonnée ; son pantalon taché était rapiécé et l'on apercevait ses pieds nus dans ses pantoufles éculées. Les pauvres ne sont ni dangereux ni effrayants : la pitié qu'ils inspiraient à grand'mère et le mépris que leur témoignait mon aïeul m'en avaient peu à peu convaincu.

Dans la maison, personne n'aimait Bonne-Affaire et on ne le prenait pas au sérieux. La folâtre épouse du militaire l'appelait « Nez-de-craie » ; l'oncle Pierre, « apothicaire et sorcier » ; grand-père, « magicien noir et franc-maçon ».

— Que fait-il ? — demandai-je un jour à grand'mère.

Elle répliqua d'un ton sévère :

— Cela ne te regarde pas ! Je ne veux pas que tu m'en parles, entends-tu?

Plus intrigué que jamais, je rassemblai tout mon courage et profitant de ce qu'on ne me voyait point, je m'approchai de la fenêtre de Bonne-Affaire et le questionnai, en comprimant à grand'peine mon émotion :

— Qu'est-ce que tu fais?

Il tressaillit, me regarda longuement par-dessus ses lunettes, et d'un geste de sa main couverte de plaies, de cicatrices et de brûlures, m'invita :

— Entre...

Il m'autorisait à pénétrer chez lui, non point par la porte, mais par la fenêtre ! Cette attitude le rehaussa encore à mes yeux. S'asseyant sur une caisse, il m'installa devant lui, m'écarta, m'attira de nouveau, et, enfin, à mi-voix m'interogea :

— D'où viens-tu?

Cette question était pour le moins bizarre ; quatre fois par jour, nous nous attablions à la cuisine côte à côte. Je répondis :

— Je suis le petit-fils de la maison.

— Ah, oui ! — reconnut-il en examinant son doigt, et il se tut.

Je jugeai alors utile de lui expliquer :

— Je ne m'appelle pas Kachirine, mais Péchkof...

— Péchkof? — répéta-t-il, et il accentua mon nom d'une manière défectueuse. — Péchkof, bonne affaire.

Il me poussa de côté, se leva et se dirigeant vers la table :

— Reste tranquille, — ordonna-t-il.

Je restai assis longtemps, très longtemps, le regardant agir : il râpait un morceau de cuivre maintenu entre les mâchoires d'un étau et la limaille dorée tombait en poussière sur un carton placé au-dessous. Bonne-Affaire prit une assez forte pincée de cette substance et la versa dans un bol épais avec une poudre blanche comme du sel qu'il sortit d'un petit pot. Ces préparatifs achevés, il aspergea le tout d'un liquide contenu dans une bouteille noire. Il y eut dans le récipient des bouillonnements et des sifflements en même temps qu'une odeur caractéristique se répandait par la pièce. Elle me chatouilla le nez et je me mis à tousser et à secouer la tête tandis que le sorcier, me demandait d'une voix satisfaite :

— Ça sent mauvais?

— Oh ! oui !

— C'est bien, mon ami ! C'est fort bien !

« Il y a vraiment de quoi être fier ! » pensais-je, et je déclarais avec sévérité :

— Du moment que ça sent mauvais, ce que vous faites ne peut pas être bien !

— Vraiment? — s'exclama-t-il en clignant l'œil. — Ce que tu dis n'est pas toujours exact, mon ami ! Sais-tu jouer aux osselets?

— Oui.

— Veux-tu que je te fasse un osselet de plomb? Ce sera un bon battoir?

— Je veux bien.

— Donne-moi ton osselet.

Il s'approcha de nouveau de moi, un œil cligné et l'autre fixant le bol fumant qu'il tenait à la main :

— Je te ferai un osselet de plomb, mais, en échange, tu ne reviendras plus ici. Cela te va-t-il?

Cette proposition m'offensa cruellement.

— Je n'ai pas besoin de cela pour ne plus revenir.

Très vexé, je retournai au jardin. Grand-père s'y trouvait, garnissant de fumier les racines des pommiers ; on était en automne et depuis longtemps les feuilles tombaient.

— Tiens, va tailler les framboisiers ! — me dit-il, et il me tendit le sécateur.

Je lui demandai :

— Qu'est-ce que peut bien fabriquer Bonne-Affaire?

— Il abîme la chambre, — répondit mon aïeul avec irritation. — Il a déjà brûlé le plancher, sali et déchiré la tapisserie : je vais lui dire qu'il ferait mieux de déménager !

— Tu feras bien, en effet, — acquiesçai-je, et je me mis à tailler les branches sèches des framboisiers.

Mais j'avais parlé trop vite.

Par les soirs de pluie, lorsque grand-père sortait, mon aïeule organisait à la cuisine des réunions extrêmement intéressantes, auxquelles tous les locataires étaient conviés : charretiers et ordonnances venaient prendre le thé avec nous. On y voyait aussi la pétulante Pétrovna, et, parfois même, la joyeuse femme du militaire. Quant à Bonne-Affaire, il était toujours présent, muet et immobile dans son coin, près du poêle, tandis que Stépa le simple jouait aux cartes avec le Tatare Valéy.

L'oncle Piotre en venant, ne manquait pas d'apporter une grosse miche de pain blanc avec un pot de confitures dont il recouvrait généreusement le pain coupé en petits morceaux. Ensuite, s'inclinant très bas, la paume de la main servant de plateau, il offrait à chacun une ou plusieurs de ses tartines :

— Je vous en prie, servez-vous ! — disait-il d'une voix affable.

Quand on avait accepté une tranche de pain, il examinait avec attention sa main noire et s'il y apercevait une goutte de confiture, il s'empressait de la lécher.

Pétrovna, elle, s'était munie d'eau-de-cerises et la joyeuse petite dame, de noix et de bonbons. Alors le festin commençait, pour la plus grande joie de grand'mère.

Quelque temps après que Bonne-Affaire eut tenté de me soudoyer, afin que je ne vinsse plus lui rendre visite, mon aïeule organisa une soirée de ce genre. La pluie d'automne tombait et rejaillissait sans répit : le vent gémissait dans les arbres, dont les branches agitées venaient griffer le mur. Dans la cuisine, il faisait bon ; nous étions assis côte à côte, affectueux et paisibles et grand'mère ne tarissait pas de raconter des histoires toutes plus belles les unes que les autres.

Assise sur le rebord du poêle, les pieds sur une marche, elle se penchait vers l'auditoire éclairé par une petite lampe de fer-blanc. D'habitude, quand elle était en veine de narrer elle ne manquait pas de se hisser sur le poêle en prétextant :

— Il faut que je parle de haut ! Les paroles portent mieux et c'est plus beau !

Je m'installais à ses pieds sur une large marche, dominant presque la tête de Bonne-Affaire. Grand'mère contait la belle histoire d'Ivan le guerrier et de Mirone l'ermite, et ses paroles nettes et savoureuses nous arrivaient en cadence.

*
* *

Il était une fois un méchant voïvode nommé Gordion.
Il avait une âme noire et une conscience de pierre.
Il traquait les justes, il torturait les gens,
Et vivait dans le mal comme une chouette dans le creux d'un arbre.
Mais celui que Gordion détestait le plus
C'était le moine Mirone, l'ermite,
Un paisible défenseur de la foi.
Qui faisait le bien sans avoir peur.
Le voïvode appelle son serviteur fidèle,
Le vaillant Ivan le guerrier :
— Va-t'en, Ivan, va tuer le moine,

Le présomptueux moinillon Mirone,
Va, et tranche-lui la tête,
Va, et prends-le par sa barbe grise.
Apporte-la-moi, que je la jette en pâture aux chiens !
Ivan s'en va, obéissant
Ivan s'en va et pense avec amertume :
« Je ne vais pas de ma propre volonté, c'est la nécessité qui me pousse.
» Il faut croire que c'est le sort que Dieu m'a assigné ! »
Ivan a caché son glaive tranchant sous sa tunique.
Il arrive et salue l'ermite :
— Es-tu toujours en bonne santé, honnête petit vieux?
Dieu t'a-t-il toujours en Sa sainte garde?
Mais le moine sagace se met à rire,
Et ses lèvres sages laissent tomber ces mots :
— Ivan, n'essaie pas de mentir,
Le Seigneur Dieu connaît tout, le bien et le mal sont dans Sa main !
Je sais pourquoi tu es venu ! — Ivan eut honte.
Mais il craignait aussi de désobéir. Alors tirant le glaive de son fourreau de cuir,
Il essuya la lame au revers de son habit :
— Mirone, — dit-il, — je voulais faire en sorte.
De te tuer sans que tu voies le glaive ! Mais maintenant,
Prie Dieu, Prie-Le pour la dernière fois !
Prie-le pour toi, pour moi, pour toute la race humaine,
Après quoi je te trancherai la tête !
Le moine Miron se mit à genoux, à genoux sous un jeune chêne.
L'arbre devant lui s'inclina et le moine en souriant parla :
— Oh ! Ivan, ton attente sera longue! Car la prière pour la race humaine durera longtemps.
Et tu ferais mieux de me tuer tout de suite, que de t'exténuer à attendre en vain !
Alors, Ivan a foncé le sourcil et il s'est rengorgé, le nigaud :
— Non, ce qui est dit est dit ! Tu n'as qu'à prier, j'attendrai, fût-ce un siècle !
Le moine pria jusqu'au soir; et du soir jusqu'à l'aurore suivante il continua.

Et de l'aurore jusqu'à la nuit, il pria encore et de l'été jusqu'à l'autre printemps sa prière dura.

Et les ans aux ans s'ajoutaient et Mirone priait toujours.

Le jeune chêne arriva aux nuages,

Une forêt épaisse était née de ses glands, que la sainte prière n'était pas encore terminée.

Et aujourd'hui encore, le moine tout bas, murmure les paroles rédemptrices :

Il demande à Dieu d'assister les hommes, à la Vierge, de leur accorder le bonheur.

Ivan le guerrier est debout près de lui. Depuis longtemps son épée est tombée

En poussière et son armure de fer est rongée par la rouille.

Ses beaux habits sont en loques et en pourriture.

Hiver comme été Ivan reste nu. Et le gel le mord et la chaleur le brûle, et il demeure quand même.

Son sang décomposé court encore dans ses veines.

Et les loups et les ours le regardent à peine.

Il n'a pas la force de quitter cet endroit, ni de lever le bras, ni de dire un mot !

Car c'est là son châtiment : il n'aurait pas dû exécuter l'ordre abominable.

Ni se dissimuler derrière la conscience d'autrui. Mais la prière que le moine

Adresse à Dieu pour les pauvres pécheurs que nous sommes coule toujours sereine

Comme une rivière resplendissante qui s'épanche vers l'Océan !

***

Dès le commencement du récit, j'avais remarqué que Bonne-Affaire s'agitait. Pour quel motif, je l'ignorais, mais il remuait les bras d'une façon bizarre, comme convulsive, il enlevait ses lunettes, les remettait, puis les secouait selon le rythme des paroles chantantes, il hochait la tête, touchait ses yeux, les pressait du doigt avec force et d'un rapide mouvement de la main, s'essuyait le front et les joues, comme quelqu'un qui transpirerait très fort. Quand l'un des audi-

teurs remuait, toussait, traînait le pied, notre pensionnaire sifflait avec sévérité :

— Ch ! Ch !

Lorsque mon aïeule se tut et passa sa manche sur son visage en sueur, Bonne-Affaire bondit impétueusement et, les bras étendus, tourna tout confus autour de grand'mère en murmurant

— Vous savez, c'est extraordinaire... il faut que vous dictiez à quelqu'un cette légende. C'est effroyablement vrai... c'est bien russe...

On s'aperçut que ses yeux étaient baignés de larmes. Et c'était à la fois bizarre et très pathétique que le spectacle de cet homme courant par la cuisine, avec de petits bonds gauches et risibles et qui dans son émotion, n'arrivait pas à accrocher derrière ses oreilles les branches de ses lunettes. L'oncle Piotre riait ; les autres gardaient un silence embarrassé, tandis que grand'mère disait précipitamment :

— Mettez cela par écrit, si vous voulez, je n'y vois pas d'inconvénient... Je connais d'ailleurs beaucoup d'histoires du même genre...

— Non, non, c'est celle-là que je veux noter ! Elle est terriblement russe ! — s'exclama encore notre pensionnaire.

Mais tout à coup, il s'arrêta au milieu de la cuisine et se mit à parler tout haut en fendant l'air de sa main droite, tandis que, dans la gauche ses lunettes tremblaient. Il parla longtemps, avec exaltation, poussant de temps en temps une sorte de plainte et tapant du pied ; je remarquai qu'il répéta à plusieurs reprises les mêmes paroles :

— On ne peut pas vivre de la conscience d'autrui, non, non !

Soudain, la voix lui manqua, il se tut, promena son regard sur les assistants et se retira sans bruit, la tête penchée, d'un air décontenancé. On se mit à rire, on échangea des coups d'œil gênés, grand'mère se dissimula dans l'ombre du poêle où je l'entendis soupirer.

Pétrovna passa la main sur ses grosses lèvres rouges et déclara :

— On dirait qu'il est fâché !

— Mais non, — répliqua l'oncle Piotre. — Il est parti, comme ça...

Grand'mère descendit du poêle et, sans mot dire, alluma le samovar ; l'oncle Piotre déclara alors posément :

— Les gens instruits, les nobles, sont tous capricieux comme lui !

Valéy bougonna d'une voix maussade :

— Les célibataires font toujours des bêtises !

On se mit à rire de nouveau et l'oncle Piotre reprit :

— Votre histoire l'a fait pleurer.

Je commençais à m'ennuyer ; une sorte de désespérance me serrait le cœur. Bonne-Affaire m'étonnait beaucoup ; et, quand je me remémorais ses yeux pleins de larmes, une invincible pitié m'envahissait.

Il découcha et ne rentra que le lendemain après dîner, tout fripé, apaisé et visiblement confus.

— J'ai fait du tapage hier, — s'excusa-t-il auprès de grand'-mère d'un ton embarrassé, comme un petit enfant. — Êtes-vous fâchée contre moi?

— Pourquoi serais-je fâchée?

— Mais parce que j'ai parlé, que je vous ai interrompue...

— Vous n'avez offensé personne...

Je sentais que grand'mère avait peur de lui ; elle ne le regardait pas en face et ne lui parlait pas comme de coutume.

Il s'approcha tout près d'elle, et, avec une simplicité extraordinaire, expliqua :

— Voyez-vous, je suis effroyablement seul, je n'ai personne au monde... On se tait, on se tait longtemps, puis un beau jour, tout se met à bouillonner dans l'âme et cela déborde... Dans ces moments-là, je serais capable de parler à un arbre, à un caillou...

Grand'mère s'écarta de lui...

— Vous devriez vous marier...

— Oh ! — s'exclama-t-il, puis son visage se rida et il sortit en agitant la main.

Mon aïeule se rembrunit encore en suivant du regard sa silhouette qui s'éloignait. Humant pensivement une prise elle m'ordonna d'une voix sévère :

— Ne tourne pas trop autour de lui, entends-tu; Dieu seul sait ce que c'est que cet homme !

Et cela suffit pour que je fusse de nouveau attiré vers lui...

J'avais remarqué la transformation, le bouleversement de son visage, quand il avait dit : « Je suis terriblement seul. » Il y avait dans ces paroles quelque chose que je comprenais, qui me touchait au cœur et je me mis à rechercher la société de Bonne-Affaire.

De la cour, je jetai par la fenêtre un regard dans sa chambre : elle était vide et ressemblait à un débarras où l'on aurait entassé en désordre et à la hâte quantité de choses inutiles, aussi inutiles et bizarres que leur propriétaire. Je me rendis, ensuite au jardin et j'aperçus Bonne-Affaire : le dos voûté, les mains jointes derrière la tête, les coudes appuyés aux genoux, il était inconfortablement assis au bout d'une poutre à demi calcinée. La poutre était couverte de terre et son extrémité charbonneuse se dressait parmi les orties, les bardanes et les absinthes. Et le fait que Bonne-Affaire était si mal installé me disposait encore plus en sa faveur.

Longtemps, il ne me remarqua pas ; ses yeux de hibou aveugle regardaient au loin par delà moi-même. Soudain, semblant sortir de son rêve il me demanda avec ennui, me sembla-t-il :

— Tu viens me chercher?

— Non.

— Alors, que fais-tu là?

— Rien, je viens comme ça...

Il enleva ses lunettes, qu'il essuya avec son mouchoir maculé de taches rouges et noires et continua :

— Eh bien, viens ici...

Lorsque je fus assis à côté de lui, il passa son bras autour de mes épaules et m'étreignit avec force.

— Nous allons rester là sans rien dire. Veux-tu?... Voilà, c'est parfait ! Tu es têtu?

— Oui !

— Bonne affaire !

Nous demeurâmes longtemps silencieux. Le crépuscule était paisible et doux ; c'était une de ces mélancoliques soirées de l'été de la Saint-Martin, où tout est si nuancé, où tout se ternit et s'appauvrit si visiblement d'heure en heure ; la terre qui a déjà épuisé ses enivrants parfums d'été n'exhale plus que la froide humidité ; mais l'air est étrangement transparent et

dans le ciel rougeâtre tournoient les freux affairés, évocateurs de lugubres pensées. Tout est silencieux et muet. Chaque bruit — frôlement d'oiseau, froissement de feuille qui tombe — semble étrangement sonore et vous fait tressaillir ; mais on s'engourdit bientôt derechef dans le silence qui étreint la terre entière et oppresse les poitrines.

Ces minutes divines favorisent l'envol de pensées délicates et épurées, mais elles sont fragiles et fines comme des toiles d'araignée et les mots sont impuissants à les fixer. A peine apparues, elles s'évanouissent, telles les étoiles filantes, en brûlant l'âme qu'elles caressent et alarment à la fois d'une vague nostalgie. C'est alors que l'être intérieur se met à bouillonner, des orientations se précisent, l'âme, si l'on peut dire, prend la forme qu'elle conservera toute sa vie et son visage se crée.

Serré contre le flanc tiède de notre pensionnaire, je regardais avec lui le ciel rouge entre les branches noires des pommiers ; je suivais le vol des linottes caquetantes et les mouvements secs des chardonnerets secouant les têtes des bardanes fanées pour en faire sortir les graines. Des nuages bleus effilochés aux bords écarlates accouraient des champs jusqu'à nous, et les corbeaux voletaient pesamment vers le cimetière où se trouvaient leurs nids. Tout revêtait une beauté particulière, et les choses familières prenaient avec une sorte de recul une gravité inconnue.

Parfois Bonne-Affaire demandait, après un soupir :

— C'est beau, n'est-ce pas, frérot? Je crois bien ! Tu n'as pas froid? Il ne fait pas trop humide?

Mais lorsque le ciel s'assombrit et que le paysage se gonfla comme une éponge imbibée de ténèbres, il décida :

— Maintenant, c'est assez ! Rentrons !

Près du portail du jardin, il s'arrêta et murmura encore :

— Tu as une délicieuse grand'mère, mon petit ! Ah ! quel pays !

Fermant les yeux et souriant, il récita à mi-voix, mais très distinctement :

« Car c'est là son châtiment : il n'aurait pas dû exécuter l'ordre abominable

» Ni se dissimuler derrière la conscience d'autrui. »

— Rappelle-toi bien cela, frérot ! Souviens-t'en toujours !

Tandis qu'il me poussait en avant il me demanda :

— Sais-tu écrire?

— Non.

— Eh bien, apprends ! Et quand tu sauras, note soigneusement tout ce que ta grand'mère te raconte ; cela te servira...

Nous nous liâmes d'amitié. A partir de ce jour, j'entrai chez Bonne-Affaire quand je voulus. Dès qu'il m'en prenait fantaisie, j'arrivais, je m'asseyais sur une caisse et je le regardais travailler. Il fondait du plomb, chauffait du cuivre, et quand le métal était incandescent, forgeait sur une enclume minuscule, au moyen d'un léger marteau de petites pièces plates. Bonne-Affaire se servait aussi de râpes, de limes, d'émeri, de scies fines comme du fil et d'une balance de cuivre, très sensible. Après avoir versé dans d'épais bols blancs divers liquides, il regardait la fumée qui s'en dégageait et remplissait la pièce d'une odeur âcre ; les sourcils froncés, il consultait un gros bouquin et rugissait en se mordillant les lèvres, ou bien fredonnait doucement d'une voix enrouée :

O Rose de Sarron...

— Qu'est-ce que tu fabriques?

— Quelque chose, petit frère.

— Mais quoi?

— Je ne puis t'expliquer cela d'une façon intelligible pour toi.

— Grand-père dit que tu fais peut-être de la fausse monnaie...

— Il dit cela... Hm ! Eh bien, ton grand-père se trompe... L'argent, frérot, l'argent n'a pas d'importance...

— Et pour acheter du pain?

— Tu as raison, frérot, il faut payer le pain, tu as raison...

— Tu vois ! Et la viande aussi !

— Et la viande aussi !

Il se mit à rire tout bas, d'un rire étonnamment affectueux, puis, me chatouillant derrière l'oreille, comme si j'étais un petit chat, il ajouta :

— Il n'y a pas moyen de discuter avec toi... tu me cloues le bec, frère... taisons-nous, cela vaudra mieux...

Parfois, il interrompait sa besogne et s'asseyait à côté de moi ; nous regardions longtemps par la fenêtre : la pluie cinglait les toits et ruisselait dans la cour semée d'herbe ; les pommiers se dénudaient. Avare de paroles, Bonne-Affaire n'employait que les mots indispensables ; la plupart du temps, quand il voulait attirer mon attention sur quelque chose, il me poussait doucement du coude et clignait de l'œil dans la direction voulue.

Je ne distinguais dans la cour rien de particulier, mais ces coups de coude et ces brèves paroles rendaient le tableau très intéressant et tout finissait par se graver profondément dans ma mémoire. Un chat surgissait, trottinant, s'arrêtait devant une flaque lumineuse et, apercevant son image levait sa souple patte comme s'il se fût préparé à frapper. Bonne-Affaire à mi-voix, observait :

— Les chats sont fiers et méfiants...

Mamaï, le coq au plumage d'or roux, juché sur la haie du jardin, battait des ailes pour s'affermir sur ses pattes ; ayant manqué de tomber, il se fâchait et caquetait avec colère, le cou tendu.

— Il se rengorge, le général, — continuait mon compagnon, — mais il n'est guère malin...

Valéy, le maladroit, pénétrait dans la cour piétinant lourdement comme un vieux cheval. Un blanc rayon de soleil automnal lui tombant droit sur la poitrine, faisait flamboyer le bouton de cuivre de sa veste. Le Tatare ému s'arrêtait et longuement le tâtait de ses doigts tordus.

— Il contemple ce bouton comme une médaille qu'on lui aurait donnée, — remarquait encore mon ami.

Je m'attachai très vite et très profondément à Bonne-Affaire ; nous devînmes inséparables dans la joie comme dans la douleur. Quoique taciturne, il ne m'interdisait pas de parler et, devant lui, je pouvais dire tout ce qui me passait par la tête, alors que grand-père régulièrement me coupait la parole chaque fois que j'ouvrais la bouche.

— Tais-toi donc, crécelle du diable !

Quand à grand'mère, ses propres impressions occupaient

tellement son esprit qu'elle était incapable de prêter la moindre attention à celles d'autrui.

Bonne-Affaire écoutait toujours mon babil avec complaisance ; souvent en souriant il me reprenait :

— Mon frérot, ce n'est pas ainsi, c'est toi qui viens d'inventer cela.

Et ces brèves observations tombaient toujours à propos ; il ne prononçait que les paroles nécessaires, mais il semblait voir comme à travers une vitre tout ce qui se passait dans mon cœur et dans ma tête ; il devinait avant même que je les eusse prononcés les mots inexacts que j'allais dire, les erreurs que j'allais commettre et étouffait avant qu'elle fût née une discussion inutile :

— Frérot, tu radotes !

Souvent, je m'amusais à mettre à l'épreuve cette sorte de pouvoir magique qu'il possédait : j'imaginais n'importe quelle histoire et je la narrais le plus sérieusement du monde comme une chose vue. Après m'avoir écouté un instant, Bonne-Affaire hochait la tête :

— Comme tu déraisonnes, frèrot !

— Qu'en sais-tu?

— Ah ! je m'en aperçois bien.

Quand grand'mère s'en allait chercher de l'eau sur la *place au Foin*, elle m'emmenait assez fréquemment avec elle ; un jour, nous y vîmes cinq bourgeois qui rossaient un paysan qu'ils avaient jeté à terre et qu'ils déchiraient comme des chiens dépeçant une proie. Grand'mère détacha les seaux de la planche et, la brandissant sous le nez des bourgeois, elle leur cria d'une voix menaçante :

— Filez !

Bien qu'ayant très peur, je courus après elle et je lançai des cailloux aux agresseurs, tandis que de sa traverse, la vaillante vieille cognait courageusement sur les épaules et sur les têtes. D'autres personnes étant intervenues aussi, les bourgeois s'enfuirent et mon aïeule put laver les plaies de la victime qui avait le visage horriblement piétiné. Maintenant encore, je revois avec un sentiment de répulsion cet homme qui, d'un doigt sale, maintenait sa narine arrachée, tandis que par-dessous le doigt, le sang jaillissait jusque sur la figure et la

poitrine de grand'mère. Elle criait aussi, mais de colère, et des frissons la secouaient.

Lorsqu'en rentrant, je courus chez notre pensionnaire pour lui raconter ce que j'avais vu, il abandonna sa besogne et s'arrêta devant moi ; il tenait une lime longue comme un sabre ; après m'avoir regardé fixement et d'un air sévère par-dessous ses lunettes, il m'interrompit tout à coup et d'un ton plus grave et significatif que d'habitude acquiesça :

— Très bien, c'est bien comme cela que les choses se sont passées ! C'est parfait !

Encore tout bouleversé, je n'eus pas le temps de m'étonner de ses propos et je continuai à m'expliquer ; mais il me serra dans ses bras et s'étant mis à arpenter la pièce en trébuchant, me coupa de nouveau la parole :

— Cela suffit, frérot, inutile de poursuivre. Tu as déjà dit tout ce qu'il fallait, comprends-tu? Tout !

Je me tus, assez vexé ; mais après un instant de réflexion, je compris avec une stupéfaction dont je me souviens très bien qu'il m'avait interrompu juste au bon moment.

— Ne t'arrête pas à ces choses-là, frérot ; il vaut mieux ne pas te les rappeler !

Il lui arriva souvent de proférer des phrases qui, toute la vie, restèrent présentes à mon esprit. Ainsi, comme je lui parlais un jour de mon ennemi, un gros garçon à tête énorme nommé Kliouchnikof, le champion de la rue Neuve, qui n'arrivait pas plus à me vaincre que je ne parvenais à le battre, Bonne-Affaire écouta avec attention le récit de mes malheurs et m'expliqua :

— Tout ça, c'est de la sottise : la force comme tu la conçois n'est pas de la force. La vraie force est dans la rapidité des mouvements : plus on est agile, plus on est fort, as-tu compris?

Le dimanche suivant, je jouai des poings avec vélocité et j'obtins la victoire sans peine, ce qui me détermina à suivre plus que jamais les enseignements de notre locataire.

— Il faut savoir prendre les choses, comprends-tu? Et c'est très difficile.

Je n'avais pas compris, mais inconsciemment je me souvins de ces paroles et d'autres analogues, parce qu'il y avait

dans leur simplicité quelque chose de mystérieux et de vexant à la fois : car enfin, il n'était pas nécessaire d'être très malin pour savoir prendre une pierre, un marteau, un chanteau de pain ou une tasse.

Dans la maison, on aimait de moins en moins notre pensionnaire ; le chat de la joyeuse locataire lui-même qui grimpait sur les genoux de tout le monde, exceptait Bonne-Affaire de ce témoignage de confiance et l'animal, si obéissant et si caressant d'habitude, ne répondait pas à son appel. Je l'en punissais en lui tirant les oreilles et, les larmes aux yeux, je le suppliais de ne pas avoir peur de mon ami.

— Mes habits sentent l'acide, c'est pourquoi le chat m'évite, — m'expliqua Bonne-Affaire.

Mais je savais que tout le monde et même grand'mère, avait sur ce point des idées différentes, fausses d'ailleurs et très injustes à mon sens.

— Pourquoi rôdes-tu toujours dans sa chambre? — grommelait grand'mère. Prends garde qu'il ne t'enseigne Dieu sait quoi...

Grand-père me rossait cruellement chaque fois qu'il apprenait que j'avais rendu visite à notre pensionnaire. Je me gardais de rapporter à Bonne-Affaire qu'on m'avait interdit de le fréquenter, mais je lui racontais en toute franchise ce que les gens pensaient de lui :

— Grand'mère a peur de toi ; elle dit que tu es un magicien noir ; grand-père, lui, croit que tu es l'ennemi de Dieu et que tu es dangereux pour les hommes...

Il secouait la tête comme pour se débarrasser d'une mouche ; un sourire empourprait sa figure crayeuse, et mon cœur se serrait cependant que s'embuaient mes yeux :

— Ah ! je vois bien ce que c'est ! — concluait-il tout bas. — C'est triste, frérot, n'est-ce pas?

— Oui...

— C'est bien triste, frérot...

On finit par lui donner congé.

Un matin, après le déjeuner, j'allai chez lui et le trouvai assis sur le plancher, en train d'emballer dans des caisses ses effets et ses livres ; il chantonnait l'air de la Rose de Saron.

— Tu vois, frérot, je m'en vais ailleurs !

— Pourquoi?

Il me regarda fixement en disant :

— Tu ne le sais donc pas? On a besoin de la chambre pour ta mère...

— Qui est-ce qui t'a dit cela?

— Ton grand-père...

— Il ment !

Bonne-Affaire me prit la main et m'attira à lui ; lorsque je fus aussi assis sur le sol, il me calma et d'une voix plus basse :

— Ne te fâche pas... J'ai cru que tu connaissais ces manigances et que tu me les avais cachées ; et je trouvais que ce n'était pas bien...

J'étais à la fois triste et vexé contre lui et ne pouvais découvrir les causes de cet état d'esprit.

— Écoute, — chuchota-t-il en souriant. — Te rappelles-tu que je t'ai dit une fois de ne plus revenir?

Je secouai la tête en signe d'affirmation.

— Et ça t'avait offensé?

— Oui...

— Je ne voulais pas te faire de la peine, frérot : je savais bien, vois-tu, que si nous devenions amis, tu serais grondé. N'avais-je pas raison? Et comprends-tu maintenant pourquoi je t'ai parlé de la sorte?

Il s'exprimait comme si j'eusse été son égal, comme s'il avait été du même âge que moi et ses paroles me remplissaient d'une joie douloureuse et intense. Il me sembla que depuis longtemps j'avais compris ce qu'il avait voulu me faire entendre. Je le lui dis :

— Il y a longtemps que j'ai compris cela !

— Tant mieux ! mon ami... Tant mieux, frérot...

Une souffrance atroce me serra le cœur...

— Pourquoi est-ce que personne ne t'aime?

Il passa le bras autour de mon corps, m'attira à lui et répondit avec un clignement des paupières :

— Je ne suis pas de leur race, comprends-tu? C'est pour cette raison qu'ils ne m'aiment pas. Je ne suis pas comme eux...

Je le tirai par le bras, car je ne savais que répondre, ni comment m'exprimer...

— Ne te fâche pas, — répéta-t-il, et il ajouta tout bas, dans le tuyau de mon oreille : — Et il ne faut pas non plus que nous pleurions.

Mais les larmes coulaient déjà de dessous ses lunettes.

Ensuite, comme toujours, nous restâmes longtemps assis en silence, échangeant de temps à autre quelques paroles brèves.

Il partit le soir, après avoir amicalement pris congé de tout le monde. Il me serra très fort sur son cœur. Je sortis de la cour et je le regardai s'éloigner, assis dans la télègue qui le secouait et dont les roues écrasaient les mottes de boue gelée. Immédiatement après son départ, grand'mère se mit à laver et à nettoyer la chambre qu'il occupait, mais j'y vins avec elle et m'y promenai de long en large pour la gêner dans sa besogne.

— Ote-toi de là, — criait-elle en se cognant contre moi.

— Pourquoi l'avez-vous mis à la porte?

— Petit curieux, ne jase donc pas tant !

— Vous êtes tous des imbéciles, — déclarai-je.

Elle essaya de me fouailler avec son torchon mouillé.

— Mais tu deviens fou, polisson !

— Pas toi, tous les autres sont des imbéciles ! — repris-je, mais ce correctif n'apaisa pas grand'mère.

Au souper, grand-père s'épanouit :

— Dieu merci, le voilà parti ! Toutes les fois que je le voyais, c'était comme si on m'avait donné un coup de poignard et je pensais : « Il faut absolument s'en débarrasser ! »

De rage, je cassai une cuiller et je fus corrigé, une fois de plus.

C'est ainsi que prit fin ma première liaison avec l'un de ces innombrables hommes qui sont des étrangers dans leur propre patrie bien qu'ils soient les meilleurs de ses fils...

IX

Je me fais assez l'effet d'avoir été dans mon enfance comme une de ces ruches où des gens sans culture, ni prétentions

apportaient le miel de leur expérience et de leur connaissance de la vie, enrichissant mon âme avec générosité selon leurs moyens. Souvent ce miel était impur et amer ; néanmoins, la connaissance est toujours un butin.

Après le départ de Bonne-Affaire, ce fut l'oncle Piotre qui se lia avec moi. Il était aussi propret, aussi sec et aussi soigneux que grand-père auquel il ressemblait d'ailleurs, bien que plus petit et de moindres proportions ; on eût dit un adolescent qui, pour s'amuser, aurait endossé les vêtements d'un vieillard. Il avait un visage ridé, strié, un peu comme une grille, avec de minces replis de chair entre lesquels sautillaient, pareils à des serins dans une cage, des yeux amusants et vifs, à la cornée jaunâtre. Ses cheveux gris étaient longs et bouclés et sa barbe s'enroulait en anneaux ; il fumait la pipe et la fumée du tabac, du même ton que ses cheveux, s'élevait de sa bouche en volutes blanchâtres. Il avait une façon très particulière de s'exprimer en phrases entortillées et sa voix bourdonnante paraissait amicale, mais il me semblait toujours que cet homme se moquait de tout le monde :

— Lorsque j'étais petit, — racontait-il, — la comtesse Tatiana Alexiévna, à qui j'appartenais, m'a ordonné : « Tu seras forgeron ! » Quelque temps après, elle a changé d'avis : « Tu aideras le jardinier. » C'est bon, je fus jardinier ; mais on a beau faire, les gens ne sont jamais contents ! Plus tard, elle m'a dit : « Piotre, tu iras pêcher ! » Cela m'était bien égal ; j'allai donc pêcher... A peine avais-je pris goût à ce travail-là qu'il a fallu dire adieu aux poissons ! Elle m'envoie en ville, comme cocher de fiacre ; quitte à lui payer une redevance en argent. Il faut faire le cocher? Très bien ! Et après, madame? Mais nous n'avons plus eu le temps de changer, ma comtesse et moi, car on a affranchi les serfs. Je suis donc resté avec mon cheval ; c'est lui qui remplace ma maîtresse.

Son cheval était très vieux ; on eût dit qu'il avait été blanc jadis et qu'un peintre ivre s'était amusé à le barbouiller de différentes couleurs, mais n'avait pas eu le loisir d'achever sa besogne. La bête avait les genoux cagneux et sa tête osseuse aux yeux troubles pendait tristement, rattachée au poitrail par des veines gonflées et un peu de vieille peau élimée. L'oncle Piotre traitait avec respect l'animal qui évoquait un

assemblage de guenilles disparates ; il ne le battait jamais et l'appelait Tanka.

Grand-père lui demanda un jour :

— Pourquoi as-tu donné à cette bête un nom chrétien?

— Moi, monsieur? mais pas du tout. Tanka n'est pas un nom chrétien ; c'est Tatiana qui est un nom chrétien.

L'oncle Piotre, lui aussi, avait fréquenté l'école ; très versé dans les Saintes Écritures, il discutait souvent avec mon aïeul, et leur controverse portait sur le point de savoir lequel des saints était le plus saint. Les deux hommes condamnaient à l'envi les pécheurs de l'antiquité, Absalon surtout, mais parfois, leur débat prenait un caractère violent :

— Laisse-nous, Alexis ! — criait alors grand-père furieux, et ses yeux verts lançaient des éclairs.

Piotre aimait beaucoup l'ordre et la propreté ; quand il traversait la cour, il ne manquait pas de repousser du pied les os, les copeaux et les tessons qui traînaient, en murmurant à leur adresse :

— Tu es inutile et tu gênes !...

Il était loquace et semblait bon et joyeux ; mais parfois ses yeux s'injectaient de sang, se brouillaient et s'immobilisaient comme ceux d'un mort. Il s'asseyait alors n'importe où, dans un recoin obscur pelotonné sur lui-même, aussi sombre et muet que son neveu lui-même.

— Qu'est-ce que tu as, oncle Piotre?

— Va-t'en ! — répondait-il d'une voix sourde et sévère.

Dans une des maisonnettes de notre rue habitait un monsieur affligé d'une loupe sur le front. Cet être avait une habitude pour le moins bizarre : le dimanche, il s'asseyait à sa fenêtre et tirait de la grenaille sur les chiens, les chats, les poules, les corbeaux et aussi sur les passants dont le visage ne lui plaisait pas. C'est ainsi qu'une fois, il farcit de petit plomb la hanche de Bonne-Affaire ; la grenaille heureusement, n'avait pu traverser la veste de cuir, mais quelques petits grains avaient roulé dans la poche de notre pensionnaire et je me rappelle avec quelle attention il les examina à travers ses lunettes. Grand-père lui conseilla de porter plainte, mais il répondit en jetant les petites perles grises dans un coin de la cuisine :

— Cela n'en vaut pas la peine !

Une autre fois, le tireur envoya quelques plombs dans la jambe de mon aïeul qui se fâcha, se rendit chez le juge de paix et se mit en quête de rassembler les autres victimes ainsi que des témoins. Mais l'individu disparut brusquement.

Chaque fois que les détonations retentissaient dans la rue, l'oncle Piotre, s'il était à la maison, se hâtait de couvrir ses cheveux gris de sa vieille casquette des dimanches qui avait une immense visière; et il sortait aussitôt, traversant la cour à grandes enjambées. Les mains cachées derrière le dos, sous son cafetan qu'il soulevait comme une queue de cob, le ventre bombé, il passait posément sur le trottoir, devant le tireur, puis rebroussait chemin et recommençait ce manège. Tout le monde, chez nous, se tenait au portail ; à la fenêtre apparaissait le visage bleu du militaire et au-dessus, la tête blonde de sa femme ; de la cour des Betleng, les locataires sortaient aussi ; seule, la maison Ovsiannikof, grise et morte, ne montrait personne.

Parfois, l'oncle Piotre se promenait sans succès ; le chasseur ne le considérait probablement pas comme un gibier digne d'un coup de fusil ; mais tout à coup, deux crépitements successifs se faisaient entendre.

— Boukh ! Boukh !...

Sans hâter le pas, l'oncle Piotre revenait vers nous et s'écriait d'un air satisfait :

— Il a tapé dans le pan de ma veste !

Une fois cependant, la grenaille l'atteignit au cou et à l'épaule ; grand'mère se mit en devoir de lui extraire avec une aiguille les grains qui avaient pénétré sous la peau et, ce faisant, elle le morigénait :

— Pourquoi l'excites-tu ainsi, ce sauvage? Il finira bien par te crever les yeux !

— Mais non, mais non, Akoulina Ivanovna, — répondait Piotre d'une voix traînante et dédaigneuse. — Ce n'est pas un tireur, cela !

— Et pourquoi fais-tu le fou avec lui?

— Moi, je fais le fou? Pas du tout. Ce que je fais, c'est simplement histoire de le taquiner, ce monsieur...

Et tout en regardant les grains de plomb extraits de

ses habits et qu'il tenait dans le creux de sa main, il continua :

— Non, ce n'est pas un tireur ! La comtesse Tatiana Alexiévna a eu un certain temps en qualité de mari — car elle changeait de maris comme de valets de chambre — elle eut, dis-je, un militaire qui s'appelait Mamonte Ilitch. Voilà quelqu'un qui savait tirer ! Et jamais autrement qu'à balle, grand'mère ! Il faisait placer Ignachka le bouffon à quarante pas de lui environ, après lui avoir attaché à la ceinture une bouteille qui pendait entre les jambes écartées. Le bouffon riait ; Mamonte Ilitch pressait sur la détente, et pan ! La bouteille volait en éclats. Seulement, un jour, Ignachka a bougé, peut-être un moustique le piquait-il et la balle lui est entrée dans le genou en lui fracassant la rotule ! On a appelé le médecin, qui a tout de suite coupé la jambe qu'on a enterrée...

— Et le fou?

— Lui, il s'en est bien tiré ! Les idiots n'ont besoin ni de bras, ni de jambes ; leur stupidité suffit à les nourrir. Tout le monde les aime, car la bêtise est inoffensive. On le dit d'ailleurs : le diacre ni le greffier ne sont dangereux s'ils sont bêtes...

Piotre me traitait avec gentillesse ; il me parlait d'une manière plus simple qu'aux grandes personnes sans me cacher ses yeux, et malgré tout il y avait cependant en lui quelque chose qui me déplaisait. Quand il offrait sa confiture préférée, il en mettait une couche plus épaisse sur la tranche de pain qu'il me destinait ; il me rapportait de la ville des pastilles de réglisse, des gâteaux de graines de pavot, et m'interrogeait d'un ton sérieux et confidentiel :

— Que ferons-nous plus tard, mon petit monsieur? Seras-tu soldat ou fonctionnaire?

— Soldat !

— C'est très bien. Maintenant le métier n'est plus très dur. D'ailleurs il l'est encore moins pour les popes qui n'ont eux, qu'à crier de temps en temps : « Seigneur, aie pitié de nous ! » et c'est tout. Mais la profession la plus agréable, c'est encore la pêche, car le pêcheur n'a pas besoin de savoir quoi que ce soit, pourvu qu'il ait l'habitude...

Et il me montrait avec des gestes amusants comment les

poissons tournaient autour de l'appât, comment les perches, les mulets se débattaient quand ils avaient mordu à l'hameçon.

— Tu te fâches lorsque ton grand-père te fouette, — me consolait-il, à d'autres moments. — Tu as tort. On ne te fouette que pour t'apprendre et ce n'est pas sérieux. C'était ma maîtresse Tatiana Alexiévna qui savait vous faire fouetter ! Elle entretenait même à cet effet un homme qui ne s'occupait que de cela ; il s'appelait Khristofore et était si réputé que les propriétaires des domaines voisins demandaient parfois à ma comtesse : « Tatiana Alexiévna, prêtez-moi donc votre Khristofore pour fouetter la valetaille ! » Et elle accédait volontiers à ce désir.

Il racontait avec beaucoup de détails mais sans ressentiment la façon dont la comtesse, vêtue d'une robe de mousseline blanche et la tête couverte d'un vaporeux fichu bleu ciel, s'installait dans un fauteuil rouge sur le perron à colonnades pour regarder Khristofore fouetter les serfs et les paysannes.

— Bien qu'il fût originaire de Riazan, ce Khristofore ressemblait à un tzigane ou à un Petit-Russien : des moustaches jusqu'aux oreilles, le menton rasé et un museau bleuâtre. Je ne sais pas s'il était vraiment idiot ou s'il faisait semblant de l'être, pour qu'on le laissât tranquille. Parfois, à la cuisine, il versait de l'eau dans un bol, attrapait une mouche, une blatte ou un scarabée et s'amusait à les noyer en les enfonçant dans l'eau avec un petit brin d'osier.

Je connaissais déjà quantité d'histoires de ce genre que m'avaient racontées mes grands-parents. Quoiqu'elles fussent différentes, elles se ressemblaient étrangement ; dans chacune d'elles, on tourmentait quelqu'un, on se moquait d'un serf et on le persécutait. Ces anecdotes m'ennuyaient ; je ne voulais plus les entendre et je demandais au charretier :

— Parle-moi d'autre chose !

Ses rides s'abaissaient vers la bouche, puis se relevaient vers le nez et Piotre acquiesçait :

— C'est bon, petit malcontent ; en voici une autre. Nous avions un cuisinier...

— Chez qui?

— Chez la comtesse Tatiana Alexiévna. Il y avait donc un cuisinier... Ah ! ça, c'est une histoire amusante...

L'amusant consistait en ceci que le cuisinier n'ayant pas réussi un pâté de poisson avait été obligé de le manger tout entier, en une seule fois. Il en était naturellement tombé malade...

Je me fâchais :

— Ce n'est pas drôle du tout !

— Qu'est-ce qui est drôle alors? dis-moi.

— Je ne sais pas...

— Dans ce cas, tu ferais mieux de te taire...

Quelquefois, le dimanche ou les jours de fête, mes cousins venaient en visite ; Sacha, mélancolique et paresseux et Sachka, correct, minutieux et au courant de tout. Un jour, en voyageant tous trois sur les toits, nous aperçûmes dans la cour des Betleng un monsieur chauve en habit vert doublé de fourrure ; assis sur une pile de bois entassée contre le mur, il jouait avec des petits chiens. L'un de mes cousins fit la proposition, acceptée d'emblée, de voler un chien et aussitôt un plan très ingénieux fut arrêté : mes cousins allaient immédiatement se rendre dans la rue, devant le portail des Betleng, moi, je ferais peur au monsieur qui se sauverait, et Sacha et Sachka, profitant de ce désarroi, se rueraient dans la cour et s'empareraient de l'un des animaux.

— Comment faut-il faire pour l'effrayer?

L'un de mes cousins proposa :

— Crache-lui sur la tête !

Est-ce un si grand péché que de cracher sur le crâne de quelqu'un? J'avais pu juger qu'il existe bien d'autres manières de causer du tort à son prochain, aussi je n'hésitai guère à exécuter honnêtement la mission dont je m'étais chargé.

Cela souleva un beau tapage, et fit un vrai scandale ; toute une armée d'hommes et de femmes conduite par un jeune et bel officier sortit de la maison Betleng et pénétra dans notre cour. Et comme, au moment du crime, mes cousins se promenaient tranquillement dans la rue, sans rien savoir, semblait-il, de mon horrible forfait, grand-père ne fouetta que moi et satisfit ainsi tous les locataires de la maison voisine.

Les membres endoloris, j'étais couché dans la soupente, à la cuisine, lorsque l'oncle Piotre, vêtu de ses habits du dimanche, grimpa vers moi, l'air joyeux :

— Tu as eu une riche idée, mon petit monsieur ! — me chuchota-t-il, — de cracher sur ce vieux bouc ! Mais c'est des cailloux qu'il faudrait lancer sur sa caboche pourrie !

Je revoyais le visage rond, glabre et enfantin du monsieur ; je me rappelais qu'il avait glapi tout doucement, plaintivement, comme les petits chiens, en essuyant son crâne chauve avec ses petites mains jaunes. J'éprouvais une honte insupportable, je haïssais mes cousins, mais j'oubliai tout lorsque je vis le vieux charretier dont le visage ridé avait un aspect aussi effrayant et aussi repoussant que celui de grand-père pendant qu'il me fustigeait.

— Va-t'en ! — hurlai-je, en repoussant Piotre des pieds et des mains.

Il se mit à ricaner, cligna de l'œil et s'éloigna.

Depuis lors, je perdis toute envie de converser avec lui ; je l'évitai même, mais en même temps, je me mis à le surveiller, comme si je me fusse attendu vaguement à quelque chose.

(A suivre.)

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKI)

LA KABYLIE

(1871-1917)

L'année dernière, en février, j'ai traversé la petite Kabylie et séjourné à Maillot et à Ighil-Ali où l'on nous haïssait fort en 1871. Pendant les mois de mai et de juin, soit à mulet, soit à pied, j'ai visité les douars les plus isolés du Djurjura, quelquefois accompagné par un cavalier au burnous rouge de l'administration et souvent seul. La formidable guerre européenne où l'armée d'Afrique presque entière est engagée, ne troublait pas — au moins en apparence — la sérénité des Kabyles. Sur mon passage je voyais leurs laboureurs à jambes nues pousser leurs étranges attelages de bœufs enjougués si largement que les bêtes pouvaient se cabrer entre leurs colliers et emporter comme en dérive l'étrave qui s'avançait parmi les vagues de la terre soulevée. Autour des villages les cortèges multicolores de femmes sveltes comme des Tanagra, remontant des fontaines, imposaient l'image d'une églogue; leurs bras nus ramenés derrière leurs nuques donnaient aux amphores kabyles des anses d'un galbe exquis. Plus loin des jardiniers taillaient leurs vignes et leurs oliviers et le bruit de leurs « tabakatcht » rappelait les coups de bec du pivert sur l'écorce des arbres. Près des bourgades les montagnards ameublissaient la terre de leurs figuiers et de leurs oliviers, arbres choyés qui donnent aux campagnes du Djurjura leur carac-

tère antique un pays créateur d'huile et de fruits secs. Sur des sommets en mamelles, parmi les frênes développés avec art comme des espaliers géants, en avant des maisonnettes indigènes aux tuiles de corail, scintillaient les blanches écoles françaises que des enfants vêtus de clairs burnous et coiffés de chéchias en coquelicots assiégeaient avec des cris amusés et des bonds semblables à ceux dss chevreaux qu'ils conduisent à la montagne les jours de congé. Sur les sentes muletières en corniche au-dessus des oueds limoneux, parés de la féerie des lauriers-roses, je croisais parfois des cadis gras et pâles qui me saluaient avec un sourire courtisan à la vue du « déira » qui m'accompagnait, et des marabouts macérés par la piété portaient courtoisement la paume à leurs turbans. Partout l'image de la paix s'affirmait dans les lieux mêmes qui virent l'insurrection la plus terrible de l'Algérie. Ceux qui me saluaient étaient les acteurs mêmes de ce drame ; ces marabouts, d'anciens Khouans fanatiques, nous avaient combattus. Et lorsque je contemplais cette Kabylie tourmentée, bondissante, coupée d'abîmes, crénelée de rocs et barrée par son Djurjura de deux mille trois cents mètres, inaccessible forteresse, je pensais que c'était bien là le pays rêvé pour les embuscades, la guerre de ruse et d'audace.

* * *

Dans la région de Maillot, cette Provence africaine d'une grâce somptueuse où le grand chef de l'insurrection, El Moqrani, trouva de nombreuses recrues, ou bien à Bougie, la guerrière capitale berbère que nous mîmes deux ans à conquérir lors de la première occupation ; dans la forêt d'Azazga comme à travers les douars de Fort-National et les villages en nid d'aigle de Michelet qui fournirent des rebelles par milliers, toujours je rencontrai des kabyles, non seulement pacifiques, mais amènes. Leur salut spontané semblait dire au passant français : « Que ton voyage parmi nous soit excellent. Tu viens pour connaître nos mœurs et savoir nos pensées. Sois assuré que nous avons maintenant trop bien conscience de notre solidarité avec la France pour vouloir lui susciter des embarras. Son bien, c'est notre bien. » Le jour de la mobili-

sation générale aux « Ouadhia », quand les Pères Blancs hissèrent le drapeau tricolore, les femmes vinrent l'acclamer de leurs improvisations :

« O drapeau de nos maris[1], sois supérieur aux autres. O drapeau, garde la victoire dans tes plis, car aucun homme ne mérite d'être souillé de la suie[2] sur son visage, de ceux qui t'escortent d'un cœur vaillant. »

« ... Quand les affaires de ton pays sont prospères, nous confiait un notable commerçant des Beni-Yenni, nous gagnons de l'argent. Les crises de la France nous atteignent directement et, quant à moi, je suis obligé de cesser tout crédit.

» Nos colporteurs savent qu'ils ne peuvent écouler leurs marchandises que si votre situation générale est satisfaisante. Même une mauvaise récolte en France nous touche aussitôt. Nous vendons moins et le coût de notre vie s'élève. Que nous le voulions ou non, nous nous sentons donc une partie de votre grand pays. La mer n'est plus qu'une séparation illusoire. La Kabylie est presque devenue province française. Qui oserait encore nommer colonie, notre Kabylie? Les pays arabes peuvent être tenus pour terres coloniales puisqu'on les colonise, que vos colons s'y répandent et qu'une administration du système colonial y est possible. Des territoires militaires sont même encore nécessaires dans ces pays de la poudre. Chez nous, Berbères, rien de semblable n'est utile. Appelez-nous les Auvergnats de l'Afrique, si vous voulez nous en serons fiers. Oui, nous ambitionnons réellement d'être Auvergnats par notre énergie, notre capacité de labeur, nos exodes forcés dans les villes à cause de la pauvreté de nos montagnes pierreuses et de la densité de notre population; Auvergnats encore par l'amour obstiné du village qui nous verra revenir avec des économies. Si nous ne sommes pas savetiers, déménageurs, portefaix ou marchands de charbon comme les gens du Cantal ou du Puy-de-Dôme, nous acceptons comme eux les plus chétifs négoces et nous louons la force de nos corps quand nous ne possédons même pas les cent francs nécessaires

1. Le douar des « Ouadhia » fournit un grand nombre d'engagés volontaires aux tirailleurs.

2. Dans les guerres entre çofs kabyles, les femmes souillaient avec la suie de leurs chaudrons les visages des lâches.

à l'achat d'une pacotille, — faux tissus orientaux que nous offrons comme du « pur arabe » à la terrasse de vos cafés. Aussi courageux que les paysans d'Auvergne, nous nous engageons comme manœuvres dans les carrières de phosphate, dans les mines de charbon du Nord. Nous aspirons à devenir des ouvriers français ; nous en épousons même les défauts et, nous osons aussi espérer qu'à leur contact nous acquérons quelques-unes de leurs qualités.

» Enfin, n'est-il pas vrai? nos enfants fréquentent avec empressement vos écoles et parlent tous le français, ce qui leur confère à nos yeux un certain prestige. Ils se rapprocheront fatalement de vous. Votre langue, votre écriture ne sont-elles pas d'ailleurs les instruments nécessaires de notre commerce? Qu'est-ce que vous voyez dans nos boutiques? Des réclames et des avertissements à notre clientèle kabyle, en français. Pourquoi cela? Parce que nous n'avons jamais eu d'écriture berbère et que votre langue s'impose à nous dans toutes nos transactions. Il ne faudrait pas d'ailleurs en exagérer l'importance. « *Ce n'est pas une raison de vous aimer, mais c'est encore moins une raison de vous détester.* » Maintenant nos enfants commencent à nous dire : « *Père, la nuit, nous rêvons en français !* »

» Pour être tout à fait sincère, je dois reconnaître que certains parents s'attristent de penser que leurs garçons ne seront plus de vrais Kabyles comme leurs ancêtres, parce que leur cerveau, façonné par vos maîtres d'école, comporte un élément nouveau : votre manière de réfléchir à la française et de projeter une lumière nette sur toutes les questions en discussion. Tandis qu'avec le réalisme que vous nous prêtiez, au fond, nous restions des Africains et nous redoutions de voir les choses dans leur vérité. Les légendes de nos marabouts nous enchantaient encore, ces légendes qui furent d'ailleurs l'une des causes de l'insurrection de 1871.

» Ah ! certes, tous nos jeunes gens à certificats d'études ne sont pas forcément loyalistes, mais ils en savent déjà suffisamment pour comprendre la folie d'une révolte contre la France qui ne veut pas notre mal et ne l'a jamais voulu. Tout au contraire votre pays fait des efforts pour nous civiliser, nous améliorer, nous élever à lui, ce qui est d'ailleurs son intérêt

Or, les Kabyles ignorants de 1870 étaient incapables d'une telle opération mentale. Impulsifs, ils étaient fanatiques et leur fanatisme les empêchait de raisonner. Aujourd'hui mes compatriotes, sortis comme moi de vos écoles, ont une logique qui vous étonne souvent. Les voilà trop renseignés sur la puissance réelle de la France pour jamais tenter la déplorable aventure d'un soulèvement. Nous savons ce que vaut l'aune de nos étendards de zaouia contre vos canons. Peut-être avons-nous des réclamations légitimes à vous adresser, mais, par Allah ! nous sommes au moins certains que nous n'obtiendrions rien par la violence et que notre violence serait mesquine en face de vos formidables moyens de répression. Et la meilleure preuve de ma sincérité en vous faisant ces aveux, c'est que je réclame la naturalisation et je suis étonné de ne pas l'obtenir plus aisément. »

... Ainsi s'exprimèrent des épiciers, bijoutiers, menuisiers, forgerons et colporteurs berbères.

***

Il me fallait arriver à Tighzert chez l'ancien caïd, Si Saïd ben Hammou, sincère ami de la France, pour comprendre quel était avant 1870 l'état des esprits en Kabylie, et apprendre pourquoi les Berbères s'étaient alors révoltés, tandis que leur tranquillité nous est aujourd'hui garantie, non par des affirmations politiques mais par les faits économiques. Suivant l'énergique image de mon hôte « en 1915, les Kabyles et les Français tirent la même chaîne. Malheur aux Kabyles qui voudraient rompre un seul maillon, ils se jetteraient eux-mêmes par terre. »

Le soleil d'une radieuse journée africaine de juin allait se coucher lorsque j'atteignis la demeure de Si Saïd ben Hammou, vieillard beau et fort comme un antique, que je trouvai allongé sur une sorte de « cubiculum » au seuil de sa maison. Le turban et le haïck cachaient les cheveux blancs ; les yeux d'un feu magnifique gardaient l'éclat d'une houille fraîchement cassée. Une dizaine de familiers, accroupis, et ses fils, debout, entouraient ce chef, qui, de son esplanade, dominait l'immense paysage. Des villages aux toitures roses fleurissaient comme des parterres, au loin sur les collines.

Gigantesque piédestal, la montagne de Sidi Beloua supportait sa mosquée vénérée, et, plus à droite, Dellys s'enlizait dans ses brumes maritimes. Au couchant le Djurjura formidable se balafrait d'or et de sang et son pic de la Khadidja jaillissait par-dessus les nuages comme le panicule violacé d'un lilas.

« Là-bas vous voyez les écoles d'Aït-Idir et de Tamaghoucht — prononça le caïd avec un geste du bras tendu déployant sa large gandourah, et il reprit :

» Des écoles, beaucoup d'écoles dans nos douars des communes mixtes, où nous autres indigènes nous sommes dans la proportion de soixante mille habitants contre cinq cents Français... et, par là, — ici son index se tendit vers Tizi-Ouzou, — plus de classes, plus d'instruction, plus de routes, plus de fontaines pour les Kabyles... Pourquoi? Parce que c'est une commune de plein exercice soumise aux règles en vigueur pour les communes de la métropole. Et si le Français y est tout, l'indigène est presque tenu pour un gêneur. Ici la reconnaissance, parce que nous sommes contents de nos bons administrateurs français, pères de notre peuple. Là-bas, par Dieu ! je ne sais trop ce que les indigènes pensent des conseils municipaux, mais à coup sûr ils nous envient de n'en pas dépendre [1]. Ici la paix et le dévouement, — mon fils fut tirailleur. Là-bas, la soumission. »

Les parents et les amis du vieillard à croppetons sur des nattes autour de lui firent entendre un murmure à la fois approbatif et inquiet. Un maigre instituteur kabyle en séroual bouffant et veston étroit qui, perché sur de hauts tibias, ressemblait à un coq de combat, estimant compromettants les propos de l'ancien caïd, l'interrompit :

« Racontez plutôt à monsieur, Si Saïd, ce qu'était la Kabylie en votre jeunesse, afin de lui rendre plus sensible la sécurité dont Français comme indigènes jouissent aujourd'hui. »

Le vieux chef sourit et ses dents d'ivoire apparurent entre ses lèvres sensuelles. Touchant sa poitrine dodue, puis celle d'un de ses voisins accoté contre son banc et désignant ensuite ses proches :

« Si nous sommes maintenant assez bien en point, si nous

1. Le gouvernement d'Alger, protecteur des indigènes doit souvent intervenir en leur faveur.

avons des corps prospères, nous le devons aux Français. Ne riez pas. C'est la vérité. Vous êtes trop jeunes, vous autres, pour connaître l'état de la Kabylie il y a cinquante ans. En ce temps-là nous étions de tristes gueux. Nos têtes nues ne portaient pas la chéchia et une rude chemise de laine tissée au logis formait notre seul vêtement. Été comme hiver les femmes portaient le même « timelheft » sans couture. Notre nourriture : la galette d'orge et la farine de glands doux, encore et toujours, avec quelques figues et de l'huile. Notre seul bien : l'indépendance; notre seule passion : la liberté ; notre seule richesse : des armes nombreuses, depuis les fusils fabriqués par nos camarades des Beni-Menguallet jusqu'aux carabines européennes. Par-dessus tout, nous apprééiions nos « akhoudmi iflis », ces sabres-baïonnettes qui nous permettaient de tuer économiquement nos ennemis ; nos « lemcha » qui les embrochaient ; nos « debouss », ces casse-têtes armés de clous et surtout notre « seddar eddjadj », ce yatagan de bois, arme nationale appelée poitrine de coq, parce qu'elle en épouse la forme, qui produit des contusions internes assez graves.

» Voilà l'arsenal dont nous disposions en 1871 lorsque beaucoup trop de nos Kabyles se soulevèrent contre les Français à la voix de mauvais conseillers qui étaient surtout des gens ignorants, se faisant de la France l'idée d'une grande Kabylie. Maintenant, ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai, nos villageois sont tenus par leur estomac, par leur porte-monnaie et par tous les intérêts matériels qui n'existaient pas avant la guerre franco-allemande d'il y a quarante-cinq ans. Allez donc leur prêcher la rébellion et vous verrez comme vous serez reçus ! »

A cette apostrophe l'assistance rit doucement.

« Et lorsque les prisonniers de guerre allemands du camp des Beni-Douala s'échappent, croyant trouver bon accueil et complicité dans nos douars, vous savez comment ils sont reconduits à leurs gardiens par nos villageois? »

Nouvelle approbation souriante de l'assemblée qui se rappelait la façon sévère dont les Prussiens évadés avaient été arrêtés par les Kabyles.

Après un instant de silence Si Saïd reprit d'un ton pénétré :

« Mes amis, je me souviens d'avoir été chef des Beni-

Iraten dans l'ancien temps et je veux confronter la Kabylie de 1871 avec celle d'aujourd'hui pour en tirer une leçon qui serait, je le crois, aussi profitable aux Français qu'à nous-mêmes. Tighzert où nous nous trouvons et les autres villages des Beni-Aïssi envoient depuis quelques années des centaines de travailleurs à Lens et dans les usines du Nord. Eh bien, je puis vous affirmer qu'en ma jeunesse je ne connaissais pas un seul Kabyle qui eût traversé la mer. Sans doute Napoléon III invitait de temps à autre quelques grands chefs arabes à venir le voir, mais, nous autres, les Kabyles, nous étions dédaignés, à tort, car nous étions l'élément le plus guerrier de l'Algérie; la preuve c'est que nos contingents de « zouaoua » commencèrent la réputation de l'armée d'Afrique et donnèrent leur nom aux zouaves. Et n'est-il pas curieux de constater que le généralissime de l'insurrection fut justement ce noble Moqrani dont les dames d'honneur de l'impératrice Eugénie raffolaient à Compiègne? Je le répète, nous autres, les Berbères, restions ignorés de l'empereur. Funeste mépris, car si nous sommes les gens les plus capables de subir la valeur d'un raisonnement et de nous rendre à l'évidence, lorsqu'elle nous apparaît, par contre nous gardons longtemps le souvenir des injures.

» Donc, la guerre franco-allemande de 1870 nous trouva d'abord indifférents parce que nous ne savions pas un mot de français et que nous ne lisions pas. Peu à peu notre indifférence devint hostilité lorsque nos « moqaddem » et nos marabouts, les seuls lettrés du pays, lurent dans les djemaas [1] une missive de Mahieddine, le fils de l'ex-émir Abd-el-Kader, venu secrètement, à l'insu de son père, en Algérie. Cette proclamation, scellée du fameux cachet à l'étendard vert, disait :

« Il n'y a de secours que de la part de Dieu. Celui qui « implore l'assistance du Fort, du Dompteur, Mahieddine, fils « de l'émir Abd-el-Kader, vous dit :

« Nous sommes venus avec l'intention d'exalter l'Islam « menacé. Dieu anéantit nos ennemis les Français; il ne leur « reste plus ni territoire, ni armée. Le moment du départ pour « vous est proche et votre délivrance imminente. Soyez sur « vos gardes. »

1. La djemaa, assemblée des notables qui administraient les villages berbères.

» Si nous avions été instruits des anciens événements de la conquête et de la lutte de la France contre Abd-el-Kader, nous aurions souri de cet appel. Or, je m'en souviens comme d'une histoire de la veille, cette lettre émut surtout les douars de la petite Kabylie. De Palestro à Ighil-Ali, dans les djemaas, la question de savoir si les indigènes profiteraient de la situation gênée des Français pour les jeter à la mer fut débattue. Notre ignorance absolue, je le répète, de ce que la France représentait dans le monde, de ses ressources, de sa discipline, de son patriotisme, abusa nos chefs de confrérie, nos amins, nos tamens[1] et tous ceux qui avaient une certaine autorité dans leurs villages. Presque tous ces notables se représentaient la France à l'image d'une confédération de tribus. Or, nous savions, par notre expérience, quelle anarchie engendrait la défaite d'un douar important et combien nos alliances étaient instables, mouvantes, livrées aux fantaisies de quelques chefs qui, suivant leur humeur, faisaient ou défaisaient les traités. Il apparut à nos Kabyles naïfs que le douar Paris étant vaincu, les autres tribus françaises allaient forcément l'abandonner et que l'unité de commandement n'existant plus, ils auraient raison des Français trop occupés chez eux. Exceptionnellement ma famille ne goûtait pas ces arguments, mais nous étions bien peu à deviner que la France n'était pas une Berbérie et que les insurgés pourraient bien payer de leurs biens et de leur existence une rébellion dont les plus intelligents d'entre nous ne souhaitaient pas le triomphe. En effet, une victoire des indigènes algériens n'eût profité qu'aux grands chefs arabes, aux nobles familles féodales. Qu'attendait un peuple de paysans démocrates comme les Kabyles? Nous cherchions et nous n'apercevions qu'un seul gain problématique : le retour à notre indépendance. Était-ce même un gain? Soyons sincères. Jadis notre existence était abominable et précaire. Ah ! oui, elle était jolie l'indépendance d'hommes qui ne pouvaient se rendre de leur bourgade au village voisin sans risquer la mort, puisque nous vivions en guerres perpétuelles de çof à çof !

» Avions-nous une poule à vendre? Pour aller l'offrir au marché le plus proche, il nous fallait l' « anaya », la sauve-

1. L'amin, sorte de maire. Le tamen, chef de quartier.

garde d'un notable allié, afin de nous préserver de l'assassinat. Une liberté pareille, c'était pire qu'une dérision : un enfer. Je répète que cette évidence n'apparaissait qu'à certaines familles réfléchies comme la mienne ; la plupart de mes compatriotes aimaient trop l'odeur de la poudre pour souhaiter la paix définitive. Et moi-même, en ma jeunesse, n'ai-je pas été le chef guerrier d'une fraction des Beni-Iraten, à une époque où le risque de son corps était la seule passion du Kabyle mélancolique et gueux?

» Vous voyez comme il était naturel, fatal, que l'insurrection éclatât en Kabylie à la faveur des désastres de la France. Tout nous y conviait : ignorance, fanatisme, goût inné pour les batailles. »

***

A ce point de son récit Si Saïd fut interrompu par l'un des assistants accroupi contre la porte d'entrée, le capuchon du burnous rabattu sur le visage. Les premières étoiles commençaient à scintiller dans le ciel africain d'une hauteur démesurée. Rejetant ses lainages en arrière de son visage durement sculpté, ce Kabyle étendit des mains osseuses et noires devant lui et prononça d'une voix gutturale :

« Moi, Meddour, je suis d'âge à garder le fidèle souvenir de ces temps et je te ferai remarquer, Saïd, que tu négliges d'indiquer le rôle important des agents prussiens dans l'insurrection algérienne. Depuis Jérusalem, Tanger, Agadir et la guerre des Balkans, les Allemands qui parcourent l'Afrique nous ont vanté la conduite de leur Hadj Guillaume et représenté leur souverain comme le défenseur de l'Islam — les Marocains s'en sont aperçus ! (ici les assistants haussèrent silencieusement les épaules); — mais déjà en 1870, des Prussiens visitaient les tribus en se donnant comme professeurs et savants — l'un d'eux me fit lui ramasser les pierres gravées de cette région — ; et dès la fin de juillet 1870 ils répandirent le bruit mensonger, que le bachaga Mohamed Moqrani, le chef arabe le plus fameux d'Algérie, avait été arrêté et serait fusillé.

» Si les Français s'imaginent que la propagande allemande ne s'exerce chez les musulmans que depuis une dizaine d'an-

nées, ils se trompent. Les vieillards indigènes qui savaient lire eurent communication secrète, vers le mois de décembre 1870, d'un bulletin prussien où de prétendus coreligionnaires adjuraient à peu près en ces termes le roi Guillaume :

« Tes succès te viennent de ce que tu t'inspires d'Allah « seul, tandis que les Français ont oublié Allah, s'ils l'ont « jamais connu, leur conduite en Algérie étant, depuis quarante « ans, une pratique constante d'athéisme. Nous t'appelons « donc, etc. »

A ce rappel des procédés allemands en 1870, Si Saïd reprit la parole :

« Tu le constates toi-même, Meddour, les Prussiens n'ont pas changé. Leurs reproches actuels, ils les adressaient aux Français voilà quarante-cinq ans. Je ne me souviens pas d'avoir jamais fréquenté personnellement l'un de ces agents allemands qui se répandaient surtout dans les pays arabes, d'un accès plus facile que notre Kabylie, mais nos colporteurs qui descendaient dans le sud vendre leur huile, rencontraient souvent ces hommes ; et nos marchands fixés en Tunisie ou bien au Maroc avaient l'occasion d'en entendre parler. A Tunis surtout les Prussiens chassés d'Algérie s'étaient réfugiés en nombre, et ils y retrouvaient les Algériens qui venaient y conspirer.

» Je puis d'ailleurs affirmer que les prédications de nos coreligionnaires furent plus dangereuses pour la France que les excitations de ces Allemands. Les musulmans, surtout les Kabyles, se laissent difficilement influencer par des étrangers. On les écoute, mais ils ne modifient guère nos décisions. Croyez bien qu'en 1914 ce n'est pas la faute de l'astuce allemande si toute l'Afrique du Nord ne s'est pas soulevée. Ces espions qui se donnaient comme prospecteurs, négociants, professeurs, connaissaient l'Algérie beaucoup mieux que vos colons — c'est mon opinion d'indigène que je vous donne —, mais s'ils n'ignoraient rien du pays et de ses ressources, ils ne comprenaient pas grand'chose à nos âmes... comme certains Français, d'ailleurs... Leur propagande fut donc stérile. Je me rappelle qu'en avril 1871 la Kabylie était encore calme et l'insurrection du Bachaga Moqrani ne s'était pas étendue à nos tribus. Vers la fin de ce mois la situation changea par suite de la pré-

dication des confréries religieuses, alors puissantes... tandis qu'aujourd'hui les marabouts jouissent de peu de crédit.

» Donc, nos moqaddem répandirent le bruit des victoires de Moqrani et donnèrent confiance aux hésitants. Ces moqaddem détestaient naturellement les Français qu'ils tenaient pour des infidèles, et ils pressèrent leur chef, Mahmed-el-Djaadi, de déclarer la guerre sainte en s'alliant sans retard à Moqrani. Aux environs de Dra-el-Mizan, près du tombeau vénéré du fondateur des Khouans Rahmanya, Sidi Mohammed ben Abderrahmane-Bougoubrine, les hommes des Iflissène-Imzalène qui comptaient dix mille habitants, des Iflissène-oum-el-Lill et Idlissène-el-Bahr qui atteignaient près de quatorze mille individus, furent organisés par Mahmed el Djaadi. Prévenu, le gouvernement d'Alger envoya contre El Djaadi un goum de cavaliers musulmans restés fidèles. A peine ces soldats rencontrèrent-ils le chef révolté qui s'avançait devant ses drapeaux de zaouia, au son de la musique, qu'ils descendirent de leurs chevaux, baisèrent les épaules d'El Djaadi et serrèrent les étendards dans leurs bras. A ce spectacle les Khouans crient au miracle et leurs chefs leur assurent qu'en effet leurs drapeaux les rendent invincibles et qu'ils verront les Français s'humilier à leur seul aspect. Aussitôt les Kabyles vont attaquer le fortin de Dra-el-Mizan où ils savaient qu'un certain nombre de colons s'étaient réfugiés. Mais les fusils, s'ils permettaient aux meilleurs tireurs de tuer de temps à autre un Français qui se découvrait par excès de bravoure, ne pouvaient renverser les murailles. Un octogénaire aveugle, Belgacem, amin des Iflissène, chef habile, offre deux anciens canons turcs, les fait placer sur les gros chariots d'une ferme française transformés en affûts et lance ses boulets. Leur faible poids n'endommagea guère le bastion visé.

» Les choses allaient se compliquer. L'apparente inertie des Français qui, nous le savons maintenant, manquaient d'unité dans le commandement, encourageait les rebelles qui soulevèrent peu à peu le pays entier. Nos Kabyles, en ce temps-là, étaient presque tous affiliés à la secte des Rahmanya pour un motif bien prosaïque, encore qu'il soit d'ordre sacré : son fondateur, Abderrhamane-Bougoubrine, garantissait ses dévots contre les flammes de l'enfer aux conditions les plus économi-

ques : inutile de suivre les prescriptions du Coran ; il suffisait, chaque jour, de réciter une courte oraison, le « Dikr », et le ciel était satisfait. Il s'en portait garant, et nous sommes gens pratiques. Les indigènes du cercle de Fort-National restaient néanmoins paisibles, quoiqu'ils fussent entourés de voisins révoltés, lorsque le 11 avril 1871, Mahmed El Haddad vint au marché des Ait-Idjeur et lut aux milliers de ses coreligionnaires rassemblés une proclamation de son père, chef de l'ordre des Rahmanya. El Haddad, ainsi que les moqaddem de toute la région, travaillait en faveur du grand maître de l'insurrection, Moqrani. Le soir même les Ait-ben-Youcef se déclaraient en faveur d'une action immédiate. Dès le lendemain ils allaient piller la maison cantonnière de Tizi Djemaa, fait sans gloire, car le gardien indigène aida les rebelles dans cette tâche. Le chef du bureau arabe du Fort, le capitaine Ravez, comprit la gravité de ce coup de main qui pouvait encourager les hésitants. Il essaya de faire intervenir les Kabyles restés fidèles pour contenir la foule insurgée, malheureusement ces indigènes loyaux ne purent venir le rejoindre. Audacieux malgré le petit nombre de ses soldats, le capitaine courait les villages de son ressort afin de les ramener à soumission, lorsqu'il fut entouré sur le territoire des Ait-Menguallet par Amar-Amziane, chef suprême des Kabyles. Le prestige du capitaine était pourtant si grand que les insurgés ne pouvaient se décider à l'attaquer. L'amin Areski, Mahfoud et quelques moqaddem, porteurs des étendards sacrés, afin de rompre l'enchantement, déchargèrent les premiers leurs fusils sur l'officier. Aussitôt les coups crépitèrent et l'héroïque Ravez, débordé par le nombre de ses assaillants, dut rentrer au fort. Le colonel Maréchal qui commandait cette place avait mis l'école des Arts et Métiers, située à huit cents mètres sur la route de Michelet, en état de résister. La tâche de cet officier était difficile. Ne devait-il pas défendre deux mille deux cent soixante et un mètres de murs d'enceinte avec quatre cent soixante-douze Français et cent onze Kabyles fidèles? D'autre part, l'insuffisance de son armement l'alarmait : cent cinquante chassepots et un certain nombre de fusils déclassés. Onze jeunes artilleurs sans expérience et des colons-miliciens devaient servir cinq mortiers et quatre obusiers anciens. Enfin, le Fort occupe un plateau,

sans doute élevé, mais néanmoins dominé par quelques pitons peu éloignés.

» Ces détails précis, je les tiens d'un officier survivant de cette affaire qui devint mon ami. Je connais donc ce siège par l'extérieur — n'étais-je pas indigène? — et par l'intérieur, grâce à ce combattant.

» A neuf heures du soir, le 17 avril, quand les clairons eurent cessé de sonner la retraite, un cri prolongé se propagea de crête en crête. Quelques milliers de Kabyles armés assiégeaient Fort-National et commettaient la maladresse, dès cette première nuit, d'allumer des feux qui permirent de les repérer, de les canonner et de les disperser.

» Le lendemain l'armée kabyle ralliée se rapprochait de l'école des Arts et Métiers et s'en emparait après une courageuse résistance de la troupe française commandée par le capitaine Démarey. Afin de bien prouver qu'ils entreprenaient le siège en règle du Fort-National, les insurgés creusaient des tranchées et s'y enfouissaient, ni plus ni moins que des Allemands. Cette méthode en usage de tous temps chez les Berbères, leur permit, grâce à leurs bons tireurs, de rendre mortelle toute imprudence sur les remparts. La garnison dut, pour circuler, percer les maisons et passer à travers ces tunnels improvisés. Le 26 avril les Kabyles crurent qu'ils pouvaient exiger la capitulation du colonel Maréchal. Devant le refus de ce chef ils préparèrent l'assaut de la place. Fort-National, coupé de toutes communications, vécut dans l'angoisse, car, à ce moment, trois cent mille insurgés se battaient en Algérie contre des troupes françaises insuffisantes.

» Au milieu de mai la garnison apprit la mort d'El Moqrani et la délivrance de la ville de Tizi-Ouzou, à vingt-cinq kilomètres du Fort. Les chefs de l'insurrection, comprenant qu'il leur fallait brusquer le siège s'ils voulaient obtenir une victoire, cherchèrent à recruter des « imessebelèn », c'est-à-dire des volontaires qui, par vœu solennel, faisant le sacrifice de leur vie, monteraient à l'assaut du Fort. Ce qui prouve l'importance des contingents berbères, c'est que deux mille deux cents quatre-vingts « imessebelèn » se proposèrent.

» La prière fut faite par les moqaddem sur ces morts-vivants qui, dans la nuit du 21 mai, appliquant cent quatre-vingts

échelles, s'élancèrent sur les remparts. La lutte fut atroce, prolongée, meurtrière. Le sang-froid des Français les sauva. Cinq jours plus tard le général Lallemand, le vainqueur de Tizi-Ouzou, pouvait faire parvenir cette lettre au colonel Maréchal :

« Je vous fais compliment sur le succès de la nuit du 21 mai. « Tenez ferme huit jours encore. Je vais recevoir des renforts « pour tenter votre délivrance. C'est une belle page de « plus que vous inscrivez dans les annales de la guerre « d'Afrique. »

» Au Fort l'on construisit un télégraphe aérien afin de communiquer avec Tizi-Ouzou. L'on apprit, le 5 juin, que le général Lallemand venait de battre huit mille Kabyles à Bou-Hinoun.

» — Mon père était l'un des moqaddem qui se trouvaient à cette défaite des nôtres, — interrompt un des invités du caïd. — Si Saïd, permets-moi d'ajouter que les Kabyles battus se sauvèrent à Souq-el-Khmis, mourant de faim, car ils ne connaissaient d'autre système de ravitaillement que leur capuchon : celui-ci vidé, il fallait jeûner. Mon père, en me racontant leurs misères, s'excusait de sa participation à ces combats en disant que certains colons avaient laissé croire que le nouveau gouvernement civil de la France, succédant à Napoléon, prendrait les terres des indigènes, et c'est pourquoi nos parents luttèrent avec désespoir pour leurs oliveraies et leurs champs, qui leur furent d'ailleurs laissés en grande Kabylie. Pourquoi les avait-on affolés? »

Levant le bras, le vieux Meddour murmura d'un ton à la fois ironique et amer :

— Mon ami, il n'en fut pas de même partout. Du côté de Maillot les bonnes terres des vallées furent confisquées aux insurgés. Il est vrai que leurs fils économes et laborieux ont pu les racheter en grande partie aux Français.

Quoique la nuit couvrît Tighzert de son ombre bleuâtre, je pus surprendre le sourire glorieux de quelques-uns des assistants, les plus jeunes. Cette reprise des terres berbères par le labeur et la puissance des « douros » ne leur déplaisait pas.

Le caïd reprit d'une voie recueillie :

— Lorsque le général Lallemand, bousculant les dernières

forces indigènes, pénétra dans le Fort, il lut lui-même cet ordre du jour à la garnison :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Quoique bloqués et entourés par des bandes sans nombre, « vous avez courageusement supporté les privations, les « fatigues et les dangers d'un siège de soixante-trois jours.

« De tous les points de la Kabylie on aperçoit toujours cette « place désormais glorieuse, que des gens de cœur ont con- « servée à leur patrie et à la civilisation ».

» J'avais déjà seize ans en 1857, continua Si Saïd, et je puis donc me rappeler la campagne du maréchal Randon contre nos tribus du Djurjura, et établir des comparaisons avec ce siège. L'armée du maréchal, en Kabylie, se composait de trente-cinq mille hommes et la guerre fut bien plus dure qu'en 1871, parce qu'à cette dernière date beaucoup de Kabyles ayant eu l'occasion d'apprécier les Français refusèrent de s'associer à la révolte d'Ali-Oukaci et de Mahmed-el-Djaadi.

» Quelques jours plus tard les victoires successives des généraux Saussier, Lallemand et Cérez décourageaient les Kabyles d'Oukaci qui tenaient encore la montagne. Ce prince de la qalaa des Beni-Hammad, forcé à la retraite, apprenait la mort du chef des chefs de cette insurrection, le noble bachaga Moqrani, l'hôte de l'empereur, le favori des dames de Compiègne. Tandis qu'il faisait sa prière et qu'il venait de prononcer : « La ila illa Allah ! » (Il n'y a de Divinité que Dieu !) ses amis le virent tomber prosterné. Ils le croyaient en adoration, alors qu'en vérité, il adorait son Dieu pour l'éternité, car une balle l'avait atteint au front.

» Ce coup de fusil mit vraiment fin à la grande insurrection de 1871. El Moqrani tué, son pouvoir tomba aux mains d'incapables, de pillards indignes de commander des Kabyles, qui pouvaient se tromper, mais se battaient cependant pour un idéal de liberté et méritaient des chefs honorables. Ces bandes devinrent des hordes qui tuèrent pour le plaisir et ravagèrent sans nécessités militaires. Ces gens auraient massacré les colons réfugiés au bordj Menaiel si les troupes françaises ne les avaient délivrés. Oui, cette insurrection finit laidement. Que Dieu nous préserve d'une telle calamité ! Nous

y aurions perdu énormément et noüs n'y aurions rien gagné. Est-ce bien votre avis? »

Dans la nuit, sous les millions d'étoiles éclatantes, les assistants encapuchonnés de laine blanche s'inclinèrent et leur murmure prolongé approuvait le vieux caïd.

Dans le ravin de Tighzert le miaulement guttural d'une hyène nous arrivait.

« Ah! voilà une bête qui regrette la curée d'un champ de bataille », prononça Meddour.

***

En petite comme en grande Kabylie, chaque fois que j'interrogeais un indigène intelligent sur le sens de l'insurrection de 1871 et sur les revendications précises des Berbères à cette époque, il paraissait assez embarrassé de me répondre.

« Nous autres, Kabyles, nous n'avions rien à réclamer, puisque nous vivions presque indépendants en fait. L'expédition du maréchal Randon nous avait conquis à la France sans rien détruire de nos mœurs. Nos djemaa, nos amins et nos tamens jouissaient d'une vraie liberté. Nos « kanoun » avaient été respectés. En somme, sauf l'impôt et les engagements d'un certain nombre de nos jeunes gens dans votre armée, nous ne nous apercevions guère de votre présence. »

L'amin d'un village des Beni-Yenni qui lisait nos journaux et connaissait Paris pour y avoir vendu les bijoux berbères de sa fabrication, m'assura qu'en tous cas, ce n'était pas le patriotisme comme nous l'entendons, c'est-à-dire le sentiment chaleureux de la nationalité, l'amour du sol paternel, qui avait soulevé les Kabyles. Doit-on croire que le fanatisme religieux fut la cause de la rébellion? Il en doutait, car les musulmans pouvaient pratiquer sans contrainte leur religion. Seuls les moqaddem d'esprit militant et qui ne pouvaient supporter des roumis près d'eux, même si ces roumis respectaient leurs mosquées et leurs pratiques, avaient accueilli avec faveur les avances des grands chefs féodaux arabes que le peuple kabyle, démocrate d'essence, eût repoussées s'ils n'eussent représenté, à cette heure critique, l'aventure, la guerre, la poudre, la fantasia, la razzia possible. Ce qu'il faut considérer dans cette

terrible insurrection algérienne qui compta trois cent mille rebelles arabes ou kabyles, c'est que l'esprit d'anarchie en germe dans l'Islam — comme jadis celle de Rome, la force française impose aujourd'hui son ordre à des peuplades diverses — se réveilla, et ce fut avec une joie puérile que les indigènes fourbirent leurs armes et acclamèrent les chefs qui prétendaient les conduire à une victoire fructueuse. Il est bien évident qu'outre la joie de se venger de certains voisins français avec lesquels ils pouvaient avoir quelques contestations, l'attrait du pillage fut un mobile déterminant pour les pauvres diables de Kabyles, enclins à s'exagérer les richesses des colons. Parce que les indigènes vivaient d'une petite mesure d'huile et d'une méchante bouillie de farine d'orge ou de glands, ils croyaient s'emparer de telles provisions chez les Français que leur vie en fût transformée.

Un peuple aussi pauvre que les Kabyles peut trouver dans la faim un motif à s'insurger. Les Pères Blancs des divers couvents que nous avons visités, nous disaient en effet :

« Tant que les indigènes pourront manger, ils resteront paisibles; seule la famine les soulèverait. Nous croyons d'ailleurs, très sincèrement, que, même dans ce cas, une bonne partie de nos voisins viendraient nous défendre, en faisant comprendre aux révoltés que des Français comme nous et comme leurs administrateurs n'ont jamais été la cause de leur misère, puisque, tout au contraire, ils poursuivent la dure tâche de les civiliser en leur apprenant à tirer un meilleur parti de leur sol. »

A l'école franco-kabyle de Tamazirt, le directeur avait prié les élèves de la grande classe, au mois de mai, de raconter quels propos sur la guerre se tenaient dans les djemaa. Un élève eut la franchise méritoire d'écrire :

« Certains Kabyles disent que Hadj Guillaume nous aurait apporté beaucoup de nourriture et d'argent. »

On ne saurait attacher une assez grande valeur à ce mot de « *nourriture* » chez une population très dense, condamnée à vivre dans un pays admirable pour les artistes, mais en grande partie rocheux, desséché, stérile. De même qu'en temps de paix les Kabyles glissent peu à peu de leurs montagnes vers les plaines arabes à terres profondes qu'ils convoitent, de

même la guerre n'apparaît à ce peuple réaliste que comme un moyen de satisfaire leur faim et de voler l'argent avec lequel on achète des céréales[1]. L'insurrection de 1871 serait donc en grande partie une tentative armée des Berbères pour conquérir les riches domaines créés par les Français. Accordons qu'il s'y mêlait, chez les Kabyles pieux — et ils ne le sont guère en cette année 1915 — la satisfaction de faire triompher l'Islam, si parfaitement contraire aux mœurs des chrétiens. Est-il enfin nécessaire de faire remarquer qu'aujourd'hui ces vaincus de 1871 ont bénéficié de notre victoire, qui les libéra des grands chefs féodaux : les Moqrani, Aziz-ben-chikl-el-Haddad, Mahmed-el-Djaadi, Amar-Amziane, etc., qui vivaient largement des dons imposés à tous les fellahs algériens ? Aujourd'hui le Kabyle sait que lorsqu'il s'est acquitté de son impôt, il reste entièrement libre de tous ses gains ; et il vient de constater qu'une guerre, même prolongée, ne nous oblige jamais à pressurer nos sujets.

Une grande évolution s'est donc faite dans l'esprit de tous les indigènes depuis ce dernier demi-siècle. Ils nous comprennent mieux après nous avoir vus à l'œuvre et s'ils ne nourrissent pas encore de tendresse à notre égard, les plus instruits, les plus réfléchis d'entre eux reconnaissent que notre présence améliore leur situation matérielle. Un Berbère est trop sensible au gain pour ne pas se sentir solidaire de nos intérêts qui sont devenus les siens. Les bonnes nouvelles qu'ils reçoivent du front les réjouissent, car ils s'en attribuent un peu le mérite : leurs frères, leurs fils ne se battent-ils pas à nos côtés ?

En 1871 nous dûmes organiser pour écraser l'insurrection des colonnes d'expédition qui comportèrent près de quatre-vingt-dix mille combattants. En 1915 les garnisons accoutumées, même réduites aux éléments territoriaux, suffisent, parce qu'il n'entre dans l'esprit d'aucun Kabyle de détruire ce qui assure son bien-être : la paix française. Il y a quarante-quatre ans nos défaites étaient commentées avec joie dans les tribus. Maintenant nos succès semblent aux indigènes un gain personnel et ils attendent avec autant d'impatience que les Fran-

1. Des tirailleurs kabyles ont été sévèrement punis pour avoir pris l'argen de leurs prisonniers allemands. Ils estimaient naturelle cette razzia des bourses

çais la paix glorieuse qui leur permettra de développer leur agriculture et leurs industries indissolublement liées à notre situation économique et militaire.

Le loyalisme des Kabyles est d'autant plus méritoire que, de tous les indigènes de l'Afrique du Nord, ils sont les plus éprouvés par les hostilités. L'Arabe pasteur nomade et l'Arabe producteur de céréales, — cet été la récolte fut exceptionnellement abondante, — n'ont guère souffert de la guerre, tandis que les Kabyles, plus mêlés à la vie européenne, sont atteints au même titre que les Français. En effet, dans le cercle de Fort-National, par exemple, où la densité kilométrique dépasse 175 habitants, ceux-ci ne peuvent vivre de leur sol et il leur faut s'embaucher dans nos exploitations, se répandre dans la Mitidja comme vignerons, s'offrir aux carrières tunisiennes de Gafsa, venir exercer en France les durs métiers de mineurs, de puddleurs, courir les plus reculées de nos campagnes afin d'offrir à nos villageois leurs tissus, leurs bois ouvrés de Djemaa-Saharidj, leurs bijoux des Beni-Yenni, leurs cadres incrustés de melchior, leurs armes des Ait-Menguallet.

L'un des plus réfléchis parmi les caïds, Mamri Bousaad, m'affirmait que tout l'orge et tout le froment cultivés en Kabylie ne pouvaient faire vivre ses compatriotes plus de quarante jours par an, car les surfaces à emblaver sont restreintes dans ces montagnes où les schistes, mordorés comme si l'encre violette y avait séché, les calcaires moirés comme des rubans, les marnes lie de vin et les calcaires d'un vert de bouteille, s'ils enchantent les peintres, désespèrent les laboureurs. Et non seulement, en Kabylie, les surfaces propres à la culture des céréales sont insuffisantes, mais les rendements sont si faibles que les agronomes poussent les indigènes à consacrer tout leur sol à la culture arbustive qui, seule, récompensera leur labeur. Dans ces conditions et avec des familles de six enfants, en moyenne, il est certain que ces montagnards sont obligés d'aller chercher au milieu de nous des moyens d'existence. Leurs milliers de colporteurs, de vignerons, de mineurs, de carriers, de tâcherons agricoles, de portefaix — à l'exemple de nos Auvergnats et de nos Limousins — viennent s'engager pour six à huit mois chaque année et rentrent en Kabylie à l'époque de

la cueillette des figues et des olives. Pendant l'année de guerre 1915, la seule commune mixte de Fort-National vit partir quatre mille de ses hommes les plus vigoureux pour la France. Les uns, sur la demande de la Chambre de commerce de la Rochelle, déchargèrent les charbons de Cardiff; les autres travaillèrent en Beauce et dans l'Orléanais à la rentrée des récoltes ; les plus habiles furent employés aux établissements d'artillerie, dans les usines de caoutchouc. Chaque mois le bureau de poste de Fort-National paya 200.000 francs aux familles indigènes de ces ouvriers ; aussi, cet hiver, les villages du Djurjura ont-ils été riches et heureux, donc paisibles. Comment pourrait-on croire que ces Berbères mêlés à la vie française soient nos ennemis, même s'ils ne nous comprennent guère, même s'ils n'aperçoivent de notre civilisation que ses échelons inférieurs? Si le gouverneur de l'Algérie n'eut pas un instant de crainte au sujet de l'attitude des Kabyles, son optimisme s'appuyait sur des faits et non sur des sentiments. Il savait que pas un gouvernement n'a fait un effort scolaire comparable à celui d'Alger, en Kabylie. Les soixante-six mille indigènes de la commune de Fort-National peuvent actuellement envoyer leurs fils dans trente écoles et bientôt trente-six écoles seront ouvertes. A Michelet, pas un village important du territoire qui ne possède également deux ou trois classes. Il faudrait y ajouter les écoles professionnelles de maçonnerie et de menuiserie, dont le directeur de Michelet nous vantait le travail. Le gouverneur savait encore combien la sollicitude d'administrateurs attentifs à sauvegarder les intérêts et la santé publics mérite la reconnaissance des meilleurs éléments berbères. Il n'ignorait pas davantage que les milliers de Kabyles dont il favoriserait l'exode en France deviendraient nos otages bénévoles.

Dans tous les villages où je suis passé, j'ai trouvé des familles en union aussi intime avec la France que peuvent l'être, par exemple, nos paysans bretons avec Paris habité par l'un de leurs fils. Dans beaucoup de logis je devais écouter la lecture de lettres naïves envoyées de Clermont-Ferrand, de Saint-Étienne, de Marseille, du Havre, par les maris embauchés sur les chantiers les plus divers. Détail amusant, ces lettres étaient souvent adressées à un bébé, car la coutume fait un

devoir à l'homme d'ignorer en apparence sa femme, et j'entendais des lectures dans ce style :

« Mon cher Aberkane, je gagne cinq francs par jour et comme je mange avec une petite pièce de dix sous, je rapporterai huit cents francs. En mon absence qu'on soigne bien la terre et qu'on taille les arbres. J'aimerais mieux perdre quelqu'un que de savoir qu'on ne soigne pas ma terre. »

Un colporteur écrivait à son aîné :

« Ouaci, la France où je suis ressemble aux Aï-Menguallet. Il y a du terrain mauvais. Il y a de bons champs. Il y a des gens aisés, mais j'ai trouvé des Français pieds nus dans des souliers de bois. Je ne l'aurais jamais cru si je n'avais pas vu. Ouaci, les Français traitent les Kabyles comme eux. Pas de différence. On est content et l'argent commence à venir. »

Un journalier, d'abord engagé dans une exploitation agricole, adresse cet avis à son frère resté à T...-A... :

« Viens me rejoindre à Puteaux, Areski. J'ai quitté mes premiers patrons de campagne pour Puteaux où l'on dirait que la caillasse est en or. Des jours je touche jusqu'à deux douros. Le monde d'ici me serre la main et on est camarade. Des fois je resterais ma vie à Puteaux. »

A Ighil-Ali, petite ville berbère de six mille habitants, nous avons eu communication de lettres écrites aux premiers mois de la guerre à leurs vieux parents, par des fils qui habitaient la France depuis huit et dix ans, y avaient fondé des familles et se considéraient comme des Français.

L'ensemble de ces petits faits nous donne la grande raison de la sagesse kabyle en ces années. Comment une famille qui possède l'un de ses membres, heureux, en France, pourrait-elle jamais songer à nous témoigner de l'hostilité? J'ai constaté avec quel soin touchant ces lettres étaient conservées. Les lignes en apparaissaient prestigieuses aux illettrés du logis et quand l'un des garçonnets, élève de l'une de nos écoles, déchiffrait un de ces billets à sa famille rassemblée, il semblait le conteur d'une bonne et grande aventure qu'ils écoutaient pensifs en essayant de s'imaginer cette France où « la caillasse est d'or » et où « le monde camarade vous serre la main ».

Rien ne servira mieux notre prestige que cette propagande par le fait. Si quelques faibles têtes kabyles peuvent prendre

à la civilisation l'alcoolisme, l'argot et les sentiments douteux des apaches de nos villes, l'immense majorité des émigrants deviennent fatalement et pour toujours nos clients, nos associés. Ils gravitent dans notre orbite. Les Berbères employés par nos colons d'Algérie, nos sociétés minières, nos compagnies de navigation, nos usines, deviennent nos alliés et leurs destinées resteront inséparables de la nôtre. Au mois de juin, dans les tribus que je traversais, j'étais sans cesse abordé par des indigènes qui me demandaient les moyens de se rendre en France.

A Taourit-Moussa, de pauvres diables m'assurèrent qu'ils avaient emprunté à des usuriers soixante-quinze francs contre une dette de cent cinquante francs, afin d'aller gagner leur vie en France. A l'important marché des Beni-Douala, ce fut une explosion de joie, lorsque le caïd Amokrane apprit à la foule que la Chambre de commerce de la Rochelle payait les frais de voyage aux trois cent cinquante portefaix qu'elle réclamait. Et, trop vite, le chiffre des volontaires dépassa le nombre des élus. Heureusement, presque chaque jour, l'administrateur de Fort-National, M. Laussel, recevait des dépêches de France réclamant des Kabyles. Il y avait un besoin urgent de main-d'œuvre à satisfaire.

L'été dernier, une expérience des plus intéressantes en Eure-et-Loir prouvait que ces Berbères pourraient utilement remplacer les ouvriers étrangers pour la moisson. Cette guerre va permettre de résoudre un grand problème. La Kabylie doublera de population tous les trente ans si le taux actuel des naissances se maintient. Or ces montagnards sont les gens les plus sobres et les plus énergiques de l'Algérie — nous ne disons pas les plus civilisés et les plus agréables de fréquentation. Il convient de les employer, car c'est assurer leur pacification définitive que de lier leur sort à notre vie industrielle.

Combien de nos départements ne pourront reprendre leur essor sans un appoint considérable de bras auxiliaires ! Il faut que cet excédent de population kabyle soit dirigé vers les villes et les campagnes où nous serions menacés d'un retour d'ouvriers étrangers au lendemain de la paix. Nous nous attacherons une race vigoureuse et nous réaliserons enfin une association que les Romains espérèrent. Pourquoi même — et j'y songeais en parcourant nos Basses-Alpes qui sont par leur

nature de sol et leurs essences, une Kabylie française, sans enfants, hélas ! — pourquoi ne tenterions-nous pas de fixer sur certaines parties de ce département déserté, les excellents arboriculteurs kabyles? L'État achète aux propriétaires des Basses-Alpes leurs domaines pour les reboiser. Combien plus féconde pourrait être l'œuvre culturale de quelques milliers de familles berbères implantées sur cette terre française?

En avril 1917, je me retrouve en Kabylie et je puis y constater, après trois ans de guerre, une sécurité absolue. Depuis 1915 une véritable armée de travailleurs indigènes — près de quatre-vingt mille — traversa la Méditerranée pour s'employer dans les usines ou campagnes de France. Si cette main-d'œuvre ne donna pas toujours pleine satisfaction, dans l'ensemble les industriels et agriculteurs se déclarent assez contents de ces Berbères. Il faut savoir discipliner ces grands enfants.

Les indigènes travaillant en France ont envoyé à leurs familles, par voie de mandats postaux, dix-huit millions de francs en 1916 et leurs économies atteindront trente-cinq millions cette année. Le bien-être des tribus les plus populeuses du Djurjura est donc assuré.

***

Nos intérêts mêlés nous assurent déjà la paix, — la neutralité bienveillante, s'il faut préciser, — mais on pourra mieux encore par l'établissement d'un important groupement kabyle en France. Comme soldats, comme cultivateurs, comme ouvriers, ces Berbères, nos sujets, se sont prouvés dignes de notre estime, et devant la loi fatale du vide qui attire les nouvelles forces, il nous paraît préférable de puiser des hommes dans notre Afrique française que dans les terres étrangères.

L'Algérie indigène qui s'est montrée loyaliste dans cette guerre, malgré les proclamations plus sottes qu'inquiétantes d'Hadj Guillaume et de Mahomet V, va se sentir indissolublement unie à la France par les échanges économiques multipliés et les relations de plus en plus cordiales des Français avec leurs sujets musulmans.

En 1870, deux peuples se coudoyaient en Afrique qui ne s'étaient jamais tendu la main : les Français vainqueurs et les Arabes vaincus; d'où l'insurrection.

Ne sera-t-il pas consolant de penser que, cette fois, notre victoire sera la victoire de la France appuyée sur ses indigènes, combattants ou travailleurs, et que les Berbères ne peuvent plus concevoir notre triomphe que comme le gage pour eux d'un avenir toujours meilleur?

CHARLES GÉNIAUX[1]

1. Prix du roman (Académie française) en 1917.

LE HAREM ENTR'OUVERT

MŒURS TUNISIENNES

A Chedlzia meurtt Tahar
ben Abd el Malek el Trabelsi
ma servante,
humble et précieuse collaboratrice,
Ce livre qu'elle ne lira pas.

I

LA MAISON DU CAÏD MANSOUR

Le caïd Mansour prend le café avec mon mari. Ils sont accroupis tous deux sur le divan, à la mode arabe, et fument en devisant.

Le caïd Mansour est un personnage digne et conscient de sa haute importance. Il est toujours vêtu avec la plus grande recherche. Ses burnous sont en fine laine de mâteur et ses gebbas aux teintes pâmées, — fleur de pêcher, gris tourterelle, nuance de crépuscule, — éparpillent autour de lui mille tendres reflets de soie.

Quand il entre, la pièce se parfume d'essences subtiles : ambre, jasmin ou rose.

Le caïd Mansour a des manières exquises et fières. Il me témoigne une déférence infinie, sachant qu'il convient de

traiter les Européennes avec plus d'égards et de respect que leurs époux.

— Le salut, Si Mansour !

— Le salut sur toi. Comment vas-tu?

— Comment va ta maison [1]?

— Grâce à Dieu ! Ma maison est en parfaite santé et soupire après ta venue. Ne l'honoreras-tu pas bientôt d'une visite?

— Avec plaisir, Si Mansour. Dis-lui que j'irai la voir prochainement.

C'est une grande et noble maison que celle du caïd.

Si Mansour a épousé, il y a une dizaine d'années, la princesse Bederen'nour — Lune éclatante — et son frère Si Chédli a pour femme Lella Zenouba, fille du ministre de la plume [2].

Ces dames me traitent en amie, et réclament toujours ma présence, précieuse distraction dans leur vie monotone. Et rarement je sors de chez elles, sans être suivie du grand nègre de Si Mansour, vêtu d'écarlate et portant un présent. Tantôt un bouquet tout rond où les fleurs fraîches, montées sur de longues tiges d'alfa, sont rehaussées de pistils en papier doré. Tantôt un plat rempli de pâtisseries arabes : backléouas luisants de miel, crottes de gazelle en sucre parfumé, morves du bey, makroudhs farcis de dattes, vertes samsahs aux pistaches.

Il y a plus d'un mois que je n'ai vu mes nobles amies, malgré leurs insistances à ma dernière visite. J'irai demain.

Et que vais-je apporter qui leur plaise et alimente un peu notre conversation?

L'autre fois je les ai ravies avec un vieux stock de catalogues des grands magasins. Pendant des journées entières, elles se sont passionnées pour les modes du Bon Marché d'il y a deux ou trois ans. Et Lella Zenouba m'a même chargée d'une commande : une écharpe de plumes dont elle meurt d'envie.

Ah ! voici qui les intéressera fort : un petit stéréoscope portatif et toutes les vues tunisiennes prises par mon frère durant son séjour ici.

1. On ne demande jamais ouvertement à un Arabe des nouvelles des femmes de sa famille.

2. Deuxième ministre du bey.

La maison de Si Mansour n'est pas très éloignée de la mienne. Elle occupe — comme toute demeure d'importance où il convient d'être tranquillement chez soi, loin de la rue, — une impasse entière aux arcades gracieuses. Les premiers bâtiments sont les communs et les écuries du caïd. Puis vient la maison, — le palais serait plus juste — de Si Mansour.

Bien entendu, les grands murs blancs ne trahissent la richesse intérieure que par leurs dimensions, et seule la porte, énorme, massive, en bois sculpté, dans son encadrement de marbre rose, atteste l'importance seigneuriale du logis.

Elle s'ouvre sur un vestibule revêtu de mosaïques et garni de divans où siègent en permanence les gardiens du lieu, un Marocain au profil d'ascète, et le nègre vêtu d'écarlate. Ils me connaissent et me laissent passer sans difficulté. Je heurte le marteau de bronze à la petite porte du fond.

— Qui est là? — crie une voix, de l'intérieur.

Et, suivant la formule, je réponds :

— Ouvre !

Cela suffit. Du reste, en le cas présent, mon accent me dénonce. Une grosse négresse entre-bâille la porte en ayant soin de se cacher derrière le battant, afin de ne point être vue des serviteurs mâles.

Je traverse le joli patio à colonnes, au-dessus duquel se découpe un carré de ciel très bleu, et je suis introduite dans un grand salon, tout en longueur, aux parois luisantes de faïences polychromes. Au centre se creuse le « divan » entouré de sofas abondamment pourvus de coussins. Les murs ont sept ou huit mètres de haut, et des lustres étincelants, en cristal de Venise, tombent des voûtes ciselées. Il fait presque frais dans ce salon, bien que dehors la chaleur soit lourde et l'on y voit à peine, après l'éblouissement du patio. Mais le yeux se font vite à l'ombre douce qui atténue les mille couleurs et les dorures d'une décoration orientale.

Pas plus dans cette pièce que dans toute autre du logis, il n'y a d'ouverture sur l'impasse ; mais de grandes fenêtres aux grilles en fer forgé donnant sur le patio.

Ces dames se font attendre longtemps. C'est leur habitude, car elles rehaussent leur parure chaque fois que je viens. Mabrouka, la négresse, me tient compagnie.

Mabrouka est une amie de Chedlïa, ma servante, elle va souvent la voir et lui conter les faits et gestes de ses maîtres. Parfois comme aujourd'hui ses confidences indiscrètes débordent jusqu'à moi.

— Par Allah ! tu arrives en un triste moment. Si Chédli n'est encore pas rentré cette nuit, et Lella Zenouba a pleuré jusqu'au matin en l'attendant. Sans doute était-il auprès de cette danseuse française pour laquelle il fait des folies...

Chacun sait que Si Chédli s'est acoquiné avec une petite chanteuse du Palmarium, perverse et prétentieuse, qui lui fait payer cher des faveurs à la portée de tous.

La caïd Mansour, malgré son chapelet, son air digne et ses hautes fonctions, est aussi libertin que son frère, et les aventures de ces deux nobles personnages défrayent la conversation de bien des harems.

A la rigueur, cela se comprend du caïd Mansour dont la femme est laide et plus très jeune, car voici déjà dix ans qu'il l'épousa dans sa fleur. Et l'on se souvient de sa déconvenue le jour des noces — si grande qu'il ne put la dissimuler — en dévoilant son épouse que le fard et les bijoux n'arrivaient pas à rendre belle.

Toute autre eût été répudiée sur l'heure et ramenée à son père avant la consommation du mariage. Mais, on ne répudie point une princesse ! une fille de sang beylical ! Et le caïd Mansour a gardé sa femme et son dépit.

Oui, cela se conçoit que Si Mansour cherche au dehors des compensations. Jadis il eût pris d'autres épouses ; mais maintenant cela ne se fait plus guère chez les citadins, outre qu'il serait peu séant de donner une rivale à la petite-fille d'un bey. Et certes, ce n'est point une joie pour les yeux de se poser toujours sur la laide et chevaline princesse Bederen'nour.

Mais, que Si Chédli délaisse la gracieuse Lella Zenouba; au corps d'ambre et aux yeux de génisse, pour des Françaises de mauvaise vie, par le Prophète ! voilà ce qu'on ne peut comprendre !...

C'est que Si Mansour et Si Chédli ont du sang brûlant dans les veines et du vice jusqu'à la racine des cheveux, en dignes fils de Si Abd el Latif, favori de Si Sadok bey, tous deux aujourd'hui dans la miséricorde d'Allah !

C'est à leur père — un ancien esclave, beau comme la lumière du matin, devenu tout puissant auprès de son illustre maître, grâce à des complaisances... païennes — qu'ils doivent leur grosse fortune, leurs palais de Tunis, de Rhadès et de Gamart, ainsi que cette frénésie qui les pousse aux pires excès.

Ne raconte-t-on pas que Si Abd el Latif mettait à mal toutes les femmes de son milieu, et allait jusqu'à faire garder par les soldats du bey les portes des hammams, les soirs où certaines dames particulièrement nobles et belles s'y étaient rendues, afin de satisfaire ses désirs en toute tranquillité. Et nul n'osait se plaindre ni résister à un si puissant personnage capable de vous faire pendre dans la cour du Bardo, sur un signe de son petit doigt.

L'occupation française a enrayé tout cela, et pareilles fantaisies ne sont plus à la portée de Si Mansour et de Si Chédli, ses fils. Mais, par Allah ! il reste bien moyen de s'arranger, et l'on a en outre aujourd'hui la ressource des actrices du Palmarium, du Casino de la Goulette, et des cocottes françaises ou italiennes qui circulent le soir sur le boulevard de la Marine.

Et les femmes, toujours trahies, toujours délaissées, éternelles prisonnières dans leurs palais de faïence, se morfondent des nuits entières en l'attente du mari pour qui elles se sont parées en vain.

Tout cela, je le connais par les confidences de la négresse Mabrouka, les récits de Chedlïa, les racontars de harems et de terrasses où tout se sait. Mais mes nobles amies ne m'en disent jamais rien, dans leur souci de dignité vis-à-vis d'une Européenne.

Justement les voici qui s'avancent à travers le patio, de leur démarche nonchalante et balancée, et le soleil fait un instant luire les ors de leurs parures.

La princesse Bederen'nour, pauvre « Lune éclatante », semble plus olivâtre que jamais dans son costume de soie mauve, au large pantalon bouffant.

Lella Zenouba, malgré ses soucis, est adorable et resplendissante. Ses beaux cheveux, noirs de henné, tombent en boucles sur ses épaules, retenus au front par un rang de perles

et une plaque d'or incrustée d'émeraudes ; de grandes boucles d'oreilles anciennes jettent des lueurs vertes le long de son cou, et ses doigts scintillent de bagues aux pierreries énormes. Elle porte un pantalon de satin noir brodé d'or et une gebba de tulle noir pailleté, sous laquelle transparaît par éclairs le splendide et lourd boléro d'or des jeunes épouses. Dans un ovale très fin, très pur, elle a les traits d'un dessin parfait ; un front étroit et poli, un petit nez droit, une bouche éclatante et bien arquée et de grands yeux noirs, des yeux immenses cernés de kohol, au regard doucement bestial. Une étoile en vérité ! à côté de cette prétentieuse Éliane d'Avricourt, caprice de Si Chédli.

Toutes deux, la princesse Bederen'nour et Lella Zenouba ont les joues peintes, les lèvres rougies au carmin, les doigts et les cheveux passés au henné, et, barrant le front, d'épais sourcils noirs hardiment tracés. Elles répandent un violent parfum de jasmin. Auprès d'elles, on se croirait dans une serre pleine de fleurs.

Elles ont une distinction de race, une politesse raffinée, et ne savent ni lire ni écrire. Toute leur instruction consiste en quelques sourates du Coran, apprises par cœur, sans les comprendre.

La princesse Bederen'nour semble intelligente, et la petite Lella Zenouba, parfois, a de subtiles reparties. Mais elles n'ont rien vu et ne connaissent rien. Elles ont passé de la maison paternelle à celle de l'époux en toute ignorance du monde environnant. Elles ne savent pas ce qu'est une rue, une place, un jardin, le grand ciel libre...

L'été elles s'en vont à Rhadès ou à Gamart, en d'autres palais pareillement clos et luxueux. Seuls, la plainte assourdie des vagues et le goût salé de l'air peuvent leur dénoncer l'inconnue sans limites, qu'elles ne se figurent pas.

On les emmène de Tunis la nuit, en des carrosses bien fermés, où elles ont peur, — car c'est une impression terrible pour des femmes de se sentir ainsi hors de chez soi. — Et elles ne retrouvent leur assurance qu'à l'abri des grands murs farouches et protecteurs.

Elles ne reçoivent aucune visite — à part moi — et n'en font jamais. Les dames arabes ne sauraient sans scandale

sortir de chez elles, comme ces femmes du peuple qui courent d'une maison à l'autre pour colporter les nouvelles. Et pourtant elles savent ce qui se passe : intrigues, maladies, chagrins, disputes, dans les grands harems, car leurs servantes les tiennent au courant de toutes choses.

En de rares circonstances, elles traversent la ville, dans leur voiture aux volets de bois soigneusement clos, pour la mort d'un proche parent, l'accouchement d'une sœur, ou, réjouissance suprême, les fêtes d'un mariage. Mais des mois, et parfois des années s'écoulent sans qu'il leur arrive de quitter ainsi la maison conjugale.

Cet été, elles n'iront point comme d'habitude à Rhadès où l'air est plus frais. La mère du caïd Mansour et de Si Chédli étant morte l'an passé, il leur faut par cette privation porter son deuil, et aussi renoncer quelques mois encore aux broderies et aux petits ouvrages dont elles occupent généralement les longues journées.

Du reste, leurs époux forment pendant ce temps le projet d'aller à Paris, et de goûter à toutes les délices montmartroises.

La princesse Bederen'nour et Lella Zenouba trouvent très naturel de se morfondre si sévèrement pour la perte d'une belle-mère despotique et méchante, tandis que leurs maris s'amusent. Mais ce qu'elles ne peuvent admettre, malgré l'habitude et la généralité du fait, c'est, à cause de créatures indignes, d'être délaissées, et surtout ruinées !...

Car, il n'y a pas à s'y tromper, malgré les palais de faïence et de marbre, les étoffes brodées d'or, les perles et les diamants, c'est bien la ruine sinistre qui plane au-dessus de la maison du caïd Mansour, et l'ombre de ses ailes angoisse les nobles prisonnières.

La grosse fortune de Si Abd el Latif est déjà fortement entamée, et chaque jour Si Mansour et Si Chédli y font de nouvelles brèches. Il y a un an, Si Mansour a vendu au Juif Haïm Boudboul, pour quelques milliers de francs, ses oliveraies de Nabeul, qui en valaient plus de cent mille, afin de payer à sa maîtresse, la danseuse arabe Leila, un collier dont elle avait envie. Récemment encore, tout à sa nouvelle passion la petite Rose Printemps, il vient de céder à perte ses cultures d'El Arousa. Et Si Chédli, follement prodigue pour Éliane

d'Avricourt, imitant l'exemple de son aîné, vend et hypothèque ses biens avec entrain.

Cela peut durer ainsi huit ou dix ans peut-être, mais ensuite?

Et voilà les soucis qui creusent si profondément sous le fard les traits de la princesse Bederen'nour et cernent les beaux yeux enfantins de Lella Zenouba.

Mais elles rient devant moi, sachant dissimuler ce qu'il convient, et aussi du plaisir réel de me voir qui rompt l'ennui de leurs longues journées inactives. Quelques servantes curieuses se sont jointes à Mabrouka, et debout, non loin du divan où nous sommes installées, écoutent et prennent part familièrement à la conversation.

Ne vivent-elles pas dans l'intimité de ces dames, initiées à leurs intrigues, à leurs chagrins, toujours prêtes à duper leurs maîtres, à les suivre, à les épier, pour le compte des épouses prisonnières et inquiètes?

Ne partagent-elles pas avec leurs maîtresses les restes du repas, après que Si Mansour et Si Chédli se sont restaurés? N'ont-elles pas la clé de leurs plus dangereux secrets, qu'elles ne trahiraient pas devant la mort, liées par cette sorte de franc-maçonnerie qui unit toutes les musulmanes contre les maris?...

L'une d'elles apporte le café dans de petits calices en porcelaine rose. La conversation languit entre mes amies et moi, car depuis ma dernière visite, leur vie s'est écoulée uniforme, goutte à goutte, comme cette eau qui tombe régulièrement de la vasque de marbre dans le bassin, au milieu du patio.

Et mes occupations à moi, elles ne les comprendraient pas.

Alors j'appelle à mon aide le petit stéréoscope, emporté à cette intention.

— Vous allez voir...

Mais déjà Lella Zenouba s'est enfuie peureuse, et la princesse Bederen'nour affolée se cache le visage.

— Non ! non ! ne nous photographie pas ! C'est impossible !... une petite-fille de Si Mhamed bey !... Une fille du ministre de la plume !...

Je rassure mes défiantes amies :

— Cet appareil n'est point « une machine à portraits ». Sur la tête de ma mère ! Mais qu'elles regardent plutôt...

Timidement la princesse Bederen'nour risque un œil, puis deux.

— Oh ! Allah ! qu'est ceci?

— La rue du Pacha, tout simplement ; la rue même où vous demeurez.

— Par mon Maître ! que c'est curieux !

— Et voici la grande mosquée de l'olivier, le souk des parfums, celui des étoffes, le Dar el Bey...

— Oh ! Oh ! que d'hommes !

La princesse Bederen'nour et Lella Zenouba se passionnent.

— Ceci est un champ d'oliviers, et ceci... vous reconnaissez?...

— Par le Prophète ! Si Mansour et Si Chéidli ! Mais...

La voix de la princesse s'altère et ses sourcils se froncent imperceptiblement.

— Quelle est donc cette femme arabe auprès d'eux?... sans doute cette danseuse Leila?... une courtisane seule a pu consentir à se dévoiler devant des hommes et à se faire portraiturer avec eux...

— Non, non ! Vous n'y êtes pas. Pensez-vous que j'admettrais chez moi une... dame de la rue du Persan? car cette photographie a été prise dans ma propre maison. Regardez bien.

— Ah ! Ah ! mais c'est toi !... Par la tête de Si Ahmed el Tijani ! c'est toi même en musulmane ! — s'écrient mes amies tout à fait déridées et joyeuses.

Le stéréoscope passe de main en main parmi les servantes. Puis de nouveau on examine les vues tunisiennes, la place Bab-Souika, la rue Halfaouine grouillantes d'Arabes...

— Oh ! Allah ! que je serais malheureuse s'il fallait me trouver dans cette foule ! — s'exclame Lella Zenouba.

— Et quelle honte ! — ajoute la princesse.

Car mes nobles amies ne regrettent ni leur réclusion, ni la sévérité de leur existence. Loin de là ! Elles se font une gloire de leur mystérieuse inviolabilité, de la rigueur avec laquelle elles suivent leurs vieilles coutumes.

C'est le souci des traditions qui dénote leur rang et les élève bien au-dessus des femmes vulgaires.

Lors de mes premières visites je leur avais demandé naïvement si elles ne souffraient pas de vivre toujours enfermées.

— Par le Prophète de Dieu ! mais si l'on voulait nous forcer à sortir, nous pleurerions pour rentrer !

Et ce sont elles-mêmes qui m'ont fait remarquer avec orgueil que leur demeure n'avait point d'ouverture sur l'impasse, et que leur voiture était close par des volets en bois, et non par ces rideaux qu'un souffle peut soulever, et que les femmes de la petite bourgeoisie écartent curieusement du doigt, au risque d'être entr'aperçues dans l'ombre par un passant.

L'intérêt du stéréoscope épuisé, je me lève pour partir, mais ces dames me retiennent avec insistance.

— Oh ! reste encore un peu. Qu'as-tu tant à faire? Il y a si longtemps que nous ne t'avions vue !

— Et je veux te montrer cette écharpe de plumes, commandée par toi, et qui est arrivée avant-hier, — ajoute Lella Zenouba. — Montons à ma chambre.

Nous traversons le patio plein de lumière et prenons un escalier de marbre blanc. Puis des vestibules et des couloirs, et des chambres, et encore un petit patio, et d'autres pièces à l'infini, toujours pavées de marbre et revêtues de faïences. La maison du caïd Mansour, vaste et peuplée comme toutes les demeures arabes, abrite soixante personnes, maîtres, enfants et serviteurs. Voici enfin la chambre de Lella Zenouba, que je connais bien, avec son divan, ses lustres, son plafond peint et sculpté, ses énormes lits anciens à colonnes, dont les frontons d'or se découpent sur fonds de miroirs. Ils sont luxueusement garnis de courtines et de coussins en satin brodé, et occupent chacun une extrémité de la pièce. « Car l'aube ne doit point surprendre l'homme dans le lit de son épouse. » Et je retrouve hélas ! aux deux côtés de la porte, les armoires à glace Louis XVI, — compléments indispensables, depuis ces dernières années, de toute chambre arabe qui se respecte. Lella Zenouba en tire l'écharpe de léger marabout blanc et la jette sur ses épaules.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie?

— Sans doute, mais je préfère encore celle-ci, en tulle lamé d'or, et qui ne vient pas de Paris.

Que de belles choses possède Lella Zenouba ! Ce coffret d'argent ciselé ! et ces flacons à parfums en cristal doré, aux cols

minces et longs, de forme rare ; ces petits étuis à kohol, ces broderies précieuses...

— Veux-tu voir nos bijoux?

Elle sort de l'armoire une grande cassette pleine d'écrins, et sur un signe de sa maîtresse, Mabrouka apporte un coffre d'ivoire contenant les joyaux de la princesse Bederen'nour.

Sur le divan, c'est un éblouissement fantastique de pierreries, de colliers de perles à plaques incrustées de roses, de longues boucles d'oreille où les diamants tremblent comme des gouttes d'eau entourées d'un cercle de lumière ; de bracelets travaillés avec un art exquis... Et parmi ces trésors de famille, les parures trop modernes données par Si Mansour et Si Chéidli à leurs épouses : guirlandes de fleurs, étoiles, diadèmes aux mille reflets.

Oh ! ces bagues de la princesse Bederen'nour ! Bien arabes celles-là, où les topazes, les rubis, les émeraudes sont enchâssés en de lourdes montures ciselées,

— Mais tu n'as pas vu la plus belle, celle-ci que Si Mhamed bey donna jadis à ma grand'mère, Lella Kmar, son épouse favorite.

Elle me passe un joyau, près duquel en effet tous les autres pâlissent. Un énorme diamant, d'une extraordinaire limpidité, serti dans une couronne d'or aux ciselures incroyablement fines et compliquées. Un vrai bijou de reine ou d'odalisque. Mais je ne l'imagine pas à la main d'une Européenne. Cette bague fait une saillie bizarre sur le doigt.

Et j'admire encore les mille ustensiles de toilette : aiguières d'argent, boîte à fard, miroirs, coffrets incrustés d'écaille et de nacre.

Avant de partir, il me faut dire boujour aux enfants : les quatre fillettes de la princesse Bederen'nour, qui apprennent le français avec une institutrice juive, et ses trois garçons, déjà conscients de leur importance mâle. Les aînés — cinq et sept ans — récents circoncis, ont des grimaces de souffrance, malgré leur précautionneuse démarche écartée. Et il y a aussi la toute petite et laide progéniture de Lella Zenouba qui piaille dans les bras de sa nourrice.

Je quitte enfin mes amies. Le garçonnet Béchir m'accom-

pagne cérémonieusement jusqu'au bout de l'impasse avec sa démarche de jeune canard.

***

La semaine suivante, passant par la cuisine, j'aperçus Mabrouka la négresse en vive conversation avec Chedlïa :

— Oh ! Allah ! Qu'il soit exalté ! Oh ! notre Seigneur Mohamed !... Oh ! Miséricordieux ! — gémit-elle en me voyant. — Quel malheur !... La princesse Bederen'nour est au désespoir !... Sa bague de diamant, le présent de Si Mhamed bey a disparu ! Hier elle était en train de se parer, aidée de la petite Aïcha lorsque Si Mansour est entré. Il l'a entretenue quelques instants, et quand la princesse s'est remise à sa toilette la bague n'était plus là !... Il n'y avait dans la chambre qu'Aïcha, mais on a beau la fouetter, elle s'obstine à ne pas avouer son vol. C'est une tête solide ! Du reste, il est vrai qu'on l'a fouillée en vain. Et que ferait-elle de ce bijou, elle qui ne sort pas de la maison?... Dans ma pensée, c'est le tour d'un « chitane », d'un diable jaloux qui a enlevé la bague. On ne la retrouvera jamais !

Quelques temps après, nous prenions le thé au Belvédère avec des amis. Des messieurs et une petite femme très empanachée, à la toilette suggestive, occupaient la table voisine.

— C'est, — me dit M. X..., — une professionnelle du lieu. Et remarquez comme elle pose sa main en évidence, pour qu'on voie bien la fameuse bague dont tout Tunis a parlé, cadeau, dit-on, d'un amant indigène. En vérité, elle est splendide. Ces Arabes sont d'une générosité !

La dame allongeait en effet, avec affectation, une main fardée qu'ornait un seul et royal diamant...

Mais cette bague !... Je la connais... Elle n'a pas sa pareille... C'est le présent de Si Mhamed bey à Lella Kmar, la bague de la princesse Bederen'nour !

Le caïd Mansour vole les bijoux de sa femme pour les offrir à sa maîtresse...

II

MENU PEUPLE

Sur la terrasse... à l'heure où les ombres sont délicieusement pâles et longues. Les murailles encore éclairées se dorent d'un éblouissement de soleil ; puis elles deviendront abricot et roses, avant de s'éteindre dans le mauve, et de s'ensevelir dans le bleu des nuits transparentes, où l'on a toujours l'impression d'un clair de lune, même lorsqu'il n'y en a pas...

Les hirondelles tracent des méandres rapides, et le vol lourd des pigeons bariole un instant les murs d'ombres vertes et fugitives. Un pépiement d'oiseaux agite les mûriers de la place Halfaouine dont le bourdonnement monte jusqu'à moi. La mosquée arrondit ses dômes bleuissants, des minarets s'élancent vers le ciel, un palmier ou un eucalyptus jaillit entre deux murailles et l'on aperçoit très loin, au delà de la ville, la colline de Sidi Bou Saïd où les riches Carthaginois avaient bâti leurs demeures, le golfe couleur turquoise, et la chaîne de montagnes presque irréelles, dominée par le Bou Kornine, mont de Tanit et de Salammbô.

Les terrasses commencent à s'animer : c'est l'heure où les femmes du peuple montent des maisons pour plier le linge étendu, surveiller les tomates qui sèchent et se contractent douloureusement tout le jour sous le grand soleil, et surtout afin de s'assembler entre voisines et de babiller en respirant l'air frais.

Quelques silhouettes se penchent au-dessus des patios béants pour héler les retardataires.

Habiba et Zoh'rah, mes petites servantes, sont accroupies près de moi.

Habiba chantonne et s'accompagne de la derbouka. Son profil égyptien aux lignes droites et pures, s'enlève sur le ciel doré du couchant. Ses cheveux étroitement serrés dans une sorte d'étui en soie noire, petite queue raide et comique,

descendent jusqu'à la taille. Elle porte un tricot bleu, une tacrita [1] verte, un boléro jaune brodé de violet sombre et une fouta [2] rayée mauve et blanc. Habiba a douze ans. C'est une fillette toute en bronze aux traits menus, aux longs yeux noirs et langoureux dans un ovale parfait. Je m'amuse parfois à la parer d'étoffes somptueuses, de bijoux anciens, de broderies d'or aux reflets atténués. Habiba, la petite servante, devient une idole énigmatique, une princesse de légende aux regards pleins de rêve, dont le secret affolerait les hommes.

Et moi, je sais que malgré cette étrange beauté, Habiba n'a rien de fatal. C'est une simple gosse, ni très sage ni bien intelligente, menteuse, poltronne, et sans aucun attrait mystérieux, mais douce et caressante.

Depuis longtemps déjà, ses parents l'ont « donnée » à un grand gaillard demi-nègre qu'elle n'a jamais vu et qui ne la connaît pas. Cet hiver ils comptaient célébrer les noces ! Mais nous nous y sommes opposés, et la volonté des maîtres fait loi. Habiba, fillette frêle, jouera quelques années encore à la poupée — s'il plaît à Dieu !

La petite Zoh'rah n'a que huit ans. Toute noiraude et pas jolie avec son bout de nez drôle et ses cheveux crêpus, elle est vive et maligne comme un singe, travailleuse, bavarde, n'ayant peur de rien. Elle sait faire le couscous et le ménage, chercher l'eau à la fontaine, laver le sol, servir à table et... casser la vaisselle..

— Vois, Lella, comme je suis mauvaise ! Je viens encore de briser ce verre, — me dit-elle avec son air fûté, nullement contrit.

— Eh bien, Zoh'rah, que mérites-tu?

— Je dois manger du bâton.

— C'est juste, arrive ici.

Zoh'rah reçoit stoïquement quelques claques sur le derrière, — des claques de rien du tout, pour la forme, dont ensuite les petites rient entre elles en racontant, non sans un certain mépris, que « Sidi et Lella [3] » ne savent pas battre, et que Lella surtout « tape comme un poulet ».

1. Foulard de soie noire sur la tête.
2. Pièce d'étoffe nouée à la taille.
3. Monsieur et madame.

Habiba et Zoh'rah sont deux pauvres bédouines abandonnées, que Chedlïa adopta, n'ayant pas d'enfant. Habiba avait quelques jours au plus, lorsque le vieux Baba [1] Tahar, mon serviteur, l'a trouvée au coin d'une rue « comme un petit chat » et rapportée à sa femme. Mais il y a deux ans à peine que Chedlïa au cœur maternel recueillit Zoh'rah, nouvellement orpheline. Et la petite se souvient fort bien de sa première existence chez les nomades, lorsqu'elle dormait dans une « chambre de crins [2] » et entendait la nuit le cri des chacals et le ricanement des hyènes, errants autour du douar.

En ce moment Zoh'rah est en grande conversation avec mon mari. Elle est excessivement bavarde et nous amuse.

— Oui, Sidi, — raconte-t-elle, avec ses yeux brillants et son air de ouistiti, — lorsque le « serviteur [3] » est mort, il voit l'Élevé, et reste au Paradis plein de roses et de parfums. Mais s'il a été mauvais, Allah lui dit : « Qu'ai-je à faire avec toi? » et il tombe dans la géhenne remplie de serpents, de scorpions, de couteaux et de flammes, où les « chitanes [4] » le font rôtir comme un agneau.

— Toi, Zoh'rah, où iras-tu?

— Qui le sait?... Mon Maître... au Paradis, s'il plaît à Dieu ! Mais si je suis méchante, si je jure le nom d'Allah, si je mens, si je casse les assiettes, si je dis : « Ne me bats pas ! » quand je l'ai mérité, ou si je pleure quand on me fouette, j'irai dans la géhenne avec les « chitanes ».

Malgré cette terrible perspective, les yeux de Zoh'rah pétillent de malice et de gaieté. Je doute fort que la crainte de l'enfer préserve ma vaisselle.

... Mes voisines m'appellent. Elles montent à leur terrasse à l'insu des maris, car elles sont de petites bourgeoisie, et il ne sied pas qu'elles imitent les femmes du peuple en toutes leurs libertés. Elles se font une gloriole de ne jamais sortir à pied, et seulement en voitures closes, aux grandes occasions, comme les dames.

Mais la curiosité l'emporte sur le soin de leur dignité, et elles

1. Père Tahar.
2. Une tente.
3. L'homme.
4. Diables.

se penchent volontiers aux treillis protecteurs des moucharabiés pour épier la rue, ou grimpent aux terrasses dont l'attrait est si tentant, le soir, lorsque les hommes sont absents.

Je les trouve toutes quatre, Mah'bouba, Cherifa, Fatma et Manoubia la fiancée, en grand conciliabule avec les femmes des patios environnants, colporteuses de nouvelles. Elles se réjouissent des noces prochaines de Manoubia, et celle-ci exulte sous l'air de pudeur qu'il convient d'affecter.

Pourtant elle ignore tout de sa future existence, et c'est à peine si elle a entr'aperçu derrière ses volets la silhouette de Si Ahmed, lorsqu'il passait dans la rue. Mais il y a la joie des toilettes, des pantalons de satin, des boléros et des vestes brodées qu'on prépare, des bijoux d'or et des fêtes nuptiales. Et aussi les voluptés amoureuses dont les femmes arabes parlent très volontiers.

Elle est petite, boulotte et pas jolie. Ses vingt ans n'ont épargné ni son teint qui se fane, ni son cou qui s'empâte, ni ses dents qui se gâtent. Et j'imagine la surprise de Si Ahmed, au jour des noces, lorsque pour la première fois il la dévoilera...

D'autres voisines les rejoignent encore, ainsi que Chedlïa ma servante et ses sœurs Douja et Fatma, installées chez moi en visite de quelques jours. La plupart de ces femmes, précocement envahies par la graisse, ont cette pâleur spéciale des citadines trop recluses. Pourtant il leur arrive de sortir dans le quartier, deux par deux, bien emmitouflées dans leur « soufsari » de laine blanche, et le visage soigneusement couvert de cet affreux masque en crêpe noir des Tunisiennes. Elles vont au souk faire les provisions, au hammam parfois, et surtout de maison en maison, chez les parentes, amies et connaissances, pour apprendre et raconter toutes les nouvelles.

... Des yous-yous et des chants arrivent de la rue. C'est un trousseau de fiancée que l'on transporte chez l'époux à dos de mules, et toutes les femmes aussitôt s'avancent curieuses et furtives au bord de la terrasse, en se voilant par précaution d'un pan de fouta ou d'une tacrita défaite. Elles examinent et discutent en connaisseuses les coussins brodés, les matelas, les flacons d'eau de rose et de fleur d'oranger

serrés dans une corbeille, et les armoires à glace de la future épouse.

— C'est bien, et va-t'en avec le salut !

Expression intraduisible, dont les mots « quelconques » ou « médiocre » ne rendent pas la saveur, — décide Chedlïa, ma servante.

Ses jugements sont fort écoutés dans ce petit cercle, car Chedlïa est une grande gaillarde au verbe haut, d'intelligence prompte et déliée. La dernière et la plus jeune des cinq femmes, répudiées ou mortes, du vieux Tahar ben Abd el Malek, c'est elle qui le fait vivre maintenant par son travail, après les années de quasi-opulence où il dépensa follement l'héritage paternel.

Car nul ne songerait à rémunérer les services du pauvre Baba Tahar, — bon tout au plus à faire des commissions, — n'était son épouse, Chedlïa la très experte.

Cette matrone de quarante ans, sage, avisée, apte à tous les progrès, dégagée des grossières superstitions de son milieu, n'a qu'une faiblesse. Elle est restée femme, et femme arabe de la pointe des pieds à celle des cheveux, par son amour immodéré de la parure. Tout ce qui brille, tout ce qui est chiffon la transporte.

Baba Tahar dit, avec un retour de jouissance, en parlant de son argent enfui :

— J'ai tout mis dans mon ventre, sidi !

Chedlïa, elle, mettrait volontiers tout ce qu'elle gagne sur son dos et celui de ses fillettes.

Le cercle des femmes accroupies vient de s'augmenter encore d'une recrue, Mbarka, dont l'œil poché, la face tuméfiée, révèlent les sévices du mari. Mais pour l'instant elle oublie ses infortunes conjugales, toute à l'extraordinaire nouvelle, — le fait du jour colporté de terrasse en terrasse, — qu'elle répète : « Si Mokhter el Gafsi a surpris sa femme, Lella Saïda, en flagrant délit avec son cocher, le nègre Chaïd Turki, et vient de la faire enfermer au Dar el Joued. »

Au Dar el Joued !... Lella Saïda, fille d'un cheick cadhi, avec les femmes de basse classe, les bédouines et les prostituées ! Lella Saïda, la très fière et la très noble !...

Voilà bien de quoi passionner et apitoyer les musulmanes

de Tunis, riches et pauvres, avec ce petit frisson d'angoisse du châtiment auxquelles toutes elles sont sujettes... car un mari peut toujours faire emprisonner sa femme si cela lui convient. Ce soir, d'un bout à l'autre de la ville, les commentaires vont bon train...

... La nuit est tombée peu à peu sur les groupes de babillardes, et les patios s'éclairent de tous côtés, creusant des trous roses dans l'ombre bleue.

Un long cri mélancolique et rythmé retentit soudain dans le ciel, au-dessus des femmes attardées, des rues bruyantes et des rumeurs lointaines. Du minaret voisin, la muezzin jette sa prière aux quatre coins de l'horizon.

— Allah ! Allah est le plus grand et Mohamed est le Prophète d'Allah !

III

NOCES PRINCIÈRES

La princesse Bederen'nour m'avait dit :

— Ma sœur Zobéida se marie dans un mois, tu devrais aller la voir.

Je trouvai la petite princesse bouleversée à la pensée des noces prochaines.

— Je n'en dors plus la nuit, et ma peur s'augmente à mesure que passent les jours, — m'avoua-t-elle.

— Ton père tient donc tellement à cette union qu'il t'y contraint malgré ta répugnance?

— Oui, Si Abd el Karim est d'une haute et ancienne famille et sa situation de mufti est des plus importantes. Du reste il ne peut me déplaire plus qu'un autre, je ne le connais pas... C'est le mariage que je redoute. Alors, tu comprends c'est inutile d'importuner mon père. Je sais bien qu'il est grand temps de me marier, j'ai dix-neuf ans... A cet âge mes sœurs avaient déjà des enfants.

— Pourquoi te tourmenter? Les jeunes filles attendent

généralement leurs noces avec impatience. Si Abd el Karim sera sans doute ton esclave et te comblera de présents.

— Oh ! Allah ! j'ai si peur !...

— Mais, voyons, un mari n'est pas un ogre.

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un homme !...

— Pourtant le prince Ibrahim?

— Mon père ! ce n'est pas la même chose... et lui non plus, je ne le connais guère, il est toujours absent. Quand il revient, tout le monde tremble en sa présence. Je n'ai ni frère ni cousin, je n'ai jamais vu un seul homme, et on va me livrer à celui-là ! Oh ! Miséricordieux !...

La petite princesse frissonne... C'est une enfant nerveuse et impressionnable à l'excès. Toute jeune, elle faillit mourir de chagrin, quand le prince Ibrahim répudia sa mère, et maintenant encore, elle est ébranlée de sanglots ou de fous rires à la moindre chose. Malgré son éducation strictement recluse, elle a des aspirations étranges pour une musulmane. Le sort d'odalisque, destinée au bon plaisir de l'époux, qui est celui de toutes les femmes arabes, la révolte. Elle ne peut admettre qu'on dispose ainsi de sa personne.

— Bêtises de jeune fille, — dit Lella Lejiha, sa tante, — la vie se chargera de les dissiper.

Je demande à voir ses toilettes pour la distraire des pensées angoissantes. La princesse Zobéida est coquette, un sourire détend aussitôt son visage, et elle me montre les costumes splendides dont elle se parera bientôt. Il y en a de toutes couleurs, en moire, en satin, en velours, en brocart, alourdis de broderies, rehaussés de paillettes, lamés d'or et d'argent. Et des petites mules précieuses comme celles de Cendrillon, des taguias [1] étincelantes, de grands haïks en souple soie blanche, pour s'envelopper dans les carrosses, plus tard, — bien plus tard, — car trois années entières après les noces, la jeune épouse ne peut sous aucun prétexte sortir du domicile conjugal.

— Par mon Maître ! comme il te trouvera belle, et comme il t'aimera ! — s'exclame Hanifa, la vieille servante, en maniant les étoffes.

1. Calottes à longs glands.

Le visage de la princesse se rembrunit :

— Tais-toi, — crie-t-elle avec colère. — Je t'ai défendu de me parler de lui, et toute la journée tu m'en emplis les oreilles.

— Oh ! Lella, pardonne-moi ! Par la tête de notre Seigneur Mohamed, tu sais bien que je t'aime plus que mon père, plus que mes enfants. Si tu veux, j'arracherai mes yeux et je te les donnerai.

— Bien, bien, — dit la princesse, — range ces vêtements et laisse-nous en paix... Voilà, — reprit-elle, quand nous fûmes sorties, — ce que j'entends du matin au soir. Ma tante, mes sœurs, les servantes, ne savent parler que de Si Abd el Karim. J'ai bien le temps d'y penser : toute ma vie ! Ne peut-on me laisser tranquillement jouir de mes derniers jours ici?

Mais d'elle-même au bout de quelques instants, elle revient à ce sujet, le seul dont, malgré tout, son esprit soit hanté.

— Tu as vu ma sœur Bederen'nour? Que dit-elle de mes noces?

— Elle s'en réjouit fort, et m'a chargée de ses salutations et de ses vœux, en attendant le jour prochain où elle viendra.

— Cependant elle n'ignore pas que je suis malheureuse.

— Elle pense que Si Abd el Karim saura bien rafraîchir ton cœur.

— Le mariage ne lui a pourtant pas apporté un grand bonheur.

— Elle ne m'en a jamais rien dit. Mais je crois en effet que le caïd Mansour n'est pas un époux modèle...

— Si Abd el Karim n'est plus jeune, — reprit la princesse rêveuse, — il a dépassé cinquante ans. On dit que les vieux maris sont les meilleurs.

— Sans doute. Ils ne songent pas à tromper leurs femmes, et leur témoignent encore plus d'amour que les jeunes gens.

— L'amour me fait peur ! — déclare la petite princesse farouche.

La semaine des noces fut vite arrivée. Le palais du prince Ibrahim devint une ruche bruyante ; les servantes couraient à travers la maison, portant des étoffes et des paquets ; les invitées s'étaient installées dans toutes les pièces avec leurs

coffres, et la célèbre hennena Homeina ne quittait plus la fiancée.

— Tu viendras le cinquième jour, — m'avait dit la petite princesse. — C'est celui où l'on transportera mes affaires chez Si Abd el Karim. Tu ne me verras pas, mais ma sœur Bederen'nour sera là pour te recevoir.

Je n'eus garde de manquer à l'invitation, et je tombai en pleine effervescence. Les négresses installaient dans le grand patio les malles remplies de linge, la literie, les courtines et les coussins en satin brodé, les coffres d'argent ciselé contenant les ustensiles de toilette, les armoires à glace venues de Paris, les corbeilles où se pressaient les flacons de parfum et les bouteilles d'eau de rose, d'atterchïa et de fleur d'oranger, — toutes choses données par le père à la fiancée. Le reste du mobilier, lustres et parures, attendait la princesse au domicile de l'époux.

Je fus reçue par la princesse Bederen'nour et présentée aux autres parentes. On me fit admirer en détail les merveilles du trousseau, puis une servante m'apporta du sirop de violette mauve et parfumé comme un bouquet, et des confitures au miel.

— Le premier jour, — m'expliqua la princesse, — on a teint en noir les cheveux de Zobéida, et la seconde nuit nous avons toutes pris le hammam. La fiancée s'est alors reposée pendant trois jours. Hier on lui a mis le henné et ce soir, c'est le « hilt el outiia » la fête des jeunes filles. Il y en a une trentaine d'invitées, elles habilleront la mariée et lui remettront du henné. Après le dîner, les aoueds joueront toute la nuit pour elles. Demain la hennena épilera la mariée et l'accompagnera au hammam. Enfin le septième jour, nous conduirons Zobéida chez son mari.

Une rumeur courut à travers le patio, les porteurs réunis dans le vestibule s'apprêtaient à enlever le trousseau. Les femmes se précipitèrent dans les salles environnantes dont on ferma les portes ; mais les servantes curieuses regardaient par les fentes et les serrures, et elles saluèrent de yous-yous frénétiques le départ du mobilier.

On empila les matelas, les coussins et les corbeilles sur des mules brillamment harnachées. Il y en avait quarante ; un

cavalier montait chaque bête, surveillant le chargement et scandant la marche de chants joyeux et de battements de mains. Les meubles suivaient à dos d'hommes, recouvrant d'une énorme carapace les porteurs ployés en deux. Le défilé se déroula le long des rues et attirait à tous les moucharabiés les femmes émerveillées...

Le soir des noces, j'arrivai peu de temps avant le départ du cortège. La mariée déjà prête est assise dans le grand salon au milieu d'une foule splendide. L'électricité incendie tous les lustres, et se joue en mille reflets parmi les satins et les pierreries. Je ne reconnais pas la princesse Zobéida aux fins sourcils arqués, à la physionomie expressive. Elle est devenue *la mariée musulmane*, cet être impersonnel et muet au visage impassible.

Son teint ambré disparaît sous le fard. Le dessin de sa bouche a été rectifié et avivé de carmin ; ses cheveux noircis au henné tombent en longues boucles de chaque côté de sa figure travestie ; de larges sourcils noirs et droits barrent son front, ses yeux obstinément baissés sont allongés de kohol. Depuis le début des fêtes nuptiales et durant huit jours encore, elle ne doit plus parler, ni sourire, ni regarder aucune chose, « *elle a honte* ».

Poupée luxueusemeet parée, aux gestes rituels.

Elle porte un costume éblouissant d'or, dont le satin blanc se devine à peine sous les lourdes broderies.

Une taguïia d'or, couverte de bijoux en diamants, la couronne d'un diadème royal ; et les colliers de perles énormes et rares, aux plaques ciselées, incrustées de brillants, ruissellent sur sa gebba. Ses bras sont chargés de bracelets, et ses mains étincelantes de bagues.

La petite princesse Zobéida n'est plus qu'un seul et miraculeux joyau : on oublie vraiment que c'est une créature humaine, sensible et apeurée...

Les carrosses attendent au dehors ; le prince Ibrahim donne le signal du départ. Lella Lejiha et la hennena s'approchent de la mariée et la guident à travers les pièces de ce palais qu'elle doit quitter pour toujours. Aussitôt les servantes se mettent à pousser des yous-yous aigus.

La princesse s'avance impassible, mais soudain, de grosses

larmes glissent de ses yeux baissés, et ses jeunes sœurs sanglotent dans un coin, car elles ne peuvent suivre Zobéida au domicile conjugal, et l'heure de la séparation définitive a sonné... Tandis que les invitées s'enveloppent de leurs haïks un « hejjar » est jeté sur la princesse Zobéida, fantôme éblouissant qui s'en va...

Après un long trajet dans la nuit, nous atteignîmes le palais de Si Abd el Karim, aux environs de la ville. Un escalier de marbre conduisait au premier étage, et des négresses s'échelonnaient sur les marches, portant des torches allumées. Les parentes du marié, foule brillante, saluèrent de yous-yous l'arrivée de la princesse. Dès l'entrée, elle trempe le bout de sa mule d'or dans un bassin plein d'eau, afin que son cœur soit rafraîchi en pénétrant chez l'époux. Puis on la conduit à sa chambre, on la débarrasse du « hejjar » et elle est quelques minutes enfermée derrière les rideaux de satin du grand lit.

Une nouvelle court tout à coup de bouche en bouche :

— Le marié vient ! le marié vient !

Les femmes se retirent dans une pièce voisine, et je reste seule au salon, avec la mère et les sœurs de Si Abd el Karim qui peuvent être vues par lui sans inconvénient.

Deux sièges ont été placés vis-à-vis l'un de l'autre, on amène la princesse Zobéida voilée d'une dentelle à lourdes broderies d'or. Le marié s'avance, tout de blanc vêtu, la figure couverte de son capuchon. D'un geste brusque il rejette le burnous, puis s'étant assis en face de son épouse, il la dévoile, et pour la première fois il connaît son visage...

Suivant les rites, la princesse garde ses yeux baissés et son attitude impassible. Mais elle a pâli sous le fard, et sa respiration haletante, le tremblement de ses genoux, révèlent l'intense émotion dont elle est bouleversée.

Si Abd-el Karim se lève, prend la main de sa femme, et la guide vers la chambre nuptiale. Les portes sont refermées sur eux. Des yous-yous retentissent plus exaspérés et perçants que jamais. Après quelques minutes, l'époux sort précipitamment et disparaît du logis. Il était temps, la princesse Zobéida s'évanouit... On la transporte sur le lit, où jusqu'au matin elle doit reposer, tandis que les invitées festoient et se

divertissent. Et pendant plus d'une heure, la pauvre petite mariée reste secouée de frissons nerveux.

— Comment trouves-tu l'époux? — me demande la princesse Bederen'nour.

— Très bien. Il est grand, vigoureux et ne paraît pas son âge. Du reste, tu le connaîtras bientôt.

— Mais non, tu sais que nous ne pouvons voir les hommes.

— Pourtant je croyais que vos beaux-frères étaient assez proches parents pour être admis auprès de vous.

— Les frères de nos maris, oui, mais non les époux de nos sœurs. Naturellement les femmes de notre rang seules s'astreignent à ces règles sévères.

— En effet, car ma servante Chedlïa étend fort loin le degré de parenté lui permettant la société masculine.

— Oui, comme toutes les femmes du peuple.

Nous passons dans une grande salle où l'on a préparé un festin somptueux. Des corbeilles de fleurs et des fruits ornent la table, immense et surchargée de plats contenant les viandes, les poissons, les crèmes, les pâtisseries. Un couvert et une assiette sont disposés devant chaque convive ; les vieilles dames inhabituées aux fourchettes préfèrent se servir de leurs doigts, tandis que les jeunes femmes se conforment aux nouvelles coutumes. Mais les unes et les autres piquent de-ci de-là, sans ordre, parmi les couscous et les sucreries. Au sortir de la salle, des servantes porteuses d'aiguières et de parfums purifient les mains des invitées.

Dans le patio où des sièges ont été disposés, les musiciens aveugles préludent au concert. Quatre danseuses, les plus célèbres de Tunis : Salouh'a, Aïcha Srira, Fazouna et Zaraïs, l'étoile, sont affalées sur un divan, et croquent des radis en promenant sur l'assemblée des regards bestialement mornes. Je les ai vues maintes fois danser en de semblables occasions, je sais qu'elles ne sortiront pas de leur torpeur avant minuit, et je quitte la fête, malgré les instances de la princesse Bederen'nour. Mais le lendemain matin je ne manque pas de me rendre au palais de Si Abd el Karim, pour « l'exposition de la mariée ». Des joueurs de flûte et de tambour font rage devant la porte, et toutes les femmes qui passent peuvent entrer

contempler la nouvelle épouse. Elle est assise au milieu du patio, sur un siège extrêmement élevé, les pieds reposant sur un coffre d'argent ciselé.

Ses diamants et ses pierreries étincellent à la claire lumière du matin, à peine tamisée par le grand velum protecteur disposé spécialement pour les noces. Tout alentour les invitées somptueusement vêtues lui font une cour splendide, et causent en regardant les danses. La princesse Zobéida, dans son attitude hiératique, les mains allongées sur les genoux et les yeux baissés, semble plus que jamais une petite idole merveilleuse, mais sans vie.

Hélas ! quelles angoisses je devine derrière cette façade conventionnelle ! c'est ce soir même que l'époux rentrera au logis dont il a été chassé par les fêtes nuptiales, et prendra possession de sa femme. . . . .

. . . .

Si Abd el Karim est un noble et généreux personnage. Il a respecté l'effarouchement de cette petite vierge dont il est devenu le maître. Mabrouka la négresse n'a pas manqué d'en faire la confidence à Chedlïa, et je sais ainsi que la princesse Zobéida n'a point encore laissé approcher son mari, depuis quinze jours qu'ont eu lieu les noces.

— Par la tête de Sidi Ahmed El Tijani ! Si Abd el Karim est un homme patient ! on voit bien que l'âge l'a refroidi. Le caïd Mansour et Si Chedli n'en ont point fait autant, et dès le premier soir...

La princesse Bederen'nour me demande, par l'intermédiaire de sa servante, d'aller voir sa sœur dont la résistance et la tristesse persistantes inquiètent toute la famille. Et je me souviens que la petite princesse Zobéida m'avait fort instamment priée de venir après le mariage.

— Tu comprends, je serai si malheureuse dans cette grande maison étrangère ! et toi seule pourras me faire visite.

Aussi m'accueille-t-elle avec une vraie joie. Elle porte un adorable costume en satin abricot lamé d'argent, mais son visage maquillé avec art la rend presque méconnaissable.

Chaque jour, durant le premier mois, la jeune épouse doit revêtir une nouvelle toilette de son trousseau. D'après ce que j'ai vu, la princesse Zobéida pourra prolonger cette règle

jusqu'au « rass el aan [1] ». La hennena vient nous rejoindre. Elle ne peut quitter sa cliente qu'après la consommation du mariage, dont elle porte aussitôt le témoignage au chef de famille. Alors seulement elle touche son salaire. Et comme ici, les choses traînent en longueur, la hennena Homeina est de fort méchante humeur. Elle exhorte la princesse devant moi, sans aucune discrétion :

— Je ne peux pas, — dit Zobéida, — j'ai trop peur !

— Par mon Maître ! tu n'es pas autrement que toutes les femmes, et ce qu'elles font tu peux bien le faire aussi. Vois comme Si Abd el Karim est bon avec toi, et prends garde de le lasser.

— Oh ! Allah ! — soupire Zobéida, en s'adressant à moi, — que les Françaises sont heureuses ! elles restent filles si cela leur plaît. Nul ne leur impose un époux...

J'essaie de donner à la conversation un tour plus gai, mais la princesse a visiblement l'esprit ailleurs, et la hennena impatiente ne manque pas de placer son mot à chaque occasion en lui rappelant son devoir.

Des fleurs superbes ornent la chambre, et quand je pars la princesse veut me les donner toutes. Je proteste :

— Mais non, il ne faut pas t'en priver.

— Oh ! — répond la hennena, — ne crains rien. Elle a « quelqu'un » pour lui en offrir matin et soir.

En sortant du palais, je croise Si Abd el Karim. Il a une belle et fière allure, mais son regard est très doux... La princesse Zobéida a tort de se plaindre...

— Louange à Dieu ! — s'est écriée Mabrouka la négresse, quelques jours plus tard, en venant voir Chedlïa, — Louange à Dieu ! Le mariage est consommé. L'avant-dernière nuit Si Abd el Karim a pénétré chez sa femme pendant son sommeil... La princesse Bederen'nour et toute la famille sont dans la joie. Louange à Dieu !

— Et la princesse Zobéida, — demandai-je?

— Une femme est toujours heureuse dans les bras de son époux. Louange à Dieu ! Il n'y a de Dieu que lui !

1. Jour de l'an arabe.

IV

UNE PETITE AZIZA EST NÉE...

Une petite Aziza est née hier chez mes voisines. Depuis deux jours Mah'bouha criait et se lamentait sur la « chaise à enfanter » sans parvenir à se délivrer.

La hennena-accoucheuse a déclaré que la patiente avait de mauvais esprits dans le ventre. Elle lui a fait prendre une tisane de céleri, et maintenant, grâce à Dieu ! la jeune maman repose très pâle à côté de son bébé. Devant la maison les joueurs de tambour et de flûte donnent à l'accouchée leur concert frénétique, en implorant les bénédictions d'Allah pour sa nouvelle servante.

Elle est minuscule, très laide, et ne cesse de pleurer. Pourtant la hennena n'a pas manqué de suspendre, au-dessus du lit, un œuf vide, un oignon et des piments rouges, pour éloigner de l'enfant les « chitanes » malins ; et elle lui a passé au cou un collier sauvage d'amulettes : coquillages, osselets, pointes de corail, mains de Fathma et petits sachets de cuir renfermant des prières.

Les parentes, amies et voisines viennent en bande féliciter la jeune femme.

— Louange à Dieu ! pour le salut de ta délivrance !

— Bénie celle qui t'a été ajoutée !

A chaque nouvelle arrivée, Mah'bouha relève les couvertures et les linges du petit paquet geignant, et la visiteuse dépose une pièce d'argent sur le bébé, en cadeau de bienvenue.

La maman a le front ceint d'un bandeau noir, et une paillette brillante collée entre les deux sourcils. Elle semble très lasse, ses joues se colorent à présent de rougeurs trop vives, et ses mains brûlent... Les femmes continuent à bavarder autour d'elle, quelques-unes cuisent des aliments sur un petit « canoun » ; des enfants jouent et se disputent dans la pièce trop bien close, et dehors le tambour et la flûte aiguë font toujours rage...

La fièvre monte,... on commence à s'inquiéter autour de la malade. Mes voisines anxieuses me font appeler.

Mais je ne suis pas médecin, pas même infirmière de la Croix-Rouge... Pourtant mon simple conseil fait miracle :

— Ouvrez la fenêtre pour donner un peu d'air, et surtout qu'on vide la chambre de Mah'bouha, et la laisse tranquillement reposer !

... Peu à peu la respiration de la jeune femme se régularise. la température devient normale, et la septième nuit après ses couches je la retrouve vaillante et guérie pour la fête des relevailles.

Elle est accroupie sur le lit auprès de son bébé. Ses belles-sœurs ont pris soin de la parer, et ont orné la chambre de rideaux en chebka [1] et de coussins neufs. Des parfums brûlent dans les « canouns ».

Les invités arrivent en grandes toilettes : satins brodés, rubans, paillettes, fleurs artificielles... On leur sert un repas sur une longue table basse chargée de couscous, mechouis, crèmes et pâtisseries. Dans un coin, les musiciens aveugles accordent leurs instruments. Il y a un violoniste, un joueur de luth, un chanteur et un joueur de darbouka.

Si Omar, le jeune père, a bien fait les choses pour la naissance de son premier-né, malgré sa grosse déception que ce ne soit pas un fils, mais simplement une petite Aziza...

Après le festin, les femmes s'accroupissent autour de la pièce sur les divans et des matelas, et toute la nuit elles restent là, causant et écoutant le concert dont les rythmes mélancoliques s'enchaînent sans répit. De temps à autre une invitée se lève sur la prière de ses voisines et se met à danser.

Ses hanches et son ventre ondulent lentement, son cou se désarticule en un curieux mouvement giratoire, et sa gorge opulente sautille sous la gebba, tandis qu'elle se voile le visage de ses deux mains...

Les enfants se sont endormis dans tous les coins, et malgré leur plaisir les femmes sentent la fatigue alourdir leurs membres et leurs yeux. Mais l'aube pointe, et le dernier acte de la fête ranime les invitées très lasses.

1. Dentelle arabe.

Mah'bouha, l'heureuse maman. est revêtue d'un superbe costume bleu pâle, brodé d'or. Une « taguïa » étincelante coiffe sa chevelure comme au jour des noces, son visage est plus fardé qu'à l'habitude, et l'on charge de bijoux ses bras, ses doigts et son cou.

Elle rayonne de fierté. Plus rien ne manque à son bonheur : Si Omar est un excellent époux, et son commerce prospère de jour en jour. Louange à Dieu !

Depuis six ans qu'ils sont mariés, aucun dissentiment n'a troublé leur union. Ils attendaient l'enfant sans trop d'impatience, car Mah'bouha savait bien qu'il avait été conçu deux mois après les noces. Mais « il s'était endormi » et ne s'est réveillé que cette année... Qu'Il soit exalté !

La hennena prend dans ses bras la petite Aziza, affublée de satins et de rubans, et, un grand couteau à la main, — pour éloigner de l'enfant les esprits malins, les maladies et les accidents, — elle se met à la tête du cortège. Mah'bouha vient ensuite, encore chancelante, puis des fillettes portant des cierges allumés, et enfin toutes les femmes. Le défilé pénètre successivement dans les différentes pièces du logis, et s'arrête au vestibule, tandis que la hennena franchit la porte, ramasse une pincée de poussière, et la dépose sur le front du bébé, bien armé maintenant contre les périls de l'existence.

— S'il plaît à Dieu, — répètent les invités, — nous assisterons à ses noces !

V

LA PRISON DES ÉPOUSES

Lella Salouh'a serait la plus heureuse des musulmanes si un tourment secret ne lui dévorait le cœur.

Dans sa jeunesse, elle a connu la gêne, presque le dénûment, au logis paternel et ruiné du vieux général Si Chedli ben Amor. Mais depuis son mariage avec Si Mustapha Boubakker, rédacteur à l'Ouzara, elle ne manque plus de rien. Ses armoires sont remplies de costumes, et ses coffres de mille ustensiles néces-

saires à la toilette féminine. Elle habite une jolie maison, pas bien grande à la vérité, mais propre, commode, garnie de faïences au quart de hauteur, et ensuite soigneusement blanchie à la chaux. Elle ne sort jamais à pied, et se rend au hammam et aux mariages en voiture close, comme une dame. Enfin le petite négresse Mena, spécialement attachée à son service, lui épargne les ouvrages ennuyeux.

Le doux Mustapha adore son épouse, si grasse, aux larges yeux de vache, à la peau blanche et bien fardée. Ils ont deux petits garçons, vigoureux, dont l'aîné — s'il plaît à Dieu ! — sera bientôt circoncis.

Les voisines et les parents envient le bonheur de Lella Salouh'a.

Et pourtant elle n'est point heureuse.

Il arrive parfois qu'un ver rongeur mine les plus beaux fruits.

J'ai deviné le tourment de Lella Salouh'a : elle habite suivant la coutume avec Si Salah, frère de Si Mustapha, et son épouse Lella Zeïna. Quand je vais voir ces dames elles font assaut de grâces et d'amabilité pour moi. Le sourire est sur leurs lèvres, mais « la haine est dans leurs cœurs », et je sais par les racontars des terrasses que des scènes éclatent journellement entre elles, et que les voisines entendent leurs criailleries et les injures dont elles s'accablent.

Je commence par m'asseoir sur le divan de Lella Zeïna, puis sur celui de Lella Salouh'a. Les conversations y sont également banales, et les chambres se ressemblent : longues, étroites, un grand lit à chaque extrémité, une étagère chargée de verreries au-dessus du sofa ; deux armoires à glace flanquent la porte.

Mais chez Lella Zeïna il y a en outre un vieux piano Louis-Philippe, acheté jadis par le beau-père, Si Mohamed Boubakker, à sa première épouse : ce piano, aux cordes cassées, pourries par l'humidité, ne produit plus qu'un seul son, un sol épargné par hasard, et qui suffit à faire l'orgueil et la joie de Lella Zeïna. Chaque fois que je viens, elle tapote ostensiblement la note frêle, au timbre presque usé.

Et c'est en surprenant les regards plus haineux de Lella Salouh'a, que j'ai deviné la jalousie dont elle est incendiée.

Malgré son amour et sa déférence aux caprices de sa femme, Si Mohamed Mustapha ne saurait lui payer un piano, lui qui gagne quatre-vingts francs par mois à l'Ouzara.

Je le rencontre souvent, revenant de son travail, un petit paquet à la main contenant des bonbons, une tacrita de soie, une babiole...

— C'est pour Salouh'a, — me dit-il avec un bon rire. — les femmes aiment les sucreries et les parures.

Ces attentions ne calment point l'envie de Lella Salouh'a. Elle est plus jeune, plus belle, plus comblée que sa belle-sœur, dont le mari est indifférent et coureur. Mais Lella Zeïna possède un piano cassé, au son unique, et Lella Salouh'a n'en a pas... une guerre farouche s'en est allumée entre les deux femmes. L'une ou l'autre y restera.

Lella Zeïna est petite, boulotte, et brune, avec un nez trop court et une bouche sensuelle dans la face ronde. Malgré la défense de son mari, elle passe des journées entières penchée au moucharabié du premier étage, surveillant l'impasse où jouent les chats et circulent rarement les humains.

Il n'est pas séant qu'une femme s'intéresse ainsi aux choses extérieures, et Lella Salouh'a ne manque pas de le faire remarquer méchamment au vieux beau-père, Si Mohamed, et à l'époux, Si Salah.

Ce n'est point qu'elle-même dédaigne ces distractions, mais plus avisée, elle sait ne pas se laisser surprendre en faute.

Elle a fini par découvrir que Lella Zeïna se penchait plus volontiers à la fenêtre aux heures où Si Beji, le fils du voisin, rentre chez lui. La jeune femme fait alors entendre un sifflemeet très doux, un refrain de chanson, pour l'unique plaisir de voir se tourner vers elle le visage mâle qui la devine, sans l'apercevoir.

Et depuis lors, Lella Salouh'a ne s'est plus précipitée sur sa belle-sœur en l'accablant des pires injures, mais elle a un sourire perfide.

Je n'ai pas beaucoup de sympathie pour les dames Boubakker, mais je vais chez elles de temps à autre, afin de ne point contrister notre ami, le doux Mustapha.

Or, cette fois, je suis accueillie par Lella Salouh'a toute

seule, plus grasse et nonchalante que jamais, et la face épanouie.

Dès l'entrée, j'aperçois dans sa chambre un objet insolite : le piano... le vieux piano muet. Et je soupçonne aussitôt un drame.

— Lella Zeïna n'est pas ici? Serait-elle malade?

— Non, — répond la belle-sœur d'un air apitoyé sous lequel perce un secret triomphe. — Son mari l'ayant surprise en conversation avec le voisin, l'a fait enfermer au Dar el Joued.

L'envieuse ne dit pas, mais je le devine, qu'elle-même a, sournoisement, amené Si Salah, au moment où la jeune femme poursuivait son innocente idylle. Et tout de suite elle ajoute, incapable de contenir sa joie :

— Tu vois, j'ai le piano. Si Mohamed me l'a donné !

Lella Salouh'a tourmente, radieuse, le sol au son fêlé. Elle est pleinement satisfaite, tranquille, sans remords...

En rentrant chez moi, je dis à Chedlïa :

— Savais-tu que Lella Zeïna Boubakker fût au Dar el Joued?

— Oui, je l'ai appris par ma sœur Douja qui habite son quartier. Il paraît que ça a été épouvantable pour l'emmener. Elle criait, s'accrochait aux meubles... son mari l'a portée dans la voiture en lui mettant de force un soufsari sur le visage. Il y a de cela trois semaines.

— Je voudrais aller la voir.

— C'est difficile ! Sais-tu si elle est prisonnière ou en « observation »?

— Qu'est-ce que cela?

— Tu ne peux comprendre, ce sont des choses à nous : quand un mari met sa femme au Dar el Joued, le cheick cadhi prononce une sentence. Si les torts ne sont pas prouvés, elle est à « l'observation », elle a sa chambre à part, ses parents peuvent la voir et son mari, s'il le désire, couche toutes les nuits avec elle. Mais si elle a fait une faute grave, elle est « prisonnière » dans une pièce commune, n'a le droit de recevoir personne, et son époux ne doit venir qu'une nuit par semaine. Enfin il y a les « écrouées », enfermées directement par le cadhi pour avoir volé, juré, fait du scandale, et qui ne voient même pas leurs maris. Je m'informerai pour Lella Zeïna.

Le lendemain Chedlïa savait tous les détails sur l'internement de la jeune femme.

— Elle est à « l'observation » au Dar el Joued d'Halfaouine, c'est une chance, car je connais la « moulaye [1] » de la maison. et pourrai t'y faire entrer. C'eût été impossible autrement.

Chedlïa se voile et nous partons.

Cette prison des épouses est située dans une petite rue calme derrière la place. Nous parlementons assez longtemps à travers la porte avant de la voir s'ouvrir. Chedlïa, fertile en ruses, raconte je ne sais quelle histoire pour motiver cette visite...

Un assez grand patio est rempli de femmes. Il y a des bédouines pouilleuses, des « mamoussa » au visage effronté, des citadines en foutas de cotons, d'autres vêtues de soie et parées de bijoux. Une grosse négresse étire de la laine, quelques mères allaitent leurs bébés, l'une d'elles ne paraît pas plus de quinze ans.

Toutes ces femmes entourent Chedlïa et lui demandent les nouvelles du dehors... Le vieux Si Mohamed ben Salah et son épouse Fatima dirigent la maison. contrôlent la conduite des « observées » dont ils font un rapport, d'après lequel le cadhi rend ensuite son jugement. Ils touchent dix ou quinze sous par jour de chaque mari pour l'entretien des prisonnières.

Chedlïa ayant fait miroiter la promesse d'un bon pourboire, ils s'empressent de me renseigner et à me montrer les chambres. Il y en a sept ou huit. Les lits sont rares, la majorité des femmes couchent sur des paillasses, des nattes ou des chiffons, suivant la générosité de l'époux.

Une petite pièce est réservée aux maris qui viennent une fois par semaine passer la nuit avec leurs femmes.

— Mais, — dis-je étonnée, — elles consentent à supporter ceux qui les mettent ainsi en prison?

— En général, — répond la « moulaye » avec un gros rire, — elles en sont heureuses, et espèrent apitoyer leurs époux et se faire ramener chez elles. Pourtant quelques-unes se refusent sauvagement. C'est le cas de Lella Zeïna que tu vas voir. Elle a conçu pour Si Salah une haine farouche. Chaque fois qu'il vient ce sont des scènes. C'est bien fâcheux pour la maison... et pour elle aussi du reste, car nous avons fait notre rapport

1. La directrice.

au cadhi qui ne manquera pas de la faire passer parmi les prisonnières.

— La malheureuse ! Ce n'est pourtant pas bien grave de résister à un mari qui l'a fait enfermer ici.

— Oh ! Allah ! — s'exclamèrent Chedlïa et la « moulaye » scandalisées, — mais c'est un des plus grands péchés pour une femme !

— Y a-t-il parfois des dames de la haute société?

— Très rarement. Il faut que le mari veuille infliger un châtiment exceptionnel. Les gens aisés mettent plutôt leurs femmes en pension chez des vieillards approuvés par le cadhi. Quelques-uns mêmes louent une maison où l'épouse punie vit avec ses gardiens.

— Combien de temps les femmes restent-elles ici?

— Cela dépend du mari. Parfois quatre ou cinq jours, parfois des années.

— Il y en a une vingtaine, me semble-t-il?

— Vingt-huit. C'est peu. Pendant le Rhamadan, nous en avons eu jusqu'à cent cinquante. On ne pouvait plus se remuer.

— Pourquoi plutôt à cette époque-là?

— Parce que le jeûne rend les gens irritables, et alors les disputes éclatent pour un rien. Veux-tu voir le premier où sont logées les femmes à l' « observation »?

Il y avait quatre ou cinq chambres plus propres que celles du rez-de-chaussée. Des faïences garnissaient les murs par endroits et les plafonds avaient été peints. La maison, dégradée par la négligence et l'humidité, avait dû être jolie autrefois.

Lella Zeïna fut très étonnée de me voir :

— Comment as-tu pu pénétrer ici? Ce n'est pas facile... ni d'en sortir, — ajouta-t-elle avec tristesse. — Cette chienne de Salouh'a est arrivée à ses fins. Car c'est elle qui m'a trahie, j'en suis sûre.

La chambre de Lella Zeïna était sommairement meublée d'un lit, un coffre, une table, apportés du domicile conjugal.

— Je m'ennuie, — dit la jeune femme, — la nourriture est mauvaise, la maison sale, il y a des punaises et des poux. Qand donc serai-je libre?

— Mais tu as de nombreuses compagnes, vous pouvez causer...

— Elles ont toutes l'esprit resserré naturellement. Souvent aussi on se dispute. As-tu vu la petite Fathas?

— Celle qui est si jeunette, avec un bébé?

— Oui, elle est mariée depuis onze mois, et il y en a dix qu'elle est enfermée. Elle a eu son enfant ici la semaine passée. Pauvre petite !... Et la grosse Mah'bouha qui a eu trois maris et a été emprisonnée puis répudiée par chacun. Et Habiba que son époux remet ici chaque fois qu'il s'enivre, c'est-à-dire constamment. Et Mnena qui ne cesse de pleurer... Oh ! Miséricordieux ! Oh ! Prophète !

— S'il plaît à Dieu ! tu rentreras bientôt chez toi.

— S'il plaît à Dieu !... Tu as été à la maison, — me dit-elle enfin, — quoi de nouveau? Ma chambre est-elle toujours pareille?

Devant l'angoisse de ses regards je compris qu'elle songeait au vieil instrument, cause initiale de son malheur.

Et je n'osai point lui révéler que le piano cassé trônait maintenant chez Lella Salouh'a !...

VI

FATHMA LA DÉLAISSÉE

— Je vais t'apprendre une chose étonnante : Fathma se remarie, — me dit Habiba.

— Fathma? Quelle Fathma? Il y en a mille...

— Fathma bent Tahar, ma sœur.

— Pas possible !

— Sur la tête de Sidi, je ne mens pas. Interroge mon père.

Baba Tahar me confirma la nouvelle :

— Par mon Maître ! la parole d'Habiba est solide. Fathma désire un mari, du reste il n'est pas bon qu'une femme reste seule.

— Mais comment a-t-elle fait pour en trouver un? Est-ce toi qui t'en es occupé?

— Non, Lella, je ne suis pas mêlé à cette affaire. Fathma s'est adressée à la vieille Khdija qui s'occupe de ces choses-là.

— Et qui lui a-t-elle déniché?

— Un palefrenier, Mohamed ben Sadok, qui n'est pas bien riche et veut prendre femme. Il l'a payée trente francs.

— C'est peu.

— Une répudiée comme Fathma ne vaut pas davantage.

— Connais-tu le fiancé? Est-il jeune ou vieux?

— Vingt-trois ou vingt-quatre ans.

— Mais ta fille en a le double ! Elle est folle !

— Dieu est puissant !

Ainsi Fathma la simple, toujours tremblante et apeurée, affronte, de propos délibéré, ce redoutable inconnu d'un mariage avec un garçon qu'elle n'a jamais vu, et dont elle pourrait être la mère... Elle est plus âgée que Chedlïa, la dernière femme du vieux Tahar, ayant déjà dépassé vingt ans lorsqu'il épousa celle-ci toute jeunette. Et voici près d'un quart d'un siècle qu'elle-même fut répudiée par son premier mari, Azouz, dont elle a deux enfants : Aïcha, déjà maman, et Othman, un gamin de vingt-deux ans, poussé comme une mauvaise herbe.

Fathma grand'mère se remarie !

Je lui dis :

— Tu n'étais pas malheureuse ici avec ton père. N'as-tu pas peur de cet homme que tu ne connais pas?

Naïve et fataliste, elle ne sait que répondre :

— C'est écrit !... Je suis dans la main d'Allah !

Les noces eurent lieu sans fête, ainsi qu'il convient pour une pauvre répudiée. En dévoilant son épouse, Mohamed le palefrenier eut une vilaine surprise... S'il n'était point assez riche pour se payer une vierge, du moins espérait-il une femme avenante et jeune. L'entremetteuse Khdija lui avait tracé un portrait flatteur de sa fiancée :

— Elle est mince et brune, ses traits sont réguliers et ses yeux très noirs.

Tout cela est parfaitement exact, mais on avait omis d'ajouter :

— Elle n'est plus jeune, et commence à se rider.

Mohamed fut très déçu en découvrant cette particularité. Puis il réfléchit qu'il avait déjà versé trente francs à Fathma

et deux douros à l'entremetteuse, et qu'ayant payé une femme, autant valait en profiter.

Alors il fut son époux... et il la battit ensuite pour la punir d'être si vieille.

Fathma ne l'en aima que plus, tout émerveillée d'avoir un mari jeune et vigoureux. Elle ne regrettait pas le douro donné à Khdija.

Elle se fit humble et soumise devant Mohamed. Tout le jour elle l'attendait avec impatience, et pourtant elle savait bien qu'il rentrerait ivre et méprisant, et la battrait après avoir usé d'elle.

Alors elle pleurait. Mais au fond de son être palpitait encore la volupté d'être prise par ce jeune homme.

Au bout d'un mois elle fut enceinte.

Puis Mohamed rentra moins régulièrement. Il la rouait de coups et l'injuriait encore davantage :

— Vieille chamelle ! Chienne ! Anesse ! Plaise à Dieu que la cécité soit dans tes yeux ! Que ta langue soit nouée ! Que ton père soit maudit ! Puisses-tu être empalée !

Un jour il lui prit sa fouta de soie rouge, ses bracelets d'argent, son boléro brodé, — tout ce qu'elle possédait. — Puis il sortit en disant avec un rire mauvais :

— Le salut !

Et il ne revint plus.

Les premiers jours Fathma l'attendit. Des voisines compatissantes lui donnaient un peu de leur couscous. Puis elle comprit que Mohamed était parti pour toujours, l'abandonnant après six semaines de ménage, parce qu'elle était trop vieille.

Alors elle poussa de grands cris et se déchira le visage avec ses ongles. La nuit, elle se roulait sur sa couche en appelant le beau garçon cruel dont elle avait goûté l'étreinte. Elle regrettait tout de lui, jusqu'aux coups dont il l'accablait.

Au bout de quelque temps le vieux Tahar se renseigna. Il apprit à sa fille, sans ménagements, que Mohamed était à Sidi Bou Saïd, et ne voulait plus entendre parler d'elle.

Fathma s'obstinait en son fol espoir, mais elle savait que son époux ne reviendrait pas sans le secours des moyens surnaturels.

Elle alla donc trouver Halima, une hennena aveugle et quasi centenaire, experte en l'art des charmes et des maléfices.

— Ma fille, — lui dit la vieille, — il existe, grâce à Dieu, un ancien précepte de sorcellerie applicable à ton cas : « Si tes charmes vieillis ne retiennent plus ton amant, perce le cœur de son image, allume le cierge nuptial et fais bouillir un grand lézard vert avec sept brindilles d'olivier en récitant trois fois la fatiha du Coran sacré. Dès qu'il aura pris ce breuvage, l'infidèle te reviendra. »

Fathma s'en retourna toute joyeuse. Sur sa demande, Baba Tahar pria le « chasseur de hérissons », qui demeure place Bab Souika, de lui procurer, moyennant un réal, le lézard nécessaire. Puis il s'enquit d'une personne discrète et avisée pour aller voir Mohamed à Sidi Bou Saïd, et verser insidieusement dans sa gargoulette la liqueur magique.

— Si, ça t'amuse, — me dit Chedlïa peu crédule, — va surprendre Fathma. C'est ce soir après le moghreb [1] qu'elle fait son sortilège. Mais, oh ! Allah ! ne lui dis pas que tu en es informée par moi !

Au coucher de soleil, je me dirigeai vers la pauvre maison où Fathma demeure avec quatre autres familles locataires. Toutes les femmes étaient sur la terrasse, mais un murmure monotone sortait de sa chambre. J'en poussai la porte...

Fathma était accroupie devant sa marmite où mijotait l'horrible cuisine. A ses pieds gisait une poupée de chiffons, le cœur percé d'épingles, et vêtue d'une petite gebba orange comme celle de Mohamed. Un cierge à cinq branches enroulé de papier doré éclairait cette scène étrange.

Afin de ramener l'époux inconstant, Fathma la délaissée préparait le philtre d'amour.

(La fin prochainement.)

A. DE LENS

1. Chant du muezzin au soleil couchant.

LES CLUBS UNIVERSITAIRES

ET

LA VIE INTELLECTUELLE AUX ÉTATS-UNIS

J'ai eu l'honneur, l'an dernier, d'enseigner pendant un semestre à l'université Harvard, en qualité d'*exchange-professor*. J'ai pu constater, après d'autres, que l'utilité de ces échanges de professeurs ne se limite pas à l'action exercée par l'enseignement; il y entre aussi, pour une forte part, la connaissance du milieu et des mœurs universitaires qu'ils permettent d'acquérir. On n'est pas le rapide voyageur qui passe en ne voyant que l'extérieur des choses ; la cordialité de l'hospitalité offerte permet de les pénétrer, et cette cordialité était particulièrement chaleureuse à Cambridge à l'égard d'un Français, au moment où se déroulait la bataille de Verdun.

Des universités américaines aux nôtres, en écartant tout le côté pédagogique et technique pour s'attacher à la vie générale, la grande différence, de même qu'en tant d'autres choses, est celle de l'esprit d'association à l'individualisme. Celui-ci est si grand parmi nous qu'on peut même se demander si nous avons vraiment une vie universitaire. Nos universités existent-elles, en dehors des bâtiments aux frontons desquels leurs noms sont inscrits? Leurs professeurs, leurs étudiants même, n'ont guère de contact qu'à l'occasion des cours ; franchie la

porte, ils s'ignorent à peu près complètement, professeurs entre eux, étudiants entre eux et professeurs et étudiants. Là bas, au contraire, ils forment bien plus réellement une communauté vivante. L'étudiant, tout d'abord, n'est pas une simple unité anonyme dans les statistiques ; dès la première année d'études, son nom figure dans l'annuaire, tout comme celui des professeurs, et ce fut pour moi une surprise, l'après-midi du dimanche où j'arrivai à Cambridge, hôte du président de l'Université, de trouver, à l'heure du thé, sa maison ouverte à tout jeune *freshmann* qui voulait y faire visite.

Développer, par tous les moyens, l'association, la vie et surtout l'action en commun, est une des principales préoccupations des universités américaines. « Le but du collège, disait il y a quelques années M. Lowell, en inaugurant sa présidence à Harvard, n'est pas de produire des ermites emprisonnés chacun dans la cellule de ses occupations intellectuelles propres, mais des hommes aptes à prendre leur place dans la société et à vivre en contact avec leurs compagnons de labeur. » L'étroite pénétration de la vie professionnelle et de la sociabilité se manifeste à mille détails : ainsi, pour en citer un infime, une demi-heure avant chaque séance de la Faculté, le thé est servi et c'est la tasse à la main qu'on entre dans la salle du conseil.

Si le contraste nous frappe, nous devons songer qu'il saute non moins vivement, en sens inverse, aux yeux de nos collègues américains qui viennent à Paris. Plus d'un, en rendant pleinement hommage à notre courtoisie individuelle, se plaignait à moi de l'isolement où il s'était senti à Paris, et l'un d'eux qui, rentré dans son pays, a fait de la France un tableau général des plus flatteurs, et qui, avant cette guerre, avait déterminé vers nous un grand courant d'estime et de sympathie, M. Barrett Wendell, a beaucoup insisté sur ce que tout notre système avait, à ses yeux, de trop exclusivement intellectuel. Notre vie d'éducation universitaire et notre culture lui semblent inhumaines, pour employer sa propre expression.

A tous les niveaux de la communauté universitaire américaine, les signes et les organes de la solidarité sont nombreux et variés. Parmi les plus importants, il faut noter l'existence, la variété et le nombre des clubs; c'est leur rôle dans la vie

générale, mais particulièrement dans la vie intellectuelle des milieux universitaires que je voudrais mettre en évidence. Je tirerais les faits dont je veux parler de mon expérience personnelle, non qu'elle ait rien eu d'exceptionnel ni de spécialement intéressant, mais parce qu'elle me permettra des remarques plus concrètes et plus exactes. A ceux qui connaissent les États-Unis, ces notes ne révéleront sans doute rien de nouveau et elles n'ont pas la prétention de découvrir l'Amérique, mais elles apprendront quelque chose, me semble-t-il, à ceux — et ils sont nombreux — qui n'y ont pas été.

***

Le président Lowell m'avait prié d'être son hôte en arrivant à Cambridge et, quand je quittai sa maison, je n'eus qu'à franchir la rue pour m'installer, ainsi que l'avaient fait la plupart de mes prédécesseurs, au *Colonial-Club*, qui m'était ouvert pour toute la durée de mon séjour. C'était d'ailleurs sous les espèces du club que l'hospitalité américaine s'était manifestée à moi tout d'abord, car, dès avant mon départ de Paris, j'avais reçu une carte permanente pour le Harvard-Club de Boston et peu après pour celui de New-York.

Le Colonial-Club, sans être un des bâtiments officiels de Harvard, en est en quelque sorte une annexe qui mérite d'être connue. Dans une des rues qui limitent le vieux noyau de l'Université, en face du *yard* du Collège, où, au milieu des arbres et des pelouses, s'élèvent les principaux halls, la chapelle, la nouvelle et somptueuse bibliothèque édifiée par madame Widener, en souvenir de son fils mort sur le *Titanic*, ce club est une maison de bois, entourée, ainsi que ses voisines, de gazons et de jardins, comme l'étaient toutes celles de l'ancien et champêtre Cambridge, aujourd'hui graduellement envahi par les hautes et massives constructions de pierre de la grande ville.

L'étranger qu'accueille le club y est immédiatement affranchi de tout souci matériel. Il y trouve chambre et restaurant et une bonne volonté toujours prête à résoudre pour lui les difficultés qu'il pourrait rencontrer. J'y pénétrai un matin, et, dès le déjeuner, présenté à de nombreux collègues,

j'eus d'emblée l'impression d'être au milieu d'amis. Chaque jour, en effet, la table se peuple de professeurs. Quelques-uns en sont les habitués constants ; d'autres y paraissent à intervalles plus ou moins réguliers; tous les jeudis, je voyais ainsi un même groupe se réunir autour d'une table ronde. C'étaient les membres de la section — du département, comme on dit là-bas, — de littérature comparée, à qui un déjeuner hebdomadaire en commun fournissait à la fois l'occasion d'expédier les affaires courantes de leur enseignement et le loisir de causer. Toutes les spécialités scientifiques ou littéraires se succédaient et voisinaient à la table du club, au hasard des jours, de la minéralogie à la philosophie, l'histoire ou les littératures anciennes, de la zoologie, la chimie ou la météorologie à l'étude du gouvernement américain. Je faisais une comparaison avantageuse entre ce milieu et ce qu'eussent été pour moi des repas solitaires dans un restaurant banal ; je devais aussi constater que, grâce à ce club, des hommes cantonnés dans des études éloignées les unes des autres, ou vivant dans des laboratoires où ils n'avaient pas chance de se rencontrer, pouvaient, sans perte de temps, se connaître et échanger régulièrement leurs idées. La communauté universitaire était une réalité vivante. Les choses scientifiques ou littéraires étaient d'ailleurs loin d'être la seule conversation, et l'an dernier, les événements d'Europe y tenaient la place peut-être la plus large. Je n'y ai vu aucun germanophile et j'ai eu là, dans cette période où l'éloignement de la France était pénible, le réconfort de vivre entouré d'hommes ardemment favorables à la cause des Alliés et surtout de la France. Parmi mes souvenirs d'Amérique, l'atmosphère cordiale et simple du Colonial-Club sera un des meilleurs.

Ce club est loin d'être une exception. L'équivalent m'a paru en exister, plus ou moins fidèlement, dans toutes les universités que j'ai visitées, sous des noms divers, *Faculty-Club* ou *Graduate-Club*. J'ai, dans les uns ou les autres, reçu ainsi l'hospitalité de mes collègues de Johns Hopkins à Baltimore, Yale de New-Haven, de Princeton, de Chicago, et j'ai regretté de ne pouvoir séjourner quelque peu au très séduisant Faculty-Club de Berkeley, enfoui sous la verdure, au milieu du vaste parc de l'Université de Californie, à l'ombre de chênes verts

séculaires. Les universités de là-bas ont souvent su grandir sans détruire la nature.

Mais les uns et les autres, s'ils sont un élément très caractéristique de la vie universitaire, ne répondent qu'à des besoins très spéciaux. Il en est d'autres, qui, eux aussi, sont liés aux universités, mais offrent un intérêt plus général. Ainsi, dans beaucoup de grandes villes, il y a un *University-Club* qui réunit les anciens élèves, les gradués, des diverses universités et collèges, résidant dans la ville ou aux environs et portés à se grouper par la communauté de la culture et des traditions universitaires. Ces clubs les maintiennent en contact, malgré la diversité des carrières et des milieux où chacun déploie son activité.

J'ai eu personnellement l'occasion d'être reçu dans un de ces clubs, à Chicago. Il est situé au centre de la ville, tout près du lac Michigan, dans la partie où s'entassent les sky-scrapers et lui-même a bien une quinzaine d'étages; c'est dire son importance matérielle. Je n'insisterai pas ici sur l'ampleur de son installation, mais j'ai pu voir combien il aidait au rapprochement des intellectuels. A Chicago, comme à New-York et dans plus d'une autre ville, il y a de multiples institutions d'enseignement supérieur complètement indépendantes les unes des autres. Chicago a sa propre université, qui est de fondation privée et héberge deux autres facultés de médecine, celle de l'université de l'État d'Illinois sise à Urbana et celle de la North-Western University dont le siège est à Evanston, ville champêtre située un peu au nord, sur le lac. Il y a en outre plusieurs écoles d'ingénieurs. L'University-Club est un centre de réunion pour les membres de ces diverses institutions résidant à Chicago, à Urbana, à Evanston, ou dans d'autres centres plus ou moins voisins; le jour de mon passage, j'y pris part à un déjeuner qui, chaque quinzaine, réunissait des professeurs appartenant notamment à l'université de Chicago et à la North-Western et était l'occasion de causeries et discussions scientifiques. Ainsi se fréquentaient régulièrement des hommes qui, chez nous, ne se fussent pour ainsi dire jamais rencontrés. Bien d'autres groupements doivent trouver là de même l'occasion de réunions régulières et familières.

En ma qualité de professeur à Harvard, j'eus surtout l'occasion de fréquenter le Harvard-Club de Boston et aussi celui de New-York, lors de mes passages dans cette ville. Ces deux clubs rentrent dans la catégorie précédente, mais avec cette particularité qu'ils sont limités aux anciens élèves de Harvard. Yale, la rivale de Harvard et après elle la doyenne des universités américaines, a aussi son Yale-Club spécial à New-York. Harvard et Yale ont, à bien des égards, fixé les traditions de la vie universitaire et la première a presque toujours montré la voie dans les transformations qu'ont subies, depuis un siècle, les collèges américains. Ce sont elles aussi qui possèdent dans la société l'appui le plus solide et le plus étendu par leurs anciens élèves.

Ceux-ci, les *alumni*, sont à chaque université une sorte d'armature. L'affection des Américains pour leur collège, leur loyalisme envers lui, sont un trait de mœurs général; ces sentiments se manifestent en particulier par de nombreuses et importantes donations. L'université y trouve le bénéfice de la solidarité qu'elle s'est appliquée à développer entre ses élèves et des efforts qu'elle a faits pour que leur temps d'études leur laisse un agréable souvenir; elle ne néglige rien pour maintenir entre elle et eux des liens solides. Les fêtes de la fin de l'année scolaire — appelées d'une façon paradoxale le *Commencement* — ramènent régulièrement, en grand nombre, les membres des anciennes *classes* — nous dirions promotions — qui viennent, surtout à des dates spéciales, comme après vingt ou vingt-cinq ans, se remémorer en commun des souvenirs de jeunesse et aussi exercer leurs droits étendus et effectifs au gouvernement de l'université; presque partout les *alumni* élisent, lors de ces réunions, en effet, en tout ou en partie, le conseil d'administration, *board of trustees*. Mais, en dehors même de cette occasion annuelle, la cohésion des anciens élèves d'une université est entretenue par des groupements locaux sous forme de clubs.

Beaucoup d'universités sont représentées dans des villes plus ou moins nombreuses par un groupement de ce genre, généralement trop peu important pour posséder un hôtel particulier, mais qui s'unit à ceux des autres universités pour former une fédération qui constitue l'University-Club dont

il a été question précédemment. Chaque institution s'efforce de développer ce réseau de centres vivants d'action, par lesquels elle rayonne dans les diverses parties des États-Unis, qui sont pour elle des foyers de propagande et de recrutement et qui, à distance, participent souvent d'une façon très effective à tous les événements notables de sa propre vie. En voici un exemple. En juin 1916, l'Institut de Technologie du Massachussets, à Boston, la plus grande des écoles américaines d'ingénieurs, fêtait à la fois son cinquantenaire et son transfert dans sa vaste et magnifique installation nouvelle, — elle couvre plus de vingt hectares et coûtera plus de sept millions de dollars, — au bord du Charles-River. Au cours des fêtes, le président put annoncer à l'assistance un total de dons dépassant trois millions de dollars et émanant, pour la plus grande part, de quelques anciens élèves. Parmi les réjouissances, il y avait naturellement un banquet qui réunissait à Boston plus de mille cinq cents convives. Mais, à la même heure, les *Technology-Clubs*, constitués par des colonies d'*alumni*, dans trente-quatre villes, étaient également réunis en banquets et, au moment des toasts, de sa place, chaque convive, muni d'un récepteur téléphonique, put entendre, en toutes ces villes, de New-York sur l'Atlantique, à Los Angeles, San Francisco et Scattle aux bords du Pacifique, les discours prononcés au banquet de Boston, comme les convives de Boston purent écouter successivement les congratulations envoyées par les présidents de ces divers banquets.

Les Harvard-Clubs constituent le faisceau sans doute le plus considérable en ce genre et sont un facteur important de la puissance de Harvard. Il y en a dans de nombreuses villes ; dans l'annuaire des cours, le *Harvard Catalogue*, j'en relève une quarantaine qui entretiennent sur leur budget des bourses (*scholarships*) à Harvard. Honolulu, aux îles Hawaï, a son Harvard-Club et Paris également. Ce dernier compte, en ce moment, soixante-dix membres proprement dits; continuant l'hospitalité de Boston, il confère le titre de membres honoraires aux professeurs français qui ont enseigné à Harvard. Tous ces Harvard-Clubs tiennent périodiquement un congrès, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre; le

président de l'université ne manque pas d'y assister et y trouve l'occasion d'exposer les besoins pressants de Harvard — comme toutes les universités de l'Est, c'est une institution privée qui ne reçoit rien de l'État — besoins pour lesquels elle compte sur la générosité et le loyalisme des *alumni*. Dans cette organisation est l'un des secrets de l'abondance des donations, qui bon an mal an [1], équilibrent le budget de l'*alma mater* ou augmentent son capital (*endowment*).

La camaraderie harvardienne représente dans la société américaine un élément assez analogue à la camaraderie polytechnicienne chez nous, mais sans les conséquences qu'entraîne la centralisation française. Harvard n'est qu'une Université entre beaucoup d'autres, l'une des plus puissantes

1. Tout le monde sait, en Europe, que les universités américaines reçoivent des donations considérables. Mais il me semble intéressant de préciser cette impres sion par quelques chiffres qui montrent éloquemment l'empressement du public envers ces institutions et aussi la puissance des moyens dont elles disposent pour s'équiper et se développer. Si l'on réfléchit que leur essor ne date guère que de trente ans et est loin d'être achevé, qu'elles n'ont pas encore eu le temps de consolider toutes leurs parties, on peut, à leurs ressources présentes, mesurer ce que sera vraisemblablement leur force dans un avenir peu éloigné. Les chiffres suivants sont empruntés au *Report of the U. S. Commissioner of Education* pour 1913-1914.

L'ensemble des universités et collèges a reçu, cette année-là, un total de dons particuliers s'élevant à 29 927 138 dollars, soit largement 150 millions de francs. Ce n'est pas un chiffre exceptionnel, comme le prouve la statistique de 1901 à 1914, où il a oscillé annuellement entre 20 et 30 millions et le total de ces quatorze années qui dépasse 300 millions de dollars, soit 1 milliard 500 millions de francs. Les sommes énormes données par M. Andrew Carnegie pour créer un système de pensions ne semblent pas comprises dans ces totaux.

Voici maintenant les dons reçus par quelques universités en 1913-1914 :

	Pour dépenses courantes	Pour accroissement d'installation	Pour accroissement de capital	Total
Harvard.	256 000 dollars	254 000 dollars	1 380 000 dollars	1 890 000 dollars
Columbia	469 000 —	115 000 —	680 000 —	1 264 000 —
Yale....	138 000 —	125 000 —	750 000 —	1 013 000 —
Chicago .	28 000 —	665 000 —	627 000 —	1 320 000 —
Cornell..	»	»	1 287 185 —	»

La donation reçue par Cornell pour son capital est évidemment exceptionnelle.

A Harvard c'est maintenant une tradition fixée que la « classe » qui atteint vingt-cinq ans d'âge de graduation se cotise pour donner à l'Université une somme de 100 000 dollars.

socialement; elle ne saurait contrebalancer les forces antagonistes de ses émules.

A New-York et à Boston, les Harvardmen sont assez nombreux pour avoir pu, à eux seuls, réaliser un club complet, pour posséder un *club-house*, admirablement aménagé dans toutes ses parties : vastes salles de lecture pour les journaux, bibliothèque abondamment fournie de revues et de livres nouveaux, salles multiples pour réunions, immense hall servant tout à la fois de salle de restaurant et de salle de concert, chambres à coucher pour les membres de passage, installation très complète d'hydrothérapie et de sports. Pour donner une idée de la vitalité de ces deux clubs, il suffira de dire que chacun compte quatre à cinq mille membres, les uns résidents, les autres non résidents; ces derniers paient une cotisation d'autant plus faible que la distance à leur résidence est plus grande.

Mais le Harvard-Club de Boston est intéressant en ce qu'il n'est pas seulement le centre de la camaraderie harvardienne banale. Il facilite, à son intérieur, les groupements les plus variés, depuis de simples dîners d'amis, jusqu'à des réunions purement intellectuelles qu'il rend aisées et contribue même à faire naître. Chacun de ces groupements s'appelle aussi un club ; ce terme, dans son sens le plus large, signifie seulement une association de membres, qui se recrutent par élection et se réunissent dans un but déterminé. Boston foisonne de clubs de ce genre et bon nombre se réunissent dans les salles du Harvard-Club.

Voici par exemple le *Harvard Travellers-Club*; il comprend les anciens élèves de Harvard qui aiment à faire des voyages d'envergure, voyages d'exploration scientifique, ou de sport, ou de chasse, comme celui que M. Th. Roosevelt, Harvardman d'ailleurs, fit en Afrique orientale, après sa présidence. C'est là un goût qui est loin d'être rare et que l'opulence permet à beaucoup. Les salles du club sont ornées, grâce à cela, de multiples et imposants trophées de chasse. Chaque mois, en hiver, le Harvard Travellers-Club se réunit dans une des salles du Harvard-Club aménagée pour faire des projections; l'un des membres fait un compte rendu d'une randonnée qu'il a accomplie; on le questionne ensuite et, au besoin, on discute. J'as-

sistai ainsi à deux séances intéressantes, l'une où fut retracée une grande excursion sur la côte arctique de l'Alaska, l'autre où fut conté un voyage à travers Bornéo. La camaraderie n'y perd pas ses droits, car les orateurs ne s'interdisent pas l'argot du collège souvent difficile à comprendre pour un étranger.

Je fus aussi aimablement invité aux séances du *New-Club*, qui avaient lieu chaque mois dans une des salles du Harvard-Club. Celui-là comprenait une trentaine de membres, la plupart professeurs de l'Université ou de l'Institut de Technologie, philosophes, médecins, biologistes, mathématiciens qui avaient le goût des discussions de science générale et de philosophie. Les séances commençaient par un dîner, après lequel l'un des membres faisait, sur une question de sa compétence, une lecture préparée, que l'on discutait ensuite d'une façon approfondie. Ces réunions sont extrêmement variées et beaucoup sont loin d'être aussi austères que celles dont je viens de parler.

Une des plus originales, qui siège parfois, mais non toujours au Harvard-Club, est le *Thuasdry-Evening-Club*, ou « club du jeudi soir » ; il a lieu deux fois par mois et a déjà plus d'un demi-siècle d'existence. Il a des allures quelque peu secrètes. On y est élu, chose très recommandable, sans démarches de candidature, par des électeurs mystérieux. Les séances, dont le président est seul à connaître le programme, se composent de trois courtes conférences et d'un souper. L'un des conférenciers que j'y ai entendus était le physicien Th. Richards, qui venait d'avoir le prix Nobel. Il y a deux catégories de membres à ce club : les uns sont tour à tour les amphitryons de ces réunions et les autres en sont les orateurs. A chaque réunion il s'ouvre à quelques invités. Le talent du président consiste à maintenir dans ce double but une composition convenable du club et à trouver pour les séances des sujets intéressants.

Ces quelques exemples suffisent à montrer qu'à Boston, tout au moins, la vie intellectuelle revêt une grande diversité de formes et que le Harvard-Club lui fournit d'amples commodités pour s'organiser et se manifester.

Mon expérience s'est faite surtout des clubs où fréquentaient les professeurs et les *alumni*. Mais il ne faudrait pas

croire qu'il n'en existe pas pour les étudiants. Tout près du Colonial-Club à Cambridge, *Harvard-Union* est un vaste club à leur usage; dans leurs loisirs, ils peuvent y trouver revues, journaux et salles de réunions. Princeton est particulièrement connu pour la multiplicité et l'élégance de ses clubs d'étudiants. Dans la plupart des universités, les étudiants se groupent en associations à allures secrètes, les *Fraternités*, qui se désignent par deux ou trois lettres grecques, résumant généralement un mot de passe mystérieux. Chaque Fraternité a sa maison plus ou moins somptueusement agencée, La plupart des éducateurs américains sont d'accord pour reconnaître qu'il y a parfois quelque excès dans le développement de ces clubs d'étudiants et dans leur luxe.

Mais, sous une forme plus simple et meilleure, nous en retrouvons le principe dans de multiples associations en vue d'un objet déterminé, qui donnent l'habitude et le sens de l'action collective, l'esprit du *team*. Harvard, entre beaucoup d'autres universités, a, par exemple, un Cercle français, qui groupe les étudiants ayant le goût de notre langue ; ils ont une salle de réunion, où ils reçoivent les Français de passage et j'y ai moi-même été convié; leur zèle pour notre littérature se manifeste chaque année par une ou deux représentations théâtrales dont ils sont les acteurs, avec les jeunes filles de Radcliffe-College. Pendant mon séjour, je leur ai vu jouer, d'une façon très honorable, en français, à Boston, au Copley-Theatre, au bénéfice de nos soldats aveugles, *Edgar et sa bonne*, de Labiche, et une pièce moderne qui témoignait de leur esprit d'entreprise et de leur sens de l'actualité, *Servir*, de M. Lavedan.

Le théâtre, il est vrai, est très en honneur à Harvard. Le professeur de littérature dramatique, M. G.-P. Baker, qui est venu il y a quelques années, enseigner à la Sorbonne, rend son enseignement des plus vivants en poussant ses élèves, les étudiants de l'université et aussi les étudiantes de Radcliffe-College, à écrire des pièces, qui sont ensuite jouées sur la petite scène de Radcliffe, devant un public d'étudiants et de familles de professeurs. Les spectateurs qui ont été invités sont instamment priés de présenter ensuite leurs critiques. Auteurs et acteurs forment une sorte de club, qui s'intitule *The 47th Workshop* et on espère que d'ici quelques années

la générosité de quelque ami de Harvard, amateur de littérature dramatique, fournira à cette jeune école un vrai théâtre. L'université de Berkeley, dans son site au climat méditerranéen a bien un théâtre grec !

Très nombreux et très variés sont les groupements analogues d'étudiants, en vue d'autres objets intellectuels, sans compter ceux qui concernent les sports et les jeux ; les *athletics* tiennent une très grande place dans la vie scolaire et des hommes aussi positifs que le célèbre ingénieur F.-W. Taylor n'hésitent pas à déclarer qu'ils constituent un des éléments les plus féconds de la vie de collège, parce qu'ils développent l'esprit d'entreprise collective et qu'ils sont pratiqués avec une conviction et une volonté de succès qui préparent au caractère sérieux des réalités de la vie.

***

Je n'ai nullement le désir de présenter ici les universités américaines comme des modèles à imiter, moins encore à copier. Tous leurs caractères, leurs qualités comme leurs défauts, reflètent la société dont elles émanent et ses mœurs. C'est dire que, le voulût-on, on ne les transporterait pas chez nous. Mais d'y avoir quelque peu vécu, on sent plus vivement certaines lacunes des nôtres, qu'on ne peut se défendre de vouloir combler.

Est-il vraiment nécessaire de nous immobiliser dans cet individualisme farouche qui nous interdit toute action commune, et qui fait de nous ces ermites murés chacun dans sa cellule intellectuelle, dont l'université américaine s'efforce avant tout d'éviter la production? Est-ce vraiment là une nécessité logique, ou n'est-ce pas plutôt, en ce qui concerne les professeurs, un vestige des conditions où jadis Napoléon établit notre enseignement supérieur, en le rapetissant à être une collection de fonctionnaires qu'on s'appliquait à détourner de toute vie corporative, parce qu'elle eût été un ferment d'indépendance? Cette conception est aujourd'hui périmée ; mais les universités, restaurées il y a vingt ans, ont cependant encore à faire presque toute leur éducation de personnes libres et vivantes.

Un de mes collègues qui m'a précédé à Harvard a plaidé avant moi la même cause[1], celle de la réalisation à Paris d'un centre de réunion, analogue aux grands clubs universitaires américains, où les professeurs pourraient se fréquenter aisément aux heures de loisir, concevoir et entreprendre en commun des projets que l'isolement actuel empêche de naître, recevoir enfin leurs collègues étrangers dans des conditions analogues à celles qu'eux-mêmes trouvent si agréables outre-mer. Il n'est personne de ceux qui ont connu l'hospitalité américaine, qui ne regrette l'insuffisance de celle que les savants étrangers reçoivent à Paris.

Un cercle, en un mot, sis non loin de la Sorbonne, serait un adjuvant indispensable au développement de cette vie universitaire véritable, qui est encore presque entièrement à créer chez nous. Mais, s'il ne s'agissait que de l'Université et de ses professeurs, peut-être serait-il oiseux d'en parler ici. En réalité la question est plus vaste et me paraît mériter pour cette raison d'être soumise aux réflexions des lecteurs de cette Revue. La vie intellectuelle de Paris est très loin d'être concentrée à l'Université. Tout d'abord une série d'institutions indépendantes — beaucoup d'entre elles ne sont même pas rattachées au ministère de l'Instruction publique — en représentent une part importante et vivent isolées les unes des autres. Déjà, de la Sorbonne au Collège de France, la rue Saint-Jacques est une séparation qui, en fait, équivaut à un large fossé, rarement franchi. Le Muséum d'histoire naturelle, l'Institut Pasteur, les grandes écoles de sciences pures ou appliquées comme l'École polytechnique, les Écoles des Mines et des Ponts et Chaussées, l'École centrale les écoles d'art comme l'École du Louvre et celle des Beaux-Arts, l'École des sciences politiques, l'enseignement supérieur libre, etc., constituent un ensemble comme il n'en existe dans aucune autre ville au monde, mais qui a à peine conscience de lui-même et qui, par sa dispersion, ne se révèle pas à l'étranger. Chacun de ces établissements pratique l'individualisme, non moins que les membres qui les composent. Il serait des plus importants de substituer à ce régime d'isolement celui de la cohésion et de l'appui mutuel. Un cercle serait le moyen le plus

1. E. Legouis : *Impressions de Harvard, la France jugée par un Américain. Revue internationale de l'Enseignement*, 1913 et 1914.

approprié pour multiplier les relations entre toutes ces institutions, sans toucher, si peu que ce fût, à l'indépendance de chacune d'elles.

Ainsi conçu, ce cercle n'aurait plus le caractère de particularisme que certains ne manqueraient pas de lui reprocher, s'il se plaçait sous le patronage de l'Université seule. Il serait un cercle intellectuel groupant tous les centres et toutes les formes d'élaboration de la pensée et de la recherche scientifique de Paris. Mais son extension devrait être plus grande encore qu'il ne paraît tout d'abord. Il n'y a en effet aucune raison pour le limiter à des professeurs. Hors de la chaire, un professeur est simplement un intellectuel, et pour être un intellectuel il est parfaitement évident qu'il n'est pas nécessaire d'être un professeur. Le cercle s'adresserait donc à tous les hommes, de toutes les professions, qui ont appris à apprécier la valeur de la pensée et sa fécondité réalisatrice, aussi bien pour les entreprises particulières que pour le bien général. Il permettrait donc un rapprochement efficace entre les groupements intellectuels qui ont été cités plus haut, les littérateurs de profession et les milieux tels que l'industrie.

On va répétant que la science et l'industrie doivent se pénétrer et se féconder réciproquement. Il n'est pas vrai qu'elles s'ignorent jusqu'ici, et leur utilisation mutuelle est souvent moins aisée qu'il ne le paraît sur le papier, mais il est certain qu'industriels et hommes de science n'ont guère d'occasion de se rencontrer et qu'en fait ils s'ignorent trop; un cercle, tel que celui qui est préconisé ici, leur fournirait un terrain de fréquentation, où trouveraient aisément à prendre corps et à se développer beaucoup d'idées qui aujourd'hui ne peuvent naître. Le hasard d'une rencontre ou d'une conversation peut être l'étincelle, qui suffit à mettre en mouvement une énergie restant, faute d'elle, à l'état potentiel.

Voilà donc à Paris une large base. Mais la province ne trouverait-elle pas, dans ce même cercle, un profit et un attrait aussi grands. Elle renferme les mêmes catégories que Paris. Rien ne serait aisé comme d'établir — à l'image notamment des clubs américains dont il a été question plus haut — à côté des membres résidant à Paris, des membres non résidants, ces derniers payant une cotisation réduite, mais pouvant user du cercle

lors de leurs passages ou de leurs séjours à Paris. Au lieu de l'isolement de l'hôtel et du restaurant, chacun y trouverait la possibilité de rencontres nombreuses, soit fortuites, soit facilement préparées. Les relations intellectuelles de Paris et de la province et des diverses parties de la province entre elles deviendraient beaucoup plus aisées.

Enfin, dans le cercle lui-même, de nombreux groupements secondaires pourraient se constituer et agir sous des formes très variées. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer le détail d'un pareil projet. Il suffisait d'en indiquer le principe et de faire entrevoir les fruits qu'on peut en attendre, s'il mûrit convenablement. Est-ce une illusion, en ce moment, où tous les efforts des hommes qui réfléchissent se tournent vers l'après guerre, de voir dans sa réalisation un élément du rajeunissement et du renforcement de la vie nationale? Si ce n'était même qu'une illusion, celle-ci justifierait la tentative, à l'heure présente, au milieu des soucis et des devoirs immédiats qui nous pressent.

Depuis que l'idée circule, elle a rencontré de nombreuses sympathies. Les objections d'autre part n'ont pas manqué. Elles se résument plus ou moins à ce que la vie de club ou de cercle n'est pas dans les mœurs françaises, et sans doute ce n'est pas un fait négligeable. Mais il ne s'agit pas de révolutionner les mœurs. Et n'est-ce pas le moment de nous demander si nous ne devons pas faire quelque effort sur nous-mêmes, pour nous mieux adapter aux conditions modernes de l'effort collectif, qui engendrent la puissance et qui seront, plus que jamais, une nécessité, si la France veut, non pas même se développer, mais simplement vivre? Au surplus, il n'est pas question de donner à ces clubs la place qu'ils ont dans la vie anglaise ou dans la vie américaine, mais d'organiser pour l'ensemble des milieux intellectuels parisiens et même français un cercle unique.

Il serait désespérant de n'y pas réussir. Le projet semble en être né dans la Sorbonne ; mais il paraît bien qu'il a été conçu en même temps ailleurs. L'Université de Paris avait avant la guerre dix-sept mille étudiants inscrits. Harvard et Yale trouvent dans leurs anciens élèves qui sont trois fois moins nombreux les éléments de plusieurs grands clubs. En faisant

la part de la différence des conditions de tous genres, l'armée de ceux qui ont passé par l'Université de Paris et qui se sont ensuite dispersés dans toutes les carrières ne renfermerait-elle pas de quoi assurer la réussite de l'entreprise?

Certes les difficultés de réalisation sont aisées à apercevoir ; les groupes où l'idée a été formulée et où elle a rencontré dès le début des partisans décidés, ne sont pas ceux qui peuvent y apporter les moyens matériels puissants qui supprimeraient les obstacles. Mais déjà des sympathies s'annoncent, des possibilités d'association s'entrevoient, et c'est en répandant l'idée qu'on peut faire des prosélytes et trouver peut-être des mècènes pour la faire rapidement aboutir.

MAURICE CAULLERY

SOUVENIRS DE NOYON[1]

(1914-1915)

Le feu commençait à flamber dans ma chambre, où je m'étais réfugiée; bien qu'il fît jour encore, je m'avisai tout à coup que sa lueur pourrait encore être le prétexte d'une accusation de signaux. Je fermai donc les volets de ma chambre au midi, et me dirigeai vers mon cabinet de toilette qui donnait au nord ; au moment où j'allongeai la main pour tirer la persienne, je vis mon mari assis sur un talus gazonné faisant face à la maison. Il était entouré de soldats avec lesquels il semblait causer. Je poussai un cri de joie et de surprise :

— Comment vous êtes là ! Est-ce un rêve? pourquoi ne montez-vous pas?

— Je n'en sais rien, — répondit-il, — on ne veut pas me permettre de rentrer avant l'arrivée des officiers qui vont loger ici.

Je descendis en courant et me jetai dans ses bras ; je ne savais plus si je pleurais de douleur ou de joie... Il paraissait avoir très froid et me dit n'avoir rien mangé depuis le matin; il avait été emmené à Passel et jeté dans un bouge obscur où d'autres prisonniers vinrent le rejoindre ; on les y laissa jusqu'à midi pour les diriger ensuite sur Noyon où mon

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1917.

mari retrouva dans la salle de la justice de paix notre voisin du mont Renaud, le marquis d'Escayrac, accusé comme lui d'espionnage et de signaux. Les curés de Larbroye et de Visle s'y trouvaient aussi avec un convoi de prisonniers, dont un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, tous accusés de ce même espionnage. On les relâcha d'ailleurs les uns après les autres sans leur donner d'explication ; mon mari revint à pied, mourant de faim. Je voulus aller lui chercher un peu de nourriture mais les soldats me retinrent ; maintenant que j'étais sortie du château, ils ne me permettaient pas d'y rentrer. Un officier de la landwehr, avocat à Posen, dont j'ai oublié le nom, s'était montré fort courtois au cours d'une perquisition opérée quelques jours auparavant ; nous avions causé un peu avec lui qui ne pouvait se rassasier du panorama étendu sous nos yeux ; il venait d'envoyer un homme de Larbroye, nommé Rolland, pour me protéger, ayant appris la situation cruelle dans laquelle je me trouvais ; dès que ce Rolland aperçut mon mari de retour, il lui demanda la permission de retourner chez lui.

— Certainement, mon brave, — lui répondit ce dernier.

— Non, non, — cria un des soldats, — lui domestique, rester ici !

— Ce n'est pas mon domestique.

— Lui rester ici.

Toutes nos explications furent vaines. Ce malheureux Rolland, suspect à son tour, par le seul fait d'être entré dans notre domaine, fut condamné à ne plus en sortir. On le fit coucher sur la paille, avec la garde composant l'entourage des officiers qui devaient loger chez nous. Ils firent enfin leur apparition, et nous saluèrent à peine ; ils étaient trois : un capitaine qui ne parlait pas un mot de français, un lieutenant et un sous-lieutenant ; ils nous autorisèrent à entrer au château, ajoutant que nous n'en sortirions plus sans leur permission. Je dus préparer leurs chambres, puis mettre la table pour leur dîner. Un cuisinier, qui bousculait mes fourneaux, me demandait à chaque instant des provisions qui me manquaient ; il en avait d'ailleurs apporté dans ses fourgons, et bientôt se répandit l'odeur de préparations fort appétissantes. Mon mari, qui grelottait, avait allumé du feu dans la salle à manger. Le lieu-

tenant était venu l'y rejoindre et tendait ses mains vers la flamme. Il parlait français, demanda à boire ; mon mari lui offrit une bouteille de bordeaux blanc ; quant à lui, il buvait au coin de la cheminée un peu de vin rouge et dévorait un croûton de pain sec ; c'est tout ce que j'avais retrouvé dans ma cuisine. Quel repas après une journée de fatigue et de jeûne ! Le lieutenant feignit de ne pas y prêter attention ; il engagea la conversation avec nous, sous forme d'apparente cordialité ; il avait les cheveux complètement ras, des yeux gris très durs, moins cependant que ceux du capitaine qui vint le rejoindre quand le repas fut prêt. Le cuisinier, qui parlait français, avait eu l'audace de me demander si je voulais servir les officiers ; sur mon refus indigné, il se mit à rire, et appela les ordonnances. Je m'avançai vers ces messieurs ; ils saluèrent en silence. Ils savaient notre cuisine envahie par leur personnel et l'impossibilité où nous étions de nous procurer la moindre nourriture ; ils eurent le cœur de nous laisser remonter ainsi. J'avais dans mon cabinet de toilette une lampe à esprit de vin qui me permit de faire une tasse de thé ; ce fut mon seul repas de la journée.

Enfin, allions-nous pouvoir nous reposer? Je commençais ma toilette de nuit quand ma porte s'ouvrit brusquement, sans que l'on eût frappé, et une sorte de sous-officier qui faisait partie de la garde entra, tenant à la main une des plus grosses lampes de la maison, il criait :

— *Licht, Licht !*

Je sursautai ; j'essayai de lui démontrer l'inconvenance de son procédé ; il ne sourcilla pas. Alors je me dirigeai vers la chambre du capitaine, et demandai à lui parler ; il entr'ouvrit sa porte. Le lieutenant était avec lui. Je leur dis qu'un des hommes venait d'entrer chez moi et leur demandai leur protection contre de pareilles intrusions. Il haussa les épaules sans répondre un mot et referma sa porte. Ma stupeur était à son comble. Comme j'entendais un bruit formidable dans les mansardes, je gagnai le grenier, que je trouvai envahi par le cuisinier et une partie de la garde qu'on m'avait dit devoir coucher sur la paille, dans les communs ; toute la literie de mes domestiques était déjà saccagée. Je compris que je n'étais

plus chez moi et que toutes mes réclamations seraient vaines. Cependant je me leurrais encore de l'espoir que les officiers parleraient à leurs hommes pour que ma chambre au moins fût respectée. Mon mari, qui s'inspirait de ses souvenirs de 70, m'avait toujours affirmé que la chambre de la maîtresse de maison était inviolable, même pour des Allemands, et j'avais réuni dans la mienne ce que je possédais de plus précieux au point de vue matériel et surtout au point de vue du souvenir. Il était tard quand, toute broyée, je m'endormis dans mon grand lit, entourée des chers objets familiers que je ne savais pas contempler pour la dernière fois.

A l'aube, je fus réveillée par des allées et venues qui ébranlaient la maison ; des pas lourds résonnaient dans les corridors et dans les escaliers. Mon mari, sachant la cuisine inaccessible, préparait un peu de café noir avec la lampe à esprit de vin. Soudain la porte de ma chambre s'ouvrit, et nous vîmes apparaître le cuisinier, qui demanda pourquoi j'étais encore au lit (il était sept heures du matin). Je lui dis que j'étais très fatiguée et souffrais beaucoup de la tête ; il s'effaça pour laisser entrer un autre personnage que nous n'avions pas encore vu. C'était une sorte de géant ; un gilet de laine tricoté couvrait son large buste ; il portait un pantalon bouffant retenu par des jambières ; de sa figure large et plate émergeaient de gros yeux bleu faïence à fleur de tête. Je ne puis dire l'impression de malaise qu'il me causa, avant même d'avoir ouvert la bouche pour m'ordonner, en très bon français, de me lever et de quitter ma chambre. J'obéis, passant en hâte un peignoir. J'entendis les officiers dans le corridor et je me précipitai vers le lieutenant pour lui demander la raison de cet ordre :

— Il faut aller dans une autre pièce, — me dit-il, d'un ton autoritaire, — c'est nécessaire !

Je regardai cet homme qui, la veille, avait causé avec nous comme entre gens du monde. Il me toisa avec dureté et descendit l'escalier sans me saluer. Le géant nous poussait devant lui dans le pavillon de gauche où se trouvent les chambres destinées à mon fils et à sa famille. Nous voulûmes entrer dans la chambre de mes enfants ; mais il nous obligea

à aller dans la lingerie, pièce étroite et sans foyer, meublée de hautes armoires et d'un lit de bonne.

— C'est là qu'il vous faut habiter, — dit-il.

— Pourquoi?

— Parce que cette pièce seule donne au nord.

— Il n'y a qu'un lit de domestique.

— En voici un second...

Et il poussa un lit-cage pris dans la chambre de mes petits-enfants, en face la lingerie; je ne pouvais pas avoir de draps, toutes mes clefs étant restées dans un placard de ma chambre où il m'était interdit de rentrer. Je me pelotonnai tant bien que mal dans quelques couvertures. Nous étions au 26 septembre; la matinée était très froide et la lingerie humide. Mon mari lui dit que j'étais habituée à avoir du feu; il haussa les épaules en silence. On mit un factionnaire à la porte de la lingerie pour nous empêcher d'en sortir. J'entendais des circulations incessantes dans le grand corridor entre les deux pavillons du château qui était devenu la proie de ces bandits. Nous étions dans un véritable état de prostration. Nous nous étendions sur les lits; de temps en temps nous étions gagnés par une sorte de somnolence dont je sortais bientôt dans un sursaut de cauchemar.

Les factionnaires se relevaient toutes les trois heures; à deux heures de l'après-midi nous n'avions encore rien pris; je fis comprendre par gestes à un d'eux que nous mourions de faim; il attendit son tour de relève pour en avertir le cuisinier, qui apparut avec une soupière contenant une sorte de brouet, moitié soupe, moitié purée, composé de pommes de terre écrasées; quelques morceaux de viande coupés en forme de cube, nageaient dans le tout. Il fallait nous contenter de cet unique repas, car le soir on ne nous apporta, vers neuf heures, qu'un peu de café noir. J'étais à ce moment en proie à des douleurs de foie très vives qui m'arrachaient quelques gémissements. Un factionnaire, plus humain que les autres, eut quelques gestes compatissants en me désignant au cuisinier qui arrivait avec le café. Ce dernier dit en me regardant :

— C'est un malheur ! c'est un malheur ! J'irai demain chercher un médecin dans une de nos batteries.

Ce cuisinier me semblait moins insensible que les autres;

il nous accorda une lampe Pigeon pour adoucir les ténèbres qui nous glaçaient, tandis que toutes nos belles lampes éclairaient les différentes pièces de la maison envahies par nos ennemis ; c'est pour le coup que l'on aurait pu soupçonner notre nid d'aigle de signaux lumineux.

La nuit s'écoula pleine d'angoisses et de terreurs pour moi qui ne pus fermer l'œil un instant. J'étais un peu consolée d'entendre la respiration régulière de mon mari qui avait fini par s'endormir. Une fusillade qui retentissait dans le parc le réveillait de temps en temps ; elle était si nourrie que l'on avait l'impression d'une forte grêle tombant sur les arbres. Les Français devaient être bien près de nous!

Au petit jour. le canon retentit. J'y étais pour ainsi dire habituée; mais, ce jour-là, dimanche 27, il était si rapproché, venant de Passel, que les vitres de la maison tremblaient à chaque coup. On voyait la fumée des obus passant au-dessus de Suzoy et on entendait leur sifflement strident. Je ne pus m'empêcher de tressaillir plusieurs fois en baissant la tête comme pour éviter leurs éclats.

Le cuisinier avait demandé au capitaine un peu d'élargissement à notre captivité ; il vint m'avertir que je pouvais aller jusqu'à ma chambre prendre les effets qui m'étaient indispensables, accompagnée de l'ordonnance de ce capitaine. C'était un tout jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, nommé Schwartz. Il me suivit pas à pas, et je constatai que ma chambre avait déjà été visitée et fouillée : un désordre affreux y régnait, ce qui ne me permettait plus de remettre la main sur ce que je cherchais. Je dois à ce Schwartz d'avoir retrouvé mon alliance et ma bague de fiançailles qu'il me signala jetées dans une boîte de poudre de riz ; mais une troisième bague, que j'avais coutume de porter avec les deux autres, avait disparu. Je n'eus que le temps de prendre une blouse de mousseline et une jupe de toile au hasard, ainsi que les objets usuels de mon cabinet de toilette que je portai dans la dernière chambre du pavillon de gauche ; on venait de nous autoriser à nous y installer pourvu que les volets restassent fermés. Cette chambre avait une cheminée ; c'était un grand adoucissement pour nous. Le cuisinier nous apporta quelques bûches, et nous fûmes un peu réconfortés par la vue

du feu et surtout par sa chaleur. Je me mis à disposer cette chambre que nous allions habiter (je le croyais !). Elle était très gaie, arrangée tout récemment pour notre jeune ménage avec des boiseries claires et un ensemble riant ; au-dessus d'un bureau Louis XVI souriait un pastel charmant que nous avions pris l'habitude d'appeler « Madame de Lamballe », tant les traits et le costume rappelaient les portraits de cette infortunée princesse. Ce souvenir me frappa, et je me rappelai alors deux autres pastels, autrement précieux, représentant Marie-Antoinette et Louis XVI dauphin au moment de son mariage ; ces pastels avaient été donnés par Louis XV lui-même à la famille de Brunier, et l'on comprend le prix que nous y attachions. Nous les avions décrochés des panneaux du grand salon trois jours auparavant, et mis dans un carton qui se trouvait au rez-de-chaussée, dans le bureau de mon mari, où je ne les jugeai plus en sûreté à l'heure présente : mais comment les soustraire au pillage que je sentais imminent? Le hasard voulut que le cuisinier vint me demander un supplément d'argenterie, trois généraux devaient déjeuner au château avec les officiers installés chez nous. Il me fallut bien descendre pour me rendre compte de ce qui manquait au service, et, dans le mouvement provoqué par les allées et venues des ordonnances, j'eus la facilité d'entrer dans le bureau et de soustraire le carton que je portai dans la nouvelle chambre qui nous était attribuée. Il était temps d'opérer ce sauvetage; une demi-heure plus tard le géant énigmatique dont j'ai parlé ci-dessus avait fermé le bureau à clef ; je m'en aperçus quand j'essayai de descendre une seconde fois pour prendre un peu de sirop dans l'office. Je fus repoussée par cet hercule, et j'eus beau expliquer que je mourais de soif, il haussa les épaules. C'est un geste qui leur est familier quand ils ne comprennent pas ou font semblant de ne pas comprendre. Le cuisinier, un peu plus humain, finit par m'apporter le fond d'une bouteille cassée contenant encore un peu de sirop; il m'expliqua que toutes les autres étaient vides ou brisées. Il me demanda ce que nous voulions pour notre déjeuner. Comme j'avais entrevu les plus belles de nos volailles sur le buffet de la cuisine, je lui dis qu'un peu de poulet rôti nous ferait plaisir.

— Bien, — dit-il, — c'est très facile...

Mais à deux heures et demie nous attendions encore notre repas, et ce ne fut qu'un brouet comme celui de la veille; le cuisinier s'excusa en disant que la volaille était pour les officiers. Je crois que ce déjeuner de généraux précipita le drame qui se tramait contre nous; car le léger adoucissement apporté à notre captivité se trouva soudain enrayé par la présence plus rapprochée du factionnaire, qui prit place dans l'entre-bâillement de la porte de notre nouvelle chambre ; je la laissais entr'ouverte pour apercevoir dans la chambre, qui était celle de mes petits-enfants, un berceau en bois courbé qui avait été celui de ma fille, et qui était devenu celui des enfants de son frère. Chacun de leurs charmants visages avait successivement reposé sous ces rideaux de mousseline que le soleil nimbait ce jour-là d'une auréole très douce; le souvenir revivait dans ma mémoire avec une telle intensité que je m'attendais par instants à entendre leurs petites voix de cristal m'arracher au cauchemar qui nous étouffait. Hélas! Le factionnaire, en se rapprochant, intercepta cette douce vision : puis nous vîmes arriver un sous-officier de la garde qui s'était montré jusque-là moins dur que les autres. Il fit encore approcher le factionnaire de quelques pas, et nous déclara que désormais ce dernier devait se tenir *dans* notre appartement.

— Mais c'est impossible, — dit mon mari, — ma femme ne sera plus chez elle, même dans sa chambre, et pour combien de temps?

— Toujours.

— Pas la nuit, je pense?

— Le jour et la nuit !

Je dis à mon tour :

— Mais c'est impossible, je ne comprends pas !

Il eut un méchant sourire :

— Vous comprenez très bien.

Il s'éloigna un instant, et reparut tenant à la main une valise que je reconnus pour être celle de mon mari; elle semblait très rebondie ; il avait de plus sur le bras une de nos couvertures de voyage; il nous salua ironiquement en disant :

— Maintenant, madame, monsieur, je vous dis adieu.

Au même moment surgit un autre personnage dans lequel

je reconnus l'officier qui m'avait si durement intimé l'ordre de rentrer chez moi le vendredi soir; il nous fit un signe impératif pour que nous le suivions et dit seulement :

— Madame, monsieur !

Jamais je n'ai vu un regard plus cruellement autoritaire; nous étions pétrifiés en lui obéissant ! Il commença par vouloir nous enfermer dans la première chambre (dite chambre rose) qui faisait suite au pavillon dont nous sortions. Cette chambre passait pour la plus jolie de la maison, à cause de la fraîcheur de ses tentures et de l'élégance de son mobilier; elle nous rappelait les différentes étapes de notre vie circulante de jadis, qui nous avait permis de glaner en cours de route ce qui tentait notre goût pour les vieilleries.

La serrure de la chambre rose ne put se fermer à clef, malgré les efforts de notre nouveau geôlier; alors il nous intima l'ordre de le suivre, nous poussa dans le long corridor conduisant à l'escalier ; nous nous trouvâmes subitement environnés de plusieurs hommes de la garde qui nous entraînèrent à descendre précipitamment pour nous pousser dehors. Mon mari voulut prendre son chapeau accroché dans le vestibule.

— Vous n'avez pas besoin de chapeau, — lui cria-t-on.

Il fut alors convaincu qu'on allait le fusiller... On nous poussait si fort que nous eûmes à peine le temps d'entrevoir le géant dont j'ai déjà parlé, coiffé d'une sorte de chapeau de meunier en feutre noir ; il était en bras de chemise et semblait prendre des mesures autour des communs. Tous les alentours du château étaient jonchés de paille, et une espèce de cordon noir partant des communs s'étalait sur le sol; nous pensâmes que c'était une mèche destinée à faire sauter la maison, et, à l'heure présente nous ne pouvons encore nous expliquer la destination de cet engin à peine entrevu de nos yeux terrifiés...

Il y avait, près du logement des gens de basse-cour, une pièce sombre et située en contre-bas dans laquelle on serrait un vaste coffre à avoine; on y descendait par un escabeau à quatre marches placé contre une ancienne fenêtre garnie de volets pleins : c'est dans cette pièce que nous jeta notre persécuteur; il le fit si rudement que je tombai du haut de cette fenêtre sans pouvoir poser le pied sur le dit escabeau. Aussitôt

on ferma le volet avec un crochet extérieur, et nous nous trouvâmes dans l'obscurité. Une terreur horrible m'envahit; j'avais, comme mon mari, l'idée qu'on voulait le fusiller, mais je n'osais la lui communiquer. Je me jetai dans ses bras en poussant un cri que je ne pus retenir; une convulsion nerveuse me secouait de la tête aux pieds. Le paysan Bolland, dont j'ai déjà parlé, m'a dit depuis que mes gémissements s'entendaient du fond de la grande cave où les Prussiens riaient en buvant nos dernières bouteilles de vin.

Mon mari, conservant son sang-froid, finit par me dire :

— Ayons du courage; je crois qu'ils veulent me fusiller, je vais vous donner l'argent que j'ai sur moi et nous réciterons notre chapelet.

Son calme admirable me rendit un peu la possession de moi-même; j'essayai de répondre aux prières, mais ma voix s'éteignait dans mon gosier contracté. Après ces prières, nous finîmes par nous asseoir sur l'escabeau, dans l'attente angoissante de notre sort. Tout à coup, j'entendis qu'on dérouillait le volet, qui s'entr'ouvrit, et j'eus le temps d'apercevoir ce sous-officier de la garde qui avait feint de nous faire ses adieux à notre sortie du pavillon; il regarda à l'intérieur de notre prison; je me précipitai vers lui en criant :

— Pourquoi sommes-nous ici? que veut-on nous faire?

Mais, satisfait de son inspection, il nous enferma de nouveau et je l'entendis dire à ses complices : « *Gout! Gout* », ce qui devait signifier « tout est bien ».

Nous étions de nouveau plongés dans l'obscurité, et je dis à mon mari :

— S'ils voulaient nous tuer, il me semble que ce serait déjà fait... Je crois plutôt qu'ils veulent faire sauter la maison sous nos yeux. Quelle cruauté !

— Mais cela aussi ce serait déjà fait, — reprit mon mari. — Il ne faut pas tant de temps pour faire sauter une maison... à moins qu'ils ne préparent des batteries sur la terrasse pour se battre cette nuit. Mais alors, pourquoi nous enfermer ici? Comme toujours, ils se figurent que nous les épions pour trahir leurs opérations !

Nous continuions à nous perdre en conjectures lorsqu'enfin le volet fut ouvert de nouveau; on nous fit signe de sortir;

tous les hommes de la garde nous entourèrent; le cuisinier s'approcha de moi et dit :

— Faites vite votre porte-manteau, on va se battre ici cette nuit; vous allez partir pour rejoindre notre division de Noyon.

— Ah! — m'écriai-je, — qu'on nous laisse seulement descendre chez madame L..., notre voisine de la vallée.

— Non, non, dépêchez-vous.

— Ma pauvre maison, m'écriai-je, que va-t-il lui arriver?

— Votre maison, — dit le cuisinier, — vous la retrouverez, c'est l'affaire d'une nuit, cette bataille!

Comme il avait un certain air de bonhomie, j'eus la naïveté de me raccrocher à l'affirmation que me donnait cet interprète auquel les officiers avaient dû dicter sa leçon. Ceux-ci avaient disparu; je ne les ai jamais revus, et j'ai ignoré jusqu'à leurs noms.

Le jour n'était plus qu'une demi-obscurité; qu'on juge de la difficulté qu'il y avait pour nous à faire un « porte-manteau », pour me servir de l'expression du cuisinier! Je courus d'abord à ma chambre dont les volets étaient fermés; je n'y distinguai rien que par le souvenir et l'habitude, et pus saisir une paire de chaussures pour remplacer les souliers d'appartement que j'avais aux pieds; une quantité d'objets épars sur tous les meubles me prouva que le pillage s'était poursuivi pendant notre emprisonnement. Je saisis un châle, qui par une ironie du sort se trouva une vieille guenille mangée aux mites, et mise là pour être donnée à la première pauvresse venue. Je n'eus pas le temps de chercher un chapeau : déjà les hommes nous criaient de descendre. Je traversai en courant le corridor pour aller dans le pavillon de gauche, car je venais de penser aux pastels que j'y avais portés le matin même; puisqu'ils étaient dans un carton je pouvais les prendre et sauver au moins ce souvenir dont la perte serait pour mon fils, je le savais, une véritable douleur... Mon mari me jeta sur les bras une couverture de voyage et revêtit sa peau de bique. Il me dit :

— Vos bijoux.

Je saisis un petit cabas d'osier où j'entassai quelques écrins, sans savoir ce qu'ils contenaient puisque nous étions à tâtons: j'y mis aussi deux boîtes où je conservais les boucles blondes de mon fils et de mon petit-fils; on les leur avait coupées au

même âge et je les gardais avec amour. Ce fut tout mon bagage en quittant ma pauvre maison, bien persuadée qu'un danger la menaçait, mais sans en soupçonner l'odieuse gravité. On nous jeta hors de chez nous en nous poussant par la petite porte contiguë à la grille du nord. L'idée que nous allions échapper à nos bourreaux me donnait des ailes. Une fois dans la descente rapide qui longe l'ancien cimetière d'un côté et notre propriété de l'autre, je m'aperçus seulement que nous étions entre deux geôliers armés de leurs fusils; ils avaient de grands manteaux gris et des chapeaux ronds en feutre noir; je ne sais pas à quelle catégorie de l'armée allemande ils appartenaient. Le pauvre Bolland, que l'on s'obstinait à associer à notre sort, serré de près, nous suivait en maugréant. En traversant le village, il demanda à rentrer chez lui; on lui barra le chemin de sa maison en lui imposant silence d'un coup de crosse; j'en reçus un aussi pour avoir voulu prendre la route de Noyon, et on nous indiqua celle de Chiry, plus éloigné de Larbroye. Après tant d'affreuses secousses c'était cinq kilomètres à faire à pied, et déjà le carton contenant les pastels me semblait un poids au-dessus de mes forces. Mon mari le prit à son tour, et me reprocha de m'en être chargée imprudemment; je le repris au bout de quelques instants pour alléger mon mari. J'essayai de confier à Bolland le cabas contenant mes bijoux: il s'en empara si maladroitement que les anses lui échappèrent; le contenu des écrins roula sur la route à peine éclairée d'un croissant de lune ; je me baissai pour le ramasser, mais un nouveau coup de crosse me poussa en avant; je ne recueillis que des épaves dépareillées de mes pauvres parures.

Vers neuf heures, quelques lumières vagues nous permirent d'entrevoir Chiry ; je dis à mon mari :

— Nous pourrions demander asile au curé que nous connaissons.

— Ne vous leurrez pas de cette illusion, — me répondit-il, — tout ce que je demande, c'est qu'on ne nous introduise pas dans un bouge ; quant à nous lâcher, ils n'en feront rien !

A peine avait-il parlé que ses prévisions se réalisaient; on nous poussa dans une cour de ferme sur laquelle s'ouvrait une sorte de fournil, à peine éclairé, où s'entassaient, sur des bottes de paille. des soldats allemands et des prisonniers capturés

dans les villages d'alentour. J'eus un mouvement de recul à l'idée de passer la nuit en pareille compagnie; mais j'étais si fatiguée que je tombai assise sur la paille; mon mari resté debout, demanda un officier allemand qui parlât français, et nous attendîmes. Au bout de cinq à six minutes parut un capitaine ; mon mari lui exposa ce que ma situation avait de pénible et demanda s'il ne pourrait me procurer un autre abri pour la nuit. Il ajouta : elle n'a rien mangé depuis midi et nous arrivons à pied de Larbroye, il lui sera impossible de dormir sur cette litière.

— Je n'ai rien de mieux à lui offrir, il faut qu'elle s'en accommode; comme nourriture, nos hommes n'ont plus qu'un peu de café; je vais dire qu'on vous en apporte.

Il disparut, et nous fûmes alors la proie du sous-officier chargé de visiter les effets des prisonniers. Mon mari fut fouillé des pieds à la tête avec une rudesse révoltante; puis on ouvrit le carton où étaient les pastels et les boîtes contenant les cheveux de mes enfants, ce qui provoqua l'hilarité des soldats. La jolie figure de Marie-Antoinette apparaissait dans ce bouge au moment où je croyais vivre moi-même un épisode de la Terreur; quelle coïncidence, oh, mon Dieu !

Le café que l'on nous apporta était froid et non sucré; je ne pus qu'à grand'peine en avaler quelques gorgées et j'essayai en vain de m'étendre sur cette paille nauséabonde; je dus y renoncer, mon cœur se soulevait. Un soldat eut pitié de moi et m'avança une chaise basse sur laquelle je passai la nuit, enveloppée tant bien que mal dans la couverture de voyage; mon mari finit par s'endormir, étendu devant un autre prisonnier dont les pieds heurtaient sa tête. Le canon grondait de plus en plus fort dans la direction de Larbroye, et je me disais à chaque instant : « Ma pauvre maison existe-t-elle encore? »

Quelle nuit ! Il me semblait que le jour ne pénétrerait jamais dans cet infâme réduit; je le vis poindre enfin, si blafard que cette prison me parut encore plus lugubre. Les Allemands commencèrent à remuer et à casser du bois pour allumer le feu; dès que je vis pétiller la flamme, je m'en approchai, car j'étais glacée avec ma blouse de mousseline et mal protégée par mon châle *ajouré*. Vers huit heures, un soldat sortit et rapporta plusieurs pains blancs encore chauds et un morceau

de viande crue très gros ; il le hachait avec un gros couteau et dévorait cette graisse qui n'avait pas vu le feu. On passa du café sans sucre dans des gobelets en étain, mais on mit ma ration dans l'unique tasse qui se trouvait dans le corps de garde, et on voulut bien m'octroyer un petit morceau de pain blanc destiné aux seuls Allemands. Ce léger réconfort ranimait un peu mon courage quand un officier parut à la porte. S'adressant à mon mari il lui ordonna de le suivre. Je me levai aussitôt pour l'accompagner, mais l'officier me repoussa :

— Non, — dit-il, — la femme reste là ; vous pourrez vous rejoindre plus tard.

Ils disparurent tous deux et je retombai anéantie sur ma chaise basse dans la fumée du corps de garde. Jamais peut-être depuis le commencement de notre martyre, je ne me sentis dans une pareille angoisse d'abandon.

Un prisonnier, M. ..., de Chiry, qui savait qui nous étions, s'approcha de moi et me dit :

— Ne vous laissez pas abattre, madame : surtout ne laissez pas percer votre inquiétude, c'est leur donner de nouvelles armes contre vous.

— Je suis anéantie, — lui dis-je, — que va-t-il se passer?

— Faites comme si vous étiez tranquille.

C'était facile à conseiller, et je sentais bien que malgré tous mes efforts ma physionomie trahissait mes angoisses...

Vers neuf heures, un autre officier apparut à l'entrée du corps de garde, et, s'adressant à moi sans me saluer :

— Votre mari est prisonnier de guerre, il partira ce soir pour l'Allemagne, vous êtes autorisée à l'accompagner.

— Je l'accompagnerai certainement.

— Comme il vous plaira; dans ce cas rejoignez-le à l'étape dans le courant de l'après-midi.

Il disparut... Mon mari prisonnier de guerre sur un simple soupçon dont toutes les recherches avaient prouvé la fausseté, telle était l'équité de leur arrêt ! Nous étions pris dans un tel réseau de fourberie et de cruauté que rien ne me surprenait plus. Je n'avais qu'une idée, le rejoindre au plus vite et partager son triste sort.

Vers dix heures, on annonça le départ des prisonniers qui devaient être transférés à la mairie de Noyon pour y connaître

leur sort définitif. Je fus placée en tête de ce convoi composé uniquement d'hommes dont les vêtements attestaient, pour la plupart, une complète misère. Bolland marchait en première ligne à côté de moi, portant mon panier, et un autre brave homme, dont j'ai oublié le nom, voulut bien prendre le carton qui contenait les pastels. Depuis Chiry jusqu'à Noyon, la route n'était qu'un vaste campement d'Allemands. Je reconnus notre charrette anglaise parmi les voitures qui attendaient le bon plaisir des officiers préposés au ravitaillement. Les autos se succédaient sans cesse sur la route de Paris, nous inondant d'une poussière aveuglante ; chaque fois qu'ils contenaient quelque officier supérieur, notre conducteur nous obligeait à nous ranger de côté en criant : « Excellence ! » Ce conducteur rencontrait de loin en loin des soldats, et ses amis échangeaient avec lui des propos dont je devinais le sens au ton goguenard qui les formulait ; plusieurs ricanaient en me regardant. J'avais hâte d'abréger ce supplice et, sans m'en rendre compte, je marchais tellement vite que les hommes qui me suivaient demandaient grâce... En arrivant à hauteur du mont Renaud, je vis toutes les belles prairies de notre voisin converties en bivouac ; l'une d'elles était même devenue un manège. En face du mont Renaud, j'aperçus notre habitation encore debout sur la montagne ; c'était plus que je n'avais osé espérer. Enfin, les tours de la cathédrale de Noyon se dressèrent à l'horizon, et bientôt nous atteignîmes la rue de Paris. Comment peindre la stupéfaction des habitants quand ils m'aperçurent tête nue, dans l'accoutrement que j'ai décrit, à la tête de ce convoi de prisonniers ! Par un hasard providentiel, M. Noël, sénateur et maire de Noyon, se trouva sur notre passage. Il eut un geste atterré en me voyant et resta comme cloué au sol. Je me précipitai vers lui.

— Nous sommes prisonniers de guerre, — lui dis-je, — venez à notre secours !

— Madame, j'y cours à l'instant !

Il ne put m'en dire davantage ; le gardien nous sépara brutalement en me menaçant de son fusil.

Je continuai ma route. Notre carrossier et notre boucher m'apercevant vinrent au seuil de leur maison, et je n'oublierai jamais la manière dont ils me saluèrent.

Enfin nous arrivâmes sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Un murmure s'éleva dans la foule, qui ne me permit pas tout d'abord de m'entendre appeler par mon mari; je finis par l'apercevoir à la fenêtre du cabinet du juge de paix. Il me faisait signe de monter, mais je ne pouvais me détacher des autres prisonniers et dus subir leur sort. On nous fit monter dans une salle déjà remplie de malheureux déguenillés, amenés d'autres villages, assis pêle-mêle sur des bancs immondes, les pieds sur la paille. Le soldat qui les gardait vint à moi avec une chaise qu'il plaça un peu à l'écart et me demanda si j'avais soif. Je fis signe que non; aucune parole n'aurait pu sortir de mon gosier tant j'étais exténuée, et je ne sais si dans aucune heure de ma vie je n'ai été plus broyée physiquement et moralement... M. Noël ne tarda pas à venir me réconforter, il m'assura qu'il allait à la Commandanture pour essayer d'éclairer nos juges; il avait bon espoir d'empêcher notre départ pour l'Allemagne; en cas d'insuccès je devrais me tenir prête pour prendre le train de sept heures du soir avec mon mari.

— Partir ainsi, — lui dis-je, — sans vêtements, sans un manteau; voyez dans quel accoutrement ils m'ont jetée hors de chez moi!

— Prenez patience, madame, attendez mon retour; nous aviserons si j'échoue; en toute occurrence, ce que j'ai chez moi est à votre disposition.

Je suis heureuse de rendre hommage au parfait et inlassable dévouement dont M. Noël a fait preuve, tant pour nous que pour tous ceux qui ont fait appel à lui, quelles que soient d'ailleurs les divergences de parti et d'opinions politiques qui aient pu jadis s'élever entre eux et lui. Je savais mon mari dans le cabinet du juge de paix, sans pouvoir le rejoindre, et l'attente dans laquelle je retombai me sembla longue. Un jeune homme, portant l'uniforme allemand, entra dans la salle, vint à moi et s'assit à mon côté :

— Pourquoi êtes-vous prisonnière, madame? — me dit-il en très bon français et avec une voix si douce et si compatissante que j'en augurai de suite qu'il n'avait rien de commun avec ses semblables; j'en fis un Alsacien et j'en fis même l'ange qui vient consoler Daniel dans la fosse aux lions.

Dans le vide qui se creusait dans ma pauvre tête, cette comparaison s'imposait comme une vision dont je souris aujourd'hui...

— Je ne sais même pas si je suis prisonnière, — lui dis-je, — je suis ici pour rejoindre mon mari condamné à partir en Allemagne.

— Mais nous n'avons pas encore une femme prisonnière, vous êtes certainement libre.

— Peu m'importe, du moment où mon mari ne l'est plus.

Je tentai de lui raconter le martyre que nous venions d'endurer et je voyais sa physionomie devenir toujours plus compatissante :

— Avez-vous des enfants? — me dit-il.

— J'en ai deux.

— Restez avec vos enfants, madame; ils ont besoin de vous.

— Non, monsieur, tous deux sont mariés, mon fils est au feu...

— Je vous plains beaucoup, madame; mais n'allez pas en Allemagne, ce n'est pas un voyage possible pour une femme comme vous.

— Pourquoi?

— Vous serez deux jours en route dans des wagons de bois, et puis vous verrez des choses qui vous révolteront.

— Que pourrais-je voir de plus révoltant que ce que je vois en ce moment !

Il secoua la tête et me dit :

— Voulez-vous que j'aille voir à la Commandanture si vous êtes sur la liste des prisonniers? Dans dix minutes, un quart d'heure au plus, je serai de retour.

— Très volontiers, — lui dis-je.

Il sortit, et je ne le revis plus, car au bout de cinq minutes des pas retentirent dans l'escalier tournant qui conduit à cette partie haute de l'hôtel de ville; le gardien de la salle heurta le plancher avec la crosse de son fusil et cria : « Excellence ! » Tous les prisonniers se levèrent à l'entrée d'un officier portant la casquette plate et le grand manteau gris ardoise. Il avait sur la joue droite une de ces grandes balafres cicatrisées dont s'enorgueillissent les anciens étudiants d'Heidelberg. A la suite venaient, chapeau bas, M. Noël, M. Pinchon, directeur de la Croix-Rouge française, et M. Bry, interprète. M. Noël fit un geste dans ma direction et dit simplement :

— Voilà madame de Brunier...

Le commandant ne put réprimer un mouvement de surprise, et un éclair désapprobateur traversa son regard. Le cabinet du juge de paix s'ouvrit, et mon mari parut à son tour, l'air résolu, attendant son arrêt sans qu'une fibre de son visage trahît l'émotion qui devait l'agiter. Je le verrai toujours tenant son chapeau d'une main et sa peau de bique de l'autre, la tête haute, regardant bien en face l'officier qui allait décider de notre sort. Celui-ci entra en colloque avec M. Bry qui nous traduisit sa sentence : nous étions autorisés à rester à Noyon dans une maison amie, sous la responsabilité de M. Noël. Ce dernier, dès que l'Excellence eut disparu, nous accompagna, ainsi que M. Pinchon, chez notre parent, M. B... qui consentit à nous donner asile. C'est à eux trois que nous devons d'avoir échappé à l'internement allemand ; ils avaient rédigé, au nom de la Croix-Rouge, une protestation qui modéra la fureur de nos ennemis. Nous n'en étions pas moins prisonniers sur parole dans la maison qui nous recueillait. A notre arrivée, notre cousin fit ajouter nos couverts à sa table de famille, et nous partageâmes son déjeuner ; nous voir assis devant un repas soigné et bien servi nous sembla un luxe et un confort sans pareil ; en quelques jours de torture et d'abjection, nous avions comme perdu la notion du bien-être.

On nous proposa des lits, et nous commencions à nous reposer quand un violent coup de sonnette retentit, et l'on vint nous avertir que nous étions appelés à la mairie ; il fallut nous habiller ; j'empruntai un costume et un chapeau à une jeune amie en séjour chez M. B... Mon mari me dit :

— Ils se repentent déjà de leur décision, vous verrez qu'ils me feront partir pour l'Allemagne !

Il prit les devants, et quand je le rejoignis à la mairie il en sortait accompagné de M. Noël qui me dit :

— C'est encore fini, pour cette fois.

Nous retournâmes chez M. B... Chemin faisant mon mari me raconta qu'il venait de comparaître devant un jeune officier qui lui avait demandé à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes le propriétaire du château de Larbroye? Montrez-moi vos titres de propriété?

— Je n'ai pas l'habitude de les porter sur moi, — répondit-

il, — on les trouverait dans mon secrétaire, mais j'aperçois monsieur Noël qui pourra certifier mon identité.

M. Noël ayant affirmé que depuis trente ans il connaissait mon mari, on reprit la question des signaux :

— Vous faites des signaux avec le mont Benand et la ferme d'Attiche?

— On ne peut apercevoir la ferme d'Attiche du château de Larbroye, — s'écria M. Noël, — tout cela ne tient pas debout.

Cet officier ne connaissait même pas la situation des endroits qu'il nommait; peut-on s'expliquer ses intrusions à la suite d'un jugement rendu par un de ses supérieurs? Sur quoi compter en présence d'une semblable administration? Nous nous attendions d'un moment à l'autre à quelque nouvelle arrestation qui ne s'est pas produite, et je commençais à espérer que nous avions gravi la dernière marche de notre calvaire...

Comme j'avais vu ma maison encore debout lorsque j'étais venue de Noyon à Chiry, je me flattais de l'espérance d'y retrouver encore quelques effets. Le manque de linge et de vêtements me porta à faire une démarche à la Commandanture par l'entremise de mademoiselle A..., l'institutrice de mesdemoiselles de B..., qui parlait très bien allemand; elle demanda pour moi l'autorisation de retourner à Larbroye; elle me fut accordée par le colonel von Arnin, qui pria mademoiselle A... de me prévenir que je trouverais ma maison bien abîmée, mais que lui-même n'était pour rien dans le désastre qui nous atteignait. Il mit à ma disposition une voiture et me fit accompagner par un commandant de ses amis, homme fort aimable, qui multiplia les prévenances ; il parlait à peine français, et l'on nous adjoignit un interprète. Je refis la route de Larbroye, en compagnie de ces deux hommes ; ceux-ci savaient le nouveau supplice que j'allais endurer...

Le commandant me dit qu'on avait détruit un château dans les environs, peut-être bien celui de Suzoy.

— Il n'y a pas de château à Suzoy, — lui dis-je, — ce château dont vous parlez est-ce celui de Larbroye?

— Je ne sais pas...

Une affreuse angoisse s'empara de moi et je devinai que cet

officier cherchait à me préparer aux pires surprises. En entrant dans le village, j'aperçus au pas de leurs portes des paysans qui me regardaient avec consternation ; me penchant à la portière de l'auto, j'interpellai l'un d'eux :

— Armand, est-ce que ma maison est brûlée?

— Je... ne sais pas, madame...

Quelle réponse ! elle disait tout, et cependant j'essayai de douter encore.

Quand l'auto commença à s'engager dans la grande montée qui est dominée par notre terrasse, j'aperçus les vestiges du château ; c'est-à-dire quelques pans de murailles. La pierre blanche, noircie de fumée, encadrait encore quelques persiennes qui pendaient à demi calcinées ; mais les portes et presque toutes les fenêtres n'étaient plus que des trous béants. La toiture effondrée laissait à découvert des monceaux de briques qui montaient jusqu'au second étage. Je fus prise d'un tremblement impossible à maîtriser et j'avais une sensation d'étouffement qui m'obligeait à ouvrir la bouche pour recouvrer la respiration. J'essayai de parler, mais je ne pouvais produire que des sons inarticulés. Le commandant qui m'accompagnait voulut faire arrêter la voiture ; mais je fis signe d'avancer quand même. Je me souviens que je tendais les bras vers ma maison dans un geste désespéré. En arrivant sur le sommet de la montagne, j'aperçus d'abord les bâtiments de la ferme, incendiés eux aussi ; rien ne subsistait des toitures, et les traces de fumée noircissaient la pierre restée debout ; les granges apparaissaient encore encombrées des débris de nos belles moissons anéanties. En arrivant devant le château, je mis pied à terre, mais je tremblais tellement que l'officier fut obligé de me soutenir. Au rez-de-chaussée, tout fumait encore ; je voyais aux murailles intérieures de la salle à manger la place marquée en plus noir de toutes les belles faïences qui les décoraient. Avaient-elles été enlevées? Les avait-on laissé brûler sur place? En levant les yeux, je vis que toutes les chambres du premier étage étaient anéanties ; seuls, par une ironie du sort, le foyer de ma chambre et son appui de marbre restaient comme suspendus dans le vide ; la pelle et les pincettes demeuraient accrochées de chaque côté de ce foyer où nous avions passé tant de soirées, tant d'heures rendues plus

douces par l'intimité du tête-à-tête. Il me semblait vivre un cauchemar... Plus loin, dans le pavillon des enfants, des lits de fer tordaient leurs carcasses calcinées; dans une des chambres d'amis, dite la chambre bleue, un petit vase de Gien, qui servait à mettre des allumettes, restait seul debout sur un monceau de briques, il n'avait pas une fêlure. Sur ma demande, l'interprète l'alla chercher; je m'en emparai comme d'une relique. Je voulais m'approcher de tous ces débris fumants, mais l'officier me retenait toujours en prétextant le danger. Enfin, je lui dis :

— Puisqu'il n'y a plus rien à faire, allons-nous-en.

Je me sentais défaillante, avec toujours cette sensation du gosier desséché que j'ai éprouvée à chacune des heures terrorisantes que m'a imposées la cruauté de nos ennemis; le commandant me dit :

— Venez de ce côté.

Il m'attirait vers la grille du nord; j'aperçus alors les remises entr'ouvertes. On ne les avait pas brûlées, et je vis que plusieurs meubles s'empilaient sous leur toit; on les avait jetés pêle-mêle, les uns sur les autres, et, dans mon empressement à les reconnaître, je butai sur un cartel en vernis Martin gisant en morceaux sur la terre battue. Le commandant essaya de ramasser les morceaux qu'il posa sur mon piano à queue, lequel supportait une masse d'objets que mon émotion m'empêchait de distinguer. Je m'emparai d'un pastel de mon fils, à l'âge de cinq ans, dont le joli cadre Louis XVI était brisé en plusieurs endroits, et je voulus mettre dans l'auto deux anciens portraits de famille que l'officier n'y voulait pas admettre, sous prétexte qu'ils tiendraient trop de place; après lui avoir forcé la main sur ce point, je n'osai plus rien demander. Je voyais un ravissant chiffonnier en marqueterie dont les tiroirs avaient été brisés; il contenait ma correspondance de jeune fille, qui gisait éparse sous nos pieds; une grande horloge sculptée par mon mari, ornée d'un cadran artistique très ancien, semblait de sa hauteur dominer tout ce carnage.

Après m'être figuré que tout avait péri dans les flammes, j'éprouvais presque de la joie à retrouver ces épaves pour la plupart si endommagées, et je gardai l'illusion qu'elles m'étaient rendues. Le commandant me dit :

— Il faudra revenir demain avec une voiture pour emporter tout cela.

— Je ne trouverai aucune voiture, — lui dis-je, — à moins d'en obtenir des Allemands.

— Ah ! votre maire de Noyon se chargera bien de vous la procurer.

— Il n'en trouve pas même pour les ravitaillements.

Un haussement d'épaules me répondit.

— Il faut redescendre maintenant, — me dit-il.

La terreur qu'ils m'inspiraient tous était telle que je ne pris pas le temps d'examiner les divers objets qui encombraient les remises et s'entassaient sur mon grand piano. Je priai le commandant de fermer les remises et de placer un écrit sur les portes en interdisant l'entrée aux hommes qui circulaient dans le pays ; il s'y prêta de bonne grâce, et j'eus la naïveté de croire que cela servirait à quelque chose.

Nous remontâmes dans l'auto. La cave, grande ouverte, se trouvait sur notre passage ; au moment où nous allions franchir la grande entrée de la terrasse, le commandant ayant aperçu la cave fit signe au chauffeur de s'arrêter, son regard brillait de convoitise. Je m'empressai de lui dire que tout notre vin avait été pris et qu'il n'en trouverait plus une bouteille dans notre cave.

— Permettez que j'aille voir, — fit-il, en grimaçant un sourire aimable.

J'étais stupéfaite qu'il ne me crût pas sur parole ; je le vis tirer de sa poche une petite lampe électrique ; il fit signe à l'interprète de l'accompagner, et descendit avec lui dans notre vaste souterrain. Je restai dans l'auto, attendant la fin de leurs recherches... Et voilà, me disais-je, le parfait « homme du monde », choisi par le colonel von Arnin pour m'accompagner et m'adoucir l'horrible cauchemar que je vis en ce moment. Ils revinrent « bredouilles » de leur excursion ; avec un nouveau sourire, l'officier me dit « Nix », éteignit sa lampe électrique, puis, reprenant sa place auprès de moi, il multiplia les prévenances et m'enveloppa les jambes d'une couverture. Quand nous fûmes descendus dans le village, je lui dis que je désirais serrer la main à quelques-uns de nos braves paysans qui se trouvaient sur notre passage ; immédiatement,

il mit pied à terre et m'offrit la main pour descendre de voiture, puis le bras qu'il me fallut accepter ; dans son étrange mentalité, il ne se doutait point de la fausse note qui venait de ternir tout son prétendu vernis mondain.

Je ne puis décrire l'émotion des pauvres gens accourus sur le pas de leurs portes pour me témoigner leur compassion ; tous m'ouvraient leurs bras et nous confondions nos larmes. Je m'assis quelques instants chez l'un d'eux ; la femme pleurait tellement que le commandant se retira un moment à l'écart ; il me sembla qu'il passait la main sur ses yeux. Sensibilité réelle ou feinte? Je ne sais. Qui pourra jamais comprendre et sonder les sentiments de ces Teutons? Notre race restera toujours déconcertée au contact de la leur. Jamais un élan généreux ou sensible ne trouvera d'écho réel, ou tout au moins durable, chez ces descendants des barbares.

Notre chien Pa, recueilli par nos gens de basse-cour, vint gambader autour de moi, ce que voyant le commandant me dit :

— C'est votre chien? Je cherche un chien de chasse...

— Nous ne vous vendrons pas notre dernier ami, — lui répondis-je, et je remontai dans l'auto qui nous reconduisit à Noyon.

En arrivant à la Commandanture j'obtins, à la requête du commandant, un laisser-passer qui devait me permettre de retourner à Larbroye le lendemain. J'avais l'idée fixe de sauver la correspondance éparse sous mes pauvres meubles ; mais on me dit que je devais venir à midi chercher un homme qui m'accompagnerait ; en quittant le commandant je lui adressai quelques mots de remerciements qui me valurent un baise-main des plus accentués...

J'avais déposé chez notre hôte, M. B... les quelques tableaux pris dans les remises, seules épaves que le commandant ait consenti à mettre dans l'auto. Quand je rentrai, mon mari qui les avait aperçus dans le vestibule, vint à moi sans oser me questionner. Je lui entourai le cou de mes bras et je lui dis tout bas :

— Nous n'avons plus rien.

Il m'était impossible de prononcer ces paroles tout haut ; elle s'étranglaient dans mon gosier. Mon mari me dit qu'il s'en doutait, mais qu'il se demandait si nous avions été bombardés

ou incendiés; je lui donnai tous les détails qui ne laissaient plus un doute sur l'incendie prémédité le dimanche où l'on nous chassa du château, et exécuté le mardi, après que la journée eut été consacrée au pillage et à l'enlèvement du mobilier. De nombreuses voitures de déménagement montant et descendant notre côte avaient été aperçues le lundi par nos paysans consternés ; le lendemain ils avaient vu des cavaliers monter chez nous, puis redescendre rapidement; pas un coup de canon ne retentit, et les flammes s'élevèrent tout autour du château, bientôt transformé en un colossal brasier qui flambait encore à l'entrée de la nuit, jetant sur le village ses sinistres lueurs.

Mon mari a su depuis, par le directeur de l'usine à gaz, que des soldats allemands étaient venus le lundi 28 septembre lui demander, par ordre de leurs officiers, plusieurs tonnes de goudron « pour brûler le château de Larbroye », et M. l'abbé Stoffels, curé d'Ourscamp, nous raconta que ce même lundi 28, un officier logé chez lui lui avait dit en se frottant les mains :

— C'est demain que l'on brûle le château de monsieur de Brunier.

Il restera acquis aux annales de notre malheureuse région que nous étions les premières victimes destinées à assouvir la haine de ces bandits.

Je reviens au lendemain de la première cruelle ascension de ma montagne; j'arrivai à la Commandanture à l'heure que l'on m'avait indiquée, pour y trouver l'homme qui devait m'accompagner; il n'était autre que l'interprète de la veille, adjoint au commandant, mais je ne trouvai plus en lui le respect et la déférence qu'il m'avait témoignés devant son chef. Après m'avoir fait attendre une demi-heure, sous prétexte qu'il n'avait pas mangé, il arriva d'une allure brusque et dégagée, emboîtant le pas si vivement que j'avais peine à le suivre ; je n'avais point trouvé de voiture, bien entendu, mais je me flattais de pouvoir caser quelques objets chez nos paysans, j'avais surtout l'idée fixe de recueillir mes pauvres lettres éparses... En arrivant à Larbroye, je vis que la terreur paralysait la bonne volonté de ceux qui auraient pu venir à mon aide ; ma fille de cour et une autre femme consentirent seules à me suivre avec une brouette; mais en arrivant aux remises je les trouvai ouvertes; l'écriteau mis la veille par le com-

mandant n'avait servi à rien. Je poussai un cri d'alarme; l'interprète haussa les épaules :

— Nous ne pouvons empêcher nos hommes de se promener ni de prendre ce qui leur convient, — dit-il.

Ils avaient pris presque tous les objets empilés sur mon piano à queue ; je ne retrouvai que les débris d'un joli service en vieux Saxe et ceux d'une garniture de bureau commandée à Ulysse de Blois, lors de mon mariage. Les larmes me venaient aux yeux; l'interprète trouva le moment opportun pour commencer à jouer un *largo* de Bach sur mon bel instrument ; d'un geste indigné je l'arrêtai et le priai de m'aider à ramasser ma correspondance. Je cherchai en vain une collection de lettres à laquelle je tenais par-dessus tout ; elles venaient d'une religieuse du Sacré-Cœur pour laquelle j'avais eu un culte filial, mais toutes mes recherches furent vaines. D'autres papiers s'empilèrent dans un vieux torchon prêté par ma fille de cour. L'interprète nous pressait de redescendre, prétextant la proximité du canon ; il fallut encore abandonner ce qui aurait pu être sauvé. Je sentais les deux femmes talonnées par la crainte, et force me fut de redescendre portant mon paquet de correspondance ; les faïences furent recueillies par une famille de Larbroye. Je repris le chemin de Noyon; l'interprète fumait, les mains dans ses poches, et me laissait porter mes paquets. En sortant du faubourg de Montdidier, j'entendis que des cavaliers venaient derrière nous ; au moment où je me reculais pour les éviter, l'officier qui chevauchait à leur tête s'arrêtant brusquement, posa une question à l'interprète ; dès que celui-ci eut répondu, il s'inclina sur sa selle en me regardant :

— Madame de Brunier?

— Moi-même, monsieur.

— Madame, j'ai une correspondance privée à laquelle vous devez tenir beaucoup ; je l'ai recueillie pendant l'incendie de votre château et suis prêt à vous la remettre; vous plairait-il de venir jusque chez moi?

Sur ma réponse affirmative, il mit pied à terre, confiant mes paquets à un cavalier qui les posa sur sa selle ; nous cheminions à pied en tête des cavaliers. Il avait une figure honnête, un regard qui me parut très franc.

— Combien je vous plains, — me dit-il; — mais aussi pourquoi votre château a-t-il favorisé l'espionnage?

— Eh quoi, — lui dis-je, — allez-vous me soutenir que vous croyez cette calomnie, inventée de toutes pièces pour nous ruiner et nous anéantir! Notre maison vous gênait, il eût été plus loyal de nous en avertir, ce qui nous eût, au moins, permis de sauver ce qu'elle contenait.

— Je vous assure, madame, que je n'ai jamais passé devant votre château sans que mes hommes n'aient reçu quelques balles.

— C'est très possible, puisqu'il y a des Français dans la montagne de Larbroye; mais de là à conclure que nous vous envoyions lesdites balles, il y a loin. On a visité notre maison plus de quarante fois pour y trouver un téléphone que nous ne possédions pas ; à l'heure présente vos officiers soutiennent encore que nous en avions un. J'ai juré devant le crucifix que nous ne cachions aucun espion ; on ne m'a pas cru ; je suis prête à le jurer encore : une Française catholique est incapable d'un pareil parjure. Je ne connais pas votre religion, mais si vous êtes seulement chrétien...

— Oui, — me dit-il, — je suis chrétien... Je vous crois, madame, mais vous ne convaincrez pas nos chefs.

— On ne peut convaincre ceux qui sont de mauvaise foi de parti pris...

Nous arrivâmes à la villa qu'il habitait sur le boulevard Sarrazin, et il me laissa un moment pour monter dans sa chambre d'où il redescendit avec une grande enveloppe fermée et portant la suscription : « Madame la propriétaire du château de Larbroye. »

— Vous voyez, — me dit-il, — je ne connaissais pas encore votre nom, mais j'avais déjà serré ces lettres pour vous les faire parvenir.

D'une main tremblante j'arrachai l'enveloppe et je reconnus la petite écriture bénie que j'avais désespéré de revoir. D'un mouvement spontané je la portai à mes lèvres et je tendis la main à l'officier; en cet instant il n'était plus pour moi qu'un homme accomplissant un acte d'honnêteté dont la valeur était doublée par le prix que j'attachais à ces précieuses lettres. Pourquoi faut-il que je n'aie pu garder cette

seule illusion, et qu'à un mois de là une rencontre fortuite me l'ait montré sous un jour si différent?

Je le savais retourné au front sous les murs de Roye, et ne pensais jamais le revoir lorsque, traversant la place de l'Hôtel-de-Ville de Noyon, je m'entendis interpeller :

— Bonjour, madame de Brunier.

Je me retournai et reconnus le capitaine Rump.

— Comment, c'est vous, — lui dis-je, — je vous croyais à Roye !

— J'en arrive exténué, j'y ai perdu deux de mes dents, pouvez-vous m'indiquer un dentiste?

Je lui proposai de le conduire jusqu'à une rue voisine où se trouvait le docteur W..., et chemin faisant je lui demandai des nouvelles du front.

Il prit une physionomie singulière, toute la franchise de son regard avait disparu :

— Les forces françaises sont si faibles, — me dit-il, — et les Français si ignorants de leurs intérêts ! Je vais vous dire une chose que vous ne croirez pas mais qui est réelle : l'Angleterre vous trahit ; vous n'avez qu'un moyen de lui échapper : donnez la main à l'Allemagne, nous écraserons l'Angleterre ensemble, et nous nous partagerons la Belgique ensuite.

Je le regardai avec stupéfaction sans trouver un mot à lui répondre ; en présence d'une semblable mentalité, la surprise me rendait muette. Des officiers qui vinrent à passer le détournèrent de moi un instant : j'en profitai pour disparaître. J'ai regretté ensuite de ne pas lui avoir jeté un cri d'indignation lorsqu'il m'avait déroulé la lâcheté de son plan. Le souvenir du service qu'il m'avait rendu a dû me retenir presque à mon insu ; je restai déconcertée, constatant une fois de plus qu'un bon mouvement n'est qu'un accident chez un Allemand. L'honneur est un mot dont il n'a jamais compris la signification ! Combien d'autres que celui dont je parle n'ont-ils pas considéré ce partage de la Belgique comme une solution toute indiquée pour terminer la guerre par une paix honorable pour nos deux nations : ils n'ont même pas compris le sentiment indigné que leurs paroles soulevaient en nous.

Je ferme cette parenthèse pour retourner au lendemain de ma seconde excursion à Larbroye. Certes, j'étais loin de me

résigner à la perte de ceux de nos meubles qui restaient encore dans les remises. Il me semblait toujours que j'obtiendrais l'autorisation d'aller les reprendre et je fis une nouvelle démarche par l'entremise de mademoiselle A..., qui tenta d'arriver jusqu'au général installé dans le bel hôtel Delacharlonie; elle ne put le voir lui-même, mais son officier d'ordonnance lui promit que j'aurais dès le lendemain une auto et qu'un officier des plus aimables m'accompagnerait, il ajouta :

— Dites-lui qu'elle empile tout ce qu'elle pourra dans cette auto et qu'elle ne se mette pas en peine de son argenterie, je l'ai sauvée moi-même, et portée chez un banquier de Chauny; je n'ai pu me défendre d'une grande pitié en assistant à cet incendie.

Cette assurance que je pris pour argent comptant (hélas, le triste jeu de mot !) m'avait rendu beaucoup de courage. Mon argenterie, fort belle et venant de nos deux familles, représentait une grosse valeur et un précieux souvenir.

Je partis donc de nouveau avec un officier de gendarmerie dans lequel je reconnus de suite celui qui m'avait conseillé d'enlever mon mobilier lors du premier emprisonnement de mon mari; il me dit en s'installant auprès de moi dans la voiture :

— Vous voyez, madame, combien j'avais raison de vous conseiller de descendre votre mobilier à Noyon.

— Vous auriez dû, monsieur, pour compléter vos avertissements, me prévenir que ma maison était destinée aux flammes.

— Nous ne sommes pas la cause de ce qui est arrivé, les Français ont tiré sur votre château...

Je bondis devant cet affreux mensonge :

— Inutile de me donner le change, je sais que ma maison a été brûlée; ceux qui ont commis ce forfait s'en sont vantés !

Il haussa les épaules comme tous ses pareils, chaque fois qu'ils sont pris en flagrant délit de supercherie.

Une fois encore je revis mes pauvres murs calcinés, les débris qui jonchaient le sol autour du château laissaient encore entrevoir soit un pan de rideau, soit un fragment de panneau. Je me souviens que je butai contre la carcasse de fer d'un bel abat-jour, cadeau de ma belle-fille; quelques franges

de soie rose y étaient restées attachées. En me dirigeant vers les remises je vis qu'elles avaient été ouvertes de nouveau ; une glace Louis XVI gisait à terre ; on l'avait jetée du haut pour la briser, car je me souvenais de l'avoir placée sur mon piano droit qui tenait le fond de la remise ; on avait aussi brisé des plats de Delft que je n'avais pu sauver l'avant-veille, et volé des coupes de bronze, des candélabres, etc., etc. Je me tournai vers l'officier en disant :

— On est encore venu ouvrir les remises ; il n'y a plus que la moitié des objets qui y étaient restés.

— Vous m'étonnez, — me dit-il, avec un vilain sourire, — que voulez-vous prendre de ce qui reste?

— Tout, — lui dis-je.

— C'est impossible, il faut choisir parmi les petits objets.

De fait, je ne pouvais mettre dans l'auto ni mes pianos, ni ma belle table de salle à manger, ni la grande horloge, ni les buffets et argentiers sculptés. Cette auto était une ironie, je le comprenais ; une console Louis XIV, extrêmement belle, aurait pu néanmoins y entrer ; l'officier consentit d'abord à l'emporter, puis il revint sur sa promesse devant la dénégation du chauffeur, que faire alors? Je ne pus recueillir que quelques tableaux et une très petite partie de mes cahiers de musique échappés aux flammes. Comme la première fois, on m'avait jeté un os pour m'apaiser ; j'étais si peu maîtresse de mon émotion que je tremblais de la tête aux pieds. Je voulus aller jusqu'à la serre et arroser une dernière fois toutes nos belles plantes encore en plein épanouissement ; un sous-officier de gendarmerie me laissa y entrer, mais en se tenant à la porte, il surveillait mes moindres mouvements. Je parcourus la basse-cour, toujours suivie de mes gardes du corps ; je vis l'anéantissement des bâtiments de ferme ; les étables et la laiterie en pierres voûtées avaient seules résisté aux flammes ; dans la laiterie je trouvai des bols de faïence qui avaient servi aux libations des hommes, et, parmi eux, un beau sucrier ancien en Saxe, encore souillé de vin.

L'officier de gendarmerie voulut s'asseoir un moment sur notre terrasse ; la beauté du panorama l'attirait malgré lui ; il m'offrit une cigarette sans soupçonner, je crois, l'impudence de son geste. Nous étions assis sous l'orme où je me tenais

toujours avec mes enfants ; je revoyais ces heures douces et tranquilles d'un bonheur qu'il me semblait n'avoir jamais compris avant ces jours d'angoisse !

L'auto se mit à gronder; il fallait partir, j'eus encore un geste de supplication pour ma console, ce fut en vain...

— Que craignez-vous pour tous ces meubles, — me dit l'officier, — nos hommes ne sauraient s'en embarrasser, ils resteront dans vos remises.

J'eus encore la naïveté de croire à cette affirmation, tant l'absence habituelle de bonne foi est longue à admettre pour quiconque n'a pas l'habitude de la duplicité. Je suppliai l'officier de dresser en allemand une nouvelle pancarte interdisant l'ouverture des dites remises, que je refermai de mon mieux. J'espérais un déplacement prochain de cette occupation ennemie qui me permît de remonter en liberté notre chère montagne que je n'ai plus revue, hélas !

Une semaine environ après la journée dont je viens de parler, je rencontrai une femme de Larbroye, venue à Noyon pour des courses ménagères ; je l'interrogeai sur notre pauvre village et j'ajoutai :

— Personne n'est allé toucher à mes meubles, n'est-ce pas?

— Ah, pauvre dame, — répondit-elle, — tout est brûlé ! Nous avons vu la flamme s'élever des remises; des fantassins ont mis le feu pour s'amuser.

Je me souviens que je dus m'adosser aux murailles en recevant ce nouveau coup, mais je répétai sans cesse :

— Vous devez vous tromper, pourquoi auraient-ils fait cela? cette fois ils n'avaient aucun ordre de leurs chefs.

— Mais leurs chefs leur laissent faire ce qu'ils veulent...

Je voulais douter encore... Toute illusion me fut enlevée par ma fille de cour que je rencontrai à deux jours de là ; elle me confirma le désastre en ajoutant que les soldats redescendus au village après ce haut fait se frottaient les mains en regardant la fumée, répétant sans cesse :

— Sellerie, remise !

Ainsi rien n'avait trouvé grâce devant ces barbares. La pensée de mon beau Pleyel à queue se présenta souvent dans mes cauchemars ; je voyais ses cordes tordues par la flamme, il me semblait les entendre gémir !

J'eus, à quelque temps de là, l'occasion de faire prendre des informations à Chauny concernant le prétendu sauvetage de mon argenterie ; les recherches démontrèrent qu'une caisse était en effet déposée, non chez un banquier, mais chez le maire de cette ville; il m'envoya la liste des objets qu'elle contenait, et je pus me convaincre qu'il ne s'agissait que de notre ruolz ; toute notre belle argenterie doit, à l'heure présente, orner des dressoirs de dames allemandes.

Quant à nos papiers de famille, s'ils n'ont pas été brûlés avec les valeurs et les titres de propriété qui étaient dans le secrétaire de mon mari, ils n'en sont pas moins perdus à jamais, ce dommage n'est pas de ceux qui se réparent !

Que ceux qui ont dépouillé nos enfants de ce légitime héritage en soient punis dans leur génération !

A la date anniversaire de la déclaration de guerre, je termine ce récit de nos personnelles infortunes. Il pourra sembler exagéré à ceux qui n'ont pas connu l'horreur de l'occupation, j'affirme qu'il est plutôt atténué...

J'aurais voulu mieux connaître la personnalité et les noms de ceux qui ont contribué à notre martyre. Je l'ai subi avec une émotion trop intense pour en avoir pris note et je me rends compte que cette lacune est regrettable. Je sais que notre habitation fut brûlée par le 9e régiment de pionniers et que trois officiers logeant au château de la Viefville chez mon amie, madame D..., se sont vantés d'y avoir mis la main; pour immortaliser ce haut fait, plusieurs de ces héros se sont fait photographier, arme au bras, devant les ruines de notre maison.

L. DE BRUNIER

Noyon, le 2 août 1915.

LA LUTTE

CONTRE LES SOUS-MARINS

La catastrophe du *Kléber*, coulé par une mine, le 27 juin, ... au large de la pointe Saint-Mathieu, nous rappelle qu'il y a des sous-marins mouilleurs de mines aux abords de Brest.

Par contre, l'arrivée sans encombre des premiers contingents américains dans un autre port de l'Atlantique, semble indiquer que l'atténuation de la guerre sous-marine, signalée à la fin de mai 1917, persiste à la fin de juin dans ces parages. Atténuation, ai-je dit; « rémittence » serait plus exact. Cette accalmie n'est que momentanée, et elle a pour cause un regroupement des sous-marins allemands, la remise en état des plus fatigués d'entre eux pour une nouvelle campagne. Celle-ci devait commencer dès la mise en route des gros contingents américains. La promptitude de l'arrivée des premiers régiments a dérouté Hindenburg et Ludendorf, qui ne les attendaient qu'à l'automne, et probablement aussi l'amirauté allemande, qui, mal renseignée par les chefs militaires, ne disposait que de faibles croisières de sous-marins dans l'Atlantique.

L'hypothèse d'un regroupement et d'une remise en état d'un nombre considérable d'immersibles n'a rien d'invrai-

semblable. Le *U. 52*, par exemple, qui entra désemparé à Cadix le 11 juin, à la remorque d'un torpilleur espagnol, fut trouvé exempt de toute avarie proprement dite ; mais les trains d'engrenages des machines auxiliaires qui mettent en marche les Diesel, étaient usés au point d'être devenus inutilisables. D'autres bateaux sont assurément dans le même cas.

Le regroupement doit être envisagé ainsi : . . . . . .
. . . .
. . . . (*17 lignes censurées*) . . . .
. . . .

***

Ce bref exposé montre déjà que les sous-marins allemands, nos seuls adversaires sur mer, ne sont pas identiquement les mêmes dans toutes les eaux qui baignent la France : c'est un premier point important.

De plus, ces trois mers diffèrent entièrement les unes des autres par la profondeur, la transparence, le régime des marées et des courants, l'atmosphère qui s'étend au-dessus d'elles, les côtes qui les bordent et leurs dangers.

La lutte contre les sous-marins n'est donc pas du tout la même dans la Manche, dans l'Atlantique, et dans la Méditerranée. Il faudrait presque dans chacune de ces mers des procédés tactiques particuliers, et un matériel spécial. Ce vœu ne doit pas surprendre : les flottilles et les engins de pêche, produits par une expérience plus que séculaire, sont-ils des mêmes types sur tout le littoral de la France? Les picoteux de Boulogne, les bateaux de la mer du Nord, courts, à fond plat, pouvant échouer, ne ressemblent pas aux robustes dundees de Groix et des Sables, faits pour les longues randonnées en plein Atlantique, et ces puissants dragueurs semblent grossiers à côté d'une balancelle de Cette ou de Port-Vendres.

Les sous-marins et les chasseurs de sous-marins sont aussi des bâtiments de flottille. Ils doivent s'adapter aux conditions hydrographiques et climatériques de la mer où ils ont à

combattre. C'est à ce prix seul qu'ils fourniront le rendement maximum.

Prenons la région du Nord. Les brouillards y sont épais et fréquents, les eaux souvent opaques, les courants et les marées violents. Les hauts fonds obligent parfois le sous-marin à remonter à la surface pour franchir certains seuils; mais à la surface, n'ayant pas assez d'eau sous la quille pour pouvoir plonger, l'immersible devient un bateau comme un autre, justiciable du canon. Comme un autre? Non, tant qu'il aura deux moteurs au lieu d'un seul. Cet excédent de poids conduit à réduire sa vitesse; le moteur unique ne convient bien qu'aux grands sous-marins.

Il en résulte que, dans les mers du Nord, on pourra employer avec des chances de succès locaux, les chasseurs les moins rapides, à condition qu'ils aient un bon canon de 100, ou deux. Les filets de toute sorte, filets indicateurs, filets de barrage, filets traînants, filets armés donneront aussi les résultats les meilleurs dans ces eaux peu profondes, où les passes sont bien connues et bien définies. Par contre, à cause des brouillards qui leur ôteront la vue, l'efficacité des hydravions, si vantée ces derniers temps, sera fortement amoindrie.

Une organisation logique de la guerre anti-sous-marine est désormais possible. Jusqu'à ces jours derniers cette guerre a été faite en tâtonnant, au petit bonheur. Mais nous entrons, semble-t-il, dans une phase nouvelle de la défense; celle-ci devient plus méthodique, et partant, plus puissante.

***

Un décret du 18 juin 1917, vient, après deux ans et demi de péril sous-marin, de créer enfin la *Direction générale de la guerre sous-marine.* Cet organisme nouveau est-il complet, suffit-il à faire face à tous les besoins?

Dans son rapport au président de la République, M. le ministre de la Marine fait ressortir que, dès son arrivée au pouvoir, il a senti la nécessité de constituer « un service de la défense contre les sous-marins », et que la création de l'organisme nouveau est le résultat d'une expérience pro-

longée. Il répond en outre au vœu du Parlement. Cet acte enfin a pour objet de réunir en une seule direction générale tous les services qui concourent à la défense contre les sous-marins, en les dotant de moyens puissants et en leur laissant, « sous la haute autorité du chef d'état-major général, une large autonomie ».

Il n'est pas encore permis de faire l'historique de cette réforme, de dire les vicissitudes par lesquelles elle a passé, depuis l'arrivée au pouvoir de M. l'amiral Lacaze dans les tout premiers jours de novembre 1915 [1]. La situation navale était déjà très grave à cette époque. La série des torpillages intensifs (*Calvados*, *Ravitailleur*, *Torward*, *Woodfield*, *Clan-Mac-Allister* et tant d'autres !) s'ouvrait en Méditerranée en même temps que débutait l'expédition de Salonique. Les premiers grands sous-marins autrichiens armés de canons Skoda de 100, bientôt suivis d'allemands porteurs de pièces de 105 Krupp faisaient alors leur apparition sur les mers [2].

La marine nouvelle affirmait sa puissance. A un nouveau matériel, à de nouvelles méthodes de combat, devaient correspondre des organismes nouveaux, juxtaposés aux organismes et aux services anciens. Et il n'était point malaisé de prévoir que les bâtiments capables de plonger, conjugués aux avions et aux hydravions seraient bientôt *toute la marine*.

Les périodes de transition sont toujours difficiles ; un organisme très vieux, comme l'est celui de la marine française, a une tendance déplorable, mais naturelle, à faire entrer de force, et coûte que coûte, les nouveautés dans les cadres existants. Ceux-ci, en ce qui concerne l'organisme central, étaient représentés par l'état-major général de la marine, organe ayant derrière lui une longue carrière, modifié fréquemment en vue de donner à la guerre d'escadre sa forme la plus puissante et de lui fournir les moyens moraux et matériels les meilleurs d'atteindre son but, qui est la destruction de l'armée navale ennemie. On essaya naturellement de contraindre la guerre navale moderne à rentrer dans cet orga-

1. Nous fûmes les premiers à préconiser cette réforme, dans la conclusion de *Dreadnought ou submersible* (pages 295 et 297). Ce livre fut publié au milieu d'octobre 1915.

2. Récit du capitaine Julien Chauvelon, du *Ravitailleur*. *Matin* du 11 novembre 1915.

nisme existant, connu et estimé de ceux qui avaient patiemment travaillé à sa mise au point. C'était humain, sinon logique, et en tous cas conforme à l'esprit maritime et français.

Il faudrait être de mauvaise foi pour nier que le décret du 18 juin, en créant la direction générale de la guerre sous-marine, réalise un progrès réel et considérable. En installant l'organisme nouveau dans une immeuble différent et matériellement éloigné de celui où sont rassemblés les services de l'état-major, on contribuera efficacement à doter le nouvel organisme, celui de la guerre moderne, de la « large autonomie » qui lui fut promise par le préambule du décret.

Mais dans un pays de traditions comme le nôtre, il est bien rare que la perfection s'obtienne du premier coup quand on instaure une nouveauté.

La réforme à l'éclosion de laquelle nous assistons est de même nature que celle qui révolutionna la marine au début du XVIIe siècle, quand les *vaisseaux ronds*, mus par la voile, et armés d'artillerie moyenne faisant feu par le travers, remplacèrent définitivement les galères à rames, armées en pointe de canons de gros calibre. La puissance de la torpille, jointe à la faculté de plonger et à l'emploi de pièces à tir lançant des obus à grande capacité d'explosif, la mise au point définitive de la mine sous-marine et des engins de mouillage pour sous-marins, l'emploi de l'hydravion ont entièrement transformé la guerre sur mer.

Il est possible que l'amour excessif du passé, la puissance considérable d'intérêts de toute sorte, fasse conserver quelque temps encore les flottes cuirassées à côté des nouvelles flottilles ; — n'a-t-on pas vu, pendant plus de cent ans, les galères qui formaient la marine traditionnelle, demeurer, bien que parfaitement inutiles, à côté de la marine des vaisseaux ronds, qui se battait? Faute de pouvoir mieux, nous devons donc juxtaposer la marine nouvelle à l'ancienne, en la rendant le plus possible indépendante de celle-ci.

La Direction de la guerre sous-marine, telle qu'elle a été créée par le décret du 18 juin, est en réalité l'embryon du service central qui doit administrer la marine moderne et

pourvoir à ses besoins. Cet embryon est incomplet. Mais ses créateurs eux-mêmes ne se sont pas trompés sur l'importance de son rôle. Ils ont qualifié *services*, et non *sections*, les différents organismes dont l'ensemble constitue la « Direction générale ». Ce sont, d'abord, un service de renseignements, puis un service de la navigation commerciale ; l'aéronautique et les patrouilles aériennes forment un troisième service ; le service des patrouilles maritimes est fort chargé, puisqu'il comprend la défense des côtes, l'organisation des forces, l'étude des bâtiments de flottille ; il existe aussi un service des inventions, et en dernier lieu un service des relations avec le Parlement.

Pour donner à la Direction nouvelle une autonomie entière, il suffira de la compléter d'un service technique de *construction* des sous-marins, contre-sous-marins, hydravions, etc., d'un service des armes, torpilles, mines, projectiles, canons spéciaux qui n'ont rien à voir avec les armes anciennes ; et enfin d'un service du personnel, car les officiers canonniers, de manœuvre, etc., des cuirassés font un métier absolument différent de celui des officiers des flottilles de toute espèce qui constituent la marine moderne.

Mais ici apparaît un autre écueil qu'il sera fort malaisé d'éviter. S'il est indispensable de séparer la guerre sous-marine et anti-sous-marine de la guerre d'escadre, les flottilles de l'armée navale, celles-là luttant, combattant chaque jour, celle-ci se préparant inlassablement à une grande bataille problématique ; s'il *est nécessaire et urgent de ne pas laisser cette armée navale pomper toutes les forces vives de la marine*, il convient de ne pas détourner de son but la Direction de la guerre sous-marine, au préjudice des formations qui combattent les sous-marins ennemis. *La Direction générale de la guerre sous-marine doit être un état-major et une administration, non un organe de commandement.*

État-major, la Direction de la guerre sous-marine reçoit et recueille les renseignements, elle en apprécie la valeur, les classe, les procure d'urgence aux combattants et aux navigateurs qui ont intérêt à les connaître ; elle étudie les inventions, les expérimente, les met au point ; elle livre aux combattants et aux navigateurs les moyens de combat, bâtiments,

hydravions, armes défensives et offensives ; elle les répartit selon les disponibilités. Les premiers éléments lui seraient fournis par le désarmement des vieux cuirassés dont l'évolution de la guerre navale montre l'inutilité et l'impuissance. Je vais plus loin : je voudrais que la Direction de la guerre sous-marine construisît son matériel et ses engins et préparât les officiers et les équipages de ses flottilles. Mais là doit se limiter sa sphère. L'œuvre qu'on attend d'elle est déjà magnifique et nécessite le déploiement des plus belles facultés de l'homme et de l'organisateur : le discernement, le jugement, l'ordre, l'amour du progrès, la prévision des plans de l'ennemi, la connaissance des engins nouveaux et des méthodes de guerre nouvelles...

Tout autre est la tâche du chef militaire ; à lui appartient l'*action*. Dans la zone où s'exerce son commandement, il doit diriger la lutte contre les sous-marins, en toute indépendance, et sous son absolue responsabilité.

Il serait bon que le directeur général eût près de lui un ou deux officiers de confiance, qui fussent envoyés près des commandants de zone, non pour leur donner des instructions, mais pour connaître leurs désirs et leurs besoins, recueillir leurs observations, au moins après chaque affaire importante. On apprend plus en une heure de conversation avec un combattant, en prenant des notes sous sa dictée, qu'en lisant trois rapports de dix pages chacun.

***

Et ceci nous conduit à l'étude des zones de combat contre les sous-marins. Suivons l'ordre géographique. Nous avons d'abord la zone de la mer du Nord et de la Manche orientale, où nous nous trouvons en contact étroit, en collaboration intime avec les Anglais. La zone de la Manche occidentale, disons à partir de Saint-Malo, qui se relie à Brest à la zone atlantique. Cette dernière acquiert une importance exceptionnelle en ce moment; la collaboration anglaise y est moins intense, mais nous allons nous y trouver en rapports suivis avec les Américains et les Brésiliens.

Enfin, nous devons ne pas oublier la zone de la Méditerranée, fort importante aussi à cause de nos communications avec nos colonies de l'Afrique du Nord et avec la Grèce. Nous y opérons de concert avec les Italiens, les Anglais et demain les Grecs, qui vont rentrer en possession de leur flottille.

Est-il admissible que chaque allié, dans chacune de ces mers, agisse à sa guise et suivant ses intérêts? Non, évidemment. Cette méthode anarchique aboutirait à l'impuissance totale.

Nous avons d'ailleurs avec nos alliés, des accords qu'il suffirait de mettre au point, par exemple l'accord du 6 août 1914 avec l'Angleterre, qui donnait à celle-ci la direction des opérations navales dans toutes les mers, à l'exception de la Manche pour laquelle il existait des conventions spéciales, et de la Méditerranée « où la direction générale des opérations appartiendra à la France ». Il reste peu de chose de cet accord primitif, qui ne prévoyait ni les Dardanelles, ni la chasse aux sous-marins dans l'Atlantique.

L'accord de mai 1915 avec l'Italie lui donne la haute main sur l'Adriatique... Mais nous avons vu les croiseurs et les monitors anglais, les canonnières rapides françaises opérer, à maintes reprises, avec les bâtiments italiens ! Donc, une revision complète de ces accords s'impose.

Et voici dans quel sens pourrait être opérée cette revision, en ce qui concerne la lutte contre les sous-marins :

Les opérations dans le Nord (mer du Nord et Manche orientale) seraient placées uniquement sous le haut commandement anglais. *Nous devrions, toutefois, nous réserver la possibilité de prendre l'initiative, avec le concours de nos alliés américains, d'une opération offensive contre les côtes allemandes*, conformément au précédent créé par les Anglais eux-mêmes, qui ont décidé et conduit l'attaque des Dardanelles, nonobstant l'accord du 6 août 1914.

Nous conserverions la protection de nos côtes de l'Atlantique, utilisant sous le commandement français les forces légères mises à notre disposition par les Américains. Il serait à désirer que nos nouveaux et généreux alliés nous donnassent une aide immédiate en envoyant dans les eaux françaises une large part des vedettes et des petits patrouilleurs

qu'ils ont armés. L'utilité de ces unités légères et des hydravions, pour protéger les atterrages de Brest, Saint-Nazaire, Bordeaux, etc., à l'arrivée des transports de troupes des États-Unis, serait beaucoup plus grande sur nos côtes, qui fourmillent de sous-marins allemands, qu'aux ports de départ américains. Des croiseurs et de grandes canonnières suffisent là-bas à faire la police des bases clandestines de sous-marins, notamment au Mexique et au Venezuela. Les immersibles allemands sont peu nombreux outre-Atlantique. C'est ici qu'est le péril.

Enfin, toutes les patrouilles au large de l'Océan seraient, bien entendu, confiées au commandement américain, qui a si brillamment débuté en cette tâche difficile. Il est parvenu en effet à conduire, en parfait état, ses premiers contingents à la fin de juin dernier, et nous ne saurions assez le féliciter de son habileté et de sa vigueur. Son beau succès est une victoire.

En Méditerranée, le groupement de tous les moyens de lutte : patrouilleurs, destroyers, torpilleurs, dragueurs de mines, vedettes, sous-marins et hydravions devrait également être effectué sous les ordres d'un haut commandement français.

Les commandants en chef, qui devraient être jeunes, hardis, énergiques, — le grade importe peu, — seraient investis de la responsabilité absolue, mais aussi du *maximum* de moyens de toute nature, et autorisés à en régler l'emploi à leur guise. Ils seraient donc *complètement indépendants* des commandants d'escadres et des préfets maritimes.

***

Nous ne le répéterons jamais assez. La guerre sous-marine et anti-sous-marine est une guerre nouvelle, absolument différente de tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour. Il nous faut rompre avec les traditions surannées.

Ce que nous demandons, ce que beaucoup de jeunes officiers, qui ont combattu les sous-marins et qui ont bien voulu nous faire leurs confidences désirent, c'est un organisme

central complet et indépendant de renseignements, de répartition, de préparation des forces nouvelles et des engins nouveaux; des commandants en chef indépendants et responsables, auxquels on fournira le maximum de moyens, en leur laissant une pleine et entière liberté d'action; enfin, l'organisation complète des efforts des alliés, en donnant dans chaque zone le contrôle des opérations à la nation dont les bases sont à proximité, et qui a l'intérêt le plus direct à assurer la liberté des mers dans une région déterminée.

Nous aurons alors organisé logiquement la défensive, et nous verrons les résultats s'améliorer en notre faveur.

Ceux-ci nous dispenseront-ils d'une attaque des bases allemandes? Moins que personne je ne me hasarderais à l'affirmer.

OLIVIER GUIHÉNEUC

LETTRES D'HECTOR BERLIOZ[1]

LE MUSICIEN ERRANT

(1842-1854)

LXXIV

A Fiorentino[2].

Jeudi soir, [20 octobre 1852].

Mon cher Fiorentino,

Viendrez-vous demain à la cérémonie du baron de Trémont[3]? En tous cas, je crois qu'on vous a envoyé des places réservées, et en voilà encore une. Si vous venez et si vous parlez de la chose, soyez assez bon pour *remarquer* la présence parmi les choristes de mesdames Révilly, Sainte-Foix, Félix Melotte, Meyer, Favel, et celle de MM. Couderc, Sainte-Foix, Jourdan, Palianti. Mademoiselle Dobré n'a manqué aucune répétition. L'Opéra-Comique, comme vous le voyez, s'est montré plein de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 avril et du 15 mai 1917.
2. Critique musical au *Constitutionnel*, au *Moniteur*, etc.
3. L'Association des Artistes musiciens exécuta le *Requiem* de Berlioz, sous sa direction, à l'église Saint-Eustache, le 22 octobre 1852, pour les obsèques du baron de Trémont.

zèle. L'Opéra a envoyé M. Merly seul. Le directeur a voulu empêcher tout le chœur de prendre part à cette exécution ; les instances de Taylor ont été inutiles. Mais à quatre heures de cet après-midi *un ordre est venu* du ministère de l'Intérieur, qui a obligé M. Roqueplan à révoquer son veto et à remplacer son affiche prohibitive par un autre placard rédigé en sens contraire.

Vous ne pouvez probablement pas vous amuser à ce sujet dans votre feuilleton, mais sachez le fait, et *qu'on se le dise.*

La naïveté de Roqueplan, qui a dit à Taylor qu'il voulait m'interdire l'eau et le feu, *m'éteindre*, m'a fait passer un moment de gaîté, de félicité, de ravissement, inexprimables. Je ne le croyais pas aussi provincial.

Si je pouvais vous voir demain, avant l'*apparition* de votre feuilleton, que je ne regarde pourtant pas comme un épouvantail, j'aurais à vous parler d'une affaire.

Jetez-moi un mot à la poste pour me faire savoir où et quand je puis vous trouver.

Il ne s'agit pas du *Requiem*.

Requiescas in pace !

Tout à vous,

H. BERLIOZ

LXXV

A sa sœur Adèle.

Paris, 25 octobre [1852].

Chère sœur,

Je commençais à trouver long ton silence ; mais tu as couru, dansé, ri, vécu enfin, et je me félicite que ce soit à ces causes qu'il faille l'attribuer.

Quant à moi, j'ai été, il y a deux mois, assez malade, et Amussat (mon ancien professeur d'anatomie qui est devenu un de mes amis) m'a envoyé au bord de la mer. Je suis allé passer à Saint-Valery, en Normandie, dix jours qui m'ont remis en bon état. Henriette va de son côté assez bien. On a essayé dernièrement sur son bras paralysé l'effet d'un courant

électrique, mais sans résultat. Une pile de Volta assez forte n'a pas paru ranimer dans le membre la moindre sensibilité. Elle est assez gaie. Nous avons reçu une lettre de Louis il y a trois jours ; il était enchanté de son nouveau capitaine ; il se croit prêt, grâce à lui, à soutenir son prochain examen. Il est en route pour l'Europe en ce moment.

Je suis péniblement surpris d'apprendre que notre excellent oncle Marmion ne soit pas content de sa santé. Dis-lui mille choses affectueuses de ma part.

Je recevrai certainement de mon mieux notre petit cousin que je ne connais pas encore et M. Burdet. J'ai eu dernièrement ici son oncle Jules Berlioz ; il était venu faire des démarches à Paris pour une affaire d'orgues qui l'intéresse.

Je n'ai pas pu aller voir mon ancien camarade Constant Duffen, mais nous avons dîné ensemble il y a quelques jours à un banquet *d'anciens Romains* ou visiteurs de Rome.

J'irai voir madame Boutaud ; ceci est plus aisé, elle est presque à ma porte [1].

Tu ne sais ni ne sauras jamais, en effet, ce que c'est que ma vie de Paris ; je *n'ai pas le temps de me livrer* au plaisir de voir mes amis seulement pour les voir. J'ai toujours tant de choses en train ! C'est en ce moment un livre que je publie [2] ; c'est mon *Requiem* qu'on vient d'exécuter à Saint-Eustache ; ce sont des épreuves à corriger, des comités à présider, des intrigues à contrecarrer, des répétitions à faire. Je vais partir pour Weimar le 12 du mois prochain. Liszt m'y attend pour me faire entendre une représentation de mon opéra de *Benvenuto Cellini*, qui figure depuis six mois au répertoire du Théâtre ducal. J'y dois donner un concert en outre; ensuite je reviendrai en toute hâte à Paris.

Je suis un peu mal à l'aise depuis vendredi ; les émotions du *Requiem* en sont cause. Tu n'as jamais manqué une pareille occasion d'entendre mon ouvrage. C'était colossal : nous étions près de six cents, j'avais fait construire un amphithéâtre dans le chœur pour élever mes choristes, et l'effet en a été d'autant meilleur. Tout le Paris élégant y assistait ; il y avait l'Institut, les artistes célèbres dans tous les genres, et une

1. Tous ces noms sont ceux d'anciens amis et de parents de Berlioz.
2. *Les Soirées de l'orchestre.*

foule compacte. J'ai eu le plaisir de voir pleurer bien des gens. Le directeur de l'Opéra a voulu, *la veille* de cette cérémonie, empêcher tout le personnel de son théâtre d'y prendre part; le baron Taylor, notre président, a inutilement tenté de le faire revenir de cette stupide décision, prise contre moi uniquement. Alors j'ai fait savoir la chose au ministre de l'Intérieur qui a immédiatement envoyé *l'ordre* au sieur Roqueplan *d'afficher* à l'Opéra que l'interdiction était levée. Ce soufflet donné au monsieur a rendu plus piquant le succès que j'ai obtenu le lendemain. Au reste, tous les artistes étaient résolus à venir malgré la défense. Cela fait grand bruit. Cette messe funèbre était célébrée pour le repos de l'âme du baron de Trémont, qui vient de léguer sa fortune aux artistes.

Je suis désolé qu'aucun de vous ne se soit trouvé là. C'était une de ces solennités d'art qu'on ne voit que deux ou trois fois dans la vie.

Adieu, chère petite sœur.

Mille amitiés à ton mari et à tes *demoiselles.*

H. BERLIOZ

P.-S. — On s'agite en ce moment pour faire exécuter mon nouveau *Te Deum* à la cérémonie du sacre qui aura lieu le 4 décembre. Mais je ne crois pas qu'on réussisse. Le Président n'aime guère la musique, et il faudrait dépenser pour mon ouvrage une trentaine de mille francs. Si cela se faisait pourtant, je n'irais pas à Weimar[1].

LXXVI

A son beau-frère Suat.

Paris, 29 octobre 1852.

Mon cher Suat,

Voici un papier timbré que je reçois et que *j'ai lu.* Il s'agit d'un procès qu'on nous fait pour un détournement d'eaux. Qu'ai-je à faire à ce sujet? Rien sans vous en tout cas. Soyez assez bon pour me mettre au courant de la chose.

1. Le *Te Deum* de Berlioz ne fut exécuté qu'en 1855, sous la responsabilité personnelle de l'auteur.

J'aimerais mieux être accusé d'un détournement de mineure que d'un aussi prosaïque détournement; mais enfin on détourne ce qu'on peut.

Dites à Adèle que j'ai vu madame Boutaud et que je l'ai trouvée gracieusement bonne comme toujours. Son mari est bon aussi, mais moins gracieux. Je parle en *statuaire*. Ils sont allés l'un et l'autre au *Requiem*. Faites donc lire à Adèle *le Constitutionnel* d'avant-hier mardi. Je me propose de vous envoyer dans quelques jours un volume que vous lirez, je l'espère, et que je me suis donné un mal affreux à écrire en *français*. Quelle infernale langue ! En tout cas, c'est à vous Suat, que j'enverrai le livre, parce que vous êtes le seul de la famille qui voudra bien s'y intéresser.

Mille amitiés.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — On court, on parle, on agit beaucoup en ce moment pour faire exécuter mon *Te Deum* au sacre. J'attends une audience de l'Empereur.

LXXVII

A Auguste Barbier.

Weimar, vendredi 19 novembre 1852.

Mon cher Barbier.

Je profite d'un quart d'heure de liberté que me laissent nos répétions pour vous dire que la première représentation de la reprise de *Benvenuto* a eu lieu avant-hier avec un succès pyramidal, sous la direction de Liszt[1]. On m'a forcé de *comparoir* après le dernier acte et acclamé d'une façon fort confortable.

Vraiment, parole d'honneur, tel qu'il est maintenant, *Benvenuto* est un gentil garçon. Le grand final du Carnaval,

1. Liszt, à ce moment *Capellmeister* du duc de Weimar, avait, dès 1850, inauguré sa mission d'art dans cette ville en y donnant la première représentation de *Lohengrin* ; il la continuait en remettant à la scène le *Benvenuto Cellini* de Berlioz, tombé à l'Opéra de Paris quatorze ans antérieurement. Auguste Barbier est un des auteurs du poème de cet opéra.

le serment des Ciseleurs, les airs d'Ascanio et de Teresa, et la prière à deux voix avec les litanies, et surtout la scène du Cardinal ont produit un effet assez rare.

Nous avons deux femmes de talent, un très bon Fieramosca et un Cellini convenable pour les scènes énergiques : néanmoins il dit assez bien la romance ; quant à l'air : *Sur les monts,* il n'a jamais osé le chanter... La mise en scène est excellente, la pantomime d'Arlequin et Pierrot très bien exécutée. En somme c'est charmant.

Vous dire ce que j'ai éprouvé de *triste* joie, en établissant une comparaison entre cette exécution bienveillante et la sale cabale que nous avons subie à l'Opéra, me serait difficile. J'en avais le cœur serré.

Je vous quitte pour aller à la dernière répétition du concert que je donne demain, et dans lequel figurent *Roméo et Juliette en entier* et les deux premiers actes de *Faust.* J'ai cent choristes et un bon orchestre. Tous les hôtels de Weimar sont pleins d'amateurs de musique venus de Hanovre, de Brunswick, d'Iéna, d'Eisenach et de Leipsig pour assister à ce concert et à la deuxième représentation de *Cellini* qui aura lieu après-demain dimanche.

Je vous donnerai des détails à mon arrivée à Paris. Je pars mardi prochain.

Adieu, adieu, je vous serre la main et je vous transmets le mot d'un critique de Brunswick [1] qui ne m'a adressé que ce compliment en m'embrassant : *E pur si muove !*

H. BERLIOZ

LXXVIII

A L. Duchesne.

[Paris], 26 novembre 1852.

Mon cher monsieur Duchesne,

J'arrive de Weimar où je suis allé entendre deux représentations de mon opéra de *Benvenuto Cellini* ressuscité et je trouve

1. W.-R. Griepenkerl, chaud partisan de Berlioz dès son premier voyage en Allemagne, auteur d'une brochure intitulée : *Le Chevalier Berlioz à Brunswick*, 1843.

votre article sur le *Requiem*. Mille fois merci. Je ne vous dirai pas que c'est admirablement écrit et compris, vous me louez trop pour que je vous loue ; mais je vous avouerai très naïvement que vous m'avez comblé de joie, et que j'ai été ému jusqu'aux larmes en vous lisant.

Le passage sur le *Quid sum miser* surtout m'a ravi, par la raison que ce morceau est de ceux que j'estime particulièrement et que le public et les critiques ne remarquent pas. Il faut un sentiment très fin de l'expression musicale pour se plaire à ce style ; et ce sentiment vous le possédez évidemment au degré le plus élevé. Cet article sera lu et traduit, je n'en doute pas, par les premiers critiques de l'Allemagne et par ceux de Londres qui, déjà l'an dernier, ont à plusieurs reprises réclamé l'exécution du *Requiem* sans l'obtenir. Je vous dois donc beaucoup plus que vous ne pensez pour ces belles pages, écrites, je le sais, il y a plusieurs années, mais que vous avez si bien adaptées à la cérémonie du baron de Trémont.

M. Taylor, et le comité de notre grande association, vous en sauront un gré infini.

Permettez-moi donc de vous serrer la main et de me dire votre bien dévoué et reconnaissant,

HECTOR BERLIOZ

LXXIX

Au même.

Paris, dimanche [27 décembre 1852].

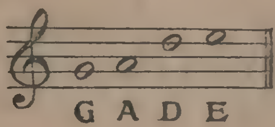
Mon cher monsieur Duchesne,

Ne m'accusez pas ; je voulais avoir, en vous écrivant, quelque bonne nouvelle à vous annoncer. Mais je suis comme la sœur Anne, je ne vois rien venir. L'Empereur ne veut prendre aucune détermination relative aux cérémonies de son sacre, ni se décider à former une chapelle impériale[1]. Le *Te Deum* est donc toujours à l'état de mythe.

1. Berlioz avait rédigé, pour être communiquée à Napoléon III, une note sur l'organisation d'une Chapelle impériale. La Bibliothèque du Conservatoire en possède l'autographe.

Savez-vous que c'est charmant de votre part de m'avoir ainsi mis en train de vous écrire de temps en temps. Je profiterai de la permission si vous trouvez *celui* de me répondre.

Je sors d'un affreux concert donné dans la salle de Sainte-Cécile, où j'ai entendu de très mauvaises choses, et une symphonie estimable de cet estimable Gade, disciple et imitateur de Mendelssohn. Ce Gade, dont le nom s'écrit ainsi en musique :



est né en Danemark ; cela se voit à la tristesse nébuleuse de sa musique. On devine qu'il n'a pas senti souvent le soleil.

Tout a l'humeur danoise en un auteur danois.

Et pourtant, il y a un talent incontestable là-dedans. Il vaudrait mieux qu'on pût dire le contraire.

Auber a produit un joli opéra dernièrement [1]. Le troisième Théâtre-Lyrique en enfante d'atroces; voilà à quoi il sert.

Nous avons fait l'autre soir des trios chez moi, avec Vieuxtemps, mademoiselle Clauss et Cossmann. Rien que cela ! direz-vous. Oui, rien que cela ! Ils nous ont joué des trios de Schubert, dans lesquels il y a des choses admirables et neuves. Et quelle exécution ! Le dernier concerto de Vieuxtemps est un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre symphonique. Son talent d'exécution est plus grand qu'il ne le fût jamais ; il fait fureur ; tellement fureur que, malgré les frais de son petit orchestre de cinquante musiciens, je crois qu'il a gagné cinquante francs à son premier concert et qu'il en gagnera cent au second... grâce aux Russes, aux Allemands et aux Anglais qui sont à Paris.

J'irai demain regarder *la colonne*, pour être fier d'être Français.

Quant à faire moi-même de la musique à Paris, c'est ce qui ne m'arrivera plus. Je me contente de Londres où j'ai de bons

1. *Marco Spada*, représenté pour la première fois le 21 décembre 1852.

amis et un fameux orchestre et un admirable public. On s'occupe en ce moment de m'y arranger trois concerts pour le mois d'avril. Je ne sais si on réussira à tourner certains obstacles qui viennent de se présenter par le fait d'un docteur Wilde, professeur au Conservatoire, ami d'un millionnaire et imitateur de Hændel. Je vous ferai savoir le dénouement de cette petite intrigue digne de Paris.

Mille amitiés sincères.

Je suis installé rue de Boursault, nº 19.

H. BERLIOZ

LXXX

A sa sœur Adèle.

Paris, 28 décembre 1852.

Chère sœur,

Je suis un instant libre ce soir, un instant seulement, j'en profite pour t'écrire. Ta lettre m'a fait bien plaisir. Pourquoi ne te décides-tu pas à venir à Paris? Tu me fais une singulière question en me demandant si cela me fera plaisir que tu viennes. Sans doute je n'ai pas de chez moi où je puisse te recevoir, mais nous nous verrons au moins ; nous causerons, tu t'amuseras peut-être. Je n'ai pas revu madame Boutaud depuis ma première visite, le voyage de Weimar et mes affaires actuelles m'ont empêché d'y retourner. Elle est très gracieuse quoique souffrante; son mari est moins gracieux quoique bien portant. Il est venu me rendre ma visite, je n'y étais pas. Je leur ai indiqué, sans avoir l'air de rien savoir, l'adresse d'Amussat, le premier médecin-chirurgien pour les maladies de la nature de celle de madame Boutaud. Je ne sais si mon indication aura servi à quelque chose. Amussat est un homme de génie, un des premiers hommes de l'époque, qui a sauvé la vie et épargné des tortures atroces à bien des femmes.

Je n'ai rien à te dire de positif dans mes affaires ; l'Empereur ne se décide à rien, il ne forme pas de chapelle, il ne veut pas qu'on lui parle de son sacre, il renvoie tout à l'époque de son mariage. Son secrétaire intime m'a invité à passer la

soirée chez lui dernièrement (chez le secrétaire) et j'ai su tout, c'est-à-dire rien. Ce monsieur Lefebvre-Daumier, et sa femme, et toute sa maison, sont de mes partisans les plus décidés. Ils m'ont appris qu'ils venaient même à mes répétitions quand je fais entendre quelque chose à Paris. Si l'on peut être bien recommandé à l'Empereur je le suis. Mais... Il a pourtant dit l'autre jour à quelqu'un qui me l'a répété : « Ah ça ! Pourquoi donc répand-on le bruit que je n'aime pas la musique?... Il me semble que je l'aime beaucoup. » Il l'aimerait peut-être s'il savait ce que c'est.

Louis est revenu de la Havane ; il a passé quatre jours à Paris, et maintenant il est au Havre où il fait son cours d'hydrographie et d'autres études pour passer son examen dans trois mois. Ce pauvre cher enfant n'a pas la plus légère idée d'économie, et pour lui, comme pour M. Scribe. *l'Or est une Chimère* dont il *se sert* très maladroitement. Mais je te prie de ne jamais lui adresser un reproche là-dessus. Son métier n'est pas des plus charmants, et quand il est à terre et que j'ai de l'argent, je ne veux pas qu'il se prive trop. Et puis nous sommes si camarades que, les trois quarts du temps, quand il me fait un compte d'apothicaire, je pars d'un éclat de rire comme si j'étais de moitié dans la farce. J'y suis en effet, et pour plus de la moitié. Il faut encore des protections pour obtenir qu'il passe ce fameux examen et qu'il soit reçu volontaire. Heureusement je lui ai obtenu celle de l'amiral Cécile qui m'a fait dire ce matin qu'il se chargeait de tout.

Il y a un grand tripotage à mon sujet dans ce moment à Londres. J'ai dérangé une position officielle l'an dernier, et l'homme qui l'occupe voudrait m'empêcher de revenir ; mais j'ai des amis qui s'agitent avec une fureur ravissante. Je suis presque heureux de cet obstacle inattendu, à cause de la preuve qu'il me donne de la chaleureuse amitié qu'a pour moi mon public anglais.

L'affaire de Weimar[1] fait toujours grand bruit dans les journaux allemands et ici.

Adieu, on m'apporte un paquet d'épreuves, et je dois subir *celle* de les corriger.

1. La « Semaine Berlioz » où *Benvenuto Cellini* avait été représenté deux fois et où l'auteur avait dirigé un concert de ses œuvres.

Mille amitiés à ton mari, à mon oncle, que je voudrais revoir aussi. Je me figure en ce moment que je l'égayerais, et peut-être demain je serais triste comme un enterré qui n'est pas mort.

Je t'embrasse sur la joue de tes deux filles.

Ton dévoué,

H. BERLIOZ

LXXXI

A Lefebvre-Daumier [1].

[Paris], dimanche soir 16 janvier [1853].

Monsieur,

J'espérais pouvoir, mercredi prochain, aller offrir à madame Lefebvre-Daumier un exemplaire de mes *Soirées de l'orchestre* et la prier de lire avec bienveillance ce volume destiné aux artistes surtout.

Malheureusement on me menace d'une première représentation dans l'un des théâtres lyriques et ma soirée me sera en conséquence enlevée.

Veuillez, monsieur, être assez bon pour présenter à madame Lefebvre, et le livre, et mes très humbles excuses.

Je pousserai même l'indiscrétion jusqu'à vous demander de présenter aussi un exemplaire relié du même ouvrage à l'Empereur, avec la lettre qui y est jointe, si vous la trouvez convenable; je serai bien reconnaissant de cette double faveur [2].

Recevez, monsieur, avec l'expression de ma gratitude, celle de mes sentiments les plus distingués.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

1. Voir la lettre du 28 décembre 1852.

2. Cette lettre de Berlioz à Napoléon III n'a pas été retrouvée. *Les Soirées de l'orchestre* contiennent un chapitre consacré à Napoléon Ier comme protecteur de l'art musical (article écrit dès 1837) sur la lecture duquel Berlioz comptait peut-être pour inspirer au nouvel empereur le dessein de le protéger à son tour. Mais il ne tarda guère à se voir déçu dans cette espérance.

LXXXII

A Fiorentino.

Paris, 10 février 1853.

Mon cher Fiorentino,

Je vous remercie de votre obligeante colonne consacrée aux *Soirées de l'orchestre*. Je l'ai lue ce matin. Il paraît qu'en écrivant nos feuilletons à peu près en même temps nous avons rêvé de Molière tous les deux, car nous avons l'un et l'autre cité la même phrase de M. Jourdain. Les beaux esprits se rencontrent... Sans rire, vous étiez bien bon camarade, et je désire bien vivement que vous puissiez quelque jour en dire autant de moi.

Ce n'est pas ma faute si les grandes affaires musicales ne vont pas; j'ai tout fait de mon côté et mes amis ont tout fait du leur pour les faire marcher, vous ne vous êtes pas épargné non plus... Espérons encore dans une autre cérémonie[1]... [La chanson de Béranger est plus que jamais de circonstance :

> Les vieux, les vieux
> Sont les gens heureux !...

Et nous restons :

> Les gueux, les gueux
> Qui s'aiment entre eux,

mais qui n'ont ni places, ni argent, ni honneurs, ni cordons, excepté le cordon de leur portier, qu'ils seront même obligés de voler le jour où ils voudront se pendre] [2].

Adieu, je vous serre la main.

H. BERLIOZ

1. Allusion aux vaines tentatives d'exécution du *Te Deum* au mariage de l'Empereur.

2. Les mots entre crochets ont été cités dans *le Crépuscule d'un romantique*, de M. Adolphe Boschot, p. 305.

LXXXIII

A L. Duchesne.

[Paris], 10 février [1853].

Mon cher monsieur Duchesne,

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas encore remercié du splendide panier de venaison que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vos perdreaux, votre lièvre, vos lapins ont fait l'admiration de plusieurs amis, gens de goût, que j'ai réunis pour leur faire fête.

Depuis que vous m'avez écrit, j'ai eu bien des tracas à l'occasion de mon *Te Deum*. On avait décidé, chez le colonel Fleury, secrétaire de l'Empereur, que cet ouvrage serait exécuté à la cérémonie du mariage. Mais les hommes officiels sont venus se jeter à la traverse et j'ai été mis de côté pour faire place à un pot-pourri composé de : Fragments de l'*Oratorio du Sacre* de Lesueur, fragments de la *Messe du Sacre* de Cherubini, fragment d'une sacrée messe d'Adam, et enfin (le croirez-vous?) d'une marche empruntée au *ballet* des *Filets de Vulcain* de Schneitzhœffer, plus d'un plain-chant orchestré par Auber. Que de monde employé, que de *morts* mis en bataille pour empêcher un pauvre homme vivant de faire son chemin !...

Je me suis ruiné en frais de copie. Maintenant on prétend que le *Te Deum* sera splendidement exécuté au sacre... vous pouvez parier qu'il ne le sera pas. La mystification aura peu de sel, car je ne crois pas le moins du monde à ces belles paroles.

[En attendant, tout m'est fermé ici, l'Opéra, le Conservatoire et l'Église. Quant à l'Opéra-Comique, il ne me sourit que d'un sourire un peu niais, et pour le troisième théâtre dit Lyrique, ce n'est qu'un égout musical où tous les ânes de Paris vont pisser. Je n'ai pas envie d'en accroître le nombre.]

Rien n'est terminé avec l'Angleterre ; j'attends.

Et vous, la chasse et l'administration[1] à part, que devenez-vous? Vous songez ! Car que faire à Vervins à moins que l'on n'y songe? Quel pays est-ce? y joue-t-on au boston?... se couche-t-on à neuf heures?... y a-t-il des *falots* pour reconduire chez eux les joueurs de boston? Estime-t-on beaucoup les tragédies de Voltaire? Croit-on fort et ferme à la République? à la liberté? à l'égalité? Admire-t-on les rêveries des socialistes? Méprise-t-on bien les arts et les artistes? Croit-on que les journaux disent la vérité, toute la vérité, rien que la vérité? Que nous autres, forçats du feuilleton, gagnons quarante mille francs par an? Que madame Sand est toujours en habits d'homme? Que Dumas est exilé? Que Gueymard est un chanteur? Qu'Adam est un... etc. Si on ne fait pas tout cela, si on ne croit pas tout cela, si on ne dit pas tout cela, que diable croit-on, fait-on et dit-on donc?... Vous n'êtes pas en province alors ; il faut que Vervins soit quelque capitale peu connue, comme *San Marino* ou Monaco... ou Paris.

Assez divagué, donnez-moi de vos nouvelles, et écrivez-moi une de vos charmantes lettres écrites de main de *maire* (il ne manque qu'un T, c'est un nouveau genre de calembour).

Mille amitiés sincères.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

LXXXIV

A Émile Prudent[2]

[Paris], 9 avril 1853.

Mon cher Prudent,

Je suis vraiment heureux que les quelques lignes qui vous concernent dans mon dernier article vous aient fait plaisir. Votre morceau m'a causé un tel ravissement que je vous devais de le louer de mon mieux. Oui, mon cher ami, vous avez raison, marchez toujours et moquez-vous des petits obstacles comme des petits hommes, comme des petits senti-

1. Le correspondant de Berlioz était maire de Vervins.
2. Pianiste et compositeur, auteur de *la Danse des fees*, dédiée à Berlioz.

ments, comme de toutes les petitesses de ce monde. Ce qui est fait est fait, et c'est là le difficile de *faire* quelque chose !...

J'ai depuis votre départ reçu une nouvelle proposition de M. Gye pour monter *Benvenuto* à Covent-Garden. L'affaire est maintenant terminée, on copie à force, et dans huit ou dix jours j'enverrai les rôles et les chœurs pour commencer les répétitions...

Nous nous verrons donc très probablement à Londres d'ici à un mois. Joignez aussi aux renseignements que je vous demande quelques détails sur la troupe chantante réunie en ce moment à Londres. Par quoi a-t-on fait l'ouverture de Covent-Garden? Tamberlick est-il arrivé? Ronconi, Formes, Tagliafico? Je ne sais rien. J'ai écrit à madame Jullienne à ce sujet et je n'ai point encore reçu de réponse. Quant à M. Gye, il est d'un laconisme d'homme d'affaires et ses lettres ne me disent rien.

Adieu, mille amitiés et mes compliments empressés à madame Prudent. Marie vous dit mille choses à tous les deux.

Tout à vous,

H. BERLIOZ

LXXXV

A Brandus.

[Londres], 17, Old Cavendish street, 1er juin 1853.

Mon cher Brandus,

J'ai reparu avant-hier pour la première fois devant le public anglais au quatrième concert de la Société philharmonique de Hanovre-Square. C'était dangereux. Le ban et l'arrière-ban des classiques s'y étaient donné rendez-vous.

L'exécution d'*Harold* a été étonnante de verve et de précision, j'en dois dire autant de celle du *Carnaval romain*. On m'a énormément applaudi malgré la fureur de quatre à cinq ennemis intimes qui, m'a-t-on-dit, se crispaient dans leur coin. Mon nouveau morceau en style ancien (*le Repos de la Sainte Famille* [1]), délicieusement chanté par Gardoni, a produit un

1. Troisième morceau de *la Fuite en Égypte*, laquelle, à son tour, devint la seconde partie de *l'Enfance du Christ*.

effet extraordinaire, et il a fallu le redire. Je ne l'avais jamais entendu, même au piano; je vous assure que c'est très gentil.

Davison[1], qui est venu plein de joie m'embrasser après le concert, n'a rien écrit encore. Le *Morning Herald* d'hier contient un superbe article dont l'auteur m'est encore inconnu. Faites quelques lignes pour la *Gazette* de dimanche si cela se peut. Mentionnez Sainton, le premier violon de Covent-Garden, qui a joué supérieurement l'alto solo dans *Harold*.

Bottesini[2] a eu également un beau succès en exécutant avec son inconcevable habileté ordinaire un nouveau concerto de contrebasse de sa composition fort remarquable, *agréable* et bien instrumenté.

Tous mes amis disent ici que ce succès à la *vieille* Société philharmonique était immensément difficile à obtenir. Il y avait foule compacte, et j'ai eu le plaisir de reconnaître qu'une grande partie de l'auditoire était venue pour moi seul, puisqu'un tiers de la salle s'en est allé quand mon dernier morceau a été joué.

Nous travaillons tant que nous pouvons à Covent-Garden pour *Cellini*. Les chœurs sont déjà sus, mais les acteurs ont encore beaucoup à apprendre. La chute complète de *Rigoletto* ayant obligé Gye à remonter coup sur coup cinq ouvrages pour entretenir son répertoire, on a dû nécessairement employer le temps à cela et mes chanteurs n'en sont encore qu'à leur cinquième répétition. Je crois que l'ouvrage ne pourra guère être représenté avant le 25 ou même le 30 de ce mois. Tamberlick, si je ne me trompe, sera superbe. Voici ma distribution :

Cellini. . . . . Tamberlick.
Le Cardinal . . . . Formès.
Fieramosca. . . . . Tagliafico.
Francesco . . . . Stigelli.
Bernardino. . . . . Polonini.
Teresa. . . . . Madame Jullienne.
Ascanio . . . . Madame Nantier-Didiée.

1. Critique musical du *Times*, directeur fondateur du *Musical Wold* ; avait fait bon accueil à Berlioz dès son premier voyage à Londres ; fut, par la suite, ennemi déclaré de Wagner.

2. Contrebassiste virtuose en renom.

Harris a un grand projet de mise en scène pour le Carnaval de Rome. Je crains même qu'il ne fasse trop de choses et qu'il ne gêne l'exécution du grand final. Mais j'y veillerai. Tout le monde est bien disposé, les choristes applaudissent comme des enragés aux répétitions. Espérons.

Mille amitiés.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

LXXXVI

A Auguste Barbier.

Londres, samedi 10 juin [1853].

Mon cher Barbier,

Ne viendrez-vous pas voir notre *Benvenuto* à Covent-Garden?... Il sera splendidement mis en scène et exécuté sous ma direction d'une façon assez exceptionnelle ! J'ai le plus merveilleux ténor (Tamberlick) qu'il soit possible de désirer, qui chante et comprend ce rôle admirablement, une excellente Teresa, un ravissant Ascanio et les deux meilleurs chefs d'atelier qu'il soit possible d'avoir pour Francesco et Bernardino; un orchestre superbe, un chœur excellent, et un chef d'orchestre *suffisant* (c'est moi qui conduis) : pardonnez le calembour. Tout ce monde m'est entièrement dévoué. Le directeur de la scène me promet un carnaval éblouissant. On attend cela à Londres avec une impatience que mon dernier succès à la Société philharmonique a encore excitée. Tout me fait espérer que nous allons prendre une revanche éclatante. Venez, venez donc, cher grand poète. Ces émotions-là ne sont pas fréquentes dans la vie... et Londres est si près de Paris.

Benvenuto sera joué vers le 22 de ce mois.

Vous ne pouvez pas vous douter de la différence qu'il va y avoir entre le *Malvenuto* de Paris et *Benvenuto* de Londres.

Au lieu du souper de Duponchel, nous allons avoir un dîner de Tamberlick à Hamstead ces jours-ci. Le grand ténor nous traite, il invite tout le personnel de *Cellini*. Il le peut, il gagne 125 000 francs par an. Pardonnez-lui, c'est un excellent

honnête homme, simple comme vous et moi ; ce n'est pas sa faute s'il a une voix d'or.

Adieu; si vous ne venez pas, je ne bois pas à votre santé au dîner de Tamberlick.

Tout à vous,

H. BERLIOZ

LXXXVII

A Tamberlick.

[Londres], vendredi soir [juin 1853].

Mon cher monsieur Tamberlick,

Soyez assez bon pour amener avec vous demain matin Tagliafico (dont je ne me rappelle pas l'adresse). J'ai fait une coupure dans le final du dernier acte et il est indispensable qu'il répète le changement avec moi.

A demain à 11 heures au théâtre.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

LXXXVIII

Au journaliste Lecomte.

[Londres], Lundi 27 juin [1853].

Mon cher Lecomte,

J'ai d'abord à vous remercier de votre article de l'*Indépendance* ; je n'ai pas eu un moment de repos depuis qu'il a paru. De là le silence que j'ai gardé après la réception de votre lettre. Ne m'en veuillez pas, j'étais à demi mort.

Maintenant, sachez que, pour *Benvenuto*, toute l'armée italienne a fait à mon insu une levée de boucliers et qu'elle s'est adjoint les gens de Lumley, hostiles à Covent-Garden à cause de la clôture du théâtre de la Reine. On m'a caché jusqu'au dernier moment cette organisation hostile, existant dès la

semaine précédente, et qui est déterminée à faire scandale chaque soir si je continue.

Les Italiens prétendent que je viens me moquer d'eux dans un théâtre italien et que les Français et les Allemands envahissent Covent-Garden. Il y a en effet trois acteurs français, un Belge et deux Allemands dans le personnel de mes acteurs. Ils ont beaucoup applaudi Tamberlick, qui est Italien et qui a été superbe dans le rôle de *Benvenuto*.

En somme, veuillez dire seulement ceci : « *Benvenuto* a été représenté sous la direction de M. Berlioz, samedi dernier, devant la Reine, le prince Albert, le roi de Hanovre, et une assemblée très brillante. Un violent conflit d'opinion s'est élevé au sujet de cette partition. L'auditoire était dans une agitation extraordinaire ; on a redemandé plusieurs morceaux, et l'air d'Ascanio, supérieurement chanté et mimé par madame Nantier-Didiée, a été répété au milieu des applaudissements. M. Berlioz, rappelé avec insistance à la fin de la pièce, s'est abstenu de reparaître. »

Mille amitiés. Je suis dans un tourbillon.

Excusez l'incohérence de ma lettre. On m'engage pour un grand concert à Exeter-Hall. Je ne sais où donner de la tête.

H. BERLIOZ

LXXXIX

A Brandus.

Londres, 27 juin [1853].

Mon cher Brandus,

Une formidable armée italienne, organisée depuis quinze jours sans qu'on ait osé m'en avertir, est venue faire scandale pendant toute la soirée de la première représentation de *Benvenuto*. On chutait les acteurs avant qu'ils eussent ouvert la bouche et on a chuté *l'ouverture du Carnaval romain* pendant qu'on l'exécutait. La presse anglaise, à l'exception du *Times* et du *Morning Herald*, ne dénonce pas ce fait assez clairement et bat la campagne sur la question musicale. Voyez surtout le *Times*.

Néanmoins un grand nombre de morceaux ont produit leur effet. On voulait même faire répéter la première ouverture (la grande), *on m'a obligé à recommencer l'air d'Ascanio, supérieurement exécuté par madame Nantier-Didiée* et un *bis encore* s'est élevé aussi après *le duo du troisième acte chanté avec un élan extraordinaire par madame Jullienne et par Tamberlick. Bis* que je n'ai pas fait à cause de l'impossibilité où nous étions de savoir *où reprendre* pour l'orchestre.

La Reine, le prince Albert, le roi et la reine de Hanovre assistaient à la représentation. La mise en scène, due aux soins de M. Harris, est brillante et ingénieuse, et l'orchestre et les chœurs, sous ma direction, ont montré dans cet ouvrage difficile une verve extraordinaire.

On m'annonce que la cabale italienne est dans l'intention de continuer avec plus de fureur encore si je continue. Ils crient à l'envahissement de Covent-Garden par les *étrangers*, parce que madame Jullienne, Française, madame Didiée, Française, Tagliafico, Français, Zelger, Belge, Formès, Allemand, Stigelli, Allemand, jouent dans l'opéra d'un Français. En outre, ils se sont adjoint les gens de Lumley dépossédés par Gye du théâtre de la Reine. Je vais retirer mon ouvrage, il n'y a pas à hésiter. Néanmoins ne le dites pas et ne mentionnez que les lignes que j'ai soulignées en ajoutant que *Tagliafico a eu un succès remarquable dans le rôle de Fieramosca et que Tamberlick a chanté et joué Cellini avec un talent et une inspiration au-dessus de tout éloge.*

Adieu, on vient me proposer un grand concert à Exeter-Hall, je suis dans un tourbillon.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — ENTRE NOUS je suis sûr qu'un avenir sérieux est réservé à cette partition (en Allemagne et plus tard en France). Je suis presque fâché de l'avoir faite, à cause de l'impossibilité où je me trouve de l'analyser. Je ferais là-dessus un curieux article. Quelle que soit sa fortune présente et les mauvaises chances que lui fait courir le livret, à mon avis c'est une musique nouvelle et d'une vitalité indomptable.

Veuillez m'envoyer la *Gazette* de dimanche prochain.

XC

A son beau-frère Camille Pal.

Londres, jeudi 29 juin 1853.

Mon cher Camille,

Soyez assez bon pour m'envoyer ma rente *à Paris* le 15 ou le 16 juillet. Il est inutile de l'envoyer plus tôt. Je suis encore retenu ici par une grande affaire musicale. Vous savez peut-être déjà que mon opéra a été donné sous ma direction samedi dernier à Covent-Garden et que je l'ai retiré aussitôt. On a bissé plusieurs morceaux, on m'a applaudi immensément, mais une bande furieuse d'Italiens, organisée depuis huit jours, est venue faire du scandale toute la soirée malgré la présence de la Reine et de la famille royale de Hanovre. Et comme je sais, à n'en pouvoir douter, qu'elle continuerait chaque soir, j'ai retiré l'ouvrage. C'est non seulement une question de vendetta musicale, mais une question de nationalité ; les Italiens de Covent-Garden sont furieux de se voir déborder par les *étrangers*, et j'ai, moi *Français*, cinq acteurs *français* jouant dans mon opéra, plus *deux Allemands*.

Adieu, la vie est un combat, j'ai donné dans une embuscade.

Tout à vous,

H. BERLIOZ

Louis est en Écosse sur son navire (*le Corse*). Le voilà enfin en train de faire sa carrière convenablement.

P.-S. — Je ne resterai guère que huit jours à Paris, devant me rendre à la fin du mois à Baden-Baden pour le festival que je suis chargé d'y organiser [1].

XCI

A sa sœur Adèle.

Paris, 16 juillet 1853.

Charmante bonne petite sœur,

Je réponds tout de suite à ta lettre. Je ne pars pour Baden que dans quinze jours. Je suis tout à fait remis de mes fatigues

1. A partir de 1853, et pendant plusieurs années de suite, Berlioz fut chargé d'organiser et de diriger des festivals à Bade pendant la saison.

de Londres ; mais tu te trompes en accusant les Anglais du scandale de Covent-Garden qui m'a obligé à retirer tout de suite mon ouvrage : ils n'y sont pour rien. C'est une bande italienne seule, et toute la presse anglaise ne l'a pas caché. Au contraire, les Anglais m'ont fait une galanterie d'une délicatesse extrême. Ne voulant pas me laisser partir sans me donner un témoignage public de sympathie, un comité s'est formé pour m'offrir un immense concert *sans frais*. Deux cent vingt artistes anglais et français se sont aussitôt inscrits pour faire partie des exécutions ; la souscription pour les billets s'élevait déjà à 200 livres (5 000 francs) avant que le concert eût été affiché. Mais ne voilà-t-il pas que la semaine choisie pour le concert, et la seule où l'on pût disposer de la salle d'Exeter-Hall, l'orchestre de Covent-Garden était obligé d'aller au festival de Norwich, et que plus tard, la saison étant finie, tout le beau public nous eût fait défaut. Que fait alors le comité? les souscripteurs déclarent qu'ils ne veulent pas reprendre leur argent ; ces messieurs proposent de publier avec la somme une édition anglaise de mon ouvrage de *Faust* et de m'en acheter la propriété en Angleterre. En conséquence, on garde 100 livres pour la gravure et l'impression et l'on m'apporte 100 guinées (2 625 francs) pour mon manuscrit. Voilà comment les Anglais traitent ceux qu'ils aiment. Je n'eus jamais plus de partisans à Londres que maintenant et probablement il y aura là une belle position pour moi tôt ou tard. Mais je dérange horriblement certaines autres positions, *italiennes surtout*.

Tu ne te douterais pas de ce qui me fait le plus redouter dans un certain coin très puissant : c'est mon talent de chef d'orchestre, acclamé par tous les artistes.

Enfin j'en aurais trop long à te dire. Ce qui n'empêche que j'aime plus que jamais cette chère partition de *Benvenuto*, plus vivace, plus fraîche, plus *neuve* (c'est là un de ses grands défauts) qu'aucun de mes ouvrages. Liszt m'écrit qu'on va la remonter avec soin à Weimar. On me la demande pour Marseille ; mais je ne les crois pas de force à s'en tirer.

On me propose aussi un engagement pour Francfort où je me rendrai après le festival de...

[Le second feuillet de cette lettre manque.]

XCII

A la même.

Paris, 7 septembre [1853].

Chère sœur,

Je suis de retour d'Allemagne depuis six jours. J'aurais voulu t'écrire en arrivant, mais deux feuilletons m'ont sauté à la gorge, et il a fallu leur obéir sur-le-champ.

Je commence par te dire que j'ai reçu avant-hier une lettre de Louis. Il est toujours sur les côtes d'Écosse et fort content parce que, dit-il, ses chefs sont contents de lui. Le voilà enfin écrivant, agissant et pensant (je l'espère) comme un jeune homme de bon sens et de bonnes manières, et dans une bonne voie qui le mènera à une honorable carrière. Je viens de porter sa lettre à Henriette, qui est toujours dans le même état.

Mon voyage d'Allemagne s'est borné à Bade et à Francfort. J'ai organisé et dirigé le Festival de Baden pour lequel j'étais engagé par M. Benazet. Puis je suis allé donner deux concerts au théâtre de Francfort, le tout avec un succès mirobolant. A Francfort on m'a donné un immense souper, avec couronnes, vers, discours, toast, etc... La musique militaire prussienne est venue me jouer mon ouverture des *Francs-Juges* sous les fenêtres de l'hôtel. Enfin on m'a comblé. A Baden, c'était une splendeur inconnue nécessairement aux Francfortois. La salle de la conversation transformée en salle de concert, ornée d'arbustes, de fleurs, éclairée à jour, peuplée du public le plus fashionnable de l'Europe, y compris toutes nos grandes dames de Paris, nos diplomates, ambassadeurs, artistes étrangers ; cinq ou six cents auditeurs groupés *dehors*, sous le péristyle, faute d'avoir pu trouver place dans la salle ; un orchestre et un chœur excellents ; trois bons chanteurs allemands ; les sœurs Cruvelli, Ernst ; grandissisme effet. On m'a redemandé, acclamé, bissé, enfin tout. J'avais l'orchestre et la Chapelle ducale de Carlsruhe réunie aux artistes de Bade. M. Benazet a bien et grandement fait les choses. Il n'a vexé que les joueurs qui auraient beaucoup mieux aimé qu'il n'y eût pas de concert, parce que ce jour-là les jeux ont été suspendus. Tous les matins

à 7 heures j'emmenais par le chemin de fer un convoi de musiciens à Carlsruhe pour répéter avec la Chapelle ducale ; nous trouvions tout notre monde préparé ; on répétait jusqu'à midi et demi ; à une heure, un grand déjeuner nous réunissait (nous artistes de Bade) dans un jardin, d'après les ordres de M. Benazet, et ainsi restaurés nous retournions à Bade. Le dernier jour seulement les artistes de Carlsruhe sont venus répéter sur place avec les Badois. Les deux premiers actes de *Faust* ont produit un effet prodigieux, à Francfort de même, et rectifié bien des opinions saugrenues que les amateurs et les artistes de ces deux villes, où je n'étais pas encore allé, s'étaient formées sur ma musique. Le maître de chapelle de Carlsruhe, M. Strauss, qui présidait à toutes nos études, me dit le soir du...

[Le dernier feuillet de cette lettre manque.]

XCIII

A W. R. Griepenkerl [1].

[Paris], 28 septembre [1853].

Mon cher Griepenkerl,

Le roi de Hanovre ne devant revenir que vers la fin d'octobre, je viens de prier M. le baron Perglass de remettre mon concert jusqu'au 9 novembre. Veuillez vous informer auprès de M. de Münchhauser s'il sera possible de retarder également d'un mois nos deux concerts de Brunswick. Il faudrait alors qu'ils pussent avoir lieu le 16 et le 18 ou 19 ou 20. Je compte après ma visite à Brunswick aller à Prague et à Munich.

Dites-moi aussi si la combinaison de programme dont je vous ai envoyé le plan, pour mon concert et celui de l'orchestre, paraît convenable.

Ne vous effrayez pas des chœurs, je vous répète qu'ils sont d'une facilité extrême.

Mille compliments affectueux. En attendant votre réponse je vous serre la main.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

1. Voir, p. 395, note de la lettre du 19 novembre 1852.

XCIV

A sa sœur Adèle.

[Paris, commencement] octobre 1853.

Chère sœur,

Je commençais à m'étonner de ton silence ; ordinairement tu tardes moins à me répondre, et je ne te dirai pas comme Louis XIV : j'ai failli attendre ! mais bien : *j'ai attendu !* Plaisanterie à part, je me doutais que tu pérégrinais sur quelque montagne. Ta lettre m'est parvenue ce matin, par un grand hasard, car je devais être parti pour Hanovre depuis deux jours. Or, le roi de Hanovre ne pouvant être rentré dans sa capitale que vers la fin de ce mois, son intendant m'a écrit de retarder le concert pour lequel il m'avait engagé jusqu'au commencement de novembre. Ce à quoi j'ai consenti très volontiers ; le jeune roi ayant toujours été excellent et gragracieux au temps où il n'était que prince royal, je me trouverais très désappointé de me faire entendre chez lui en son absence. Seulement cela a dérangé toute ma tournée d'Allemagne et j'ai dû contremander aussi jusqu'au mois prochain les préparatifs qu'on faisait à Brunswick, à Prague et à Munich. Il s'agit pour moi de faire exécuter ma partition de *Faust* partout en Allemagne ; on en fait deux éditions, une en Angleterre, l'autre en France, et tu conçois qu'avant de perdre par la publication le privilège exclusif que je possède encore de produire en public cet ouvrage, je veuille en profiter. Dans peu, tous les concerts et théâtres d'Allemagne et de Russie en auront un exemplaire et pourront, en conséquence, se passer plus ou moins de moi. A présent, j'en suis encore le maître ; les théâtres allemands me donnent *la moitié de leur recette* quand j'y fais entendre *Faust*, plus tard il ne me donneront rien. Je suis dans les *épreuves* jusqu'aux oreilles ; et le temps me manquera, je le crains, pour achever toutes ces corrections.

Louis vient d'arriver à Calais ; il m'annonce ce matin que son commandant lui permettra de venir me faire une visite de vingt-quatre heures. Leur navire a été rudement traité

par les derniers gros temps; ils sont maintenant occupés à le réparer. Je croyais t'avoir dit que Louis *est volontaire aspirant sur l'aviso « le Corse »* de la marine impériale, sous le commandement de M. de Maucroix; il a, pour y parvenir, dû passer à Cherbourg un examen dont il s'est bien tiré. Il a maintenant 40 francs d'appointements par mois; ce qui ne lui permet guère d'acheter des châteaux sur ses économies, mais le fait vivre à bord tant bien que mal. L'amiral Cecile, l'un des grands noms de notre marine, s'intéresse à lui et m'a promis de l'aider de toute son influence. Je suis souvent tourmenté de ne pouvoir lui donner l'argent qu'il me demande; d'un autre côté, comme il va quelquefois à terre, soit en France, soit en Écosse, je crains qu'il ne recommence avec le peu que je lui envoie ses escapades du Havre, auxquelles pourtant il m'assure avoir sérieusement renoncé.

Je regrette non moins vivement que toi, chère sœur, de ne pouvoir me trouver à la réunion que vous formez en ce moment à la Côte; j'aurais tant à vous dire à tous, tant à causer, tant à apprendre! Il y a si longtemps que je ne vous ai vus! Dis bien à mon oncle tout le regret que j'ai éprouvé de ne pas être à Paris quand il y est venu. D'après les détails que tu me donnes, il faut espérer, il me semble, que sa santé s'améliore. J'écrirai à Camille, avant mon départ, au sujet de ma rente; je lui dirai ce qu'il faudra faire. Diable! je pensais que, le vin étant cher, cela venait à point pour rendre productive la vente du nôtre. L'année est décidément *calamiteuse*, comme disent certaines gens; il ne manquait que le choléra qui folâtre depuis quelques semaines en Angleterre.

A propos d'Angleterre, il me vient une proposition de Londres tellement brillante que je n'y crois pas. Si cela se réalisait, je croirais avoir rêvé. Mais je suis très rebelle aux illusions. Enfin nous verrons; en attendant je prends des sûretés, je n'ai pas envie de recommencer l'histoire de la banqueroute de Jullien à Drury Lane. Ce farceur fait ses tours en Amérique, où il remplit ses malles de dollars, et il me doit encore 100 livres (2 500 francs) qu'il ne me paiera jamais.

C'est demain que commence le Festival de Carlsruhe dirigé par Liszt et dans lequel on exécute...

J'ai été interrompu ici par un artiste danois qui m'apporte

cinq lettres de recommandation ou d'introduction, que lui ont données mes amis de Moscou. Je n'avais plus eu de nouvelles de cette grande cité semi-asiatique depuis que je l'ai quittée en 1847. Quelle drôle de chose que ces relations lointaines... j'écrivais justement mon voyage à Moscou, il y a quelques semaines, dans un volume de mémoires que j'ai entrepris depuis longtemps...

Je te disais donc que demain commence le Festival de Carlsruhe dans lequel on exécute ma symphonie de *Roméo et Juliette*. Le grand-duc de Bade m'a fait adresser une invitation ; mais je n'ai pas le temps d'y aller. C'est Liszt qui dirige tout cela; il me donnera les détails qui peuvent m'intéresser. D'ailleurs je n'aime pas à entendre ma musique quand je n'en conduis pas moi-même l'exécution. Sous ce rapport, je suis comme Spontini, qui se trouva mal, un soir à Dresde, de douleur... en entendant exécuter à *contre-temps* sa *Vestale*.

Je m'aperçois que je me donne bien du bon temps à écrire, et je dois aujourd'hui corriger cinquante pages d'épreuves.

Adieu donc, je reprends ma tâche ; tâche assommante qui ne peut malheureusement être bien faite que par moi.

Bonjour à tous, cher oncle, chère tante, chers beaux-frères, et vous, belles petites grandes nièces. Si mon affaire d'Angleterre se conclut, je vous invite tous à un dîner *fameux* à Vienne, ou à Grenoble, ou à la Côte d'ici en deux ans. Et nous rirons. Si l'affaire de Londres manque, je suis capable de retourner en Russie, faire une petite razzia de roubles et nous dînerons à mon retour.

Je vous embrasse sur les trois joues.

(La fin prochainement.)

H. BERLIOZ

LA QUESTION GRECQUE[1]

III

Le départ de M. Venizélos pour la Canée provoqua des commentaires divers et curieux. Alors qu'il était généralement interprété en France, en Angleterre et surtout dans la Nouvelle Grèce et dans les îles comme le commencement d'une campagne patriotique destinée à produire de grands résultats, on affecta dans les milieux constantiniens de le considérer comme un signe d'impuissance, sinon comme une fuite. On put se demander si le gouvernement d'Athènes ne l'avait pas vu d'un œil favorable, dans l'espoir que le prestige du chef du parti libéral allait disparaître avec sa présence dans la capitale. En Grèce et hors de Grèce, les amis de la famille royale comparaient volontiers ce départ à celui du général Boulanger pour Bruxelles en 1889... M. Calogéropoulos pensait-il être le Constant hellène? Toujours est-il qu'il laissa courir le bruit que la coopération de la Grèce avec l'Entente redevenait possible. Il demandait seulement, disait-on, un délai déterminé pour pouvoir réorganiser les forces militaires du pays avant de le jeter dans l'action. L'attitude des puissances protectrices n'était pas non plus très nette. Il parut bientôt qu'elles avaient subordonné leur appui à M. Venizélos, qui en avait absolument besoin pour mener à bien son entreprise,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin et du 1er juillet 1917.

à la condition que celle-ci ne serait pas antidynastique[1]. Or, pour produire tous ses effets, ce mouvement aurait dû commencer, aussitôt après l'arrivée des chefs libéraux à la Canée, par la proclamation de la déchéance du roi, ou tout au moins, par la convocation, dans une ville soustraite au contrôle royaliste, soit de la Chambre illégalement dissoute, soit de délégués de la Grèce libre. Entravé par l'engagement qu'il avait dû prendre, M. Venizélos fut obligé de contenir les démonstrations de ses partisans au lieu de les stimuler. Les amis de la famille royale profitèrent de cette fausse situation pour insinuer que le grand mouvement national était un fiasco. En même temps toute allusion dans la presse française à l'éventualité d'un changement de règne fut supprimée par la censure. Il fut interdit aux publicistes français de réclamer la formation d'un gouvernement grec résolu à briser les résistances de Constantin Ier.

M. Calogéropoulos jugea le moment venu de se retirer. Il fit connaître sa résignation, le 4 octobre, par le singulier communiqué suivant : « Le gouvernement n'ayant pu, jusqu'à présent, entrer en contact avec les représentants à Athènes des puissances de l'Entente, et jugeant que sa situation constitue un obstacle à la bonne marche des affaires nationales, a prié le roi d'accepter la démission du Cabinet. » Le roi accepta cette démission d'autant plus facilement qu'il croyait pouvoir, au moyen du sacrifice de son ministre, renouer les relations officielles avec l'Entente. En effet, le 10 octobre, M. Spiridon Lambros, professeur et archéologue, devenu président du Conseil, avec M. Zalocostas aux Affaires étrangères, réussit à rétablir des rapports normaux entre le gouvernement et l'Entente. Ce succès était d'autant moins explicable que la majorité des membres du Cabinet Calogéropoulos était ententophile, quoiqu'antivenizéliste, tandis que le Cabinet Lambros se composait seulement de créatures de la Cour. A ce moment même, M. Venizélos et l'amiral Coundouriotis, après une tournée triomphale dans les îles, débarquèrent à Salonique. Ils y constituèrent aussitôt, avec le général Danglis venu les rejoindre, un gouvernement provisoire sous

1. M. Venizélos déclara plus tard, en 1917, qu'on lui avait en effet imposé cette condition.

la forme d'un triumvirat assisté d'un ministère dont M. Politis était le ministre des Affaires étrangères. Le 10 octobre encore, l'amiral Dartige du Fournet remit à M. Lambros une note exigeant, comme suite à la note du 2 septembre, un certain nombre de satisfactions, telles que le désarmement, le séquestre ou la remise des bâtiments de la flotte hellénique, le désarmement de certaines batteries de terre, ainsi que le contrôle de la police et des chemins de fer. Le 11, le Cabinet Lambros accepta. Le 12, le transfert des bateaux légers grecs à Kératsini fut effectué, et leurs équipages débarqués furent casernés dans divers édifices publics d'Athènes. Mais les menées germanophiles s'étaient alors tellement développées, il circulait tellement d'individus en armes, et M. Lambros semblait si enclin aux échappatoires que, le 13, l'amiral dut accentuer et préciser sa note du 10. Il réclama notamment l'interdiction pour tous les citoyens de porter des armes quelconques et la levée de l'embargo sur l'exportation des blés de Thessalie.

Les semaines qui suivirent furent troubles. Encouragés par les succès des Germano-Bulgares en Roumanie, les royalistes devinrent de plus en plus insolents. Le directeur de la *Patris* fut poursuivi devant les tribunaux pour avoir publié dans ce journal des documents officiels sur la livraison des forts de Rupel. L'exécution des conditions du 10 et du 13 octobre fut tournée par des subterfuges. Le roi fit concentrer subrepticement des troupes et du matériel de guerre en Épire et en Thessalie ; on lui prêta même un instant l'intention de s'y réfugier. Le 18, il passa en revue, au Champ de Mars, les marins débarqués des bateaux séquestrés par l'amiral Dartige et leur adressa une allocution enflammée, pleine d'allusions comminatoires. Durant ce temps, le triumvirat s'organisait à Salonique, préoccupé surtout de réunir des contingents destinés à la fois à combattre les Bulgares aux côtés des troupes du corps expéditionnaire et à seconder le mouvement libérateur en Grèce. M. Venizélos continuait de se tenir dans une réserve forcée sur la question du régime. Dans un grand banquet donné en l'honneur du gouvernement provisoire, il faisait seulement prévoir la convocation d'une assemblée nationale chargée « de dresser un rempart insurmontable aux

entreprises de la monarchie contre la souveraineté populaire ». Le 20 octobre, dans une conférence tenue à Boulogne, les chefs des gouvernements français et anglais décidaient de ne pas reconnaître officiellement le gouvernement provisoire, tout en lui prêtant matériellement leur concours. La France et l'Angleterre, à part égale, assurèrent les frais de l'armée venizéliste et consentirent en outre une avance de dix millions.

A ce moment, les négociations prirent à Athènes une tournure nouvelle à la suite de l'arrivée de M. Bénazet, député à la Chambre française, chargé d'une mission en Orient par la commission de l'armée. Par l'intermédiaire d'un Italien de ses amis, M. Serpieri, directeur de la Compagnie française des mines du Laurium et familier de la Cour, M. Bénazet obtint une audience du roi. Il s'ensuivit un revirement dont les détails échappent encore à la critique historique. On peut seulement relever avec certitude que le roi sut persuader son interlocuteur de la sincérité de ses intentions amicales à l'égard des Alliés et de son désir de se prêter à une combinaison de nature à les rassurer complètement. Il suggéra l'idée de la remise de batteries et de munitions à l'amiral Dartige et d'un transfert de troupes. M. Bénazet sortit du Palais avec l'idée qu'un arrangement amiable était facile et que le comble de l'habileté serait de réconcilier M. Venizélos avec le roi. Il fut confirmé dans cette idée par les amabilités dont il fut comblé par la reine. Quelques jours plus tard, l'amiral Dartige lui-même était présenté au roi et semblait rapporter de cet entretien une impression analogue. Le roi et ses frères allaient dîner chez le prince Démidof, ministre de Russie. Puis l'amiral Dartige faisait rentrer à bord une des deux compagnies de débarquement qui étaient installées au Zappeion depuis l'incident de la légation de France. Dans un récit de la mission Bénazet, paru dans *le Petit Parisien* du 10 janvier 1917, la conclusion de cette mission est ainsi présentée : « Le roi espérait concilier le désir où il était de rester neutre et celui de ramener le calme et l'union dans son pays. Il ne demandait nulle compensation (?), mais seulement qu'on ménageât sa susceptibilité en ne triomphant point — *et notamment dans la presse* — de ses concessions à l'Entente. Nos agents diplomatiques et militaires furent chargés de faire exécuter

cet accord approuvé par le gouvernement. » De la part de l'Entente, cet accord fut ponctuellement exécuté. La presse fut rigoureusement surveillée et ne put communiquer ses appréhensions au public. A la Chambre des Communes, le 31 octobre, Lord Robert Cécil déclara que tout ce qui tendait à la réunion de tous les Grecs serait chose très désirable.

Un autre arrangement intervint peu après. A la suite d'une légère collision à Ecaterini entre les troupes du roi et celles du triumvirat (4-5 novembre), les puissances protectrices consentirent à établir une zone neutre entre les territoires du gouvernement provisoire et ceux de la vieille Grèce, de sorte que l'extension du mouvement venizéliste se trouva bloquée. La Thessalie et l'Épire, dévouées à M. Venizélos, et qui n'attendaient que l'apparition de quelques contingents saloniciens pour chasser les autorités royalistes, furent ainsi mises dans l'impossibilité de se soulever. La création de la zone neutre coïncida avec un voyage du général Roques, ministre de la Guerre de France, en Macédoine d'abord, à Athènes ensuite. Elle fut annoncée comme une solution élégante.

Au point où en étaient les négociations, les Cabinets de l'Entente crurent qu'un accommodement acceptable était sur le point d'intervenir avec le gouvernement d'Athènes. Ils laissèrent, sans protester, convoquer et se réunir, le 13 novembre, la Chambre-croupion dont ils avaient exigé et fait accepter la dissolution le 21 juin. Le Cabinet d'Athènes prétendait qu'en vertu de la Constitution la Chambre devait se réunir d'office ce jour-là. On aurait pu lui répliquer que la seule Chambre légalement existante et qualifiée pour se réunir était celle élue le 13 juin 1915. On préféra se taire. Du reste la Chambre-croupion se sépara presque tout de suite sans avoir rien discuté. Mais elle avait interrompu la prescription qui courait contre elle. L'amiral Dartige crut-il alors pouvoir réclamer le prix de notre complaisance? Le 17 novembre il remit à M. Lambros une nouvelle note demandant la livraison de 18 batteries de campagne, de 16 batteries de montagne, avec 1 000 projectiles par batterie, ainsi que de 4 000 fusils Mannlicher avec 200 cartouches par fusil, de 140 mitrail-

leuses et de 50 camions automobiles. Le 20, sans attendre la réponse, il notifia aux légations des États ennemis à Athènes la décision de l'Entente d'expulser leur personnel du territoire grec dans un délai de quarante-huit heures. Le 22, il fit procéder à cette expulsion qui s'effectua sans incident notable. Le 22, M. Lambros répondit à la note du 17 en offrant de livrer un nombre de canons supérieur à celui dont les Germano-Bulgares s'étaient emparés en Macédoine, 191 contre 124. Il refusait le reste. Le 24, l'amiral somma le gouvernement d'Athènes de remettre aux Alliés dix batteries de montagne pour le 1er décembre, et le reste pour le 15. Il justifiait cette exigence par cette remarque : « La place du matériel que je demande n'est pas au fond des magasins militaires, mais sur le front de Monastir, en Macédoine, où vont se décider les destinées des États balkaniques. » Le 24 également, le gouvernement de Salonique déclara la guerre à la Bulgarie et à l'Allemagne. N'étant pas en mesure d'envoyer une notification directe à ces deux puissances, il pria les gouvernements alliés de vouloir bien se charger de ce soin. On n'a jamais dit si ceux-ci s'acquittèrent de cette mission.

Les derniers jours du mois présentèrent une extrême confusion. La Ligue militaire se reconstitua. Les officiers excitèrent les soldats dans les casernes, les réservistes furent armés, les éléments perturbateurs furent enrôlés par les agents du général Dousmanis. Des rixes éclatèrent dans les rues; de nombreux venizélistes furent maltraités. Le 26, un détachement de 200 fusiliers marins français vint renforcer le petit contingent cantonné au Zappeion. Dans la capitale une surexcitation artificielle s'accrut à chaque heure. En province, où elle n'existait pas, le gouvernement la simula. Il imagina une jacquerie en Thessalie, un massacre de soldats à Ecaterini. Or les paysans thessaliens n'avaient bougé nulle part et le préfet de Larissa lui-même reconnut que personne dans sa province n'avait entendu parler de rébellion. Quant aux evzones d'Ecaterini, aucun n'avait été molesté, ce qui n'empêcha point les gounaristes de commander un *Requiem* solennel — interdit au dernier moment — pour « célébrer l'entrée dans l'immortalité des héros tombés glorieusement dans un combat contre les traîtres ». A la faveur de ces tragi-comédies, on créa

une agitation qui pouvait à tout instant se transformer en émeutes et en massacres. Dans la nuit du 27, de très nombreuses maisons habitées par des venizélistes furent marqués de cercles rouges. Les chefs des réservistes proclamèrent qu'ils empêcheraient par la force la remise des armes, même si le gouvernement l'accordait. Des tranchées furent creusées dans le voisinage immédiat d'Athènes, des emplacements de mitrailleuses et de canons aménagés.

Le 27, M. Zalocostas adressa aux représentants des puissances neutres à Athènes une protestation contre le blocus du détroit de Salamine par les Alliés, contre le contrôle des Alliés sur les services publics, contre l'expulsion du personnel des légations de la Quadruple Alliance, et finalement contre les demandes de remise de matériel de guerre. Il terminait par cette phrase : « Je ne doute pas, Monsieur le Ministre, que vous m'offrirez, en ces circonstances pénibles, l'appui que je vous demande. » Le 28, un Conseil de la Couronne se réunit. On n'en publia pas les résultats ; toutefois les correspondants d'agences et de journaux étrangers télégraphièrent que le gouvernement persistait dans son refus.

Malgré tous ces signes défavorables, la confiance de l'amiral Dartige et du général Bousquier, attaché militaire de France, dans une solution amiable ne parut pas ébranlée. Le 29, l'amiral eut un assez long entretien avec le roi. Le 30, le général fut aussi reçu en audience par Constantin Ier. Au cours de ces conversations, l'un et l'autre se persuadèrent que le roi désirait seulement se faire forcer la main et qu'une simple manifestation extérieure de force permettrait d'obtenir tout ce qu'on avait demandé. Le roi aurait déclaré formellement que les troupes grecques n'opposeraient aucune résistance ; il aurait même fait donner cette assurance par écrit par le maréchal de la Cour. Dans la journée du 30, des bateaux portant des troupes françaises jetèrent l'ancre dans le port du Pirée. Elles avaient ordre de débarquer le lendemain matin et d'aller, sans canons ni convois de munitions et d'approvisionnements, occuper certaines positions et prendre livraison d'un matériel déterminé. L'expédition fut organisée comme un exercice de service en campagne en temps de paix, dans l'idée qu'elle ne rencontrerait aucune résistance. L'amiral Dartige

exprimait à des correspondants de journaux « sa pleine conviction » que les canons seraient livrés sans que l'ordre public fût troublé. Il ajoutait qu'il « n'avait nullement l'intention de recourir à la force ».

Cet optimisme n'était point partagé par les Athéniens. Depuis la nuit du 29, les troupes de la garnison d'Athènes quittaient leurs casernes pour s'installer dans les environs, à Goudi et Cholandri notamment. En vertu d'un décret publié le 29, et autorisant les engagements volontaires, une mobilisation indirecte s'effectuait. Plus de 10 000 hommes « s'engageaient » le premier jour et étaient incorporés aussitôt. Les instructions données aux autorités militaires leur prescrivaient de ne pas empêcher le débarquement des troupes alliées, mais de faire suivre chacun d'eux d'une force égale et de s'opposer à l'exécution des demandes de l'amiral Dartige. Les principaux édifices d'Athènes étaient occupés par des marins grecs. Témoins de ces préparatifs et d'une multitude de petits incidents caractéristiques, les habitants de la capitale reçurent l'impression qu'un conflit était inévitable. Les journaux en avertirent leurs lecteurs. Le *Messager d'Athènes* portant la date du 1er décembre, mais imprimé le 30 novembre, écrivait :

Toutes phrases mises de côté, l'État d'Athènes a procédé hier au premier acte d'hostilité contre l'Entente. Il a commencé la mobilisation par le système des engagements volontaires, comme l'Allemagne avait mis son armée sur le pied de guerre à la fin de juillet 1914 par le système des appels individuels. Un homme particulièrement compétent des milieux ententistes pouvait dire avec raison : « Nous avons chassé les ministres de l'Alliance centrale, nous avons chassé les Allemands, mais nous respectons l'organisation de l'Allemagne en Grèce. »

Et l'État d'Athènes n'appelle pas seulement sous les drapeaux les hommes de la réserve. Il revêt de l'uniforme les épistrates, c'est-à-dire les facteurs de désordre par lesquels il a terrorisé le peuple — le peuple au nom duquel l'oligarchie allemande a commis tous ses crimes contre la Grèce. Il assaisonne de « sel attique » sa déclaration de guerre aux puissances protectrices.

L'idée dominante dans la plupart des milieux athéniens, l'idée proclamée par la garde prétorienne du royaume d'Athènes qu'on appelait naguère l'armée nationale, est que l'Entente ne voudra pas aggraver la situation dans laquelle elle se trouve en Orient par suite de la défaite roumaine en créant un nouveau front sur le territoire grec. C'est une idée que la politique de l'Entente en Grèce a entretenue

et que des campagnes de presse, où des hommes comme Clemenceau oubliaient que les querelles de parti se répercutent en temps de guerre bien au delà des frontières d'un pays, ont enracinée.

Si l'Entente, par un geste convenable, avait enseigné à l'héroïque camarilla que sa colère vaut celle de l'Allemagne, la Grèce ne serait pas aujourd'hui menée à bride abattue vers le gouffre. Elle se trouverait à son poste auprès des protectrices, et des milliers d'existences humaines auraient été épargnées, des milliers d'existences dont la perte est due uniquement au respect des puissances de l'Entente pour les personnes sacrées de leurs pires ennemis en Grèce.

Il y a deux ans qu'ils crient leur inimitié à la face de l'Entente. Le commandant en chef de l'armée navale alliée continue cependant à nous parler de bonnes intentions et de promesses loyales.

***

Le jeudi 30 novembre, à six heures et demie de l'après-midi, l'amiral Dartige reçut la réponse officielle du gouvernement grec, élaborée après plusieurs conseils de Cabinet successifs. C'était un refus. L'amiral n'en fut pas surpris puisqu'il croyait que Constantin I[er] voulait se faire forcer la main par une démonstration de force militaire. En conséquence, dans la matinée du vendredi 1[er] décembre, plusieurs détachements français, équipés comme pour une promenade militaire, débarquèrent et s'avancèrent dans différentes directions. Ils ne tardèrent pas à se heurter à des troupes retranchées aux abords des deux principales routes qui conduisent de la mer à Athènes. Les soldats grecs leur barrèrent le passage et ouvrirent le feu. Aussitôt, les royalistes postés sur les emplacements préparés se mirent à tirer à coups de mitrailleuses non seulement sur les détachements alliés mais encore sur les Français cantonnés au Zappeion et sur l'annexe de la légation d'Angleterre, centre de la police anglo-française. Les Franco-Anglais se défendirent vaillamment. Mais, pris par traîtrise, ils subirent des pertes cruelles tout en en infligeant de fortes à l'ennemi. Nous n'en ferons pas le compte ici. De même nous ne narrerons pas les péripéties de cette abominable journée [1]. Nous nous bornerons à quelques constatations. Les Grecs, réservistes ou de l'armée active, prirent

1. Voir un récit consciencieux et circonstancié des événements des 1[er] et 2 décembre dans une lettre d'Athènes de M. Charles Frégier, publiée dans le *Journal des Débats* du 8 janvier 1917.

l'initiative du feu sans aucune provocation, avant même que les Alliés eussent tenté d'enlever un seul canon. Ils tirèrent sur des troupes cantonnées dans un édifice public et vaquant à de paisibles occupations. Ils fusillèrent par les fenêtres des Alliés réfugiés dans des bâtiments où ceux-ci, sur la parole d'officiers grecs, se croyaient en sûreté. Ils se comportèrent en hommes ayant reçu des ordres précis. Ils étaient postés de telle façon qu'il était presque impossible de riposter sans atteindre quelques-uns des monuments les plus célèbres d'Athènes. Ils avaient pris les environs immédiats de l'Acropole comme base d'opération. Si la flotte embossée devant Salonique avait voulu détruire à coups d'obus les batteries ou les rassemblements grecs, elle risquait fort de faire sauter en même temps une partie du célèbre temple. Les marbres sacrés n'eussent-ils reçu que quelques égratignures de shrapnells, les Alliés n'en auraient pas moins été dénoncés au monde entier, surtout aux neutres hésitants, comme des barbares tombés au-dessous des Vandales et des Huns.

Faute de dispositions préalables et d'ordres au cours du drame, la grande flotte alliée resta presque inerte. Quelques obus seulement furent tirés sur le jardin du palais royal. Bloqué dans le Zappeion, où il s'était rendu au commencement de la journée, l'amiral Dartige ne sut ni en sortir pour aller directement au Palais qui se trouvait dans le voisinage immédiat, ni faire passer des ordres à la flotte. Les ministres de l'Entente ne furent guère plus avisés, ni plus audacieux. On voudrait pouvoir effacer cette page de notre histoire. Tandis que nos soldats tombaient sous des coups d'assassins, on se remit à négocier. Le roi proposa de livrer six batteries. De onze heures du matin à deux heures de la nuit, des propos s'échangèrent entre le roi, M. Lambros et les ministres de l'Entente. Finalement, le 2 décembre, à deux heures du matin, on signa l'accord suivant :

Les ministres de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Russie ayant déclaré, au nom de l'amiral commandant en chef les forces alliées en Méditerranée, qu'ils acceptaient la livraison de six batteries au lieu de dix qui avaient été demandées pour le 1er décembre, et ayant d'autre part recommandé à leurs gouvernements de ne pas insister sur les autres demandes de cession

de matériel de guerre, le gouvernement hellénique déclare de son côté qu'il consentira à ce que les six batteries soient mises à la disposition des Alliés.

C'était une capitulation. Le comte Bosdari, ministre d'Italie, ne s'y rallia que sur l'insistance de ses collègues. « J'en ai rougi pour la France, dit-il quelques heures plus tard à l'un de nos compatriotes. Non seulement nos détachements décimés durent battre en retraite tristement, en laissant à d'autres le soin d'enterrer leurs morts et de soigner leurs blessés, mais encore nos compagnies logées au Zappeion et tous nos autres postes furent rembarqués. L'amiral Dartige quitta le Zappeion vers sept heures du matin pour rentrer à son bord. Les survivants des compagnies qui étaient restés près de lui toute la journée du 1er subirent un comble d'humiliation. Comme ils ne possédaient pas de moyens de transport pour leur matériel, des camions militaires leur furent fournis par le ministre de la Guerre de Constantin Ier à la demande de l'amiral et du ministre de France. Accompagnés des militaires alliés des différents services de contrôle, ces braves gens, parmi lesquels on remarquait des hommes qui venaient de Verdun et d'autres qui avaient combattu à Dixmude, rejoignirent le quai d'embarquement sous l'escorte de soldats grecs.

La journée du 2 offrit le spectacle des pires horreurs. Suivant l'expression d'un témoin, « la chasse aux venizélistes fut une chose vraiment effroyable, à laquelle rien ne peut être comparé, si ce n'est le massacre de la Saint-Barthélemy ». Les venizélistes notoires d'Athènes et du Pirée furent massacrés, torturés, emprisonnés. On pilla leurs maisons de fond en comble. On détruisit les bureaux et les imprimeries des journaux libéraux. Pas un secours ne vint aux persécutés. Il leur fallut endurer tous les outrages, subir toutes les souffrances sans qu'ils eussent la consolation d'entendre ou de voir approcher un secours des puissances protectrices de leur patrie. Le maire du Pirée, échappé à la tourmente, dit à un Français : « Il n'y a pas dans l'histoire de France un seul exemple d'un pareil abandon. »

En effet. Il n'y a pas non plus dans l'histoire de France un exemple d'une pareille humiliation, acceptée avec autant de

résignation. Après la retraite de tous nos contingents, l'évacuation de tous nos postes, l'abandon du contrôle de tous les services, il y eut l'exode de nos nationaux. Les Français de l'Attique, le personnel de l'École française d'archéologie, nos commerçants et nos journalistes, fuirent avec des venizélistes survivants la terre où Constantin Ier régnait dans le sang. Le 4 décembre, un cortège de venizélistes enchaînés défila devant l'École française. La qualité de Français, vénérée depuis cent ans dans toute l'Hellade, devenait un sujet de dérision.

***

Les négociations des 1er-2 décembre provenaient d'une inconscience inexcusable. Elles ne furent ni approuvées, ni ratifiées par le gouvernement français. Celui-ci sentit la gravité de l'affront et la nécessité de le venger. Il fit immédiatement savoir à l'amiral Dartige qu'il était inadmissible de régler l'affaire de l'agression du 1er décembre par la cession de quelques canons, et que toute discussion relative au matériel ressemblerait à un marchandage honteux. En même temps, il ordonna des mesures comportant l'embargo sur les bateaux grecs et un blocus provisoire des côtes grecques en attendant qu'il se fût mis d'accord sur les détails avec les autres puissances alliées. Puis, le 3 décembre, il soumit des propositions aux Cabinets de Londres, de Pétrograd et de Rome. Ces propositions n'ont pas été divulguées. Peut-être quelques-unes d'entre elles étaient-elles aussi radicales que celles des mois précédents avaient été anodines. Lorsqu'on éprouve un cruel mécompte, on est tenté de passer brusquement d'une extrémité à l'autre. Quoi qu'il en soit, pour des raisons de convenance ou faute de moyens appropriés d'exécution, les quatre puissances alliées se bornèrent à notifier le blocus des côtes et des îles de Grèce « se trouvant sous la dépendance ou l'occupation des autorités royales helléniques » (7 décembre) et à présenter au Cabinet d'Athènes une série de réclamations.

Tandis que ces nouvelles négociations s'amorçaient, Constanin Ier et ses complices jouissaient bruyamment de leur triomphe. La chasse aux venizélistes, quoique moins sauvage, et le pillage de leurs maisons continuèrent. Prenant l'offensive diplomatique, le Cabinet Lambros expédia à ses représentants

à l'étranger une dépêche où il prétendit s'être trouvé contraint de réprimer une insurrection. « L'enquête qui se poursuit activement, dit cette circulaire, démontrera l'existence d'un complot antidynastique fomenté par le parti venizéliste, en combinaison avec les troubles produits par les escarmouches. Ce n'est que grâce aux mesures prises que les conspirateurs purent être arrêtés et que l'ordre parfait qui règne actuellement put être rétabli. » Une répression aussi modérée d'une rébellion aussi criminelle méritait des félicitations. Le ministre de la Guerre les adressa aux troupes de la garnison d'Athènes « et aux autres combattants » par un ordre du jour dont il convient de retenir ces passages : « C'est le cœur débordant de gratitude que je vous adresse, par ordre de Sa Majesté le roi, commandant en chef, mes félicitations et congratulations pour votre conduite exemplaire pendant les inoubliables journées du 1er et du 2 décembre. Votre loyalisme, votre esprit de sacrifice et votre courage ont sauvé la patrie, mise en danger par des ennemis qui espéraient troubler l'ordre public et jeter bas la dynastie. Nos ennemis doivent aujourd'hui savoir que d'aussi vaillantes troupes sont invincibles, et je suis à même, maintenant, d'envisager l'avenir avec confiance. »

De leur côté, les journaux royalistes célébraient en gros caractères « le recul des forces alliées devant l'irrésistible attaque des troupes grecques » et dénombraient les prisonniers faits le 1er décembre. D'autres se félicitaient « que les héros de Chalcis aient eu l'honneur de combattre contre les héros de la Somme et de Verdun ». La *Nea Himera* écrivait : « Le 1er et le 2 décembre ont été, nous nous plaisons à le dire, deux des jours les plus grands, les plus saints, les plus splendides et les plus glorieux de toute l'histoire grecque. On peut les regarder comme l'aurore de la véritable indépendance grecque, comme la délivrance du joug le plus odieux qui ait jamais menacé l'existence de notre race. » L'association des « réservistes radicaux » adressait à tous ses membres le télégramme que voici : « Recevez le baiser dû à des héros. Les rochers de l'Acropole ont reconquis, grâce à vous, leur ancien prestige. Les Néo-Hellènes ont cueilli des lauriers dignes du passé. Et maintenant demeurez vigilants autour du trône du grand roi... » Une autre association royaliste, le « centre des réser-

vistes », envoyait à ses adhérents la circulaire suivante : « A l'occasion du renvoi des membres de l'Association panhellénique des réservistes en congé limité, recevez le baiser fraternel du centre pour les glorieux événements ; annoncez à tous nos amis, auxquels vous communiquerez la présente, que nous demeurons ici obéissants au mot d'ordre et que, eux, ils n'ont qu'à partir vers leurs familles, pleins de fierté pour la grande œuvre accomplie. Mais qu'ils restent toujours baïonnette au canon, prêts à revenir le cas échéant et à se placer sous les drapeaux pour parfaire le suprême et sacré devoir envers le roi et la patrie. »

Grâce aux manigances du roi, après avoir été représentés comme les expropriateurs des instruments de la défense nationale, les Alliés, les Français et les Anglais surtout (on avait eu soin de ne pas troubler les abords des légations d'Italie et de Russie), étaient dénoncés comme les ennemis du peuple grec. Constantin Ier nous avait sournoisement engagés à formuler des prétentions blessantes pour l'amour-propre hellénique, puis il nous avait poussés à procéder à l'exécution de nos demandes par la force, il avait ensuite jeté sur nos soldats confiants des bandes surexcitées, et enfin, faisant coup double, il avait supprimé ces venizélistes qu'il était résolu à empêcher, même par le fer et le feu, de ressaisir le pouvoir par les voies légales.

Il touchait au but. Pendant un temps, il avait berné les Alliés en leur accordant des concessions officielles annulées en fait par des ordres secrets. Puis il leur avait opposé les Germano-Bulgares en ouvrant aux ennemis héréditaires de l'Hellade les conquêtes de 1912-1913. Ne voyant pas venir la formidable masse de choc allemande qui devait pulvériser le maudit corps expéditionnaire franco-britannique, il s'était efforcé de continuer à gagner du temps. Il s'était servi des Alliés pour amortir l'action des venizélistes. Il avait discrédité les premiers en les amenant à nouer des accords avec lui, et contenu les seconds en leur faisant arracher des mains leurs meilleures armes par les puissances protectrices elles-mêmes. Acculé finalement à une impasse, il s'était frayé un chemin sur les cadavres des soldats alliés. Il se croyait délivré. Mais les armées de Guillaume II n'apparais-

saient toujours pas devant Salonique. Constantin Ier dut recommencer à gagner du temps.

Il retrouva près des gouvernements qu'il venait de souffleter les mêmes complaisances.

***

Le 14 décembre, les ministres de la Quadruple Entente remirent au gouvernement d'Athènes une nouvelle note. Ils demandaient des réparations et le transfert immédiat dans le Péloponèse, sous le contrôle effectif d'officiers appartenant aux armées alliées, des troupes grecques se trouvant sur le territoire continental de la Grèce. M. Zalocostas répondit par la promesse d'exécuter les déplacements de troupes en question et par quelques plaisanteries. Il priait les quatre puissances de « reconsidérer » leur décision de continuer le blocus et il offrait comme « la meilleure garantie, pour que tout malentendu fût écarté, le ferme et le plus sincère désir du gouvernement royal et du peuple grec de voir au plus tôt confirmées les excellentes relations traditionnelles avec les quatre puissances et une étroite amitié basée sur la confiance réciproque ».

Pour risquer pareille ironie, M. Zalocostas devait sentir que certains désaccords minaient l'action des Alliés. Mieux que le public tenu méthodiquement dans l'ignorance des négociations entre les chancelleries de l'Entente, il savait qu'au sein de celle-ci l'identité de vues sur les affaires grecques n'était point parfaite. Mais un élément d'appréciation de la situation sautait aux yeux de tous : la presse italienne de tous les partis était déchaînée contre M. Venizélos. Par contre, elle exaltait Constantin Ier. On lisait dans la *Tribuna* : « Les désordres athéniens prouvent que Constantin et son pays s'entendent profondément, que nulle dynastie autant que la sienne ne fut jamais plus fidèle interprète de l'esprit et de la volonté d'une nation. De là toute la dangereuse absurdité des efforts sentimentaux et magnanimes tentés par les Alliés pour faire revivre et, pis encore, pour reconnaître une autre Grèce, fantastique, inexistante, directe héritière de l'ancienne. Laissons de côté l'Hellade, et pensons que nous avons à discuter seulement avec la Grèce. Il est déplorable — et les événe-

ments d'aujourd'hui en sont les tristes effets — que, dans une certaine presse et même dans les Parlements de l'Entente, on n'arrive pas encore à reconnaître courageusement cette vérité, et que l'on continue à parler d'une Hellade qui réside tout entière dans la personne de Venizélos. » Le 22 décembre, le même journal écrivait : « Il n'y avait que deux manières simples de procéder avec la Grèce : ou l'alliance ou la guerre. Mais l'alliance avec le chef reconnu de l'État, avec le roi et non pas avec Venizélos mal vu par l'armée et par l'opinion, ou la guerre contre l'armée, la force organisée de l'État. Au lieu de cela, qu'a fait l'Entente? L'alliance avec un particulier contre le roi et la guerre contre le peuple grec en l'humiliant et en le menaçant. L'Entente a travaillé non pas pour s'attirer la Grèce, mais pour la conquérir au profit de Venizélos. » Ainsi, d'après Rastignac (M. Vicenzo Morello), nous aurions dû courir après l'alliance de Constantin comme nous avions sollicité celle du Cobourg de Sofia, et mener campagne contre le venizélisme comme nous avions exercé une pression sur la Serbie. Le *Corriere della Sera*, l'organe le plus important et le plus pondéré de l'Italie, ne craignait pas, pour perdre M. Venizélos dans l'esprit des puissances protectrices, de le dénoncer comme complice de Constantin Ier. Le 5 décembre, le grand journal milanais écrivait : « Venizélos, à Salonique, se frotte les mains : Venizélos, le meilleur sujet du roi Constantin, et son plus utile ministre *in partibus*. Si les empires centraux remportaient la victoire, le roi ferait valoir les mauvais traitements infligés à son pays par les Alliés oppresseurs. Si l'Entente a le dessus, Venizélos viendra frapper à la porte du Congrès, et montrera sa déclaration de guerre à l'Allemagne et à la Bulgarie. Le double jeu est d'une grossièreté énorme. Il n'est pas même besoin d'imaginer que le roi et le rebelle sont secrètement d'accord. Il suffit de reconnaître que le double jeu existe dans la réalité. Mais, dernièrement, un membre du gouvernement anglais, devant la Chambre des Communes, assurait à Venizélos la protection de l'Angleterre ; et la juste indignation de la presse française ne sera peut-être pas assez forte pour couper court à la comédie et pour décider l'Entente à prendre des mesures contre les saboteurs de sa guerre en Orient. Le philhellénisme de nos alliés

est à l'épreuve même des coups de fusil. Tandis que la Grèce s'exalte dans son hostilité contre l'Italie, tandis qu'elle oppose à nos droits dans la Méditerranée un panhellénisme à la fois grotesque et frénétique, il semble que la diplomatie de nos alliés se propose d'éviter, à tout prix, de rompre avec elle, à condition de pouvoir compter, demain, sur son amitié. Le philhellénisme semble un élément essentiel de leur programme, malgré tout ce qui se passe en Grèce depuis plus de deux ans. »

Ce langage expliquait pourquoi la Quadruple Entente persistait à ne pas reconnaître officiellement le gouvernement provisoire de Salonique. Il prouvait que, si les puissances protectrices voulaient agir sérieusement, elles devaient se résigner à procéder seules, sans le concours du Cabinet de Rome. Elles parurent s'y décider. A la fin de décembre, le Cabinet de Londres désigna le comte Granville, conseiller de l'ambassade britannique à Paris, « pour représenter le gouvernement de Sa Majesté auprès du gouvernement provisoire de M. Venizélos, à Salonique, avec le titre d'agent diplomatique ». Quelques jours plus tard, le Cabinet de Paris nomma au même poste M. de Billy, conseiller de l'ambassade de France près le Quirinal. Le 31 décembre, les ministres de France, de Grande-Bretagne et de Russie à Athènes, déclarant agir comme représentants des puissances garantes de la Grèce, remirent à M. Zalocostas une note formulant une série de demandes de garanties et de réparations. Les garanties consistaient dans la réduction des forces grecques dans la Grèce continentale «au nombre d'hommes strictement nécessaires pour les services d'ordre et de police »; dans le transport dans le Péloponèse de l'armement et des munitions en excédent, ainsi que de toutes les mitrailleuses et de toute l'artillerie de l'armée grecque avec leurs munitions ; dans l'interdiction de toute réunion et de tous les rassemblements de réservistes au nord de l'isthme de Corinthe ; dans l'interdiction à tout civil de porter les armes ; dans le rétablissement des divers contrôles alliés. Comme réparations, les trois puissances exigeaient la remise immédiate en liberté de toutes les personnes détenues pour raisons politiques ou faits connexes et des indemnités pour les victimes des 1er et 2 décembre (paragraphe 4), la destitu-

tion du commandant du 1er corps d'armée, des excuses du gouvernement grec aux ministres alliés, une cérémonie publique d'hommage aux drapeaux alliés, enfin la faculté d'utiliser la route d'Itéa-Larissa pour les transports de troupes ». Aucun délai n'était fixé ; mais le blocus était maintenu « jusqu'à ce que satisfaction ait été accordée sur tous les points indiqués ci-dessus ».

On persévérait donc dans le système des livraisons, transferts et contrôles. On l'aggravait même en le précisant. Dans cette note, où l'on était censé poursuivre le châtiment des abominations des 1er-2 décembre, on offrait une contre-partie à la Grèce : « De leur côté, portait ce document, les puissances garantes prennent envers le gouvernement hellénique l'engagement formel de ne pas permettre aux forces armées du gouvernement de la défense nationale de profiter du retrait des troupes royales de la Thessalie et de l'Épire pour franchir la zone neutre établie d'accord avec le gouvernement grec. » Pour logique qu'il semblât, cet engagement était monstrueux. Il mettait en plein jour le vice radical du système. Sous prétexte d'empêcher les venizélistes de profiter de mouvements de troupes décidés en dehors d'eux, les puissances protectrices consacraient un arrangement provisoire coupant la Grèce en deux parties et protégeant le roi contre le mouvement national. Cela aurait dû rassurer l'Italie. Elle s'abstint pourtant de participer à la démarche commune. Elle fit présenter par le comte Bosdari une note séparée ainsi conçue :

L'Italie affirme par la présente communication sa solidarité générale avec les Alliés. Elle s'associe aux demandes et aux déclarations contenues dans la note susdite concernant les garanties militaires que les puissances de l'Entente estiment nécessaire d'exiger de la Grèce en vue de la situation actuelle dans les Balkans, ainsi que les réparations que ces mêmes puissances croient leur être dues à la suite des événements du 1er décembre.

Pour ce qui concerne les revendications contenues dans le paragraphe 4 de la note des puissances garantes, attendu qu'elles touchent à des questions d'ordre intérieur, l'Italie ne croit pas avoir de titre pour y intervenir et déclare se désintéresser de l'examen desdites revendications.

Les trois puissances protectrices ne maintinrent pas longtemps leur attitude spéciale. Au cours de conférences tenues à Rome pendant les premiers jours de janvier entre les premiers ministres d'Italie, de France, de la Grande-Bretagne et le représentant de la Russie, assistés d'éminents personnages civils et militaires, elles furent saisies d'une dépêche du Cabinet d'Athènes, en date du 6 janvier, soulevant diverses objections contre la note du 31 décembre. Après une discussion dont le public ne connut rien, les quatre gouvernements de l'Entente tombèrent d'accord, le 8 janvier, sur une déclaration commune. Ils posaient en principe qu'ils avaient pour but de mettre l'armée d'Orient à l'abri de toute menace sur son flanc du côté grec. Puis ils fixaient un délai de quinze jours pour l'exécution de l'ultimatum du 31 janvier en spécifiant que si, après acceptation éventuelle, une entrave quelconque était volontairement apportée à l'exécution de cet engagement dans le délai prescrit, ils reprendraient leur liberté d'action pour assurer par leurs propres moyens de terre et de mer la sécurité de leurs nationaux. Malheureusement cette velléité d'énergie était gâtée par un engagement envers Constantin Ier encore plus étendu que celui du 31 décembre. Il était ainsi rédigé :

Les puissances alliées s'engagent à ne pas permettre que le retrait des troupes grecques dans le Péloponèse soit mis à profit sur terre ou sur mer par les partisans du gouvernement provisoire pour occuper une portion quelconque du territoire grec privé ainsi de tout moyen de résistance.

Les puissances alliées s'engagent également à ne laisser s'installer les autorités du gouvernement provisoire dans aucun des territoires actuellement en possession du gouvernement royal qu'elles pourraient se trouver amenées à occuper elles-mêmes temporairement pour des raisons d'ordre militaire.

Lorsque le baron Schenk fut expulsé d'Athènes, avec un lot d'agents de la propagande germanique, il répondit, paraît-il, à un journaliste américain qui l'interrogeait sur l'avenir : « La question de savoir si mon œuvre durera en Grèce dépend des Alliés qui ont été jusqu'ici mes meilleurs collaborateurs. » Les Alliés continuaient d'être les meilleurs collaborateurs du baron Schenk.

Ils s'enfonçèrent dans le maquis des négociations. Le 10 janvier, M. Zalocostas répondit à l'ultimatum du 8 par une note à la fois ironique et semée d'embûches. Il commençait par prendre acte « avec la plus vive satisfaction » des « garanties précises » que les puissances alliées avaient bien voulu donner à la Grèce. Puis il exprimait son désir de faire « en cette circonstance encore » ce qui dépendait de lui pour écarter tout malentendu. Cela posé, il faisait jaillir de toutes parts les sources de malentendus. Il disait que, pour être aussi peu gênantes que possible, les garanties demandées par les puissances « pourront être déterminées, dans l'accord qui interviendra, sans comporter une ingérence dans les différents ressorts de l'administration ou dans les communications à l'intérieur du pays ». M. Zalocostas daignait ensuite retirer une objection sur la remise en liberté des personnes visées par le paragraphe 4 de la note du 31 décembre. Seulement il demandait en retour la libération « des personnes détenues pour ne pas avoir accédé au gouvernement révolutionnaire ou à l'occasion de la conscription forcée opérée par le Comité séditieux ». Quant aux indemnités aux victimes des 1er et 2 décembre, il se référait à la législation grecque et proposait une enquête mixte. Ayant ainsi donné « une marque suprême de ses dispositions sincères », il affirmait que « les conditions pour la levée du blocus pourraient être considérées comme déjà réalisées ». « Enfin, disait le ministre en terminant, tout en appréciant hautement les garanties des gouvernements alliés au sujet du mouvement révolutionnaire qui rassureront la conscience du peuple hellène, le gouvernement royal exprime l'espoir que, dans l'esprit qui a inspiré l'engagement que les gouvernements alliés ont voulu prendre dans l'avant-dernier alinéa de leur note du 26 décembre 1916-8 janvier 1917, ils voudront appliquer des mesures analogues aux territoires actuellement sous l'occupation des troupes alliées, et notamment aux îles occupées après le 18 novembre-1er décembre. »

Évidemment M. Zalocostas devait se sentir encouragé dans son système d'échappatoires. L'*Idea Nazionale*, journal fort en faveur à la Consulta, écrivait : « Maintenant les Grecs considèrent l'Italie avec des sentiments amicaux et presque avec gratitude. Le gouvernement d'Athènes semble mettre

toute sa confiance dans la personne du ministre italien. » Elle traitait d'absurde formalisme et de faction surannée toute évocation des droits spéciaux des trois puissances garantes. Elle qualifiait d'erreur grave et injustifiée le fait de fonder l'action politique envers la Grèce « sur des traités de protection fossiles, anachroniques ». Après la conférence de Rome, le 10 janvier, elle commentait ainsi les décisions prises : « Il s'agit d'un hommage à l'Italie dont le rôle ne cesse de grandir et d'une reconnaissance de ses intérêts spéciaux en Orient. » La *Stampa*, moniteur de M. Giolitti, disait carrément : « L'Italie est momentanément la vraie puissance protectrice de la Grèce. »

Malgré cette protection, les trois puissances garantes ne pouvaient laisser passer les impertinences de M. Zalocostas. Le 13 janvier, leurs représentants, auxquels se joignit celui d'Italie, adressèrent au gouvernement d'Athènes une nouvelle note repoussant toutes les suggestions de M. Zalocostas et insistant sur l'exécution immédiate, sans conditions, des garanties et réparations demandées. Le 16 janvier, après un Conseil de la Couronne réuni d'urgence, le gouvernement d'Athènes se résigna à s'incliner. Il déclara « qu'il n'entendait pas apporter des restrictions à l'acceptation des demandes formulées par les puissances » et qu'il « adhérait aux précisions énoncées ». Le 24 janvier, le *Journal officiel* d'Athènes publia un décret révoquant de ses fonctions le général Callaris, commandant le 1er corps d'armée. Le 25, M. Zalocostas adressa aux représentants de la Quadruple Entente la lettre suivante : « Conformément à la promesse qu'il a donnée dans sa réponse à l'ultimatum des gouvernements alliés en date du 28 décembre-8 janvier, le gouvernement royal présente des excuses formelles à Leurs Excellences les ministres de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Russie en raison des regrettables événements du 18 novembre-1er décembre 1916. » Le 29, en présence des ministres et devant des détachements des forces de terre et de mer des quatre puissances, sur la place du Zappeion, les troupes grecques commandées par un général et le prince André, frère du roi, défilèrent solennellement en saluant les drapeaux alliés. Le même jour, M. Zalocostas informa M. Guillemin que la dissolution des

sociétés de réservistes était prononcée et que les autorités judiciaires étaient chargées de l'exécution de cette mesure.

Tel fut le dénouement de ce long duel diplomatique. Nous obtenions quelques satisfactions d'apparence. En fait, Constantin Ier sortait indemne et glorieux du conflit. Sous l'inspiration de ses conseillers occultes, toujours présents, il continua d'éluder l'exécution effective des garanties acceptées par son gouvernement.

***

A la logomachie diplomatique succéda la guerrilla administrative. Le délai de quinze jours fixé par la déclaration du 8 janvier s'écoula sans que les transports de troupes et de matériel prescrits fussent effectués, sans que les contrôles prévus fussent rétablis, sans que les réparations aux victimes des 1er et 2 décembre fussent accordées. M. Lambros et ses collaborateurs civils et militaires mirent tout leur art à éluder l'exécution des conditions de l'Entente. Les soldats transportés en Péloponèse en repartaient en habits civils ou en permission. Ou bien l'on habillait en gendarmes ceux qu'on voulait retenir au nord de l'isthme de Corinthe, à moins qu'on ne les déguisât en comitadjis. On trichait sur le contenu des caisses d'armes. On enfouissait les armes dans des caches. Informé par les contrôleurs alliés, le général Cauboue, le nouvel attaché militaire de France, présentait réclamations sur réclamations. M. Lambros et M. Zalocostas dissimulaient, niaient, protestaient de leur bonne volonté, s'esquivaient et se répandaient en promesses. Pendant ce temps, les journaux royalistes imaginaient calomnies sur calomnies à l'adresse des Alliés. Leur principal argument leur était fourni par la continuation du blocus ; ils proclamaient que l'Entente affamait la population ; ils organisaient des meetings d'indignation, faisaient remettre des suppliques ou des adresses au roi. Afin de ne pas laisser s'égarer l'opinion, les ministres de l'Entente firent publier par les journaux, le 19 février, une déclaration au peuple grec qui résumait la situation :

Les représentants des Alliés ont déjà appelé l'attention du gouvernement royal sur l'attitude hostile de la presse grecque et sur le dan-

ger que ferait courir à la Grèce la persistance d'excitations et d'attaques souvent fondées sur le mensonge et la calomnie. Par exemple, dans l'affaire du blocus, certains journaux essayent de répandre l'impression que cette mesure est injustement maintenue, la Grèce ayant, disent-ils, tenu tous ses engagements. C'est manifestement inexact. Le contrôle militaire des Alliés ne peut pas prendre la responsabilité de déclarer que les garanties promises ont été données, tant qu'il reste dans la Grèce continentale une grande quantité d'armes dont l'existence est reconnue par le gouvernement grec lui-même, puisqu'il a fixé aux autorités la date où elles doivent être livrées. Le contrôle des Alliés peut d'autant moins consentir à laisser en deçà de l'Isthme ces armes clandestines, qu'elles pourraient être employées par les organisations hostiles qui continuent à exister dans toutes les parties de la Grèce, et particulièrement en Thessalie, où elles constituent une menace permanente pour l'armée d'Orient. D'autres faits graves ont été portés directement à la connaissance du gouvernement grec par le chef du contrôle, par exemple, les travaux de mines exécutés sur les rives du canal de Corinthe. Dans ces conditions, le peuple grec ne doit pas s'étonner que, faute d'une attitude correcte que les Alliés ont le droit d'attendre de la Grèce, les garanties stipulées dans la note du 8 janvier ne puissent pas encore être regardées comme obtenues. Néanmoins, loin d'être indifférentes aux souffrances d'une population innocente, les puissances alliées ont déjà examiné comment elles s'y prendront pour ravitailler la Grèce aussitôt que les circonstances le permettront. En conséquence, les ministres alliés rappellent au gouvernement grec la grave responsabilité qu'il encourrait s'il tolérait plus longtemps les excès de la presse anti-ententiste, qui semble n'avoir d'autre dessein que d'égarer l'opinion grecque et d'empêcher ainsi le rétablissement de bonnes relations entre la Grèce et les puissances alliées.

Cet appel au bon sens provoqua dans la Grèce un redoublement de récriminations et de calomnies. Il se créa même de nouveaux journaux spécialement chargés de dénigrer les Alliés. Or, depuis le 2 décembre, les journaux venizélistes ne paraissaient plus. Le public n'avait pour le renseigner que les organes constantiniens. Il était ainsi maintenu dans un état de fermentation tout à fait anormal. Le Cabinet Lambros en profitait pour opposer aux réclamations des Alliés des fins de non-recevoir ou des contestations de plus en plus irritantes. Le temps s'écoulait sans que la clause comminatoire de la déclaration du 8 janvier fût suivie d'effet. Dans la seconde quinzaine de mars, Sir Francis Elliot, ministre d'Angleterre, et M. Guillemin, ministre de France, quittèrent les cuirassés

où ils séjournaient depuis les événements de décembre pour réintégrer leurs légations. Enhardis par l'impunité, les Grecs déguisés en comitadjis se livrèrent à des provocations insultantes et même à des crimes. Une bande de ces individus massacra une patrouille de Sénégalais dans la région de Servia. Usant de représailles, le général Sarrail donna l'ordre de fusiller tous les individus armés appartenant à des bandes irrégulières. L'ordre fut exécuté. Un corps de cavalerie de l'armée de Salonique envoyé dans la vallée de Vistritza découvrit dans le couvent de Zidani (Zidavrion) des armes cachées et des comitadjis armés ; il confisqua les armes et fusilla les comitadjis parmi lesquels se trouvait un officier grec. Ce fut aussitôt un concert de malédictions dans la presse royaliste. On en aura l'idée par cet extrait du *Scrip* du 5 avril : « Ajax, dans sa folie, égorgea des moutons, croyant égorger ses ennemis. Le général Sarrail égorge des higoumènes, des notaires et des gendarmes, croyant égorger des comitadjis. Et de peur que ce massacre ne donne à penser qu'il n'y a plus de comitadjis et que lui, Sarrail, est désormais inutile, il annonce que ses ordres continueront à être exécutés et que les irréguliers seront fusillés. Est considéré comme irrégulier par ce général tout paysan qui n'abandonne pas sa femme ou sa fille aux « besoins de l'armée », ou qui manifeste sa fidélité à sa patrie et son dévouement à son roi... Le gouvernement grec commettrait la plus grande des fautes en répondant au communiqué du général. Il n'y a qu'une réponse à faire, c'est celle-ci : « Le général en a menti ! »

La question des indemnités aux venizélistes maltraités ou lésés dans leurs intérêts souleva d'interminables controverses. Après l'arrivée des deux représentants français et anglais à la commission instituée à cet effet, M. Lambros émit diverses prétentions inacceptables. Puis on feignit de ne trouver aucun local approprié pour le siège de la commission. On pataugea ensuite dans le maquis de la procédure. Enfin les journaux ministériels suggérèrent l'idée de demandes reconventionnelles contre l'Entente ; par exemple le *Neon Asty* proposa de réclamer une somme de six millions pour les frais de transfert des troupes et du matériel de guerre dans le Péloponèse. Passant franchement à l'offensive, les royalistes sommèrent

M. Lambros d'épurer le personnel universitaire contaminé par le venizélisme. Ils exprimaient le regret que le nettoyage n'eût pas été plus complet le 2 décembre. Bannissant ouvertement désormais l'idée longtemps préconisée, pour induire l'Entente en erreur, de la possibilité d'une réconciliation du roi avec M. Venizélos, ils repoussaient avec horreur l'éventualité d'un pareil rapprochement : « Constantin, s'écriait l'*Acropolis*, a la pureté d'une hostie. »

Ces procédés ne trouvèrent plus à la fin de l'hiver 1917, en France et en Angleterre, la même indulgence qu'auparavant. Malgré les égards des Cabinets de Paris et de Londres pour les susceptibilités de Constantin I[er], l'opinion des deux pays se prononça avec une force croissante contre la politique d'inertie en Grèce. Elle trouva un écho puissant dans les deux Parlements. Au Palais-Bourbon, l'affaire grecque fut l'objet de discussions très vives en comité secret. Sur ces entrefaites, dans la seconde quinzaine de mars, le Cabinet Briand se retira. Quoiqu'il n'eût pas été mis en minorité et que la cause immédiate de sa retraite fût la difficulté de remplacer le ministre de la Guerre démissionnaire, il était certain que son autorité avait été diminuée par sa manière de traiter la question grecque. Le Cabinet Ribot, qui lui succéda, sentit qu'il devait sous ce rapport des satisfactions à l'opinion publique. Il ne tarda pas à montrer qu'il entendait régler définitivement la question. Au même moment la révolution éclatait en Russie. Après une semaine ou deux d'incertitude, on constata que l'abdication forcée de Nicolas II était en réalité une déchéance et que le tsarisme lui-même était renversé. Constantin I[er] perdait dans la Cour de Pétrograd un précieux appui. Quelques jours plus tard, au commencement d'avril, les États-Unis intervinrent dans la conflagration européenne. Le président Wilson déclara la guerre à l'Allemagne et proclama le droit des peuples de disposer librement d'eux-mêmes. Il fulmina contre l'absolutisme et l'autocratie. Cet anathème eut un profond retentissement dans toute l'Hellade. Le terrain commençait à manquer sous les pieds du venizélistoctone, du roi constitutionnel mué par la grâce de Guillaume II en oint du Seigneur, qui n'a de comptes à rendre qu'à Dieu.

Le 28 mars, deux journaux venizélistes l'*Hestia* et l'*Ethnos*, reparurent à Athènes. Le 13 avril, ce fut le tour des *Kairi*, le 22 celui de la *Patris*. Les autres suivirent à quelques jours d'intervalle. A la même époque, celles des îles Ioniennes où les Alliés ne s'étaient pas établis adhérèrent l'une après l'autre au gouvernement provisoire de Salonique. Le 7 avril, jour anniversaire de l'indépendance grecque, les ministres de l'Entente ne parurent pas à la cérémonie de la fête nationale, et les vaisseaux alliés, de guerre et de commerce, ne pavoisèrent point. Pour stimuler l'enthousiasme de la foule, les royalistes avaient répandu le bruit que les venizélistes saisiraient l'occasion de la fête nationale pour attenter à la vie du roi et susciter des troubles. Mais tout se passa très tranquillement. Cela n'empêcha point le lendemain les organes constantiniens d'assurer « l'idole vénérée du peuple » qu'elle serait défendue contre tous les attentats. Le *Scrip*, dans un élan de lyrisme, mit dans la bouche du peuple cet hymne « au roi martyr » : « Je suis là, Sire, à tes côtés ! Toi, garde dans tes mains vigoureuses la force de l'État et l'honneur de la patrie. Je soutiendrai, moi, ton trône glorieux. Aucune puissance au monde ne m'arrachera de tes pieds, même dans les chaînes, les menottes aux mains et la double boucle aux chevilles, même sous la tyrannie de la faim et la menace de la mort, je continuerai à crier : « Vive le Roi ! »

Cette exaltation — largement rémunérée par la caisse de propagande allemande — fit illusion aux neutres et à quelques personnages de l'Entente. Elle ne trompa point les observateurs avisés. L'un d'eux, M. Charles Frégier, écrivait d'Athènes, le 15 avril (*Journal des Débats* du 28 avril) : « Au cours des laborieuses négociations de ces derniers temps l'Entente a entouré le trône de Constantin de garanties destinées à le maintenir debout, fût-ce contre le gré de ses sujets ; ces garanties sont peut-être, à l'heure actuelle, son soutien le plus sûr. Le jour où la logique des choses les abolira fatalement, où l'Entente se décidera à appuyer ses amis où qu'ils soient, en Vieille comme en Nouvelle Grèce, peut-être aura-t-on l'étonnement de voir s'effondrer tout d'un coup ce fameux prestige constantinien, écrasé sous la tâche trop lourde qui lui a été imposée. » Au Quai d'Orsay et au *Foreign Office*, on commençait

à penser de même. On s'apercevait qu'au lieu de doser goutte à goutte le concours matériel et moral au gouvernement provisoire accablé de soucis, et de lui créer des difficultés de toute sorte tout en lui fournissant les moyens de vivre, il eût été plus profitable et plus habile de lui faciliter franchement sa tâche. Quels résultats n'eût-on pas obtenus, comme le disait M. Frégier dans la lettre précitée, « si les puissances avaient consacré autant d'efforts à fortifier la Nouvelle Grèce, considérée comme le onzième des États alliés, qu'à retenir la couronne sur la tête de Constantin »?

***

Ces réflexions s'imposaient aux esprits sérieux. Le 19 avril, réunis à Saint-Jean-de-Maurienne, MM. Ribot, Lloyd George, Boselli et Sonnino, délibérèrent, entre autres sujets, sur les affaires de Grèce. On ne divulgua rien de ce qui fut décidé. Mais, peu de jours après, la Cour d'Athènes manifesta des signes d'inquiétude. Le bruit de la retraite de M. Lambros courut. M. Lambros, simple instrument du roi, n'avait aucune raison spéciale ni aucun désir de s'en aller. Si le pouvoir le quittait, c'est que le monarque jugeait opportun de sacrifier ce ministre aux rancunes présumées de l'Entente. On parla de M. Zaïmis, redevenu gouverneur de la Banque nationale, comme futur président du Conseil. Ces sondages reçurent un accueil plutôt froid dans la presse française. Le changement de personnes projeté ne nous eût procuré aucune satisfaction. Il n'en fut plus question pendant quelque temps. Mais une autre rumeur se propagea. On prêta à Constantin I[er] l'intention d'abdiquer en faveur du diadoque. La presse française observa que la Grèce ni l'Entente ne gagneraient rien au change. Comme, depuis le ministère Ribot, la censure lui laissait un peu plus de liberté, elle réclama le règlement définitif, radical, de la question grecque. Elle demandait aux puissances signataires de la déclaration du 8 janvier de reprendre leur liberté d'action conformément à la clause formelle prévoyant cette éventualité, et d'agir vigoureusement en Attique, ou du moins de laisser le gouvernement provisoire agir par ses propres moyens en Thessalie et dans le reste du royaume. Les articles des journaux de Paris furent très commentés à Athènes. On

crut y voir les signes avant-coureurs de mesures graves. Le 1er mai le congrès des colonies helléniques, assemblé à Paris, déclara Constantin Ier et toute sa dynastie déchus du trône et de leurs prérogatives. En même temps, il « sollicita de la bienveillance des puissances protectrices de ne plus empêcher aucune province d'adhérer librement au gouvernement national de Salonique » et les pria « de reconnaître la République hellénique aussitôt que l'Assemblée constituante l'aura proclamée ». Alors reparut la combinaison Zaïmis. Elle fut adoptée le 3 mai. Après de longs pourparlers, M. Zaïmis consentit à quitter ses fonctions à la Banque nationale pour se charger de nouveau de la présidence du Conseil, avec le portefeuille des Affaires étrangères. Presque tous ses collaborateurs étaient des antivenizélistes avérés.

M. Zaïmis n'eut pas une bonne presse. Traité en suspect par les organes royalistes priés pourtant de ne pas jeter le discrédit sur le nouveau Cabinet royal, il fut signalé par la plupart des venizélistes comme un homme de paille. La *Makédonia* le qualifia de « Pilate de la Grèce crucifiée ». En France, on lui témoigna une défiance marquée. Quoiqu'il déclarât que tout son programme se résumait dans le rétablissement de bonnes relations avec l'Entente, on le soupçonna de ne tenir à ces bonnes relations que pour permettre au roi de gagner encore du temps et d'accaparer la récolte de Thessalie au profit exclusif des royalistes. Du reste, le général Dousmanis, le colonel Métaxas, MM. Streit, Mercouris et Cie conservaient le pouvoir, public ou secret, avec la confiance de Constantin Ier. M. Zaïmis mettait bien tout de suite à la disposition de la commission des indemnités un local resté jusque-là introuvable. Il annonçait bien des mesures contre les bandes armées parcourant la Thessalie. Il faisait bien aussi publier qu'il allait éloigner d'Athènes sept colonels connus pour leur hostilité contre l'Entente. C'étaient de bien minces garanties pour celle-ci.

En fait, durant tout le mois de mai, les agents de contrôle du général Cauboue découvraient des armes et des munitions cachées soit dans la capitale même, soit dans la banlieue, soit dans les provinces. Les gendarmes continuaient de s'habiller en comitadjis, et les comitadjis en gendarmes. Les officiers

de l'état-major constantinien élaboraient avec autant d'application que jamais le plan de coopération avec les Germano-Bulgares pour le jour si désiré où les soldats de Guillaume II descendraient sur Salonique. Dissoute en apparence, la Ligue des réservistes se reconstituait sous la direction d'un neveu de M. Gounaris du nom de Sayas. En réponse à des observations du ministre de l'Intérieur, M. Sayas menaçait le gouvernement « d'une explosion de la colère populaire ». A la Ligue des réservistes se substituait ou se superposait, sous les auspices de M. Liviératos, magistrat démissionnaire, une soi-disant Fédération des syndicats professionnels et des sociétés populaires. Les royalistes donnaient cette association comme une réunion de corporations ouvrières. Mais les véritables fédérations ouvrières protestaient. MM. Sayas et Liviératos n'en traitaient pas moins d'égal à égal avec M. Zaïmis. Ils manifestaient contre le déplacement des sept colonels.

Ce n'étaient point là les seuls indices d'une situation dangereuse. Les autorités elles-mêmes prenaient une attitude provocante. Le 21 mai, un arrêt de la Chambre des mises en accusation renvoyait devant la Cour d'assises le directeur et le gérant de la *Patris* pour avoir publié dans ce journal, en 1916, des lettres établissant la part prise, en 1915, au ravitaillement des sous-marins allemands par le député Callimassiotis, ami de M. Gounaris. Le 29 mai, le Conseil de guerre de la marine lançait un mandat d'arrêt contre l'amiral Coundouriotis pour crime de haute trahison. A la fin du même mois, des venizélistes étaient battus et emprisonnés à Égine par des gendarmes. Dans la nuit du 30 au 31, deux officiers anglais étaient l'objet, à Phalère, d'une tentative d'assassinat. Quelques jours plus tard, des officiers français du contrôle militaire, en tournée de perquisition, étaient obligés de rebrousser chemin devant un parti de réservistes. Le *Scrip* accusait les Sénégalais du corps expéditionnaire d'attraper, de tuer et de manger les petits enfants.

En même temps le culte de Constantin Ier devenait une sorte d'idolâtrie. Le 27 mai, à l'occasion du deuxième anniversaire de la guérison du roi par l'icone miraculeuse de la Panaghia de Tinos, on célébra un service d'action de grâces à la Métropole dont l'*Embros* rendit compte dans les termes

suivants : « Lorsque l'orateur sacré, incomparable par la force logique et l'éclat des images, eut affirmé, d'une voix tonnante, que le roi Constantin n'était pas destiné à être détrôné, mais à ceindre le diadème impérial à Constantinople, lorsqu'il eut achevé de chanter l'hymne : « Sois vainqueur, Auguste et Roi », la foule se précipita pour baiser les mains du prélat, pendant que de toutes parts retentissaient ces cris : « A bas les tyrans ! Vive notre roi adoré ! » Le 3 juin, jour de la fête onomastique du roi, une autre crise de dévotion monarchique saisit les constantiniens. La Fédération ouvrière offrit au monarque une croix de fer en le priant de la porter chaque fois qu'il se montrerait aux troupes le bâton de feldmarschall allemand à la main. Après le *Te Deum* à la cathédrale, Constantin Ier se rendit à l'Université assister à l'inauguration de son propre buste. Deux autres bustes de lui devaient être inaugurés dans le courant du mois, l'un à la caserne du 7e régiment d'infanterie, l'autre à la Chambre des députés. Mais le destin réservait à Constantin Ier une autre cérémonie.

Pendant le mois de mai, les Cabinets de Paris et de Londres s'étaient concertés. Leurs chefs avaient eu de nouvelles entrevues à Paris et à Londres. Assurés de l'assentiment de la Russie et de la résignation de l'Italie, ils avaient arrêté des mesures radicales. Délibérées en secret, leurs décisions ne furent connues, et en partie seulement, qu'après l'exécution. Toutefois on peut dire qu'elles avaient un double objet : le séquestre de la récolte de Thessalie de telle façon qu'elle profitât à la Grèce tout entière, et le rétablissement du régime constitutionnel. Se doutant de la première partie du programme, M. Zaïmis proposa de céder aux Alliés une partie de la récolte thessalienne. Quant à la seconde partie, le gouvernement d'Athènes ne savait au juste en quoi elle consistait. Mais il se flattait de la faire échouer. Le moment n'est pas venu de dire quels suprêmes efforts furent tentés pour faire avorter l'entreprise des Alliés comme au mois de juin 1916. Cette fois, ils échouèrent.

Le mercredi 6 juin, les Athéniens apprirent brusquement l'arrivée dans les eaux grecques de M. Jonnart, sénateur français, revêtu de la qualité de Haut Commissaire des puissances protectrices. Puis ils observèrent un grand mouve-

ment de navires de guerre alliés dans la baie de Salamine, dans le golfe Saronique et le golfe de Corinthe. Les royalistes insinuèrent qu'il allait en être de la mission Jonnart comme des démonstrations alliées précédentes. Puis on vit le navire portant le Haut Commissaire, après un court arrêt à Salamine, voguer vers Salonique. On ne sut rien de ce qui se dit entre M. Jonnart, M. Venizélos et le général Sarrail. Le 10, M. Jonnart revint à Salamine. Le 11, au matin, la foudre éclata. Dans une entrevue avec M. Zaïmis, le Haut Commissaire des trois puissances protectrices demanda, en leur nom, l'abdication du roi Constantin et la désignation de son successeur à l'exclusion du diadoque. Que devinrent alors les dizaines de mille de héros qui avaient juré de défendre le roi-idole jusqu'à la dernière goutte de leur sang? On sonna le tocsin, des braillards parcoururent les rues, mais l'ordre ne fut pas troublé. Que se passa-t-il dans l'esprit de Constantin Ier? Après d'amères réflexions sur le retour des choses d'ici-bas, il se soumit. Le mardi 12, entre 9 et 10 heures du matin, M. Zaïmis informa M. Jonnart que « Sa Majesté le roi, soucieux, comme toujours, du seul intérêt de la Grèce, a décidé de quitter avec le prince royal le pays, et désigné pour son successeur le prince Alexandre », son second fils.

Constantin Ier n'abdiquait pas officiellement, ni son fils aîné non plus. Ils espéraient sans doute être ramenés en Grèce par Guillaume II victorieux. Ils laissaient l'interrègne à un prince complaisant qui leur garderait la couronne, et le pouvoir à un ministre qui soignerait leurs intérêts. Mais ils s'en allaient sans oser se défendre ni se faire défendre. Ils fuyaient devant la tempête, emportant avec eux la malédiction de l'Hellade. Embarqués pour l'Italie, ils n'étaient pas encore parvenus à la villégiétature de leur choix que leurs espérances étaient ruinées. Tandis qu'ils s'échappaient de Lugano devant les manifestations du mépris public, M. Venizélos reprenait le chemin d'Athènes. A la suite de brèves discussions le Haut Commissaire constatait, d'accord avec M. Venizélos et M. Zaïmis, que toutes les combinaisons intermédiaires ne valaient rien et que le mieux était de rendre le pouvoir à M. Venizélos, qui rappellerait la Chambre élue le 13 juin 1915. Ainsi fut fait. Après avoir publié une proclamation où il se

vantait de vouloir suivre les traces glorieuses de son père, Alexandre Ier dut faire amende honorable et déclarer sa volonté de respecter la constitution. Ce n'est déjà plus qu'une ombre de roi. Il doit se contenter de signer les papiers que lui présente le président du Conseil. Acclamé par la foule qui, suivant les mercenaires de la propagande germanique, le haïssait et devait le déchirer, M. Venizélos a repris d'une main plus ferme que jamais, avec un prestige agrandi, la direction de la politique nationale. Les populations de Thessalie saluent comme des libérateurs les soldats de l'armée Sarrail. La Morée se soumet. L'armée, toute l'armée, se rallie au nouveau régime. Le général Dousmanis, le colonel Métaxas, les Mercouris et leurs acolytes se sont laissé docilement embarquer pour la Corse. Tous les foudres de guerre qui intimidaient l'Entente depuis deux ans avec leur tonnerre se sont évanouis dans le néant.

Il a suffi de quelques jours pour opérer ce grand changement. La décision de deux gouvernements, l'énergie et l'habileté d'un homme, la simple présence d'une force armée capable de briser les résistances ont eu raison de l'extravagant étalage de forfanterie d'une clique d'exaltés. Les erreurs de 1915 et de 1916 ne sont pas réparées, car les fautes politiques laissent toujours derrière elles quelque chose d'irréparable. Mais l'humiliation du 1er décembre est vengée, le prestige de l'Entente rétabli, la Grèce rendue à ses destinées naturelles, le respect des traités assuré. Il a été prouvé au monde que les puissances protectrices, en collaborant avec le chef du parti libéral à la restauration du régime constitutionnel, n'ont pas — comme le clamaient les Allemands et quelques neutres — commis une violation du droit analogue à l'invasion de la Belgique au mois d'août 1914, mais qu'elles se sont comportées en gardiennes des libertés d'un peuple lié à elles par des traités solennels. Ce qui pouvait se faire en Grèce au printemps de 1917 a été fait. Mais il reste beaucoup à faire en Orient.

AUGUSTE GAUVAIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

MA VIE D'ENFANT[1]

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

IX *(Suite)*

Bientôt après cette aventure, il en arriva une autre. Depuis fort longtemps, la paisible maison Orsannikof me préoccupait. Cette demeure aux murs gris, me semblait mystérieuse comme certains castels des contes de fée.

Chez les Betleng, on vivait bruyamment, gaîment ; quantité de belles dames habitaient là, des officiers et des étudiants venaient leur rendre visite ; on riait, on criait, on chantait, on faisait de la musique. La façade de la maison elle-même était joyeuse ; les vitres des fenêtres étincelaient et on distinguait nettement le feuillage des plantes fleuries placées près des croisées. Grand-père n'aimait pas cette maison.

Les visiteurs, pour lui, n'étaient que des hérétiques et des impies ! et quant aux belles dames il les qualifiait d'un vilain nom dont l'oncle Piotre m'avait certain jour expliqué le sens.

La demeure silencieuse et sévère des Orsannikof inspirait du respect à mon aïeul.

Cette habitation, très élevée quoiqu'elle n'eût qu'un étage, s'érigeait au fond d'une cour gazonnée, propre et vide ; au

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin, du 1er et du 15 juillet 1917.

milieu, sous un toit supporté par deux colonnettes, se trouvait un puits. La maison semblait s'être retirée en arrière de la rue comme pour se dissimuler aux regards. Ses trois fenêtres, étroites et cintrées s'ouvraient très haut au-dessus du sol et le soleil revêtait leurs vitres troubles de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. De l'autre côté du portail s'élevait une dépendance, d'aspect absolument identique à la demeure principale, mais dont les trois fenêtres étaient seulement simulées au moyen de cadres cloués au mur et dont on avait peint les traverses en blanc. Ces fenêtres aveugles offraient un aspect déplaisant et la dépendance tout entière accentuait encore le caractère mystérieux et dissimulé de la maison. Il y avait quelque chose de paisible et d'humilié ou de fier dans cette propriété aux écuries vides, dont les remises aux grandes portes étaient vides également.

Parfois, un vieillard de haute taille, aux joues glabres, aux moustaches blanches et dont les poils se raidissaient comme des aiguilles se promenait dans la cour en boîtillant. Un autre vieillard, qui avait des favoris et un nez tordu, faisait de temps à autre sortir de l'écurie un cheval gris, aux jambes fines et longues, à la poitrine étroite, qui avait l'air de saluer de tous côtés en arrivant dans la cour. Le boiteux lui donnait, sur la croupe et sur le garrot, des tapes sonores, sifflait, soufflait bruyamment, puis on rentrait de nouveau la bête à l'écurie. Et j'avais l'impression que le vieillard aurait voulu sortir, se promener, mais qu'il ne pouvait pas le faire parce qu'il était ensorcelé.

Presque tous les jours, de midi jusqu'à la tombée de la nuit, trois petits garçons jouaient dans la cour : vêtus tous trois du même costume sombre et coiffés de petits chapeaux exactement pareils, ils avaient la figure ronde et les yeux gris et se ressemblaient à un tel point que je ne les distinguai d'abord que par leur taille.

Je les regardais par une fente de la clôture, mais eux ne me remarquaient pas, et cela m'ennuyait fort. J'aimais les voir jouer gentiment, gaîment, à des jeux que j'ignorais. Leurs costumes me plaisaient, mais ce qui me ravissait, c'était la sollicitude qu'ils se témoignaient réciproquement ; le cadet, surtout, petit bonhomme vif et amusant était l'objet de

l'attention des deux aînés. S'il tombait, les autres riaient, car on rit toujours quand quelqu'un tombe, mais leurs rires n'avaient rien de malveillant ; ils aidaient leur frère à se relever et s'il s'était sali les mains ou les genoux, tous deux essuyaient doigts et culottes avec des feuilles de fenouil ou avec leurs mouchoirs.

— Que tu es *gauce !* — disait seulement d'une voix placide et zézayante le second.

Jamais ils ne se querellaient, jamais ils ne se faisaient de niches et ils étaient tous trois très adroits, robustes et infatitigables.

Un jour, je grimpai à un arbre et je sifflai pour attirer leur attention. Ils s'arrêtèrent net, puis s'étant réunis, se mirent à discuter à mi-voix en me regardant de temps à autre. Je pensai qu'ils allaient me lancer des pierres et je descendis de mon perchoir, pour y remonter bientôt, mes poches et ma blouse bourrées de cailloux. Mais les enfants étaient loin : ils jouaient dans un autre coin de la cour et m'avaient déjà oublié. C'était triste ; je ne voulais pourtant pas commencer moi-même les hostilités ; mais bientôt, un vasistas s'ouvrit et quelqu'un leur cria :

— Rentrez, enfants !

Ils s'en allèrent docilement, sans se presser, comme des canards.

Bien des fois, je me hissai sur l'arbre dominant la clôture, dans l'espoir qu'ils m'appelleraient pour jouer avec eux. Mais ils n'en faisaient rien. En pensée pourtant je participais déjà à leurs jeux et je m'y intéressais au point de pousser de temps à autre un cri ou un éclat de rire. Ils me regardaient alors tous trois et chuchotaient entre eux, tandis que je me laissais glisser à terre, gauche et embarrassé.

Certain jour, ils commencèrent une partie de cache-cache ; le deuxième garçonnet devait chercher ses frères : il se mit dans une coin près de la dépendance et, les mains sur les yeux, sans regarder, il resta honnêtement là pendant que les autres se cachaient. L'aîné grimpa avec des mouvements prestes et adroits dans un large traîneau placé sous l'auvent, tandis que le cadet courait drôlement autour du puits, ne sachant où aller.

— Un, — cria l'aîné, — deux...

Le petit, affolé, sauta sur la margelle, saisit la corde et mit les pieds dans le seau vide qui disparut et se heurta avec un bruit sourd contre la paroi du puits.

Une seconde, je restai pétrifié en voyant la roue bien graissée tourner en silence avec une rapidité vertigineuse ; mais je compris aussitôt ce qui allait advenir et je bondis dans la cour voisine en criant :

— Il est tombé dans le puits...

Le deuxième garçon arriva sur le lieu du drame en même temps que moi et s'accrochant à la corde qui le souleva et lui brûla les mains. Je réussis à la saisir à mon tour et l'aîné, qui survint alors, m'aida à remonter le seau.

— Doucement, s'il te plaît... — recommandait-il.

Nous eûmes bientôt tiré dehors l'imprudent qui était fort effrayé lui aussi : le sang coulait des doigts de sa main droite ; sa joue était meurtrie, ses jambes mouillées jusqu'aux genoux. Quoique blême, presque bleu, tout frissonnant, les yeux écarquillés, il trouvait la force de sourire et disait d'une voix traînante :

— Comme je suis tombé...

— Tu as perdu la tête, voilà tout ! — déclara le second des frères en l'étreignant, et avec son mouchoir il essuya le visage ensanglanté du cadet ; l'aîné reprit, l'air rembruni :

— Rentrons, il faudra tout de même dire ce qui s'est passé...

— Vous serez fouettés? — m'informai-je.

Il hocha la tête et me tendant la main :

— Comme tu as été vite là !

Enchanté de cet éloge, je n'eus pas le temps de serrer sa main qu'il s'adressait de nouveau à son frère :

— Dépêchons-nous de rentrer, il va prendre froid ! Nous dirons qu'il est tombé, mais pas dans le puits...

— Non, non, — acquiesça le petit, en frémissant. — Disons que je suis tombé dans une flaque d'eau...

Et ils partirent.

Tout cela s'était passé si rapidement que lorsque je jetai un coup d'œil sur la branche que je chevauchais avant de sauter dans la cour, elle se balançait encore et abandonnait au vent ses feuilles jaunies.

Pendant une semaine, les garçonnets ne reparurent pas ;

mais, quand ils revinrent, ils étaient plus bruyants qu'auparavant. L'aîné m'aperçut sur mon arbre et m'appela gentiment :

— Viens vers nous !

Nous nous installâmes sous l'auvent, dans un vieux traîneau et tout en nous examinant les uns les autres, nous causâmes longtemps.

— Avez-vous été battus? — demandai-je.

— Oui, — répondit l'aîné.

Il m'était difficile de croire que l'on fustigeait comme moi ces petits garçons ; j'en fus vexé pour eux.

— Pourquoi attrapes-tu des oiseaux? — s'informa le cadet.

— Parce qu'ils chantent bien.

— Laisse-les donc voler à leur guise ; c'est mieux...

— C'est entendu, je n'en prendrai plus...

— Mais avant, tu en attraperas un que tu me donneras...

— Lequel préfères-tu?

— J'en veux un qui soit gai, de ceux qui aiment être en cage.

— Alors, c'est un serin, que tu désires.

— Le çat le manzera, — zézaya le cadet. — Et papa ne nous permettra pas de le garder...

L'aîné confirma :

— Il ne le permettra pas !...

— Vous avez une mère?

— Non, — dit l'aîné ; — mais son puîné le reprit :

— Si, seulement, c'est une autre, ce n'est pas la nôtre, tu comprends ; la nôtre est morte...

— L'autre s'appelle belle-mère, — expliquai-je ; l'aîné secoua le tête :

— C'est vrai.

Tous trois se mirent à réfléchir et devinrent tout tristes.

Après les récits que m'avait faits mon aïeule, je savais ce que c'est qu'une belle-mère et je comprenais la mélancolie de mes compagnons. Serrés les uns contre les autres, ils se ressemblaient comme des poussins. Et me rappelant l'histoire de la belle-mère sorcière qui s'était emparée par ruse de la place de la vraie mère, je leur promis :

— Votre vraie mère reviendra, vous verrez...

L'aîné haussa les épaules :

— Puisqu'elle est morte ! Cela ne peut pas arriver...

Cela ne pouvait pas arriver? Allons donc ! Que de fois n'avais-je pas vu, dans les histoires de mon aïeule, les morts ressusciter, même ceux qui avaient été coupés en morceaux ; il suffisait de les asperger d'eau vive, car, dans ces cas-là, la mort qui n'avait pas été ordonnée par Dieu, mais provenait des sorciers et de leurs maléfices, n'était pas réelle.

Et je me mis à narrer avec ardeur certaines histoires de grand'mère. Au début l'aîné souriait et disait doucement :

— Nous connaissons tout cela ; ce sont des contes...

Ses compagnons écoutaient en silence ; le cadet avait les joues gonflées et les lèvres serrées ; l'autre, le coude appuyé sur le genou, se penchait vers moi un bras passé autour du cou de son frère.

Le soir tombait et les nuages rouges planaient au-dessus des toits lorsque surgit près de nous le vieillard à moustache blanche.

— Qui est-ce? — demanda-t-il en me désignant du doigt.

L'aîné se leva et, d'un mouvement du menton, indiqua la maison de grand-père.

— Il vient de là?...

— Qui est-ce qui l'a appelé?

Tous ensemble, les garçonnets se glissèrent hors du traîneau et se dirigèrent vers leur demeure, d'une allure qui me fit de nouveau penser à des canards obéissants...

Le vieillard me prit à l'épaule sans douceur et me mena au portail. J'aurais voulu pleurer tant il me faisait peur ; mais il marchait à si grandes enjambées qu'avant d'avoir eu le temps d'éclater en sanglots, je me trouvai dans la rue. Sur le seuil, l'homme farouche s'arrêta et, me menaçant du doigt, trancha d'une voix sévère :

— Je te défends de venir chez moi !

Je me fâchai :

— Ce n'est pas chez toi que je vais, vieux diable !

Sa longue main me saisit de nouveau, cette fois il me conduisait jusque chez nous et ses paroles tombaient sur ma tête comme des coups de marteau :

— Ton grand-père est-il à la maison?

Pour mon malheur, grand-père était rentré ; quand le vieillard menaçant se trouva devant lui, mon aïeul leva la tête et tout en fixant les yeux ternes du voisin, balbutia d'une voix précipitée :

— Sa mère est loin ; je suis très occupé et personne ne le surveille ; pardonnez-lui, colonel !

Le colonel brailla de telle sorte que toute la maison l'entendit ; puis raide comme un poteau, il pivota sur ses talons et se retira. Un moment après, j'étais rossé d'importance et j'allais cacher mes larmes sur la télègue de l'oncle Piotre, dans la cour.

— Eh bien, tu as encore écopé, mon petit monsieur? — demanda-t-il en dételant son cheval. — Qu'as-tu fait pour être battu?

Lorsque je lui eus raconté l'aventure, il s'emporta et siffla :

— Pourquoi te lies-tu avec ces gens-là? Ces petits nobles, vois-tu, sont de vrais serpents ; tu vois comme tu as été rossé à cause d'eux ! Mais tu vas leur rendre la pareille sans te gêner, j'espère !

Il parla longtemps ainsi ; irrité par les coups que j'avais reçus, je l'écoutai d'abord avec sympathie, mais son visage ridé tremblait d'une manière si déplaisante, que je lui rappelai que les garçonnets avaient été fouettés eux aussi et qu'ils n'étaient pas plus coupables que moi :

— Il ne faut pas les battre, ce sont de braves enfants, et tu ne dis que des bêtises...

Il me regarda ahuri et furieux tout à coup se mit à crier :

— Descends du char !

— Tu es un imbécile ! — ripostai-je à mon tour, en sautant à bas de la télègue.

Il se mit à ma poursuite, essayant en vain de m'attraper, et il courait en vociférant d'une voix bizarre :

— Moi, un imbécile? Moi, je dis des bêtises? Ah ! tu vas voir...

Grand'mère apparut sur le perron de la cuisine ; je me précipitai dans ses jambes. Piotre se répandit en doléances :

— Il me rend la vie dure, le polisson ! Je suis cinq fois plus vieux que lui, et il m'injurie, il ose m'appeler menteur... et me traiter de toutes sortes de choses...

Lorsqu'on disait des mensonges devant moi, je perdais la

tête et l'étonnement me rendait stupide ; c'est ce qui m'arriva alors, mais grand'mère répliqua avec fermeté :

— C'est toi, Piotre, qui mens pour l'instant ; il ne t'a pas dit de vilaines injures !

Grand-père, lui, aurait cru le charretier.

A dater de ce jour, Piotre me déclara une guerre silencieuse et acharnée. Il essayait de me pousser, comme par hasard, ou bien de m'atteindre avec les rênes de son attelage. Il lâchait mes oiseaux ; une fois, il les mit même aux prises avec le chat. A tout propos, il se plaignait de moi à grand-père, en grossissant les choses. Et cet homme m'apparaissait de plus en plus comme un gamin qui se serait déguisé en vieillard. De mon côté, je m'ingéniais à me venger : je défaisais ses chaussures de tille ; j'entaillais les liens des bandes de toile qui lui servaient de bas et ils se déchiraient quand Piotre voulait les nouer ; un matin, je versai du poivre dans sa casquette, ce qui le fit éternuer pendant une heure entière. En général, je m'efforçais de ne pas demeurer en reste avec lui. Les dimanches, toute la journée, il me surveillait d'un œil vigilant et chaque fois qu'il me prenait en flagrant délit de désobéissance, à bavarder avec les petits nobles ; il ne manquait pas d'aller immédiatement me dénoncer à grand-père.

Mes relations avec les trois garçonnets continuaient cependant et devenaient de plus en plus cordiales. Dans un étroit passage entre le mur de notre maison et la clôture des Ovsannikof avaient poussé un orme, un tilleul et un gros massif de sureau ; profitant de ce retrait abrité, j'avais percé dans la palissade une ouverture exiguë en demi-cercle. L'un après l'autre, ou deux par deux, les frères s'en approchaient et nous causions, accroupis ou agenouillés. L'un d'entre eux montait toujours la garde afin que le colonel ne nous surprît pas.

Ils me racontaient leur vie monotone, me questionnaient à propos des oiseaux que j'avais attrapés, mais jamais ne prononçaient un mot au sujet de leur père ou de leur belle-mère. La plupart du temps, ils me priaient tout simplement de leur raconter une histoire ; je répétais les légendes et les contes de fée de grand'mère et si j'oubliais quelque détail, je leur demandais d'attendre un instant. Je courais alors en hâte à la cuisine

me renseigner auprès de mon aïeule, ce qui lui faisait toujours le plus vif plaisir.

Je parlais aussi beaucoup de grand'mère à mes petits camarades; l'aîné un jour, après avoir poussé un profond soupir, déclara :

— Les grand'mères sont probablement toutes très bonnes ; nous en avions aussi une que nous aimions beaucoup.

Il parlait souvent au passé et d'une voix si mélancolique qu'on lui eût donné cent ans et non pas onze. Je me rappelle qu'il avait des mains étroites et des doigts effilés ; toute sa personne était mince et fragile ; ses yeux très clairs mais très doux faisaient penser à la clarté des lampes éternelles qui brûlent à l'église. Ses frères, aussi sympathiques que lui, m'inspiraient le même sentiment de confiance illimitée ; je me sentais toujours prêt à leur faire plaisir ; mais c'était l'aîné surtout qui m'attirait.

Absorbé par la conversation, je ne voyais presque jamais venir l'oncle Piotre qui nous dispersait en clamant d'une voix traînante :

— En-co-re !

Ses accès de torpeur maussade devenaient de plus en plus fréquents ; j'appris, rien qu'à sa façon de pousser le portail, s'il était bien ou mal tourné, quand il rentrait après son travail ; en général, il l'ouvrait sans se presser et elle grinçait avec lenteur ; mais quand il était de mauvaise humeur, les gonds lançaient un cri bref, comme un gémissement.

Depuis longtemps, le muet, le neveu de Piotre était parti à la campagne pour se marier. Le charretier vivait seul maintenant et son appartement mal tenu était devenu une sorte de taudis, où stagnait une nauséabonde odeur de cuir pourri, de sueur et de tabac. En outre, il n'éteignait plus la lampe quand il se couchait, et cela déplaisait fort à grand-père :

— Prends garde, Piotre, tu mettras le feu !

— Non, non, soyez tranquille ! Je place toujours la lampe dans un bol rempli d'eau, — répondait-il en regardant de côté.

Maintenant, il ne jetait plus que des coups d'œil obliques sur les gens et les choses ; il avait également cessé de venir aux soirées de grand'mère et ne m'offrait plus de confitures. Son

visage s'était desséché, ce qui rendait ses rides plus profondes ; il marchait en trébuchant, les jambes traînantes comme un malade.

Un matin que nous étions en train, grand-père et moi, de déblayer la neige qui était tombée abondamment pendant la nuit, le loquet de la porte basse s'ouvrit avec un bruit insolite et sonore, et un agent de police pénétra dans la cour. Il ferma la porte en s'y adossant et, de son gros doigt fit signe à grand'père d'approcher. Lorsque mon aïeul fut tout près de lui, l'autre pencha son visage au nez proéminent et, comme s'il eût martelé le front de grand-père, il lui confia quelque chose que je n'entendis pas cependant que mon aïeul donnait la réplique avec précipitation :

— Oui, ici ! Quand?...

Et soudain, il sursauta drôlement et s'exclama :

— Seigneur ! Est-ce possible?

— Ne criez pas ! — ordonna l'agent de police d'un ton sévère.

Grand-père promena un regard circulaire autour de lui et m'aperçut :

— Serre les pelles et rentre à la maison !

Je me cachai dans un coin ; les deux hommes se rendirent au logis du charretier ; l'agent avait enlevé le gant de sa main droite et il en frappait sa main gauche en expliquant :

— Il a compris ! Il a abandonné son cheval et a pris la fuite !...

Je courus à la cuisine pour raconter à grand'mère tout ce que j'avais vu et entendu ; je la trouvai pétrissant la pâte pour le pain et secouant sa tête enfarinée. Après m'avoir écouté, elle conclut tranquillement :

— Il aura sans doute commis un vol... Va t'amuser, mon enfant !

Lorsque je descendis dans la cour, g and-père était debout, tête nue près de la porte basse et se signait en regardant le ciel. Une de ses jambes tremblait et il avait l'air très irrité :

— Je t'ai dit de rentrer ! — cria-t-il, en tapant du pied.

Il me suivit ; dès qu'il fut dans la cuisine, il appela grand'-mère :

— Mère, viens ici !

Tous deux passèrent dans la pièce voisine où ils chuchotèrent longtemps. Lorsque mon aïeule revint, je sentis nettement qu'il s'était passé quelque chose d'épouvantable.

— Qu'est-ce qui t'a fait peur?

— Tais-toi ; entends-tu? — répondit-elle tout bas.

Pendant toute la journée, on se sentit mal à l'aise ; mes grands-parents échangeaient des regards inquiets tout en parlant bas ; je ne comprenais pas ce qu'ils voulaient dire et leurs phrases brèves augmentaient encore mon anxiété.

— Mère, allume les lampes partout, devant les images saintes ! — ordonna grand-père en toussotant.

On dîna sans appétit et très vite, comme si on attendait quelqu'un ; mon aïeul gonflait les joues avec lassitude et grommelait :

— Le diable est plus fort que l'homme ! On croyait qu'il était pieux, qu'il aimait l'église et voilà, voilà ! Hein?

Grand'mère poussait un soupir.

Cette journée d'hiver, couleur d'argent terne s'achevait dans une langueur accablante ; l'angoisse et les alarmes emplissaient la maison.

Vers le soir, un autre agent de police arriva, gros gaillard à cheveux roux, qui s'installa sur le banc à la cuisine ; il somnolait, reniflait, et quand grand'mère demandait :

— Comment a-t-on su la chose?

Il répondait d'une voix grasse, après un instant de silence :

— Chez nous, on sait tout, ne vous inquiétez pas de ça !

J'étais assis près de la fenêtre chauffant dans ma bouche un vieux demi-copeck, pour essayer d'imprimer sur le givre de la vitre l'effigie de Saint-Georges combattant le dragon.

Tout à coup, il y eut un brouhaha dans le corridor ; la porte s'ouvrit toute grande et Pétrovna parut en criant d'une voix assourdissante :

— Regardez donc ce qu'il y a derrière votre maison !

En apercevant le sergent de ville, elle voulut s'enfuir, mais celui-ci la retint par sa jupe en demandant :

— Attends ! Qui es-tu? Que faut-il regarder?

Pétrovna trébucha sur le seuil et tombant à genoux, se mit à balbutier, avalant ses mots et ses larmes :

— Je m'en allais traire mes vaches, quand j'ai aperçu dans le jardin des Kachirine quelque chose comme une botte...

Ce fut autour de grand-père de vociférer en tapant du pied :

— Tu mens, vieille bête ! Tu n'as rien pu voir dans mon jardin ; la clôture est trop haute, et il n'y a point de fentes ! Tu mens ! Il n'y a rien dans mon jardin...

— Mon petit père ! — gémit Pétrovna, tendant une main vers lui, tandis que de l'autre elle se prenait la tête, — vous dites vrai, c'est un mensonge, que je viens de dire. En allant traire, j'ai remarqué près de votre clôture des traces de pas ; à un endroit, la neige toute piétinée m'a intriguée ; alors, j'ai regardé par-dessus la clôture, et je l'ai vu...

— Qu-i-i?

Ce cri dura terriblement longtemps, il était tout à fait indéfinissable ; soudain, comme s'ils eussent perdu la tête, tous les assistants se précipitèrent hors de la cusine en se poussant les uns les autres ; on courut au jardin et là, dans le bas fond tapissé par la neige, on aperçut l'oncle Piotre qui gisait, le dos appuyé à la poutre calcinée, la tête pendante sur la poitrine ; sous l'oreille droite, il avait une profonde entaille, rouge comme une bouche d'où sortaient, en guise de dents, des petites choses violacées. Terrifié, je fermai à demi les yeux et à travers mes cils, je vis sur les genoux du charretier le couteau que je connaissais bien et que serraient encore les doigts noirs et recroquevillés de sa main droite. Quant à la gauche, écartée du tronc, elle était cachée dans la neige qui avait fondu sous le cadavre, et tout ce petit corps, profondément enfoncé dans ce duvet lumineux et douillet semblait plus enfantin encore. A la droite de Piotre, un étrange dessin rouge qui figurait comme un oiseau se détachait sur la neige ; à sa gauche, la couche blanche était immaculée. La tête penchée avec soumission s'appuyait du menton sur la poitrine nue, et sous l'épaisse barbe annelée tout en désordre, on apercevait une grosse croix de cuivre entre des filets de sang figé.

Le bruit des voix m'incommodait et me donnait le vertige ; Pétrovna beuglait sans s'arrêter ; l'agent de police hurlait en envoyant Valéy je ne sais où ; grand-père, enfin, criait :

— Ne marchez pas sur les traces de pas !

Mais soudain, il fronça les sourcils et, regardant à terre, devant ses pieds, il dit tout haut et d'une voix autoritaire qui s'adressait à l'agent :

— Ce n'est pas la peine de discuter ! Dieu seul peut juger cette affaire-là. Et toi, tu nous racontes toutes sortes de choses ! Ah ! vous !...

Tout le monde se tut ; les regards se fixèrent sur le mort ; on se mit à soupirer ; et chacun se signa.

D'autres gens, sautant par-dessus la haie de Pétrovna, arrivèrent dans le jardin ; ils tombaient en grommelant, cependant le calme régna jusqu'au moment où grand-père, se retournant, cria d'une voix désespérée :

— Mais vous cassez mes framboisiers ! Faites donc attention, voisins !

Grand'mère me prit par la main et me ramena à la maison. Elle sanglotait.

— Qu'a-t-il fait? — demandai-je.

Elle répondit :

— Tu n'as donc pas vu?

Pendant toute la soirée et très tard dans la nuit, des gens étrangers s'attroupèrent et argumentèrent dans la cuisine et dans la pièce contiguë ; les agents de police donnaient des ordres et un individu qui ressemblait à un diacre écrivait après avoir demandé en croassant comme un corbeau :

— Quoi? Quoi?

A la cuisine, grand'mère offrait du thé à tout le monde, tandis qu'un homme moustachu, grêle et rond racontait d'une voix éraillée :

— On ignore ses véritables nom et prénoms. On sait seulement qu'il était originaire d'Elatma. Le Muet n'est pas muet du tout; c'est seulement son sobriquet. Il a tout avoué d'ailleurs et le troisième aussi, car ils étaient trois. Depuis longtemps leur principal métier consistait à dévaliser les églises.

— Oh ! Seigneur ! — soupirait Pétrovna, toute rouge et moite.

Étendu dans la soupente, je regardais d'en haut l'assistance, et les gens me semblaient tous petits et terrifiants.

X

Un samedi, je m'étais installé de très bonne heure dans le jardin potager de Pétrovna pour prendre des bouvreuils. Je restai là longtemps, mais les jolis oiselets à gorge rouge ne voulaient pas donner dans le piège : faisant parade de leur beauté, comme pour me taquiner, ils se promenaient sur la croûte de neige durcie, se perchaient sur les rameaux des arbustes richement revêtus de givre et s'y balançaient, pareils à des fleurs vivantes en faisant tomber les étincelles bleuâtres de la neige. C'était si beau que je n'éprouvais aucun dépit de mon insuccès : je n'étais pas un chasseur très passionné ; la distraction me plaisait plus que le résultat ; j'aimais me rendre compte de la façon dont vivent les oiselets et je pensais souvent à eux...

Il est si agréable de s'asseoir, seul, au bord d'un champ neigeux et d'entendre les oiseaux gazouiller dans le silence cristallin d'une journée d'hiver. Au loin, chante en s'enfuyant la clochette d'une troïka qui passe, mélancolique alouette de l'hiver russe...

Transi de froid, sentant que j'avais les oreilles gelées, je ramassai cages et pièges, sautai par-dessus la clôture, et, après avoir traversé notre jardin, je rentrai chez nous précipitamment. Le portail était grand ouvert ; un énorme paysan faisait sortir de la cour trois chevaux attelés à un vaste traîneau couvert et une épaisse vapeur se dégageait de ses bêtes. L'homme sifflotait gaîment ; mon cœur tressaillit :

— Qui as-tu amené?

Il se retourna, me regarda, sauta sur le rebord extérieur du traîneau et répondit :

— Le pope !

L'événement ne m'intéressait guère ; si c'était le pope, sa visite n'était pas pour nous, mais pour un des locataires, sans doute.

— Allons, petites poules ! — se mit à chantonner et à siffler l'homme en touchant de ses rênes les chevaux et sa gaîté communicative sembla remplir le silence.

Les trois bêtes, obéissant avec ensemble, prirent leur élan vers les champs où je les suivis longtemps de l'œil. Ayant pénétré dans la cuisine déserte, j'entendis dans la chambre voisine la voix de ma mère qui prononçait distinctement ces paroles :

— Que vas-tu faire? Me tuer, peut-être?

Sans prendre le temps de retirer mon manteau, je lançai mes cages dans un coin et me précipitai dans le corridor où je me heurtai à mon grand-père. Le vieillard me prit par l'épaule, me regarda d'un air féroce, et après avoir avalé avec difficulté quelque chose qu'il avait dans la gorge, me déclara d'une voix rauque :

— Va voir ta mère qui vient d'arriver ; — il me secoua si fort que j'en faillis tomber et me poussa vers la porte de la chambre. — Vas-y, vas-y !...

Je me cognai contre les panneaux garnis de feutre et de toile cirée ; mes doigts tremblaient de froid et d'émotion et je ne parvenais pas à trouver la poignée ; enfin, j'ouvris tout doucement et m'arrêtai sur le seuil, ébloui.

— Ah ! le voilà ! — s'exclama ma mère. — Mon Dieu qu'il est grandi ! Tu ne me reconnais pas? Comme vous l'habillez ! Enfin... Mais il a les oreilles toutes blanches ! Maman, donnez-moi vite de la graisse d'oie.

Debout au milieu de la pièce, elle se penchait sur moi et me déshabillait en me faisant tourner comme une toupie. Son grand corps était enveloppé d'une robe rouge soyeuse et chaude, aussi large qu'une pèlerine d'homme, et ornée depuis le haut de l'épaule jusqu'au bas de la jupe d'une rangée oblique de gros boutons noirs. Jamais je n'avais vu de robe comme celle-là.

Le visage de ma mère me parut plus petit qu'auparavant, plus petit et aussi plus blanc ; ses yeux, par contre, s'étaient agrandis ; ils étaient devenus plus profonds et ses cheveux plus dorés. Elle lançait mes vêtements vers le seuil de la pièce ; ses lèvres pourpres se retroussaient en une grimace de dédain et sa voix impérieuse résonnait sans cesse :

— Pourquoi ne dis-tu rien? Es-tu content? Fi, quelle blouse sale !...

Ensuite, elle me frictionna les oreilles avec de la graisse

d'oie ; j'avais mal, mais le parfum frais et doux qui émanait d'elle semblait atténuer mes souffrances. Tout bouleversé par l'émotion, je me serrais contre elle, la regardant droit dans les yeux; j'entendais aussi grand'mère qui disait d'une voix contenue et morne :

— Il est volontaire, je ne puis plus rien faire de lui ; il ne craint personne, pas même son grand-père... Ah ! Varioucha ! Varioucha !

— Ne pleurnichez pas, maman, tout s'arrangera !

En comparaison de ma mère, tout apparaissait petit, mesquin et vieillot ; moi-même je me sentais aussi vieux que grand-père. Mèıe me serrait entre ses genoux vigoureux et tout en me caressant la tête de sa main tiède et pesante, elle disait :

— Il faut lui couper les cheveux et l'envoyer à l'école. Est-ce que tu veux apprendre?

— J'ai déjà pris beaucoup de leçons !

— Il faut que tu étudies encore. Mais que tu es fort !

Elle riait d'un rire velouté et réchauffant en jouant avec moi.

Les yeux rougis, les poils hérissés, le teint blême, grand-père pénétra dans la pièce. Ma mère m'écarta d'un geste et demanda très haut :

— Eb bien quoi, papa? Faut-il que je reparte?

Il s'arrêta à la fenêtre, égratigna de l'ongle le givre qui recouvrait la vitre et garda longtemps le silence. Autour de nous, tout semblait aux écoutes, prêt à vibrer au moindre choc ; et comme toujours en ces moments-là, il me poussa sur tout le corps des yeux et des oreilles ; ma poitrine se dilata tellement que j'eus envie de crier.

— Va-t'en, Alexis ! — commanda grand-père d'une voix sourde.

— Pourquoi? — interrogea ma mère en m'attirant de nouveau à elle. — Tu ne partiras pas, je te le défends.

Elle se leva, flotta parmi la chambre comme un nuage crépusculaire et s'arrêta derrière mon aïeul.

— Papa, écoutez...

Il se tourna vers elle et glapit :

— Tais-toi !

— Eh bien, moi, je ne vous permets pas de grogner avec moi ! — articula-t-elle tout bas.

Grand'mère quitta le canapé et la menaça du doigt :

— Varioucha !

— Attends ! — grommela grand-père en se laissant tomber sur une chaise...—Qui suis-je, moi? Hein? Comment peux-tu?...

Et soudain, il se mit à hurler d'une voix qui n'était pas la sienne :

— Tu m'as déshonoré !

— Va-t'en, — m'ordonna grand'mère, et cette fois j'obéis.

Mais je grimpai sur le poêle de la cuisine et j'écoutai ce qui se passait derrière la cloison; tantôt, ils parlaient tous ensemble et s'interrompaient mutuellement, tantôt ils se taisaient comme des gens qui s'endorment. Il était question d'un enfant que ma mère avait eu et qu'elle avait remis à quelqu'un. Mais je ne parvenais pas à comprendre en quoi cela pouvait si fort irriter grand-père. Était-ce parce que ma mère avait eu un enfant sans lui en demander la permission qu'il tempêtait, ou simplement parce qu'elle ne lui avait pas apporté ce poupon?

Il rentra à la cuisine, échevelé, écarlate et épuisé. Grand'mère le suivit, essuyant ses larmes avec la basque de sa blouse. Le vieillard, le dos voûté, s'assit sur le banc : il tressaillait et mordillait ses lèvres blêmes. Grand'mère se mit à genoux devant lui, en disant d'une voix basse et ardente :

— Père, pardonne-lui ; au nom du Seigneur, pardonne-lui ! Il n'est si bon cheval qui ne bronche ! Est-ce que des choses pareilles n'arrivent pas aussi chez les nobles et chez les marchands ! Regarde la femme que c'est et pardonne-lui ! Nous avons tous nos péchés !

Grand-père se rejeta contre le mur, regarda son épouse en face et ricana avec un sanglot :

— Mais, oui, naturellement ! Pourquoi pas ! Que ne pardonnerais-tu pas? Tu pardonnes à tout le monde, toi ; ah ! vous !...

Il se pencha vers elle, la prit aux épaules et se mit à la secouer en murmurant précipitamment :

— Et le Seigneur, Lui, nous pardonnera-t-il? Nous voilà au bord de la tombe, et Il nous châtie durement... Dans nos

derniers jours, nous n'avons ni joie ni repos et nous n'en aurons pas ! Rappelle-toi ce que je te dis : nous finirons par mendier ! Quand nous crèverons, il faudra vivre de la charité d'autrui !...

Grand'mère lui prit la main, s'assit à ses côtés et se mit à rire doucement et gaîment :

— Le beau malheur ! Si c'est cela qui t'effraye ! Mendier, ce n'est pas si triste. Tu n'auras qu'à rester à la maison et c'est moi qui irai demander la charité ; n'aie pas peur, on me fera l'aumône à moi et nous aurons toujours de quoi manger ! Ne t'occupe pas de cela !

Il eut aussi un petit rire et, tournant la tête comme une chèvre, saisit grand'mère par le cou. Tout minuscule et fripé, il se serra contre elle et sanglota :

— Eh ! nigaude ! Ma grosse nigaude, tu es la seule personne qui me reste au monde ! Tu ne regrettes rien, nigaude, tu ne comprends rien ! Mais, rappelle-toi ! n'avons-nous pas travaillé pour eux? N'est-ce pas pour eux que j'ai commis des péchés... Ah ! si seulement ils nous rendaient à l'heure actuelle un tout petit peu de ce que j'ai fait pour eux !

Tout ruisselant de larmes, je n'y pus tenir plus longtemps, je sautai à bas du poêle, et me précipitai vers mes grands-parents, en sanglotant de joie parce qu'ils avaient prononcé de si belles paroles et de chagrin parce que je participais à leur douleur. Ils m'enlacèrent tous deux et me pressèrent sur leur cœur en m'arrosant de leurs larmes. Grand-père me chuchota dans les yeux et dans les oreilles :

— Ah ! petit brigand, tu es là aussi ! Maintenant que ta mère est revenue, tu vas rester dans ses jupes et tu feras fi de ton vieux et méchant diable de grand-père ! Et tu négligeras aussi ta grand'mère, qui t'a dorloté, qui t'a gâté, n'est-ce pas? Ah ! vous...

Il nous écarta d'un geste et se calma en concluant d'un ton irrité :

— Chacun va de son côté, tout le monde se sépare ; on ne cherche plus que son propre intérêt... Va, appelle-la, va vite !

Grand'mère sortit de la cuisine ; il baissa la tête et pria en se tournant vers le coin des icones.

— Seigneur miséricordieux, Tu vois ce que je fais, Tu le vois !

Et il se frappa la poitrine ; le coup vigoureux résonna, ce qui me déplut. En général, je n'aimais pas sa manière de s'adresser à son Dieu ; il avait toujours l'air de se vanter.

Ma mère arriva et sa robe rouge rendit la cuisine plus claire. Elle prit place sur le banc, près de la table, entre mes grands-parents. Les larges manches de son corsage reposaient sur leurs épaules ; d'une voix grave et contenue, elle leur raconta quelque chose et ils l'écoutèrent en silence, sans l'interrompre. Ils étaient devenus tout petits et on aurait dit qu'elle était leur mère.

Fatigué par l'émotion, je m'endormis profondément dans la soupente.

Le soir, les deux vieillards revêtirent leurs habits du dimanche et se rendirent à vêpres ; grand'mère cligna gaîment de l'œil pour attirer notre attention sur son mari qui avait endossé son uniforme de président de corporation : pantalon à passe-poil et pelisse de civette ; elle dit même à ma mère :

— Regarde donc comme il a bonne façon ! Il est propret comme une chevrette !

Ma mère eut un rire amusé.

Restée seule avec moi dans sa chambre, elle s'assit sur le canapé les jambes repliées à la turque, tapant du plat de la main sur le meuble, elle m'appela :

— Viens vers moi! Comment vis-tu? Mal, n'est-ce pas?

Comment je vivais?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que grand-père te fouette?

— Pas beaucoup, maintenant.

— Vraiment? Dis-moi ce que tu voudrais !... Allons !

Je n'avais pas envie de parler de grand-père et je me mis à lui raconter que dans cette même chambre avait habité un homme très sympathique, mais que personne n'aimait et auquel grand-père avait donné congé. Cette histoire déplut visiblement à ma mère ; elle continua :

— Et puis quoi, que sais-tu encore?

Je parlai des trois petits garçons, ainsi que du colonel qui m'avait renvoyé ; alors, elle me serra énergiquement dans ses bras.

— Quelle fripouille !

Un silence plana ; les paupières baissées, elle hochait la tête. Je la questionnai à mon tour :

— Pourquoi grand-père est-il si furieux contre toi?

— Parce que j'ai mal agi envers lui.

— Tu aurais mieux fait de lui amener l'enfant...

Elle sursauta, fronça le sourcil et se mordit les lèvres ; puis soudain, elle se mit à rire aux éclats en me serrant de nouveau contre sa poitrine :

— Ah ! petit monstre ! Ne parle pas de cela, entends-tu? N'en parle pas, je ne veux même pas que tu y penses !

Longtemps, elle discourut à mi-voix, d'un ton sévère en proférant des paroles incompréhensibles pour moi. Elle se leva ensuite et, tout en arpentant la chambre, elle tambourinait de ses doigts sur son menton.

Une chandelle de suif qui brûlait sur la table se reflétait dans le vide du miroir ; des ombres sales rampaient sur le sol ; dans un coin, devant l'icone, scientillait la petite lampe éternelle. La clarté de la lune argentait la fenêtre givrée. Ma mère, les sourcils froncés, inspectait la pièce, comme si elle eût cherché quelque chose au plafond ou sur les parois nues.

— Quand te couches-tu?

— Dans un petit moment !

— Du reste, tu as dormi toute la journée ! — remarqua-t-elle, et elle soupira.

Je demandai :

— Tu veux t'en aller?

— Où irais-je? — interrogea-t-elle à son tour avec étonnement, et elle me prit au menton et me regarda si longtemps que les larmes me montèrent aux yeux.

— Qu'as-tu?

— J'ai mal au cou...

J'avais mal au cœur aussi ; je sentais qu'elle ne demeurerait pas longtemps dans cette maison et qu'elle s'en irait encore.

— Tu ressembleras à ton père ! — observa-t-elle, en repoussant du pied le tapis. — Grand'mère t'a-t-elle parlé de lui?

— Oui.

— Elle l'aimait beaucoup, beaucoup ! Et il le lui rendait bien !

— Je le sais...

Ma mère jeta un coup d'œil sur la chandelle, fit une grimace et souffla sur la petite flamme en disant :

— On est mieux ainsi !

Oui, c'était plus agréable ; les ombres noires cessèrent de s'agiter; des taches bleu pâle se couchèrent sur le sol et des étincelles d'or flamboyèrent aux vitres.

— Et toi, où as-tu vécu?

Comme si elle évoquait un passé lointain, elle me cita le nom de quelques villes et, tout en parlant, elle tournoyait toujours dans la pièce, comme un épervier dont on n'entendrait pas le vol.

— Où as-tu pris cette robe?

— C'est moi qui l'ai faite. Je me fais tout moi-même...

J'étais très content de ce qu'elle ne ressemblait à personne, mais je regrettais qu'elle parlât si peu ; si je ne la questionnais pas, elle ne me disait plus rien.

Bientôt, elle s'assit de nouveau à côté de moi sur le canapé et nous restâmes silencieux, serrés l'un contre l'autre jusqu'à l'heure où mes grands-parents revinrent de l'office, imprégnés de l'odeur de la cire et de l'encens, solennels, apaisés et affectueux.

Le souper fut cérémonieux, comme il convenait à la veille d'une fête ; on parla peu et avec discrétion ; il semblait qu'on eût peur de réveiller quelqu'un dont le sommeil aurait été léger.

Quelques jours plus tard, ma mère se mit en devoir de m'inculquer vigoureusement les notions d'écriture et de lecture profanes. Elle acheta des livres et ce fut dans l'un d'eux, *la Parole maternelle*, que je surmontai en quelques jours les difficultés de l'alphabet. Ma mère me proposa d'apprendre des poésies par cœur ; et ce fut de ce jour-là que datèrent nos réciproques afflictions.

L'une de ces poésies était ainsi conçue :

> Route longue, route droite,
> Que d'espace Dieu t'a donné !
> La hache ni la pelle ne t'ont égalisée
> Tu es douce au sabot et riche de poussière.

J'articulais d'une manière défectueuse et ma mère me reprenait, mais je persistais dans mes errements.

Elle s'irritait, me traitant de benêt et de têtu, et ces paroles étaient dures à entendre. J'essayais très consciencieusement de me rappeler les vers maudits ; mentalement je les récitais sans faute, mais dès que je voulais les dire à haute voix, je me trompais. Je me mis à haïr ces insaisissables phrases et, de rage, je les mutilai de propos délibéré, en disposant à la file l'un de l'autre des mots stupides qui avaient à peu près le même son ; j'étais enchanté quand ces vers ensorcelés ne présentaient plus aucun sens.

Mais ce plaisir me coûta cher : un jour, après une leçon qui avait satisfait ma mère, elle me demanda si je pouvais enfin lui réciter les vers ; et sans le vouloir, je me mis à murmurer :

Route, voûte, droite, roide
Sabot, rabot, radeau...

Je me repris, mais trop tard ; ma mère, les mains appuyées à la table, se leva et scanda :

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Je ne sais pas, — avouai-je.

— Dis-moi ce que cela signifie !

— Je dis ça comme ça...

— Pourquoi?

— C'est amusant !

— File dans le coin !

— Pourquoi?

Elle répéta tout bas mais d'un ton menaçant :

— Au coin !

— Dans lequel?

Sans me répondre, elle me dévisagea de telle sorte que je perdis totalement la tête, ne comprenant pas du tout ce qu'elle voulait. Dans l'angle des icones, il y avait une petite table ronde qui supportait un vase garni d'herbes et de fleurs sèches ; l'autre coin était occupé par le lit, le troisième, par une malle recouverte d'un tapis ; le quatrième coin occupé par la porte n'existait pas.

— Je ne sais pas ce que tu veux ! — déclarai-je, désespérant de la comprendre.

Elle se rassit, garda le silence et s'essuya le front et les joues ; puis elle demanda :

— Grand-père t'a-t-il déjà mis au piquet dans un coin?

— Quand?

— Mais, peu importe : un jour ou un autre ! — cria-t-elle, en frappant à deux reprises sur la table.

— Non, je ne me rappelle pas.

— Sais-tu que c'est une punition que d'être relégué dans un coin?

— Non. Pourquoi est-ce une punition?

Elle poussa un soupir.

— Hou ! Viens ici !

Je m'approchai d'elle et demandai :

— Pourquoi te fâches-tu contre moi?

— Et pourquoi estropies-tu volontairement les vers que je te donne à apprendre?

Tant bien que mal, je lui expliquai que lorsque je fermais les yeux, je me rappelai les vers tels qu'ils étaient imprimés, mais dès que je récitais, d'autres mots me venaient à l'esprit.

— Ne jouerais-tu pas la comédie?

Je répondis négativement, mais aussitôt, je me demandai si, en effet, il n'y avait pas là quelque hypocrisie de ma part. Et soudainement, sans me hâter, je récitai les vers d'une façon si correcte que j'en restai étonné et anéanti.

Sentant que mon visage s'empourprait, que mes oreilles s'alourdissaient et s'injectaient de sang et qu'un bourdonnement désagréable résonnait dans mon cerveau, je demeurai debout devant ma mère, écrasé de honte ; à travers mes larmes, je vis que sa figure s'était assombrie et attristée, que ses sourcils se fronçaient et qu'elle pinçait les lèvres.

— Qu'est-ce que cela veut dire? — demanda-t-elle d'une voix changée. — Tu le faisais donc bien exprès...

— Je ne sais pas. C'est sans le vouloir...

— Que tu es pénible ! — conclut-elle en baissant la tête. — Va-t'en !

Elle exigea que j'apprisse tous les jours de nouvelles poésies, et ma mémoire se faisait de plus en plus rebelle en même temps que l'invincible désir de mutiler ces lignes égales en y ajoutant d'autres mots s'intensifiait en mon esprit. J'y parvenais sans difficulté ; les vocables inutiles venaient à mes lèvres par essaims, embrouillant très vite ce qui était

écrit dans le livre. Souvent, il arrivait qu'une ligne tout entière m'était invisible, et quelques efforts que je fisse pour la saisir, elle se dérobait tout à fait à ma mémoire. Une plaintive élégie du prince Viazemsky, je crois, me causa beaucoup d'ennuis :

> A l'heure matinale et à l'heure vespérale,
> Beaucoup de vieillards, de veuves et d'orphelins...
> . . . .
> Demandent la charité au nom du Christ.

J'oubliais régulièrement le troisième vers :

> Passent sous les fenêtres avec leur besace.

Fort mécontente, ma mère racontait mes exploits à mon aïeul, qui disait d'un ton menaçant :

— C'est de l'espièglerie ! Il sait les prières mieux que moi ! Il ruse, il a une mémoire extraordinaire ; quand quelque chose s'est gravé en lui, c'est indéracinable. Tu devrais le fouetter !

Grand'mère me confondait aussi :

— Il se rappelle les contes, il se rappelle les chansons, et les chansons, n'est-ce pas aussi de la poésie !

Tout cela était exact et je me sentais coupable ; mais dès que je me mettais à apprendre des vers, d'autres mots surgis on ne sait d'où rampaient comme des blattes et venaient s'assembler d'eux-mêmes en lignes plus ou moins rythmées :

> A notre portail, beaucoup de vieillards et d'orphelins
> Viennent, pleurnichent, demandent du pain,
> Ils le prennent et le portent à Pétrovna.
> Ils le lui vendent pour ses vaches
> Et s'en vont boire de l'eau-de-vie dans le ravin !

La nuit, couché dans la soupente avec grand'mère, je la fatiguais en lui répétant ce que je me rappelais de mes leçons et aussi tout ce que j'avais composé moi-même. Parfois, elle riait de bon cœur, mais la plupart du temps, elle me grondait :

— Tu vois, tu sais tes poésies, tu peux donc les apprendre par cœur quand tu veux ! Mais il ne faut pas te moquer des

mendiants ! Que Dieu soit avec eux ! Jésus était pauvre et les saints aussi...

Je murmurais :

> Je n'aime pas les pauvres, ni grand-père non plus !
> Que faire? Dieu me pardonne,
> Grand-père cherche toujours des prétextes pour me battre !

— Que chantes-tu là? Que ta langue se dessèche ! — se fâchait alors l'aïeule. — Si ton grand-père t'entendait parler ainsi !

— Tant pis !

— Tu as tort de faire le polisson et de chagriner ta mère ! Elle a bien assez de soucis sans cela ! — m'exhortait la bonne vieille, d'une voix affectueuse et mélancolique.

— Quels soucis a-t-elle?

— Tu ne peux pas comprendre... Tais-toi !

— Je sais ! C'est grand-père qui la...

— Tais-toi, te dis-je !

J'étais malheureux ; j'éprouvais un sentiment proche du désespoir ; mais, comme pour une raison inconnue, je voulais le dissimuler, j'accumulai équipées sur insolences. Les leçons de ma mère devenaient de plus en plus fréquentes et de plus en plus incompréhensibles ; si j'apprenais sans peine l'arithmétique, je détestais la dictée et ne saisissais rien à la grammaire. Mais ce qui m'accablait surtout, c'était que ma mère souffrait de vivre chez grand-père ; je le voyais et je le sentais ; elle devenait sombre, ses yeux se faisaient lointains ; pendant de longs moments, elle restait assise, silencieuse, à la fenêtre qui donnait sur le jardin. Elle semblait s'être fanée. A son arrivée, elle était fraîche et alerte ; maintenant, des cernes entouraient ses yeux ; durant des journées entières, elle restait dépeignée, vêtue d'une robe chiffonnée, au corsage mal boutonné. Tout cela me contristait et me vexait : elle aurait dû être toujours belle, sévère, bien habillée, mieux que tout le monde !

A l'heure des leçons, elle fixait sur le mur un regard vague, m'interrogeait d'une voix lassée, oubliait mes réponses, et s'emportait pour des riens. Cela aussi m'offensait : ma mère devait être juste, plus juste que tout le monde, comme dans les contes de fée.

Parfois, je lui demandais :

— Tu n'es pas heureuse avec nous?

Elle me répondait d'un ton rageur :

— Occupe-toi de tes affaires !

Je voyais aussi que grand-père préparait quelque chose qui effrayait grand'mère et ma mère. Il s'enfermait avec elle assez souvent dans la chambre qu'avait occupée Bonne-Affaire et je l'entendais geindre et piailler comme le chalumeau de Nicanor, le berger bossu, dont je détestais le son. Au cours d'une de ces conférences, ma mère cria si fort que toute la maison l'entendit :

— Non ! Cela ne sera pas !

Elle claqua la porte et grand-père se mit à vociférer.

C'était le soir ; grand'mère, assise près de la table, à la cuisine, fabriquait une blouse pour son mari murmurant entre ses dents des mots inintelligibles. Lorsque la porte se fût refermée avec fracas, elle s'écria, l'oreille aux écoutes :

— Elle est allée chez les locataires ! Ah ! Seigneur !

Soudain, grand-père se précipita dans la cuisine, courut à grand'mère à qui il asséna un grand coup sur la tête et se mit à siffler en secouant sa main meurtrie :

— Sorcière, tu bavardes toujours et tu racontes tout ce que tu ne devrais pas dire !

— Et toi, tu n'es qu'un vieil imbécile ! — déclara paisiblement grand'mère en rajustant sa coiffe qui avait glissé. — Non, je ne me tairai pas ! Et chaque fois que j'aurai vent de tes projets, je ne manquerai pas de la prévenir régulièrement.

Il se jeta sur elle et se mit à cogner à coups redoublés sur la grosse tête de sa femme qui, sans se défendre ni le repousser, lui disait :

— Bats-moi ! Bats-moi, imbécile ! Eh bien oui, bats-moi !

Du haut de la soupente, je lançai sur mes grands-parents, les oreillers, les couvertures et même les souliers qui séchaient sur le poêle ; mais mon aïeul, aveuglé par la colère, ne s'en apercevait pas ; grand'mère était tombée par terre et il lui donnait sans répit des coups de pied à la tête ; enfin, il trébucha et tomba en renversant un seau rempli d'eau. S'étant relevé brusquement, crachant et reniflant, il s'enfuit dans sa chambre au grenier. Grand'mère, avec des gémissements, se

redressa à son tour, se hissa sur le banc et se mit à épingler ses cheveux en désordre. Je sautai à bas de la soupente.

— Ramasse les oreillers et remets tout en place, — commanda-t-elle, d'une voix fâchée. — En voilà une idée, de nous lancer la literie ! Est-ce que cela te regarde? Et l'autre, le vieux démon, était-il sorti de ses gonds... l'imbécile !

Soudain, elle poussa un cri et son visage se rida ; penchant la tête elle m'appela :

— Regarde-donc, qu'est-ce que j'ai là qui me fait si mal?

Je fouillai dans son épaisse toison : une épingle à cheveux était profondément enfoncée sous la peau ; je la tirai et j'en trouvai une autre que je voulus arracher également, mais mes doigts s'engourdissaient :

— J'aime mieux appeler mère, cela me fait peur !

Elle fit un geste :

— Non, non ! Je ne veux pas que tu l'appelles ! C'est un vrai bonheur qu'elle n'ait rien vu ni entendu ! Va-t'en !

Et de ses agiles doigts de dentellière, elle se palpa la tête sous sa luxuriante chevelure noire. M'étant un peu remis, je l'aidai à sortir de la chair deux grosses épingles courbées.

— Cela te fait mal?

— Ça n'a pas d'importance, demain, je prendrai un bain, je me laverai la tête et il n'y paraîtra plus.

Et elle implora d'une voix caressante :

— Tu ne raconteras pas à ta mère qu'il m'a battu, n'est-ce pas? Ils sont déjà assez irrités l'un contre l'autre sans cela. Tu ne diras rien, n'est-ce pas, mon petit?

— Non !

— Bien ; rappelle-toi ta promesse ! Viens, nous allons tout ranger ensemble ! Est-ce que j'ai des marques sur le visage? C est parfait ; comme cela, personne ne s'apercevra de rien !

Elle se mit à nettoyer le plancher et je lui dis avec conviction :

— Tu es une vraie sainte : on te tourmente, on te persécute, et cela ne te fait rien !

— Quelles bêtises tu dis là ! Moi, une sainte... Ah ! tu en as des trouvailles !

Longtemps, elle grommela en se traînant sur les genoux tandis qu'assis sur le marchepied du poêle je me creusais la

tête pour savoir comment je pourrais bien punir grand-père de sa conduite et la venger du même coup !

C'était la première fois qu'il avait battu sa femme d'une façon aussi infâme et aussi atroce, en ma présence tout au moins. Dans la pénombre, je revoyais son visage écarlate et fulminant et ses cheveux qui flottaient en désordre. L'outrage brûlait mon cœur et je souffrais de ne pas imaginer des représailles dignes de l'injure.

Mais deux ou trois jours plus tard, étant entré je ne sais pourquoi dans la chambre qu'il occupait au grenier, je le vis assis sur le plancher devant un coffre ouvert, où il rangeait des documents. J'aperçus sur une chaise le calendrier ecclésiastique qu'il aimait tant : c'étaient douze feuilles d'un papier gris assez épais et divisées en autant de carrés qu'il y avait de jours dans le mois ; dans chaque carré, on avait dessiné la silhouette du saint du jour. Grand-père faisait grand cas de son calendrier et ne m'autorisait à le regarder que dans de très rares occasions où il avait été tout particulièrement satisfait de mon travail ou de ma conduite. J'examinais toujours avec un sentiment singulier ces jolies petites images, grises et serrées les unes contre les autres. Je connaissais la vie de quelques-uns des personnages représentés, celle de Kirike d'Oulita, de Varvara la grande martyre, de Pantéléimone et d'autres encore. J'aimais surtout la mélancolique histoire d'Alexis, le saint homme de Dieu et les beaux vers qui la racontaient. Grand'mère me les récitait souvent et d'un accent qui me touchait. Je regardais parfois ces martyrs, qui se comptaient par centaiens et je me consolais un peu en pensant qu'il y a toujours eu des gens persécutés pour leur foi...

Je tenais ma vengeance. Je résolus de couper ce calendrier en mille morceaux, et lorsque grand-père s'en alla vers la lucarne pour déchiffrer un papier, je m'emparai de quelques feuilles. Ceci fait, je descendis vivement, sortis les ciseaux de la table de grand'mère et grimpai dans la soupente où je me mis à taillader la tête des saints. Après avoir décapité une rangée de martyrs, je jugeai dommage d'abîmer le calendrier, et je divisai la feuille en suivant la ligne qui séparait les carrés. Je n'avais pas encore détaché la seconde rangée

que grand-père, pénétrant dans la cuisine, montait sur le marchepied et demandait :

— Qui est-ce qui t'a permis de prendre le calendrier?

En apercevant les petits fragments de papier éparpillés sur les planches, il les ramassa et les porta à son visage, puis les jeta et les ramassa de nouveau. Son menton tremblait, sa barbe avait des frémisssments et il respirait avec une telle force que les débris des saints s'envolèrent sur le plancher.

— Qu'as-tu fait, misérable? — s'écria-t-il enfin il et me tira par le pied ; je fis le saut périlleux en l'air : grand'mère, juste à temps, me reçut dans ses bras et le vieux nous donna une volée de coups de poings en glapissant :

— Je vais le tuer !

Ma mère parut ; je me retrouvai dans le coin près du poêle ; elle se tenait devant moi, barrant le passage à grand-père, dont elle s'efforçait d'emprisonner les mains menaçantes. Elle s'exclama :

— Quelle abomination ! A quoi pensez-vous?

Grand'père s'effondra sur le banc près de la fenêtre et se mit à geindre :

— Vous m'avez tué ! Tout le monde est contre moi, tout le monde !

— N'avez-vous pas honte? — reprit la voix sourde de ma mère. — Vous jouez constamment la comédie !

Mon aïeul criait, tapait des pieds. Sa barbe se hérissait drôlement et ses paupières étaient baissées. Il me sembla qu'il avait réellement honte, qu'il jouait la comédie et qu'il ne fermait les yeux que pour ne pas se trahir.

— Je vous collerai ces morceaux sur de la toile ; ce sera plus solide qu'avant, — promit ma mère, en examinant feuilles et fragments. — Vous voyez, c'est déjà tout chiffonné et usé ; il tombait en poussière, ce calendrier...

Elle lui parlait sur le ton sévère qu'elle employait avec moi lorsque je ne comprenais pas les explications au cours des leçons. Tout à coup, grand-père se leva et après avoir craché, commanda :

— Tu colleras cela aujourd'hui même ! Je vais tout de suite t'apporter les autres feuillets !

Il se dirigea vers la porte ; mais arrivé sur le seuil, il se retourna et me désignant de son doigt tordu :

— Quant à lui, il faut le fouetter !

— Oui, certes ! — acquiesça ma mère en se penchant vers moi. — Pourquoi as-tu agi de la sorte?

— Parce qu'il a battu grand'mère et cela je ne le veux pas, ou bien je lui couperai la barbe !...

Grand'mère, qui enlevait son corsage déchiré hocha la tête et me blâma.

— Tu ferais mieux de te taire, ainsi que tu me l'avais promis !

Ma mère la regarda, traversa la cuisine et revint vers moi :

— Quand l'a-t-il battue?

— Toi, Varioucha, tu devrais avoir honte d'interroger cet enfant, et d'abord cela ne te regarde pas, — intervint grand'mère, irritée.

Ma mère l'enlaça :

— Ah ! maman, ma chère petite maman...

— Laisse-moi ! Laisse-moi !

Elles se regardèrent et se turent, puis se séparèrent : on entendait grand-père qui piétinait dans le corridor.

Dès son retour, ma mère s'était liée avec la joyeuse petite femme du militaire, et presque tous les soirs, elle se rendait chez cette dernière, qui recevait aussi les belles dames et les officiers de la maison Belteng. Grand-père était mécontent de ces visites : plus d'une fois, pendant le souper, il brandissait sa cuiller en maugréant :

— Les maudits ! Les voilà encore réunis ! Ils m'empêcheront jusqu'au matin de fermer l'œil !

Bientôt, il donna congé au militaire, et dès que l'appartement fut vide, ramena on ne sait d'où deux voitures de meubles dont il garnit les pièces qui donnaient sur la rue. Il les ferma ensuite avec un grand calme et déclara :

— Nous n'avons pas besoin de locataires. C'est moi dorénavant qui recevrai les visites !

Et ce fut ainsi que le dimanche nous eûmes des hôtes ; c'était Matriona Serguiéva, la sœur de grand'mère, une blanchisseuse qui avait un grand nez, une voix criarde et qui por-

tait une robe de soie et une coiffe couleur d'or. Elle était accompagnée de ses fils Vassily et Victor ; le premier, tout en gris était un bon et joyeux gaillard, qui exerçait la profession de dessinateur ; son frère exhibait un costume plus fantaisiste et son visage étroit était parsemé de taches de rousseur ; sa tête avait la même forme que celle d'un cheval. Dès le corridor quand il arrivait on l'entendait fredonner :

— André-papa, André-papa...

L'oncle Jacob avec sa guitare venait aussi et amenait avec lui un horloger chauve et borgne, personnage fort réservé que son long vêtement noir faisait ressembler à un moine. Il s'asseyait toujours dans un coin, penchait la tête de côté et souriait. Il n'avait rien de particulièrement brillant, mais son œil unique se posait sur les gens avec une insistance bizarre. Je ne l'ai guère entendu répéter que ces paroles, toujours les mêmes :

— Ne vous donnez pas la peine, cela n'a pas d'importance...

Lorsque je l'aperçus pour la première fois, je me rappelai tout à coup une chose vue bien longtemps auparavant, à l'époque où nous habitions encore la rue Neuve : au roulement lugubre et sonore des tambours, une haute télègue noire, entourée de soldats et de curieux avait passé devant notre maison. Elle venait de la prison et se dirigeait vers la place ; à l'intérieur était assis une petit homme coiffé d'une casquette de drap de forme ronde et chargé de chaînes. Une planche noire qui portait une inscription en grosses lettres était pendue sur sa poitrine. L'homme baissait la tête comme pour lire sa pancarte ; ses jambes tremblaient et les chaînes dont il était chargé cliquetaient.

Aussi, lorsque ma mère dit à l'horloger : « Voici mon fils ! » je reculai précipitamment et me cachai les mains derrière le dos.

— Ne vous donnez pas la peine ! — fit-il et sa bouche se tordit en une affreuse grimace ; il me saisit à la ceinture, m'attira à lui, me fit pirouetter sur moi-même avec rapidité et sans aucun effort me relâcha en me complimentant :

— Il n'y a pas à dire, c'est un robuste gaillard !

Installé dans un fauteuil de cuir, si vaste qu'on pouvait s'y coucher, je pus me rendre compte de quelle façon ennuyeuse

les grandes personnes s'amusaient. Le visage de l'horloger se transformait sans cesse et je trouvais la chose à la fois suspecte et bizarre ; on aurait dit que cette physionomie adipeuse fondait ; quand l'homme souriait ses grosses lèvres s'en allaient sur la joue droite et le nez aussi voyageait, comme un petit pâté sur une assiette. Les grandes oreilles écarquillées remuaient drôlement ; tantôt elles se soulevaient en même temps que le sourcil de l'œil sain, tantôt elles se rabattaient vers les pommettes ; il me semblait que si l'horloger avait voulu, il aurait pu en couvrir son nez. Parfois, après avoir poussé un profond soupir, il sortait une langue aussi ronde qu'un pilon, et lui faisait décrire un cercle régulier en léchant ses épaisses lèvres huileuses. Tout cela, sans me divertir expressément, m'intéressait et m'incitait à le guetter sans cesse.

On prenait du thé additionné de rhum, on buvait les liqueurs de grand'mère, des ratafias verts ou jaunes comme de l'or. On mangeait de succulents beignets à la crème et des galettes au miel saupoudrées de graines de pavot. On avait chaud, on transpirait, on soufflait pour s'éventer et on faisait des compliments à mon aïeule. Lorsque les convives étaient rassasiés, ils allaient gravement s'asseoir sur d'autres chaises et, sans trop insister, on demandait à l'oncle Jacob de faire un peu de musique.

Il s'exécutait : penché sur sa guitare, et pinçant les cordes il chantonnait d'une voix désagréable et obsédante :

Eh, nous avons vécu comme nous avons pu, en criant par la ville,
On a tout raconté en détail à la dame de Kazan.

Je trouvais cette mélodie très triste ; grand'mère aussi, sans doute, car elle disait :

— Jacob, si tu nous jouais autre chose, une véritable chanson ! Te rappelles-tu, Matriona, les belles chansons qu'on savait dans le temps?

La blanchisseuse tapotait sa robe et répondait d'un ton sentencieux :

— La mode a changé depuis, ma chère...

Mon oncle, pour regarder grand'mère, plissait les paupières comme si elle avait été très loin de lui, et s'obstinait à émettre des sons lugubres.

Grand-père énumérant quelque chose sur ses doigts, conversait mystérieusement avec l'horloger ; l'autre, le sourcil haussé, regardait du côté de ma mère et hochait la tête, tandis que son visage huileux tremblotait.

Ma mère, elle, s'asseyait toujours entre les deux Serguiéf : à voix basse et d'un air grave elle s'adressait à Vassily qui soupirait et répondait :

— Oui, il faut réfléchir à cela...

Victor souriait, repu et satisfait, traînant les pieds sur le plancher jusqu'à ce qu'il reprit sa rengaine :

— André-papa, André-papa...

Tout le monde se taisait, on le regardait avec étonnement et sa mère expliquait d'un ton important :

— C'est du théâtre qu'il a rapporté cela ; on chante cet air au théâtre...

Il y eut deux ou trois de ces soirées, et j'en ai conservé le souvenir le plus mortellement ennuyeux qu'il soit possible d'imaginer. L'horloger ensuite vint chez nous, de jour.

C'était un dimanche, immédiatement après la dernière messe. Installé dans la chambre de ma mère, je l'aidais à retirer les perles d'une broderie déchirée, lorsque la porte s'entre-bâilla et le visage effrayé de grand'mère apparut :

— Varioucha, il est là ! — chuchota-t-elle.

Ma mère ne remua pas, et n'eut pas même un tressaillement ; la porte s'ouvrit de nouveau et grand-père, s'arrêtant sur le seuil, s'écria d'une voix solennelle :

— Varioucha, habille-toi et viens !

Sans se lever ni le regarder, ma mère demanda :

— Où dois-je aller?

— Viens, te dis-je ! Trève de discussion ! C'est un homme tranquille, qui connaît bien son métier : ce sera un bon père pour Alexis...

Grand-père parlait d'un ton grave et inusité.

Mère l'interrompit tranquillement :

— Je vous préviens que cela ne se fera pas...

Mon aïeul fit un pas vers sa fille et allongea les bras ; on eût dit qu'il venait de perdre brusquement la vue. Le dos voûté, il râla, tout hérissé de colère :

— Viens ! Sinon, je te traînerai... par les cheveux...

— Vous me traînerez? — répéta ma mère en se levant ; elle avait blêmi et ses yeux s'étaient durcis.

Rapidement, elle enleva jupes et corsage, puis, lorsqu'elle fut en chemise, elle s'approcha de grand-père :

— Eh bien, traînez-moi!

Les dents découvertes, il la menaça du poing :

— Varioucha, habille-toi !

L'écartant d'un geste, ma mère saisit la poignée de la porte :

— Allons, viens donc !

— Je te maudirai ! — chuchota grand-père.

— Cela m'est égal. Venez-vous?

Elle ouvrit la porte ; mais mon aïeul, la retenant par le pan de sa chemise, tomba à genoux, haletant :

— Varioucha, coquine, tu vas me couvrir de honte ! Et tu seras perdue...

Il geignit encore d'une voix plaintive :

— Mère... mère...

Grand'mère, en agitant le bras, comme pour chasser une poule, barrait déjà le passage à ma mère ; elle la fit rentrer dans la pièce et grommela entre ses dents :

— Varioucha, à quoi penses-tu? Veux-tu bien rester ici, effrontée !

Elle la poussa encore, puis après avoir mis le verrou, elle se pencha vers grand-père, qu'elle releva d'une main tout en le menaçant de l'autre :

— Hou, hou ! Vieux démon, vieux nigaud !

L'ayant assis sur le canapé où il s'effondra comme une loque, la bouche ouverte, grand'mère s'adressa à sa fille :

— Et toi, rhabille-toi !

Ramassant ses vêtements épars sur le plancher, ma mère déclara :

— Je n'irai pas vers lui, vous entendez ?

Grand'mère me poussa à bas du canapé :

— Va vite chercher une cruche d'eau !

Elle parlait bas, presque en chuchotant, mais d'un ton calme et autoritaire. Je filai par le corridor ; dans une des pièces sur le devant de la maison, des pas lourds et cadencés résonnaient tandis que dans la chambre de ma mère, sa voix sonore s'élevait :

— Je partirai demain !

J'entrai dans la cuisine et je m'assis à la fenêtre ; il me semblait que je rêvais.

Grand-père gémissait et sanglotait, grand'mère bougonnait, une porte claqua, puis un silence angoissant plana sur la maison. Je me souvins de ce qu'on m'avait commandé et partis puiser de l'eau avec une jarre de cuivre : en traversant le corridor, je rencontrai l'horloger. La tête baissée, il toussotait et de la main lissait sa casquette de fourrure. Grand'mère, les doigts croisés sur le ventre, le saluait, lui faisait des révérences qu'il ne voyait pas et disait à mi-voix :

— Vous le savez vous-même, l'amour est une chose qui ne se commande pas...

L'horloger trébucha sur le seuil du perron et se précipita dans la cour. Toute tremblante, grand'mère se signa ; je ne savais pas si c'étaient les sanglots ou le rire qui la secouaient ainsi.

— Qu'as-tu? — m'informai-je en courant à elle.

Elle m'arracha la jarre des mains, si brusquement, qu'elle répandit de l'eau sur mes chaussures et m'apostropha :

— Où donc as-tu été la chercher cette eau ? Ferme la porte !

Elle se rendit dans la chambre de ma mère et de la cuisine où j'étais rentré, je les écoutai gémir.

La journée était claire, par les deux fenêtres, à travers les vitres givrées, le soleil hivernal lançait ses rayons obliques ; sur la table dressée pour le dîner, la vaisselle d'étain étincelait, ainsi que les deux carafes, remplies, l'une, de kvass roux, l'autre, d'une infusion d'eau-de-vie, de bétoine et de millepertuis, destinée à grand-père. Par places, les vitres débarrassées du givre laissaient voir sur les toits la neige scintillante ainsi que les petits bonnets d'argent qui coiffaient les pieux de la clôture. Aux montants des fenêtres, dans les cages inondées de soleil, mes oiseaux jasaient : les joyeux serins apprivoisés gazouillaient, les bouvreuils sifflaient, le chardonneret exécutait des roulades. Mais cette gaie et sonore journée ne me réjouissait pas, l'ennui m'envahissait et j'eus envie de donner la liberté à mes oiseaux. J'étais en train de descendre les cages, lorsque grand'mère fit irruption dans la pièce et courut au fourneau en ronchonnant.

— Ah ! les maudits ! Que la peste les emporte tous ! Vieille bête que je suis !

Elle sortit du four une pâte dont elle tapota la croûte avec le doigt ; puis elle cracha à terre avec irritation :

— Le voilà tout sec ! Et moi qui voulais seulement le réchauffer ! Ah ! démons, puissiez-vous donc tous être réduits en miettes ! Et toi, chouette, quand tu auras fini d'ouvrir des yeux grands comme des portes. Ah ! comme j'aimerais à vous casser en morceaux, les uns et les autres !

Retournant le pâté de tous les côtés, pour en tâter la croûte elle se mit soudain à pleurer à chaudes larmes.

Mon grand-père et ma mère survinrent et elle lança le plat sur la table si brusquement que les assiettes sautèrent :

— Regardez : voilà de quoi vous êtes la cause ! Puissiez-vous n'avoir ni fond ni couvercle !

Tranquille et joyeuse, ma mère l'enlaça et la consola, tandis que grand-père, fatigué et ratatiné, s'asseyait à table, nouait sa serviette autour de son cou et maugréait, tout en fronçant les sourcils pour préserver ses yeux du soleil :

— Qu'importe ! Nous avons déjà mangé de bons pâtés ! Le Seigneur est parcimonieux : il vous fait payer les minutes de bonheur par des années de souffrance et ne prête pas à intérêts fixes... Assieds-toi, Varioucha... C'est fini... n'en parlons plus...

On aurait dit qu'il avait perdu la raison ; durant tout le dîner, il parla de Dieu, de l'impie Achab, du sort pénible réservé aux parents ; grand'mère l'interrompait avec brusquerie :

— Mange donc, entends-tu?

Ma mère plaisantait et ses yeux clairs étincelaient :

— Tu as eu peur, tout à l'heure, n'est-ce pas? — me demanda-t-elle en me poussant.

Non, je n'avais pas eu bien peur à ce moment-là. C'était maintenant que je ne me sentais pas à l'aise, que je ne comprenais pas.

Comme d'habitude, le dimanche et les jours de fête, ils mangèrent tant et si longtemps que j'en étais lassé. Il me semblait que je n'avais pas en face de moi ces mêmes personnes qui, une demi-heure auparavant, s'invectivaient, prêtes à se battre. Non, je ne pouvais déjà plus croire qu'ils avaient agi

alors pour de bon et qu'ils avaient pleuré. Leurs cris et leurs larmes, les tourments qu'ils s'infligeaient mutuellement, les scènes qui éclataient pour s'éteindre aussitôt, m'étaient devenus si familiers que tout cela ne parvenait plus à me toucher que très faiblement.

Bien longtemps après, j'ai compris que les Russes, obligés de mener une vie indigente, arrivent à chercher dans le chagrin une distraction. Ils s'en amusent comme des enfants, ils s'y complaisent et il est rare qu'ils aient honte d'être malheureux.

Durant les interminables journées de travail, la douleur elle-même est une fête, et l'incendie un divertissement, comme sur un visage insignifiant toute égratignure est un ornement.

(A suivre.)

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKI)

L'ODYSSÉE

D'UN TRANSPORT TORPILLÉ[1]

Baltimore, États-Unis, 16 juillet 1916.

Mon vieux copain,

C'est tout de même rigolo qu'à deux années d'intervalle je passe le 14 juillet aux États-Unis. Seulement, cette fois-ci, tu n'es pas là, et il n'y a guère de chance que nous tombions en collision. Je me demande si je te trouverais changé, depuis le temps. Peut-être que je ne te reconnaîtrais pas puisque tu t'es rasé la moustache pour faire comme tes camarades. Ce que tu dois le faire à la pose, mon vieux, depuis que te voilà catalogué dans la marine de guerre, mais ça ne prendra pas avec moi. D'ailleurs je ne suis plus le petit gringalet à qui tu flanquais des bourrades pour voir si je tenais sur mes quilles. j'ai une barbe de missionnaire, et ma fiancée dit que j'ai forci et que maintenant j'ai l'air d'un homme. Voilà pour le physique. Pour le reste, c'est encore pire. Faut croire que deux ans de turbin comme celui du *Pamir*. tout ce qu'on voit et tout ce

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars, du 1er avril et du 1er juillet 1917.

qu'on entend, ça met du plomb dans la tête. A la Rochelle, ils m'écoutaient tous comme un oracle, même les vieux, ce qui est plutôt le contraire d'il y a deux ans ! Dame, écoute ! On a réfléchi un peu et on a sa jugeotte. Dans le temps, j'allais à la va comme je te pousse, je me fichais de tout, je trouvais que tout était simple pourvu que j'aie de quoi manger et les pieds au sec sur la passerelle quand on recevait de la flotte. Maintenant, je vois mieux le pourquoi et le comment, je trouve que c'est plus compliqué, et il y a des fois où je pense que je serais bien embarrassé si je devais donner des ordres pour la guerre. C'est l'âge qui vient, la maturité comme ils disent. Alors je me rends compte que plus ça ira plus ça ne fera que croître et embellir, et si jamais j'ai de vraies responsabilités, je serai bien trop vieux et je m'empêtrerai dans un tas de considérations qui m'empêcheront d'agir. Après deux ans de guerre, c'est une conclusion dont je suis sûr ; tous les chefs et manitous sont trop vieux, et ce qui me dégoûte, c'est qu'il y a des chances que j'en fasse autant. Tout le monde n'est pas Fourgues, qui a bientôt la cinquantaine, et se décide en cinq secondes parce qu'il encaisse les responsabilités. Mais pour un comme celui-là, il y en a cent qui sont des chiffes, et le pays pâtit de tout cela.

Tu te demandes si le cafard me prend, de te raconter des balivernes au lieu des histoires du *Pamir* qui te distraient, me dis-tu. Le 14 juillet loin de France, sans un copain pour tailler une bavette, ça me flanque des papillons noirs. Fourgues et Villiers, qui sont bien gentils, ont essayé de me distraire au music-hall de Baltimore, mais tout ça m'embête. Et puis la barbe ! je ne vais pas continuer et je reviens à mes moutons. J'ai pu aller à la Rochelle ; nous t'avons envoyé une carte postale, ma fiancée et moi. Après quinze jours à Bilbao, le *Pamir* a été envoyé au Boucau pour vider son minerai. C'est une sale rade, où on roulait bord sur bord avec une houle de rien, et où il y a une mauvaise tenue sur le fond. Comme Fourgues a vu qu'on serait long à nous décharger, vu qu'il n'y a pas le matériel qu'il faut, il m'a laissé filer à la Rochelle, et je n'ai pas demandé de détails. J'étais bien content que ça aille vite sur le chemin de fer, mais je me demande ce que durera cette facétie de boulotter du charbon pour les voya-

geurs en balade, au lieu de le garder pour les soldats et les armées. Quand j'ai dit ça, on m'a dit que le pays rouspéterait si on faisait des restrictions. C'est un raisonnement de pantoufles, on sera obligé d'y venir tout de même, et alors le gouvernement aura l'air d'y être forcé et de n'avoir rien prévu, tandis que s'il commençait tout de suite, personne ne serait étonné. On en a vu d'autres depuis la guerre, et le pays a les épaules assez solides pour qu'on lui dise la vérité. Seulement c'est la consigne de dire que tout va au mieux et qu'on ne sera jamais obligé de faire comme les Boches. J'ai vu au patelin des tas d'amis qui racontaient les histoires des journaux censurés et qui disaient que tout arrive très bien, qu'on a tout ce qu'il faut, que c'est l'affaire de trois ou quatre mois. D'où est-ce qu'ils sortent, tous ceux-là? . . . .
. . . .
. . . .
. . . Ils n'ont qu'à y venir et ils verront bien. C'est comme les sous-marins boches ! Là-dessus, mon vieux, nous, de la mer, nous n'avons qu'à nous clore le bec. Tout le monde le sait mieux que nous. Pendant deux ou trois jours, au patelin, j'ai dit ce que je pensais, mais je me suis ramassé parce qu'on m'a démontré par *a* plus *b* que les sous-marins c'était de la blague.

Tout ce que je racontais, histoires de mer, voyages, et tout ce que j'avais vu, on m'écoutait et c'était flatteur. Même pour l'histoire de la *Mer-Morte* on trouvait ça très intéressant; bref, c'étaient tous comme des concierges lisant un roman et voulant des détails sensationnels. Mais quand je disais que la *Provence*, la *Ville-de-la-Ciotat*, la *Lusitania* et toute la séquelle c'est le commencement, on disait que j'étais pessimiste et qu'on coulait des tas de sous-marins, qu'il était officiel qu'ils n'en auraient plus, et qu'en tous cas il n'y avait qu'un millième du trafic coulé et que ça ne comptait pas. Le plus bête, c'est que j'étais obligé d'en dire autant à ma fiancée, sans quoi elle se serait mangé les sangs. Elle m'a fait jurer de faire attention et que les sous-marins ne sont pas dangereux, d'avoir toujours ma bouée de sauvaetage sur les épaules. J'ai tout juré. Quand elle pleure je ne sais plus où me mettre. Je ne lui ai pas avoué que le *Pamir* n'a ni T. S. F., ni canons et

qu'il n'était pas près d'en avoir, et que si on rencontre un sous-marin, tout ce qu'on pourra faire ça sera de souffler dessus pour voir s'il éternue. Comme je ne suis resté que cinq jours, les papiers n'étaient pas prêts, on n'a pas pu se marier. Nous avons décidé que ce serait pour la prochaine fois, même si je n'ai que quarante-huit heures de permission. J'ai mis quinze cents francs de côté que je lui ai passés, et elle va arranger tout ça, mobilier et trousseau, pour nous installer dans une petite maison à deux ou trois cents mètres de chez ses parents. Enfin, mon vieux, quoique ça ait été plutôt dur de se quitter à la gare, on sera marié avant un an, j'espère. Fourgues m'avait dit que je pouvais compter sur huit jours, mais le déchargement a été très vite au Boucau à cause que le beau temps est revenu, et j'ai reçu le cinquième jour un télégramme qui me disait de rejoindre Saint-Nazaire au trot, parce que le *Pamir* allait y toucher le surlendemain et que sans doute on allait filer pour l'Amérique. J'ai été plutôt sidéré de cette destination parce que le *Pamir* avait plutôt pris l'habitude de roulailler autour de l'Europe, mais il faut que les marins s'attendent à tout. Ma fiancée m'a bourré ma valise de confitures et m'a fait un gros paquet de faux-cols, de mouchoirs, de chaussettes et de chemises. Marguerite a brodé sur tout cela de chouettes initiales et a ajouté des pochettes en soie, des bretelles de couleur, des cravates idoines. Ce que je suis faraud, mon vieux ! Villiers en crève, lui qui passe son temps chez le chemisier pour lever des lingeries multicolores.

A Saint-Nazaire je n'ai trouvé personne, sauf une lettre chez l'agent de la compagnie, où Fourgues me disait de rejoindre à Boulogne parce qu'on y avait réexpédié le *Pamir* et qu'il m'y attendait le dimanche suivant. Tu vois si je me suis trouvé cruche d'avoir cavalé de la Rochelle sans prendre le temps de souffler, d'autant plus que ça ne me faisait que quarante-huit heures de délai et que je ne pouvais retourner au patelin. Alors je me suis arrêté une journée à Paris. Il y a un gendarme qui m'a arrêté en gare de Nantes et un autre dans le métro de Paris pour savoir ma situation militaire parce que j'étais en civil. Si j'avais su, j'aurais fait tout le voyage avec l'uniforme de la compagnie, tout le monde en France vous

regarde du coin de l'œil et dit des choses déplaisantes quand on n'a pas de tenue militaire.

J'ai retrouvé le *Pamir* à Boulogne dans le bassin Loubet, en train de charger du vieux matériel anglais usé sur le front en France : des wagons, des canons, des automobiles, des hangars, de la ferraille, qu'on allait réparer en Angleterre.

Fourgues m'a expliqué que le *Pamir* devait bien aller en Amérique pour chercher des barres d'acier, pour faire des obus en France, mais que cette commande-là ne devait pas être prête avant un mois, et qu'on en profitait pour nous faire bricoler un petit peu dans la Manche. Comme bricolage c'était plutôt du travail important, attendu qu'on a fait deux voyages aller et retour, et que chaque fois on a pris en Angleterre deux cents à deux cent cinquante châssis de camions ou d'automobiles tout neufs pour le front de France. Ils commencent à démarrer sérieusement, les Anglais. Ils y ont mis le temps, mais ce n'est pas tout à fait la même chose que quand nous y avons passé la première année de la guerre. Je ne sais pas combien il leur faudra de temps pour entraîner leur nouvelle armée et en faire des soldats et des officiers, mais pour ce qui est du matériel ça se pose un peu là. Tu n'as pas idée du trafic qui peut passer entre l'Angleterre et la France ; tous les ports reçoivent : Calais, Boulogne, Fécamp, le Tréport, Dieppe, le Havre, Rouen, Caen, sans compter les petits. Et ils sont chargés ceux-là ! A peine arrivé en Angleterre, ça ne faisait pas long feu, le *Pamir* était collé à quai, on lui extirpait sa camelote et on lui en fourrait d'autre. Ça durait plus longtemps en France, mais ça va tout de même un petit peu mieux que l'an dernier. Oh ! ça n'est pas le rêve, et tu te demandes souvent ce que fabriquent les bateaux et les wagons vides ; enfin, dans quatre ou cinq ans, les officiels et les Lebureau regarderont peut-être leur montre au lieu d'empiler du papier.

Enfin, on est parti pour Baltimore, avec quelques dizaines de caisses d'exportation française ; des tissus, des articles de Paris, pas grand'chose. Quand je pense que les Allemands continuent à envoyer leurs catalogues et leurs marchandises dans le monde entier, par l'intermédiaire des neutres, et qu'on trouve moyen de faire filer un *Pamir* de trois mille

tonnes avec à peine deux ou trois cents tonnes de pacotille, je trouve que ce n'est pas la peine de chanter dans les journaux qu'il faut faire des économies. Ce petit voyage d'Atlantique aura coûté quelque vingt mille balles à la princesse, qu'elle aurait pu récupérer en partie. Et c'est partout comme ça. on peut préparer un nouvel emprunt. Fourgues dit que c'est économiser sur les centimes et jeter les milliards à l'eau.

Villiers et Fourgues ont passé leur temps à s'attraper pendant la traversée, à table, en discutant tout ce qui arrive depuis deux ou trois mois : la rébellion d'Irlande, la retraite de Mésopotamie, l'affaire du Jutland, la mort de Kitchener, sans compter nos histoires à nous . . . .

. . . .

. . . . Au début, Fourgues tenait un peu la dragée haute à Villiers, parce qu'il croyait que l'autre le contredisait pour le faire monter à l'arbre, et il lui a dit deux ou trois fois que ça suffisait, et qu'il était inutile de continuer sur ce ton-là. Mais ça c'était en Méditerranée, quand Villiers est venu à bord avec ses cravates et ses mains soignées. Comme il a reclinqué la machine en deux temps trois mouvements et que tout marche sur des roulettes, Fourgues a compris qu'on ne pouvait pas la lui faire, et que c'est chic d'avoir un officier sur qui on peut compter. Maintenant il lui demande son avis sur des tas de questions techniques. Mais pour les grandes discussions navales et politiques de la guerre, ils se bousculent comme des chiffonniers, ils sont au fond du même avis, mais je commence à croire que ça les amuse de se chamailler. Villiers a une petite manière de discuter avec une voix calme, comme s'il avait peur de déranger sa raie ou son faux-col. Fourgues essaie de tenir le coup et il dit :

— Eh bien ! Villiers, causons tranquillement, on n'est pas du même avis, mais ça fera du bien à ce petit-là d'entendre vos raisonnements.

Le petit, c'est moi. Depuis que Villiers est arrivé, Fourgues m'a mis dans le tiroir, parce que je n'ai pas l'estomac à lui tenir tête. Et puis il m'en veut parce que je ne me suis pas marié à la Rochelle. Il me répète que je suis un tire-au-flanc, que la prochaine fois il ira avec moi à la Rochelle et me

conduira à la mairie en sortant du train. Si ça doit me faire rappliquer plus tôt, je ne demande pas mieux.

Donc je les écoute, sans être forcé de répondre. Quand Villiers est optimiste, Fourgues dit que tout est fichu ; quand Villiers est pessimiste, Fourgues dit que les Alliés n'ont pas raté une seule bêtise, et que du moment que les Boches ne les ont pas eus, on tient le bon bout et on leur rentrera dedans. Seulement il dit tout cela en rugissant, parce qu'après cinq minutes il ne peut pas tenir le coup devant l'impassibilité de Villiers.

Je crois qu'à chaque repas ils ont parlé de cette histoire du Jutland : savoir qui était battu, quels étaient les résultats, etc. Villiers est en relations avec des tas d'officiers-mécaniciens de la marine de guerre, qui ont passé comme lui aux Arts et Métiers, et puis il a l'habitude des chiffres et de la précision. Il dit que des histoires comme le Jutland ça fait du tapage dans les journaux et dans les discours, mais qu'au fond ça ne sert exactement à rien. Fourgues, lui, est pour taper sur les Allemands, toutes les fois qu'on peut, et il dit que si les Anglais avaient pu démolir la flotte allemande tout entière, la guerre serait bien avancée. Villiers répond que ce n'est pas vrai du tout, que même si tous les gros bateaux allemands étaient au fond, leurs côtes seraient défendues aussi bien par les canons et les mines et les sous-marins et les zeppelins, et que les Anglais n'en approcheraient pas davantage ; il dit aussi que, même si les Allemands avaient perdu tous les gros bateaux, ça ne changerait pas un iota à la guerre sous-marine, et que les sous-marins, nous empoisonneraient autant; que les cuirassés c'est de l'histoire ancienne, comme qui dirait les canons qui se chargent par la gueule ; qu'il n'y avait plus, dans l'avenir, que les sous-marins, les mines, les navires légers qui feraient du vrai travail, comme cette guerre le démontrait. . . . .

. . . .

. . . Quoique je sache que c'est plutôt l'avis de Fourgues, il répondait, rien que pour tenir tête, que tant qu'un côté ferait des gros bateaux, l'autre était obligé d'en faire. Mais Villiers n'a pas été collé, il a demandé avec quoi le *Gambetta*, l'*Ocean*, le *Crecy*, la *Hogue*, l'*Aboukir*, le *Bouvet*, le *Hampshire*

et toutes les autres grosses barques avaient été coulées ; pas par des gros navires, mais par des torpilles qui coûtent vingt mille francs au plus et envoient trébucher des cuirassés de cinquante millions et plus ; que si chaque bateau de cinquante millions avait servi à faire, par exemple, vingt-cinq sous-marins torpilleurs ou porteurs de mines, les Alliés en auraient peut-être un millier, et les Allemands pourraient avoir tous les dreadnoughts du monde, ils n'oseraient pas mettre le nez dehors ; et qu'inversement, si les Allemands avaient cinq cents ou mille sous-marins au lieu de gros bateaux, ils nous rendraient la vie intenable sur mer, mais que, comme ce ne sont pas des gens qui s'obstinent dans de mauvaises voies, ils auront vite compris que le sous-marin et la mine étaient l'arme maritime, et allaient en sortir comme des petits pâtés. Fourgues m'avait assez répété cette histoire-là pour que je sache que Villiers avait fait mouche ; mais il a voulu ergoter. Alors Villiers lui a dit un soir :

— Je vous apporterai demain un calcul de ce qu'à coûté la bataille du Jutland, d'après les comptes rendus officiels qu'on a eus au départ d'Angleterre, et vous verrez si ça vaut la peine de construire de gros bateaux.

Il est revenu le lendemain avec son topo au déjeuner, et Fourgues s'est ramassé. Villiers m'a permis de le recopier pour te l'envoyer. Il l'a mis à jour avec les derniers tuyaux qu'on a eus en Amérique, et il n'y a pas à dire, on ne peut pas sortir de là, c'est des chiffres. Voilà le topo. Je te le copie tel quel, comme l'a arrangé Villiers.

COÛT DE LA BATAILLE DU JUTLAND

Le total de l'argent perdu dans la bataille du Jutland se divise en cinq chapitres :

1° Navires anglais et allemands coulés ;

2° Réparations des navires avariés ;

3° Dépenses de l'artillerie ;

4° Dépenses de charbon et accessoires ;

5° Capital représenté par les hommes noyés et les pensions aux ayants droit.

CHAPITRE I. — NAVIRES COULÉS

		Francs
Allemands :	*Dörflinger*	60 millions
	Lützow	60 —
	Kaiser	60 —
	Hindenburg	60 —
	Pommern	30 —
	Elbing	10 —
	Wiesbaden	10 —
	Rostock	10 —
	Frauenlob	6 —
	Neuf destroyers (en tout) (environ)	27 —
	Un sous-marin —	2 —
	Total allemand	335 millions
Anglais :	*Invincible*	50 millions
	Indefatigable	50 —
	Queen Mary	60 —
	Black-Prince	30 —
	Warrior	30 —
	Defence	35 —
	Huit navires légers (en tout). (environ)	25 —
	Total anglais	280 millions
	Total général des navires coulés	615 millions

CHAPITRE II. — RÉPARATIONS DE NAVIRES AVARIÉS

Le nombre des navires avariés est de beaucoup supérieur à celui des navires détruits. Quelques-uns sont certainement inutilisables et représentent la perte sèche de leur valeur. Il est impossible de déterminer le prix de la réparation des autres, mais on ne doit pas être loin de la vérité en estimant ce chapitre à environ le tiers du chapitre des destructions totales, soit environ 200 millions, qui, ajoutés au premier total, font environ 800 millions.

CHAPITRE III. — DÉPENSES DE L'ARTILLERIE

Il y avait cinquante gros navires environ engagés dans la bataille, armés de canons de 305, 340 ou 380, en nombre variable. En admettant le nombre moyen de 10 canons par bateau, tirant deux coups à la minute et d'un prix moyen de 3 000 francs par coup, cela fait $50 \times 10 \times 2 \times 3\,000 = 3$ millions de francs par minute. En totalisant les minutes de tir et en admettant 45 minutes pour l'ensemble, cela ferait $3 \times 45 = 135$ millions. Si l'on ajoute le tir de l'artillerie moyenne,

les canons éclatés ou à changer, on peut admettre un total d'artillerie voisin de 150 millions, qui, ajoutés aux autres, font 950 millions.

CHAPITRE IV. — DÉPENSES DE CHARBON ET ACCESSOIRES

Un gros navire à toutes vitesses brûle environ 1 000 tonnes par jour à environ 50 francs la tonne (sinon plus), soit 50 000 francs en un jour. On peut considérer que l'ensemble des opérations à grande vitesse et chauffe activée a duré au moins un jour, soit 2 millions et demi pour les gros bateaux seuls : si l'on ajoute le charbon des petits bateaux cela fait bien 3 millions. Les usures de chaudières, de dynamos, de mécaniques, autres que celles provenant d'avaries de combat, font bien monter ce total à 20 millions, qui, ajoutés aux 950 précédents et en arrondissant pour les imprévus, constituent un total d'environ 1 milliard pour le matériel seul.

CHAPITRE V. — CAPITAL REPRÉSENTÉ PAR LE PERSONNEL

Certains bateaux n'ont eu qu'un ou quelques hommes sauvés. Le nombre total des morts excède assurément 10 000 hommes. Beaucoup de blessés aussi, les uns définitifs, les autres à moitié mutilés. En admettant un total de 20 000 personnes pour qui l'État doit payer une pension, soit à eux, soit à leurs ayants droit, et mettant une moyenne de 10 000 francs par pension annuelle, on arrive à 20 millions d'arrérages annuels, soit 5 p. 100, un capital immobilisé de 400 millions. Il est impossible d'apprécier la valeur intrinsèque que représentent les 10 000 tués et les 10 000 blessés, tous pris parmi les plus valides des deux nations, non plus que les ruines engendrées par leur mort dans les familles : mais on n'est pas loin de la vérité en posant à 500 millions le total de la perte humaine, ce qui, ajouté au milliard précédent, met les quelques heures de la bataille du Jutland à 1 milliard 500 millions environ.

Voilà le topo de Villiers. Pour la forme, Fourgues a voulu chicaner sur tous les articles, mais Villiers était solide au poste, parce qu'il avait calculé tout cela d'après des revues techniques qu'il avait prises en France et en Angleterre, et il a dit qu'il était resté plutôt en dessous de la vérité, vu que les bateaux coûtent toujours plus cher qu'on ne le dit officiellement, qu'en temps de guerre le charbon, les obus et tout montaient de semaine en semaine, et qu'il était bien gentil d'avoir pris du 5 p. 100 au lieu de 9 p. 100 pour les pensions.

— D'ailleurs, commandant, ce n'est pas la question d'ergoter sur cent millions de plus ou de moins. Mettons n'importe quel prix entre un et deux milliards. Voulez-vous me dire si cela aura avancé la guerre d'un quart de seconde?

— Mais enfin, si on avait pu assommer les Boches et leur bousiller toute leur flotte...

— Ça aurait fait trois ou quatre ou cinq milliards, parce que les Anglais auraient écopé aussi, et puis après?

— Eh bien, les Anglais n'auraient plus qu'à rentrer au port et à se chauffer les pieds au lieu d'être sur le qui-vive et mener une vie de chien à cause des gros bateaux allemands.

— C'est justement ce que je voulais vous faire dire, commandant. Je vous fais la partie belle. J'admets que la grande flotte allemande soit détruite. Est-ce que cela diminuera d'un seul le nombre de leurs sous-marins? Est-ce que leurs mines ou batteries ou torpilles ne nous empêcheront pas aussi bien d'approcher leurs côtes? Est-ce que nous aurions un seul bateau de commerce de plus sur l'eau et un seul de moins coulé?

— Oui, oui, oui ! Mais tant qu'ils ont des gros bateaux, il faut en avoir contre eux.

— Je n'en suis pas d'accord. Il nous suffirait d'avoir des centaines de sous-marins pour les empêcher de sortir de chez eux ou de les traquer sur l'eau comme ils font pour nous.

— Mais enfin leurs navires cuirassés couleraient nos cargos à nous.

— Où avez-vous vu que les cuirassés de combat et les croiseurs de bataille fassent la guerre de course? Ils sont trop délicats et ne peuvent pas emporter de charbon pour tenir longtemps la mer. Ce sont les navires légers ou les sous-marins qui font la chasse au trafic.

— Bref, où voulez-vous en venir?

— A ceci : que le gros bateau ne sert plus à rien, qu'à faire dépenser des milliards en quelques heures sans que personne s'en trouve ni mieux ni plus mal. Cela me paraît limpide. Tandis qu'un bon sous-marin, qui coûte deux millions, emporte six ou huit torpilles et des canons, peut couler ses huit ou dix cargos dans le mois avec un peu de veine. Même s'il y reste, il a fait sa force, parce que vingt ou trente mille

tonnes de blé, de charbon, d'acier ou de caoutchouc sont au fond de l'eau. Voilà qui embête l'ennemi. Ça fait moins de bruit dans les journaux, mais c'est le vrai travail de guerre, et dans cette guerre-ci la victoire sera à celui qui fera le plus de mal à l'autre, dans le plus bref délai. D'ailleurs ç'a toujours été comme ça, et je ne comprends pas qu'on ne l'ait pas encore compris cette fois-ci.

Je n'en finirais pas de te raconter leurs palabres là-dessus. Il y a de quoi d'ailleurs, la question en vaut la peine, et je serais bien aise que tu me fasses une tartine sur ta façon de penser. Toi qui es sur un dreadnought, tu dois trouver saumâtre que je t'écrive des choses pour vilipender ta partie, mais entre nous deux on n'en est pas à faire des chichis. Sans blague, j'attends ta réponse.

Naples, 23 septembre.

Mon cher vieux,

Depuis ma dernière, le *Pamir* a fait Baltimore, New-York, Brest, Cardiff, Gênes et Naples. Tu vois qu'on n'a pas perdu de temps. On a bien failli retourner en Amérique pour reprendre des barres d'acier et des obus, mais au dernier moment on nous a désignés pour ravitailler l'Italie. Alors nous voici sous le Vésuve et, comme ils disent, il ne nous reste plus qu'à mourir. Mais je n'en ai fichtre pas envie, parce que Fourgues vient d'écrire une lettre tapée à la compagnie, disant qu'il faut qu'il passe au bassin depuis le temps qu'il bourlingue, d'autant plus qu'on a tapé dans quelque chose de dur par là du côté de l'Angleterre, et qu'il voudrait bien savoir ce qu'il a au ventre, vu que l'eau entre dans la cale et qu'on a vingt centimètres par jour qu'il faut pomper sans s'arrêter. Alors, j'espère qu'on va rentrer en France pour se faire caréner, et comme ça prendra bien huit ou dix jours, Fourgues m'a promis que je serais bon pour la mairie et pour l'église. Alors il y a du bon. Ce n'est pas à Baltimore qu'on a pris de l'acier, attendu que le nôtre n'y est pas arrivé. Fie-toi aux Boches pour fabriquer des grèves dans les usines, des accidents sur les voies ferrées et des égarements de trains. En tous cas, Fourgues a appris en roulaillant par-ci par-là, mais pas auprès des auto-

rités consulaires, que, pendant qu'il n'y avait pas d'acier pour nous à Baltimore, il y en avait à New-York des monceaux qui se rouillaient sur les quais en attendant preneur. Alors Fourgues a pris ses cliques et ses claques, et le *Pamir* est allé s'amarrer près du pont de Brooklyn, et on s'est introduit trois mille tonnes d'acier et du rabiot sur le pont. Tu peux dire que Fourgues n'y est pas allé avec le dos de la cuiller, et qu'il regrettait de ne pas en mettre dix mille tonnes. Le *Pamir* entrait dans l'eau jusqu'aux écubiers, et il a marché comme une tortue, avec un petit mauvais temps d'été qui n'était pas dans un étui à jumelles. Mais on s'en fichait, parce que cette fois on servait à quelque chose.

A New-York, Fourgues est tombé pendant une bordée qu'i a tirée dans Broadway et les quartiers chics avec Villiers, sur le type Flannigan que je t'ai raconté qu'on avait tossé en Norvège, l'autre année. Ils sont tous revenus à bord au milieu de la nuit avec une bouche en palissandre, en faisant un bouzin à réveiller un cimetière et avec un gramophone qu'ils avaient étouffé dans un bar. Ils se sont mis à jouer des cake-walk et des airs de nègres, sur les disques qu'ils avaient aussi refaits, et je me suis levé à deux heures parce qu'il n'y avait pas moyen de roupiller. Comme Flannigan repartait le matin pour les pays scandinaves, comme il dit quand il va faire un tour en Bochie, il est resté à bord jusqu'à six ou sept heures à boire du Dubonnet à l'eau de seltz, histoire de se fourbir la luette, et à raconter ses campagnes à Fourgues et à Villiers qui buvaient des litres et des litres d'eau de Vichy, pour laver toutes les drogues qu'ils s'étaient enfournées dans l'estomac.

Flannigan a beau dire, nous sommes sûrs qu'il fricote chez les Boches et que ce n'est pas au bout de la longue-vue qu'il a appris tout ce qu'il chante. Mais on n'a rien à y voir, n'est-ce pas, du moment qu'il est neutre, et que la politique officielle de l'entente c'est de laisser les Boches faire leurs petits micmacs pendant que les journaux impriment que le blocus est parfait, que les Allemands font ceinture et qu'ils vont arriver après-demain en disant « Kamerad » et avec la bouche ouverte pour que nous leur donnions à croûter. Ce n'est pas l'opinion de Flannigan, et la nôtre non plus, et celle de pei-

sonne faisant le trafic. Je résume les renseignements de Flannigan :

« Les Boches ne mangent pas autant qu'avant, c'est certain, mais tout le monde sait qu'on mange toujours trop. Mais ils savent bien que nous laissons passer par la Suisse, la Hollande et les pays scandinaves des tas de marchandises bonnes à manger.

» La terre aussi est toujours là. Elle produit moins à cause que les hommes valides sont au front, mais si on admet qu'elle produit la moitié d'avant, ce n'est pas encore la famine. Alors, les Allemands font là-dessus de la musique à l'usage des étrangers, mais ils sont tranquilles. Seulement ils savent aussi que l'Angleterre n'a pas plus de deux dixièmes de son territoire réellement cultivés pour la nourriture et que si on lui coupe les vivres qu'elle reçoit du monde entier, c'est elle qui fera ceinture. Ils savent aussi qu'ils ont choppé à la France et à la Russie le meilleur de leurs mines de charbon et de fer ainsi que leurs usines, et que pour l'acier et le charbon, l'Italie, la Russie et la France dépendent des envois qu'on leur fait par mer. Alors, pour tout cela, les Boches préparent quelque chose de bien tassé comme guerre sous-marine. Ils ont établi en 1915 un programme de constructions, et quand ce programme sera exécuté, ils déclareront la guerre sous-marine à outrance. Ils n'étaient pas du tout prêts, à la déclaration de guerre, à la guerre sous-marine, puisqu'ils n'avaient que vingt ou trente sous-marins, et qu'on peut se fier à eux pour ne pas avoir négligé d'avance ce moyen-là s'ils avaient cru qu'il serait bon.

» Mais comme ils ont vite compris que c'était une de leurs meilleures chances, ils se sont mis à construire de pied ferme, et les sous-marins vont sortir. Ils seront armés de gros canons, iront plus vite que les cargos, et pourront sans se gêner rester dehors vingt à trente jours. Il y en aura d'autres qui seront mouilleurs de mines, et qui les sèmeront sur tous les bons passages. Tous peuvent couper les filets de barrage et se poser au fond de l'eau. Flannigan dit que c'est la conversation courante en Allemagne, et que, même si les gens officiels en France et en Angleterre ne croient pas ce qu'ils disent publiquement : que c'est un bluff, ils feront bien de s'attendre à quelque chose

de salé comme guerre sous-marine, vu que quand les Allemands démarreront, ils s'y mettront aussi fort qu'ils ont fait à leur démarrage sur terre. »

Flannigan a brodé sur ce thème pendant trois ou quatre heures, et je ne me rappelle pas tous les chiffres qu'il a donnés. Villiers les écrivait à mesure, pour les passer à des copains en France, ...

. . . .

Le *Pamir* a quitté New-York le lendemain que Flannigan est parti. A New-York, nous avons embarqué un type des munitions, un ingénieur dans le civil, qui était allé en Amérique s'occuper des commandes des munitions, d'aciers, etc., et qui a profité de nous pour accompagner le chargement de barres d'acier qu'il avait surveillé en usine. Il s'appelle Mousseaux ; il n'y connaissait guère à la marine avant la guerre, mais il a déjà fait quelques voyages en Serbie, en Russie, en Espagne, en Amérique, et ce n'est pas tout à fait un éléphant. Il nous a raconté des tas d'histoires sur les munitions, les marchés, les commandes, les Boches, et m'est avis que Mousseaux pense aussi que si nous gagnons la victoire, ça ne sera pas faute de lui avoir tourné le dos. Il est astucieux. C'est un Normand grand, blond, les yeux bleus. Bref, il a de la branche.

Il a plutôt fait la tête quand il a vu que le *Pamir* n'avait ni T. S. F., ni canons, ni rien contre les sous-marins. Mais comme il nous avait télégraphié de l'intérieur qu'il prendrait passage avec nous et qu'il est seulement arrivé le matin du départ, il n'a pas voulu s'en dédire et il a avalé la pilule, d'autant que ça lui faisait gagner quatre ou cinq jours. Il n'y a pas des bateaux pour la France comme on veut, maintenant. D'ailleurs c'était son douzième voyage depuis la guerre, et il a été huit fois sur les bateaux sans T. S. F. ni canons. Alors, comme tous ceux qui roulent un peu leur bosse sur l'eau, il pense la même chose que nous tous, et on est vite tombé d'accord que la marine marchande des Alliés est quasiment offerte aux sous-marins boches, et que ça durera ce que ça durera. Lui qui est ingénieur, il a assuré que ce serait rien comme galette d'installer la T. S. F. sur les bateaux, et que le prix d'une seule grosse barque bien chargée qui a été coulée pour ne pas avoir été avertie, aurait couvert le prix de la T. S. F. pour au

moins cent cinquante à deux cents cargos. . . . . . .

. . . .

. . . . (6 lignes censurées) . . . .

. . . .

Fourgues et Mousseaux se sont aussi un peu piqués parce que Mousseaux demandait ce que ça signifiait de mettre des canons à l'arrière des cargos qui en ont et pas à l'avant. Fourgues lui a demandé ce qu'il voulait dire par là.

— Oui, — a répondu Mousseaux, — j'ai voyagé sur plusieurs bateaux qui avaient un seul canon, et ce canon était à l'arrière.

— Dame, — dit Fourgues, — on n'a pas dû demander l'avis des commandants de bateaux. Si jamais on m'envoie un canon, on y mettra autour des tas de bougres de la marine qui le mettront derrière, parce que la doctrine de l'Entente est de faire de la défensive contre les sous-marins.

. . . .

. . . . (18 lignes censurées) . . . .

. . . .

» Et si nous attrapons la purge? Regardez ma mâture, nous n'avons pas même quatre fils de fer pour envoyer un radio aux camarades qui sont dans les parages ! . . . .

. . . .

. . . . (9 lignes censurées) . . . .

. . . .

— D'autant plus, commandant, que sans vouloir chiner la marine marchande, les passagers sont à peu près sûrs d'être noyés si on les torpille. Vous, sur le *Pamir*, vous avez deux canots qui pourraient suffire à votre quarantaine d'hommes. Mais j'ai voyagé sur des bateaux avec mille ou douze cents hommes de troupe, et il n'y avait pas de quoi en sauver plus de quatre ou cinq cents. Comme la plupart du temps la moitié des embarcations, toutes celles du côté qui monte en l'air après torpillage, est inutilisable, vous voyez qu'il faut tout de même du courage pour aller sur l'eau, et de la folie pour envoyer des régiments entiers sans protection. . .

. . . .

. . . . (6 lignes censurées) . . . .

. . . .

— Tonnerre de tonnerre, — a répondu Fourgues, — vous appelez ça de la veine ! C'est-à-dire que c'est à se casser la tête contre le compas. Et encore c'est pire que vous croyez, monsieur. Après tout, je m'en fiche, on est entre amis, et on peut parler. Croyez-vous que sur les paquebots et transports, la marine n'a pas encore fait de consigne, affichée partout, où les passagers sachent ce qu'ils ont à faire en cas de sous-marins. Alors ils embarquent comme des moutons, avec le dernier journal où est imprimé que les sous-marins c'est de la blague. Et quand ils sont torpillés, c'est de la boucherie, monsieur, c'est du massacre, et il n'y a rien à dire, puisque c'est comme ça qu'on veut que ça soit. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fichent, ces centaines d'éléphants, quand le bateau commence à basculer. On ne leur a rien dit. Ils ne savent pas. Ils courent partout. Ils gueulent comme des ânes, sautent dans les embarcations, coupent les cordages, et ça fait des noyés qu'on passe aux profits et pertes. Si un seul général traitait nos soldats comme cela, on l'enverrait à Limoges d'abord, et on le ferait passer en conseil de guerre ensuite.

Tu vois d'ici le ton de Fourgues. On ne s'occupe plus guère des affaires terrestres et diplomatiques, à bord du *Pamir*. La mer nous suffit, on sent qu'on est traqué de jour en jour, un peu plus serré à chaque traversée, et on ne peut rien faire, et on ne peut rien dire. C'est défendu ! Ah ! j'oubliais une conversation après ce que nous a dit Flannigan, à New-York, sur les équipages des sous-marins allemands. Les journaux et les . . . françaises racontent que tous les bons équipages allemands sont détruits depuis longtemps, et que les équipages de sous-marins, ça ne se fabrique pas comme des gaufres, et qu'alors nous pouvons être bien tranquilles. Flannigan a dit que c'est une blague. D'abord, avec de l'argent on a ce qu'on veut dans tous les pays, et les Allemands payent royalement leurs sous-marins. Ensuite, tout le monde sait que dans un sous-marin, il n'y a que deux types qui doivent connaître leur affaire, le commandant et le second qui font les manœuvres de plongée et de direction. Quant à l'équipage, ils ont des postes de mécaniciens avec des volants, des manettes, des soupapes, comme dans n'importe quelle usine, et

ils n'ont qu'à exécuter les ordres des deux chefs, tourner à droite, vider à gauche, chasser au centre. Ce n'est pas la mer à boire. Le premier mécano venu est à la coule en un mois, et ça fait des équipages épatants tout comme ceux des zeppelins. Il n'y a que le risque. Mais je voudrais bien savoir dans quel pays le risque arrête les types qui ont du cran? Pas en France, ni en Bochie. D'ailleurs, a dit Flannigan, quand les sous-marins ont trimé dur pendant quinze ou vingt jours à la mer, on les envoie en permission à leur arrivée au port, pendant huit ou quinze jours dans leur famille, pendant que d'autres pieds noirs remettent toute la mécanique en état. Ils sont traités en héros et fêtés partout, plus les parts de prise et destruction. C'est-à-dire qu'on doit refuser les candidats, tout comme dans l'aviation française où on se fait pourtant casser la figure, mais après avoir tapé sur l'ennemi.

Et puis Flannigan a dit que l'amirauté allemande n'emprisonne pas les commandants de sous-marins, sous prétexte qu'ils sont jeunes. Elle leur met la bride sur le cou, les envoie avec pleins pouvoirs, et ne s'occupe pas plus de ce qu'ils ont fait que des papelards qu'ils écrivent. Avec ça, on peut s'attendre à quelque chose de salé comme affaires sous-marines. Si on en faisait le quart à des Français, je crois qu'ils cracheraient la lune.

A Brest on a débarqué notre acier, pas bien vite, mais c'est la règle. En voilà une chic rade ! Elle pourrait contenir tous les bateaux d'Europe et d'Amérique, et c'est la plus près des États-Unis. Elle ferait gagner de douze à vingt-quatre heures sur tous les voyages d'Atlantique. Fourgues prétend qu'il n'y a que les Français pour ne pas se servir d'un port pareil. C'est qu'on est trop riche, dit-il. Si les Boches, ou les Anglais, ou les Yankees avaient Brest, ils y auraient fait le premier port transatlantique du monde, qui enfoncerait Hambourg, Rotterdam, Londres, Liverpool et New-York réunis. Mais la marine de guerre ne veut pas, et le fret de l'Atlantique passe ailleurs, et notre bonne galette s'en va aux autres.

Il y avait à Brest des tas de bateaux qui partaient pour Arkhangel, avec du matériel qui ira se perdre en Mandchourie ou au Tibet probablement, vu que Flannigan nous a dit que le tsar est entouré de toute une clique qui travaille pour les Boches. Fourgues aurait bien voulu que le *Pamir* refasse

le petit voyage de l'an dernier en Russie, mais on nous a envoyés à Cardiff où il y avait ordre de prendre du charbon. Alors on est parti à vide, selon le coup habituel. Ça embêtait Fourgues de prendre du charbon, parce que depuis longtemps le *Pamir* n'avait trimballé que des choses propres. Mais on a compris pourquoi à Cardiff, et c'est le patron qui est là derrière. Je comprends qu'à l'heure d'aujourd'hui il y ait du bénef à charger du charbon. Et le *Pamir* aura payé son prix avec ce voyage. Il peut couler maintenant. Fourgues et moi avons fait notre force, le patron pourra s'offrir des cigares à cent sous.

On a failli couler d'ailleurs au large de Sallys, en partant de Cardiff pour Gênes. C'était pendant le quart de Fourgues, entre deux et trois heures de l'après-midi. Le *Pamir* a tossé dans quelque chose qui l'a secoué depuis la quille jusqu'à la pomme des mâts. Mais ça n'a pas éclaté. C'était peut-être un sous-marin qui l'aura senti passer, vite le pire. Ou bien une mine qui n'a pas éclaté. Toujours est-il que rien ne s'est produit, sauf que nous embarquons par jour quarante tonnes d'eau dans la cale, et qu'on pompe sans arrêter. Comme il y a encore du charbon à bord, je ne peux pas te dire ce que c'est, mais nous avons reçu un pain sérieux. Fourgues et Villiers disent qu'on peut marcher encore jusqu'en France, pour passer au bassin, mais nous saurons après-demain ce qu'il y a de démoli dans la carène, quand nous aurons vidé le charbon. De Cardiff à Gênes, ça a lansquiné tout le temps ! Jamais nous n'avons eu une traversée aussi humide. Beau temps, d'ailleurs. Pas rencontré un seul navire de patrouille, sauf à Gibraltar. Nous ne sommes pas étonnés qu'il n'y ait pas de navires de patrouille, seulement on a tort de dire que les routes sont gardées.

A Gênes, poireauté pendant quatre jours. Il y avait erreur sur la destination du charbon, qui était pour les usines de Naples et de Rome. Visité la ville et les environs. Ils ne se frappent pas, en Italie. Au fond, mon vieux, il n'y a guère que la France qui trinque pour de bon dans cette guerre, hommes, territoires, galette et effort.

On a déblayé de Gênes pour Naples, où ils s'en font encore moins. Ce n'est pas pour dire, mais il y a plutôt quelques

classes qui ne sont pas mobilisées. D'ailleurs, ce n'est pas mon affaire. Moi je m'y connais en marine marchande, mais pour le reste on peut toujours me dire que je dis des inepties. Nous sommes mouillés dans le port entre deux navires de guerre qui ne sont pas au canal d'Otrante. On nous débarque notre charbon couci-couça.

Pour parler d'autre chose, on parle de la Roumanie qui rentre dans la fête, et de l'Italie qui déclare la guerre à l'Allemagne. Fourgues dit que ça veut dire au moins six mois de guerre de plus. Alors quoi, plus qu'on a d'alliés, plus ça durerait ?...

Sur ce, mon vieux, je te la serre. Fourgues et Villiers me mènent ce soir dans un beuglant de la rue Tobdo, pour voir si je suis, comme ils disent, un fiancé à l'épreuve des feux. Je vais me barber. Si on va au bassin en France, je t'enverrai un télégramme par le ministère de la Marine. Si ton *Auvergne* est en France rapplique immédiatement à la Rochelle, et c'est toi que j'embrasserai le premier après ma femme.

Marseille, octobre 1916.

Mon vieux copain,

Les gens heureux n'ont pas d'histoire. Tu es parti vers Argostoli ou le Pirée, et j'ai reçu ton télégramme le jour de mon mariage. Ma femme est avec moi à Marseille et t'envoie bien le bonjour avec ses regrets que tu n'aies pas été là. Fourgues était venu. Il a fait un petit speech qui nous a fait littéralement tordre. Il m'a offert une chouette lampe en fer forgé. Villiers m'a donné un amour de narghilieh à deux tuyaux pour nous apaiser moi et ma femme quand nous nous serons disputés. Je te remercie du cadeau que tu m'annonces. Le *Pamir* est au bassin, il sera prêt dans quatre ou cinq jours. Au revoir, vieux, je suis heureux comme un roi et je t'en souhaite autant quand ton tour viendra.

Marseille, 30 octobre 1916.

Mon cher ami,

Ma femme est repartie hier pour la Rochelle, parce que le *Pamir* devait quitter Marseille hier soir. Mais on a été retardés attendu que Fourgues pense que nous allons charger de la

marchandise. Alors je t'écris, vu que je t'ai envoyé une petite lettre d'ici, et que j'en ai reçu hier une longue de toi. Je ne veux pas te faire de la morale, mais cherche une femme. Cherches-en une qui te plaise et vas-y tête baissée. Crois-moi, pour des types comme nous, qui avons une autre chose que ces embusqués de terriens, c'est une révélation et c'est le vrai bonheur. Je ne suis plus le même, je ne te fais pas l'article. Si c'était le contraire, je crois que je te le dirais tout aussi bien. Me voilà le cœur tordu parce que Marguerite est partie hier, et parce que le *Pamir* appareille bientôt. Avoir une jeune fille pour soi tout seul, écouter ce qu'elle vous dit et que personne n'a jamais entendu, et s'en aller sur l'eau, c'est quelque chose qui ne peut pas se décrire.

Ajoute la guerre et les mines et les sous-marins ! Fourgues avait bien raison. L'homme ne sait ce qu'il a dans le coffre que quand il a pris une femme, une vraie, et qu'il la quitte. Quel métier que le nôtre ! Tout feu tout flamme quand on est dans le monde comme un bateau sur l'eau ! Mais quand il faut gagner sa vie pour faire vivre une femme que l'on adore, au prix de n'être jamais là, c'est le pire de tout... Hier, à la gare, elle est partie, et moi je restais sur le quai. Elle m'avait supplié d'être prudent, de me sauver si le *Pamir* coulait, de ne pas avoir d'amour-propre et d'oublier que je suis officier et de penser à elle ! Je jurais ! Mais tu sais ce que c'est que l'honneur professionnel. Je sais bien que je mentais. Je sais bien que le marin, si la catastrophe arrive, passera avant le mari. Quel atroce dernier jour ! Nous nous aimons tant, nous n'osions plus parler. Il y avait la mer entre elle et moi. J'ai souffert comme un damné. Je me demande si j'ai bien fait de l'épouser pendant la guerre. Plus tard, il n'y aurait plus eu ni torpilles ni sous-marins. Nous aurions pris notre séparation en patience. Mais cette fois-ci ! J'ai peur maintenant pour ma peau ! Ma peau passe encore ! Mais c'est elle ! Mon corps s'en ira, mais tout reste avec elle. Et si je fais la culbute, quelles seront mes dernières pensées. Je la verrai à la Rochelle, m'attendant et se tordant les bras, et elle ne saura jamais si je suis mort. C'est atroce ! Ne te marie pas avant la paix. Je lui ai juré que les sous-marins, c'est de la blague. Mais, toi et moi, nous savons bien, ils sont là et partout. Et nous

n'avons rien contre eux sur le *Pamir*. . . . .

. . . .

. . . . (*6 lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . . La mer et les torpilles me font peur, mon pauvre ami. J'ai peur, moi, j'ai peur.

Marseille, 2 novembre 1916.

Pardon, mon pauvre ami, de ma lettre d'avant-hier. J'ai eu une crise. Je ne te souhaite pas de jamais passer par là. Mais on comprend les choses, quand on adopte pour la vie un deuxième soi-même, et qu'on veut son bonheur. C'est fini. Le *Pamir* est en train de charger du matériel pour l'armée d'Orient et l'armée navale qui est à Salonique. Alors la boutique me reprend et calme tout. Ma femme m'écrit de gentilles lettres. Elle n'est pas aussi inquiète que quand elle était ici. Ça va, mon vieux. J'ai passé par un mauvais typhon, mais c'est fini. Ce que tu as dû te moquer de moi!

J'ai lu à Fourgues et à Villiers ta réponse sur la bataille du Jutland et les grands cuirassés. Ça leur a fait plaisir. Ils ont très bien compris ce que tu dis, que toute la jeune marine sait très bien que les gros dreadnoughts ne servent à rien, sinon à faire conditionner pour le grade supérieur les capitaines de frégate et de vaisseau, et les contre-amiraux. Ça c'est clair. Villiers dit que c'est de la psychologie, mais qu'il faut être dedans pour comprendre ça. Toi tu y es et tu nous expliques très bien . . . .

. . . .

. . . . (*5 lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . . C'est très simple, merci de ton renseignement ; le *Pamir* est au courant désormais, et c'est tout ce qu'il faut, aussi longtemps qu'on ne va pas par le fond.

Le *Pamir* charge : farine, obus, canons, matières consommables et non consommables, toute la lyre. En ce moment, mon pauvre ami, ma plume t'écrit, mon corps est ici, mais mon cœur est à la Rochelle, et je sens bien que tout est fini maintenant, que je donnerai toute la guerre pour un voyage là-bas.

Bien sûr que je veux notre victoire, mais si jamais le *Pamir* s'écroule sur une torpille, tu peux croire que je m'en irai au fond en maudissant pour l'éternité tous ceux que je ne connais pas et qui nous auront laissés sans défense.

Je t'embrasse.

Argostoli, 16 décembre 1916.

Mon vieux copain,

En allant de Marseille à Salonique, avant d'arriver à Matapan, le *Pamir* a été torpillé, canonné et raté par un sous-marin boche. Au fond on s'en ficherait d'être envoyé par le fond, si on pouvait répondre et si toutes les précautions étaient prises. Quand un poilu reçoit une balle à l'assaut et qu'il a le temps d'y voir avant de mourir, il sait que les copains vont arriver au but, et ça lui donne du cœur au ventre au moment de larguer son bout. Mais nous, mon vieux, ce n'est pas notre faute ni celle du sous-marin si je t'écris aujourd'hui. Il y en a qui ont la guigne, d'autres qui ont la veine et puis ça colle ! C'est au petit matin, entre chien et loup, pendant mon quart, qu'on a commencé à recevoir des dragées. Il faisait un de ces petits temps du jugement dernier, et moi je regardais les rouleaux de houle qui faisaient plouf sur l'étrave et qui s'en allaient couverts d'écume. Tout à coup voilà des colonnes d'écume qui grimpent comme des aigrettes, par bâbord à environ trois cents mètres, et qui montaient aussi haut que des cheminées. Zut que je me dis ! on est près des cailloux et c'est la mer qui brise. J'envoie la barre à droite et vais regarder la carte. Ah ouat ! il n'y avait pas plus de cailloux marqués dessus que dans le blanc de mon œil. Alors j'ai remis en route après avoir fait prévenir Fourgues qu'il y avait quelque chose de drôle sur mer, et comme il arrive sur la passerelle, une gerbe d'obus nous tombe à vingt mètres par tribord.

Il n'y avait plus à chiquer, c'est un sous-marin qui nous seringuait, et nous les bras croisés sans pouvoir répondre ! D'ailleurs on aurait été bien en peine car nous étions restés près de dix minutes sans savoir ni d'où ni de qui ça pleuvait. Le *Pamir* roulait comme une brute, et il y avait un clapotis

aux petits oignons. C'est ça qui a dû gèner le sous-marin, parce que les coups tombaient devant, derrière, à droite et à gauche.

Enfin, pendant un peu de calme, on a aperçu des flocons de fumée au diable bouilli à trois ou quatre milles devant, et les embruns qui déferlaient sur le boche. Alors on lui a tourné le dos et on a taillé dans la plume comme on a pu, à toute vitesse. Je ne peux te dire tous lés « tonnerre de Dieu ! » qu'a lâchés Fourgues ! Je ne les ai pas comptés ! Il trépignait et s'arrachait le bouc :

— Tu le vois, ce bougre-là ! qui nous refile ses pruneaux, et nous qui nous taisons comme des eunuques ! Et puis d'ailleurs, même si on nous avait mis des canons, ça serait des sarbacanes ou des chalumeaux de cocktail, et on ne pourrait pas tirer à plus de quatre à cinq mille mètres. Regarde-le, il est au moins à sept mille mètres, et il nous rate à cause de la houle. S'il faisait beau, tu parles qu'on y serait déjà passé !

Au bout d'un quart d'heure on avait compté environ quarante obus, et le sous-marin s'est arrêté de gaspiller ses pastilles. Mais il nous a foncé dessus à toute vitesse et tu peux croire, vieux, qu'il nous gagnait mains sur mains.

Le *Pamir*, chargé à trois mille cinq cents environ s'écrasait dans les creux comme un cul de plomb, et ne devait pas donner plus de sept nœuds à tout casser et en démolissant tout sur le pont. Le boche filait là-dedans comme un anchois. Il avait dû fermer ses panneaux, et tu penses s'il se moquait d'encaisser la houle par-dessus, lui qui est fait pour naviguer avec de l'eau tout autour. Il devait bien gagner trois ou quatre nœuds sur nous, car après trois quarts d'heure de chasse il n'était plus qu'à mille mètres. Alors nous l'avons vu ralentir un peu et ouvrir les panneaux, et il y a des canonniers qui sont venus tirer de dessus le pont. Les deux premiers coups ont tombé vingt mètres court et cinquante long. Fourgues s'est dit que le troisième nous rentrait dedans et il a mis la barre à gauche toute, en grande vitesse, pour dévier le tir. Juste à ce moment arrive une lame qui fait cuiller, nous secoue à croire qu'on faisait la pirouette ; tout ce qu'il y avait sur le pont se met à trimballer et bloque la drosse bâbord. Plus moyen de gouverner. Le *Pamir* continue à faire son tour sur

la gauche ; seulement il ne tournait pas vite à cause de la grosse mer, et le sous-marin a cru sans doute que c'était pour le charger qu'on mettait le cap sur lui. Alors les canonniers boches se sont vite cavalés dans les panneaux qu'ils ont fermés, et le sous-marin a plongé dare-dare. Après ça, bernique pour rien voir. Pendant que notre équipage déhalait sur les caisses du pont pour dégager la drosse, le *Pamir* continuait à tourner en rond comme une bourrique de chevaux de bois et à rouler et à tanguer sans s'arrêter. Le sous-marin a dû s'approcher, car on a vu deux sillages de torpilles, l'un devant à trente mètres l'autre qui a passé derrière. La deuxième était bien pointée et arrivait droit sur nous qui ne pouvions remuer pied ni patte : rien que faire le signe de croix et penser à sa famille, mais cette torpille ne devait pas être réglée très profond vu que le *Pamir* n'est pas cuirassé et qu'un trou à la flottaison suffit pour le faire basculer ; alors une lame creuse a attrapé la torpille et l'a fait sauter en l'air comme une carpe, à cent mètres de nous, et l'a renvoyée dans l'eau à angle droit de son parcours, ce qui fait qu'elle a passé derrière et qu'on a dit ouf !

Le boche a dû être dégoûté de perdre une heure, deux torpilles et pas loin de cinquante obus sur un bateau qui faisait bouchon ; il a remonté en surface a environ deux ou trois mille mètres sans plus rien nous envoyer, et a pédalé sur une autre barque qui venait de l'ouest, le *Worthminster*, un grand patouillard anglais chargé de munitions qui avait fait escale à Marseille et en était sorti à la même heure que nous, mais qui avait un peu perdu de vitesse sur le *Pamir* et que nous avions perdu de vue la veille au soir. Je crois que le *Worthminster* y a passé, car il n'est pas arrivé à destination à Salonique. Nous avons demandé les nouvelles à Salonique mais c'est motus partout, et on saura la semaine des quatre jeudis si les copains du *Worthminster* donnent à boulotter aux crabes.

Tu penses si Fourgues a fait de l'orchestre parce que le *Pamir* ne pouvait pas envoyer de radiogramme au *Worthminster*, qui avait la T. S. F. qu'on avait vue à Marseille. Voir un sous-marin courir sur un frère et ne pas pouvoir dire : « Retourne à l'ouest ! voilà des obus et des torpilles qui arrivent ! » Avoue qu'il y a de quoi en râler. Si encore notre

drosse avait été disponible, Fourgues aurait couru après le boche au risque d'encaisser des pruneaux, mais le *Worthminster* aurait vu l'affaire et se serait débiné. Seulement, il a fallu deux heures pour dégager la drosse et la réparer et finir de tourner en rond. Alors Fourgues a continué sa route en hissant les signaux qu'il avait vu un sous-marin boche vers Matapan, et tous les bateaux qu'on a rencontrés ont gagné au sud. Quant à ceux qui venaient après nous, ils se sont fait déquiller sans qu'on ait pu rien leur dire !

A Salonique, les autorités maritimes ont posé à Fourgues cent mille questions sur cette aventure. . . . .

. . . .

. . . . (*14 lignes censurées*) . . . .

. . . .

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu le *Worthminster*?

— Pas de T. S. F.

— Pourquoi n'avez-vous pas couru après le sous-marin?

— Drosse engagée et avariée.

— Pourquoi n'avez-vous pas attaqué le sous-marin?

— Pas de canons et une mer démontée.

— Pourquoi n'avez-vous pas hissé des signaux au *Worthminster*?

— Il était à l'horizon, il pleuvait. On n'aurait pas vu un pavillon à cinq cents mètres.

Et patati et patata. Fourgues est parti tout court en laissant son papier écrit, ...

. . . .

. . . . (*5 lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . . Mais ça, mon vieux c'est de la mauvaise humeur du moment, et il n'a pas plus envie que moi que le *Pamir* aille baliser le fond de l'eau. Pendant qu'on débarquait notre matériel pour l'armée d'Orient, il y avait pas mal de cargos sur rade, et un jour Fourgues a invité à déjeuner tous les commandants des cargos. Comme il est très populaire, on s'est trouvé une tablée de quinze ou vingt, tous des types à poil et à cran, qui, depuis le début de la guerre, bourlinguent au nord et au sud avec des millions de marchandise dans le ventre ou bien des troupes en veux-tu,

en voilà. Tu sais, ça fait plaisir d'écouter des conversations pareilles, des gens qui turbinent pour de bon et qui n'ont pas la trouille, et puis entre marins on ne la fait pas à la pose; d'ailleurs Fourgues qui présidait n'avale pas les bourdes comme un mousse. Alors chacun racontait sa petite histoire, comme ça lui était arrivé et sans bourrer le crâne de personne. Ils avaient tous été plus ou moins attaqués, torpillés, canonnés, mais ils en étaient sortis puisque tous étaient là. Ils disaient cependant que c'était là jeu de quilles qui commençait sérieusement, que tôt ou tard, chacun ne s'en tirerait pas sans avaro. Il y en a qui avaient la T. S. F. et des canons ; seulement leurs canons ne portaient pas si loin que ceux des sous-marins qui les avaient attaqués, et quand ils appelaient par T. S. F., pendant des heures, pour prévenir d'un danger, personne ne leur répondait. Il y en avait qui avaient la T. S. F. et pas de canons, et comme ils n'avaient qu'un seul opérateur, et qu'un homme n'est jamais qu'un et ne peut pas rester avec les écouteurs aux oreilles sans dormir pendant vingt-quatre heures sur vingt-quatre heures sous peine de devenir fou, leur bateau n'était pas informé des dangers et l'avait parfois échappé belle. Il y en a qui avaient des canons et pas de T. S. F., mais on leur avait donné des canons de rebut qui s'enrayaient au troisième coup et c'est comme s'il n'en avaient pas. Il y en a qui n'avaient ni canons ni T. S. F. : voir *Pamir* ; c'était le plus grand nombre et ceux-là n'avaient qu'à faire leur testament comme réponse aux sous-marins. Tout ça n'était pas très folichon à constater, et sans Fourgues, qui était à la bonne ce jour-là, ça aurait tourné à la cérémonie funéraire. D'autant plus qu'on parlait aussi des embarcations de sauvetage, qui sont insuffisantes partout ; des machines à bout de souffle depuis qu'on les fait tourner, marche ou crève ; des bateaux qui tiennent debout parce qu'ils ont bon caractère mais qui se décollent dans tous les coins. Bref, toutes les misères que tu as connues dans le temps, mon vieux, mais qui n'étaient que rigolade à côté de l'emberlificotage présent.

. . . .

. . . . (*16 lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . . Amen et gloire aux torpillés!

Si j'avais le temps et si je savais y faire, je te raconterais des tas de choses intéressantes sur Salonique pendant qu'on y était. Venizelos avance du côté de Monastir, le gouvernement national, etc... Tu peux dire qu'il y a du mouvement et des papotages. Mais il me faudrait des journaux de bord entiers, et puis, en dehors du métier j'ai peur de dire des bêtises. Je te prie de croire qu'ils ont été contents de recevoir notre camelote de Marseille, à l'armée d'Orient : matériel de voie ferrée, tracteurs, pneumatiques, affûts et essence. Quand les bateaux sont en retard, ça retarde les opérations d'autant. Quand ils sont coulés, il faut attendre le remplaçant pour aller de l'avant : alors, en France, il faut reconstituer le stock, l'envoyer à Marseille, trouver un autre bateau et le remplir ; bref, un petit mois de retard ; sans compter qu'il manque toujours quelque chose dans le deuxième envoi, un rien du tout qui arrête une voiture, un canon ou une voie ferrée. Ils ne se doutent pas de ça sur le front de France, où ils n'ont qu'à donner un coup de téléphone sur l'arrière pour faire rappliquer la marchandise. Ici, quand on n'a pas, on n'a pas, et ça fait le compte. Mais les journaux de France du pays hurlent qu'on a un poil dans la main. Je ne suis que commandant en second du *Pamir*, mais j'aime mieux ma place que celle de Sarrail.

De Salonique on est allé au Pirée, Salamine et partout par là pour passer des rechanges et approvisionnements aux bateaux de l'armée navale : hélices, tubes de chaudières, câbles électriques, torpilles, tôlerie, petit outillage, une vraie quincaillerie. On allait d'un mouillage à l'autre, crachant quelques tonnes par-ci par-là, et on apprenait les bribes des histoires du 1er décembre à Athènes, qui étaient toutes chaudes. Ne t'attends pas non plus à ce que je te dégoise tout ça. La poste n'est pas sûre, et ce n'est pas les choses arrivées réellement qui comptent, c'est celles qu'on dit officiellement.

. . . .

. . . . *(6 lignes censurées)* . . . .

. . . .

. . . . Pendant que le *Pamir* faisait sa petite odyssée dans les ports grecs, comme dit Villiers, nous nous demandions encore tous trois à quoi servent les

grosses barques de guerre avec leur mille hommes d'équipage et leurs canons énormes. Si c'est pour notre prestige en Orient, une journée comme celle du 1er décembre démolit la présence de mille cuirassés. Si c'est pour faire une bataille navale, c'est contre qui? Les Autrichiens? alors pas besoin de garder plus que le double des bateaux autrichiens, et il vaut mieux désarmer les bateaux français qui boulottent du charbon et ahurissent à ne rien faire des dizaines de milliers de matelots, qu'on verrait mieux sur des chalutiers et des petits bâtiments de surveillance : avec une seule grosse barque inutilisée on en armerait dix ou quinze qui serviraient à quelque chose. Si c'est pour offrir aux sous-marins boches des cibles qui en vaillent la peine, quand les grosses barques vont se faire caréner en France ou à Bizerte — pourquoi pas au Kamtchatka — alors qu'il y a l'Italie à portée de la main, alors on comprend. Mais tout ça ne me regarde pas et j'ai bien assez du *Pamir* et de la navigation.

A Argostoli, où on nous a envoyés pour vider nos cales pour des cuirassés qui se trouvaient là, nous avons continué à faire les mêmes réflexions. Équipages et jeunes officiers s'ennuient à crever et ils se rongent les poings à essayer d'avoir du service actif, le seul possible maintenant pour les marins de guerre, la chasse aux sous-marins sur des petits bateaux. . . . .
. . . . Alors, pour avoir l'air de les occuper, on leur fait faire des tas d'exercices du temps de paix. Dame ! que veux-tu? la guerre ne viendra pas pour eux, sauf d'être torpillés peut-être, et il faut bien qu'ils aient l'air de servir à quelque chose. En voilà encore une force française qu'on aura laissée en carafe. Et de la première qualité. Rien que des gars costaux qui demandent à quitter leur bateau pour aller au danger. C'est pas comme les types qui demandent à quitter les tranchées pour gagner de la galette loin des coups. Les marins voudraient faire de la vraie mer en gagnant peau de balle autant qu'avant. Mais qu'ils en aient envie ou non, c'est kif-kit ! Le fil est coupé avec la France, où tout le monde ignore la marine et s'en soucie comme du Siam.

Tu parles si on nous est tombé sur le paletot à Argostoli pour avoir les derniers cris d'Athènes et de l'armée navale,

d'où nous arrivions tout droit. Ils ne savent rien ici, ou presque. . . . .
. . . .
. . . . (*7 lignes censurées*) . . . .
. . . .
. . . . Alors Fourgues et nous, avons mis notre langue dans le coin avec la chique dessus, et on a répondu, aux jeunes, qui connaissent des bribes, que nous n'avions pas qualité pour dire ce qu'on savait. Et voilà ! Tu nous vois, mon vieux, dans le rôle de censeurs ! Ça nous va comme des gants à une tortue. D'ailleurs, comme les aventures forment la jeunesse, je comprends très bien la censure après cette histoire-là, tandis qu'avant je n'y pigeais goutte et me demandais pourquoi un pays comme la France n'était pas digne de la vérité. La censure, mon vieux, c'est pour empêcher les gens d'avoir une maladie de cœur. Pas les gens du front ou de la mer, qui ne seraient pas plus malades de la vérité que d'un obus ou d'une torpille, mais tous les potentats qui se font sur la guerre de l'avancement ou une réputation, et qui n'aiment pas qu'on leur mette le nez dans leur histoire. Dire qu'un pays comme le nôtre, où tout le monde se fait casser la margoulette en riant est traité de la sorte pour couvrir une bande d'imprévoyants ! C'est à rire jusqu'au jugement dernier.

Tout de même, c'est plus ou moins drôle de voir les indigènes du pays nous regarder avec l'air de se payer notre fiole, depuis le 1er décembre. Qu'est-ce qu'on attend pour leur faire suer dix fois le sang des marins français? Il n'y a pas d'influence extérieure qui tienne ! On s'en bat l'œil que celui-ci ou celui-là ne veuille pas faire bobo à leur Constantin chéri, mais le sang français c'est une affaire française, et nous pouvons bien répondre aux autres : « A bas les pattes. Laissez-moi régler ce compte ! » D'ailleurs, avec des bonshommes qui n'ont d'admiration que pour la trique, à preuve qu'ils sont bouche bée sur leur derrière devant les bandits boches, il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures. Seulement nous nous gargarisons avec les souvenirs de l'antiquité, et comme tous ces helléno-boches connaissent notre gourderie, ils jouent de ce violon-là en roulant des yeux blancs. Mince alors ! faut-il

que ça nous tienne au sang d'être poires pour couper dans cette chanson ! Fourgues m'a expliqué ça en trois paroles, comme il sait faire.

— Voilà l'histoire, petit. Il y a des aventuriers, des escrocs qui veulent épouser une bonne madame avec le sac. Alors, ils lui récitent des vers, font la bouche en cœur et prennent des poses romantiques. La bonne dame se laisse chatouiller et passe devant le maire, ses patards en serre-file. Alors qu'est-ce qu'elle prend? Le joli cœur lui boulotte sa galette, lui tape dessus et se paye sa tête pour faire un total. Eh bien ! le gouvernement grec et l'Entente, c'est le même tonneau. On nous joue l'orchestre des grands aïeux, Thémistocle et Canaris, et quand nous arrivons la main tendue, bon pour cent marins massacrés ! Si encore on leur retournait la botte, ça irait peut-être. Mais nous leur répondons : « On peut causer. » Alors tout le monde s'assied sur les cadavres en rond, et c'est le sang français qui fait tapis vert !... Au lieu de ça, qu'on leur dise : «Constantin ou du pain !...» Qu'on leur ferme les ports puisqu'on a des bateaux qui ne fichent rien, et dans huit jours nous serions débarrassés des gars qui nous tirent dans le dos, nous coupent les ponts, et reçoivent tous les matins leurs instructions de Potsdam. Mais que veux-tu, petit, le Français est bon pour se faire tuer et demander pardon ensuite. Du moins, c'est la doctrine.

Moi, mon vieux, je ne sais pas ce que c'est que Canaris et Thémistocle, de vieux farceurs sans doute, mais le reste est clair comme le jour. Qu'est-ce qu'on peut bien raconter là-dessus en France ? Ici déjà, à deux jours du Pirée, il n'y a pas moyen que nous du *Pamir* qui y étions, nous nous fassions entendre, juge un peu de ce que ça doit être là-bas !

Et puis, la barbe ! Le *Pamir* attend des ordres. C'est l'habitude. Fourgues a peur qu'on ne nous fasse prendre du charbon, vu que ça devient une denrée plus chère que le gigot. Moi je m'en fiche, je m'en refiche et contrefiche. Si tu n'es pas comme moi, c'est que les galons t'ont bien changé.

La patte.

Norvège, 13 février 1917.

Mon vieux parrain,

Ça t'épate que je te donne ce nom-là. Ce n'est pourtant pas malin. Il y aura pour la classe 1937 un petit conscrit ou une petite maman qui me ressemblera, je l'espère, et tu es le parrain d'office. Pas de réclamation, hein? J'ai appris ça l'autre jour en arrivant à Bergen ; la lettre me courait après depuis deux mois, mais on a tellement roulaillé, depuis deux mois, et puis la censure a retenu les lettres en Grèce, en sorte que c'est un futur papa tout neuf qui t'envoie son faire-part. Si tu ne me félicites pas tu n'es pas un frère. Ça suffit pour les histoires de famille. Il n'en arrive d'ailleurs pas si souvent dans la vie des hommes. Ne va pas croire que je fais le malin parce qu'il va sortir une petite carte postale dont j'aurai fait le cliché. Non, mon vieux! Je ne t'écrase pas. Fais-en autant quand tu pourras et si tu peux et nous serons quittes. Et puis, si c'est toi qui as la veine de voir le premier mon ou ma moustique, embrasse la maman et le bébé de ma part. Tu vois que c'est de bon cœur.

Il y a si longtemps que je ne t'ai pas écrit que je ne me rappelle pas d'où est partie ma dernière. Je crois que tu te faisais caréner à Bizerte et que moi j'attendais à Argostoli. Si je me répète passe les redites et prends où je t'aurai laissé.

Voilà ce qu'on a fait : Argostoli, Messine, Ajaccio (mais ça c'est du rabiot comme tu verras), Lisbonne, Bilbao, Brest, Liverpool, Bergen et les ports norvégiens où le *Pamir* ramasse du bois. Et tu sais on n'a pas moisi en mer ni dans les ports, comme tu t'en rendras compte. Cette fois on a fait du travail utile et sauf cette déclaration de blocus allemand, qui nous prend en Norvége, tout irait pour le mieux. Mais je fais comme Villiers quand il discute : je série les questions.

Il y avait à Argostoli trois autres patouilleurs qui partaient en même temps que le *Pamir* ou à peu près, et on nous a fait faire route ensemble pour rejoindre un gros croiseur à l'ouest de Cérigo, afin de faire convoi avec d'autres bateaux que le croiseur avait ramassés à Salonique, à Salamine, ou ailleurs. Il y avait un contre-torpilleur, le *Revolver*, pour nous convoyer tous tant que nous étions. Comme tu penses le convoi était

formé de hourques qui donnaient les unes huit nœuds et les autres quatorze, et comme on s'est tous rencontrés au soir, le lendemain matin il y en avait qui étaient perdus devant l'horizon et les autres derrière. Enfin on s'est rabiboché comme on a pu et on a suivi la route . . . Vers le matin du deuxième jour, le croiseur a hissé des tas de signaux pour nous dire de piquer au sud, parce que pendant la nuit un sous-marin avait travaillé sur la route . . ., et nous nous sommes tous cavalés au sud, les plus rapides en tête, les rouleaux mécaniques derrière, et le *Pamir* dans la tonne moyenne. Ça valait le coup de voir cette course d'obstacles. Le croiseur avait ordre de toucher à Messine ou ailleurs de ce côté-là, il ne nous l'a pas dit, mais il nous a ramassés tant bien que mal et nous a conduits dans le détroit de Messine où on s'est trouvé tous en tas vers midi ; et s'il y avait eu un sous-marin à nous regarder il ne nous aurait pas plus manqués qu'un éléphant dans une fenêtre. Là le croiseur et le contre-torpilleur nous ont signalé bon voyage, et nous ont donné ordre de filer par la route . . . jusque devant Marseille où chacun suivrait sa destination par les routes . . . Mais comme il n'y avait plus personne pour faire la police, les bons marcheurs en ont mis, les autres ont calé, et avant d'arriver à Bonifacio le *Pamir* n'avait plus en vue qu'un grand vapeur qui a disparu à la nuit à l'horizon devant. On a marché toute la nuit et le lendemain, au jour, qu'est-ce que Fourgues voit? Le grand vapeur désemparé qui avait reçu une torpille dans le gouvernail et l'hélice, et qui demandait à être remorqué. Comme ce vapeur avait un canon, Fourgues a pensé qu'il avait arrosé le sous-marin et que celui-ci s'était trotté pour attendre les copains qui suivaient la route secrète. Il nous a peut-être manqués d'une heure à une heure et demie, au plus, mais nous n'avons rien vu pendant qu'on a rejoint le grand vapeur, la *Sainte-Eulalie*, non plus que pendant qu'on l'a remorqué jusqu'à Ajaccio. Ça n'a pas été commode à lui passer la remorque, vu qu'il y avait un reste de mistral et que la *Sainte-Eulalie*, était tombée travers au vent. Il y a eu un de nos hommes qui a eu une patte cassée par la première aussière qui a pété. La deuxième a tenu bon, et le *Pamir* a remorqué l'éclopé jusqu'à Ajaccio à cinq nœuds de vitesse. A Ajaccio

on a débarqué notre blessé, et comme il n'y avait plus de raison pour aller devant Marseille vu que le convoi était dispersé, Fourgues a fichu le camp droit sur Lisbonne où on lui a dit de passer à Argostoli, ...

. . . .

. . . . (*10 lignes censurées*) . . . .

. . . .

. . . . Alors il a rejoint la côte espagnole un peu au sud des Baléares et on a suivi la terre jusqu'à Lisbonne.

Fourgues dit que ça lui a peut-être fait perdre un jour, mais que les sous-marins sont moins dangereux à proximité des côtes, vu que s'ils nous envoient une torpille on peut avoir le temps de jeter le bateau au sec et de le sauver subséquemment ; et qu'en tous cas les équipages et les embarcations sont presque sûrement sauvés puisqu'ils n'ont qu'à donner quelques coups d'aviron pour gagner la terre ferme. Fourgues ajoute que cette règle devrait être générale.

A Lisbonne on fait du charbon, et le *Pamir* a pris le matériel que nous a passé la marine portugaise pour le corps expéditionnaire que le Portugal forme en France. Nous avons été très bien reçus à Lisbonne, ce n'est pas comme dans d'autres pays alliés où ça n'est ni chair ni poisson. Les Portugais y vont franc jeu. Ils ne sont pas riches et leur armée n'est pas immense, mais ils ne demandent qu'à taper sur les Boches et à les démolir, ce qui devrait être l'idéal de tous les alliés, au lieu de faire des combinaisons louches comme certains.

Nous avons à moitié rempli nos cabs ; la cab arrière, à Lisbonne, avec le matériel de guerre portugais, et nous sommes allés à Bilbao pour fourrer de l'acier dans le cab avant. Tout ça a été fait en cinq sec. Les Espagnols, je veux dire les armateurs, commencent à renâcler pour nous passer du minerai, parce qu'ils disent que les Boches vont envoyer tous les bateaux par le fond et que l'Espagne ne tient pas à perdre toute sa flotte. Alors ils demandent des prix formidables ; ça fait des négociations à n'en plus finir, et le minerai s'empile sur les quais. C'est pourquoi le *Pamir* a vite chargé.

Je passe à toute vitesse parce que je veux arriver au trot

aux affaires actuelles et aux histoires de Norvège, et que le courrier part après-demain. Nous avons fichu le camp pour Brest où le *Pamir* a débarqué le matériel portugais et le métal espagnol. Pendant la traversée nous avons passé près d'une épave ou plutôt de cinquante épaves : bois, bûches, bouées, etc., qui occupaient un demi-mille de mer. Fourgues a fait chercher pendant tout l'après-midi pour voir si on ne trouverait pas quelque radeau ou canot du bateau démoli. Mais ça a dû être le même coup que le *Suffren*, qui n'a laissé que son absence comme preuve de naufrage, et nous n'avons rien cueilli. . . . .

. . . .

Quand on a eu vidé notre camelote à Brest, le *Pamir* a attendu un jour tout au plus et on l'a expédié en Norvège pour chercher des bois en planches et madriers, Faut croire qu'il n'y a pas des bateaux de reste maintenant, quoique les journaux racontent qu'il y a cent mille sorties et rentrées à la semaine, et que la guerre sous-marine est un fiasco pour les Boches. Au début de la guerre, on n'avait pas peur de faire poireauter le *Pamir* des huit et dix jours sans rien faire dans un port. Maintenant au galop ! Tous les copains qu'on a vus, ils serrent les rangs aussi. Ça ira tant que ça pourra. Et puis à un moment donné, il n'y aura plus mèche. Alors on commencera à serrer d'un cran la boustifaille et le charbon du pays, et puis de deux, et puis de trois pendant que nous continuerons à être envoyés au fond. Si ça pouvait ouvrir au pays les yeux sur l'importance de la marine et le besoin de la protéger ! Passe encore. Mais tu verras qu'on trouvera moyen de lui faire avaler une nouvelle vessie. La France n'est pas maritime et se laissera toujours bourrer le crâne sur la marine. D'ailleurs j'anticipe et je te dis cela comme si le blocus boche était déclaré à ce moment-là, tandis qu'il ne l'est que depuis qu'on est en Norvège. Donc nous partons de Brest.

Nous avons ordre de filer par le canal d'Irlande, vieille connaissance depuis la guerre. Dans la Manche, vers dix heures du matin, j'ai vu droit devant le *Pamir* une mine qui avait dû se décrocher du fond, et qui filait en dérive comme

un simple bout de bois. Si ça avait été la nuit je ne t'écrirais pas, mon vieux, ni personne du *Pamir* parce qu'il y avait de quoi faire sauter quatre *Pamir* réunis. J'ai mis à droite. Nous avons regardé et admiré la mine et puis c'est tout. Pas un canton pour l'envoyer au fond. Pas de T. S. F. pour informer les autorités à Liverpool, au sujet de cette mine. Mais il voulait aussi prendre du matériel de rechange à Birkenhead et on a mouillé dans le Mersey.

Fourgues a eu le malheur de télégraphier au patron qu'il était à Liverpool, et le patron qui ne perd jamais l'occasion d'arrondir son pécule nous a répondu d'attendre quarante-huit heures pour embarquer du fret urgent pour la Norvège. Ce fret urgent, mon vieux, c'étaient des wagons et des montagnes de sucre, de conserves et de confitures pour la Norvège. Il paraît qu'en Norvège ils n'ont pas peur d'acheter ce qui se paye en France le poids de l'or. Si tu veux mon avis, c'est pas la cargaison du *Pamir* qui rendra l'embonpoint aux Norvégiens qui en manquent. Plus au sud, il y a des claqueurs de bec et nous aurons travaillé pour eux. Quand on est bête c'est pour longtemps. Comme blocus les Alliés se servent d'un filet aux mailles crevées, ici comme en Grèce et ailleurs. Mais ça c'est d'autres histoires. Pendant la traversée de Liverpool à Bergen, que je te recommande si tu aimes la gymnastique, vu qu'on n'a pas cessé une minute de rouler bord sur bord, Villiers s'est amusé à faire des calculs d'après le journal de navigation pour voir combien le *Pamir* avait fait de kilomètres et transporté de marchandises depuis trente mois de guerre. Il a trouvé qu'on a fait trois fois et demie le tour du monde, transporté entre quatre-vingts et cent millions de camelote. On aurait pu dépasser ce dernier chiffre — et comment! si nous n'avions pas eu tant de voyages à vide. Mais enfin, tel qu'il est, Fourgues a dit que le *Pamir* avait fait sa force. Quand on pense que les plus gros cargos ont pu en trimballer le double ou le triple et que la France avait besoin de tout cela, on peut dire que les marins marchands n'ont pas démérité. Oh ! mon vieux, ce n'est pas pour nous pousser du col et dire qu'on est des types épatants. Tout ça c'est bon pour les fils à papa qui se font photographier dans les journaux ou bien les bonshommes qui se pavanent dans les brasseries de Paris. Ceux-là

en ont peut-être fait gros comme l'ongle et font du volume gros comme la tour Eiffel. Mais nous qui trimons sans que personne le sache, et qui recevons des engueulades plus souvent que des récompenses, sans compter les capilotades de torpilles et de mines et pas plus de huit jours de permission en rade, mais je me demande ce que l'entente aurait fait si nous n'avions pas été là, solides au poste et silencieux. Si les Français n'arrivent pas à comprendre après cela ce que représente la marine marchande, c'est qu'ils sont bouchés à la colle forte, et qu'il n'y a plus qu'à larguer tous les bateaux pour s'en aller planter des topinambours dans son patelin. Arrange tout ça comme tu voudras, la France a besoin du monde entier pour gagner sa victoire, et comme il n'y a pas de chemins de fer pour aller en Australie, en Argentine ou aux États-Unis, ni dans aucun des pays qui nous refilent des matières premières, on était bel et bien cuits sans la marine marchande. Mais va-t'en voir s'ils viennent, Jean ! Il n'y a pas de danger pour qu'on insiste là-dessus à Paris, et nous continuerons à rester sur le trimard, comme devant, pendant que ces messieurs se gargariseront les uns de palabres et les autres de fafiots à leur crever les poches.

. . . .

. . . . (*6 lignes censurées*) . . . .

. . . .

C'est pendant que le *Pamir* était à Bergen qu'est arrivée la nouvelle de la guerre sous-marine que les Boches vont mener sans merci, avec blocus, zones défendues, pas d'avertissements, et tout le catalogue. Tu penses que sur le *Pamir* personne n'a été bien épaté de cette histoire qui fait pousser les hauts cris à tous les gros légumes et aux journaux de l'entente. Nous et tous les copains qui bouffons des lieues sur mer et entendons parler un peu partout, il y a belle lurette que nous sentons venir le grain. Seulement nous ne sommes pas des officiels, alors il fallait croire qu'on se trompait. Eh bien ! La bombe arrive. Qui est-ce qui va trinquer? D'abord les petits bateaux qui vont sur l'eau. Ensuite la France qui va faire ceinture. Qu'est-ce qu'on va prendre, au pays, comme augmentation de prix du charbon, de la farine, du beurre et de tout?

Nous qui avons l'habitude de transporter toutes ces camelotes, nous savons ce que représente une tuile pareille. Mais le bon public qui achète ça à la boutique du coin, et qui croit que ça vient tout seul comme la pluie ou l'air qu'on respire, il va plutôt faire une tête. Bien sûr on ne lui dira pas d'où ça vient et il ne se doutera pas qu'il paye le double ou triple prix à cause que les bateaux trébuchent sur l'eau. On lui servira des raisons à l'eau de savon, parce qu'il est défendu de dire la raison de rien. Mais la censure n'empêchera tout de même pas de couper le gaz, l'électricité, les chemins de fer, les restaurants et tout ce qui rend la vie facile. Car tu peux croire que les Boches ne vont pas y aller avec le dos de la cuiller. Ici, tout près de chez eux, on a des tuyaux, et nous en avons ramassé pas mal à Bergen et à Christiansund, d'où je t'écris pendant que nous chargeons des stères et des kilostères de bois en planches et en madriers. C'est encore heureux d'ailleurs que le *Pamir* se trouve ici pour prendre ce bois, car tous les bateaux norvégiens ont reçu l'ordre de rester là sans bouger à cause du blocus allemand, et je te prie de croire qu'il y a quelques milliers de tonnes de bois de construction. Comment va-t-on faire, déjà que ça manquait? Le pire est que les Hollandais, Espagnols et autres neutres vont aussi suspendre leur trafic parce qu'ils ne tiennent pas à faire culbuter leurs bateaux. Enfin le *Pamir* aura toujours ses trois à trois mille deux cents tonnes de bois qui serviront bien à construire des baraquements de poilus, des voies ferrées, des montants de tranchées, pour au moins un corps d'armée.

C'est au moins aussi utile que les obus et le charbon, et nous sommes contents de cette cargaison.

Pour en revenir aux tuyaux qu'on a recueillis ici, il paraît que ça bouillonne en Russie, et qu'un tas de gens trouvent à Pétrograd et ailleurs que ça suffit de subir l'influence des Allemands, qui mettent des bâtons dans les roues jusqu'à la cour et la famille impériale. Beaucoup de gens prétendent que ça ne peut finir que par la paix séparée ou la révolution. Pour tout dire, les affaires sont assez troubles là-bas, de l'avis de personnes qui en viennent.

En Allemagne, on ne parle plus que de sous-marins, et le public en attend des merveilles. Les Norvégiens disent qu'il

est sorti plusieurs sous-marins par semaine depuis plusieurs mois et qu'il y en a beaucoup qui sèmeront des mines. Alors, comme tu peux croire que les Boches vont faire comme ils ont dit, la navigation va devenir comme des pièges à loups, et on sautera sans savoir ni qui ni comment. Le *Pamir* est bien servi pour la première traversée après le blocus. Il a à franchir en long toute la zone défendue, ... D'ailleurs, Fourgues dit que l'Entente est assez riche pour prétendre qu'elle peut supporter tout ça. Qu'on coule par mois mille ou cinq mille tonnes, Fourgues dit qu'on mettra dans les journaux que c'est du bluff. Seulement c'est le public qui paiera en fin de compte. Nous, qu'on y passe ou non, ça n'a guère d'importance. Tout ce qu'on aura comme oraison funèbre c'est le silence partout. Mais tout ça, c'est des balivernes. Je vais ce soir au cinéma avec Villiers qui m'offre cette fête en l'honneur de ma paternité. Nous dînerons à terre. Nous appareillerons dans trois jours pour un port de l'Atlantique qui n'est pas fixé. Tu vois cette veine, si c'était la Rochelle ou Saint-Nazaire? J'irais embrasser la jeune maman. Bah ! qui vivra verra. Les marins ne sont pas faits pour être en famille, et, comme dit le proverbe, femme de marin, femme de chagrin ! Je t'envoie ma photo que j'ai fait prendre à Bergen, et que j'envoie aussi à ma femme pour qu'elle me regarde en attendant le bébé. Tu verras que je me porte bien et que la guerre me réussit. Ce que j'écris sur la photo, je le pense, tu le sais. Tu es mon vieux frère et je t'embrasse jusqu'à la prochaine.

Y.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL (fin février 1917)

On est sans nouvelles du Pamir *que les radiogrammes allemands signalent comme torpillé. Ce navire, d'un vieux modèle, et qui ne transportait aucun militaire, doit être considéré comme perdu corps et biens.*

LE HAREM ENTR'OUVERT[1]

MŒURS TUNISIENNES

VII

LES DÉSENCHANTÉES A TUNIS

Je les avais rencontrées pour la première fois aux noces de Lella Sbeïtla, fille d'un cheikh cadhi. Leurs robes étroites, également pailletées d'acier, l'une en satin rose, l'autre en satin ciel, et quelque peu décolletées, détonnaient fort au milieu des pantalons bouffants, des gebbas brodées d'or, des boléros étincelants. Elles leur donnaient l'apparence d'honnêtes chanteuses de petit café-concert bien provincial, mais une certaine distinction et je ne sais quelle grâce un peu hautaine détruisait vite cette impression pour faire place à l'incertitude.

— Ce sont les dames Dali Bach, deux femmes turques épousées par des Tunisiens, — me dit ma voisine, une poupée fardée, bouffie de graisse.

Justement elles s'avançaient toutes deux vers moi et engageaient la conversation avec aisance.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1917.

— Nous sommes enchantées de faire votre connaissance, madame, nous avons si rarement l'occasion de rencontrer des Européennes ! Permettez-moi de vous présenter ma cousine Zeïneb, madame Ali Dali Bach, — me dit la robe rose dans un français sans accent.

— Et moi, — reprit la robe bleue, — je vous présente ma cousine et belle-mère Tejbeha, madame Tahar Dali Bach.

Elles étaient pareillement jeunes, minces et pâles. Leurs visages aux traits menus ne se rehaussaient d'aucun fard, et leurs coiffures ressemblaient à celles des petites bourgeoises légèrement en retard sur la mode.

— Nous avons épousé, il y a quatre ans, messieurs Dali Bach, père et fils, venus à Stamboul, et c'est ce qui crée entre nous cette étrange parenté, — expliqua madame Zeïneb.

— Oh ! dites-nous, je vous prie, les dernières nouvelles de la guerre ! — implora madame Tejbeha, — nous ne recevons point de journaux.

— Et songez, — ajouta Zeïneb, — que nos frères, nos cousins, tous nos parents et leurs amis, se battent là-bas !

Une véritable angoisse les défigurait dans l'attente de ma réponse.

Hélas ! les nouvelles étaient bien mauvaises ! Andrinople venait de tomber aux mains des Bulgares. Pouvais-je leur apprendre cela, au milieu de cette fête, de cette musique, de ces danses?

Je répondis évasivement :

— La situation de l'armée turque est toujours critique, mais à Constantinople on s'occupe d'une réorganisation, on va sans doute envoyer des renforts...

— Vous comprenez, c'est si triste d'être loin des siens, en pareilles circonstances.

— Oh ! oui, c'est déjà bien dur en tout temps, d'habiter un autre pays. Alors maintenant !...

— Vous ne vous plaisez pas à Tunis, — demandai-je, heureuse de détourner la conversation.

— Non certes ! — s'écrièrent-elles toutes deux. — L'existence ici est odieuse lorsqu'on en a connu une autre plus libre, plus animée, plus intéressante.

— Pensez, — dit Zeïneb, — que nous sommes cloîtrées ici

comme toutes les musulmanes de notre condition, ne sortant jamais, jamais à pied, et si rarement en voiture close pour un mariage !

— C'est la troisième fois en quatre ans... A Stamboul au contraire, nous circulions avec notre institutrice. Le tcharchaf n'est pas bien gênant, à peine plus épais qu'une voilette d'automobile.

— Nous allions voir nos amies, nous les réunissions à des thés, nous jouions la comédie entre nous.

— Ah ! Stamboul !... — soupirèrent-elles, un sourire d'extase au coin des lèvres, et les yeux humides.

— Mais alors, puisque vous viviez si heureuses là-bas, pourquoi avoir épousé des Tunisiens?

— Savions-nous ce qui nous attendait?... Nous avions seize ans, nos parents nous poussaient à ce double mariage. Les Dali Bach sont riches et de noble famille... il y avait aussi l'attrait du voyage, d'un pays nouveau, et surtout celui de ne pas nous séparer, nous qui nous aimions tant.

— C'est la seule chose qui ne nous ait pas déçues !...

— Mais, — dis-je, — sont-ce vos parents qui ont décidé le mariage de l'une avec Si Tahar, et de l'autre avec Si Ali?

— Non, ils nous ont laissé le choix. Nous ne les connaissions pas, l'âge seul était en question. Nous les avons tirés au sort.

— Les lots se valent, — murmura Tejbeha.

Et comme je me levais pour partir, elles s'écrièrent :

— Déjà ! Nous étions si contentes de parler avec vous ! Toutes ces Tunisiennes sont tellement nulles et ignorantes ! Oh ! vous viendrez nous voir, n'est-ce pas?

— Avec plaisir, — répondis-je, en prenant leur adresse.

Maintenant je vais assez souvent chez mes amies turques, bien que leur logis et leurs discours provoquent la tristesse.

Elles habitent une grande et luxueuse demeure près de Tourbet El Bey, cage dorée, mais trop bien close. Et leurs vêtements européens, étriqués et ternes semblent dépaysés au milieu des faïences, autant que le mobilier anglais de leurs chambres, et les petits fauteuils Louis XVI du salon.

— C'est un cadeau de nos parents, — dit Zeïneb, — n'est-ce pas qu'il est joli? Lorsque nous sommes arrivées ici, il n'y avait que des coffres et des divans, — ajouta-t-elle méprisante.

— Vous avez vu notre piano? Il n'est pas très bien accordé. Vous pourriez cependant nous jouer quelque chose?

— Je le voudrais, mais je ne sais pas. Vous sûrement, vous êtes musiciennes et vous connaissez de jolis morceaux.

— Nous en avons appris quelques-uns autrefois, Tejbeha est la plus forte, — dit Zeïneb en poussant sa cousine au piano.

La *Valse bleue*, *Amoureuse*, les *Lanciers*, retentirent drôlement sous les voûtes de stuc ciselé. Les négresses et toutes les servantes de la maison sont accourues, et regardent, vite renvoyées du reste par Zeïneb.

— Et ne savez-vous rien d'oriental? — demandai-je.

— Non, rien du tout... Ah ! si, la *Marche turque*.

... Grave, recueillie, Tejbeha commence à jouer. Zeïneb l'écoute les regards perdus dans un rêve lointain. Et le morceau fini, un silence s'établit entre nous, les deux jeunes femmes se détournent émues, les yeux pleins de souvenirs et de larmes. On dirait qu'une brise fraîche venue de Stamboul, a passé dans le grand salon sombre.

— Te souviens-tu, — dit Zeïneb, — de ce jour où nous étions allées aux Eaux-Douces avec Madji?

— Oui, des soldats manœuvraient de l'autre côté du Bosphore, et l'on entendait par instants la *Marche turque*.

Et soudain Tejbeha éclate en sanglots.

— Oh ! nous ne retournerons jamais plus là-bas !...

— Voyons, calme-toi, ma chérie, aujourd'hui est un beau jour, puisque nous avons notre amie.

— C'est vrai, je suis ridicule, excusez-moi.

— Tiens, prépare donc le thé, — dit Zeïneb, — tandis que je vais montrer à madame R... ma nouvelle robe. Voulez-vous venir?

— Cette pauvre Tejbeha est si nerveuse, — continua-t-elle dans sa chambre. — Vous n'imaginez pas l'existence que Si Tahar lui fait. C'est un vieillard despotique et vicieux, il voudrait la plier à ses caprices les plus lubriques. Il s'est pris pour elle d'une passion folle, une véritable frénésie, et Tejbeha du premier jour s'est révoltée de dégoût. Chaque soir, quand il rentre, excité, ignoble, ce sont des scènes affreuses. J'entends les cris et les plaintes de ma cousine et je ne puis rien. C'est terrible !...

— Quel âge a Si Tahar?

— Soixante-douze ans au moins... Mais il est solide, allez ! Il n'y a pas à espérer une prompte délivrance, — ricane Zeïneb avec une expression haineuse. — Voulez-vous voir ma robe puisque nous sommes montées pour cela?

Elle tire de l'armoire à glace un costume tailleur gris à peu près à la mode.

— C'est une ouvrière italienne, madame Buona Cordi, qui travaille pour nous. Il paraît que ces jaquettes sont le dernier cri. Qu'en pensez-vous?

— C'est très bien. Tout à fait dans le mouvement.

Zeïneb exhibe une toque de loutre à grande aigrette.

— Et ceci?

— Charmant ! Mais que vouvez-vous faire d'un costume tailleur et d'un chapeau puisque vous ne sortez jamais?

— C'est vrai ! Mais ça nous fait tant de plaisir d'en avoir ! Nous les mettons de temps en temps, et nous marchons dans le patio en nous imaginant qu'il n'y a pas de murs autour de nous... C'est triste, n'est-ce pas?...

— Oh ! être enfermées toujours ainsi, ne plus voir un arbre, ni une rue, ni d'autres visages que ceux des servantes stupides ! — s'exclame rageusement Tejbeha qui vient d'entrer. — Il y a des jours où l'on croit devenir folles !

— Comment vous occupez-vous? Avez-vous des livres?

— Quelques-uns seulement apportés de Stamboul : Loti, naturellement, ce délicieux Loti qui aime tant les Turcs... Vous avez lu les *Désenchantées*? Que c'est beau !...

— Oui, — reprend Zeïneb, — mais les héroïnes se rendent bien malheureuses à envier le sort des autres Européennes, alors que leur vie à Stamboul est en somme si charmante. Nous n'en demanderions pas tant, je vous assure ! Reprendre notre ancienne existence serait tout notre bonheur.

— Si vous voulez, — proposai-je, — je vous enverrai des livres et des journaux.

— Vous êtes gentille ! Ça nous fera tant de plaisir !

Lorsque je revins, deux semaines plus tard, Tejbeha seule me reçut.

— Zeïneb sera désolée, elle est souffrante et dort en ce moment.

— Ce n'est rien j'espère?

— Ce n'est pas grave, mais c'est terrible. Je puis bien vous le confier puisque vous êtes notre amie, — ajouta-t-elle en rougissant...

— Oh ! la pauvre petite !

— N'est-ce pas? Et encore vous ne vous doutez pas de sa vie. Si Ali est jeune, mais brutal et libertin, il passe son temps en bonnes fortunes et Zeïneb en est horriblement jalouse. C'est drôle, car je ne crois pas qu'elle aime vraiment son mari... Dès qu'il sort, elle s'imagine un tas de choses, elle lance les servantes à ses trousses pour l'épier et la renseigner. Et elles ne la renseignent que trop, la malheureuse !... Ah ! si mon mari faisait ses fredaines au dehors, je vous assure que je ne m'en tourmenterais guère ! Mais Zeïneb se ronge... et lorsque Si Ali rentre, ce qui ne lui arrive pas tous les jours, elle lui fait des reproches qui l'horripilent. Quelquefois il va jusqu'à la battre !...

— Vraiment vous êtes à plaindre toutes les deux. Quel dommage que vous n'ayez pas d'enfants, ce serait une consolation.

— Hélas ! mon mari est trop vieux pour m'en donner.

— Comme les journées doivent vous sembler longues !

— Oui, et les nuits surtout, — répond Tejbeha, la voix changée.

J'étais devenue peu à peu leur confidente ; elles me racontaient toutes leurs tristesses, même les plus intimes, cédant à ce besoin bien naturel de s'épancher et d'être plaintes.

Un jour, je reçus une lettre plus joyeuse que de coutume :

« Chère amie,

» Nos maris sont absents pour la semaine, et une idée folle nous est venue, celle d'en profiter pour aller vous voir.

» Depuis que nous avons admis la possibilité de cette escapade nous en mourons d'envie.

» Voudriez-vous pour cela, venir demain nous prendre en voiture ? Nos servantes ne nous vendront pas, il s'agit seulement de dépister les voisins. Votre présence s'en chargera, et comme nous habitons au fond de l'impasse, nul ne nous verra monter avec vous. Bien entendu, chère amie, il nous faut prier

votre mari de quitter sa demeure pendant toute notre visite, ainsi que nos domestiques mâles. Et il est inutile de vous demander la discrétion la plus absolue, car vous savez toute l'importance que cela pourrait avoir pour nous.

» Nous vous attendons avec impatience, et vous envoyons mille souvenirs affectueux.

» Vos amies,

» ZEÏNEB et TEJBEHA »

Le programme des deux cousines s'accomplit sans encombre, et je les emmenai dans ma voiture aux rideaux à demi baissés. D'abord, elles s'étaient rejetées, craintives, dans le fond, mais à mesure qu'elles s'éloignaient de leur quartier, elles reprenaient de l'assurance jusqu'à risquer des regards par la portière. Qui du reste eût pu les deviner? Elles portaient leurs fameux costumes tailleurs et leurs toques à aigrettes, enfin utiles ! et des voilettes extrêmement épaisses.

— Ah ! que c'est bon ! que c'est bon ! — soupiraient-elles.

L'arrivée dans ma maison leur fut une déception.

— Mais c'est tout à fait arabe ! bien plus arabe que chez nous.

— C'est même de l'arabe vieux d'un siècle, ce coffret, ces étoffes, ces tapis...

— C'est vrai, nous avons la manie de reconstituer ce que vous vous acharnez à détruire.

— Moi qui espérais vous voir un joli petit salon moderne !

Elles savaient bien pourtant que j'habite une demeure indigène, le Dar Ben Fridja, célèbre par le luxe de sa décoration, ses faïences, ses lustres, son grand patio vitré.

Mais elles s'attendaient à y trouver des meubles Louis XVI.

— Alors montons au premier, ma chambre vous plaira, car elle est bien française.

Tout d'abord, les fenêtres délivrées des moucharabiés, et par où l'on découvrait la rue et un grand hoziron de terrasses, les attirèrent.

— Que vous êtes bien ici ! C'est gai, l'air entre librement.

Puis ayant aperçu des photographies sur ma table, il fallut que je leur présente mes parents, mes sœurs, mon mari.

— Comme il est jeune ! — dit Tejbeha.

— Et comme il paraît gentil et bon ! — dit Zeïneb.

Elles couraient d'une pièce à l'autre, joyeuses et enfantines.

— Ah ! se sentir loin de cette horrible maison où l'on étouffe, c'est exquis !

Je proposai de monter sur la terrasse, elles n'osaient pas...

— Qui vous verra? et du reste on vous prendra pour des Françaises.

— C'est vrai. Et puis c'est un plaisir que les femmes du peuple prennent bien. Pour une fois, les dames Dali Bach se le payeront, — décida Zeïneb mutine. Et devant le ciel libre, les montagnes lointaines, elles respiraient à longs traits.

— L'air est bon ! bien meilleur que celui de notre patio : il a un goût d'autrefois !...

Le retour fut triste. Après une journée de liberté, la prison leur semblait plus farouche.

La semaine suivante, je reçus encore une lettre de Zeïneb.

« Chère amie,

» Nous ne nous doutions guère mercredi de ce qui allait arriver : Si Tahar est mort subitement. Surtout ne nous envoyez pas de banales condoléances, vous êtes assez notre amie pour comprendre quelle inespérée délivrance représente cet événement pour ma chère Tejbeha...

» Ne venez pas en ce moment, vous trouveriez une maison en deuil, pleine de parentes, et nous ne pourrions vous recevoir tranquillement. Mais dans une quinzaine, le calme sera rétabli et nous vous attendrons. »

A la date fixée, je les trouvai vêtues de noir, mais les yeux plus gais.

— Moi, cela ne me change guère, — me dit Zeïneb, — mais j'en suis bien heureuse pour ma cousine. J'avais très peur qu'elle ne me quittât, et la chérie fait le sacrifice de rester à Tunis.

— Ce n'est point un grand sacrifice, — reprit Tejbeha, — je n'aurais guère de joie à revoir Stamboul sans toi. Et maintenant, je suis libre, je n'ai pas de parents pour me surveiller et vais me faire une existence... à la turque. J'ai loué une petite maison toute voisine, car je n'ai plus aucun droit à demeurer ici, et je viendrai tous les jours voir Zeïneb.

Je les laissais à leurs espérances. Elles furent de courte

durée. Les pauvres petites libertés que Tejbeha s'accordait — à la turque — firent vite scandale, et Si Ali ne tarda pas à lui interdire tout rapport avec sa femme. Je dus servir d'intermédiaire pour porter les nouvelles de l'une à l'autre. Et puis, je reçus enfin une lettre désolée de Tejbeha :

« Chère amie,

» Je pars, je quitte Tunis où j'ai tant souffert, et j'y laisse ma pauvre Zeïneb... Vous devinez combien cette pensée m'est horrible et tout ce qu'il m'a fallu endurer pour en arriver à cette détermination. Ma vie n'est plus tolérable ici, il semble que tous se liguent contre moi pour me faire expier mes rares sorties sous le tcharchaf. Et maintenant que son père est mort, Si Ali me poursuit d'une manière odieuse. L'autre jour il s'est insinué dans ma maison, je ne sais ce qui serait arrivé sans mes servantes... Il m'est impossible de rester seule plus longtemps et je ne prendrais point ici, vous le pensez bien, un autre défenseur légal. Enfin, je ne puis plus voir Zeïneb... J'ai donc écrit à ma famille et mon frère est venu me chercher. Nous nous embarquons après demain. Je voudrais tant vous dire adieu ! »

Notre dernière entrevue fut courte. Tejbeha sanglotait.

— Qui m'eût dit que je retournerais à Stamboul en pleurant ! Ma pauvre petite Zeïneb, toute seule dans cet enfer !... Il a fallu que mon frère s'interposât pour que Si Ali me permît de l'embrasser encore une fois... La reverrai-je jamais?... Je vous la confie... tâchez de la consoler, allez souvent la voir, n'est-ce pas?...

Huit jours après le départ de Tejbeha, on trouvait Zeïneb pendue à la colonne de son patio.

VIII

LA MARIÉE AU HAMMAM

Ma voisine Manoubiia vient de se marier. J'étais invitée à toutes les fêtes, à commencer par la cérémonie du hammam, où elle est allée se « purifier » avec ses parentes et invitées.

J'ai vu bien des mariages plus brillants que le sien ; je commence à me blaser sur la petite minute émouvante, quand l'époux dévoile et aperçoit pour la première fois sa femme, au seuil de la chambre nuptiale.

J'ai souvent circulé la nuit, dans un carrosse fermé, accompagnant la fiancée chez son mari, au son des yous-yous aigus dont les femmes du cortège déchirent le silence des rues obscures.

J'ai contemplé bien des mariées, hiératiques en leur attitude rituelle, aux visages uniformes et conventionnels sous le fard et le henné.

J'ai même pris part à ces pantagruéliques festins, où chacune pique du doigt parmi les victuailles surchargeant la table.

Mais une noce au hammam réveillait ma curiosité.

Manoubiia et ses invitées s'y sont rendues la nuit, les voiles et les voitures closes n'étant pas jugés suffisants sans la protection supplémentaire des ténèbres. Des servantes nous avaient précédées, portant les tapis, et les corbeilles pleines de linge et d'objets de toilette.

C'est une occasion pour chacune de faire parade de ses richesses. Les plus opulentes avaient tout un attirail d'argenterie : aiguières, coupes à henné, peignes, boîtes à fard, coffrets, étuis à kohol, miroirs.

Elles s'installèrent dans une grande salle, aux colonnes gaîment coloriées de vert et de rouge, sur des estrades où l'on avait étalé les tapis et les nécessaires, et commencèrent à se déshabiller.

Dans un coin, une négresse préparait des rafraîchissements et des sucreries : limonades, café, gâteaux.

On m'invite à quitter mes vêtements pour entrer dans les étuves.

— Non, non, je ne veux pas me purifier, je tiens seulement à voir.

— Mais tu n'y pourras résister...

N'importe, je pénètre quand même toute vêtue. La chaleur est suffocante. La vapeur condensée ruisselle sur le sol et les murailles. Au bout de quelques minutes je dois fuir.

Mais j'ai eu le temps d'apercevoir le plus étrange spectacle : au milieu d'un brouillard épais, vaguement éclairé par quelques lumignons, une soixantaine de femmes nues circulent,

s'agitent et causent... Il y en a des grosses, des minces, des petites, des grandes, des blanches, des jaunes, des noires, des vieilles, des jeunes...

La lumière jaunâtre pique des reflets de-ci, de-là, sur un torse brun, une croupe rebondie, frottée par une négresse en sueur, une gorge trop opulente, des bras, des jambes, se détachent de la foule... Manoubiia la fiancée, promène une anatomie grasse et tassée, dont l'époux aura bientôt l'heureuse surprise.

La plupart des hommes, prompts à se réjouir de ces tableaux, en concevraient des pensées égrillardes.

Pourtant je crois que, dans la réalité, ils seraient comme moi abasourdis et horrifiés par cet ensemble indubitablement grotesque de corps féminins.

Sans doute, il devait y avoir de jolies filles bien faites, mais elles disparaissaient dans la masse affreuse. Une phénoménale matrone étalait une obésité digne d'être exhibée dans une foire, à côté de vieilles guenons squelettiques, absolument décharnées, semblables à des harpies.

En vérité, c'était là un spectacle d'enfer, comme en eût imaginé Gustave Doré, bien plus qu'une paradisiaque vision musulmane.

IX

LES QUATRE FEMMES DE BABA YOUSSEF

— Le salut !

— Le salut pour toi !

— Comment vas-tu ?

— Comment est ton état ?

— Avec le bien !

— Grâce à Dieu !

L'homme que nous venions de rencontrer était un bédouin d'une soixantaine d'années, brun, sec, tanné, le visage osseux et sillonné de longues rides verticales, les yeux perçants profondément enfoncés dans les orbites, le nez saillant en bec de rapace, le cou décharné, mais vigoureux encore, très droit, les mollets maigres et bien dessinés, les bras solides, nerveux

et musclés. Depuis quelque temps nous l'apercevions campé sur sa mule. Derrière lui deux silhouettes courbées, écrasées sous de lourds fardeaux, se détachaient sur le sable fauve.

Nos bêtes moins fatiguées que celle du bédouin l'entraînaient d'un pas plus alerte, et les formes bleues peinaient davantage, se hâtaient, couraient presque, sans parvenir à nous égaler. L'homme s'étant retourné les gourmanda d'une voix rude :

— Halima ! Zoh'rah ! Allons, chiennes filles de chiennes !

Et le vent écartant les voiles, on apercevait deux visages bruns et luisants de sueur, l'un vieux, ridé comme celui du bédouin, l'autre jeune et sans beauté, aux traits secs, découpés à l'emporte-pièce, dans l'encadrement des nattes noires et des grands anneaux d'oreille.

Nous avions compris que c'étaient ses femmes, mais comme il sied, nous n'y fîmes point allusion, et même nous n'eûmes par l'air de les regarder.

D'un commun accord, nous avions retenu le pas de nos montures que le voisinage de l'écurie rendaient trop fringantes, et les formes voilées cheminèrent plus paisiblement derrière elles. Nous devisions avec l'homme, comme il est d'usage entre gens qui se rencontrent dans le désert et s'avancent vers un même but.

— D'où venez-vous?

— De Tozeur. Et toi?

— De Tozeur aussi ; je suis parti avant midi.

— La route est longue; nos mules ont mis quatre heures.

— Vous allez passer quelque temps à Nefta?

— Nous y demeurons.

— Où donc?

— Chez le cheikh Abd-el-Aziz !

— Ah ! c'est vous les Français qui logez chez le cheikh !

Le vieux renard le savait bien. Depuis huit jours que nous étions installés, pas un Nefti ne l'ignorait.

— Comment t'appelles-tu?

— Youssef ben Tahar. Ma maison est presque voisine de la vôtre.

— C'est donc toi Baba Youssef?

— Oui, c'est moi.

Chedlïa notre servante, que nous avions emmenée jusqu'au

fin fond de ce désert, nous entretenait parfois de Baba Youssef et de ses femmes, avec lesquelles, promptement, elle avait fait connaissance.

Les deux formes voilées qui peinaient derrière nos mules étaient ces fameuses voisines chez qui souvent elle passait la journée.

Le soir tombait, brusque et rose, noyant de brume mauve les dunes lointaines sur lesquelles se découpaient en silhouettes fines les caravanes de chameaux. Nefta aux cent coupoles apparaissait, tout orange, au-dessus de l'immensité fauve, dominant sa forêt de palmiers, la masse sombre de son oasis. Très au delà, le chott el Djerid aux horizons infinis, mer d'argent sans remous, étincelait sous les derniers rayons.

C'est l'heure où le désert s'anime : des files de bédouins revenant on ne sait d'où, se détachent minuscules sur les sables. Les femmes vont en procession vers l'Oued puiser l'eau dans les grandes cruches, qu'elles ne portent pas sur l'épaule du geste antique et gracieux, mais qu'elles chargent péniblement sur leur dos, courbées en deux, comme de pauvres bêtes harassées.

Au milieu d'un nuage de poussière arrivent les troupeaux, bêlant, hennissant, cabriolant. Des centaines de chèvres turbulentes, d'ânes, de vaches, de chameaux se dirigent vers la ville. Dans les rues tranquilles, où les Arabes devisaient gravement, accroupis par groupes devant les portes, chacun s'affaire pour rentrer ses bêtes au logis. Il y a des courses folles après un cabri ou un veau indiscipliné. Les fillettes, les gosses, toute la marmaille s'en mêle avec des rires et des cris.

Nous étions arrivés près de notre demeure. Baba Youssef descendit de sa mule :

— Avec le salut !

— Avec le salut !

— Puisses-tu t'éveiller demain matin avec le bien !

— Que tu te trouves au matin ayant progressé !

— Sommeil de paix !

— La paix sur toi !

Derrière le vieux, les deux formes accablées s'engouffrèrent dans une maison.

Tout rentrait dans l'ordre et le calme ; la nuit pleine d'étoiles enveloppait Nefta, et les chiens régnaient en maîtres sur le silence et les terrasses.

Le lendemain je dis à Chedlïa :

— J'ai fait connaissance avec Baba Youssef.

— Quel rude homme !

— Tu l'as vu?

— Oui, quelquefois, à travers mon voile, lorsqu'il entrait dans sa maison.

— Il est vieux.

— Oui, mais solide, et quand il frappe, il frappe dur.

— Est-ce qu'il bat souvent ses femmes?

— Oh ! presque chaque jour. Il ne trouve jamais qu'elles aient assez travaillé.

— J'en ai vu deux qui revenaient de Tozeur.

— C'est Halima et la vieille Zoh'rah qui y sont allées. Meryem était restée à la maison. Elle et Halima sont enceintes, et Baba Youssef répudiera Halima aussitôt après ses couches. Il veut savoir si ce sera une fille ou un garçon.

— Pourquoi?

— Parce que si c'est un fils il le gardera, sinon il renverra la mère et l'enfant. Il a déjà répudié Fathma il y a peu de temps, et dans huit jours il la remplace. Il épouse la petite Nefissa bent Ali el Trabelsii.

— Tu la connais?

— Non, mais les femmes de Baba Youssef disent qu'elle est jolie. Elle a douze ans.

— Ah ! le sale bonhomme !

— Que veux-tu, c'est l'habitude ici. Dieu est grand !... Mais sais-tu le plus drôle? Baba Youssef n'a qu'une seule chambre pour lui et ses quatre femmes...

Chedlïa la citadine s'étonne autant que moi des mœurs de ce pays où rien ne ressemble aux choses de Tunis.

— Ces gens-là vivent comme des animaux, — dit-elle avec mépris.

Elle se juge, non sans raison, infiniment supérieure à toutes ces bédouines, mais étant femme et curieuse, elle n'a pas de plus grand plaisir que de bavarder avec elles des journées entières.

— Je t'accompagne, Chedlïa.

— Dieu soit loué !

La maison du vieux Youssef est semblable à toutes les autres. Bâtie en boue sèche et en briques à peine cuites, elle a une teinte générale fauve un peu rosée. Sa façade sans fenêtres s'agrémente de dessins réguliers formés par la saillie ou l'enfoncement de quelques briques.

Passé le premier vestibule, je me trouve dans une grande cour intérieure assez semblable à une cour de ferme entourée d'étables ; des poules et des chèvres y vagabondent. Au milieu les ordures rissolent au soleil.

Une troupe de bédouines s'est jetée sur moi et m'étourdit de salutations et bénédictions. Elles m'entourent, me pressent, me palpent, relèvent mes jupes, soupèsent mes cheveux, excitées et indiscrètes... Je reconnais la vieille Zoh'rah ainsi que Halima au visage sec et à la taille lourde. Meryem s'approche pesamment. C'est la dernière épousée et la plus jeune. Elle a peut-être quinze ans, et sa petite figure bronzée, que le travail et la vie dure commencent à marquer, garde encore quelque grâce. Ses cheveux nattés avec des laines de couleur sont enfermés dans une sorte de turban plat en soie noire rayée d'argent ; des chaînes et de grands anneaux d'or pendent de chaque côté de son visage. Elle se drape dans une meleh'fa de soie violette, salie et déchirée. Ses compagnes ont des bijoux d'argent et de grossières meleh'fa en toile bleue à bandes pourpre. Halima et la vieille Zoh'rah s'apprêtent à rejoindre Si Youssef qui travaille à sa palmeraie. Il les attelle à la charrue, côte à côte avec un âne.

Meryem reste au logis, car elle est moins robuste. Elle tisse des haïks de soie, et Si Youssef les vend à ces marchands dont les caravanes emportent jusqu'aux villes lointaines les étoffes tramées par toutes les femmes du Djerid.

Déjà elle s'est réinstallée avec une voisine derrière le métier où ses doigts habiles marient, du matin au soir, les fils de laine et de soie ; et les autres femmes, réunies pour le travail en commun, s'accroupissent tout autour dans la poussière, étirant, dévidant et filant la laine.

La curiosité tombée à mon égard, elles entament une conversation avec Chedlïa. On m'a donné un tabouret bas et on ne s'occupe plus de moi. J'observe, j'examine, j'écoute. Je

ne comprends pas toujours, car la langue du Djerid est un idiome quelque peu différent de celui de Tunis et plus rude. Mais Chedlïa vient à mon aide quand je le désire.

Les femmes parlent toutes à la fois. Meryem a été battue la veille au soir, plus cruellement que de coutume, et elle exhibe ses bras et sa gorge meurtris.

Baba Youssef se montre fort exigeant pour le travail, car il lui faut compléter la somme d'achat de sa nouvelle épouse. Fathma, Hanifa et Douja les voisines ont été battues aussi...

Mabrouka n'a point encore reçu un seul coup depuis un an qu'elle est mariée. Patience, cela viendra. Femme bédouine ne vécut jamais sans « manger du bâton ». En attendant, elle secoue insolemment les colliers d'or et d'agathe que le gros Sadok lui rapporta l'autre soir, et elle balaye le sol poussiéreux et semé d'immondices, avec sa superbe meleh'fa de soie orange.

Tout en dévidant la laine, Fathma, Hanifa et Douja lancent des coups d'œil venimeux à l'épouse favorite et trop fière.

Meryem, de sa voix criarde, commente les événements de sa maison et de tout le voisinage. Derrière les grands murs sans fenêtres les nouvelles courent de bouche en bouche, d'un bout à l'autre de Nefta :

Une caravane de trente chameaux, venant d'El Oued, s'est arrêtée ce matin sur la grand'place et repart demain pour Tozeur.

Si Chedli ben Sadok s'est cassé la jambe en tombant de sa mule.

Beurnia, femme de Salah, vient d'avoir un garçon. Que ses couches soient bénies !

Et soudain la conversation devient plus aiguë, plus passionnée et plus difficile à suivre. Il est question de la petite Menena bent Ali, dont les noces avec Mohamed le chamelier eurent lieu la semaine passée, et qui se meurt des brutalités de son époux.

Mais, — par Allah ! — la famille de la petite a porté plainte, et l'affaire, — s'il plait à Dieu ! — ira devant l'ouzara [1].

1. La justice.

— Quand on épouse un vieillard il faut s'attendre à bien des choses, — murmure stoïquement Salouh'a, dont le mari a soixante-dix ans passés.

— Eh ! Eh ! la petite Nefta ne sait pas ce que le mariage lui apportera, — ricane Mabrouka la trop fière.

— Baba Youssef est un vaillant, malgré son âge, il donne bien ses preuves, — proteste aussitôt Meryem en tapant sur son ventre rebondi. — Et, par la tête du Prophète ! il est capable de nous accorder à toutes la « part de Dieu » après celle de sa nouvelle épouse.

— Quand un homme chargé d'années prend une petite colombe fraîche éclose comme Nefissa, ce n'est pas pour l'atteler à la charrue.

— Par l'Élevé ! c'est lui-même qui labourera, — dit Mabrouka de sa voix aigrelette.

Les rires fusèrent de tous côtés, entremêlés de plaisanteries que je ne comprenais plus. Puis Meryem reprit :

— Nefissa ne restera pas longtemps prunelle de son œil, car Halima ne tardera pas à enfanter, et Si Youssef la répudiera aussitôt.

— Plaise à Dieu qu'elle ait un fils et demeure encore à la maison le temps de sa nourriture !

— Plaise à Dieu ! En attendant Si Youssef amasse déjà l'argent de sa remplaçante, — dit Meryem. — Hier il a vendu quarante francs le grand haïk que nous venions de terminer, Halima et moi. Elle lui a dit : « Donne-moi de quoi acheter un peu d'étoffe, ma meleh'fa est en lambeaux et j'ai froid la nuit. » Si Youssef lui a répondu : « Que ta langue soit nouée ! Crois-tu que j'ai de l'argent à dépenser pour une chienne comme toi? Je veux avoir promptement de quoi payer celle qui te suivra. Ainsi travaille et ne m'importune plus ! »

— C'est la quatrième fois qu'Halima sera répudiée, elle n'a pas de chance, et quand on passe d'un mari à l'autre, c'est pour tomber du chameau à l'âne.

— Pourquoi, — hasardai-je en me mêlant à la conversation, — Baba Youssef garde-t-il la vieille Zoh'rah?

— Parce qu'elle est forte et travailleuse, elle tire la charrue mieux qu'un mulet. Voilà trente ans que Si Youssef l'a épousée et elle lui a donné trois fils, il ne la répudiera jamais.

— Et moi non plus, il ne me répudiera pas, — ajouta Meryem, — car je suis habile et vive à tisser la soie, je sais faire les tapis avec des dessins et des chameaux, et, plaise à Dieu ! — c'est un fils que je porte.

Je pris congé après les salutations d'usage. Meryem se leva lourdement pour m'accompagner.

— Veux-tu voir la chambre?

Elle ouvrit une porte, de l'autre côté de la cour, en face du petit réduit au métier où les femmes étaient réunies. Je vis une longue pièce sombre, aux murs de boue sèche et au sol de terre battue. Une seule ouverture sur la cour, simple trou dans la muraille, dispensait parcimonieusement l'air et la clarté. Du plafond en poutres de palmiers, les toiles d'araignée pendaient innombrables et grises. Quelques coffres de bois grossièrement peints, d'énormes jarres de terre, des cruches, une cinquantaine de plats à couscous accrochés au mur, et la paillasse de Baba Youssef formaient tout le mobilier. A l'autre extrémité de la chambre de vieilles loques et des lambeaux de couverture marquaient la couche des femmes...

— Ce n'est pas riche, — dit Chedlïa une fois dehors. — Et pourtant Baba Youssef a de l'argent. Mais dans ce pays-ci on n'est pas habitué comme à Tunis aux bonnes et jolies choses. Les Nefti sont des sauvages. Tu n'imagines pas le couscous qu'ils préparent, avec du grain pilé et des piments ! Par l'Élevé ! je n'en pourrais manger.

Un bruissement particulier nous fit retourner. Derrière nous, trois étranges animaux cheminaient, balayant le sol de leurs queues immenses et blondes. Ils s'arrêtèrent à la porte de Baba Youssef, et je reconnus son âne et ses deux femmes qui, chargés de palmes sèches, revenaient de l'oasis.

Au tournant de la rue s'élevait la demeure du cheikh Abd el Aziz où nous logions depuis quelque temps. Elle n'avait rien qui la distinguât des autres, bien qu'elle fût une des plus considérables du pays, mais son grand mur fauve était percé de deux ouvertures sur la rue, chose rare. Et de fait, aussitôt entré dans le vestibule voûté, aux colonnes frustes et lourdes, on trouvait deux chambres, l'une à droite et l'autre à gauche, indépendantes du reste de la maison. Le cheikh y recevait d'habitude ses amis et ses administrés, et

depuis notre arrivée, il avait mis à notre disposition ces deux pièces luxueusement blanchies à la chaux, avec tout ce qu'il possédait de mieux : son matelas, son immense couverture de gafsa aux rayures multicolores ; son plus beau tapis, son aiguière de cuivre et ses flacons de parfums. Hospitalité généreuse, charmante et patriarcale.

Chaque soir notre ami venait prendre le café avec nous. C'était un beau vieillard à barbe blanche, aux manières de grand seigneur, aux gestes lents et harmonieux dans ses draperies immaculées, à la parole subtile, — fin et lettré.

Il avait étudié jadis à la grande mosquée de Tunis, au temps où les transports étaient lents à travers le pays et où l'on mettait un mois de Nefta pour gagner le Nord. Et de son séjour dans les villes, il conservait des habitudes plus raffinées et des mœurs plus douces. Il n'avait que deux femmes, la vieille Aziza épousée lors de sa jeunesse et la petite Fatouma, qui depuis un an remplaçait Edïa morte subitement. Elles ne travaillaient point à l'oasis. Si Abd el Aziz ayant des khammès [1] pour sa palmeraie.

Cuire les aliments, traire les chèvres et tisser des tapis, formaient leurs seules occupations, et le maître ne les tourmentait pas pour l'ouvrage. Il ne les battait jamais et leur donnait des meleh'fas en soie neuve chaque année. Elles portaient d'innombrables bijoux d'or aux bras, au cou et sur la tête. Aziza et Fatouma, épouses du cheikh Abd el Aziz étaient des femmes privilégiées. Au reste, elles logeaient dans une chambre semblable à celle de Baba Youssef, et couchaient par terre comme toutes les bédouines. Le cheikh les traitait avec humanité et les méprisait profondément.

— Nos femmes sont bêtes, — avait-il coutume de répéter, — plus bêtes que les chèvres.

Et le fait est que leur triste existence les a dégradées et abaissées au rang de femelles. Mariées à douze ans, flétries à quinze, accablées de besogne, maltraitées, répudiées à chaque instant, passant d'un mâle qui les exploite et les bat à un autre mâle qui les exploite et les bat davantage, elles vivent dans la crasse et l'ignorance la plus abjecte.

1. Jardiniers.

— Mon ânesse le jour, mon épouse la nuit, — dit le bédouin.

Le dédain des Arabes du Djerid pour leurs femmes est extrême.

Il est rare pourtant qu'ils n'aient pas les quatre épouses permises par le Coran, car leur travail est une source de richesse.

Mon mari ne dépassait jamais le vestibule où donnaient nos chambres, mais moi, j'allais parfois rejoindre Chedlïa à l'intérieur de la maison. J'y trouvais les femmes du cheikh invariablement accroupies derrière les métiers aux fils tendus, et le cercle des voisines cardant ou dévidant la laine, au milieu des rires et des propos oiseux.

Il était souvent question de Nefissa, la prochaine épousée de Baba Youssef, car un mariage et ses réjouissances est l'événement capital et passionnant entre tous. On la disait fort jolie, et son père Si Ali el Trabelsi en avait exigé sept cent francs — somme excessive, pour une petite vierge bédouine, — deux kilos d'argent et une demi-livre d'or, afin de fondre les bijoux.

— Si tu veux, — me dit une fois Chedlïa, — nous irons la voir avec les femmes du cheikh. C'est le « jour du henné » et les noces ont lieu après-demain.

La vieille Aziza et sa coépouse Fatouma se voilaient de bleu, tandis que Chedlïa s'enveloppait dans son soufsari blanc qui, à Nefta, causait une impression égale à celle de mes chapeaux parisiens.

Je partis, escortée de mes trois fantômes, et nous marchâmes longtemps à travers les rues en labyrinthe, voûtées et sombres, où le soleil traçait de loin en loin des rais éclatants.

Nous nous arrêtâmes enfin à la porte de Si Ali el Trabelsi, derrière laquelle une rumeur dénonçait la fête. Dès l'entrée je fus prise dans un remous de femmes parées, curieuses, et mal odorantes, et je dus subir l'habituel et très indiscret examen de cent paires d'yeux et de mains.

On me poussa enfin vers la chambre de la mariée. J'aperçus au milieu des bédouines agitées et bruyantes, une immobile, silencieuse et exquise petite idole étincelante d'or, accroupie au centre d'un grand tapis de Tozeur. Elle semblait toute frêle et jeunette sous les chaînes et le lourd diadème dont sa tête était surchargée. Des traits menus dans l'ovale allongé,

des yeux enfantins agrandis de kohol, une bouche minuscule éclatante de fard, une peau fine, mate et brune sous le rouge dont ses joues étaient peintes, — une toute petite fille enfin parée de soie et de bijoux. Dix anneaux d'or énormes et fraîchement fondus pendaient de chaque côté de son visage, et les femmes énuméraient avec envie les innombrables bracelets ceignant les bras minces, les colliers de corail, d'agathe et d'or, les mains de Fathma, les croissants, les pendeloques, les grands khekhall d'argent enserrant les chevilles, et la souple meleh'fa de soie violette, à franges d'or, drapée à la taille par une ceinture en cordons de soie verts, orange, bleus et argent !

Nefissa ! brebis nouveau-née ; prunelle de mon œil ; petite précieuse aux yeux de gazelle ; petit corps frêle et parfumé, voici bientôt venir l'époux...

Baba Youssef !...

Les noces eurent lieu le surlendemain, et malencontreusement souffrante je ne les vis point. Mais je sus par Chedlïa tous les détails de la fête : la promenade de la mariée à dos de chameau, sous le grand palanquin de soie, suivie de l'époux sur sa mule, et de son long cortège de parents et d'amis, au bruit des coups de fusil, des clameurs et des you-you.

Puis l'entrée de Nefissa et de Baba Youssef dans la chambre nuptiale... et les réjouissances du lendemain ; l'enlèvement simulé de la mariée par un ami de Si Youssef, les couscous monstres, et les parfums brûlant dans les « canoun ». Et je sus aussi que chaque soir, pendant huit jours, le mari se glissait dans sa demeure, furtif comme un voleur, pour rejoindre sa nouvelle épouse.

Ensuite je revis Nefissa dans la maison de Baba Youssef, avec son petit visage adorable aux traits tirés, ses grands yeux enfantins cernés de fatigue et de kohol. Elle avait pris sa place au métier, à côté de Meryem, mais on disait que le maître n'était point exigeant pour son travail, et ne désirait d'elle qu'une seule chose... Et chaque fois que les caravanes s'arrêtaient à Nefta, il achetait à Nefissa une étoffe, un bijou, ou de ces babouches en cuir brodé que l'on fabrique à Touggourt. Mais la petite n'était pas fière, et ses coépouses, malgré leur jalousie bien naturelle, se laissaient prendre à sa douceur et à sa grâce.

Enfin sonna l'heure de notre départ, celle de dire adieu à toutes choses de cette ville saharienne hospitalière et paisible et de reprendre nos mules pour le grand trajet dans le désert ; jusqu'à Metlaoui reliée au monde civilisé par un train qui file encore pendant des heures et des heures à travers les contrées arides.

Nous cheminions une dernière fois dans l'oasis, sous les grands palmiers, le long des oueds qui courent si gaîment sur le sable fin. Des laveuses de laine étaient accroupies au milieu de l'eau pour blanchir les toisons amoncelées devant elles. Je reconnus Meryem.

— Sais-tu, — me dit-elle aussitôt, — Halima vient d'avoir une fille, la pauvre ! il n'y a pas une heure. Qu'Il soit exalté !

— Comment? Mais je l'ai aperçue à l'instant dans la palmeraie de Baba Youssef, en train de sarcler avec la vieille Zoh'rah.

— Oui, elle travaillait quand les douleurs l'ont prise. Elle a enfanté sous le gros jujubier, puis elle est venue me montrer l'enfant et le laver à l'oued, maintenant elle l'a chargé sur son dos et s'est remise à l'ouvrage.

— Et c'est toujours ainsi chez vous?

— Grâce à Dieu ! nous ne sommes pas comme ces femmes de Tunis dont parle Chedlïa, qui restent étendues huit jours après leurs couches. A présent, — ajouta-t-elle confidentiellement, — Halima va tout de suite être répudiée. Mais Si Youssef a le cœur tourné par cette petite Nefissa, et longtemps encore elle restera prunelle de son œil et fleur de son jardin. Il veut remplacer Halima par une femme d'âge et de force, une répudiée qu'il ne payera pas cher, et pourra atteler à la charrue avec la vieille Zoh'rah.

... Nous quittions Nefta au petit jour. En passant devant la demeure de Baba Youssef, j'entendis une voix frêle qui chantait :

> Aman ! Aman ! Yamali !
> Il est parti en voyage et m'a abandonnée
> Il est parti et m'a laissée seule,
> Mes larmes coulent sur mes joues,
> Que le Très-Haut ait pitié de moi !

Il est parti et m'a laissée dans ma demeure,
Pleurant et criant hélas !
Les pleurs inondent mes joues.
Un feu intense brûle dans mes entrailles...

Et la plaintive mélopée de Nefissa, qui s'éteignait dans l'éloignement, fut comme le dernier adieu de Nefta la très lointaine, de Nefta aux cent coupoles que nous ne reverrons jamais plus.

X

LAMENTO

Des cris perçants ont ébranlé la nuit, suivis de longs sanglots qui s'élèvent et s'exaspèrent, et de clameurs plus sauvages. Ce ne peut être une épouse battue, on distingue les voix de plusieurs femmes... Le concert tragique nous tient éveillés jusqu'au matin. Par instant il semble s'apaiser, puis il repart avec une nouvelle frénésie...

— La vieille Latifa est entrée dans la miséricorde, — nous dit Chedlïa. — Ce sont les lamentations de ses filles que vous entendez.

J'avais aperçu quelquefois notre voisine octogénaire, idiote et paralysée, et je n'aurais pas cru que sa mort pût provoquer un tel désespoir. Ses enfants l'entretenaient avec respect, mais évidemment elle leur était à charge, depuis des années qu'elle avait perdu la raison, et ne reconnaissait pas même les siens.

J'accompagnai Chedlïa au domicile mortuaire.

La vieille Latifa était de petite bourgeoisie, mais son frère, le général Chedli ben Amor avait joui d'une grande faveur sous Sadok Bey et malgré la ruine et la disgrâce actuelles, il y aurait, pour cela, de belles funérailles.

Les filles de la morte, Edïa et Cherifa se lamentent toujours. Leur douleur et leurs cris enflent à chaque nouvelle arrivée :

— Oh ! ma mère Latifa ! Oh ! ma mère !
— Oh ! Puissant !
— Oh ! mon Maître !
— Oh ! Miséricordieux !

— Oh ! Prophète !

— Oh ! ma mère Latifa !

Elles ont le visage griffé à coups d'ongles et s'arrachent les cheveux par poignées. Les autres femmes, parentes et amies, sanglotent à l'envi, donnant les signes du plus cuisant chagrin.

Instantanément Chedlïa se mue en Niobé avec une facilité et un naturel merveilleux. Et je me sens gênée, au milieu de cette foule en pleurs, de ne savoir moi aussi verser quelques larmes...

Le cadavre repose dans la pièce voisine, rigide entre deux draps, les gros orteils liés ensemble par une tacrita de soie.

Je reste peu. Déjà les laveuses funèbres apprêtent « l'équipement de la morte » : vases, aiguières, flacons d'essences, pour la dernière toilette. Elles doivent nettoyer soigneusement le corps, puis lui faire subir une sorte d'embaumement avec du henné, de la canelle et des tampons de ouate parfumée que l'on dispose aux aisselles, sur la bouche, autour de la tête, et dans toutes les parties susceptibles d'une prompte corruption. Puis la vieille Latifa vêtue d'un costume neuf et enveloppée d'un suaire, attendra allongée sur le tapis, tandis que les réciteurs de Coran par groupes de quatre, se relayeront en psalmodiant les sourates sacrées.

Et enfin le cadavre sera déposé dans une bière provisoire pour traverser la ville, car les femmes sont recluses jusqu'après la mort ; tandis que les hommes s'en vont au cimetière simplement voilés d'un linceul.

Le lendemain la vieille Latifa partit au milieu d'un imposant cortège mâle. Ses filles et parentes redoublèrent leurs cris, et trois jours encore elles doivent rester dans la douleur, sans cuire les aliments, ni coudre, ni s'occuper d'aucune chose. Puis la vie reprendra son cours normal.

Lorsque le corps franchit la porte, Edïn et Cherifa eurent d'admirables crises nerveuses. Dans le fond du cœur elles étaient fières parce qu'il y avait dix « chanteurs de Coran » derrière le cercueil, et une suite nombreuse de parents et d'amis. Cela seul dénonce la situation de la famille, les musulmans, riches et pauvres, faisant leur dernier trajet dans le même équipage.

Tous les dix pas, et sans que la marche du cortège en fût

interrompue, les passants se relayaient pour porter la civière funèbre. Car c'est une action méritoire devant Allah, d'aider au transport d'un défunt.

La bière était couverte d'un drap d'or et de vieilles broderies aux couleurs gaies. Quelques fleurs s'éparpillaient sur les étoffes. Les chants à plusieurs voix scandaient la marche, attirant les femmes curieuses, qui se penchaient invisibles aux moucharabiés tout le long du parcours.

On atteignit enfin le cimetière un peu hors de la ville.

. . . .

La besogne funèbre achevée, une simple pierre sans inscription marquait la tombe, au hasard dans la verdure. Et la vieille Latifa, qui ne savait pas ce que c'était que la campagne, repose sous l'herbe folle criblée de soucis orange, au milieu d'un bois d'eucalyptus et d'aloès aux feuilles bleues et acérées.

Le grand ciel libre vibrant de lumière s'étend au-dessus d'elle, et les oiseaux gazouillent du matin au soir, maintenant que ses yeux sont fermés et que ses oreilles n'entendent plus...

XI

JEUNES-TUNISIENNES

Une automobile s'est arrêtée devant ma maison, révolutionnant la rue calme, plus habituée aux bourricots et aux charrettes qu'aux trépidantes « carh'aba ». Un Arabe saute du siège où il était assis à côté du chauffeur, heurte à la porte, déploie son burnous devant ses yeux, et en protège le passage rapide de deux formes voilées qui s'engouffrent dans le vestibule. Ce sont mes amies les dames El Karoui dont j'attendais la visite.

Douja et Nejima sont de charmantes musulmanes nouveau jeu, instruites, distinguées, parlant français sans le moindre accent.

Nejima est veuve de Si Azons El Karoui, l'avocat. Elle n'a point envie de se remarier, craignant de tomber dans une famille d'esprit moins large que celle du défunt. Elle en souffri-

rait trop, ayant été élevée par une institutrice française et des parents aux idées très modernes. Son frère aîné Si Jilani est interne des hôpitaux de Paris.

Douja, sa jeune belle-sœur, est la femme de Si Slimane El Karoui, directeur du journal arabe la *Zorah*. Elles s'entendent admirablement ensemble et ne se quittent jamais.

Douja est née aussi dans un des rares milieux musulmans très libéraux de Tunis. Elle a fait toutes ses études à l'école secondaire Jules-Ferry.

Ces dames voyagent chaque année avec Si Slimane. Elles vont à Vichy, à Paris, en Italie... Elles s'embarquent soigneusement voilées, mais une heure après le départ, elles sortent de leurs cabines, transformées en Européennes élégantes. Aussitôt rentrées à Tunis elles savent se conformer aux mœurs de leur pays, sans pourtant s'astreindre à la réclusion absolue.

Elles, qui évoluent fort à leur aise dans un salon parisien plein des messieurs, n'ont jamais été aperçues par un seul coreligionnaire... Leur automobile est hermétiquement close par des volets en bois ; mais elles vont souvent voir des Françaises, leurs seules amies. Car, malgré la situation de leur famille, et l'extrême régularité de leur vie, elles sont assez mal considérées dans les milieux musulmans aux idées étroites.

Dès l'entrée, elles ont vite rejeté leurs voiles de soie, et apparaissent joliment vêtues à l'arabe, de costumes brodés, en satin gris, où l'on ne devine l'influence parisienne qu'au goût discret et aux teintes atténuées.

— Comment allez-vous? Il y a un temps infini que nous ne vous avons vue.

— Et vous-mêmes? Avez-vous fait bon voyage? Donnez-moi des nouvelles de Paris.

— Toujours charmant ! Mais il commence à y faire froid, et nous avons retrouvé sans déplaisir le soleil de Tunis.

Nous causons de mille choses actuelles. Ces dames sont au courant de tout : art, littérature, politique. Elles m'apportent un livre sur les harems turcs, récemment paru.

— Vous verrez, c'est intéressant, pour nous surtout puisqu'il est question de la vie féminine à Constantinople.

— Ce ne doit pas être très exact du reste, — ajoute Nejima.

— A en croire l'auteur, toutes les femmes de Stamboul seraient jolies, instruites, heureuses, mères et épouses idéales. Et je doute que la perfection existe là-bas plus qu'ailleurs.

— Et puis, — remarque Douja, — puisque l'auteur, une femme grecque, trouve si délicieuse la vie au harem, que n'y est-elle donc restée, épousant un Turc, au lieu de se marier avec un Américain, pour partir à San-Francisco?...

Un coup de sonnette interrompt notre conversation, et Habiba introduit deux visiteuses inopportunes, mesdames R... et G..., perruches bavardes et prétentieuses. Elles doivent être nées aux environs de Carpentras et de Guéret, mais parce qu'elles portent des robes drapées et des aigrettes de trente centimètres, elles s'imaginent passer pour des Parisiennes.

Je fais les présentations.

— Ah ! — s'exclame madame R..., — que je suis heureuse de rencontrer des musulmanes! c'est la première fois que cela m'arrive.

— Et vous parlez français, — minaude madame G..., — c'est exquis ! Vous allez nous raconter tant de choses dont nous n'avons pas la moindre idée.

— Vous êtes trop aimable, madame, — proteste Douja, — mais c'est vous plutôt qui pourrez nous intéresser. Nous sortons peu, ici, vous le savez.

— C'est vrai ! Vous avez des mœurs très curieuses. Dites-moi, que faites-vous dans vos harems? Que vous y apprend-on?

— L'instruction y est généralement négligée, — riposte en souriant Nejima, — mais on ne manque jamais de nous enseigner le savoir-vivre et la discrétion.

Les deux perruches ne saisissent par la verte leçon que cette jeune musulmane vient de leur infliger. Elles continuent à questionner et à babiller étourdiment. Et comme je devine la nervosité de mes amies, devant un tel manque de tact et une curiosité si indécente, je fais dévier l'entretien sur un autre sujet.

— Nous avons été hier au Palmarium voir la *Belle Hélène*, — dit Madame R... — C'est bien pour la quatrième fois, mais on s'y amuse toujours. Évidemment, mesdames, vous ne connaissez pas cela,

— Je vous demande pardon, — répond Douja. — Nous avons même assisté dernièrement à une parodie de Shakespeare analogue, et bien supérieure à mon avis : *Troïlus et Cressida*!

— Comment dites-vous? Où donne-t-on cette pièce? Je ne l'ai pas vue affichée...

— C'est à l'Odéon qu'on la joue, madame, depuis très peu de temps.

— Ah ! — fait madame R... un peu dépitée. — Vous connaissez donc Paris?

— Nous y passons tous les ans deux mois.

Les perruches abandonnent vite ce sujet. Il leur en coûterait sans doute d'avouer à ces musulmanes qu'elles ignorent la capitale dont elles singent les modes.

Précisément la question chiffon est plus passionnante que jamais cet automne. Reviendra-t-on aux paniers?... Madame G... a besoin d'un costume, et se demande avec anxiété si elle doit en faire draper la jupe.

— La plupart des tailleurs gardent leur ligne sobre, — dit Nejima. — Nous en avons vu de simples et charmants chez Montaillé et différents couturiers.

Les perruches se regardent interloquées... Elles se décident enfin à s'envoler : frous-frous, caquetages, bruits d'ailes... Dans le vestibule, madame G... me dit d'un air entendu :

— Vos amies sont délicieuses, mais nous ne tombons pas dans le piège. Ce sont des Françaises déguisées en musulmanes. De grâce, dites-nous leurs noms?

Je souris, énigmatique. Et j'amuse bien les dames El Karoui en leur rapportant ensuite ce propos.

— Il va falloir vous quitter, car nous avons promis à notre cousine Menena Zouhir, d'aller la voir aujourd'hui. Elle est fort préoccupée, son vieux turban de mari s'est mis en tête de marier leur fille Néïla avec Si Tayeb ben Mokhtar.

— Vous figurez-vous la pauvre petite qui a fait toutes ses études à Jules-Ferry, dans ce milieu ancien style !

— Il est vrai que sa grand'mère lui en donne déjà l'avant-goût.

— Oui, mais Neïla n'en a pas moins une vie intellectuelle et plus civilisée auprès de sa mère.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous? — dit Nejima. — Elles sont toujours si contentes de vous voir.

— Avec plaisir, je suis libre toute la journée.

Mes amies se voilent, et leur auto nous dépose vite au Dar Zouhir.

Lella Menena et sa fille nous reçoivent en vraies femmes du monde.

Elles savent dissimuler leurs tourments et ma présence les empêchera d'en dire un seul mot à leurs cousines. Elles ont un grand souci de dignité devant une Européenne, et paraissent toujours pleinement satisfaites de leur sort.

— Sans doute, — m'a dit un jour Lella Menena, — l'existence des musulmanes est assez sévère ici. Mais elle a bien ses bons côtés. Nous avons le temps de réfléchir, une vie calme et saine. Je n'envie pas le sort des Françaises toujours affairées, absorbées par mille soins dont nous sommes déchargées. Il y a aussi une certaine satisfaction à suivre les règles observées par toutes nos aïeules. Un changement se fera peut-être dans notre condition, mais très lentement. Pour l'instant nous sommes heureuses...

Est-ce l'exacte vérité? Du moins il y a du mérite et une grande fierté à le proclamer.

Lella Menena fut élevée par une institutrice française, sans quitter la maison paternelle, mais Neïla est allée au lycée jusqu'à treize ans, mêlant sa vie et sa pensée à celles de ses petites camarades. Puis un beau jour, son enfance libre s'est terminée, elle est rentrée au logis pour n'en plus sortir jamais...

Regrette-t-elle parfois l'existence entr'aperçue?...

Ces dames lisent, reçoivent des journaux et des revues, s'intéressent aux choses intellectuelles; Lella Menena est une mère intelligente, très occupée de ses jeunes enfants, la toute petite Jemila, et les deux garçons qui vont au lycée, et font en même temps leurs études arabes. Sa demeure a des fenêtres largement ouvertes à la lumière, donnant sur les terrasses des souks. Si Omar, son mari, n'est point un vieux turban, comme le prétend Douja. C'est au contraire un homme instruit, d'idées assez modernes, qui tolère pour sa femme et sa fille bien des habitudes quasi-européennes, à la condition qu'elles ne sortent pas de la maison et se conforment aux mœurs. Je

m'étonne qu'il veuille imposer à Neïla un époux retardataire... Peut-être y est-il poussé par sa mère, musulmane de la vieille école, que révoltent toutes ces coutumes françaises introduites dans sa demeure.

Elle paraît quelquefois lorsque je viens, et je devine une sourde hostilité sous sa politesse.

Neïla s'est assise auprès de moi. Elle me reproche la rareté de mes visites.

— Songez que j'ai eu le temps de terminer, depuis que vous êtes venue, ce chemin de table à peine commencé.

Elle me l'apporte : il est charmant, tout inscrusté de filet, et brodé dans la perfection.

— Maman vient de m'abonner à la *Corbeille à ouvrage* qui envoie chaque mois des travaux échantillonnés.

— Ainsi, Neïla, vous continuez toujours votre trousseau?

Elle rougit, et ses yeux se remplissent de larmes.

— Excusez-moi, — dit-elle tout bas, — j'ai bien des tristessses en ce moment. Mes cousines ont dû vous le dire, mon père va me marier à Si Tayeb ben Mokhtar.

— Mais, Neïla, si cette union vous répugne, ne pouvez-vous, très respectueusement, résister à Si Omar?

— Je n'ose pas, — dit-elle. — Vous savez le respect que nous avons pour nos pères. Et puis, ce serait mal...

— Alors, vous acceptez ainsi l'époux qu'il vous impose?

— Oui, — répond-elle simplement... — Je tâcherai de prendre mon parti de cette nouvelle existence. Ma cousine Amina, qui a été élevée comme moi, a bien épousé Si Slim Cherif, et elle vit suivant les vieilles mœurs. Elle n'est pas malheureuse, elle a un bébé...

Une mulâtresse apporte le thé, très correctement servi à l'européenne, sur de petits napperons brodés. Puis elle disparaît. Dans cette maison les servantes font leur service comme chez nous, avec silence et discrétion.

Après quelques moments, je me lève, Neïla me reconduit jusqu'en haut de l'escalier.

— Vous ne tarderez pas à être invitée à mes noces, — dit-elle. — Ce matin on en a fixé l'époque après notre nouvelle année.

— Alors, c'est tout à fait décidé?

— Oui, — répond la jeune fille, — maintenant il n'y a plus qu'à savoir me soumettre et me dominer... l'un et l'autre sont difficiles, mais je m'y efforce.

— Petite Neïla, je souhaite que votre courage soit récompensé !

XII

LA DAME DE LA RUE SIDI BEN NAÏM

Je me promenais, en quête d'un modèle, aux environs de la rue Sidi ben Naïm, dans cet étrange quartier de courtisanes, où les portes ouvertes de chaque maison laissent apercevoir des femmes parées et nonchalantes, étendues sur leurs divans. Des femmes aux visages nus et aux mœurs impudiques.

Il y avait des Tunisiennes en pantalons bouffants et gebbas brodées, des bédouines chargées de bijoux sauvages, et drapées dans leur meleh'fa de soie, des négresses aux oripeaux éclatants, des Juives grasses et blanches.

Quelques-unes causaient et riaient avec des tirailleurs indigènes, mais la plupart se reposaient indolentes, en buvant du café à petites gorgées, et en croquant de gros radis mauves.

A cette heure, les rues tranquilles prennent sous le soleil un aspect honnête, la clientèle en étant essentiellement noctambule.

Une de ces femmes marchait devant moi, petite, boulotte, mais bien moulée dans une superbe fouta jaune rayée d'argent. Et s'étant retournée, elle me sourit. A mon grand étonnement je reconnaissais sa face ronde au nez trop court et aux lèvres sensuelles... et pourtant je ne me savais point d'amie parmi les dames de la rue Sidi ben Naïm.

— Par mon Maître ! — s'exclame-t-elle, — je ne m'attendais guère à te rencontrer ici, la dernière fois que je te vis au Dar el Joued, où cette chienne de Salouh'a m'avait fait enfermer !

Alors seulement, je réalisai que cette courtisane était autrefois Lella Zeïna, la petite bourgeoise bien recluse chez son

époux Si Salah Boubaker. Et je ne sus pas lui cacher ma surprise.

— Toi ici !

— Mais oui, — répondit-elle sans embarras. — J'ai moisi presque un an au Dal el Joued, et puis mon mari s'est lassé de mes résistances lorsqu'il venait la nuit partager ma couche, et il m'a répudiée. Je n'ai pas de famille à Tunis, je suis libre. Sans doute j'aurais pu me remarier, mais j'en avais assez... A la prison, il y avait des femmes d'ici. Elles disaient que la vie n'y était point désagréable et qu'on gagnait beaucoup d'argent. Ça m'a tentée.

— Et tu ne regrettes rien?

— Par Allah ! je n'ai jamais été si contente.

— Mais ces hommes que tu dois accepter ne te répugnent pas?

— Eux ou un époux, n'est-ce pas toujours la même chose? Sans doute quelques-uns sont très brutaux, surtout les soldats, mais une fois partis, on est tranquille. Vois-tu, il vaut mieux avoir à faire à beaucoup qu'à un seul, on est plus libre, et l'argent acquis est bien à soi... Veux-tu voir ma maison?

J'hésitai une seconde, puis la curiosité l'emporta et je suivis Zeïna la courtisane.

Au delà du vestibule, meublé du seul divan indicateur, je traversai un gai petit salon tout fleuri, jardinet en miniature qu'ombrageait un bananier aux feuilles longues, molles et déchiquetées.

La chambre de la jeune femme était presque semblable à celle d'autrefois, chez son ex-époux Si Salah Boubaker : deux lits, des étagères chargées de bibelots au-dessus du divan, des armoires à glace Louis XV flanquant la porte, et à la place du piano muet, un mystérieux objet enveloppé d'une étoffe de soie.

Zeïna me prépara une tasse de café, me fit un bouquet avec les trois roses du patio mêlées à quelques brins de jasmin, puis nous nous mîmes à bavarder comme de bonnes amies.

— Tu devrais me raconter tout ce qui t'est arrivé depuis la dernière fois où nous nous sommes vues.

— Volontiers, puisque tu daignes t'intéresser à moi. Donc,

au bout de huit mois, Si Salah m'a répudiée et je suis sorte, de prison. Ma famille habite Gafsa, et encore n'y ai-je plus que des oncles assez indifférents. J'étais nue [1], je me serais trouvée sans asile si la vieille Aouicha n'avait guetté ma sortie. Elle m'engageait à venir ici, dans sa maison, m'assurant que je m'y plairais et y gagnerais beaucoup d'argent.

— Et tu n'as pas hésité?

— Qu'aurais-je fait autrement?... Dieu est puissant !... Et puis je savais que la vieille ne mentait pas. En effet, elle m'a prêté trois cents francs pour acheter des vêtements et des bijoux et m'a emmenée chez elle. J'y suis restée six mois.

— Pourquoi l'as-tu quittée?

— Parce que c'est mieux d'être chez soi, on y a bien plus de bénéfice, et on peut se reposer à volonté. Tu comprends, chez Aouicha nous étions six pensionnaires, et il n'y avait que cinq chambres, l'une de nous devait forcément rester dans le vestibule. Et puis la vieille faisait la cuisine, la lessive, tout l'ouvrage enfin, avec une petite servante, mais pour cela nous lui cédions la moitié de notre gain. C'est bien plus avantageux de s'arranger soi-même. Je l'ai donc remboursée le plus vite possible et je me suis installée dans cette maison.

— Les autres femmes font-elles toujours ainsi au bout d'un certain temps?

— Cela dépend. En général elles sont prodigues et n'arrivent pas à se libérer vis-à-vis de leurs tenancières. Et puis, beaucoup préfèrent la vie en commun. Mais seules, les « mamoussa » installées comme moi se font une belle situation.

— Alors, tu es contente de ton sort?

— Qu'Il soit exalté !... Je t'assure que ma vie est charmante. Je n'ai plus de maître. Je gagne assez d'argent pour emplir mes armoires, et je n'ai pas le temps de m'ennnuyer. Plusieurs fois par semaine, toutes les femmes de la corporation sortent ensemble. Nous allons au Bardo, à la Manouba, à Sidi bou Saïd, à la Marsa... enfin, dans tous les environs pour nous montrer et exciter les hommes à venir nous voir chez nous. On cause, on rit avec eux, quelques-uns nous offrent des cacaouettes et des gazouz [2], c'est très amusant !

1. Dénuée de tout.
2. Limonades.

Elle parlait de tout cela simplement, sans fausse honte, incapable de se sentir déshonorée par un métier où l'on gagne tant d'argent.

— Mais, Zeïna, je ne puis croire cependant que tout soit agréable dans ta nouvelle existence...

— C'est juste. Le bey lui-même a ses puces... Certaines choses sont ennuyeuses : d'abord les médecins français... puis les clients brutaux qui vous battent parfois, et les hommes qui se disputent à coups de couteau dans la rue, pour l'une de nous, en poussant de grands cris, alors on a très peur... Mais sais-tu ce qui m'a été le plus pénible? C'est de paraître nue [1] devant tous. Au début je ne pouvais m'y habituer, et je me cachais instinctivement la tête dans mes mains.

Elle ouvrit ses armoires où s'entassaient les corsages de satin à manches ballons, froufroutés de rubans et de dentelles, les foutas de soie, les tacritas aux teintes éclatantes, les boléros brodés, les costumes brillants de paillettes.

— Oh Allah ! — dit-elle avec orgueil, — j'ai payé tout cela sur mes économies. Je n'en avais pas autant autrefois chez Si Salah.

Puis elle sortit de ses coffres des parures de fausses perles et de strass, des colliers d'ambre, de longues boucles d'oreille, des croissants dorés, des mains de Fathma...

— Mais tu n'as pas vu le plus beau, — ajouta-t-elle en désignant l'objet mystérieux et voilé. — Lorsque j'ai su que Si Salah avait donné mon piano à Salouh'a, cette chienne fille de chienne, j'en suis tombée malade, et puis je me suis promis sur la tête de ma mère que j'aurais mieux un jour. Et regarde ce que j'ai acheté de mon premier argent, — ajouta-t-elle rayonnante en découvrant... un énorme phonographe.

Je restai ébahie, réprimant à grand'peine une envie de rire qui l'eût peinée. Elle prit mon silence pour de l'admiration.

— Oui, elle peut bien le garder son sale piano cassé ! Moi j'ai une machine qui parle, qui chante, qui sait plus de choses que le « serviteur [2] ». Écoute !

1. Le visage nu.
2. L'homme.

Le phonographe nasillard se mit à scander une chanson arabe plus ou moins obscène. On ne s'entendait plus dans la chambre... Je pris congé de Zeïna malgré ses instances.

— Tous les soirs à partir de cinq heures, je le fais marcher, — me dit-elle en me reconduisant. — C'est de l'argent bien placé, les hommes aiment beaucoup cela.

Et j'étais loin que j'entendais encore, à travers les rues blanches, la voix insolite appelant les clients chez Zeïna la courtisane.

XIII

DÉCADENCE

Certes il y avait bien des musulmanes parées, jeunes et jolies, aux noces de Lella Djenina bent Daoud ! Mais une femme dont les rides légères se devinaient sous le fard, les éclipsait toutes de son extraordinaire beauté agonisante. Ses cheveux ondulés et soyeux lui descendaient presque aux chevilles — toison d'or surprenante parmi tant de chevelures noires, à reflets bleus — et ses yeux immenses, allongés de kohol, semblaient avoir ravi leur couleur au golfe de Carthage. Elle était grande, bien faite, un peu grasse, très blanche, d'un charme particulièrement nonchalant et séducteur, à côté de toutes ces femmes alanguies, gracieuses et coquettes à l'envi. Et l'on pressentait une créature à part, d'une autre race, bien que ses manières et son costume fussent tout à fait musulmans.

— Oui, — me répondit la princesse Bederen'nour, Lella Tejelmouk est encore très belle. Mais si tu l'avais vue il y a une vingtaine d'années ! J'étais toute petite fille lorsque je l'ai rencontrée à un mariage, et je ne m'occupais guère de beauté. Par la tête de Sidi Mahrez ! j'en suis restée éblouie. On eût dit la sultane Schéhérazade ! Plus rien n'existait auprès d'elle...

— De quel pays est-elle donc, — demandai-je, — elle n'a pas du tout le type tunisien.

— Mais de Circassie... c'est une alégi [1] ne l'avais-tu pas

1. Les alégis sont des Circassiennes de beauté particulière, élevées spécialement pour les harems des souverains et des riches personnages musulmans.

deviné? Il n'y a que ces femmes-là pour posséder des cheveux aussi longs et dorés et des yeux aussi bleus. Son mari, le vieux Si Beji ben Abd et Rahmane l'a achetée au temps de son opulence quand il était vizir de Si Sadok.

— Je croyais que les beys seuls avaient le droit d'entretenir des alegis.

— Maintenant, oui, ouvertement du moins. Avant l'occupation française, avec beaucoup d'argent chacun pouvait s'en payer.

— Combien valaient-elles?

— Plusieurs dizaines de mille francs suivant leur beauté. Lella Tejelmouk a coûté, dit-on, soixante-quinze mille francs. Elle avait treize ans et a été parmi les dernières alegis vendues à Tunis. Tu connais le souk el Trouk?

— Oui, celui des gebbas et des burnous.

— Eh bien, c'était là qu'on vendait autrefois les alégis. J'ai souvent entendu mon grand'père regretter le temps où l'on allait s'y promener en regardant les belles filles exposées et richement parées. Et les citadins, à qui leur fortune permettait de s'en payer une, demandaient au marchand la permission de les voir dévêtues, dans les chambres qui existent encore derrière les boutiques. Cela n'était accordé qu'à bon escient, mais il y avait toujours un monde fou dans le souk.

— Je l'imagine.

— Puisque Lella Tejelmouk t'intéresse, je vais te la présenter, elle est très gentille.

La princesse Bederen'nour alla dire quelques mots à la belle Circassienne. Puis elles revinrent toutes deux vers moi, de leur identique démarche balancée.

Notre conversation fut banale, mais je fus invitée par Lella Tejelmouk à l'aller visiter dans son palais près de Sidi bou Saïd.

— Une belle demeure, — me dit plus tard la princesse Bederen'nour, — et que les beys eussent pu envier autrefois, car maintenant il ne doit plus y rester grand'chose. Si Beji ben Abd er Rahmane est ruiné, aux mains des Juifs...

— Lella Tejelmouk est-elle vraiment sa femme?

— Oui, il l'a épousée presque tout de suite après l'avoir achetée. Il l'adorait et tu n'imagines pas toutes les folies qu'il

fit pour elle : les bijoux, les étoffes de Perse et de l'Inde, les broderies... Lorsqu'elle paraissait à un mariage elle portait sur elle une fortune. C'est bien changé !

En effet, Lella Tejelmouk était assez simplement vêtue d'un costume en satin mauve et argent. Un seul bijou, triangle de diamants aux franges d'ambre, ornait sa gebba.

— Le pauvre Si Beji doit avoir l'âme resserrée de vendre ainsi toutes les parures de sa femme, — continua la princesse, — car il en est, dit-on, toujours amoureux. Pour lui plaire, il répudia jadis ses deux autres épouses, Lella Aïcha et Lella Fathma.

— Ont-ils des enfants?

— Elle en eut deux, une fillette morte vers cinq ans, et un fils, très mauvais sujet, dont on n'a plus de nouvelles depuis longtemps. Dieu est puissant !...

Par une éblouissante journée de printemps, j'allai voir Lella Tejelmouk. Sa demeure n'était pas sur la colline de Sidi Bou Saïd, mais à quelque distance au bord du golfe. Une vieille bédouine m'y conduisait par un sentier bordé d'aloès et de figuiers de Barbarie aux feuilles grasses, dont les ombres bizarres ne suffisaient point à protéger d'un soleil très ardent. Une longue muraille dégradée enserrait un jardin.

— C'est là, — me dit la bédouine, et elle disparut comme une sorcière avant que j'aie eu le temps de lui donner quelques sous.

J'atteignis une porte monumentale et en heurtai vainement le marteau, et comme elle était entr'ouverte, je me décidai à pénétrer seule.

Une allée de cyprès conduisait au palais. A droite et à gauche, une folle végétation avait envahi les parterres, dont on devinait encore la forme régulière? Çà et là, des vases de marbre brisés, des mosaïques entourant un bassin, apparaissaient au milieu des lianes, des géraniums grimpants et des fleurs sauvages.

Quelques grands palmiers, des eucalyptus, des poivriers pleureurs au feuillage délicat, des orangers et des grenadiers, marquaient les anciens bosquets. Ce fouillis de verdure était mélancolique et charmant sous le soleil.

Le palais surgissait au bout de l'allée, très mystérieux avec

ses moucharabiés ventrus et ses loggias à l'italienne. Depuis des années qu'on ne le badigeonnait plus à la chaux, il avait pris une couleur dorée comme celle des vieilles cathédrales espagnoles. Des lignes géométriques et des guirlandes couraient sur le marbre autour des fenêtres et de la porte.

Et je recommençai à heurter, à coups rententissants mais inutiles. Comme celle du jardin, cette porte n'était pas fermée. A bout de patience j'entrai dans un grand vestibule désert, puis j'enfilai au hasard plusieurs pièces également vides et revêtues de faïence. Le logis semblait abandonné, aucun bruit, aucun meuble, ne trahissait la vie humaine. J'appelai, et ma voix se répercuta sonore à travers les salles. Au bout de quelques minutes apparut un très vieux petit bonhomme tout courbé, vêtu d'une gebba blanche assez usée. Mais à un certain air de dignité, à son accueil un peu hautain, je reconnus le maître du logis, Si Beji ben Abder Rahmane.

Dès qu'il sut l'objet de ma visite, il devint plus aimable et m'assura que Lella Tejelmouk lui avait parlé de notre rencontre et serait enchantée de me revoir. Il me fit traverser encore plusieurs pièces vides, et m'introduisit dans un salon de proportions anormales dont le divan garni de coussins, quelques midas [1] incrustées de nacre et une table boiteuse formaient tout le mobilier. La décoration des murailles et du plafond était d'une richesse extrême et l'on apercevait par les fenêtres un très grand patio à double colonnade, tout inondé de soleil. Le vieillard s'éloigna pour prévenir sa femme.

Lella Tejelmouk se fit attendre assez longtemps, et je supposai qu'elle retouchait sa toilette. Elle parut enfin, toujours belle. Mais le jour accusait plus cruellement que les bougies les atteintes du temps : les coins las de la bouche, la meurtrissure des tempes, les rides fines sillonnant la peau sous le fard. Et je m'aperçus aussi que ses longs cheveux si dorés ne gardaient leur couleur blonde que grâce à des artifices. Elle était plus simplement vêtue qu'aux noces de Lella Djenina, une fouta de soie blanche à rayures multicolores enserrait ses hanches un peu lourdes, et sa gebba de satin jaune s'ornait toujours de l'unique bijou, le triangle de diamants à franges parfumées, au

1. Petites tables très basses.

bout desquelles se balançaient de petits croissants d'or incrustés de roses. Pourtant elle gardait son incomparable séduction, le charme de ses regards si bleus sous les cils très noirs, et la nonchalence gracieuse de tous ses gestes.

Une vieille négresse apporta le café, puis Lella Tejelmouk me proposa de visiter la maison.

Le patio était immense, comme toutes choses de cette demeure où l'on sentait le désir de faire luxueux et grand. Une triple vasque dominait un bassin desséché ; les colonnes de marbre s'effritaient. Dans une cage, un oiseau s'égosillait, Lella Tejelmouk lui sourit, et me fit admirer aussi quelques pots d'œillets et un petit oranger dont elle me cueillit les fleurs.

— Tu as un beau jardin, — lui dis-je, — ne t'y promènes-tu pas?

— Oh ! non. On pourrait me voir, surtout maintenant que les murs sont éboulés en plusieurs endroits.

La chambre de la Circassienne gardait encore ses grands lits de parade à frontons dorés ; il n'y avait guère d'autres meubles : quelques coffres, un sofa, pas même les armoires à glace chères à toute musulmane. Et pourtant, c'était avec le salon et la cuisine, — énorme, pleine de jarres à provisions, — les seules pièces du logis attestant la vie humaine. Toutes les autres étaient absolument vides.

— Fatima te montrera les étages, — dit Lella Tejelmouk. — Excuse-moi, j'ai les jambes malades et ne puis monter.

Je suivis la vieille négresse à toison grisonnante à travers les escaliers de marbre, les enfilades de salles nues et désertes où les araignées tissaient tranquillement leurs toiles. Çà et là, une mosaïque manquait aux murailles, une voûte s'effondrait, la pluie avait dégradé les peintures et les ors des plafonds. Et nous continuions à errer dans ce palais abandonné comme en un conte, soulevant la poussière, réveillant les échos des mille pièces mortes et splendides.

— Oh ! Miséricordieux !... Oh ! Puissant !... Oh ! Prophète ! — soupira Fatima jusqu'alors silencieuse. — Quelle ruine !... Si tu avais vu cette maison il y a trente ans ! Les tapis, les coffres et les lustres ! Notre Tejelmouk n'avait rien à désirer, la chérie. Tous ses caprices étaient aussitôt satisfaits. Si Beji aurait été aux Indes pour lui rapporter un collier ou

une étoffe, il ne lui refusait quoi que ce soit. Cinquante familles habitaient ce logis dont Lella Tejelmouk était la sultane. Et maintenant il ne lui reste plus que sa vieille Fatima pour la servir ! Oh ! Puissant ! Oh ! Miséricordieux ! Oh ! mon Maître !

Elle ouvrit une porte, et m'engagea d'un signe à sortir, tandis qu'elle restait dans l'ombre de la chambre. Je poussai un cri de surprise : une immense terrasse s'avançait au-dessus de la mer, quelques mouettes s'enfuirent à mon approche, et je restai longtemps à contempler le golfe si bleu aux rives immuables où le caprice d'un puissant avait élevé ce palais de marbre et de faïences... Œuvre éphémère comme les riches demeures carthaginoises, et les villas romaines qui l'avaient précédée, et dont les assises et les colonnes gisaient encore dans ce sol rouge plein de ruines et de souvenirs...

Fatima, impatiente, m'appela. Nous traversâmes encore cent pièces muettes aux charmantes loggias, donnant sur le jardin ou sur la mer ; cent pièces autrefois animées, où circulaient les esclaves, où se nouaient et se dénouaient les intrigues de harem...

Et je retrouvai enfin dans le salon les maîtres du logis. Si Beji ben Abd er Rahmane, le tout-puissant wizir de Si Sadok bey, le fringant cavalier, le richissime seigneur, et son épouse Lella Tejelmouk l'incomparable ! — un petit vieux tremblant et courbé, une Circassienne fanée dont la beauté défaillante évoquait encore, comme les restes de son palais, les splendeurs enfuies.

— Tu as vu, — me dit Si Beji avec orgueil, — ma maison était superbe et grande, j'ai eu des enfants, des milliers de serviteurs, des jours glorieux... A présent il ne me reste plus qu'elle, — ajouta-t-il en jetant un pauvre vieux regard d'amour à sa femme, — et c'est assez ! Dieu est puissant !

— Mektoub [1] ! — ajouta Lella Tejelmouk.

A.-R. DE LENS

1. C'était écrit.

LETTRES

(1915-1916)

Le lieutenant Marcel Étévé, agrégé des lettres, élève de l'École normale supérieure, tomba le 20 juillet 1916 près d'Estrées (Somme). Il laisse une volumineuse correspondance adressée en très grande partie à sa mère, à qui, pendant vingt et un mois, il écrivit tous les jours. Ces lettres seront prochainement publiées en un volume. Nous en avons choisi quelques-unes, espérant qu'elles feront assez bien connaître l'âme délicate et richement douée de ce jeune homme, à qui semblait promis un si bel avenir.

Lettré, poète, peintre et musicien ; heureux de vivre avec une mère admirable dont il est l'unique amour et qui a su lui inspirer, avec une extrême tendresse, un respect et une confiance qui les font vivre presque uniquement l'un pour l'autre ; entouré de camarades normaliens, qu'il domine de son ascendant ; sûr de deux amitiés profondes, éprouvées par une intimité de cinq ans : Marcel Étévé, au mois d'août 1914, part à la guerre. Après huit mois d'instruction, il est sous-lieutenant et arrive au front : ses premières lettres le montrent heureux de cette vie nouvelle — « combien attrayante », dit-il, fier de sa responsabilité, conscient de son devoir. Mais quelques mois après, un deuil terrible l'accable, la mort de son meilleur ami. En y ajoutant les fatigues de la campagne, l'inaction physique et surtout la torpeur intellectuelle de la vie de tranchées, on comprend la crise douloureuse

qu'il traverse. Il cherche pieusement à la dissimuler à sa mère, mais la dévoile à l'ami qui lui reste. Cette crise le grandit, affermit sa volonté ; il triomphe du découragement ; il cherche et découvre les principes de sa vie : un patriotisme lucide, qui n'est fait d'aucune haine, mais seulement d'amour pour la France, « le plus chic de tous les pays »; un très haut spiritualisme et, bien qu'il se soit dégagé de toutes pratiques religieuses, une sympathie pour les beautés qu'il trouve dans la religion ; un sentiment de la justice qui s'émeut de toutes les bassesses ; une conscience du devoir qui lui fait deviner, puis voir clairement et accepter le sacrifice nécessaire ; une tendresse profonde sous une sécheresse affectée d'humoriste ; enfin, un sentiment intime de l'art, qui s'élève jusqu'à l'enthousiasme. Tel est le jeune homme qui, d'une grenade vide, improvisait un vase pour y mettre une rose, qui des tranchées de la Somme où il attendait l'assaut suprême, dissertait sur la beauté traditionnelle des litanies chrétiennes, et, pour se protéger d'une mort qu'il pressentait inévitable, ne comptait que sur un seul talisman : l'amour de sa mère.

Un des camarades de Marcel Étévé, qui, le matin du 20 juillet 1916, s'élança avec lui à l'assaut des lignes allemands, à l'est d'Estrées, a raconté le combat. La tranchée ennemie une fois conquise, la compagnie se trouva isolée par un tir de barrage et accablée de grenades. Étévé, blessé à l'épaule, souffre beaucoup ; les hommes tombent autour de lui ; à droite et à gauche, des barrages de sacs à terre les séparent seuls de l'ennemi. « Vers la fin du combat, écrit le lieutenant Martal, je rejoignis Étévé dans la partie de la tranchée où il se tenait en encourageant ses hommes, et je lui dis : « Mon pauvre vieux, si dans cinq minutes nous n'avons pas de renforts, nous sommes morts ; or, nous ne pouvons pas en avoir ; adieu. » Il me répondit : « Je le sais, mais ne disons rien pour ne pas décourager les hommes ; adieu. » Nous nous serrâmes la main, et je repartis vers le barrage de gauche qui commençait à céder. Je n'ai plus revu mon pauvre ami. »

Dans une des lettres que nous publions, Marcel Étévé parle avec amour de sa « turne » de l'École normale. Cent vingt de ceux qui, comme lui, travaillaient, pensaient et rêvaient dans ces petites salles d'étude joliment ornées par eux, sont, comme lui, morts pour la patrie. Personne ne sait mieux que moi la grandeur de la perte faite en leurs personnes par l'Université et par la France. Je dois à Marcel Étévé la justice de dire qu'il était un de ceux dont l'intelligence et le caractère nous donnaient mieux que des espérances — des certitudes. Il aura une belle page dans l'histoire que nous écrirons de l'École normale pendant cette guerre à laquelle elle aura donné tant de héros et de victimes.

ERNEST LAVISSE

Dimanche, 25 avril 1915 [1].

A sa mère.

Combien attrayante, cette nouvelle existence !

Nous sommes partis de notre cantonnement d'arrière hier matin et, depuis, c'est un esbaudissement continu.

D'abord les villages des deuxièmes lignes et les cottages souterrains. Sur plusieurs kilomètres, on se croirait dans la section des pays nègres, à l'Exposition universelle ; ou encore on dirait de délicieux chalets bien nets, bien reluisants, qu'un cataclysme aurait à moitié enfouis sous terre. Le tout au milieu de jardinets minuscules et fantaisistes. Les châssis de jardinage font des vérandas à ras de sol. Il y a des villas particulièrement somptueuses, astiquées comme des cabines de yacht, en pin ciré. Et des haras grandioses pour les canassons. De vastes lavoirs et lavabos, des infirmeries séduisantes. D'ailleurs dans un paysage ravissant, dans des vallons boisés et de princières propriétés.

Puis, peu à peu, on sent que ça devient plus sérieux. Les villages (les vrais, du temps de paix) n'offrent plus que des anthologies de murs et des souvenirs de toits. On ne marche plus n'importe comment : on avance par petits paquets, on se colle contre les talus ; on laisse les canassons et les voitures en arrière. Et on commence à ne plus voir que des Arbis, qui occupent ce secteur. Des uniformes (si l'on peut dire uniformes) d'une fantaisie échevelée, des binettes à faire réfléchir et de larges sourires.

Le dernier semblant de village et on entre dans les boyaux : nous y ferons bien encore deux kilomètres. Heureusement nous avons un guide, sinon je ne sais où nous irions tomber.

On continue de marcher jusqu'aux abris des réserves. Nouveau village nègre (et celui-là habité par de vrais nègres) collé contre un coteau. Un coup d'œil en passant aux formidables défenses de deuxième ligne : toute une forteresse prolongée sur des kilomètres et des kilomètres de front et qui nous accueillera si les tranchées de première ligne sont forcées.

1. De Puisaleine, près de Tracy-le-Val (Oise).

Reboyaux, de plus en plus compliqués, étroits et hauts, creusés dans la craie. Toujours en zigzag. Comment ferai-je désormais pour marcher droit dans les rues?

Au passage, on salue des tranchées, abandonnées depuis que nous avons poussé plus avant, des cuisines, le bureau de la compagnie, la chambre à coucher du capitaine, des ateliers de menuiserie et ferraille, des batteries de crapouillots, et enfin nous arrivons à la tranchée de première ligne.

Du côté des Boches, un haut parapet ou plutôt la paroi du sol en arrière de laquelle on a creusé la rue. La rue, sentier de cinquante centimètres de large. Du côté français, des abris divers, creusés dans la terre, le toit formé de vieilles tôles ondulées ou de rangées de rondins sur lesquels on a tassé de la terre. On y descend comme dans les boutiques de Berne.

Dans la paroi vers les Boches, il y a de multiples créneaux, recouverts de sacs à terre et de planches, des plates-formes de tir, des observatoires, des meurtrières pour mitrailleuses, tous ces divers postes séparés par des murs ou des gabions. De petits escaliers mènent aux emplacements des tireurs.

En avant de la tranchée de ma section sont deux petits postes avancés, à quatre-vingts mètres de notre ligne, reliés à nous par de profonds boyaux. Des sentinelles y sont constamment à guetter. On tire une ficelle et un échafaudage de fils de fer tout prêt dégringole et bouche le boyau, au cas où l'ennemi prendrait le petit poste. De même on allume une mèche, de la tranchée, et le poste saute. C'est donc difficile qu'ils viennent chez nous. D'ailleurs, derrière la tranchée principale, à dix mètres, une autre tranchée qui la balayerait à l'occasion.

Nous avons le téléphone relié « par fil spécial » avec le commandant à l'arrière. Et de multiples boyaux permettent de se replier en arrêtant les Boches à chaque pas. Une grande impression de sécurité se dégage de cette organisation, et pourtant les Boches ont leurs tranchées à deux cents mètres et leurs petits postes à cinquante mètres des nôtres, ou même plus près.

Maintenant, chapitre confort. Les belles habitations sont du côté de la rue vers la France. Abris pour trois ou quatre hommes, chambre pour les deux sergents et délicieux petit cottage pour le chef de section : au ras du sol, une petite porte

en souricière, fermée par une toile de tente, une marche, et je suis chez moi. Un lit au fond : quatre planches, un treillage de cage à poules tendu entre, un peu de paille et c'est épatant. Au-dessus du lit, un bougeoir pour lire le soir. Dans un coin, un banc et un pupitre surmonté d'une étagère. C'est de là que je t'écris. En face, une table-toilette où mon ordonnance Sempé m'apporte de l'eau dans un plat à soupe. Une petite fenêtre, avec un rideau blanc, située, comme le veut l'hygiène, à gauche du pupitre. Un énorme périscope dans un coin pour voir les Boches sans qu'ils nous voient. Des clous et porte-manteaux.

Et je n'ai qu'à mettre le nez dehors pour avoir du pittoresque : nous sommes deux sections de lignards entre une section de spahis et une autre de tirailleurs algériens ; plus loin, les zouaves. Ce qui pourrait manquer à l'installation nous est obligeamment prêté par nos voisins exotiques : hommes précieux qui ramassent tout ce qu'ils trouvent.

Nous faisons popote avec les officiers des troupes africaines : charmants. Et la salle à manger (une cave dans un ravin à pic) est pittoresque, mélangeant le luxe et le primitif. Nos batteries sont à côté, les obus passent sur nous, et des balles viennent se perdre dans le ravin, à fin de course : combien bizarre sifflement !

On s'amuse comme des petits fous. Tout ce qu'on peut raconter des délices de la vie de tranchées est au-dessous de la vérité.

Et c'est d'une propreté remarquable. Cette nuit il n'a cessé de pleuvoir : ce matin tout le monde a balayé la rue et les boyaux. A midi on pouvait se balader en sandales.

C'est le rêve... tant que les Boches n'attaquent pas et que leur bombardement est calme : c'est le cas en ce moment. Mais s'ils nous jouent des sales blagues, on le leur fera payer, comme les « tiraillours » le leur ont fait payer dimanche dernier...

A René M...

4 mai.

... Les belles manœuvres du temps de paix ne perdent décidément pas leurs droits : hier encore, pour donner à un général grosse légume une bonne impression du régiment, on a com-

biné un de ces combats pour rire et épater la galerie qui était bien triste à voir : les blessés qui passaient sur la route, dans les autos médicales qui les ramenaient du front, n'en croyaient pas leurs yeux.

Heureusement que je me maintiens en joie et que les petits côtés de l'état-major ne portent pas atteinte à ma forte philosophie. Je médite seulement, et avec délices, cette belle parole de mon commandant, au sujet de l'invasion évitée à Paris : « Je brûlerais plutôt douze cierges à sainte Geneviève qu'une allumette-bougie à l'École de guerre. » Ce brav' commandant, disciple en cela du père Tolstoï, raisonne salement juste. C'est d'ailleurs un type très agréable, un peu brûlé par le soleil d'Afrique, grossier comme le plus éloquent des charretiers et fin comme le plus subtil normalien de la section lettres.

Je mène ici la grande vie. Je n'ai jamais été si galetteux. Je me suis baladé l'autre jour en la ville proche et j'ai fait de multiples achats. D'où un aspect pittoresque de ma personne : des godillots énormes et une vareuse qui commence à perdre sa couleur, mais des gants supra-chic ; une bouffarde de poilu, mais du tabac extra-fin dedans ; une seule serviette de toilette à la fois, mais du savon de femme de mauvaise vie (et de bon goût). Je me paye aussi des tas de bouquins que je bouffe avidement. Grâce à ces divers procédés, il m'arrive plus d'une fois par heure de perdre complètement la notion du temps de guerre, et c'est charmant. Ainsi le moral prospère. Le physique rutile : j'ai même un peu grandi, encore ! (Dans le secteur de tranchées que j'occupais, j'ai fait creuser les boyaux à certaines places, parce que ma tête dépassait et que j'avais la flemme de me baisser et que j'ai droit à tous les confortables.) Quelle guerre bizzarroïde et réjouissante, quand on réfléchit d'une certaine façon et point d'une autre !

Sur ce, vieux poteau, je te la serre bien affectueusement.

Au sergent fourrier Pierre G...

17 juillet.

Vieux Pétar,

Fort aise recevoir ta lettre, bien qu'il me semble qu'elle est amputée de la queue, car je n'y trouve pas la petite page sup-

plémentaire qui contient habituellement les formules de politesse et les derniers soubresauts de l'inspiration. Mais je comprends combien les fourriers d'été sont occupés depuis le temps où M. d'Orléans disait leurs labeurs.

J'ai donc retrouvé ma section en bon état. Nous avons passé huit jours en première ligne, copieusement arrosés de *minen* de tous calibres. Je ne connais rien de plus idiot que le pet de ces outils s'écrasant sur le sol : c'est tout à fait *plump*. Et puis ça joue des sales blagues. Il y avait une fois une belle construction qu'on avait achevée le matin et qui servait de magasin à la compagnie, et que couvrait une *ausgezeichnete* plaque de tôle ondulée. Et le *mine* il est tombé sur la plaque et puis a glissé par terre ; et là il a sauté et a envoyé la plaque en l'air en deux morceaux : le premier s'en fut aplatir comme du fromage mou le poste d'observation du capitaine ; le deuxième s'en fut en vadrouille sur la route qui traverse nos tranchées. Et il y avait dans le magasin des bidons, des godasses et de belles lunettes contre la chimie boche ; et cela fit un petit tas vilain à voir : j'en aurais pleuré, vous savez.

Et voilà quels sont nos amusements, à nous, mauvais garçons.

Au revoir, vieux ; fourrage et rigole-toi. Je t'embrasse [1].

A sa mère.

18 juillet.

J'ai reçu une bien touchante lettre du colonel M..., que j'aime décidément beaucoup. Je suis ému de voir comme il est sensible, malgré son deuil si cruel, aux marques d'affection qu'on lui donne, et je me félicite de m'être un peu ouvert à lui. Je crois que tu avais raison quand tu me conseillais de renoncer à ma binette frigorifique : c'est un petit effort qui vous donne souvent bien du plaisir. Méthode excellente aussi envers les hommes, qui, je crois, sont en sympathie avec moi. Je t'embrasse de toute mon âme que tu as fabriquée.

1. Cette lettre ne parvint pas à son destinataire, tué le 19 juillet.

A René M...

26 juillet.

Cher vieux zèbre,

Nous nous sommes tapés de repos dans notre ancien secteur et, arrivés dans le nouveau [1], c'est encore notre bataillon qui prend la première ligne. Par bonheur, ma compagnie s'est offert trois jours de réserve dans un village à cinq cents mètres des Boches. J'ai partagé là avec mon commandant de compagnie un petit château trop aéré, mais charmant. Du côté des Boches, le mur était un peu écumoire, mais du côté France c'était fort habitable. J'ai joui d'un pieu complet et tu n'imagines pas ce que cela représente de délices. Le jardin abandonné était plein de grands pavots sombres et de pois de senteur. Tout autour, le paysage était reposant : de jolies collines boisées de pins et sapins ou types de la même famille ; des prés sans vaches et des villages sans enfants, — comme dit à peu près Victor Hugo.

Nous menions un train princier, que nous menons encore d'ailleurs ; nos ordonnances et nos cuisiniers furent pleins de prévenances et d'ingéniosité. Si je me sors de cette guerre, je ne saurai plus vivre sans un valet de chambre attentif à mon home et à mes effets, sans un valet de pied porteur de mon manteau, sans un secrétaire chargé de transcrire mes ukases, sans un maître d'hôtel curieux de mes désirs gastronomiques et assisté d'un marmiton discret, sans un chasseur-agent de liaison, chargé de m'éviter les courses inutiles, sans un cycliste-explorateur, habile à découvrir à des lieues à la ronde ce qui est capable d'augmenter mon bien-être. A moins que je ne sois trop heureux de f... toute la boutique en l'air et de me brosser de temps à autre.

Mais je comprends combien le métier, surtout en temps de paix, doit rendre rossard et peu sociable. Ici, il y a tout de même des tas de détails pénibles qui tiennent l'activité en éveil, et c'est bien heureux.

Depuis hier, nous sommes tout à fait en première ligne, si

1. Tranchées d'Autrèches-Chevillecourt, au nord de Vic-sur-Aisne (Aisne).

ce n'est que ma section de soutien est logée à quelques mètres en arrière.

Le secteur de ma compagnie est infiniment pittoresque. La gauche escalade des croupes boisées, tandis que la route s'appuie à un marais où les tranchées sont interrompues : c'est certainement un des rares points du front où existe une telle coupure. On ne voit les tranchées boches que par intermittences : à certains endroits elles apparaissent à vingt mètres des nôtres, puis elles se perdent dans les bois qui couvrent le ravin et la pente en face, ou dans deux villages amochés que nous dominons. A notre droite, elles sont totalement invisibles, et c'est très curieux. Nous avançons, par des patrouilles de nuit, devant notre marais, et nous allons chiper des planches à un tas sis près d'une gare qui est à quelques mètres des fils de fer boches. Maintenant ce sera plus difficile pour en prendre, car il ne reste plus qu'un tas énorme de sept mètres de haut, et ce n'est fichtrement pas commode à entamer sans faire du pétard. C'est tout de même malheureux que l'arrière ne nous fournisse pas de planches pour nos travaux et que nous soyons forcés d'aller les chercher au nez des Boches. Mais la balade était jolie, dans un grand verger baigné de lune — trop baigné de lune même, car les baïonnettes brillaient fâcheusement.

Le marais est un fouillis inextricable d'herbes, de roseaux et de fils de fer. J'y suis allé hier faire placer du barbelé : les pieds un peu humides, mais l'ouïe charmée par les cris de rats, la vue éblouie de lune et l'odorat grisé du parfum des menthes. Décidément, bien sympathique ce marais, et pas miasmatique pour deux sous.

A côté du marais, là où nos tranchées s'arrêtent, une source fraîche et très claire ; on y a aménagé un petit lavoir où les hommes se récurent tour à tour, n'étant séparés des Boches que par des rideaux de feuillage. C'est idyllique et paradoxal.

Je ne comprends pas pourquoi les Boches ne balayent pas ce ravin par une mitrailleuse de temps à autre ; il faut croire qu'ils se civilisent. Du reste, l'entente règne, tacite sinon cordiale : « Fichez-nous la paix, nous vous la ficherons. » Parfois un énergumène de chez eux nous administre quelques *minen*, comme en ce moment. Aussitôt le 75 ou les torpilles tapent. Le 77 répond. Pendant quelques minutes, c'est un

échange de mauvais procédés ; puis on la ferme de part et d'autre. Les arbres, des pins superbes, sont fendus et dépouillés; il y a des troncs déchiquetés qui singent agréablement le palmier. Et somme toute, si on peut crever, on peut vivre aussi.

***

A sa mère.

10 août.

Je reçois une lettre de M... qui me fait une peine terrible : notre cher Pierre [1] est mort, à peu près sûrement...

Demain, nous partons en première ligne. Ton affection m'y portera chance, n'est-ce-pas?

A René M...

10 août.

Mon cher René,

Je reçois l'affreuse nouvelle et je suis épouvanté : il ne me semblait pas que notre cher Pierre pouvait mourir, et maintenant je n'ose me raccrocher au faible espoir que ta lettre me laisse. Je pense à un tas de choses de lui, et j'ai tant de chagrin. Mais je n'ai pas le loisir de me laisser abattre : demain, nous repartons aux tranchées, et j'y attendrai mon tour.

Je t'embrasse, mon pauvre vieux, bien tristement.

A sa mère.

25 août.

Le colonel commandant la brigade et des messieurs de l'état-major viennent de faire un tour dans nos domaines. Il y a un certain nombre de choses dont ces messieurs se rendent peu compte : c'est le sempiternel malentendu entre ceux qui mettent la main à la pâte et ceux qui ne la mettent pas. Je fais de mon mieux pour que ce malentendu n'existe pas

1. Le sergent-fourrier Pierre G..., son ami préféré, à qui est adressée une des lettres précédentes, tué le 19 juillet 1915 au Bois Français, près de Mametz-Fricourt (Somme).

entre les hommes et moi : ils ne font aucun travail auquel je n'aie participé au moins une fois, bien que ce ne soit pas mon rôle. Seulement ils le savent et ils savent très bien que tout ce que je leur commande peut être fait. Tandis que des ordres nous viennent régulièrement des bureaux de poser tant de mètres de réseaux par nuit devant les tranchées, d'activer le travail. Mais les bureaux ne considèrent pas s'il fait un clair de lune resplendissant et si l'on peut y voir à la jumelle comme en plein jour. Dans ces conditions, placer des réseaux à cent mètres des Boches, en terrain découvert, c'est une besogne que je voudrais bien voir exécuter par ces messieurs de l'état-major.

Hier soir, nous avons dû profiter d'un moment où, les Boches ne tirant pas, il était à peu près évident qu'ils avaient une patrouille dehors : en vitesse, nous avons posé quelques chevalets, nous couvrant aussi par une patrouille, et il n'y a pas eu d'accident fâcheux. Mais on devrait bien, une fois pour toutes, nous faire un peu confiance et nous laisser le choix des moyens et des circonstances pour l'exécution des ordres.

Tout ceci, naturellement, ne signifie pas le moins du monde que j'aie quelque dégoût ou découragement : la tâche est somme toute intéressante et on fait œuvre utile. Je suis bien secondé par ma section et pas gêné du tout par mes supérieurs immédiats. Je suis très heureux.

A René M...

30 août.

Mon cher vieux,

Je reçois ce matin une lettre de toi où tu me dis ta fatigue et ton énervement. Sûr que tu ne t'amuses guère dans ce Paris qui doit être si triste en ce moment, et si plein pour nous de bons souvenirs, à en pleurer.

J'évite (trop peut-être) d'y penser continuellement et de regretter ces quelques années de bonne vie et d'amitié. C'est un tel cafard qui me vient quand je me rappelle nos trois existences, parallèles malgré tout, malgré les lâchages et les silences prolongés.

Je voudrais bien t'avoir près de moi, ici, car, tu le sais bien, c'est la seule vie possible en ce moment, et supportable. Je le voudrais et je reconnais pourtant bien toutes les raisons, insurmontables, qui t'empêchent d'être avec nous. Cette guerre qui me fut très douce jusqu'ici, est éreintante, au fond, intellectuellement surtout. Il y a, à la fois, trop de fatigue, physique ou nerveuse, et pas assez d'action. Les heures vides et vaseuses que nous passons quand nous sommes en réserve ou au repos et que le service ne nous absorbe pas ! Les efforts qu'il me faut faire pour prendre un bouquin ou écrire ! Je ne crois pas que ce genre d'exercice soit très favorable à une reprise d'équilibre, sais-tu? et je me demande comment je pourrais jamais faire figure de civil et d'intellectuel si je revenais de cette expédition.

Pour cela, ne regrette pas trop de ne pouvoir partir. Il faut qu'il reste à l'intérieur quelques types capables de nous réapprendre à vivre, si nous avons un jour faculté d'y songer. Et puis c'est encore bien plus simple : tu ne peux pas, tu ne peux pas ; une autre besogne t'est réservée, qui n'est pas moins utile, — je dirai plus, qui ne risque pas d'être inutile comme la mienne. Ainsi je ne serais pas surpris qu'on nous fît participer d'ici peu à une attaque dont le but le plus clair sera de fournir un communiqué et de supprimer une tapée de bons bougres. C'est même à cet effet qu'on nous a retirés du secteur que nous occupions pour nous mettre à l'arrière, où on nous suralimente et entraîne, rééquipe et bourre le crâne. (Inutile, n'est-ce pas, de te recommander chez moi le silence sur ces détails divers.)

Il y a donc de fortes chances pour qu'une attaque locale amène d'ici peu ma démolition partielle ou totale; personnellement je crois n'avoir même plus assez de netteté dans les idées pour m'en désoler : excellentes dispositions.

Adieu, mon vieux, je vais passer une revue des appareils contre les gaz asphyxiants, liquides corrosifs et autres produits de civilisation.

Puissé-je, un de ces quatre matins, revenir avec toi, pur de tout miasme, parler un peu de tout ce qui est fichu et que nous avons bien aimé ! Je t'embrasse très fraternellement.

15 septembre.

Je reçois une note du général commandant l'armée qui recommande aux officiers de préparer pour « les instituteurs, professeurs, ministres de tous les cultes » la tâche d'après guerre ; et cette tâche sera de perpétuer dans la souvenance des gosses les horreurs présentes, d'attiser chez eux la haine de l'étranger, etc. Cette perspective me laisse assez triste et je prévois tant de difficultés pour les éducateurs que nous serons si nous en réchappons ! Comme il faudra se garder du déraillement et quelles résistances nous rencontrerons quand nous voudrons à la fois conserver dans les petites caboches ce que la guerre y aura fait pousser de gravité et d'énergie, et les élever un peu au-dessus de la mêlée apaisée ! Quel mal pour suivre le fin boyau qui louvoie entre le chauvinisme renforcé et l'insouciance revenue !

Heureusement, ces questions ne sont pas encore à l'ordre du jour et pour l'instant la ligne de conduite est fort simple : se faire amocher le moins possible en faisant le maximum de mal aux Boches. Tout en découle, et nos sommes sont libres de préoccupations. Seuls les rats et les obus me réveillent de temps à autre, et je me rendors au souffle régulier de mon ordonnance.

Que te dire de plus? Écris-moi comme tu le fais : ce m'est précieux. Et jouis de ce joli pays de la Birochère [1], auquel j'évite un peu de penser pour tout ce qu'il me rappelle de joie fichue. Je t'envie d'y être et je ne t'envie pas la tristesse que tu dois y rencontrer. Quand je pensais à notre amitié à tous trois, c'était bien souvent les deux petites chambres de là-bas que je revoyais, où le vieil ours que je suis avait trouvé un charme surprenant. Le reste ne m'est pas encore bien entré dans la tête, tu sais : je ne m'imagine pas que cela ne puisse revenir...

24 septembre.

Mon cher vieux,

Je vois, par tes petits mots, que tu es dans l'état de disgrâce où l'équilibre et le calme s'atteignent difficilement. Pour te

1. Village de la Loire-Inférieure où Étévé avait passé quelques jours en septembre 1913, avec ses amis Pierre G... et René M...

consoler, il faut que je te fasse part de ma détresse personnelle. Cela te surprendra peut-être, car je n'ai pas eu l'habitude de me plaindre beaucoup jusqu'ici (et d'ailleurs je ne me juge point malheureux), mais je m'aperçois, surtout à écouter les permissionnaires rentrants, que nous exagérons trop notre bien-être et notre joie lorsque nous écrivons, et que maintenant on nous le resert trop généreusement.

Vois-tu, les pauvres types du front sont des gens très susceptibles : ça les agaçait prodigieusement d'être plaints à jet continu, et maintenant ils trouvent que l'intérieur supporte leurs peines avec une philosophie irritante. Tu sais que je ne dis pas cela pour toi, mais, ne pouvant écrire chez moi ce qu'il y a de mauvais dans notre existence, je veux du moins que tu sois au courant et que tu coupes court autour de toi aux légendes sur le front de cocagne.

Et tout peut se résumer en un mot : mal aux nerfs. Nous ne souffrons pas de privations physiques : jusqu'ici le froid ne nous a pas visités, la chaleur n'a pas été terrible, nous bouffons suffisamment, nous ne courons pas de dangers plus que de raison — et notre embêtement n'est fait que d'un tas de petites choses.

D'abord, tant que nous sommes en première ligne, c'est la tension d'esprit continuelle, l'application à surveiller constamment la ligne boche. Le jour, ça va : les guetteurs font l'office. Mais la nuit, ça va moins bien : les guetteurs ne voient rien et entendent des tas de bruits ; si je suis de quart, je passe mon temps à vérifier leurs imaginations, à prêter l'oreille au chahut des rats dans les fils de fer, et à tout ce qui ressemble au bruit d'un homme qui marche. (Et Dieu sait s'il y a des bruits qui ressemblent à celui-là !) Je me balade aux petits postes, le revolver en poche et la main dessus, et, là, je reste le cou tendu pendant longtemps, à essayer de voir dans l'obscurité, avec la sensation toujours présente de l'isolement, à cent mètres devant les lignes, ce qui permettrait aux Boches de vous tourner aisément. On est très calme, naturellement, mais ce calme volontaire n'est obtenu qu'à force de tension nerveuse, et cela se retrouve après.

Revenu sur la ligne, c'est la marche éreintante dans la tranchée et les boyaux où l'on ne voit goutte, où l'on ne peut

se servir de sa lampe électrique, où l'on met le pied dans des trous, où l'on titube d'une paroi à l'autre, où l'on se cogne dans les gradés de service, où l'on patine sur le sol toujours humide.

Si l'on rentre chez soi, dans sa cagna plus ou moins solide, ce n'est encore qu'une apparence de repos. On a sans cesse la préoccupation de ce qui se passe dehors, l'inquiétude de ce que font les hommes quand on ne les surveille plus. Dès que la fusillade habituelle s'accélère un peu, on sort, pour voir. Si des obus tombent, il faut faire rentrer les hommes, repérer le tir et faire répondre notre artillerie. Enfin on se couche. Avant de m'étendre sur mon lit, je commence à l'éplucher de tous les limaçons qui se promènent sur le mur, autour et sur ma paille même. Impossible de se déchausser ni de se déshabiller, pour être debout de suite en cas d'alerte (et c'est peut-être le plus pénible de tout). A peine la bougie est-elle éteinte, les rats commencent à danser ; j'entre dans des rages folles contre eux : ils poussent des cris terribles, mangent mon papier et mon chocolat, traversent mon lit, fouillent dans ma paille, me font tomber de la terre sur la figure et m'offrent leurs puces. Si je ne suis pas abruti de fatigue, je ne peux pas m'endormir : aussi il m'arrive souvent de prolonger mes rondes sur la ligne, ou de lire jusqu'à des heures indues, pour être suffisamment éreinté et contraint au sommeil rapide.

Voilà un aperçu de tous les énervements quotidiens, et ce sont eux que je redoute le plus. Je ne te parle pas des gros embêtements et des moments de tension exceptionnelle comme les bombardements en règle, les soins immédiats aux types blessés, les travaux de nuit devant la ligne, avec l'aplatissement subit contre le sol à chaque fusée, à chaque rafale de mitrailleuses, les patrouilles de plusieurs heures dans les betteraves : tout cela fait partie de la guerre comme on s'attendait à la faire, et ce n'est qu'exceptionnel. Ce que l'on connaît moins (et particulièrement pour les officiers), c'est la préoccupation et l'énervement continuels. Et cela t'aidera à excuser les contradictions et les impatiences de mes lettres...

Je pourrais aussi te dire mes réflexions sempiternelles et la nuit obscure où se débattent mes rudiments d'idées ou

principes, « mais cela est une autre histoire [1] »... et bien vaseuse.

Excuse mon déballage et n'accuse que mon amitié qui le rend possible.

27 septembre.

Tu me parles de la « guerre à la guerre », et tu parais supposer que je puis ne pas être en cela de ton avis. Pour quelle espèce de brute me prends-tu? Sont-ce mes petits plaidoyers en faveur des pauvres « mélétaires » qui t'autorisent à proférer de telles injures? As-tu pu croire que les soldats que je défendais étaient d'autres que les types comme toi et moi, subissant cette guerre comme la pire des catastrophes, et que j'étais avec ceux qui y voient l'emploi normal de leurs facultés?

Pourtant, s'il faut me confesser jusqu'au bout, peut-être suis-je pour quelque chose dans ta méprise. Pendant quelque temps, en effet, j'ai tenté, à moitié consciemment, de me monter le bourrichon et de me faire, dans une certaine mesure, une mentalité *ad usum militis*. Mais ce n'était pas sérieux, et je n'ai jamais eu grande confiance en cet expédient.

Et j'ai pris le parti de ne pas m'en inquiéter, sachant que je n'ai pas besoin de cet excitant. A commencer par le bas, j'aurai, certes, chaque fois qu'il faudra taper dur et cruellement, la griserie aveugle du combat, et c'est beaucoup. En remontant un peu l'échelle des motifs, j'aurai aussi l'amour-propre, la tenue nécessaires ; et voilà déjà de quoi agir. Enfin, même d'un point de vue plus intellectuel, j'aurai conscience d'accomplir une besogne nécessaire et de participer, dès cet instant, à la « guerre à la guerre ». Et ainsi cela peut aller.

A sa mère.

16 octobre.

Ma pauvre maman, quelle tristesse encore ! Pierrot [2], que nous trouvions si intelligent, si sensible et si homme maintenant, le voilà parti, comme tous les autres ! On n'a même plus

1. Expression empruntée à Kipling.

2. Pierre L..., fils d'une amie de sa mère.

le cœur de souhaiter en réchapper quand tant de deuils vous entourent. Il n'y a plus qu'une pensée : faire son devoir et ne pas trop réfléchir.

Et il faut que tu songes à toute la confiance que tu dois m'inspirer, et que tu te raidisses contre la douleur des autres comme contre ton inquiétude.

Tristes aussi, les nouvelles de la guerre. En Orient tout nous fait défaut ; je redoute des désaccords parmi les Alliés sur cette question : ce serait la fin de tout. Il ne faut croire maintenant qu'en la France, qui reste un chic pays malgré toutes ses fautes, le plus chic de tous les pays.

A René M...

11 novembre.

Étant ici spécialement privé de vie sentimentale, j'ai fort goûté ta lettre reçue hier soir. A faire retour sur moi, je crains que mes facultés en cette matière supramatérielle ne s'émoussent chaque jour davantage. J'essaye de lutter d'ailleurs et je me défends de sentir comme de penser en gros. Mais la tentation de renoncement et d'abrutissement consenti est assez grande. Les circonstances, la température, l'alimentation, le manque de sommeil sont complices et conseillent à mon intellect de s'engourdir. Quand je reviens de patauger dans les boyaux, et que je me mets à ma table dans ma cagna, il me faut un divertissement de gros calibre pour que je le préfère à ma couche en ficelle : j'entends par là un roman à histoire ou quelque chose de ce genre.

Je me suis aussi créé des travaux : je pioche l'administration de la compagnie (règlements, comptabilité militaire), ce qui manque d'intérêt, mais me serait indispensable au cas où il me faudrait suppléer M. Fontenilles. Après quelques heures d'un tel entraînement, j'arrive à goûter les denrées supérieures qui sont les bouquins envoyés par ma mère : Kipling, Jammes, Verlaine, A. Hermant, etc. Du reste, c'est en général au moment où je me trouve en forme que le service ou la popote m'appellent ; et je me réabrutis.

Je soigne aussi, et tant bien que mal, mon nerf optique ; le long de la tôle qui forme paroi devant ma table, Sempé m'a installé une planchette formant chevalet continu : j'y dresse des cartes postales, estampes japonaises, aquarelles jolies à voir, des « crayolors » de mon cru (ce qui constitue peut-être un traitement équivoque) et diverses images.

Je regrette de ne pouvoir cultiver ce qui reste de mes facultés musicales. Les carambolages du canon et le ronflement des hommes, dont je suis séparé par une cloison de planches, telle est la ration quotidienne. Après tout, peut-être regagnerais-je en spontanéité dans l'impression ce que je perds en éducation, s'il m'était donné plus tard de me replonger dans des harmonies civilisées. C'est la grâce que je me souhaite.

C'est égal, en fait de cagna, je préfère, ô combien ! notre turne de l'École à mon trou de rat. C'est un des souvenirs que j'appelle le plus volontiers à mon aide quand je revendique un sursis au gâtisme imminent. Et cette turne me paraît infiniment aérienne et aérée, non plus seulement haut perchée et tassée sous le toit, comme je la jugeais quand j'en usais, mais ouverte sur de confortable lumière, sur des horizons intellectuels et sur un ciel léger. C'est une sensation étrange, aplatissante, que de goûter les charmes de l'intérieur absolu : sans fenêtres et sans vraie lumière ; à chaque bougie que je cale dans mon bougeoir de fortune, je me recroqueville davantage dans ma bière en tôle ondulée. Si j'étais un type dans le genre de Mallarmé, j'écrirais des tas de poèmes à la louange des fenêtres. Comme je suis un type dans le genre d'un officier de réserve, je fume ma pipe et je me fais fabriquer une belle canne avec une fusée boche, une gargousse de fusée éclairante et un piquet de tente-parasol ramassé quelque part. Le plus embêtant, c'est que je ne conçois plus bien que cela puisse changer, et que je ne m'imagine pas non plus continuant cet exercice pendant des années...

Tu n'as pas idée de ce qu'un type qui ronfle fait de potin dans une boîte en tôle, ni de ce qu'une souris qui s'agite fait de raffût dans un pieu en paille.

Au revoir, mon cher vieux copain ; excuse mes déréglements, je t'embrasse.

A sa mère.

30 décembre.

Je crois, ma maman, que c'est l'heure et l'instant de te faire mes vœux de bonne année. Et si je ne te dis pas quoi je te souhaite, c'est que tu le sais bien : que ton grand singe de poilu revienne, mieux en forme que jamais, dans notre chez nous si joli, et qu'on se sente vivre de nouveau et mieux encore qu'avant, comme dans une grande permission. En attendant ce bon moment, qui doit venir en même temps que la victoire, je te souhaite plein de patience et de courage, comme tu en as fait preuve déjà, et plein de confiance dans la bonté des choses et la bonne humeur de ton phénomène. Nous les aurons, je te dis, et nous serons encore bien heureux tous les deux. On s'aime trop pour que ça ne soit pas.

***

Au colonel M...

9 janvier 1916.

Nous sommes dans un camp d'instruction installé récemment, tout à fait à l'arrière de la zone des armées.

Voilà douze jours que nous y manœuvrons régulièrement, par un temps très humide et sur un sol assez marécageux. Nous avons suivi la progression habituelle : manœuvres de brigade, de division, de corps d'armée ; nous en sommes à ce dernier stade ; sans doute la fin de notre séjour ici est imminente ; et nous manquons de tout renseignement sur notre affectation future.

Ces manœuvres, quoique pénibles, m'ont laissé une impression plutôt réconfortante : je ne dirai pas qu'elles se rapprochent de la réalité, ce qui vous paraîtrait peu vraisemblable et même inintelligible. Mais on y devine une préoccupation constante d'instruire et de faire travailler des services qui, dans les manœuvres du temps de paix, jouaient un rôle fantaisiste : plutôt que des exercices pour l'entraînement des

troupes et la belle ordonnance de leurs agitations, ce sont des études pour la rédaction et la transmission des ordres, des renseignements, et pour les liaisons de toute sorte.

A l'usage des officiers supérieurs, ces manœuvres sont assez fastidieuses pour la troupe et pour nous, mais je m'en réjouis; je suis heureux de ne pas voir les unités progresser dans l'imaginaire avec une vitesse constante du plus bel effet et un mépris total de toutes les contingences qui peuvent arrêter un pas de charge ; et je me gèle volontiers à attendre deux heures de nouveaux ordres sur la même position, en songeant qu'il se fait sans doute au-dessus de moi un travail complet, profitable et inédit.

Je crois même, mais je n'oserais l'assurer, qu'on renonce un peu à voir dans ces exercices une image possible de la guerre : on n'arrête pas le travail sérieux en faisant naître des incidents ingénieux, en posant subitement des problèmes tactiques qui ne sauraient se résoudre qu'au petit bonheur : on prend son parti de ne faire que de l'épure, et je pense que ce n'est déjà pas facile. Ce que je regrette seulement, c'est que ce cours pour officiers supérieurs et agents de liaison n'ait pas été précédé d'exercices d'entraînement pour la troupe et les cadres subalternes. Nos jeunes soldats, qui ont fait très rapidement leur instruction de fantassins ancien modèle, n'ont pour ainsi dire rien appris depuis le dépôt : ils sont un peu accoutumés à la vie quotidienne des tranchées, aux risques ordinaires des bombardements ; mais si l'on veut en faire des troupes d'attaque, comme il paraît évident, il y a tout un mécanisme qui leur sera nécessaire et qu'ils ignorent : nouvelle forme de l'assaut, terrassements rapides, transformation d'une tranchée conquise, emploi des grenades, etc. Ils ne l'apprennent pas dans les manœuvres que nous faisons en ce moment : les tranchées sont seulement tracées et nous nous contentons d'indiquer nos progressions. Peut-être a-t-on commencé par la fin? Peut-être était-ce plus urgent? Je l'ignore ; mais je voudrais bien que l'on ne nous considérât pas comme ayant reçu une instruction qui ne nous a pas été donnée.

Au reste, je parle de ce que ma compréhension ne possède point ; je suppose que le général Joffre et le général Foch, qui assistent à nos évolutions, mettent toutes choses à leur place.

Au colonel M...

23 janvier.

Je ne m'étonne pas que mes appréciations sur nos manœuvres vous aient été peu compréhensibles, ou que vous ayez voulu les voir telles ; c'est que je n'avais pas à ce sujet des idées bien nettes : défaut de compétence, d'abord, et, ensuite, défaut de liberté dans le jugement : ayant résolu que ces évolutions devaient avoir pour premier résultat de raffermir ma confiance au cas où elle aurait été ébranlée, je n'y ai regardé que les détails consolants...

30 janvier.

Mon cher colonel,

On me remet à l'instant votre accusé de réception : j'y lis une petite phrase [1] et j'y veux répondre, bien qu'elle ait trait à ces manœuvres sur quoi le silence vous semble d'or.

Je ne pense pas autrement que vous, et je n'ai pas coutume de ne voir que le bon côté des choses ; surtout je n'éprouve pas le besoin de me rassurer, ni la crainte de ne pouvoir le faire, comme vous paraissez me le reprocher : je vois que je me suis encore exprimé insuffisamment. Vos lettres me sont précieuses à plusieurs titres et en particulier parce qu'elles me forcent à parler clair et à penser de même.

Sans doute j'ai recueilli avec empressement toutes les raisons de prendre confiance que j'ai découvertes ou cru découvrir dans ces spectacles militaires, — mais, en toute sincérité, ce fut très peu pour mon usage personnel. Je possède en effet toute l'égalité d'humeur et toute l'assurance nécessaires : j'ai, dès le début, renoncé à rien prévoir et même à rien comprendre dans les événements ; je ne redoute ni ne recherche les journaux. Au risque de vous paraître plus jeunet que nature, je vous avoue que je suis un peu fier de me sentir bien d'aplomb, et mieux peut-être que je ne l'aurais espéré.

1. « Je ne crois pas qu'il faille ne voir que le bon côté des choses. J'estime qu'il est d'un homme véritablement homme de regarder les choses comme elles sont, avec leur bon comme avec leur mauvais. »

Ajoutez à cela que je suis le contraire d'un insurgé et que j'aime beaucoup à m'incliner devant les compétences reconnues. Ajoutez encore que je n'y connais rien. Quand à vous imaginer Marcel ballotté entre diverses incertitudes et se raccrochant à des prétextes d'optimisme, il faudra, si vous voulez bien, n'y plus penser, car ce serait faux : si des phrases insuffisamment réfléchies vous l'ont fait croire, je le regrette et j'en suis honteux, car je tiens beaucoup à l'opinion que vous pouvez avoir de moi.

Au revoir, mon cher colonel, pardonnez ma longue dissertation, et continuez-moi votre affection.

A sa mère.

6 mars.

Je reçois un message du colonel m'annonçant ma nomination au grade de lieutenant (en date du 2 mars). Bon ça. Et j'espère en le grade de « civil » qui couronnera ma carrière militaire de façon digne.

Je me commande une vareuse : celle que je traîne n'est vraiment pas présentable pour un *lieutenant* — et j'arrose ma nomination, de concert avec la 3e compagnie, notre compagne de caverne.

29 mars.

Cette nuit, nous avons fait une petite opération [1], prévue depuis trois jours, mais dont je ne t'avais rien dit, pensant qu'elle n'aurait peut-être pas lieu, ne voulant pas t'inquiéter inutilement, et enfin me conformant à la consigne qui est de garder le silence absolu sur les événements en préparation.

Le bataillon que nous avons relevé ici nous avait passé en consigne une opération qu'il avait élucubrée, dont les états-majors s'étaient emparés ensuite pour la régler à grand orchestre et nous en charger. Sans rien dévoiler d'important, on peut dire qu'il s'agissait d'attaquer un élément avancé boche et d'y faire des prisonniers si possible. J'ai été chargé de l'opération

1. Secteur Confrécourt.

qui avait échu à notre compagnie, laquelle occupait le secteur intéressé. Je l'ai étudiée soigneusement pendant trois jours, j'en ai vu les difficultés que n'amoindrissaient pas les ordres de détail donnés par les officiers généraux : j'ai fait les reconnaissances, les observations nécessaires, les unes de nuit, les autres de jour, et pondu des rapports faisant ressortir le peu de chances de succès. Mais les ordres étaient formels et n'ont pas été modifiés. Il ne restait qu'à s'y conformer. Hier matin, grande conférence avec le colonel commandant la brigade, notre colonel et les officiers d'artillerie ou mitrailleurs. Le colonel-brigadier m'a félicité de la précision de mes rapports et de mes plans. N'empêche que l'opération n'a pas été remise.

L'après-midi, réglage et tirs de démolition. J'ai passé une sale heure, avec un lieutenant observateur d'artillerie, dans un de nos postes avancés que les hommes avaient évacué pour la circonstance : il s'agissait de régler un tir de démolition sur les réseaux du point à attaquer. Le 75 tapa rudement sur ce point, dont nous étions très près, et il nous fallait observer à découvert, le téléphone étant installé dans une petite sape à côté de nous. En même temps nos lance-torpilles travaillaient sur la même région. Et c'était une belle bamboula, surtout quand le tir de réglage s'est transformé en tir d'efficacité, que les coups se déréglaient tant soit peu et que les éclats rappliquaient à toute volée. En même temps les Boches nous balançaient des torpilles sur la tête ; ils y ajoutaient des 105, des 150 et des *minen* couplés par cinq. Notre position très avancée nous protégeait heureusement, car il n'était pas facile aux Boches de tirer si près de leurs lignes. Enfin, après cinq cents coups de 75, nous avons arrêté le tir, le travail semblant terminé. Mais il faisait rudement mal à la tête, sais-tu. Je n'avais jamais entendu de si près l'éclatement du 75, qui produit une terrible impression d'arrachement et vous flanque une idée de cataclysme soigné (je préfère la plupart des projectiles boches). C'était ce qui dominait de beaucoup tout le reste du concert : c'est réconfortant, bien qu'abrutissant.

Puis nous avons pris nos dispositions ; j'ai veillé à l'équipement et à l'armement des hommes. A minuit, la troupe d'opération a commencé à gagner un de nos petits postes abandonné et bouleversé qui devait servir de point de départ à l'attaque.

Marche rampante, dans la gadoue, avec un vent froid, de la pluie qui faisait regretter l'absence de tout vêtement autre que la vareuse.

Impression : l'attente de l'heure du déclenchement, la nuit, dans l'entonnoir d'où l'on doit partir, à écouter les Boches à côté. A chaque fusée éclairante, je sortais ma montre pour voir l'heure : deux heures moins vingt, moins dix, moins cinq, moins deux... Enfin, j'aperçois au loin les quatre éclairs des quatre coups de départ de 75 qui devaient servir de signal. On compte trois secondes... et le sifflement, et les éclatements du tir de barrage de notre artillerie. Très chic. Et alors, on se remue, et comment... On bondit dans la tranchée boche. Naturellement, elle était abandonnée : quand on bouleverse un élément de tranchée en y flanquant cinq cents obus et des torpilles, il ne faut pas compter que la nuit suivante il sera encore occupé.

Mais les Boches, abrutis par le tir de barrage, n'ont rien vu, rien entendu. L'ordre étant de ne pas progresser au delà, nous sommes revenus dans nos lignes, à quatre pattes et en toute vitesse, avec tous les éclats de 75 qui rappliquaient aux oreilles. C'est une sacrée veine de ne pas avoir été amochés. Je suis fort heureux, ayant toujours eu l'impression que l'opération ne pouvait réussir, qu'elle n'ait pas mal tourné.

Mais, sensation humiliante : on nous avait donné une corde pour « ligoter les prisonniers ». O honte ! de rendre cette corde sans personne dedans !

Faut boucler. Je vais voir si huit types, que j'ai installés à faire des exercices de signalisation, sont bien en train d'agiter les bras, ce qui leur sert au moins de mouvements respiratoires.

8 avril.

Le colonel me fait la surprise d'une petite citation [1] pour notre opération de la nuit du 28 au 29.

Ce qui m'a fait surtout plaisir dans cet événement, ce sont

1. « Officier de première valeur. A dirigé de façon remarquable une forte reconnaissance qui a été exécutée dans la nuit du 28 au 29 mars 1916. A rapporté les renseignements les plus précis sur un petit poste ennemi qu'il devait enlever avec sa section et dont l'ennemi s'était retiré. »

les paroles que m'a dites le colonel en guise de félicitations : à savoir qu'il avait saisi la première occasion de me citer, étant très content de ma façon de servir, et qu'il était heureux de penser que, plus tard, je ferais mes cours avec la croix de guerre. Voilà qui est une aimable pensée, n'est-ce pas?

Le commandant, qui est bien pour quelque chose là dedans, m'a demandé de t'envoyer lui-même la citation. Tu verras que mon sergent Bouleau a, lui aussi, son petit paquet : ce dont je suis très content, car il mérite depuis bien longtemps une distinction.

Pour moi, j'avais déjà une vareuse et un « équipement » de salopard ; il ne me manquait que cela pour en avoir la tenue complète. Mais, sans chiner, ça fait très décoratif.

Tu n'auras plus le droit de m'écraser sous la majesté de tes palmes.

Au colonel M...

11 avril.

Je suis content que l'histoire de notre petit coup de main vous ait amusé ; mais le récit que je vous en ai fait n'est pas complet. Cette digne opération a été cause, pour ceux qui nous ont remplacés dans le secteur, d'accidents peu gais : ils ont voulu recommencer et se sont fait abîmer : ils ont laissé sur les fils de fer ennemis un sergent, dont on a pu ce matin seulement enlever le corps.

... Je me ferai envoyer le numéro de la *Revue de Paris* qui publie la nouvelle de madame Maxime David : *la Vie n'est pas un roman.*

J'ai gardé de Maxime David [1] un souvenir précieux ; comme vous, j'ai tant de tristesse à me rappeler les soirées passées autour du piano ; et je crains d'en avoir plus encore si l'existence que je mène en ce moment prend fin quelque jour et que je puisse m'apercevoir de tout ce que nous avons perdu.

Bien tendrement je vous embrasse.

1. Ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de philosophie au lycée de Chartres, tué le 1er octobre 1914, jour de son arrivée au front.

A sa mère.

11 avril.

... Pourquoi regrettes-tu qu'on m'ait envoyé l'Annuaire de l'École normale, avec la liste de tous les disparus? Je n'ai pas pris coutume de me fourrer la tête dans un sac pour ne pas voir les tristes évidences. Au contraire, c'est chose salutaire et bonne de voir combien d'amis ont porté le sacrifice et rien n'apprête mieux à l'accepter.

*
* *

A sa mère.

25 juin [1].

Nous commençons à avoir les oreilles cassées avec les énormes canons qui tirent à côté de nous. Qu'est-ce qu'on envoie comme colis aux missi Boches ! Il faut se dépêcher d'en mettre, pour soulager Verdun qui paraît bien menacé, d'après les communiqués de ce jour. Les Boches voudraient bien prendre au moins ce morceau-là, avant qu'autre chose leur tombe sur le râble. Espérons qu'ils rateront leur coup et que la diversion dont parlent tous les journaux s'opérera à temps.

Maintenant faut être très raisonnable ; je crains que la correspondance ne soit ralentie d'ici peu, sinon supprimée. Pas s'en faire. Je ne crois pas que nous soyons troupe d'assaut : t'effraye pas. Et pense que je t'aime bien fort, et que je voudrais bien revenir dans notre chez nous, le devoir fait... Que Tout m'ait en sa merci [2].

2 juillet.

Quelle drôle de situation est la nôtre en ce moment : dans la coulisse, à l'affût des tuyaux contradictoires et dans l'ignorance de notre propre destination.

1. Le régiment venait d'être amené à Foucaucourt pour participer à l'offensive prochaine de la Somme.

2. Étévé s'était créé une espèce de panthéisme dont cette phrase est l'expression.

Le plus clair de ce que nous savons, c'est qu'hier après-midi sont passés ici divers convois de prisonniers. D'abord un petit détachement d'une cinquantaine. Puis neuf cents, avec sept officiers. Nous étions prévenus de leur passage et nos troupes étaient rassemblées sur deux rangs de chaque côté de la rue : très dignes d'ailleurs.

Plutôt pénibles à voir, les dits prisonniers : la chaleur et la poussière les rendaient d'une saleté repoussante, et ils avaient l'air éreintés. Ils se précipitaient sur les bidons qu'on leur tendait avec une terrible voracité. Il y en avait de tout jeunes, à têtes assez sympathiques. Mais beaucoup avec quelle sale binette : crâne pointu, lunettes — classiques. La norme générale était malingre ; combien différents de ceux qui débarquaient à Toulouse en août 1914 !

Dans la soirée, plusieurs autres convois de moindre importance : en tout deux milliers, je crois.

Et nous avons un camp de triage pour les prisonniers dans le voisinage de notre cantonnement : c'est la grande distraction d'ici. Ce matin nous y fûmes, Martal et moi, avec *Mousse*. Les Boches étaient assis dans l'herbette, et se déchaussaient sans pudeur. *Mousse* a traversé les réseaux de barbelé et est allée renifler les senteurs trans-rhénanes. Nous l'avons sévèrement admonestée. Après quoi, nous engageâmes la conversation avec les missi Boches. D'abord les officiers : vilains ; ils parlaient la bouche pleine. Ils m'ont déclaré qu'ils iraient jusqu'au bout. Bien. Les soldats m'ont dit que, depuis trois jours, en prévision de notre offensive, ils avaient été privés de ravitaillement et qu'ils avaient particulièrement souffert du manque d'eau.

Ensuite, les officiers m'ont raconté qu'ils avaient été très bien traités par les officiers et troupes d'attaque, ceux qui avaient risqué leur vie pour les prendre ; ils m'ont dit textuellement que ces officiers s'étaient conduits en héros. Mais qu'une fois à l'arrière ils avaient été insultés par des gendarmes

. . . .

. . . .

. . . . *(7 lignes censurées)* . . . .

. . . .

. . . .

8 juillet.

Fait soleil. On vient de voir partir, dans des virages impressionnants et à une vitesse folle, deux avions de chasse : encore une saucisse ou un fokker qui va passer un mauvais quart d'heure.

Pour digérer en sainteté, j'ai lu du *Voyage du Centurion*, d'Ernest Psichari : l'histoire d'un jeune officier de tirailleurs qui parcourt les déserts marocains à la tête d'une colonne de méharistes, et qui trouve la foi dans les sables.

J'ai, du même auteur, *l'Appel des Armes*. Avec *Terres de Soleil et de Sommeil*, c'est tout le bagage de cet officier littérateur, — disciple de Bourget, Péguy, etc., — tué à trente ans dans la retraite de Charleroi.

Le *Voyage du Centurion*, présenté par une préface de Bourget, est assez intéressant : visionnaire chrétien, style semi-biblique et semi-silloniste, avec du Claudel dedans. Bizarre espèce de littérature, très en vogue sur la rive gauche et les rues avoisinant le Bon Marché, où on veut voir une renaissance de l'esprit chrétien, et où je vois beaucoup moins : j'y vois surtout une facilité au développement, à la redite, le tout ronronné en tournures de l'Écriture : pas d'originalité de la pensée, et cela ne risque pas ici de passer pour de l'impuissance, puisque l'auteur doit, avant toute chose, se conformer aux doctrines de Rome. Mais il est indiscutable que ce style n'est pas mauvais, qu'il n'est pas non plus indifférent ; on y retrouve à chaque instant l'écho des litanies : or, il s'est attaché à ces litanies tant de poésie, depuis deux mille ans qu'on les rumine, elles ont fait si bien partie de l'existence française au cours des âges, que le moindre écrivain, à les ronronner, gagne un prestige et un charme.

Pourtant cette littérature, qui prétend être de psychologie profonde, d'effort concentré vers la vérité, me semble être surtout faite de paresse et de sommeil. Elle exerce, à n'en pas douter, un grand attrait sur les esprits fatigués ou indolents, qui ne démarrent pas d'eux-mêmes ou qui saisissent l'occasion de la première panne, qu'ils appellent reposoir.

Aussi, je n'arrive pas à la croire ni très noble ni très féconde. Et il ne faudrait pas croire qu'on cesse d'être livresque lors-

qu'au lieu de piller Aristote et consorts on délaye saint Mathieu. A part ça, c'est intéressant, et ça me le paraîtrait davantage si, à chaque instant, ne chantaient dans ma tête les *Litanies de sainte Barbe*, si mirifiquement dérivées de Péguy par MM. P. Reboux et Ch. Muller [1].

Voilà une bien longue dissertation sur M. Psichari. Pour être juste, je t'en devrais une équivalente sur M. Pierre Mac Orlan, que je bouquine conjointement. Mais tu connais mieux cet olibrius conteur et illustrateur qui fit parfois notre joie. Dommage qu'il se contente trop souvent de sujets de contes vraiment inexistants, car, pour le reste, il a une façon simple et innocente de sortir le maboulisme qui touche au classique. Et, en sa compagnie, je navigue de l'ingénieux Truble « qui termina l'embellissement du désert en l'entourant d'une bordure de buis » au brav' captain' Fly « qui suréleva la ligne de l'équateur de quelques mètres seulement, mais assez toutefois pour qu'on pût passer dessous sans avoir la tête fauchée au ras de la ceinture ».

Tout ceci n'a qu'un rapport lointain avec les opérations militaires, mais n'est-ce pas mieux ainsi?

Ce matin, vu un capitaine, ami du nôtre, et qui faisait partie des premières vagues d'assaut. Très encourageantes constatations : travail parfait de l'artillerie, qui n'évite d'ailleurs pas toutes les pertes, mais paralyse toute défense de l'infanterie ennemie. Une seule division leur a chipé cent vingt mitrailleuses. Beaucoup de tout jeunes types chez les Boches. Et puis, ce qui est surtout réconfortant, c'est que nous allons doucement, prudemment et qu'on ne s'affole pas.

Notre promenade de tous les matins est maintenant, quand il n'y a pas de prisonniers au camp (et ceux qui y viennent n'y restent que le temps d'être triés et interrogés), d'aller au dépôt installé dans une cour voisine, où l'on amasse le matériel pris aux Boches. Là, j'ai pu voir moult mitrailleuses, et des tubes de bois préhistoriques avec quoi ils lancent leurs gros *minen* sacs à charbon ; et aussi un mortier de tranchée autrichien tout à fait perfectionné, mais pas supérieur, à mon avis, aux 240 que nous avons depuis quelques mois. Et des caisses de grenades,

1. *A la manière de...*

des caisses de fusées de 105 et de 150. Les pièces d'artillerie prises ne restent pas ici. Nous ne voyons que les canons à nous qu'on amène sans cesse : des beaux 75 tout neufs ; et, sur des tracteurs énormes, les gros pépères. Ça fait toujours plaisir.

Nous ne savons encore rien de notre destination. Tous les jours et toutes les nuits, nous nous attendons à partir, et rien n'est plus agaçant que cette attente où l'on n'ose rien entreprendre, où l'on ne garde rien avec soi. Mais, de cette attente même, nous avons pris notre parti, sachant que la première vertu militaire moderne est la patience. N'oublie pas que c'est aussi une vertu civile : avec l'espérance.

A René M...

19 juillet.

Excuse ce papier, vieux ami. Je suis dans de la bamboula depuis une semaine, et séparé de mes bagages.

Depuis hier, nous sommes relativement au calme, bien que dans un chahut énorme : nous sommes en réserve dans une ex-tranchée boche qui jusqu'ici n'est pas bombardée. Mais nous venons de passer quatre jours en première ligne, à la gauche d'un village très en vogue dans les communiqués[1], où la vie ne fut pas douce. La tranchée n'était creusée qu'à moitié : il a fallu l'aménager, et sous un bombardement accentué.

Nous avons eu des pertes assez fortes pour n'avoir pas encore attaqué : presque le quart de l'effectif ; heureusement des blessés légers pour la plupart. Le moral est bon quand même, et nous sommes prêts à bourrer plus avant, ce qui ne saurait tarder[2].

Mais j'ai eu sous les yeux quelques spectacles qui, je l'espère, me donneront plus tard le droit d'être résolument pacifiste, si j'en réchappe. Démolition de villages : j'en ai traversé un, complètement anéanti par notre artillerie, d'une façon que je n'imaginais pas ; absolument impossible de soupçonner l'emplacement des maisons. Et des cratères de mines, affolants. Aussi, démolition de personnel ; mais il vaut mieux n'y pas insister.

1. Estrées.
2. Cette lettre et la suivante ont été écrites par Étévé la veille de sa mort.

Pour l'instant, notre artillerie pilonne plus loin, et nous prépare le chemin. Elle a l'air de s'appliquer. Tu m'en vois tout réjoui.

A la fin de la semaine, je pense pouvoir te donner de mon individu des nouvelles plus certaines. En attendant la revoyure, je t'embrasse, vieux ami.

A sa mère.

19 juillet.

Toujours en réserve, et au calme, entre la terrible décoction qui se flanque sur les lignes boches et les départs de nos pièces : à preuve que le calme n'est pas toujours le silence.

J'ai dormi bien et longtemps dans ma niche de terre dont l'ouverture est d'une ogive pittoresque.

Je suis retourné cet après-midi jeter un coup d'œil sur le chaos des entonnoirs avoisinants : je ne reviens pas sur l'impression causée. Puis, des banquettes de notre tranchée, je regarde à la jumelle les éclatements sur les bois, les villages et les châteaux que tiennent les Boches. C'est épouvantable. Le beau temps semble aujourd'hui revenu et notre artillerie lourde en profite pour faire ce qu'on appelle du beau travail. Quelles énormes colonnes de fumée noire, avec des éclatements en boule blanche ! Quelquefois, un panache de fumée noire, comme une éruption de volcan. Les Boches ne doivent pas être à la noce. Et de derrière nos premières lignes partent aussi des torpilles. C'est la danse complète. Il faut s'en réjouir. Mais c'est toutefois un spectacle peu à l'honneur de l'homme.

Et nos pauvres villages qu'on est forcé de détruire de fond en comble pour les reprendre, et encore avec peine...

Pour me distraire de tout ce que je vois, j'ai lu hier soir, dans ma niche, le *Roi Lear* que j'ai trouvé traînant par là. Cela me rappelle un bon temps déjà loin, une belle soirée chez Antoine...

J'ai eu surtout hier, pour me mettre du baume au cœur, ta bonne lettre, avec ton joli jasmin : merci, la maman. Nous manquons de fleurs ici : sur le plateau, on ne voit comme florai-

son que, de loin en loin, émergeant du chaos d'entonnoirs, des piquets à fil de fer boches, à forme de tire-bouchon : c'est assez joli...

Et les communiqués sont bons.

Espérons, et aimons-nous fort, fort...

MARCEL ÉTÉVÉ

LES DERNIERS MAITRES D'URVILLE

HISTOIRE D'UNE FAMILLE MESSINE

Le 15 juillet 1890, Guillaume II faisait, nous disent les historiens allemands, un grand honneur à la Lorraine. « Comme autrefois les rois austrasiens tenaient leurs assises à Metz, les Carolingiens à Thionville et plus tard à Florange, l'empereur qui, si souvent déjà avait témoigné un grand intérêt à l'antique pays lorrain. voulut acquérir une vieille demeure seigneuriale : il acheta à son propriétaire le château d'Urville. La Lorraine eut de nouveau son château impérial[1]. »

Guillaume semblait cependant peu assuré que la Lorraine appréciât la grâce qu'il lui faisait ; pour réaliser son projet, il mit un masque, et ne l'ôta que la vente dûment irrévocable. L'acquisition fut traitée au nom du préfet et, en quelque sorte, le couteau sur la gorge du vendeur. Suivant le conseil de son notaire messin, celui-ci avait fait afficher l'offre de vente, avec des vues du château et du parc, dans diverses gares. Il reçut bientôt une lettre du notaire qui avait, disait-il, un amateur sérieux, proposant un prix inférieur à la demande et exigeant une réponse dans les quarante-huit heures. Un château ne trouve point preneur tous les jours, et le propriétaire en passa par où on voulut.

1. *Châteaux et demeures seigneuriales d'Alsace-Lorraine*, par Tagland, Wilmouth et Linel.

Français de toute son âme, il devint inconsolable lorsque, derrière le préfet, il découvrit dans Guillaume II le client pressé et marchandeur.

Le plaisant de cette histoire, triste car elle marque un pas en avant du conquérant dans la conquête, c'est que l'acheteur, après s'être déguisé, éprouva le besoin de déguiser son vendeur aux yeux du public.

Un château qui devenait impérial ne pouvait, sans déconsidérer son nouveau maître, avoir eu pour précédent occupant un simple bourgeois. Aussi les mêmes historiens annoncèrent-ils au monde que le dernier propriétaire français d'Urville, de qui Guillaume avait acheté le château, était le baron de Sers. En réalité, le baron de Sers, ancien préfet de l'Empire, qui lui-même tenait la propriété du général baron Semellé, l'avait transmise seize ans plus tôt à Romain Sendret, maître tanneur messin, fils d'un ouvrier corroyeur.

A l'heure où ce qu'il reste de Français à Metz souffre, dans le camp ennemi, le désespoir de ne pas servir la France, l'horreur de servir contre elle, l'angoisse du lendemain, il nous semble intéressant de faire connaître celui qui fut, avant Guillaume de Prusse, le dernier maître d'Urville.

La vie de Romain Sendret, pittoresque et mouvementée, vaudrait, par elle-même, d'être contée. Mais, mieux encore qu'un roman vécu, elle constitue, par les mœurs qu'elle évoque, par les faits auxquels elle se trouve mêlée, un fragment significatif, quoique modeste, de l'histoire d'Alsace-Lorraine.

Nous offrons l'esquisse de cette vie [1] en hommage au pays perdu, dont, frémissants d'espérance, nous attendons le proche retour à la Mère-Patrie.

***

En 1821, le père du futur châtelain d'Urville, Romain Sendret, premier du nom, achevait à Metz son tour de France de compagnon corroyeur. Un peu après, au-dessus d'une bou-

1. La matière nous en a été fournie par une des filles de Romain Sendret, notre confrère, qui a signé deux romans, *les Chaînes* et *le Mariage des Filles de Metz*, du pseudonyme Jeanne d'Urville.

tique de la rue du Pont-Saint-Georges, apparaissait une originale enseigne peinte sur laquelle on lisait : « *Romain Sendret, dit le Parisien, corroyeur anglais.* » Le nouveau patron possédait pour réussir quelque chose de plus précieux qu'un gros capital. Il apportait à Metz des modes inconnus de travailler le cuir, récemment introduits à Paris par quatre Irlandais, de qui il les avait appris. Son enseigne fit courir la ville. Le père y annonçait cet esprit d'initiative qui chez le fils toucherait au génie. C'était l'image de son atelier de corroirie nouvelle : un coupeur de tiges, un cambreur, un dérayeur au couteau à revers travaillaient, ironiques, en face d'un vieux blanchisseur à la lunette, représentant du passé auquel Romain Sendret déclarait la guerre. Pour comble de curiosité les personnages figuraient au naturel les apprentis de la maison.

Le « corroyeur anglais » dit le Parisien, intelligent, hardi, laborieux, secondé par l'énergique Arlésienne qu'il avait épousée, prospéra sans atteindre pourtant à la grande fortune. Son fils unique, qu'il avait fait sérieusement instruire et qu'il sut attacher à son œuvre, allait lui donner un féerique essor.

Romain Sendret fils, devenu l'associé, puis le successeur de son père, adjoignit à l'atelier de corroirie de la rue du Pont-Saint-Georges une usine de tannerie. Il acheta à Saint-Julien, proche de Metz, une petite entreprise qui végétait; en peu d'années, travaillant sans relâche, à l'affût de tous les progrès, usant dès leur apparition des machines et des outils nouveaux, et lui-même y découvrant des perfectionnements, il eut fondé un établissement modèle.

Comme son père, il trouva par le mariage une aide puissante. A vingt-cinq ans, après quinze jours de fiançailles, il prenait femme à Mazerey dans une famille de vieille noblesse lorraine. Grande, solide et fine, les cheveux clairs, les yeux gris, le profil admirable, Betty... réalisait le type lorrain affiné jusqu'à la perfection. Sa « mésalliance avec un mercantile » scandalisa toute sa race; son père était percepteur, son frère notaire et si loin qu'on remontât dans sa double lignée, on ne trouvait que gens de robe ou d'épée. Son aïeul maternel, pair de France, s'appelait le marquis de B... ; une des ses arrière-

tantes, chanoinesse, fut dame d'honneur de Marie-Antoinette. L'horreur des siens devint sans bornes lorsque, le lendemain de son mariage, sa mère la trouva penchée sur des livres, dans un bureau du rez-de-chaussée de la rue du Pont-Saint-Georges autour duquel s'agitait le bruit, dans lequel pénétrait l'odeur de la corroirie. Dès cinq heures du matin, son mari, déjà prêt au travail, l'avait réveillée ; et ahurie, elle avait reçu l'ordre de prendre, une heure après, son poste à la comptabilité de l'atelier. Elle obéit. Romain Sendret fils avait déjà succédé à son père, mais ses parents encore actifs demeuraient auprès de lui et la noble descendante du pair de France dut vivre entre ces âpres travailleurs. Elle en souffrit d'abord un peu. Mais bientôt, avec l'ardeur cachée sous la placidité lorraine, elle se montra pour son mari une précieuse collaboratrice. Comme lui, comme son beau-père et sa belle-mère, elle se passionna pour cette fortune qui montait à grands flots. Elle fut admirablement mère, maîtresse de maison et commis aux écritures.

Betty était calme autant que Romain était bouillant et il semblait que le ciel l'eût faite ainsi pour ne s'étonner jamais des volontés imprévues et impérieuses du maître et n'y point résister. Les nombreux enfants qu'elle lui donna apprirent d'elle à plier sous la fougueuse domination qui savait s'imposer partout. A l'atelier, à l'usine, on la subissait sans murmure; car si le patron était vif, on le savait juste et bon. Il est vrai qu'il fit un jour, à bout de bras, passer par la fenêtre de son bureau de Saint-Julien et déposa sur la terrase un ouvrier qui lui tenait tête : ce procédé décelait sa méthode de gouvernement. Mais ses hommes étaient les mieux payés du pays. Et lorsque il eut acheté, après l'immeuble de la rue du Pont-Saint-Georges dont la corroirie occupait le rez-de-chaussée, d'autres maisons et des terrains attenants, on vit s'élever, rue du Therme, une vaste construction d'espèce nouvelle, maison ouvrière modèle à l'usage du personnel de la maison Sendret. Chaque jour de l'an Romain offrait à ses collaborateurs un banquet au restaurant Mauler. Tous recevaient, en étrennes, un livret de caisse d'épargne dont, d'année en année, le chiffre s'accroissait selon les bénéfices de l'inventaire. La patronne, qui présidait la fête, y

ajoutait de petits cadeaux utiles, allant jusqu'à la montre en or.

Lorsque, en 1861, se tint la première exposition de Metz, Romain Sendret avait trente-cinq ans, quatre enfants, et son dernier inventaire accusait le million. Il était un des plus importants fournisseurs de l'armée française. L'usine de Saint-Julien venait d'être déclarée d'utilité publique et le maire de Metz, Félix Maréchal, homme de progrès lui-même, avait présidé l'inauguration du nouvel aménagement.

Rejoignons à cette époque Romain Sendret, un jour qui devait rester dans sa mémoire comme un des plus savoureux de ses brillants débuts.

C'était la fête des Chars, un beau dimanche d'août 1861. L'exposition de Metz, qui, depuis quatre mois, trônait sur les vieux remparts au pied de la citadelle, touchait à sa fin. Et, pour en célébrer le succès, un cortège étrange se répandait sur la ville.

Entre la Moselle et la Seille qui enlacent Metz de bras multiples et se rejoignent derrière lui, les rues pleines d'anciennes gloires regardaient passer la gloire du présent. Au travers du séculaire royaume, dont il était l'âme pour un jour, le cortège, saluait « ces obscures boutiques dans rues étroites et tortueuses amassant mieux mailles et testons que châteaux et grandes maisons en plein air ». Chaque corporation retrouvait son domaine propre, parfois encore marqué à son nom. Filateurs, métallurgistes, confiseurs avaient été reconnus sur leurs ateliers ambulants par l'atelier sédentaire où s'écoulait leur vie. Mais dans Metz où se voyaient encore les rues des Cloutiers, des Huiliers, des Parmentiers, la place des Maréchaux, nulle industrie n'avait gardé son siège désigné comme l'industrie du cuir. Le long du canal de la Seille, les vieilles maisons aux toits, aux pignons multiformes, aux séchoirs ouverts où pendaient les peaux, faisaient de la rue des Tanneurs un décor romantique. Lorsqu'un orage grossissait et salissait à l'excès le tribut des eaux que la ville rejette au canal, les quais prenaient incontinent l'aspect d'un petit monde en révolution. Les ouvriers quittant tout travail couraient détacher des madriers les « cuirs en

trempe » que l'altération de la rivière risquait de mettre à mal.

Antique comme Metz lui-même, la tannerie s'y était maintenue dans la routine, quand Romain Sendret la magnifia. Seule, sa maison la représentait dans le cortège, et c'était justice, car déjà son armée de travailleurs était plus nombreuse que celle de tous les autres tanneurs réunis. Il ne demeurait point ici, nous le savons, car il faut au prog ès de nouveaux espaces. Mais, lorsque après son char royalement attelé, conduisant ses cent vingt hommes coiffés d'un béret d'uniforme, il suivait la rue des Tanneurs, il semblait comme le dieu des processions devant les reposoirs. Très grand, très brun, superbement dominateur, les yeux fulgurants, il marchait orgueilleux de sa force. Les confrères massés à leur cercle au coin de la rue des Tanneurs, le regardaient méchamment.

Le char était tendu de peaux de tout aspect. On y voyait depuis la robe même de la bête aux poils luisants des cuirs bruts, des cuirs « en croûte » puis foulés, teints, finis, amenés par la tannerie et la corroirie jusqu'aux formes de l'équipement militaire. Entre les dix beaux ouvriers qui chacun, gravement, faisaient ici leur besogne spéciale, une statue trônait. C'était, empruntée pour un jour au parc de l'usinier, la statue de Simon le Corroyeur, qui releva Jésus dans sa marche au Calvaire, c'était le saint apôtre devenu patron de la noble industrie du cuir dont les ancêtres remontent à Moïse, tanneur et corroyeur de la toison de brebis teinte en rouge que les livres saints appellent poétiquement le voile du tabernacle. Romain Sendret qui avait ses humanités, savait que la robe de Nessus ne fut point autre chose que le « chef-d'œuvre » macéré dans l'huile de croton, d'un compagnon grec, et volontiers il citait parmi ses prédécesseurs, Cléon, chef de la démocratie athénienne, et parmi ses émules, le général américain Grant, en attendant qu'il pût un jour se glorifier d'être l'ami et le concurrent de M. Félix Faure, président de la République française. Simon le Corroyeur, lui-même, eût initié les confrères de César au mystère dont ils étaient jaloux : « *Labor improbus omnia vincit* », disait aux passants l'inscription gravée sur le socle de la statue, et la lumière d'intelligence et de volonté qui brillait aux yeux du disciple de Simon achevait la confidence.

Le cortège était arrivé à son terme ; il était groupé sur la place d'Armes, entre la cathédrale, l'hôtel de ville, le corps de garde et la statue du maréchal Fabert, héros de la résistance messine sous Louis XIII. Dans l'espace encadré par ces monuments, témoins de tous les grands gestes de la cité, la troupe des travailleurs que la foule pressait de toutes parts, faisait face à l'hôtel de ville. Du haut de la cathédrale tombait la puissante voix de la *Mutte*. Les jours étaient finis où la commune disputait le pouvoir au seigneur-évêque et qui virent l'édifice neuf leur appartenir par moitié, église d'un côté maison de ville de l'autre, la tour où gronde la Mutte étant le beffroi communal ; mais la vieille « bancloche » sonnait aujourd'hui pour les marchands, comme au temps où elle ne s'ébranlait que trois fois l'an et seulement pour les fêtes du commerce. Sur le perron de l'hôtel de ville, un groupe officiel avait paru. Entre le maire Félix Maréchal, et l'évêque Mgr Dupont des Loges, brillait un grand officier en uniforme. C'était le maréchal Canrobert dont la présence témoignait à l'industrie messine, bonne servante de l'armée française, la reconnaissance du pays.

Un haut dignitaire de l'Église, un grand chef de soldats et, en face, les exposants et leurs ouvriers, c'était tout le passé religieux, militaire et commercial de Metz qui s'évoquait de lui-même et que le discours du maire saluait.

***

Dix ans plus tard, la Mutte et la foule devaient clamer à la même place, le désespoir de Metz en deuil de sa France.

A la veille de ces jours tragiques nous retrouvons dans son établisssement de Saint-Julien, Romain Sendret parvenu à l'apogée de sa fortune. Grâce à lui, Metz et le département de la Moselle avaient enlevé à Paris la suprématie du travail des cuirs. Il possédait quatre millions.

La famille de Romain, dans la maison de la rue du Pont-Saint-Georges, souffrit les douleurs du siège. Ce furent des privations de toutes sortes. Au pain rationné qu'un bon à la main, il fallait attendre des heures les pieds dans la boue, un boulanger compatissant envers cette nombreuse maisonnée ajoutait parfois quelque supplément. C'était les rations non

réclamées des malades et des morts. De son grenier de la rue du Therme, il les descendait par une corde dans la cour des Sendret. Le typhus s'abattit sur la mère de Romain, sur son fils et deux de ses filles. Les autres devaient se souvenir toujours de leur exil, pendant cette épidémie, chez leur grand'mère maternelle que Romain avait fait rentrer à Metz. Lorsqu'elles revinrent chez leurs parents, elles ne retrouvèrent plus la belle cadette de quinze ans, emportée par le fléau. Et jamais elles ne connurent le petit frère qui leur était né — mort aussitôt.

Les caves étaient prêtes pour servir de logis pendant le bombardement qu'on attendait. Les enfants se rappellent encore avoir porté des provisions à leur père, garde national, à des postes divers et, en particulier, au Ban Saint-Martin. Les soirs de bataille, Betty, angoissée, écoutait les canons des deux armées sous le feu croisé desquels son mari ramenait les blessés dans ses camions.

La formidable énergie de cet homme fut un instant brisée par la capitulation. Sur la place d'Armes, autour de la statue de Fabert pavoisée de drapeaux endeuillés, toute la ville au son du tocsin clamait sa colère. Un homme assis sur les marches du socle, pleurait silencieusement. Romain Sendret, que nul combat n'avait pu courber, se sentait, pour la première fois, vaincu. Lorsque les premiers soldats allemands, une troupe de Saxons, entrèrent dans la ville, il en vint qui, un billet de logement à la main, envahirent sa maison. Il s'était repris et, dès cette minute, devint le protestataire qu'il devait rester. Ces hommes, chez lui, jamais ! Il les installerait à l'auberge. Il bondit vers la porte pour les conduire en leur criant tout ce qu'il savait d'allemand : Furt !... (Dehors.) Les autres crurent qu'il les chassait. Des fusils le menacèrent. Sa femme se jeta au-devant ; par bonheur la servante allemande d'un commerçant voisin passait et débrouilla le malentendu.

L'après-midi, ce fut l'entrée triomphale. Toutes les boutiques, tous les volets de toutes les maisons étaient clos. Pendant des heures et des heures les Messins, farouchement enfermés, entendirent sonner par les rues mortes le lourd pas de l'oie, soutenu par les fifres et les clairons. Une armée innombrable, semblait-il, défilait. Mais les Allemands, comme tou-

jours, trichaient. Un seul régiment tournait dans la ville, passait et repassait aux mêmes places. La nuit, portant des torches, il tournait encore, que, derrière leurs volets clos, les Messins depuis longtemps avaient éventé la ruse.

L'émigration vida Metz du tiers de ses habitants. Romain ne songea point à partir : c'eût été pour lui déserter. Il fallait, non suivre la France vaincue, mais attendre ici son retour, en lui gardant vivantes les forces créées pour elle. Que de déchirements ! Quelle rentrée à Saint-Julien où plus un arbre n'était debout, où traînaient des cadavres pourrissants et des squelettes de chevaux. Mais, les millions qui restaient au maître permirent un prompt redressement de l'usine.

Elle ne retrouva cependant jamais sa vie ancienne, privée, désormais de sa principale cliente, l'armée française, et ne la voulant point remplacer par l'armée allemande. L'industrie des cuirs, d'ailleurs, tout entière avait reçu à Metz, un coup mortel. Trop de patrons, trop d'ouvriers étaient tombés ou avaient passé la frontière. Romain ne s'attarda point à des regrets. La guerre était finie depuis deux ans à peine, qu'il créait de toutes pièces en France, un second établissement à Pagny-sur-Moselle, gros bourg frontière sans industrie. Il acquit des terrains en friches, bâtit, planta, installa cent ouvriers et leur famille. La corroirie de Metz fut alors liquidée, et, bientôt, l'usine de Pagny dut aider à vivre celle de Saint-Julien. Un peu après la création de Pagny, Romain sentit le besoin d'offrir à sa famille un autre asile d'été que le chalet de bois reconstruit sur l'emplacement de la villa et les maigres ombrages du parc replanté à neuf. Il acheta le château d'Urville.

Il continua de résider l'hiver à Metz et plus que jamais voulut s'affirmer citoyen de sa ville. Il entra bientôt au conseil municipal où il ne cessa de lutter pour l'assainissement et l'embellissement de la cité. Betty et ses enfants apprirent à redouter les soirs de séance lorsqu'il arrivait tout fumant des batailles livrées. Car, dans cette assemblée de pairs, il ne put jamais librement, comme dans ses usines, pousser le progrès à sa guise ; il lui fallait emporter chaque réforme contre des vouloirs adverses. Il eut de belles victoires, les plus hautes

de sa carrière, car elles furent désintéressées et souvent coûteuses. Metz conserve au coin de la rue du Therme la mémoire d'un de ces succès. On y lit sur une plaque de marbre :

« Cette maison a été construite à l'occasion de l'ouverture de cette rue décidée par le Conseil municipal de Metz, le 16 février 1875 sur la présentation d'une pétition signée par quatre-vingt-quatre propriétaires, défendue par R. S., conseiller, sous réserve que cela serait fait aux frais, risques et périls de R. S. qui l'a exécuté de concert avec la ville, qui fit les frais de la chaussée et céda les maisons nécessaires à l'ouverture. »

La phrase est un peu longue ; mais elle fut tout ce que Romain accepta de la reconnaissance du conseil ; on voulut donner son nom à la rue du Therme. Il refusa avec horreur. Pour rien au monde il n'eût admis de substituer son souvenir à celui de ses amis les Romains, perpétué par la rue antique.

***

Des années passèrent ainsi. Un lourd après-midi de septembre 1880, Romain Sendret, « le riche qui ne connaît pas le chiffre de sa fortune », ainsi que disaient les paysans d'alentour, se tenait au balcon du premier étage de son château d'Urville. Déjà au XIIIe siècle, l'évêque Voigté-Chaussy possédait ici une demeure qui trois cents ans plus tard, fut remplacée par l'édifice actuel charmant, avec ses deux étages élancés, son haut toit d'ardoises, ses quatre tourelles à clochetons pointus, ses larges fenêtres. Assis sur une légère éminence, le château se détache nettement des sombres masses de verdure d'un parc élégant.

Au long du balcon où se dressait Romain Sendret, s'ouvrait le salon suivi d'une salle de billard, reliée elle-même par une galerie avec l'escalier de marbre à rampe délicatement forgée. Les vastes pièces de réception, le mobilier ancien et surtout un exquis appartement Pompadour tout blanc à sujets Watteau rose et bleu, gardaient à la vieille demeure son allure seigneuriale. Romain Sendret aimait ce logis d'été où il venait par échappées rejoindre sa famille et se reposer de l'énorme train de ses affaires.

Une sorte de coquetterie malicieuse l'avait poussé évidemment à acquérir Urville entre tous les châteaux délaissés par la noblesse lorraine après la guerre ; Frescaty, Leudeuchamps, Ban Saint-Martin et tant d'autres. De sa fenêtre, il regardait par delà le parc, clos sur cette face d'un saut de loup laissant libre la perspective : la vallée de la Nied et les collines boisées sur lesquelles s'étagent Maizeroy, Pange, Chevillon. A Maizeroy, dans la maison du percepteur, demeurait seule, aujourd'hui, Ségolène, sœur de Betty. Elle pouvait voir de là-bas le château de sa sœur. Tout autour étaient la ferme des B..., le domaine des E..., propriétés de cousins de Betty, si vains naguère de leurs biens au soleil et qui semblaient ici les vassaux d'Urville.

Betty la mésalliée, était aujourd'hui Betty la châtelaine. Elle pouvait se transporter, avec sa progéniture, de l'une à l'autre de ses quatre maisons, toutes montées, toujours prêtes ; à Metz, à Saint-Julien, à Pagny-sur-Moselle et à Urville. Romain, sur le balcon du château, contemplait l'espace environnant, les trente-trois hectares de parc et les deux cents hectares de forêt, son domaine.

Son œuvre était belle et il pouvait en être fier : cependant il ne savait plus être pleinement heureux. Il espérait toujours, protestataire irréductible, le retour à la Patrie. Mais, quelles cuisantes abdications chaque jour ! Parmi le perpétuel effort d'une immense action, il en ressentait la blessure sans avoir le temps d'y songer. Cette après-midi de septembre, trop chaud dans la maison où il était arrivé à l'improviste et qu'il avait trouvée désertée par sa famille pour une promenade en voiture, le souvenir tente de s'emparer de sa lassitude ! Mais il secoue la souffrance qui le mord. Par-dessus tant de douleurs et de ruines, il est resté debout. Seul, le mal de l'annexion le domine. Il en triomphera comme des autres ; la revanche viendra et il y aura aidé en ne désarmant pas.

* * *

De nouvelles années s'évanouirent. A soixante-sept ans, Romain restait solide, ardent et fier. Malgré l'amertume, déjà connue, des renoncements, malgré la mélancolie de la retraite

prochaine, il portait la gloire du beau combat qui fut sa vie.

C'est le matin du 16 août 1889. Il a marié, quelques jours auparavant, sa dernière fille Andrée à un officier français. Et après les noces à Pagny-sur-Moselle, il a voulu emmener ses enfants et ses petits-enfants, attirés de leurs foyers dispersés, par l'événement, dans la somptueuse résidence où il avait rêvé les avoir tous, toujours, chaque été. Il a voulu que, avant de s'éparpiller à nouveau, sa postérité, un jour encore, pût partir du château d'Urville pour le pèlerinage sacré de Mars-la-Tour.

Il n'habite plus Saint-Julien, il n'habite plus Metz. L'usine de ses premiers triomphes, ruinée par un gendre associé — son rêve fâcheusement réalisé — la chère maison paternelle de la rue Saint-Georges sont en des mains étrangères. Il est définitivement fixé à Pagny ; il a repris la nationalité française ; son fils est soldat de la France ; et aucune de ses filles n'est fixée en Lorraine.

Mais aussi longtemps qu'il l'a pu, il a conservé Urville comme un lieu de culte, dans la petite patrie perdue. Là, chaque année, il répète, fidèle, son dernier geste de protestataire. Au matin du 16 août, toutes les voitures du château emportent, avec éclat, des Lorrains qui pleurent la France vers la frontière, vers le champ de bataille, au delà où l'on célèbre les morts inoubliés.

Ce départ qui s'apprête et que Romain presse, avec sa fougue intacte ne se répètera jamais plus pour lui et les siens. Un mois avant, il a confié à son notaire messin sa résolution de vendre Urville. Sa fortune est réduite et il doit renoncer à ce couteux joyau. Ainsi sera dénoué l'ultime lien sensible qui l'attache à sa terre natale.

Du haut en bas du gracieux édifice qui, pour un peu de temps encore, est son château, les siens, grands et petits, se hâtent, tandis qu'ayant veillé aux préparatifs de la journée, il va et vient dans l'allée des Marronniers. Il est toujours le maître qui n'aime confier aucune direction à personne ; et véritablement nul ne l'égale pour l'ordonnance des excursions avec repas en pleine campagne, ce qui, les cérémonies patriotiques à part, est le programme de la journée.

Il soupire de regret parce que Urville n'a point vu, pour le récent mariage d'Andrée, les réjouissances qui l'ont animé aux noces de ses autres filles : le repas fantastique, le bal, l'illumination de l'étang, le feu d'artifice de Gavarin. Les fêtes ont eu lieu à Pagny. Il ne convient point à qui dut cesser de vivre en Lorraine d'y venir célébrer ses joies. Mais il sourit parce que, au moins l'appartement Pompadour à sujets Watteau, que l'on appelle dans le pays : « la Chambre des Mariés », aura reçu jusqu'au bout sa destination. Lorsque bientôt Andrée rayonnante et son mari, le capitaine, sortent les premiers du château, le cœur du patriote se dilate ; ses yeux vont vers la Vestale de marbre et plus loin vers le frissonnement matinal du pré tricolore : lui, hélas ! ne peut plus rien pour la Revanche, mais quelqu'un des siens y veillera.

Voici Betty, sa femme, grand'mère aux cheveux blancs, majestueuse et débonnaire, de qui des petits se disputent les deux mains. Le beau visage fané est resté clair malgré les infinies douleurs que la mère a souffertes par ses filles, toutes durement éprouvées dans le mariage. Ah ! qu'une meilleure destinée attende la mariée d'hier !

Enfin, tous les habitants du château d'Urville, parents, enfants, maîtres et domestiques sont embarqués. Les voitures rejointes par celles des domaines voisins, roulent à travers les villages et les champs ; caravane insolente, guettée par les regards furieux des fonctionnaires de l'empire derrière leurs rideaux et des gendarmes sur les routes.

La frontière est franchie et le long du vallon charmant, où coule un petit affluent de l'Orne, le bruyant cortège des pèlerins monte vers le plateau sur lequel se dresse Mars-la-Tour. Un nuage de poussière accompagne sur les routes le long flot des voitures ; et par tous les sentiers ascensionnent des paysans et des paysannes aux costumes lorrains.

Là-haut, ce qui fut une ville de guerre romaine, puis une cité féodale et où les restes du château sont transformés en ferme et ceux de l'église collégiale en grange, ce qui est aujourd'hui le village de Mars-la-Tour voit s'élargir un cercle innombrable et agité. Ainsi, vingt ans plus tôt, un autre cercle plus formidable l'enserra.

Sur les terres où les pèlerins se pressent, la ruée sauvage laissa des cadavres. Leurs restes, recueillis de toutes parts, reposent dans la crypte d'un petit ossuaire, but du pèlerinage. C'est eux, ce sont tous les morts de la guerre que la foule vient saluer sur le champ de bataille de Gravelotte, à cette date, en ce lieu évocteur d'une des heures victorieuses de la grande défaite. Une messe est dite en plein air près de la chapelle et des milliers d'êtres s'y associent dans le souvenir. Puis ils se dispersent jusqu'à l'heure de l'après-midi qui les rassemblera plus nombreux encore, aux vêpres solennelles, la grande cérémonie du jour.

Romain Sendret a dirigé sa famille vers une clairière du bois d'Ouville où les domestiques ont servi le déjeuner. Le temps est idéal, et tous les cœurs devraient s'épanouir. Mais les enfants, eux-mêmes ressentent l'émotion du jour. Comment plus tard, ces petits, si tôt, si grandiosement initiés au culte patriotique, ne seraient-ils pas des Français fervents? La pensée de la séparation de nouveau si proche, de l'abandon définitif d'Urville étreint les parents. La causerie remonte les années récentes, jusqu'aux années d'enfance en un chapelet de menues évocations. On se rappelle les soirs au château où pour retenir la mère fatiguée et qui se retirait, la troupe des jeunes filles jouait à souffler, en sautant, la bougie qu'elle élevait au-dessus de sa tête ; le cerf, qui, un jour de chasse vint s'empaler sur la grille du saut de loup ; le lièvre qui fut pêché à la ligne et le brochet, tué d'une balle ; le bal des fêtes patronales que l'on ouvrait au bras des villageois ; cent vulgaires petits incidents, dont on rit avec tendresse et mélancolie.

Lorsque les voitures eurent ramené la famille Sendret sur le plateau, la foule était déjà si dense autour de l'autel où devait officier Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul que, ainsi que beaucoup, déjà, le faisaient, ils demeurèrent dans les voitures. On voyait des gens hissés sur des arbres et d'autres assis sur des toits, afin de ne perdre ni un geste de l'office, ni un mot du discours. Le discours surtout, était attendu avec passion. La voix connue de l'évêque le jetait magnifiquement au large. Lorsqu'il monta dans la rustique chaire improvisée, un silence absolu s'étendit. Il parla, il ne pouvait parler que de la France. Il avait pris pour

thème : Il faut aimer la France. D'instant en instant l'impérieuse, l'exaltante affirmation revenait : Il faut aimer la France... Il faut aimer la France...

« Il faut aimer la France, car elle est pour nous la Patrie, c'est-à-dire le trésor de tous les biens qui font battre le cœur de l'homme...

» Il faut aimer la France dans sa vraie grandeur, dans les gloires de son passé, dans l'héritage de loyauté et d'honneur que quatorze siècles lui ont laissé... La France a pu être vaincue, elle n'a jamais désespéré d'elle-même. Au lendemain des plus terribles désastres, elle a révélé de merveilleuses ressources et s'est montrée aux regards étonnés de ses ennemis debout, prospère et puissante...

» Il faut aimer la France au-dessus de tout ce qui est de la terre et du temps, puisqu'elle résume tout ce qui est digne de notre amour ; au-dessus de tous les rêves de l'ambition, de toutes les entreprises des partis. Quand il s'agit de la France il n'y plus d'autre intérêt que le sien, d'autre ambition que de la mieux servir, d'autre espérance que de la voir respectée, heureuse et triomphante, d'autres joies que de combattre, de souffrir, de mourir pour elle.

» Ainsi sur les champs de bataille, au sein de la mêlée, il n'y a qu'un centre, qu'un guide, qu'un signe de ralliement, le drapeau, symbole de l'honneur, de l'indépendance nationale, et dans les plis duquel en ces jours-là surtout, on voit passer la Patrie.

» Mais, ce n'est pas seulement sur les champs de bataille que le devoir s'impose ; il s'impose à toutes les époques et tous les jours... C'est dans la paix, par l'action et par le travail, par l'union qui concentre toutes ses forces vives, qu'un peuple multiplie ses ressources, développe son armée, affermit son ascendant et se prépare aux luttes décisives. Ah ! je l'ai dit tant de fois, laissez-moi le redire : si nous étions tous ainsi unis, si nous mettions l'amour de la Patrie, de la justice et de la liberté au-dessus de tout, la France serait bientôt plus prospère, plus puissante, plus glorieuse que jamais.

» Mais, s'il faut toujours aimer et servir la Patrie, il faut l'aimer plus encore et la servir avec plus de dévouement au temps du

péril et de l'épreuve... Si la France était malheureuse, si elle était menacée, nous serions tous debout, d'une frontière à l'autre...[1] »

L'immense assemblée des patriotes tout entière pleurait. Le *Requiescat in pace* suivait le discours ; et, après la bénédiction du Saint-Sacrement, les prêtres et la foule clamaient un *Te Deum* gigantesque. Ainsi se trouvait glorifiée, après les deuils, la victoire ; ainsi se retrempaient dans les regrets et l'espoir, ceux qui ne voulaient point oublier.

***

Le château d'Urville fut vendu l'année suivante à Guillaume.

De tous ses biens à Metz, Romain Sendret gardait son tombeau de famille au cimetière de l'Est. Quelques années plus tard ses enfants l'y ramenaient près de sa chère Betty qui l'avait précédé.

Dans ce dernier voyage, ses restes encore devaient souffrir de l'oppression. A Novéant, gendarmes et douaniers arrêtèrent son cortège, exigèrent que les couronnes mortuaires fussent retirées du fourgon, pesées, soumises à d'interminables formalités de douane.

De ce grand Messin qui servit si puissamment sa ville, plus rien ne reste au pays messin qu'un nom sur une tombe, deux initiales au coin d'une rue de Metz, et dans l'église de Saint-Julien, sur un vitrail de Champigneules, don de Romain, le portrait de sa femme et de sa fille Julia, en sainte Anne et Marie enfant.

Tous les ans, vers la Pentecôte, le kaiser avec la kaiserine et ses enfants viennent s'installer pour quelques semaines dans « le château impérial de Lorraine ». Et l'événement fut si douloureux à la famille Sendret que les enfants de Romain, éloignés les uns des autres, prirent l'habitude de s'écrire, en cette période, de mutuelles condoléances sur cette profanation d'Urville. Ils savaient que, d'aucune façon, ce n'était plus

1. *Il faut aimer la France*, discours prononcé par Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul, auprès du monument de Mars-la-Tour. (Publié à Nancy, par Crépin Leblond.)

leur Urville. Guillaume l'avait remanié à sa guise. Les auteurs des *Demeures seigneuriales de Lorraine* disent :

« Le bâtiment actuel a été embelli et agrandi en conséquence. A côté de la demeure seigneuriale il y a des pavillons de chasse, des dépendances, des serres (l'une d'elles contient une plaque commémorative de Dumont d'Urville), des communs, une orangerie et un chalet de chasse. Un beau parc l'entoure. Une forêt bien soignée et des dépendances bien entretenues font de la propriété impériale un modèle du genre. »

En réalité, les embellissements imaginés par Guillaume sont dignes de la kultur. Par exemple, la perspective, si artistement ménagée sur la Nied et les collines, est gâtée par une galerie vitrée reliant au château un ancien pavillon, devenu cuisine de Sa Majesté. Mais on sait aujourd'hui que la beauté de son acquisition importait peu à l'empereur : cette fameuse résidence impériale, dont il parait la Lorraine, n'était pour lui qu'un quartier général préparé pour l'agression future.

Et l'on ne peut s'empêcher de voir en cette suprême dépossession d'un des vaincus par le chef même de la nation victorieuse, un poignant symbole du progrès de la conquête. Jour à jour les rangs des fidèles de la France, en Alsace-Lorraine, s'éclaircissaient. Les plus résolus s'épuisaient et cédaient la place. Au moins aurons-nous essayé de conserver à Romain Sendret son titre de dernier maître d'Urville que l'Allemagne tente de lui dérober aussi.

JANE MISME

LETTRES D'HECTOR BERLIOZ[1]

LE MUSICIEN ERRANT

(1842-1854)

XCV

A W. R. Griepenkerl.

[Paris], mercredi 6 octobre [1853].

Mon cher Griepenkerl,

J'accepte votre arrangement. Je partirai de Paris *mercredi prochain 12 octobre*. J'arriverai à Brunswick le 14 et nous pourrons donner mon concert le 18 ou au plus tard le 22 et celui de l'orchestre le 25.

Mais veuillez écrire tout de suite à Brême pour annoncer que j'y arriverai le 26 et que j'y donnerai mon concert le 31. L'important est que la salle soit libre et l'orchestre prêt à répéter quand j'arriverai. Je tâcherai de me passer du chœur pour le concert de Brême, à moins qu'il ne coûte pas cher. Je me recommande aux bons soins de votre beau-frère, qui

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 avril, du 15 mai et du 15 juillet 1917.

sait sans doute comment arranger les choses aux moindres frais possibles.

Si je n'ai pas mis le chœur des Sylphes dans le programme, c'est que vous m'avez dit que vos choristes ne seraient pas capables de le chanter. Je serais très content de le faire entendre. Essayez-le (2e partie) et vous verrez tout de suite si les choristes sont capables de s'en tirer. S'ils le peuvent, nous mettrons ce morceau dans le programme.

Adieu donc ; à moins que la guerre ne mette le feu aux quatre coins de l'Europe d'ici au 12, je vous embrasserai le 15.

Marie vous remercie de votre bon souvenir, et elle se fait une fête de revoir et vous et tous nos bons amis de Brunswick.

Sicuro ! e si muove ! ma non troppo presto [1] *!...* Mais cela ne fait rien ! il y a de bons cœurs, il y a de bons esprits, il y a de bons musiciens, s'il y en a de mauvais.

H. BERLIOZ

XCVI

A sa sœur Adèle.

[Paris], 16 octobre 1853.

Chère sœur,

Je pars après-demain pour Brunswick. On n'a pas pu, dans ce théâtre, faire comme à Hanovre et m'accorder un retard d'un mois pour mes concerts. Il faut donc que j'aille remplir mes engagements.

Louis est reparti pour Calais hier soir. La grande affaire d'Angleterre continue à s'emmancher. Mais je ne croirai cela sérieux que quand on aura déposé ici chez Rothschild la somme que je demande comme garantie ou cautionnement du quart de mes appointements. On consent à tout, cela m'effraie.

Je te prie de dire à Camille, qui sans doute est encore à la Côte, de garder ma rente du mois prochain jusqu'à mon retour d'Allemagne, ce dont je l'informerai.

1. Voir la lettre du 19 novembre 1852.

Je t'écris d'une façon fort décousue, j'ai tant de choses à faire... et voilà Liszt qui vient d'arriver, je suis tiraillé par l'un et par l'autre. Écris-moi si tu veux, à Brunswick, poste restante (Allemagne) jusqu'au 25 de ce mois. Je serai à Hanovre du 2 au 10 novembre.

Dans l'intervalle des concerts de Brunswick et de Hanovre, j'irai probablement à Brême, mais je n'en suis pas sûr.

Demain j'ai un grand dîner littéraire chez Meyerbeer, c'est-à-dire au Café de Paris, avec MM. Bertin, Cousin, Vitet, etc. Tu devines que Meyerbeer va donner un nouvel opéra, mais *à l'Opéra-Comique cette fois* [1]. Il a plus de peur que jamais. On dit pourtant que c'est charmant et très neuf. C'est un vrai maître! Mais le pauvre théâtre craque déjà de toutes parts; les chœurs sont à bout de leurs forces et insuffisants en voix et en nombre. Je ne sais quel parti on va prendre.

Adieu. Je me fais une fête de revoir ces braves artistes de Brunswick et cet ardent public qui me fait toujours si grand accueil.

Je t'embrasse.

Mille amitiés à tous vous autres.

H. BERLIOZ

XCVII

A Brandus.

Braunschweigh ou Brunswick, 26 octobre [1853].

Mon cher Brandus,

Voici un compte rendu aussi froid qu'il me soit possible de le rédiger de mes concerts à Brunswick.

Ils ont eu lieu l'un et l'autre devant une salle pleine, comble, et dès la veille du premier il n'y avait plus une place à louer. L'exécution instrumentale a été d'une beauté merveilleuse et d'une verve qu'il serait injuste de comparer à l'entrain d'aucun autre orchestre à moi connu. Cet orchestre de Brunswick, quand il veut, est prodigieux. Et avec moi il veut tou-

1. *L'Étoile du Nord*, représentée le 16 février 1854.

jours. D'ailleurs mon second concert était au bénéfice de la caisse des veuves et des orphelins des artistes, institution à laquelle *on a donné mon nom*. Nous avons exécuté des fragments des quatre actes de *Faust*, trois morceaux de *Roméo et Juliette*, *le Roi Lear*, *Harold*, *le Repos de la Sainte Famille*, très bien chanté en allemand par Schmetzer et qui m'a gagné tous les cœurs pieux. Les principaux effets ont été produits par le Ballet des *Irrlichter* (feux follets) de *Faust*, morceau qu'on ne connaît pas à Paris, la Romance de Marguerite et la Fête de *Roméo et Juliette*. Quant aux *Marche hongroise* et *chœur des Sylphes* et *Fée Mab*, c'est toujours le même vacarme d'applaudissements partout.

On m'a donné au *Deutsches Haus* un souper de cent couverts auquel assistaient les ministres et le Duc et tous les artistes littérateurs et amateurs notables de la ville. Hier, l'orchestre est venu m'offrir un bâton de chef d'orchestre, en vermeil ; George Müller me l'a présenté au nom des artistes et en leur présence.

La veille, j'étais allé dans un jardin public où se trouve la salle de *Weissen Rosses* (pardonnez mon orthographe allemande) dans laquelle ont lieu des concerts populaires à bas prix. Il y avait là douze ou quinze cents personnes et un excellent petit orchestre de cinquante musiciens. On avait annoncé sur le programme mon ouverture du *Carnaval romain*, j'étais curieux de voir comment cela marcherait. L'exécution a été excellente et, contre l'ordinaire de celles de ce morceau, très animée. Le public a crié *da Capo*, on a redit l'ouverture. Puis, quelques musiciens m'ayant aperçu dans la galerie, voilà tout l'orchestre qui s'est mis à sonner des fanfares, et les femmes d'agiter leur mouchoir et les hommes de crier, d'applaudir...

J'ai dû me lever et saluer le public du haut de ma galerie comme un Dieu-Ténor du haut de son trône. Enfin la ville de Brunswick me tue de caresses ; j'ai là sur ma table des couronnes de toute espèce que j'ai trouvées hier soir en rentrant, et qu'on a déposées après le concert sur mon pupitre à l'orchestre.

Joachim[1] est venu de Hanovre et a joué au concert d'hier avec un magnifique succès un concerto de violon de sa composition et un caprice de Paganini ; *c'est un talent superbe*.

1. Le célèbre violoniste, âgé de vingt et un ans en 1853.

Je pars pour Hanovre après-demain; j'y trouverai les études de *Faust* très avancées; on l'étudie *en entier* depuis un mois. Mais quel ténor aurai-je? voilà la question.

J'ai été un peu gêné ici par mes parties d'orchestre de *Roméo et Juliette*, mal corrigées et fort délabrées. Vous vous souvenez peut-être que j'avais prié votre frère de m'échanger un exemplaire de la partition et des parties séparées *corrigées* de cet ouvrage contre deux partitions de mon *Requiem*, édition de Milan. Or j'ai laissé ces deux *Requiem* chez vous et on a oublié de m'envoyer la musique de *Roméo* que vous me donniez en échange; j'ai, moi aussi, oublié de la réclamer. Faites-moi penser à cela à mon retour à Paris.

Le premier concert de Hanovre est annoncé pour le 8 novembre; on m'en propose un autre à Brême, dont la date n'est pas encore fixée.

Voudrez-vous faire quelques lignes sur la *Gazette* sur tous ces faits? Vous m'obligerez beaucoup.

Saluez de ma part le grand maître, et tâchez que ses répétitions ne soient pas trop accélérées; il faut que je me trouve à Paris pour la première représentation de cette *Étoile du Nord* dont le lever tourmente si fort les petites *lunes* de l'Opéra-Comique.

Adieu, mille amitiés.

Votre bien dévoué,

H. BERLIOZ

XCVIII

A Ferdinand David[1].

Hanovre, lundi 7 novembre 1853.

Mon cher monsieur David,

Griepenkerl vient d'arriver ici de Brunswick et de me communiquer la lettre si bienveillante que vous lui avez écrite. Je désire beaucoup, vous n'en pouvez douter, produire quelques-unes de mes dernières compositions à Leipzig; mais je n'ai

1. Voir la note de la lettre du 14 avril 1846 (à Mendelsshon).

pas la moindre prétention à changer les usages de la société du Gewandhaus à cette occasion. Je ne vise pas à l'argent, je crois l'avoir prouvé depuis longtemps. Je ne cherche que la *possibilité* d'agir artistement. Or donc, si vous croyez que je puisse, dans le courant du mois de décembre, donner avantageusement un concert pour moi, *après avoir été entendu* dans un de vos propres concerts, voici ce que je vous proposerai :

Pour un concert du Gewandhaus, une moitié de programme ainsi composée :

1° *La Fuite en Égypte*, petit oratorio *ou mystère*,
Ou bien :

L'ouverture du *Carnaval romain* et *Repos de la Sainte Famille*.

2° Fragments de la symphonie de *Roméo et Juliette*.

Maintenant, si je donne un concert pour moi, grâce à l'offre obligeante du comité qui m'accorde la salle éclairée et chauffée, veuillez me faire savoir ce que coûtera l'orchestre pour deux répétitions et le concert ;

Si je dois payer aussi l'Académie de chant ;

Si je pourrai avoir les chanteurs nécessaires pour Faust (ténor), Méphisto (basse), Brander (basse), et Marguerite (mezzo-soprano). Si cela est possible, je pourrai vous envoyer bientôt les parties et partitions de chant. Mais je vous demanderai, confidentiellement, si ces chanteurs sont des *dieux* ou seulement des hommes ; je ne voudrais avoir affaire qu'à des hommes, indigne que je suis de fréquenter les divinités ; il faut néanmoins que ces *hommes* soient *musiciens*. Quels seraient aussi *les jours*? Quel jour le concert du Gewandhaus et quel jour mon propre concert?

Pardonnez-moi de vous faire tant de questions et de vous donner cet embarras de réponses. Si j'étais dans une position qui me permît de calculer moins rigoureusement, je ne vous en fatiguerais pas et je partirais pour Leipzig bravement. Je serai ici (*British-hôtel*) jusqu'au 18 ; après cette époque je partirai pour Brême où je suis engagé pour un concert qui aura lieu le 22, après quoi je serais libre d'aller à Leipzig.

En attendant le plaisir de vous serrer la main, je vous prie

de recevoir l'assurance de mes sentiments de confraternité artistique les plus sincères.

Votre tout dévoué,

HECTOR BERLIOZ

IC

Au même

Hanovre, 11 novembre 1853.

Mon cher monsieur David,

Je vous remercie de votre cordiale lettre et des détails qu'elle contient. J'irai donc à Leipzig le lendemain du concert de Brême, c'est-à-dire le 23. Dans une précédente lettre que vous avez écrite à Griepenkerl, vous lui faisiez savoir que la Société du Gewandhaus m'offrait *sa salle éclairée* gratuitement pour mon concert ; vous ajoutez maintenant que le concours de l'Académie de chant et des chanteurs solistes est également gratuit ; ce sont bien des faveurs et j'en suis bien reconnaissant. Je n'aurais en conséquence à payer que l'orchestre et les affiches et billets. Mais il est très important que le jour de mon concert soit le plus tôt possible, dans *la première quinzaine* de décembre, ainsi que celui de la Société du Gewandhaus. S'ils étaient retardés, cela me mettrait dans un grand embarras, à cause d'une affaire qui peut m'appeler brusquement à Londres vers le 15 décembre. Faites votre possible pour tourner cette difficulté.

Puisque vous désirez un fragment de *Faust* pour le concert de la Société, prenez le *chœur et le ballet des Sylphes* avec soli de Faust et de Méphisto.

L'Académie de chant pourra toujours apprendre ces deux actes et surtout le chœur des Sylphes, qui est d'une exécution assez délicate. Je vois que votre orchestre du Gewandhaus s'est considérablement renforcé (sous le rapport du nombre des artistes). Je ne vous envoie pas la partie de chant de l'air de *la Sainte Famille*, je suis obligé d'envoyer le second exemplaire que je possède à Brême. Mais c'est facile, et votre ténor,

puisqu'il a l'originalité d'être musicien, lira cela en cinq minutes.

En attendant votre prochaine lettre, je vous serre la main et vous prie de croire à mes sentiments les plus distingués.

Votre tout dévoué,

HECTOR BERLIOZ

P.-S. — Je ne partirai d'ici pour Brême que le 18.

C

A Griepenkerl.

Hanovre, dimanche 13 novembre [1853].

Mon cher Griepenkerl,

Le roi a demandé un second concert pour après-demain mardi. Il m'a envoyé chercher il y a quelques jours et m'a comblé de gracieusetés. Les artistes sont de plus en plus chaleureux et nous espérons avoir après-demain un public plus nombreux qu'au premier concert. Je reçois à l'instant une lettre de David ; le concert du Gewandhaus dans lequel je dois figurer aura lieu le 1er décembre, et j'en donnerai un pour moi quelques jours plus tard. Il faudra, en conséquence, que je parte de Brême le 23 (le lendemain du concert) à 9 heures du matin.

J'ai envoyé d'avance la musique de chant à David d'une part et à M. Eggers de l'autre. En écrivant à M. Eggers je n'ai pas parlé des 40 louis (400 francs) d'honoraires que doit me remettre la société de Brême, vous m'avez dit que c'était convenu. Si vous lui écrivez encore, prévenez-le que je serai ogligé de partir pour Leipzig le lendemain matin du concert, afin qu'il termine mon affaire le soir même.

Il m'est arrivé ici une chose assez ennuyeuse par l'inadvertance de Zolle, le correspondant de Francfort. Au lieu d'écrire à M. de Perglas, comme aux autres directeurs, que je demandais *la moitié de la recette brute*, il a écrit la moitié de la recette *après le prélèvement des frais* ; bien plus, il est d'usage ici que

l'orchestre soit payé pour le concert, ce qui élève énormément la somme des frais. Vous concevez mon étonnement en apprenant que l'orchestre, pour me témoigner ses sympathies, se refusait à recevoir *son paiement accoutumé*.

J'ai été fort touché, vous le pensez, de cette marque d'amitié des artistes, mais je ne puis, en tout cas, l'accepter pour le prochain concert. Vous voyez que les frais à Hanovre sont considérables.

David m'écrit des lettres charmantes et qui me donnent le droit de compter sur son concours le plus chaleureux à Leipzig, quelles que soient ses opinions musicales à mon sujet. C'est un honnête homme.

Adieu, très cher ami, j'espère un peu vous revoir à Leipzig, ou tout au moins vous serrer la main en passant à Brunswick le 23. Je ne sais pas à quelle heure le train de Leipzig passera à l'embarcadère de Brunswick, mais vous le saurez bien vous-même.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — Vous n'avez rien appris des intentions de MM. Leibrock et Littolf[1] au sujet de mon livre et de mes partitions? Ce qu'ils m'ont dit n'était donc pas sérieux?...

CI

A sa sœur Adèle.

Hanovre, 17 novembre 1853.

Chère sœur,

Je croyais revenir à Paris ce mois-ci et ne t'écrire qu'à mon retour, mais mon voyage d'Allemagne se prolonge. Je pars demain pour Brême, où je suis engagé pour un concert qui aura lieu le 22. De là, j'irai à Leipzig où l'on m'attend pour deux autres solennités musicales ; puis à Hambourg, si les conditions que je viens d'envoyer au directeur du théâtre sont acceptées.

1. Littolf, compositeur et éditeur de musique à Brunswick ; a publié une édition de *Benvenuto Cellini*.

Les quatre concerts que je viens de donner à Brunswick et ici ont été quatre soirées triomphales qui ont eu de superbes lendemains.

A Brunswick, on m'a donné un banquet où toute la ville artiste et littéraire assistait ; on m'a présenté un bâton de chef d'orchestre en or et argent et grenats ; on a fondé une institution de bienfaisance pour les veuves des artistes et on lui a donné le nom de *Berlioz's Fund*, à cause d'un concert dont j'ai consacré la recette à cette œuvre. Un dimanche, dans un jardin public, j'ai été acclamé par le peuple, la musique militaire a sonné des fanfares en me voyant. Enfin toute la ville s'est éprise d'une recrudescence de passion pour ma musique.

L'enthousiasme a été le même ici ; seulement ici c'est pour la première fois ; car il y a onze ans, quand j'y vins, le public, et les artistes furent assez froids. Eh bien, j'ai trouvé tout changé ; jamais je n'entendis d'acclamations comparables à celles de la seconde soirée (avant hier). On a couvert de couronnes mes partitions, on m'a rappelé à la fin du concert avec des cris et des trépignements dont notre ambassadeur ne pouvait assez s'étonner. « Vous avez animé des cadavres ! me disait-il, le public de Hanovre est le plus froid qui existe ; il ne lui arrive pas deux fois par an d'applaudir quelque chose. » Le chef de mes claqueurs était le roi. Il a voulu assister, ainsi que la reine, à toutes mes répétitions. A la dernière, quand il a entendu l'ouverture du *Roi Lear*, il m'a appelé pour me dire des choses... des choses... Il m'avait déjà comblé de compliments chez lui quelques jours auparavant. « Et comme vous dirigez ! ajoutait-il, je ne *vous vois pas*, mais je le sens ». Je me récriais sur mon bonheur d'avoir un pareil auditeur-musicien. « Oui, a-t-il répondu, je dois beaucoup à la Providence qui m'a accordé le sentiment de la musique en compensation de *ce que j'ai perdu.* » Le pauvre jeune roi est aveugle depuis quinze ans par suite de deux accidents qui lui ont crevé successivement les deux yeux. Quand il sort, la reine est son Antigone.

Il fallait le voir avant-hier s'agiter dans sa loge... et naturellement, ceux de ses officiers ou courtisans, qui ne comprennent rien à la musique, de l'imiter *quand même*.

Si j'avais le temps de vagabonder ainsi pendant deux mois

encore, je finirais avec ces *demi-recettes* par gagner encore assez d'argent (les théâtres ne font que partager avec moi) ; mais il faut prudemment que je retourne à Paris à la fin de décembre.

En conséqunence, prie Camille de ne pas m'envoyer ma rente de novembre, il me la fera parvenir avec celle de janvier.

Adieu chère bonne sœur, je serre la main à ton mari et je t'embrasse de tout mon cœur sans oublier mes deux nièces. Rappelle-moi au souvenir de mon oncle et donne-moi de ses nouvelles. Tu peux m'écrire à Leipzig, poste restante, jusqu'au 8 décembre.

HECTOR BERLIOZ

CII

A la même

Leipzig, 30 novembre 1853.

Je profite, chère petite sœur, de ma soirée qui par hasard se trouve libre pour t'écrire. J'ai reçu ta lettre cet après-midi en revenant d'une longue répétition qui m'avait mis en feu et en eau.

J'ai bien du regret d'apprendre la mort du brave homme en qui mon père avait si justement placé sa confiance et je conçois votre embarras pour le remplacer. Sans doute il n'y avait rien de mieux à faire à cet égard que ce que vous avez fait.

Tu me parles de l'influence du roi sur le public de Hanovre à propos de mes ouvrages; non ce n'est pas cela, c'est *le temps* qui a marché, c'est une exécution admirable que j'ai obtenue, c'est une grande quantité de jeunes artistes nouvellement introduits dans le théâtre de Hanovre. Du reste les résidents français à Hanovre se sont bien montrés; il y avait deux dames dans la loge du ministre de France, qui ont fait, au second concert, un duo de larmes du plus flatteur effet. Je viens de Brême où je n'ai passé que cinq jours. Mêmes transports, mêmes applaudissements, mêmes fanfares. Plusieurs des membres de la société des concerts sont venus me reconduire

jusqu'au chemin de fer. Au moment où je montais en wagon, un vieillard allemand m'arrête par l'épaule, et me levant son chapeau : « Monsieur, monsieur ! Grand componist, monsieur, grand componist ! » Il ne savait dire que cela. Un autre, professeur de composition, me présente un de ses élèves, lui prend la main droite et *la frotte vivement sur mon bras* : « Il faut, dit-il, que ce jeune homme se rappelle qu'il a touché le bras de Berlioz ! »

Ici, tout s'annonce bien pour le concert de demain. Celui-là n'est pas *pour moi* pécuniairement, mais honorifiquement. C'est un concert de la terrible et difficile société du Gewandhaus, le centre musical de l'Allemagne, dont mes compositions font presque seules les frais. Il n'y a qu'une symphonie de Beethoven pour commencer ; tout le reste est de moi. Ce matin, le bruit des répétitions précédentes avait été tel par la ville, que la salle était à moitié pleine de curieux. Tout ce monde était dans un enchantement d'autant plus agréable pour moi qu'on est ici plus difficile et plus exclusif. Il y a quatre-vingts dames et demoiselles amateurs qui chantent les chœurs, avec une soixantaine d'étudiants et de négociants (musiciens) et les enfants de chœur de l'église Saint-Thomas. C'est superbe. J'ai *entendu pour la première fois ce matin* (en entier) mon mystère de *la Fuite en Égypte* dont le morceau : *le Repos de la Sainte Famille* a eu tant de succès à Londres et dans toutes les villes allemandes que je viens de visiter. Vraiment c'est bien, c'est naïf et touchant (ne ris pas). C'est dans le genre des enluminures des vieux missels. Tout le monde dit que j'ai parfaitement saisi la couleur convenable à cette légende biblique ; et l'on me presse de continuer cet ouvrage en faisant maintenant *la Sainte Famille en Égypte.* Je le ferai volontiers, car ce sujet me charme, quand j'aurai trouvé les documents qui me manquent sur le séjour de Jésus en Égypte ; c'est moi qui fais aussi les paroles. Si je trouve mon affaire, voilà une partition toute convenable pour être dédiée à mes nièces ; et cette raison seule me déterminerait à l'écrire, puisqu'il leur est agréable de voir leur nom sur une de mes œuvres [1].

J'ai été interrompu ici par l'arrivée d'un jeune homme

1. La partition du *Songe d'Hérode*, première partie de *l'Enfance du Christ*, porte en effet la dédicace : *A mesdemoiselles Joséphine et Nanci Suat, mes nièces.*

aveugle comme le roi de Hanovre, qui descend il y a une demi-heure du train de Dresde, et s'est fait conduire aussitôt chez moi. Il voulait absolument tout de suite *me voir*. « Je parle si mal français, pardonnez, monsieur ; votre main... vous permettre... je sais par cœur *les partitur* de vous. Demain le concert... *Harold, la Fée Mab, les Sylphes* de *Faust*... je suis bien heureux... adieu, monsieur, excusez-moi. » Et il est parti. — Autres visites... Liszt arrive demain de Weimar pour assister au concert. J'en donnerai un *pour moi* dans huit jours. L'Académie de chant dont je t'ai parlé tout à l'heure s'est déjà mise à l'étude pour apprendre mes chœurs. Il y aura d'assez grands frais pour ce concert, bien que les chanteurs ne se fassent pas payer ; mais je m'en tirerai. Après quoi je suis capable de faire la folie d'aller à Dresde où l'on fait courir le bruit de ma prochaine arrivée. Si le roi de Saxe était comme le roi de Hanovre, je n'hésiterais pas... Il y a tant de gens à Paris qui cherchent à me nuire en mon absence... Et puis ma place au Conservatoire... Enfin, je verrai. Mais fais-moi un plaisir : fais mettre à la poste à mon adresse (Hôtel de Bavière, Leipzig) le numéro du *Journal des Débats* qui parle de mes concerts. Je ne savais pas qu'il en eût été question. Je n'ai rien écrit à M. Bertin. Et je suis curieux de savoir si c'est la traduction de quelque journal allemand.

N'y manque pas.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

H. BERLIOZ

P.-S. — Je croyais t'avoir dit que Louis m'avait écrit de Calais où il est encore. Son navire va bientôt repartir pour les côtes.

CIII

A la même.

[Paris], dimanche 18 décembre 1853 et 19.

Chère sœur,

Ta lettre m'est arrivée à temps, j'étais encore à Leipzig, elle a complété une de mes grandes joies. Je venais de donner mon

concert et d'obtenir le succès le plus important que je pusse ambitionner en Allemagne. Ce terrible public de Leipzig s'est dégelé. Toute la presse s'est prononcée encore une fois pour moi ; après le concert j'ai été redemandé avec des acclamations qui me rappelaient Hanovre et Brunswick : une heure après, les étudiants sont venus à l'hôtel de Bavière me donner une sérénade.

Le lendemain (on savait que c'était mon jour de naissance) dans une soirée où je me trouvais, une demoiselle est venue me présenter une couronne et me dire à bout portant des vers (traduits en prose française) qu'un poète de Dresde avait écrits dans la journée pour la circonstance. Puis les musiciens se sont refusés à recevoir le paiement convenu pour mon concert. Leur chef (Ferdinand David) me dit qu'on n'a jamais vu rien de pareil à Leipzig. Cela doit avoir des conséquences très heureuses et de la plus haute importance pour moi dans toute l'Allemagne.

Je n'ai plus qu'un malheur, c'est d'être Français ; cela les tourmente, on le voit. Ces dames de l'Académie de chant me disaient l'autre jour avec une sorte d'impatience : « Mais pourquoi ne parlez-vous pas allemand, monsieur Berlioz, ce devrait être votre langue? *Vous êtes Allemand*[1]. A quoi cela vous sert-il de parler anglais? Quelquefois vous dites par mégarde des phrases anglaises aux musiciens. Il faut parler allemand. »

J'ai quatre engagements pour le printemps prochain, pour Dresde, Oldenburg, Elberfeld, et encore Hanovre ; on veut organiser un festival en trois journées à Brunswick pour y exécuter mon *Requiem* et mon *Te Deum* qui sont encore inconnus aux Allemands. Ce serait pour le 5 mai.

Voilà bien des projets, subordonnés cependant à une grande entreprise anglaise pour laquelle on m'écrit toujours de temps en temps de Londres.

Liszt est encore une fois venu de Weimar à Leipzig ; il a donné le soir de mon concert un souper assez nombreux, où l'on a porté force toasts. Puis je suis parti, et me voilà sans encombres d'aucune espèce, un peu gelé par le trajet en chemin de fer.

1. Ainsi, déjà, en 1853, l'Allemagne voulait annexer Berlioz ! Il est vrai qu'il a su se défendre.

J'ai seulement le désagrément en arrivant de voir affiché pour demain mon petit oratorio de *la Fuite en Égypte* qu'on exécute au troisième concert de la Société de Sainte-Cécile[1]; Dieu sait comment cela ira, je n'ai pas là un chef d'orchestre bien fort, et il n'a pas le bon sens de me proposer de conduire moi-même.

J'ai trouvé ici une lettre de Louis ; il est toujours aux alentours de Calais ; il va souvent à Yarmouth. On l'invite à beaucoup de bals et de soirées musicales, en Angleterre surtout. Je suis bien aise qu'il ait ainsi l'occasion de prendre un peu les manières du monde. Avec son uniforme de marin c'est vraiment un joli garçon. Sa pauvre mère est toujours dans le plus triste état, sa vue maintenant s'affaiblit, elle a un œil très malade. C'est navrant.

Avertis Camille de mon arrivée.

Mille amitiés à ton mari et à mon oncle s'il n'est pas encore parti pour le Midi. Je voudrais bien pouvoir l'y suivre, j'ai soif de soleil et de chaleur.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — Je rouvre ma lettre pour te dire que, grâce à une répétition que j'ai fait faire chez moi au chef d'orchestre et au chanteur, *la Fuite en Égypte* a été hier parfaitement exécutée et bissée par le public ; les honneurs du concert ont été pour cet ouvrage.

CIV

A Théophile Gautier.

[Paris, vers le 18 décembre 1853.]

Mon cher Théophile,

La Fuite en Égypte, mystère en style ancien (pléonasme), ne se compose pour le moment que de trois morceaux :

1. La première audition en France de *la Fuite en Égypte* eut lieu en effet le 18 décembre 1853, à la Société de Sainte-Cécile, sous la direction de Seghers.

L'Ouverture ;
L'Adieu des Bergers à la Sainte Famille ;
Le Repos de la Sainte Famille.

On exécuta à Paris le *chœur des Bergers*, dans deux concerts de la nouvelle Société philharmonique, sous le nom de *Pierre Ducré*, maître de chapelle de mon invention qui *ne vivait pas* au XVIII[e] siécle. Le *chœur* eut beaucoup de succès, auprès des personnes surtout qui me font l'honneur de me détester. Une dame, entre autres, ayant tout d'abord déclaré que ce n'était pas moi qui ferais jamais rien d'aussi suave que cette musique du vieux Ducré, et apprenant quelques jours après que le *chœur des Bergers* était de moi, me traita d'*impertinent*. Mais le tour était fait.

Plus tard, *le Repos de la Sainte Famille* fut chanté à Londres, à la Société philharmonique, par Gardoni (et bissé), mais sous mon nom [1]. Depuis lors, il a été chanté avec le même succès par je ne sais combien de ténors allemands dans les concerts que je viens de donner à Francfort, à Brunswick, à Hanovre, à Brême et enfin à Leipzig, où *la Fuite en Égypte* a été exécutée *en entier* pour la première fois, et, en dernier lieu, au concert de Sainte-Cécile, où les chœurs n'ont pas approché sans doute des superbes chœurs allemands, mais où l'exécution cependant a été assez fine et fidèle.

L'ouverture est écrite pour les instruments à cordes et quatre instruments à vent seulement, dans une tonalité qui n'est plus la nôtre et qui se rapproche des tons du plain-chant. Le *chœur des Bergers* est beaucoup plus moderne, et il faut être ignorant comme une carpe pour croire qu'un maître de chapelle du XVIII[e] siécle ait jamais imaginé la modulation qui se trouve au milieu de ce chœur.

Le solo du ténor racontant le repos de la Sainte Famille dans le désert n'a d'ancien que le tour mélodique et des harmonies dont l'accent religieux n'est guère de mode aujourd'hui.

Tout cela n'est écrit que pour un petit orchestre comme l'ouverture, et la décroissance du son est encore augmentée,

1. Voir la lettre du 1er juin 1853.

à la fin, par le silence de toutes les contrebasses, *moins une*, à ces mots :

> Puis s'étant assis sous l'ombrage
> De trois palmiers au vert feuillage,
> L'âne paissant, l'enfant dormant,
> Les sacrés voyageurs quelque temps sommeillèrent
> Bercés par des songes heureux ;
> Et les anges du ciel à genoux autour d'eux
> Le divin enfant adorèrent.

Et un chœur de *soprani* lointain chante, sur quelques accords : *Alleluia !* et tout s'éteint. C'est vraiment bien, je vous assure.

Je continue maintenant, et je fais *l'Arrivée* et *le Séjour en Égypte*. Si je réussis, vous entendrez cela à mon prochain retour d'Allemagne.

Je vous remercie de m'avoir demandé ces notes ; j'ajoute que vous me ferez bien plaisir de mentionner le succès énorme que *Faust* et *Roméo et Juliette* viennent d'obtenir sous ma direction en Allemagne et l'unanimité de la presse allemande à le constater.

Tout à vous,

H. BERLIOZ

CV

A Ferdinand David.

Paris, 7 janvier 1854.

Mon cher David,

Je suis vraiment tourmenté de ne pas avoir de vos nouvelles ; prenez donc un quart d'heure pour m'écrire, vous m'obligerez beaucoup.

Je vous ai envoyé le 22 ou le 23 décembre dernier mon *Requiem* et *Sara la Baigneuse* avec texte allemand, plus une

lettre. Avez-vous reçu le tout? Où en est la gravure de *la Fuite en Égypte* chez Kistner?

Qu'ont dit les journaux de Leipzig sur mon concert?

A-t-on publié dans le *Leipziger Tageblatt* ma lettre du *Journal des Débats* en réponse à l'insolent mensonge de l'avocat du directeur de l'Opéra qui m'attribuait les mutilations du *Freischütz*[1]? Cette stupide affaire me donne un chagrin et une indignation que vous devez comprendre. J'ai passé quinze ans de ma vie critique à combattre les correcteurs, les coupeurs, les mutilateurs; *j'ai empêché*, quand on mit *le Freischütz* en scène à l'Opéra il y a douze ans, qu'on en supprimât une note; je suis parvenu à le faire représenter, pour la première fois en France, intégralement; et l'on m'accuse de l'avoir mutilé moi-même, quand les coupures dont on se plaint ont été faites en mon absence de France, et sans que j'en aie été informé, et par un directeur avec lequel j'étais brouillé!

J'avais envoyé ma lettre à M. Gleich du *Tagblatt* en le priant de la traduire. Néanmoins je reçois une lettre incroyable d'un étudiant en droit, M. Whistling, qui m'écrit, dit-il, au *nom* et *de la part de ses collègues de l'Académie* pour me reprocher en termes très offensants mon méfait sur Weber. Je viens de lui répondre. Mais veuillez savoir de M. Langer, le directeur de l'Académie des étudiants, s'il est vrai que ces messieurs qui m'ont montré tant de bienveillance se soient, comme M. Whistling me l'écrit, *tournés contre moi*, et l'aient chargé, lui, de m'écrire en leur nom une pareille lettre; et s'il leur a, en tous cas, communiqué ma réponse. Tout cela est révoltant d'injustice et d'absurdité[2].

Je vous en prie, écrivez-moi et n'oubliez rien.

Vous rendrez un service à

Votre tout dévoué et affectionné,

HECTOR BERLIOZ

1. Un amateur, ayant assisté à une représentation du *Freischütz* à l'Opéra et constaté que l'œuvre de Weber y était mutilée par des coupures, avait fait un procès au directeur du théâtre. Celui-ci avait imputé la faute à Berlioz, auteur des récitatifs, mais nullement responsable des retranchements. De là la colère de celui-ci.

2. Querelles d'Allemands!

CVI

Au même.

15 janvier 1854.

Je vous remercie, mon cher David, de m'avoir répondu. J'ai fait, aussitôt après la réception de votre lettre, une visite à Vuillaume. Il arrive d'Italie, il a fouillé partout, à Milan, à Rome, à Naples, etc. Impossible de trouver un Stradivarius. Il vous prie de bien conserver le violon que vous avez, les violons de maîtres devenant une rareté excessive.

Cependant il ne se décourage pas absolument, et s'il trouve quelque chose, il vous le fera savoir sans retard.

J'ai reçu le paquet de parties de chœur que m'a envoyé Kistner... C'est très bien édité. Seulement je trouve que 11 francs pour cette musique forment, avec le port et le droit d'entrée, un total assez cher *pour l'auteur*. Cela met chaque partie (indépendamment du port, etc.) à près de six sous ; or ce petit carré de papier coûte certes beaucoup moins et mon éditeur aurait dû me traiter mieux. A la première occasion que me fournira Brandus, j'enverrai la somme à M. Kistner. Je n'ai pas reçu d'exemplaire des partitions de *la Fuite*, grande ni petite. Sans doute elles ne sont pas encore gravées. Si M. Kistner croit devoir m'en donner quelques-unes, veuillez les prendre et me les renvoyer soit par Lacombe, soit par M. Gouvy[1] quand ils reviendront à Paris. Sinon gardez-les et vous me les enverrez à Dresde à mon prochain voyage. Mais s'il faut les payer, je m'en passerai.

Je comprends vos scrupules pour *Sara la Baigneuse* ; je croyais pourtant que la traduction allemande était *expurgata*. Mais enfin, si ces dames ne veulent pas qu'on parle *du beau pied et du beau col* d'une jeune fille, il faut bien vous garder d'effaroucher leur pudeur.

M. Wisthling, après la lettre qu'il a reçue de moi, s'est tenu tranquille. J'ai su en outre que la *Gazette musicale* de

1. Compositeur qui partagea sa vie en portions approximativement égales entre l'Allemagne et la France.

Brendel avait publié ma réclamation. Mais faites-moi savoir quand vous m'écrirez ce qu'aura appris M. Langer de messieurs les étudiants.

Je vous remercie mille et mille fois d'avoir parlé à M. Behr au sujet de mon *Cellini*. J'envoie aujourd'hui même la partition de piano à Liszt qui va y faire écrire la traduction allemande soigneusement revue et complétée pour les nouveaux morceaux. Dès qu'il sera possible de vous envoyer un livret, Liszt le fera.

Adieu, mon cher David, vous voyez que votre *Grâce!* en *fa* majeur a été écouté : mais ne me laissez plus si longtemps sans réponse ; autrement vous seriez obligé de me chanter *Grâce!* en *fa* mineur et je me boucherais les oreilles [1].

Mille amitiés solides et sincères.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — Voulez-vous me rappeler au souvenir de M. Dreyschock et saluer de ma part M. Moscheles [2]?

CVII

A sa sœur Adèle.

Montmartre, lundi 6 mars 1854.

Chère sœur,

Henriette est morte vendredi dernier 3 mars. Louis était venu passer quatre jours près de nous, il était reparti pour Calais le mercredi précédent. Heureusement elle l'a vu encore. Moi, je venais de la quitter quelques heures avant sa mort, et je suis rentré dix minutes après qu'elle a eu exhalé sans douleur ni le moindre mouvement le dernier soupir.

Hier on a fait la dernière cérémonie.

J'ai dû tout préparer moi-même, mairie, cimetière... Je souffre horriblement aujourd'hui. Son état était affreux, la

1. Allusion à l'air de « Grâce », au quatrième acte de *Robert le Diable*.
2. Ignace Moscheles, compositeur et pianiste, né à Prague, professeur au Conservatoire de Leipzig. — Sur Dreyschock, voir la note de la lettre du 8 juin 1846.

paralysie s'était compliquée d'un érésipèle, elle ne respirait qu'à grand'peine. Elle était devenue une masse de chair sans forme... et à côté d'elle ce radieux portrait que je lui avais donné l'an dernier où on la voit telle qu'elle fut avec ses grands yeux inspirés. Plus rien. Mes amis me sont venus en aide, un grand nombre de gens de lettres et d'artistes, avec le baron Taylor en tête, l'ont conduite au cimetière Montmartre, voisin de la triste maison.

Et ce soleil éblouissant, ce panorama de la plaine Saint-Denis...

Je n'ai pu suivre le convoi, je suis resté dans le jardin.

J'avais trop souffert la veille en allant chercher le pasteur, M. Haussmann, qui demeure au faubourg Saint-Germain ; un de ces hasards barbares comme il y en a tant a fait que la voiture qui me portait a dû passer devant le théâtre de l'Odéon où je la vis pour la première fois *il y a vingt-sept ans*, alors qu'elle avait à ses pieds l'élite des intelligences de Paris, c'est-à-dire du monde... Cet Odéon où j'ai tant souffert... nous ne pouvions ni vivre ensemble ni nous quitter, et nous avons réalisé cet atroce problème pendant les dix dernières années. Nous avons tant souffert l'un par l'autre ! Je viens du cimetière encore, je suis tout seul ; elle repose sur le versant de la colline la face tournée vers le nord, vers l'Angleterre où elle n'a jamais voulu retourner.

J'ai écrit au pauvre Louis hier, je vais lui écrire encore.

Quelle horreur que la vie !... Tout me revient à la fois, souvenirs doux et amers ! Ses grandes qualités, ses cruelles exigences, ses injustices, mais son génie et ses malheurs... Horrible ! affreux ! je ne puis crier. Elle m'a fait comprendre Shakespeare et le grand art dramatique ! elle a souffert la misère avec moi, elle n'a jamais hésité quand il fallait risquer notre nécessaire pour une entreprise musicale... puis, à l'inverse de ce courage, elle s'est toujours opposée à ce que je quittasse Paris, elle ne voulait pas me laisser voyager ; si je n'avais employé des moyens extrêmes, je serais encore aujourd'hui presque inconnu en Europe... Et sa jalousie, *sans motif*, qui a fini par être la cause de tout ce qui a changé ma vie. Ma chère sœur je voudrais bien te voir... C'est impossible... et je vais dans un mois repartir pour l'Allemagne ; je suis engagé à

Dresde, l'intendant du roi de Saxe m'a écrit hier, on m'attend. Je n'ai de goût à rien, je me soucie de la musique et de tout comme... J'ai gardé ses cheveux. Je suis là seul dans le grand salon à côté de sa chambre déserte. Le jardin commence à bourgeonner. Oh ! l'oubli ! l'oubli ! qui m'ôtera la mémoire... qui effacera tant de pages du livre de mon cœur... Nous vivons si longtemps !... Et puis voilà Louis si grand, il ne ressemble plus à ce cher enfant que je voyais courir par les allées de ce jardin. Il y a là son portrait au daguerréotype pris à l'âge de douze ans. Il me semble que j'ai perdu *cet enfant-là* ; *le grand*, que j'embrassais il y a six jours encore, ne me console pas de la perte de l'autre. Ne t'étonne pas de cette bizarrerie, j'en pourrais citer bien d'autres du même genre. O fatale faculté de se rappeler le passé ; voilà donc pourquoi j'ai si cruellement réussi à provoquer par quelques-uns de mes ouvrages des impressions pareilles !...

Et pourtant tout le monde dit qu'il faut se féliciter d'avoir vu arriver le terme de ses douleurs ; c'était une existence effrayante. Je n'ai eu qu'à me louer des trois femmes qui la soignaient.

Adieu, chère sœur, je te félicite d'avoir pu sauver Mathilde. Je t'embrasse ; fais attention à ce que tu m'écriras, ta lettre peut m'aider à tenir tête ou me briser davantage.

Adieu.

Heureusement qu'il y a là le Temps qui marche toujours et qui écrase et qui tue tout, les chagrins comme le reste.

H. BERLIOZ[1]

CVIII

Au maître de chapelle Pott.

[Paris], 7 mars [1854].

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous écrire il y a douze jours au sujet de notre projet de concert à Oldenburg pour le 8 avril. Je vous

1. L'on retrouve dans cette lettre non seulement des particularités identiques à celles que Berlioz a consignées dans ses *Mémoires*, mais jusqu'aux mêmes expressions, aux mêmes cris, à des phrases entières. Rappelons-nous que le chapitre dans lequel il raconte la mort de sa femme et qui, dans son premier projet, devait terminer son livre, est daté de l'année même de l'événement (18 octobre 1854).

demandais si cela était toujours dans les mêmes conditions d'exécution malgré les *bruits de guerre*, et quelles probabilités de recette il y aurait maintenant pour moi dans cette entreprise musicale. Je n'ai point reçu de réponse. Dans le cas où ma lettre ne vous serait pas parvenue, je vous écris de nouveau, et si le 15 de ce mois je n'ai pas de vos nouvelles, je n'enverrai pas la musique, ainsi que nous en étions convenus, et j'irai directement à Dresde vers le milieu d'avril.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Votre tout dévoué,

HECTOR BERLIOZ

CIX

A sa sœur Adèle.

[Paris], samedi 11 mars 1854.

Chère admirable sœur,

Impossible d'aller seulement jusqu'à Chalon. Je suis obligé de travailler chaque soir jusqu'à minuit pour corriger des monceaux d'épreuves que mes quelques jours d'inaction, la semaine dernière, ont fait s'accumuler. Il faut que tout cela soit prêt pour l'époque de mon départ, et je n'ai plus que trois semaines.

Oh ! oui, tu as bien raison de me dire que je dois m'estimer heureux d'avoir été ici ; je ne puis envisager l'idée qu'elle fût morte isolée... C'eût été trop affreux. Au moins elle a vu son fils qui ne fût peut-être pas venu en mon absence ; elle m'a vu peu d'heures avant sa mort, elle me savait là près d'elle... Merci de ta lettre et de tous les témoignages d'affection qu'elle contient. Au lieu de fuir le lieu qui me rappelle de si cruels souvenirs, j'y vais tous les jours ; je vais au cimetière chaque matin, et je souffre moins que si je m'en abstenais. Il me semble que je vais encore la voir *chez elle*, et qu'elle est seulement plus tranquille...

Tu me demandes si nous avions fait un contrat de mariage. Oui, sans doute, et je l'ai et je viens de le relire. Il ne peut

servir à rien pour Louis ; d'abord, de quelle façon? et *contre qui* lui servirait-il? Ce n'est pas contre moi sans doute.

Nous nous sommes mariés sous le *régime de la communauté* avec les conditions suivantes :

Je n'étais tenu en aucune façon de reconnaître les dettes contractées par ma femme avant notre mariage. Néanmoins je les ai toutes reconnues et *toutes payées* il y a longtemps. Le survivant avait le droit de choisir pour la valeur de mille francs dans les meubles restant au décès de l'un d'eux. Or je ne choisis rien, et la vente que je viens de faire d'une partie de ce qu'il y avait dans la maison est fort loin de produire cette somme, et je donne tout à Louis, argent et linge et argenterie et livres et *tout*.

Ainsi tu vois qu'il n'y aura jamais lieu à consulter le contrat. Et d'ailleurs le pauvre garçon ne songe guère à élever aucune prétention.

Je te dis tout cela sans précisément comprendre ce que tu as voulu dire à ce propos dans ta lettre.

Malheureusement, Louis est toujours si enfant qu'il me force de ne lui donner que très peu d'argent et de lui acheter moi-même les choses dont il peut avoir besoin. Son commandant m'a écrit hier une lettre qui m'a fait plaisir. Il est content de Louis, il fait son éloge, en regrettant seulement que la fréquence des relâches du navire à terre fournisse aux aspirants de si nombreux sujets de dissipation.

Je te remercie de ton offre d'argent. Je serai en effet bien à court pour mon voyage d'Allemagne, et si je ne reçois pas d'ici à mon départ une petite somme que me doit mon libraire, je te prierai de m'avancer les 500 francs de mon revenu que je ne dois toucher qu'en mai, et que Camille renverrait alors en mai à ton mari. Mais je ne suis pas sûr d'en avoir besoin.

Je serai obligé de payer le loyer pendant un an encore, si on ne trouve pas à sous-louer.

J'ai donné quelques hardes et deux ou trois ustensiles de cuisine à la vieille Joséphine qui était dans la maison depuis dix ans au moins et que Louis, dans sa dernière lettre me recommandait. Elle ne s'en ira que dans un mois et je lui donnerai une petite gratification.

J'ai acheté une concession de terrain pour dix ans, quitte à renouveler le bail plus tard si je suis encore de ce monde.

Adieu, chère bonne sœur.

Mille amitiés à ton excellent mari et à tes filles.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

H. BERLIOZ

A cette dernière lettre est jointe, dans la collection des lettres conservées par la famille de Berlioz, la suivante, écrite par une autre main et signée d'un autre prénom mais qui n'en mérite pas moins de prendre place ici.

CX

Louis Berlioz à sa tante Adèle Suat.

Calais, mars 1854.

Ma chère tante,

Depuis la mort de ma pauvre mère, j'ai pris plusieurs fois la plume pour t'écrire ; mais les déchirants souvenirs que je devais retrouver m'ont toujours retenu. Pauvre mère ! Quelle triste existence elle a eue ! Oh ! non, il ne faut pas regretter la vie pour elle ; maintenant elle dort dans la tombe, elle ne souffre plus. J'ai toujours vécu loin d'elle ; tout enfant, je suis parti pour Rouen ; depuis cette époque je ne l'ai vue qu'à de longs intervalles, et pendant le peu de temps que j'ai passé près d'elle, il m'a fallu cacher mon cœur navré sous un visage riant. Le cœur me manquait parfois, alors je la quittais brusquement ; aussi aux yeux de plusieurs personnes étais-je un mauvais fils : pauvres idiots ! vous ne connaissiez pas mes souffrances... Depuis, je suis parti pour la mer, je ne l'ai plus revue que deux ou trois fois ; quel beau jour pour elle que celui de mon arrivée, mais qu'il était triste pour moi ! Elle a rendu le dernier soupir loin de moi, je ne devais pas non plus la conduire à sa dernière demeure, de même que mon bras ne devait jamais la soutenir, de même que mes yeux ne devaient jamais l'admirer sur la scène.

Enfin, tout est fini, il ne me reste plus que mon père, pauvre et bon père. Je ne puis l'aimer plus qu'avant ; je l'aime comme il m'aime, et Dieu seul connaît la profondeur de l'amitié qui existe entre nous. Je l'ai bien fait souffrir parfois, mais je suis

bien jeune, chère tante, et la jeunesse a de terribles moments. Depuis la perte que j'ai faite je me sens une force nouvelle ; cette force, je l'emploierai à éviter toute espèce de chagrins à celui qui m'est le plus cher au monde, et, Dieu aidant, il sera fier de son fils. Je ne parle pas du jour où il devra quitter la terre, car, je le sens depuis que je suis entré dans l'âge de la raison, ce jour sera mon dernier. Le fil de ma vie n'est que la suite de celui de la vie de mon père ; si on le coupe, les deux vies s'éteignent...

Tu me demandes si je dois aller en Orient. Non ; le *Corse* devant être désarmé, ou je serai congédié, ou je partirai à bord d'une des deux frégates qui sont encore à Cherbourg. Si je m'embarque à bord de l'*Alceste*, je ferai ma campagne de trois ans dans les mers du Sud ; si on m'envoie à bord du *Phlégéthon*, j'irai dans la mer Baltique avec le reste des deux flottes combinées. Tu vois, ma bonne tante, que malgré le vif désir que j'ai d'accompagner mon père à Chalon, je ne le puis, ou du moins je n'ai qu'un bien faible espoir. Ce serait une bien douce consolation pour moi de vous voir tous. En attendant cet heureux moment, je t'embrasse de tout mon cœur et te prie d'être l'interprète de mes sentiments affectueux auprès de mon oncle et de mes jolies cousines dont je voudrais bien admirer le portrait et qui, j'en suis sûr, n'ont pas besoin du mien pour se souvenir de celui qui vous embrasse tous du fond de son pauvre cœur brisé.

LOUIS BERLIOZ

Cette lettre, en sa plainte désolée, avec ses expressions d'une ardeur passionnée, nous confirme combien était aiguë chez tous les Berlioz cette « faculté de souffrir » dont parle quelque part l'auteur des *Troyens*.

« Le fil de ma vie n'est que la suite de celui de la vie de mon père : si on le coupe, les deux vies s'éteignent ! »

Paroles douloureusement prophétiques ! Mais c'est dans l'ordre inverse qu'elles se réalisèrent : car ce fut lui, le pauvre enfant, qui, treize ans après avoir écrit cet émouvant adieu à sa mère, s'en alla le premier ; et, dès lors, le père ne traîna plus que quelques mois d'une vie mourante.

Trois semaines après la mort de sa femme, le « musicien errant » reprit sa course : plus tard, une nouvelle série de lettres nous le montrera, dès le 23 mars 1854, prêt à repartir pour une nouvelle tournée de concerts.

J. T.

DANS LES PAYS LIBÉRÉS

Quand les Barbares, en mars dernier, opérèrent sur le front de la Somme la retraite forcée qu'ils qualifièrent de manœuvre géniale, ils exercèrent de si criminels ravages qu'ils purent se flatter d'avoir étouffé pour longtemps derrière eux toute espérance de vie.

Ce pays qu'ils abandonnèrent, nous venons de le visiter trois mois à peine après leur fuite. La transformation est saisissante. Des baraquements coquets abritent les villageois dont les hameaux ont été détruits. Les fermiers commencent à réparer leurs bâtiments à demi ruinés ; sur beaucoup de points, la terre a été labourée, ensemencée ; déjà des céréales y ondulent... Véritable changement à vue qui atteste l'effort émouvant de nos agriculteurs et l'admirable vitalité de la France.

C'est par Amiens que nous passâmes.

Cette ville souffre peu de la guerre. Un haut revêtement de sacs de terre protège contre les bombes des avions les sublimes sculptures de la cathédrale. Le Beau Dieu, le doux Messie d'amour qui présentait aux hommes le livre de la Bonne Nouvelle, ne consent plus à se laisser voir. Mais la grasse cité picarde est plus opulente que jamais. Elle offre repos et plaisirs à l'armée anglaise qui l'emplit de sa gaîté juvenile.

De là, nous gagnâmes l'ancien front. Des villages pulvérisés, des arbres déchiquetés, des enchevêtrements de ronces de fer,

des galeries, des sapes et nous voici aux tranchées de première ligne. Au delà : trente mètres de terrain libre. Le cœur s'arrête un moment. Pendant plus de deux ans, c'est ici que deux immenses armées se tinrent en échec, c'est ici que deux furieuses poussées s'usèrent l'une contre l'autre. Sur ces trente mètres, c'était le massacre. Aujourd'hui les carrioles des paysans filent allègres et sonores sur la route rétablie.

Les tranchées allemandes : les abris de béton sont bouleversés, retournés comme par des bêcheurs géants. A comparer le martelage de part et d'autre, on constate avec évidence combien les artilleries alliées furent plus meurtrières que celle de l'ennemi. Comment les Allemands osent-ils dire qu'ils sont partis de plein gré?

Il n'est point question de combler les tranchées évacuées. Le commandement militaire ne le permet pas. Il prévoit à tout hasard, le cas où il faudrait revenir occuper ces tanières délaissées. D'ailleurs sur une largeur de cinq ou six kilomètres de chaque côté du *no man's land* — la terre de personne — s'étend une zone catastrophique, lunaire, qui semble vouée à une éternelle stérilité. De mètre en mètre, les entonnoirs d'obus empiètent les uns sur les autres. Partout la terre végétale a été dispersée par les éclatements et le tuf est à nu comme un squelette sans chair.

D'après certains avis, il conviendrait de conserver au pays son aspect et d'entretenir les tranchées pour attirer les touristes. Ces galeries, où tant de sang ruissela, draineraient l'or apporté par les pèlerins du monde entier. Peut-être! mais en causant avec des paysans, nous avons noté que ce genre de profits leur répugne. Ils aimeraient bien mieux, dès qu'ils y seront autorisés, remettre ces champs en culture, dût-il leur en coûter dix années de sueurs pour les rendre à leur fécondité passée.

Le Santerre ! contrée bénie quand les moissons mouvantes la paraient d'une robe d'or ! Roye fut alors un des plus riches greniers de France. Ce n'est plus qu'un amoncellement de gravats. Seul, un débris de portail, qui sourit encore tristement, rappelle la charmante église qui fut un bijou de style gothique-Renaissance. Dans le nord de la Somme autour d'Albert, de Combles, de Bapaume, le chaos est tel que les

cultivateurs ne peuvent reconnaître ni leur maison, ni leur terre. Ils errent, ils ramassent des pierres pour aider leur mémoire ; ils se demandent : « Était-ce ici ou là? » Rien ne les renseigne. Plus tard, il faudra, d'après le cadastre, mesurer de nouveau les propriétés pour les attribuer à leurs maîtres. Force est donc de renoncer, au moins provisoirement, à reconstituer la zone qui fut dévastée par l'artillerie. Quand on l'a dépassée, on pénètre dans celle qui a été systématiquement ravagée par les Allemands. Là, on pouvait se mettre à l'œuvre. On n'y a pas manqué.

A tous les carrefours, des mines en sautant avaient creusé d'immenses entonnoirs profonds parfois de dix mètres et larges de vingt. Les ponts avaient été coupés. Des saignées avaient été pratiquées dans les canaux et des inondations avaient été tendues.

En moins de quinze jours, presque tout le réseau des chemins fut réparé. Malheureusement, sur les talus, gisent les rangées de beaux peupliers que les déments coupèrent sans nulle raison.

Des tombes, des tombes, partout des tombes ! Les Allemands alignèrent intentionnellement le long des routes les sépultures des Français tombés en août 1914, au cours de notre retraite. Ils voulurent ainsi impressionner les esprits. Ils prirent grand soin, au contraire, de reléguer leurs morts loin des regards au milieu des champs. Ils en ont enterré aussi dans les cimetières des bourgades. A Nesle, ils élevèrent d'emphatiques monuments funéraires qui imitent grotesquement les divines stèles attiques. Des soldats-sculpteurs taillèrent ambitieusement dans la pierre des guerriers assis qui se reposent après le combat et des lions glorieux qui montent la garde à leurs côtés.

Nous recueillerons pieusement les restes de nos héros et nous leur ferons de dignes funérailles. Mais parfois l'impatiente piété des parents s'insurge contre le règlement militaire qui interdit jusqu'à la fin de la guerre les exhumations dans la zone des armées. Tout dernièrement, dans une petite commune de la Somme, une mère et un père, sans mettre personne dans leur confidence, vinrent à la dérobée, comme des voleurs, griffer le sol avec leurs vieux doigts pour retrouver leur

enfant,... le revoir !... Ils le placèrent dans un cercueil qu'ils avaient péniblement apporté eux-mêmes et ayant ainsi mieux couché leur petit, ils le rendirent à la terre. Une paysanne pleurait en nous contant la scène.

C'est près des voies les plus fréquentées que les Allemands se sont livrés aux déprédations les plus affreuses. C'est dans les sites les plus apparents qu'ils ont saccagé, démantelé, rasé les villages avec le plus de frénésie. De même, s'ils firent sauter les châteaux historiques de Ham et de Coucy, c'est qu'ils visaient à l'effet. Ils voulaient qu'on en parlât.

Rétablir les communications était le soin le plus urgent. Les chemins de fer ont été réparés aussi vite que les routes. On a jeté de nouveaux ponts de bois. Les Allemands avaient emporté tous les rails. Seuls étaient restés fixés au sol les croisements, les aiguilles qu'il est plus difficile d'arracher. On a prélevé dans le midi de la France des rails à certaines lignes doubles et on les a utilisés dans l'Oise et dans la Somme.

Des gendarmes sagement soupçonneux contrôlent minutieusement les titres de circulation; des soldats distribuent les tickets.

D'un pas rapide, les habitants vont à leur ouvrage. On n'en voit point d'inoccupés. La tâche est immense et beaucoup manquent à l'appel. Les Allemands ont déporté dans leur pays nombre d'hommes encore robustes qu'ils astreignent sans doute là-bas à de dures fatigues. Pour échapper à cette mesure, quelques-uns de nos malins campagnards simulèrent des infirmités. Le maire de Gruny qui est fort ingambe contrefit le bancal. Pendant deux ans et demi, il ne marcha qu'appuyé sur des béquilles. Et comme Sixte-Quint élu pape, il les jeta aussitôt que l'ennemi eut tourné les talons.

La dernière infamie des Germains fut la plus atroce. En partant, ils emmenèrent avec eux des jeunes femmes et des jeunes filles. Que sont-elles devenues? On l'ignore.

Un vieillard, majestueux comme un prophète, tremble de fureur en nous faisant part de ses souffrances passées :

— J'ai déchargé *leurs* wagons. J'ai porté le ciment, les ronces de fer, les pieux pour *leurs* tranchées! Un jour que je n'en pouvais plus, une fripouille de petit lieutenant m'a giflé. Oui, une gifle, à moi, vieillard à barbe blanche !

Il nous parle du prince Eitel qui, personnellement, ordonna les dévastations les plus odieuses. Le ministère de la Guerre a d'ailleurs chargé un officier de noter les ravages spécialement imputables à ce fils de Guillaume II. Il est des comptes qu'il ne faut pas laisser prescrire.

D'autres habitants nous entretiennent des pièges que les Allemands ont montés avant de partir. Nul n'a oublié la tragique explosion de l'hôtel de ville de Bapaume. Elle fut provoquée par le passage d'une personne sur une marche dont le fléchissement déclencha une machine infernale. On nous cite un enfant qui, ces jours-ci, eut les doigts emportés par l'éclatement d'une grenade allemande cachée dans une boîte à ouvrage [1].

Par bonheur, beaucoup de ces embûches furent déjouées. Elles étaient surtout nombreuses dans les sapes profondes que les Germains ont creusées sous les villages et qui forment de véritables forteresses souterraines. Des fils téléphoniques laissés en place étaient attachés à des bombes dissimulées. Des casques abandonnés étaient reliés par une ficelle à des charges explosives. Le déplacement d'un sac de terre à l'entrée d'un gourbi devait faire détoner une douzaine de grenades. Il faut donc continuer à prendre garde. L'ennemi a reculé. Mais peut-être sa cruelle fourberie est-elle encore là, tapie, en embuscade.

Qui ne plaindrait les victimes d'une oppression sauvage qui se prolongea plus de trente mois? Les généreux Américains qui les avaient alimentées pendant l'occupation allemande n'ont cessé de leur venir en aide, et la ville de Washington, par exemple, s'est poétiquement instituée la marraine de Noyon.

Notre administration se montre à hauteur de ses devoirs. Le S. R. R. E. ne mérite guère que des éloges. Le S. R. R. E. c'est le Service de reconstitution des régions envahies.

Un matin, près d'un délégué de l'État, nous assistâmes au défilé des braves gens qui venaient le consulter. C'est un homme jeune qui témoigne d'un solide bon sens. Il fait penser à quelque cadi des *Mille et une Nuits*.

1. Pour que ce crime ne puisse être nié, nous invoquons le témoignage du docteur Braillon de Nesle qui a soigné l'enfant.

Un paysan lui disait :

— Mon voisin est absent. J'ai cultivé sa terre. J'y ai semé de l'avoine.

— Fort bien ! Il ne faudrait laisser aucun champ improductif.

— Je moissonnerai bientôt. Le maître ne revient pas. A qui sera la récolte?

— A vous.

Un autre qui voulait recouvrir sa maison dont le toit avait été enlevé se plaignait d'un bureaucrate qui refusait de lui délivrer plus d'une certaine quantité de carton goudronné. Voilà notre cadi qui se fâche :

— Ce bureaucrate est un âne ! Je vais l'inviter à vous donner gratuitement et sans compter tout ce qui vous est nécessaire pour rendre votre maison habitable.

Un troisième lui dit :

— Si je répare ma ferme, les dégâts ne paraîtront plus et je ne pourrai pas me faire payer mon indemnité de guerre. Ainsi me voilà les bras ballants jusqu'à ce que passe la commission chargée d'évaluer les dommages.

— Non, mon ami, ne l'attendez pas. Les mémoires de votre entrepreneur feront foi auprès d'elle.

L'armée anglaise et l'armée française, qui se partagent ce secteur, rivalisent de zèle pour porter secours aux habitants. Elles les ravitaillent partout où le commerce n'y suffit pas encore. Comme la main-d'œuvre fait défaut, les soldats collaborent aux travaux de culture.

Sollicité de prêter une équipe de ses hommes, un général anglais s'empressa d'obtempérer à cette requête :

— Tout pour la renaissance de la belle France meurtrie ! — s'écria-t-il... — Pourtant une chose est plus nécessaire peut-être... C'est de tuer du Boche !

Et il scandait flegmatiquement ces mots terribles en les répétant :

— Yes, tuer du Boche !

Il parlait de cette opération comme d'un sport, comme d'une chasse à la grosse bête. Il ajoutait :

— Les Boches qui seront tués ne meurtriront plus la belle France !

Un autre général anglais divise nos fonctionnaires en deux catégories : les gras et les maigres. Les maigres sont, à ses yeux, de véritables gentlemen. Il n'aime pas les autres.

Un fonctionnaire maigre le pria d'autoriser le retour de quelques cultivateurs :

— Volontiers, — répond l'Anglais, — mais où s'abriteront-ils? Les Huns ont détruit leurs demeures.

— Samedi prochain, — reprend notre administrateur, — je recevrai pour eux des baraquements que je ferai monter sur l'emplacement de leur village.

— Parfait ! Eh ! bien, pour vous témoigner mon amitié, samedi, je vous enverrai dix lorries (des camions militaires) qui transporteront les baraquements à destination.

Deux jours après, notre fonctionnaire apprend que la livraison des baraquements subira un retard d'une semaine. Il en avertit le général anglais :

— Oh ! — fait celui-ci, — comment tolérez-vous que des fournisseurs manquent à leurs promesses? C'est inconcevable ! Je vous ai promis, moi, de vous envoyer dix voitures samedi. Mes dix voitures viendront samedi. Elles resteront une heure devant votre porte ; ensuite, elles repartiront vides, puisque vous n'aurez pas reçu vos baraquements... Moi, je ne manque jamais à mes promesses !

Le seul spectacle de la magnifique armée britannique est un grand réconfort pour les civils qui vivent au milieu d'elle. Ils la comparent aux soudards qu'ils purent observer trop longtemps, hélas! Les Anglais sont âgés de vingt à trente ans au plus. Ils sont souples comme des lévriers. Leurs mâchoires carrées, toujours rasées de frais et qui semblent de marbre poli leur donnent une expression d'invincible ténacité. Dans leurs cantonnements ils s'entraînent sans cesse par les sports. Le football et la boxe, ce sont leurs deux grandes affaires. Et du matin au soir, ils sifflent des airs de gigue. Leur voisinage rendrait l'espoir aux âmes les plus affligées.

Au moment de l'invasion, la moitié environ de la population non mobilisable était restée dans la contrée. Les habitants qui en 1914 s'étaient enfuis reviennent chaque jour plus nombreux. Il est difficile de donner à ce sujet des chiffres

exacts, puisqu'ils changent sans cesse. Mais dès le 26 mai, c'est-à-dire deux mois seulement après la libération du pays, 1 523 personnes avaient demandé à être réintégrées dans l'Aisne, 3 615 dans l'Oise, et 3 010 dans la Somme.

Notre administration s'est d'abord préoccupée de faire curer et désinfecter les puits que les Barbares avaient emplis de fumier. Ensuite, comme nous l'avons dit, elle a préparé des abris pour les rapatriés. Près d'un village détruit, elle aligne une quinzaine de baraquements. Les pièces démontées de ces constructions sont expédiées par chemin de fer. Des soldats marocains les assemblent.

Un de ces bâtiments mesure environ trente mètres de façade. C'est la mairie-école. Un autre moins important est la cantine de ravitaillement, un troisième, le dépôt des meubles. Un quatrième est aménagé en poste de secours. Car le front n'est pas loin : on perçoit constamment la canonnade ; et les avions allemands franchissent assez fréquemment nos lignes. D'autres maisonnettes servent de logements. Les villageois y sont reçus à leur arrivée. Sur leur demande, on transporte ensuite leur chalet à côté de leur ancienne habitation ruinée. Aux indigents, l'État ne réclame qu'un loyer purement nominal d'un franc. Ceux qui ne sont point dénués de ressources s'engagent à acheter leur baraquement, qui leur est vendu à moitié de sa valeur. Ils ne versent d'ailleurs aucune somme : cette dette leur sera retenue sur leur indemnité de pertes.

L'autorité militaire met des chevaux en vente. Seuls, sont admis aux enchères, les paysans sinistrés ; autrement les maquignons s'adjugeraient toutes les bêtes. Les acquéreurs paient avec des bons dont le montant sera plus tard défalqué de la somme que leur allouera la commission des dommages.

Ils achètent de même des bestiaux, des instruments aratoires, des engrais, des semences, des plants de betteraves, des volailles... Dans de vastes enclos sont rangées des centaines de machines agricoles toutes neuves, toutes flambantes, rouges, jaunes, vertes, bleues.

Les cultivateurs font leur choix, attellent leurs chevaux à une charrue, à une faucheuse et l'emmènent joyeusement

à leur champ. On leur prêche la prudence. On leur dit que la terre recèle beaucoup d'obus qui n'ont pas éclaté :

— Bah ! — répondent-ils, — les obus ça se retourne comme de la salade.

Plusieurs d'entre eux ont déjà payé de leur vie leur témérité. Le coutre heurte un projectile. Attelage et conducteur sont anéantis. L'artillerie procède à des recherches qui éviteront ces accidents. Pour découvrir les obus cachés, on use d'un appareil qui rappelle la baguette des rabdomanciens. C'est un électro-aimant qu'on promène au-dessus de la terre et qui est influencé par toute masse métallique dont on l'approche. Sur les indications qu'il fournit, les artilleurs fouillent le sol et le débarrassent des engins meurtriers. Dans quelques endroits, on se garde de tout danger en appliquant le système Fowler. Il consiste à disposer aux extrémités d'un champ deux locomobiles qui, par deux longs câbles tirent à elles une charrue tantôt dans un sens tantôt dans l'autre.

Le ministère de l'Agriculture a envoyé dans l'Oise et dans la Somme des batteries de tracteurs américains auxquels on accroche des charrues à quatre socs. Ces appareils se déplacent à la vitesse d'un piéton qui allongerait le pas. Ils creusent quatre sillons à la fois. On pratique ainsi des labours sur de très grandes étendues, sans s'arrêter aux limites des propriétés. Cette méthode réalise une telle économie de temps et de main-d'œuvre que certainement les cultivateurs se syndiqueront pour continuer à y recourir après la guerre. L'épouvantable fléau aura du moins enseigné à nos paysans les bienfaits de l'outillage mécanique et du travail en commun. C'est en perspective un changement complet de leurs habitudes surannées.

Et voici maintenant le prodige. Dans beaucoup de vergers, les arbres fruitiers, les poiriers, les pommiers, les pêchers que les Allemands avaient sauvagement entamés à coups de serpe ou de hache, ne sont pourtant pas morts. On les a pansés avec tant de compassion qu'ils ont fleuri quand même et que maintenant les fruits grossissent sur les branches. Dans un jardin de Nesle, un vieux cerisier avait été presque entièrement scié et tombait contre un mur voisin. Il ne tenait plus que par quelques fibres. On l'a redressé, on l'a goudronné. Le mois

dernier, il disparaissait sous une resplendissante charge de gros rubis. C'est un symbole.

Comment, après la guerre, demande-t-on parfois, la France se relèvera-t-elle de cette effroyable épreuve? Comment? Une visite dans l'Oise et dans la Somme nous a donné la réponse. Le miracle qui s'opère à l'heure présente sur le terrain reconquis s'accomplira bientôt partout.

Oui, la terre oublie déjà. Les villages commencent à renaître. Mais nos beaux monuments qui nous les rendra? Notre jolie Péronne, qui la fera revivre?... Pas une maison debout! L'exquis hôtel de ville, mi-partie XVIe et XVIIIe siècles, penche et va s'effondrer : des lézardes décapitent les Salamandres de François Ier et zigzaguent à travers les bas-reliefs qui figurent les quatre grandes vertus antiques : *Temperantia, Prudentia, Fortitudo, Justitia.* Justitia! Dieu! qu'elle est lente à venir, la Justice!

Dans la haute église du XVe siècle, les gros piliers déracinés et comme pris d'ivresse s'étayent mutuellement. Les arcades ogivales s'élancent et, tranchées net, s'arrêtent en surplomb. Les clochetons s'inclinent en porte-à-faux. Les archivoltes rompues pendent aux voûtes comme des stalactites. On dirait qu'un génie extravagant, en déchiquetant ainsi l'énorme carcasse, a voulu narguer toutes les lois de l'équilibre.

On construira d'autres monuments après la victoire. D'autres, sans doute, mais ceux-là!...

Péronne, charmante Péronne, naguère si gracieusement blottie dans la boucle dormante de la Somme, tu fais maintenant songer, pauvre ville, à tes sœurs captives qui frissonnent comme des oiselets encore vivants dans les serres des rapaces.

PAUL GSELL

LE SOVIET DE PÉTROGRAD

I

De tous les organismes créés par la dernière Révolution russe, le Conseil des Soldats et des Ouvriers a le plus étonné l'opinion publique en France. Il ne répond à aucun des rouages auxquels nous a habitués la longue histoire de nos tourmentes révolutionnaires. Le langage tenu par ce Conseil dans ses manifestes nous a même effrayés, et notre inquiétude s'est parfois traduite par des appréciations injustes, ce qui a provoqué un mécontentement non dissimulé dans une partie de la presse russe.

Au moment où les deux démocraties unissent leurs forces pour vaincre un ennemi commun, quand elles tentent de réaliser, par un effort combiné, un idéal de justice internationale, il importe qu'elles s'expliquent et s'entendent.

Le malentendu provient d'abord d'une certaine méconnaissance de la mentalité russe, et de ce que nous faisons trop abstraction du passé des révolutionnaires russes, soudainement appelés à prendre la tête du mouvement; il provient aussi de ce que certains détails de la Révolution nous sont fort mal connus.

Commençons d'abord par expliquer ce qu'est le Conseil des Ouvriers et des Soldats, que l'on nomme en russe le *Soviet*, tout court. Il est une création spontanée, comme, dans les révolutions françaises, les gouvernements de l'Hôtel de Ville ; mais pour bien le comprendre, il faut se représenter exactement la marche de la Révolution russe.

Cette révolution n'a pas été l'œuvre unique de la *Douma*. La lutte de cette dernière contre le gouvernement tsariste, le duel de Milioukoff contre les ministres du tsar l'ont préparée, il est vrai ; mais elle a éclaté dans la rue. La Douma avait espéré canaliser le mouvement et faire accepter à Nicolas II un régime parlementaire à l'occidentale ; elle s'était ralliée à une monarchie constitutionnelle par l'organe de son président Rodzianko ; elle avait négocié jusqu'à la dernière minute avec la dynastie. Mais la Révolution, triomphante dans la rue, était déjà un fait accompli à Pétrograd quand les délégués de la foule se présentèrent au palais de Tauride pour demander à la Douma de se joindre au mouvement et même de se placer à leur tête.

De qui se composait cette foule? D'abord de bourgeois, hommes et femmes, qui protestaient contre la famine et contre le gâchis de l'approvisionnement; puis d'ouvriers qui s'étaient mis en grève pour soutenir la Douma que l'ancien régime venait de suspendre ; puis de soldats qui, au lieu de réprimer la révolte populaire, fraternisaient avec la foule et l'avaient aidée à venir à bout de la police montée, des agents de police et des mitrailleuses préparées par Protopopoff, lequel espérait, par un acte de provocation, pousser à l'émeute la foule et, à la faveur de la répression, décimer les forces organisées de la démocratie et la Douma elle-même.

Ce mouvement était d'abord désordonné et chaotique, laissé à lui-même par la Douma qui cherchait la solution ailleurs ; les chefs des partis socialistes en prirent la direction, et ils agirent d'après les précédents de la crise de 1905, en créant immédiatement un *Conseil des Ouvriers*. On ignore généralement qu'en octobre 1905, au milieu de la formidable grève des chemins de fer qui arracha à Nicolas II la charte constitutionnelle, un Conseil des Ouvriers s'était formé et avait essayé de diriger le mouvement gréviste. Ce Conseil eut un moment de puissance ; il parla d'égal à égal avec le comte de Witte, mais il échoua quand, abandonnant le terrain politique, il tenta de faire une révolution économique. Le Conseil fut alors décimé par des poursuites, et la crise avorta lamentablement en décembre sur les barricades de Moscou, où se fit sentir déjà l'action de Lénine.

Ce fut ce rouage que l'on reconstitua en pleine tourmente révolutionnaire le 4 mars (vieux style) 1917, d'après le principe suivant : un représentant était nommé par chaque millier d'ouvriers (de Pétrograd) et par chaque compagnie ou bataillon des soldats ayant participé à la Révolution. Bientôt le *Soviet* compta 2 000 délégués militaires et 800 délégués ouvriers. L'introduction de l'élément militaire a été dictée par l'expérience de la crise de 1905 où le mouvement populaire échoua, faute d'appui de la part de l'armée. Le *Soviet* décida de siéger à Pétrograd, au palais de Tauride.

Là, il se rencontra avec un comité élu par la Douma ou plutôt pris dans la Douma et dont la composition, au moins implicitement, fut soumise à l'approbation du *Soviet*. Ce Comité prit le titre de Gouvernement provisoire. Le *Soviet* ayant, de son côté, choisi dans son sein un comité exécutif, les premiers manifestes furent publiés au nom de ces deux comités. Kerensky formait un trait d'union entre eux, désigné à la fois par le *Soviet* et par le comité de la Douma.

Entre les deux comités, l'entente se fit d'abord très vite, dans l'angoisse et la fièvre de la Révolution. Tous craignaient en effet un retour offensif de l'ancien régime ; on savait que le général Ivanoff marchait sur Pétrograd ; on sentait la nécessité de se grouper autour du même drapeau. Goutchkoff — les éléments avancés du Conseil l'ont trop oublié — avait usé de son autorité pour empêcher les détachements qui arrivaient du front de faire acte d'hostilité contre la Révolution.

Les bases de l'entente furent les suivantes : déchéance de la dynastie des Romanoff, toute idée de régence étant écartée ; ajournement du choix d'une forme définitive de gouvernement jusqu'à la convocation de l'Assemblée constituante ; au point de vue de la guerre, abandon de toute idée de conquête et d'annexion, les buts de guerre de la nouvelle démocratie devant être : « guerre d'accord avec les Alliés pour aboutir à une paix universelle sur la base des droits des peuples de décider de leurs destinées ». Les buts de guerre ainsi stipulés ont été précisés dans une déclaration du 28 mars [1].

1. Voir, pour le détail de ces négociations, la brochure sur les premières journées de la Révolution, publiée en russe par M. V. Tchernoff, actuellement ministre de l'Agriculture dans le nouveau Gouvernement de coalition.

Le *Soviet* se compose de diverses fractions des partis socialistes, et notamment du « parti social-démocrate ». Ce parti qui adopte la formule marxiste de la lutte des classes comprend deux éléments : un dit maximaliste *bolchéviki*, opposé à toute collaboration avec un gouvernement bourgeois, adepte d'une action révolutionnaire systématique ; l'autre, minimaliste *mencheviki*, qui, depuis la crise de 1905, s'était déclaré en faveur d'une collaboration loyale avec la Douma. La scission entre ces deux fractions s'est affirmée au Congrès de Londres en 1909 ; elle a persisté, ranimée par des querelles intestines, et elle a éclaté plus forte que jamais après la Révolution de 1917.

Dans l'intervalle, l'élément modéré a obtenu la majorité. Le président et la majorité des vice-présidents du *Soviet* appartiennent à cette nuance. Les minimalistes sont soutenus par les « Socialistes-révolutionnaires » qui professent une espèce de communisme rural, prenant son point de départ dans le *mir* (propriété collective de la commune rurale en Russie). Par leurs origines et par leurs attaches ainsi que par leurs traditions, les socialistes révolutionnaires exercent une action particulière sur les masses rurales, notamment depuis la constitution d'un parti paysan, au cours de la première Douma qui avait compté près de 190 députés paysans. Les paysans, n'ayant pas de cadres à eux, avaient emprunté, pour les élections au second degré, ceux des Socialistes révolutionnaires et ils se fondirent plus tard dans le grand parti des travaillistes. Le terme « travailliste » fut employé pour la première fois à Saratoff, où l'on désigne par le terme *troudoviki* (travaillistes) ceux qui travaillent la terre ou qui vivent du produit de leur travail manuel dans les usines. Les travaillistes, représentés par Kerenski, celui qu'on appelle le Danton russe, les socialistes-révolutionnaires, ayant comme interprète Victor Tchernoff, se sont unis à la majorité modérée des social-démocrates avec, en tête, Tzeretelli, homme de grand talent, Sokoloff, homme de beaucoup d'énergie et de séduction, Tchkeidzé, un vétéran des luttes politiques, qui préside le *Soviet* de Pétrograd et qui a été également désigné pour présider le Congrès de tous les Soviets régionaux, récemment clos.

Le *Soviet*, ainsi défini dans sa composition et dans ses tendances, a créé des sections, dont l'une s'occupe des questions de politique extérieure. C'est elle qui a élaboré l'appel aux peuples au nom des socialistes russes et la convocation à une conférence internationale.

Le *Soviet* a un organe qui s'appelle *Izwésti*, bulletin ou « Informations », dans lequel sont publiées les décisions officielles du comité et aussi — il ne faut pas l'oublier — des articles de collaborateurs qui expriment leurs opinions particulières et n'engagent pas la majorité. De ces articles, on a parfois détaché des fragments pour en faire endosser les tendances à tout le *Soviet*, d'où des erreurs et des confusions regrettables.

A peine organisé, le *Soviet* a obtenu des adhésions dans toutes les régions de la Russie, où d'autres soviets ont été créés, avec la même composition, comprenant à la fois des ouvriers et des soldats, parfois des officiers; souvent, ces derniers ont formé un conseil à part.

D'autre part, reprenant également une tradition établie en 1905, des congrès paysans ont commencé à fonctionner, avec l'encouragement des soviets; ils représentent plus spécialement les aspirations des masses rurales.

L'armée a reçu le droit de nommer des délégués pris dans chaque compagnie ; ils ont tenu des congrès, pris des résolutions.

Entre ces divers rouages, un lien s'est établi ; les délégués de l'armée gravitent autour des soviets, et notamment autour du *Soviet* de Pétrograd qui, groupant ainsi autour de lui les ouvriers organisés et les délégués de l'armée, c'est-à-dire les forces agissantes des masses révolutionnaires, dispose d'une grande puissance. Le Gouvernement provisoire, sans son aide, ne pouvait gouverner et unifier la Russie nouvelle.

Mais comment ces deux pouvoirs allaient-ils s'entendre? En vertu de ses principes classiques, le parti socialiste ne pouvait pas participer au pouvoir; il ne pouvait que contrôler; mais ayant le pouvoir effectif ou, si l'on veut, la force, son pouvoir de contrôle frisait de très près le gouvernement.

Le *Soviet* de Pétrograd s'est très énergiquement défendu de toute idée de s'immiscer dans le pouvoir et de créer un dua-

lisme. Son point de vue a été le suivant : il représente des tendances socialistes ; il se rend compte que la société russe n'est pas mûre pour le collectivisme ni pour l'internationalisme ; par sagesse, il ajourne la réalisation de l'intégralité de ses idées sociales ; il s'engage à prêter au Gouvernement provisoire toute l'autorité morale et matérielle nécessaire en vue d'organiser le pays ; mais il lui demande la liberté de la presse, celle des réunions et surtout une certaine politique internationale. A ces conditions il prêterait et maintiendrait son concours.

Un conflit ne tarda pas à se produire. Le 18 avril (vieux style), Milioukoff, dans une célèbre déclaration, fit connaître que le nouveau Gouvernement entendait maintenir les conventions passées par l'ancien régime ; alors des troubles éclatèrent à Pétrograd. Lénine voulut renverser le Gouvernement ; il échoua, mais le Gouvernement provisoire dut subir un remaniement et accepter une nouvelle formule de politique extérieure, ou plutôt revenir à celle du 28 mars. En revanche, le *Soviet* a assumé, sans peut-être prévoir toutes les conséquences qui allaient en résulter, la responsabilité du pouvoir; il a délégué cinq membres pour prendre place dans le nouveau Gouvernement. L'entente se fit dans la nuit du 4 au 5 mai, à 2 heures.

Désormais, le *Soviet* nous apparaît sous un double aspect : il fait partie intégrante du Gouvernement et, à ce titre, use de son prestige et de son influence pour l'appuyer auprès du pays ; d'autre part, il représente le socialisme organisé, et c'est à ce titre qu'il a obtenu du Gouvernement russe le droit de convoquer une conférence internationale dans un pays neutre pour préparer la liquidation de la guerre avec, comme objet, la paix universelle.

II

Le *Soviet* a formulé ses idées directrices dans un manifeste du 14 mars 1917 (vieux style) et dans une série de documents dont la pensée dominante est la suivante :

La Russie ne saurait penser à une paix séparée qui serait

une honte pour la démocratie russe et pour l'Internationale. Seule, une paix universelle peut résoudre le problème de la guerre. La paix doit avoir pour base le droit des peuples à disposer de leurs destinées, et exclure toutes contributions et indemnités. En attendant cette paix, l'armée doit garder toute sa force combative et être prête à l'offensive.

Comme moyen pratique d'arriver à cette paix, le socialisme russe, agissant comme organe de l'Internationale, convoque une conférence internationale, où doivent s'élaborer les principes du nouveau droit international. Le public, en Europe, a vu dans cet appel à la paix universelle un acte déplorable ; il lui a attribué l'inaction de l'armée russe et les désertions en masse. On a été jusqu'à insinuer que le *Soviet* penchait pour une entente avec l'Allemagne. Les documents que nous citerons, et qui datent du mois de mars 1917, prouvent que cette opinion est complètement erronée et qu'au contraire le *Soviet* a usé de toute son autorité pour maintenir les soldats dans les tranchées, pour leur faire comprendre que désormais, la guerre n'étant plus une guerre de conquête, mais une guerre d'émancipation, en vue d'établir les bases d'une paix durable et bienfaisante, les soldats de la Révolution doivent déployer plus de bravoure que jamais.

Il s'est trouvé qu'en fait le *Soviet* a été meilleur psychologue que les observateurs étrangers : tandis que la prise de Constantinople, l'annexion de la Galicie n'enflammaient plus l'imagination des soldats et des masses révolutionnaires, l'idée de faire ce que les révolutionnaires appellent, dans leurs documents, une « guerre d'émancipation » les a ramenés dans les tranchées, a maintenu la discipline et les a conduits dans les batailles où, d'après l'aveu des communiqués allemands, les soldats russes se sont montrés plus braves que jamais.

On verra par la succession des extraits qui vont suivre comment, à mesure que le *Soviet* s'employait à démontrer la nécessité d'une guerre offensive, il multipliait ses efforts pour hâter la convocation d'une conférence internationale : à la date du 30 juin, les journaux annoncent que les délégués du *Soviet* partent pour Stockholm ; et le 1er juillet se déclenche l'offensive russe en Galicie ; le 2 juillet, le *Soviet* de toutes

les Russies envoie une adresse enthousiaste à l'armée en répétant la formule : « Maintenant que vous êtes sûrs de vous battre pour une cause juste, remplissez votre devoir vis-à-vis du pays, de la Révolution et de l'Internationale. »

Cette idée, précisée et complétée après un contact avec les socialistes de l'Entente, a été celle de la majorité du *Soviet*.

III

Suivons cette pensée du *Soviet*. Elle apparaît très nette dans le manifeste du 14 mars. Mais ce manifeste est précédé d'articles dus à des collaborateurs divers.

Un de ces articles s'intitule : *la Guerre contemporaine*. Après avoir déclaré, conformément aux principes du parti, que « les masses populaires ont été entraînées dans la guerre contre leur volonté », il continue :

> Nous devons déclarer que nous ne voulons pas répandre notre sang pour l'intérêt des classes dominantes. Sans doute, nous ne voulons pas subir le joug de l'Allemagne, mais nous n'avons pas besoin de faire la guerre uniquement pour conquérir de nouveaux territoires. De notre côté, nous ne pouvons pas contraindre les classes gouvernantes en Allemagne, et Guillaume et ses alliés, à renoncer à leurs projets de conquêtes. Il ne nous reste qu'à faire appel aux prolétaires et aux travailleurs allemands et austro-hongrois pour les convier à exercer sur leurs gouvernements une pression énergique en vue de les obliger à renoncer à leurs projets de violence et de conquêtes. Par-dessus la tête des gouvernants, les travailleurs doivent essayer de trouver une base pour la paix future... Il ne peut pas être question de faire une paix avec Guillaume et son gouvernement. Tant que le gouvernement de Guillaume menace la Russie, la continuation de la guerre est inévitable. Nous ne pouvons conclure la paix qu'avec le peuple allemand, quand il aura forcé son gouvernement à déposer les armes. Nous ferons le même appel aux masses ouvrières et populaires de l'Entente, et ce n'est que quand le droit de discuter les conditions de la paix passera entre les mains des peuples qu'on pourra songer à mettre fin à la guerre [1].

Cet article, conforme à la doctrine socialiste sur les rapports internationaux, n'est pas une déclaration gouvernementale ;

1. Voir *Publications du Soviet*, n° 11.

c'est seulement une opinion exprimée dans le journal du *Soviet* et cette opinion est révolutionnaire à l'extrême : elle repousse, pourtant, l'idée d'une paix séparée.

Cette opinion s'inspire de l'espérance que la Révolution russe aura une répercussion retentissante en Allemagne, et y entraînera les masses ouvrières à une action révolutionnaire contre la dynastie des Hohenzollern. Mais cet espoir du début est suivi d'une déception qu'un article du 14 mars nous révèle ; il a pour titre *la Russie et l'Allemagne* :

La Russie démocratique, sans distinction de partis, attend avec impatience des nouvelles de la répercussion de la Révolution russe en Allemagne. Jusqu'à présent, les nouvelles sont maigres. A Dresde et à Leipzig, et dans quelques autres villes, il y a eu des manifestations populaires ; un radio, que nous croyons émaner des social-démocrates allemands, nous est arrivé, contenant ces mots : « Salut, camarades ! Hourrah » ; mais c'est tout. Notre fête de délivrance est obscurcie par les horreurs de la guerre... Si la noblesse prussienne et la dynastie de Hohenzollern réussissent à maintenir dans les liens de la discipline le prolétariat allemand, ils tenteront demain de se forcer un passage jusqu'à nous pour annihiler les effets de la Révolution russe et ramener l'ancien régime. Les Hohenzollern redoutent la contagion de l'exemple. Mais que, sur ce point, il n'y ait pas l'ombre d'un doute : pour lutter contre ce danger, la Russie révolutionnaire et républicaine ne ménagera aucun effort, parce qu'elle ne connaît point de pire sort que celui de retomber sous le talon ensanglanté des Romanoff ramenés par les Hohenzollern.

Ainsi s'affirme l'idée que l'écrasement du militarisme prussien peut seul garantir la Révolution russe contre un retour offensif de l'ancien régime; et l'auteur continue :

Ce serait d'une suprême naïveté que de croire qu'il suffirait du simple fait de la Révolution russe pour pousser les prolétaires allemands vers une démarche révolutionnaire, rien que par sympathie pour la Révolution russe. Il faut se dire sans ambages que le prolétariat allemand ne peut être poussé vers une révolte que par une double cause : une crise intérieure et la situation extérieure.

Dès lors le plan mûrit : il faut laisser entendre aux révolutionnaires allemands que l'armée russe ne profitera pas d'une révolte en Allemagne pour tomber sur leur pays et que, d'autre part, la crise intérieure n'empêchera pas l'armée russe de se défendre contre tout agresseur. Il faut donc, après

avoir démocratisé cette armée, la garder plus forte que jamais pour défendre la cause de la Révolution ; mais en même temps il faut donner au monde l'impression que tout ce qui est humainement possible sera fait en vue d'abréger la durée de la guerre.

Nous arrivons ainsi au célèbre manifeste signé par le *Soviet*, à la date du 28 mars (nouveau style).

Ce manifeste accuse une double tendance. Il s'adresse « aux peuples de l'univers ». C'est donc un appel aux nations qui rappelle le grand cri jeté par la Révolution française. Et c'est en effet de cet exemple que les membres du comité se sont inspirés. Un des orateurs du *Soviet*, Stekloff, l'a dit très nettement en faisant allusion à toutes les révolutions françaises, notamment à celle de 1848 qui a provoqué une émotion profonde, même en Allemagne et en Autriche, et que, seule, l'intervention de Nicolas Ier semble, d'après lui, avoir rendue stérile [1]. Mais, d'autre part, le manifeste débute par ces mots d'une inspiration nettement socialiste : — Camarades et prolétaires de tous les pays — et finit par ceux-ci, connus depuis le fameux appel de l'Internationale en 1864 — Prolétaires de tous les pays, unissez-vous — qui, comme nous avons eu l'occasion de le démontrer, sont dus à l'initiative des socialistes français, dont la tendance constante a été de donner une portée universelle et internationale à leurs manifestations démocratiques [2].

Le document poursuit :

Nous, ouvriers russes et soldats, nous vous annonçons le grand événement de la Révolution russe et nous vous adressons nos vœux enflammés... Notre victoire est une grande victoire de la liberté universelle et de la démocratie. Le Gouvernement russe n'est plus le pilier principal de la réaction universelle et le gendarme de l'Europe... Consciente de sa force révolutionnaire, la démocratie russe déclare que, de tout son pouvoir, elle s'opposera à la politique de conquête des classes dominantes, et elle appelle toutes les nations de l'Europe à des efforts combinés en vue des démarches en faveur de la paix universelle. Et nous nous adressons aussi à vous, frères prolétaires de la coalition austro-hongroise et, avant tout, au prolétariat germanique. Depuis le commencement de la guerre, on a essayé de vous persuader que, prenant les armes contre la Russie autocratique, vous

1. Voir *Informations du Soviet*, n° 18.

2. Voir notre *Histoire du Parti républicain au Coup d'État et sous le Second Empire*, p. 439.

défendiez la culture de l'Europe contre le despotisme asiatique. Beaucoup d'entre vous ont vu, dans ce fait, la justification de l'appui que vous avez prêté à la guerre. Désormais, ce prétexte n'existe plus ; la Russie démocratique n'est plus une menace à la liberté et à la civilisation... Nous défendrons énergiquement notre propre liberté contre toutes les tentatives réactionnaires, aussi bien extérieures qu'intérieures. La Russie révolutionnaire ne reculera pas devant les baïonnettes de l'envahisseur et ne se laissera pas écraser par une force extérieure ; nous vous appelons ! Secouez, vous aussi, à notre exemple, le joug de votre pouvoir semi-autocratique... ; n'acceptez plus d'être un instrument de conquête entre les mains de vos rois, de vos propriétaires fonciers et de vos banquiers ; par des efforts combinés, tâchons de mettre fin à ces sanglants massacres qui souillent l'humanité et qui attristent les grands jours de la naissance de la liberté russe.

Que l'on note bien que ce manifeste n'est pas dû à l'inspiration de Lénine, qui n'était pas encore arrivé en ce moment en Russie. Le rédacteur et l'auteur du manifeste et des résolutions qui l'ont suivi est Tzeretelli, le ministre des Postes et Télégraphes, qui, dans le Gouvernement actuel, a montré, avec Kerenski, le plus de sens gouvernemental. Le manifeste a été suivi de commentaires, de réserves et de discussions, et c'est là que Tzeretelli a eu l'occasion d'expliquer sa pensée :

Dans cet appel aux nations de l'univers du 14 mars, le Conseil des Ouvriers et des Soldats annonçait la ferme intention de la démocratie russe de réaliser, dans le domaine de la politique extérieure, les principes de liberté et de justice qu'elle est décidée à appliquer dans sa vie intérieure... Mais ces conditions ne sont pas encore réalisées et, tant que dure la guerre, la démocratie russe reconnaît que l'ébranlement de l'armée, l'affaiblissement de sa force, de sa stabilité, de son aptitude aux opérations actives seraient le plus grand coup qu'on pourrait porter à la liberté et aux intérêts vitaux du pays. Précisément pour défendre énergiquement la Russie révolutionnaire contre toutes les atteintes du dehors, pour lui permettre d'opposer une résistance résolue à toutes les tentatives faites pour arrêter son développement, le Conseil des Ouvriers et des Soldats appelle la Russie démocratique à mobiliser toutes les forces vives du pays, afin de renforcer le front et l'arrière : cela est impérieusement exigé, dans les moments que nous traversons, pour assurer le succès de la Révolution russe. Le Conseil des Ouvriers et des Soldats fait un appel pressant aux ouvriers de toutes les usines, aux employés des chemins de fer, des mines, des postes et télégraphes et de toutes les autres entreprises qui travaillent pour l'armée, afin de mener le travail avec la plus grande intensité. Non seulement les conquêtes écono-

miques des classes ouvrières et leurs efforts légitimes vers d'autres améliorations ne doivent point affaiblir la force de leur labeur, mais au contraire ils doivent pousser l'intensité de leurs forces productrices jusqu'à leur extrême limite, en vue d'assurer le nécessaire et aux populations et à l'armée.

Même ainsi précisé et éclairé, l'appel sembla dangereux, notamment à la fraction du Conseil composée de militaires : une fraction de l'armée ne serait-elle pas tentée d'interpréter l'appel comme le signe précurseur d'une paix bâclée ? Cette confusion se produisit en effet : des soldats en avertirent les membres du *Soviet*; pour bien faire comprendre le sens de l'appel, Tzeretelli dut déclarer :

...Jusqu'à ce moment, nous demandons aux soldats et aux ouvriers de rester à leur poste et d'observer les principes de l'organisation militaire ; les soldats ne doivent pas se contenter de défendre la frontière, ils doivent prendre l'offensive, s'il est nécessaire. Il n'est pas question, pour la Russie, de déclarer son désir d'entrer en paix avec l'Allemagne par-dessus la tête des Alliés. Ce n'est pas le chemin que la démocratie russe veut suivre, que l'Internationale nous recommande. Il ne s'agit pas pour nous de quitter les rangs de nos alliés ; *jamais la démocratie russe n'a placé la question sur ce terrain ;* ce serait néfaste pour la Russie révolutionnaire, parce qu'alors elle serait obligée de conclure une paix honteuse, parce qu'alors, restée seule face à face avec la coalition ennemie, elle serait écrasée ; ce ne serait même pas dans l'intérêt de l'Internationale, parce que l'Internationale est intéressée à la cessation de la guerre en général... Si nous entrions en pourparlers avec l'Allemagne par-dessus la tête des Alliés, nous aurions volontairement abandonné une arme puissante et nous adopterions une tactique qui *couvrirait de honte et d'infamie et la Russie révolutionnaire et l'Internationale.*

Le compte rendu sténographique ajoute que ces déclarations de Tzeretelli ont été saluées par une tempête d'applaudissements [1].

Ces déclarations, remontant à plus de deux mois, se sont retrouvées identiques dans le langage que les journaux ont prêté au même Tzeretelli à la fin de juin. *Sachons donc que, depuis le commencement, le Soviet dans son immense majorité*

1. Voir *Informations du Conseil des Ouvriers et des Soldats*, compte rendu sténographique, n° 34, 20 avril 1917.

et Tzeretelli particulièrement, qui en est l'expression et l'organe, n'ont jamais varié sur ce point précis.

C'est encore à cette même date que Tzeretelli a prononcé ces paroles :

Qui doit décider s'il y a lieu de passer à l'offensive ou que l'attaque est nécessaire? Est-ce aux soldats de scruter dans chaque cas la nature de l'opération? C'est seulement au point de vue politique que nous disons que nous ne faisons pas une guerre de conquête ; il serait désastreux que les soldats nous comprennent comme leur conseillant de s'abstenir de toute opération offensive.

Désormais, la guerre sera définie *guerre pour la liberté.* C'est le titre de l'article paru en première page dans les *Informations du Soviet* du 17 mars 1917. En voici un extrait :

N'est-ce pas, camarades soldats, ne vaut-il pas mieux remplacer le mot d'ordre obscur et comportant des interprétations contradictoires « la guerre jusqu'à la victoire », par un autre mot qui exprime plus complètement notre pensée : « guerre pour la liberté »... Par le viril courage de nos cœurs qu'a enflammés la victoire remportée sur l'ancien régime, *nous allons rendre invincible l'armée russe qui a été désorganisée par la maladresse criminelle de l'ancien régime.* Et, ayant reconquis notre liberté, nous allons accomplir la grande œuvre de l'émancipation de tous les peuples.

Pour faire ressortir plus complètement la tendance et l'esprit du *Soviet*, il faut faire remarquer que son *Bulletin* insérait les résolutions votées par d'autres corps, qui insistaient sur la nécessité de vaincre l'Allemagne en vue de consolider les libertés russes : par exemple, une résolution votée par les délégués des officiers de Pétrograd, de la flotte baltique et de quelques autres détachements, qui s'étaient déclarés pour la Révolution dès le premier jour :

Le Conseil des députés des officiers décide de conduire la guerre contre le militarisme allemand jusqu'à la victoire, de lutter contre les tentatives de la contre-révolution d'où qu'elle vienne ; de saluer l'entente intervenue entre le Conseil des Ouvriers et des Soldats et le Gouvernement provisoire ; d'envoyer des vœux à l'armée active et à la flotte, les assurant que l'arrière travaille avec énergie et sans aucune interruption pour leur fournir les approvisionnements nécessaires, tout en veillant aux libertés conquises.

Les mêmes tendances s'affirment dans une résolution votée par les soldats, officiers et étudiants réunis dans la grande salle de l'Institut technologique, le 16 mars 1917 [1] :

Proposer au Comité exécutif des Soldats et des Ouvriers de publier un appel aux ouvriers de toute la Russie, en vue de faire un effort suprême pour intensifier au plus haut degré la production des munitions nécessitées par la défense nationale ; demander à toutes les parties de l'armée et de la flotte de renforcer leur puissance combative ; aux paysans et à toutes les classes laborieuses de la population, d'aider le front dans la cause de la défense des libertés russes *contre Guillaume et Charles* ; consacrer toutes les forces à la consolidation et à l'élargissement des libertés conquises, en se plaçant sous l'égide du Conseil des Soldats et des Ouvriers.

Conformément à ces suggestions, le *Soviet* est en effet intervenu pour régler des conflits entre les patrons et les ouvriers, et pour obtenir de ces derniers la cessation des grèves, la reprise immédiate du travail dans les usines, celles surtout qui travaillaient pour la défense nationale. Et toutes les fois qu'une insinuation était lancée contre les ouvriers de Pétrograd, prétendant que, dans un intérêt égoïste de classe, ils compromettaient la défense du pays, le *Soviet* intervenait pour vérifier le fait, pour envoyer des délégués de l'armée dans les usines ; il publiait le résultat de ces enquêtes dans son *Bulletin*. Un de ces documents mérite d'être cité ; c'est un appel, lancé le 17 avril 1917, par 203 délégués pris dans toutes les parties de la première armée :

Dans les jours mémorables de la Révolution, nous, soldats, nous avons combattu côte à côte avec vous, ouvriers... Par nos efforts communs, nous avons conquis la liberté. Mais cette liberté est menacée par l'ennemi extérieur et intérieur... Le premier, s'il arrive à forcer les tranchées, donnera la main à notre ennemi intérieur, pour nous imposer une double chaîne... Camarades ouvriers ! la plupart d'entre nous sommes des prolétaires comme vous... Nous vous prions de ne pas remettre à l'ordre du jour, d'un seul coup, toutes les questions ; usez de la liberté pour améliorer votre sort, mais n'abandonnez pas le travail, car l'ennemi vigilant est tout près. — *Signé :* Président, Tchentzof ; secrétaire, Romanoukha.

1. Voir *Informations du Soviet*, n° 18.

Voilà qui n'est pas mal parlé pour une prétendue armée de déserteurs. Et voici les constatations faites par des délégués :

Camarades citoyens ! Notre cœur saigne à entendre les insinuations diffamatoires des gens qui prétendent que les ouvriers, dans un intérêt de classes, ont négligé la défense nationale. Nous avons fait le tour de toutes les usines de Pétrograd, sous le tonnerre des machines ; nous avons nous-mêmes entendu et vu nos frères ouvriers travailler à la fabrication de tout ce qui est nécessaire à l'armée moderne. Nos frères ouvriers nous disaient, *avec des larmes dans les yeux*, que toutes leurs forces, toute leur vie, ils les donneraient pour le bien de la société et de l'armée. Nos frères ouvriers n'ayant pas de pain, ayant faim, se procurent des vivres par n'importe quel moyen, et pas un grain de la matière qui leur est confiée n'est perdue pour la production... ; tout est utilisé et la quantité et la productivité ne font qu'augmenter de minute en minute... A toute la Russie, nous adressons cet appel : ne croyez pas à ces inventions mensongères ; sachez que, seuls, les agents provocateurs vous disent le contraire. Frères ouvriers, nous qui avons vu *vos larmes sacrées d'indignation*, offensés que vous êtes dans votre dignité de citoyens, nous porterons dans les tranchées la nouvelle joyeuse que nos frères sont dans les ateliers et que la liberté de la Russie n'a rien à redouter[1].

IV

Ayant nettement tracé son programme, le *Soviet* va essayer de le faire passer dans le domaine de la pratique. Les circonstances l'ont forcé à participer plus étroitement au pouvoir qu'il ne l'aurait voulu. Le souci de renforcer l'esprit combatif de l'armée se manifeste d'une façon plus nette à partir du jour où cinq de ses membres ont consenti à faire partie du Gouverdement provisoire ; mais à mesure que l'activité militaire semble ainsi constituer la partie essentielle de son programme, il affirme de plus en plus énergiquement son désir de convoquer une conférence internationale, afin de se mettre en rapport avec les socialistes de tous les pays, pour élaborer un programme commun de paix universelle.

Une section spéciale, comme nous avons vu, a été formée par le *Soviet* pour s'occuper des questions extérieures ; en

1. Voir *Informations du Conseil des Ouvriers et des Soldats*, n° 32.

vertu d'une entente avec le Gouvernement provisoire, elle se réserve le droit de faire des communications directes à l'étranger [1]. Le 24 avril (vieux style), la section des Affaires extérieures envoie, par l'intermédiaire de l'Agence télégraphique de Pétrograd, une communication en Grande-Bretagne, en France, en Italie, en Suisse et en Suède, par laquelle elle invite les représentants des majorités et des minorités socialistes à se rendre à Pétrograd. En même temps, par l'intermédiaire du ministère des Affaires étrangères, elle adresse aux Gouvernements britannique, français et italien, une dépêche ainsi conçue : « Le comité exécutif du *Soviet* exprime l'espoir que les Gouvernements... prêteront tout leur appui pour seconder le voyage de Russie aux délégués invités par le comité exécutif à Pétrograd du parti social-démocrate et des représentants des partis ouvriers... »

Le 26 avril, la même section a fait connaître en Grande-Bretagne, en France, en Italie et en Suède la décision du comité du *Soviet* de convoquer une conférence internationale dans un pays neutre. En mai, le comité a publié un nouvel appel aux socialistes de tous les pays, pour exposer le programme de la future conférence. Le document débute comme suit :

La Révolution russe est née dans la tourmente de la guerre mondiale. Cette guerre est un crime monstrueux des impérialistes de tous les pays... La Révolution russe est une révolution de travailleurs, d'ouvriers et de soldats ; elle n'est pas seulement une révolte contre le tsarisme, mais aussi contre les horreurs de ce massacre universel... Ce n'est pas seulement une révolution nationale, mais aussi la première étape d'une révolution internationale qui mettra fin à l'opprobre de la guerre, qui rendra la paix à l'humanité. Dès sa naissance, la Révolution russe a consciemment poursuivi cette tâche... *La démocratie révolutionnaire de Russie ne veut point entendre de paix séparée* qui laisserait les coudées franches à la coalition austro-hongroise. Elle sait qu'une pareille paix serait une trahison à la cause de la démocratie de tous les pays qui se trouverait livrée pieds et mains liés à l'impérialisme triomphant. La Russie sait qu'une pareille paix amènerait la défaite militaire des autres pays et établirait pour longtemps en Europe des idées de revanche, la laisserait hérissée de baïonnettes comme elle l'était après la guerre franco-allemande de 1870 et rendrait inévitable une nouvelle guerre dans un avenir

1. Voir *Bulletin du Soviet*, n° 22.

prochain... La démocratie révolutionnaire russe fait appel avant tout aux socialistes des pays alliés. Vous ne devez pas laisser parler dans la solitude la voix de notre Gouvernement provisoire. Vous devez forcer vos Gouvernements respectifs à déclarer catégoriquement et clairement qu'ils acceptent comme base de paix la formule « pas d'annexions ni de contributions » et le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Vous donnerez ainsi à notre armée révolutionnaire, qui a inscrit sur son drapeau : « Paix parmi les peuples », la certitude que ses nouveaux et sanglants sacrifices ne seront pas vains. Vous lui donnerez la possibilité de remplir sa nouvelle tâche de lutte avec toute l'ardeur de son enthousiasme révolutionnaire. Vous renforcerez en elle la foi que, en défendant les libertés conquises par la révolution, elle lutte aussi pour les intérêts de la démocratie internationale. Vous obligerez les Gouvernements des pays ennemis, ou à renoncer définitivement et sans retour à toute politique de conquête ou de violence, ou à avouer publiquement ces desseins criminels et à déchaîner sur leurs têtes la juste colère des peuples.

Le même document, s'adressant aux socialistes austro-hongrois, les interpelle dans ces termes :

Vous ne pouvez pas admettre qu'à la faveur de la joie qui s'est emparée de l'armée russe, vos Gouvernements massent toutes leurs armées sur le front occidental pour écraser d'abord la France et se précipiter ensuite sur la Russie, sauf à être plus tard vous-mêmes victimes du même nœud coulant qui étranglera la démocratie internationale[1].

On voit que le langage de ce dernier manifeste diffère quelque peu du premier. C'est que, dans l'intervalle, le *Soviet* s'est trouvé en présence d'un sentiment plus clair de sa responsabilité, et d'autre part il a eu le temps de prendre contact avec des socialistes français. La mission d'Albert Thomas, d'Henderson et de Vandervelde a également commencé à produire ses effets.

Quel a été l'état d'esprit auquel les délégués ont eu à faire face, quelles ont été les difficultés qu'ils ont eues à surmonter? C'est encore au *Bulletin du Soviet* que nous laissons le soin de l'exposer. Sous le titre : *la Nouvelle victoire de l'internationalisme*, nous trouvons ces lignes :

On sait que, jusqu'à présent, les tentatives de convoquer une conférence internationale des socialistes se sont heurtées à la résis-

1. Voir *Bulletin du Soviet*, n° 55.

tance des partis socialistes belge, français et anglais. Les représentants de ces partis, dont deux appartiennent à des pays envahis, se refusaient obstinément à toute rencontre avec les social-démocrates allemands. Cet état de choses continua jusqu'à la grande Révolution russe, qui la dernière a donné une grande impulsion à l'idée de la renaissance de l'Internationale... De tous les coins sont venus des saluts et des délégués pour se rendre compte de la réalité russe... Il y a quelques semaines, sont venus à Pétrograd des délégués des majorités socialistes d'Angleterre et de France. Les attaches de ces délégations avec les Gouvernements français et britannique dès le commencement ne faisaient pas de doute, et cela nous donnait l'espoir de nous entendre avec eux sur le terrain d'une plate-forme internationale. Des pourparlers engagés entre eux et le comité exécutif, il résultait en apparence qu'ils acceptaient notre programme, mais en fait il était visible que leur sympathie allait ailleurs. On se rendait bien compte qu'ils n'appréciaient pas assez l'influence du triomphe de la démocratie révolutionnaire en Russie et qu'ils ne savaient pas de quel degré de confiance le *Soviet* jouit auprès des masses laborieuses en Russie. Au cours de la première visite faite au *Soviet* de Pétrograd, l'entente définitive a été impossible : ils ont voulu obtenir des explications sur les termes : « sans annexions ni indemnités » dans le sens qui leur était désirable. Le Comité tenait, avant tout, à apprendre d'eux s'ils étaient disposés à assister à une conférence internationale où les socialistes de tous les pays seraient à même de résoudre entre eux les questions litigieuses et d'élaborer les conditions d'une paix solide basée sur des principes de droit et de justice... Ayant eu l'occasion de voyager en Russie et au front, les délégués français et anglais ont pu s'assurer que le Conseil des Soldats et des Ouvriers exprimait l'état d'esprit des masses laborieuses en Russie... En même temps et pendant leur absence de Pétrograd, le courant pacifiste est devenu plus intense en Europe et notamment les minorités française et anglaise des partis socialistes, contrairement aux décisions des majorités, ont décidé de prendre part à une conférence internationale convoquée d'abord par les camarades hollandais, et actuellement par le *Soviet*... Après de nombreux pourparlers avec le comité exécutif, les délégués français et anglais, satisfaits des explications et des dernières déclarations du *Soviet*, ont déclaré d'abord qu'ils se chargeaient d'amener leurs camarades appartenant à la majorité socialiste à accepter la conférence et ensuite qu'ils s'engageaient à exercer une pression sur leurs Gouvernements en vue de les obliger à renoncer ouvertement et publiquement à toute annexion et contribution, ce qui permettrait à toutes les puissances de l'Entente de réviser sur cette base les traités antérieurement conclus.

Et quelques jours plus tard, dans un nouvel article intitulé : *Vers la paix universelle*, le *Soviet* soulignait le même résul-

tat en ajoutant : « Donc, la démocratie russe n'est plus seule dans la lutte pour la paix universelle. La démocratie française est prête à la soutenir dans cette bataille [1]. »

Le congrès du front auquel les délégués français et anglais ont assisté nous est raconté par un journal socialiste, *la Gazette Ouvrière* [2]. Nous y apprenons que le président du Congrès des délégués leur a confirmé les idées du *Soviet*, les a rassurés contre toute idée de paix séparée, mais a formellement déclaré que l'armée russe ne serait pas disposée à se battre pour des projets de conquête formés et élaborés par l'ancien régime [3].

V

Une fois les assurances prises pour la limitation des buts de guerre dans un sens démocratique, le *Soviet* accentua son action en vue de consolider et de renforcer l'armée. En même temps qu'il a publié son *appel aux socialistes*, il en a adressé un autre à l'armée, qui débute comme suit :

Camarades soldats au front !... Les partis socialistes se sont adressés à tous les peuples, les conviant à mettre fin à la guerre... La Russie attend la réponse à cet appel ; mais rappelez-vous, camarades soldats, que nos appels ne seront qu'un vain mot si les régiments de Guillaume démolissent l'armée révolutionnaire russe avant que les autres nations aient le temps de répondre à l'appel de nos frères. Nos appels ne seront qu'un coup d'épée dans l'eau s'ils ne s'appuient pas sur toute la force de notre peuple en révolution ; si, sur les ruines de la la liberté russe, se consolide le triomphe de Guillaume de Hohenzollern. La perte de la Russie libre sera un malheur irréparable, non seulement pour nous tous, mais pour les travailleurs du monde entier... Les ouvriers et les paysans russes aspirent à la paix de toutes leurs forces ; mais cette paix doit être une paix universelle de tous les peuples. Que va-t-il arriver si nous acceptons une paix séparée?... Il arrivera qu'après avoir abattu nos alliés en Occident, l'impérialisme allemand se précipitera sur nous de tout le poids de ses armes.

1. Voir *Bulletin du Soviet*, 6 mai 1917, n° 59.
2. Voir *Bulletin du Soviet*, du 6 mai 1917, n° 49.
3. Voir dans le *Rétch* du 1er juin, l'organe des cadets, les réserves faites sur l'attitude des délégués des partis socialistes de l'Entente. L'auteur de l'article : *les Alliés et les Zimmervaldistes*, souligne ironiquement le fait que le *Soviet*, après avoir semblé accepter une ligne de conduite commune, a lancé une nouvelle convocation à une conférence internationale qui a provoqué des réserves formelles de la part de MM. Albert Thomas, Henderson et Vandervelde.

Il arrivera que l'empereur allemand, les propriétaires fonciers allemands, les capitalistes allemands nous écraseront sous leur talon, prendront nos terres, nos villes et nous frapperont de lourdes contributions... En défendant votre liberté, évitez les pièges et les provocations. La fraternisation sur le front est un de ces pièges. Avec qui peuvent fraterniser nos armées révolutionnaires? Seulement avec une armée révolutionnaire qui aurait pris la décision de mourir pour la paix et la liberté. Pour le moment, ce n'est pas le cas de l'armée allemande ou austro-hongroise, même s'il y a des hommes de conscience et de probité dans son sein. *Là, les armées suivent leur Guillaume et leur Charles*, leurs propriétaires fonciers, leurs capitalistes ; ils combattent pour accaparer des terres, pour piller ; leur état-major escompte à la fois notre crédulité et l'aveugle obéissance de ses soldats... Écartez de vous tout ce qui peut diminuer la force combative de votre armée, tout ce qui peut abattre votre esprit ; votre puissance de combat sert la cause de la paix.

Lénine ne s'est pas mépris sur l'esprit de cet appel à l'armée ; il l'a fortement combattu dans son journal *Pravda*. Sans se laisser émouvoir, le *Soviet* a continué de prêcher contre la fraternisation sur le front ; en même temps, il insiste sur la nécessité de jeter les bases d'une union étroite entre les soldats et les officiers.

Tout le monde, en effet, s'est aperçu, dès les premiers jours de la Révolution, que l'affaiblissement de l'armée provenait en grande partie de la méfiance qui existait entre les soldats et les chefs, quelques-uns de ces derniers renonçant difficilement aux habitudes de l'ancien régime et notamment à la pratique des châtiments corporels; on a compté, dans une seule unité, 143 officiers sur 144 ayant coutume de gifler leurs soldats.

L'attitude du *Soviet* s'est encore accentuée après que ses membres se sont décidés à entrer dans le Gouvernement provisoire reconstitué. L'entente s'établit alors sur le programme extérieur ; c'est le nouveau ministre des Affaires étrangères, M. Teretchenko, qui l'a formulée, et sa formule se trouve rapportée dans le nº 52 du *Bulletin du Soviet*, en gros caractères :

Mon programme est bref : obtenir le plus vite possible une paix universelle sans annexions ni contributions, sur la base du droit des peuples de disposer de leurs destinées, en étroite union avec nos alliés et les démocraties de l'Occident. *Je constate avec une profonde*

satisfaction qu'il ne s'est pas trouvé un seul parti qui, comme les partis réactionnaires de l'ancien régime, prêchât l'idée d'une paix séparée. Je sais qu'il y a une question qui agite de nombreux groupes de la démocratie russe : c'est la question des traités conclus par l'ancien régime ; cette question excite les passions. Mais je crois devoir toucher à cette question et l'élucider complètement. La démocratie russe redoute que, liée par les anciens traités, elle ne se trouve obligée de servir à de certains projets de conquête. On demande la divulgation immédiate de ces traités. Une pareille divulgation équivaudrait à une rupture avec les Alliés ; il faudra donc choisir une autre voie. Sur la base de la confiance à l'égard des démocraties occidentales, due à une sympathie réciproque, nous pouvons établir que le Gouvernement provisoire sera à même d'arriver à une entente avec les Alliés conformément aux déclarations du 27 mars. Mais pour obtenir ce résultat, la Russie libre doit prouver qu'elle est capable de remplir fidèlement ses obligations vis-à-vis des Alliés : obligation d'unir nos forces et de nous prêter assistance réciproque. Pour cela, il est de toute nécessité de créer et de maintenir la puissance armée de la Russie.

En relatant ce programme, le rédacteur du *Soviet* ajoute que l'on n'y trouve pas un seul mot que le comité ne puisse s'approprier et, dans un article intitulé : *Que veut le nouveau Gouvernement provisoire? Paix et guerre*, le rédacteur conclut : « *Pour obtenir la paix universelle, il faut continuer la guerre*; sans cette action militaire, la paix dont nous rêvons ne sera jamais réalisée. » Déduisant les conséquences de cette affirmation, l'article insiste sur la nécessité de se préparer à des opérations offensives, et il fait remarquer que ce programme, en précisant le rôle de l'armée et l'importance de la collaboration militaire, est plus clair et plus net que l'ancien.

Depuis la constitution du nouveau Gouvernement provisoire, l'autorité du *Soviet* a décliné quelque peu ; ses séances ne sont plus aussi régulièrement suivies, mais à Pétrograd même s'est réuni le Congrès du Soviet de toutes les Russies, qui, sur la question de la guerre, sur la nécessité d'une offensive, a confirmé purement et simplement les résolutions du *Soviet* de Pétrograd.

Une de ces résolutions a été publiée quelques jours avant l'offensive russe ; la presse allemande l'a accueillie avec mépris. Dans un article du *Berliner Tageblatt* reproduit par le *Times*, nous lisons ces lignes : « Mais, de la conception à la réalisation, la route est longue. Il faut d'abord constater, que, si les deux

tiers de l'assemblée, excités à la fois par l'or et par l'alcool, ont voté l'offensive, un tiers, conduit par Lénine, l'a repoussée. » Le général von Ardenne a écrit de son côté : « L'armée actuelle en Russie n'est pas l'instrument pliant et aveugle qui, pendant les deux premières années, a supporté les pertes les plus terribles avec résignation. » Quelques jours après, l'offensive russe se déclenche ; le langage des journaux allemands change subitement. La *Gazette de Cologne* constate que jamais l'armée russe n'a déployé une pareille fougue, jamais son offensive n'a été aussi bien préparée. Mais qu'on se rappelle encore (et cette fois, on comprendra le rôle du *Soviet*) que, la veille même de l'offensive, ses délégués se sont rendus à Stockholm pour, de là, aller en tournée dans les pays alliés et préparer le terrain d'une entente internationale. Le jour de l'offensive, le *Soviet* de Pétrograd et le Congrès des Soviets ont publié cet appel :

POUR UNE PAIX GÉNÉRALE ET PROCHAINE

Soldats et Officiers,

Le Gouvernement provisoire révolutionnaire russe vous a appelés à l'offensive. Organisés sur une base démocratique, trempés dans le feu de la Révolution, vous vous êtes lancés hardiment au combat. A vous qui, sur les champs de bataille, défendez la cause de la Révolution, qui dépensez votre sang pour la liberté, pour la paix universelle, le Congrès des Conseils des délégués des Ouvriers et Soldats de toute la Russie, et le Comité exécutif de l'Union des délégués des Paysans de toute la Russie envoient un salut fraternel.

La Révolution russe appelle depuis longtemps les peuples de tous les pays à la lutte pour la paix universelle. Tant que les peuples de l'Europe ne répondent pas à notre appel, la guerre continue, mais non par notre faute. Votre organisation et la force dont témoigne votre offensive donneront du poids à la voix de la Russie révolutionnaire ; ses appels aux pays qui luttent contre elle ainsi qu'aux neutres et aux Alliés, rapprocheront la fin de la guerre.

Toutes nos pensées sont avec vous, fils de l'armée révolutionnaire. En cette heure décisive, le Congrès des Conseils des délégués de toute la Russie et le Comité exécutif du Conseil des délégués des Paysans de toute la Russie appellent le pays à concentrer tous ses efforts pour aider l'armée.

Paysans, donnez votre pain à l'armée ; ouvriers, que l'armée ne souffre pas du manque de munitions.

Soldats et officiers de l'arrière, formez des détachements des régiments de renfort ; allez au front au premier ordre. Citoyens, rappelez-

vous votre devoir : que personne ne cherche, dans le moment actuel, à se soustraire à l'accomplissement de son devoir à l'égard de la patrie. Les Conseils des délégués des Ouvriers et Soldats et les représentants des Paysans veillent à la liberté de la Russie.

Soldats et officiers, que vos cœurs n'éprouvent aucun doute. Vous luttez pour la liberté et le bonheur de la Russie, pour une paix générale et prochaine ; nous vous envoyons le salut chaleureux de vos frères.

Vive la Révolution ! Vive l'armée révolutionnaire !

Maintenant que nous connaissons l'ensemble des documents et des idées du *Soviet* de Pétrograd, nous comprenons son langage et la portée de son programme de paix universelle.

Cependant, il faut ajouter que le contact personnel des socialistes de l'Entente avec les socialistes russes a dissipé plus d'un malentendu. Le langage du *Soviet* est devenu plus clair depuis que, dans les entretiens avec les socialistes alliés, il a pu donner à ses pensées une formule plus précise et plus concrète.

De nouvelles conversations, de nouvelles marques de confiance, sortira une communion plus intime entre les deux démocraties ; elle permettra d'expliquer ce qu'il y a de justifié dans la prétention des Alliés d'obtenir des réparations et des garanties. M. Ernest Lavisse, dans un article que le *Temps* a publié (le 25 mai), en rendant hommage à l'œuvre de la Révolution russe, a parfaitement bien exposé pourquoi la question de l'Alsace-Lorraine n'est pas aussi vivement sentie en Russie qu'en France ; mais la démocratie russe, si sensible aux idées généreuses, finira par admettre la justesse des revendications de la France. Il faudra pour cela que le contact entre des hommes de pensée et de cœur de ces deux démocraties soit plus fréquent. Toutes les révolutions ne se font pas sur le même modèle : si quelques phénomènes de la Révolution russe nous étonnent, pénétrons-nous bien de cette idée que nous nous trouvons en présence d'un grand peuple qui cherche sa voie vers une organisation démocratique libre, parmi les ruines d'un régime qui s'est écroulé de vétusté, et qu'une pareille recherche ne peut être exempte de tâtonnements.

J. TCHERNOFF

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

CINQUANTE ANS APRÈS BAUDELAIRE

Dans quinze jours, le 1er septembre, il y aura juste cinquante ans que Charles Baudelaire mourait dans une maison de santé, à Passy. Dans quinze jours, ses ouvrages tomberont donc dans le domaine public. Pourquoi notre législation, qui assure tant d'avantages et de privilèges à la propriété en général, se montre-t-elle si peu soucieuse de la propriété intellectuelle? Pourquoi le Code ne connaît-il que les champs, les maisons, les titres de rente, et pourquoi l'héritage d'un maçon, enfin, ou d'un bonnetier, est-il mieux sauvegardé que celui d'un poète?... Passons. — Ce cinquantenaire, qui va multiplier les éditions des *Fleurs du Mal*, nous offre une occasion opportune d'étudier à nouveau la vie et l'œuvre de l'auteur : l'une ne se peut comprendre sans l'autre. Au surplus, durant les cinquante années qui ont suivi sa mort, Baudelaire n'a guère cessé d'être discuté, admiré, honni, et par suite *vivant* et influent. Les raisons de cette survie, de cette influence, de ces critiques et de ces louanges, également sincères ou passionnées, il n'est pas sans intérêt de les rechercher. C'est ce que je vais faire, mettre sous les yeux du lecteur les principales pièces du dossier, — l'attaque et la défense, — et lui procurer ainsi le moyen de se prononcer, par les textes même, sur la question.

I

Charles-Pierre Baudelaire est né à Paris le 9 avril 1821. Son père avait soixante-deux ans ; sa mère, vingt-sept. Il perdit son père en 1827. L'an d'après, sa mère épousa le commandant Aupick. Celui-ci, nommé lieutenant-colonel, puis général en 1830 (il devait être, par la suite, ambassadeur à Constantinople, à Londres et à Madrid), alla tenir garnison à Lyon. L'enfant fut mis au collège de la ville, en qualité d'interne. Interne également au lycée Louis-le-Grand, lorsque le général, fort en crédit auprès du duc d'Orléans, eut été rappelé à Paris (1836). Charles souffrit ce que souffrent les enfants au sang vif, à l'imagination ardente et au cœur tendre, dont la mère se remarie et qui sont tenus à l'écart de la famille. Il a écrit plus tard : « ... Batailles avec les professeurs... Lourde mélancolie... Sentiment de solitude, de destinée éternellement solitaire. Cependant, goût très vif de la vie et du plaisir... » Élève médiocre, peu laborieux et rebelle à la discipline, avec des élans brefs et un enthousiasme fragile, il montre du goût pour les lettres et fait des vers. Des camarades (mais il faut se défier de souvenirs notés après vingt ou trente ans, et lorsque l'objet en est devenu célèbre) le dépeignent comme « un esprit exalté, plein parfois de mysticisme et parfois d'une immoralité et d'un cynisme qui dépassaient toute mesure..., un excentrique, un cerveau à l'envers ». D'autres témoignages prouvent qu'il tint un des premiers rangs dans sa classe, — de façon à justifier le mot de son beau-père qui le présentait au proviseur : « Voici un cadeau que je viens vous faire. Voici un élève qui vous fera honneur... » ; — qu'il emporta des succès scolaires, et même un second prix de vers latins au Concours Général. Il quitta le lycée dans le courant de 1839, et *peut-être*, — puisqu'il le dit, mais sans détails, — en fut-il renvoyé, pour des causes que l'on devine, à cet âge. Il obtint à grand'peine le baccalauréat. Tout ceci ne marque pas une rare originalité.

La suite n'est guère moins banale. Baudelaire fréquente, au Quartier Latin, selon son goût, parmi les obscurs cénacles

littéraires. Il connaît Leconte de Lisle, Gérard de Nerval, L. Ménard, etc., et déclare qu'il veut, lui aussi, « être auteur ». Cette belle résolution achève de le brouiller avec sa famille. Le général est un honnête homme et même un brave homme. Sa femme affirme qu' « il adorait Charles ». C'est beaucoup dire, sans doute ; mais il ne l'a point du tout négligé et rudoyé. Il prétendait, au contraire, à s'occuper de lui, à le pousser, à le faire « arriver à une haute position sociale », digne de sa naissance et de ses relations. Il fut donc fort déçu et irrité de cette résistance et il n'avait pas en vain l'habitude de l'autorité militaire. Alors, le conflit ordinaire. Les parents, humiliés, blessés, courroucés des goûts, des amitiés et des desseins du jeune homme et tâchant à l'en détourner, — et celui-ci s'obstinant et se raidissant à mesure, opposant sa « vocation » à tous les conseils de prudence, toutes les exhortations à la sagesse pratique. Piques et disputes qui s'enveniment. Puis, après une scène plus violente, et toute conciliation jugée impossible, le grand moyen. On forme une petite pacotille à Charles, — mis, d'abord, aux arrêts par son beau-père, — on l'embarque sur un navire en partance pour les Iles et l'Inde. Les voyages forment la jeunesse. Il verra du pays et reviendra à la raison (1841). Baudelaire se laissa embarquer mais n'alla pas très loin. Il montra une telle force d'inertie, un si morne ennui, une si invincible obstination à ne pas faire de commerce, et même à ne rien faire du tout, hormis de la « littérature », — que le capitaine marchand profita d'une relâche à Saint-Denis de Bourbon pour le renvoyer à Bordeaux (mai 1842). Cette aventure ne fut pas tout à fait inutile. Elle fournit quelques souvenirs, quelques images à Baudelaire, et suscita peut-être, ou servit, ses goûts d'exotisme. Mais il ne fit qu'entrevoir le Tropique et ne vit jamais l'Inde, quoi qu'il en ait dit et affecté de dire plus tard. La nostalgie qu'il marquait de ces pays merveilleux est purement imaginaire.

Le général et madame Aupick reconnurent qu'il n'y avait rien à faire. Charles était majeur, au reste. Il entra en possession de l'héritage paternel, environ soixante-quinze mille francs. Il était maître enfin de se livrer à ses goûts et il se croyait riche. Il habite quai de Béthune, rue Vaneau, quai d'Anjou, à l'hôtel Pimodan (qui a repris aujourd'hui, son

nom d'hôtel Lauzun), où le rencontra Gautier. Il n'eut jamais le désir ni le sens d'une vie stable, ni de la maison. Il changea quelque cinquante fois de logement, et, vers la fin, passait presque toute la journée au café ou dans la rue, et allait demander asile, pour la nuit, à un ami. Mais, dans l'instant, il jouit de son luxe. Les brocanteurs lui ont composé un mobilier disparate, somptueux et affligeant [1], avec force « objets d'art » de rencontre, camelote et bric-à-brac, à des prix dignes d'un fils de famille et jeune poète bien renté. Il se compose lui-même une tête, un costume et une attitude. Il ne peut pas s'empêcher d'être fort gentil garçon. Le portrait de Deroy, commenté par Gautier [2], montre une taille moyenne, bien prise et robuste, — un large front bien modelé, « une peau ambrée, des yeux de velours », la bouche fine et ironique, de longs cheveux crespelés et d'un noir chatoyant, une barbe légère et frisée.

Baudelaire a vingt-cinq ans. Il mène la vie qui lui plaît. Il est jeune, il a de l'entrain, il est gai. Il fait des vers, sans autre dessein et autre joie que d'en faire, car il ne les publie pas, et, toujours modeste, ou discret, ou mystérieux, il ne les lit, « d'une voix monotone et impérieuse », que si on l'en prie avec instances. Mais on sait qu'il a une vingtaine de pièces, qu'il retouche et polit sans cesse. Il est heureux (1842-1845).

Ce bonheur ne dura guère. En deux ans, Baudelaire avait dissipé plus de la moitié de son patrimoine. Il fût mort de faim plutôt que de demander aide à sa famille. Mais le général Aupick, qui triomphait d'avoir trop prévu ce qui arrivait, lui infligea un conseil judiciaire, le brave, l'excellent homme que fut Me Ancelle. Le poète vécut dès lors du maigre revenu d'une trentaine de mille francs, toujours écorné ou dépensé par avance, auquel s'ajoutent le produit plus maigre encore de sa plume [3], et, sur la fin, les sommes assez fortes que lui

1. Voir la Préface de Gautier aux *Fleurs du Mal*, et les *Souvenirs* de Théodore de Banville.

2. Voir aussi les *Lettres ou Souvenirs* de Le Vavasseur, E. Prarond, Hignard, etc.

3. Vers 1865, faisant le calcul de ce que lui avaient rapporté ses œuvres, — vers et prose, — il n'arrivait pas à quinze mille francs. Il n'a jamais sollicité d'emploi, ni de sinécures. Mais, outre les continuels appels à sa mère, on le voit demander de petites avances à la Société des Gens de Lettres : cent francs, — quatre-vingts, — deux louis, — et avec force excuses et promesses. Quelle pitié !

fit tenir, assez souvent, sa mère. C'est la gêne, et ce sera bientôt le dénûment, que n'allège ni ne dissimule la fierté qui les porte. Baudelaire se débat parmi les emprunts, billets, protêts rongé par les usuriers. Sa correspondance est toute pleine, de ces luttes. Il a d'autres misères et d'autres tares. Il s'est acoquiné avec Jeanne Duval, — la *Vénus Noire*, — dénuée de tout charme et agrément apparents, sotte, fausse et méchante. Elle le trompe à la journée, elle lui tire tout l'argent qu'elle peut ; il la méprise et la rudoie, mais il lui revient toujours, soit qu'il la prenne avec lui, soit qu'il paye ses mois d'hôpital. Sa santé s'altère. A vingt-sept ans, les tempes se dénudent et s'argentent ; — et, quant au moral, il essaie, — ou fait semblant, — de se suicider. Pourtant, il travaille. Il a le goût de l'Art, formé dans les ateliers de l'hôtel Pimodan, des connaissances techniques, un joli talent d'amateur, fantasque et macabre. Il publie un *Salon* en 1845, ce qui lui vaut d'entrer au *Corsaire*, où il donne des Chroniques et des Fantaisies dignes d'oubli. Entre temps, il ajoute quelques pièces ou quelques vers à son volume, qui s'appelle, à ce moment, *les Limbes*. Il semble donc en bonne voie. Mais non. La Révolution de 1848 le jette dans la politique, et, du premier coup, il va à l'extrême, naturellement. Lui qui, l'année précédente, flétrissait le parti républicain comme « l'ennemi acharné des Beaux-Arts et des Belles-Lettres », il traverse une crise aiguë de démocratie, à forme socialo-humanitaire. Il se lie avec Proudhon, fraye avec les innombrables tribuns de réunions publiques. Aux journées de Février, des amis le voient mêlé à la foule qui pille les boutiques d'armuriers, brandissant un fusil à deux coups, « pour tuer le général Aupick ». D'autres le rencontrent au Palais-Royal, où il gesticule, tonne, prêche la banqueroute et réclame « la mort des Tyrans ». Ce dernier propos est possible, le premier certain. L'accès dure assez longtemps pour le lancer dans les velléités électorales et les campagnes de presse. En 1851, il rédige un journal de Châteauroux, et voici le début de son premier article : « Lorsque Marat, cet homme doux, et Robespierre, cet homme propre, demandaient, celui-là, trois cent mille têtes, celui-ci, la permanence de la guillotine, ils obéissaient à l'inéluctable logique de leur système... » Les abonnés blêmissent, braves gens qui

ne savaient pas ce que c'est que mystifier le lecteur. Baudelaire fut congédié sur l'heure, ravi de cette bonne plaisanterie, et guéri, non seulement de la politique, mais de la démocratie. Il sauta à l'autre bord, et ne cessa plus de proclamer son horreur et sa haine de la République, de la Libre-Pensée, de l'Humanitarisme, « toute cette sottise et cette canaille ». Au surplus, « il se f... du genre humain ». Il finit par se reconnaître et déclarer catholique, et grand admirateur des Jésuites. Il fut catholique de la même façon qu'il avait été démocrate. Mais, à la différence de la République, la Religion, — et non pas du tout la Foi, — devait lui fournir des souvenirs et des sensations, que l'on retrouve, — sans plus, — dans son œuvre.

De cette crise, il tomba dans une autre. « En 1846-47, dit-il, j'eus connaissance de quelques fragments d'Edgar Poë. J'éprouvai une commotion singulière. Je trouvai, — croyez-moi, si vous voulez, — des poèmes et des nouvelles dont j'avais eu la pensée, mais vague et confuse, mal ordonnée, et que Poë avait su combiner et mener à la perfection... » Il en conçut une admiration frénétique. Elle devint le zèle ardent et pur d'un apôtre. Il se voua tout entier à la gloire de Poë, impatient de le révéler au public, comme un bonheur et un bienfait. Il en devient exact et ponctuel. Il travaille assidûment. C'est la seule période où il ait *travaillé*, le seul sujet qui l'ait fait travailler, et jusqu'à la fin. Traduction excellente, tant les deux écrivains, — Poë, avec une imagination bien autrement riche et puissante, — sont en parfaite communion de goûts et de sensations. Il savait l'anglais dès l'enfance. Pour se rendre mieux maître du texte, pour s'assimiler le savoureux dialecte populaire, il allait l'apprendre dans les tavernes anglaises, buvant le gin et le wisky avec les grooms et les lads. Il est payé de sa ferveur, car cette traduction l'a mis en vue. Il place, de divers côtés, des articles de critique et des *Petits Poèmes en Prose*. En 1856, la *Revue des Deux Mondes* publie dix-huit poésies. Oh ! choisies parmi les moins pernicieuses, avec toute sorte de réserves et d'atténuations qui frisent le désaveu ! Mais cet acte de hardiesse, — car ce n'est rien de moins que cela, — de la *Revue*, était une consécration. Baudelaire rencontre enfin l'éditeur intelligent et lettré, d'esprit

ouvert et de goût sûr, dont ont rêvé tous les poètes, — et même quelques prosateurs. En juillet 1857, Poulet-Malassis publie *les Fleurs du Mal* [1].

On sait, — et l'on verra plus loin, — le succès du livre, succès de scandale et ses suites judiciaires. Il n'en faudrait pas plus aujourd'hui pour être *lancé* (je veux dire : pas plus de scandale, et non de talent). Ce succès, en effet, ne révèle pas seulement Baudelaire au grand public ; il le stimule lui-même. Il s'échauffe, se remplit la tête de projets et de promesses, et, par exemple, jure « de réparer seize ans de fainéantise ». Il écrit... des titres de romans, des ébauches et scénarios dramatiques. En attendant, et comme la seconde édition des *Fleurs du Mal* vient de paraître, avec trente-cinq pièces nouvelles (février 1861), il imagine une candidature à l'Académie française. Ce n'est point, cette fois, une mystification. Rien de plus sérieux et de plus juste, selon lui. Car, s'il déclare, « ... en posant cette candidature inouïe, prendre plaisir à se faire *bouc* pour tous les infortunés hommes de lettres », c'est seulement après l'avoir retirée. Par malheur, il fut le seul à lui donner de l'importance. Tandis que les hommes graves, vertueux et officiels, s'indignaient d'une si forte impertinence, les camarades, les *Jeunes*, — que Baudelaire n'aimait pas, qu'il raillait et redoutait, — se répandaient en brocards sur le transfuge. Sainte-Beuve, qui l'a toujours défendu et parfois aidé, mais sans jamais se découvrir ni se compromettre, — Sainte-Beuve, pour qui Baudelaire a toujours professé une amitié respectueuse et reconnaissante, — réussit, avec Vigny, à le détourner de ce projet.

Baudelaire était de la meilleure foi du monde en faisant serment de travailler et réparer le temps perdu. La plupart de ceux qui n'ont rien fait ne sont pas moins sincères, et ne doutent aucunement de leur volonté au moment où ils l'affirment. Mais, pour lui, c'était trop tard. Sa volonté en complet désarroi, sa raison allait chanceler. Il n'a plus rien de son petit avoir. Il produit peu et est chichement rémunéré. Il n'a plus de crédit, et passe des journées à la poursuite d'un écu. Avec la misère, froide, nue, âpre, sans foyer, sans amis,

1. Ce titre est d'Hipp. Babou.

sans réconfort, — c'est aussi l'usure et bientôt la ruine, c'est la certitude morale de l'impuissance et le désespoir intime. Autour de lui, on ne s'y trompe pas. A peine a-t-il dépassé quarante ans, et il paraît un vieillard. Les Goncourt le peignent « ... sans cravate, le col nu, la tête rasée..., une tête de maniaque..., vraie toilette de guillotiné ». Cela est vu et rendu... par les Goncourt. Mais un mot doit être juste, puisque des amis le reprennent : le Guillotiné. D'autres, sous de longs cheveux blancs, d'un blanc sale et broussailleux, le donnent pour un fantôme, un vieillard maudit, le Juif-Errant. D'autres disent : le Prêtre, et ce surnom, — comme aussi le Guillotiné, — ne devait pas lui déplaire. Il avait la lèvre pateline, le nez gourmand. Il se piquait d'onction ecclésiastique et demandait : « N'est-ce pas que je ressemble à un évêque?... à un évêque damné?... » Il est sec, tranchant, intolérant, frénétique dans les discussions, — ou prostré dans un farouche et hagard silence. Il multiplie ses propos biscornus, il exaspère sa manie de l'étrange. — « Avez-vous mangé de la cervelle de petit garçon?... C'est excellent. Ça ressemble à du cerneau... » Extravagances puériles, si elles n'étaient, avant tout, pitoyables, car il écrit le 23 janvier 1862 : « ... J'ai toujours le vertige et, aujourd'hui, j'ai subi un singulier avertissement. J'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité... »

Tout à coup, une idée le saisit et bientôt le possède : fuir Paris. On lui dit, ou il s'imagine, qu'en Belgique, il gagnera de l'argent à faire des conférences ou des lectures publiques. Il arrive à Bruxelles en avril 1864. Avant cinq mois, il est las, excédé, écœuré de la Belgique, « ... pays où l'on ne voit pas le feu, où les arbres sont noirs et où les fleurs n'ont aucun parfum ». Et le froid ! Et la pluie ! Et la sottise et « la puanteur belge ! »... Il médite de se venger par un livre cruel. Mais « tout est contre lui..., victime de sa sympathie pour les Jésuites ». Comme ses conférences ne lui ont pas été payées au prix fixé, et qu'il a dû les interrompre à la troisième, faute de public, — Camille Lemonnier, qui y assistait, dit qu'il n'y compta pas cinquante auditeurs, — il n'a de ressources que l'argent que lui envoie sa mère, enfin veuve (1857), et prise de la plus tendre pitié. Il n'a plus de quoi acheter du tabac, ni

payer le ressemelage de ses chaussures. Il s'obstine, pourtant, à demeurer à Bruxelles, sans donner de raisons bien plausibles, et il écrit, — hélas ! je choisis cette lettre parmi beaucoup d'autres, non moins désolantes : « ... Un certain état soporeux qui me fait douter de mes facultés. Au bout de trois ou quatre heures de travail, je ne suis plus bon à rien... Tout à l'heure, j'ai été obligé d'interrompre cette lettre pour me jeter sur mon lit, et cela est un grand travail, car je crains toujours d'entraîner avec moi les meubles auxquels je m'accroche... J'ai été saisi d'une névralgie à la tête, qui dure depuis plus de quinze jours. Vous savez que cela rend bête et fou... Pour pouvoir écrire aujourd'hui, j'ai été obligé de m'emmailloter la tête dans un bourrelet que j'imbibe, d'heure en heure, d'eau sédative. J'ai eu du vague dans la tête, du brouillard et de la distraction... Cela tient à une longue série de crises, et aussi à l'usage de l'opium, de la digitale, de la belladone... Un médecin que j'avais fait venir ignorait que j'avais fait autrefois un long usage de l'opium. C'est pourquoi j'ai été obligé de doubler et de quadrupler les doses... Reprise de crises nerveuses, de vertiges, de nausées et de culbutes. Il a fallu que je me tienne le dos pendant trois jours ; car, même accroupi par terre, je tomberais, la tête emportant le corps... » Le malheureux !... Il va sans dire que la médecine ne comprend rien, et prescrit... des bains et de l'eau de Vichy. Et Baudelaire n'a même pas de quoi les payer...

Au milieu de mars 1866, comme il visitait l'église Saint-Loup, à Namur, en compagnie de Poulet-Malassis et de Félicien Rops, Baudelaire eut un étourdissement et tomba sur une marche. Il dit et crut peut-être que le pied lui avait manqué. On le ramena à Bruxelles. Le lendemain, la mémoire vacillait, et, au bout de trois semaines, Poulet-Malassis écrivait : « ... Depuis six mois, tout l'ensemble du système nerveux était fort compromis. Il a négligé de tenir compte de symptômes et avertissements graves..., et continué à user et abuser d'excitants... On ne mettait plus d'eau-de-vie sur la table, chez moi, pour qu'il n'en bût pas. Vertiges, ataraxie (*sic*) du côté droit, bras et jambe... Puis, il y a eu vendredi huit jours, la paralysie du côté droit s'est déclarée, en même temps que le ramollissement du cerveau... Il baisse à vue d'œil.

Avant-hier, il confondait les mots pour exprimer les idées les plus simples. Hier, il ne pouvait pas parler du tout... » Les médecins y comprenaient moins encore, naturellement, et Baudelaire est tout fier d'avoir une maladie inconnue, extraordinaire, vraiment unique.

On fut obligé de le placer dans une infirmerie et d'aviser sa mère. La pauvre femme s'était mise, ou remise, à l'aimer pour tout le temps et toute la tendresse qui lui avaient manqué ; comme son fils, comme un malade, comme « un tout petit enfant ». Elle obtint, non sans peine, de Baudelaire qu'il se laissât ramener à Paris (juillet 1866). A sa vue, quelle douleur pour ses amis, qu'il accueillait d'un regard furieux ou d'un rire sauvage ! Le cerveau était déjà pris, le corps frappé d'hémiplégie droite, et la langue n'articulait plus que quelques mots, des sons plutôt. Avec ces regards égarés ou fixes, avec ce teint livide et terreux, comment se méprendre et espérer?... On espéra pourtant, parce que le repos et des soins énergiques permirent à Baudelaire de s'asseoir à la table commune, de recevoir ses amis, d'aller dîner chez eux. Ces maladies-là ont des *régressions* inattendues, brèves et inexorables. Au milieu de 1867, plus d'illusion possible. Baudelaire aima encore la musique, et de charitables amies venaient lui jouer ce *Tannhäuser* qu'il avait vaillamment défendu, lui dixième en France. Il aima encore les fleurs, — et, dans les jardins de la maison de santé (rue du Dôme, à Passy), il avait des yeux brillants et des cris gourmands devant les dahlias et les tulipes, aux pétales métalliques, aux couleurs éclatantes, devant les plantes grasses, aux formes de bêtes étranges, hérissées et velues, — car ses goûts d'homme survivaient dans l'animal, et c'est un argument, peut-être, pour sa sincérité. Il aima encore la propreté, et, si l'on peut dire, l'élégance, — et il laissait peigner sa chevelure et sa barbe blanches, autour de son pauvre visage halluciné. Puis il ne voulut plus de mouvement, plus de bruit, plus de paroles, plus de soins ; immobile, assoupi, tout le reste de vie, sinon de pensée, réfugié dans les yeux ; d'ailleurs paisible, inoffensif et doux. Il s'éteignit le 31 août, dans les bras de sa mère, heureuse de l'illusion qu'il l'avait *reconnue* jusqu'à son dernier souffle. Le corps fut conduit à Saint-Honoré d'Eylau, puis au cimetière Montparnasse,

dans le caveau où reposait le général Aupick (quel sujet pour une *Fleur du Mal* !). Soixante personnes à peine avaient entrepris ce pèlerinage lointain, dans le Paris désert et aride des vacances. Sainte-Beuve s'était excusé, Flaubert était absent, Coppée souffrant, et l'on ne pouvait compter sur Gautier, vu « son jour de feuilleton ». Banville et Asselineau parlèrent, — et, comme il faisait très chaud et qu'un orage éclata, la cérémonie fut écourtée, et l'assistance, en hâte, se dispersa.

II

Baudelaire a publié *les Fleurs du Mal*, *les Petits Poèmes en Prose*, *les Paradis artificiels*, *l'Art romantique* et *les Curiosités esthétiques* (recueils d'articles divers, et principalement d'art et de littérature), quatre volumes de traductions d'Edgar Poë. On a publié depuis sa mort, *les Pièces condamnées*, *les Épaves*, des *Poésies inédites*, une autre suite d'articles, une *Correspondance* assez copieuse, des notes éparses, des fragments de journaux intimes, dont les plus importants sont *les Fusées* et *Mon Cœur mis à nu*. Sans doute eût-il mieux valu, pour Baudelaire comme pour tant d'autres, ne pas divulguer toutes les ébauches, tous les brouillons, toutes les miettes? L'admiration, et la piété même, sont parfois bien fâcheuses. Tout cela ne constitue pas une œuvre considérable. Mais elle est bien plus courte encore. Pour la Littérature et l'Histoire, Baudelaire est, et demeurera, l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Les Fleurs du Mal parurent le 11 juillet 1857. Le livre était tiré à treize cents exemplaires, ce qui est beaucoup pour le temps et pour l'œuvre d'un poète, et à peu près inconnu. Comme on le sait, il fit scandale, et l'auteur, l'éditeur et l'imprimeur furent poursuivis, de compagnie, en police correctionnelle. C'était, pour un volume de vers, la première fois depuis la Restauration. Encore Béranger n'avait-il été visé et frappé que pour ses opinions et tendances politiques. Faut-il attribuer les poursuites à l'article de Gustave Burdin, dans *le Figaro*? Baudelaire le dit et semble le croire. Mais on peut penser, après le procès de *Madame Bovary*, que le Parquet,

vigilant gardien des bonnes mœurs, n'avait nul besoin d'être stimulé. Baudelaire s'attendait-il à ces poursuites? Il n'osait peut-être pas l'espérer. Mais il escomptait « un bel éreintage général ». Il protesta énergiquement, au nom de la Liberté de Pensée, de l'Art, de la Beauté. Il se plaignit qu'en incriminant treize pièces sur soixante, on dénaturât l'esprit et la portée du livre. Il sollicita l'intervention de Sainte-Beuve, qui se contenta de lui indiquer quelques arguments pour la défense. La plaidoirie de Me Chaix-d'Est-Ange (fils) fut-elle maladroite, ou si le jugment était concerté d'avance? Il retint et frappa six pièces, condamna l'auteur à trois cents francs d'amende, l'éditeur à cent francs, avec suppression des six poèmes. Voici le considérant décisif de la sentence : «... Attendu que l'intention de l'auteur... ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui... conduisent nécessairement à l'excitation des sens, par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur [1]... » Au reste, le ministère public avait marqué de l'indulgence, reconnu « l'effort du style », et ne requit pas le paiement de l'amende.

Au sortir de l'audience, comme Asselineau lui demandait s'il espérait d'être acquitté, Baudelaire aurait répondu : « Acquitté !... J'attendais qu'on me fît réparation d'honneur !... » Il se montra tout particulièrement irrité du reproche de *réalisme*. Il n'a cessé de s'élever, bien entendu, contre les accusations et blâmes jetés à son livre, ne s'étant jamais soucié de se disculper lui-même. Il a toujours dénié aux juges le droit de rendre un écrivain responsable des idées exprimées et des mœurs peintes dans ses ouvrages, et le droit même de prononcer sur des ouvrages [2]. Mais lui, qu'en pensait-il tout au fond? Il dit dans ses *Notes et Documents pour mon avocat* : « Le livre doit être jugé dans son ensemble, et alors il en ressort une terrible moralité... Je ne m'adresse pas à la foule. Je pourrais faire une bibliothèque des livres modernes non poursuivis, *et qui ne respirent pas comme le mien, l'horreur du mal*... Je

1. Ces six pièces sont : *les Bijoux, le Léthé, A Celle qui est trop gaie, Lesbos, Femmes damnées, Delphine et Hippolyte, les Métamorphoses du Vampire.* — Le tribunal était présidé par Dupaty. Procureur impérial, Pinard, le futur ministre ; un des juges, le célèbre Delesvaux (20 août 1857).

2. Projet de préface pour la 2e édition des *Fleurs du Mal.*

répète qu'un livre doit être jugé dans son ensemble. A un blasphème, j'opposerai des élancements vers le ciel ; à une obscénité, des fleurs platoniques... Livre destiné à représenter *l'agitation de l'esprit dans le mal...* » Mais ce sont là des artifices de plaidoirie. Il a écrit (à Me Ancelle) : « ... Faut-il vous dire, à vous qui ne l'avez pas plus deviné que les autres, que, dans ce livre atroce, j'ai mis toute ma pensée, tout mon cœur, toute ma religion (travestie), toute ma haine? *Il est vrai que j'écrirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c'est un livre d'art pur, de singerie, de jonglerie ; — et je mentirai comme un arracheur de dents !...* » Mais c'est en mars 1866 : il est déjà malade, et quand disait-il la vérité? Toujours sans doute, mais une vérité toujours relative, passagère et différente. Il a rencontré plus juste en disant, à la même date : « On commencera peut-être à les comprendre (*les Fleurs du Mal*) dans quelques années. »

Outre ses amis [1], Baudelaire a eu, de son vivant, des admirateurs et peut-être des fanatiques. G. Burdin dit qu'il est « depuis une quinzaine d'années, un poète immense, pour un petit cercle d'individus, qui le saluent dieu, ou à peu près... ». On a vu que, dix ans plus tard, Sainte-Beuve lui signale un très élogieux article de *l'Art* (qui pourrait bien être de Verlaine?). Ces « individus », — *les Jeunes*, — étaient des hommes de lettres, des artistes, des étudiants. On aimerait à les connaître. Mais ils étaient peu nombreux, sans crédit, sans plume. Banville et Asselineau exceptés, les éloges donnés aux *Fleurs du Mal* et à Baudelaire sont assez tièdes en somme, et l'on y distingue un fond de prudence et quelque embarras. Des quatre articles favorables au livre, lors du procès, ceux de Barbey d'Aurevilly et d'Asselineau furent supprimés par la direction du journal. Celui d'Ed. Thierry est tout imprégné de la circonspection d'un homme qui brigue la direction du Théâtre-Français. Pour Dulamon, il faut bien reconnaître que son autorité est mince et son nom oublié. Flaubert écrit :

1. Des amis très sincères et très fidèles, qui l'ont aimé pour lui-même et malgré lui, qui ont secouru sa détresse, vanté son œuvre et défendu sa mémoire, et c'est un grand honneur pour eux, comme pour Baudelaire. Les noms de Poulet-Malassis, Ancelle, Asselineau, Stevens, Rops, Manet, Champfleury, Banville, Vitu, etc., ne peuvent être séparés du sien.

« Vous avez trouvé moyen de rajeunir le romantisme. Vous ne ressemblez à personne. L'originalité de votre style découle de la conception. J'aime votre âpreté, avec les délicatesses de langage... Ce qui me plaît surtout dans votre livre, c'est que l'Art y prédomine. Vous êtes résistant comme le marbre, et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre... » Cela n'a pas dû beaucoup fatiguer l'auteur de *Madame Bovary*, qui ne goûta jamais d'autres vers que ceux de Louis Bouilhet, et c'est déjà, mais en plus mauvais, les formules épistolaires de Victor Hugo. Au jour de sa mort même, malgré trois ou quatre articles sympathiques ou apitoyés, malgré les éloges pas trop mesurés de Gautier, de Janin et de Saint-Victor, dans leurs feuilletons du lundi, — la Presse, en majorité, est ironique, malveillante ou sévère; « Il paraît, dit Asselineau, que la pomme est à un certain M. Vallès, dans *la Situation*. Je n'ai pas lu l'article, mais je sais, par Monselet, qu'il est ignoble », — ce qui n'étonnera personne. L'étude de Leconte de Lisle (*Revue Européenne*, décembre 1861) avait été olympienne et vague. Il n'aimait pas *les Fleurs du Mal*, sans doute, et, certainement, n'y comprenait rien. Il a dit de Baudelaire, au reste : « C'était un bon garçon, qui affectait un rictus atroce, et un écrivain classique qui se barattait la cervelle pour trouver de l'étrange. » Et Gautier, lui même, dans sa célèbre préface de 1868, que de réticences, que de réserves, que de circonlocutions atténuantes !

L'hostilité, par contre, éclata tout de suite, et lança, dès l'abord, les accusations et les injures, qu'on n'a guère fait depuis que répéter. L'article de G. Burdin contient la substance, et les mots mêmes de cent autres : « ... On ne vit jamais gâter si follement d'aussi brillantes qualités. Il y a des moments où l'on doute de l'état mental de M. Baudelaire ; il y en a où l'on n'en doute plus. C'est, la plupart du temps, la répétition monotone et préméditée des mêmes mots, des mêmes pensées. L'odieux y coudoie l'ignoble ; le repoussant s'y allie à l'infect. Ce livre est un hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur. Rien ne peut justifier un homme de plus de trente ans d'avoir donné la publicité du livre à de semblables monstruosités. » De ce jour jusqu'aux nôtres, *les Fleurs du Mal* ont subi des critiques sévères et

ardentes, suscité des adversaires éloquents et passionnés. Rien de plus naturel et légitime que de ne pas aimer un livre, et celui-ci particulièrement. Le dire et le démontrer, c'est le moindre droit du Critique, c'est son strict devoir, — à condition qu'il admette l'opinion toute contraire. Mais il me semble que, trop souvent, la réprobation a visé l'homme à travers l'œuvre.

***

J.-J. Weiss [1] est un esprit fin, délicat, juste et modéré. Il n'a point de parti pris, il s'échauffe rarement. Et certes, il ne nie pas toute qualité et ne refuse pas tout éloge. Il reconnaît « l'habileté plastique et la puissance de l'expression, l'instinct de la forme et de la sculpture, une prosodie érudite, une facture sonore, une science peu commune de la langue... » Mais comme il reprend vite ce qu'il vient de donner! « ... M. Baudelaire est au fond de l'ornière sur laquelle penche M. Flaubert. En parfait comédien, il a dû façonner son esprit à tous les sophismes et à toutes les corruptions. S'il lui reste un sentiment quelconque, ce n'est pas la fatigue du vice, c'est un plaisir de dépravation, au milieu de choses qui soulèvent le cœur. Il ramasse (*sic*) les sentines et les égouts. Il souille la Grâce, la Beauté, l'Amour, la Jeunesse, la Fraîcheur, et d'*une voix rauque d'orgie* et pourtant guillerette [2], il s'écrie : Voilà l'Homme !... — Pas de goût, beaucoup de fatras, des imaginations incroyables, que l'ignoble n'exempte pas du ridicule... Le vers... ressemble assez bien à une toupie qui ronflerait dans le ruisseau... Et M. Baudelaire a des lecteurs ! Et on l'admire ! Et on le prône ! Et il faut le discuter comme un événement !... »

Ce petit morceau n'est déjà pas mal. Mais ce n'est rien. Pontmartin [3] frémit d'une sainte colère : « ... *Les Fleurs du Mal* sont une hideuse gageure... Ce jeune homme a écrit avec inconscience ce poème du charnier, de la pourriture et du lupanar... Lorsqu'une littérature en est là..., il ne reste plus qu'une sensation et qu'une forme. (Remarquez cette phrase que P. a jetée là sans y prendre garde.) — Des vers..., où

1. *Revue Contemporaine*, janvier 1858.
2. C'est moi qui souligne.
3. *Nouveaux Samedis*, mars 1868.

l'image grotesque ou répulsive aboutit presque constamment à un trait d'immoralité profonde, ou d'une grossière licence... » — Et ceci, qui répond à ce que j'indiquais tout à l'heure et qui n'est plus de la critique : « Cette gravure (le portrait de Baudelaire, par Nargeot) nous montre un visage hagard, sinistre, ravagé, méchant ; le visage d'un héros de cour d'assises, ou d'un pensionnaire de Bicêtre... *Les Fleurs du Mal* se sont épanouies sur sa figure... »

Encore Pontmartin est-il non seulement royaliste et catholique militant — ce qui l'autorise à refuser à Baudelaire d'être « ... un spiritualiste, un idéaliste exalté, et même catholique et chrétien » ; en quoi, pour le dire tout de suite, il a pleinement raison, — mais un critique de combat et de parti pris, et il ne s'en cache point. Ed. Schérer[1], doctrinaire et empesé, est protestant et républicain. Moins irascible, il est plus tranchant et plus dur. « ... Baudelaire se complaît dans les images nauséabondes. Le lecteur se bouche le nez ; la page pue. Ce n'est pas un écrivain... Les images sont presque toujours impropres (et Schérer en donne comme exemple : *regard perçant comme une vrille!*)... Partout, l'impuissance et le vide. *Il ne sait même pas la grammaire.* Il manquait d'esprit autant que d'âme. *Ce n'est pas un artiste, ce n'est pas un poète.* Rien, chez lui, de simple, de sincère, d'humain... Baudelaire est un signe, non seulement de décadence dans les Lettres, mais d'abaissement dans les intelligences... » Et treize ans plus tard, après tout le temps de mûrir et peser sa pensée, Schérer revient à la charge : « ... Baudelaire n'a rien : ni le cœur, ni l'esprit, ni l'idée, ni le mot, ni la raison, ni la fantaisie, ni la verve, ni même la facture. Il est grotesque d'impuissance. Son titre unique est d'avoir contribué à créer l'esthétique de la débauche, le poème du mauvais lieu. Il n'est pas de réputation plus surfaite que celle des *Fleurs du Mal*... Le Baudelairisme est la littérature d'une génération au sang vicié et au tempérament ruiné. »

Il est vrai que, vers ce temps-là justement, la réaction, — la réparation, si l'on veut, — que Baudelaire avait peut-être entrevue, commençait de se produire. Il avait des admirateurs plus ou moins conscients, des imitateurs plus ou

1. *Études Critiques*, t. IV, 1869 ; t. VIII, 1882.

moins habiles, des disciples plus ou moins fidèles, mais tous ardents et pugnaces. Pour « les Jeunes », il devenait le Poète, il allait devenir le Maître. Cet enthousiasme ne laissait pas de troubler certains esprits attentifs et sincères ; des nouveaux venus, libres de traditions et d'engagements, qui se piquaient avant tout, de comprendre. M. Paul Bourget est de ces esprits-là, et l'un des meilleurs. Il reconnaît, autour de lui, l'influence grandissante et décisive de Baudelaire, « ... celui, peut-être, qui exerce la plus trouble séduction sur une âme contemporaine [1] ». Il en est frappé, il cherche à en démêler les causes. Il n'en est plus à nier ou chicaner le talent de Baudelaire, et loin de là. Il subit lui-même, un peu, cette séduction. Il juge la lecture des *Fleurs du Mal* « ... inépuisable en révélations... par ses vers mystérieux et câlins, ironiques à demi, à demi plaintifs ». Il le défend d'être « malsain ». Cependant, il résiste, et s'inquiète, et s'afflige et censure lui aussi. Baudelaire est « un des cas les plus réussis de névrose ». Il est un homme de décadence, et qui le sait, et qui, au lieu de réagir, ou de le déplorer, comme Musset, s'en est paré, réjoui, « et, pour ainsi dire, honoré ». Mieux encore : « ... Il recherche, avec on ne sait quel parti pris de bravade, et jusqu'à la fanfaronnade, tout ce qui, dans la vie et dans l'art, paraît morbide et artificiel aux natures plus simples... » Cette décadence, M. Bourget en reconnaît les signes les plus graves et les plus funestes dans la génération nouvelle : naturalisme, pessimisme, nihilisme. Homme de principes, d'autorité et de doctrine, il en fait son principal grief contre Baudelaire, « un des éducateurs féconds de la génération qui vient... Il n'est point d'éducateurs d'âmes plus suggestifs et qui fascinent davantage... » Retenons ce trait, justement observé, et dont l'on verra les suites.

Brunetière, alors, entre en scène. Tout, en lui, répugne violemment au Poète et à son œuvre. Mais il n'est pas un esprit à la remorque, ni que la mode entraîne, et cet esprit, fortement trempé, fortement armé, est accoutumé à ne juger et décider qu'à bon escient et par lui-même. Il étudie donc Baudelaire sans préjugé ni malveillance. Eh bien ! pour être sincère et libre, il n'en est que plus sévère [2]. Il commence par

1. *Essais de Psychologie contemporaine*, 1883.
2. *Questions de Critique*, juin 1887.

quelques douceurs : « ... Tout ce que perdra Baudelaire, et notamment dans l'esprit des collégiens hystériques dont il fait la pâture, c'est en effet la vérité, le bon sens, le goût, la sincérité littéraire, qui le regagneront. » Et, après s'être ainsi fait la main : « Baudelaire est une des idoles de ce temps; une espèce d'idole orientale, monstrueuse et difforme... Le pauvre homme a beau s'être agité, démené, contorsionné, non, je vous assure qu'il ne mérite point sa réputation (de satanisme). Ce n'est qu'un Satan d'hôtel garni, un Belzébuth de table d'hôte... En réalité, Baudelaire n'a rien voulu, rien essayé, que de se faire un nom, comme l'on dit. Il n'y a de sincère en lui que le désir et le besoin d'étonner. Et, pour nous, l'on ne sait de quoi s'étonner le plus : de l'affectation prétentieuse des titres, ou de la pauvreté des inventions? On ne sait de quoi l'on doit sourire : de l'apparente énormité des paradoxes, ou de leur enfantine banalité?... » Cela décrété pour l'ensemble, Brunetière passe au détail. Il examine les pièces les plus célèbres et les plus vantées : *Bénédiction, le Reniement de Saint-Pierre, Don Juan, la Charogne, Une Martyre*, etc. Et qu'y voit-il? Des lieux communs, d'ailleurs empruntés à Vigny, Lamartine, Musset, — « ... des images naturellement répugnantes ou malpropres, des images de sang et de lubricité ». La forme? digne du fond ! « ... Les vers de Baudelaire suent l'effort. Ce qu'il voudrait dire, il est rare, très rare, qu'il le dise, et, sous ses affectations de force et de violence, cet homme fut doué du génie même de la faiblesse, et de l'impropriété de l'expression. Quelle langue ! quel style !... » S'arrêtant à *Correspondances*, et concédant, des deux quatrains, que ce sont les meilleurs vers que Baudelaire ait faits, il déclare les deux tercets « pas très éloignés du ridicule ». — Retenez ce verdict, je vous prie. — Il conclut : « ... C'est qu'aussi bien le pauvre diable n'avait rien, ou presque rien, du poète, que la rage de le devenir. Non seulement le style, mais l'harmonie, le mouvement, l'imagination lui manquent. Pas de vers plus pénibles, plus essoufflés ; pas de construction plus laborieuse, ou de période moins aérée, si je puis dire. » Il ne lui trouve d'excuse que d'avoir été malade, et, par là, d'avoir droit à la pitié. Voilà, je pense, un bel éreintement, et qui fit grand tapage. On pourrait croire que Brunetière y avait déchargé toute sa mauvaise humeur. Point du

tout. Il redouble en 1889 [1]. « ... Après avoir encore une fois relu les *Fleurs du Mal*,... je n'en trouve pas les vers moins prosaïques, ni, surtout, moins laborieux. Quelques beautés, ou plutôt quelques curiosités, m'y paraissent toujours chèrement payées. Les thèmes habituels m'en déplaisent autant, ceux-ci pour leur banalité, ceux-là pour leur ignominie... Je serai bien vieux, ou je serai devenu un bien plat courtisan de la mode et de l'opinion, quand je verrai dans Baudelaire un poète sincère !... » Et voici une phrase encore qu'il convient de ne pas oublier.

Vers le même temps, Jules Lemaître s'essayait à Baudelaire [2]. Dans un tout autre esprit, et d'un tout autre ton, cela va sans dire. Lemaître, si fin, si délié, si subtil, — ou, pour finir, si profondément et admirablement *intelligent*, — n'était insensible à aucun genre de beauté ni de plaisir, et, là même, il le montre bien. La pitié, cependant, ni l'indulgence, ni cette beauté ni ce plaisir, ne le peuvent décider à l'estime ou à l'admiration. « ... J'ai senti l'impuissance et la stérilité de cet homme, et il m'a presque irrité par ses prétentions... Et son catholicisme ! Et son dandysme ! Et son mépris de la femme ! Et son culte de l'artificiel !... Que tout cela nous paraît, aujourd'hui, indigent et banal !... » Et si, comme on le verra, Lemaître ne se refuse pas au charme étrange et puissant de certains poèmes, — Faguet, lui, demeure obstinément rebelle. Il se défend de parti pris. Il se défend d'incriminer, de dédaigner, de ne pas comprendre surtout, — car cet esprit, au surplus juste, ferme, et prodigieusement nourri, a toujours eu la suprême crainte d'avoir l'air, ou d'être accusé, de ne pas tout comprendre, — mais le naturel reparaît vite, et voici la *note* qu'il inflige [3]. Baudelaire n'a aucune imagination. Ses vers sont vagues et creux, ses épithètes banales et molles, ses images fausses, ses chevilles énormes. Point d'idée neuve ; les pièces les plus fameuses, simples lieux communs. Il est « le poète aride de la banalité ». Mauvais écrivain par surcroît, plein d'impropriétés, gaucheries, lourdeurs, platitudes. « ... Les violences verbales, les brutalités et les ordures inutiles, dissi-

1. *Essais sur la Littérature contemporaine.*
2. *Les Contemporains*, 4e série, 1886.
3. *La Revue*, septembre 1910.

mulent mal l'indigence de la pensée et la pauvreté du style. » Et le bon Faguet, qui redoutait comme médecine et peste d'être soupçonné de pédantisme, devait, d'un crayon imaginaire et symbolique, marquer 2, ou 3, sur 20, à cette mauvaise copie. Si retardataire cependant, si fidèle à ses impressions de jeunesse, et si mal informé, malgré l'apparence, de certaines évidences, — qu'il aggravait singulièrement son cas en venant le dernier, en s'obstinant à l'attaque, alors que la victoire était depuis longtemps gagnée.

Que Faguet, à soixante ans de distance, se soit exprimé presque comme J.-J. Weiss ; — que nombre d'écrivains notoires, ou célèbres, ou éminents, par ailleurs d'une bonne foi, d'une loyauté et d'une indépendance sans conteste, se soient rencontrés dans une censure aussi sévère des *Fleurs du Mal*, cela vaut qu'on y réfléchisse. Imaginez ce qu'ont débité les « obscurs blasphémateurs », et ceux-là qui ne mesurent et ne jugent une œuvre d'art qu'au seul point de vue de la morale, ou de la façon qu'ils ont de concevoir la morale et de la servir. Mais le lecteur a dès longtemps deviné qu'une offensive si vive et si obstinée n'était, sans doute, qu'une riposte. Avec le temps, en effet, et les générations nouvelles, et les circonstances aussi, *les Fleurs du Mal*, et tout Baudelaire par contre-coup, avaient suscité et épuisé la louange jusqu'à l'hyperbole, l'admiration jusqu'au fanatisme. Le Poète, le Maître, devenait l'Idole, dont le temple avait ses lévites, ses prophètes, ses marchands et ses bouffons. Malgré tout ce que l'on peut supposer de charlatanisme et de balourdise, une fortune pareille, et en vérité incroyable, ne se justifie point toute par le hasard, le caprice, la crédulité. Les admirateurs conscients et sincères de Baudelaire ont eu de bonnes raisons, sans doute, de l'admirer. Voyons-les exposer ces raisons, comme on l'a vu pour les adversaires, — seul moyen de comprendre l'œuvre, ce qui est le but et la fin propre de cette étude. Ferai-je remarquer que leur pensée ne semble pas toujours très claire, et moins encore la façon dont ils l'expriment ?

***

Baudelaire avait dit des *Fleurs du Mal* « qu'elles commenceraient à être comprises dans quelques années ». Il ne se

trompait guère. Je ne saurais fixer, de manière exacte, quand le mouvement s'ébaucha, et qui, premier, donna l'exemple. Dès 1884, M. Maurice Barrès écrivait, — à vingt-deux ans, — dans les *Taches d'Encre* : « ... C'est par *les Fleurs du Mal* que nous reviendrons à la grande tradition classique, appropriée à l'esprit moderne,... rêvant d'exprimer en termes clairs et nuancés des choses obscures, et toutes les subtilités intimes. » M. Barrès parlait au nom « des Jeunes », et je n'ajouterai point que ces jeunes pouvaient être vingt-cinq ou cinquante, et qu'il existe, en tout temps, plusieurs groupes de Jeunes, également jeunes, mais n'ayant pas la même façon d'être jeunes. Et puis, l'on est toujours le Jeune de quelqu'un... — Vers la même date, M. Paul Desjardins était un personnage fort actif et assez notoire. Il prétendait, non seulement à représenter la génération nouvelle, mais à l'enseigner et à la conduire, come un frère aîné. Penché sur elle, et lui montrant la route, il étudiait les *Idées morales du temps présent*. Il s'était fait éducateur d'esprits, directeur de consciences, pasteur d'âmes. Taquiné par Brunetière, qui s'étonnait qu'il n'eût pas donné quelque exercice spirituel sur Baudelaire, M. Desjardins le fit sans tarder, et son témoignage n'a pas que la valeur du rôle auquel il s'employait. Baudelaire, selon lui [1], est : « ...quelque chose d'incertain, d'infirme, de déformé; un esprit assez commun, avec une sensibilité assez rare ». Avec très peu d'idées, et banales, il a « une sensation forte, exaltée, maladive, absorbant tout l'être,... et une imagination viciée de grand garçon pourri dans les internats ». Il n'est pas absolument sincère, mais pas absolument affecté non plus ; il est, par moitié, l'un et l'autre. Il n'a presque rien de complet et d'achevé. Il est infirme dans sa pensée, son cœur et son corps. Voilà pour rassurer les conservateurs, comme le « demi-christiasnisme » de Baudelaire. Le néo-christianisme, fait de beaucoup de morale, d'un peu de pratiques, et de presque rien de dogme, était le thème favori, la substance de la doctrine que s'efforçait à répandre notre prieur laïque. Mais M. Desjardins, qui n'ignorait point ce que sentait et pensait son jeune auditoire, déclare nettement : « ... Et pourtant Baudelaire tient

1. *Revue Bleue*, juillet 1887.

une grande place dans notre histoire intellectuelle. Il n'a rien créé dans le domaine de la pensée ; ni doctrine, ni idéal. Il n'a même pas apporté d'émotions nouvelles. *Mais il représente à merveille un état de la conscience moderne.* État singulier, incohérent, maladif ; sens exaspérés, parfums troublants de christianisme ; inquiétude de l'individu qui sent son isolement et son impuissance, s'en épouvante et s'en glorifie ; ambitions vastes et avortements piteux ; mélange de sincérité brutale et de vain désir de paraître ; impuissance à exprimer ce qu'on n'est pas maître de ne pas sentir, — *voilà une histoire intérieure que nous connaissons mieux que par ouï dire. C'est pour cela, peut-être, que certains jeunes gens adorent Baudelaire; ils se reconnaissent et s'aiment en lui.* »

Ceci était fort bien vu et dit, sauf erreur, pour la première fois.

Baudelaire avait donc désormais cause gagnée. Le conservateur de Bonnières [1], et le libéral M. Spronck [2], tous deux encore attachés à des principes, ou à des habitudes, l'admirent profondément. Pour G. Rodenbach [3], il est « essentiellement un poète catholique, le dépositaire fidèle du dogme, le dénonciateur éloquent du péché ». Catholique intégral, qui accepte les doctrines politiques et sociales de l'Église, mais catholique autoritaire, avec une âme sombre et hautaine d'inquisiteur d'Espagne. Catholique, par le rôle prêté à Satan, l'éternel Tentateur, et à la Femme, l'éternel instrument de Tentation. Catholique, mais pécheur, qui rougit de son péché tout en s'y complaisant, qui en souffre et le déteste, mais s'y plonge, mais s'y roule, y trouvant le plus sûr moyen d'oublier, « de sortir de soi-même et de la Vie ». Le Vin, l'Opium, le Jeu, le Voyage, etc., sont d'autres moyens, — les *Paradis artificiels*, — et, plus que tous, la Mort, oubli et consolation suprêmes. — Exégèse ingénieuse, et qui a pour unique défaut d'être radicalement fausse, dès l'origine. Que Baudelaire ait aimé, pour les sensations qu'il en recevait, pour les souvenirs et les rêveries qu'il en retirait, le côté extérieur du Culte : églises, tableaux, chants, musique, encens, costumes, et liturgie même, — tout le décor ; cela ne fait point de doute, et non plus

1. *Mémoires d'aujourd'hui*, 1886.
2. *Les Artistes littéraires*, 1889.
3. *L'Élite*, 1893.

qu'il soit mystique à sa manière. Mais trouver en lui, et dans son œuvre, si peu que ce soit de catholicisme, ou de christianisme, c'est n'y rien comprendre.

En 1892, Baudelaire paraît assez fermement établi dans la gloire pour que l'idée soit lancée de lui dresser une statue. A part quelques voix discordantes, — encore en est-il dont le ton a singulièrement baissé, — le projet rencontre un applaudissement unanime et chaleureux. Leconte de Lisle, Renan, Sully Prudhomme, Heredia, Coppée, Alexandre Dumas fils, tous les « maîtres » patentés, protestent de leur admiration. « Baudelaire, dit Verlaine, fut mon plus cher fanatisme. » Mirbeau l'appelle « le plus profond des poètes », — et M. Mæterlinck, « le plus pur de nos maîtres, *et le père spirituel de notre génération* ». Pour Huysmans, pour Stuart-Merrill, pour Jean Moréas, pour Valeriano Pico et pour d'autres Roumains, Siciliens, Crétois, Cosaques et Groënlandais, il est « le plus exquis, subtil et suggestif poète français de ce siècle ». — Remarquez, avec Mæterlinck et Rodenbach tout à l'heure, et tant d'autres auparavant ou par la suite, cet engouement des étrangers, qui, si bien qu'ils les connaissent et si sincèrement qu'ils les aiment, demeurent cependant fermés, par quelque côté, à l'âme et à la littérature françaises. Et le directeur de *la Plume* résumait ainsi cette enquête : « ... Incontestablement, Baudelaire est le père intellectuel de la littérature présente. Son spiritualisme un peu maladif, son mysticisme consolateur, son souci constant de la forme, du mot rare et précis, de la musique des phrases, se retrouvent, avec plus de sincérité, dans l'expression des sentiments éprouvés chez les poètes de ces dix dernières années... » Mais il aboutit à cette conclusion inattendue : « A l'heure actuelle (novembre 1892), l'influence de Baudelaire est moindre et ne pourrait être qu'inféconde. Il y a autre chose à faire qu'à pasticher un genre qui, si parfait qu'il soit, n'en est pas moins archi-usé. »

Affirmation surprenante, en effet, et copieusement démentie. Le Symbolisme qui, parce qu'il niait tous les maîtres et rejetait toutes les traditions, avait besoin d'un précurseur, se saisit de Baudelaire. Il a très bien vu toutes les raisons qu'il avait de se réclamer de lui, très bien exposé, ou imaginé, toutes

les raisons qui font de Baudelaire son « père spirituel », et qui ne seront peut-être pas aussi manifestes à tout le monde. Et comme, enfin, il y a des symbolistes intelligents, ils ont eu soin de répudier les excès, les simulacres et les pastiches du Baudelairisme.

Jules Lafforgue[1] loue d'abord Baudelaire « d'avoir été le premier à se raconter sur un mode modéré de confessionnal, et à ne pas prendre l'air inspiré. Le premier qui ne soit pas triomphant et superbe, mais s'accuse, montre ses plaies ; le premier qui ait apporté dans notre littérature l'ennui dans la volupté, le spleen, la maladie et la damnation ici-bas ; le premier enfin qui ait rompu avec le public. Le premier, Baudelaire s'est dit : *La poésie est chose d'initiés.* Le public n'entre pas ici... » Et pour combien d'écrivains, et de lecteurs, l'admiration de Baudelaire ne sera-t-elle pas une façon d'appartenir l'élite, un brevet de suprématie intellectuelle? Mais comment Lafforgue peut-il dire : « ... Jamais il ne se bat les flancs, jamais il n'insiste ni ne charge »? Si vous lisez ceci : « ... Baudelaire a trouvé le miaulement nocturne, singulier, langoureux désespéré... Par haine du bourgeois imbécile, voltairien et vénal, il est spiritualiste, onctueux, prélat parfumé, jésuite impie, satanique, succube, douillet, créole et automnal... », songez que Lafforgue s'amuse et qu'il s'agit de *notes.* Mais lisez mieux la suite : « Ni grand cœur, ni grand esprit ; *mais quels nerfs plaintifs* ! Les angoisses métaphysiques ne le touchent pas. Il a fait des poésies sans sujet appréciable, vagues et sans raison comme un battement d'éventail, éphémères et équivoques comme un maquillage, et qui font dire au bourgeois qui vient de lire : Et après?... »

Gustave Kahn[2], depuis trente ans sur la brèche, reste le champion ardent, fidèle et désintéressé du Symbolisme. Il met autant de piété à exalter le Maître, que de rude franchise à dauber sur ses prétendus disciples, imitateurs forcenés et grotesques, — en quoi il se rencontre avec Lafforgue. « ... *Baudelaire cherche la beauté dans l'intensité*, tandis que les autres la cherchent dans l'agrément. Il n'exprime que des choses rares.

1. *Mélanges posthumes*, 1903.

2. *Symbolistes et Décadents*, *Nouvelle Revue*, 1902.

Il a ce qu'il faut par-dessus tout dans un poème : *l'intensité et la musique.* Aussi... son art fait-il partie des racines profondes de l'art nouveau. »

Et G. Kahn, bien informé certes, annonce, lui aussi, le prochain déclin du Baudelairisme. Il se trompait. L'imitation, et même *l'inspiration*, de Baudelaire, sont devenues moins sensibles, assurément. Tous ceux qui ne savent et ne peuvent que refaire, ou calquer, se sont jetés sur un modèle moins suranné. Un redoutable rival s'est dressé, Verlaine, — qui se donnait, et que beaucoup tiennent pour le fils spirituel de Baudelaire mais dont on pourrait prouver, à la fois, que c'est un fils égal au père, sinon supérieur même, ou bien qu'il appartient à peine à la famille. Verlaine a détourné nombre de Baudelairiens en exercice, et attiré beaucoup de ceux qui le seraient devenus sans doute. La gloire de l'un n'a pas éteint la gloire de l'autre, mais elle l'a un peu voilée. Si l'on me pardonne cette liberté, je dirai que Verlaine a joué un méchant tour à Baudelaire. Si la plus grande part des oraisons et de l'encens est allée au nouveau dieu, l'ancien n'en a pas moins conservé son culte et ses mages. M. André Suarès, par exemple, de qui je ne sais s'il accepterait d'être rangé parmi les néo-symbolistes puisqu'on l'a institué, à son tour, chef de groupe et qu'il s'est, tout seul, établi prophète. Nul n'a mieux parlé de Baudelaire, peut-être ; nul n'a trouvé plus de raisons de l'aimer, et ne les a mieux exprimées. C'est, — avec la date [1], — c'est ce qui donne un prix singulier à ses scolies, auxquelles je vais faire une large place.

Et d'abord, axiome essentiel : « Puisque le Poète, entre tous les hommes, est celui qui crée son objet, nul ne fut plus poète que Baudelaire... Il fut plus artiste en vers qu'on ne l'avait été, avant lui, depuis Racine... » Là, M. Suarès se rencontre avec M. Gide, et ici avec J. Lafforgue : « ... Pour la première fois dans la poésie, l'objet de Baudelaire n'a pas été de décrire une action, de conter une fable, d'imposer une opinion, de peindre un pays ou une époque, ou cette part de soi-même qui est commune au poète et à tous les hommes... Il a été le moins public des poètes. *Il s'est pris lui-même pour objet,*

1. *Sur la Vie*, 1912.

en ce qu'il avait de plus caché et de plus rare... Il a laissé une œuvre, vivante et brève, qui est un raccourci de l'Homme, avec toutes ses passions, ses folies, ses goûts, ses caprices... Voilà l'étrange merveille de Baudelaire et comment *il a coulé une poésie nouvelle dans les formes de l'ancienne... Il est une façon de sentir avant Baudelaire et une façon de sentir après lui...* »

Que tout cela appartienne en propre à Baudelaire, et à lui seul, on en pourrait discuter amplement. L'émotion est personnelle par définition, et donc changeante à l'infini, — et d'un livre, comme d'un paysage, comme de tant d'autres choses, il est possible de dire, aussi justement, qu'il est un état d'âme. Mais M. Suarès vient de définir là, et de la façon la plus heureuse, le charme qu'exerce Baudelaire sur ses dévots, et la communion qui s'établit entre eux. Il lui donne encore comme moyen d'action « le sens musical ». — « ... Wagner et Baudelaire, voilà peut-être, les deux hommes qui ont le plus pesé, qu'on le sache ou non, sur l'art de poésie en ces dernières années. » Oui bien, peut-être?... Cependant, si Baudelaire a aimé le *Tannhäuser*, et eut le grand courage de le défendre, il n'a rien du tout de *wagnérien*, dans le sens ici donné au mot.

Par son âge, M. André Suarès fait partie de la génération qui s'enivra de symbolisme. Comment Baudelaire qui, non content de mépriser la démocratie, le suffrage universel, le journalisme, etc., de toute la force d'un esprit libre et honnête, a publié mainte fois son horreur du Progrès, des Lumières, du Peuple, de l'Humanité, etc., etc., — comment a-t-il gagné l'enthousiasme d'une jeunesse qui fit de ces pauvres turlutaines l'Évangile de la Religion de l'Avenir, fondée sur la Fraternité, l'Amour, la suppression des frontières et des patries?... Il en eût été, pour le moins, fort étonné. Mais la génération suivante, n'y avait-il pas apparence qu'elle était ouvertement hostile au Baudelairisme? Car enfin, s'il est bien loin de contenir tout ce que ses adeptes y ont versé, le Baudelairisme implique le repliement sur soi-même, la poursuite des sensations et des jouissances individuelles, l'impuissance, la lassitude, l'inertie. Or, que nous affirme-t-on et que semble-t-il bien, en effet, sans trop de complaisance? Que les Jeunes, les vrais jeunes, ceux qui avaient de vingt à vingt-cinq ans aux

environs de 1910, — et même un peu avant, car il y en a qui ont vingt-cinq ans jusqu'à cinquante, — répudiant l'égoïsme, l'inquiétude et la veulerie précédente, veulent de l'action, et encore de l'action. Je ne vois pas, cependant, que cette même jeunesse ait répudié Baudelaire, ou l'ait relégué seulement au second plan. Je vois même tout le contraire.

Que dit M. André Gide, par exemple [1]?

« Baudelaire, le premier, d'une manière consciente et réfléchie, a fait de cette perfection secrète (de la forme) le but et la raison de ses poèmes. Et c'est pourquoi la Poésie, — et non seulement la française, mais l'allemande et l'anglaise, tout aussi bien, — la poésie européenne, après *les Fleurs du Mal*, n'a plus pu se retrouver la même. Il y avait, dans ce petit livre, bien autre chose et bien plus que l'apport d'une idée nouvelle, ou même de beaucoup d'idées. La poésie, désormais, ne s'adressait plus aux mêmes portes de l'intelligence et se proposait un autre objet... » Il en résulte, si l'on comprend bien, que la jeune génération ne garde de Baudelaire que la plastique, et M. Gide insiste, en effet, sur la « musicalité » de l'œuvre. « *Musical !* Veuille ce mot, ici, n'exprimer point seulement la caresse fluide ou le choc harmonieux des sonorités verbales, par où le vers peut plaire même à l'étranger musicien qui n'en comprendra pas le sens ; mais aussi bien le choix certain de l'expression, dicté, non plus seulement par la logique, et qui échappe à la logique, par quoi le poète-musicien arrive à fixer, aussi exactement que le ferait une définition, l'émotion essentiellement indéfinissable... » Soufflons un peu, M. Gide étant seul habitué à remuer ses phrases avec aisance, et retenons ce passage encore : « ... Nous ne sommes pas obligés de comprendre. Il est certain que la poésie de Baudelaire, — et c'est là ce qui fait sa puissance, — sait quêter du lecteur une sorte de connivence; qu'elle l'invite à la collaboration... » Encore M. Gide est-il obligé à la gravité d'un chef d'école. M. Jacques Rivière, en revanche, le dernier en date, ou en âge, de ce trop long cortège, psalmodie des cantiques, ravi en extase comme Éliacin à l'autel [2]. « ... *Il* avait une âme.

1. *Nouvelle Revue Française*, novembre 1910. L'article est une réponse à celui de Faguet.

2. *Nouvelle Revue Française*, septembre 1910.

Il la portait dans sa vie. Elle était présente quand survenait une souffrance ou quelque volupté. Elle était prête à tout ressentir. Rentré chez lui, il la laissait se délivrer. Elle racontait ses épreuves. Elle faisait son examen de conscience. Et voici que ce n'est plus elle seulement qui s'accuse, mais mon âme aussi et la vôtre... ». Vous voyez le ton, et comme Stendhal avait raison de se rafraîchir en lisant le Code civil. Sachez encore que « chaque poème est le doux corps précis d'un sentiment unique. Les vers se posent sur lui comme un vêtement qui le ferait vivre... » Sachez que ce vers

> Le printemps adorable a perdu son odeur,

est « chargé de tout le remords du monde [1] »; mais demandez-vous s'il y a là, après tout, plus d'excès et de ridicule que dans Schérer et Pontmartin?... Et retenez ceci : « ... Je reçois, sans pouvoir m'en défendre, tous les sentiments qu'il plaît à cette grande âme de déverser en moi... *C'est toute notre âme*, avec la violence insoupçonnée de ses amours diverses, *que Baudelaire nous a rendue à nous-mêmes sensible...* »

Ainsi, aux côtés de M. Gide qui semble ne conserver que la forme, M. J. Rivière revendique le fond et la substance. Que l'on mette en doute, après cela, l'autorité toujours vivante et souveraine de Baudelaire ! Ne l'a-t-on pas sentie, subtile et tyrannique, au cours de tous ces témoignages? Ne se trahit-elle pas chez ceux qui se réservent, qui se défient, qui s'arment et résistent même?... M. P. Bourget le laisse entendre assez clairement. Brunetière, Lemaître, Faguet, ont beau être professeurs, voire pédagogues (mais Lemaître si peu, en vérité !) et de culture toute classique et traditionnelle, — ce Baudelairisme, dont ils signalent et combattent les ravages, on voit bien tout de même qu'ils en sont investis, et, non pas émus sans doute, mais, comme l'on dit aujourd'hui, impressionnés. N'est-il pas remarquable, et caractéristique, que l'on puisse penser et parler de Baudelaire, à la fois comme J.-J. Weiss et André Suarès, comme Brunetière et J. Rivière?... Ne l'est-il pas, que ce même Brunetière, parti en guerre avec la véhé-

1. « Baudelaire a chanté la seule passion que le XIX[e] siècle pût éprouver avec sincérité : le remords. » — P. Claudel.

mence que l'on sait, qui avait redoublé ses coups, qui n'était pas homme à rétracter ses opinions ni regretter ses plus rudes attaques, — que Brunetière ait, non pas fait amende honorable si l'on veut, mais rendu hommage, lui aussi, au poète si durement traité?... Brunetière, qui écrivait en 1889 : « ... Je serai bien vieux, ou je serai devenu un bien plat courtisan de l'opinion, quand je verrai dans Baudelaire un poète sincère », écrivait pas plus tard que septembre 1892 [1] : « ... Nous nous garderons bien de disputer au poète son talent, non plus qu'aux *Fleurs du Mal* leur place, et leur part d'influence, depuis une trentaine d'années, dans le mouvement de la littérature... *Baudelaire n'en a pas moins dégagé quelque chose d'absolument original, et* les Fleurs du Mal, — *on peut m'en croire si je l'avoue, — n'en constituent pas moins un livre unique dans la littérature française...* Là est le secret de son influence, comme aussi de l'intérêt qu'il faut qu'on prenne à son œuvre... » — Et, l'année suivante, en mai 1893, dans la quinzième leçon du cours professé à la Sorbonne, et réuni sous le titre de : *Évolution de la Poésie lyrique en France, au* XIXe *siècle*, — si Brunetière déclare ne rien retirer de ses critiques ; si, faisant bon marché de « l'insincérité » et de « l'immoralité » de Baudelaire, il lui lance le plus grave et plus âpre grief « ... d'avoir volontairement corrompu la notion même de l'Art par la théorie de l'art pour l'artificiel et la théorie de la décadence », — il déclare avec sa loyauté accoutumée : « ... Ne pensez pas que je méconnaisse le talent et l'originalité de Baudelaire. C'était un poète auquel a manqué plus d'une partie de son art. Mais c'était un poète ; et je conviens que, pour traduire, pour transcrire certains états de l'âme contemporaine, il a trouvé des vers inimitables... » Il relit, comme exemple, une des *Fleurs du Mal*, et laquelle?... ce sonnet des *Correspondances* qu'il avait trouvé naguère, ou du moins en partie, pleinement ridicule !... Me trompé-je?... Je crois que Baudelaire eût prisé mille fois plus cette réparation tardive, ces éloges disputés, atténués et à demi repris, que les effusions balbutiantes de M. J. Rivière?...

C'est, qu'en vérité, Baudelaire n'a laissé personne indiffé-

1. *Nouveaux Essais sur la Littérature contemporaine.*

rent. Elle n'est jamais banale ni périssable, l'œuvre sur laquelle on discute encore, et d'une telle ardeur, après soixante ans. J'ai confronté adversaires et admirateurs, et l'on n'ignore plus rien, je l'espère, de la controverse. Je vais maintenant dresser, en quelque sorte, le Doit et l'Avoir de Baudelaire.

III

La Biographie que j'ai esquissée n'est aucunement malveillante ni tendancieuse. Je n'avais pas à coudre des anecdotes. J'ai réuni et souligné les faits selon moi propres à expliquer, ou éclairer, l'état de santé et l'état d'esprit de Baudelaire. Je suis bien loin d'accorder créance absolue à l'atavisme ainsi qu'au *milieu*, qui ne rendent jamais compte de tout, si même ils ne sont pas en conflit avec la réalité. Mais enfin, prenons l'Homme et l'Œuvre. Examinons les faits, et recueillons ce qu'ils enseignent.

Baudelaire est né d'un mariage mal proportionné, d'un père plus que sexagénaire. Son sang renfermait-il quelque tare héréditaire et secrète? Dans son journal intime, *Fusées*, on trouve cette note : « ... Mes ancêtres, idiots ou maniaques,... tous victimes de terribles passions. » Est-ce vrai? Il ne dit rien de plus, et, avec lui, il convient de se tenir toujours en défiance. Son demi-frère, Charles-Claude, étrange et nerveux comme lui, mais d'une nervosité aussi agitée et bruyante que la sienne se contraignait à une apparente impassibilité, — mourut paralytique, et sa mère pareillement. On parle encore d'un oncle tout à fait ou à demi fou?... Passons. — L'enfance, l'adolescence même sont tristes assurément, et malheureuses peut-être? — Il est, ou se croit, délaissé et sacrifié. C'est le sort de beaucoup de collégiens, qui feront des hommes parfaitement sains et robustes de corps et d'esprit. Mais il se peut que chez certains, et chez lui, la blessure soit profonde et incurable? Rien à dire sur les premières années de jeunesse et de liberté. Baudelaire jouit de la vie qu'il a rêvée et voulue, de la vie « d'artiste ». Paresseux?... (il se dit, lui-même : un paresseux ner-

veux) ; désœuvré, pour le moins, cueillant les idées et les rimes quand elles viennent. Persuadé que cette oisiveté charmante durera, il prend l'habitude de ne rien faire. Point de travail régulier, point d'ordre, de méthode, ni de tâche. Puis, cet équilibre trompeur se dérange. L'argent manque, ou se fait rare. Baudelaire, s'il ne souffre pas de la vraie misère, est importuné par la gène, hanté par la nécessité de renouveler un billet, de trouver le viatique quotidien, d'échapper aux créanciers. Sa santé n'est pas moins atteinte, Le temps coule. Il n'a presque rien produit, et il le sait. On le dit impuissant, on le dit raté, et il le craint. Il s'effraye, se décourage, se lasse ou s'irrite ; il s'aigrit, il s'exaspère et se détraque un peu plus chaque jour. Il commence à chercher le « quelque chose » qui stimule ou qui endort, qui secoue ou qui hallucine, — le coup de fouet ou l'oubli, toujours plus courts, toujours plus difficiles, toujours plus dangereux. Je ne dis pas qu'il ait été alcoolique; mais — l'on en a vu des témoignages formels et son propre aveu — il a toujours aimé le vin, et, de plus en plus, il a aimé l'eau-de-vie. Je ne dis pas qu'il soit allé jusqu'à la *manie* des excitants ou stupéfiants ; mais, quoique Gautier s'efforce de jeter le manteau de l'amitié sur ce travers, il a usé et abusé de l'opium, et peut-être du haschisch. L'état s'aggrave, les accès redoublent, et, tout aidant, le dénouement est celui qu'il fallait attendre. Un ami de Baudelaire nous apprend qu'il avait été, dès sa jeunesse, victime « ... d'un accident capital et douloureux ». Il sombra dans la paralysie générale, qui est la conséquence fatale et la fin ordinaire de ces accidents-là. Baudelaire est donc un malade, — qui a vécu dans la contagion d'autres malades (G. de Nerval, Pétrus Borel, Lassailly, Al. Bertrand, sans compter la société intellectuelle d'E. Poë), — qui a ajouté lui-même à sa maladie, — qui l'a cultivée, s'y est complu, en a joué. Et son œuvre est celle d'un malade, assurément.

Pour moi, je ne crois guère aux *excès* de Baudelaire. Je doute de ses débauches étranges, de ses voluptés raffinées, à la poursuite de sensations inédites et de dépravations infernales. Je demeure persuadé qu'il n'a jamais été un amant râblé et glorieux. Son fameux *Satanisme* est tout simplement puéril, et s'y arrêter un instant serait une duperie. Son « immoralité »? Non moins légendaire. Je ne dis point du tout que la Morale

est chose relative, contingente et passagère ; qu'elle varie avec les époques et les pays, et, par exemple, en deçà et au delà des Pyrénées, plus encore que la Vérité. Je ne dis même pas que la Morale soit entièrement négligeable en Littérature. Mais elle est, tout au moins, secondaire. Et nous avons vu et lu tant de choses depuis !... (Ce qui n'est pas une excuse, au reste.) Et je rappellerai, en passant, qu'en 1823, la Critique reprochait violemment à Lamartine (c'est lui qui l'avoue) « d'être plus obscène, à lui seul, qu'Horace, Catulle et l'Arioste réunis ». Cela doit nous servir de leçon. — Je ne ferai point grand état, non plus, des « excentricités » de Baudelaire. Elles sont autant de son siècle, de son entourage, de sa vie, que de lui-même. Elles ne dépassent pas les charges d'atelier — nous dirions aujourd'hui : les *fumisteries*, — par quoi le plus obscur barbouilleur ou gribouilleur s'affirmait artiste. C'était simple façon « d'étonner les sots », comme il disait, — ou, comme on l'a dit ensuite, « d'épater le bourgeois ». Facéties de Lousteau ou de Cabrion. Elles ne prouvent pas nécessairement le dérangement du cerveau, et l'on en citerait plus d'une de jeunes gens qui sont devenus des personnages graves, rassis et empesés. Mais je crois fermement, ou plutôt il me paraît certain, que Baudelaire a, tout le premier, pâti de ces bizarreries, — qu'il les a peu à peu introduites dans sa pensée et dans son œuvre, — qu'il s'est monté l'imagination, qu'il a cherché des sujets insolites, — qu'il les a traités de manière appropriée, — qu'il s'est accoutumé (et, d'ailleurs, de bonne foi) à des idées, des visions, des sensations exceptionnelles. Déjà poussé sans doute par sa nature, il s'est façonné une *volonté* de penser, de sentir et de s'exprimer autrement que les autres ; il s'est « suggestionné », — dans le sens de sa nature, cependant, — se faisant ainsi sa propre victime et dupe. On le sent qui s'efforce, se travaille, s'éperonne, pour trouver du nouveau et de l'étrange. Il n'a peut-être pas besoin de « se baratter la cervelle ». C'est assez facile, lorsque l'on a résolu d'en trouver à tout prix. Il n'y a qu'à prendre le contre-pied, non seulement des opinions unanimement reçues, mais de la vérité évidente. Or Baudelaire ne s'est pas borné là, car c'eût été trop facile et banal, précisément. Il a raffiné sur sa manière, en mêlant adroitement (ou il

le croit) les genres les plus disparates et contradictoires. Par exemple : joindre la sensualité la plus perverse à la chasteté quasi ascétique, — l'impiété la plus furieuse (révolte, blasphème, malédictions, etc.) au mysticisme le plus détaché des réalités, le plus fondu et ravi en extase spirituelle. — Par exemple : faire de Satan la grande victime de la jalousie de Dieu, — vrai dieu lui-même de Lumière et d'Amour, — véritable incarnation du Bien, du Beau, du Juste, etc. — Faire de la Femme, à la fois, le Vase d'Élection et la Bête de l'Apocalypse. Et ainsi de suite. C'est facile et ce n'est même pas nouveau.

Un simulateur, alors? Point nécessairement. Pourquoi? Et comment le savoir? A quels signes certains reconnaître la sincérité de l'écrivain? Qu'est-ce que la sincérité de l'Art?... Et qu'importe que le Poète sente et éprouve véritablement ce qu'il dit, s'il le dit comme s'il l'éprouvait vraiment, et de façon assez émue pour nous émouvoir?... Veut-on, par là, entendre que Baudelaire n'aime pas la Nature et le naturel ; qu'il est entièrement fermé *au réel*, ce pourquoi le comparer à Flaubert est absurde? Mais c'est chose connue. Il déclare n'aimer la Nature qu'arrangée, et l'éternelle jeunesse de la Nature, son insolente tranquillité, l'irritent. Pour le naturel, il avoue, avec une satisfaction visible et une puérile vanité, « ... qu'en matière d'art, il ne hait pas l'outrance ». Et tout cela est « du procédé »?... Bien certainement. Genre factice, apprêté. alambiqué, quintessencié, tarabiscoté. Mais c'était son droit, en somme, et ne faut-il pas considérer, en premier lieu, le parti et l'effet qu'il a tirés de ce genre et de ce procédé?...

Poète, et le plus profond, le plus subtil, le plus humain, le plus artiste des poètes? Le Rénovateur de la Poésie? Le créateur d'une poésie nouvelle?... On l'affirme. Qu'est-ce à dire? Si l'on appelle *don* l'abondance, la richesse, le jaillissement continu du Sentiment (Musset), ou de l'Image (Lamartine), ou simplement du Verbe (Hugo). — car je ne crois pas l'Idée nécessaire au Poète, comme je ne vois pas beaucoup de poètes qui aient eu des idées, et ceux qui en ont ne sont point les meilleurs, — non, Baudelaire n'a pas le don. Il a peu d'images, et son vocabulaire, souvent magnifique et rare, est souvent banal, laborieux et plat ; rhétorique et fracas de sons.

Il n'a guère plus de sentiment ni de passion. Il le savait et il a pris la précaution de dire : « ... La sensibilité du cœur n'est pas absolument favorable au travail poétique. » Il n'a pas du tout d'idées et surtout nulle idée générale. Il le savait également et il a dit : « La vraie poésie ne doit pas être une poésie d'idées ; toute intention morale et didactique doit être écartée. » Il n'a que des sensations. N'est-ce donc rien? N'est-ce pas ample et fertile matière à poésie?... — Soit ! mais de qualité inférieure... — Cela ramènerait à la hiérarchie des genres, débat depuis longtemps aboli, et avec raison. Il n'y a pas de grands et de petits sujets ; il n'y a que de beaux et de méchants vers. On a remarqué que la sensation dominante chez lui est celle de l'odorat (que Brunetière appelle le plus *animal* des cinq sens), et l'on ressasse la phrase célèbre : « ...Mon âme voltige sur les parfums comme l'âme des autres hommes voltige sur la musique. » Simple détail. Mais le véritable danger, c'est que la Sensation, purement passive par essence, et assez limitée, se trouve condamnée à se faire de plus en plus aiguë, violente, étrange, exceptionnelle, extravagante, — et voilà bien ce qui est arrivé.

Baudelaire n'a donc pas d'imagination, et ses plus fervents admirateurs sont obligés d'en tomber d'accord. Il invente rarement un sujet, — qui fait toujours partie du même cycle, — et lorsqu'il en tient un, il est assez embarrassé de le traiter. Je m'imagine qu'il trouvait, ou faisait aisément, les premiers vers et le dernier, qui sont très fermes, très sonores, très expressifs, vraiment très beaux enfin. Il *partait* là-dessus, sans trop savoir comment il parviendrait au but, et, presque tout de suite, il s'arrêtait. Alors il peinait et ahanait, ou bien délayait, ou bien tournait court, ou divaguait même. On a remarqué que la plupart de ses pièces sont brèves. Ce n'est point une preuve ; c'est peut-être un indice. Je m'imagine encore que, s'il a fait beaucoup de sonnets, c'est que le sonnet ne compte que quatorze vers. Mainte pièce, *partie* pour un bon nombre de strophes, n'a pu fournir sa carrière et s'est finalement réduite en sonnet. Encore tous ces sonnets ne se soutiennent-ils pas jusqu'au bout. On compte les pièces qui ne trébuchent pas en route ; on ne peut compter celles dont le corps est farci de bourre et de remplissage.

Il y en a également dans le style. Style classique, sans grande liberté, ni audace. Très souvent plat, ou terne, ou impropre, — comme la rime est indigente, l'expression molle et incertaine, ou s'embarrasse encore de l'obscurité de la pensée et du défaut d'invention. Il n'est pas facile, — sauf à Hugo, — de dire bien ce que l'on ne sait comment dire, ou qui n'a aucun sens. Le vocabulaire emprunte nombre de termes à la peinture, à la sculpture, à la musique, à la médecine, — trait encore plus sensible chez Gautier et commun à beaucoup d'écrivains de cette période et de ce groupe. Baudelaire, d'ailleurs, avoue « un goût permanent, depuis l'enfance, de toutes les représentations plastiques ». Les violences de ce style, parfaitement concertées et réglées au reste, paraissent aussi timides aujourd'hui que la licence de la pensée. Je n'oserai certainement pas dire qu'il semble parfois, révérence parler, un peu *pompier*. Cependant, et quoiqu'ils en donnent de bien autres raisons, je crois que la *forme* est le principal moyen d'action sur les fidèles mêmes du poète. C'est la forme qui suffit à des lecteurs moins prévenus. C'est par elle, — et je dis : elle seule, — qu'il est assuré de vivre. Lorsqu'il jaillit vraiment de source, le vers a une force et un éclat, une ampleur et un coloris, une fermeté et un relief, une plénitude et une résonance admirables. *Musical*... Même moins gonflé et ambitieux de sens que le fait M. Gide, ou ramené à son honnête sens ordinaire et clair, le mot est des plus justes. Baudelaire sait choisir et assembler des mots pour le ravissement de l'oreille. La cadence en est si harmonieuse que nul organe un peu délicat n'y peut demeurer insensible.

Ne voilà-t-il pas bien des raisons qui expliquent la faveur et l'influence dont Baudelaire continue de jouir? Il en est de moins pures sans doute et qui ne s'inspirent pas uniquement de l'Art. Une misanthropie, plus ou moins factice, issue d'un cœur ravagé et de nerfs malades, tendue par l'imagination et exaspérée par la volonté, — une sensibilité fiévreuse et affolée qui enfante des visions imprécises, des formes fuyantes, des ombres vaporeuses, tout un décor de rêve et de féerie, — le goût, d'ailleurs très affecté mais alors nouveau, de l'exotisme, — l'individualisme à outrance, cette admiration et ce

culte du *Moi* (bien antérieur à M. Barrès) qu'on peut appeler le *narcissisme*, — exercent un puissant attrait sur la Jeunesse, comme le style, tout en nuances, teintes et reflets, — comme ce ragoût de volupté et de mysticisme, d'imprécations et de prières, les blasphèmes du damné et les balbutiements du petit enfant à l'âme toute blanche, dont Verlaine, infiniment plus que Baudelaire, et de manière bien plus affectée encore, s'est fait un procédé et un système. Faut-il compter que Baudelaire n'a laissé qu'un seul livre, un petit livre, ce qui est un gage quasi certain de sympathie chez les confrères? Faut-il faire état de « la phosphorescence de la pourriture [1] », de la « verdeur marbrée des décompositions [2] », du « Pétrarquisme sur l'horrible [3] », qui sont simples métaphores, mais singulièrement alléchantes pour les esprits invertis et les imaginations vicieuses?... Bien plus que Schérer, et J.-J. Weiss, et même Brunetière, Baudelaire a contre lui, hélas! un trop grand nombre de Baudelairiens. Contre lui, le *snobisme* des rimailleurs, l'engouement des métèques, les gloussements et les pâmoisons des caillettes. Mais quelle injustice de l'en déclarer coupable! Que de fortes raisons, — et qui n'appartiennent qu'à lui, celles-ci, — pour justifier le charme étrange, vivace et irrésistible de son œuvre!

Au moment d'écrire cette étude, j'ai interrogé, moi aussi, quelques « jeunes ». En voici deux, d'une égale et très haute culture classique, d'un goût formé par la critique, et garanti contre le risque de garder la marque d'un maître ou de céder à un entraînement irréfléchi. J'ajoute, — pour *dater* ces pages, — que, tous deux officiers et blessés cruellement, la guerre les ramène à Baudelaire, comme l'Université les a conduits à l'Aisne et à la Somme. L'un est d'éducation libérale, l'autre toute catholique, et ils ne se sont jamais vus. Celui-ci m'écrit : « ... Certes, j'aime Baudelaire... Parce que c'est un merveilleux écouteur de sensations (le rythme de l'âme emportée par la musique, l'alanguissement amoureux, l'attendrissement du soir, l'effritement de la vie, etc.) ; — parce qu'il n'a pas traduit, mais fixé, ces sensations obscures. Il ne les a pas soufflées

1. Expression de Baudelaire sur E. Poë.
2. Expression de Théophile Gautier sur Baudelaire.
3. Expression de Sainte-Beuve sur Baudelaire.

avec de grands sentiments (même sincères), ni guindées sur de hautes pensées... » Et le premier : « ... Baudelaire me séduit et m'enchante par la qualité éminemment artiste de son âme, par sa sensibilité exaspérée et disciplinée à la fois, par son inquiétude de la sensation rare... Il est le visionnaire subtil des *Correspondances*, le poète de la Beauté triste... Rien de moins naturel, de moins naïf, de moins spontané, que cette poésie ; mais, de cet artifice, naissent des plaisirs d'art nouveau et délicieux... Il a renouvelé la sensation. » — Et donnerai-je ce détail encore? Au plus fort de cette effroyable tourmente, — les trois exemplaires des *Fleurs du Mal* d'un petit cabinet de lecture du quartier des Écoles sont toujours « en main », et retenus plusieurs semaines à l'avance.

Jules Lemaître a dit que Baudelaire a fait des vers « qu'on n'avait pas faits avant lui ». C'est très bien dit, mais ce n'est pas assez dire. Au milieu de tous les défauts signalés, il reste que cette œuvre, si courte et si inégale, si tourmentée et si artificielle, possède une neuve et originale beauté. On l'éprouve plus aisément qu'on ne l'exprime. C'est, — elle aussi, — une sensation, qui tient du rêve, du parfum, de la musique ; des horizons brumeux, des espaces vides, des sons étouffés ; du trouble de l'âme et de l'indécision de certains états physiologiques. C'est on ne sait quoi de vague et de lointain, et pourtant de très précis et de très proche ; et c'est quelque chose qui émeut et oppresse, et soudain caresse et enivre. Et puis, ce peut-être tout le contraire pour un autre lecteur... Et je me demande si, en dernière analyse, on n'aboutit pas à la phrase célèbre de Victor Hugo : « *Vous créez un frisson nouveau* [1]... »

Pour moi, je me tiendrai satisfait si le lecteur m'accorde de conclure justement, comme le vieux scoliaste : *Sic de postâ scripsimus, neque amici, neque inimici.*

CAMILLE VERGNIOL

1. Lettre écrite de Hauteville-House, le 6 octobre 1859.

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

I

LETTRES ÉCRITES AVANT LE VOYAGE A L'ILE BOURBON (1833-1841)

A M. Baudelaire, juge suppléant.

Lyon, le 22 novembre 1833.

Beaucoup de choses à dire, mais *primo* m'excuser. Dans ma paresse s'est un peu mêlé d'amour-propre : comme tu ne répondais pas, je croyais qu'il importait à mon honneur de ne pas écrire deux fois de suite. Mais j'ai reconnu que c'était du ridicule ; d'ailleurs tu es mon aîné, je te respecte, tu es mon frère, je t'aime. Beaucoup de choses à te dire, je te le promets au commencement de ma lettre, eh bien, je vais m'acquitter de ma promesse. Je viens de me fouler le pied, de là emplâtre sur emplâtre (ou amplâtre), et je déteste les emplâtres aussi bien que les médecins.

1. Œuvre posthume.

On bâtit à Lyon sur la Saône *un pont suspendu*, tout en fil de fer. Toutes les boutiques vont être éclairées au gaze (*sic*); on creuse dans toutes les rues. Le Rhône, ce rapide fleuve aux crues subites, vient encore de déborder. Car il pleut beaucoup maintenant à Lyon. La verrerie qui est située dans une presqu'île tout près de la ville (car nous y allions en promenade, nous collégiens), eh bien, le Rhône empiète toujours sur l'istme (*sic*) : il ronge, il mange. Cette nuit enfin il a emporté l'isthme. Ce sont des choses qui arrivent souvent dans le Rhône. Une irrégularité devient enfoncement, la langue de terre devient île : car le fleuve est très rapide.

Ma lettre est cochonnement griffonnée, mais ma plume est très mauvaise, et puis je m'inquiète peu de cela. Il me tarde de m'excuser de ma paresse par une longue lettre. Mais juge donc quel cruel supplice, cette petite entorse m'empêche de danser, moi qui ne manque pas une seule contredanse.

Et puis ! pendant mes vacances, eh bien, j'ai joué la comédie, et puis je vais encore jouer un proverbe.

Il y a peut-être bien des folies dans ma lettre ; les idées sont peut-être aussi irrégulières que l'écriture. Dieu merci, il y avait si longtemps que notre correspondance était interrompue, qu'il n'était pas difficile de trouver matière à cette conversation épistolaire. D'ailleurs il vaut mieux jacasser amicalement que de faire du fatras et du patos (*sic*).

Mais comment, Théodore [1] a eu des prix ! et... Charles n'en a pas eu.

Ventre Saint-Gris ! j'en aurai. Dis à Théodore qu'il est cause que je serai couronné. Un accessit d'excellence (le 4e) et un de thème (le 5e) ! C'est vraiment pitoyable : mais je veux en avoir et j'en aurai. Néanmoins mes compliments à Théodore, pour moi, honte, honte. Dis que de là-bas il me fasse les cornes.

Et ma sœur va-t-elle bien? est-elle remise? Bien des choses de la part de maman. Moi, je t'embrasse aussi. Parle-moi ou plutôt écris-moi tout de tous et de toi.

CARLOS

Ton numéro, le numéro de la rue.

1. Théodore Ducessois, frère de sa belle-sœur

A sa mère.

Mardi, 16 juillet 1839.

Ma chère mère, ma bonne maman, je ne sais que te dire, et j'ai toutes sortes de choses à te dire. D'abord je sens un grand besoin de te voir. Comme c'est différent d'être chez des étrangers — et ce ne sont pas précisément tes caresses et nos rires que je regrette, c'est je ne sais quoi qui fait que notre mère nous paraît toujours la meilleure des femmes, que ses qualités nous conviennent mieux que les qualités des autres femmes ; il y a un tel accord entre une mère et son fils ; ils vivent si bien l'un à côté de l'autre — de sorte que, ma foi, depuis que je suis chez M. Lassègne [1], je suis mal à mon aise. Je ne veux pas que tu croies que c'est amour-propre vexé, parce que M. Lassègne m'a constamment persécuté, et que madame Lassègne s'en est aussi un peu mêlé (*sic*). Quant à cela, je l'en remercie de tout mon cœur ; c'est bien une preuve de sa bienveillance ; cela me forme, j'en suis content ; aussi n'est point là ce qui me fatigue. C'est qu'il me manque là ce que j'aime, un esprit fait comme je l'aime, celui de ma mère ou celui de mon ami [2]. Certes M. Lassègne, certes sa mère aussi sont ornés de toutes sortes de belles qualités. Sagesse, amour, bon sens, eh bien tout cela se développe sous une forme que je n'aime pas. Il y a là des trivialités qui me repoussent un peu ; j'aime mieux que cela se développe capricieusement et plus vivement comme chez toi et mon ami. C'est dans cette maison-ci une gaîté perpétuelle, cela m'ennuie.

Certes ils sont plus heureux que nous. Chez toi j'ai vu des pleurs, des tracasseries pour mon père, des attaques de nerfs pour toi, eh bien, je *nous aime* mieux ainsi.

Et quand je sens en moi quelque chose qui me soulève, que sais-je? un violent désir de tout embrasser, une peur de ne pas savoir acquérir de l'instruction, des craintes de la vie,

1. M. Lassègne était son répétiteur de philosophie, chez lequel il avait été mis en pension pour se préparer à son baccalauréat. Dans une lettre du 12 février 1866, Baudelaire écrit qu'il consultera *cet homme* devenu médecin célèbre.

2. C'est le nom qu'il donnait alors à M. Aupick, son beau-père.

ou bien simplement un beau couchant à la fenêtre, à qui le dire? Tu n'es pas là, et mon ami de cœur non plus.

Aussi qu'est-il arrivé? C'est que je suis pire que je n'étais au collège. Au collège je m'occupais peu de la classe, mais enfin je m'occupais — quand j'ai été renvoyé, cela m'a secoué, je me suis encore un peu occupé chez toi — maintenant *rien*, *rien* et ce n'est pas une indolence agréable, poétique, non pas ; c'est une indolence maussade et niaise. Je n'ai pas osé le dire complètement à mon ami, ni me montrer à lui dans tout mon laid ; car il m'eût trouvé trop changé — il m'avait vu en beau — au collège je travaillais de temps en temps, je lisais, je pleurais, je me mettais quelquefois en colère ; mais du moins je vivais — maintenant point — aussi bas qu'on peut l'être ; — des défauts à foison, et ce ne sont plus des défauts agréables. Si au moins cette vue pénible me poussait à changer violemment — mais non, de cet esprit d'activité qui me poussait tantôt vers le bon, tantôt vers le mauvais, il ne reste rien, rien qu'indolence, maussaderie, ennui.

J'ai mécontenté M. Lassègne — je suis descendu d'un cran dans ma propre opinion — si j'étais seul, je me fusse peut-être mal occupé, mais je me serais occupé — avec toi ou avec un ami de cœur, j'eusse été droit — dans un milieu étranger, j'ai été tout changé, désorganisé, mis de travers. J'ai l'air, n'est-ce pas? d'employer de grands mots et des subtilités pour voiler des défauts fort ordinaires. Toutes ces tracasseries se compliquent encore par le baccalauréat. J'ai la prétention d'en finir tout d'un coup, et de passer mon examen le plus tôt possible. Je vais, et j'ai déjà commencé, faire tout mon possible pour revoir toutes les matières en quinze jours, et être prêt pour les premiers jours d'août. Pour cela il faut que je voie vingt-quatre questions par jour — pour le concours, je n'y vais que comme remplaçant, c'est-à-dire que je serai appelé à composer s'il y a un absent. On m'a néanmoins demandé un acte de naissance en cas de besoin.

Après tout, c'est peut-être un bien que j'aie vu des étrangers, j'aimerai mieux ma mère. C'est peut-être un bien d'avoir été dénudé et dépoétisé, je comprends mieux ce qui me manquait — c'est peut-être, comme on dit, un état de transition — pendant tout ce temps, tes lettres me faisaient de la peine, me

mettaient encore plus mal à mon aise. — Néanmoins écris toujours ; j'aime tes lettres. Dans mes tristesses je suis content de sentir l'amour de ma bonne mère se développer en moi ; c'est toujours ça. Dans ta réponse parle-moi de mon père, longtemps. Je t'en prie, ne dis pas un mot de tout cela à M. Lassègne ; il est si bon que ça l'affligerait.

A M. Aupick.

Août 1839.

Je viens de voir une bonne nouvelle et j'en ai une bonne à t'annoncer. J'ai lu ce matin ta nomination dans *le Moniteur*, et je suis bachelier depuis hier soir à quatre heures. Mon examen a été assez médiocre, excepté le latin et le grec — fort bien — c'est ce qui m'a sauvé.

Je suis bien heureux de ta nomination — de fils à père, ce ne sont pas des félicitations banales comme toutes celles que tu recevras. Moi je suis heureux, parce que je t'ai vu assez souvent pour savoir combien cela t'était dû ; j'ai l'air de faire l'homme, et de te féliciter comme si j'étais ton égal ou ton supérieur. — Ainsi pour dire simplement, sache que je suis bien content.

Je ne vous ai pas écrit pendant quelques jours, à cause de mon examen. Je l'avais d'abord rejeté au 20 août, puis j'ai eu hâte d'en finir ; et j'ai bien fait ; c'est pour cela que j'ai été assez occupé pendant quelques jours.

Maintenant que faut-il faire? Je suis dans un assez grand embarras. Je ne puis rien faire, ni changer de logis sans ta permission, et tu ne m'écris rien. M. Charles Lassègne va partir après-demain — lui n'étant plus là, ses parents presque continuellement absents, je crois qu'il serait assez indiscret d'y rester, et M. Lassègne m'a fait entendre qu'il n'oserait même pas le demander à ses parents. Il désire de toi une réponse aussi prompte que possible. Faut-il retourner à l'hôtel [1] et dans le cas que j'y retourne, faudra-t-il continuer à manger dans ma *pension*? J'ai déjà payé deux mois — depuis

1. La pension bourgeoise Bailly.

le 5 juin jusqu'au 5 août. — Si je la quitte, j'aurai un surplus à payer. Enfin je voudrais bien avoir de vos lettres. On me demande de tes nouvelles, et je ne sais que dire. Je t'en prie, réponds-moi ; tu m'as promis une lettre pour une lettre; ainsi tu es mon débiteur.

Je vais aller annoncer ta nomination à madame Olivier — bien des embrassements à maman. Fanchette voudrait bien avoir le droit d'acheter un tablier. Elle n'en a plus. Veux-tu dire un mot à ma mère, et, s'il est possible, m'envoyer pour elle la permission de faire son achat?

Adieu.

CHARLES

P. S. — Parle-moi de ta jambe [1], et charge-moi d'une provision de nouvelles pour tous ceux qui m'en demanderont.

J'ai vu dernièrement chez le portier une foule de cartes qui t'attendent à ton retour, entre autres celle de M. Lamartine, et une autre d'un monsieur qui venait te faire ses adieux, et qui part pour Bourbonne. Il est plaisant.

Pour maman.

Voilà neuf ou dix jours que je suis ici [2], ma chère maman, et je commence à m'ennuyer cordialement. Je regrette fort que tu m'aies cru une si grande aversion pour la maison de mon frère ; Fontainebleau est moins province que Creil. Je suis ici avec des cabaretiers en retraite, des maçons enrichis, et des femmes qui ressemblent à des portières. Néanmoins j'ai trouvé dans la société du colonel une femme qui a les mains blanches, et qui parle français. Je me faufile chez elle le plus souvent que je peux. Le reste du temps je me sauve dans les champs, et je me chauffe au grand soleil. Ici tout le monde aime l'argent, on est querelleur au jeu, et effroyablement cancanier.

1. En 1815, M. Aupick, alors adjudant-major au 46e de ligne, avait reçu au-dessus du genou gauche une balle qui s'était logée dans l'os crural. Nommé maréchal de camp en 1839, il l'avait sentie s'en détacher, mais laissant une plaie constamment entretenue par la carie de l'os lui-même.

2. Cette lettre était écrite à Creil.

Il y a ici une personne que je dois aimer, tant elle est bonne pour moi ; quelquefois elle en est fade ! C'est madame Nemfray. C'est elle qui avant que j'arrive a arrangé ma chambre, y a fait mettre des rideaux, un papier, une pendule, a couvert elle-même un paravent. Un jour j'ai dit que le thé était une bonne chose, et le lendemain il y a eu du thé toute la journée dans la maison ; un autre jour, j'ai parlé de soupe à l'oignon, et nous avions à dîner une soupe à l'oignon, — d'omelette au lard, et vite nous déjeunions avec une omelette au lard. Tu vois qu'elle est plus tâtillonne et plus maman qu'une maman ; enfin si tu lui écris, dis-lui combien je lui en suis reconnaissant. Elle m'a dit que tu avais été souffante. J'espère et j'ai pensé que c'était uniquement de la fatigue et de l'agitation du vacarme que j'ai causé là-bas [1]. N'est-ce pas, chère maman, que, ne fût-ce que par amour-propre pour ton fils, tu te porteras bien, tu mangeras bien, afin que ton mari ne me reproche pas de t'avoir rendue malade? Persuade-lui, si tu peux, que je suis non pas un grand scélérat, mais un bon garçon.

Je t'embrasse et je t'enverrai dans ma prochaine lettre des fleurs qui te paraîtront singulières.

CHARLES

II

LETTRES ÉCRITES EN 1842, 1843 ET 1844 [2]

1842.

Je pars, et ne reparaîtrai que dans une situation d'esprit et d'argent plus convenable. Je pars pour plusieurs motifs. D'abord je suis tombé dans un marasme et un engourdissement affreux, et j'ai besoin de beaucoup de solitude pour me refaire un peu, et reprendre de la force. — En second lieu, il m'est impossible de me faire tel que ton mari voudrait que je fusse ; par conséquent, ce serait le voler que de vivre plus

1. Par suite d'une grave altercation avec son beau-père qui dès lors prit le parti de le faire voyager.

2. A sa mère.

longtemps chez lui ; et enfin je ne crois pas qu'il soit *décent* que je sois traité par lui comme il paraît désormais vouloir le faire. — Il est probable que je vais être obligé de vivre durement, mais je serai mieux. — Aujourd'hui ou demain, je t'enverrai une lettre qui t'indiquera ceux de mes effets dont j'ai besoin, et l'endroit où il faudra les envoyer. Ma résolution est ferme, définitive et raisonnée ; ainsi il ne faut pas se plaindre, mais la comprendre.

B. D.

3 mars 1843.

Je te fais mes bien sincères excuses de n'être pas allé chez toi. Le mois avait vingt-neuf jours, ce qui a brouillé mes comptes, et le billet n'est arrivé que le 29.

De plus je suis occupé à refondre mon article tout entier. La course est si longue que quand je suis sorti de chez moi, je n'ai plus le courage d'y rentrer, et la journée est perdue. Quand je reste, il faut bien que je m'occupe.

De plus, et ceci est un sentiment qui va te déplaire beaucoup, je ne saurais te dépeindre l'effet triste et violent que produit sur moi cette grande maison froide et vide, où je ne connais personne que ma mère. Je n'y entre qu'avec précaution, je n'en sors que furtivement ; cela m'est devenu insupportable. Excuse-moi un peu, et laisse-moi dans ma solitude, jusqu'à ce qu'il en sorte un livre.

C. B.

P. S. — Renvoie-moi tous mes papiers.

16 novembre 1843.

J'ai eu, il y a deux jours, une longue entrevue avec le directeur du *Bulletin de l'Ami des Arts*. — Ma nouvelle passera dans le premier numéro du mois de janvier. — Dès cette époque, je fais définitivement partie de la rédaction, et j'ai promis force nouvelles. Je lui ai de plus promis des abonnements. Il est de mon intérêt que cet homme m'ait des obligations. Donc, je compte sur toi, pour prendre un abonnement,

de plus, pour en faire prendre aux personnes de ta connaissance, Paul, madame Edmond Blanc, etc. L'abonnement (vingt francs maintenant) sera de trente-six francs à partir du 5 janvier, attendu que le journal paraîtra toutes les semaines. Un autre intérêt que j'ai là dedans, est que le rédacteur en chef du *Bulletin* est un ami de J. Janin, qui sera probablement chargé de recomposer la rédaction de *l'Artiste*, lequel se vend cette semaine ; *lequel rédacteur* m'a formellement promis de me faire entrer dans la rédaction. Je t'embrasse et compte sur toi — après avoir pris un abonnement, et demandé les *numéros déjà parus*, envoie-moi à mesure les noms des personnes qui pourraient s'y abonner, pour que je puisse m'en prévaloir auprès de ces messieurs. Boulevard Bonne-Nouvelle, galerie des Beaux-Arts. Gérant Guillemin.

BAUDELAIRE

1843. Ce matin, huit heures et demie.

M. Ancelle m'a donné hier les derniers sacrements. Ainsi je n'ai plus rien à faire qu'à me retourner à moi tout seul, et qu'à me creuser le cerveau.

Ayez la bonté de venir m'assister aujourd'hui après votre déjeuner, ne fût-ce que par quelques heures de conversation. Je suis trop abattu pour n'être pas très calme, et je vous promets que je ne me laisserai aller à aucune violence de langue ; n'y manquez pas, je vous en prie ; car j'en suis à ce point que je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je vais faire. Je présume que votre présence seule, ne me fût-elle d'aucune utilité, me rendra un peu de sécurité.

CHARLES

Je ne me suis aperçu que j'avais dû hier vous faire encore de la peine, qu'après que vous êtes partie ; vous êtes si indulgente que vous aurez probablement attribué cela au trouble moral dans lequel je vis depuis quelques jours.

1843.

J'ai été obligé de sortir de chez moi cette nuit, et de coucher pour deux jours sans doute, jusqu'à ce que quelqu'un ait

arrangé la chose pour moi — *dans un petit hôtel borgne et introuvable*, parce que j'étais cerné et espionné chez moi, de façon que je ne pouvais plus bouger. Je suis sorti sans argent de chez moi par la raison bien simple qu'il n'y en avait pas. Cette lettre te demande dix francs, pour passer ces deux jours, jusqu'au 15. Je suis encore au lit, et j'attends avec inquiétude.

Tes soixante francs ont pourtant porté leur fruit, mais je ne puis toucher cet argent (neuf cents) qu'à la fin du mois.

C. B.

1843.

Fais-moi le plaisir, *je t'en supplie en grâce*, de m'envoyer un peu d'argent, *trente*, si tu peux, moins si tu veux, et encore moins. Je suis dans un tel tracas de corrections, d'affiches et de placards, qu'il m'est impossssible de bouger et de sortir, pour aller chercher de l'argent.

Car si je l'avais pu, je serais allé immédiatement chez toi. Si je commence ma lettre par la question *intéressée*, c'est pour que, venant à la fin, tu ne prennes pas ceci pour une ruse.

Malheureux, humilié, triste comme je le suis, violenté tous les jours par une foule de besoins, je crois qu'il faut être très indulgent pour moi. J'ignorais, car le vivre et tout mes chagrins m'empêchent je crois, de penser à toute autre chose, j'ignorais que toi qui as eu la bonté de pardonner tant de choses, tu fusses si profondément affligée. Tu ne peux t'imaginer quelle impression pénible et quelle honte j'ai senti (*sic*). quand j'ai vu le mal que je t'avais fait, et dont je ne prévoyais pas les conséquences. Je voudrais le réparer ; mais vraiment cela se peut-il maintenant? Quelque temps encore peut-être, et sorti des premiers embarras, mon esprit plus libre me permettra d'être pour toi tel que je voudrais être sans cesse.

Je t'embrasse tendrement, si tu veux bien le souffrir.

B. D.

1843.

Au moment où je voulais m'habiller pour vous aller trouver, j'ai trouvé les portes fermées à double tour. Il paraît que le médecin ne veut pas que je bouge.

Ainsi, je ne puis pas vous aller voir ; quand je vous écris, c'est M. Ancelle qui me répond, et qui me défend de vous aller voir. — De plus, l'on m'enferme.

Prenez-vous donc mes souffrances pour une plaisanterie? et avez-vous le courage de me priver de votre présence? — je vous dis que j'ai besoin de vous, qu'il faut que je vous voie, que je vous parle. Mais venez donc, venez donc *tout de suite* — pas de pruderie. Je suis chez une femme, mais je suis malade, et je n'en peux pas bouger.

Il faut au moins, si vous ne pouvez pas faire ce que je vous demande, m'instruire de ce qu'il est possible de faire. On me met au secret, on m'enferme, vous ne me répondez pas, quand je vous écris, on m'écrit que je ne puis pas vous voir, qu'est-ce que tout cela veut dire? Je vous en supplie, venez donc me trouver, mais de suite, de suite — pas de cris.

CHARLES

Madame Duval, rue de la Femme-sans-Tête, 6.

P. S. — Je vous affirme que si vous ne venez pas, cela ne peut qu'occasionner de nouveaux accidents.

Je *veux* que vous veniez seule.

1843.

Ma chère petite mère, je te remercie de toutes tes bontés et de tes complaisances. On boira ton thé en pensant à toi. Fais-moi le plaisir de lire ce manuscrit, qui est achevé, et où il y a peu de chose à corriger. Je l'ai retiré ce matin d'un *journal* (*la Démocratie*), où il est refusé pour cause d'*immoralité* ; mais ce qu'il y a de très bon, c'est qu'il a assez émerveillé les gens pour qu'on m'ait fait l'honneur de m'en *demander précipitamment* un second, avec force amabilités et compliments.

Tu ne connais pas la fin ; lis-le et dis-moi sincèrement *l'effet produit sur toi.*

C. B.

P. S. — Si tu es chez toi au moment où la chose arrivera, donne vingt sous à l'individu.

1844.

Je te prie de lire ceci très attentivement parce que c'est très sérieux, et que c'est un appel suprême à ton bon sens et à la tendresse si vive que tu dis avoir pour moi. Je te donne d'abord cette lettre sous le sceau du secret, et te prie de ne la montrer à personne.

Ensuite, je te prie en grâce de n'y voir aucune intention de viser au pathétique, ni de te toucher autrement que par quelques raisonnements. L'habitude bizarre qu'ont prises (*sic*) nos discussions de se tourner en aigreurs, dont souvent il n'y a rien de vrai chez moi, l'état d'agitation dans lequel je suis, le parti pris chez toi de ne plus m'écouter, m'ont obligé à prendre la forme d'une lettre où je veux te persuader combien tu peux avoir tort malgré toute ta tendresse.

J'écris ceci à tête bien reposée, et quand je songe à l'état de maladie dans lequel je suis depuis plusieurs jours, causé par la colère et l'étonnement, je me demande comment, par quel moyen, je pourrai supporter la chose accomplie. Vous ne cessez, pour me faire avaler la pilule, de me répéter que cela n'a rien que de tout naturel, et nullement déshonorant, c'est possible, et je le crois ; mais en vérité qu'importe ce que c'est pour la plupart des gens, si c'est *tout autre chose* pour moi. Tu regardes, m'as-tu dit, ma colère et mon chagrin comme tout passagers ; tu présumes que tu ne me fais un bobo d'enfant que pour mon bien. Mais persuade-toi donc bien une chose, que tu sembles toujours ignorer, c'est que vraiment, pour mon malheur, je ne suis pas fait comme les autres hommes. Ce que tu regardes comme une nécessité et une douleur de circonstance, je ne peux pas le supporter. — Cela s'explique très bien. Tu peux, quand nous sommes seuls, me traiter de telle ou telle façon qu'il te plaît ; mais je repousse avec fureur tout ce qui est attentatoire à ma liberté. N'y a-t-il pas une cruauté incroyable à me soumettre à l'arbitrage de quelques hommes que cela ennuie, et qui ne me connaissent pas? Entre nous, qui peut se vanter de me connaître, et de savoir où je veux aller, ce que je veux faire, et de quelle dose de patience je suis capable? Je crois sincèrement que tu tombes dans une grave erreur. Je te le dis froidement, parce que je me regarde comme

condamné par toi, et que je suis sûr que tu ne m'écouteras pas ; mais remarque bien ceci tout d'abord, c'est que tu me fais sciemment et involontairement une peine infinie. dont tu ne sais pas tout le poignant.

Tu as manqué à ta parole de deux manières : quand tu as bien voulu me prêter huit mille francs, il a été convenu entre nous qu'au bout d'un certain temps tu aurais le droit de prendre une certaine quantité sur tous les travaux que je pourrais faire. J'ai refait quelques dettes, et quand je t'ai dit qu'elles étaient minimes, tu m'as promis d'attendre encore un peu. En effet, quelques médiocres avances d'argent, combinées avec l'argent gagné, pouvaient les éteindre rapidement. Maintenant ton parti est pris d'une manière furieuse ; tu as été si vite en besogne, que je ne sais plus moi-même que faire, et que je suis obligé de renoncer à mon plan. J'avais imaginé que mon premier travail, étant presque une chose de science, et tombant sous les yeux de plusieurs personnes, il te serait fait quelques compliments, que toi voyant de l'argent venir, tu ne m'aurais pas refusé quelques nouvelles avances, et qu'ainsi, au bout de quelques mois, j'aurais pu revenir à un débarras complet, c'est-à-dire au point où j'en étais après ces huit mille francs. Point ; tu n'as pas voulu attendre — pas voulu attendre quinze jours.

Vois donc quel faux raisonnement tu fais, et quelle conduite illogique. Tu me fais une peine infinie, et tu fais une démarche toute (*sic*) offensante, la veille peut-être d'un commencement de succès, la veille de ce jour que je t'ai tant promis. — C'est juste le moment que tu choisis pour me casser bras et jambes, car, comme je te l'ai dit, je ne veux pas du tout accepter ce *conseil* comme quelque chose d'anodin et d'inoffensif. Je sens déjà l'effet qui se produit, et à ce sujet tu es tombée dans une erreur bien plus grave encore, qui consiste à croire que ce sera un stimulant. Tu ne peux pas te faire une idée de ce que j'ai senti hier, de ce qui m'est tombé de découragement dans les jambes, quand j'ai vu que la chose devenait sérieuse, quelque chose comme une envie subite d'envoyer tout promener. de ne plus m'occuper de rien, de ne pas même aller chez M. Ed. Blanc chercher ma lettre, en me disant tranquillement : à quoi bon, je n'en ai plus besoin, je n'ai plus qu'à me contenter de manger comme un idiot ce qu'elle voudra bien me donner.

C'est de ta part une erreur si grave, que M. Ancelle me disait à Neuilly : « J'ai dit à votre mère que si vous laisser manger le tout vous conduisait au travail et à un état, je lui conseillais de vous laisser faire ; mais que cela ne serait jamais. » Je ne crois pas qu'il soit possible de dire quelque chose de plus insolent et de plus bête. Je n'ai jamais osé aller jusque-là, et me dire froidement que je mangerais tout. Je présume bien que tu n'es pas aussi indulgente que lui, et, pour moi, j'aime trop ma liberté pour faire une pareille sottise. Maintenant, quoique je ne sois que ton fils, tu dois avoir assez de respect pour ma personne pour ne pas me soumettre à un arbitrage d'étrangers, quand tu sais la valeur de ces douleurs pour moi. Et avoir égard aux difficultés de ce que j'ai entrepris. — A coup sûr, et je t'assure, ma chère mère, que ce n'est point une menace pour te faire reculer, mais l'expression de ce que je sens, — le résultat sera juste contraire à ce que tu attends — c'est-à-dire un abattement complet.

Maintenant j'en viens à autre chose, qui pour toi sans doute aura plus de valeur que toutes sortes de promesses et que toutes mes espérances.

Tu es, m'as-tu dit, conduite par une tendresse inquiète et persistante. Tu veux me conserver ce que j'ai malgré moi, je le veux bien, je n'ai jamais eu l'intention de le dévorer en entier, je suis prêt à te livrer tous les moyens de me le garder. Excepté un pourtant, celui que tu as choisi. Que t'importe le moyen, pourvu que tu arrives à ton résultat? Pourquoi veux-tu employer uniquement celui qui me fait une si affreuse peine? Celui qui répugne le plus odieusement à ma nature, des arbitres des juges, des étrangers. — A quoi bon?

Dernièrement, ne sachant pas un mot de droit, je t'ai parlé en l'air d'une donation combinée de telle sorte qu'elle me revînt, en cas de mort. Je ne sais pas si cela est possible : mais, à coup sûr, tu ne me feras pas croire que, dans toutes les tricheries du notariat, il n'y ait pas d'autres moyens qui puissent te satisfaire que celui que tu veux employer. Et pourquoi? Voyons, peut-on être plus loyal et plus sincère que je le suis? puis-je donner une preuve plus éclatante de ma bonne foi et de l'accord de ma volonté avec la tienne? j'aime mieux n'avoir plus de fortune, et m'abandonner entièrement à toi, que de

subir un jugement quelconque, — l'un est encore un acte de liberté, l'autre est attentatoire à ma liberté.

Pour en finir, je te supplie en grâce, le plus humblement du monde, de t'épargner une grande peine, et une humiliation affreuse pour moi. Mais pour Dieu, point d'arbitres, point d'étrangers — point de confidences — je désire que toutes choses soient suspendues, jusqu'à ce que j'aie eu, avec toi et M. Ancelle, une longue conférence. Je vais le voir ce soir ; j'espère te l'amener. — Mais je suis sûr, formellement sûr, qu'après un premier succès, il me sera facile, moyennant que tu m'aides un peu, d'arriver *rapidement* à une bonne position.

Je te renouvelle mes prières avec insistance — je suis sûr que tu te trompes — après cela, — si je ne me suis pas dûment expliqué combien il serait plus doux et plus raisonnable de nous arranger à l'amiable, fais ce que tu voudras, et arrive que pourra.

M. Ed. Blanc m'a donné une fort bonne lettre, avec laquelle je vais tâcher de me débrouiller à la *Revue* ce matin. — Une dernière fois, songe bien que je ne te demande d'autre faveur que celle d'une commutation de moyens.

CHARLES

1844. Dimanche matin.

Une fois encore je te supplie de bien peser ta résolution avant de m'enlever ma dernière ressource qui est toi.

D'ailleurs je me rends cruellement justice, et je me demande à quoi je sers, si ce n'est à te faire du mal. Comment maintenant aurai-je le courage (si toutefois je suis sauvé) de me mettre en route le 14, et comment, avec quel œil me recevras-tu?

Dans ma terreur, je vais peut-être tout à l'heure, dans la crainte d'un refus de toi, faire encore une démarche devant laquelle toute ma nature recule. Elle sera sans succès. Et puis, je t'en supplie, dis-moi donc si réellement tu as pu supporter ma lettre sans détriment, sans secousse pour ta santé.

CHARLES

Je rouvre ma lettre pour une bonne nouvelle ; malheureusement elle ne vient pas de moi. Mon frère va beaucoup mieux. J'ai vu une longue lettre de lui, dont l'écriture n'était pas du tout indécise.

III

LETTRES ÉCRITES APRÈS LA NOMINATION DU CONSEIL JUDICIAIRE[1]

(1845-1848)

1845.

Je te remercie de la bonne et douce lettre que tu as laissée chez moi.

Je désirerais que tu vinsses me voir *demain matin*. Je veux te parler *d'argent*, n'aie aucune frayeur. Il ne s'agit pas de t'en emprunter, mais d'un arrangement particulier, moins long à t'expliquer qu'à t'écrire.

Je me trouve, par une série de démarches, heureuses en même temps que malencontreuses, en veine de gagner beaucoup en peu de temps — mais *pris par les dettes que tu sais*, qui deviennent tous les jours plus honteuses. — J'ai à faire cinq feuilletons pour l'*Esprit public*, demandés — deux pour *l'Époque*, deux pour *la Presse*, un article pour la *Revue nouvelle*. Tout cela constitue une somme énorme. Je n'ai jamais été doté d'espoirs aussi clairs. Mais j'ai en même temps mon *Salon* sur les bras, c'est-à-dire un volume à faire en huit jours.

Tu vois combien je suis occupé, et combien je suis excusable de ne pas aller t'expliquer tout cela moi-même ; je suis même obligé ces jours-ci de charger un de mes amis de mes courses.

BAUDELAIRE DUFAYS

Il faut que tu me tires d'un piège affreux. Je suis à la maison d'arrêt depuis hier matin. Je croyais partir demain, mais je suis sous le coup d'un nouveau jugement, puis d'un troi-

1. A sa mère.

sième, chose qu'on ne vous déclare traîtreusement que quand on est pris.

Il faut que je sorte demain — j'ai affaire à la campagne. Une fois hors d'ici, je m'occuperai de régler mes affaires avec la garde nationale. Je viens donc d'envoyer au général de l'état-major une lettre dans laquelle je lui dis que *des affaires importantes, une signature, de l'argent, etc., m'appellent impérieusement chez mon notaire, et que je m'engageais à venir moi-même* subir le reste de ma condamnation un autre jour. Or cela fera un fort bon effet, si tu vas toi-même affirmer le même mensonge, et crier qu'on a absolument besoin de moi demain.

Sur ce je t'embrasse et j'attends. L'état-major de la garde nationale se tient place du Carrousel le général est M. Carbonnel.

CHARLES.

Samedi, 4 décembre 1847.

Malgré la cruelle lettre par laquelle vous avez répondu à ma dernière demande, j'ai cru qu'il m'était permis de m'adresser encore une fois à vous, non pas que je ne sache parfaitement quelle mauvaise humeur cela vous causera, et quelle peine j'aurai à vous faire comprendre la légitimité de cette demande, mais parce que je sens en moi une telle conviction que cela peut m'être infiniment et définitivement utile, que j'ai espéré vous la faire partager. Remarquez bien que je dis *encore une fois*, ce qui dans ma pensée bien sincère veut dire : la dernière fois. Sans doute je vous dois des remercîments pour l'obligeance que vous avez mise à me faire fournir quelques-uns des objets indispensables à une vie plus raisonnable que celle que je subis depuis longtemps, c'est-à-dire quelques meubles. Mais les meubles achetés, je me suis trouvé sans le sol, et sans quelques-uns de ces objets non moins indispensables qu'il est facile de deviner, une lampe, une fontaine, etc... Qu'il vous suffise de savoir que j'ai été obligé de subir une longue discussion avec M. A. pour arracher du bois et du charbon. Si vous saviez quel effort il m'a fallu faire pour prendre la plume et m'adresser encore une fois à vous, désespérant de vous faire comprendre, à vous dont la vie est toujours facile et régu-

lière, comment je pouvais me trouver dans de pareils embarras ! Supposez une oisiveté perpétuelle commandée par un malaise perpétuel, avec une haine profonde de cette oisiveté, et l'impossibilité absolue d'en sortir, à cause du manque perpétuel d'argent. A coup sûr dans de pareils cas, il vaut mieux, quelque humiliation qu'il m'en coûte, m'adresser encore à vous, qu'à des indifférents chez qui je ne trouverais pas la même sympathie. Actuellement, voici ce qui m'arrive. Tout heureux d'avoir un logement et des meubles, mais privé d'argent, j'en cherchais depuis deux ou trois jours, quand lundi dernier, au soir, exténué de fatigue, d'ennui et de faim, je suis entré dans le premier hôtel venu, et depuis ce temps j'y reste, *et pour cause.* J'avais donné l'adresse de cet hôtel à un ami, à qui j'ai prêté de l'argent, il y a quatre ans, du temps que j'en avais, mais il me manque de parole. Du reste j'ai dépensé peu de chose, trente ou trente-cinq francs en une semaine ; mais là n'est pas tout l'embarras. Car je suppose que, par une bienveillance malheureusement toujours insuffisante, vous veuilliez bien me tirer de cette malheureuse étourderie, DEMAIN que faire? Car l'oisiveté me tue, me dévore, me mange. Je ne sais vraiment pas comment je possède assez de force pour dominer l'effet désastreux de cette oisiveté, et posséder encore une lucidité absolue d'esprit, et une espérance perpétuelle de fortune, de bonheur et de calme. Or voici ce que je vous demande *à mains jointes*, tant je sens que je touche aux dernières limites, non seulement de la patience des autres, mais aussi de la mienne. Envoyez-moi, *cela dût-il vous coûter mille peines, et quand bien même vous ne croiriez pas à l'utilité réelle de ce dernier service, non seulement la somme en question, mais de quoi vivre une vingtaine de jours.* Vous fixerez comme vous l'entendrez la chose. Je crois si parfaitement à l'emploi du temps et à la puissance de ma volonté, *que je sais positivement* que si je pouvais parvenir à mener, quinze ou vingt jours durant, une vie régulière, *mon intelligence serait sauvée.* C'est un dernier essai, *c'est un jeu.* Risquez sur l'inconnu, ma chère mère, je vous en prie. L'explication de ces six années si singulièrement et si désastreusement remplies, si je n'avais pas joui d'une santé d'esprit et de corps que rien n'a pu tuer, est fort simple ; cela se résume

ainsi : étourderie, remise au lendemain des plans les plus vulgairement raisonnables, conséquemment misère, et toujours misère. En voulez-vous un échantillon : il m'est arrivé de rester trois jours au lit, tantôt faute de linge, tantôt faute de bois. Franchement, le laudanum et le vin sont de mauvaises ressources contre le chagrin. Ils font passer le temps, mais ne refont pas la vie. Encore pour s'abrutir faut-il de l'argent. La dernière fois que vous avez eu l'obligeance de me donner quinze francs, je n'avais pas mangé depuis *deux jours* — quarante-huit heures. — J'étais perpétuellement sur la route de Neuilly, je n'osais pas avouer mon tort à M. A., et je ne me tenais éveillé et debout que grâce à l'eau-de-vie qu'on m'avait donnée, moi qui exècre les liqueurs, et à qui elles tordent l'estomac. Puissent de pareils aveux — ou pour vous ou pour moi — n'être jamais connus des hommes vivants et de la postérité ! Car je crois encore que la postérité me concerne. On ne voudrait pas croire qu'un être raisonnable, et issu d'une mère bonne et sensible, soit tombé dans de pareils états. Aussi que cette lettre, adressée uniquement à vous, la première personne à qui je fais de pareilles confidences, ne sorte pas de vos mains. Vous devez trouver dans votre cœur des raisons bien suffisantes pour comprendre que de pareilles plaintes ne peuvent s'adresser qu'à vous, et ne pas sortir de vous. Du reste, avant de vous écrire, j'ai pensé à tout, et *j'ai résolu de ne plus voir M. A.*, — avec qui j'ai déjà eu deux entrevues désagréables, — si vous commettiez la faute de considérer cette dernière tentative comme vulgaire et ressemblant aux autres, et de lui communiquer cette lettre ou simplement un avis. Je viens de relire ces deux pages, et elles me paraissent singulières à moi-même. Jamais je n'ai osé me plaindre si haut. J'espère que vous voudrez bien mettre cette excitation sur le compte des *souffrances inconnues à vous* que je subis. L'oisiveté absolue de ma vie apparente, contrastant avec l'activité perpétuelle de mes idées, me jette dans des colères inouïes. Je m'en veux de mes fautes, et je vous en veux de ne pas croire à la sincérité de mes intentions. Le fait est que depuis quelques mois je vis dans un état surnaturel. Or, pour en revenir au principe de la démonstration que je voulais vous faire, mon existence absurde s'explique généra-

lement ainsi : dépense étourdie de l'argent consacré au travail. Le temps fuit, les nécessités se relèvent. *Une dernière fois*, voulant en finir et croyant à ma volonté, je me suis adressé à vous, pour faire un essai, une dernière mise au jeu, comme je vous le disais tout à l'heure, cela — encore une fois — vous parût-il exhorbitant *(sic)*, et gênât-il vos affaires. *Je devine* et je comprends très bien combien toute irrégularité de dépenses doit être insupportable et une occasion de trouble dans la vie d'une femme de ménage, surtout de vous auprès de qui j'ai vécu ; mais je suis dans une situation d'esprit exceptionnelle ; j'ai voulu voir une fois encore si l'argent de ma mère me profiterait, et je crois cela sûr et définitif ; je souffre trop pour ne pas vouloir en finir *une dernière fois*. Ce mot est déjà, je crois, revenu plusieurs fois.

Et en effet, malgré l'épouvantable douleur que j'éprouverais à quitter Paris et à dire adieu à tant de beaux rêves, j'ai fait la sincère et violente résolution de le faire, si je ne puis pas prendre sur moi de vivre laborieusement quelque temps avec l'argent que je vous demande. Or, ce serait pour aller loin. Des gens que j'ai connus à *l'Ile de France* ont daigné se rappeler de (*sic*) moi : j'y trouverai une place très facile à remplir, des appointements beaux pour un pays où on vit facilement quand on y est établi, et *l'ennui, l'ennui horrible et l'affaiblissement intellectuel des pays chauds et bleus*. Mais je le ferai comme châtiment et expiation de mon orgueil, si je manque à mes dernières résolutions. Ne cherchez pas parmi les places officielles quel peut être cet emploi. Car il est presque domestique. Il s'agit de *tout* apprendre, sauf la chimie, la physique et les mathématiques, aux enfants d'un ami. Mais ne parlons plus de cela, car la nécessité possible de cette résolution me fait frémir. Seulement j'ajoute que dans le cas où je jugerais à propos *de me punir ainsi d'avoir manqué à tous mes rêves*, j'exigerais, puisque là-bas m'attendrait une vie facile et sûre, que *tout derrière moi fût payé*. La seule pensée de cette décadence et de cette abjuration de forces me donne le frisson. Aussi je vous conjure de ne pas même montrer confidentiellement cette lettre à *M. A.*, tant je trouve honteux pour un homme de douter d'un succès. J'ai jusqu'au mois de février pour accepter ou refuser, et je prétends vous donner

au jour de l'an les preuves que votre argent a été bien employé.

Or, voici mon plan : il est excessivement simple. Il y a à peu près huit mois que j'ai été chargé de faire deux articles importants qui traînent toujours, l'un une *histoire de la caricature*, l'autre une *histoire de la sculpture*. Cela représente six cents francs, et ne remplira que des besoins urgents. Or, ces matières-là pour moi sont un jeu.

A partir du jour de l'an, je commence un nouveau métier, — c'est-à-dire la création d'œuvres d'imagination pure, — le Roman. Il est inutile que je vous démontre ici la gravité, la beauté, et le côté infini de cet art-là. Comme nous sommes dans les questions matérielles, qu'il vous suffise de savoir que *bon ou mauvais, tout se vend*; il ne s'agit que d'assiduité.

Or, *j'ai calculé* que la lassitude excessive de la plupart de mes créanciers qui regardent leur créance comme déplorable, et en plus la conscience intime qu'ils ont pour la plupart de m'avoir *indignement volé*, me permettraient de réduire le chiffre total de mes dettes à six ou huit mille francs au plus. Cette somme-là est facile à trouver avec de l'attention et de la persistance, croyez-en l'expérience que j'ai acquise dans tout ce remue-ménage de journaux et de librairie. Qui chargerai-je de la besogne pénible de conférer avec eux, moi-même, *M. A.*, ou un autre? Je l'ignore encore. Mais j'exige de vous la promesse que ce premier acte accompli, et de plus, ayant laissé quelques mois s'écouler, pour prouver que je sais non seulement payer des dettes, mais aussi n'en plus faire, vous m'aiderez de votre témoignage et la première aussi de vos efforts, pour me faire rendre la libre disposition de ma fortune. Alors aussi vous me rendrez ces cruelles lettres dont vous m'avez parlé, et envers lesquelles vous êtes si sévère. Mais si vous saviez de quelle complication de petites et de grandes souffrances est faite ma souffrance habituelle ! Au moins me suis-je appliqué cette fois à vous écrire une lettre convenable, et qui peut témoigner de la lucidité absolue de mon esprit dans mes bons moments ; mais le malheur est que j'ai besoin de vous, et que je ne puis faire vis-à-vis de vous aucune démarche qui n'ait l'air intéressé.

Je suis bien fatigué. J'ai comme une roue dans la tête. — Une dernière fois, ma chère mère, je vous adjure au nom de mon salut. — C'est la première fois, je crois, que je vous fais aussi longuement confidente de tant de plans chéris et importants pour moi. Puisse cela vous persuader que je pense de temps en temps faire abnégation de mon orgueil vis-à-vis de ma mère !

Ne me parlez plus de mon âge. Toutes les éducations, vous le savez, ne sont pas les mêmes, et la question se résume ainsi. Plus il s'est écoulé de temps entre le jour de la naissance, et l'instant marqué pour le succès, plus il faut aller vite et profiter du reste.

Mais encore une fois, je me sens maintenant si parfaitement disposé, qu'il serait vraiment malheureux que je ne me fusse pas fait comprendre. Le temps s'envole, et quelques jours d'oisiveté de plus peuvent me tuer. Je vous l'ai dit, j'ai tant abusé de mes forces que je suis arrivé aux dernières limites de ma propre patience, et que je suis incapable d'un dernier grand effort si on ne m'aide pas un peu.

Si par hasard la pensée vous venait de demander de l'argent à M. A., ne lui dites pas pourquoi, et puisque c'est à vous que je me suis adressé, que *j'aie au moins le plaisir de recevoir ce service de vous seule*. Répondez immédiatement ; *voilà trois jours que je m'encourage moi-même à vous écrire et que je n'ose pas*. Vous pouvez vous fier au commissionnaire. — Encore un mot. Il y a longtemps que vous cherchez à m'exclure tout à fait de votre présence. Vous espérez sans doute que cette exclusion achèvera la conclusion de mes embarras. Quelques torts que j'aie pu avoir, ce n'est pas là une faute, et me croyez-vous l'âme assez forte pour supporter une solitude perpétuelle? Je prends *l'engagement de ne vous aller voir la première fois que pour vous porter une heureuse nouvelle*. Mais dès lors je vous demande à vous voir, et à être bien reçu, et de façon même que votre contenance, vos regards et votre parole me protègent chez vous contre tout le monde.

Adieu. Je suis heureux de vous avoir écrit.

CHARLES

16 décembre 1847.

Tu es sans doute dans les embarras d'un déménagement, ce qui fait ce que je vais te demander te gênera peut-être un peu. J'ai beaucoup à te dire et à t'expliquer. Une lettre me coûte plus à écrire qu'un volume. D'un côté, j'ai horreur de tout chez toi et surtout de tes domestiques. Je voulais te prier d'être aujourd'hui *au Louvre, au Musée, dans le grand salon carré*, à l'heure que tu m'indiqueras, mais le plutôt (*sic*) que tu pourras. Le Musée n'est d'ailleurs ouvert qu'à onze heures. C'est l'endroit de Paris où l'on peut le mieux causer ; c'est chauffé, on peut y attendre sans s'ennuyer, et d'ailleurs c'est le lieu de rendez-vous le plus convenable pour une femme. Pourtant si cela te dérange trop, trouve un autre moyen. J'allais oublier de te dire que comme tu n'as pas de carte, tu diras au concierge ton nom, et que tu viens chercher ton fils. Il sera prévenu.

Une réponse de suite.

B. D.

J'aurai soin d'y être le premier. Je te remercie de ta dernière lettre, il y avait longtemps que tu avais perdu ce ton. C'est cette lettre qui m'a engagé à te demander ce rendez-vous.

2 janvier 1848.

Ma chère mère, je te demande pardon de n'être pas allé chez toi immédiatement, ainsi que je te l'avais promis. Sois parfaitement sûre que je n'oublie rien de ce que je t'ai promis. — Si je ne vais pas te voir immédiatement, c'est que d'abord je tiens fort à te pouvoir affirmer à coup sûr que mes affaires vont mieux, et en second lieu, pour un motif qui te fera rire, tant tu le trouveras puéril, c'est que je ne me trouve pas suffisamment bien vêtu pour aller chez toi. A deux ou trois jours d'ici.

B. D.

IV

LETTRES ÉCRITES PENDANT LES AMBASSADES DE M. AUPICK A CONSTANTINOPLE ET MADRID ET PENDANT SON SÉJOUR INTERMÉDIAIRE A L'HOTEL DU DANUBE, RUE RICHEPANSE (1848-1852)

LETTRES ÉCRITES PENDANT L'AMBASSADE A CONSTANTINOPLE EN 1848 ET 1849

A M. Aupick.

Paris, 8 décembre 1848.

Avant-hier, M. Ancelle m'a dit que mon voyage dans l'Inde, que j'ai fait il y a quelque temps, avait été à mon insu, payé par vous, et que l'argent que je croyais devoir à sa complaisance, c'était à vous que je le devais. M. Ancelle avait eu tort de me taire et de me cacher primitivement cet envoi ; car d'abord je n'eusse nullement rougi de recevoir cet argent de vous, et en second lieu, s'il m'avait dit tout d'abord : « J'ai reçu une somme de cinq cents francs pour vous », au lieu de la manger petit à petit dans une expédition qui ne m'a rien rapporté, j'eusse pu, la prenant en bloc, la dépenser plus utilement, en restant à Paris.

Je vous avoue que cette confidence de M. Ancelle, relativement à cet envoi, m'a vivement étonné, mon moins que son soin à la dissimuler d'abord. J'ai été, je l'avoue, très vivement étonné que vous daigniez, là-bas, penser encore à moi, et vous occuper de mes chagrins éternels d'argent, surtout après la manière si dure dont vous m'avez reçu quelques jours avant votre départ.

Avec cet entêtement nerveux, cette violence qui vous est particulière, vous m'avez maltraité, uniquement à cause d'une pauvre femme que *je n'aime depuis longtemps que par devoir*,

voilà tout. Il est singulier que vous qui si souvent, si longtemps m'avez parlé de sentiments spiritualistes, de devoir, vous n'ayez pas compris cette singulière liaison, où je n'ai rien à gagner, et où l'expiation et le désir de rémunérer un dévouement jouent le grand rôle. Quelque nombreuses que soient les infidélités d'une femme, quelque dur que soit son caractère, quand elle a montré quelques étincelles de bon vouloir et de dévouement, cela suffit pour qu'un homme désintéressé, un poète surtout, se croie obligé de la récompenser. Je vous demande pardon d'avoir insisté là-dessus, mais ç'a été pour moi un vif chagrin que vous n'ayez pas compris tout d'abord le sens si simple de ma demande. Si je ne vous ai rien écrit depuis à ce sujet, c'est d'abord la crainte de vous affliger, sans explication préalable suffisamment développée, et en second lieu, la nécessité d'ajourner des projets qui demandent, eux, pour s'accomplir une fixité, une tranquillité de situation plus grande que celles que j'ai. Mais pourtant j'en reviens à ceci, et je me crois obligé de vous donner ces explications : actuellement à vingt-huit ans moins quatre mois, avec une immense ambition poétique, moi séparé à tout jamais du *monde honorable* par mes goûts et par mes principes, qu'importe si bâtissant mes rêves littéarires, j'accomplis de plus *un devoir*, ou ce que je crois un devoir au grand détriment des idées vulgaires d'honneur, d'argent, de fortune? Remarquez bien que ce n'est nullement un consentement que j'implore ; c'est uniquement l'aveu que je pourrais bien avoir raison ; et en second lieu, que la chose étant abandonnée à ma pure volonté, si tel événement, ou telle réflexion que je ne puis prévoir venait la traverser, je pourrais bien transiger avec moi-même, et rompre mes projets.

Maintenant il faut que j'aie le courage de vous dire crûment que si *je n'eusse jamais pensé* de moi-même à vous demander de l'argent, comme c'est vous qui avez pris l'initiative, ce qui m'avait fait voir que vous pensiez encore à moi, je me suis imaginé que vous pourriez encore venir à mon aide. Le jour de l'an va venir ; c'est l'époque où il faut que je change de domicile. Avec ce que j'ai à toucher ici chez M. Ancelle, et ce que je recevrai d'ailleurs, si vous pouvez, d'ici là, y ajouter deux cent cinquante francs, ou si vous ne le pouvez absolu-

ment pas, l'autoriser à me les prêter pour vous, je me trouverais suffisamment riche pour accomplir plusieurs projets que j'ai à cœur depuis bien longtemps, entre autres de retirer mes pauvres chers manuscrits, qui sont éternellement engagés ; pourvu qu'ils existent encore !

Voilà la cruelle chose que j'avais à vous dire.

Les vingt-trois jours qui restent vous suffisent pour me répondre. Je serais heureux que vous voulussiez bien m'écrire quelques lignes, et non pas vous servir de M. Ancelle pour me transmettre, soit votre décision, soit les réfléxions qu'il vous plaira peut-être de m'écrire.

La seule chose qui m'intéresse réellement, quant à vous, est de savoir comment s'est faite votre traversée, si vous êtes bien là-bas, et si votre santé est meilleure qu'elle ne l'était ici.

Quant à moi, malgré que la littérature soit moins en faveur que jamais, je suis toujours le même, c'est-à-dire que je suis parfaitement convaincu que mes dettes seront payées, et que ma destinée s'accomplira glorieusement.

Une autre raison pour laquelle je serais heureux que vous puissiez satisfaire à ma demande, est que je crains vivement ici un mouvement insurrectionnel, et que rien n'est plus déplorable que d'être absolument privé d'argent dans ces moments-là.

Adieu, je présume que vous ne m'en voudrez pas de ma lettre. Vous êtes sans doute là-bas pour longtemps. Des gouvernements nouveaux ne vous déplaceront sans doute pas. Peut-être dans un an, si je suis plus riche, irai-je à Constantinople ; car ma rage de voyage me reprend perpétuellement.

CHARLES

A sa mère [1].

Samedi, 30 août 1851.

Chère mère, je vais sans doute te causer quelque chagrin. Je t'avais promis de t'écrire deux fois par mois, et voilà six semaines que je suis installé, et je ne t'ai pas écrit. Cela tient à

1. Ainsi que les lettres suivantes.

la vanité que j'avais de t'annoncer quelque chose d'heureux dans ma première lettre. Or il n'en est rien, ou si peu que rien. Comme je tenais à te mettre au courant de tout ce que je fais, je t'envoie une petite brochure, qui m'a été fort largement payée et que (tu) liras parce qu'elle est de moi, car je n'y attache pas autrement d'importance.

Tu m'avais, en partant, remercié par une charmante lettre des promesses que je te faisais. Et voici que je commence par y manquer. Je t'avais *presque défendu*, maintenant que ma position est réglée avec M. Ancelle, et le déficit constaté, de m'envoyer de l'argent ; or, c'est moi-même qui aujourd'hui viens faire un appel à ton éternelle bienveillance. Seulement c'est pour peu de chose, et d'ailleurs je te dois quelques explications. Les deux premiers mois, juillet et août, j'ai vécu avec l'argent que j'ai touché régulièrement à Neuilly, puis j'ai *payé* le déficit inévitable, c'est-à-dire les engagements pris avec des créanciers inévitables (le tailleur, cinquante francs ; les meubles, cinquante francs, etc), avec ce que j'ai gagné. De plus j'ai payé quelques petites dettes anciennes. Jusqu'ici je m'étais bien gouverné. Mais, avant-hier, j'ai touché le mois nouveau qui commence, et me croyant sûr de l'impression de mon travail sur *la caricature*, j'ai bravement et d'un seul coup dépensé les deux cents francs en emplettes, nécessaires, il est vrai, mais qui pouvaient être remises au prochain terme (l'explication de ceci est que je vais opérer un déménagement dans la maison même que j'habite, et que prenant un appartement sur le derrière, avec une pièce de plus, j'avais besoin d'un bureau, d'un petit lit de fer et de sièges). Or, par suite d'accidents qui se reproduisent perpétuellement, et qu'il faut savoir prévoir, et que je n'ai pas prévus, l'ouvrage ne sera imprimable et payable que dans quinze jours, peut-être à la fin du mois. Au moment où je t'écris il y a chez moi vingt francs. Je vais les regarder s'envoler lentement avec terreur. Dans un mois, dans quinze jours peut-être, je serai riche, mais d'ici là? D'ici là le désordre, et conséquemment *l'improduction*. Voilà mon histoire de neuf ans qui recommence aujourd'hui. De plus, outre le paiement intégral de ma brochure, j'ai reçu un peu d'argent du libraire à titre de prêt, que j'ai promis de lui renvoyer *après-demain*. Je t'en supplie, ne me gronde pas.

Voilà deux jours que je rumine ce que je dois faire, et j'ai pensé que le plus raisonnable était de t'avouer ma sottise.

Mais combien de jours vont s'écouler entre ma lettre et ta réponse ! Et ton mécontentement ! Et ta gène probable !

Je suis très inquiet et très triste. Il faut se l'avouer, l'homme est un bien faible animal, puisque l'habitude joue un si grand rôle dans la vertu. J'ai eu toutes les peines du monde à me remettre au travail. Encore devrais-je effacer le *re*, car je crois que je ne m'y suis jamais mis. Quelle chose extraordinaire ! J'avais, il y a quelques jours, entre les mains des papiers de jeunesse de Balzac. Personne ne pourra jamais se figurer combien ce grand homme était maladroit, niais et *bête* dans sa jeunesse. Et cependant il est parvenu à avoir, à se procurer, pour ainsi dire, non seulement des conceptions grandioses, mais encore immensément d'esprit. Mais il a *toujours* travaillé. Il est sans doute bien consolant de penser que par le travail on acquiert non seulement de l'argent, mais aussi un talent incontestable. Mais à trente ans Balzac avait depuis plusieurs années pris l'habitude d'un travail permanent et jusqu'ici je n'ai de commun avec lui que les dettes et les projets.

Je suis vraiment très triste. Tu liras sans doute avec plaisir, ou plutôt avec les yeux d'une mère, ce gros travail que je t'enverrai le mois prochain ; mais après tout, c'est une méchante affaire. Tu verras quelques pages contradictoires et de divagations ; quant à l'érudition, il n'y en a que l'apparence. Et après? Après que montrerai-je? Mon livre de poésie? Je sais qu'il y a quelques années, il aurait suffi à la réputation d'un homme. Il eût fait un tapage de tous les diables. Mais aujourd'hui les conditions, les circonstances, tout est changé. Et si mon livre fait *long feu*, après? quoi? le drame, le roman, l'histoire même peut-être. Mais tu ne sais pas ce que c'est que les jours de doute. Il me semble quelquefois que je suis devenu trop raisonneur, et que j'ai trop lu pour concevoir quelque chose de franc et de naïf. Je suis trop savant et pas assez laborieux. Après tout, peut-être dans huit jours, serai-je plein de confiance et d'imagination? Je pense en écrivant ceci, que pour rien au monde je ne l'avouerais à un camarade.

Mais il n'y a pas à reculer. Il faut que, dans le courant de

1852, je sois relevé de mon incapacité, et qu'*avant le jour de l'an, j'aie déjà payé quelques dettes, et publié mes vers*. Je finirai par apprendre cette phrase par cœur.

A propos de Balzac, j'étais à la première représentation de *Mercadet le faiseur*. Les hommes qui ont tant tourmenté ce pauvre homme, l'insultent après sa mort. Si tu lis les journaux français, tu auras cru que c'était une chose abominable. C'est simplement une œuvre admirable. Je te l'enverrai.

Réponds-moi de *suite. Prends bien les précautions suffisantes pour que ta lettre ne se perde pas.* Instruis-moi de la manière dont tu veux que je corresponde avec toi. Ajoute quelques détails sur ton voyage et SURTOUT sur ta santé. N'oublie pas, ce que tu fais toujours, *de dater* tes lettres. Et maintenant reçois le témoignage de la joie profonde que j'éprouve encore, tranquillisante pour ma conscience, d'avoir renoué avec ma mère les rapports naturels qui n'auraient jamais dû être interrompus:

Je t'embrasse bien.

CHARLES

A M. Charles Baudelaire (à lui seul), 25, rue du Marais-du-Temple. *Paris, France.*

Affranchis, ce que je ne fais pas, et pour cause.

C. B.

La prochaine fois je te parlerai de J.-Jacques, qui du reste se recommande à ton souvenir.

Jeudi, 9 décembre 1851.

Voilà plusieurs mois que j'ai résolu de vous écrire. Plusieurs fois déjà j'ai essayé, et plusieurs fois j'ai été obligé de renoncer à ce travail. Mes douleurs incessantes et la solitude de ma pensée m'ont rendu un peu dur et sans doute aussi très maladroit. Je voudrais pouvoir attendrir mon style, mais quand même votre orgueil le trouverait inconcevant, j'espère que votre raison comprendra l'excellence de mon intention, et le mérite qu'il y a à moi à faire près de vous cette démarche qui autrefois m'eût été si douce, mais qui, dans la situation que vous m'avez faite vis-à-vis de vous, doit être irrévocablement la dernière.

Que vous m'ayez privé de votre amitié, et de toutes les communications que tout homme a le droit d'attendre de sa mère, cela regarde votre conscience, et peut-être aussi celle de votre mari. C'est ce que j'aurai sans doute à vérifier plus tard.

Mais il y a une certaine délicatesse qui avertit qu'il ne faut pas affecter de vouloir obliger les gens qu'on insulte, ou, tout au moins, qui ne vous font rien. Vous devinez que je veux parler de quelque argent qu'a reçu M. Ancelle. Quoi ! il reçoit de l'argent, sans lettre pour moi, sans un mot qui m'en prescrive ou m'en conseille l'emploi! Mais songez donc que vous avez perdu tout droit à la *philanthropie* vis-à-vis de moi, car je ne peux pas parler du sentiment maternel. Vous avez donc intérêt à montrer des sentiments humains à un autre qu'à moi. Vous avez donc des remords. Moi, je ne veux pas accepter l'expression de votre repentir, s'il ne prend pas une autre forme, et, en termes plus clairs, *si vous ne redevenez pas immédiatement et tout à fait une mère.* Je serai obligé de faire faire par un huissier, entre les mains de M. Ancelle, opposition à toute acceptation d'argent venant de vous, et je prendrai des mesures pour que cette opposition soit strictement respectée.

Je ne crois pas que je doive m'attacher à vous faire comprendre l'importance de cette lettre, et de votre réponse qui doit être adressée *à moi, à moi,* entendez-vous? De cette réponse ou de votre silence dépend ma conduite future vis-à-vis de vous, et aussi ma conduite vis-à-vis de moi-même. Je vais avoir trente ans dans trois mois juste. Ceci me suscite beaucoup de réflexions qu'il est facile de deviner. Ainsi *moralement*, une partie de ma vie future est entre vos mains. Puissiez-vous m'écrire ce que je désire !

Si vous daignez comprendre l'importance de cette lettre, vous ajouterez sans doute dans votre réponse des informations très exactes sur votre santé.

Puisque vous avez une si grande influence sur M. Ancelle, vous devriez bien lui dire, quand vous lui écrirez, de me rendre la vie moins dure et plus supportable.

Je désire, *je veux*, qu'il ne prenne aucune part dans la question que j'agite aujourd'hui avec vous. Je n'accepterai aucune réponse de sa bouche.

CHARLES BAUDELAIRE

Samedi, 27 mars 1852,
deux heures de l'après-midi.

Il est deux heures ; si je veux que ma lettre parte aujourd'hui, je ne puis t'écrire que pendant deux heures et demie, et j'ai bien des choses à te dire. Je t'écris d'un café en face la grande poste, au milieu du bruit, du trictrac et du billard, afin d'avoir plus de calme et de facilité de réflexion. Tu comprendras cela tout à l'heure.

Comment se fait-il qu'en neuf mois on ne puisse pas trouver une journée pour écrire à sa mère, même pour la remercier? C'est vraiment un phénomène. Et tous les jours y penser, et tous les jours se dire : je vais écrire ; et tout les jours s'envolent dans des foules de courses stériles, ou dans la confection d'articles maladifs faits à la hâte pour gagner quelque argent. Tu trouveras dans cette lettre des choses qui te plairont sans doute, et qui te prouveront que si je souffre encore beaucoup par certains défauts, mon esprit, au lieu de s'abêtir, grandit, tu en trouveras d'autres qui t'affligeront. Mais ne m'as-tu pas encouragé à tout dire, et au fait à qui veux-tu que je me plaigne? Il y a des jours où la solitude m'exaspère.

Ma lettre sera très en désordre. C'est la conséquence de l'état spirituel dans lequel je suis, et du peu de temps que j'ai à ma disposition. Je la diviserai, pour ainsi dire, par articles, à mesure que je me rappellerai quelques-unes des choses les plus importantes que j'ai à te dire, et que je nourris tous les jours dans ma tête depuis longtemps.

Je joins à cette lettre quelques articles de moi que j'ai coupés avec des ciseaux dans un journal pour ne pas surcharger la lettre. Je ne serais pas fâché que tu les lusses, quand tu auras le temps. Je doute fort que tu les comprennes tout à fait; il n'y a aucune impertinence dans ceci. Mais ils sont très *spécialement parisiens*, et je doute qu'ils puissent être compris hors *des milieux* pour lesquels et sur lesquels ils ont été écrits. *Les drames et les romans honnêtes*, chiffres au wagon : 0, 1, 3, 4, 5, 6. *L'école païenne* : 6, *Les deux crépuscules* : 7, 8.

J'ai fait autre chose qui te plaira davantage, et dont je suis assez satisfait. Comme je ne puis pas te mettre des volumes dans une lettre, il faut (que) tu aies la bonté de louer ou d'ache-

ter, j'ignore lequel, chez M. Monnier (cabinet de lecture ou librairie?) qui est à Madrid le correspondant de la *Revue de Paris*, le numéro qui a paru à Paris le 1er mars, et celui qui paraîtra à Paris le 31 mars, et qui arrivera probablement à Madrid le 5 ou le 6 avril. J'ai trouvé un auteur américain qui a excité en moi une incroyable sympathie, et j'ai écrit deux articles sur sa vie et ses ouvrages. C'est écrit avec ardeur; mais tu y découvriras sans doute quelques lignes d'une très extraordinaire surexcitation. C'est la conséquence de la vie douloureuse et folle que je mène; puis c'est écrit la nuit; quelquefois en travaillant de dix heures à dix heures. Je suis obligé de travailler la nuit, afin d'avoir du calme et d'éviter les insupportables tracasseries de la femme avec laquelle je vis. Quelquefois je me sauve de chez moi, afin de pouvoir écrire, et je vais à la bibliothèque ou dans un cabinet de lecture, ou chez un marchand de vin, ou dans un café, comme aujourd'hui. Il en résulte en moi un état de colère perpétuel. Certes ce n'est pas ainsi qu'on peut faire de longues œuvres. J'avais beaucoup oublié l'anglais, ce qui me rendait la besogne encore plus difficile. Mais *maintenant je le sais très bien*. Enfin je crois que j'ai mené la chose à *bon port*.

Ne t'avise pas de te livrer au petit plaisir maternel de lire tout cela avant de me répondre. Réponds-moi d'abord, ne fût-ce que trois lignes; et remets même au lendemain ou au surlendemain les conseils ou les réflexions que ma lettre te suggérera.

Cette lettre part ce soir 27.

Le 29 elle est à Bayonne.

Je suppose qu'elle arrive à Madrid le 1er, ce qui est incroyable et que tu me répondes le 2 avril, je puis avoir réponse le 7.

Je n'ai rien compris à ce que tu m'as dit dans une de ces lettres sur *le courrier*. Ces pauvres *quatre* lettres, et trois volumes dépareillés de Racine, ce sont tous les trésors que j'ai gardés de toi, qui t'es si souvent sacrifiée, et que rien n'a dégoûtée de ton fils. Enfin je suis allé à la poste, et l'on m'a dit que le courrier des ambassades n'avait lieu que le 10. Il est donc impossible que je m'en serve, et toi aussi; il faut donc *que tu m'adresses ta réponse chez madame Olivier, — je paierai le port*, et non pas chez M. Ancelle; il serait capable de ne m'aver-

tir que deux jours après, peut-être plus. Je ne te dis pas de me répondre *chez moi. Outre que Jeanne connaît ton écriture*, je n'ai pas un seul tiroir qui ferme à clef ! Sais-je jamais quel vent soufflera sur mon esprit, et où je coucherai? Il m'est arrivé de fuir mon domicile pour quinze jours, afin de rafraîchir un peu mon esprit. A la poste on n'a pas pu me donner des renseignements parfaitement exacts sur la rapidité ou la lenteur du service de Bayonne à Madrid, et l'on m'a dit que je ne pouvais pas affranchir ma lettre, et en même temps que l'ambassade avait le droit de la refuser non affranchie, je ne comprends rien à tout cela. Aussi pour être bien sûr qu'elle t'arrive, j'écris sur l'enveloppe : *personnelle et particulière* et mon chiffre *C. B.* Si M. Aupick devine, il ne peut pas prendre cela pour une impertinence. Je reviens à mes affaires. Je vais m'expliquer très rapidement ; mais je ferai en sorte que ce peu de mots contiennent pour toi, qui me connais, beaucoup d'idées.

Jeanne est devenue un obstacle non seulement à mon bonheur, — ceci serait peu de chose, moi aussi je sais sacrifier mes plaisirs, et je te l'ai prouvé ; — mais encore au perfectionnement de mon esprit. Les neuf mois qui viennent de s'écouler sont une expérience décisive. Jamais les grands devoirs que j'ai à accomplir, paiement de mes dettes, *la conquête* de mes titres de fortune, l'acquisition de la célébrité, le soulagement aux douleurs que je t'ai causées, ne se pourront accomplir dans de pareilles conditions. *Jadis elle avait quelques qualités*, mais elle les a *perdues* ; et moi j'ai gagné en clairvoyance. VIVRE AVEC UN ÊTRE qui ne vous sait aucun gré de vos efforts, qui les contrarie par une maladresse ou une méchanceté permanente, qui ne vous considère que comme son domestique et sa propriété, avec qui il est impossible d'échanger une parole politique ou littéraire, une créature *qui ne veut rien apprendre*, quoique vous lui ayez proposé de lui donner vous-même des leçons, une créature QUI NE M'ADMIRE PAS, et qui ne s'intéresse même pas à mes études, qui jetterait mes manuscrits au feu, si cela lui rapportait plus d'argent que de les laisser publier, qui renvoie mon chat, ma seule distraction au logis, et qui introduit des chiens, parce que la vue des chiens me fait mal, qui ne sait pas ou ne

veut pas comprendre *qu'être très avare pendant* UN *mois seulement* me permettrait, grâce à ce repos momentané, de finir un gros livre, enfin est-ce possible cela? est-ce possible? J'ai des larmes de honte et de rage dans les yeux en t'écrivant ceci ; et en vérité je suis enchanté qu'il n'y ait aucune arme chez moi ; je pense aux cas où il m'est impossible d'obéir à la raison, et à la terrible nuit où je lui (ai) ouvert la tête avec une console. Voilà ce que j'ai trouvé là où il y a dix ans je croyais trouver soulagement et repos. Pour résumer toutes mes pensées en une seule, et pour te donner une idée de toutes mes réflexions, je pense à *tout jamais* que la femme qui a souffert et fait un enfant est la seule qui soit l'égale de l'homme. Engendrer est la seule chose qui donne à la femelle l'intelligence morale ; quant aux jeunes femmes sans état et sans enfants, ce n'est que coquetterie, implacabilité et crapule élégance. Il fallait pourtant prendre un parti. Voilà quatre mois que j'y pense. Mais que faire? une effroyable vanité primait encore ma souffrance : ne pas quitter cette femme sans lui donner une assez forte somme. Mais où la prendre, puisque l'argent que je gagnais disparaissait jour à jour, qu'il aurait fallu l'amasser, et enfin que ma mère, à qui je n'osais plus écrire, n'ayant rien de bon à lui annoncer, ne pouvait pas m'offrir cette grosse somme, ne l'ayant pas elle-même. Tu vois que j'ai bien raisonné. Et cependant il faut partir. *Mais partir à* TOUT JAMAIS.

Voilà donc ce que j'ai résolu : je commencerai par le commencement ; c'est-à-dire par m'en aller. Puisque je ne puis pas lui offrir une grosse somme, je lui donnerai encore plusieurs fois de l'argent, ce qui m'est facile, puisque *j'en gagne assez facilement*, et qu'en travaillant assidûment, j'en puis gagner davantage ; MAIS JE NE LA VERRAI JAMAIS. Elle fera ce qu'elle voudra. Qu'elle aille en enfer, si elle veut y aller. J'ai épuisé dix ans de ma vie dans cette lutte. Toutes les illusions de mes jeunes années ont disparu. Il ne m'est resté qu'une amertume peut-être éternelle.

Et moi que devenir? Je ne veux pas me faire arranger un petit appartement, parce qu'il courrait, encore maintenant, quoique je sois bien changé, trop de dangers. L'hôtel garni me fait horreur. En attendant mieux, j'ai résolu de me réfugier

chez un médecin de mes amis, qui m'offre pour cent cinquante francs, au lieu de deux cent quarante qu'il demande aux autres, une belle chambre, un beau jardin, une excellente table, et un bain froid et deux douches par jour. C'est un traitement allemand qui convient beaucoup à l'état enflammé où je suis.

Je veux donc profiter du terme, et du déménagement le 7 avril — *notre appartement est déjà loué par nos successeurs* — pour me sauver. Mais je n'ai pas le sou. *J'ai fait plusieurs choses qui seront imprimées le mois prochain,* MAIS APRÈS LE 8. Comprends-tu le drame maintenant? que faire? Je me suis dit : M. Ancelle n'a peut-être pas reçu un sol de ma mère, peut-être aussi n'a-t-elle *absolument rien,* puisqu'en quittant Paris, elle m'a averti qu'elle aurait de plus grosses dépenses qu'autrefois. Mais au moins peut-elle *m'envoyer à moi* un mot qui autorise M. Ancelle à me donner une assez forte somme pour opérer en un jour tous ces remue-ménage. Par la suite elle la recevra peu à peu, *si c'est possible.* Sauf le déficit, que tu connaissais avant ton départ, je suis resté avec M. Ancelle *dans les termes exacts et réguliers.* Voilà, ma chère mère, ce que *j'ose* exiger de toi, dans une circonstance AUSSI DÉCISIVE. Il y a deux termes arriérés, et *tous les comptes qu'on est obligé de solder en quittant un quartier,* boucher, vin, épiceries, etc., soit quatre cents. Maintenant il serait convenable que j'arrivasse chez mon médecin avec cent cinquante francs pour solder le premier mois d'avance. Enfin je voudrais acheter un peu de livres — cette privation de livres est insupportable — et un peu de toilette. Malgré mes souffrances, je ne puis m'empêcher de rire en pensant au sermon que tu m'as fait dans ta dernière lettre sur la corrélation de la dignité humaine avec le costume, l'unique vêtement que tu m'as acheté il y a neuf mois couvrant encore l'animal qui t'écrit. Enfin je voudrais pouvoir apaiser *un très ancien créancier,* qui peut me faire une affaire *très grave.* Tout cela fait une grosse affaire sans doute, mais remarque bien, ma chère mère, que *n'importe combien* est le plus pressé. A la rigueur, je ferai ce que j'ai fait si souvent, *je me priverais de ce qui ne serait pas immédiatement indispensable.*

Voilà quatre heures vingt minutes. Je suis pressé, je pas-

serai le 7 avril chez madame Olivier. Je te supplie, je t'adjure de ne pas faire de confidences à M. Ancelle sur l'emploi de cet argent. *Je fais les confidences qu'il me plaît de faire.* Mais toi, tu fais de M. Ancelle quelque chose de fraternel ou de paternel, qui ne me convient pas du tout. Cette lettre est, je présume, assez grave pour te donner une bonne garantie du bon emploi de cet argent. A la rigueur *mille francs* seraient suffisants. Mais avec quatre cents seulement je ferais la chose. Seulement il ne resterait pas cinq francs pour mes besoins personnels, et je serais obligé d'attendre tous mes petits bénéfices d'avril, pour les appliquer au fur et à mesure à mes emplettes et à la maison de santé.

Je t'écrirai encore demain, car j'ai bien pour vingt pages d'idées dans la tête. Mais n'attends pas ma seconde lettre pour me répondre, et ajourne même, si tu ne peux faire autrement, les idées ou les conseils qui te viendront ; pense d'abord à la lettre que je voudrais montrer à M. Ancelle. Demain ou après-demain, je tâcherai de t'écrire des choses plus réconfortantes et plus riantes. Encore un mot : M. Ancelle m'a parlé de tes papillons ; le brave homme ne comprenait pas ce que cela voulait dire. Mais moi, j'ai compris. Occupe-toi donc de tes yeux, consulte, consulte beaucoup. Songe donc que je vivrai peut-être un jour près de toi, et que le spectacle d'une mère aveugle, en augmentant mes devoirs, ce qui ne serait rien, serait pour moi une douleur journalière.

Des événements politiques et de l'influence foudroyante qu'ils ont eu (*sic*) sur moi, je te parlerai un autre jour.

Je te demande bien de demander au libraire mes deux morceaux sur Edgar Allan-Poe.

CHARLES

(*A suivre.*)

GAMBETTA ET BISMARCK

L'AFFAIRE SCHNŒBELÉ

Le projet d'une entrevue entre Gambetta et Bismarck, au printemps de 1878, a fait couler beaucoup d'encre. J'ai été souvent interrogé à ce sujet ; j'ai raconté ce que j'en savais dans divers articles [1] qui se répètent à quelques détails près.

***

J'ai le souvenir très net d'avoir dîné chez Gambetta aux Jardies, en tête à tête, au mois de septembre 1882. C'est ce soir-là qu'il me dit quelques mots de son entrevue projetée avec Bismarck.

Depuis la mort de Thiers, Gambetta était de tous les hommes d'État français celui qui intéressait le plus vivement les chancelleries. A l'époque du 16 mai, alors que Thiers se voyait de nouveau président de la République, il avait projeté de faire de Gambetta son premier ministre et il lui disait avec un mélange de fatuité diplomatique et d'affectueuse bienveillance : « Je vous présenterai à l'Europe. »

1. Notamment dans le *Temps* (11 décembre 1901 et 13 décembre 1904) et le *Journal des Débats* (6 avril 1911).

Gambetta se présenta tout seul ; il était, dans toute la force du mot célèbre, « bon Européen ».

Nombre d'Allemands, militaires et civils, ne se cachaient pas de leur admiration pour l'homme qui avait été contre leur pays l'âme de notre défense nationale. Le livre du général Colmar von der Goltz sur *Gambetta et ses armées* avait paru, dès 1874, dans les *Preussische Jahrbücher* (*Annales prussiennes*). Un soir que le vieil empereur Guillaume assistait à une représentation de la *Jeanne d'Arc* de Schiller, au moment où il est dit que l'héroïne a fait sortir des armées du sol en le frappant du pied, on l'avait entendu murmurer : « Et moi aussi, j'ai connu un homme qui a fait cela : Gambetta ».

Bismarck, dans les causeries à bâtons rompus qu'il affectionnait, mais où il ne disait que ce qu'il voulait dire, en paraissant s'abandonner à sa verve, et quelquefois pour que cela fût répété, Bismarck parla, à plusieurs reprises avec éloges, de Gambetta. Il dit qu'il l'avait suivi dans toute son action politique, qu'il le tenait pour un homme d'État de premier ordre et pour un « homme ».

Ayant été tenus à des diplomates, ces propos furent répétés à Gambetta. Il était, depuis quelque temps, en relations avec le comte Henckel de Donnersmarck qui lui suggéra l'idée de se rencontrer avec le chancelier.

***

C'était un grand seigneur prussien, l'un des deux plus riches propriétaires de la Prusse, industriel et financier des plus avisés, membre de la Chambre Haute, et qui travaillait volontiers dans la politique internationale, où il apportait beaucoup d'intelligence, un esprit libre, ou à peu près, de préjugés et pas mal de connaissance des hommes.

Il avait épousé, quelques années avant la guerre, une aventurière de haute marque, Polonaise d'origine, Thérèse Lachmann, qui avait quitté son premier mari, tailleur de son métier, pour rouler dans les théâtres et avait, par le scandale de ses débordements, désespéré son second mari, le marquis de Païva, ministre de Portugal à Paris, qui s'était tué. Elle

tenait salon dans un hôtel qu'elle avait fait construire par Lefuel à l'avenue des Champs-Élysées et fait décorer par Baudry, qui lui peignit un délicieux plafond, et par Dalou, qui lui sculpta une admirable cheminée. Ces belles choses étaient encadrées dans un luxe d'assez mauvais goût. C'est son escalier d'onyx qui avait fait dire à Théophile Gautier :

Ainsi que la vertu, le *vice* a ses degrés.

Ce qui n'empêchait pas Gautier de fréquenter chez elle, dans les dernières années de l'Empire, et avec la meilleure société et beaucoup d'hommes de lettres, Sainte-Beuve, Taine, Flaubert, Edmond About, les Goncourt, Émile de Girardin. Pendant ses séjours à Berlin, elle avait fait la facile conquête du roi Guillaume, qui la venait voir souvent, se faisant chaque fois précéder par un gros bouquet de roses, et de Bismarck, qui ne causait pas volontiers avec les bêtes.

Elle sortait d'aussi bas que la Dubarry et fut aussi belle que la Pompadour et d'aussi bon conseil que la Maintenon. J'en parle par ouï-dire, ne l'ayant jamais vue. Je répète ce que m'a dit d'elle un vieux diplomate du second Empire, des mieux apparentés, mais qui, je pense, avait été de ses amants.

Henckel avait été gouverneur de Metz pendant la guerre ; Bismarck l'avait consulté, en sa qualité de financier, à l'époque des négociations de Versailles. Il n'en était pas moins revenu, dès la fin de 1871, à Paris, avec la Païva qui prétendait rouvrir tout de suite ses salons. Ils furent froidement reçus et avaient, même, été un peu hués au théâtre des Variétés où la dame s'était outrageusement étalée avec tous ses bijoux, un soir de première. Bismarck avait demandé des explications. Il fallut toute l'habileté de Léon Renault, alors préfet de police, appelé en hâte par Thiers, pour régler l'incident à l'amiable. Renault courut au château de Pontchartrain, que Henckel avait acheté à l'époque de son mariage, et, ayant plu, en tout bien, à la dame, obtint qu'elle se contentât de sa visite.

Henckel joua ensuite un rôle, dont Thiers disait qu'il fut très honorable et très utile, pendant les négociations qui hâtèrent la libération du territoire. De fait, Thiers s'était habilement servi de lui, flattant sa vanité qui était grande.

On trouve aux annexes (13 et 14) de ses *Souvenirs*, une lettre et une note de Henckel. Thiers lui avait demandé « ses idées personnelles au sujet d'un arrangement entre la France et l'Allemagne pour les derniers trois milliards » (24 mai 1872). Henckel, dont les idées ne furent accueillies ni par Bismarck ni par Thiers, n'en sut pas moins un très grand gré à l'illustre homme d'État de l'avoir consulté, et il s'employa de son mieux à Berlin, avec le concours du maréchal de Manteuffel, pour accélérer le règlement libérateur. Cela correspondait aux désirs du vieil empereur, mais non pas à ceux de Bismarck, qui aurait voulu prolonger l'occupation de nos provinces de l'Est. Madame de Henckel y aida, elle aussi, de son mieux, en raison de son influence sur l'empereur. Que pouvait-elle refuser à Thiers? Il avait obligé madame Thiers à recevoir à sa table l'ancienne Païva, qui en avait été plus satisfaite que de tous les bouquets du roi de Prusse.

C'est par Thiers, je crois m'en souvenir sans pouvoir l'affirmer, que Gambetta connut Henckel. Il lui avait, sans doute, donné, en vieillard expérimenté, le conseil de ne point s'écarter de ces grands seigneurs officieux, au contraire de les voir, sans se donner à eux, et l'assurant qu'un homme d'État en tirait plus de renseignements que de la plupart des agents diplomatiques. Aussi bien le « monde » avait-il fini par retourner chez Henckel, et, l'ayant connu par Gambetta, la seule fois que j'ai dîné chez lui, j'y rencontrai quelques-uns des plus grands noms du noble faubourg. Ceux qui les portaient semblaient des familiers de la maison. Ce qui n'a point empêché le comte de Meaux de reprocher âprement à Gambetta, dans ses *Souvenirs*, d'avoir connu le singulier personnage [1]. Il n'était apparemment licite qu'aux anciens compagnons d'enfance du comte de Chambord, à d'anciens ambassadeurs et à des fils de maréchaux, royalistes pur sang, de fréquenter en ces lieux.

De haute taille et corpulent, Henckel avait l'apparence d'un grenadier prussien, mais de manières parfaites, d'une politesse plutôt exagérée, pourtant comme saupoudrée de morgue féodale, et il causait fort bien, judicieux et quelquefois

1. *Souvenirs politiques*, p. 342 et suiv.

spirituel. Il était certainement un agent. Thiers avait eu l'adresse de se servir de lui. D'autres, par la suite, se firent jouer par cet habile homme.

***

D'après le récit que me fit Gambetta, la première suggestion que lui lança Henckel d'une entrevue avec Bismarck, ç'aurait été au printemps de 1878, quelques mois avant le Congrès de Berlin. Gambetta ne m'a certainement pas tout raconté de cette aventure, et, bien que ma mémoire soit sûre, j'observe que mes souvenirs datent de bien des années. L'idée étonna, d'abord, Gambetta, puis le séduisit, malgré les dangers de l'opération, qui pouvait compromettre sa popularité, ou, peut-être, en raison même de ces inconvénients, qui comptent peu pour un patriote lorsque de grands intérêts lui paraissent en jeu.

A l'époque où se placent ces pourparlers (1878), Gambetta était président de la commission du budget.

Ce dont je me souviens exactement, c'est que Gambetta me dit avoir exigé que son voyage, qu'il ferait subitement, serait tenu secret jusqu'à son arrivée à Berlin. Mais l'entrevue devait être publique. Le soir même de son arrivée à Berlin, Gambetta devait dîner chez Bismarck avec les présidents des Chambres allemandes et prussiennes et avec tous les ministres.

Ainsi les choses avaient été poussées jusqu'au protocole de l'entrevue.

Je dois observer qu'il n'est rien dit de ce dîner d'apparat, destiné à être connu du monde entier, dans le volume des *Lettres choisies* de Bismarck [1]. De ce qu'il n'en est pas question dans ce recueil, il ne résulte pas que la version de Gambetta ne soit point exacte. Rien ne démontre que les éditeurs de ce volume, très postérieur à la mort de Bismarck, et par lequel le projet d'entrevue a été révélé, y aient publié toute la correspondance qui fut échangée à ce sujet entre le Chancelier, son fils Herbert et Henckel. Je tiens même pour certain que cette correspondance a été très soigneusement

1. *Aus Bismarck's Briefwechsel*, Stuttgard et Berlin, 1901.

expurgée. Les éditeurs n'en ont publié que ce qui leur a en a convenu, et avec la pensée très manifeste de nuire à la mémoire de Gambetta. Nécessairement de braves gens tombèrent au piège. L'un des derniers discours de Déroulède fut pour protester, avec une belle véhémence, contre les haines persistantes qui exploitèrent l'épisode. C'est à l'occasion de ce discours, prononcé à l'anniversaire de Champigny, que je me réconciliai avec Déroulède ; nous avions été amis pendant de longues années ; je l'avais remis en rapports avec Gambetta ; j'avais été, avec lui et Henri Martin, Detaille, Antonin Mercié, l'un des fondateurs de la *Ligue des Patriotes* ; mais nous étions brouillés depuis l'affaire Boulanger et nous nous étions battus deux fois en duel.

La première lettre (du 17 octobre 1871) est datée de Pontchartrain. Henckel relate avec satisfaction que ses relations sont telles avec Gambetta qu'il a reçu sa visite à la campagne. Herbert de Bismarck répond que son père trouve fort intéressant qu'il voie Gambetta, mais que le chancelier ne croit pas que ces relations puissent être « utiles » à Gambetta lui-même. Que son parti apprenne qu'il communique d'une façon quelconque « avec le prussien Bismarck », Gambetta ne tardera pas à trouver pesantes les conséquences de ces rapports (30 octobre). Sollicitude avisée et touchante. Mais est-ce bien pour Gambetta que Bismarck s'inquiète? Il y insiste ensuite lui-même (28 décembre 1877) ; il regretterait que « Gambetta, homme d'autorité et pacifique, se compromît d'une façon frivole avec lui ». Puis la correspondance, telle qu'elle a été publiée, cesse jusqu'au mois de mars 1878 où l'entrevue est chose décidée. S'est-elle interrompue de fait? Rien de moins probable.

Gambetta me dit encore qu'il avait eu le tort de mettre dans la confidence Émile de Girardin, alors député de Paris et l'un des vieux amis du comte Henckel, et que Girardin ne sut pas garder le secret, ce qui fut l'une des causes de l'abandon du projet.

La rupture vint de Gambetta, qui trouva un prétexte d'ordre parlementaire. Mais la véritable raison doit être certainement cherchée ailleurs. Gambetta fut-il informé que Bismarck avait dit et répété : « Il ne devra pas être question

d'Alsace-Lorraine? » Ce dont je suis sûr, car j'entends encore Gambetta me le dire avec force : « Je ne serais pas revenu les mains vides. »

Rapprochez ces deux paroles, et tout s'explique : la chimère et l'abandon du projet.

Je tiens encore de Gambetta qu'il visita, un jour, pendant l'un de ses voyages en Allemagne, celui des châteaux de Bismarck où le chancelier avait fait transporter la petite table sur laquelle avait été signé le traité de Versailles et qu'il avait emportée dans ses bagages. Risquant de trahir son incognito, Gambetta dit à l'amie (madame Léonie Léon) qui voyageait avec lui : « Je ne serai pleinement heureux que le jour où cette table sera chez moi. »

***

Il n'y a point autre chose dans mes souvenirs, bien que j'aie gardé l'impression assez nette du regret qu'avait Gambetta de l'entrevue abandonnée. Il s'était évidemment persuadé, à l'époque, sur quelque propos de Henckel, qu'il arracherait à Bismarck d'importantes concessions. Quelles concessions? Qu'aurait-il rapporté dans ses mains?

Mais l'erreur, à mon sens, est précisément là. Avoir cru que des concessions lui seraient faites sur l'Alsace-Lorraine par celui qu'il appelait le *Monstre*, et cela parce que Gambetta en aurait fait la condition de l'appui de la France « à l'ordre nouveau » qu'à la veille du Congrès de Berlin, Bismarck avait esquissé dans son discours du 19 février, ce fut une illusion de la magnifique confiance qu'il avait en lui-même, dans un temps où il venait de réaliser des choses extraordinaires, et où sa fortune lui semblait devoir être toujours prodigue de faveurs.

***

Il n'y a point de doute que ce fut Gambetta qui renonça à l'entrevue. Bismarck a longtemps hésité. Le 7 mars (1878), Gambetta écrit à madame Léon : « Le *monstre* vient encore de se retourner. Je le soupçonne fort de n'avoir aucune plan et *d'être aussi embarrassé qu'embarrassant*, ce qui n'est pas peu

dire. » Gambetta, lui aussi, est donc embarrassé. Bismarck prend enfin son parti : il risquera le coup. Henckel en informe Gambetta par une lettre du 4 avril [1]. Le 12, Gambetta quitte Paris pour Nice, où il assiste aux obsèques de sa tante. Henckel télégraphie, en langage convenu, et écrit ensuite, ce même jour, à Bismarck que Gambetta est « pour le moment introuvable » et « ne pourra arriver avant huitaine ». Il est parti sans répondre à la lettre de Henckel. Bismarck, dans l'intervalle, 14 avril, écrit à Henckel pour confirmer l'accord et préciser des détails; il rentrera de Friedrichsruhe à Berlin pour l'entrevue. Le 22, Gambetta, à son retour, écrit à Henckel pour s'excuser de son silence « par la perte douloureuse qui l'a atteint et l'a tenu éloigné de Paris, pendant trois semaines, sans communication avec personne ». Il lui donne rendez-vous pour le lendemain 23 (qui est un mercredi) entre 1 heure et 2 de l'après-midi, soit 1 h. 1/2. Henckel télégraphie, le 23, à Bismarck : « *Envoi* part dimanche ; arrive Berlin lundi soir ; sera mardi à votre disposition. » Il écrit, le même jour, au chancelier pour expliquer le long silence de Gambetta et commente sa dépêche : Gambetta partira le dimanche 28, sera le lundi 29 à Berlin au *Kaiserhof*, se rencontrera le 30 avec Bismarck. Henckel ajoute que les Chambres françaises rentrent le 29 et que Gambetta tient à n'en pas être absent trop longtemps.

Puis, le lendemain, jeudi 24, cette lettre qui est imprimée en français dans le volume de la *Correspondance* [2] :

Paris, ce 24 avril 1878.

Cher monsieur de Henckel,

L'homme propose... le Parlement dispose. Quand j'ai accepté hier avec empressement, je n'avais pas compté avec l'imprévu qui nous tient tous en échec.

Les questions relatives au ministère de la Guerre ont pris les proportions les plus considérables. On me prévient qu'un grand débat sera ouvert par le ministère de la Guerre dès la réunion des Chambres.

Je ne peux abandonner mon poste parlementaire en un pareil moment et laisser derrière moi un incident aussi gros de conséquences.

Je me trouve donc dans la dure nécessité d'ajourner tout au moins après la session, qui sera très courte, l'exécution d'un projet à la réa-

1. *Aus Bismarck's Briefwechsel*. p. 501 et suiv.
2. Page 504.

lisation duquel vous avez prêté un concours si efficace et si sympathique.

J'en conserve un vif sentiment de reconnaissance et après la séparation des Chambres, vous me permettrez, s'il est toujours temps, de faire appel à votre intervention.

Veuillez agréer, avec tous mes regrets, l'assurance de mes sentiments dévoués.

L. GAMBETTA

* * *

C'est un prétexte, mais c'est un prétexte bien choisi.

La proposition de Gambetta et de M. Antonin Proust sur les pensions de retraite des officiers de l'armée vint en discussion devant la Chambre, mais seulement le 6 mai. Discussion importante, en effet, mais qui n'avait point pris « les proportions les plus considérables ».

D'autre part, en faisant cette recherche dans les journaux de l'époque, j'ai retrouvé un article de la *République Française*, dont on va lire les principaux passages. La veille du jour où Gambetta fait définitivement savoir qu'il n'ira pas à Berlin, la *République Française*, dans son numéro du mardi 23 avril, qui porte la date du 24, parce que le journal était alors antidaté, s'occupe des bruits qui avaient couru au sujet de ce voyage et s'exprime en ces termes :

Les journaux réactionnaires nous donnent depuis trois semaines le spectacle le plus bouffon qui se puisse imaginer. M. Gambetta appelé hors de Paris par un deuil de famille, — la mort de sa tante, — a mis à profit les vacances parlementaires pour prendre quelques jours de repos et il a eu l'indélicatesse de ne point donner son adresse par la voie de la presse. Il paraît que c'est là un scandale intolérable... Les journaux qui se piquent de renseigner largement leurs lecteurs ont signalé M. Gambetta en même temps à Berlin et à Vienne, à Constantinople et à Saint-Pétersbourg, dans le Tyrol, à Dusseldorf, où l'ambassadeur de France à Berlin était allé à sa rencontre... L'agence Havas s'est émue, un peu naïvement peut-être, et a cru nécessaire de déclarer que M. de Saint-Vallier n'était pas allé à Dusseldorf. Le *Moniteur* vient d'obtenir de son correspondant de Berlin la certitude que M. Gambetta n'est pas allé dans cette ville, qu'il n'a pas vu M. de Bismarck, *qu'il n'a pas négocié touchant la Lorraine*, car on n'a pas craint de mêler le nom de nos provinces perdues à ces fables de nouvellistes sans retenue...

Les nouvellistes (on parlait encore français, on ne disait pas les *reporters*), les nouvellistes n'étaient pas si mal renseignés, puisqu'ils anticipaient sur l'événement, et, sans doute, à la suite des indiscrétions d'Émile de Girardin, très ancien ami, comme je l'ai dit, de Henckel.

Il est à peine besoin de dire que ces quelques lignes eurent du retentissement et furent fort commentées. Il reste toutefois à expliquer comment, le 23, la *République Française* ayant publié le matin l'article qu'on vient de lire, article qui, s'il n'a pas été inspiré par Gambetta, a été du moins lu par lui en épreuves, il a, dans son entretien de l'après-midi, entre 1 heure et 2 heures, réglé son itinéraire avec Henckel, au lieu de rompre, et informé madame Léon qu'il a « vu et promis ».

On supposerait à tort que l'article a été écrit pour dérouter les nouvellistes. De quel poids, si l'entrevue avait eu lieu, serait retombé sur Gambetta, directeur du journal, l'article si dur pour ceux qui n'avaient pas craint « de mêler le nom de nos provinces perdues à ces fables de journalistes sans retenue »! Mais on peut croire que son parti était déjà pris le 23 quand il eut son entretien avec Henckel, dans l'après-midi. Il est diplomate, lui aussi. Il ne veut pas rompre brusquement. Feignant d'être d'accord, laissant Henckel et aussi Bismarck, s'engager entièrement après d'assez longues résistances, et cela n'est pas pour lui déplaire, il prépare la rupture par l'avis qu'il donne à Henckel, et que celui-ci transmet par lettre à Bismarck : « Les Chambres françaises rentrent précisément le 2 mai, le jour même où Gambetta est attendu à Berlin ; or il ne saurait être absent trop longtemps après l'ouverture de la session. »

Il faut noter, en outre, que, d'après le projet convenu, Gambetta aurait eu son principal entretien avec Bismarck le 30. Et l'ouverture de l'Exposition universelle avait lieu le 1er mai ! Gambetta pouvait-il n'y point assister? être ce jour-là à Berlin?

Si Bismarck a lu l'article de la *République Française*, il l'a sans doute attribué à Gambetta. Quoi ! dans son propre journal, ses amis les plus proches s'indignent à la pensée du voyage projeté ! Cela est bien joué.

*
* *

Quoi qu'il en soit, la rupture vient bien de lui. Henckel, dépité, télégraphie à Bismarck que l'homme qu'il attendait est malade et que, de l'avis de son médecin, il ne pourra « rentrer » (*zurückkehren*) à Berlin que dans huit ou dix jours.

On a vu que Girardin était au courant du projet. Gambetta s'en est-il ouvert à d'autres amis? Il résulte d'un récit de M. Caze, alors député, qu'il avait été sondé par Gambetta et s'était montré hostile à l'idée de la rencontre, et d'un récit de madame Adam que Spuller avait été informé et s'inquiétait, à juste titre, de l'aventure. L'article de la *République Française* pourrait bien être de Spuller, dont il me semble reconnaître la marque. Mais croire que Spuller aurait écrit l'article sans en référer à Gambetta, et comme pour couper les ponts entre Bismarck et lui, ce n'est point le connaître. Gambetta passait, tous les soirs, plusieurs heures dans son cabinet directorial ; il y lisait les épreuves des principaux articles ; celui-ci était d'importance. Bien plus, il demeurait dans l'immeuble du journal (53, rue de la Chaussée-d'Antin).

Il entretint nécessairement madame Léonie Léon de la négociation. Il avait été, au début, hostile à ce que la France se fît représenter au Congrès de Berlin pour les affaires d'Orient. Il a changé d'avis, le 6 mars, après un entretien prolongé avec Waddington, en présence de Freycinet. Il en a averti, dès le lendemain, madame Léon qui avait déconseillé l'abstention, et c'est à elle, galamment, qu'il attribue sa conversion : « Je rends les armes à la sage Minerve ; tes paroles ont triomphé de mes dernières hésitations... » Assurément la représentation officielle de la France au Congrès de Berlin est une chose, et l'entrevue de Gambetta et de Bismarck en est une autre. Toutefois, il y a eu certainement un ien entre les deux dans l'esprit de l'homme d'État qui se targuait d'être, avant tout, un diplomate. Surtout une femme amoureuse a dû dire à son amant : « C'est toi qui devrais aller à Berlin, au Congrès, y parler au nom de la France... S'*ils* (les ministres envieux, jaloux) ne veulent pas t'y envoyer, vas-y seul, règle toi-même avec le *Monstre* les affaires de

l'Orient et du monde. » Gambetta a dû convenir que sa maîtresse est dans la vérité. Oui, il ira seul, puisqu'un gouvernement ingrat et médiocre lui préfère, comme plénipotentiaire, à côté de Waddington et de Saint-Vallier, le directeur politique Desprez (ou tel autre). Mais il se décide finalement, pour des considérations plus puissantes, à renoncer à l'entrevue arrangée. En attendant qu'il s'explique de ces raisons avec sa maîtresse, il lui écrit encore le 23 avril : « J'ai vu, j'ai promis, le *Monstre* rentre pour me recevoir [1]. » C'est le cri de triomphe. Bismarck hésitait. Gambetta l'a emporté. Il fait rentrer à Berlin le terrible chancelier de fer pour le recevoir. Mais, le 24, en même temps qu'il se dégagera par le billet à Henckel, il dira à sa maîtresse : « Bismarck s'est dérangé pour rien ; j'ai changé d'avis. » Et il triomphera encore. Il est Gambetta. Il est, aussi, amant et Méridional.

Dirai-je qu'il se vante? De fait, c'est lui qui n'a plus voulu. Mais Bismarck, comme on l'a déjà dit, n'avait point vu sans appréhension Henckel s'engager en relations régulières avec Gambetta. Il ne s'agissait au début que de conversations entre Gambetta et un ami de Bismarck. Déjà le chancelier s'inquiète que, du seul fait de s'entretenir par intermédiaire « avec le

1. A lire à la loupe ce billet du 23, du même jour où paraît l'article de la *République Française*, on y aperçoit comme l'annonce des raisons qu'il va donner à madame Léon pour n'avoir pas suivi son avis. Madame Léon est absente de Paris ; Gambetta lui écrit : « J'ai reçu la dépêche et j'ai ressenti la joie de Mignonne et de son heureux et pieux ami. Mais j'ai bien d'autres choses et des plus graves et des plus hautes. *Arrive, il n'est que temps.* J'ai vu, j'ai promis. Le *Monstre* rentre pour me recevoir, et *j'ai besoin de te voir. Donc à jeudi, il le faut.* Je ne peux en dire plus long : ce sont choses qu'on ne peut ni écourter ni délayer. Je t'embrasse, *et je te supplie de me porter le viatique de la sagesse.* A toi, toujours. » Pourquoi réclame-t-il avec tant d'instance ce « viatique » ? Est-ce pour discuter de ce qu'il va dire à Bismarck? Est-ce pour peser à nouveau le *pour* et le *contre* du voyage? Quand l'amie arrivera le 24, ne lui dira-t-il pas : « Ton viatique vient trop tard ; je me suis déjà décidé »? — Le 23, Gambetta dîne chez madame Adam avec Freycinet, Léon Renault, Girardin, Spuller. Selon son récit (*Après l'abandon de la Revanche*, p. 164), elle lui tire les cartes : « Méfiez-vous des femmes... Je vois une route, ne la faites pas, etc. » Mais tous les convives ont lu, le matin, l'article de la *République* ; les cartes le répétaient ! Plus tard, à une date que madame Adam ne précise pas, elle supplie Gambetta de ne pas voir Bismarck. Un ami lorrain assiste à l'entretien. « Ému, il nous dit qu'il avait renoncé à le voir. » Madame Adam convoque aussitôt Spuller pour lui faire part de la nouvelle. « Il accourt et pleure comme un enfant. » Spuller était, depuis longtemps, informé de la nouvelle, alors même qu'il ne serait pas l'auteur de l'article du 23 avril.

prussien Bismarck », Gambetta joue sa popularité. Est-ce bien de la popularité de Gambetta que se préoccupe le grand réaliste de Varzin? Si Gambetta maintenant se rend de sa personne à Berlin, combien la pensée qui lui aura dicté ce téméraire voyage risque davantage d'être méconnue en France! Mais si Bismarck reçoit Gambetta à Berlin, s'il s'entretient avec lui, pendant de longues heures, comme avec le porte-parole le plus autorisé de la France, ce n'est pas seulement en Allemagne, c'est dans le monde entier que le traité de Francfort paraîtra remis en cause : il aura tremblé sur sa base. Le chancelier de fer et le héros de la défense nationale ne se sont pas rencontrés pour la curiosité de se connaître, de heurter leurs éloquences. Ils ne se se sont pas rencontrés seulement pour échanger des vues sur les affaires des Balkans. Vainement aura-t-il été convenu entre les intermédiaires « qu'il ne devra pas être question de l'Alsace-Lorraine ». Ils n'auront pas été plus tôt en présence l'un de l'autre que leurs yeux en auront parlé.

C'est ce qu'ils comprirent tous deux. Gambetta dira à madame Léon : « J'ai préféré ma popularité. » Bismarck, informé, aura dit : « Ouf ! » Et voilà pourquoi le chimérique projet ne fut jamais repris.

***

Les éditeurs de la *Correspondance* le constatent dans une note dont voici la première partie :

> Une entrevue du prince de Bismarck avec Gambetta n'a pas été de nouveau provoquée dans la suite et n'a donc pas eu lieu ; toutefois Gambetta, d'après le dire d'un de ses proches amis, s'est rendu plus tard en touriste, *incognito*, à Friedrichsruhe, en l'absence du prince, et s'est fait montrer l'intérieur de la maison.

Cela est exact, ainsi que je l'ai dit plus haut. D'autre part, dans ses *Mémoires sur Bismarck*, le docteur Maurice Busch mentionne en deux brèves notes un voyage de Gambetta en Allemagne (1881) et les réflexions que fit le chancelier à ce propos.

15 *octobre.* — Bucher me prie de démentir que Gambetta ait fait une visite à Vienne.

« Je regrette, m'a-t-il dit, que ce soit inexact. Ça aurait rendu Gambetta pour toujours impossible en France ! »

15 *novembre.* — Je viens de voir le chancelier, qui est de retour à Berlin. Je lui ai demandé ce qu'il y avait d'exact dans les bruits de visite de Gambetta.

« Il n'y a pas un mot de vrai, m'a répondu M. de Bismarck ; je ne dis pas que, quand il était à Dantzig, il n'ait pas eu l'idée de faire un tour à Varzin. Mais il a dû réfléchir avant de rien faire et on a dû lui écrire de Paris qu'une pareille visite ferait un déplorable effet en France. »

Toujours, chez Bismarck, le même souci de la popularité de Gambetta ! Souci d'une sincérité au moins suspecte, mais qui témoigne chez l'ancien ambassadeur à Paris d'une connaissance réelle du caractère français. Je n'ai pas dissimulé mon sentiment sur l'erreur qu'aurait été le voyage, d'où Gambetta n'aurait, sans doute, rapporté, avec des souvenirs, que des déceptions. Mais de là à mettre en cause, à ce propos comme à tout autre, le patriotisme de Gambetta, il y a loin, et c'est cependant ce qu'ont fait M. de Meaux et quelques autres mémorialistes. J'ai relaté la protestation véhémente de Déroulède contre ces accusations et sottises ; elle suffit [1].

1. Voici, d'après le volume intitulé : *A Champigny-la-Bataille. Propagandes* (décembre 1916), le passage du discours de Déroulède en réponse aux attaques dirigées contre Gambetta, au sujet du projet d'entrevue avec Bismarck, notamment par M. de Meaux et madame Adam.

« Vous n'ignorez pas, en effet, qu'à la suite de la publication d'un livre de mémoires où manque un peu trop peut-être la mémoire du cœur, une véritable campagne a été entreprise, je ne sais dans quel but, ni au profit de qui, tendant à nous montrer Gambetta comme un ami de l'Allemagne et comme un apostat de la Patrie.

» C'est ici, Patriotes, c'est sur la tombe des défenseurs de Paris qu'il m'a paru juste et bon de relever l'accusation portée contre celui qui fut l'âme de la Défense nationale et qui est resté jusqu'au bout, je vous l'atteste, le plus Alsacien-Lorrain de tous les Français.

» Car moi, aussi, je l'ai connu, moi aussi, depuis le jour de mon évasion d'Allemagne jusqu'à la veille de la blessure qui devait l'emporter, moi aussi, à Tours, à Paris, aux Jardies, j'ai eu avec le grand tribun de nombreuses entrevues et j'ai, moi aussi, recueilli de ses lèvres de significatives paroles que je ne me contentais pas de noter au jour le jour, mais que je confiais, que je transmettais, que je répétais, au sortir de nos entretiens, aux bons Français qui

***

L'AFFAIRE SCHNŒBELÉ

Par contre, la fin de la note des éditeurs de la *Correspondance* appelle de ma part un démenti. Voici ce second paragraphe, tel qu'il émane évidemment de Henckel :

A cette occasion, il convient de déclarer inexacte l'insertion parue dans *le Figaro* de juillet 1901, sur une visite qu'avait faite le comte Henckel Donnersmarck, en 1887, aux bureaux de *la République Française*, au moment de l'affaire Schnœbelé. Le comte, aujourd'hui prince Donnersmarck, n'est jamais entré dans les bureaux de rédaction de ce journal et n'a dit à personne qu'il était à Paris avec une mission du prince de Bismarck. En réalité, le prince de Donnersmarck a reçu alors la visite d'une personnalité du camp de Gambetta où il avait plusieurs bons amis, et, interrogé s'il tenait ou non le cas pour

---

m'entouraient encore à la Ligue des Patriotes, et dont le témoignage prouverait du moins que je n'ai pas attendu vingt-huit ans pour penser ce que je pense et dire ce que je dis de Gambetta.

« Il est clair que le républicain catholique que je suis, — oui, messieurs, très catholique quoique républicain, et très républicain quoique très catholique — n'a pas toujours approuvé tous les actes de la politique intérieure du chef de parti, mais il est certain que le patriote républicain que je serai toujours, était d'accord avec Gambetta sur toute sa politique extérieure.

« Qu'il ait cherché, comme on l'a déjà cent fois redit, à se rencontrer officieusement avec le chancelier de fer ; qu'il ait cru utile à sa cause, à notre cause, de se trouver face à face avec le maître incontesté de l'Europe, alors germanisée ; qu'il ait voulu lire dans ses yeux, surprendre dans son langage le secret de ses yeux, surprendre dans son langage le secret de ses redoutables volontés, dans l'espoir orgueilleux peut-être, mais non pas coupable, de tromper à son tour le grand trompeur et de le renseigner au rebours de la vérité, comme Thémistocle renseignait Xerxès : cela est possible, cela est même certain et je ne l'ai jamais ignoré. Mais ma foi absolue et raisonnée dans la solidité de son patriotisme, dans la puissance de son cerveau et dans l'habileté de sa langue, faisait plus que me rassurer sur cette prise de contact avec l'ennemi. J'y voyais un motif d'espérer bien plus qu'une raison de craindre.

« Peu m'importaient, je l'avoue, les moyens détournés qu'il prenait et les relations suspectes qu'il s'était créées pour en arriver à ses fins.

« Est-il vrai que, moins confiant que moi, le bon Spuller se soit indigné des fréquentations prussiennes de son ami ; que l'honnête et pur républicain de 1848, M. Duclerc, s'en soit attristé ; que M. Jules Grévy s'en soit réjoui? Il ne m'appartient pas de confirmer ou d'infirmer l'authenticité de ces anecdotes. Les morts sont morts et les vivants peuvent se tromper et nous tromper. Mais il y a

grave, a répondu qu'il ne connaissait l'affaire que par les journaux, mais qu'il avait la conviction que l'histoire n'aurait point de suites et qu'elle se règlerait sous peu dans des conditions favorables. A cela se réduit la part de celui qui était alors le comte Henckel Donnersmarck à l'incident [1].

Mentiris impudentissime, comme disait l'évêque, et avec d'autant plus d'impudence que la prétendue rectification mêle le faux avec le vrai. Le langage que les éditeurs de la *Correspondance* prêtent à Henckel est bien celui qu'il a tenu, à Paris, à l'époque de l'incident Schnœbelé. Je ne dis point, n'en sachant rien, qu'il ne l'ait pas tenu à un visiteur, qui était des amis de Gambetta, Proust, de Reims, ou tel autre. Mais ce que je sais, pour en avoir gardé l'exact souvenir et pour avoir à l'époque tiré argument de la conversation, c'est que j'ai reçu, le jeudi 21 avril 1887, dans mon bureau de la *République Française* (j'en étais alors le directeur politique),

---

les faits publics qui parlent plus haut que les confidences. C'est eux seuls qu'il faut envisager, et sur eux seuls qu'il faut raisonner.

« Pourquoi, si Gambetta, reniant son passé, eût réellement songé à nous orienter vers l'Allemagne, nous a-t-il sans cesse préconisé l'alliance avec l'Angleterre?

« Pourquoi, s'il eût été partisan, comme on le prétend, de notre dispersion coloniale, conforme en tous points aux indications et aux intérêts de la Prusse, sa première préoccupation en arrivant à la présidence du Conseil a-t-elle été de consolider notre situation militaire en Europe et de réorganiser notre mobilisation désorganisée par l'expédition de Tunisie ; et cela, au risque même d'ébranler sa situation ministérielle devant le parlement par le choix du plus compétent, mais du plus compromettant des collaborateurs, l'éminent général de Miribel?

« Pourquoi, s'il était décidé à lier partie avec Bismarck, tous les diplomates prussiens, M. le prince de Hohenlohe en tête, ont-ils mis tant d'acharnement et de hâte à lui arracher des mains le portefeuille des Affaires étrangères qui venait de lui être confié?

« Pourquoi les intrigues de couloirs qui voulaient et qui allaient le jeter à bas donnaient-elles pour prétexte : Gambetta, c'est la guerre?

« Pourquoi, s'il négociait sous main l'abandon des provinces perdues, m'a-t-il personnellement poussé à fonder la Ligue des Patriotes et en a-t-il signé le premier la formule sacramentelle réclamant la revision du traité de Francfort? »

Je félicitai Déroulède de ce discours. J'extrais de sa réponse ces lignes :

« Votre lettre a remué tous ces souvenirs, déjà anciens, mais toujours vivaces, puisqu'au-dessus d'eux plane la grande mémoire que j'ai défendue et que je défendrai « quand même ». Merci de me l'avoir écrite. »

1. Pages 505 et 506.

la visite de Henckel et qu'il me parla dans les termes que relate la note, sans dire, bien entendu, qu'il était à Paris avec une mission de Bismarck. Il inventa lui-même l'allégation pour donner à son démenti un air de vérité. Procédé bien connu. Que sa démarche lui ait été reprochée par la suite, je n'en suis pas autrement surpris ; qu'il ait menti pour se disculper, je ne m'en étonne pas davantage.

***

J'étais, comme à l'ordinaire, venu au journal, entre onze heures et minuit, pour y avoir les dernières nouvelles et corriger les épreuves. Le secrétaire de la rédaction me communiqua les dépêches qui annonçaient l'arrestation de Schnœbelé, commissaire spécial à la gare de Pagny, par la police allemande. Il aurait été arrêté sur territoire français ; il avait été conduit, les menottes aux mains, à Metz. On considérait à Nancy qu'un guet-apens avait été tendu à Schnœbelé par Gautsch, commissaire allemand à Ars-sur-Moselle. L'émotion était grande en Lorraine. Elle n'allait pas être moindre à Paris.

Je fus fort perplexe. S'agissait-il d'un simple incident de frontière ou de quelque piège à la Bismarck? Était-ce un coup de policier ou un coup de chancelier? Fallait-il reproduire les dépêches sans commentaire ou m'en expliquer tout de suite?

Comme j'en étais là de mes réflexions, le garçon, qui faisait fonctions d'huissier, me passa la carte du comte Henckel de Donnersmarck. Je le fis aussitôt entrer dans le cabinet qui avait été celui de Gambetta et qu'il connaissait de vieille date. Je l'entends encore me dire, dès la porte : « Qu'est-ce que cette affaire que l'on crie sur le boulevard? » et moi lui répondre : « Mais c'est à moi à vous le demander. »

Henckel, en toilette de soirée, sortant du théâtre, me raconte alors qu'il a dîné la veille de son départ chez Bismarck. Il lui a dit qu'il allait passer quelques jours à Paris. Bismarck lui a souhaité de s'y amuser et de lui rapporter, au retour, des nouvelles du général Boulanger, alors ministre de la Guerre. « Si le chancelier, me dit Henckel, avait prémédité quelque

coup, il m'aurait engagé, sans doute, à différer mon voyage. Il ne m'aurait point parlé de Paris de son ton le plus tranquille. Cela ne peut être qu'une histoire d'agents, sans autre importance. »

J'eus l'impression, que j'ai gardée, de la sincérité de Henckel. Il paraissait très *ennuyé*. Venu à Paris pour s'y amuser, comme lui avait dit Bismarck, il y trouvait une affaire qui ne contribuerait point à rendre plus agréable son séjour. L'explication, simple, était très plausible.

Je tournai et retournai Henckel sans tirer de lui autre chose. Il me quitta vers une heure du matin. C'est la dernière fois que je l'ai vu, bien qu'il soit revenu par la suite à Paris et que nous ayons échangé des cartes.

A la réflexion, je publiai les dépêches sans un mot de commentaire ; mais la bonne foi de Henckel m'avait paru si évidente que j'allai, dès le lendemain, raconter sa visite à Grévy, alors président de la République, et, à sa demande, au général Boulanger.

L'argument rassurant que je tirais de la visite de Henckel et de ses propos frappa également Grévy, très calme, et Boulanger, assez agité. Je n'étais d'ailleurs convaincu qu'à moitié. Bismarck n'a point provoqué l'incident : soit, mais n'y accrochera-t-il pas une négociation perfide, refusant de rendre Schnœbelé et allant ainsi vers la guerre? J'étais officier de réserve au titre de l'état-major ; je demandai à Boulanger de m'attacher à l'état-major du général de Galliffet, qui commandait l'armée de couverture. Boulanger y consentit aussitôt, avec bonne grâce, bien que je l'eusse déjà malmené. Quand le duc d'Aumale avait publié, l'été précédent, les lettres de Boulanger, j'avais réclamé sa démission et l'avais qualifié : « l'officier général qui a encore l'honneur immérité de commander en chef l'armée française ».

Du 24 au 30 avril, la *République Française* publia cinq articles sur l'affaire, un de Gustave Isambert, un de Ranc, trois de moi, tous également fermes et modérés. Le guet-apens fut vite établi. On ne discutait que sur le point de savoir si Schnœbelé avait été arrêté sur territoire français ou sur territoire annexé. J'écrivais, le 26 : « M. de Bismarck voudra-t-il assumer la responsabilité du guet-apens de Novéant? Ses ennemis, et il en compte

quelques-uns en Europe, ses ennemis eux-mêmes ne le croiront pas. Le chancelier sait en quels termes Napoléon jugeait lui-même le guet-apens d'Ettenheim : « Il me nuisit dans l'opinion et ne me fut d'aucune utilité politique. » De même Isambert, le 27, et Ranc, le 28 : « La mise en liberté de Schnœbelé s'impose ; elle ne peut pas être refusée et elle ne le sera pas. Donc, pas d'énervement. Ayons la patience et le sang-froid que donne le sentiment qu'on a pour soi le droit et la justice. »

En effet, Schnœbelé fut remis en liberté le 29, on va voir dans quelles circonstances ; et, comme j'étais tenu par Grévy au courant de la négociation, j'écrivis, le 30, dans un article où le nom de Bismarck n'était qu'incidemment prononcé : « L'ordre d'élargissement de M. Schnœbelé a été signé hier par l'empereur d'Allemagne ; l'ambassadeur de la République en a été avisé aussitôt par le chancelier. »

***

L'alarme avait été chaude. Je crois pouvoir dire que le récit de mon entretien avec Henckel, accourant dans mon cabinet pour s'informer de l'incident qui avait été une surprise pour lui, ne fut pas étranger à la conviction préalable, pour ainsi dire, de Grévy que Bismarck n'était pour rien dans le traquenard, mais que tout son jeu allait consister à nous faire commettre à ce propos quelque imprudence dont il eût aussitôt tiré parti, comme autrefois de notre crédulité à la prétendue offense d'Ems.

Ce fut Grévy qui conduisit l'affaire avec autant de fermeté que de prudence. Je le voyais tous les jours. Il avait gardé sa sérénité coutumière, un peu olympienne. Je le trouvai un soir lisant Horace en latin.

La nervosité de Boulanger se traduisit par des propositions saugrenues, comme d'échelonner toute la cavalerie à la frontière afin de voir venir l'ennemi. Il était manifestement inquiet. Il aurait, dit-il, préféré que l'incident ne se produisît que dans quinze ou dix-huit mois. Il demanda au Conseil avec quelque solennité, qui lui allait mal, l'autorisation de se

retirer pour aller travailler avec le général de Miribel. L'incident clos, il laissa dire et se persuada qu'il avait fait reculer l'Allemagne. Il alla même, un jour, jusqu'à insinuer que ses collègues avaient manqué d'énergie, ce qui fut vivement relevé par Grévy. Galliffet dit à l'un des ministres : « Si pendant que nous aurons les Prussiens dans le ventre, nous avons pour nous conduire un pareil fumiste, nous sommes f... » Cependant Boulanger avait fait, au moins, un choix qui témoignait de quelque connaissance des hommes ; il avait donné à Galliffet le commandement de l'armée de couverture qui était la création de Miribel.

Le ministre des Affaires étrangères, Flourens, eut la sagesse de laisser faire Grévy et de se conformer à ses indications. Le président du Conseil, Goblet, bon patriote, mais rageur, me pria de passer chez lui pour avoir de moi le récit de mon entretien avec Henckel. Il s'irritait à plaisir contre Grévy, l'accusant de faiblesse pour ne pas appuyer la négociation sur le seul rapport de Sadoul, procureur général à la Cour d'appel de Nancy, dont l'enquête sur place l'avait conduit à conclure que Schnœbelé avait été saisi par les agents de Gautsch sur territoire français (21 avril). Donc violation de territoire.

Or, nécessairement, les journaux officieux allemands affirmaient que l'arrestation avait eu lieu sur territoire annexé. Herbert de Bismarck, alors ministre des Affaires étrangères, s'était contenté d'abord de faire déclarer que Schnœbelé avait été arrêté en vertu d'un mandat décerné contre lui par la cour de Leipzig. « Il était accusé de complicité dans des crimes de haute trahison pour s'être livré à des faits d'espionnage et à des actes ayant pour objet de faciliter la désertion dans l'armée. La justice allemande aurait les preuves entre les mains. » (Communication du chargé d'affaires, comte de Leyden, le 22 avril.)

On aurait pu continuer à discuter sans fin sur la question de savoir si Schnœbelé, qui, en effet, avait été appréhendé d'abord sur territoire allemand par les agents de Gautsch, mais qui s'était dégagé et avait regagné le territoire français, avait été finalement arrêté à quelques mètres à l'est ou à l'ouest du poteau frontière. Il résulte, pour moi, de l'enquête que Schnœbelé avait bien dépassé de quelques pas le poteau

quand un individu, vêtu en gardien de bestiaux, s'était rué sur lui ; que le commissaire était alors revenu en arrière sur territoire français ; qu'un second individu, vêtu du même costume, avait aussitôt prêté main forte à son camarade ; qu'ils l'entraînèrent alors sur territoire allemand et le terrassèrent, après une lutte assez violente, son chapeau allant rouler sur la route à un mètre du poteau. Mais les policiers allemands auraient recruté autant de témoins qu'ils auraient voulu, ce qu'ils firent en effet, vêtus ou non en marchands de bestiaux, pour jurer que cette version, qui me semble exacte, était fausse, et, comme l'écrira le 28 Herbert de Bismarck, « que l'arrestation avait eu lieu *exclusivement* sur le territoire allemand ; qu'il n'y avait eu nullement violation du territoire français ». Au surplus, Schnœbelé cessa lui-même d'assurer qu'il avait été appréhendé sur le sol français, et il reconnut les preuves de sa « culpabilité », qui étaient des lettres autographes de son agent Klein, mises à la poste de Metz. (Note remise le 29 à l'ambassadeur de France à Berlin, Jules Herbette, et publiée peu après par la *Gazette de l'Allemagne du Nord*.)

***

Ce fut sur ces entrefaites que Grévy, le 24, décida d'abandonner à la fois la discussion sur le point précis où Schnœbelé avait été arrêté et la discussion sur les charges vraies ou fausses, sans doute vraies, alléguées par la cour de Leipzig, et de porter le débat sur un autre terrain.

On venait, en effet, de découvrir dans le bureau de Schnœbelé, à son commissariat à Pagny, deux lettres de Gautsch, datées d'Ars-sur-Moselle, les 13 et 16 avril, d'où il résultait que le commissaire allemand empêché, disait-il, de se rendre à Pont-à-Mousson pour causer avec lui, comme il avait été précédemment convenu entre eux, donnait rendez-vous à son collègue « à l'endroit où avait été (récemment) détruit le poteau frontière », afin de constater le délit et en rechercher les auteurs.

Dès que Grévy eut connaissance de ces lettres, il avait, en vieux juriste franc-comtois, déclaré que, désormais, il impor-

tait peu de savoir où Schnœbelé avait été saisi, sur le territoire français ou sur l'allemand, et que toute la négociation devait porter sur ces pièces. Elles établissaient, en effet, jusqu'à l'évidence que Schnœbelé avait été appelé sur la frontière par ruse, et que Gautsch, ainsi, l'avait fait tomber dans un véritable guet-apens. Or, d'après les principes du droit des gens et le *Dalloz*, il faut que l'arrestation ait été faite légalemens et loyalement, sans que la présence de l'étranger sur le territoire où il a été saisi « soit l'effet de la violence, de la ruse ou d'une force majeure ». Ce n'est point, dès lors, Schnœbelé qui a été appelé à la frontière par un tiers quelconque ; c'est le commissaire de police de Pagny qui a été convoqué par le commissaire de police d'Ars, pour une affaire de service, et cela, avec cette condition aggravante qu'il s'agissait de rechercher de concert les auteurs d'un délit « commis contre l'empire d'Allemagne ». C'est en qualité de fonctionnaire français, remplissant les devoirs de sa charge, que Schnœbelé est venu au rendez-vous. Il était, dès lors, couvert par cette qualité, et c'est en cette qualité qu'il devait être mis en liberté.

***

Le Conseil des ministres se rangea aussitôt à l'avis de Grévy, et un courrier de cabinet (M. Gervais) partit pour Berlin avec les photographies des documents trouvés chez Schnœbelé. Le ministre des Affaires étrangères donna à l'ambassadeur ses instructions par deux télégrammes, datés du 24 avril au soir et du 25, qui développaient la thèse, aussi irréfutable en droit que sur le point de fait.

Quand Jules Herbette remit (le 23) les photographies des lettres de Gautsch à Herbert de Bismarck, celui-ci ne cacha point sa surprise et, « visiblement décontenancé », raconte l'ambassadeur, « ne dissimula point que c'était un piège regrettable ». Pourtant, il se remit peu à peu pour alléguer que ces sortes d'embûches étaient, sans doute, de mise entre policiers, et que Schnœbelé n'aurait point dû s'y laisser prendre. Au surplus, le commissaire français avait commis un acte de beaucoup plus blâmable en cherchant à suborner, à prix

d'argent, au vu et au su du gouvernement français, des Alsaciens-Lorrains, sujets allemands, et à se ménager des intelligences jusque dans les forts de Strasbourg.

Mais l'ambassadeur était sur un terrain trop solide pour se laisser entraîner sur un autre qui l'était beaucoup moins. Il n'avait pas le moins du monde l'intention de prendre fait et cause pour les faits délictueux qui seraient relevés à la charge de Schnœbelé. Les règles du droit international étaient seules en cause. Une arrestation, entachée d'irrégularité et de ruse, ne saurait être maintenue. Toutefois le gouvernement français n'hésiterait pas, Schnœbelé une fois mis en liberté, à le déplacer, ou à le révoquer si les griefs allégués contre lui se trouvaient exacts.

Le fils du chancelier promit seulement de faire son possible pour arranger l'affaire. L'ambassadeur eut l'impression que, « le premier dépit passé », Bismarck s'exécuterait, mais que cette décision lui coûterait d'autant plus que le gouvernement de la République se trouvait plus manifestement dans son droit.

***

Pendant que la conversation se rengageait ainsi dans la bonne voie, un autre incident se produisit, dont il n'est point question dans la correspondance diplomatique, mais qui m'a été raconté par le prince de Munster après son départ, quelques années plus tard, de l'ambassade de Paris [1]. Il l'avait, me dit-il, relaté dans ses mémoires qui « intéresseraient sans doute les gens », quand ils seraient publiés.

Munster était dans ses propriétés du Hanovre au moment où avait éclaté l'affaire de Pagny. Se rendant ensuite à Berlin pour les fêtes de son Ordre, il rencontra en chemin de fer le courrier qui portait à Berlin les photographies des lettres de Gautsch. M. Gervais les lui montra et le très galant homme

1. Le prince de Munster me fit ce récit au château de Monaco, où il était l'hôte du prince Albert. J'étais depuis longtemps en relations avec lui. Quand je me promenais à cheval, au Bois, avec le général de Galliffet, il nous rejoignait volontiers. Galliffet lui demanda, un jour, comment il avait été seul, dans le corps diplomatique, à ne pas croire au succès de Boulanger. « C'est, lui répondit Munster, parce que je fais partie de votre cercle où tout le monde y croyait. »

qu'était l'ambassadeur dit aussitôt que, dans ces conditions, la mise en liberté de Schnœbelé s'imposait. Comme il avait des sujets de plainte contre Bismarck, il alla, sitôt débarqué à Berlin, raconter la chose, non pas au chancelier, mais à l'empereur qui s'écria, en vieux soldat qu'il était : « Mais, si l'arrestation était maintenue, on ne pourrait plus jamais envoyer de parlementaires ! »

Il signifia sans retard sa volonté à Bismarck, qui, furieux contre Munster, ne trouva pourtant rien à objecter et demanda seulement à son vieux maître le temps nécessaire pour se retourner sans trop de honte. Cela lui fut accordé.

Munster alla dîner chez Herbette (26 avril) et lui confia que ses premières impressions n'avaient pas été bonnes, mais qu'il s'entremettait avec zèle auprès de l'office de la justice de l'empire pour la mise en liberté immédiate de Schnœbelé, selon les règles de la justice allemande ; que le secrétaire d'État Schelling était fort mécontent des circonstances de l'incident ; que Bismarck et Moltke lui-même trouvaient l'affaire mal engagée et désiraient la voir se terminer le plus tôt possible, se rendant compte qu'ils avaient dans le monde entier ce qu'on appelle « une mauvaise presse » ; enfin que l'Empereur était animé des dispositions les plus conciliantes.

Munster ajouta que, dans ces conditions, il ne convenait pas de pousser le gouvernement allemand l'épée dans les reins ; que nous aurions avantage à lui laisser un peu de temps, et que, plus nous avions le sentiment de notre droit, plus nous devions rester calmes.

***

La négociation ne traîna pas plus de deux jours. Herbert de Bismarck essaya encore de comparer les torts de Gautsch avec ceux de Schnœbelé, tout en assurant que Schnœbelé serait remis en liberté si l'enquête établissait qu'il avait été arrêté en territoire français. Mais Herbette ne voulut point démordre de la seule considération de droit, à savoir l'arrestation dans des conditions illégales, en raison du véritable guet-apens (27 avril). Et bien lui en prit. Car Schnœbelé ayant

eu connaissance des dépositions de six témoins allemands qui juraient que son arrestation avait bien eu lieu sur territoire allemand, avait admis, dès le 22, devant le juge d'instruction de Metz que ce pouvait bien être la vérité : « J'aurais juré, dit-il, que je me trouvais de nouveau sur le sol français, lorsque j'ai été arrêté. En présence de la déclaration de témoins, je ne peux toutefois plus l'affirmer avec la même certitude ; je peux aussi m'être trompé. » Il avait avoué encore qu'il était employé pour des affaires d'espionnage par le service de renseignements du ministère de la Guerre.

Herbert de Bismarck, muni de cette pièce principale de l'enquête de Metz, la porta lui-même à Herbette dans la soirée du 27 avril. Nécessairement, il insista sur ce que, de son propre aveu, Schnœbelé avait pu être arrêté sur le terrain allemand. Sans doute, ajouta-t-il, la configuration du sol n'a pas permis aux témoins français de s'en rendre compte. Toutefois la convocation de Schnœbelé par Gautsch pour affaire de service constituait à son profit une sorte de sauf-conduit. Il faisait consulter, par mesure d'ordre, les autorités allemandes sur l'authenticité des lettres photographiées. Si l'authenticité n'était point contestée, Schnœbelé serait immédiatement remis en liberté. A la vérité, on avait des indices de la complicité de Gautsch avec Schnœbelé « pour l'espionnage », et c'était, on le pouvait croire, de ces affaires qu'ils projetaient de s'entretenir ensemble sans témoin gênant. Mais, comme ils avaient aussi des relations de services, Schnœbelé bénéficierait du doute sur l'objet du rendez-vous.

Cela n'était point mal combiné ; peut-être même était-ce exact. Herbette rendit compte à Flourens, qui commençait à s'énerver, de son entretien avec Herbert de Bismarck. Il tenait sa victoire sur le meilleur des terrains, que Grévy avait reconnu d'un œil sûr : le droit international ; il ne la laisserait point échapper.

Enfin, le 28 au soir, Herbert annonça à l'ambassadeur, qui n'avait cessé de faire preuve d'un parfait sang-froid, que le chancelier était décidé à demander l'approbation de l'empereur pour la mise en liberté de Schnœbelé. Ce serait le lendemain, ou, « si Sa Majesté se trouvait empêchée », le surlendemain. Mais l'empereur « approuva » dès le lendemain

matin (29). De fait, Bismarck avait capitulé de l'avant-veille, sur l'ordre formel de l'empereur.

Le 28 au matin, Flourens avait très honorablement télégraphié à Herbette que l'intention du gouvernement était de déplacer Schnœbelé et que l'amassadeur pouvait le faire connaître. Le colonel Vincent (chef du service de renseignements), avait été déjà, croyait-il, changé lui aussi, par le général Boulanger. Le ministre des Affaires étrangères trouvait fondée l'observation du comte de Bismarck « qu'il n'est pas admissible que des fonctionnaires soient embauchés pour cette besogne », l'espionnage.

Observation judicieuse que les successeurs du colonel Vincent au deuxième bureau eussent sagement fait de méditer : il n'y aurait pas eu d'affaire Dreyfus.

JOSEPH REINACH

LA MORT DU "LAUTAR"

Une nuit claire de Dobroudja ; l'atmosphère est transparente et bleue. Une grande douceur tombe du ciel en nappes de fraîcheur sur ce sol âpre et desséché. Au lointain, quelques coups de feu isolés... des patrouilles en reconnaissance... Dans les fonds autour des étangs, les bruissements d'ailes se sont apaisés et ont laissé tout le silence aux innombrables flûtes des grenouilles et des crapauds. Ce qu'il y a de désenchanté et de maudit en cette contrée singulière s'atténue et puis disparaît dans le grand pardon de la nuit.

***

Notre tranchée la plus avancée est creusée au pied d'une grande pente qui, très lentement, semble monter jusqu'au ciel. Tout en bas, dans les ténèbres humides, une compagnie roumaine veille. Tout en haut on aperçoit, lorsqu'ils se déplacent sur la crête, des petits postes turcs. A mi-côte quelques veilleurs isolés, tapis dans des fossés individuels, épient de plus près les mouvements de l'ennemi... Ce soir la guerre est bonne femme. Elle se repose. Les sentinelles qui se voient fort bien ne tirent point les unes sur les autres. Il y a comme cela des moments où l'on ne se tue pas. Les hommes en ont profité pour sortir de la tranchée où la paille mouillée par la rosée

a commencé de pourrir. Ils dorment à l'air libre sur le bord du champ, étendus sur le dos et leur ronflement sonore monte vers les étoiles. Ils sont sans défiance ; chacun sent que la nuit tout entière sera indulgente. Pourquoi? On ne sait pas. C'est ainsi. En de tels instants, on pense à l'ennemi avec une sorte de vague indulgence et l'on se dit : « Les pauvres gens... ils sont forcés de faire ce qu'ils font... La preuve c'est que lorsqu'ils peuvent agir autrement... » Dès le matin venu on renonce à l'ordinaire, brusquement, à ces velléités de bienveillance...

***

A l'une des extrémités de la tranchée, un guetteur, d'un œil à demi fermé, surveille la grande pente qui sans se presser grimpe devant lui jusqu'à l'ennemi. Il lui a bien semblé tout à l'heure apercevoir une forme, — une forme humaine peut-être — qui courait le long d'un sillon. Cela par instant s'arrêtait, comme un lièvre poursuivi par des chiens s'arrête pour s'assurer s'il a dépisté la meute... Sans doute un maraudeur en quête de quelque volaille à subtiliser, ou encore un homme de service qui allait ravitailler le poste avancé. Bref, le guetteur n'a pas cru devoir tirer. Dans la nuit il suffit d'un coup de feu pour déclencher le réveil de toute la ligne, et pour déterminer un crépitement général. Et alors adieu le repos jusqu'au matin. Il n'y avait vraiment pas là de quoi gâter la quiétude de ces heures par hasard paisibles, et dont ses camarades harassés par tant de journées de lutte sans trève et sans relèves profitaient si bien. Ce guetteur n'était peut-être pas un bon guetteur, mais c'était assurément un bon homme. Pendant qu'il réfléchissait, à demi somnolent, à cet incident, le fuyard — car c'en était un — gagnait du terrain. Déjà il pouvait se considérer comme à l'abri d'une balle partie de la tranchée. Mais il avait compté sans les sentinelles avancées, enfouies en terre au milieu de la porte, et qui étaient à une trop petite distance de l'ennemi pour ne point veiller, elles, de leurs deux yeux ouverts.

Brefs, impérieux les cris d'usage retentissent.

— Halte-là ! Qui va là?

Pour toute réponse, le fuyard accélère sa course, malgré l'inclinaison plus grande du sol. Un dernier « Halte-là! » n'amène pas plus de résultat. Alors dans la nuit deux coups de feu, puis un cri, un petit cri de chevreuil blessé, « boulé », et le bruit inattendu et métallique d'un tambour de basque, dévalant la pente en se heurtant aux cailloux.

***

Avec infiniment de précautions, la sentinelle s'est glissée jusqu'au blessé, en rampant. Tous deux à plat ventre causent dans la nuit :

— Qui es-tu?

— Roumain.

— Où allais-tu?

Pas de réponse.

— Tu es blessé?

— Oui,... un peu...

— Où cela?

— A la jambe.

— Tu peux me suivre?

— Oui, mais quand je l'aurai retrouvé.

— Retrouvé quoi?

— Mon tambourin. Il a roulé plus bas.

A quatre pattes, les deux hommes descendirent la pente. Le blessé, atteint seulement au mollet d'une balle en séton, ne se préoccupait que de découvrir son tambourin. A force de tâter le sol de ses mains étendues, il finit par le retrouver dans l'ombre.

— Dépêchons-nous, — dit le soldat roumain, — le jour n'est pas loin...

Les deux soldats hâtèrent leur retraite, d'abord en se traînant sur les genoux, puis, estimant qu'ils étaient assez loin de la ligne bulgare, ils se remirent sur leurs pieds et gagnèrent la tranchée. De là on dirigea le blessé vers une maison isolée à l'entrée d'un village où le chef de bataillon avait installé son poste de commandement. On l'étendit sur de la paille dans une sorte de cellier. On ne l'interrogea qu'au jour.

A vrai dire, il était superflu de demander à cet homme à quelle race il appartenait. Tout, son nez fin et droit, ses sourcils noirs, son col souple, sa peau bistrée, son regard ardent et dédaigneux, tout répondait : tzigane.

Pourtant lorsqu'on lui posa cette question il répliqua, avec une sorte de fierté :

— Lautar.

Il semblait qu'il tînt à affirmer qu'il n'était pas de ces tziganes qui travaillent, mais de ces tziganes qui chantent !

L'interrogatoire continua :

— Quel âge as-tu?

— Vingt ans.

— Où allais-tu lorsque tu as été blessé?

Il réfléchit un instant et brusquement avoua :

— Je me sauvais.

— Où cela?

— Ailleurs.

— Dans les lignes turques?

— Oui...

— Et pourquoi te sauvais-tu?

Avec un air de profonde lassitude, il répondit :

— Je m'ennuyais.

L'officier haussa les épaules et conclut :

— C'est un espion, fouillez-le.

On le fouilla. Pour toutes pièces accusatrices on trouva dans ses poches quelques croûtons de pain et, enchevêtrées en boule, des cordes de guitare.

— Qu'est-ce que c'est que ça? — lui demanda-t-on.

Le tzigane, d'une voix basse et presque douloureuse, répondit :

— C'est ce qui reste de ma « cobza ».

— Où est-elle, ta « cobza »?

Il étendit le bras dans la direction du sud.

— Là bas... Il l'a cassée.

— Qui cela?

— Le capitaine.

— Quel capitaine?

— Le capitaine allemand.

A ce moment l'officier roumain qui conduisait l'interrogatoire entra dans une grande colère. Il pensa en effet, — et

comment ne l'eût-il pas pensé? — que le « lautar » le narguait et se plaisait par dérision à créer cet imbroglio. Rudement il donna ordre de lui mettre les menottes. En même temps il recommandait que l'on prît soin de le panser...

Le lieutenant, qui avait été longtemps en garnison à Constanza et qui avait étudié sur place le caractère et les mœurs tziganes, s'intéressa à ce singulier garçon. Les réponses, dans leur absurdité et leur décousu, lui avaient paru rendre le son de la vérité. Il demanda la permission de poursuivre l'enquête. On la lui accorda. Avec une patiente bienveillance, il parvint à dévider les fils de l'écheveau embrouillé et à reconstituer dans tous ses détails l'histoire du petit « lautar ».

*
* *

Il s'appelait Hedjid ou Hidjid et appartenait à une de ces tribus de tziganes nomades qui, sur de grands chariots au gré de leurs caprices, transportent de villages en villages femmes, enfants, hardes et animaux. Quelquefois même ils négligent les lieux habités et préfèrent s'arrêter en plein champ, au bord d'une source ou à la lisière d'un bois ; c'est leur façon d'aller à la campagne. Hedjid, comme ses parents, était musulman. Beaucoup de tziganes le sont. Les Turcs ne les détestent pas moins pour cela Le père d'Hedjid avait réuni en quelque sorte sous ses ordres quatre ou cinq familles. Ces sortes de groupements sont fréquents chez les tziganes. Il devait assurer leur existence errante, leur donner de quoi se nourrir et, lorsqu'il le faudrait absolument, leur fournir du travail. Il traitait au nom de ces cinq familles, soit pour la moisson, soit pour la coupe des joncs et des roseaux autour des marigots, soit pour tout autre travail. C'est lui qui était également chargé d'organiser l'orchestre de la petite tribu et d'offrir ses services pour les noces et pour les banquets dans les villages.

La guerre fit les temps plus durs. On se mariait sans chansons et l'on soupait sans musiques. Les tziganes chômèrent. Le père d'Hedjid fut obligé de vendre un bœuf, puis un chariot. Il vendit ensuite ses deux filles qui étaient belles,

l'une à un homme d'affaires hongrois et l'autre à un propriétaire bulgare. La tribu campait à ce moment au sud de Bazargic. Hedjid mal nourri et maltraité en voulut à son père de s'être débarrassé des deux jeunes filles, surtout pour un prix qu'il jugeait insuffisant. Il estimait qu'il avait aliéné sans rémunération suffisante une partie du patrimoine commun. Pour lui, ses sœurs c'était quelque chose comme des souvenirs de famille. Il trouvait déplaisant qu'on s'en soit aussi aisément séparé. Il le dit au chef. Une explication s'ensuivit. Le père et le fils se quittèrent un beau soir au coin d'un bois, avec cette indifférence des Orientaux qui leur tient lieu de colère. Hedjid dut chercher existence de son côté. Fort honnêtement il n'avait emporté que ce qui lui appartenait en propre : une vieille « cobza » aux cordes fatiguées, un tambour de basque, et, dans ses yeux, tout le soleil des grandes routes et dans son cœur toutes les chansons de sa race !

***

Il alla, le pauvre Hedjid, au hasard des chemins. Il vécut comme il put, fort mal. Il parcourut des champs, des bois, des villages. Dans quel pays était-il? Il ne le savait pas au juste. Et d'ailleurs cela lui était fort égal. Mais il entendait souvent sur les chaussées le pas lourd des régiments en marche et le cliquetis des armes entrechoquées. C'était dans les derniers jours du mois d'août. Deux divisions bulgares se concentraient sur la frontière roumaine, au seuil du fameux quadrilatère cédé en 1913 par la Bulgarie à la Roumanie et que, dans l'attente des hostilités prochaines, on venait de vider de sa population et de son bétail. Cette opération avait été effectuée avec une autorité et une rapidité remarquables ; elle était d'ailleurs indispensable, toute cette bande de terrain étant occupée par une population demeurée hostile à la Roumanie, et où l'ennemi aurait trouvé autant d'espions que d'habitants ; il ne devait, hélas ! en rencontrer que trop en progressant en Dobroudja.

Les nuits étaient douces et les jours brûlants. Hedjid pouvait penser que c'était par agrément qu'il couchait chaque

nuit à la belle étoile. Il préférait pour s'y gîter les champs de maïs. Lorsque le temps est calme et que le vent ne heurte pas entre elles les hautes et lourdes tiges, c'est un abri commode. Et puis l'on peut continuer d'y dormir, le soleil levé. Hedjid, qui était paresseux comme tous les tziganes, appréciait ce supplément de repos. Parfois avant de fermer les yeux, il jouait, par distraction, pour se faire plaisir à lui-même, en artiste, un air de « cobza ». Les voyageurs sur la route n'étaient point médiocrement surpris d'entendre, en pleine nuit, une mélodie au rythme lent qui s'élevait de la verte profondeur d'un champ de maïs, dont les grands épis, comme s'ils écoutaient, se tenaient immobiles au clair de lune.

Un soir une patrouille bulgare, commandée par un officier allemand et qui suivait la chaussée conduisant de Bazargic à Ciairlighiole, entendit ce chant attardé et caché. Était-ce un signal? L'officier voulut être fixé. Il donna ordre de fouiller le maïs. On n'eut pas grande peine à y découvrir Hedjid, qui d'ailleurs n'essaya nullement de se sauver. On l'interrogea. La maladresse de ses réponses fut le meilleur gage de sa sincérité. Il ignorait que depuis quelques jours la Bulgarie et la Roumanie étaient en état de guerre. Ce fait lui parut d'ailleurs insignifiant, parce qu'il ne l'intéressait pas. Il trouvait bien cela un peu absurde, mais surtout si indifférent!

On lui proposa de devenir soldat et de servir dans les rangs bulgares. On lui assura qu'il serait nourri et vêtu. Il accepta. Le soir même on le déguisait en soldat. Mais tout faillit se gâter lorsqu'on voulut lui enlever sa « cobza ». Finalement on la lui laissa. Il la ficela solidement et délicatement sur son sac. Quant à son tambourin, il le plaça dans une sorte de sac en toile qui ressemble à la musette de nos troupiers. Évidemment dans cet équipement le fusil était ce qui lui plaisait le moins. Après quelques jours d'instruction Hedjid fut jugé apte à servir, et on l'envoya rejoindre un régiment sur la ligne de feu qui, à ce moment, avait son centre à Cara-Omer.

Dès le premier combat auquel il prit part, Hedjid fit belle figure. Lorsque les rafales d'artillerie se déchaînaient et que ses camarades se jetaient à terre, il restait debout et ne bronchait point. Il ne fallait d'ailleurs lui demander nul effort,

nulle initiative. Le soir il avait dans ses cartouchières autant de cartouches que le matin. Il obéissait nonchalamment. Lorsqu'on se mettait en marche, il avançait en regardant en l'air avec indifférence. Néanmoins il passa vite pour un héros, parce que l'on remarquait à son absence de précautions qu'il lui était égal de mourir. Aussi lui témoignait-on une certaine déférence, bien que chacun sût qu'il n'était qu'un pauvre vagabond recruté par hasard. Mais Hedjid n'avait que faire de ces sentiments. Il méprisait ses camarades bulgares depuis un certain soir...

*
* *

Ce soir-là au bivouac, au fond d'une de ces vallées presque circulaires et entourées de croupes rondes, comme il en existe tant au centre de la Dobroudja, tandis que ses camarades préparaient la soupe, Hedjid accorda sa « cobza » et se mit à jouer un vieil air — celui peut-être qu'il préférait parmi tous ceux qu'il avait appris ou plutôt devinés, — car les tziganes ont pour la plupart un instinct musical incroyable. Il joua de tout son cœur avec tout son art, communiquant à la mélodie une douceur infinie, pareille à celle de cette nuit d'Orient profondément claire et bleue qui semblait avoir vaincu la guerre elle-même. Le canon s'était tu devant les étoiles. J'ai connu de ces soirs en Dobroudja, où l'on eût dit que l'on ne se battait pas, parce qu'il faisait trop beau. Les Bulgares continuèrent à aller et venir, à éplucher leurs pommes de terre, et à échanger bruyamment des propos grossiers. Aucun d'eux ne prit garde à la chanson d'Hedjid. Deux officiers, dont l'un était allemand, après s'être roulés dans leurs manteaux, s'endormirent en ronflant. Hedjid cessa de jouer. Il jeta sur ces balourds un regard dédaigneux, et s'éloigna d'eux tristement. Il avait la conscience qu'il venait d'être supérieur à lui-même, et que son chant était digne d'émouvoir le cœur et l'esprit. Si bizarre que cela puisse paraître, il y eut à cet instant, au fond de cette lande perdue entre le Danube et la mer Noire, au milieu de la plus formidable et de la plus terrible des guerres quelque chose d'immense : un amour-propre d'artiste froissé jusqu'au désespoir. Cet orgueil de musicien méconnu, au cœur

même de la bataille, au seuil de là mort, a je ne sais quoi de magnifique et de touchant.

Lorsqu'il eut fait deux cents mètres, Hedjid s'assit à l'écart et là, après avoir repris sa « cobza » et l'avoir de nouveau accordée avec un soin particulier, il recommença pour lui seul, pour sa délectation personnelle, l'air de tout à l'heure. Cette fois au moins il serait compris, approuvé, applaudi, par le seul auditeur digne de l'entendre. Puisqu'il le fallait il serait son propre public, et quel public ! enthousiaste, frémissant, extasié ! Et il chanta. Sa voix s'éleva, tantôt vibrante, tantôt brisée, une de ces voix de tziganes, pures et douloureuses, qui semblent avoir traîné sur les rêves déçus d'une race noble lointaine et maudite.

L'officier allemand que ce chant incommodait se leva brusquement, et mal réveillé se dirigea en trébuchant vers Hedjid. Celui-ci le vit venir, n'eut point l'air de s'en apercevoir et continua sa mélodie. Le Prussien furieux ne lui en laissa pas longtemps le loisir. Brutalement il lui arracha des mains sa « cobza », et jusqu'à ce qu'elle volât en éclats il lui en asséna sur la tête et sur les épaules des coups violents et répétés, en hurlant mille injures teutonnes. Hedjid ne chercha pas à se dérober à cette agression. Le visage ensanglanté il restait debout, les bras croisés. L'officier, satisfait de son algarade, s'en alla reprendre son lourd sommeil interrompu. Lorsqu'il eut disparu dans l'ombre, Hedjid ramassa les débris du pauvre instrument. Il essaya tant bien que mal, après les avoir recueillis, de les ajuster. Il n'y parvint pas. Les morceaux étaient trop nombreux et trop irréguliers. Alors il se contenta d'en arracher les cordes et il les enroula lentement sur un bout de bois. Lorsqu'il eut achevé sa besogne, il s'assit, et doucement, sans bruit, la tête dans ses mains, il pleura. Il pleura sa « cobza » qui ne chanterait plus, sa « cobza » qui était morte. Hedjid savait bien qu'il venait de perdre la seule amie qu'il eût jamais eue ici-bas.

Pourtant il ne s'abandonna point à son accablement. Il releva la tête, et il éprouva cette consolation qu'apporte toujours une décision soudaine. Son parti était pris. Il se sauverait. Pas un jour de plus, il ne resterait dans les rangs de l'armée bulgare. Il s'en irait. Comment? Où cela? Peu lui impor-

tait. Il songeait avec horreur qu'il pourrait revoir à la lumière du jour la face hargneuse de l'officier allemand. Il attendit que la lune ait disparu, et que la nuit ait perdu sa clarté bleue. Cet instant lui sembla long à venir. Lorsqu'il fut venu, en se couchant, pour que sa silhouette ne se découpât point sur le ciel, il commença à gravir la pente de la vallée. Il s'arrêtait souvent pour écouter si on ne le suivait pas. Puis il reprenait sa course. Il parvint jusqu'au sommet d'un coteau. Là, il eut peur d'être aperçu, et se mit à ramper. Au bout d'un moment, il se releva, et se mit à courir. La plaine s'étendait devant lui rase et nue. Il respira largement. Il était libre. Il savait bien, sans doute, qu'il rencontrerait d'autres soldats, d'une autre armée. De quelle nation? Il ne le savait pas au juste, mais il ne doutait pas qu'ils ne fussent meilleurs que ceux qu'il venait de quitter.

Pourtant il voulut profiter encore, en gourmand, des quelques moments d'indépendance absolue qui lui restaient. Il s'arrêta. Il n'était certes point consolé d'avoir perdu sa « cobza ». Mais il conservait son tambourin, une belle peau de chèvre, solide et résistante, bien tendue sur un petit cerceau, orné de rondelles de métal, qui, disposées par paires, résonnaient au premier mouvement. Hedjid regarda affectueusement son tambourin. Le ciel pâlissait du côté de la mer. Le jour allait se lever. Il se remit en route. De loin il aperçut au bord d'une route, placées à de longs intervalles, des sentinelles. Il s'avança vers elles, et comme il n'avait point d'armes, elles le laissèrent approcher. Un brouillard léger recouvrait le sol et s'effilochait autour de quelques arbustes clairsemés, comme une écharpe fatiguée. Un peu de lumière encore indécise flottait dans l'air. C'est ce qu'on appelle aux avant-postes « l'heure du déserteur ». En Dobroudja nous n'avons recueilli que peu de déserteurs. Les Bulgares ne désertent pas. Quelqu'un qui a vécu longtemps parmi eux m'a affirmé : « Il faut se méfier ; quand un Bulgare trahit, il fait semblant de trahir. »

Lorsqu'il fut à deux cents mètres de la ligne, Hedjid s'arrêta. Deux soldats se dirigèrent vers lui en le tenant en joue, mais il le jugèrent vite inoffensif, et ils le ramenèrent à petits pas en causant jusqu'à l'arrière. Hedjid parlait roumain. On accueillit son récit sans le suspecter. Il s'exprima en termes

irrités contre les Bulgares et l'officier allemand qui avait mis sa « cobza » en pièces. Il fournit quelques renseignements sur les dispositions de l'ennemi. Ces gages parurent suffisants pour qu'on lui proposât de prendre du service dans les rangs roumains. Il demanda si on lui laisserait son tambourin. On le lui promit. Il consentit avec plaisir à troquer la capote brune contre la capote bleue, et sembla enchanté de ses nouveaux camarades. Il avait trouvé parmi eux quelques connaisseurs. Le soir Hedjid allait s'asseoir, auprès d'un de ces vieux puits frustes et pittoresques, formé d'un mât planté en terre, au sommet duquel bascule une autre poutre placée en travers supportant à un bout un seau de fer, et à l'autre une grosse pierre faisant contrepoids, et qui, au seuil des villages, affectent la silhouette dégingandée d'une cigogne gigantesque. Là, devant un petit cercle de soldats, de femmes et d'enfants, il se plaisait à chanter en s'accompagnant tant bien que mal sur son tambourin. Il obtint ainsi quelques petits succès d'estime, qui pendant un temps lui firent prendre patience. Il ne faisait point partie d'une compagnie combattante, et il était employé à creuser des tranchées de seconde ligne. Le travail n'était point fatigant. L'offensive ennemie ne semblait point être imminente. On prenait son temps.

***

Un beau matin, les ordres arrivèrent plus nombreux, plus urgents, plus impératifs. Un mouvement inaccoutumé régnait parmi les hommes. Les sous-officiers allaient et venaient d'un pas rapide. Des cavaliers arrivaient au galop, remettaient aux officiers des plis, saluaient et repartaient sans avoir repris haleine. Un nouveau bataillon vint occuper un village en réserve. Des ambulances s'installaient dans des fermes isolées. La nuit plus fréquemment des combats de patrouille troublaient le silence, et à l'aube dès que le ciel devenait rose à l'orient, on apercevait à travers la brume, à peine dissipée, l'aile blanche des avions. On venait d'apprendre qu'une nouvelle division turque, la 15e, avait pris position du côté de la mer Noire. Une offensive générale semblait probable. Le

lendemain elle se déclenchait. Trois jours après, grâce à la vaillance et à la ténacité de la 61e division russe, de la 1re division serbe et des 19e et 9e divisions roumaines, l'effort de l'ennemi était brisé Les Bulgares se retiraient d'une dizaine de kilomètres, vers le sud. La ligne retomba dans un calme relatif et la guerre reprit, comme disent les médecins, sa forme larvée.

Pendant ces trois dures journées, Hedjid avait été utilisé dans le service de ravitaillement en munitions de la première ligne. Il s'était acquitté de sa tâche avec une nonchalance courageuse. Il marchait sans hâte, mais tout droit devant lui. Le bourdonnement d'abeilles des balles ne le faisait point dévier d'un pas.

Maintenant les jours succédaient aux jours, lents, pareils, monotones. Aux mêmes heures, les mêmes corvées, les mêmes repas en commun, les mêmes repos, le même travail penché sur la terre dure, qu'il fallait creuser les yeux fixés au sol, sans pouvoir les détourner jamais et fixer ses regards sur le spectacle changeant des nuages qui passent, et qui sont les paysages du ciel. Peu à peu, une grande tristesse, une profonde mélancolie se glissa dans le cœur d'Hedjid, tristesse sans anxiété, mélancolie sans attente. Lui il n'attendait rien, il n'espérait rien. Pourquoi se battait-il? Il l'ignorait et ne cherchait pas à sortir de cette ignorance. Aucune idée de devoir, de patrie, de sacrifice, ne rassemblait ses idées et ses forces, ne tendait ses muscles, n'exaspérait son énergie. Et toujours, toujours les mèmes bruits lointains et sourds, les mêmes éclatements de projectiles. A force d'être toujours identique à elle-même, l'émotion s'atténuait, disparaissait. L'habitude des choses auxquelles il semblait impossible de s'habituer faisait les heures lourdes. Les nécessités militaires avaient rendu la discipline plus rigoureuse et la surveillance plus sévère. Il n'était plus permis d'aller chanter le soir autour du puits du village.

Il sembla à Hedjid qu'il sombrait doucement dans un océan d'ennui. Il n'était point préparé à cette extrémité. Il se sentait capable de tout braver : menaces, dangers, privations. Il ne savait pas, il ne pouvait pas s'ennuyer à un pareil degré. Cette impression violente, déprimante était arrivée à le jeter dans un véritable malaise physique. On ne l'avait ni

rudoyé ni maltraité. Mais il avait le sentiment à chaque seconde qu'il mourait un petit peu. Le besoin d'agir librement, d'aller et venir à sa guise, de n'être pas commandé, de n'obéir qu'à son caprice, s'imposait à lui insensiblement. Et cela lui venait de plus loin que lui-même, du fond de sa race, qui n'avait jamais accepté aucune discipline, fût-ce celle de manger et de dormir aux mêmes heures, qui n'avait jamais connu la douceur de se chauffer à un même foyer, de trouver dans le même logis une chaise à la même place, d'entendre chaque jour sonner les cloches du même clocher. Hedjid avait ignoré jusqu'à ce rudiment de la patrie. Sans doute tout cela jusqu'à présent ne lui avait jamais manqué, pas plus qu'à aucun des siens, mais cela à ce moment lui manquait cruellement, grâce à quoi il eût senti qu'il devait rester là, et qu'un devoir sacré le dominait. Mais de sa conscience obscure aucun appel ne montait. Il se répétait sans cesse tout bas, bien bas d'abord : « Je veux m'en aller, je veux partir. » Et il se demandait : « Où iras-tu? » Et il se répondait : « N'importe où, ailleurs... ailleurs. »

Et ce mot en quelque sorte résumait douloureusement toute sa vie vagabonde : ailleurs; ne point dormir là où il avait dormi, ne point chanter là où il avait chanté, ne point souffrir là où il avait souffert, aller autre part, passer de la forêt à la plaine, de la montagne au vallon; glisser de paysage en paysage, oublier la route trop brûlante dans la fraîcheur des taillis; oublier l'ombre froide des bois entre la double haie toute chaude de soleil des hauts blés mûrs. Changer c'est oublier. La vraie patrie d'Hedjid comme celle de tous les tziganes s'appelle : ailleurs. Et cette migration perpétuelle, qui pour ses ancêtres était comme le résultat d'une malédiction, était devenue pour Hedjid à travers les générations successives un instinct irrésistible et puissant.

La voix avait cessé de conseiller ; maintenant elle ordonnait : « Pars, va-t'en. Tu n'es pas avec les tiens. Va-t'-en. » Et autour de lui, en lui, l'ennui montait, montait, comme un flot régulier, menaçant de le submerger, de l'étouffer. Comment y échapperait-il?

Depuis quelques jours un nom nouveau avait frappé les oreilles d'Hedjid : les Turcs. On parlait d'eux sans cesse autour

des bivouacs et dans les cantonnements. On n'en disait point des choses effrayantes. Ils n'achevaient point les blessés sur le champ de bataille ; ils ne tiraient point sur les ambulanciers. Les prisonniers que l'on faisait parmi eux étaient doux et résignés. Dans l'esprit confus et ingénu d'Hedjid le mot seul de Turcs conservait un prestige. Il évoquait vaguement en lui un monde nonchalant et résigné, tout un enchantement de parfums, de fleurs, de jets d'eau, de palais, de tapis, de sultanes, une féerie de paysages changeants et irréels, où il n'était défendu ni de rêver, ni de chanter. Et puis bien qu'il n'ait gardé de la religion musulmane, dans laquelle il était né, qu'un souvenir bien imprécis, elle lui semblait être quand même la vraie religion, parce que son emblème sacré, le croissant, dans la nuit claire, brillait au fond du ciel. Le ciel ne peut pas se tromper.

Il sembla à Hedjid qu'on l'appelait là, parmi ces hommes tristes et doux qui, sans ardeur et sans violence, étaient venus combattre un adversaire qu'ils ne haïssaient point. C'est vers eux qu'il irait. Cette volonté se précisa, se fortifia en lui. Il ne songea plus qu'à trouver le moyen de la mettre à exécution.

Hedjid s'enquit du secteur tenu par la 15e division turque. Il parvint à se rendre compte qu'elle occupait des positions plus à l'ouest du côté de la mer. Mais il comprit qu'il ne pouvait pas s'enfuir en longeant le front, où il serait à chaque instant arrêté, interrogé, et qu'il lui fallait retourner à l'arrière et ne reprendre sa marche vers l'ouest qu'après s'être enfoncé de quelques kilomètres vers le sud. Alors il essayerait, à un endroit qui lui paraîtrait propice, de passer entre deux tranchées et d'atteindre les lignes turques.

* * *

Hedjid partit par un soir pluvieux. Il dit adieu au vieux puits auprès duquel il avait passé des heures paisibles ; il quitta le village et suivit longtemps un chemin de terre entre les maïs. Il avait emporté dans sa sacoche un pain et son tambourin. Lorsque le jour vint, il se cacha dans un fossé, afin d'éviter les passants qui auraient pu se montrer curieux.

Dès que la nuit fut tombée, il reprit sa course, mais cette fois dans la direction de la mer. Après avoir marché deux heures environ, Hedjid estima qu'il était assez éloigné de son point de départ et il revint vers les lignes. Il lui fallait maintenant à tout prix les forcer. A plusieurs reprises il s'approcha tout près des tranchées, mais elles se suivaient avec si peu d'intervalles que l'entreprise lui parut impossible. Enfin dans un fond, au bas d'une grande pente douce, il observa qu'après une tranchée de flanquement, un espace libre s'offrait à lui. La nuit était claire. Hedjid sentit fort exactement le risque de l'aventure. Mais sa soif de liberté était si ardente que cette minute où il allait peut-être la reconquérir lui parut, malgré tout son péril, plus précieuse et plus belle que toutes celles qu'il avait vécues. Lui, si calme, si insouciant, et que les obus éclatant autour de lui n'avaient point réussi à émouvoir et même à étonner, sentait son cœur battre dans sa poitrine. Il choisit au milieu d'un champ un sillon plus profond que les autres, et en se courbant avec une souplesse d'animal, il se mit à le suivre, à grandes enjambées, le corps ployé en deux. Le brouillard qui remplissait le fond de la vallée favorisait sa fuite. Bientôt il sentit qu'il s'en dégageait et qu'il commençait à monter la pente. Mais la ligne était franchie. Il s'arrêta un instant, puis repartit en se ramassant sur lui-même. Encore quelques centaines de mètres et il serait hors d'atteinte. Il s'y croyait déjà, lorsque deux détonations retentirent. Il lui sembla qu'un formidable coup de bâton venait de lui briser les jambes. Hedjid poussa un cri et roula à terre.

***

Hedjid ne fit ce récit que petit à petit. Le lieutenant P..., dont je le tiens, obtint ses aveux, un à un, à force de le questionner doucement, avec bienveillance. Cet officier, dont j'ai souvent apprécié la délicatesse d'esprit et la générosité naturelle, comprenait fort bien qu'il n'était pas en présence d'un cas ordinaire, et qu'Hedjid était la victime d'une fatalité ethnique qui lui avait fait faire malgré lui « le geste héréditaire ». Il eût souhaité le sauver. C'est dans cette intention qu'il essaya de lui

suggérer à lui-même des excuses, dont il aurait pu se servir.

— Tu as agi, — lui dit-il, — sans savoir ce que tu faisais, dans la fièvre, dans la folie.

Très doucement, Hedjid rectifia, car il tenait à ce que le récit de sa triste aventure ne perdît rien de son exactitude.

— Oh ! si !... je savais très bien...

— Oui, — insista l'officier, — tu savais que tu te sauvais, mais tu te sauvais au hasard, en courant devant toi, sans but.

Sur le même ton de précision, Hedjid déclara :

— Je me sauvais chez messieurs les Turcs.

Il prononça ces mots avec déférence, comme s'il éprouvait une sorte de respect pour ceux qui appartiennent à un peuple aggloméré, organisé, à une nation. Il disait « messieurs les Turcs », « messieurs les Roumains », « messieurs les Bulgares », et puis il disait « les tziganes ». Les tziganes ne sont pas des messieurs...

Sur les mobiles de son acte, Hedjid était aussi affirmatif, et aussi indifférent à se disculper. La même réponse revenait sans cesse sur ses lèvres :

— Je m'ennuyais... je m'ennuyais...

L'ennui apparaissait à Hedjid pire que la mort. La mort est naturelle ; l'ennui ne l'est pas. Nul ne pouvait le condamner à s'ennuyer à ce point.

Le lieutenant P... tâcha de lui indiquer les raisons très hautes et très nobles qui auraient dû le conseiller, le guider, l'empêcher de commettre un tel acte ; il prononça de grands mots : patrie, honneur, devoir, sacrifice.

Hedjid l'écouta respectueusement, en fixant sur lui ses grands yeux noirs, comme s'il faisait un effort pour comprendre ce qu'il lui disait.

Lorsque l'officier eut fini, Hedjid en souriant doucement ébaucha un geste gêné, timide, poli, qui voulait dire :

— Je ne comprends pas...

***

Hedjid fut traduit devant la cour martiale de la division. Le lieutenant P... avait demandé la permission de plaider pour

le tzigane. Il le fit avec beaucoup de cœur et de talent. Mais les raisons qu'il invoquait étaient lointaines et générales, tandis que le fait s'imposait brutal, évident, immédiat : abandon de poste, désertion sur la ligne de feu. Il n'y avait point de doute possible sur la sentence.

Pendant l'audience brève et hâtive, Hedjid pas un instant ne songea à invoquer une excuse, à expliquer sa conduite. Il raconta dans leur enchaînement la série des faits, comme s'il se fût agi d'une autre personne, et il n'accepta aucun des arguments de défense que le lieutenant P..., à plusieurs reprises, s'efforça de lui fournir par des questions charitablement posées.

Lorsque les débats furent terminés, le conseil de guerre se retira pour délibérer. La délibération fut courte. Pendant ces quelques minutes, Hedjid d'un air parfaitement indifférent roula une cigarette avec du tabac que lui avait donné paternellement un des vieux miliciens chargés de le garder. Il la modelait entre ses longs doigts bistrés, cette dernière cigarette, avec un soin extrême, en souriant toujours imperceptiblement du coin de la lèvre.

Le conseil de guerre rentra en séance, et le colonel qui le présidait donna lecture de l'arrêt, dont les derniers mots étaient : « Le soldat Hedjid est condamné à la peine de mort. »

Lugubrement ces paroles tombèrent dans un silence fait de respect et de piété, comme si ceux qui étaient là se fussent déjà sentis en présence d'un mort.

Hedjid avait écouté la sentence sans que sa physionomie révélât la plus petite émotion. Sa cigarette était achevée. Il se pencha vers l'un des miliciens et d'une voix très calme il demanda :

— Du feu ? (Foc.)

Et ce fut le premier mot qui rompit le silence.

*
* *

Le soir, après son repas, le lieutenant P... alla visiter Hedjid. L'impassibilité absolue du tzigane en apprenant la peine qu'il allait avoir à subir le surprenait et l'inquiétait. Il se prit à pen-

ser qu'il n'avait pas compris. Un autre officier qui avait assisté aux débats partageait cette impression. Le lieutenant P... trouva Hedjid à moitié endormi, sur un tas de feuilles de maïs.

En l'entendant entrer Hedjid se leva...

— Je suis venu voir, — lui dit l'officier, — si tu n'avais besoin de rien... si tu ne voulais rien.

Hedjid fit signe que non.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour toi, mon pauvre petit, — poursuivit le lieutenant. — Ton acte, certes, est très coupable... mais tu ne l'es pas autant que lui... Cela j'en suis sûr... C'est pourquoi j'aurais tant souhaité te sauver... car tu sais... tu as compris?

Hedjid pour toute réponse, dans un mouvement rapide et charmant, presque de gaminerie fit le geste d'épauler une arme, et de viser. Puis il se laissa tomber comme une masse sur le tas de maïs, en imitant la chute brusque et lourde d'un corps brisé par les balles.

Le lieutenant P..., pour dissimuler l'émotion qui le gagnait, sortit rapidement; Hedjid, qui se trouvait tout couché sur la litière, fit nonchalamment l'économie de se relever et se rendormit aussitôt. Il savait fort bien que la prochaine fois qu'il s'endormirait ce serait pour toujours. Mais cette pensée ne lui causait nul effroi. Les Bohémiens poussent la passion du vagabondage jusqu'à un point sublime et, pour ainsi dire, mystique. Ils n'ont pas peur de mourir... Mourir c'est aller ailleurs...

*
* *

Le lendemain, un moment avant le lever du jour, Hedjid, accompagné d'un peloton de dix hommes, fut conduit à deux kilomètres environ du village, devant le mur d'une ferme abandonnée, à demi détruite par le bombardement. Le lieutenant P..., pieusement, avait tenu à l'accompagner jusqu'au bout. On dépouilla Hedjid de sa veste, et on lui demanda s'il voulait avoir les yeux bandés. Il refusa, mais pria qu'on lui permît de garder à la main son tambour de basque. Il ne témoignait d'aucune crainte, d'aucune émotion; seulement il se tourna vers la plaine, vers le libre espace des champs et du

ciel, et à plusieurs reprises, fortement, largement, les narines écartées, il respirait l'air, l'air libre.

Le peloton d'exécution prit place à quelques mètres du mur. Hedjid regardait dans sa direction, mais plus loin, les yeux grands ouverts, la tête haute et droite, le corps dressé de toute sa taille. Dans un de ces mystérieux et rapides inventaires *in extremis*, où l'esprit de ceux qui savent qu'ils n'ont plus que quelques secondes d'existence s'efforce de revivre en un instant toute leur vie, Hedjid dut revoir sa destinée pitoyable et magnifique à la fois, résonnante de musique, enivrée de liberté, rayonnante d'étoiles, ses jours, tous ses jours, insouciants aventureux, sous tant de cieux, à travers tant de paysages ; l'enfance hasardeuse, les feux dans la poussière des routes, les haltes sous les toits de roseaux, le père brutal montant la garde la nuit auprès des chariots dételés, les deux petites sœurs vendues à des passants, et parmi le fracas du canon, la dernière plainte de la « cobza brisée », envolée au paradis des chansons.

Un commandement, un feu de salve. La flamme des fusils a troué les ténèbres encore flottantes. Hedjid, un instant est resté debout contre le mur. Puis il est tombé sur les genoux. Il n'a pas lâché son tambourin, que ses bras agités par un spasme suprême font cliqueter une dernière fois. Les mains en avant, le corps du petit « lautar » s'écroule à terre et y demeure inerte : Hedjid est mort.

Silencieusement les hommes ont creusé la fosse à quelque distance de la ferme, à l'angle d'un mur en pierres sèches. Ils y ont couché la dépouille d'Hedjid, en ayant soin selon le rite de tourner son visage du côté de l'Orient, et sur ses mains, pieusement, ils ont posé son tambour de basque.

***

Ainsi mourut Hedjid, le « lautar ». Son aventure n'est certes point celle d'un héros ; ce n'est pas non plus celle d'un traître. Il est tombé, moins en coupable qu'en victime, victime d'un instinct impérieux et lointain que l'implacable nécessité du temps présent ne pouvait ni briser ni adapter. Son humble

et simple histoire a la valeur d'un symbole. C'est pourquoi elle méritait peut-être d'être recueillie. Elle marque en effet tout ce que la vie, pour rester dans l'avenir grande et belle, a dû provisoirement sacrifier à la guerre : le Rêve, l'Illusion, la Chimère. C'est parce qu'il était tout cela que le petit tzigane de Dobroudja est mort et devait mourir. J'ai vu sa tombe sans croix sur laquelle une pierre seulement a été plantée. Il m'a semblé qu'on avait enseveli là le corps charmant de la Fantaisie — et son tambour de basque.

ROBERT DE FLERS

UNE ROME NOUVELLE

On connaît le mot de Gœthe : « C'est la Rome éternelle qui nous intéresse, et non celle qui change tous les dix ans — ou tous les trois mois. »

Rome s'est souvent et profondément transformée — et c'est même pourquoi on l'a tant de fois « découverte ». Mais ces Rome nouvelles qui se sont élevées aux côtés de la Ville Éternelle ne méritent pas le dédain que Gœthe professait à leur égard. Pendant longtemps on a pensé que Rome pouvait être seulement « la ville du passé ». Michelet l'a dit, la comparant à Paris « la ville de l'avenir ». Et il ajoutait qu'elle n'était plus qu'un tombeau — « un tombeau où était venu s'ensevelir un monde ». Parlant de son peuple, il le jugeait incapable et indolent : « C'est presque, écrivait-il, de l'indolence byzantine ; il semble qu'il ne puisse sortir du sommeil. » Michelet, au surplus, ne fut pas le seul à ne pas apercevoir les forces latentes de la race italienne.

Depuis l'Unité, d'importants travaux ont modifié la physionomie de Rome. Tandis que des fouilles étaient opérées, qui mettaient au jour d'admirables restes de la Rome ancienne, des quartiers nouveaux s'élevaient, de larges rues étaient percées, d'immenses monuments construits, qui donnaient à la « Troisième Rome » l'aspect d'une grande cité moderne.

Certes, les architectes n'ont pas toujours été heureusement inspirés. Depuis trente ans, de combien d'enlaidissements se sont-ils rendus coupables et que d'erreurs furent commises ! Chaque jour même, le mal s'aggrave : après le Palais de Justice et le monument de Victor Emmanuel, voici qu'un nouveau Parlement dresse ses façades compliquées le long du Corso et qu'on projette une large artère reliant le temple de Thémis et Montecitorio. Voici qu'après avoir saccagé la place de Venise, on se propose d'élargir la place Colonna, et de donner pour vis-à-vis à la belle colonne de Marc Aurèle qui la décore une galerie en fer et verre, proche parente de la trop célèbre galerie de Milan. Rome « se modernise », mais ceux qui décident comme ceux qui exécutent ses prétendus embellissements ne semblent pas avoir toujours la sûreté de jugement et de goût qu'on pourrait attendre des héritiers des plus grandes gloires artistiques du monde. Il est indiscutable que les conditions de la vie moderne nécessitent partout, même et surtout dans les cités les plus anciennes, des transformations importantes; mais, pour opérer celles-ci, il y a une « manière » dont les administrations italiennes ne paraissent pas toujours savoir s'inspirer. Puisse Rome ne jamais ressembler à ces cités américaines, tracées au cordeau, dont les rues ont pour tout agrément des façades trop hautes et de trop imposants monuments !

Depuis plusieurs mois, on parle beaucoup d'un projet plus vaste encore que tous ceux qui ont été exécutés ou étudiés. Le mot a été dit : il s'agirait de faire de Rome une seconde Manchester. Industrialiser la capitale de la *Terza Italia*, y installer de grandes usines, créer un large mouvement d'affaires, est une idée qui, lancée dans la presse et certains milieux officiels, a fait rapidement fortune et fut acceptée, sinon par beaucoup d'Italiens, du moins par la majorité des Romains. Les plus grands organes de l'opinion s'en sont occupés, plusieurs pour la soutenir, quelques-uns seulement pour la combattre. Des articles nombreux, et presque tous favorables, ont paru dans la *Nuova Antologia*, l'officieux *Giornale d'Italia*, le catholique *Corriere d'Italia*. L'*Idea Nazionale* a ouvert un referendum. Il n'y eut guère que l'*Economista dell' Italia Moderna*, revue hebdomadaire d'économie politique et de finance, qui se

soit prononcé très nettement contre son adoption. La question n'est pas demeurée seulement dans le domaine de la presse : elle a fait l'objet de plusieurs discussions devant le Conseil municipal de Rome, qui a confié à l'une de ses commissions le soin de l'étudier dans le détail. Le maire, prince Colonna, non seulement au Conseil même, mais dans diverses lettres publiées, et notamment dans une réponse à l'*Economista*, a défendu l'idée et souhaité son adoption prochaine [1].

Cette idée n'est pas en fait de date récente. Elle fut émise dès le lendemain de la loi sur Naples de 1904, qui a créé dans la capitale du Mezzogiorno une zone industrielle franche, et accordé aux établissements qui s'y fixeraient diverses facilités et d'importants dégrèvements. Mais elle n'eut alors aucune suite, chacun jugeant préférable d'attendre, pour une seconde expérience, les résultats de celle qu'on tentait dans le Midi [2]. Aujourd'hui, après dix années, ceux-ci sont acquis. Mais surtout la guerre actuelle a fait surgir à Rome un mouvement industriel tout à fait nouveau, et les administrations locales et la presse d'estimer que ce mouvement pourrait et devrait être l'embryon d'une industrialisation intensive et de la transformation de la Ville Éternelle en une grande cité d'affaires. Il y a en effet actuellement environ 2 000 ouvriers et 350 femmes qui travaillent à la production des munitions dans des établissements constitués de toutes pièces en quelques mois. Si ces chiffres sont insignifiants, comparés à ceux que fournissent des milliers d'autres villes tant italiennes que françaises ou anglaises, ils témoignent cependant pour Rome d'un effort très notable et d'une situation en tous points nouvelle. Car Rome ne fut jamais un centre d'industries, et sa population, depuis fort longtemps, ne pratiquait que certains métiers de choix, laissant aux « provinciaux » tous les autres, qu'elle considérait comme au-dessous d'elle.

1. A la suite d'un grand discours prononcé le 28 avril 1916 par le prince Colonna, le Conseil communal a voté un ordre du jour affirmant son intention de « poursuivre la renaissance économique de la ville ».

2. Un aide-mémoire fut présenté le 14 octobre 1905 au président du Conseil, au nom de l'Assemblée communale par deux conseillers municipaux, MM. Cruciani Alibrandi et Benucci, appelant l'attention du Gouvernement sur l'industrialisation possible de Rome. La Chambre de commerce de Rome émit un vœu analogue.

I

Dans ses « Souvenirs sur Rome avant 1870 »[1], M. Decio Cortesi indique qu'à l'époque l'industrie languissait déjà, sauf celle de la laine, qui occupait quelques ateliers de Transtevere. Les *popolani* n'étaient guère que maçons, menuisiers, ou cordonniers, et les femmes blanchisseuses. Tous les marchands de grains étaient de la Valteline ; les marchands de chevaux, les palefreniers, les cochers, des Abruzzes ; les hôteliers, des vallées de l'Apennin ; les charbonniers, de la Rivière de Gênes ; es domestiques, de la Campanie. L'Unité n'a pas modifié beaucoup cette situation. Si le peuple de Rome exerce maintenant certains métiers auxquels autrefois il ne se livrait pas — nécessité fait loi —, c'est cependant toujours vers les emplois qu'il juge plus « distingués » que vont ses préférences. Ceux qui demandent quelque goût, quelque finesse, ont surtout ses sympathies. Les très nombreuses administrations que Rome capitale a amenées avec elle, où il y a tant d'huissiers, avec ou sans chaîne, hiérarchisés comme des fonctionnaires — ils le sont du reste — l'ont également attiré, et sont pour beaucoup le havre rêvé. Mais les Romains continuent de n'aimer guère les métiers plus grossiers, et les abandonnent comme jadis aux gens de province.

Pas plus qu'avant 1870, Rome n'a aujourd'hui d'industrie. Ses 500 000 habitants et sa nombreuse population flottante ne « consomment » — en prenant le mot dans son sens économique large — que des objets importés. La capitale ne produit rien — même pas les légumes ou les fruits, qui viennent de la Campanie. L'*Agro Romano* est cependant fort étendu et pourrait, semble-t-il, être cultivé. Mais il n'est guère habité, et la production agricole est aussi peu abondante que la production industrielle.

Cette situation est la cause du prix très élevé de la vie.

1. *Nuova Antologia*, 1er août 1916.

A Rome, un objet quelconque coûte au moins un tiers plus cher que dans les autres grandes villes. Les frais de transport par chemin de fer et les droits d'octroi, sans compter les nombreux intermédiaires qui prélèvent toujours quelque gain plus ou moins honnête, majorent notablement les prix. Aussi les partisans de l'industrialisation n'ont-ils pas manqué de faire valoir que la mise à exécution de leur projet mettrait fin à ce fâcheux état de choses. Rome industrielle pourrait déverser sur les marchés du dehors, nationaux ou étrangers, les produits de ses fabrications, mais surtout elle fournirait aux besoins de ses propres habitants — ce qui permettrait à ceux-ci de payer notablement moins cher au moins un certain nombre des produits qu'ils achètent.

On a fait valoir encore en faveur du projet la situation dans laquelle se trouve l'Italie centrale et qui est, à la vérité, la même que celle de la capitale. Le Latium, l'Ombrie, les Abruzzes, les Marches ne produisent que fort peu et doivent faire venir du Nord ou de Naples tout ce dont ils ont besoin. Pour l'importation des produits étrangers ou l'exportation des quelques produits qui sont tirés du sol, la voie de mer n'est guère accessible, car de Livourne jusqu'à Naples la côte n'a pas de port important. Aussi Rome pourrait-elle alimenter les provinces de ce qu'elles se procurent à plus de frais à Milan ou à Gênes, et d'autre part le port qui devrait être créé à l'embouchure du Tibre — car, on le verra plus loin, le projet de développement industriel est lié directement à un autre, celui de la mise en état du fleuve — servirait de débouché aux productions des provinces centrales.

A ces deux raisons d'ordre général qui semblent militer en faveur de la création à Rome d'une zone industrielle, s'en ajoute une troisième qui fut également invoquée avec succès auprès de l'opinion. On a fait valoir que la capitale d'un grand État moderne devait être autre chose qu'un musée et un hôtel. Le passé, si riche et si glorieux de Rome, lui impose, a-t-on dit, de prendre sa part du développement économique du pays afin que Milan et les cités du Nord ne soient pas ses seules villes d'affaires. Il faut que Rome se réveille de la torpeur où elle semble se complaire, qu'elle devienne productrice de richesse et mérite, autrement que par son histoire,

le titre de capitale qui lui a été conféré. On comprend que l'argument ait porté, et que les Romains n'aient pas désavoué ceux qui se faisaient ainsi les défenseurs de leur prestige.

II

La loi sur la renaissance économique de Naples, du 8 juillet 1904, est le modèle que les Romains souhaiteraient voir reproduire pour leur propre ville. Cette loi a constitué le long de la mer, à l'est de la cité, entre celle-ci et San Giovanni à Teduccio, une large zone ouverte où les matières premières entrent sans payer de droits, et d'où elles peuvent sortir librement, même quand elles ont subi des manipulations qui ont eu pour effet de les transformer. D'importants avantages fiscaux ont été accordés aux industriels qui sont venus se fixer dans cette zone. La loi a également pourvu à l'établissement de la force motrice nécessaire et pris des dispositions relatives aux chutes du Volturne capables de la produire. Diverses mesures ont été aussi édictées sur l'enseignement technique et professionnel, destinées à créer une main-d'œuvre habile et à attirer vers le commerce la bourgeoisie, qui jusqu'alors se portait surtout vers les professions libérales.

Les promoteurs de l'essor industriel de Rome estiment que la création d'une zone ouverte semblable à la zone napolitaine, dotée des mêmes avantages, serait la première condition pour que la grande industrie pût s'acclimater. Cette zone pourrait être créée aux abords immédiats de Rome, au delà de la porte San Paolo, entre cette porte et le Tibre, sur les terrains mêmes concédés à la ville par la loi du 6 avril 1908, et où se sont élevées depuis les rares usines que compte à présent la capitale. Au Testaccio qui est tout proche, ainsi que sur les ruines de l'ancien Emporium, un quartier nouveau s'est construit dans ces dernières années, où les ouvriers des futures usines pourraient trouver facilement des habitations. Mais pour que cette zone industrielle puisse avoir quelque activité, il serait indispensable de lui donner des communications faciles avec l'exté-

rieur. Naples a un port admirable, et la loi de 1904 a prévu tout un ensemble de travaux destinés à l'améliorer encore. Cette loi a modifié également l'organisation des voies ferrées; depuis 1909, la gare centrale de la ville a été notablement agrandie et les lignes qui l'atteignent déplacées et doublées. La future zone ouverte de Rome devrait de même être reliée avec la mer d'une part, avec la ville et l'intérieur du pays de l'autre. D'où l'obligation de rendre le Tibre navigable, et aussi de créer des lignes de chemin de fer nouvelles, en même temps que serait supprimée ou abaissée la barrière d'octroi qui entoure Rome. Ces améliorations réalisées, les industries de la zone réservée pourraient aisément recevoir les matières premières qui leur seraient nécessaires, et vendre les produits qu'elles auraient fabriqués.

Le prince Colonna, maire de Rome, dans son discours au Conseil communal du 28 avril 1916, M. Paolo Orlando, l'un de ses adjoints, à cette même séance et dans un article très documenté de la *Nuova Antologia*, enfin, M. Luigi Luiggi, professeur à l'Université, dans une autre étude parue dans la même revue, ont longuement insisté sur les facteurs qui, d'après eux, assureraient la réussite de l'entreprise projetée. Diverses conditions sont nécessaires pour qu'une zone industrielle puisse être créée : la toute-puissance du législateur ne suffirait pas si certains éléments ne se rencontraient pour lui servir de base. On ne peut constituer une telle zone que si au moins certaines matières premières se trouvent en abondance sur place, si une force motrice suffisante existe, si une main-d'œuvre nombreuse et peu coûteuse est disponible, enfin si des débouchés sont assurés et faciles à atteindre. Or, à en croire certains Romains, Rome réunirait toutes ces conditions.

Si, au moment de l'Unité, Rome ne possédait plus aucune industrie importante, il n'en avait pas toujours été de même, et une exposition de produits qui s'était tenue en 1810 avait prouvé l'importance et l'étendue des fabrications de la région. Le chanvre, le lin, la laine étaient filés et tissés, utilisés dans le pays ou exportés dans le Levant. Les cuirs et les peaux étaient travaillés à Rome et à Tivoli. Dans cette ville, à Ronciglione, à Bracciano, à Viterbe, la force motrice des chutes d'eau servait à l'extraction du fer des minerais de l'île d'Elbe

et de la Tolfa. L'industrie de la céramique était en pleine prospérité à Civita Castellana.

Actuellement encore, sur l'*Agro Romano*, la Maremme toscane, les Marais Pontins, paissent de très nombreux troupeaux ; la laine grège qu'ils fournissent représente annuellement une valeur d'au moins 5 millions de lire. Trente et un petits ateliers travaillent les peaux. Les terres plastiques du Tibre, les caolins et les terres réfractaires de Monterotondo et de Civita Castellana, qui alimentaient les fabriques de céramique, n'ont rien perdu de leurs qualités. Les sables siliceux du Soracte, le minerais de fer que contiennent les sables de la côte sont des richesses encore inexploitées dont un important rendement pourrait être tiré. L'Ombrie possède en abondance des lignites et des tourbes qui formeraient un excellent combustible.

Pour traiter ces diverses matières premières, les industries romaines auraient à leur disposition une importante force motrice. On pourrait aisément mettre en exploitation la houille blanche de l'Apennin, notamment dans la région d'Aquila, dont une grande partie est actuellement inutilisée; on pourrait également relier le nouveau réseau à la centrale électrique de Larderello, qui utilise la vapeur sortant des nombreux cratères existant dans le pays. Cette station envoie à présent du courant jusqu'à Florence et Livourne : elle fournit 10 000 HP, mais pourrait en produire bien davantage. Sans qu'il en coûtât de grandes dépenses, Rome obtiendrait une force motrice de plusieurs centaines de milliers de chevaux.

La main-d'œuvre ne manquerait pas non plus. Actuellement, dès qu'un concours est ouvert, les candidats s'inscrivent en grand nombre. Il en va tout autrement dans les autres grandes villes, à Milan, à Gênes, notamment, où il n'y a presque pas de chômeurs. A Rome, ceux-ci sont légion. Il y a beaucoup plus de bras disponibles que de travail. C'est dire que, le jour où des industries nouvelles se constitueraient, elles seraient assurées de trouver de suite un important personnel disponible. Dans son discours au Conseil communal, le prince Colonna a insisté sur la réorganisation, qui s'imposerait, des écoles professionnelles et commerciales, de manière que les ouvriers d'une part, les employés de l'autre, pussent recevoir

l'enseignement technique indispensable. Il a rappelé que le Gouvernement avait pris l'engagement de créer sans retard une école supérieure de commerce.

Enfin l'hinterland nécessaire à toute zone industrielle serait assuré le jour où des voies de communication nouvelles auraient été créées, et spécialement ce canal latéral au Tibre sans lequel Rome ville d'affaires ne saurait exister.

Ostie était autrefois un port où se faisait un grand commerce. Au temps des Empereurs, la ville ne comptait pas moins de 80 000 habitants. Les belles fouilles qui ont été effectuées et qui s'étendent beaucoup plus loin qu'on ne le croit d'ordinaire — on a retrouvé tout le long de la côte, de Laurentum à Castel Fusano, des restes nombreux de villas et de thermes — témoignent de son importance passée. Le Tibre était navigable, et Rome elle-même avait au pied de l'Aventin de vastes bassins et de grands entrepôts — l'Emporium — dont il demeure encore de nombreux vestiges. Tite Live d'abord, plus tard Tacite et Plutarque ont parlé du trafic considérable qui s'opérait par le fleuve. Afin de l'augmenter encore, et pour remédier à certains défauts dont la navigation souffrait déjà, César avait formé le projet de construire un canal latéral, mais l'idée n'eut pas de suite ; elle ne fut reprise que beaucoup plus tard, et il semble bien que Sixte Quint l'eût réalisée si la mort n'était venue le surprendre. En 1579, Grégoire XIII rouvrit le canal de Fiumicino, qui avait été creusé sous Claude et Trajan, et Pie VI, en 1790, proposa la création d'une voie maritime, de 20 kilomètres de long, entre Maccarese et Rome, dont un barbanite, le Père Santini, lui avait soumis les plans. A son tour, Napoléon s'intéressa à l'idée : « Je ferai, disait-il, de Naples, de Venise et de Spezia de grands chantiers, de Rome un port de mer. » Mais cette fois, pas plus que les précédentes, le projet n'aboutit. Depuis, plusieurs ingénieurs fameux se sont prononcés pour sa réalisation. Lesseps déclarait que « Rome port de mer serait d'un grand intérêt pour l'Italie », et M. W. Stanley écrivait les lignes suivantes :

« Je crois que la construction d'un tel port assurerait à Rome, capitale de l'Italie et siège du Gouvernement, plus de profits qu'une puis-

sante marine de guerre. Ce port pourrait être « Le Havre » de la péninsule. Je n'ai jamais vu de grande ville aussi voisine de la mer et qui soit en fait aussi éloignée d'elle. En Angleterre, aux États-Unis, en Hollande, le travail serait effectué depuis longtemps... »

Le canal de Rome à la mer, dont le projet est tout prêt, n'entraînerait pas une dépense de plus de 25 millions. Large de 63 mètres, profond de 8 m. 50 à 9 mètres, long de 25 kilomètres, il partirait de la nouvelle Ostie, à l'embouchure du Tibre, et remonterait la rive gauche de celui-ci jusqu'à la basilique actuelle de San Paolo. A cet endroit des bassins intérieurs seraient construits et mis en communication avec le fleuve. On prévoit que celui-ci pourrait être rendu navigable en amont, entre Rome et son confluent avec la Nera, moyennant une dépense d'environ 30 millions.

Le Comité *Pro Roma Marittima*, qui a établi le projet de canal, a également dressé un plan du port à construire à l'embouchure. La dépense — un avant-port et un bassin intérieur protégé par deux môles — est estimée à 38 millions.

Les prévisions, établies d'après les quantités de marchandises qui parviennent actuellement à Rome par Naples, Livourne, Gênes, etc., indiquent pour ce port et le canal maritime un trafic initial d'au moins 700 000 tonnes annuelles. 35 p. 100 du trafic seraient constitués par des charbons, 30 p. 100 par des matériaux de construction, 10 p. 100 par des céréales, 7 p. 100 par la pouzzolane, etc.

On estime qu'à raison de la zone industrielle romaine le trafic devrait augmenter rapidement. On prévoit aussi pour Ostie elle-même un développement important. Les plans qui ont été préparés comprennent deux quartiers distincts. L'un serait destiné surtout aux touristes et comporterait de grands hôtels et des restaurants, l'autre, « le parc », se construirait au milieu de la belle *Pineta* qui est le charme de la côte, quelque peu désolée et aride. Il serait destiné aux Romains désireux de fixer leur résidence loin de la ville, au bord de la mer. Ostie, qui n'est actuellement reliée à la capitale que par un service d'automobiles, deviendrait ainsi un faubourg de Rome. Elle serait desservie par une ligne de chemin de fer spéciale. Cette ligne partirait de la Piazza Venezia et gagnerait San

Paolo et la campagne par la nouvelle grande voie qui est prévue entre cette place et le Colisée, le long du forum Romain et à travers les forums des Empereurs. La vitesse des trains, espacés de dix en dix minutes, serait de 70 kilométres à l'heure, de manière que le trajet pût être effectué en vingt-cinq ou trente minutes.

Rome reliée à la mer, dotée d'une vaste zone ouverte, sur le modèle de la zone napolitaine, deviendrait, comme les grandes cités du Nord, un centre d'activité commerciale. Et M. Orlando d'insister, dans la *Nuova Antologia*, sur la nécessité où, au lendemain de la guerre et par suite de celle-ci, l'Italie se trouvera de développer intensément toutes ses ressources naturelles, sans distinction de région et sans en négliger aucune. Car, pour supporter les impôts nouveaux qui seront établis, il faudra que les Italiens augmentent d'au moins 10 p. 100, et cela pendant de longues d'années — M. Orlando parle de treize ans — leur production de richesse. « Mais quand on pense, ajoute-t-il, qu'actuellement, dans la péninsule, 5 p. 100 seulement de l'énergie humaine est dépensée en travaux utiles, que 15 p. 100 seulement des calories du charbon sont utilisées, que tant de forces restent à l'état latent, on se persuade que, moyennant une plus grande activité, moyennant des perfectionnements techniques et un développement plus considérable des établissements industriels, l'Italie pourra aisément accroître des 10 p. 100 nécessaires sa trop restreinte production. Ce développement est indispensable pour éviter que, sortie de la tutelle économique allemande, elle ne tombe sous la tutelle française ou anglaise. Et toutes les villes, tous les villages doivent y contribuer. » « La capitale de l'Italie, disait le prince Colonna au Conseil communal le 29 avril dernier, doit marcher de pair avec les grandes cités ses sœurs. Nous devons le proclamer dès aujourd'hui, revendiquer pour elle du haut du Capitole la place que son passé, sa condition de capitale du royaume doivent lui assurer. » Et le prince Colonna terminait par ces mots : « Si nous savons faire notre devoir, le génie immortel de Rome resplendira de nouveau à travers le monde. »

III

Les vastes projets dont l'exécution devrait assurer la renaissance économique de Rome ont été l'objet, de la part d'un petit nombre de Romains, de très vives critiques. L'*Economista dell' Italia Moderna* s'en est fait l'écho dans une suite d'articles échelonnés du mois d'avril au mois d'août 1916. L'essor industriel qu'on préconise se heurterait à des obstacles qui ne pourraient être que très difficilement surmontés. Quoi qu'on dise, Rome ne présente pas les conditions nécessaires pour que la grande industrie puisse aisément s'y acclimater. S'il est vrai qu'on peut y amener une grande quantité de force motrice, s'il est vrai également que dans ses environs immédiats le sol renferme certaines matières premières encore inexploitées et qui pourraient l'être, il ne semble pas, par contre, que la mise en valeur de celles-ci soit fort rémunératrice et capable de tenter des capitaux sans emploi. Les caolins, les terres réfractaires pourraient être employés par l'industrie céramique, mais celle-ci traverse une crise très grave et son relèvement paraît difficile. Les sables siliceux du Soracte, le minerai de fer des sables de la côte ne seraient utilisables qu'après un traitement industriel qui entraînerait de lourdes dépenses. La laine grège que fournissent les troupeaux qui paissent sur l'*Agro Romano* pourrait évidemment être tissée sur place, mais pour que des filatures s'établissent il faudrait qu'elles fussent assurées de pouvoir produire à un prix moindre que les grandes usines similaires existant déjà à Biella ou à Schio. Or rien n'est moins certain. Pour ne parler que d'un des éléments qui influent sur le coût de la production, la main-d'œuvre, il semble que les industriels qui viendraient s'établir à Rome devraient payer celle-ci beaucoup plus cher qu'elle n'est payée dans les villes industrielles du Nord. Les salaires sont en effet actuellement très élevés dans la capitale, et l'établissement de grandes usines n'aurait pour effet que de les accroître encore.

Mais il y a plus : rien ne permet de croire que cette main-d'œuvre puisse être facilement recrutée. Nous l'avons déjà noté, le *popolano* de Rome ne fait volontiers que certains métiers manuels, ceux surtout qui demandent de la finesse et de l'habileté ; il n'a aucun goût pour les métiers plus grossiers où le rôle principal est tenu par la machine. Il devient aussi très volontiers fonctionnaire, et les fonctions d'huissier, d'employé sont parmi celles qui lui plaisent le plus. Abandonnerait-il volontiers ces places — qui sont souvent des sinécures bien rétribuées — pour l'usine? Le Romain, tout comme le Napolitain, aime l'air et le soleil. A Naples, on n'a pu trouver pour les établissements de la zone franche 100 000 ouvriers ; il est fort vraisemblable qu'à Rome, où la population est beaucoup moins dense, où la misère ne règne pas, on ne recruterait qu'un nombre de travailleurs bien moindre. En admettant même que les petits employés de Rome consentent à devenir des ouvriers ou des contremaîtres, on peut émettre des doutes sur la qualité du travail qu'ils fourniraient. Ne devient pas qui veut bon ouvrier : il y a un apprentissage et aussi une hérédité nécessaire. Or, d'ici longtemps, l'un et l'autre feront défaut au *popolano* de Rome. Il n'existe dans le peuple de la capitale aucune tradition industrielle.

Aux yeux de certains, la création à Rome d'un grand centre ouvrier pourrait même présenter un danger social assez grave. On fait remarquer en effet qu'il est toujours périlleux de constituer une masse ouvrière là où se débattent les intérêts et où s'agitent les passions politiques du pays. Rome est le siège du gouvernement italien ; c'est à Montecitorio et au Palais Madame qu'est le foyer de la vie nationale. Un prolétariat nombreux et puissant ne pourrait-il pas la troubler en faisant pression sur ceux à qui en incombe la direction? Les mouvements ouvriers ont presque toujours en Italie une importance et une étendue qu'ils n'ont plus que rarement chez nous : les meneurs sont ardents et décidés à toutes les tentatives. Il n'est sans doute pas utile que les pouvoirs publics subissent de trop près leur influence et risquent de perdre ainsi, au moins en partie, l'indépendance qui leur est nécessaire.

Que Rome ait un hinterland dont les populations sont actuellement obligées de s'approvisionner assez loin, on ne

saurait sérieusement le contester. L'Ombrie, le Latium et les régions avoisinantes, la Sardaigne, qui n'ont ni industrie, ni agriculture développées, font venir du Sud ou du Nord la plupart des produits alimentaires et des produits fabriqués dont ils ont besoin. Ils s'approvisionneraient plus volontiers à Rome, si Rome pouvait le faire, mais à une condition : il faudrait que Rome pût livrer à plus bas prix que Milan ou Naples — ou au moins au même prix que ces villes. Or — et nous sommes ramené ainsi à une idée déjà exprimée — rien ne permet de le supposer, et le contraire est même à peu près certain. Le coût de la production sera et demeurera pendant longtemps à Rome plus élevé que dans les autres villes déjà industrialisées, où certaines conditions favorables permettent de travailler avec des prix de revient relativement bas.

La communication avec la mer est évidemment indispensable au développement économique de Rome. Il est possible que les travaux n'entraînent pas des dépenses considérables : la reconstruction du port d'Ostie et le percement du canal latéral au Tibre ne présenteraient pas vraisemblablement de grandes difficultés. Mais encore faudrait-il, avant de jeter 50 millions dans cette entreprise, à une heure où l'argent se fait rare, qu'on fût assuré que celle-ci sera rémunératrice. On dit bien que le trafic sera annuellement d'au moins 700 000 tonnes, mais on oublie d'ajouter que les ports de Naples et de Livourne verront diminuer d'autant leurs opérations. Quand on envisage la création d'un nouveau port au centre de la côte méditerranéenne, on ne se soucie pas toujours assez des intérêts de ceux qui existent déjà. La question est beaucoup moins d'organiser des places nouvelles que d'améliorer les places déjà constituées. Le problème est en Italie le même qu'en France : il faut ou émietter les efforts, ou les concentrer dans quelques ports de première importance. La politique d'arrondissement, qui existe aussi au delà des Alpes, préfère la première solution, mais on sait trop à quels fâcheux résultats celle-ci a abouti pour que la seconde ne s'impose pas à l'avenir. L'Italie ne manque pas de ports, elle manque de bons ports, ou du moins ceux qu'elle possède n'ont ni les dimensions ni les aménagements nécessaires pour lutter avec

les grands ports allemands. Avant de créer de toutes pièces Ostie, il pourrait être utile de donner à Gênes, à Naples, à d'autres ports aussi, les installations qui leur font défaut. De même, avant de creuser le canal du Tibre, il serait utile d'aménager la navigation intérieure dans des régions où elle pourrait rendre à l'industrie et à l'agriculture des services plus importants. Les dépenses qu'on engagerait ainsi seraient certainement compensées par de larges profits. Dans beaucoup de domaines, et à Rome même où les transformations immobilières ont amené tant de faillites tristement célèbres, on a fait trop souvent des expériences coûteuses. La situation financière dans laquelle l'Italie se trouve dès maintenant et se trouvera après la guerre, ne permet plus les opérations aléatoires.

Les travaux qui seraient nécessaires pour mettre Rome en communication avec la mer, le coût actuel de la main-d'œuvre, les difficultés auxquelles à ce point de vue la grande industrie se heurterait certainement, disent assez qu'aucune comparaison ne peut être établie entre le développement économique de Rome et celui de Naples. Les éléments qui militaient en faveur de la création d'un centre industriel à Naples ne se rencontrent pas à Rome. Naples a une population très nombreuse, pauvre, et où des traditions industrielles existaient : avant 1860, la capitale des Deux-Siciles était en effet une grande ville d'affaires, et c'est l'Unité, avec le régime douanier qui l'a suivie, qui a brusquement entravé son développement. Surtout, Naples a un port splendide et possède ainsi des facilités d'approvisionnement et d'exportation exceptionnelles. Tout le Midi italien, sans parler de certains pays d'outre-mer, forme une clientèle assurée et suffisamment rémunératrice, à raison même de son étendue. Rome se trouve dans une situation en tous points différente. L'assimilation qu'on voudrait établir existerait-elle réellement que certaines précautions n'en devraient pas moins être prises avant l'élaboration d'une « loi sur Rome » semblable à la « loi sur Naples »; car, malgré les facteurs favorables qui permettaient de tenter l'expérience, cette loi n'a pas donné — au moins jusqu'ici — tous les résultats qu'on en avait espérés. Sans parler même de la main-d'œuvre qu'on n'a pas recrutée aussi facilement qu'on le suppo-

sait, la clientèle n'est pas venue aux industries établies dans la zone ouverte napolitaine aussi vite ni aussi complètement qu'il eût été désirable. D'où beaucoup de faillites, et un certain découragement, auquel la guerre a mis un terme, un grand nombre d'usines ayant transformé à cette occasion leur matériel et leur production, et s'étant mises à travailler pour l'armée. Depuis dix ans, ce furent surtout les établissements métallurgiques travaillant directement ou indirectement pour l'État qui réalisèrent d'importants bénéfices. Parmi les autres, beaucoup ont végété et ne sont parvenus à vaincre la concurrence des manufactures du Nord ou de l'étranger qu'après de multiples et coûteux efforts. On conçoit sans peine combien plus grandes encore auraient été les difficultés, si Naples n'avait eu ni main-d'œuvre, ni hinterland propre, ni communication avec la mer. La loi sur Naples eut fait totalement faillite. Il est bien à craindre qu'un tel sort ne soit réservé à une loi sur Rome.

IV

Les divers arguments qu'on a fait valoir contre la création d'un centre industriel à Rome paraissent avoir produit peu à peu quelque effet. Dans beaucoup de milieux, on semble avoir tendance à restreindre le grand projet primitif et à ramener celui-ci à des proportions plus raisonnables. Sans doute, on parle encore du port d'Ostie et du canal du Tibre, mais l'idée de la zone franche, la construction d'un vaste quartier spécialement réservé à la grande industrie ne sont plus défendues avec la même ardeur qu'il y a quelques mois. Pour beaucoup de Romains, dont le nombre s'accroît tous les jours, Rome pourrait se développer économiquement sans cependant devenir une nouvelle Manchester. L'action des pouvoirs publics ne devrait tendre qu'à l'établissement ou au développement de certaines industries. Seules devraient être encouragées celles qui dérivent de l'agriculture. Car c'est par le développement de l'agriculture qu'une vie nouvelle s'instituerait à Rome.

L'*Agro Romano* est une vaste plaine encore inculte, malgré les diverses lois qui ont été édictées en vue de son amélioration. Le Gouvernement devrait tout d'abord s'employer à modifier cette situation. L'auteur de la première loi sur l'*Agro*, le ministre de l'agriculture Domenico Berti, eut, dès 1883, la vision très nette de l'effort à accomplir. Il faudrait que la campagne romaine fût l'objet d'une culture intensive par des agriculteurs qui se fixeraient sur le sol même qu'ils achèteraient ou loueraient. Comme l'a fait remarquer l'*Economista dell' Italia Moderna*, la transformation de l'*Agro Romano* en bourgades rurales serait seule capable d'assurer à Rome une certaine activité économique[1]. Et si, comme on le prétend, une main-d'œuvre peut être trouvée, c'est vers ces bourgades, pour leur mise en valeur rationnelle, qu'elle devrait être dirigée. Ainsi, la population de Rome aurait à sa disposition, et à meilleur compte, tous les produits agricoles dont elle a besoin et qu'elle fait venir du Sud. Ainsi encore, diverses industries dérivées de l'agriculture pourraient s'établir et servir les intérêts locaux. Sans parler des minerais pour lesquels certaines réserves semblent nécessaires, on organiserait à bon compte l'industrie des beurres et laitages ; on étendrait celle des peaux, des laines et des soies.

Cependant, d'après certains Italiens, un tel programme est insuffisant ; il existe encore d'autres facteurs, de nature différente, qui, mis en œuvre, pourraient donner à la capitale une vie et une richesse nouvelles.

L'Italie n'a pas actuellement de centre financier. Les marchés locaux sont nombreux et actifs, mais il n'existe pas un marché central qui soit pour ceux-ci un régulateur. Les Bourses de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne, de Pétrograd sont des organismes ayant une action interne et externe considérable. Si Rome devenait le centre de la vie financière italienne, celle-ci, actuellement partagée par des courants locaux, sans unité, acquerrait une stabilité favorable aux intérêts de tous. D'autre part, comment, après la guerre, l'Italie serait-elle étrangère au mouvement financier international? Or, pour y prendre part elle doit constituer tout d'abord un

1. Voir notamment, sur les conditions de cette transformation, deux articles de l'*Idea Nazionale*, 4 et 18 mars 1917.

marché national fortement organisé, où se concentrent toutes les transactions qui sont à présent effectuées dans les diverses places commerciales de la province.

Rome pourrait également devenir, au lendemain de la tourmente actuelle, le centre de la vie politique internationale. Beaucoup d'Italiens pensent que les organismes qui ont été, durant ces dernières années, établis à La Haye, devraient être transportés à Rome, patrie du Droit. La société des nations sera constituée sur des bases nouvelles ; ses rouages seront notablement plus étendus et plus complexes. Les Italiens se demandent si c'est bien à un État demeuré neutre pendant la guerre qu'il conviendra de confier la garde des institutions que les Alliés victorieux auront données au monde. Et ils revendiquent pour leur pays l'honneur d'être le dépositaire de la charte nouvelle qui régira les rapports des peuples civilisés. Déjà l'Institut d'agriculture est un centre international dont l'action a été partout hautement appréciée. Les nobles traditions de la race italienne sont un sûr garant de l'impartialité avec laquelle les pouvoirs publics rempliraient la mission qui leur serait confiée.

Enfin Rome est depuis longtemps un vaste foyer de vie artistique. Les écoles d'art que chaque grande puissance y a organisées ont acquis une renommée universelle. Il semble à certains Romains qu'elles devraient assurer à la capitale, dans le mouvement artistique international, une place qu'elle n'a pas encore. Paris a ses « Salons » annuels, qui sont d'imposantes manifestations de la peinture, de la sculpture et de la gravure françaises. Rome ne pourrait-elle pas être chaque année le siège d'une exposition internationale, qui donnerait d'utiles enseignements et ferait apparaître dans toute leur diversité les formes de l'art contemporain ? Et pour d'autres recherches : l'archéologie, l'histoire, quel cadre plus riche offrirait-on aux travailleurs ? L'École française du Palais Farnèse laisse à ceux qu'elle a abrités des souvenirs que le temps n'efface jamais. Pourquoi Rome ne deviendrait-elle pas le centre des études historiques du monde entier, pourquoi ne serait-ce pas au berceau même du monde latin que s'écrirait le récit des grands événements qui, dans la longue chaîne des siècles, ont précédé son éclosion ou l'ont

suivie? Ainsi Rome deviendrait ce que son passé mérite qu'elle soit : foyer d'expansion économique, elle serait encore et surtout un foyer d'expansion intellectuelle. Elle serait la source toujours vive de cette culture dont la guerre assurera la victoire sur la fausse civilisation germanique. La *Terza Roma* rayonnerait sur l'Europe nouvelle comme rayonnèrent sur le monde barbare la Rome de la République et celle de l'Empire aussi puissantes par leur activité commerciale que par leur force intellectuelle et leur organisation politique.

V

Une Rome nouvelle se prépare donc, qui ne ressemblera pas à la Rome quelque peu indolente d'aujourd'hui. Il est possible que l'avenir ne réalise pas les vastes projets de tous ordres que forment dès maintenant les Italiens, mais il amènera tout au moins un certain essor industriel, un développement des relations économiques.

Faire de Rome une seconde Manchester est sans doute une idée bien hardie et dont la réalisation se heurterait à de multiples difficultés, mais il est possible de créer ou de développer des industries ayant l'agriculture pour base, et d'assurer une mise en valeur rationnelle des terres de l'*Agro Romano*. Il est nécessaire que les Italiens se convainquent qu'un pays ne peut pas être — et même n'a pas intérêt à être — tout entier industriel. Pendant longtemps, l'agriculture a été presque la seule richesse et la seule ressource de l'Italie. Depuis un certain nombre d'années, les capitaux ont tendance à délaisser la terre pour l'usine. Un certain équilibre s'impose cependant. Il est aussi téméraire de vouloir industrialiser une région agricole que de chercher à développer l'agriculture dans une zone surtout propice à la production industrielle. La vérité est que ce sont les conditions locales qui doivent déterminer l'activité de chaque région. A moins de forcer la nature, ce qui est toujours une expérience dangereuse, l'avenir de Rome doit être surtout cherché dans le développement de l'agriculture.

Peut-être le transfert à Rome des organismes internationaux établis à La Haye soulèverait-il d'assez vives jalousies, et d'autres capitales, qui ont souffert les horreurs de l'invasion allemande, qui ont été mutilées au service du Droit, revendiqueraient-elles l'honneur que Rome souhaiterait pour elle-même. Mais si la capitale de l'Italie devenait un grand centre pour les études d'art et d'histoire, il semble bien qu'elle acquerrait ainsi dans le monde la place même à laquelle la destinent les souvenirs immortels qui la rendent chère à tous les cœurs. Les Romains ont raison de penser que nulle cité ne convient mieux que la leur aux grandes manifestations artistiques et aux recherches patientes des historiens et des érudits, parce que nulle autre n'est plus riche de vie latente.

Quel que soit l'avenir, souhaitons que Rome n'ait pas trop à souffrir des ouvriers nouveaux qui porteront la main sur elle ! Si l'on organise des expositions ou des instituts internationaux, il faudra des « palais » pour les abriter, et on ne peut s'empêcher de redouter les démolitions et les reconstructions qu'à cette occasion les architectes romains croiront devoir opérer. Dans la Via Nazionale existe déjà un « Palais des Beaux-Arts » qui serait mieux à sa place dans quelque Luna-Park qu'au centre de la grande voie dont les thermes de Dioclétien ferment la belle perspective, malheureusement gâtée à son autre extrémité par le disgracieux profil du monument de Victor Emmanuel. Le mausolée d'Auguste a été transformé en salle de concert et recouvert d'un toit en zinc, qui brille de mille feux et attire invinciblement le regard du promeneur contemplant Rome du haut du Pincio ou du Janicule. Et sans insister sur les monuments les plus récents, qui sont encore en cours d'exécution et dont les masses énormes retiennent aussi et blessent le regard, on y rencontre bien d'autres témoignages d'un mauvais goût qui s'est permis les plus lamentables fantaisies !

On ne peut pas non plus se défendre de quelque crainte en pensant à la transformation industrielle de la campagne romaine, ou même au développement de son agriculture. Cette campagne a un charme unique qui est fait de ce qu'on y voit et de ce qu'on y devine, de la lumière du jour et de l'ombre du passé dont on subit le mystérieux attrait. Elle a inspiré des

pages justement célèbres, et pas un voyageur ne la traverse sans penser, comme l'auteur de *Corinne*, que « tout y est beau de souvenir, de majesté, de mélancolie ». Dans sa lettre fameuse à M. de Fontanes, Chateaubriand en dit bien la douceur captivante :

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome ; les coteaux sont taillés en terrasses comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans les formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? Eh bien, c'est la lumière de Rome !...

Faudra-t-il donc que demain cette lumière s'obscurcisse de fumées d'usines? Faudra-t-il que de hautes cheminées, le bruit de puissantes machines troublent l'harmonie de ces lieux, où le silence est grand maître? Les Italiens nous reprochent volontiers de demeurer toujours à leur égard des romantiques, et de nous soucier plus de leur passé que de leur avenir. Cependant, même quand on a le souci des promesses dont cet avenir est riche, comment pourrait-on ne pas tenir compte du passé, ni de la beauté immuable de cette terre italienne, qui a vu au cours des siècles tant de grandes choses, et qui, elle, alors que tout passe, demeure? Il est sacrilège d'attenter à la Nature, et l'industrie doit savoir la respecter. L'industrie de Naples a nui, en maints endroits, à l'admirable richesse du paysage, et les champs Phlégréens, pour ne citer qu'eux, ont été enlaidis par d'immenses ateliers, tout bourdonnants d'activité, qui ne s'harmonisent guère avec la douceur fameuse de ces lieux, célébrée par Virgile et Horace. A Bagnoli, l'*Ilva*, à Pouzzoles, les établissements Armstrong,

de l'autre côté de Naples, au delà des Granili, les manufactures de la zone franche forment de larges taches noires dans l'azur du golfe admirable, qui a enchanté tant de poètes. Puissent les beaux paysages de la campagne romaine conserver dans l'avenir, et malgré l'avenir, tout ce qui les rend chers à ceux qui professent encore le culte du Beau...

Il est peu de voyageurs qui, dans les siècles derniers, n'aient été frappés de la pauvreté de Rome et de ses habitants. Sans remonter très haut, au XVIIIe siècle, Duclos en faisait déjà la remarque, et plus tard Chateaubriand, auquel, quand on parle de Rome, il faut si souvent revenir, admirait la ville sommeillant au milieu de ses ruines, mais notait avec mélancolie que ses alentours n'étaient plus que solitude et misère :

> Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs, les fenètres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine...

Demain, des charrues laboureront ces champs incultes, demain Rome cessera de « descendre dans les catacombes d'où elle est sortie » : sa pauvreté prendra fin et une ère nouvelle s'ouvrira. Madame de Staël, dans les lettres charmantes qu'elle écrivit à Monti, où apparaît l'admiration sincère qu'elle éprouvait pour Rome, disait qu'elle y aimait surtout la lune et la nuit, parce qu'alors « tout ce qui sépare de l'antique est assoupi ». Puissent les Romains d'aujourd'hui, héritiers des « maîtres du monde », respecter pieusement ce que les siècles ont mis dans leur ville, justement nommée la Ville Éternelle, et savoir créer sans détruire...

ERNEST LÉMONON

MA VIE D'ENFANT[1]

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

XI

A la suite de cette aventure, ma mère prit de l'assurance, se redressa et devint la véritable maîtresse de la maison, alors que grand-père, complètement maté, se fit tout petit et rêveur. Il ne sortait presque plus et passait la majeure partie de son temps dans sa chambre, au grenier, où il lisait un livre mystérieux, intitulé *Mémoires de mon père*. Il serrait ce livre dans un coffre fermé à clé et plus d'une fois, j'avais remarqué qu'avant de l'en retirer mon aïeul se lavait les mains. C'était un épais bouquin d'un format plutôt réduit et relié de cuir fauve; sur une feuille bleuâtre, au-dessus du titre on pouvait remarquer cette suscription toute enjolivée :

A L'HONORABLE VASSILY KACHIRINE,
AVEC GRATITUDE, EN SOUVENIR SINCÈRE

Suivait une signature étrange dont le paraphe représentait un oiseau en plein vol. Après les avoir retirées avec précaution

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin, du 1er et du 15 juillet et du 1er août 1917.

de leur gaine, grand-père chaussait ses lunettes à monture d'argent et considérait cette signature en fronçant le nez. Bien des fois, je lui avais demandé quel était ce livre ; il m'avait toujours répondu d'un ton sentencieux :

— Tu n'as pas besoin de le savoir. Quand je mourrai, je te le léguerai, ainsi que ma pelisse de civette.

Il adressait moins souvent la parole à ma mère, la traitait avec plus de douceur et écoutait attentivement ses propos.

— C'est bien, c'est bien ! Fais ce que tu veux...

Il possédait dans ses malles quantité de vêtements extraordinaires : jupes de soie, mantelets de satin doublés de fourrure, longues robes de brocart tissé d'argent, coiffures et diadèmes brodés de perles, fichus et coiffes de teintes vives, lourds colliers, pierreries de toutes couleurs. Il apportait tout cela par brassées dans la chambre de ma mère et étalait ces colifichets sur les chaises et sur les tables. Ma mère admirait et il lui disait :

— Dans mon jeune temps, l'habillement était bien plus riche et plus beau qu'aujourd'hui. On avait des vêtements somptueux, on vivait mieux et il y avait aussi davantage d'harmonie. Ces temps-là sont passés et ne reviendront plus ! Tiens, essaye cela, déguise-toi...

Déférant à son désir, ma mère passa dans la pièce voisine et revint, parée d'une robe princesse bleu foncé brodée d'or et d'un diadème perlé. S'inclinant très bas devant mon aïeul, elle lui demanda :

— Suis-je bien ainsi, monsieur mon père?

Le visage du grand-père rayonna ; il tourna autour de sa fille, en remuant les doigts et finit par murmurer d'une voix indistincte, comme s'il rêvait :

— Ah ! Varioucha, si tu avais de l'argent... et si tu avais de braves gens autour de toi...

Maintenant, ma mère habitait deux chambres sur le devant de la maison; elle recevait souvent des visites : les frères Maximof étaient ses hôtes les plus assidus. L'un, Piotre, un bel officier robuste, aux yeux bleus, à l'immense barbe blonde, avait assisté au châtiment que je subis le jour où je crachai sur la tête du vieux monsieur. L'autre, Evguény, de taille élevée lui aussi, avait des jambes fines, un teint pâle, une

petite barbe noire et pointue, et de grands yeux ressemblant à des pruneaux. Il portait un uniforme de couleur verdâtre orné de boutons et de chiffres dorés. Rejetant en arrière ses longs cheveux onduleux qui retombaient sur un haut front poli, il souriait avec condescendance en racontant d'une voix un peu sourde des histoires qui débutaient toujours par des paroles insinuantes :

— Voyez-vous, il me semble que...

Ma mère, les paupières baissées, l'écoutait, riait et l'interrompait souvent :

— Vous êtes un enfant, monsieur Evguény, pardonnez-moi...

L'officier frappait son genou de sa large paume en approuvant :

— Oui, parfaitement, un enfant...

Les fêtes de Noël se passèrent dans une gaîté bruyante. Presque tous les soirs, des gens déguisés venaient chez ma mère. Elle se travestissait elle-même et elle était toujours plus belle que les autres ; puis elle partait avec ses amis.

Chaque fois qu'elle franchissait la porte cochère accompagnée de la bande joyeuse de ses hôtes, il me semblait que la maison s'enfonçait dans la terre ; tout devenait silencieux, angoissant et ennuyeux. Grand'mère, errant par le logis, pareille à une vieille mère-l'oie, remettait tout en ordre tandis que mon aïeul, le dos appuyé aux tièdes carreaux du poêle, monologuait :

— C'est bon, c'est entendu... Nous verrons ce qui en résultera...

Après le jour de l'an, ma mère nous conduisit à l'école, mon cousin Sacha et moi. Mon oncle Mikhaïl s'était remarié et dès les premiers jours, sa femme ayant pris son beau-fils en grippe, l'avait férocement battu. Sur les instances de grand'mère, mon aïeul avait offert de se charger de lui. Nous fréquentâmes donc l'école pendant un mois à peu près. De tout ce qu'on m'y enseigna, je me rappelle seulement ceci :

A la demande :

— Comment t'appelles-tu?

on ne devait pas répondre simplement :

— Péchkof,

mais il fallait dire :

— Mon nom est Péchkof.

Il était également interdit de s'adresser au maître en ces termes :

— Ne crie pas tant, frère, je n'ai pas peur de toi...

L'école me déplut dès l'abord ; mon cousin, lui, s'en déclara très satisfait, les premiers temps du moins : il y trouva sans nulle peine des camarades. Mais certain jour s'étant endormi au cours d'une leçon, il poussa tout à coup un rugissemet terrifiant :

— Je ne le ferai plus...

On le réveilla et il demanda l'autorisation de sortir ; mais on se moqua cruellement de lui, et le lendemain, comme nous allions à l'école, il s'arrêta à la descente du ravin, près de la Place du Foin et me déclara :

— Vas-y, si ça te plaît, moi, j'aime mieux me promener !

Il s'accroupit, enfouit soigneusement dans la neige son paquet de livres et s'éloigna. C'était une claire journée de janvier. Le soleil étincelait partout. J'enviais beaucoup mon cousin, mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je me rendis en classe, car je ne voulais pas chagriner ma mère. Les manuels ensevelis par Sacha se trouvèrent naturellement perdus, et, le lendemain, il avait déjà une raison plausible de faire l'école buissonnière. Le troisième jour, grand-père était au courant de ses agissements.

On nous fit comparaître devant le tribunal de famille : mes grands-parents et ma mère, assis à la table de la cuisine, nous interrogèrent et je me souviens des réponses ridicules de mon cousin.

— Comment se fait-il que tu ne puisses plus arriver à l'école?

Ses yeux placides et bons fixés sur mon aïeul, Sacha expliqua sans se presser :

— J'ai oublié où elle était.

— Tu as oublié?

— Oui. Je l'ai pourtant bien cherchée...

— Tu aurais dû suivre Alexis, il s'est bien rappelé, lui, où elle est !

— Je l'ai perdu.

— Tu as perdu Alexis?

— Oui.

— Comment cela a-t-il pu se faire?

Sacha réfléchit un instant et répondit avec un soupir?

— Il y avait une tempête de neige et on ne voyait plus rien.

Tout le monde se mit à rire ; le temps était calme et clair. Sacha, lui aussi, sourit avec prudence. Les dents découvertes, grand-père continua malicieusement :

— Tu aurais dû le tenir par la main, ou l'empoigner à la ceinture...

— C'est ce que j'ai fait, mais le vent m'a emporté...

Il parlait avec conviction, d'une voix paresseuse. J'étais gêné en entendant ces mensonges inutiles et maladroits. L'entêtement de mon cousin m'étonna beaucoup.

On nous fouetta. A dater de cette heure, un guide, ancien pompier, qui avait eu le bras cassé, nous fut adjoint ; il devait veiller à ce que Sacha ne déviât pas de la voie qui mène à la science. Mais cette mesure n'eut aucun effet : le jour suivant, quand nous arrivâmes au ravin, mon cousin se baissa et enleva une de ses chaussures de tille qu'il jeta très loin ; ensuite il enleva l'autre et la lança non moins loin, dans une direction opposée. Puis, les pieds préservés par ses bas seulement, il se mit à courir vers la place. Le vieux pompier poussa des gémissements ; n'ayant pas le courage d'aller à la recherche des souliers égarés, il me ramena tout effrayé à la maison.

Mes grands-parents et ma mère parcoururent la ville en fiacre, s'enquérant du fuyard. Ce fut seulement vers le soir qu'on le découvrit près du monastère, au cabaret Tchirkof, où il amusait le public par ses danses. On le ramena à la maison, mais on ne le fouetta pas, car on était troublé par son silence obstiné ; allongé dans la soupente à côté de moi, il levait les jambes, se frottait la plante du pied contre le plafond et murmurait tout bas :

— Ma belle-mère ne m'aime pas, mon père ne m'aime pas, ni grand-père, pourquoi donc resterais-je avec eux? Je vais demander à grand'mère où demeurent les brigands et je me

sauverai chez eux... Et alors, vous verrez... Veux-tu venir avec moi?

Cela m'était impossible ; à cette époque-là, j'avais décidé que je serais un officier à grande barbe blonde, et dans ce but il me fallait aller à l'école. Lorsque je fis part de ce projet à mon cousin, il réfléchit et finit par m'approuver :

— Oui, c'est très bien. Quand tu seras officier, moi, je serai chef de brigands ; tu seras chargé de m'arrêter et il faudra que l'un de nous deux tue l'autre ou le fasse prisonnier. Moi, je ne te tuerai pas.

— Ni moi non plus.

Et nous nous tînmes à cette résolution.

Grand'mère survint, grimpa sur le poêle, et nous regardant, elle s'écria :

— Eh quoi, souriceaux? Ah! petits orphelins! petits débris! Petites miettes!

Le lendemain, je me réveillai le corps couvert de taches rouges. C'était la petite vérole qui commençait. On m'installa au grenier, dans une chambrette qui donnait sur la cour, mes bras et mes jambes solidement attachés au lit par de larges liens. J'étais aveuglé et d'affreux cauchemars me terrifiaient. Un d'eux m'épouvanta tellement que j'en faillis perdre la vie. Grand'mère seule venait me soigner ; elle me nourrissait à la cuiller, comme un petit enfant et me racontait d'interminables histoires, toujours nouvelles. Un soir, alors que j'entrais en convalescence et qu'on m'avait laissé les membres libres, — sauf les doigts emprisonnés dans des mitaines afin que je ne puisse pas me gratter la figure — grand'mère n'arrivant pas, je fus très alarmé de ce retard. quand elle m'apparut tout à coup : couchée derrière la porte, sur le plancher poudreux du grenier, les bras en croix face contre terre, elle avait la gorge tranchée, comme l'oncle Piotre. Un énorme chat, aux prunelles vertes et férocement dilatées, sortait de l'ombre poussiéreuse et se dirigeait vers elle.

Je sautai hors de mon lit ; des pieds et des épaules je brisai les deux cadres des fenêtres et je me jetai dans la cour, sur un tas de neige. Ce soir-là, ma mère avait des visites, personne n'entendit le bruit des vitres brisées et je dus rester ainsi assez longtemps exposé au froid du dehors. Je ne m'étais rien cassé :

je m'étais seulement démis le bras à l'épaule et les éclats de verre m'avaient coupé en de nombreux endroits. Mais mes jambes furent percluses pendant près de trois mois. De mon lit, j'entendais la maison vivre d'une vie toujours plus bruyante et les portes qui claquaient de plus en plus souvent m'indiquaient que le nombre des visites augmentait également.

Les mélancoliques tempêtes de neige sévissaient ; le vent sifflait par le grenier et chantait dans les cheminées ses lugubres mélodies. Les couvercles des poêles rendaient un son fêlé. Le jour, les corbeaux croassaient et par les nuits calmes, le hurlement désolé des loups m'arrivait de la campagne. Ce fut cette musique-là qui berça mon cœur et l'aguerrit. Puis, avec l'œil rayonnant du soleil de mars, le printemps timide apparut à la fenêtre, craintif et réservé d'abord, mais de jour en jour plus caressant. Sur le toit et par le grenier, les chats amoureux se mirent à miauler, à hurler. Les bruits du printemps filtraient à travers les murs ; aux gouttières, les glaçons de cristal se rompaient ; la neige à demi fondue glissait sur le versant des toitures et la chanson des cloches devint plus sonore qu'en hiver.

Grand'mère allait et venait, mais quand elle me parlait, son haleine, je le remarquais, sentait de plus en plus l'eau-de-vie. Bientôt même, elle en apporta une grande théière blanche qu'elle dissimula sous mon lit, en me disant, l'œil cligné malicieusement :

— Tu ne le diras pas à ce vieux grigou de grand-père, n'est-ce pas, mon petit ange?

— Pourquoi bois-tu?

— Peuh ! Quand tu seras grand, tu le sauras...

Elle suçait le bec de la théière, s'essuyait la bouche du revers de la main, souriait d'un air satisfait et disait :

— Voyons, maintenant, mon bonhomme, de quoi t'ai-je parlé hier?

— De mon père.

— Où est-ce que j'en étais?

Je le lui rappelais et pendant de longs moments, ses phrases cadencées coulaient comme un ruisseau.

Elle avait commencé, sans que je le lui eusse demandé, à me

parler de mon père. Un soir qu'elle n'était pas sous l'empire de l'ivresse, elle me confia, fatiguée et triste :

— J'ai rêvé de ton père : il marchait dans un champ, un bâton de noyer à la main ; il sifflotait et un chien tacheté le suivait la langue pendante. Je le vois bien souvent en rêve, ces temps-ci ; cela tient sans doute à ce que son âme est en peine.

Pendant plusieurs soirées consécutives, elle me raconta son histoire. Mon père était le fils d'un soldat arrivé à l'ancienneté jusqu'au grade d'officier et exilé en Sibérie pour avoir maltraité ses subordonnés. Et c'était en Sibérie, on ne savait où que mon père était né. Il se nommait Maxime. La vie lui fut dure ; dès sa plus tendre enfance, il chercha à s'enfuir de la maison, et certain jour, dans la forêt, son père lui fit donner la chasse par des chiens, comme à un lièvre. Une autre fois, mon grand-père le battit si fort que les voisins durent lui arracher l'enfant et le cacher en lieu sûr.

— Alors, on bat donc toujours les petits enfants? — m'informai-je, et grand'mère répondit paisiblement :

— Oui, toujours.

La mère de mon père était morte toute jeune ; lorsqu'il atteignit ses neuf ans, ce fut mon grand-père qui perdit la vie. L'enfant fut alors recueilli par son parrain, un menuisier qui l'inscrivit au nombre des membres de sa corporation, à Perm, et commença à lui apprendre le métier qu'il exerçait. Mais bientôt l'apprenti se sauvait et pendant quelque temps vécut en servant de guide à des mendiants aveugles. A seize ans, il arriva à Nijni-Novgorod et s'embaucha chez un entrepreneur de menuiserie batelière. A vingt ans, Maxime était déjà un excellent ébéniste, un parfait tapissier-décorateur. L'atelier où il travaillait touchait aux maisons de grand-père, rue Kovalikha.

— Les clôtures n'étaient pas bien hautes et les garçons peu timides, — disait grand'mère avec un petit rire. — Un jour, Varioucha et moi, nous cueillions des framboises au jardin, quand tout à coup, voilà ce Maxime qui saute par-dessus la clôture si brusquement qu'il m'a fait peur. Il avançait entre les pommiers, robuste, solide, en blouse blanche, en pantalons de peluche et les pieds nus ; sur ses longs cheveux, il avait une simple bandelette de cuir. C'est dans cet accoutrement qu'il

est venu demander Varioucha en mariage. Je l'avais déjà vu auparavant, quand il passait devant nos fenêtres, et chaque fois, je me disais : « Qu'il est bien, ce garçon ! » Lorsqu'il fut tout près de nous, je l'interpellai : « Dis donc, jeune homme, pourquoi ne passes-tu pas par la porte? » Lui, se mit à genoux et d'un accent très ému : « Akoulina Ivanovna, me dit-il, me voici tout entier, tel que je suis, dans toute la sincérité de mon âme, et voilà Varioucha : viens à notre secours, au nom du ciel, nous voulons nous marier ! » J'étais tellement abasourdie que j'en restai muette. Je regarde, et je vois ta mère, la coquine, qui s'était cachée derrière un pommier et qui, rouge comme une pivoine, lui faisait des signes, les larmes aux yeux. « Ah ! m'exclamai-je, que la peste vous emporte, quelle fichue idée avez-vous donc là? N'as-tu pas perdu la raison, Varioucha? Et toi, jeune homme, as-tu bien réfléchi à ce que tu demandes : ne vises-tu pas trop haut? » A cette époque-là, grand-père était un richard, il n'avait pas encore partagé son bien entre ses enfants ; il avait des maisons, il avait de l'argent ; il était considéré ; peu de temps auparavant on lui avait donné un chapeau orné d'un galon ainsi qu'un uniforme parce qu'il avait été pendant neuf années consécutives le doyen de sa corporation ; et il était fier de sa situation. Je leur parlai comme je devais le faire, et en même temps, je tremblais de peur car leurs physionomies s'étaient rembrunies et ils me faisaient pitié. Maxime alors me déclara : « Je sais que ton mari ne me donnera pas sa fille de bon gré ; aussi vais-je l'enlever : veux-tu nous aider? » Moi, me proposer de les aider ! Je levai la main, mais il ne recula pas. « Lance-moi des pierres si tu veux, continua-t-il, mais viens à notre secours, parce que, moi, je ne céderai pas. » Varioucha s'approcha de lui et lui posa la main sur l'épaule : « Il y a longtemps que nous nous sommes unis, me dit-elle; maintenant, il faut seulement qu'on nous marie ! » Je suis partie d'un éclat de rire, ah, mon Dieu !

Grand'mère se mit à rire si fort que tout son corps tremblait ; puis elle s'offrit une prise, essuya ses larmes et continua, après avoir poussé un soupir de satisfaction :

— Tu ne peux pas encore comprendre ce que cela signifie : « s'unir » et « s'épouser » ; sache seulement que c'est un grand

malheur pour une fille quand elle a un enfant sans être mariée ! Rappelle-toi cela quand tu seras grand ; ne pousse pas les filles à faire des choses pareilles ; tu te rendrais coupable d'un grand péché, la fille serait malheureuse et l'enfant illégitime. Souviens-toi de cela, fais attention. Aie pitié des femmes, aime-les sincèrement, mais pas pour t'amuser. C'est un bon conseil que je te donne là !

Elle se dandina sur sa chaise, absorbée par ses réflexions ; puis se secoua et reprit :

— Que me restait-il à faire? Je donnai un coup de poing à Maxime et je tirai Varioucha par les cheveux, mais il me dit avec raison : « Ce n'est pas avec des coups qu'on arrange les choses ! » « Il vaudrait mieux penser d'abord à ce qu'on pourrait faire et nous battre ensuite ! » ajouta ta mère. Je demandai : « As-tu de l'argent? — J'en avais, me répondit-il, mais je l'ai dépensé; j'ai acheté une bague à Varioucha. — Combien avais-tu? Trois roubles, sans doute? — Non, tout près de cent. » A cette époque-là, l'argent était cher et les choses bon marché. Je les regardais tous les deux, et je me disais : « Ah ! les galopins, les petits niais ! » Ta mère me confia : « J'ai caché la bague sous le plancher, pour que vous ne la voyiez pas ; on peut la vendre ! » De vrais enfants, quoi ! Bref, nous nous sommes entendus tant bien que mal ; on les marierait la semaine suivante et c'est moi qui arrangerais les affaires avec le prêtre. Je pleurais à fendre l'âme et je tremblais comme une feuille, car j'avais peur de grand-père ; Varioucha était angoissée, elle aussi. Bref, nous nous mîmes d'accord !

» Seulement ton père avait un ennemi, un ouvrier calfat, homme méchant qui avait tout deviné depuis longtemps et qui nous surveillait. Et voilà, je parai ma fille unique des plus belles choses que je possédais, puis je la conduisis jusqu'à la porte cochère ; une troïka attendait au coin de la rue ; elle y monta, Maxime siffla et ils disparurent ! Je rentrais tout en larmes quand soudain, j'aperçus cet individu qui venait à ma rencontre et qui me déclara, le coquin : « Je suis un brave homme, je ne me mêlerai pas de tes affaires, seulement tu me donneras cinquante roubles pour prix de mon silence. » Je ne possédais pas cette somme ; je n'aimais pas l'argent et je

n'en économisais pas. Par bêtise je lui répondis : « Je n'ai point d'argent et je ne t'en donnerai pas ! — Tu peux m'en promettre, me répliqua-t-il. — T'en promettre et où le prendrais-je? — Est-ce bien difficile de voler ton mari qui est riche? » J'aurais dû discuter avec lui, ruser, le retenir ; au lieu de cela, je lui crachai au visage et m'en retournai. Mais il courut et me devança dans notre cour où il fit du scandale.

Les yeux fermés, elle ajouta en souriant :

— Maintenant encore, je me rappelle la scène terrible qui éclata. Grand-père rugissait comme un fauve, car ce n'était pas une plaisanterie pour lui que ce mariage ! Que de fois il s'était vanté à propos de Varioucha : « Je la marierai à un noble, à un seigneur ! » Et voilà le noble seigneur qu'elle avait choisi ! La sainte Vierge sait mieux que nous ceux qui se conviennent. Grand-père se trémoussait comme un possédé ; il appela Jacob, Mikhaïl, demanda le concours de l'ouvrier calfat et celui de Kline, le cocher; je vis qu'il prenait comme arme un boulet de fer attaché à une courroie et que Mikhaïl s'était muni d'un fusil. Nous avions des chevaux vigoureux et ardents, une voiture légère. « Mon Dieu, pensai-je, ils vont les rattraper ! » Que faire? C'est alors que l'ange gardien m'inspira : je pris un couteau et j'entaillai la corde près du limon, de façon qu'elle cassât en chemin. Ce fut en effet ce qui arriva : grand-père, Mikhaïl et Kline faillirent être tués. Ils durent s'arrêter quelque temps et quand, une fois le désastre réparé, ils arrivèrent au galop à l'église, Varioucha et Maxime étaient sur le parvis, mariés, grâce à Dieu !

» Nos hommes essayèrent bien d'attaquer Maxime, mais celui-ci était robuste, et d'une force extraordinaire. Il jeta Mikhaïl à terre en lui meurtrissant le bras ; il rossa Kline ; et grand-père, ainsi que Jacob et l'ouvrier n'osèrent pas le toucher.

» Dans sa colère, d'ailleurs, Maxime ne perdit pas son sang-froid. Il dit au grand-père : « Pose ton casse-tête. Ne t'en sers pas contre moi ; je suis un garçon tranquille. Ce que j'ai pris, Dieu me l'a donné et personne ne peut plus me l'enlever ; je ne veux rien d'autre de toi. » Enfin, grand-père remonta dans son tarantas en criant : « Adieu, Varioucha, tu n'es plus ma fille ; je ne veux plus te revoir ; tu peux crever de faim,

cela m'est égal ! » A son retour, il m'a injuriée et rouée de coups. J'en ai un peu gémi, mais j'ai réussi à garder le silence, pensant en moi-même : « Tout passe et ce qui doit être, sera ! » Il m'a dit ensuite : « Écoute, Akoulina, et prends bien garde à mes paroles : tu n'as plus de fille, ne l'oublie pas ! » Moi, je pensai : « Tu radotes, rouquin, la colère est comme la glace : elle fond à la première chaleur ! »

J'écoutais avec attention, avec passion. Dans le récit de grand'mère, il y avait différentes choses qui me surprenaient ; grand-père m'avait donné du mariage de ma mère une version toute différente ; opposé à cette union, il avait interdit à ma mère de revenir à la maison après la noce, mais, selon lui, elle ne s'était pas mariée en cachette, et il avait même assisté à la cérémonie. Je n'avais pas envie de demander à grand'-mère des précisions : sa version à elle étant la plus jolie, je l'adoptai.

— Les premiers temps, pendant près de quinze jours, — continua-t-elle, — j'ignorais totalement où nichaient Varia et Maxime ; mais, un petit gamin débrouillard qu'elle m'envoya m'indiqua leur retraite. J'attendis jusqu'au samedi, et prétextant que j'allais à complies je me rendis tout droit chez eux. Ils s'étaient installés très loin, à la descente Souétinsky, dans un petit logis dont la cour était encombrée d'ateliers de toutes sortes. C'était sale et bruyant ; mais ils n'y prenaient pas garde : joyeux comme deux chats, ils ronronnaient et jouaient. Je leur avais apporté tout ce que je pouvais : thé, sucre, gruau d'avoine et de blé vert, confiture, farine, champignons secs, et même de l'argent ; je ne me rappelle pas la somme que j'avais peu à peu subtilisée à grand-père, car on peut voler quand ce n'est pas pour soi ! Ton père n'a rien voulu accepter ; il menaçait de se fâcher : « Est-ce que nous sommes des mendiants ? » se récriait-il. Et Varioucha de répéter la même chanson : « Ah ! maman, pourquoi apportez-vous tout cela? » Je les ai grondés : « Je suis la mère que Dieu t'a donnée, Maxime, et toi, petite sotte, je suis ta véritable mère ! Comment oseriez-vous me refuser ce que j'apporte ? » Maxime, alors, m'a prise dans ses bras et tout en dansant, m'a fait faire le tour de la chambre. C'est qu'il était fort, un vrai ours ! Varioucha, elle, la gamine, aussi fière de son mari que d'une poupée neuve, prenait des airs sérieux et discou-

rait gravement sur le ménage, comme une vieille gouvernante ; c'était à mourir de rire. N'empêche que les talmouses qu'elle nous donna avec le thé étaient si dures qu'un loup s'y serait cassé les dents, et la caillebotte toute en grumeaux, comme du gravier.

» Cela dura longtemps ainsi ; tu allais bientôt venir au monde et grand-père gardait toujours le silence ; c'est qu'il est têtu, le vieux gnome. Il savait bien que j'allais chez tes parents, mais il feignait d'ignorer la chose et il était toujours interdit de parler de Varioucha à la maison. Personne d'ailleurs n'en soufflait mot, pas même moi, mais je savais bien que le cœur paternel ne peut pas rester muet éternellement. L'heure à laquelle il devait capituler arriva. Ce fut une nuit que la tempête faisait rage : on aurait dit que des loups grimpaient aux fenêtres ; les cheminées hululaient et les démons semblaient échappés de l'enfer. Nous étions couchés, grand-père et moi, et ne pouvions fermer l'œil ; je lui dis : « Ah ! que les pauvres sont malheureux par des nuits pareilles ; mais ceux qui n'ont pas le cœur en paix sont plus malheureux encore ! » Tout à coup, sans autre préambule, grand-père me demande : « Comment vont-ils? — Ils vont bien, lui répondis-je, et il n'y a rien à dire à leur vie. — Sais-tu seulement à propos de qui je t'ai demandé cela? me fait-il. — A propos de ta fille Varioucha et de ton gendre Maxime ! — Et comment l'as-tu deviné? — Finis donc, père, cesse cette plaisanterie, elle n'amuse personne ! » Il soupira : « Ah ! vous êtes bien des diables, des diables gris. » Ensuite, il me questionna : « N'est-ce pas que c'est bien un imbécile, un grand imbécile qu'elle a épousé? » Je lui répondis : « L'imbécile, c'est celui qui ne veut pas travailler, celui qui est à la charge d'autrui ; tu ferais mieux de regarder Jacob et Mikhaïl, en voilà deux qui vivent comme de véritables imbéciles. Qui est-ce qui travaille, qui est-ce qui gagne chez nous? C'est toi. Et eux, crois-tu qu'ils t'aident vraiment? » Là-dessus il m'a injuriée, me traitant de sotte, de méchante, d'entremetteuse et de je ne sais quoi encore. J'ai gardé le silence : « Comment as-tu pu être séduite par cet homme que nul ne connaît, qui vient on ne sait d'où? » continuait-il. J'ai persisté dans mon mutisme et quand il a été fatigué, je lui ai dit : « Tu

devrais aller voir toi-même comment ils se comportent, car ils s'entendent joliment bien. — Ce serait leur faire trop d'honneur ; qu'ils viennent eux-mêmes ! » Je me suis mise à pleurer de joie ; il a défait mes nattes, car il aimait à jouer avec mes cheveux et a murmuré tout bas : « Ne pleurniche pas, nigaude ; est-ce que tu t'imaginais que je n'ai point de cœur? » Au fond, grand-père était un bien brave homme, il n'est devenu méchant et bête que le jour où il s'est figuré qu'il n'y avait personne de plus intelligent que lui.

» Ils vinrent donc, ton père et ta mère, un dimanche de pardon des offenses ; tous deux si proprets et si coquets que j'en fus toute réjouie. Maxime s'avança vers grand-père qui lui arrivait à l'épaule et il lui dit : « Pour l'amour de Dieu, ne crois pas que je suis venu chez toi chercher une dot. Je suis venu pour rendre hommage au père de ma femme. » Ces paroles plurent à grand-père qui sourit : « Ah ! brigand, grosse bûche ! Assez plaisanté ! Vous viendrez vivre avec nous ! » Maxime fronça le sourcil : « Cela m'est bien égal, je ferai comme Varioucha en décidera ! » Là-dessus ils commencèrent à se chicaner, sans parvenir à se mettre d'accord. J'avais beau, de l'œil, faire signe à ton père et lui donner des coups de pied par-dessous la table, non, il continuait à discuter. Quels beaux yeux il avait, des yeux francs et joyeux, et ses sourcils ! des sourcils noirs, épais, qui cachaient ses yeux quand il les fronçait. Dans ces moments-là il prenait un air sombre, obstiné, et j'étais la seule personne au monde qu'il consentait à écouter. Je l'aimais, je l'aimais beaucoup plus que mes propres enfants ; il le savait d'ailleurs et me le rendait bien. Il me serrait parfois contre lui, ou bien, me prenait dans ses bras, en me disant : « Tu es vraiment ma mère, comme la terre, et je t'aime plus que Varioucha ! » A cette époque-là, ta mère était une espiègle, une joyeuse gamine qui se jetait sur lui en criant : « Tu oses dire des choses pareilles, Permien aux oreilles salées ! » Et nous nous amusions ainsi tous les trois. Ah ! quelle belle vie nous menions, ma petite âme de pigeon ! Il savait aussi danser à merveille et connaissait de magnifiques chansons, qu'il avait apprises des aveugles, car il n'y a pas de meilleurs bardes que les aveugles !

» Ils s'installèrent, ta mère et lui, dans une aile qui don-

nait sur la cour ; c'est là que tu es né, à midi précis ; tu arrivas juste à l'heure où ton père rentrait pour dîner. Ah ! qu'il a été heureux ! Il était comme enragé. Et sa femme, il l'a presque étouffée de caresses, le nigaud, comme si c'était bien difficile de mettre au monde un enfant. Je me souviens encore qu'il m'assit sur son épaule et me porta à travers toute la cour, pour aller annoncer à grand-père qu'il lui avait donné un petit-fils : « Ah ! tu es un vrai démon, Maxime ! » lui répliqua celui-ci en éclatant de rire.

» Tes oncles ne l'aimaient guère ; il ne buvait pas d'eau-de-vie et n'avait pas non plus sa langue dans sa poche ; et puis, il prenait tellement de plaisir à jouer toutes sortes de farces. On lui fit payer cher cette manie. Certain soir, pendant le grand carême, le vent s'étant mis à souffler, il y eut tout à coup dans toute la maison des sifflements et des hurlements terribles. Nous éprouvâmes une grande frayeur : était-ce une manifestation diabolique? Grand-père, tout à fait retourné, ordonna d'allumer partout les lampes devant les icones et déclara : « Il faut faire dire une messe ! » Soudain, l'étrange bruit cessa et nous eûmes encore plus peur. L'oncle Jacob assura : « C'est au moins Maxime qui aura manigancé tout ça ! » Et, en effet, ton père, quelque temps plus tard, raconta qu'ayant placé à la lucarne des bouteilles et des flacons de formes et de grandeurs diverses, le vent, soufflant dans les goulots, les faisait chanter, chacune à sa manière. Grand-père le morigéna : « Prends garde, Maxime, ces plaisanteries-là te mèneront en Sibérie. »

» Une année, l'hiver fut très rigoureux et les loups, quittant la campagne vinrent jusque dans la ville ; tantôt ils égorgeaient un chien, tantôt ils effrayaient un cheval ; ils mordirent même un gardien ivre et causèrent beaucoup de tracas. Chaque nuit, ton père prenait un fusil, chaussait ses raquettes et s'en allait aux champs d'où il revenait avec un ou deux loups qu'il avait tués. Il les écorchait et préparait les têtes remplaçant les prunelles mortes par des yeux de verre. C'était très ressemblant. Mais voilà qu'un soir, l'oncle Mikhaïl étant sorti dans le corridor pour une affaire urgente, rentra en courant, les cheveux hérissés, les yeux écarquillés, la gorge serrée, sans pouvoir proférer un mot. Son pantalon débou-

tonné lui tombait sur les pieds, et tout trébuchant, il chuchote d'une voix mourante : « Un loup ! » Chacun s'empare de la première arme venue, on se précipite dans le corridor avec une lumière et on aperçoit, en effet, un loup qui passe la tête entre les degrés de l'escalier. On lui flanque des coups de bâton, on lui tire des coups de fusil, mais l'animal ne remue pas. On s'approche et on s'aperçoit qu'on n'a affaire qu'à une bête vide et à une peau de loup dont les pattes de devant sont clouées sur une marche !

» Grand-père entra alors dans une violente colère, mais Jacob se mit à imiter Maxime ; celui-ci découpait dans du carton des masques qu'il modelait ; avec un nez, des yeux et une bouche ; il collait sur le haut du front des étoupes en guise de cheveux et s'en allait ensuite avec l'oncle Jacob hisser ces horreurs aux fenêtres des maisons. Naturellement, les gens effrayés poussaient des clameurs atroces. La nuit, les deux farceurs s'enveloppaient dans un drap et se promenaient dans cet accoutrement. Ils épouvantèrent le pope qui se précipita vers la guérite du sergent de ville ; mais ce dernier, prenant peur lui aussi, se mit à appeler au secours. Jacob et Maxime mystifièrent ainsi à peu près toute la ville et il n'y avait pas moyen de les faire revenir à la raison. Je leur disais : « Cessez-donc ces mauvaises plaisanteries ! » Varioucha grondait aussi, mais ils ne voulaient rien entendre. Maxime riait : « C'est trop amusant de voir les gens s'effrayer pour un rien et détaler à toutes jambes ! » disait-il.

» Il faillit payer de sa vie ces divertissements. L'oncle Mikhaïl est rancunier et susceptible, tout le portrait de grand-père : il résolut de faire périr ton père. Au commencement de l'hiver, Maxime, tes oncles et un diacre, déposé depuis pour avoir assommé un cocher de fiacre, revenaient tous quatre d'une maison voisine où ils avaient passé la veillée. Ils traversèrent la rue des Postillons et décidèrent Maxime à les accompagner à l'étang Dioukof, soi-disant pour y faire des glissades, mais une fois là, ils le poussèrent dans un trou creusé dans la glace... je t'ai déjà raconté la chose !

— Pourquoi les oncles sont-ils si méchants?

— Ils ne sont pas méchants ! — expliqua tranquillement grand'mère, en humant sa prise. — Ils sont bêtes et voilà

tout ! Mikhaïl est rusé, mais bête, Jacob, lui, n'est qu'un benêt... Ils le poussèrent donc à l'eau, mais il revint à la surface et s'agrippa au bords du trou. C'est alors que les autres, pour lui faire lâcher prise, se mirent à lui donner des coups de talon sur les doigts. Par bonheur, ton père n'était pas ivre, tandis que ses compagnons avaient bu ; avec l'aide de Dieu, il se maintint en nageant sous la glace, ne laissant sortir de l'eau que sa tête qui émergeait juste au milieu de la percée. Il était hors d'atteinte de leurs coups. Pendant un moment, les trois autres lui lancèrent des morceaux de glace, puis ils se lassèrent et finirent par s'en aller, se disant qu'il se noierait bien tout seul. Heureusement, il n'en fut pas ainsi. Maxime parvint à sortir de l'eau et courut aussi vite qu'il put au poste de police, tu sais au poste qui est là sur la grand'place. Le commissaire qui le connaissait, comme toute la famille, lui demanda ce qui lui était arrivé.

Grand'mère se signa et s'écria avec gratitude :

— Que le Seigneur donne la paix à Maxime et le mette au nombre des justes ; il en est digne ! Car il n'a rien raconté au commissaire : « J'avais bu un coup de trop et, en me promenant sur l'étang, je suis tombé dans un trou ! » a-t-il dit. « Ce n'est pas vrai, tu n'es pas buveur ! » a répondu le commissaire. Bref, on le frictionna avec de l'alcool, on lui donna des vêtements secs, on l'enveloppa dans une pelisse de peau de mouton et on le ramena à la maison ; ce fut le commissaire lui-même qui l'escorta avec deux autres hommes. Jacob et Mikhaïl, eux, n'étaient pas encore rentrés ; ils rôdaient de cabaret en cabaret pour la honte de leurs parents. Ta mère et moi, nous regardions Maxime, il n'avait pas son air habituel; son visage était violacé ; ses doigts broyés saignaient ; il semblait avoir de la neige sur les tempes ; mais cette neige ne fondit jamais ; c'étaient ses cheveux qui avaient blanchi, de chaque côté de son front !

» Varioucha, affolée, se met à crier : « Que t'est-il arrivé? » Le commissaire nous interroge, essayant de nous tirer les vers du nez, et mon cœur pressent qu'il s'est passé quelque chose d'abominable. Je dis à Varioucha de s'occuper du commissaire et à voix basse je questionne Maxime. Il me chuchote : « Tâchez de voir Jacob et Mikhaïl dès qu'ils

reviendront ; expliquez-leur qu'ils doivent dire qu'ils m'ont quitté à la rue des Postillons, et qu'ils sont allés jusqu'à Pokrovky tandis que je prenais la ruelle des Fileurs. Ne vous trompez pas, sinon nous aurons des histoires avec la police ! » J'allai vers grand-père et je lui dis : « Va-t'en vers le commissaire, tiens-lui compagnie, pendant que j'attendrai nos garçons à la porte cochère ! » et je lui raconte ce qui s'est passé. Il s'habille en tremblant et il murmure : « Je le savais bien ! Je m'y attendais ! » Ce n'était pas vrai, il ne savait rien ! Je reçus mes enfants en les giflant l'un et l'autre ; Mikhaïl eut si peur que son ivresse se dissipa du coup : Jacob, lui, le brave garçon, soûl comme une grive, trouva moyen de grommeler : « Je ne sais rien de rien, c'est Mikhaïl qui a tout fait, il est l'aîné ! » Nous avons tranquillisé tant bien que mal le commissaire de police qui était un bien brave homme. « Prenez garde, nous a-t-il prévenus en s'en allant, s'il arrive un malheur chez vous, je saurai où chercher les coupables ! » Grand-père alors s'est approché de Maxime et lui a dit : « Je te remercie, un autre n'aurait peut-être pas agi ainsi, à ta place, et cela se comprend ! Merci à toi, ma fille, pour avoir amené un honnête homme dans la maison de ton père ! » Car il s'entendait bien à parler, le vieux, quand il voulait ! Ce n'est que plus tard, par bêtise, qu'il a cadenassé son cœur. Quand Varioucha et moi nous fûmes seules avec Maxime, il se mit à pleurer et à délirer, semblait-il : « Pourquoi me traitent-ils ainsi, quel mal leur ai-je fait? Dites, maman ! » Il ne m'appelait pas mère, mais maman, comme un petit enfant ; il avait d'ailleurs un caractère d'enfant. « Pourquoi? » demandait-il. Moi, je pleurais toutes les larmes de mon corps ; que pouvais-je faire d'autre?... J'avais aussi pitié de mes deux fils. Ta mère avait arraché tous les boutons de son corsage ; échevelée, comme après une bataille, elle hurlait : « Allons-nous-en, Maxime. Mes frères sont nos ennemis, ils me font peur ; allons-nous-en ! » Je la suppliai : « Ne jette pas de l'huile sur le feu ; on étouffe déjà dans la maison ! » Grand-père ayant exigé que les deux imbéciles vinssent demander pardon, elle se précipita sur Mikhaïl, et pan ! Sur la poire ! « Tiens, le voilà, ton pardon ! » Mon père, plus calme et grave, leur a dit simplement : « A quoi avez-vous pensé,

frères? J'aurais pu rester infirme, à cause de vous ! Comment par la suite aurais-je travaillé, sans mes bras? » Ils firent la paix, comme ci, comme ça. Ton père tomba malade et pendant sept semaines, il traîna, hanté par l'idée de départ. A tout instant, il me répétait : « Ah ! maman, venez avec nous dans une autre ville, on s'ennuie ici ! » Bientôt, en effet, il partit pour Astrakhan, où le tsar devait se rendre dans le courant de l'été : il était chargé de construire les arcs de triomphe. Ta mère l'accompagna par le premier bateau. Je les quittai avec chagrin ; Maxime était triste et m'encourageait à les suivre, ou à prendre mes dispositions pour aller les rejoindre, mais Varioucha, elle, l'éhontée coquine, était enchantée et ne cherchait même pas à cacher sa joie... Et ils s'en allèrent... Et voilà tout...

Elle but une gorgée d'eau-de-vie, prisa et continua d'une voix pensive, en regardant le ciel.

— Oui, nous n'étions pas de la même famille par le sang, ton père et moi ; mais nos âmes étaient parentes...

Parfois, tandis qu'elle parlait, grand-père survenait à l'improviste ; sa figure de putois levée en l'air, il flairait, examinait sa femme d'un œil méfiant, l'écoutait et bougonnait :

— Radote, radote...

Et à brûle-pourpoint, il m'interrogeait :

— Alexis, est-ce ici qu'elle a bu de l'eau-de-vie?

— Non.

— Tu mens, je le vois à tes yeux.

Mais il n'insistait pas et s'en allait, indécis, tandis que grand'mère, le désignant d'un clignement de sourcil, énonçait quelque dicton :

— Va-t'en voir ailleurs si j'y suis !

Un jour, immobile au milieu de la pièce, les yeux fixés au plancher, il demanda à voix basse :

— Mère...

— Hein?

— Tu sais où en sont les affaires?

— Oui.

— Qu'en penses-tu?

— C'est la destinée, père ! Rappelle-toi ce que tu as toujours dit du noble?

— Oui...
— Eh bien, c'est cela, c'est vrai pour nous aussi.
— Il est nu comme Job.
— Ah ! ça, c'est de sa faute à elle.
Grand-père sortit. Pressentant une catastrophe, je demandai :
— De quoi avez-vous parlé?
— Tu voudrais tout savoir, — grommela-t-elle en me frictionnant les jambes. — Si tu apprends tout pendant que tu es jeune, tu n'auras plus de questions à poser quand tu seras vieux...
Et elle se mit à rire en hochant la tête.
— Ah ! grand-père, grand-père, tu es un petit grain de poussière aux yeux de Dieu ! Alexis, n'en parle à personne : grand-père est complètement ruiné. Il a confié des monceaux d'argent à un monsieur, et ce monsieur a fait faillite...

Ma mère ne montait que rarement vers moi au grenier. Elle parlait peu et ne restait pas longtemps. Elle m'apparaissait toujours plus belle, s'habillait de mieux en mieux ; et je sentais en elle comme en grand'mère quelque chose de nouveau qu'on me cachait.

Les histoires de mon aïeule m'intéressaient de moins en moins ; les souvenirs de mon père qu'elle évoquait ne parvenaient même plus à calmer la vague angoisse qui m'étreignait avec une force grandissante.

— Pourquoi l'âme de mon père est-elle inquiète? — demandai-je à grand'mère.

— Comment le savoir? — dit-elle, en baissant les yeux. — C'est l'affaire entre Dieu et lui, c'est quelque chose que nous ne pouvons connaître...

La nuit, quand je regardais par les fenêtres bleues les étoiles qui voguaient lentement par le ciel, j'inventais des histoires mélancoliques, dans lesquelles mon père tenait toujours le rôle de héros : il cheminait, seul, un bâton à la main, et un chien à longs poils le suivait...

XII

Certain après-midi, m'étant endormi vers le soir, je sentis en m'éveillant que mes jambes étaient réveillées, elles aussi ;

je les sortis du lit, elles me refusèrent tout service, mais je pus me convaincre d'une chose, c'est qu'elles étaient intactes et que je pourrais marcher. Ce fut une impression si nette et si réjouissante que j'en hurlai de bonheur. J'appuyai mes pieds au plancher et je tombai, mais je me traînai quand même à quatre pattes jusqu'à la porte et descendis l'escalier, en m'imaginant l'étonnement de tout le monde quand on me verrait apparaître.

Je ne me rappelle pas comment je me retrouvai sur les genoux de grand'mère, dans la chambre de ma mère; des gens que je ne connaissais pas étaient là ; entre autres une petite vieille sèche et verte qui disait d'un ton sévère couvrant toutes les autres voix :

— Il faut lui faire boire une infusion de feuilles de framboises, et l'envelopper complètement.

Son chapeau, sa robe, sa figure et la verrue qu'elle avait sous le menton, tout était vert ; et je crois bien que les poils qui poussaient sur sa verrue avaient aussi la couleur de l'herbe. Elle laissait pendre sa lèvre inférieure et retroussait l'autre ; elle me regardait de ses dents vertes, car elle dissimulait ses yeux sous sa main gantée d'une mitaine en dentelle noire.

— Qui est-ce? — demandai-je, intimidé. Grand-père répondit d'une voix déplaisante :

— C'est encore une grand'mère pour toi...

Ma mère sourit et poussa Evguény Maximof vers moi :

— Et voilà ton père...

Elle prononça ensuite et précipitamment des paroles que je ne compris pas, tandis que Maximof, plissant les paupières, se penchait vers moi et me disait :

— Je te donnerai une boîte de couleurs...

La chambre était très éclairée ; dans un coin, sur une table brûlaient deux candélabres d'argent à cinq branches entre lesquels on avait placé l'icone préférée de grand-père « Ne me pleure pas, Mère ». Les gemmes du cadre de métal rutilaient à la clarté des bougies, et parmi l'or des auréoles, les améthystes rayonnaient. Des nez épatés, des faces rondes, vagues, plates comme des beignets se collaient, silencieuses contre les vitres sombres des fenêtres qui donnaient sur la rue.

Tout ce qui m'entourait semblait filer à la dérive, je ne savais où, et la vieille femme verte, me tâtant l'oreille de ses doigts froids, s'obstinait à répéter :

— Sans manquer, sans manquer...

— Il sommeille, — dit grand'mère et, m'emportant dans ses bras, elle se dirigea vers la porte.

Mais je ne dormais pas ; j'avais seulement fermé les yeux ; et comme elle me montait au grenier, je lui demandai dans l'escalier :

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cela?

— Toi, tais-toi ! Entends-tu?

— Vous me trompez tous...

Après m'avoir posé sur le lit, elle se cacha la tête dans un oreiller et se mit à pleurer ; ses épaules tremblaient sans discontinuer ; enfin, d'une voix haletante, elle murmura :

— Pleure donc... pleure un peu...

Je n'avais pas envie de pleurer. Il faisait froid et sombre; je frissonnais, le lit grinçait; je revoyais la vieille femme verte; je feignis de dormir et grand'mère s'en alla.

Quelques journées vides se déroulèrent monotonement ; après les accordailles, ma mère était partie ; un silence accablant régnait dans la maison.

Un matin, grand-père survint, un bec-d'âne à la main et se mit en devoir d'enlever le mastic de la double-fenêtre. Grand'-mère lui ayant apporté un baquet d'eau et des chiffons, il lui demanda à mi-voix :

— Eh bien, ma vieille...

— Quoi?

— Tu es contente, hein?

Elle lui répliqua en employant les mêmes mots qu'elle m'avait adressés dans l'escalier :

— Toi, tais-toi, entends-tu?

Les paroles les plus ordinaires avaient maintenant un sens spécial ; elles dissimulaient des événements tristes et importants dont il ne fallait pas parler mais que tout le monde connaissait.

Après avoir enlevé le cadre avec précaution, grand-père l'emporta et mon aïeule ouvrit toute grande la fenêtre : au jardin, un étourneau pépiait, les moineaux gazouillaient et

l'odeur enivrante de la terre dégelée monta jusqu'à la chambre. Je sortis du lit.

— Ne marche pas pieds nus, — recommanda grand'-mère.

— Je veux aller au jardin.

— Tu ferais mieux d'attendre, c'est encore trop mouillé !

Mais je ne voulus pas l'écouter.

Au jardin, les aiguilles vert clair de l'herbe nouvelle pointaient ; les bourgeons des pommiers étaient gonflés, quelques-uns éclataient déjà ; sur la maisonnette de Pétrovna, la mousse verdoyait agréablement. Il y avait partout beaucoup d'oiseaux et quantité de bruits joyeux ; mais cet air frais et odorant me donnait un peu le vertige. Dans le bas-fond où l'oncle Piotre s'était tranché la gorge se dressaient de hautes graminées rousses et sèches, cassées et emmêlées par la neige. C'était le seul coin où il n'y eût rien de printanier ; les bûches noircies luisaient mélancoliquement, et le creux tout entier était inutile et agaçant à regarder. J'eus tout à coup une envie rageuse d'arracher les herbes folles, d'enlever briques et poutres, de nettoyer tout ce qui était sale et superflu, et après m'être construit là une demeure proprette, de m'y installer pour l'été tout seul, loin des grandes personnes. Je me mis immédiatement à l'œuvre ; et par bonheur cette besogne me détacha du coup et pendant longtemps de tout ce qui se faisait dans la maison ; quoique les événements fussent encore très humiliants pour moi, à mes yeux ils perdaient de leur intérêt de jour en jour.

— Pourquoi fais-tu la mine? — me demandaient parfois ma mère et ma grand'mère.

Cette question me gênait, car je n'étais fâché contre personne ; seulement, tout m'était devenu étranger dans la demeure. La vieille femme verte venait souvent dîner, goûter et souper ; on aurait dit un pieu pourri dans une haie décrépite ; ses yeux étaient comme cousus sur son visage par des points invisibles ; ils sortaient d'ailleurs très facilement de leurs orbites et bougeaient sans cesse, apercevant tout, observant tout, se levant vers le ciel, quand leur propriétaire parlait de Dieu, s'abaissant vers les joues, quand il s'agissait de choses familières. Ses sourcils simulaient assez deux taches de son symétriques, et ses larges dents déchaussées déchique-

taient tout ce qu'elle portait à sa bouche de sa main drôlement tordue. De petites boules osseuses roulaient près de ses oreilles qui remuaient ; les poils verts de la verrue s'agitaient aussi et, comme des vers, semblaient ramper sur sa peu ridée, d'une propreté répugnante ; car elle était aussi propre que son fils, mais leur propreté avait à mon avis quelque chose de répulsif. Les premiers jours, elle avait tenté de poser sur mes lèvres sa main de cadavre qui sentait l'encens et le savon jaune de Kazan, mais je tournai la tête et je m'enfuis...

Elle répétait souvent à son fils :

— Il faut absolument éduquer ce garçonnet, comprends-tu, Evguény...

Il penchait la tête avec soumission, fronçait le sourcil et gardait le silence. Tous ceux qui s'approchaient de la femme verte se rembrunissaient.

Je haïssais la vieille et son fils d'une haine concentrée, et ce sentiment me valut beaucoup de gifles et de coups. C'est ainsi qu'un jour, au cours du dîner, comme elle écarquillait affreusement les yeux et me faisait cette observation :

— Ah ! mon petit Alexis ; pourquoi manges-tu si vite et de si gros morceaux ? Tu finiras par t'étouffer, mon chéri !

Je sortis le morceau que j'avais dans la bouche, et le plantant au bout de ma fourchette je le lui tendis :

— Tenez, prenez-le, si vous trouvez que c'est dommage..

Ma mère m'arracha de ma chaise et je fus honteusement chassé au grenier. Grand'mère, riant de tout son cœur et la main sur les lèvres, vint me visiter :

— Ah ! mon Dieu ! Tu es un fameux espiègle, mon petit ! Que le Seigneur soit avec toi !

Je n'aimais pas la voir se cacher ainsi la bouche, aussi je courus grimper sur le toit de la maison, où je restai longtemps assis derrière une cheminée. Oui, j'aimais faire des sottises et me montrer insolent avec tout le monde : il m'était difficile de surmonter ce penchant et pourtant, je dus bien y arriver : un jour, ayant subrepticement garni de gomme de cerisier les chaises de mon futur beau-père et de la nouvelle grand'-mère, ils restèrent tous deux attachés à leur siège et ce fut très amusant ; mais lorsque grand-père m'eut fouetté, ma

mère monta vers moi au grenier, m'attira à elle et, me serrant avec force entre ses genoux, elle me dit :

— Voyons, pourquoi es-tu si méchant? Si tu savais quel chagrin tu me causes...

Ses yeux se remplirent de larmes claires ; elle appuya ma tête contre sa joue et le spectacle de cette douleur me fut si pénible que j'aurais préféré être battu. Je lui promis de ne plus jamais, jamais offenser les Maximof, à condition qu'elle cessât de pleurer.

— Non, non, — approuva-t-elle tout bas, — il ne faut plus que tu sois un polisson. Nous allons bientôt nous marier, ensuite, nous reviendrons et nous t'emmènerons avec nous. Maximof est très bon et intelligent, tu seras heureux avec lui. Tu iras au lycée, tu seras ensuite étudiant, comme il l'est maintenant, et plus tard tu deviendras docteur, ou ce que tu voudras. Les gens instruits peuvent prétendre à tous les emplois. Et maintenant, va t'amuser...

Ces « ensuite » qu'elle avait placés l'un après l'autre m'apparaissaient comme des degrés d'une échelle qui se serait perdue dans un gouffre profond, très loin de ma mère, dans l'obscurité, dans la solitude et la perspective de cet avenir m'effraya tellement que j'eus grande envie de lui dire :

— Je t'en prie, ne te marie pas, je te nourrirai bien moi-même.

Mais les mots ne voulaient pas sortir. Ma mère avait beau m'inspirer les pensées les plus délicates et les sentiments les plus chaleureux, je n'osais jamais les lui exprimer.

Au jardin, mes affaires allaient bien : j'avais sarclé les mauvaises herbes et coupé les grandes à l'aide d'une serpe ; avec des morceaux de brique, j'édifiai un large siège si confortable que je pouvais même m'y étendre et je garnis de briques également les endroits où la terre glissait sur le pourtour de mon domaine. Je rassemblai des tessons de bouteilles et des éclats de verre irisé, et les fixai avec de l'argile dans les fentes entre les briques de sorte que quand le soleil donnait dans le bas-fond, les parois, comme les vitraux de l'église, flamboyaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Tu as eu une bonne idée ! — me dit un jour grand-père, en examinant ce travail. — Seulement, les mauvaises herbes

vont t'envahir ! Attends, je vais remuer la terre avec la bèche ! Va me la chercher.!

J'apportai la bèche et grand-père, ayant craché dans ses mains et toussé au préalable une ou deux fois, enfonça du pied l'outil très profondément dans la terre grasse.

— Enlève les racines et je te planterai ensuite des mauves et des tournesols. Tu verras que ce sera très joli !

Mais tout à coup, il se tut, et, penché sur la bèche, resta longtemps immobile. Je le regardai avec attention : de ses petits yeux intelligents et vifs comme ceux d'un chien, des larmes s'échappaient et tombaient sur la terre.

— Qu'as-tu?

Il se secoua, essuya de la paume de la main son visage ridé et me jetant un vague coup d'œil :

— Je transpire ! Regarde donc tous ces vers !

Puis, s'étant remis à creuser, il s'arrêta soudain et déclara :

— C'est un travail inutile que tu as fait là, mon ami. Un travail inutile ! La maison sera bientôt vendue. Oui, je la vendrai sans doute vers l'automne car j'ai besoin d'argent pour doter ta mère. Il faut bien qu'elle, au moins, vive convenablement !

Il jeta la bèche et laissant retomber les bras d'un geste découragé, s'en alla derrière la chambre à lessive, dans un coin du jardin où étaient remisés les outils. Je voulus continuer seul la besogne commencée, mais je n'en étais pas à mon troisième coup de bèche que je me broyais un doigt de pied.

Cet incident m'empècha d'accompagner ma mère à l'église le jour de son mariage : je ne pus que la suivre jusqu'à la porte cochère. La tête baissée, elle donnait le bras à Maximof. On aurait dit qu'elle marchait sur des pointes de clous tant elle posait avec précaution ses pieds sur les briques du trottoir et sur les touffes d'herbe qui sortaient des fentes.

Ce fut une noce tranquille ; en rentrant de l'église, on prit le thé sans beaucoup d'enthousiasme et ma mère s'en fut tout de suite dans sa chambre changer de toilette et faire ses malles ; mon beau-père s'assit à côté de moi et me dit :

— Je t'ai promis une boîte de couleurs ; mais on n'en trouve point de jolies ici ; et comme je ne puis pas te donner la mienne, je t'en enverrai une de Moscou...

— Et que faudra-t-il que j'en fasse?

— Tu n'aimes pas la peinture?

— Je ne sais pas peindre.

— Eh bien, je t'enverrai autre chose.

Ma mère s'approcha de nous :

— Nous reviendrons bientôt. Dès que ton père aura passé ses examens et terminé ses études, nous reviendrons...

Ils me parlaient comme à une grande personne, j'en étais flatté, mais je trouvais bizarre qu'un homme qui avait de la barbe étudiât encore. C'est pourquoi je demandai :

— Qu'est-ce que tu apprends?

— L'arpentage.

Ce mot ne me disait rien mais je ne voulus pas prendre la peine de m'informer davantage. Une tranquillité mortellement ennuyeuse pesait sur la maison et j'aurais voulu que la nuit vînt très vite. Grand-père, le dos appuyé contre le poêle, regardait par la fenêtre ; les paupières plissées, tandis que la vieille verte grommelante et gémissante aidait à ma mère à emballer. Quant à grand'mère, ivre dès midi, on avait jugé bon de l'expédier au grenier où on l'avait enfermée pour lui éviter la honte d'être vue.

Le lendemain matin de bonne heure, ma mère partit. Me soulevant aisément, elle me prit dans ses bras et me regardant en face avec des yeux qui m'étaient inconnus, elle m'embrassa :

— Allons, adieu...

— Dis-lui de m'écouter ! — intervint grand-père d'un ton morose, en regardant au loin.

— Tu obéiras à ton grand-père ! — ajouta-t-elle en dessinant sur moi le signe de croix.

J'avais espéré qu'elle me dirait autre chose et je ressentis une vive colère contre grand-père qui l'en avait peut-être empêchée.

Maximof et ma mère montèrent en voiture ; mais sa robe s'étant accrochée, elle eut fort à faire pour la dégager et devint écarlate de fureur.

— Va donc l'aider ! Tu ne vois donc rien? — me dit grand-père.

Je ne bougeai pas ; l'angoisse me ligotait. Maximof allongea précautionneusement ses longues jambes, tandis que

grand'mère lui confiait toutes sortes de paquets qu'il entassait sur ses genoux et maintenait avec son menton ; son visage blême se ridait peureusement :

— Assez ! — disait-il d'une voix traînante.

La vieille verte et son fils aîné l'officier, prirent place dans une seconde voiture ; l'une raide comme une statue, l'autre se grattant la barbe avec la poignée de son sabre, et bâillant de temps à autre.

— Ainsi, vous irez à la guerre? — lui demanda grand-père.

— Certainement.

— Vous ferez bien. Il faut battre les Turcs...

Les voyageurs partirent. A plusieurs reprises, ma mère se retourna en agitant son mouchoir ; appuyée d'une main au mur de la maison, grand'mère, qui faisait elle aussi des signes avec ses bras, pleurait de tout son cœur, tandis que grand-père écrasait les larmes apparues au bord de ses paupières et grommelait d'une voix saccadée :

— Cela ne finira... pas bien... non... pas bien...

Assis sur une borne, je regardais les voitures s'éloigner, puis disparaître au tournant de la rue ; il me sembla que dans ma poitrine, quelque chose brutalement se fermait à jamais.

Il était encore très tôt ; les contrevents cachaient les fenêtres des maisons ; la rue était déserte ; jamais encore je ne l'avais vue aussi morte, ni aussi vide. Au loin, un berger faisait entendre une mélodie obsédante.

— Allons prendre le thé, — proposa grand-père en me prenant par l'épaule. — Ta destinée, paraît-il, est de vivre avec moi ; tu te frotteras donc souvent à moi, comme une allumette sur une brique !

(*La fin prochainement.*)

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKI)

LA THÉRAPEUTIQUE MENTALE

ET LA GUERRE[1]

Dès les premiers mois de la guerre, la direction du service de santé avait senti la nécessité d'organiser, à l'intérieur du pays, des centres spécialisés correspondant aux affections et aux blessures spéciales dont les combattants peuvent être atteints. Il y eut ainsi, en exécution de la circulaire du 9 octobre 1914, un grand nombre de centres psychiatriques et neurologiques régionaux ou parisiens, et ces centres furent dirigés par des psychiatres et des neurologistes éminents ; le centre psychiatrique de Bordeaux par Régis, le centre neurologique de Montpellier par Grasset, le centre psychiatrique de la même ville par Mairet, le centre neurologique de Bourges par Claude, le centre neurologique de Marseille par Sicard, le centre psychiatrique de la Ville-Évrard par le regretté Gilbert Ballet, etc., etc. D'autre part, des services psychiatriques et neurologiques de Paris furent militarisés, ceux de Pierre Marie et de J. Dejerine à la Salpêtrière, celui de J. Babinski à la Pitié, celui de Collin à Villejuif, et c'est ainsi que s'établit cette assistance psychiatrique des armées en campagne que Jacoby d'Orel avait demandée et obtenue en

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars et du 15 avril 1917.

Russie dès 1904, et dont Régis n'avait jamais cessé de préconiser chez nous la préparation.

L'organisation régionale des centres avait, comme contrepartie, l'organisation, dans la zone des armées, d'une sorte de psychiatrie d'urgence qui devait s'inspirer de cet unique principe : guérir vite ou évacuer. Tout ce que pouvaient faire les aliénistes et les neurologistes du front, dans les conditions de travail défectueuses qui leur étaient imposées par les circonstances mêmes, c'était, pensait-on, de traiter les cas aigus et rapidement curables, de diriger sur les asiles les malades agités ou violents et sur les centres de l'arrière tous ceux qui avaient besoin d'un long traitement et d'une observation prolongée. En somme les médecins de l'arrière traitaient, tandis que ceux de l'avant avaient pour fonction principale de trier et d'évacuer, et ne traitaient qu'accessoirement.

Cette psychiatrie de guerre avait pour elle la logique, ce qui était quelque chose, et l'approbation de Régis, ce qui était encore mieux. On ne dira jamais assez les services rendus par les centres régionaux ainsi constitués.

Mais on crut s'apercevoir de bonne heure que les cures obtenues à l'avant, notamment chez certains commotionnés, étaient plus rapides et paraissaient plus complètes que les cures obtenues à l'arrière. « Chez quelques-uns de nos malades, écrivaient Gilbert Ballet et de Fursac, la guérison se fait attendre pendant de longs mois ; chez plusieurs, obtenue plus ou moins vite, elle se montre précaire, les troubles psychiques ayant récidivé avant le retour des malades au dépôt ou peu après. Les psychiatres du front, au contraire, sont unanimes à déclarer qu'ils guérissent tous leurs commotionnés — ou peu s'en faut — rapidement et en général définitivement. La thérapeutique du front se montre donc plus efficace que la thérapeutique de l'intérieur [1]. »

Si les psychiatres du front ont parlé de guérisons rapides et définitives pour la généralité des commotionnés, ils se sont, comme nous le verrons, beaucoup avancés, mais ils ont eu raison de parler de guérisons rapides pour les petits commo-

1. Les psychoses commotionnelles. *Paris médical*, 1er janvier 1916.

tionnés et de guérisons immédiates pour les accidents divers que les commotionnés présentent : mutisme, surdité, paralysies, etc...

Chacun de nous apportait, en ce sens, des statistiques édifiantes dans les journaux médicaux ou dans les discussions de la Société de neurologie. Gilbert Ballet et Rogues de Fursac constataient ce succès et l'expliquaient par des raisons psychologiques vraisemblables. « En maintenant le malade sur le front, écrivaient-ils, on le laisse dans l'atmosphère du combattant, en contact avec les éléments qui donnent à cette atmosphère son caractère propre. En l'évacuant sur l'intérieur, on rompt le contact et on supprime l'adaptation. Quand une fois rétabli, il reviendra aux tranchées, il devra se réadapter. On peut concevoir que cette réadaptation, pénible pour beaucoup, peut apparaître impossible notamment aux déséquilibrés de l'émotivité chez qui une imagination maladive retrace, sous une forme obsédante et en les amplifiant démesurément, les spectacles tragiques de la guerre, fait revivre les angoisses éprouvées et projette sur l'avenir les terreurs du passé. »

Il y a beaucoup de vrai dans cette explication, mais elle s'applique particulièrement aux petits commotionnés. C'est pour eux surtout que s'impose le traitement sur place, car ils peuvent être guéris et réadaptés assez vite dans la zone des armées, tandis qu'envoyés à l'intérieur, ils peuvent être tentés de s'y attarder en donnant à leurs pensées une orientation pacifique. Voilà plus d'un an et demi que le docteur Crinon a signalé, dans plusieurs journaux médicaux, l'inconvénient grave qu'il peut y avoir, sous ce rapport, à diriger sur les hôpitaux de l'intérieur des blessés et des commotionnés peu atteints. Comme il l'a très bien vu, c'est pour des raisons analogues qu'on doit traiter et guérir dans la zone des armées les petits blessés et les petits commotionnés qu'il appelle des « éclopés psychiques ».

A ces raisons il faut joindre celle-ci que la plupart des commotionnés qui nous arrivent du front — quand ce ne sont pas des récidivistes de la commotion — sont dans un état d'ingénuité et de simplicité très favorable à leur guérison. Ils ont fait leurs accidents nerveux en toute spontanéité, en toute sincérité, par les autosuggestions que j'ai dites,

et ils ne connaissent pas encore les douceurs de vie et les longs repos qui peuvent, pour quelques-uns, retarder un peu la guérison au lieu de la hâter. Quand on les traite dans les vingt-quatre heures qui suivent leur arrivée du front, c'est-à-dire en moyenne quarante-huit heures après leur accident, on évite les tentations de ce genre à ceux qui pourraient se laisser tenter.

Quelle que soit d'ailleurs l'explication proposée, les faits étaient si patents que, dès le mois d'avril 1915, Gustave Roussy proposait de créer des centres neurologiques d'armée.

Je crois, écrivait-il, qu'il y aurait grand intérêt à pouvoir examiner et traiter les malades présentant des troubles psychiques de guerre, beaucoup plus tôt qu'on ne le fait dans la zone du territoire. Il suffirait pour cela que, dans chaque armée, soient créées, au point de filtration des évacuations, des services confiés à des médecins spécialistes et qui formeraient en quelque sorte des « centres neurologiques d'armée ». On arrêterait ainsi un grand nombre d'évacuations inutiles ; on éviterait les longues pérégrinations des malades ou pseudo-malades nerveux, et on couperait court à un mal qui, sans cela, menace de s'aggraver sérieusement [1].

Je partageais depuis longtemps la façon de voir de Gustave Roussy, et dès le 15 janvier 1915 j'avais eu l'occasion d'exposer au professeur Lemoine, médecin inspecteur général de la *n*e armée, les raisons qui paraissaient justifier la création des centres psychiatriques et neurologiques de l'avant. C'est sur son initiative que furent organisés, dans le courant de février 1915, les centres de psychiatrie de la *n*e armée.

A la vérité, cette organisation fut d'autant plus facile à réaliser qu'elle l'était en partie, car on avait pris l'habitude, depuis le début des hostilités, de concentrer dans les places fortes de X... et de Y..., qui possédaient des hôpitaux pourvus de cabanons, les nerveux et les mentaux provenant de la région, et ces malades étaient, suivant les cas, évacués dans les asiles ou traités sur place dans des services de médecine générale, que dirigeaient avec leur haute compétence, à X... Milian, médecin des hôpitaux de Paris, à Y... Pactet, médecin des asiles de la Seine.

1. *Presse médicale*, nº 18, 29 avril 1915.

Un service de plus fut créé à Z..., sous la direction du docteur Salin, médecin des asiles ; ordre fut donné à tous les hôpitaux d'évacuation de diriger sur X..., Y... et Z... leurs mentaux et leurs nerveux, et c'est ainsi qu'à part quelques exceptions dont je parlerai tout à l'heure, la plupart des mentaux et des nerveux de l'armée passèrent par nos centres psychiatriques.

Comme ces centres étaient totalement dépourvus d'appareils, les chefs de service s'ingénièrent pour en trouver. Des machines d'électricité statique furent réquisitionnées dans les lycées et vinrent appuyer les suggestions des médecins par leurs décharges bruyantes, les malades ayant pleine confiance dans un traitement qui faisait tant de bruit, et étant sensibles d'ailleurs à l'excitation des décharges. Ces modestes machines ont fait entendre les sourds, parler les muets, marcher les paralytiques. Elles ont eu moins d'action sur les *courbe-troncs*, qui se sont redressés plus facilement sous l'influence de courants faradiques de faible intensité.

Comme nous ne possédions aucun appareil de précision permettant d'inscrire les troubles de la respiration, de la circulation, de la motricité, de mesurer les troubles de la sensibilité, la lenteur des perceptions et des opérations intellectuelles, j'ai mis à contribution mon laboratoire de Sainte-Anne, et nous avons pu avoir, sous forme portative, un embryon de laboratoire de psychologie.

L'installation des centres dans les villes de X..., d'Y... et de Z... était un peu sommaire ; elle l'a été bien plus pour le centre de X... lorsque le bombardement a obligé tous les services hospitaliers de la place à se transporter à la campagne. Tandis qu'on construisait des baraquements pour les mentaux et les nerveux, ces malades étaient logés dans des maisons de paysans et, comme on était au printemps, ils passaient leurs journées au soleil. Je n'oublierai pas le matin de mai où j'ai trouvé les quatre-vingts malades du centre de X... réunis dans une aire de village, sous la surveillance de deux gardiens. Un dément précoce, agenouillé dans l'herbe, invoquait le ciel, un mélancolique assis sur un rouleau à blé appelait un châtiment qui ne venait pas, un maniaque camisolé courait tant bien que mal à quatre pattes en faisant le chien,

et des têtes curieuses de paysannes regardaient, à travers la haie, ce spectacle peu banal.

C'est dans la maison d'école du village, et souvent dans l'école même, que les malades étaient examinés. Les écoliers, tout heureux d'être expulsés avant l'heure, nous accueillaient avec des sourires de reconnaissance. Les confus, les débiles et les déments les remplaçaient au tableau, où ils nous donnaient de piètres échantillons de leurs facultés de calcul et de compréhension ; c'était l'école qui continuait avec les grands élèves que la guerre nous donnait. Jamais, pendant le temps qu'a duré ce régime provisoire, Milian n'a eu à regretter d'accidents d'aucune espèce, et cependant il a dû parfois garder plusieurs jours, dans de simples chambres de paysans, des malades agités, en attendant leur évacuation.

A Y... il n'y a pas eu de bombardement pendant l'année 1915 ; la vie a été peu mouvementée et le centre psychiatrique, ainsi que les peuples heureux, n'a pas eu « d'histoires ».

Lorsqu'on a organisé officiellement un seul centre psychiatrique par armée, le centre de Y... est devenu le seul centre de la nôtre, et c'est notre distingué confrère le docteur Galtier (de Bordeaux) qui l'a dirigé jusqu'au mois de septembre 1916.

Dans tous nos centres, on pratiquait, à peu près, la même thérapeutique. Les aliénés véritables, incurables ou dangereux, étaient éliminés aussitôt que possible et dirigés sur les asiles de l'intérieur; c'étaient pour la plupart des paralytiques généraux, des déments précoces, des grands débiles délirants, des systématiques, hallucinés ou non. Les autres malades, déprimés, mélancoliques, commotionnés avec troubles confusionnels, émotifs ou pithiatiques, etc., etc., étaient observés, traités par des régimes appropriés, et guérissaient pour la plupart. Quand ils étaient guéris, on les renvoyait en convalescence ; quand ils avaient besoin d'une cure complémentaire, on les dirigeait sur les centres de l'intérieur.

Je n'aurais rien que de très connu à dire sur le traitement de la plupart de ces malades, mais je veux m'arrêter un peu sur le traitement des confus. Il était facile, on l'a vu, de les débarrasser de leurs accidents pithiatiques quand ils en avaient, mais la confusion, onirique ou non, qui précédait presque toujours ces accidents, et qui leur survivait sous une

forme atténuée, exigeait un traitement physique en même temps qu'un traitement mental. Le traitement physique a été depuis longtemps formulé par Chaslin, par Séglas et par Régis.

L'indication dominante, écrivait déjà Régis en 1898, consiste à combattre la cause première, l'intoxication ou l'infection, d'où l'utilité capitale des purgatifs et des laxatifs répétés, des médicaments antitoxiques, des lavages de l'estomac, des diurétiques, de la saignée, surtout dans les phases de début, lorsque l'empoisonnement est à son maximum. En même temps et suivant les cas, nous n'hésitons pas à nous joindre à Chaslin, à Sérieux et aux auteurs étrangers qui préconisent le repos au lit systématique, l'alitement, dans le traitement de la confusion mentale. C'est un excellent moyen d'arrêter la dénutrition, d'amener le calme, de faire comprendre au sujet qu'il est malade.

Lorsque les périodes d'agitation aigüe sont passées et que surviennent celles d'asthénie physique et psychique, qui vont jusqu'à la cachexie, le traitement doit changer de face et il faut alors s'appliquer à régénérer l'organisme par un ensemble de moyens appropriés visant à la fois l'hygiène, l'alimentation, les médications internes et externes. Parmi ces dernières, la pratique hydrothérapique et électrothérapique, les frictions, le massage, la gymnastique, les injections de sérum artificiel, l'eau oxygénée, l'opothérapie, les reconstituants du système nerveux peuvent rendre les plus grands services [1].

« Quant au traitement moral, ajoute Régis, il offre ici quelque chose de particulier, en raison de la faiblesse mentale dans laquelle se trouvent la plupart des malades, et l'on peut dire que, dans aucune autre psychose, l'intervention personnelle du médecin n'est plus indiquée ni plus efficace. »

L'isolement et le repos au lit, dit-il encore avec Hesnard, sont déjà des moyens psychiques indirects, susceptibles de suggérer au sujet qu'il est malade et de solliciter son initiative critique. Les conversations avec le médecin inaugureront la rééducation de sa personnalité, de sa perception extérieure, de son orientation, de sa mémoire de fixation et d'évocation, stimuleront son attention, sa coordination psychique, favoriseront le réveil de ses fonctions affectives. Des travaux intellectuels courts, réglés, progressifs, ranimeront parallèlement le cours de ses fonctions syllogistiques [2].

1. *Traité*, p. 305.
2. *In op. laud.*, p. 856.

A cette psychothérapie Régis demande, par ailleurs, qu'on joigne l'hypnotisme :

J'ai montré, à diverses reprises, dit-il, que dans nombre de cas, on pouvait par la suggestion hypnotique, faire disparaître l'amnésie et les idées délirantes consécutives à l'accès et activer ainsi la guérison [1].

Le traitement physique de Régis est préconisé par tous les aliénistes, à quelques variantes près, et on aura toujours avantage à s'en rapprocher dans la mesure où les conditions matérielles de l'installation le permettront.

Le traitement psychique qu'il recommande paraît avoir été pratiqué par tous les Allemands au cours de la guerre actuelle. Neutra prétend devoir à l'hypnose beaucoup de guérisons rapides ; Binswanger dit avoir employé avec succès la suggestion verbale, la rééducation méthodique de l'attention, l'entraînement régulier de la volonté par des exercices appropriés. Wollenberg insiste beaucoup sur l'efficacité des occupations réglées, et il demande l'utilisation des malades convalescents dans des colonies rurales.

D'après Redlich, la guérison des névrosés de la guerre dépend beaucoup moins de l'agent thérapeutique que de l'énergie de son application et il fait une grande place à la discipline dont on dispose vis-à-vis des malades dans les milieux militaires. Il y aurait avantage, pense-t-il, à l'employer sans ménagement [2].

On a vu dans les articles précédents avec quels résultats heureux j'ai pratiqué la suggestion verbale appuyée d'excitations électriques et les conclusions que j'ai tirées du succès de ce traitement ; mais je ne suis pas également certain, après expérience, de l'efficacité de tous les traitements de rééducation morale, ou, du moins, je ne les crois efficaces que si on les emploie avec beaucoup de prudence. Qu'on sollicite l'activité mentale du malade par des excitations diverses, rien de mieux ; mais il y a des inconvénients à insister

1. *Traité*, p. 305.
2. Ces indications sont tirées des rapports de K. Birnbaum sur les *Névroses et les psychoses de guerre*. Cf. le deuxième rapport paru en décembre 1915 dans la *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie*.

sur sa rééducation, car on lui fait ainsi prendre conscience de toutes ses lacunes, de toutes ses faiblesses, et, à chaque défaillance ou à chaque faux pas, on l'ancre dans l'idée fausse qu'il est irrémédiablement diminué dans son intelligence, sa mémoire ou son attention; on fait alors, avec les meilleures intentions, de la suggestion à l'envers. Plusieurs de nos malades ont été soumis à une rééducation de ce genre ; ils se sont attardés dans leur cure à tel point que nous avons dû les évacuer après trois mois, sans les avoir guéris, alors que six semaines suffisaient pour la moyenne des cures. L'un d'eux pleurait toutes les fois qu'il se sentait incapable d'évoquer un souvenir ou de faire un calcul. Tous se sont mal trouvés d'avoir établi leur bilan de faillite avec trop de précision.

Le traitement moral le plus simple consiste à obliger le malade à se réveiller et à se réadapter sous les sollicitations diverses de la vie. Pour cela, on a tout avantage, dès qu'il est convalescent, à le séparer de ses pareils et à le placer dans une salle de malades ordinaires, bronchiteux, rhumatisants, etc., qui causent avec lui, sans même le savoir malade, et le mêlent à leurs entretiens sans insister s'il ne répond pas ; de la sorte, le confus convalescent prend ce qu'il veut et ce qu'il peut de la conversation, et il se réadapte sans se douter qu'il a besoin de réadaptation, ce qui est une condition excellente. A X... et à Y..., les docteurs Milian et Pactet qui employaient ce système, non seulement avec les confus mais avec tous les mentaux améliorés, en ont toujours obtenu des résultats excellents.

Le service de médecine générale, où les confus étaient admis, dès qu'on pouvait les retirer de la section des mentaux, a été ainsi un bon milieu de convalescence.

Voici maintenant quelques chiffres concernant non seulement les commotionnés, mais l'ensemble de nos malades.

Sur 1 188 malades divers reçus dans les centres de l'armée, de mars à décembre 1915, 210 ont été internés dans les asiles d'aliénés, 12 ont été réformés sur place, 135 ont été renvoyés à l'arrière, quelques-uns à fin de réforme et la plupart à fin d'utilisation ; 485 malades, très améliorés, sont partis en convalescence ou ont été dirigés sur un centre neuro-psychiatrique de l'arrière pour supplément de cure, 288 ont pu regagner le

front tout à fait guéris, 58 étaient encore en traitement le 31 décembre.

On a ainsi le pourcentage suivant :

Internés	17	p. 100
Réformés sur place	1	—
Renvoyés à l'arrière	11	—
Envoyés dans les centres neuro-psychiatriques ou en convalescence	42	—
Renvoyés directement au front comme guéris	24	—
Encore en traitement le 31 décembre	5	—
	100	

Ces chiffres, tout significatifs qu'ils paraissent, ne le sont pas autant qu'ils le seraient si nous avions pu suivre les convalescents, les malades envoyés dans les centres neuro-psychiatriques et les internés eux-mêmes, pour dire combien d'entre eux étaient définitivement retournés dans le rang après leur guérison et si leur guérison était complète. Il semble qu'il aurait suffi de faire une enquète, mais les militaires guéris ne retournent pas toujours à leurs anciens régiments; ceux qui y retournent n'y restent pas toujours non plus ; d'autres séjournent longtemps dans les dépôts ou sont envoyés hors de France après leur guérison, et, pour faire une enquête qui les suive tous jusqu'au bout, il faudrait mettre en mouvement toute l'administration médicale de l'arrière et de l'avant. J'ai pu mesurer toutes les difficultés que présentent en ce moment ces sortes d'enquêtes, lorsque le professeur Lemoine, médecin inspecteur général de la *n*e armée a bien voulu en entreprendre une sur les commotionnés du centre de X... qui avaient été envoyés à l'intérieur pour supplément de cure ou renvoyés au front après guérison. Sur 120 questionnaires que nous avions adressés aux médecins des centres neuro-psychiatriques de l'intérieur, des régiments ou des corps, 40 seulement ont pu être remplis par nos confrères, bien qu'ils aient apporté à ce travail toute leur bonne volonté.

Sur 40 commotionnés, qui avaient tous quitté le service depuis plus de trois mois, la plupart depuis quatre, six et huit mois, il y en avait 2 pour lesquels l'internement avait fini par s'imposer; 9 erraient encore dans les centres de l'intérieur, et

29 avaient été renvoyés directement dans les régiments ou y avaient reparu après un séjour à l'intérieur.

Mais il faut distinguer, parmi ces derniers, entre ceux qui ne gardaient aucune trace de leur commotion, au nombre de 9, ceux qui en avaient des traces légères sous forme de céphalées et d'amnésies de fixation au nombre de 14, et ceux qui avaient de véritables séquelles, sous forme d'amnésies de fixation graves, de susceptibilité émotive, de céphalées fréquentes, au nombre de 6.

Les résultats concordent tout à fait avec ceux de l'enquête que j'ai faite sur place dans un bataillon de chasseurs où j'ai trouvé nombre de séquelles émotives et mentales chez d'anciens commotionnés dont l'accident remontait à sept, huit et dix mois et que le médecin du régiment n'avait pas jugés assez atteints pour les évacuer dans les hôpitaux de l'arrière-front. Tous ceux que j'ai examinés avaient de l'amnésie de fixation, de la céphalée intermittente, de l'exagération des réflexes et quelques-uns une émotivité extrême.

Il n'y a donc pas autant de guérisons, au sens complet du mot, que nous aurions pu le croire, si nous nous étions bornés à interroger le tableau des sorties.

Oui, les cures qu'on fait dans les services du front sont rapides, en ce sens qu'on y triomphe vite des accidents pithiatiques et qu'on ne laisse pas au malade le temps de s'alanguir dans sa maladie, mais il va de soi qu'on ne triomphe pas plus vite qu'à l'intérieur des troubles organiques, de l'amnésie, de la céphalée, de l'émotivité, et c'est un fait que sur 40 commotionnés dont la sortie remontait jusqu'à sept et huit mois, il y en avait 31 qui restaient plus ou moins atteints, soit un pourcentage de 77 p. 100.

Est-ce à dire qu'il faille peu compter sur la réadaptation et l'utilisation finale de la plupart des anciens commotionnés? Nullement. Ceux que j'ai vus dans un bataillon de chasseurs avaient tous pu reprendre leur service, quelques-uns avaient gagné des grades, et sur les 40 dont l'enquête du professeur Lemoine m'a permis de connaître le sort après leur sortie de nos services, il y en avait 29 qui faisaient des soldats utiles dans le rang où ils étaient rentrés. Seulement il convient de savoir que la commotion a créé ou développé, chez nombre de

soldats, une constitution émotive caractérisée par les signes que Dupré a indiqués et que nous avons notés ailleurs, exagération des réflexes tendineux, cutanés et pupillaires, déséquilibre vasomoteur, émotivité, et que les manifestations de cette constitution peuvent rester des mois sans s'atténuer. Il faut savoir également que ces manifestations s'aggravent toujours si le sujet est victime d'une seconde commotion. Il n'y a pas ici accoutumance; mais, au contraire, diminution de la résistance nerveuse, anaphylaxie, et j'ai observé plusieurs cas où les sujets, à peine troublés par une première secousse commotionnelle, ont fait des accidents graves après leur seconde secousse, sans qu'elle ait été plus violente que la première. De cette existence d'une constitution émotive, peut-être créée chez quelques-uns et certainement révélée chez beaucoup par la commotion, résulte la nécessité de traiter longtemps par le repos et l'hygiène morale, au besoin avec de longs congés et des réformes temporaires, les malades le plus profondément atteints, et de ne les renvoyer sur le front que lorsque les manifestations de leur constitution émotive se sont atténuées.

Quand il s'en trouve sur le front qui ont été renvoyés trop vite, leurs réactions émotives doivent être surveillées avec une attention particulière et jugées avec une particulière indulgence. Beaucoup de ces malades racontent que, pour résister à l'émotion d'un bombardement, ils doivent dépenser plus de volonté que par le passé ; quelques-uns, comme le soldat Dupuy, présentent de l'obtusion intellectuelle pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure toutes les fois qu'une torpille ou un obus éclatent à proximité. D'autres sont incapables de tenir sous un feu d'artillerie et se sauvent affolés.

Quand ces malades ont été traités dans des centres neuro-psychiatriques, ils peuvent être suivis d'une note qui renseigne leurs chefs sur leur état nerveux ou mental et les fait tout simplement renvoyer à l'arrière s'ils ne peuvent tenir sur le front, mais il arrive que le malade ayant été blessé en même temps que commotionné, les troubles neuro-psychiques et les troubles émotifs n'aient pas été notés dans le service de chirurgie où il a été traité. Alors il est envoyé devant un conseil de guerre pour désertion devant l'ennemi, et si son déséquilibre émotif est assez apparent pour être remarqué par son avocat et

ses juges, il paraît enfin, *pour la première fois*, devant un aliéniste.

Je viens d'examiner dans ces conditions le soldat Grillet qui a été blessé par un éclat d'obus il y a plusieurs mois et qui, transporté par le vent de l'éclatement, a été émotionné et commotionné en même temps que blessé. Après avoir été un bon soldat jusqu'à sa commotion, « un de ces soldats, dit l'enquête militaire, à qui l'on peut tout demander », il a été sujet à des crises de peur qui se sont manifestées avec une violence particulière depuis qu'il a été remis dans les tranchées. Il est prévenu aujourd'hui de désertion en présence de l'ennemi. Toutes les fois qu'il entend un obus, disent les témoins, « il se terre où il peut et tremble de tous ses membres ; il n'y a plus personne. Quand on l'a fait sortir de sa sape, il passe son temps à regarder autour de lui, pour savoir s'il ne va rien lui arriver sur la figure ; il n'a plus d'autre idée en tête. » Il présente par ailleurs tous les signes réflexes de la constitution émotive définie par Dupré.

L'histoire du soldat Knix est identique, puisque, commotionné et blessé en mars 1915 et revenu au régiment en juillet, il est devenu de plus en plus émotif, et a fini, malgré toute sa bonne volonté, par s'affoler comme Grillet en entendant le canon et à déserter comme lui en présence de l'ennemi. Il présente les mêmes signes de constitution émotive.

Il est à peine besoin de dire que, dans les cas de ce genre, je conclus à l'irresponsabilité complète. Ces hommes sont incapables de se défendre contre l'émotion qui les affole ; ils se rendent à la gendarmerie sans songer à profiter de leur désertion, et, pleins de regrets d'avoir fui, ils déclarent cependant qu'ils recommenceront infailliblement à la première occasion. Ce sont pour longtemps encore des infirmes du système nerveux ; ce n'est pas quelques années de prison que nous leur devons, mais des soins et du repos dont on ne songerait pas à contester l'utilité si leur infirmité provenait d'une blessure apparente.

***

Il serait d'un grand intérêt théorique pour la connaissance des faits et d'un égal intérêt pratique pour le pronostic de

savoir la part qui revient aux prédispositions héréditaires dans les désordres commotionnels et leurs séquelles.

J'ai questionné nos confus guéris ou convalescents sur leur hérédité, et, dans la mesure où on peut se fier à ces sortes d'enquêtes, je puis dire que je n'ai pas trouvé chez eux d'hérédité vésanique. Les maladies mentales se rencontrent sans doute chez leurs ascendants, mais pas plus que chez les ascendants de tous les normaux. Régis, qui a fait une enquête très minutieuse sur les prédispositions de confus par commotion, est arrivé à la même conclusion et il écrit : « La prédisposition observée chez les malades atteints de confusion mentale et d'onirisme hallucinatoire n'est pas la prédisposition vésanique. »

Mais s'il écarte la prédisposition vésanique, il admet une prédisposition émotive que l'émotion-commotion n'aurait fait qu'exagérer, et il ajoute : « Les individus chez lesquels sont survenues des psychoses de la bataille étaient presque tous, et avant tout, des prédisposés émotifs, des impressionnables, des nerveux, certains même des névropathes. Cette prédisposition particulière domine et éclaire, à mon avis, le mécanisme étiologique des psychoses de la bataille qui sont donc, essentiellement, des psychoses d'origine émotive. »

Il doit être bien difficile, en présence d'un commotionné convalescent, de savoir s'il avait une constitution émotive avant sa commotion quand on n'a affaire qu'à lui seul; mais Régis a pu interroger les familles en même temps que les malades, et, comme il s'est entouré certainement de toutes les garanties, nous n'avons qu'à enregistrer son affirmation.

D'autre part, comme un grand nombre des sujets qui ont été projetés à distance ou ensevelis par une explosion n'ont aucun accident morbide, on a bien le droit de penser que ceux qui présentent des accidents mentaux ou nerveux avaient, pour les troubles émotionnels et commotionnels, une prédisposition spéciale.

J'ai cherché à savoir, pour un obus qui éclate à proximité d'un groupe, combien de sujets font des accidents nerveux ou mentaux parmi ceux qui sont projetés ou ensevelis ; plusieurs médecins régimentaires m'ont dit que le pourcentage des sujets qui sont mentalement et nerveusement atteints est

assez faible, et que la plupart des sujets projetés ou ensevelis se relèvent indemnes, même quand ils ont perdu connaissance. L'un d'eux m'a indiqué le pourcentage forcément approximatif de 10 p. 100.

Dans l'impossibilité où j'étais d'établir moi-même des pourcentages de ce genre, je me suis fait indiquer, à l'hôpital G..., un certain nombre de blessés ayant été atteints par des obus éclatant à proximité et ayant été projetés ou ensevelis par le vent de l'éclatement. Le nombre de ces blessés qui présentaient des troubles neuro-psychiques était de 2 sur 24; c'est à peu de chose près le pourcentage qui m'avait été donné par mon confrère, et cette statistique, toute limitée qu'elle est, permet d'écarter tout à fait la légende un moment répandue que l'explosion qui blesse gravement ne provoque pas de symptômes commotionnels, comme si la blessure était une dérivation. Elle nous oblige, de plus, à admettre que le nombre des commotionnés reçus dans les centres de psychiatrie ne correspond pas tout à fait à la totalité des commotionnés de l'armée, puisque les grands blessés commotionnés ont été dirigés sur les services de chirurgie.

Quoi qu'il en soit de ces pourcentages, il semble bien qu'il y ait prédisposition puisqu'il y a sélection, mais encore est-il bon de faire remarquer que, pour un même éclatement, les ébranlements subis par le système nerveux peuvent être très différents suivant les positions occupées par les divers sujets, et que, rien ne nous garantissant l'égalité de ces ébranlements, nous ne pouvons pas conclure sans réserves de la diversité des réactions à une diversité parallèle des prédispositions.

A côté de la prédisposition émotive, Régis fait d'ailleurs place à ce qu'on pourrait appeler la prédisposition toxique [1], et c'est de ce côté-là qu'on trouvera vraisemblablement une des conditions profondes de la prédisposition des commotionnés, s'il est vrai que le syndrôme confusionnel qui, à certains égards, nous est apparu comme fondamental, traduit toujours une intoxication sous-jacente. La prédisposition reviendrait dans ce cas à une susceptibilité native ou acquise

1. Régis et Hesnard, *In op. laud.*, p. 800.

de la cellule cérébrale pour l'auto-intoxication qui résulte de l'émotion et de la secousse commotionnelle.

Pour ce qui concerne l'âge, Régis remarque que les hommes les plus exposés aux troubles commotionnels appartenaient à la réserve, et j'ai moi-même constaté, sur un total de 200 cas, que l'âge moyen des malades était de vingt-sept ans, le plus grand nombre d'entre eux ayant entre vingt-cinq et trente ans ; mais, comme le remarque Régis lui-même, on ne peut rien conclure de ces chiffres tant qu'on ne saura pas s'ils ne sont pas la conséquence de la prédominance numérique des réserves dans les forces engagées. Si l'âge moyen des blessés de notre secteur était le même que l'âge moyen de nos malades commotionnés, si les uns et les autres avaient entre vingt-cinq et trente ans, il faudrait bien se décider à ne pas attacher à l'âge une importance considérable. Or, d'après les recherches faites pour une fraction de notre secteur, l'âge moyen des blessés y aurait été de vingt-huit ans pendant la période même où je faisais la statistique des commotionnés.

***

On a beaucoup parlé de simulateurs dans les deux séances que la Société de neurologie leur a consacrées depuis la guerre.

Pierre Marie, qui en a vu un certain nombre dans son service de la Salpétrière, distingue parmi eux : 1° des simulateurs purs qui inventent de toutes pièces une hémiplégie, une monoplégie, une paraplégie ; 2° des simulateurs inconscients qui sont le plus souvent des névropathes, des émotifs, toujours des suggestionnés, et qui rentrent en somme dans la catégorie des pithiatiques ; 3° des exagérateurs qui surajoutent des troubles imaginaires à des troubles réels et sont encore des pithiatiques, victimes de la suggestion dont leur blessure a été le point de départ.

Le terme de simulateur me paraît un peu excessif pour les deux derniers groupes dont nous nous sommes déjà occupés quand nous avons parlé de pithiatiques, mais on ne saurait contester que ces inconscients et ces exagérateurs se ratta-

chent au groupe des simulateurs conscients par des transitions insensibles, et qu'il y ait souvent des difficultés à les en distinguer.

Jean Sicard, qui a consacré une étude très remarquable aux purs simulateurs, distingue très justement, parmi eux, deux catégories. Les premiers, qu'il appelle des simulateurs de création, sont des artistes qui cherchent à réaliser, à l'aide de leurs ressources exagératives, les attitudes motrices ou les troubles nerveux qu'ils estiment le plus susceptibles de retenir l'attention ou de provoquer la pitié : paralysies paradoxales, paralysies trémulantes, rythmies de la tête, éructations, tremblements, surdités, mutismes, etc... etc... Les autres, qu'il appelle simulateurs de fixation, ont été, au début, de vrais malades, de vrais névrosés, et ils mettent à profit leur expérience pour exploiter et perpétuer, le plus souvent sans les amplifier et quelquefois en les simplifiant, les troubles névrosiques dont ils ont été réellement atteints.

Voici par exemple une surdité qui a été produite par un ébranlement nerveux des cellules auditives au cours d'une commotion et qui s'est accompagnée d'un mutisme pithiatique ; la surdité s'améliore et la guérison se fait peu à peu, mais le futur simulateur, qui s'aperçoit de cette amélioration, s'applique à ne pas paraître en profiter ; il cristallise sa névrose et il la cristallise en la simplifiant : il était sourd-muet ; il décidera d'entendre, mais il restera muet.

Sicard qui a suivi et observé longuement, dans son service de Marseille, dix-sept sourds-muets de guerre et qui a trouvé parmi eux neuf simulateurs avérés, a fait une très bonne psychologie du sourd-muet simulateur.

Il remarque d'abord que la tâche est beaucoup plus facile, au moins au début, pour les fixateurs que pour les créateurs. Tandis que le créateur improvise, le fixateur se borne à répéter. Le premier est obligé brusquement, en pleine conscience, de choisir et d'apprendre un rôle difficile, ingrat, et de s'y confiner pendant des semaines sans s'y être préparé ; le second a fait connaissance, sans effort, avec le symptôme de surdi-mutité; il n'a qu'à l'imiter, à le retenir, en refusant la guérison.

Mais si la part d'initiative est différente, il semble bien que

les uns et les autres doivent dépenser la même énergie pour tenir leur rôle.

Le sort des sourds-muets simulateurs qui se savent observés est pitoyable, dit Sicard. Sans cesse sur le qui-vive, dans une surveillance d'eux-mêmes de tous les instants, ils vivent dans la crainte d'un geste surpris, d'un tournement de tête significatif, d'un tressaillement possible à un bruit insolite, d'une mimique trop expressive et surtout d'une rêvasserie à voix haute ; ils s'isolent, prolongent leur séjour au lit et, fuyant les yeux, le regard fixe, ils s'immobilisent dans une attitude souvent immuable, parfois variée, de gestes stéréotypés. La répétition du même mouvement, le jeu de la tête en avant, le clignement des paupières, le tic du peaucier, le mâchonnement des lèvres, sont autant de subterfuges qu'ils mettent en œuvre, non seulement pour se façonner un masque, mais pour tromper leurs longues épreuves et se retremper dans une énergie nouvelle [1].

Chez quelques-uns, cette contrainte permanente qu'ils exercent sur eux-mêmes finit par les isoler si bien du monde extérieur qu'à certains moments les bruits du dehors ne leur parviennent plus que sous la forme d'une excitation auditive qu'ils n'essaient même pas de comprendre. Il y a une sorte de barrage de la sensibilité et de la volonté.

Et cet état, comme le précédent, ne va pas sans angoisse, car le malade qui joue son rôle avec continuité finit par avoir la phobie d'en être la victime. « L'un d'eux, écrit Sicard, fort intelligent, qui *pendant sept mois* n'a pas laissé échapper une parole en public, me disait, après l'aveu, qu'à certains moments, il avait la hantise d'être privé véritablement de la parole et même, fait paradoxal, de l'ouïe, et que, terrorisé à cette idée, il se rendait le soir dans les couloirs obscurs de l'hôpital pour murmurer des chiffres ou se rappeler à lui-même quelques mots [2]. »

Je ne crois pas avoir rencontré dans la n^e armée un seul simulateur qui ait créé, de toutes pièces, les accidents nerveux dont il se plaignait ; je n'en ai pas rencontré non plus qui ait imité les accidents nerveux d'un véritable malade, et d'une façon plus générale, je n'ai jamais constaté dans la n^e armée des accidents nerveux d'aucune espèce où la contagion ait

1. *In op. laud.*, p. 13.
2. *In op. laud.*, p. 12.

paru jouer un rôle. Je pourrais écrire comme Sicard et dans les mêmes termes :

> Un fait curieux à noter est que malgré leur rapprochement dans un pavillon commun, faute de locaux disponibles pour un isolement plus strict, aucun de ces psychopathes, réel ou simulateur, n'a surajouté à sa névrose la névrose de son voisin. Chacun d'eux a fixé sa réaction, névropathique ou de simulation, individuellement, d'une façon autonome, sans que celle-ci se déformât, se rétrécît ou s'amplifiât par des emprunts.

En revanche, j'ai eu affaire à quelques fixateurs, mais je tiens à insister sur ce fait que ces fixateurs revenaient presque tous de l'intérieur où ils avaient séjourné dans beaucoup d'hôpitaux, qu'ils n'avaient jamais été traités pour la plupart dans les services psychiatriques de la *n*e armée, et que nos propres malades ont eu bien rarement l'occasion de fixer des accidents dont une thérapeutique active les débarrassait presque toujours avant qu'ils nous aient quittés.

Je n'ai vu aucun sourd, aucun muet, aucun sourd-muet qui ait fait de la fixation ; tout au plus ai-je suspecté un sourd-muet qui, ayant cessé d'être muet à la suite de suggestions verbales appuyées d'excitations électriques, parut garder sa surdité pour jouir quelques jours de plus des douceurs, bien relatives, de l'hôpital. Il s'est mis à entendre dès qu'il a su que les malades guéris obtenaient sept jours de permission avant de retourner au front.

Quelques fixateurs, à la suite de sciatiques guéries ou de traumatismes anciens de la jambe, se tenaient debout et marchaient dans une sorte d'attitude hanchée qui faisait reposer le poids du corps sur la jambe saine, tandis que l'autre jambe fléchie reposait à peine sur le sol par la pointe des pieds et « frottait le parquet » pendant la marche. Comme ils ne présentaient par ailleurs aucun trouble de la sensibilité, aucun trouble des réflexes, aucune contracture et qu'ils pouvaient abandonner leur attitude quand on tirait sur les deux talons pour les replacer sur le même plan, on ne peut guère expliquer cette attitude que par une sorte d'habitude; c'est ainsi que l'explique Henry Meige, et j'ai de bonnes raisons de penser que dans plusieurs cas la volonté

est intervenue plus que l'autosuggestion pour entretenir cette attitude[1].

Je citerai, parmi ces fixateurs, le malade Lapierre qui errait dans les hôpitaux depuis treize mois et qui a guéri devant l'offre d'une situation rémunérée dans une industrie militaire qui lui a été faite par un protecteur. Je le soupçonnais depuis longtemps de nous tromper et je cherchais une occasion de le surprendre. Cette offre me l'a donnée. Je la lui ai transmise en lui disant que les malades ne pouvaient être utilisés dans l'industrie tant qu'ils étaient malades et qu'avant de le laisser sortir nous exigions une guérison pour laquelle nous lui donnions quatre jours de délai. Il a guéri en trois jours, et n'a pas obtenu d'ailleurs la situation qu'il espérait.

Je sais bien qu'on pourrait toujours objecter à des expériences de ce genre qu'un homme qui guérit devant la promesse d'une permission ou d'une place n'est pas nécessairement un simulateur et qu'il a pu être suggestionné par le désir de guérir qu'on lui a inspiré; mais il faut reconnaître cependant que ces guérisons sont bien faites pour inspirer des soupçons et fortifier les doutes, lorsqu'on en a.

Chez d'autres sujets, c'est le tremblement qui a été simulé, après avoir été réel, chez d'autres la parésie des jambes, chez d'autres la plicature du tronc. J'en ai compté en tout une douzaine.

Sicard ne paraît pas avoir eu l'occasion d'observer des sujets qui simulent les maladies mentales. J'en ai rencontré dix, de janvier en mars 1915, et tous des simulateurs de création qui simulaient assez médiocrement.

L'un d'eux mettait dans ses actes et ses paroles une incohérence outrée, criant, chantant, imitant des cris d'animaux, sautant autour de la pièce et désireux d'utiliser, par tous les moyens possibles, les symptômes qu'il croyait ingénument être ceux de la folie. Un autre, plus prudent, croyait nous donner le change en répondant à toutes les questions de la même façon : « Comment t'appelles-tu? — Treize ans. — D'où viens-tu? — Treize ans. — Depuis quand es-tu mobilisé? — Treize ans. » Et il prenait l'air bête à plaisir. Quelques créateurs

1. Société de neurologie, 7 octobre 1915.

plus habiles s'aidaient de leur expérience et simulaient les troubles mentaux qu'ils avaient eu l'occasion d'observer ou dont ils avaient au moins entendu parler. C'est ainsi que j'ai vu simuler assez habilement un accès de mélancolie, plus maladroitement un délire alcoolique hallucinatoire et une amnésie globale. Par contre, je n'ai trouvé aucun simulateur de fixation qui gardât volontairement l'apparence de l'aliénation mentale, à moins qu'on n'appelle simulateurs tous les convalescents qui s'attardent dans leur inertie et qu'il faut secouer pour les en tirer. Apparemment, le fait de prolonger volontairement l'aliénation mentale, nécessairement jugée comme telle, explique un dédoublement, une maîtrise de soi, un sens critique dont les aliénés ne sont pas capables, même quand ils vont vers le mieux, et si la simulation de fixation se produit parfois chez eux, ce n'est vraisemblablement qu'à l'égard de troubles partiels comme l'amnésie, qui peuvent coexister avec l'intégrité de l'intelligence.

Les signes auxquels on peut reconnaître la simulation des maladies mentales n'ont rien de décisif, mais ils sont utiles à connaître, car on en peut tirer une sorte de certitude morale.

Régis a très justement insisté sur la puérilité et l'incohérence du tableau clinique. « Imbus, dit-il, de cette opinion vulgaire que tous les actes des fous sont extravagants, que tous leurs discours sont insensés, les gens qui empruntent le masque de la folie se livrent à des gesticulations immodérées, à des actions ridicules, à des divagations incohérentes. Aux questions qu'on leur adresse ils font invariablement des réponses niaises et absurdes, sans suite et sans lien, dans lesquelles ils prennent le contre-pied de ce qu'on leur demande, si bien qu'au lieu de l'image et du tableau de la folie, ils n'en donnent que le travestissement burlesque et la grossière parodie [1]. »

Nos deux premiers simulateurs correspondent assez bien à cette description et, pour des raisons assez différentes, ils ont été suspects dès le premier abord.

D'autre part, quand le tableau clinique est exact pour les symptômes mentaux, comme c'était le cas pour notre mélancolique, le simulateur ne peut y joindre un certain nombre de

1. *In op. laud.*, p. 940.

symptômés physiques impossibles à simuler, tels que les troubles de la circulation et de la respiration, l'hypertonicité ou l'hypotonicité musculaire, l'insomnie, et c'était le cas de notre déprimé qui n'avait ni ralentissement du pouls, ni ralentissement de la respiration, ni pâleur, etc...

Le fait, encore signalé par Régis, que le véritable aliéné est porté à dissimuler sa folie, tandis que le simulateur tend à l'étaler, est intéressant à connaître et peut, comme les précédents, contribuer beaucoup à éveiller et à fortifier des soupçons. Notre alcoolique, outre qu'il n'avait aucun symptôme physique de l'affection qu'il simulait mettait dans la description de ses hallucinations une hâte et une richesse qui l'ont perdu.

Enfin, le regard du simulateur, très bien étudié par A. Laurent, est un signe qu'il ne faut pas négliger. « Ce regard, dit Laurent, est furtif, mobile, sournois. Le simulateur de la manie ne saurait donner à son regard l'expression égarée et excitée qui appartient au maniaque ; le simulateur de la démence ne saurait lui donner davantage l'expression indifférente et affaissée. Très peu savent, au milieu d'un délire factice, dissimuler l'attention qu'ils portent aux propros et aux gestes des médecins dont ils veulent faire leurs dupes. »

On doit ajouter, toutefois, que la plupart de ces signes sont d'autant moins marqués que le simulateur est plus intelligent, et que, dans bien des cas, on ne peut découvrir la simulation que par une observation prolongée, de fréquents interrogatoires, une surveillance invisible et des pièges dont l'invention dépend de l'imagination de l'observateur. La découverte de la simulation devient alors une sorte de chasse où le chasseur peut être plus ou moins heureux.

Vis-à-vis des sujets qui simulent des accidents nerveux, il est difficile de se servir des mêmes critères, car les solécismes cliniques si précieux pour dépister la simulation mentale peuvent être ici le fait d'hystériques très sincères, et nous avons exclu ces malades des simulateurs.

L'insistance d'un malade à mettre en avant son accident, paralysie ou surdité, à le manifester, à l'exagérer ou à le prolonger en temps utile, peut bien nous donner de graves soupçons, mais sans trahir le simulateur autant qu'il serait nécessaire.

Pour arriver à la certitude avec ses sourds-muets, Jean Sicard cherche l'aveu. Il suspecte par principe tout sujet qui, sans aucune lésion nerveuse, auditive ou laryngée, fait pendant plusieurs mois de la surdi-mutité, et il le soumet à des expériences très simples ayant pour but de prouver qu'il entend ou qu'il peut faire fonctionner ses cordes vocales. On tire un pistolet derrière lui, à deux mètres de distance, et on observe soit les variations du rythme cardiaque, soit les sursauts de sa plume si on l'a prié d'écrire ; on tire le pistolet devant lui, après l'avoir prévenu, et on regarde si le sujet cligne de la paupière au moment où il doit percevoir le bruit ; on lui fait respirer des vapeurs de soufre pour le faire tousser et on observe la sonorité de la toux, etc., etc.

Après ces expériences, on emploie, pour obtenir l'aveu, soit la méthode douce qui consiste à faire appel aux bons sentiments du simulateur après lui avoir démontré qu'il est pris, soit la méthode forte qui consiste à le menacer du conseil de guerre.

En employant ces deux méthodes, Sicard a trouvé neuf simulateurs sur dix-sept cas observés et suivis dans ses services pendant les mois de juillet, d'août et de septembre 1915.

On ne saurait contester à J. Sicard ni les résultats heureux qu'il a obtenus, ni l'intérêt psychologique de sa belle étude, et cependant d'autres cliniciens pensent qu'il n'est pas toujours utile de chercher avec les simulateurs une solution aussi nette et de les presser jusqu'à l'aveu.

En fait, devant la plupart des cas de simulation, nous nous trouvons pris dans l'alternative suivante : où nous faire une conviction d'après les critères indiqués, ou obtenir l'aveu du simulateur. Quand nous nous faisons une conviction sans son aveu, nous avons rarement une certitude absolue, et, à moins d'avoir surpris le muet en flagrant délit de parole, le paraplégique en flagrant délit de marche et le sourd en flagrant délit d'audition, nous n'osons proposer de sanctions. Quand nous obtenons l'aveu, c'est d'ordinaire que nous nous sommes faits confesseurs, que nous avons cessé d'être l'inquisiteur et le juge, et nous sommes également paralysés pour les sanctions. Aussi, devant ces difficultés, a-t-on le droit de se demander s'il ne vaut pas mieux, dans certains cas, se

désintéresser de l'aveu et de la certitude, et se borner à faire disparaître l'accident par tous les moyens dont on dispose. « Ce qui doit nous préoccuper, écrit à ce propos J. Babinski, ce n'est pas de déterminer le degré de sincérité des sujets atteints des désordres en question mais bien de faire disparaître ces désordres le plus tôt possible. »

A ne pas mettre en question la sincérité du sujet, on peut lui sembler un peu naïf, mais qu'importe cette naïveté apparente, si par le traitement on a le dernier mot. On a ainsi l'avantage de ne pas heurter et fixer dans sa simulation le simulateur qui, persuadé qu'il peut guérir sans avoir l'air d'un malhonnête homme, prend d'autant plus volontiers la porte qu'on lui ouvre qu'on a soin de l'y pousser avec plus de vigueur par le traitement. Du jour, au contraire, où on lui a laissé voir qu'on le tient pour un simulateur, on doit engager avec lui une lutte sans merci où sa réputation fait partie de l'enjeu et dont le résultat est, partant, beaucoup plus douteux et toujours plus lointain.

Je pense qu'il convient d'employer, suivant les cas et suivant les individus, les deux méthodes. Avec les simulateurs cyniques, bien décidés à ne pas guérir, malgré tous les traitements et toutes les disciplines, il n'y a aucun inconvénient à démasquer la supercherie, à convaincre le sujet de mensonge. Avec les autres et notamment avec les prolongateurs, les fixateurs qui ne s'avouent pas toujours très clairement à eux-mêmes leur supercherie, j'ai accepté souvent de paraître dupe, pourvu qu'ils guérissent. Quelquefois, après guérison, j'ai cessé de feindre et j'ai dit des paroles énergiques et précises, mais la plupart du temps, j'ai laissé subsister dans l'âme du pseudo-malade la conviction qu'il m'avait roulé et qu'il n'avait pas déchu dans mon opinion. C'est un précieux soutien pour rester honnête que l'illusion de n'avoir pas diminué son crédit.

***

Si nous comprenons les simulations ou du moins certaines simulations parmi les séquelles des commotions, nous pouvons résumer la pathologie du commotionné en disant qu'on peut rencontrer chez lui six espèces de troubles :

1° Des blessures produites directement ou indirectement par les projectiles ;

2° Des blessures internes, des lésions précises, produites dans le système nerveux ou les organes des sens par le vent de l'éclatement, par la compression et la décompression de l'air ou par les ondes explosives, et se traduisant par des désordres sensitifs ou moteurs ;

3° Des troubles toxiques, mal définis, se traduisant par de la confusion mentale et de l'amnésie ;

4° Des troubles émotionnels se traduisant psychiquement par de l'angoisse, de l'émotivité et physiquement par des tressaillements, des tremblements, etc. ;

5° Des troubles pithiatiques, se traduisant par des accidents divers de la motricité volontaire ou de la sensibilité ;

6° Des troubles simulés.

Les lésions externes relèvent de la chirurgie et ne nous ont pas arrêtés.

Les lésions internes, hématomyélies, hémorragies méningées, hémorragies cérébrales, ébranlements cellulaires, relèvent de la neurologie et elles nous permettent d'expliquer un certain nombre d'accidents qu'on se pressait un peu trop autrefois d'attribuer à l'hystérie ; mais ces lésions peuvent se compliquer d'accidents pithiatiques surajoutés qui les complètent et les étendent et, même quand elles sont très passagères, certains des accidents qu'elles ont provoqués peuvent leur survivre sous forme pithiatique.

Les troubles toxiques relèvent de la chimie biologique par leur nature ; bien que nous les connaissions très mal, nous avons toute raison de penser que ces troubles conditionnent la confusion et nous avons fait de la confusion mentale et de la docilité qui la caractérise une condition presque constante du pithiatisme de nos commotionnés. Comme les lésions précédentes, les troubles toxiques peuvent se survivre sous forme pithiatique ; c'est à notre avis le cas pour certaines formes de l'amnésie.

Les troubles émotionnels, quand ils disparaissent comme tels, peuvent se survivre comme troubles pithiatiques. Les troubles pithiatiques sont des troubles d'origine suggestive et

surtout autosuggestive qui se réalisent en accidents sensitifs ou moteurs; mais, comme nous l'avons indiqué, l'autosuggestion prend le plus souvent sa matière dans des troubles réels qu'elle fixe.

Les troubles simulés peuvent se produire comme séquelles de tous les accidents pithiatiques et de tous les accidents organiques qui peuvent être reproduits par la volonté.

Bien qu'il soit souvent difficile de dire avec précision à quel moment un trouble cesse d'être réel pour devenir pithiatique ou simulé et ce qui revient à la simulation, au pithiatisme et à la réalité organique ou mentale dans un accident donné, on peut tenter de sérier les troubles commotionnels d'après leur ordre d'apparition et admettre qu'ils se succèdent ainsi :

1° Émotion et commotion, avec leurs conséquences organiques ;
2° Confusion (avec ses caractéristiques intellectuelles et affectives);
3° Autosuggestion ;
4° Prolongation ;
5° Simulation.

C'est à peu de chose près, c'est-à-dire avec le stade confusionnel en sus, l'évolution indiquée par Dupré. « Cette évolution, dit-il, bien démontrée chez les accidentés du travail, se retrouve chez les accidentés de la guerre. » Il est bon d'ajouter cependant qu'un très petit nombre de nos commotionnés en ont parcouru tous les stades et que le nombre des simulateurs, notamment, a été très faible.

D'autre part, les simulateurs qui ne sont ni percés à jour, ni débarrassés de leurs accidents par une thérapeutique sévère arriveront certainement, comme le font beaucoup d'accidentés du travail, a un stade ultime qui est celui de la revendication. Après avoir simulé un accident nerveux pour ne pas retourner au front, ils le simuleront pour s'en faire des rentes et ils constituent, dès aujourd'hui, pour l'après-guerre, une bonne réserve de procès.

D[r] G. DUMAS
Médecin-expert pour la psychiatrie
au Quartier Général d'une armée.

DAVID LLOYD GEORGE
SIR EDWARD CARSON
LORD NORTHCLIFFE

Il y a quelques années, cette petite devinette courait à travers l'Angleterre : « Quelle différence y a-t-il entre un accident et une calamité? » disait-on alors. Réponse : « Un accident, c'est si Lloyd George tombait à l'eau ; une calamité, si quelqu'un l'en retirait. »

Aujourd'hui, si M. Lloyd George tombait à l'eau, les Anglais s'y jetteraient tous pour l'en retirer. Jamais homme d'État en une crise aussi tragique ne s'est imposé à l'admiration et à l'estime universelles par un ensemble de qualités plus rares. Il possède à la fois l'intelligence nette et subtile, le sens des réalités de l'homme d'affaires et l'âme ardente aux envolées prophétiques du barde et de l'apôtre. Il unit les nerfs et la sensibilité du Celte à la ténacité inébranlable de l'Anglo-Saxon, fondant ainsi, par une rencontre unique, les deux caractères d'une nation qui produisit les plus grands commerçants du monde et les plus idéalistes des poètes. Mais c'est encoreet surtout une conscience : peut-être trouverons-nous là le secret profond du pouvoir magnétique qu'il exerce. Né avec ces qualités d'intuition et de rayonnement qui conquièrent la foule, il sut résister à la tentation de devenir son

idole. Toute sa carrière témoigne d'une sincérité rigide. Sorti du peuple, il ne cessa de combattre pour le peuple, réclamant pour lui des droits qui parurent excessifs et déchaînèrent contre lui la colère des riches et des puissants. C'est à ces mêmes travailleurs qu'il parle aujourd'hui de devoirs.

De toutes les classes d'ailleurs il exige les plus lourds sacrifices et toutes, d'un accord entier, reconnaissent maintenant comme leur chef celui qui dédaigna toujours la popularité. Personne désormais n'oserait s'attaquer au *little man of Wales*, comme on appelle affectueusement ce grand homme. De l'aveu de tous, il est indispensable, il est *the man for the job*...

Je ne me souviens pas sans émotion du soir où j'attendais à la porte du cabinet de M. Lloyd George. C'était dans cette maison historique de *Downing Street* sur laquelle l'Europe fixe des yeux d'espoir, l'Allemagne des yeux de haine. Une simplicité presque austère ; point de laquais poudrés ni d'huissiers à chaîne, point de tapage ni d'apparat ; une pièce sommairement meublée où travaille le secrétaire de M. Lloyd George, jeune membre du Parlement à l'allure tranquille, à l'œil sagace. Dans des boîtes carrées très vénérables, recouvertes de cuir rouge usé, il classe les documents d'État que la Présidence du Conseil expédie chaque jour dans les divers *departments*. Une d'elles porte en lettres d'or : *Le Roi*, une autre : *Le Premier Lord de l'Amirauté*. Le téléphone sonne sans trêve, les télégrammes affluent, mais il n'y a ni hâte, ni confusion. C'est très ordonné, très silencieux, très *business*. Une maison de commerce sur laquelle repose l'affaire la plus colossale de tous les mondes et de tous les temps.

Voici qu'une porte s'ouvre. J'aperçois vaguement une salle immense, à peine éclairée, une longue table verte où s'alignent en file des buvards roses, la salle du Conseil des Ministres sans doute. Mais je ne vois plus, je ne veux plus voir que M. Lloyd George assis là-bas devant la table, la tête inclinée sous une lampe. Comme il apparaît d'abord fragile pour une tâche si gigantesque ! Par sa stature, la souplesse de ses attitudes, la mobilité de son expression, par sa voix chantante et changeante, c'est bien un Celte, un fils de notre race. Le visage semble tout en finesse, spiritualisé par les cheveux en auréole qui jettent un reflet d'argent sur le front élargi. Quand la

bouche ne sourit pas, elle prend un pli ferme, d'une énergie qui pourrait être dure. Mais tous les traits s'effacent devant le regard. Regard infiniment clair et direct sous les sourcils rapprochés par l'effort de la pensée, regard où brillent tour à tour, en nuances multiples et fondues, la lumière tendre et mélancolique d'une bonté lucide, l'étincelle de l'humour, la flamme brûlante la plus intense et la plus noble; regard enfin qui sait écouter, et avec quelle sympathie attentive et inspiratrice! Chacun sous un tel chef doit donner le meilleur de lui-même.

Je savais que M. Lloyd George venait de perdre, quelques heures plus tôt, l'oncle qui l'avait adopté orphelin, élevé au prix des plus durs sacrifices, qu'il aimait autant et plus qu'un père et avec lequel il échangeait une lettre quotidienne. Pourtant ni les soucis publics de la plus lourde responsabilité, ni la douleur de ce deuil privé ne venaient altérer l'expression de puissante sérénité qui se dégage de cette physionomie unique...

Est-ce un hasard heureux? Existe-t-il au contraire une volonté mystérieuse qui, pour les heures de grande crise, fait surgir et façonne l'homme exceptionnel? Mais si l'on étudie la vie de David Lloyd George, à la fois conte moral et conte bleu, on est frappé de voir que toutes les circonstances de cette vie ont contribué à former la force intérieure si profonde et si équilibrée qui élève — et à quelle hauteur! — ce grand homme politique au-dessus des politiciens.

Quelques épisodes ont déjà leur légende. Petit-fils de fermiers gallois, tenant par toutes ses fibres à cette terre de guerriers et de bardes, fils d'un professeur affiné, mais malchanceux et maladif, il n'avait guère plus de deux ans — il y a un demi-siècle — quand son père revint mourir au pays natal. On assure pourtant que lorsqu'on vendit aux enchères publiques le mobilier de la modeste ferme, le petit David proposa à sa sœur d'élever un barrage à la porte et d'en défendre l'accès. Anecdote douteuse? Qu'importe, si elle est symbolique... C'est dans cette expérience précoce du malheur immérité que l'orphelin puisa sa haine violente de l'injustice, son amour des humbles, son esprit de révolte contre les privilèges et les préjugés établis.

Il grandit dans le village de Llanys Tumdwy, non loin de la

ville de Carnarvon qu'il représente au Parlement, site d'une vivifiante âpreté, entre la mer sauvage et les forêts courbées par le vent du large. La nature elle-même se plut à durcir l'acier de cette énergie. C'est là que l'adolescent prit goût à la tempête.

Sa mère, dont il a dit lui-même qu'elle était « bonne, aimable, courageuse, ne se plaignant jamais, ne parlant jamais de ses luttes », était venue se réfugier avec ses enfants auprès d'un frère aîné qui tenait une échoppe de cordonnier. Tous deux travaillaient avec vaillance pour élever ce petit monde. Ce n'était pas la misère, — il n'y a pas de misère à la campagne —, mais il fallait compter, économiser.

« Nous mangions rarement de la viande fraîche, a écrit M. Lloyd George, et je me souviens que notre plus grand luxe était la moitié d'un œuf chaque dimanche. » Bien des fois, au moment du rationnement, j'ai entendu cette phrase : « Plaignons-nous donc ! Notre Premier a été élevé avec un demi-œuf par semaine... Voyez où ça l'a mené ! »

Mais le cordonnier Richard Lloyd n'était pas seulement une grande âme, c'était un caractère d'une originalité savoureuse et puissante. Il appartenait à une de ces sectes presbytériennes qui, ennemies de l'Église établie et de ses riches ministres « aux mains ruisselantes de la graisse du sacrilège », ont su garder pur de tout alliage l'esprit même du Christ des simples et des pauvres. Elles n'ont point de pasteurs. C'est à la source même qu'elles puisent et se désaltèrent. Le cordonnier, aux réunions du dimanche, commentait le texte divin ; et il exerçait un tel ascendant sur le village qu'on se réunissait souvent autour de lui pour discuter les nouvelles et les événements du jour. Il les jugeait et les résumait avec son rude bon sens, sa conscience intransigeante et son talent inné pour la parole, — car les Gallois naissent orateurs comme ils naissent musiciens.

Le petit David, sérieux et passionné, assistait aux séances de ce parlement rustique. Bientôt il risqua quelques remarques ; puis, écouté avec faveur, il se lança dans des improvisations fougueuses, essayant ses ailes.

L'échoppe de son oncle fut sa première école d'éloquence, et bien davantage encore : une école d'honnêteté stricte, de recti-

tude intellectuelle et morale que le contact du monde et les conseils de l'ambition ne purent jamais entamer. Je ne sais si M. Lloyd George a conservé la foi de son enfance; mais de l'empreinte dont elle fut marquée, il garda ce mysticism brûlant qui se mêle si étrangement chez lui au réalisme le plus aigu et lui inspire, avec le sentiment de la fugacité de la vie, je ne sais quel dédain pour ses joies et ses victoires passagères...

L'enfant travaillait avec ardeur d'abord à l'école du village, puis tout seul ou plutôt en compagnie de son oncle qui s'efforçait de l'accompagner dans ce voyage de la science et se penchait avec une touchante application sur les livres toujours plus ardus. C'est ainsi qu'ils apprirent le français, à l'aide d'une vieille grammaire et d'un dictionnaire aux feuillets dépareillés, et se prirent ensemble d'un goût fervent pour notre âme et notre culture.

Mais il manquait encore au petit puritain l'expérience des hommes et du monde. La carrière qu'il choisit allait justement les lui fournir. A seize ans, il passait ses premiers examens de droit, devenait clerc chez un avoué, puis quelques années plus tard *solicitor* à Criccieth. C'est là qu'il s'initia aux détails pratiques des affaires, aux conflits des intérêts, à la complexité des caractères : rien ne vaut une étude d'avoué, un cabinet d'avocat — un solicitor est à la fois l'un et l'autre — comme champ d'observation où viennent échouer et palpiter toutes les passions humaines.

Déjà il s'intéressait à la politique et parlait avec succès dans les réunions et les meetings, insufflant sa jeunesse ardente dans le nouveau parti national gallois qui allait s'opposer au vieux parti assoupi et repu des squires et des ministres anglicans. Mais peut-être serait-il resté grand homme de province sans une affaire qui le consacra et où il mit toute sa haine de non-conformiste pour l'Église reconnue : un carrier, membre d'une communauté dissidente, ayant demandé à reposer près de sa fille dans le cimetière de la paroisse, le pasteur refusa de l'y enterrer. Le jeune solicitor à la tête d'une foule irritée fit abattre le mur du cimetière; il s'en suivit un long procès qui excita par toute l'Angleterre un intérêt immense. C'est par cette brèche que M. Lloyd George entra dans la célébrité.

Entre temps, il s'était marié, il avait fondé la famille où il

devait trouver ses plus grandes, ses uniques joies. Car il a l'horreur du monde et c'est encore là une des causes de sa fière indépendance. « Pourvu que ces lords et ces belles duchesses ne nous prennent pas notre Lloyd George ! » disait devant moi un ouvrier anglais. Nulle crainte à ce sujet. Le Premier a su résister aux invitations les plus flatteuses des snobs de l'aristocratie. Mais il aime à s'entourer d'amis; et il en a beaucoup. Chose étrange : lui qui compte tant d'adversaires politiques n'a pas un ennemi privé. Impitoyable à la tribune, il est dans la vie ordinaire le plus doux, le plus aimable, le plus modeste des hommes. Il est même timide. Il ignore l'art de congédier un visiteur importun. Et dehors, au restaurant, qu'on le regarde ou qu'on l'observe, il s'énerve et perd contenance.

Un de ses familiers, M. T.-P. O'Connor, qui a publié sur « le réel Lloyd George » quelques pages de pénétrants souvenirs, conte de touchantes scènes de famille où il le montre assis sur un divan, un bras autour de la taille de chacune de ses filles. « J'ose à peine rappeler, ajoute-t-il, l'agonie de souffrances par lesquelles Lloyd George passa quand il perdit une autre de ses filles... Une plus grande égalité de caractère, une patience inaccoutumée et le mysticisme de son être intérieur sont peut-être parmi les conséquences de cette grande douleur. »

C'est au milieu des siens — il a deux fils et deux filles — qu'il se repose et se détend. Et il est alors d'une gaîté presque enfantine. Il se plaît parfois à chanter des refrains de music-hall, et plus ils sont absurdes, plus il est ravi. Il aime aussi le cinéma qui l'amuse par sa psychologie rudimentaire; il aime le théâtre dont son enfance austère et son existence de travailleur l'avaient sevré. Invité à un souper de première avec sa femme, il lui disait, en rentrant à pied, aux premières lueurs du matin : « Aurions-nous jamais pensé, il y a dix ans, que nous irions à un souper de théâtre et que nous pourrions nous y amuser? »

Après tant de luttes et d'expériences, il garde la fraîcheur d'âme d'un petit villageois. Mais il n'est jamais si heureux que dans sa maison de Criccieth où se sont écoulés ses meilleurs jours, au sein de cet âpre paysage qui le marqua, entouré de tout ce qui est gallois, parlant cette langue qui lui valut ses

plus chers succès oratoires, parmi des gens qu'il comprend jusqu'au tréfond de l'âme, et qui le comprennent. S'il donne généreusement à la grande patrie toute son intelligence et toute son énergie, c'est à la petite qu'il réserve sa plus tendre piété...

Elle l'envoyait à la Chambre des Communes en 1890. Il avait vingt-sept ans. Jeune provincial un peu gauche, habitué à la chaude et enthousiaste familiarité des réunions galloises, il se trouvait dépaysé dans cette atmosphère courtoise mais froidement distante, prosaïque et guindée. En réalité, ce fut pendant ces premières années, écoutant, observant, s'instruisant, qu'il fit son apprentissage de parlementaire. Il allait devenir un des plus habiles tacticiens de la Chambre. Nul ne possède aussi bien que lui la prescience des courants qui entraînent ou divisent une assemblée, nul ne sait mieux deviner l'opinion ambiante et, suivant l'occasion, s'y conformer ou la dominer. Cette sagacité stratégique, cette souplesse celte qu'on lui a parfois reprochées, constituent une de ses forces.

Donc le député de Carnarvon attendait et se taisait ; il se ramassait pour mieux bondir. C'est l'Église galloise, la lutte des non-conformistes contre les ministres patentés et rentés qui, une fois de plus, devint son tremplin. Passant des détails les plus ardus à des appels d'une éloquence imagée qui semblait emprunter à la Bible son langage prophétique, allant jusqu'à menacer le ministère d'une crise de Cabinet, cet inconnu de la veille tint la Chambre plusieurs semaines étonnée, rétive, puis subjuguée. De haute lutte, sa place était conquise.

Il était président du *Board of Trade* quelques années plus tard et s'y distinguait par de rares qualités d'organisateur, quand survint la crise morale la plus tragique de sa vie. Il se trouvait en mission aux États-Unis lorsque éclata la guerre Sud-Africaine. Dès son retour, à l'heure la plus sombre, à l'heure des revers, il osa s'en déclarer l'adversaire absolu. Tout son avenir était en jeu. Sa carrière politique allait sans doute y sombrer. Il pouvait être brisé. Peu importe, sa conscience avait parlé. Et non seulement sa conscience, mais son jugement.

Il hésite longtemps, paraît-il, avant de prendre un parti ;

il en pèse tous les risques, en prévoit toutes les conséquences. Il éprouve les angoisses et les faiblesses qui traversèrent la nuit du Jardin des Oliviers. Mais quand il a décidé, sa sérénité reparaît et rien désormais ne peut l'ébranler ni l'abattre. C'est ainsi qu'il entra avec une audace effrayante et paisible dans cette aventure inouïe.

Il tint tête plusieurs heures à une Chambre humiliée par sa violence agressive et sceptique, d'abord glaciale, puis furibonde ; spectacle dont ses amis ne se souviennent pas sans terreur. Il parcourut ensuite l'Angleterre, organisant des meetings, s'efforçant de parler parmi les cris et les insultes d'auditoires soulevés de rage. Jusque dans la rue, on l'injuriait, on le frappait. Sa vie était en danger. A Birmingham, il ne put échapper à une foule immense prête à le lyncher qu'en empruntant la capote d'un policeman. Jamais homme n'avait avec tant de calme jeté pareil défi à l'opinion : le calme d'une âme en paix avec elle-même. Du même coup il avait mesuré sa force ; il avait respiré le souffle enivrant de la tempête. Il allait désormais y vivre, pour l'orgueil de la vaincre.

L'Angleterre sait admirer le courage des convictions désintéressées. Réélu avec une immense majorité, M. Lloyd George se trouvait en 1906 dans le Cabinet libéral de M. Asquith dont le programme hardi de réformes politiques et sociales succédait au rêve impérialiste de Joseph Chamberlain. Ce furent des années d'activité formidable, de luttes acharnées. Le jeune puritain de naguère, mué en homme d'État, n'avait rien oublié des rudes leçons de démocratie entendues dans l'échoppe du savetier son oncle. Avec une fougue véhémente et presque religieuse, il courut à l'assaut de tous les abus, traditions surannées, privilèges de la naissance et de la fortune. Il parlait des impôts nouveaux qui devaient s'abattre sur les classes possédantes, il dénonçait le monopole de la terre, cause du dépeuplement des campagnes, avec les accents inspirés d'un prophète. Bientôt l'Angleterre ébranlée fut partagée en deux camps ; il n'existait plus au monde qu'une question : « Se rangeait-on pour ou contre le budget de M. Lloyd George ? » Pour le peuple, il devenait une idole, pour les classes supérieures la bête de l'Apocalypse.

Le tumulte de cet orage perpétuel empêcha-t-il cet esprit sagace de discerner la tempête autrement terrible qui déjà grondait à l'horizon? Absorbé par la guerre sociale, oublia-t-il la guerre tout court?

Certes, il était avant tout pacifiste, antimilitariste ; dans l'attitude de ceux qu'on appelait les *war-mongers*, les semeurs de panique, il croyait voir, non sans raison, une manœuvre alarmiste des conservateurs désireux d'arrêter la marche du progrès. Pourtant pendant la crise d'Agadir, lorsque le péril sembla se préciser : « Je crois, disait-il le 2 juillet 1911, qu'il est essentiel pour les intérêts les plus élevés, non seulement de ce pays mais du monde entier, que la Grande-Bretagne maintienne sa place et son prestige parmi les grandes nations du monde... Je ferais d'immenses sacrifices pour conserver la paix. Mais la paix à tout prix serait une humiliation intolérable pour un peuple comme le nôtre... » Toute son attitude future se trouve contenue dans ces paroles fermes et fières.

Et tout à coup, voici la Belgique envahie. « C'est l'ironie du destin, a écrit M. Chevrillon, que des humanitaires, des fervents de la démocratie, des hommes comme M. Asquith, M. Lloyd George, Sir Edward Grey, dont nous savons qu'ils représentent spécialement les nobles idées de paix et de progrès social, se soient trouvés tout d'un coup chargés de conduire la plus effroyable guerre de l'histoire... et, pour tout dire, qu'un Lloyd George ait maintenant pour fonction spéciale de fabriquer des machines à tuer les hommes... »

Ironie tragique, en effet. Mais Lloyd George n'hésita pas plus que n'eût hésité notre Jaurès. Il n'eut qu'à écouter une fois de plus l'appel de sa conscience : c'est pour défendre le trésor de l'idéal démocratique et de la liberté du monde contre l'autocratie militariste, c'est pour assurer dans l'avenir le règne de la paix qu'il s'élance dans la croisade.

Il s'y multiplie avec une fougue, une énergie que semblent décupler les difficultés. Ses efforts connus de tous sont l'histoire même de l'Angleterre en guerre ; inutile de les rappeler en détail. Il arrête la grève des mineurs gallois qui menaçait d'immobiliser la flotte anglaise. Il conquiert les ouvriers des Trade-Unions, encore rebelles, s'obstinant à l'observation des règles étroites, ne pouvant s'élever au-dessus de la conception

de la lutte des classes. Il s'adresse à leur cœur et à leur raison, tour à tour affectueux et mordant, sans crainte de risquer sa popularité. Il confesse son erreur à propos du danger allemand : « Je me suis trompé, moi aussi... Écoutez-moi... » Et sa franchise panse les blessures d'amour-propre, emporte les dernières résistances.

Ministre des munitions en juillet 1915, à l'heure douloureuse où l'Angleterre atterrée apprend tout à coup que, si ses troupes sont décimées par des pertes excessives, c'est parce qu'il lui manque des canons, des obus, des explosifs et tout le personnel et le matériel nécessaires à leur fabrication, dirigeant tout, voyant tout par lui-même, stimulant les volontés par la parole et par l'exemple, promulguant des mesures à la fois sévères et libérales, il peut, en quelques mois, annoncer à la Chambre que le nombre des usines de guerre a passé de 1 340 à 2 500, employant 1 500 000 hommes et 250 000 femmes, quintuplant la production. Et le voici qui apparaît le sauveur attendu.

Le grand Kitchener disparu, l'opinion, d'une seule voix, désigne Lloyd George comme ministre de la Guerre, et les premiers, les beaux succès de l'armée britannique pendant l'été de 1916 viennent consacrer ce choix.

Mais il veut encore plus d'air, plus de liberté d'action. Il étouffe dans ce cabinet surpeuplé où l'action s'éparpille au lieu de se concentrer. « Un cabinet de vingt-trois membres, déclare-t-il dans un meeting, ce n'est plus un cabinet, c'est un parlement ! »

Son opinion prévaut. Et il faut noter ici la noblesse d'une crise où deux adversaires, gardant l'un pour l'autre leur estime et leur amitié, surent, devant l'importance des intérêts en cause, oublier toute question personnelle : c'est sans rancœur que s'effaça M. Asquith, sans terreur comme sans orgueil qu'en décembre dernier M. Lloyd George chargea sur ses épaules l'écrasant fardeau d'un ministère qui, par la guerre à outrance, doit conduire le pays jusqu'à la victoire.

Tout aussitôt il le dote du Cabinet de guerre : en tête, cinq membres possédant seuls le pouvoir de disposer et de décider. Au-dessous, les ministères qui proposent et exécutent. Entre eux, pour les relier, un département des affaires générales,

étudiant les questions complexes et rétablissant l'accord et l'équilibre entre les divers ministères. Enfin, dans chaque poste, un homme possédant les connaissances techniques nécessaires, *the right man.*

D'une part, le gouvernement, de l'autre, l'administration : telle est la formule simple et magique qu'il fallait découvrir...

Depuis, chaque jour se signale par des mesures d'une rapidité et d'une hardiesse inouïes. Périodiquement, le Premier Ministre en donne en public les raisons et les résultats. Chacun de ses discours vaut un acte, marque une étape dans l'histoire de la guerre. Il semble prendre le pays par le bras, le mettre affectueusement dans sa confidence. Il lui dit sur un ton familier : « Voilà ce que nous avons fait ; voici ce qui nous reste à faire. » Il entre dans tous les détails, cite des documents, donne des chiffres. Il ne cèle aucune difficulté, aucune inquiétude, aucun mécompte. On a déjà souffert, sans doute devra-t-on souffrir plus encore; qu'importe, puisqu'on est certain d'arriver au but? Un souffle d'optimisme viril anime la moindre de ses paroles. Les phrases sont brèves, claires, incisives. Parfois une note d'humour qui déchaîne les rires. On se trouve en plein domaine des faits.

Mais soudain, la phrase s'élargit, l'horizon s'ouvre, la pensée prend son essor, monte très haut au-dessus des réalités douloureuses de l'heure, pour aller d'un coup d'aile rejoindre là-bas dans l'avenir pacifié les visions de justice et de bonheur. Et la force intérieure qui pénètre la vie de l'orateur, s'en va par éclairs toucher jusqu'aux régions les plus secrètes le cœur de ceux qui croient en lui. Ce qui fait la grandeur de cet homme, c'est que, rivé aux minuties quotidiennes de la tâche la plus absorbante, il n'a rien abdiqué de son ancien idéal.

— Lloyd George, — me disait dernièrement un pacifiste impénitent, — mais aujourd'hui, c'est un autocrate ! Il a pris le virus du militarisme prussien...

Et il se trouve en Angleterre des journaux qui propagent quotidiennement cette opinion.

Lui, un autocrate? Un militariste?

Je le revois dans son cabinet de *Downing Street.* Il venait de me parler de la France qu'il aime et comprend autant qu'un

Français lui-même — n'est-il pas Celte? —, qu'il n'a jamais tant aimée, tant admirée que depuis la guerre. Il m'avait dit que les exemples de la Révolution française qu'il a passionnément étudiée n'ont cessé d'inspirer sa conduite. Puis d'une voix grave :

— La France est le seul pays qui ait toujours combattu pour un idéal. C'est une vérité historique...

Je venais lui demander à lui, l'ami du peuple, un message de sympathie et d'encouragement pour les millions de travailleurs, hommes et femmes qui, par toute la France, luttent et peinent, permettant au pays de durer; mais je le lui demandais surtout pour nos soldats et parmi eux pour les fantassins, combattants anonymes des tranchées glaciales et des trous bourbeux...

Il se rejeta dans son fauteuil, une main pendante, une autre soutenant son front :

— Je sais, — me dit-il, — j'ai été à Verdun...

Un instant il garda le silence. Son regard lointain, si bon, plein d'une pitié avertie et très triste, semblait évoquer les hommes vêtus de boue qu'il avait vus près de cette ville, tous ceux qui n'ayant rien à perdre, rien à gagner, ont tout donné, leurs bras, leurs souffrances, leur vie, et par delà leur vie, les larmes de leurs femmes, le pain de leurs enfants.

— Il le fallait, — fit-il, comme se parlant à lui-même. — Oui, pour que leurs enfants ne revoient plus cela... et pour l'affranchissement de l'humanité. Il le fallait...

Puis il se redressa.

Lui, oublier les humbles, les sacrifiés? Rien d'essentiel n'est changé dans son idéal. Il fait la guerre pour la paix.

— Lloyd George et le Dragon, — disait quelqu'un l'autre jour, — c'est la vieille légende qui ressuscite...

L'affreux dragon tudesque dûment exterminé, Lloyd George, déposant la lance, travaillera de nouveau pour amener le règne des principes de démocratie et de justice sociale qui, — il l'a dit dans son salut à la Révolution russe et aux États-Unis, — peuvent seuls assurer l'union et la paix de l'humanité.

***

Un des membres les plus populaires du Cabinet après M. Lloyd George semble bien être Sir Edward Carson. Ce n'est pas la même popularité : qu'on parle de M. Lloyd George de l'autre côté du Détroit, les langues se délient, on s'anime, chacun apporte son anecdote ou sa légende. Prononce-t-on le nom de Sir Edward Carson, les visages reprennent leur immobile gravité, on hoche la tête, on se tait ; à peine une voix murmure-t-elle avec respect : « Oh ! celui-là, une force. *A strong man !* » Et ce silence, si anglais, est à lui seul un hommage.

Car si M. Lloyd George s'impose à l'Angleterre, la galvanise et l'entraîne par des qualités qui ne sont pas anglaises, le pays reconnaît, au contraire, en sir Edward Carson toutes celles qui forment sa substance et édifièrent sa grandeur. L'un est la flamme vive qui jaillit en éclairs, l'autre le dur métal que rien ne saurait entamer. Et pour parler la langage du *foot-ball*, si le Premier Ministre est l'*avant* fougueux qui bondit vers le camp ennemi, celui qui fut sept mois Premier Lord de l'Amirauté, l'*arrière*, par son poids et par sa masse, par sa prudence et sa froide détermination, prévient les surprises, assure la défense, conserve l'équilibre. Le peuple qui assiste au terrible match garde sa tranquillité : avec deux tels lutteurs dans l'équipe, qui peut douter du succès?

« *He has grit...* », dit-on encore de Sir Edward Carson. *Grit*, petit mot qui crisse sous les dents, mot qui exprime à la fois le grain serré du grès, les mâchoires en étau du bull-dog, avec un je ne sais quoi d'intraduisible et de britannique. C'est bien le mot qui vous vient aux lèvres en face du Premier Lord.

Je l'ai vu dans son cabinet de l'Amirauté, vaste pièce lambrissée de chêne et dont l'orgueil somptueux — le noble orgueil de la marine anglaise — s'oppose à la simplicité de *Downing Street*. Il est grand, maigre, les os forts, les épaules hautes et un peu voûtées, la tête portée en avant; les traits accentués sont taillés en plein granit, le long menton aux arêtes nettes se tend, le masque garde son impassibilité, le regard à

la fois aigu et lourd scrute, pèse et au lieu de rayonner semble absorber la lumière.

Au-dessus de lui, sur un vieux tableau du XVIIe siècle, un beau vaisseau cambré fend les eaux vertes de tout l'élan de ses voiles gonflées. Partout, sur des chevalets, aux murs, sur les tables, des cartes géantes où s'étalent, en larges espaces clairs sillonnés de serpents bleus, toutes les mers et tous les océans.

Penché vers elles, le poing sur la table, Sir Edward Carson, pilote audacieux et prudent, semble chercher les cuirassés gris, les croiseurs agiles, les torpilleurs, les sous-marins, tous ces vaisseaux, fière parure de l'Empire, qui, dociles à sa voix, parcourent les eaux, guettent, transportent et combattent. Puis il parle, lentement, simplement, d'une voix égale, un peu sourde, sans inflexions. Il est un Anglo-Saxon, des pieds jusqu'à la tête, — *every inch of him...*

Or, cet Anglo-Saxon est Irlandais. Peut-on rêver antagonisme plus dramatique que celui qui divise ces deux fractions de peuple emprisonnées dans l'étroit espace d'une île? Le Celte ardent, changeant, imprévoyant, le Saxon positif, travailleur, économe; le catholique du Midi, le protestant du Nord, tous deux fanatisés par leur voisinage mutuel, ajoutant à l'opposition des races et des religions ennemies les malentendus de l'intérêt, les rancœurs séculaires.

En 1914, cette hostilité prend un caractère aigu. On allait donner le *Home Rule* à l'Irlande. L'Ulster, demeuré profondément anglais, prétendant d'ailleurs que toutes les charges financières du gouvernement commun tomberaient sur le Nord, alléguant l'incurie de l'Irlandais du Sud et son incapacité à se conduire, se déclare prêt à défendre, les armes à la main, s'il le faut, les liens qui l'unissent à la mère-patrie. Sir Edward Carson fut l'âme de cette révolte patriotique.

Jurisconsulte éminent, *Kings-Counsel* réputé, il représentait depuis longtemps l'Université de Dublin à la Chambre des Communes où il siégeait parmi les conservateurs. On le connaissait dans les milieux du Barreau et du Parlement plus encore par son jugement, sa conscience d'avocat, son énergie au travail que pour l'éclat de son éloquence. On appréciait aussi la franchise sans alliage et la droiture de son caractère.

Mais sa célébrité ne s'étendait pas au grand public. Il lui avait manqué l'occasion propice.

Du jour où il se met à la tête des Unionistes irlandais, il se révèle stratège, conducteur de peuples, chef de partisans. Si la vie de M. Lloyd George rappelle un conte de fées, celle de Sir Edward Carson en cette crise évoque un roman de cape et d'épée.

M. A. de Beck, dans son intéressant article de *The Imperial war*, conte comment à Craigavon le conspirateur amena 120 000 hommes sous sa bannière : « Pendant des heures, dit-il, le cortège coula dans le vaste amphithéâtre naturel qui servait de lieu de meeting ; les allocutions de bienvenue et de confiance se succédèrent, puis Sir Edward Carson se leva pour répondre. Il parla moins d'une heure, mais quand il s'arrêta, il avait conquis le cœur de l'Ulster. » Et le drame romantique se déroule. La rébellion s'agrandit ; son chef lève des volontaires, les exerce, les exhorte, l'œil à tout, vigilant, infatigable. L'Angleterre suit ces péripéties, comme elle suivrait celles d'un match, avec une curiosité violente et presque sympathique. Elle aime toutes les prouesses et admet l'indépendance des convictions, même dans ses excès. D'ailleurs, le *Home Rule* n'étant encore qu'un projet, la loi ne se trouve pas lésée.

La guerre civile est proche. Coup de théâtre. La guerre européenne en étouffe les germes et rapproche les cœurs. Les armes et les âmes bandées pour la révolte servent à la défense. « Les tristesses de l'Angleterre sont nos tristesses, dit alors sir Edward Carson, ses triomphes seront nos triomphes. » Et il conduit lui-même au bureau de recrutement ses volontaires de l'Ulster qui, avec les nationalistes Irlandais, s'en vont lutter et tomber pour la liberté commune. Quelques mois plus tard, M. Asquith invite Sir Edward Carson à entrer dans le Cabinet de coalition : le chef rebelle se change en leader gouvernemental.

Il devient bientôt le favori de sês collègues, libéraux et torys, et se signale par de remarquables qualités : prévoyance et prévision, jugement infaillible, maîtrise de soi-même et des événements, inflexible résolution. Bientôt pourtant, et à cause de ces dons même, il se séparait du Premier Ministre dont la

politique d'atermoiements — la fameuse politique du *wait and see* — lui semblait une faute et un danger.

Le 2 novembre 1915, il se retire avec éclat, après avoir donné au gouvernement dont il est membre un grave avertissement. Signalant en un raccourci saisissant l'inertie passée, le péril présent, l'immensité de la tâche future, il affirme, avant M. Lloyd George, qu'un cabinet de vingt-trois membres est incapable de gouverner ; il déclare qu'abandonner la Serbie est une erreur et un déshonneur, il réclame une action militaire plus vigoureuse à Salonique, une action diplomatique plus énergique envers la Grèce et conseille le rappel des troupes de Gallipoli. Cette lettre publique adressée à M. Asquith, en même temps qu'un acte de courage, reste un document politique singulièrement pénétrant et prophétique. Elle fit époque et cette démission sacra Sir Edward Carson grand homme d'État.

Dès lors, avec une violence dans le sarcasme à froid que personne ne surpasse, il mène l'opposition, formule les critiques, stimule les interpellations, souligne sans pitié les lenteurs, les faiblesses, les contradictions, prêtant à M. Lloyd George, en qui il reconnaît l'homme de l'avenir, l'appui de son inlassable ténacité.

Quand le nouveau ministère lui semble réaliser tous les espoirs, il accepte d'en faire partie. Preuve suprême de confiance, car Sir Edward Carson n'a rien d'un arriviste. De l'aveu unanime, nul homme n'est plus affranchi d'ambitions personnelles. Mais lorsqu'il entreprend une œuvre, il entend la mener jusqu'au bout.

On lui offrit d'abord le portefeuille de la Justice, le *Woolsack*, but de tout homme de loi, couronnement de sa carrière. La tâche lui parut trop aisée. Lui qui avait beaucoup attaqué l'Amirauté, il en devient le Premier Lord.

Poste d'honneur, poste de péril. La marine britannique accomplit l'œuvre la plus importante et la plus ingrate, dans le plus noble, le plus modeste silence. C'est elle qui fait marcher la guerre, *which keeps the War going*, et le monde l'ignore. *The silent Navy*... Quant à son grand chef, il doit tout supporter, les questions, les allusions, les omissions, les interpellations et garder ses lèvres scellées. La presse se plaint, l'opi-

nion s'émeut; peu importe. La tradition demeure. Maintenir le respect de l'antique maison tout en s'efforçant d'y introduire un esprit nouveau, des méthodes nouvelles, c'est une entreprise gigantesque qui impose une lutte continue, sourde, acharnée.

Mais Sir Edward Carson n'a pas seulement l'audace, il a l'opiniâtreté. Il entrait au ministère dans la phase la plus critique, alors que le péril de la campagne sous-marine redoublait de violence.

— Il n'est pas en mer un seul marin, il n'est pas à l'Amirauté un seul membre de l'état-major qui ne travaille nuit et jour dans l'espoir de résoudre ce problème, — me disait-il quelques semaines plus tard, avec un sérieux paisible ; — et nos inquiétudes ne servent qu'à nous inciter à des efforts plus incessants...

Ces efforts, nous ne pouvons qu'en deviner la grandeur et la diversité. Nous savons pourtant que depuis six mois, plus de 60 pour 100 des bateaux marchands sont armés, que l'on en construit chaque jour de nouveaux, ainsi qu'une foule de destroyers, sous-marins, dragueurs et poseurs de mines, patrouilleurs, *drifters*, chalutiers, — la flotte légère qui apparaît la formule navale de l'avenir. « On aura construit en juillet, annonçait l'autre jour le Premier Ministre, trois fois plus de navires que l'an dernier et, malgré l'importance de nos pertes, nous aurons alors plus de tonnage qu'en mars... » En deux ans, l'Angleterre a accompli un effort équivalant à environ 1 200 000 tonnes. On en promet quatre millions pour l'an prochain. Quant aux moyens pour lutter contre les sous-marins, s'il n'en est pas d'infaillibles, « aucun problème n'étant insoluble, celui-ci ne fera pas exception à la règle ». Il suffit d'ailleurs d'appliquer strictement et de coordonner les mesures déjà existantes pour diminuer encore les pertes.

Le Premier Lord ne prononce que de rares discours. On l'écoute d'autant mieux qu'il ne parle pas pour ne rien dire. Chaque fois il a déclaré sans ambages que l'heure était grave. « Le véritable optimisme et le véritable courage, a-t-il dit, sont en l'homme qui sait regarder les faits en face. » Chaque fois il a exigé du pays de nouveaux sacrifices, annoncé de nouvelles restrictions. Sa moindre parole a du poids et de

l'écho. Récemment, répondant à une question sur l'imminence du danger sous-marin, il laissa tomber ces seuls mots : « Il augmente. » Et toute l'Angleterre en fut secouée.

L'autre semaine, on discutait à la Chambre le principe de cette convention irlandaise qui amènera sans doute l'accord tant souhaité. Les membres de l'Ulster semblaient devoir rester irréductibles. Tout paraissait remis en cause. M. Lloyd George lui-même semblait abattu. Mais il alla s'asseoir auprès de Sir Edward Carson et lui murmura quelques phrases à l'oreille. Tous les regards étaient fixés sur eux. Le premier Lord réfléchit un instant, puis il fit lentement de la tête un signe d'approbation. Ce petit geste suffit à éclaircir l'atmosphère : le malaise se dissipait, l'espoir renaissait. Bientôt Sir Edward Carson parlait et son discours, le plus persuasif qu'il prononça jamais, créait une atmosphère de conciliation qui rendait possible la création de la conférence d'Irlande.

Depuis, il travaille plusieurs heures par jour pour trouver à la constitution rêvée une formule définitive. Il le fait silencieusement, activement, avec son ordinaire dédain de la réclame. Quelle qu'elle soit, la solution paraît dans l'air et c'est à lui que pour la plus grande part on la devra. Il aura anéanti du même coup un des seuls éléments qui auraient pu troubler l'enviable union du Parlement britannique.

Pourtant, au moment de l'accroissement des pertes sous-marines, on prit ce prétexte pour mener contre le Premier Lord une injustifiable campagne. On fit même courir le bruit de sa démission. Intrigues politiques, et comme l'a dit M. Lloyd George, « tourbillons d'écume qui, sous la surface immobile de l'océan, révèlent l'écueil à la dent acérée ». L'esprit de parti que la guerre condamnait au silence a parfois des réveils perfides.

Sir Edward Carson ne s'est pas ému. Il a d'abord réorganisé l'Amirauté sévèrement, équitablement. Puis il vient d'accepter de faire partie du Cabinet de guerre, qui réclamait l'appoint de sa force lucide et opiniâtre...

Étrange signe des temps que l'étroite collaboration dans un même cabinet de deux hommes que tout devait séparer : Lloyd George, le libéral fougueux et le tory Carson, le plébéien et le squire, le solicitor, ce démocrate du Barreau, et l'impor-

tant *Kings-Counsel*, le Celte nerveux, à l'âme ardente, à l'esprit souple, et l'Anglo-Saxon flegmatique et tenace, le promoteur du *Home Rule* et le chef intransigeant de l'Ulster : en vérité, l'une des surprises de cette guerre aux incessants miracles...

***

Mais ces deux hommes d'État, si exceptionnels soient-ils, seraient restés paralysés sans le secours de l'opinion. En Angleterre, nation de l'individualisme et de la liberté, pour que l'État puisse agir, il faut que la voix du peuple l'y autorise. Tous les grands mouvements s'y sont accomplis sous la poussée de la conscience et de la volonté nationales. Or qui forme et formule l'opinion, si ce n'est la presse? La presse anglaise, si forte, si respectée parce qu'elle se respecte elle-même, la plus indépendante, la plus digne de l'être par sa franchise, son esprit de justice, le sentiment de ses responsabilités. Cette puissance ou du moins une bonne partie de cette puissance, un homme, Lord Northcliffe, allait la mettre au service de la nation d'abord, du gouvernement ensuite.

C'est une des personnalités les plus connues, les plus discutées de l'heure. Il emplit l'Angleterre de son nom. Qu'on ouvre un journal, une revue, il est question de lui ; qu'on assiste aux débats de la Chambre, à un meeting, à un congrès, encore lui ; qu'on entre même dans un théâtre, toujours lui. Dans une pièce du populaire Barrie, jouée cet hiver, un certain Lord Times apparaît de temps à autre comme un diable sort d'une boîte et crie d'un ton impérieux : « *It must be done !* Il faut que cela se fasse !... » Il y a quelques mois, le directeur d'une revue tapageuse, le *John Bull*, faisait promener à travers Londres de grands placards sur lesquels on lisait en grosses lettres : « *Northcliffe sends for the King...* Northcliffe envoie chercher le roi... » Si on cause paisiblement entre amis et qu'on cite son nom, le débat se passionne, on se lance à la tête épithètes et arguments : « C'est un ambitieux sans scrupules, un dictateur ! — Les forts doivent gouverner ! — C'est un esprit changeant, une imagination déréglée ! — Un génie constructeur, un prophète ! — Un jaune ! — Le courage le plus indomptable ! — Oui, le plus insolent ! — Un patriote,

en tous cas !... » A ces mots l'accord s'établit. Amis et ennemis s'entendent sur ce point : « C'est un patriote ; c'est l'homme qui a prédit la guerre. »

Il faut le connaître pour comprendre le secret de l'empire qu'il exerce. Avez-vous vu des tanks? Quand une de ces machines formidables en même temps que prodigieusement intelligentes s'en va droit son chemin, sûrement, qu'elle broie les réseaux de fil de fer, écrase les sacs de terre, déracine les arbres, enjambe les fossés et les tranchées, renversant tous les obstacles avec un paisible, un effroyable dédain, on sent que rien ne pourra l'arrêter. Telle est à peu près l'impression qu'à première vue donne Lord Northcliffe. C'est une force de la nature — ou de la science.

Quand il est présent, on ne voit, on n'entend que lui. Il semble absorber tout l'air respirable. Il est là, dans son cabinet du *Times*, debout devant la monumentale cheminée aux flammes vives, la tête rejetée en arrière, les épaules carrées, les poings derrière le dos, sa haute taille solide tendue dans une attitude de défi. De profil, les traits sont nets, dessinés d'un seul jet pur et hardi ; de face, ils se ramassent en un ovale d'une structure un peu massive, à la mâchoire puissante et obstinée : un profil grec dans une face de John Bull. Le voici qui se promène de long en large, il s'assied, il se lève, se penche vers une table, consulte une carte, un livre, saisit son téléphone, lance un ordre, prend une note, le tout en une minute. Et il parle. Des phrases pressées, explosives, chargées de faits et d'idées, se succèdent en brefs éclairs. Parfois quand il s'anime ou s'irrite — et cela lui arrive — ses lèvres se tordent sur les mots et les lancent avec cette petite crispation qu'a la main en jetant une bombe. Les yeux noircissent. La figure rougit. On se dit : « Cela ne doit pas être drôle d'être son ennemi ! » Mais tout à coup, il se laisse négligemment tomber dans un fauteuil, il rit, il plaisante — boutade ou raillerie à l'emporte-pièce — et ses traits prennent une expression juvénile de gaieté, de confiance et d'abandon. Il sait être dur ; il peut être bon. Il y a des contradictions dans cette nature. Mais c'est par-dessus tout un combatif, une volonté inspiratrice, un semeur de pensées et d'énergie, — un animateur, comme on dit en Italie.

On retrouve dans la vie de Lord Northcliffe la veine romanesque qui sillonne et pare celles de M. Lloyd George et de Sir Edward Carson. Mais sa vie à lui est un roman tout moderne, tout américain, si l'on peut dire.

Il naît en Irlande d'un père anglais et d'une mère irlandaise qui avait des parentés françaises. Il doit à cet élément celte son caractère impulsif, généreux et violent par saccades, sa belle élasticité et le bouillonnement parfois un peu excessif d'une âme impétueuse. Son heureuse mère a quatre fils au Parlement, deux à la Chambre des Lords, deux à la Chambre des Communes. Deux de ses sœurs avaient épousé des Prussiens et c'est par ces circonstances de famille que l'enfant acquit de bonne heure sa connaissance et sa méfiance de la mentalité germanique.

Sa vocation fut précoce, sa carrière brillante et rapide. A quinze ans, il écrit dans les journaux ; à vingt-cinq, il a conquis ce qu'on appelle une fortune ; à vingt-sept, il possède l'*Evening News*, la *Weekly Despatch*, il a organisé et lancé le *Daily Mail*, il va prendre la direction du *Times*. A quarante, il est le roi du journalisme mondial. On assure qu'il a la haute main sur près d'une soixantaine de journaux et de revues. Il commande une véritable armée d'écrivains, d'administrateurs, d'imprimeurs, de typographes, d'employés et de comptables, armée connue dans son ensemble sous le nom de *Northcliffe Press* et dont plus de quatre mille unités sont en ce moment au front. Elle compte des hommes de grand talent, les plus actifs, les plus autorisés dans tous les domaines, qui partagent les idées de leur chef, croient en sa force d'entraîneur. Sa seule présence inspire et stimule. Il exige beaucoup, dit-on, mais il donne beaucoup aussi. Il sait généreusement reconnaître les services. Et il paie d'exemple : il n'y a pas dans l'équipe de travailleur plus acharné que le « patron ». Il a foi dans la mission de la presse. Il en a fait une puissance, il lui a donné un prestige dont il a l'orgueil.

Mais Lord Northcliffe est encore un grand homme d'affaires. Il possède entre autres deux importantes manufactures de papier en Angleterre et règne sur 3 400 milles carrés de forêts dans l'île de Terre-Neuve, également destinées à la fabrication du papier et que complètent sur place des manufactures, des

chemins de fer, une flotte de vapeurs. C'est à ses efforts en grande partie que l'Angleterre a dû d'éviter la crise qui paralyse si fâcheusement nos journaux.

Le directeur du *Times* fut le plus jeune baron et plus tard le plus jeune pair créé par le roi Édouard VII. Il semble s'être appliqué à battre tous les records.

Bien que depuis sa jeunesse il écrive quotidiennement, Lord Northcliffe se défend d'être un écrivain, au sens étroit du mot. Certes, il n'a rien du plumitif qui tourne et mâche son porte-plume, gratte le fond de son encrier, peine sur une épithète, succombe sous une période. D'un coup d'œil preste et précis, il cueille les détails suggestifs, les note en des phrases nettes, courtes, imagées qui ont le vol rapide et brillant du martin-pêcheur, les pose en touches successives, sans effort, sans lien apparent, et soudain l'idée jaillit, déjà muée en acte. Certains de ses articles — ceux sur l'Espagne germanisée, par exemple — sont des tableaux d'une ampleur et d'une justesse qui en font de véritables documents historiques. D'autres ont provoqué d'admirables mouvements de générosité ; ils ont la valeur d'œuvres sociales et philanthropiques. La Croix-Rouge anglaise lui doit d'avoir soulagé partout les souffrances. Telle de ses phrases a fait couler des millions et séché bien des larmes. Ce n'est plus de l'art, c'est encore et toujours de l'action.

Certains de ses procédés de journalisme, directs et hardis, ont pu naguère trouver quelque résistance dans une partie du public, celle qui a gardé les traditions de réserve et de froideur britanniques. Le *Daily Mail* fut une révolution. Et les vieux abonnés du *Times*, tirés de leur torpeur, ne durent pas reconnaître leur antique gazette. On a parfois reproché à leur directeur d'avoir en quelque sorte américanisé la presse. Il faut avouer que nul ne s'entend comme lui à lancer ou à abattre les hommes et les entreprises, à saisir les grands de ce monde dans ses dents de bull-dog et à les secouer par la peau du cou ; nul ne connaît mieux dans tous ses détours l'art de la réclame, de l'*advertising* et du *booming*. Enfin quand il attrape l'opinion dans ses poings de lutteur, il sait la brasser, la pétrir, la mouler à son empreinte. De là son rôle et son renom de dictateur.

Certains parmi nous ont pu regretter de voir cette force se consacrer à défendre la citadelle désuète du torysme contre l'assaut du progrès. Mais cela, c'est une autre histoire, comme dit Kipling, et qui ne nous regarde pas. Qui d'ailleurs se souvient de ces querelles préhistoriques? Il n'y a que la guerre qui compte. Et Lord Northcliffe fut un soldat d'avant la guerre.

Ses ennemis prétendent qu'il a l'esprit versatile. Pour réfuter cette allégation, il suffit de feuilleter la collection de ses articles et de ses journaux depuis plus de vingt ans. Dès 1896, inlassablement, s'appuyant sur les faits et les événements, appelant à la rescousse pour des campagnes bruyantes les plus réputés des écrivains, il signale sans trêve le danger allemand. A l'heure où le Kaiser parade et caracole à travers l'Europe sous ses oripeaux de Lohengrin pacifique, Lord Northcliffe lui arrache son masque, expose en plein jour la face de proie, l'œil arrogant et torve. Il appelle l'attention publique sur les armements gigantesques, l'accroissement formidable de l'armée et de la marine prussiennes, il dénonce les théories agressives des Bernhardi et des Treitschke, la monstrueuse formule: « la force c'est le droit ». Il prévoit même le viol de la neutralité belge. Il avertit le pays qu'il court au désastre. Il le supplie de se préparer, de s'armer. Il critique comme surannée la politique d'isolement. En 1904, déjà, il réclame le service obligatoire.

Quand, dans une heure de généreuse aberration, M. Churchill et Sir Henry Campbell Bannerman offrent à l'Allemagne de limiter en même temps que l'Angleterre leurs constructions navales, quand le parti de la *little Navy*, auquel on donna le nom de *Suicide Club*, s'oppose aux crédits demandés pour la Marine, il fonce tête baissée contre les utopistes, aveugles et sourds à la réalité. Il voit ou plutôt il prévoit tout. Il est la vigie impérieuse qui, penchée vers l'avenir, indique opiniâtrement de son bras tendu le péril mortel qui grandit à l'horizon.

De plus il agit, il stimule l'activité créatrice de l'Angleterre, trop riche et assoupie. Comprenant l'importance de la quatrième arme dans le conflit futur, il encourage l'aviation — comme il avait naguère encouragé l'automobilisme —, il lui donne le coup d'épaule initial. Le *Daily Mail* crée des concours

avec des prix somptueux : 250 000 francs pour le vol de Paris à Manchester, 250 000 francs pour faire le tour de la Grande-Bretagne (tous deux gagnés par des Français). Puis c'est la traversée du Détroit dont le succès frappa si vivement l'imagination populaire, et encore 125 000 francs offerts aux hydroplanes, et toute une série de concours qui passionnèrent le monde. « La supériorité et la magnificence de notre aviation sont pour la plus grande part dues à Lord Northcliffe », disait récemment un orateur. Cette aviation vient de se classer au premier rang. Lord Northcliffe qui a été nommé président du *Air-Board* à la Chambre des Lords a le droit d'en concevoir quelque fierté!

Une légende absurde et malfaisante — retour de Berlin — prétend que Lord Northcliffe n'a pas toujours été notre ami. Certes, pendant l'incident de Fachoda, il prit avec sa vigueur coutumière le parti de son pays. Qui peut l'en blâmer? Nous n'oserions guère nous-mêmes exhumer certaines diatribes publiées dans nos feuilles, soit à cette époque, soit au cours de la guerre sud-africaine. Ces temps sont loin. Les nuages à peine dissipés, dès 1902, le 6 novembre, dans le *Daily Mail*, Lord Northcliffe prononce le mot d' « entente cordiale ». Il ne cesse ensuite d'y revenir. « Un accord entre la France et l'Angleterre, prétend-il en 1904, peut préserver la paix de l'Europe. » Il ne manque pas une occasion de louer les procédés loyaux et amicaux du gouvernement français envers l'Angleterre, d'assurer la France qu'elle peut compter sur l'aide militaire et navale de la Grande-Bretagne. Au moment d'Algésiras, il déclare sans ambages : « La France peut demeurer certaine qu'à une attaque brutale et sans provocation répondraient l'alliance et l'appui du peuple britannique. » Il résiste à toutes les intrigues destinées à semer la méfiance et la désunion entre les deux pays, il les dévoile et les stigmatise.

A l'heure d'Agadir, il montre l'Angleterre et la France debout, épaule contre épaule, prêtes à répondre ensemble à l'insulte.

Et tout à coup, la guerre est là. Alors, tandis que certains grands journaux libéraux dont je tairai les noms et qui, par leurs principes du moins, auraient dû se rapprocher de nous, réclamaient le maintien de la neutralité, tandis que le 4 août,

à l'heure où les masses barbares écrasaient déjà la Belgique, ces mêmes feuilles osaient alléguer qu'on restant spectatrice du drame, l'Angleterre pourrait continuer ses relations commerciales avec tous les belligérants et s'assurer la conquête des marchés neutres, faisant ainsi de l'argent avec du sang, la *Northcliffe Press*, de ses cent voix, faisait de l'intervention britannique un devoir strict, de la neutralité un crime et le déshonneur suprême de l'Empire.

— Pour ma part, si nous n'étions pas intervenus, — me disait l'autre mois, Lord Northcliffe, d'une voix encore frémissante, — j'avais décidé d'abandonner ce pays, de porter ma fortune en France, et de m'y faire naturaliser aussi rapidement que le gouvernement français me le permettrait !

Boutade? Qui sait? Le pur patriotisme comme le vrai amour ne veut pas de tache à son idéal...

Depuis la guerre, il ne cesse de mettre en relief les sacrifices de la France, de magnifier la grandeur de son héroïsme, de rappeler la dette contractée envers elle. Plusieurs semaines avant l'intervention des États-Unis, il les invitait à prouver leur gratitude historique envers la France en l'aidant à ranimer ses industries et à porter l'écrasant fardeau de ses charges financières.

Quelques jours plus tard, à propos de son discours sur les perspectives illimitées de richesse qu'ouvre la future unité économique de l'Empire, le *Daily Mail* reprochait à Sir Edward Morris, ministre de Terre-Neuve, de n'avoir point songé aux intérêts français : « La prospérité économique de nos Alliés, assurait l'article, est presque aussi importante pour nous que la nôtre propre. »

— Quel que soit le résultat de la guerre, — me disait encore Lord Northcliffe, — il est essentiel que la France et l'Angleterre arrivent à une alliance plus intime que jamais. Il le faut, parce que la brute prussienne est dure à tuer et peut se relever ; il le faut aussi parce que nos qualités se complètent et s'équilibrent.

» Je ne cesse de prêcher la cohésion la plus étroite entre les deux pays : matrimoniale, militaire, navale, commerciale et linguistique ; nos enfants devraient avoir deux langues, le français et l'anglais... Enfin si j'étais autrefois l'adversaire

du tunnel sous la Manche dont la capture aurait pu mettre dans la main prussienne la clef de l'Angleterre, j'en suis maintenant le partisan déclaré.

» Français et Anglais auront bientôt entièrement révisé leurs opinions antérieures : l'Anglais ordinaire croyait le Français frivole ; le Français ordinaire estimait l'Anglais d'âme purement mercantile. La guerre nous a prouvé que le Français de 1914 est toujours l'homme audacieux et opiniâtre que Napoléon a promené à travers la Prusse. Et la France reconnaîtra bientôt que nous avons répandu non seulement notre richesse, mais le sang le plus précieux de toutes nos classes pour la liberté commune. J'ai critiqué assez violemment nos lenteurs au début de la guerre pour pouvoir affirmer, sans crainte d'être accusé de vanité nationale, que l'effort des peuples qui composent l'Empire est d'une surprenante grandeur. Le comprend-on bien chez vous?... »

Depuis l'instant d'angoisse qui précéda l'entrée de l'Angleterre dans le conflit, tous les journaux de la *Northcliffe Press* mènent le combat quotidien contre l'inertie populaire, l'imprévoyance des gouvernants, les erreurs et les lenteurs de l'organisation. Ils parlent au pays avec une franchise brutale et bienfaisante, ne lui célant aucune faute, aucun revers, aucun danger. Ils luttent contre la censure et finissent par en triompher. Sage politique, autrement génératrice de confiance et de foi qu'un optimisme béat auquel la réalité apporte son démenti constant. Ce pessimisme patriotique du *Times* et du *Daily Mail* a contribué au salut de l'Angleterre.

Quant à Lord Northcliffe lui-même, il est toujours sur la brèche. Ce conservateur devient l'apôtre de l'obligation sous toutes ses formes, de la mobilisation de tous les citoyens, hommes et femmes, de l'accaparement par l'État de tous les services publics. Il rejoint en somme le socialisme intégral.

En M. Lloyd George qu'il combattit naguère avec toute sa fougue, il voit « l'homme qui se révèle comme une véritable force dynamique dont chaque once d'énergie est employée à sa tâche immédiate ». Sans arrière-pensée il lui apporte aussitôt son appui total. Sir Edward Carson gagna autrefois contre lui un procès qui lui coûta plus de sept millions : pendant son passage à l'Amirauté, le Premier Lord n'eut pas

d'allié plus loyal. Cet homme de parti n'a plus d'autre politique que la guerre — et la victoire. Le gouvernement vient de l'envoyer en Amérique pour continuer et achever à la tête des missions britanniques l'œuvre de M. Balfour. Pour la première fois un journaliste anglais fait fonction d'ambassadeur. Et M. Bonar Law, à la Chambre, l'en remerciait publiquement comme d'un grand service rendu à la patrie.

Tels sont les trois hommes si différents sur lesquels pèse pour une grande part la charge de la guerre. Les Allemands qui leur font l'honneur de les confondre dans la même haine ont souvent prétendu que leur union ne pouvait durer et que l'on verrait Sir Edward Carson, « ce Néron de l'Ulster » et le « dictateur Northcliffe » jeter par-dessus bord « Herr George le démagogue ». Ils prennent leurs désirs pour des réalités. « Ceux que la guerre a unis ne se sépareront pas après la paix, disait l'autre jour M. Ribot, car il y aura entre eux de l'ineffaçable. » D'ailleurs, la tâche de ces trois hommes est loin d'être accomplie. La guerre n'est pas encore « gagnée »...

Idéalistes et réalistes anglais ne voulaient pas cette guerre; on la leur a imposée ; ils iront jusqu'au bout et sont d'accord pour exiger que les résultats compensent les sacrifices. *It must pay*...

ANDRÉE VIOLLIS

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1917.

		Pages
Y.	L'Odyssée d'un Transport torpillé. — III	5
MAXIME GORKI	Ma Vie d'Enfant (2e *partie*)	33
XXX.	La Bataille de l'Aisne et de Champagne	69
ARNOLD BENNETT	Hilda Lessways *(fin)*	91
L. DE BRUNIER.	Souvenirs de Noyon (1914-1915). — I	141
GASTON RAGEOT	Alfred Capus	161
COMMANDANT WEIL	Marie-Louise et le Roi de Rome	182
AUGUSTE GAUVAIN	La Question grecque. — II	198

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1917.

MAXIME GORKI	Ma Vie d'Enfant *(3e partie)*	225
CHARLES GÉNIAUX	La Kabylie (1871-1917)	270
A. DE LENS	Le Harem entr'ouvert *(1re partie)*	295
MAURICE CAULLERY	Les Clubs universitaires aux États-Unis	333
L. DE BRUNIER	Souvenirs de Noyon (1914-1915). — II	349
OLIVIER GUIHÉNEUC	La Lutte contre les Sous-Marins	380
HECTOR BERLIOZ	Lettres (Le Musicien errant). — IV	390
AUGUSTE GAUVAIN	La Question grecque. — III	417

LIVRAISON DU 1er AOUT 1917.

		Pages
MAXIME GORKI	**Ma Vie d'Enfant** *(4e partie)*	449
Y.	**L'Odyssée d'un Transport torpillé. — IV**	486
A. DE LENS	**Le Harem entr'ouvert** *(fin)*	525
MARCEL ÉTÉVÉ	**Lettres** (1915-1916)	565
JANE MISME	**Les derniers Maîtres d'Urville**	597
HECTOR BERLIOZ	**Lettres** (Le Musicien errant). — **V.**	614
PAUL GSELL	**Dans les Pays libérés**	640
J. TCHERNOFF	**Le Soviet de Pétrograd**	650

LIVRAISON DU 15 AOUT 1917.

CAMILLE VERGNIOL	**Cinquante Ans après Baudelaire**	673
CHARLES BAUDELAIRE	**Lettres inédites. — I**	710
JOSEPH REINACH	**Gambetta et Bismarck. L'Affaire Schnœbelé**	746
ROBERT DE FLERS	**La Mort du " Lautar "**	772
ERNEST LÉMONON	**Une Rome nouvelle**	792
MAXIME GORKI	**Ma Vie d'Enfant** (5e *partie*)	814
DOCTEUR G. DUMAS	**La Thérapeutique mentale et la Guerre**	842
ANDRÉE VIOLLIS	**Lloyd George, Sir Edward Carson, Lord Northcliffe**	868